



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

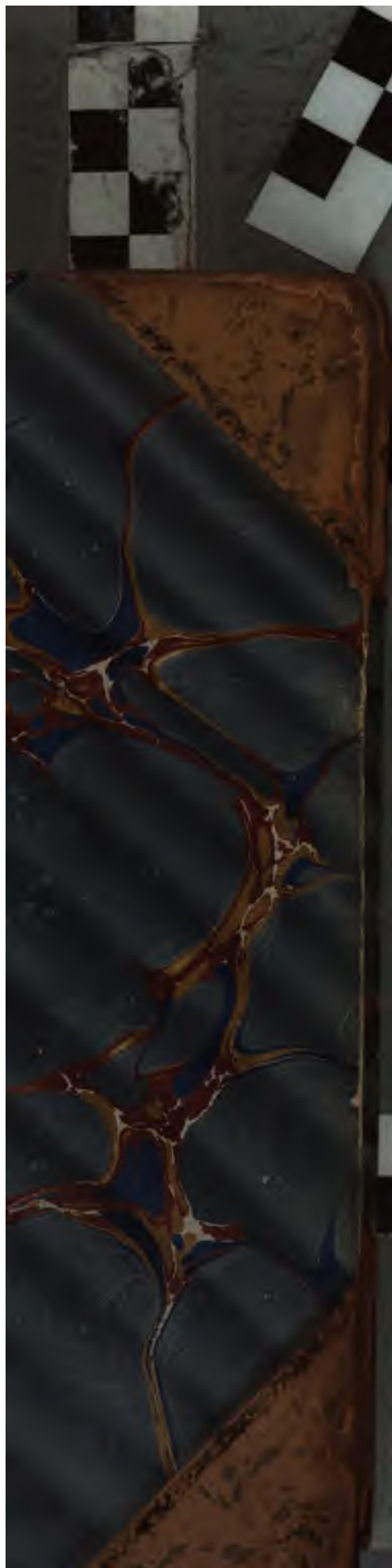
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>







BULLETIN
DES SCIENCES HISTORIQUES,
ANTIQUITÉS PHILOGIE.

TOME XIII.

Rédacteurs principaux : MM. CHAMPOLLION-
LION JEUNE.

PHILOLOGIE comparative (*Vergleichende Sprachistik* des Allemands), et **ETHNOLOGIE** Allemands). — *Collab.* : MM. Agoub, E Choppin d'Arnouville, Coquebert de M Dubois (l'abbé), Dugas-Montbel, Gail, G Golbéry, Grangeret de Lagrange, Hase, Jaubert, Langlois, Letronne, Reinaud, A Roguier, Rosellini, Baron Silvestre de Sacy,

MYTHOLOGIE. — *Collab.* : MM. Choppin d'Arn Dubois (l'abbé), Dugas-Montbel, de Goll Le Noble, Métral.

ARCHÉOLOGIE, NUMISMATIQUE. — *Collab.* : MM bert de Montbret, Dubois, de Golbéry, Le T Mionnet, Reinaud, Abel Rémusat, Rosellini de Sacy.

HISTOIRE. — *Collab.* : MM. Michel Berr, Be Choppin d'Arnouville, Coquebert de Mon Dubois (l'abbé), Dugas-Montbel, Garcin d Gley (l'abbé), de Golbéry, Hase, Héreau, glois, Letronne, Métral, Albert Montémou naud, Abel Rémusat, Baron Silvestre de Sa

(1) Ce Recueil . composé de huit —————

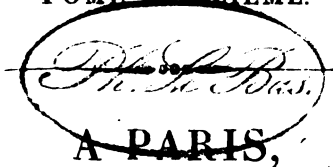
BULLETIN
DES SCIENCES HISTORIQUES,
ANTIQUITÉS, PHILOGIE,
RÉDIGÉ PAR MM. CHAMPOLLION.

7^e SECTION DU BULLETIN UNIVERSEL,
PUBLIÉ

SOUS LES AUSPICES
De Monseigneur le Dauphin,
PAR LA SOCIÉTÉ

POUR LA
PROPAGATION DES CONNAISSANCES
SCIENTIFIQUES ET INDUSTRIELLES,
ET SOUS LA DIRECTION
DE M. LE BARON DE FÉRUSAC.

TOME TREIZIÈME.



AU BUREAU CENTRAL DU BULLETIN, rue de l'Abbaye, n° 3;
Et chez MM. FIRMIN DIDOT, rue Jacob, n° 24.
Paris, Strasbourg et Londres, chez MM. TREUTTET et WURTZ;
Leipzig, MM. BROCKHAUS.

1829.

BULLETIN

DES SCIENCES HISTORIQUES, ANTIQUITÉS, PHILOGIE.

PHILOGIE, ETHNOGRAPHIE ET LINGUISTIQUE.

1. **URSPRACH-LEHRE.** — Théorie du langage primitif; projet d'un système de grammaire considérée principalement sous le point de vue des langues de la branche indo-germanique, savoir le sanscrit, le persan, le pélasge, l'esclavon et les langues allemandes; par F. SCHMITTHENNER. In-8° de XII, et 348 p. Francfort s. le M., 1826; Jugel. (*Allgem. Literat. Zeitung*; 1828, supplém., p. 1073 et 1081.)

Cet ouvrage est une nouvelle apparition dans le champ de la philologie philosophique. L'auteur entend par langue primitif l'idée même du langage, ou bien le langage général qui se manifeste dans les diverses langues que parlent les hommes. La notion du langage primitif est le corrélatif de la notion d'humanité, et de même qu'il n'y a qu'une seule humanité, de même il n'y a qu'un seul langage humain. L'auteur a combiné dans son travail le point de vue philosophique, avec le point de vue historique. Il l'a divisé en deux parties. La première comprend les élémens du langage, et la seconde la théorie de la proposition et de la versification. Il a fait preuve de talent et d'érudition.

C. R.

2. **NUGE HEBRAÏQUE**, ou Recherches sur les principes élémentaires de la structure de la langue hébraïque; par un membre de la Société royale irlandaise. In-4°, de 67 pages. Londres, 1825; Rivington: (*Classical Journal*; n° LXVII, p. 54.)

Cet ouvrage est divisé en deux parties: la première traite de la valeur des lettres; et la seconde de la construction des mots. L'auteur commence par exposer la théorie qui fait dériver les caractères hébreux de la représentation réelle des objets. Lors

mes et des affixes en réduisant ainsi le radical. Au reste, il se réserve d'exposer plus au long un ouvrage subséquent, et de l'établir sur ce qu'il aura toujours est-il que ce premier essai sera bien accueilli des personnes qui aiment les systèmes d'idées originales.

3. LA SAINTE BIBLE, en latin et en français ; dictionnaire étymologique, géographique et chronologique. Tome I^{er}, partie 1^{re}, in-8^o de 16 feuilles ; prix, 8 fr. Paris, 1828 ; Lefèvre.

4. RADICES SANSCRITÆ. Illustratas edidit Frid. Bopp. 1827. (*Wiener Jahrbücher der Litterat.* ; Tome 1^{er}, article de M. Bopp.)

La langue sanscrite possède l'avantage de posséder la plus grande partie de ses mots à leurs racines, avantage bien considérable sous le rapport de l'étymologie, et qui facilite beaucoup les progrès de la science grammaticale. Il est facile de voir qu'une partie de ces étymologies que les grammairiens ont rangé sous une section qui avait les mêmes trois consonnes initiales, ont encore la même signification ; encore les voyelles.

changement que subisse le mot il est facile d'y démêler le radical monosyllabique ; les grammairiens indiens , outrant ici comme ailleurs le système , ont même essayé par des tours de force de faire dériver de ces racines , les noms de nombres , les pronoms ; ils y ont réussi à la manière des Arabes , en ne prenant que la partie matérielle du mot et négligeant tout-à-fait la signification.

Deux éditions de ces racines (portées par les grammairiens à 2490 tandis que ci-dessus nous en avons donné le nombre réel) avaient déjà paru ; la première à la suite de la grammaire de *Carey* , en 1806 , et la seconde donnée par *Wilkins* , en 1815 ; le premier ouvrage est d'un prix très-élevé et a perdu de plus son utilité depuis la publication de la grammaire de *M. Bopp* , et depuis long-temps l'édition de *Wilkins* ne se trouvait plus dans le commerce. *M. Rosen* même , en ne produisant que le travail de ses prédécesseurs , aurait bien mérité de la littérature , mais il l'a considérablement augmenté en y ajoutant tous les dérivés et en appuyant le tout par des phrases tirées des livres publiés jusqu'ici.

M. Bopp fait remarquer qu'un grand nombre de verbes persans que l'on croirait primitifs sont réellement des dérivés tronqués ; on peut remarquer quelquefois la même chose en grec et en latin , l'étymologie ordinaire saurait rendre raison de mots tels que *ἀδύσσωτος* , *adipiscor* , etc. , tandis que tout s'éclaircit par la comparaison avec le sanscrit. Le grand travail à faire sera de recueillir en sanscrit , zend , gothique , grec et latin toutes ces analogies , de faire enfin pour ces langues réunies ce que *M. Grimm* a fait pour la langue allemande ; des vérités bien importantes sur un des objets les plus obscurs , le mécanisme des langues , jailliraient sans doute de ce parallèle ; les observations et les découvertes faites jusqu'ici par les philologues semblent démontrer que cette espérance ne sera pas vaine. La philologie comme science était inconnue à l'antiquité dépourvue des points de comparaison ; long-temps en Europe le cercle était trop rétréci , on sentait que le grec ne s'expliquait pas assez par lui-même , on lui chercha même un prédécesseur en hébreu (1) ; enfin *Joner* révéla à l'Europe l'existence

(1) Il ne s'agit pas ici du *ὄμνος ἱσπανίων* de *Bogan* , qui , au contraire , est un livre très-raisonnable.

par M. Eug. Burnouf, remplira cette lacune ; d'y joindre l'arménien , rien n'empêchera plus d point de vue général cette série de langues que le Gange jusqu'aux montagnes de l'Écosse et du Tage.

5. ÉPISEDE DU MAHABHARATA , intitulé le Choix
extrait du 1^{er} chant. (*Quart. Oriental. Mag.*
juillet-sept. 1825 , p. 140.)

Le Mahâbhârata , poème sanscrit qui , dit-on
ques centaines de milliers de vers , offre le tableau
querelles entre deux branches collatérales de la dynastie
qui se disputèrent le trône. Les fils de Pandou ,
de Dhritarâchtra , s'étaient vus exposés à mille
une maison , où ils s'étaient réfugiés , avait été
croyait qu'ils y avaient péri : échappés à ce danger
mendians et malheureux. En ce temps la fille d'
téhâla , nommé Droupada , était sur le point
époux : car tel était , dans ces temps antiques , l'
de rois ; elles-mêmes désignaient , au milieu d'
demandaient leur main , celui qui avait fixé leurs
faisaient le tour de l'assemblée convoquée pour ce
à une guirlande de fleurs , jetée sur le col de l'
heureux , annonçait le choix de la princesse. Di
Bulu pour gendre un Pândava : mais ~~mais~~

les armes à la main, disputer à Ardjoura le prix qu'il vient d'obtenir. Ils sont vaincus et obligés de reconnaître la supériorité de ces Pândavas qui, plus tard, d'exilés qu'ils sont, s'élèveront jusqu'au trône. Tel est le sujet de cet épisode extrait d'un poème qui en présente plusieurs d'un intérêt assez remarquable.

L—s.

6. HYMNES TIRÉS DE L'ATHARVAN-VÉDA. (*Ibid.* ; n° VIII, oct.-déc. 1825, p. 298.)

L'Atharvan-Véda est un de ces quatre ouvrages antiques et sacrés sur lesquels est fondée la religion des Indiens. On le regarde quelquefois comme une compilation plus moderne que les autres, et souvent les auteurs ne citent que trois Védas, le Rig, le Jadjour et le Samâ. Les prières que contient l'Atharvan-Véda ne sont point destinées pour les sacrifices les plus importants : ce sont des formules d'invocations, des litanies dont l'emploi est accidentel et qui ont pour objet de se rendre les dieux favorables ou d'obtenir la ruine de ses ennemis. Le *Quarterly Oriental Magazine* cite et traduit deux de ces hymnes, l'un adressé à Vichnou sous le nom de Nârâyana, l'autre à Lakchmi, déesse de la prospérité. La seconde de ces pièces est surtout curieuse par les détails qu'on y donne sur les gestes préparatoires, et sur la consécration successive des différentes parties du corps. Le sujet de la méditation et les motifs qu'on s'y propose se trouvent exprimés avant l'hymne même qui contient les louanges de la déesse et la peinture de ses différens attributs.

L—s.

7. ROMANS PERSANS RARES. (*Classical journal* ; sept. 1826, n° LXVII, p. 156.)

Le premier de ces romans, qui étaient anciennement très-populaires chez les Persans, est le conte de *Vamec et Ozra*. La courte notice qu'en donne D'Herbelot dans sa *Bibliothèque orientale* pourrait induire en erreur : il donne *Vamec o'Adra* (c'est ainsi qu'il écrit) comme le titre d'un roman turc dans lequel sont racontés les amours de Vamec et d'Adra ; il ajoute qu'il existe deux ouvrages portant le même titre : l'un, par Mahmoud ben Othman, surnommé Lamaï ; l'autre par Mouïd, natif de Nichapour. Cependant le roman en question n'est pas

turc mais persan, et paraît être assez ancien, car Dooulet-Chah, dans sa Biographie des poètes persans, rapporte qu'à la fin du deuxième siècle de l'hégire (ou vers le commencement du neuvième de l'ère vulgaire), un habitant de Tarkhan présenta à Abdoullah-Ben-Taber, alors gouverneur du Korasan, un manuscrit qui fut regardé comme très-précieux. Abdoullah ayant demandé quels étaient le titre et le sujet du livre, apprit que c'était le conte de *Vamec et Ozra*, écrit sous les auspices de Nouchirvan, qui avait régné environ trois cents ans auparavant. Ce prince mahométan, à l'exemple d'Omar, déclara que le Koran était le seul livre nécessaire à un vrai Musulman, et que ce roman, étant composé par des idolâtres, devait être rejeté avec horreur. En conséquence, non-seulement il ne voulut pas l'accepter, mais il ordonna qu'on le détruisît en sa présence; et non content de cet acte de fanatisme, il publia une proclamation qui enjoignait de brûler tous les manuscrits persans qu'on trouverait dans l'étendue de son gouvernement. Il n'est pas facile d'assurer si quelques exemplaires du roman de *Vamec et Ozra* échappèrent à la destruction, ou si la tradition suppléa aux manuscrits; mais nous voyons que, plusieurs siècles après cet événement, un poète nommé Fassih ou Fessih prit pour sujet le récit des amours de Vamec et d'Ozra; et parmi les ouvrages que sir William Ouseley trouva à Chiraz, à Ispahan et à Téhéran, était un livre intitulé comme celui qui fut brûlé par ordre d'Abdoullah. Mais cet orientaliste croit que le manuscrit qui est tombé entre ses mains est une composition moderne qui ne remonte pas au-delà du siècle dernier.

L'autre roman, qui ne mérite pas moins d'attention de la part des savans versés dans les langues de l'Asie, a pour titre : *Veïs et Ramin*, et fut écrit par le poète Fakhraddin, de la province de Gourgan. D'Herbelot parle d'un prince Ramin qui, conjointement avec un autre nommé Mouiad, gouverna le Korasan, et le fait contemporain de Narsi-Ben-Goudarz, roi de la dynastie des Arsacides, et qui monta sur le trône vers l'an 130 de l'ère chrétienne. Cependant aucun passage de la *Bibliothèque orientale* (quoique la chose soit assez probable) ne dit que le prince Ramin, du Khorasan, fut l'amant de Véïs et le héros du roman dont il s'agit.

Nous citerons encore quelques romans persans qui, bien que

moins anciens que ceux dont nous venons de parler, seraient néanmoins, pour les admirateurs des fictions orientales, l'objet de recherches du plus haut intérêt, tels que le *Diisuz Nameh* (l'embrasement du cœur), le *Sarv ou Goul* (le cyprès et la rose), le *Bourtan i Khayal* (le jardin de l'imagination), les amours de Selma et de Chamail, et ceux de Baharam et de Goulendam.

Ces romans sont, à ce qu'il paraît, fort rares même en Perse; mais il en est d'autres dont il existe en Europe un grand nombre d'exemplaires et qui offrent aux orientalistes de beaux sujets de traduction, comme les ouvrages de Djami et de Nisami, les romans de *Joseph et Zelikha*, de *Léila et Madjnoun*, de *Khosrou et Chirin*, etc. Ce serait un véritable service rendu aux lettres que de faire connaître des ouvrages qui jouissent dans l'Orient de l'estime générale.

W.

8. CHINESE COURTSHIP. — La galanterie chinoise, poème traduit en anglais par P. PERRING THOMS. In-8°. Londres et Macao, 1824 (*Oriental Herald*; avril 1826, n° 28, p. 17.) *Voyez Bulletin*, T. X, n° 68.

Ce poème chinois est un conte qui renferme le récit des amours et des malheurs de trois ou quatre personnes. Nous disons trois ou quatre parce que le héros a deux maîtresses et qu'il ressent, sinon de l'amour, du moins quelque chose de tendre pour une ou même deux des suivantes de celles-ci. L'auteur de cette nouvelle en vers n'a pas dédaigné d'entrer dans les détails les plus communs : on y voit les dames se mettre du rouge, gronder leurs suivantes, jaser dans leurs chambres, prendre leur thé, etc. Quand le héros voyage, il nous entretient de son bagage; lorsqu'il rend des visites, il parle des diners et des frairies auxquels il a été convié. Bref, à l'esprit et aux obscénités près, on peut dire que le *Chinese courtship* a quelques rapports avec *Don Juan*. Le roman chinois nous met dans le secret de la vie privée des mandarins et de leurs femmes. Cet ouvrage, par ce qu'il contient de relatif aux occupations, aux affaires, aux amitiés et aux relations sociales des personnes dont il y est parlé, nous fait bien mieux connaître l'état réel de la société en Chine, que toutes les relations de voyages publiées jusqu'ici. En effet, l'auteur paraît n'avoir eu pour but que de présenter le miroir fidèle de la vie domestique; et l'on peut

dire que rien n'est plus naturel et moins exagéré que les tableaux qu'il nous présente.

Comme le poème dont il s'agit peut donner une idée du genre de littérature en vogue à l'extrémité orientale de l'Asie, nous jetterons sur cette production un coup-d'œil rapide.

Leang, jeune étudiant de la province de Soutcheou-Fou, entré, avant sa dix-huitième année, dans la classe des lettrés, commence, vers cet âge, à s'ennuyer de la solitude. Il se plaint d'être obligé, au printemps de sa vie, de pâlir sur les livres, et médite une excursion dans la province de Chang-Chaou, qu'on lui a dit être en grande réputation pour produire des femmes aimables. Néanmoins, comme notre écolier a honte de paraître entreprendre un voyage uniquement pour des femmes, il ajoute que cette province est également renommée pour ses écoles, et qu'il espère y rencontrer un condisciple studieux. Il part donc le lendemain au matin et arrive sans accident chez sa tante Hiaou, dans la ville de Sou-Chouou. Comme le jour de son arrivée se trouve être précisément l'anniversaire de la naissance de sa tante, il a été chargé par sa mère de petits présents pour celle-ci. Le retour annuel du jour natal étant, en Chine, une occasion de fêtes et de réjouissances, Leang a trouvé d'autres membres de sa famille réunis dans la maison, et voit pour la première fois sa cousine Yaou-Seen, dont il devient éperduement amoureux. Dès le lendemain, il fait part de sa passion à sa tante, qui, excellente femme, lui promet de s'employer à l'accomplissement de ses désirs, et lui conseille d'éteindre pour le moment ses feux dans le vin : remède dont les Chinois des deux sexes font volontiers usage. Mais, deux jours après, avant qu'il ait pu faire sa déclaration d'amour, sa belle retourne chez son père et le laisse dans des trances cruelles. Alors, il s'attache à ses pas et arrive presque aussitôt qu'elle à la porte de la maison paternelle. Se trouvant toutefois dans l'impossibilité de lui faire parvenir une lettre, il achète la maison contiguë qui se trouve heureusement à vendre. Dans cette nouvelle demeure, il médite à loisir sur le moyen de parvenir à ses fins, et après de mûres réflexions, il se détermine à régler sa conduite sur la maxime chinoise : *lent et sûr*. Il meuble sa maison avec magnificence et mène un train de grand seigneur. Par là il excite la curiosité de ses voisins, il reçoit, entre autres, la

père de Yaou-Seen, et s'introduit ainsi chez celui-ci, qui l'invite à dîner. Des relations s'établissent entre l'amant et la famille de sa maîtresse, et l'oncle, nommé Yang, ancien général, conçoit le projet d'en faire son gendre; mais il ne croit pas devoir faire les ouvertures. De son côté, Leang n'ose parler; de sorte que la morgue, d'une part, et la timidité, de l'autre, les empêchent de se communiquer leur pensée. Cependant les amans finissent par se voir et ont même ensemble des entrevues assez longues.

Le jeune étudiant commençait à peine à jouir par avance du bonheur, qu'il fut rappelé par son père qui voulait lui donner une autre femme. En Chine, l'autorité paternelle est absolue. Ce contre temps, qui est un coup de foudre pour l'heureux couple, amène des adieux touchans, dans lesquels chacun des deux amans jure à l'autre une fidélité éternelle.

Peu de temps après, le père d'Yaou-Seen est mandé à la cour par l'empereur, qui lui confie le commandement d'une nombreuse armée; il part et laisse sa femme et sa fille chez un proche parent. Cependant le mariage projeté par le père de Leang est différé; et celui-ci demande la permission d'aller continuer ses études à Chang-Choou. Il accourt croyant y trouver sa bien-aimée, mais son père l'avait emmenée à Pékin, et l'y avait laissée chez un proche parent. Toutefois, celle-ci y retourne quelque temps après et se retrouve avec son amant. L'expédition militaire commandée par Yang est malheureuse; Leang fait parvenir à l'empereur une supplique par laquelle il lui demande la permission d'aller au secours du père d'Yaou-Seen. La victoire se déclara pour les Chinois; et l'empereur, pour récompenser le jeune homme d'un si éminent service, enjoint à Yang de lui donner sa fille en mariage. Les deux amans sont unis. Cette conclusion du roman est néanmoins troublée par un petit incident. Leang avait promis d'épouser une autre femme, et on vient le sommer de sa parole. Il s'élève alors une contestation assez vive. L'empereur, choisi pour arbitre, décide que Leang aura deux femmes.

Suivant l'auteur de l'article dont nous donnons un extrait, la traduction du *Chinese Courtship* est mal écrite; et ce défaut suffit pour empêcher le poème de devenir populaire, malgré l'intérêt qu'il présente. « C'est principalement, dit-il au jar-

Henrico Joseph WETZER. In-8° de xxiv
2 thalr. Sulzbach, 1828; Seidel. (*Allg. Rep.*
1829, vol. 1, cah. 5, p. 325.)

M. Wetzer, à qui les langues orientales ne
sont pas familières que les langues classiques, a employé
beaucoup de temps qu'il est resté à Paris, à copier l'histoire
arabique, d'après le manuscrit de Makrizi, qui l'a
transcrit par M. le baron Silvestre de Sacy. Il a dé-
veloppé ce travail dans son ouvrage intitulé :
*Chronologia rerum ex controversiis arianis ab an-
tiquis, et publié en 1827. Ahmed ben Ali ben
ben Mohammed ben Temim Aben bd-alsamad, né-
mement Taki-Eddin Almakrisi (de Makriz, bour-
bek, où ses ancêtres avaient demeuré), naquit
en 1364. Il étudia le droit mahométan, et fit d'abord
secte des Hanéfites, et plus tard de celle de S
revêtu de diverses fonctions civiles et religieuses
donna dans un âge plus avancé, pour se vouer à
l'étude de l'histoire. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages
sur le droit, sur la théologie et sur d'autres sujets, tels que
l'histoire et l'histoire de son pays, qui décèlent dans
l'auteur un homme profondément versé dans tous les genres
de sciences et doué d'un esprit éminemment observateur.*

L'Égypte par les Mahométans. 1^{re} période : Persécution des Chrétiens. Jésus et les Apôtres. Evêques d'Alexandrie; 2^e période: Domination du Christianisme depuis Constantin jusqu'à l'invasion de l'Islamisme. Cette partie ne contient rien de nouveau ni d'important; on y trouve même des inexactitudes.

2^e Partie. Depuis la conquête de l'Égypte par les Mahométans jusqu'à la moitié du 14^e siècle. L'opinion émise par l'auteur sur la personne de Jésus se trouve dans le Coran. Viennent ensuite plusieurs appendices, où il est parlé des diverses sectes chrétiennes et de leurs doctrines sur la personne et la nature du Christ, sur l'essence de la Divinité et sur la Trinité; des usages, prières, jeûnes, fêtes, cérémonies et lois matrimoniales des Chrétiens; de l'Église Zahri et des églises et couvens de Chrétiens en Égypte, des persécutions. Le tout est terminé par une liste de plus de 80 évêques et patriarches d'Alexandrie. Le texte n'est accompagné d'aucune note. G.

10. INSTITUTS DU DROIT MAHOMÉTAN SUR LA GUERRE AVEC LES INFIDÈLES, ou Extraits du livre d'Abou-l-hoçain-Ahmed-el-Kodouri, et de celui de Séid-Ali-el-Hamadani, traduits de l'arabe en français; par Ch. SOLVET. In-8^o de 40 p. Paris, 1829; Dondey-Dupré.

On ne saurait trop louer les personnes qui contribuent par leurs travaux à détruire les préjugés vulgaires au sujet de la barbarie présumée des Musulmans. Quoique les cinq codes de la nation ottomane, les mêmes qui forment la législation de tous les peuples musulmans, aient été publiés en français par M. d'Olivson, on s'obstine à croire parmi nous que le bon plaisir d'un pacha est la seule règle de sa conduite, et qu'il peut impunément abattre des têtes et confisquer des biens. Voici un opuscule qui fait connaître le droit mahométan sur la guerre contre les Chrétiens, où on lit en propres termes : « Les Musulmans ne doivent point trahir la foi jurée, ne point employer la fraude, ne point mutiler les prisonniers, ne tuer ni la femme, ni le vieillard décrépît, ni l'enfant, ni l'aveugle, ni le boiteux, etc. » On y lit aussi, p. 32 et 33, des détails sur le *djiziah* (1), ou impôt personnel auquel les souverains musul-

(1) Le mot *djiziah* signifie simplement tribut et non capitation; mais, toutes les fois qu'il s'agit des Turcs, on a grand soin d'employer les mots les plus odieux.

et la politique des Musulmans. Le public ne peut cueillir avec intérêt le travail de ce jeune orientaliste ingénieur de l'École royale et spéciale des langues orientales, auditeur assidu du célèbre orientaliste M. de Sacy, M. Solvet a fait de rapides progrès de la langue du Coran. Cette première publication doute que le prélude de travaux plus importants n'acqueront une place distinguée parmi les arabisans.

MÉTHODE POUR APPRENDRE LA LANGUE GRECQUE, adoptée par l'Université de France; par J. L. BURNOUR, lecteur royal au Collège de France, inspecteur adjoint de l'Université de Paris. 17^e édit. in-8° de 22 feuilles $\frac{1}{4}$; prix, 3 fr. Paris, Delalain.

LEXIQUE ÉLÉMENTAIRE GREC-FRANÇAIS de tous les mots usités dans les ouvrages classiques suivans : Fables et Dialogues des morts, le Songe ou le Coq, Charon ou les Emploteurs, Timon ou le Misanthrope, Jugement des Dieux de Lucien, Isocrate à Démonique, Éloges d'Épiciure, hrestomathie de M. Leclerc, Cyropédie, 1^{er} et 2^e livre de l'Iliade, la Batrachomyomachie, Selecta de Plutarchi; les 4 Évangélistes et les Actes des apôtres, plan entièrement nouveau; par E. LEFRANC. 3^e édit. in-8° de 51 feuilles $\frac{1}{2}$. Paris, 1828; Belin-Mandar et

question fut agitée chez les anciens, lorsque Villoison fit connaître, dans ses scholies sur Homère, plusieurs passages dans lesquels ces grammairiens sont critiqués sévèrement. Wolf, dans son édition (p. clviii), a réuni tous ces passages. Toutefois les Chorizontes n'y sont pas nommés; on ne saurait même en rien inférer relativement au nombre de ces grammairiens. Nul doute néanmoins que ce ne fussent des hommes d'une grande érudition et profondément versés dans l'histoire et la mythologie anciennes. Il serait injuste de n'apprécier leurs connaissances grammaticales que d'après les passages que leurs adversaires ont rapportés pour les réfuter; il est probable que ceux-ci, afin de combattre plus sûrement les Chorizontes, ont glissé sur beaucoup d'observations critiques importantes, et choisi celles qui leur ont semblé les moins fortes de raisonnement. Ainsi, on cite le vers 476 du chant ξ de l'Iliade pour détruire l'assertion des Chorizontes, qui soutenaient que le mot *προπαροδι* est employé dans l'Odyssée comme un adverbe de temps, et dans l'Iliade comme un adverbe de lieu. Pour montrer qu'ils avaient tort de dire que, dans l'Odyssée seulement, se trouvent des *ὑπὸ λαξίδια* comme *χανίς* et *λυχνος*, on leur oppose le mot *ἄλμος* (Il. λ. 147). Les Chorizontes avaient encore remarqué que dans l'Odyssée, Vénus est femme de Vulcain, tandis que dans l'Iliade (p. 416), elle a Mars pour époux. Nélce a 12 enfans dans l'Iliade (λ. 692), et 3 seulement dans l'Odyssée (λ. 295). L'île de Crète renferme 90 villes dans le dernier de ces poèmes et cent (*κατόμπολις*, τ. 174), dans le premier (β. 649). Il paraît même que les Chorizontes ont indiqué des contradictions dans l'Iliade : dans le sixième chant (ν. 252), Laodice est la plus belle des filles de Priam; dans le treizième, c'est Cassandre.

Dans la Vie d'Homère, de Proclus, publiée avec des additions d'après un manuscrit de l'Escurial, on lit ce passage : *Γίγρται δὲ (ὁμηρὸς) ποιήσαις δύο, Διάδα καὶ Οδύσειαν ζήνων καὶ ἑλάνιας ἀφαιροῦσιν αὐτοῦ· οἱ μὲντοι ἀρχαῖοι καὶ τὸν κήρυον ἀναφέρουσιν αὐτὸν*. Ces mots peuvent nous servir à fixer approximativement l'époque à laquelle vécurent les Chorizontes. Toutefois le texte est évidemment altéré; Wolf y voit une lacune; Heyne affirme que le manuscrit de Venise porte *ἡξινων* et lit *τὴν Ζήνων*, qu'il croit désigner le philosophe Zénon, dont Diogène de Laërte (VII, 4) cite cinq livres de questions homériques (*Προβλημά των*

ait essayé de ravir à Homère l'honneur d'avoir écrit l'*Odyssee*, à une époque où ce poète était regardé comme le maître de tous les poèmes épiques sur ses épiques, et croyait même auteur des *Kύπρια* et des *Ἐπὶ τῷ Ἰσχυρῷ* (c. 117). Comment Hellanicus aurait-il enlevé l'honneur à Homère, tandis qu'Aristote lui attribuait encore l'honneur, et qu'il avait montré autant de hardiesse dans ses jugements sur lui que Thucydide, Éphore et Strabon accusaient de faiblesse aux fables les plus absurdes ! Eustathe a cru que le logographe et le grammairien Hellanicus étaient la même personne. Mais Suidas (*Ἰνδοίτης*) lève, à cet égard, toute difficulté ; il dit que Hellanicus était l'élève, non-seulement d'Aristarque d'Hellanicus, et ajoute que cet Hellanicus était un élève de Zénodote, etc.

Ainsi, nous voyons que le grammairien Hellanicus était un contemporain d'Aristarque, et qu'il vivait vers la fin du IV^e siècle avant J. C. Il était un de ceux qui trouvaient tous les di verses opinions de Homère faibles ; et puisque Proclus, écrivain exact, le nomme ainsi, on peut en conclure que ces opinions étaient chefs de leur école. Le *paradoxe* est donc l'opinion des Chôrizontes, qu'Homère n'est pas l'auteur de l'*Odyssee*. Enfin, dans le passage cité de *Ἰνδοίτης* désigne les grammairiens nommés par

14. *HERODOTI HISTORIARUM LIBRI IX.* Recensuit et adnotationibus scholarum in usum instruxit C. A. STEGER. T. I, XII et 340 p. in-8°; prix, 1 thaler 8 gr. Giessen, 1827; Heger. (*Jena. allg. Liter. Zeitung*; sept. 1828, p. 386.)

Le but de l'éditeur des histoires d'Hérodote a été de mettre cet historien à la portée des écoles, car les éditions antérieures présentent le texte nu, ou accompagné de commentaires trop étendus pour que les étudiants puissent les lire avec fruit. Il a adopté un juste milieu en évitant à-la-fois de rendre les annotations trop prolixes et trop succinctes.

Le travail de M. Steger mérite des éloges, cependant il semble quelquefois avoir oublié à quelle classe de lecteurs il s'adresse; en effet, Hérodote ne pouvant être expliqué à des commençans, mais seulement à des esprits déjà familiarisés avec l'Iliade et l'Odyssée d'Homère, et versés dans la prose attique d'Isocrate et de Xénophon, les éclaircissemens qui tiennent trop aux élémens mêmes de la langue devenaient inutiles, et cependant la nouvelle édition en est remplie; ce défaut est d'autant plus sensible que des explications rigoureusement nécessaires manquent.

Il est plusieurs points sur lesquels on ne saurait partager les idées de l'auteur.

L'auteur a consigné dans la préface de son édition, et avec raison, toutes les réflexions critiques qu'il avait à présenter sur le texte. Les remarques que nous venons de faire suffiront pour lui démontrer qu'il a besoin d'approfondir davantage la grammaire grecque et de lire constamment les ouvrages des meilleurs auteurs grecs, s'il désire que ses travaux soient réellement utiles aux amis des études classiques. C. R.

15. *SUR LES HELLÉNIQUES DE XÉNOPHON*; par B. G. NIEBUHR. (*Classical Journal*; juin 1827, n° LXX, p. 295.)

Les œuvres historiques de Xénophon forment deux ouvrages tout-à-fait différens : la continuation de Thucydide, et les *Helléniques*, écrites à des époques assez éloignées. Le lecteur doit avoir remarqué que les deux premiers livres et les cinq suivans ne sont point liés entr'eux par l'ordre chronologique; c'est donc contrairement au dessein de l'auteur qu'on les a tous réunis

sous le même titre; mais voici une considération qui rompt, d'une manière péremptoire, l'unité qu'on a prétendu établir entre ces deux ouvrages. Les cinq derniers livres, qui forment un corps complet d'histoire, furent écrits, comme l'indique le récit relatif au tyran de Phères, vers le commencement de la 106^e olympiade; mais l'auteur dit, à la fin du second livre, que les Athéniens, conduits par Trasybule, marchèrent contre les Oligarques, alors établis à Éleusis, parce que ceux-ci, s'étant constitués en un état séparé, levaient des troupes dans l'Attique; il rapporte que leurs chefs ayant été tués, les deux partis se rapprochèrent et se jurèrent réciproquement alliance et amitié; et « aujourd'hui encore, ajoute-t-il, ils sont gouvernés en commun, et ce *dème* est fidèle à ses sermens. » Or, Xénophon n'a pu écrire ces derniers mots 44 ans après l'événement, car, alors, une autre génération avait depuis long-temps remplacé celle qui existait à l'époque de cette guerre; les vieillards, qui, comme Xénophon lui-même ou Platon, se rappelaient la victoire remportée par Lysandre, et qui vécurent assez long-temps pour voir les commencemens de Philippe, ne sauraient être le sujet d'une objection; car chaque année qui s'écoulait diminuait le mérite de la foi gardée par le *dème* envers les Athéniens; à peine en parlait-on même douze ou quinze ans après que la soif de la vengeance fut éteinte dans le sang des rebelles, et d'autant moins que les alliances et les relations amicales durent se multiplier dans l'intervalle entre les familles et les individus.

Il est facile d'expliquer la différence de sentimens qui règne dans les deux parties des *Helléniques*. On trouve dans la première un jugement équitable porté sur Athènes et la tyrannie oligarchique, sur le courage et la prudence que mirent Trasybule et ses compagnons dans le rétablissement de la constitution légitime, sur la modération et la justice avec lesquelles le parti populaire usa de sa victoire. Le discours adressé par Trasybule aux fauteurs de l'aristocratie, contient tout ce que pouvoit dire un véritable ami du peuple, et exprime l'opinion de l'auteur lui-même. Dans les 5 derniers livres, au contraire, on reconnaît à chaque page la partialité et la malveillance d'un renégat politique qui a vieilli dans sa ridicule admiration pour les institutions de Sparte, et qui ne modère ses sentimens hos-

tiles contre sa patrie, que lorsqu'elle se sacrifie à Sparte avec une générosité qu'il ne daigne pas même reconnaître. Certes, jamais cité ne rejeta de son sein un fils plus dénaturé que Xénophon.

On ne peut douter qu'il composa ses deux premiers livres dans l'intervalle de temps qui s'écoula entre le retour des Dix-Mille et le rappel d'Agésilas dans l'Asie. Il n'est pas vraisemblable qu'il ait écrit dans cet esprit après la restauration du gouvernement athénien; et l'on est fondé à croire que le bannissement fut prononcé contre lui pendant qu'il était avec Agésilas, non, comme dit Diogène de Laërte, dès qu'il eût joint ce roi en Asie, mais lorsqu'il l'accompagna dans son expédition contre les alliés d'Athènes, et, par conséquent, contre les Athéniens eux-mêmes.

On dit encore que ce fut Xénophon qui publia les œuvres de Thucydide, ce serait ce qu'il a fait de mieux dans toute sa vie. Il est très-probable qu'il habita quelque temps Athènes avant la bataille de Cnide, qu'il y écrivit les deux livres qui forment le complément de l'Histoire de Thucydide, et que, dans l'origine, il les ajouta aux œuvres de cet historien. Suivant la *Bibliothèque grecque* de Fabricius, les sept livres de Xénophon portent pour inscription, dans l'édition Aldine, *Paratypomena Thucydidis*; il n'y a pas de doute que ce soit d'après un manuscrit. Ce titre, qui est vraisemblablement celui des deux premiers livres et leur convient très-bien, ne saurait s'appliquer aux cinq derniers, qui, du temps de Marcellin, étaient séparés des autres, et ils doivent être considérés comme formant proprement les *Helléniques*.

Les anciens attachaient tant d'importance à la symétrie des divisions qu'on peut croire avec quelque fondement que les *Paratypomènes* ne faisaient qu'un seul livre qui, joint aux huit livres de Thucydide, donnait à l'histoire de la guerre du Péloponèse un nombre de livres égal à celui de l'Histoire d'Hérodote. Ce qui vient à l'appui de cette hypothèse, c'est que les deux livres de supplément ensemble ne sont pas plus longs qu'un seul de Thucydide.

Séparés des *Paratypomènes*, les *Helléniques* paraissent sous une forme plus brillante; le plan de l'ouvrage tient de l'épopée : tout y est rapporté à Agésilas. Les campagnes de Thymbron et

Si les œuvres de Thucydide furent publiées sans interruption et avec un supplément, on peut regarder cette circonstance comme une preuve indirecte contraire à l'opinion que cet écrivain n'est pas l'auteur de son histoire; car on ne peut croire qu'il eût été publié par Xénophon. Si ce dernier livre est moins parfait, cette différence tient à la manière de Thucydide de trouver étrange que cet historien, ayant mis fin aux sept premiers livres, se soit borné, dans le dernier, à une simple narration; on doit au contraire y reconnaître le bon sens du grand écrivain, qui, après avoir traité avec son sujet jusqu'à la catastrophe, prend ensuite un ton plus modeste; la rime et le style de l'historien change avec elle, et la disparaît avec celle des événemens.

16. LES VIES DES HOMMES ILLUSTRÉS DE PLATON, du grec par D. RICARD, ornées de cartes et de bustes, près les bustes et les médailles antiques. 15^e IX^e. livraisons. Un seul cahier in-4^o de 24 pages, portraits, cartes, etc.; prix, 120 fr. Paris, chez Gaultier-Laguionie. Dubois, rue Taranne.

Chaque livraison coûte 30 fr. en prenant par avance; chaque volume coûtera 180 fr.; les 15 volumes coûteront 2700 fr.

Tous les auteurs qui ont traité de l'histoire de la littérature grecque affirment que Lycophron le Chalcidien, auteur du fameux monstre grammatico-poétique de la *Cassandra*, appartenait à la pléiade de poètes tragiques qui brilla sous Ptolémée Philadelphe, à l'époque où la poésie grecque commençait à perdre son éclat. On ne pourrait guère douter que le poète tragique ait été contemporain de celui dont nous venons de parler, si l'on s'en rapporte à un écrivain peu digne de foi, suivant lequel ce poète aurait joui de la faveur de Ptolémée et de la reine Arsinoé, et si l'on admettait que son père adoptif, Lycus de Rhegium, eût vécu en même temps que Démétrius de Phalère. (Cf. Suidas *voc.* Λύκος.)

Fabricius, il est vrai, dit, sans s'arrêter à cette particularité, que Tzetzés, dans son commentaire (v. 1226), se moquait de ceux qui attribuaient (*levibus de causis*) à un autre Lycophron le poème intitulé *Alexandra*. Mais il est arrivé à Fabricius (bien qu'ayant une immense lecture), ce qui arrive à quiconque entreprend plus que l'homme ne peut faire : il a écrit sur ce passage, comme sur une foule d'autres, d'après le souvenir d'une chose sur laquelle il n'avait jeté qu'un coup-d'œil rapide. S'il ne s'était pas contenté d'un extrait, et qu'il eût examiné le passage en question, il aurait vu que les raisons alléguées par le scholiaste, tournées en ridicule par Tzetzés, ne sont point frivoles, et que celui-ci n'a pas même compris le texte du commentaire dont il croyait la réfutation si facile. Le scholiaste ne dit pas que le poète tragique de la pléiade soit un autre personnage que l'auteur de *Cassandra*, il se borne à citer la *Troade* qui était probablement sa meilleure pièce. Ainsi Tzetzés ne s'est pas douté que cette production fût un autre ouvrage que l'*Alexandra*.

Quoi qu'il en soit de la bévue commise par cet interprète, il faut reconnaître, d'après le vieux scholiaste, que l'auteur de *Cassandra* et le poète tragique furent deux personnes différentes. Celui-ci fleurissait sous le règne de Ptolémée-Philadelphe; quant à l'époque à laquelle vécut le premier, nous renvoyons le lecteur au *Bulletin*, Tom. VI, p. 322. W.

18. LONGI PASTORALIA, e codd. Mss. duobus italicis primum
græce integra edidit P. L. COUNIER. Exemplar Romanum

emendatius et auctius typis recudendum curavit G. R. Lud. de SINNER. Grand in-8° de LXIV et 212 p., papier vélin satiné; prix, 10 fr. Paris, 1829, Firmin Didot.

Les Grecs anciens ne nous ont laissé que 9 romans que nous nommons érotiques, et, de toutes ces compositions, ou ennuyeuses ou trop libres, le *Daphnis et Chloé*, de Longus, est certainement la plus distinguée. Aussi le texte grec en a été reproduit plusieurs fois, et des traductions nombreuses en furent faites dans toutes les langues de l'Europe. Mais, tandis que la traduction française de P.-L. Courier était reproduite presque chaque année, le texte complet et correct que le spirituel écrivain et savant Helléniste avait publié à Rome, en 1811, était resté pour ainsi dire inconnu. Courier, ne voulant point que le livre se vendît, avait distribué gratis la moitié des 52 exemplaires tirés, et dans la suite il les rachetait lui-même dans les ventes; l'autre moitié fut saisie et perdue. Cependant c'était là le seul texte complet où la lacune du premier livre se trouvait remplie par le moyen d'un manuscrit de l'Abbaye de Florence. Par les suites du trop fameux pâté d'encre que Courier était accusé d'avoir fait sur le feuillet où se trouvait ce fragment, ce feuillet fut complètement détruit. C'était donc rendre un véritable service à la philologie, que de reproduire en totalité l'édition romaine de Longus. Aujourd'hui, que les études de littérature grecque sont parvenues à un si haut point de perfection et d'étendue, reproduire textuellement de bons livres, c'est déjà se rendre utile, et c'est ce que les Allemands et les Anglais pratiquent depuis bien des années, avec un grand succès. Cependant le nouvel éditeur, M. de Sinner, ne s'est point borné à donner une simple réimpression du texte de Courier, il a fait à cet ouvrage de nombreuses et utiles additions. La préface latine, de 36 pages, expose d'abord pourquoi M. de Sinner a cru devoir qualifier cette réimpression de corrigée et augmentée, puis il y donne le catalogue de toutes les éditions du texte grec, complètes et incomplètes, et la notice des traductions françaises, allemandes et italiennes, de ce charmant ouvrage, ainsi que l'énumération des auteurs qui ont parlé de Longus. Tous ces détails bibliographiques sont de la plus scrupuleuse exactitude. Mais ce qui nous a surtout intéressés, c'est

la seconde partie de cette savante préface, dans laquelle M. de Sinner donne le catalogue raisonné des romans populaires grecs du Bas-Empire, et des livres populaires écrits en grec vulgaire. C'est une littérature beaucoup trop négligée par les Hellénistes, bien qu'il serait facile de prouver que le Bidpai grec, le faux Callisthènes, publiés avec critique et érudition, seraient bien plus curieux et plus importants, que les Achilles Tatius, les Chariton, les Eumathius, les Nicetas Eugenianus, et autres, auxquels les savantes notes des Jacobs, des Dorville, des Gaulmyn, des Boissonade, ont seules donné du prix.

A la suite de la préface, M. de Sinner a inséré un excellent morceau anglais tiré de Dunlop : *History of fiction*, contenant une analyse critique du livre de Longus.

Le texte grec, avec les notes grecques de Courier, occupe 154 pages, correctement imprimées; la pagination de l'édition de Rome est en marge, et le texte divisé en chapitres, d'après l'exemple de M. Passow, ce qui facilitera beaucoup les renvois. Une lettre piquante de Courier, écrite en français, où il se justifie d'avoir négligemment copié le fameux fragment, vient ensuite; et 40 p. de notes supplémentaires latines, par M. de Sinner, terminent cet intéressant travail. M. de Sinner y indique les auteurs des conjectures adoptées par Courier, rectifie les citations des notes grecques, faites de mémoire, donne les notes supplémentaires publiées par Courier après l'édition du texte grec, des extraits complets des observations manuscrites de Brunck sur l'édition de Villoison conservées à la bibliothèque du Roi, et indique ce qui a été dit de bien sur le texte de Longus, depuis l'édition de Villoison à celle de Passow, la dernière qui ait du mérite. Chemin faisant, M. de Sinner explique plusieurs points de grammaire et de lexicographie grecques avec beaucoup de tact et d'érudition. Deux tables, une des auteurs cités, l'autre des locutions expliquées, viennent encore ajouter à l'utilité de cette consciencieuse et savante publication. L'exécution typographique est digne de la grande réputation des presses de MM. F. Didot. Nous désirons de tout notre cœur que le modeste et savant éditeur continue dans cette pénible carrière de profondes études et de travaux philologiques, où il ne pourra manquer d'obtenir des succès mérités.

Zeitung ; mai 1828. Supplément, pag. 24

Cet ouvrage est loin de justifier le titre donné, car il est entièrement dépourvu de tout ce qui concerne les productions helléniques en vers et en prose, l'auteur a préféré traduire de l'ouvrage intitulé *Researches in Greece*, 1814, la poésie et de la prose des Grecs modernes, même que Leake n'a pas embrassé le sujet sous ce point de vue. Nous aurions désiré qu'il se fût avare de citations, et eût donné plus de place à des traductions.

Le 1^{er} volume contient tout ce que l'auteur a emprunté de l'ouvrage de Leake, des citations empruntées à la poésie grecques modernes, ainsi que les critiques de Leake. Les citations sont en partie en partie des traductions.

Le 2^e vol. embrasse diverses communications prétend tenir de la bouche d'hommes nés sur place. On y trouve deux chansons de Rhigas et quelques-unes en entier, d'autres par fragments, des notices biographiques, des observations philologiques. Nous dirons quelques remarques et explications de l'auteur manquant car les bornes de cet article ne nous permettent pas.

et éclaircissemens , toutefois cette partie du travail n'est pas complète. Plusieurs mots ne sont pas accompagnés d'explications, comme, par exemple, *Μοῦ*, dérivé probablement par syncope de *Μοῦον*, et qui signifie *cependant*. Au n° 5, p. 10, la première ligne semble devoir être écrite ainsi: *Μοῦον Μοῦον* *Ἦσῃ* *ἢ* *τὸ* *Νῆξο*, *ἢ* *ἢ* *τὸ* *αὐτὸ* *τὸ* *Μοῦον* *ἢ* *ἢ*, c'est-à-dire sous la forme impérative, et non sous la forme de narration. La pensée exprimée dans le second vers exige qu'il en soit ainsi, *Νῆξο* est le vocatif tel que la langue populaire de la Grèce l'a fait et l'emploie.

En terminant, nous ferons remarquer qu'il est question dans la préface de l'ouvrage de la grammaire grecque moderne de David, mais qu'il n'est pas dit que l'auteur a accordé trop d'attention au dialecte si vicieux des Sciotes. Ce qui, toutefois, s'explique aisément lorsque l'on sait que David a été professeur au collège de Scio.

C. R.

20. BIBLIOTHÈQUE LATINE-FRANÇAISE, publiée sous les auspices de Mgr. le Dauphin, par C. L. F. PANCKOUCKE. Livraisons XXII, XXIII et XXIV, 3 vol. in-8°. Paris, 1829; Panckoucke.

Ces 3 livraisons se composent, 1° du 1^{er} volume de *Lucrèce*, traduit par M. de Pongerville, avantageusement connu par une traduction en vers, du même poète; 2° du tome second de *Histoire naturelle de Pline*, nouvellement traduite par M. Ajasson de Grandsagne, et annotée par un grand nombre de savans distingués; 3° du troisième et dernier volume des *Lettres de Pline le jeune*, publié par le professeur Pierrot, qui a judicieusement conservé la traduction estimée de De Sacy, en retouchant toutefois les passages sur lesquels une critique sévère aurait pu s'exercer. Ces nouvelles livraisons, dont nous rendrons compte successivement, se recommandent aux personnes studieuses par les mêmes avantages que les précédentes.

E. C. D. A.

21. ALIQUOT VESTIGIA ANTIQUITATUM ROMANORUM IN TACITI GERMANIA LATENTIA. Dissertatiuncula quam discessum ex gymnasio Fribergensi in academiam Lipsiensem auspiciaturns scripsit Eduardus Ang. HECHT. Gr. 8° de 22 p. Friberg, 1828; Gerlach. (*Allg. Repert. der N. in und ausl. Literat.* 1828, vol. 2, cah. 2, p. 469.)

~~de la~~ c. 18, 1 3; des alimens, 19, 1
23, 2; traitement des esclaves, 25, 1; de l'usage
sépulture, 27, 1. 3.

22. OUVRES D'HORACE : Odes, Epodes, Chant
velle traduction en vers français, avec le texte
par M. Cournand. In-8° de 394 p. Paris
lain.

Voici comment s'exprime, dans sa préface, un
traducteur d'Horace qui aient précédé M. Cournand
me reproche d'être entré dans cette carrière, com
mon audace? Quand je commençai ma traduction
littérateur célèbre, de M. le comte Daru (2), n'a
pas déjà depuis long-temps de cette réputation q
moins durable qu'elle est brillante et méritée? M
n'avait-il pas publié son travail si estimable par
de mérite? M. de Wailly, ravi si malheureusement
et à une entreprise qu'il promettait d'achever ave
vait-il point fait paraître plusieurs parties de son
vrage? Que pourrais-je donc alléguer pour moi
mais-je eu la présomption de mieux faire que moi
bon; mais j'ai pensé qu'ils n'avaient point tout
 oulu faire autrement qu'eux, soutenu par le s
nd des beautés du modèle que j'osais proposer
E. Cournand ne nous a point ~~rien~~

mêmes que ceux de M. Halevy; sans doute aussi, il n'a point prétendu faire mieux, il a voulu seulement faire *autrement* que ses devanciers. Il y a certainement une arrière pensée dans une pareille déclaration, car pourquoi chercher à faire autrement si ce n'est avec l'espoir de faire mieux? Or, ce mieux est susceptible de bien des interprétations; les uns le trouveront dans une traduction plus poétique, plus fleurie, les autres dans une traduction plus fidèle. Ce mot lui-même est encore susceptible de plusieurs interprétations; pour nous qui pensons, avec M. Halevy, qu'un poète, surtout un poète comme Horace, doit être traduit par un poète, nous croyons aussi que la fidélité ne consiste pas seulement dans la reproduction exacte et littérale des idées : ce genre de fidélité est celui qui doit caractériser le travail du traducteur en prose; mais l'expression et la couleur poétiques ne peuvent se rendre que par les mêmes qualités, unies au même degré dans la traduction et dans l'original (1). Partant de ce point de vue, nous trouvons que M. Halevy a souvent fait mieux que ses devanciers, et que M. Courmand s'est borné à faire autrement : la traduction du premier est plus poétique, et par conséquent plus fidèle, à notre sens; celle que nous annonçons est plus près du texte, et servira mieux peut-être les intentions de son auteur (2).

Par la suite, l'intervalle qui sépare à nos yeux ces deux traductions peut être franchi; la différence la plus sensible que nous ayons remarquée peut être effacée à l'avantage de la dernière, si son auteur emploie tous ses soins à perfectionner un travail qui, pour être bien fait, doit être celui de toute une vie. Nous avons déjà eu l'occasion de dire ailleurs (3) la même chose à son jeune devancier; mais qui voudrait aujourd'hui suivre le

(1) Ceux qui nient ce principe peuvent seuls préférer les traductions en prose aux traductions en vers, ainsi que ceux qui n'ont point reçu du ciel l'influence secrète.

(2) M. Courmand est professeur, et il a dédié sa traduction, où le texte se trouve en regard comme dans celle de M. Halevy, à son frère Antoine Courmand, chef d'institution à St-Petersbourg, et dont l'établissement jouit d'une réputation méritée. Il destine sans doute cette traduction à l'usage des classes; mais je ne sais si, dans ce but unique, une traduction en prose ne serait pas préférable. Il est certain du moins qu'elle pourrait être encore plus littérale, sans danger pour la réputation poétique de son auteur.

(3) Dans la *Revue Encyclopédique*.

précepte de Boileau quand la réputation se mesure non plus sur la valeur, mais sur le nombre des titres littéraires ? (1)

E. H.

23. LES MORALISTES LATINS, ou Choix de morceaux extraits des œuvres philosophiques de Cicéron, etc. ; par M. GUÉRIN, prof. au collège de Sainte-Barbe. In-18 de 19 feuil. 1/2 ; prix, 5 fr.. Paris, 1828 ; Gosselin.

24. EUTROPII BREVIARIUM HISTORIÆ ROMANÆ, ad optimorum librorum fidem cum variarum lectionum delectu edidit Carolus ZELL, in univers. Friburg. professor. In-8°. Stuttgartiæ, 1829.

Ce joli volume fait partie d'une collection de classiques latins entreprise, à Stuttgart, par M. Hoffmann, et confiée à la direction de M. Zell, auteur de très-bons ouvrages, entre autres du *Ferien-Schriften*, ou dissertations rédigées pendant les vacances, sur plusieurs points d'archéologie. M. Zell a publié aussi une bonne édition du traité de morale adressé par Aristote à Nicomaque, puis une autre de *longitudine et brevitate vitæ* ; enfin il a donné ses fragmens de la loi des douze tables, et plus récemment, une édition de la république de Cicéron. La préface de l'Eutrope que nous annonçons est intitulée *de vitæ et scriptis Eutropii*. Suidas l'appelle Σοφιστὴν Ἰταλόν, d'où la conclusion, peut-être un peu forcée, qu'Eutrope était d'Italie. Il fut épistolographe de Constantin, survécut à Julien, et dédia son livre à Valens, auquel il paraît qu'il y avait passablement de choses à apprendre : *ut tranquillitatis tuæ posset mens divina lætari*. Nicéphore Grégoras nous apprend qu'il était païen, et que la seule force de la vérité put l'engager à louer Constantin. Notre Eutrope est-il celui que, Symmaque et Ammien Marcellin qualifient de proconsul d'Asie, et dont le prénom était Flavius ? c'est ce que M. Zell n'ose entreprendre

(1) M. Halevy, tout jeune encore, a déjà publié, outre sa traduction d'Horace, qui eût suffi pour le placer au premier rang de nos poètes modernes, un roman, une comédie, une tragédie et des *poésies européennes*, parmi lesquelles se trouve une imitation de Karamzine, qu'un journal russe, le *Fils de la Patrie*, (n° 21 de 1828, p. 305) a jugée avec sévérité mais justice. Pour ne parler ici que de son *Czar* (lisez *Tsar*) *Démétrius*, nous dirons qu'une étude plus consciencieuse de l'histoire ne lui aurait pas permis de peindre les mœurs des serfs russes de la fin du 16^e siècle avec les idées et les opinions des Français au 19^e.

de décider, parce que ce prénom de Flavius, que beaucoup d'éditions attribuent à l'historien, ne lui est venu que des conjectures de Sigonius et de Bonifacius. Suidas nous apprend qu'Eutrope était auteur de plusieurs ouvrages : a-t-il terminé celui dont il *menace* à la fin de son abrégé ? (c'est à dessein que je traduis ainsi ce *minatur* de M. Zell) ; cette question serait difficile à résoudre, *reliqua stilo majore dicenda sunt*. On ne peut se dissimuler que si son histoire n'avait le mérite de tout englober dans un court abrégé, il y aurait bien des reproches à lui faire sur sa prédilection pour les combats, sur l'omission constante des lois et des institutions. Du reste son style est simple et clair. Eutrope a été deux fois traduit en grec, une fois par Cæanus qui passait pour avoir été son contemporain, et dont on a encore la versions, puis, une autre fois, par Capiton Lyaris, écrivain du 6^e siècle. Du temps de Charlemagne, Paul Diacre amplifia cet abrégé, et le continua jusqu'à l'année 565 ; puis cette compilation entra dans les 24 livres de l'*historia dite miscella* écrite au 9^e siècle, aussi est-elle quelquefois utile pour redresser de mauvaises leçons tant d'Eutrope que dans les auteurs dont Paul Diacre a opéré la fusion avec son abrégé ; il paraît même qu'on y retrouve des fragmens d'auteurs que nous n'avons plus. Personne depuis Muratori, (Script. rer. ital. VI) n'a donné cette *Historia miscella* ; aussi M. Zell a-t-il le projet de la faire entrer dans cette collection. Elle est susceptible d'un très bon travail philologique : il sera bon de discuter l'origine de chaque passage, et de reconnaître ainsi de quels fragmens on en pourrait enrichir les auteurs perdus pour nous.

P. de G.

25. DICTIONNAIRE RAISONNÉ DES RACINES ALLEMANDES ; par M. Suckau, professeur de Mgr le Duc de Bordeaux. (*Extrait du Prospectus.*)

Cédant aux encouragemens et aux conseils d'honorables amis et de plusieurs savans, et guidés par l'amour de la science et de l'utilité générale, nous nous sommes décidés à publier les Racines allemandes par *souscription ou par livraisons*.

En donnant la signification exacte du mot primitif et ses diverses acceptions, nous avons groupé autour du mot radical tous les mots qui en dérivent. Pour préciser ce travail, pour

éviter les répétitions, et pour répondre autant qu'il est en nous au titre de notre ouvrage, nous avons cherché à déterminer la valeur réelle de chaque particule, c'est-à-dire de toute syllabe *initiale* et *finale* qui entre dans la composition d'un mot. Voilà ce qui a servi de base à nos recherches et ce qui formera la première livraison de notre Dictionnaire. Nous avons indiqué par des chiffres les différentes acceptions d'une particule; et quand il y a eu anomalie pour certains mots, et qu'on n'a pu les classer d'après les règles établies, nous avons tâché d'expliquer les locutions particulières ou obscures, connues vulgairement sous la fausse dénomination d'*idiotismes*.

Tout en adoptant un plan entièrement nouveau, nous n'avons point négligé de consulter les bonnes sources qui traitent de ces matières; et nous nous plaisons à reconnaître que le célèbre Glossaire de Wachter, l'excellente Grammaire de Grimm, les Dictionnaires d'Adelung et de Heinsius, nous ont été d'un fort grand secours.

Pour donner une idée succincte de la manière dont nous avons rangé les mots dérivés, autour de leur racine, nous en prenons ici au hasard un qui nous conduit à la connaissance de plus de cinquante mots. il y a des racines qui en offrent un bien plus grand nombre. Exemple :

Schreib en, écrire, Imp.; *schrieb*; part. *geschrieben en*; *an*, *ab*, *auf*, *aus*, *be*, *bei*, *ein*, *fort*, *her*, *hin*, *mit*, *nach*, *über*, *um*, *unter*, *ver*, *vor*, *zu*, *zusammen*, etc.

Schreib er, m., *inn*, f.; *ab*, *aus*, *be*, *bei*, *nach*, *um*, *ver*.

Schreib er ei, f.; *aus*.

Schreib eln; *Schreib ler*.

Schreib ung, f. (peu usité); *be*, *ver*.

Schrift, f., *ab*, *auf*, *bei*, *in*, *nach*, *über*, *um*, *unter*, *vor*, *zu*, *Schriftlich*; *Schrift eln*; *Schrift ler*.

Nous avons indiqué aussi la formation des mots composés, et nous avons ajouté quelquefois aux racines les compositions qui présentent un grand intérêt, ou qui s'expriment en français par un seul mot, comme *Schriftsteller*, *écrivain*, qui compose un écrit, un ouvrage, très-différent du mot *Schreiber*,

qui signifie *écrivain, secrétaire*, ainsi que *Schreibtisch, table à écrire, secrétaire*.

Chaque livraison se composera de 40 pag. d'impression in-8°, et sera livrée aux souscripteurs à raison de 2 fr. A dater du 15 janvier 1830, le prix de la livraison sera porté pour les non souscripteurs à 2 f. 50 c. *On souscrit sans rien payer d'avance*, chez l'auteur rue du dragon n° 16; Firmin Didot, Treuttel et Würtz.

26. *BUCHERKUNDE DER SASSISCH-NIEDERDEUTSCHEN SPRACHE.*—

Bibliographie du Bas-Saxon, composée principalement sur les matériaux de la bibliothèque de Wolfenbüttel; par le D^r K. F. A. SCHELLER. In-8° de 528 pag.; prix, 2 thlr., 12 gr. Halberstadt, 1826; Vogler. (*Leipzig. Literatur - Zeitung*; juin 1829, pag. 1043.)

Comme l'auteur le reconnaît lui-même dans sa préface, ce travail est loin d'être complet, et il est à regretter qu'il n'ait pu mettre à profit les documens précieux des bibliothèques de Hanovre, Göttingue, Rostock, Hambourg, Zelle, etc.; toutefois M. Scheller a le mérite d'avoir le premier posé les bases d'un ouvrage destiné à remplir une lacune considérable dans l'histoire littéraire de l'Allemagne. G.

27. *ILLUSTRATIONS OF ANGLO-SAXON POETRY.* — Commentaires sur la poésie anglo-saxonne; par John Josias CONYBEARE; avec notes additionnelles, etc., par W. D. CONYBEARE. In-8°, pp. 382. Londres, 1826; Harding and Lepard. (*London liter. Gazette*; 12, 19 et 26 août 1826. *Monthly Review*; octobre 1826, p. 183. *Literar. Chron.*; 5 mai 1827, 12 mai 1828.)

Cet ouvrage, fruit d'un travail long et consciencieux, peut être regardé comme une introduction à l'histoire de l'ancienne poésie anglaise. Malheureusement il est incomplet, la mort ayant surpris l'auteur lorsqu'il avait à peine disposé pour l'impression la moitié de ses matériaux. Son frère s'est efforcé de suppléer, autant qu'il le pouvait, à cette défectuosité; s'étant long-temps livré aux mêmes études que lui, personne n'était plus capable de remplir cette tâche laborieuse:

L'auteur, qui a été long-temps professeur d'anglo-saxon à l'université d'Oxford, a examiné avec le plus grand soin les manuscrits en cette langue, qui existent dans les bibliothèques

nues, comme la prose; tantôt en lignes | selon la mesure et la cadence. Chaque pied | ter est non seulement divisée en lignes | offre une grande variété de rimes.

La poésie anglo-saxonne ne saurait se | avec celle des Grecs et des Romains, ni p | ni pour l'élévation des pensées, ni pour l | est même inférieure, sous ces rapports, à | néanmoins elle offre des beautés mâles, a | rappellent les mœurs d'un peuple guerrie | lisé; il s'y trouve assez souvent des tirad | de chaleur et d'éloquence.

28. EDIZIONE COMPLETA DELLA DIVINA CO
Edition complète de la divine comédie
texte du manuscrit Bartolini. 3 Vol.
Udine, 1828; Mattruzzi. (*Antologia*, gi
1828, p. 171.)

Cette édition du Dante est maintenant
diquerons le contenu.

Vol. I^{er}. 1^o Lettre adressée au marquis J.
tient l'histoire du manuscrit de Bartolini,
relatifs à la divine comédie du Dante et au
vie. 2^o Examen des caractères de l'auteur

nnino, représentant le poète qui médite et écrit. 6° Le texte de l'Enfer suivant le codex de Bartolini, avec la version correspondante adoptée par l'académie de la Crusca, et celles des autres codex, ainsi que des notes philologiques et critiques. 7° Fragmens inédits de l'Enfer en vers hexamètres latins, tirés du code de Fontanini.

Vol. II. Le Purgatoire et le Paradis dans le même ordre que le premier chant.

Vol. III. Partie I^{re}. 1° Préface en forme de lettre au marquis Trivulzio; réponse aux critiques du codex de Bartolini. Justification de ce 3^e volume. 2° Développemens esthétiques sur la divine comédie, par F. Torti. 3° Le siècle du Dante, commentaire historique, par Ferdinand Arrivabene, qui sert à l'intelligence de l'histoire de la divine comédie.

Vol III. Partie II^e. 1° Vocabulaire étymologique des mots employés par le Dante, compilé par Quirico Viviani, contenant l'explication de l'origine et des significations de ces mots, avec les mots correspondans des différens dialectes italiens, et surtout de ceux de l'Italie septentrionale. 2° Notes historiques, géographiques et chronologiques qui donnent la clef de l'ouvrage.

29. NOUVEAU DICTIONNAIRE PORTATIF DES LANGUES FRANÇAISE ET PORTUGAISE, rédigé d'après les meilleurs lexicographes des deux nations, et enrichi des termes des sciences et arts, de médecine, de chimie, de commerce, de marine, des nouveaux poids et mesures, etc. 3^e édit., rev., corr. et augmentée, sur la 2^e, de plus de 8,000 mots et acceptions; par F. S. CONSTANCIO, D. M., etc. 2 part. in-16 de 36 feuilles 3/8; prix 12 fr. Paris, 1828; Rey et Gravier.

30. L'HISTOIRE DU CHATELAIN DE COUCY ET DE LA DAME DE FAYEL, publiée d'après le manuscrit de la Bibliothèque du Roi, et mise en français par G. A. CRAPELET, imprimeur, chev. de la Légion d'honneur, Membre de la Société royale des antiquaires de France. Grand in-8° de xx-427 pages (1), papier

(1) La Préface occupe les pages 1 à x, la Description du manuscrit de la Bibliothèque du Roi, les p. xj à xx, le Poème, les p. 1 à 272, et la Traduction, les p. 275 à 427.

vélin; prix, 25 fr. (1). Paris, 1829; Crapelet et Jules Renouard.

Un des feuillets du manuscrit de la Bibliothèque du Roi qui a servi à M. Crapelet, et dont il nous donne une description détaillée, porte une note extraite de la *Bibliothèque des Romans*, par le C. de Gordon de Percel (l'abbé Lenglet Du Fresnoy), tom. II, p. 231, ainsi conçue : « Le Roman du Chastelain de Coucy, en rime, in-fol. *manuscrit*. Ce sont les amours de ce chevalier avec une bonne et belle dame nommée la dame Fayel, vers l'an 1228. » Cette date, ajoutée après coup et par une main étrangère, est donc celle de l'événement lui-même, ou, comme le pense l'éditeur, de la composition du poème, et non la date du manuscrit, le style des miniatures, la forme de l'écriture et les abréviations peu multipliées indiquant assez que ce dernier est du commencement du XIV^e siècle. Ce ne serait donc, selon lui, que la copie d'un des manuscrits, plus anciens, relatés dans l'inventaire de la bibliothèque de Charles V, fait en 1373, et dans celui de la bibliothèque de Charles VI, commencé le 13 octobre 1413 et clos le 10 janvier 1415, manuscrits qui probablement, ajoute-t-il, passèrent en Angleterre avec beaucoup d'autres, que le duc de Bedford s'était fait représenter en 1425, et qui disparurent ou furent achetés par lui en 1429. Cette copie est sur format petit in-4^o, vélin, de 8 pouces 6 lignes de hauteur, sur 5 pouces 3 lignes de largeur, et contient 159 feuillets, formant 318 pages d'écriture en grosse bâtarde, chacune de 26 lignes, avec 2 miniatures, dont M. Crapelet a donné le *fac-simile*.

Quant au fait qui a servi de base au poème, et qui est bien connu, quelques auteurs le regardent comme historique, et d'autres veulent qu'il soit fabuleux. De Belloy, qui l'a popularisé parmi nous, a écrit un volume entier de recherches et de dissertations en forme sur l'histoire du châtelain de Coucy et de la dame de Fayel, dans le but d'établir la vérité historique du sujet de sa tragédie de *Gabrielle de Verger* (2). De la Borde a

(1) Quelques exemplaires de la traduction seule ont été imprimés séparément, en un vol. in-8^o, avec 2 *fac-simile*; prix, 12 fr.

(2) *Œuvres complètes de De Belloy*; Tom. IV, p. 335, éd. de 1779.
— M. Michaud, dans son *Histoire des Croisades*, Tom. II, éd. de 1818,

composé des mémoires historiques sur Raoul de Coucy, pour prouver que Raoul I^{er}, sire de Coucy, n'est pas plus l'auteur des chansons qu'on lui a attribuées qu'il n'était l'amant de la dame de Fayel, et que l'amour et les chansons regardent le châtelain de Coucy, son neveu, qui naquit, vers 1165, d'Enguerrand de Coucy, frère de Raoul I^{er}, et qui se nommait aussi Raoul, comme son oncle, ou Renaud, selon le manuscrit de la Bibliothèque royale (1). D'un autre côté, Le Grand d'Aussy (2), dans une note de son recueil des *Fabliaux du XII^e et du XIII^e siècles* (Tome III, p. 280 de l'édition de 1779, et tom. IV, p. 174 de l'édition de M. Renouard, que nous avons annoncée dans notre dernier cahier), tranche toute discussion en déclarant qu'il a lu ce poème avec attention, et que « c'est un vrai roman, dans toute l'étendue de la signification que nous donnons aujourd'hui à ce mot. » On prétend, ajoute-t-il, que cette scène d'horreur (celle qui sert de dénouement au poème) s'est renouvelée en Espagne, sous Charles II, et qu'un certain marquis d'Astorga mangea aussi, sans le savoir, le cœur de sa maîtresse, que sa femme jalouse avait égorgée elle-même. Je laisse aux anthropophages le plaisir de prouver la vérité de ces abominations dégoûtantes (3). » Du reste, Legrand d'Aussy, se fonde principalement, pour rejeter l'authenticité de ce fait sur le mot de *conte* que l'auteur lui-même a employé, et qui se présente deux fois dès le remarque que la dissertation de De Belloy n'a point été réfutée, et qu'elle prouve la vérité des faits principaux rapportés par la chronique en vers de la Bibliothèque royale.

(1) Si l'on compare, dit M. Crapelet, le langage des chansons insérées dans le manuscrit, et que le châtelain a dû composer de 1188 à 1190, au langage du poème, on trouvera que celui des chansons est plus difficile à entendre, et qu'il peut bien y avoir une différence d'une cinquantaine d'années entre la composition de celles-ci et celle du poème.

(2) C'est ainsi que M. Crapelet écrit le nom de cet auteur. M. Renouard, dans sa nouvelle édition des *Fabliaux* (annoncée dans notre dernier cahier), a imprimé Legrand d'Aussy, et avec toute raison.

(3) Après la manifestation de pareils sentimens, on doit s'étonner de trouver dans le recueil de Legrand d'Aussy l'aventure douze fois plus horrible du *Lai d'Ignares*, dans lequel on voit douze maris, trompés par ce chevalier, le mettre à mort, lui arracher le cœur et le faire servir à leurs douze infidèles: absurde et grossière imitation, dit M. Crapelet, de la catastrophe de la dame de Fayel.

début du poème; mais M. Crapelet fait fort bien observer que ce mot signifiait, dans l'ancien langage, *discours, récit*, et que l'on disait *tenir conte* pour converser, discourir, et si Legrand d'Aussy avait lu attentivement les 2 vers 8166 et suivant, qui sont ainsi conçus :

Atant vous fineray l'istore
Et li contes des vrais amans.

et que M. Crapelet traduit ainsi : « Maintenant, je vais finir l'*histoire* des vrais amans et mon *récit* », il eût sans doute modifié son premier jugement.

Mais, quoiqu'il en soit de la vérité du fait en lui-même, dont le récit, comme nous l'avons déjà dit, est devenu populaire, et qui a même passé chez tous les peuples de l'Europe (1), nous ne partagerons point l'opinion d'un critique moderne, qui n'éprouve, dit-il, aucune horreur à voir le *pauvre* Fayel offrir à sa coupable épouse un *horrible* repas, et nous pensons, avec La Harpe (*Cours de littérature*), que, si le poète peut aller jusqu'à l'horreur pour nous émouvoir, « il faut que les forfaits horribles tiennent à un grand objet, à un grand caractère. »

Nous adopterons le jugement de M. Crapelet lui-même sur ce point, jugement où l'on ne trouve aucune trace de cette prévention ordinaire et si excusable d'ailleurs dans tout éditeur, jugement tellement impartial et tellement conforme au nôtre que nous n'avons qu'à le reproduire ici. Cette composition nous paraît en effet « *l'une des plus remarquables* que nous ait offertes jusqu'ici notre ancienne littérature; et, si elle n'est point exempte des défauts du temps où elle a été écrite, elle n'a pas non plus cette prolixité qui rend si pénible la lecture de nos anciennes poésies. Le plan est assez régulièrement tracé, quoique ses différentes parties ne soient pas toujours proportionnées; les événemens y sont multipliés, mais intéressans, ingénieusement présentés et se lient bien à l'action principale : seulement, dans quelques passages, les détails se ressentent un peu de la licence qui était à peu près commune à tous les trou-

(1) L'*Histoire du châtelain de Coucy* a été traduite en vers anglais, et cette version a été imprimée dans Ritson (*ancient english metrical Romances*, Tom. III, p. 193) sous le titre de *The Knight of Curtesy, and the fair Lady of Faguell*. Les Provençaux réclament pour un de leurs troubadours, Guillaume de Cabestain, et les Italiens pour un chevalier nommé Guardastagno, l'honneur de semblables infortunes.

veurs de l'époque. Sous le rapport grammatical, cet ouvrage peut aussi mériter l'attention des savans et des littérateurs ; il s'y trouve un certain nombre de mots qui ne figurent pas dans l'excellent *Dictionnaire de la langue romane*, de M. de Roquefort, ni dans aucun autre. Le style a souvent de la grâce et de la finesse, et souvent aussi beaucoup de cette naïveté particulière à nos anciens poètes. L'amour, qui joue un si grand rôle dans le poème, y brille des couleurs les plus vives et les plus variées. L'auteur a su lui faire parler un langage que le caractère et la position des personnages rendent tour-à-tour gracieux, énergique, attendrissant. . . . »

Il ne nous reste plus maintenant qu'à parler du travail de M. Crapelet, qui déclare lui-même avoir été aidé dans ses recherches par feu Armynot du Châtelet et Méon, employés tous deux à la Bibliothèque du Roi. Ce travail est très-satisfaisant, et se placera avec avantage dans sa *Collection des anciens Monumens de l'histoire de la langue française*, entreprise en 1826 et qui se poursuit avec ardeur (1). De pareils travaux sont faits tout à la fois pour honorer les lettres et pour relever l'art de la typographie du discrédit dans lequel il commence à tomber; ils sont dignes des éloges que nous avons accordés récemment (dans notre cahier d'août) à la nouvelle édition des *Fabliaux* de Legrand d'Aussy, publiée par M. Renouard père, et nous associons avec plaisir M. Crapelet aux noms de ceux que nous avons cités comme les dignes continuateurs de la gloire des Estienne. Sa

(1) Cette collection se compose jusqu'à présent des ouvrages suivans : 1° *Vers sur la mort*, par Thibaud de Marly, avec des notes par Méon 2° *Lettres de Henri VIII à Anne Boleyn*. 3° *Le Combat de trente Bretons contre trente Anglais*. 4° *L'Histoire de la passion de J. C.*, d'Olivier Mailard, publiée par M. Peignot. 5° *Le Pas d'armes de la Bergère*. On annonce comme prochaine la publication de l'*Ordonnance de Philippe-le-Bel sur les gages de bataille*. M. Crapelet a fait paraître en outre plusieurs autres ouvrages, qui tous témoignent de son bon goût et de son désir de ne prêter ses presses qu'à des entreprises réellement littéraires; nous nous contenterons de citer les *Oeuvres de Regnard*, de Destouches et de Quinault, les *Poètes français depuis le XII^e siècle jusqu'à Malherbe* (6 vol.), et le *Voyage bibliographique, archéologique et pittoresque*, de Thom. Dibdin en France, trad. de l'anglais avec des notes par MM. Liequet et Crapelet.

traduction d'ailleurs est facile et coulante, et se fait lire avec plaisir (1). E. H.

31. HISTOIRE DE LA PASSION DE J.-C., composée en MCCCCXC par le R. P. OLIVIER MAILLARD; publiée en 1828, comme monument de la langue française au XV^e siècle, avec une Notice sur l'auteur, des notes et une table des matières; par Gabriel PEIGNOT. Grand in-8° Jésus vélin de 9 feuilles; prix, 8 fr.; avec fig., 10 fr. 50 c. Paris, 1828; impr. de Crapelet.

32. HISTOIRE LITTÉRAIRE DES SIÈCLES DE LOUIS XIV ET DE LOUIS XV; par VOLTAIRE, D'ALEMBERT ET LE ROI DE PRUSSE, ou Jugemens qu'ils ont portés sur plus de mille auteurs contemporains et sur leurs ouvrages; examens critiques de ceux de Voltaire par lui-même et ses amis, en lettres et en fragmens de lettres tirés de sa Correspondance et classés dans l'ordre de ses œuvres, pour servir en même temps de Poétique appliquée à ses propres écrits, de Commentaires à chacun d'eux et aux changemens qu'ils ont subis, d'Éclaircissemens à sa Correspondance et de Mémoires pour sa vie; par M. Éloi JOHANNEAU, ancien prof. de belles-lettres, membre de la Société roy. des Antiquaires, etc.

L'ouvrage formera 6 vol. in-8°, qui paraîtront en 12 livraisons, de mois en mois. Le prix de chaque livraison, composée de 250 pages, est de 3 fr. 50 cent., et de 4 fr. 25 cent. par la poste. On souscrit, sans rien payer, chez l'éditeur, place Royale, n° 9, et chez Alex. Johanneau, libraire, rue du Coq.

(1) Nous ne pouvons omettre cependant de signaler ici une faute, qui est devenue trop générale aujourd'hui pour qu'on la laisse passer avec indifférence, c'est l'emploi de l'adverbe d'ordre *de suite* pour l'adverbe de temps *tout de suite*, répété plusieurs fois dans sa traduction (pag. 339, 344, 346, 353, 377, 386, 392 et 419). Cette faute, reproduite dans des impressions aussi correctes et aussi soignées que le sont celles de M. Crapelet, finirait par prendre droit de cité, et notre langue est déjà trop pauvre pour la laisser appauvrir encore. Nous lui ferons remarquer aussi qu'on ne peut pas dire *celles* (les familles) *titrées* (p. 281); la correction grammaticale exigeait : *celles qui sont titrées*. C'est encore là une de ces fautes qu'il faut laisser au style de prospectus et de catalogue employé par certains libraires fort peu lettrés sans doute, et qui en sont venus à écrire, en parlant de livraisons d'ouvrages publiées par eux : *celles PARUS*. — Nous recevons à l'instant le prospectus d'un nouveau journal, le *Démocrate littéraire*, avec un avis où se trouvent les deux fautes que nous signalons ici. Où allons-nous en littérature?

33. DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE, dans lequel les mots sont placés par famille; par B. de ROQUEFORT. Précédé d'une Dissertation sur l'étymologie; par M. CHAMPOLLION-FIGEAC. 2 forts vol. in-8°; prix, 22 fr. Paris, 1829; Gœury.

Nous ne chercherons ni à discuter, ni à prouver l'utilité de l'étymologie; M. Champollion-Figeac nous semble l'avoir démontrée dans une dissertation que M. de Roquefort a judicieusement placée en tête de son ouvrage. Quoiqu'il en soit, au reste, de l'utilité immédiate de cette science, on ne saurait toutefois nier que les nombreuses et importantes applications dont elle est susceptible, la rendent digne de l'intérêt et de la vive curiosité qu'elle excite généralement; et si l'on contestait la vérité de cette proposition, la lecture de la dissertation citée et du discours préliminaire de l'auteur du *Dictionnaire*, suffirait pour dissiper toute espèce de doute à cet égard.

La science étymologique consiste, non seulement à reconnaître de quel mot d'une langue étrangère dérive un autre mot, mais encore, et principalement, à découvrir la *racine* ou l'*essence primitive* d'un mot, c'est-à-dire l'articulation simple qui renferme l'idée fondamentale exprimée par ce mot. On parvient à la découverte de la racine en dépouillant celle-ci de toutes les syllabes accessoires et circonstantielles dont elle est entourée. Appliquons cette opération analytique au mot nouveau *inconstitutionnellement*, l'un des plus longs de la langue française; nous y trouvons : 1° la particule privative *in*; 2° la terminaison adverbiale *ment*; 3° un second *n* prosodique; 4° *ion* désinence nominale féminine; 5° *t* précédant immédiatement, lettre figurative du supin actif ou du participe passif des $\frac{3}{4}$ au moins des verbes latins; 6° *con* préposition, pour *cum*, qui change toujours *u* en *o* lorsqu'il est composant; 7° *stitu* pour *statu* suivant la règle d'après laquelle l'*a* radical du verbe simple se change en *i* dans les compositions : ainsi *statuo* fait *constituo*, *restituo*, etc.; 8° *statu*, dont l'*u* est la lettre caractéristique des noms de la 4^e déclinaison, et, par conséquent, des verbes qui en dérivent, comme *status*, gén. *statuus-ûs*, d'où vient *statuo*; 9° *stat*, dont le *t* est la figurative du supin, comme ci-dessus, et l'*a* la lettre caractéristique de la 1^{re} conjugaison. Après cette analyse exacte et rigoureuse, il ne reste donc plus du long mot pris pour exemple, que *st*, seules lettres radicales, qui en constituent

l'essence primitive, et sont, dans les langues européennes, le type constant et invariable des mots qui expriment une idée d'existence accompagnée, à un certain degré, de durée et de fixité.

C'est par cette décomposition, par cette espèce d'anatomie, qu'on pénètre, pour ainsi dire, dans les entrailles d'un mot, qu'on en découvre le véritable sens. M. de Roquefort ne nous semble pas avoir assez insisté sur ce point dans son discours préliminaire, qui d'ailleurs est plein d'excellentes vues. Nous avons cru reconnaître dans ce morceau estimable, sinon une erreur, du moins une assertion trop générale : l'auteur pense que « toutes les langues en général sont plus douces et plus harmonieuses dans leur enfance que lorsqu'elles sont parvenues à l'âge viril. » Nous le lui demandons à lui-même : peut-on dire avec raison que le style des lois des Douze-Tables ou même des poésies d'Ennius, postérieures à celles-ci de deux siècles et demi, soit plus doux et plus harmonieux que celui de Cicéron et d'Horace ? Qui ne sait, au contraire, combien est dure et inculte la diction des premiers monumens de la littérature latine :

Occupons-nous maintenant du Dictionnaire Étymologique lui-même. D'abord nous félicitons l'auteur d'avoir su se garantir de l'illusion qu'a faite à Court de Gébelin le système ingénieusement absurde du président De Brosses. Ce dernier prétendait ramener tous les mots d'une langue à un certain nombre de racines organiques et absolues, et attacher *à priori* un certain ordre d'idées à telle ou telle articulation. Mais le temps et la raison ont fait justice de ce système arbitraire comme de tout ce qui n'est pas fondé sur l'observation exacte des faits. Laisant de côté ces aberrations, M. de Roquefort s'est renfermé, selon nous, dans de justes limites, en classant les mots par *familles* ; de cette manière, non seulement il épargne au lecteur de fatigantes répétitions, mais il rend plus sensibles la filiation et la descendance respectives des mots, en rapprochant les uns des autres ceux dont l'origine est la même. Ainsi, par exemple, les mots *grandement*, *grandeur*, *grandiose*, *grandir*, *agrandir*, etc., sont rangés sous le mot *grand*, qui est leur souche commune ; de même, *saintement*, *sanctifier*, *sanction*, *sanctuaire* etc., devaient se trouver naturellement placés sous l'article *saint*, etc., etc.

Mais l'exactitude qu'a mise M. de Roquefort dans la plupart de ses classifications, ne saurait dérober à nos regards les erreurs et les défauts qui nous ont frappé dans bien des endroits. D'abord, nous remarquons des familles dans lesquelles on peut regretter de ne pas voir certains membres. Pourquoi, par exemple, ne trouve-t-on pas *abattre* sous *battre*, *abcès*, *abcéder* et *précession* sous *céder*; *promener* sous *main*, etc. ? — Réciproquement, comme l'auteur a tâché de n'omettre aucun des mots de la langue française, un certain nombre de familles doivent nécessairement contenir des intrus; ainsi la série qui a en tête le mot *bec* renferme *pic*, *pie*, *pioche*, *pique*, *pignon*, *pivot*; celle dont le chef est mal-à-propos *paraître* (*parere*), offre quantité de mots venant de *parare*: mais l'auteur nous apprend ici que ce dernier verbe dérive du précédent; apparemment comme *manare* de *manere*. *Penser* et ses composés ou dérivés ne viennent pas non plus de *pendre*; il dérive immédiatement du fréquentatif *pensare* formé de *pensum* supin de *pendo*; tandis que *pendre* vient directement de *pendeo*. *Borne* n'est point la souche d'*abonner*, ni *part* celle de *séparer*. *Pause* vient, non de *poser*, mais du grec *παύσις*, substantif formé de *παύω*. *Bure* est présenté comme racine de *bourgeon*, *bourreau* et *bourrique*; *an* ou *année*, comme celle d'*anus* et *anal*; poule, comme celle de *poupée*, *polisson* et *polichinel*. Vous croyez peut-être que *loge* vient de *loous* ou de quelque mot de la basse latinité: point du tout, il dérive de *λογος*. Nous ne saurions penser avec M. de Roquefort qu'*ogre* vient de *ἄγριος*, *lune* de *lux*, *ourlet* de *bord*, *fraude* de *φράζω*, *czar* de *César*, *plébeïen* de *populus*, et ce dernier de *πῶλις*, etc., etc. — Quoiqu'en dise notre étymologiste, nous persistons à croire que *accord*, *concorde*, *discord*, etc., viennent de *cor*, *cordis*, et non des instrumens de musique à *cordes*; et que, par conséquent, il a déplacé la métaphore. — Dans la série commençant par *être*, se trouvent *étoile* et *détester* avec leurs dérivés; et *détestable* y est défini *qui n'a point de stabilité*.

Il est assez souvent arrivé à M. de Roquefort de placer dans des séries différentes des mots dont la souche est évidemment identique. Ainsi *connexion*, qu'il fait venir, on ne sait pourquoi, de *naud*, ne se trouve pas avec *annexe*, *annexer*, etc.; *circoncision* est séparé de *concision*, *décision*, etc.; *profession* et *confession*, *plausible* et *applaudir*, *licence* et *licite*,

Sans doute, le plan adopté par l'auteur présente grandes difficultés ; car la langue française, est aujourd'hui, présente bien peu de mots dicax, et s'oppose sans cesse à la régularité par familles. En suivant la méthode rationnelle, mais de fait impraticable, mise en usage, se trouve inévitablement dans la nécessité, de mots primitifs ou de prendre comme tels des mots primitifs. Ainsi M. de Roquefort, vu le manque de mots primitifs en français, a mis à la tête de quelques séries des mots factices, immédiatement tirés du grec, qui ne se trouvent pas dans notre langue : tels que *logie*, *manche*, etc. L'auteur, disons-nous, s'est vu obligé, d'après l'usage, de prendre pour chefs de séries des mots concrets, qu'il emploie arbitrairement, à ce titre, le verbe *concevoir*, *décevoir*, *recevoir*, et chacun aurait pu être tout aussi bien ou tout aussi mal pour chef de famille. Le même vice se manifeste non moins frappante dans la série des mots à laquelle desquels concourt l'adjectif grec *μακρος*. Le premier de la série est le nom propre *Macrobe*, et les autres sont des termes techniques d'histoire naturelle, qui renferment, l'idée de longueur, mais unie à celle d'une part que les mots *macrocéphale*, *macroue*, *macro-* observations s'appliquent ~~à des animaux de grande taille~~

avec ceux dont se compose la série, ne présente, en français, aucune ou presque aucune trace de cette analogie : ce qui résulte de la multiplicité de forme ou de signification dans la langue ancienne, et de l'unicité de ces deux choses dans la langue moderne. Le vice dont il s'agit affecte notamment les séries qui ont pour chef les mots *lire* et *mettre* : dans la première, vous rencontrerez des mots qui expriment l'idée de choix et d'assemblage, contenue dans le verbe *lego* et ses composés : comme *élection*, *collection*, *collège*, et d'autres qui n'ont aucun rapport à la lecture ; dans la seconde, vous en trouverez qui reproduisent l'idée d'envoi, de tolérance, de pollicitation, etc., tels que *mission*, *commission*, *permettre*, *promettre*, etc., lesquels n'offrent pas la moindre analogie avec l'action de placer une chose dans un endroit quelconque. Mais l'auteur n'est pas même toujours conséquent dans son système : car il met *nome* et *nomade* dans une série différente, quoique *νόμος*, dont dérivent ces deux mots, signifie également *distribuer*, *régler* et *pâître*.

Nous bornerons ici nos observations qui, nous l'espérons, ne seront pas prises en mauvaise part. L'auteur aurait grand tort de conclure de nos critiques, que nous ne reconnaissons aucun mérite à son ouvrage : loin de nous une pareille pensée ; et comme nous n'avons entrepris l'analyse de ce livre qu'avec l'intention de rendre à l'auteur une justice complète, nous nous faisons un devoir et un plaisir d'affirmer que le Dictionnaire Étymologique annonce une vaste et une solide érudition, que les lecteurs y puiseront de précieux renseignements, que les anecdotes au moyen desquelles on y rend compte de quantité d'étymologies sont toutes plus ou moins curieuses, et que le lexicographe, fidèle aux saines doctrines dites *classiques*, a exprimé (T. II, p. 325), en termes non équivoques, la juste aversion que lui inspire le genre faux et absurde, connu sous le nom de *romantisme*. Enfin, si nos censures avaient besoin d'apologie, nous invoquerions, pour notre défense, les paroles mêmes de M. Roquefort, qui (T. I, p. xiii) prie « les amis de la science de vouloir bien faire parvenir leurs observations à l'éditeur. » Nous nous sommes rendus à l'invitation ; seulement nous avons cru devoir adresser les nôtres à l'auteur, persuadés qu'elles arriveront plus sûrement à leur destination. Elles prouvent qu'un ouvrage tel que celui que nous analysons ne pouvait

de remarques et d'anecdotes, et suivie d'une
phique sur les poètes, les moralistes et les philo
célèbres cités dans cet ouvrage, et d'une table
par M. C. de Méry. 3 vol. in-8°. ; prix, 3 fr
Delongchamps.

ARCHÉOLOGIE, NUMISMATIQUE

35. IMAGE DE GAUDAMA. (*Asiatic journal*; jan n°. 121, p. 62.)

En 1825, le colonel Smith trouva dans la pr
racan une image de *Phra-Phra* (l'un des noms de
Bouddha). Cette image consiste dans une figure d
dans l'attitude qui distingue ordinairement le Gau
et sur un piédestal creux orné de verres de co
morceaux de miroirs taillés et disposés en forme
est vraisemblable que cette image fut faite pour
Phra-Phra, dans le but d'obtenir de ce dieu la d
l'armée anglaise. L'objet dont il s'agit, vu en ma
pas d'avoir de l'éclat et d'imposer du premier al
on l'examine de près, tout l'or dont il est chargé r
simuler l'extrême grossièreté du travail. — W.

37. SARCOPHAGE ANTIQUE A PALERME; par MEYER. (*Ueber Kunst und Alterthum*, de Goethe; 1828, vol. VI, cah. 2, p. 294.)

Plusieurs voyageurs ont parlé avec beaucoup d'éloge d'un sarcophage antique qui sert de fonts baptismaux dans la cathédrale de Girgenti en Sicile, et dont les bas-reliefs sont relatifs à l'histoire d'Hippolyte et de Phèdre. Le baron de Biedesel, dans son voyage en Sicile et dans la Grande-Grèce en 1767, signale ce monument comme une production du premier ordre. Houel, dans son voyage pittoresque aux îles de Sicile, de Malte et de Lipari, en donne le dessin, à la vérité un peu grossièrement ébauché. Un rapport plus détaillé sur ce sarcophage et ses bas-reliefs a paru à Palerme, il y a quelques années, sous le titre de *Illustrazione al Sarcofago Agrigentino*, di Raffaello Politi Siracusano; in-4°. de 21 p. de texte et 4 planches. Le rapport favorable de l'auteur sur cet excellent travail, est d'autant plus digne de foi, qu'il ne dissimule point les fautes qu'il a trouvées dans certaines parties de cette sculpture antique. Il pense que le sculpteur a suivi, dans l'invention de ses figures, l'idée développée dans la tragédie d'Euripide. Un examen plus approfondi détruirait peut-être facilement cette opinion. Il est certain que le poète et l'artiste ont travaillé sur la tradition d'Hippolyte et de Phèdre, mais chacun à sa manière et conformément au but qu'il s'est proposé particulièrement.

L. D. L.

38. GRIECHENLANDS SCHRIFTSTELLER. — Auteurs grecs et autres personnages remarquables dessinés d'après l'antique. 3 livr., gr. in-4°; prix, 2 rthlr. 20 gr. Leipsig, 1828 et 1829; Köhler. (*Allg. Repertor. der Liter.*; 1829, vol. 1, cah. 4, p. 298.)

Les têtes sont lithographiées par M. Fricke. Le texte explicatif est au revers de chaque planche. Ces 3 liv. comprennent 24 pl. : la 1^{re}. représente Homère (buste, mus. cap., t. 1, 54); la 2^e. Platon (mus. cap. 1, 21); la 3^e. Euripides (mus. de Paris; Bouillon, mus. des Antiques); la 4^e. Démosthènes (mus. Pio Clem. VII, 37); la 5^e. Périclès (mus. P. Cl. VII, 29); la 6^e. Pythagore (m. P. Cl. VII, 26); la 7^e. Antisthènes (mus. P. Cl. VII, 35); la 8^e. Epiménides (m. P. Cl. VII, 21);

la 9°. Anacréon (d'après la gravure de Longhi dans sa collection de têtes antiques); la 10°. Sapho (mus. cap. 1, 58); la 11°. Socrate (d'après les gemmes antiques de Picart et Stosch, t. IV); la 12°. Hercule (d'après les gemmes de Cnejus, Picart, to. 23); la 13°. Sophocle (mus. P. Clem. VI, 27); la 14°. Pindare (mus. cap. 1, 38); la 15°. Lysias (mus. cap. 1, 63); la 16°. Thucydides (ibid. 68); la 17°. Epicure (ibid. 11.); la 18°. Aristophanes (ibid. 1, 35); la 19°. Esculape (gemme d'Aulus, Picart et Stosch, t. 18); la 20°. Théophraste (mus. cap. 1, 24); la 21°. Isocrate (ibid. 1, 56); la 22°. Hérodote (ibid. 67); la 23°. Diogènes (ibid. 27); la 24°. Appollonius de Tyane (ibid. 53).

39. ROMS SCHRIFTSTELLER. — Écrivains romains et autres hommes remarquables dessinés d'après l'antique. 1^{re}. livr., gr. in-4°; prix, 20 gr. Leipzig, 1828. Köhler; (*Ibid.*; p. 299.)

Le texte explicatif est au revers de chaque planche. Cette livraison contient 8 planches : la 1^{re}. représente Mécène d'après la gemme de Dioscorides, Picart et Stosch, t. 27; la 2°. P. Virgilius Maro (mus. cap. 1, 2); la 3°. Terentius Afer (ibid. 36); la 4°. M. Tullius Cicero (Visconti, Iconogr. Rom. 12); la 5°. M. Annæus Seneca (mus. cap. 1, 20); la 6°. Aulus Persius Flaccus (ibid. 39); la 7°. Lucius Apulejus (ibid., t. 1.); la 8°. Germanicus (gemme d'Epitynchanus, Picart et Stosch, t. 32). M. Köhler publie aussi, avec ces ouvrages, une série de portraits des empereurs romains, dont la 1^{re}. livr. a déjà été annoncée; il promet en outre un choix de portraits des personnages les plus remarquables de Carthage, de l'Égypte, de la Perse, etc., dessinés d'après l'antique.

40. FOUILLES ENTREPRISES A ROME ET DANS LES ENVIRONS.

M. Raoul-Rochette a communiqué à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres l'extrait suivant d'une lettre datée de Rome, 1^{er} juillet, de M. Pietro Visconti, membre de l'Académie romaine d'archéologie. «La statue récemment découverte à Falleri, qu'on prenait pour une *Junon*, se trouve maintenant à Rome, et j'ai pu m'assurer ainsi par moi-même que c'est une statue de la *Fortune*, ou peut-être aussi de la *Clémence*, attendu que le seul attribut que porte aujourd'hui cette figure

est la *Corne d'abondance*, attribut commun à ces deux divinités, et que le bras droit, qui aurait dû soutenir le *timon*, dans le premier cas, ou la *patère*, dans le second, n'existe plus. La statue, du reste, est très-belle, d'une grande proportion, et la sculpture indique qu'elle dut être exécutée au temps d'Auguste, probablement pour représenter *Livie*, avec les attributs d'une des deux divinités en question. Mais s'étant trouvée placée dans une ville de province, elle subit la mutilation dont vous vous rappelez sans doute que nous eûmes occasion d'observer ensemble plus d'un exemple, parmi les statues trouvées à Veies, et déposées dans les magasins du Vatican; elle perdit sa tête primitive, et celle qu'elle porte actuellement, insérée, comme on dit chez nous, à pain de sucre, est le plus beau portrait de l'*Agrippine* de Claude, qui nous soit resté de l'antiquité. »

« Une des découvertes les plus intéressantes pour l'histoire de l'art, qui aient eu lieu récemment, est celle d'une demi-figure de *Bacchante*, de grandeur naturelle et du plus beau travail en terre cuite, chose absolument nouvelle, vu la proportion et le style de cette figure. On remarque aussi deux *Silènes*, employés pour décorations de fontaines, dans des attitudes neuves et curieuses, et d'une bonne exécution.

« Que direz-vous en apprenant que la *via sacra* ne passait pas sous l'arc de Titus, et que toutes les interprétations des vers de Martial, d'Ovide et d'Horace, qui paraissent si claires et si justes, et sur lesquelles nos antiquaires dormaient depuis tant d'années avec tant de sécurité, se trouvent maintenant toutes fausses, toutes erronnées? C'est pourtant ce qui vient d'être découvert ces jours passés, par la continuation des fouilles qui se font en cet endroit. Il vient pareillement d'être trouvé au voisinage du *Temple de la Paix*, lequel, par parenthèse, se confirme de plus en plus dans la possession de ce titre qui lui a été, comme vous savez, si fortement et si inutilement contesté par notre professeur Nibby, un beau pavé en mosaïque. J'ajouterai enfin qu'il se fait actuellement, à Tivoli, dans les ruines de la *villa de Cassius*, des excavations dont il est permis d'espérer les plus heureux résultats, d'après la découverte de plusieurs mosaïques, une, entre autres, toute en pierre dure et d'un beau travail.

« Mais ce que notre domaine archéologique offre maintenant de plus important, ce sont les grandes découvertes d'objets étrusques, ou plutôt *italo-grecs*, qui continuent d'avoir lieu dans les environs de *Canino*, et dans le lieu où fut l'antique *Vulcia*. Vous n'imaginez pas à quel nombre se montent déjà les vases avec inscriptions, et d'une dimension telle qu'on n'en avait pas encore vu de pareils. (*Voy. supra, le n° 36 de ce cahier.*)

« Toutes ces inscriptions sont *grecques*, ainsi que vous l'aviez affirmé dans votre notice sur la collection de M. Dorow, au sujet des vases du même genre et de la même fabrique que nous avons vus ensemble à Corneto. Quelques-unes de ces inscriptions, qui m'ont été transmises, ont rapport aux prix donnés aux athlètes, et il se trouve, par exemple, une dizaine de ces vases avec l'inscription : *Ton Athenethen Athlon* (1), et non pas *Ton Atheneon Athlon*, comme on avait cru lire d'abord. Il a été découvert aussi, et il se découvre tous les jours, beaucoup d'objets d'or, d'un poids et d'un volume considérables, d'un excellent travail, appartenant soit à la toilette des femmes, soit à des armures et à des ornemens de guerriers (2). L'abondance et l'importance de ces découvertes sont telles, en un mot, que, parmi les propriétaires actuels de ces localités, aujourd'hui presque désertes, et jadis couvertes de cités riches et populeuses, c'est à qui se livrera à de pareilles recherches; et d'après l'émulation avec laquelle on se met de toutes parts à fouiller et retourner ce sol antique, il n'est pas douteux qu'il ne se fasse de jour en jour les découvertes les plus importantes pour l'histoire de l'art et pour l'intelligence de l'antiquité elle-même.

(1) Cette inscription se lit en effet très-clairement sur le grand vase n° 807 de la collection, dont la peinture représente la course dans le stade. Une seconde inscription est sur le même vase; on y lit *stadio andronnike*. Cette dernière se trouve aussi sur les vases numérotés 526, 545, 1114, 1193, 1202, 1430, 1636, 1766 et 1767 de la même collection.

(N. du R.)

(2) Nous avons vu, il y a peu de jours, à Paris, la collection de ces bijoux en or trouvés dans les tombeaux étrusques. On se ferait difficilement une idée de leur variété et de leur richesse.

(N. du R.)

41. EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. JOS. TAMBRONI, sur quelques édifices, dernièrement explorés, de la ville antique de Bovilles. (*Giorn. arcad.*; juin 1823, vol. LIV, p. 371.)

Une foule d'auteurs grecs et latins font mention de Bovilles, très-ancienne cité du Latium, située sur la voie Appienne, à dix milles de Rome. La guerre que Coriolan fit à sa patrie, et le procès de Milon, meurtrier de Clodius, ont donné à cette ville une place dans l'histoire romaine; mais elle se recommande plus hautement encore par les belles ruines qu'elle offre à la curiosité de l'archéologue.

Avant de parler de ces monumens, nous dirons quelque chose de la chapelle consacrée à la famille Julia, dont étaient issus les premiers empereurs romains. On ne sait pas bien dans quel endroit de la ville était située cette chapelle. Il est probable qu'elle occupait l'emplacement où se voient les restes d'un bel édifice, à l'est du cirque dont il sera question plus bas. Les fouilles seules pourront nous procurer, à cet égard, des renseignemens certains. Quoi qu'il en soit, des jeux annuels furent établis à Bovilles en l'honneur de la famille illustre qui y avait ses autels; et il est probable que les empereurs, le sénat et l'ordre des chevaliers assistaient à ces solennités. Quant à la raison pour laquelle la chapelle julienne fut construite à Bovilles plutôt que dans toute autre ville, voici l'explication qu'en donne le savant Amati. « La famille Julia, dit-il, prétendait descendre des dieux par Iule, Énée et Vénus. Ce fut ce Iule qui fonda Albe-la-Longue près du mont Albain. Or, les trois inscriptions de P. Sufenate, dans lesquelles se lisent les mots *Albani Longani Bovillenses*, ne font-elles pas voir que ces derniers, c'est-à-dire les citoyens de Bovilles, se regardaient comme originaires d'Albe, et comme une colonie de cette ville? Depuis la destruction d'Albe, il ne restait plus que Bovilles, où le souvenir du règne de Iule se fût perpétué, et où l'on pût accueillir les prétentions des Jules qui voulaient qu'on les crût descendans du fils d'Énée. Voilà vraisemblablement d'où vient que la famille julienne voulut que son temple fût bâti chez le peuple qui était le seul reste du sang albain. »

Une rue de Bovilles a été mise à découvert sur une longueur de 86 mètres; elle était entièrement pavée de morceaux poly-

albaine, offrent de l'intérêt et méritent

Au couchant de cette rue on aperçoit un tombeau; l'auteur ne fait mention; seulement, les inscriptions sont portées par Gruter, et après lui, par Grævius. Il exista autrefois à Bovilles une école de philosophes; les médiens y jouissaient d'une grande réputation. Ce qu'il s'agit est un parallélogramme rectangulaire, long de 39. Il n'est pas moins remarquable par la matière et de l'architecture, que par la situation. Grævius pense, au surplus, qu'il fut bâti par les Romains, ou dans les premiers temps de l'empire.

Derrière le théâtre, on voit, à quelque distance, un monument d'une structure singulière, et qui paroît être un tombeau; l'intérieur est de forme circulaire, avec une voûte hémisphérique; l'extérieur, également circulaire, repose sur un soubassement de forme octogone, qui a pour base une base carrée, ce qui produit une variété de formes et de figures géométriques. Le diamètre du cercle, est de 4,45 mètres; la hauteur du monument est de 6 mètres jusqu'au sommet. La matière que les parois de cet édifice furent revêtues de marbre blanc, et que la voûte fut revêtue de stuc. L'architecture paroît être du siècle de Trajan. Les ornemens, notamment celles de la voûte, sont taillés avec une précision et un art tels que l'on peut

ture de ce réservoir avec celle des monumens de Septime-Sévère, nous autorise à la faire remonter au temps de cet empereur. La piscine en question est carrée et divisée en 2 parties par un mur dans lequel est pratiquée une petite ouverture de 0,75 mètre. La longueur de chacun des deux compartimens est de 7,35 mètres; et la largeur est, pour l'un, de 4, et, pour l'autre, de 3,78 mètres.

Les mines de Bovilles contiennent encore un cirque bâti dans un vallon, et dans la direction du nord au sud, avec une légère déclinaison vers l'occident. Les anciens recherchaient pour la construction de ces monumens les endroits enfoncés comme étant plus favorables à la disposition de l'amphithéâtre; en effet, les accidens du terrain leur offraient des fondations naturelles et solides pour les gradins sur lesquels s'asseyaient les spectateurs. Le cirque de Bovilles est long de 328,50 mètres, et large de 60; ainsi la largeur est à peu près le $\frac{7}{10}$ de la longueur. L'édifice est d'ailleurs dans un état de dégradation tel, qu'on ne peut guère indiquer que par conjecture la situation de la plupart des parties, soit principales, soit accessoires, dont il se composait.

W.

42. ANTIQUITÉS DANS LE CANTON DE VAUD.

Les fouilles les plus récentes ont donné des résultats d'une importance qui mérite d'être signalée. Outre les anciens tombeaux hunniques à Tolochenaz, près de Morges, sur le lac de Genève, on a trouvé à Villars-sous-Yars, une grande quantité de médailles d'empereurs romains du 3^e siècle, depuis Héliogabale jusqu'à Volusien. La plupart de ces médailles sont en argent de mauvaise qualité. La plus grande partie a été achetée pour le Musée de Lausanne. Genève a aussi reçu une certaine quantité de médailles frappées à l'effigie de Gallien, que l'on a trouvées au même endroit, ainsi qu'un certain nombre de pièces de monnaie portant l'effigie de Gallien, de Claude le Gothique, de son frère Quintillus, et surtout d'Aurélien.

Le Musée de Genève possède aussi quelques médailles des 13^e et 14^e siècles, trouvées à Arrier, au-dessus de Nyon, au pied du Noir-Mont, à 3,510 pieds au-dessus du niveau de la mer. Les gros de Philippe-le-Bel sont d'un argent fin, et valent de 75 à 80 centimes pour la fonte. A cette époque la livre tour-

vert de son armure, un glaive à li
bouclier décoré de l'aigle impérial
d'œil rapide sur ce qui a déjà été d
l'auteur en expose l'histoire. Une
mitivement à la place de la statue
l'origine, mais il est certain qu'elle
flammas dans l'année 1366, qui vi
Suivant des documens authentique
tuelle fut érigée dans l'année 1404;
ment authentique, porte qu'elle fu
l'année 1512. A l'histoire succède
gnore que Roland appartient aux tra
de Charlemagne, et qu'il y apparaît
d'une force gigantesque, témoin le
ainsi que dans la bouche du peuple
synonyme de celui de géant, et une
statue de géant. Il ne faut donc pa
la statue dans la fable du chevalier F
par les insignes de la statue qu'il fau
symbole des droits de la cité, comp
de juridiction suprême. Il ajoute q
étaient par cette raison rendus en
autres explications qui en ont été do
sous le même point de vue.

Les encouragemens du monarque et le zèle de l'Académie ont déjà produit d'heureux effets, et promettent pour les années suivantes des résultats plus importans.

Jusqu'ici les provinces du Midi de la France, surtout l'ancienne Gaule narbonnaise, avaient fourni le plus grand nombre de monumens antiques, et c'était spécialement sur ces contrées que se fondait l'espoir des nouvelles découvertes. En effet, outre l'avantage d'un climat plus sec, plus chaud, plus conservateur des ruines que celui de la France au Nord de la Loire, ces provinces avaient, lors de la destruction de l'empire romain, ressenti moins rudement les fléaux de l'invasion des barbares. La population conquérante y avait porté moins de forces, et acquis moins de prépondérance. Les règles de l'ancien droit romain, et les institutions municipales de l'empire qui se sont perpétuées si long-temps, qui existaient naguère encore dans ces provinces, sont une preuve irrécusable de cette assertion.

Il est cependant certain que les capitales des provinces du Nord de la Gaule, qui, pendant 4 siècles, ont joui d'une longue paix et d'une grande prospérité sous la domination romaine, durent avoir des aqueducs, des thermes, des cirques, des théâtres, des basiliques, des temples et des arcs de triomphe, qui semblent les accompagnemens obligés d'une pareille civilisation.

Nous allons d'abord vous entretenir de quelques-uns des Mémoires manuscrits que, depuis notre dernière séance publique, les auteurs vous ont directement adressés. Les dissertations, lettres et renseignemens de toute espèce, que nous devons à la correspondance ministérielle, et qui concernent les antiquités de la France, seront l'objet de la seconde partie de notre rapport : nous le terminerons par l'énumération de quelques ouvrages d'érudition que nous avons reçus dans le courant de l'année, et qui nous ont paru répandre de nouvelles lumières sur l'histoire de notre patrie.

Nommer M. Jouannet, c'est, pour ainsi dire, annoncer en même temps ou une nouvelle découverte archéologique, ou un travail fait dans un excellent esprit, avec des soins et une exactitude dignes de servir de modèle. Ce savant, préposé à la conservation des antiquités du département de la Gironde, a envoyé à l'Académie plusieurs Mémoires, dont l'un a pour objet les

monumens de l'époque gauloise, et en particulier les *tumuli* élevés sur les bords de la Dordogne et sur différens points du terrain qui, à l'ouest de Bordeaux, sépare cette ville de la mer. Dans une discussion lumineuse, M. Jouannet établit que ces buttes factices appartiennent à deux époques bien différentes. Les unes, renfermant des médailles impériales depuis le premier siècle de notre ère jusqu'au règne de Constance, démontrent que, grâce à la tolérance romaine, les habitans de l'Aquitaine conservèrent, jusqu'à l'introduction du christianisme, l'usage de leurs ancêtres d'élever des tertres sur la cendre des morts. Les autres, au sommet desquels on voit des tours en ruines, semblent appartenir à l'époque où les Anglais dominaient dans le Midi de la France. Enveloppés dans des retranchemens et des murs, entourés de fossés, ils offrent une ressemblance frappante avec les forteresses que les compagnons de Guillaume-le-Conquérant ont érigées en Angleterre, et dans lesquelles une butte très-haute, élevée à une extrémité du fort, en domine toute l'enceinte. C'est à l'auteur de la Notice que nous devons cet ingénieux rapprochement; et votre Commission s'empresse d'acquitter, par une nouvelle mention honorable, la dette de sa reconnaissance envers M. Jouannet qui, dans sa correspondance active, vous a déjà fourni un grand nombre de renseignemens précieux.

De toutes nos cités qui avoisinent la Méditerranée, Béziers, l'antique *Biterræ*, département de l'Hérault, est une de celles qui semblent recéler le plus d'antiquités romaines. Des découvertes importantes ont été faites dans les ruines de son amphithéâtre et dans les environs. M. le marquis François de Bausset, qui habite Béziers, a entrepris de décrire les objets d'art recueillis dans sa ville natale. Vous vous rappelez, Messieurs, qu'il a communiqué à l'Académie, dans le courant de l'année dernière, un Mémoire détaillé sur ces antiquités, accompagné de *fac-simile* d'inscriptions du Haut-Empire, et de dessins exécutés avec autant de précision que de goût. Aujourd'hui nous avons la satisfaction de pouvoir vous annoncer que M. de Bausset a ajouté beaucoup de matériaux à ceux qu'il avait déjà réunis. L'Académie ne tardera pas à recevoir de lui un travail complet sur une localité qui a toujours vivement intéressé les amis des arts, et qui promet de nouvelles découvertes, à cause de la dé-

molition prochaine des antiques murailles de Béziers, bâties sous la domination des Goths, avec des débris de monumens romains. Si une petite partie de l'ancien mur d'enceinte de la ville de Bordeaux, abattue il y a trois ans, a fait paraître tout-à-coup cinquante-sept cippes portant des inscriptions funéraires, il est permis de présumer qu'une opération semblable, entreprise dans une ville moins populeuse, doit avoir des résultats plus importants encore.

M. Alexandre Le Noble, ancien élève de l'École des Chartes, et vérificateur des titres *diplomatiques* (1) près la Commission royale du sceau de France, a adressé à l'Académie un mémoire concernant la description et des extraits étendus d'un manuscrit conservé à la bibliothèque de la ville de Strasbourg. Composé en latin par Herrade, abbesse du monastère de Sainte-Odile, accompagné d'une traduction interlinéaire dans l'ancien dialecte alémanique, et enrichi d'un grand nombre de miniatures, ce manuscrit présente, tant sous le rapport scientifique que sous celui de la littérature, un tableau fidèle de la plupart des connaissances humaines dans l'Occident de l'Europe, au douzième siècle de notre ère. Dans un ouvrage fort estimé, M. Engelhardt, de Strasbourg, l'avait déjà fait connaître aux savans. Après lui, M. Le Noble en a fait l'objet d'un travail particulier. Familiarisé avec les langues du Nord, il a encore développé dans son *Mémoire des connaissances dans l'art diplomatique (dans la diplomatie)*, la bibliographie et l'histoire du moyen âge.

Votre Commission est d'avis d'accorder à M. Alexandre Le Noble une des trois médailles.

Nous n'avons parlé jusqu'à présent que de la correspondance que l'Académie entretient directement avec les savans français, au sujet des monumens qui peuvent éclaircir des points obscurs de notre histoire. Mais pendant les premiers siècles de notre ère, nos annales se confondent avec celles de l'Espagne et de l'Italie, qui alors reconnaissaient les mêmes maîtres, et avec lesquelles la Gaule rivalisait dans la carrière de la civilisation et des arts. Nous avons donc accueilli avec gratitude les communications que plusieurs étrangers, amis des lettres, ont bien

(1) Ce mot n'est pas français dans l'acception qu'on lui donne ici.

(N. du R.)



voulu nous faire; et nous devons surtout citer avec éloges M. Juan Barthé, membre correspondant de l'Académie royale de Madrid. Un monument élevé en l'honneur de l'impératrice Magnia Urbica a été trouvé dernièrement à Guadix, ville du royaume de Grenade: des inscriptions qui le décoraient, et dont M. Barthé vous a envoyé des copies lithographiques, démontrent que cette princesse était la femme de l'empereur Carinus. Elles décident ainsi sans appel une question peu importante, peut-être, en elle-même, mais dont la solution a cependant occupé des archéologues d'un grand mérite, qui avaient fait successivement de Magnia Urbica l'épouse de Claude, de Tacite, de Probus, de Florien, de Carus, de Decentius et de Magnence.

Pendant que l'Académie entretenait ainsi une correspondance directe avec des savans distingués de la France et de l'étranger, une autre correspondance non moins active s'est établie entre un grand nombre de préfets et l'administration de l'intérieur, trop éclairée pour ne pas recommander à ces magistrats de favoriser par tous les moyens les recherches sur les antiquités de notre patrie. Son Excellence renvoie à l'Académie les Mémoires qu'elle reçoit, les lettres qui lui sont adressées sur cet objet; elle y joint la description, le plan ou le dessin des monumens antiques récemment découverts, et nous fournit ainsi des moyens de comparaison qui peuvent conduire à des explications nouvelles. Nous devons les communications les plus importantes de ce genre au zèle éclairé de MM. les préfets de la Seine-Inférieure, de l'Aisne, de l'Eure-et-Loir, de l'Aveyron et du Var; mais, dans toute l'étendue de la France, les points d'archéologie, de géographie, de chronologie, d'histoire, éclaircis par cette correspondance, sont nombreux.

M. Emmanuel Gaillard, membre de la Commission des antiquités de la Seine-Inférieure, s'est trouvé heureusement chargé de la surveillance des fouilles de Lillebone, l'ancienne *Juliobona*, qui depuis trente ans a fourni une abondante récolte d'antiquités romaines. On y a découvert un théâtre, des bains, plusieurs statues en bronze et marbre, des inscriptions, des médailles et beaucoup d'autres objets antiques. M. Gaillard, qui a presque achevé la description de ces restes précieux, nous a fait transmettre par S. Ex. le Ministre un abrégé très-bien fait de son ouvrage. Il est, de plus, auteur d'une Dissertation sur la

statue pédestre en marbre de Paros, trouvée à Lillebonne en 1828, et qui semble, comme il a cherché à l'établir par une discussion solide et lumineuse, représenter Faustine, épouse d'Antonin-le-Pieux.

Nous vous proposons de décerner à M. Gaillard une des trois médailles.

Des lames de bronze, offrant un certain nombre de bas-reliefs, ont été trouvées dans des fouilles faites à Bréquerèque près Boulogne-sur-mer, localité dont nous avons déjà eu l'occasion de vous entretenir, et qui paraît une mine riche et féconde pour les amateurs de l'antiquité. Ces figures, au nombre de dix, ont été expliquées d'une manière ingénieuse par M. Alexandre Marmin, membre de la Société d'agriculture, de commerce et des arts de Boulogne; et la Dissertation de cet archéologue, adressée à M. le vicomte Siméon, a été l'objet d'un rapport détaillé, lu dans une de vos séances particulières. Vous vous rappelez peut-être, Messieurs, que parmi ces figures qui semblent dater du siècle de Constantin ou de Théodose, on voit le prophète Daniel, avec Adam et Ève, entouré de Jupiter, Mars et Minerve. Ce singulier mélange du christianisme avec les traditions payennes signale la lutte des deux cultes par une confusion d'idées, qui paraît ici avec un caractère plus déterminé que dans beaucoup de monumens du même genre et de la même époque, publiés par Buonarruoti, Ciampini, Rossi et Bosio.

Nous ne répéterons pas ici ce que, dans notre rapport de l'année dernière, nous avons dit de l'importance des antiquités de Fréjus, le *Forum Julii* des Romains. Le gouvernement y a encouragé des recherches que les personnes instruites, habitant la ville, appelaient de tous leurs vœux. M. Texier jeune, architecte du département du Var, a été chargé de la direction de ces fouilles. Il est auteur d'un Mémoire sur les restes de la splendeur romaine à Fréjus, Mémoire qu'il a accompagné de dessins fort bien exécutés, représentant le théâtre, les thermes, un amphithéâtre, une tour que l'on regarde comme un phare, enfin une construction appelée communément la *Porte dorée*, et qui paraît être un reste de portique dépendant d'un vaste édifice aujourd'hui détruit. Nous devons encore à M. Texier un plan de la ville ancienne, plus exact que tous ceux que l'on



connaissait jusqu'à présent, et qui fait le plus grand honneur à zèle, à la sagacité et aux connaissances de cet artiste distingué. Votre Commission pense que des fouilles pratiquées à Fréja dans l'amphithéâtre, aux environs de la Porte dorée, au pied du phare et dans le temple découvert il y a peu d'années, pourront conduire à des résultats importants pour les sciences archéologiques.

Nous devons de justes éloges à M. Le Maistre, ancien inspecteur-général des poudres et salpêtres, et auteur d'un Mémoire curieux sur les nombreux tombeaux et cercueils en pierre ou en terre cuite que l'on trouve sur différens points du département de l'Aisne, principalement aux environs de Laon, de la Fère et de Saint-Quentin. Ces rustiques et vastes sépultures renferment quelques médailles romaines, des débris d'armes, et des objets d'ornement d'un travail médiocre ou barbare; on n'y a trouvé jusqu'à présent qu'une seule inscription : c'est le nom de *Jovinus* imprimé à rebours, à l'aide d'un moule, sur le couvercle d'un cercueil de terre cuite. Éloigné de tout système, M. Le Maistre n'émet aucune opinion sur l'âge des tombeaux, qu'il décrit en observateur habile; il s'est borné à nous fournir un grand nombre de renseignemens précieux. En les comparant entr'eux, votre Commission penche à croire que ces tombeaux appartiennent aux siècles qui suivirent immédiatement la destruction de la puissance romaine dans les Gaules; et dans un rapport particulier, elle a exprimé son désir que l'auteur du Mémoire continue des recherches dont, jusqu'à présent, il s'est occupé avec tant de succès.

Il nous reste à citer un grand nombre de travaux estimables qui ont été communiqués à l'Académie par Son Exc. le ministre de l'intérieur, et qui prouvent que, protégé par le gouvernement, encouragé par la plupart des préfets, le goût des recherches historiques, de la solide érudition et de l'étude des antiquités se répand de plus en plus dans notre patrie. Des magistrats éclairés, profitant de quelques loisirs que leur laissent des fonctions judiciaires ou administratives, ont bien voulu composer eux-mêmes des Mémoires qui augmentent la masse de nos connaissances archéologiques. C'est ainsi que M. des Rotours, sous-préfet de l'arrondissement de Dreux, nous a communiqué une relation intéressante concernant de

tombeaux découverts à Rouvres, département d'Eure-et-Loir; et qu'une savante dissertation sur les antiquités de Villefranche, département de l'Aveyron, a été rédigée par M. Dulac, sous-préfet: elle renferme des faits qui méritent d'être recueillis, et qui prouvent, entre autres, que Villefranche n'a point remplacé l'ancien *Carentomagus*, comme tous les géographes, et d'Anville lui-même, l'avaient cru jusqu'à présent; c'est plus au sud, à l'endroit où se trouve aujourd'hui le village de Carenton, qu'il faut chercher l'emplacement de la cité romaine.

Nous devons encore à M. Chaix un rapport détaillé sur les monumens antiques qui existent dans le département de Vaucluse; à M. Delalande, archéologue dont l'érudition égale la sagacité, un *Mémoire* accompagné de dessins sur le résultat des fouilles entreprises au camp romain de Vermand, près de Saint-Quentin; à M. le baron de Laugier, maire d'Arles, des dessins sur les arènes de cette ville, dessins exécutés par M. Nalis, architecte; enfin à M. Soulié, membre du conseil-général de l'Aveyron, une notice sur des médailles gauloises trouvées auprès de Villefranche. Une découverte du même genre a été faite sur les bords de la Mayenne, au mois d'octobre 1828; on en trouve les détails dans un *mémoire* rédigé par M. Grille, bibliothécaire de la ville d'Angers, et conservateur des antiquités du département. M. Pâris a entrepris de nous faire connaître les monumens druidiques du département d'Eure-et-Loir; M. le chevalier de Fréminville, capitaine de frégate, ceux du Finistère. Ce dernier travail fait honneur à la laborieuse persévérance de son auteur, qui assure avoir vu lui-même et dessiné les nombreux monumens celtiques dont il parle; il confirme aussi le fait remarquable que dans la Basse-Bretagne, les antiquités romaines sont à peu près nulles. Malgré ses recherches multipliées, M. de Fréminville n'a pu découvrir dans le Finistère ni vestiges d'anciennes routes, ni bornes milliaires, ni inscriptions des premiers siècles, ni, ce qui doit paraître étonnant, de médailles antérieures au moyen âge: c'est assurément le seul département de la France où la domination romaine ait laissé si peu traces.

Parmi les ouvrages imprimés que leurs auteurs ont envoyés à l'Académie, deux surtout ont fixé notre attention. Le premier est l'histoire de Thionville, enrichie d'un grand nombre

de chartes et de documens paléographiques, publiés aujourd'hui pour la première fois. Le second, *Essai philologique sur les commencemens de la typographie à Metz*, nous a paru contenir, malgré la modestie du titre, une foule de renseignemens précieux et nouveaux sur l'histoire littéraire de l'ancienne Austrasie, ainsi que sur les progrès de l'industrie et des arts en France, vers la fin quinzième siècle.

En conséquence, votre Commission vous propose de décerner à M. Teissier, sous-préfet à Thionville, et auteur des deux ouvrages dont nous venons de parler, une des trois médailles d'or accordées par S. Exc. le ministre de l'intérieur.

Votre Commission s'est occupée, en outre, d'une nouvelle rédaction des questions proposées pour encourager la recherche des antiquités nationales. Cet exposé pourra servir à diriger les auteurs qui, d'ici au mois de juin 1830, voudront répondre à notre appel. Nous considérerons comme particulièrement admis à ce concours les Mémoires envoyés en manuscrits, sans exclure néanmoins les ouvrages d'une haute importance qui, ayant été imprimés et publiés dans le courant de l'année, seraient adressés au secrétariat de l'Institut.

45. RECHERCHES SUR LE PORT ITIUS DE JULES-CÉSAR, et appendice à ce mémoire; par M. MOREL DE CAMPENNELLE. (*Analyse des travaux de la Soc. roy. d'émulation d'Abbeville pendant l'année 1828*).

M. Campennelle a eu pour but de prouver que les deux expéditions contre la Bretagne se firent en Morinie, et partirent du même port qu'il présume n'avoir pu être ni en-deça de l'Anthie, ni au-delà de la Cange.

46. NOTICE DE M. LOUANDRE SUR L'ÉGLISE DE ST-VULFRAN. (*Ibid.*)

Cette notice fait partie de l'histoire du Ponthieu que prépare l'auteur. M. Louandre a communiqué aussi une *Biographie d'Abbeville*, qui est sous presse en ce moment, et dans laquelle l'auteur a classé ses recherches sur plusieurs personnages célèbres de l'antiquité, tels que Enguerran, abbé de St-Riquier, Angilbert, gendre de Charlemagne, etc.

47. NOTICE SUR L'ANCIENNE ÉGLISE D'AVOLSHEIM; par M. REINER fils, architecte. (*Journal de la Soc. des sc. du Bas-Rhin*; 1827, n° 2, p. 173).

Cette notice nous fait connaître un des monumens les plus intéressans et les plus anciens de l'Alsace. L'église de *Dom-Petri* (*Domus Petri*), située entre Dachstein et Avolsheim, mais plus près de cette dernière commune, sous le nom de laquelle on la désigne le plus généralement, paraît devoir subir une prochaine et entière destruction. M. Reiner fils, frappé de l'imminence du danger, a eu la louable intention d'appeler l'intérêt public sur cet antique édifice chrétien dont il offre la description complète. Il a soin d'indiquer les moyens de restauration qu'il juge les plus convenables et les moins dispendieux. Espérons, avec M. Reiner, que ses efforts n'auront pas été vains, et que l'esprit national joint au zèle religieux, viendront au secours de *Dom Petri* pour arracher à la perte dont elle est menacée, une église qui, d'après Beaurain, se trouvait au milieu du camp de Turenne lors de la guerre de 1675 (1). L. N.

48. MÉMOIRE SUR TROIS ÉPÉES DE BRONZE ANTIQUES, et sur quelques autres armes du même métal trouvées dans les marais de Montoire, avec une planche; par M. ATHENAS. (*Lycée armoricain*; 11^e vol., 65^e livrais., p. 279).

En 1821, M. Ollivault, médecin, adressa à la Société académique du département de la Loire-Inférieure, une épée de bronze trouvée 36 ans auparavant dans les marais tourbeux de Montoire. Le musée de Nantes en possédait déjà une qui avait été découverte dans le même endroit; et, en 1823, des ouvriers employés dans cette tourbière en tirèrent une troisième du même métal, très-oxidée. Ces 3 épées sont absolument semblables à celles dont M. Mongez fit, il y a vingt et quelques années, le sujet d'une dissertation insérée dans les Mémoires de la troisième classe de l'Institut.

Les épées en question ont deux tranchans; elles sont assez étroites vers la poignée, s'élargissent vers les deux tiers de la lame et se rétrécissent de nouveau pour former la pointe. Les

(1) *Dom-Petri*, placé, ainsi que nous venons de le dire, entre deux villages, est dans une position isolée.

surfaces sont ornées de lignes ou cannelures qui règnent parallèlement à l'arête médiane, et s'y réunissent au dernier tiers de la longueur. Aux deux tranchans, immédiatement au-dessous de la poignée, se trouve une échancrure de neuf lignes de longueur sur une de profondeur. M. Mongez pense que ces deux entailles étaient destinées à retenir l'épée dans le fourreau, dont l'entrée devait être garnie intérieurement de deux ressorts qui entraient dans les échancrures. M. Athenas présume que leur usage était spécialement d'empêcher le soldat ennemi d'arracher l'épée du fourreau de son adversaire, pour le désarmer ou s'en servir contre lui.

Après quelques considérations sur le procédé employé dans la fabrication de ces épées, l'auteur du mémoire passe à la question de savoir à quel peuple elles appartenaient. Se fondant sur les textes de Polybe, de Plutarque et de Dion Cassius, il ne croit pas que ce soit aux Gaulois, parce que celles dont ce peuple se servait étaient longues et obtuses à l'extrémité. Il ne pense pas non plus que ces armes soient saxonnes ou normandes, parce que le petit et le grand *seax*, qui étaient les seules sortes d'épée dont les Saxons fissent usage, avaient, le premier, la forme d'un couteau flamand; l'autre, celle du sabre de nos cuirassiers. Quant aux Normands, leurs épées étaient aussi très-longues et ressemblaient à celles des anciens chevaliers.

M. Athenas est d'avis que les épées dont il s'agit sont romaines, vu qu'elles ont la même forme que celles qui sont représentées sur les colonnes Trajane et Antonine. Il trouve dans Virgile (liv. VII, vers 740-743) la preuve que certains peuples d'Italie se servaient d'épées de bronze.

Les autres armes de même métal dont le mémoire fait mention, sont : 1^o trois *matahrs*, à peu près semblables à ceux qui, dans le *Lycée armoricain*, Tom. II, p. 48, portent les n^{os} 2, 3 et 12; 2^o deux fers de lance; 3^o une espèce d'aiguille terminée, d'un côté, par un cercle dont il est difficile de déterminer l'usage; 4^o un outil de 3 pouces et demi et 6 lignes de diamètre, rond et portant, à l'une des extrémités, une douille; et, à l'autre, une gouge.

W.

49. ANTIQUITÉS trouvées dans les fondations de l'église de Saint-Landry à Paris. (*Journ. des Artistes*, 23 août 1829, p. 115.)

Il a été trouvé au-dessous du sol sur lequel s'élevait l'église de Saint-Landry : 1° une masse quadrangulaire présentant sur 3 de ses côtés des personnages en demi-relief, grandeur deminature; 2° un bas-relief d'environ 10 pieds de long sur 18 pouces de hauteur, offrant une chasse; 3° une médaille romaine; 4° des fragmens moins anciens de sculpture, appartenant au XV^e ou au XVI^e siècle; 5° enfin les restes d'un mur en pierre de grandes dimensions, supposé avoir fait partie de l'ancien mur d'enceinte de la cité des *Parisii*.

Les détails donnés à ce sujet par M. Gilbert à la Société des Antiquaires, font connaître qu'on a trouvé dans le même lieu diverses autres antiquités, savoir : 1° un fragment de bas-relief sculpté sur une seule pierre, de 3 pieds de longueur sur 28 pouces de hauteur, et présentant les torsos de deux hommes, dont l'un est vêtu du *sagum*, ou tunique militaire, et l'autre est nu et offre des formes athlétiques. Nous avons remarqué dans le modèle une perfection qui annonce une époque où l'art devait briller d'un grand éclat. On voit aussi sur ce bas-relief l'apparence d'une proue de navire; 2° une pierre de forme carrée présentant, sur trois de ses faces, des figures dont les parties supérieures sont tronquées, de sorte que l'on ne voit que les jambes des personnages qui faisaient partie des bas-reliefs. Sur la face antérieure de ce cube sont les jambes d'un homme, derrière lesquelles paraissent celles d'un enfant, et à côté est une espèce de triton dont les deux jambes en queue de poisson sont terminées chacune par une tête de serpent; 3° plusieurs pièces de monnaie romaine, outre celles dont nous avons déjà parlé, et qui portent d'un côté Remus et Romulus allaités par la louve, et de l'autre le mot *Roma*; 4° plusieurs poteries, parmi lesquelles se trouvent une lampe antique en terre cuite, et un petit pot de la forme d'une tirelire, percé de plusieurs trous, et dont l'usage est connu dans les anciennes sépultures.

Le mur trouvé dans la partie inférieure des fouilles est formé d'assises de grandes pierres, posées à sec, sans mortier. Il a été reconnu avoir 80 pieds de longueur sur 8 de largeur à sa base; il s'élevait sur une ligne parallèle à la Seine, et cette disposition, jointe à de fortes dimensions, fait penser qu'il a dû faire partie, ainsi que nous l'avons avancé, de l'enceinte de la cité des Parisiens sous les rois chrétiens. Ce qui fortifierait cette

pouces de diamètre, et de l'autre côté neuf enfa-
sant deux chiens armés de colliers, et les excitar
quadrupède qui paraît être un ours, lequel est
par-dessus le piège où les lièvres sont pris.

Parmi les antiquités du XV^e siècle, on dist
d'un évêque, grandeur demi-nature, revêtu de
pontificaux, et plusieurs bases de colonnes d'un
délicat. Ces fragmens appartiennent, sans aucun
débris de la chapelle de Myre, qui a précédé son
placement l'église de Saint-Landry, et qui était de
Nicolas. Cette église, rebâtie à la fin du XV^e siècle
convertie en un atelier de teinture, à la suite de
de la révolution; elle vient d'être entièrement
faire place à de nouveaux bâtimens, et aussi par
ment de la rue qui partira [du quai de la Cité
déboucher sur la place du parvis Notre-Dame. Les
numens qui décoraient l'intérieur de cette église,
le tombeau du célèbre statuaire Girardon et de son
après avoir été transporté d'abord au Musée des man-
çais, a été placée dans le chœur de l'église de Saint-
où il se trouve depuis plusieurs années.

Ainsi qu'on le voit par ce compte rendu, les mon-
romains dont il est ici question sont, excepté la n-
gulaire, dans un assez mauvais état de conservatic-
n'ayant fait découvrir aucune inscription, seul
pour l'explication de fragmens de cette nature, il
faute d'émouvoir quelque sentiment d'humanité.

TRAVAUX DE LA COMMISSION ARCHÉOLOGIQUE, dite d'Arnas
Magnus à Copenhague. (*Dansk Litteratur Tidende*; 1828,
,.)

La commission est chargée par le gouvernement danois de
recueillir et de publier les manuscrits provenant du legs d'Ar-
nas Magnus ou Arnas Magnusen. Il résulte du rapport que
la commission a adressé au roi en 1828, qu'elle a achevé le
dernier volume de l'édition complète de l'*Edda* poétique,
le volume a été prodigieusement accru par le trop pro-
pre M. Magnusen, qui, étant chargé de faire pour cette édi-
tion un dictionnaire entier de la mythologie du Nord,
a pu en faire un volume d'impression, qui a été publié aussi séparément,
nous avons annoncé. M. Magnusen a ajouté encore une
dissertation sur le calendrier des anciens habitans du
Danemark 15 feuilles d'impression. Un autre grand ouvrage,
sa publication est confiée à la commission, est le *Graa-*
le recueil des anciennes lois du Nord; un savant island-
ois Sveinbiørnsen, a collationné le texte d'après les
manuscrits, il a ajouté une traduction latine et des tables. M.
la préparé une introduction. L'ouvrage formera 2 vol.
dont l'impression est très-avancée.

En attendant de ces deux grands ouvrages, la commis-
sion a choisi parmi les manuscrits islandais du fonds d'Arnas
Magnus une *saga* inédite, intitulée *Laxdæla saga*, pour la
faire paraître au jour avec une traduction latine, comme un monument
de l'âge, propre à faire connaître les mœurs des Islandais du
13^e siècle.

Leurs membres de la commission se sont livrés en outre à
des travaux particuliers sur le fonds des manuscrits d'Arnas
Magnus. M. Schlegel a fait un mémoire sur l'autonomie ou la
liberté des villes du Danemark, mémoire qui a été in-
séré dans le 3^e vol. des Mémoires historiques de la So-
ciété royale des sciences danoise. MM. Thorlacius et Werlauff
ont publié le recueil des histoires (islandaises) des rois de Nor-
vège, qui se publie aux frais du roi. Ce recueil forme actuelle-
ment 2 vol. On y a inséré, outre le texte et les notes, diverses
notes savantes qui se rapportent à ces histoires. M. Finn

Magnusen a donné au public, en 4 vol. in-8°, le système de l'Edda, dont nous avons parlé. D-G.

51. SPECIMEN DIPLOMATARII NORVAGICI, exhibentis monumenta diplomatica, historiam populi, linguæ, morum et familiarum, nec non et jura Norvagiæ illustrantia, ab vetustioribus inde temporibus usque ad finem seculi xvi; par Gr. Fougner-Lundh, prof. 21 pag. in-4° avec une planche. Copenhague, 1828; imprim. de Møller. (*Dansk Litteratur Tidende*; 1829, n° 16.)

Thorkelin, dans ses *Analecta* et dans son *Diplomatarium Arna-Magnæanum*, a donné des chartes de la Norvège, mais il n'existe point de collection spéciale de chartes de ce pays, dont l'histoire, aux xiv^e et xv^e siècles, faute de chroniques, a grand besoin du secours d'autres documents. M. Fougner-Lundh a cherché à remplir la lacune qui existe; il donne au public un spécimen du recueil qu'il se propose de faire. Ce spécimen contient 17 chartes dont 15 dans la langue nationale, et 2 en latin; il les a tirées des dépôts publics et particuliers du Danemark et de la Norvège. On espère que ce spécimen attirera l'attention des savans du nord, et que M. Fougner-Lundh sera encouragé, par les souscriptions, à exécuter son projet de mettre au jour un *Diplomatarium Norvagicum*. D-G.

52. PROJET D'UN VOYAGE DANS LES PAYS SLAVES, ET D'EXPLORATION DES ARCHIVES SLAVONNES. (*Bibliographitcheskîe Listi.*— Feuilles bibliographiques; n°s 33 et 34, 1825 et suppl.)

Un seigneur russe, ami des sciences, se propose de confier à un étranger la mission d'entreprendre un voyage dont le but serait de réunir tous les matériaux épars dans les diverses contrées de l'Europe, pour composer une histoire de l'archéologie et de la philologie slaves. Voici quel serait le plan de ce voyage:

1. *Voyage d'Odessa à Vienne et à Rome.* LA BESSARABIE. S'arrêter à *Kischénef*, et recueillir tous les manuscrits slaves qui se trouvent entre les mains des moines, tant en Moldavie qu'en Valachie; de là se rendre à *Mohilef*, sur le Dniester, *Kaménitz*, *Zaléstchik* et *Tchernovits* en BOUKOVINE, où l'on s'appliquerait à étudier l'idiôme des Russes, habitans de ce pays,

connus sous le nom de Roussniaks ou Karpato-Russes. — Chercher à *Soutchava*, capitale de toute la Moldavie dans le 16^e siècle, les débris de l'ancienne bibliothèque du despote *of Basilidous* ou de *Jean Héraclide*. Cet homme extraordinaire, qui avait étudié à Wittemberg, était parvenu à recueillir copier lui-même un grand nombre de manuscrits précieux de la bibliothèque du Vatican, en France et en Allemagne. En *Transylvanie*, pays anciennement habité par les Russes, on se il est prouvé par un ouvrage du fameux *Samuel Wolf*, pour titre: *de Vestigiis Ruthenorum in Transylvania*. (ii, 1802.) Visiter la ville de *Bouistritsa*, pour y étudier les mœurs du pays et les *Seklers*, peuple de race hongroise; le *Marosch-Vascharguel*, afin d'y consulter les livres et les manuscrits de la bibliothèque ou muséum de feu le comte *Téleki*. Ne pas négliger non plus les collèges unitaires et autres, comme celui de *Nagy-Enyed*. — Se rendre par *Elisabethstadt*, où peut-être l'on pourra faire, sinon chez les habitants, du moins chez les colons valaques, de précieuses acquisitions pour les sciences. — Accorder une attention particulière aux statues des idoles qui se trouvent aux environs de *Herzstadt* dans le *Broukenthal*, et en rapporter les dessins. S'intéresser exactement, dans le même endroit, de la collection de manuscrits d'Éder, appartenant aujourd'hui au musée national de Vienne, à Pesth. — Examiner également à *Karlsburg*, tout ce qui est resté de la partie du musée du comte *Bathiani*, dirigé par l'abbé *Jav. Hene*. — Enfin, de *Nagy-Enyed*, où le professeur *den* s'empressera de communiquer sa collection d'antiquités, on se rendra en

Hongrie. — Se pourvoir à *Groswaradin* de lettres de recommandation pour *Tokay*. — Examiner avec soin la fameuse bibliothèque de *Débretsinc*. — De là se rendre à *Tokay*, ville aux environs de laquelle habitent les *Roussniaks*. — Visiter, à *Katsch*, la bibliothèque épiscopale connue par les ouvrages de *Douritch* et de *Tchaplovitch*. Parcourir les comtés de *Matras* et de *Marmarosch*, également peuplés de *Roussniaks*, et avoir soin de déterminer exactement les districts qu'ils occupent, et jusqu'aux moindres nuances qui différencient leurs dialectes. — De là se transporter par les monts *Krapaks* en *Gallicie*, notamment à *Galitch*, et remonter le *Dniester*

jusqu'à *Sambor*. — Examiner les précieuses archives du couvent des Bénédictins, à *Loof* ou *Lemberg*, et tâcher de découvrir, ou le manuscrit, ou d'avoir une copie du privilège accordé en 1067, par le prince *Féodor*, aux Arméniens. — De là, ne pas oublier d'aller à *Tarnobrzeg*, bourg appartenant au comte *Tarnofsky*, et situé à huit milles de *Preszow*. Ce comte est possesseur d'anciens documens russes qui peuvent jeter le plus grand jour sur les premiers temps de la monarchie russe. — A *Prémouisle*, s'entendre avec le chanoine *Lavrosky*, pour compulser les archives de la ville, qui, jusqu'ici, n'ont point encore été disposées dans un ordre convenable. — Se munir de lettres pour *Sanok*, et autres villes situées dans les environs des monts *Krapaks*. — Faire connaissance avec *M. Moguilnitski*, auteur de la grammaire roussniaque, et, avec le secours de l'*Énéide* petite-russienne et d'autres ouvrages imprimés, établir la différence de la langue roussniaque avec celle des Petits-Russiens. De *Przemouisle* on se rendra par *Yaroslav* à *Séniafon*, afin d'y visiter la collection d'antiques, appartenant au prince *Adam Tchartorijsky*. — A *Rimanof*, où l'on arrivera par *Sanok*, on s'appliquera à bien établir la différence qui existe entre les langues karpato-russe et madjaro-slavonne. De là, on retournera par les monts *Krapaks* en

5. *Hongrie*, et l'on tâchera d'arriver à *Bartfeld* pendant la belle saison, afin de recueillir de la bouche des nombreux voyageurs qui visitent cette contrée, tout ce qui pourra être relatif aux annales slavonnes. Si le *baron Medniansky* ou le comte *Maïlat* se trouvaient par bonheur à *Bartfeld*, leur demander des lettres de recommandation qui seront du plus grand secours dans l'intérêt du but de ce voyage. — Pénétrer, en traversant les montagnes, jusqu'à *Kezmark*, d'où, s'il n'y a pas d'empêchemens, on fera bien de se transporter sur les monts *Tatra*, en se faisant accompagner par *Slavkowsky*, éditeur des chansons nationales slovaques, ou par le professeur *Benedicti*. Il est impossible que le philologue ne recueille pas une ample moisson d'observations utiles sur le sommet des monts *Krapaks*, habités par tant de tribus slaves. — Il serait également bon d'aller à *Krivan*, à *Leitschof*, ou *Lévotchou*, villes où il serait nécessaire de consulter les professeurs du gymnase, et à *Kaschof* ou *Koczitsié*, pour s'y entendre avec les membres de

l'académie qui y fut fondée en 1776. — Arrivé à *Neusol* (*Banskaïa-Bouistritsa*), s'adresser au sous-intendant *Lovich* qui pourra éclairer le voyageur sur les antiquités slaves qui se trouveraient dans la contrée. — Visiter *Kremnitz* et *Schavnitz*, où l'on aura soin de se présenter au baron *Revay*, parent du baron *Mednianski*, et surtout au prédicateur évangélique, *Séberiny*, correspondant de M. Kollar, ex-pasteur des Slaves à Pesth et à Offen, et connu par un recueil de poésies qu'il a publié. — Il ne serait pas inutile non plus d'aller à *Kostelnié-Moravtsi* (*Egyházas-Maroth*), résidence du pasteur évangélique, *Tablic*, qui a écrit sur la littérature tchetsko-slave. — *Nitra* (ou *Neutra*). Au temps de saint Méthodius, le poète *Wiching*, qui fut envoyé à Rome par *Sviatopolk*, obtint le titre d'évêque de Nitra. — De Nitra on ira à *Gran*, séjour actuel du chanoine *Palkovitch*, émule, pour la littérature slavonne, du célèbre *Palkovitch*, professeur à Presbourg. C'est lui qui, à la mort de l'écrivain slave Bernolak, a hérité du dictionnaire en quatre langues que celui-ci avait composé. — De *Gran*, par Vouischégrad à Pesth, où l'on examinera les manuscrits de feu M. Eder. Ne pas oublier de rendre visite à M. *Magaraschévitch*, auteur de la Chronique servienne; non plus qu'à MM. *Khorvat* et *Schedins*. — Se procurer à Bude tous les livres imprimés dans les différens idiômes slavons, et faire venir d'Édenbourg tout ce qu'on pourra trouver d'ouvrages en langue croate. Se recommander à l'antiquaire *Ivanitch*, qui doit être possesseur d'un grand nombre de monumens précieux pour l'histoire de Russie. — Acheter, à l'usage des bibliothèques de chacune des universités russes, un exemplaire du catalogue de la bibliothèque de *Sotchénief*, appartenant aujourd'hui au musée national de Hongrie. — Quand on sera sur la route de Presbourg, on se transportera de Raab à Hedervar, auprès du comte Vitsai, dont la célèbre collection numismatique a été décrite par M. *Sestini*. — A Presbourg on s'adressera à M. *Palkovitch*, pour se perfectionner dans l'étude de la langue slovaque. — Ne rester à Vienne que le temps nécessaire pour vérifier les erreurs qui auraient pu se glisser dans les manuscrits, et revenir par *Diévin-Grad* ou *Thében*, ancien château slave, à Presbourg, d'où l'on rejoindra les monts Krapaks. — A Turnau, faire connaissance avec M. *Holy*, prêtre catholique, connu par les traductions



d'Homère, de Virgile, d'Horace. — S'arrêter à *Vesselé*, chez le baron Mednianski, possesseur d'anciens manuscrits; et de là se rendre à *Trentschine*, où, selon quelques savans, on parle l'idiôme slovaque le plus pur.

6. *La Moravie*. Se rendre par *Gradistché* à *Brünn*, où l'on visitera la bibliothèque et les manuscrits appartenant à *M. Perroni*. S'il est possible, on gagnera *Prague* par des chemins de traverse. On pourra rester dans cette ville un mois ou deux, afin de profiter des lumières de *MM. Dobrowsky, Hanki, Youngmann, Palatski*, etc. Les bibliothèques qu'il sera bon de voir à Prague sont celles de l'université, du muséum national, des comtes *Nostitz* et du prince *Lobkowitz*.

7. *La Saxe*, et les autres parties de l'Allemagne centrale, autrefois habitées par les Slaves. On se rendra à *Erfurt* en passant par *Dresde, Leipzig, Halle* et *Merseburg*. Cette dernière ville est surtout célèbre, parce qu'en 971, ses évêques convertirent un grand nombre de Slaves au christianisme. Ne renfermerait-elle pas les originaux latins des sermons et prières dont les traductions slaves ont été découvertes, en 1807, parmi les manuscrits de *Freisingen*, conservés dans la bibliothèque de *Munich*? — Tâcher de trouver à *Erfurt* le livre de Saint Cyrille, martyr, contre Julien. — Visiter ensuite attentivement les archives de la bibliothèque de *Gotha*, où, selon *Schloetzer*, doit se rencontrer la correspondance extrêmement remarquable qui eut lieu entre le Tsar Alexis Mikhaïlovitch et Ernest-Charles, duc de *Gotha*. — Aller à *Koburg*, où l'on voit, dit-on, des idoles chargées de caractères slaves.

8. *La Bavière*. Visiter *Bamberg*, dont l'évêque Othon convertit, dans le XII^e siècle, les Slaves, habitans du nord de l'Allemagne. — De *Nuremberg* et *Regensburg*, se rendre à *Landshut*, dont on examinera la bibliothèque qui renferme entre autres un manuscrit polonais intitulé *Stschit doukhooni*, c'est-à-dire, le Bouclier spirituel, et le fragment d'un manuscrit glagolien, dont a tiré parti *M. Dobrowky*. — Visiter la cathédrale de *Freisingen*, dont les évêques, ainsi que ceux de *Salzbourg*, s'appliquèrent à abolir l'idolatrie chez les Slaves qui habitaient le midi de l'Allemagne. S'arrêter à *Munich* et à *Schleisheim* où l'on voit des images grecques portant des caractères slaves, et dont a parlé *M. Mannlich* dans son opuscule intitulé : *Fort-*

gezeichnete Beschreibung der kœniglich - baierischen Gemælde-Sammlungen, III^e vol., *enthaltend die Gemælde von Schleisheim und Lustheim.* (München, 1810.)

9. En Autriche ; par Salzbourg, St. Gall et Mariazell, on se rendra à Vienne, ayant soin de s'arrêter en route, au monastère de Gottwich, célèbre par l'érudition de ses religieux. C'est là que se trouve M. Blumberger, auteur de la critique du livre de M. Dobrowsky sur St.-Cyrille et St.-Methodius. Après être resté plusieurs mois à Vienne et avoir compulsé tous les manuscrits et livres slaves qui se trouvent tant dans la Bibliothèque Impériale que dans celles de l'université et des moines déchaussés, le voyageur partira pour la Croatie.

10 et 11. La Carinthie et la Croatie. A Grætz, il se fera accompagner par le prof. Apel, et s'arrêtera au Johanneum, où il fera connaissance avec M. Dainke, qui, en 1824, a publié une grammaire vénète. — A Clagenfurth, il s'informera de l'éditeur des anciens mots slaves, imprimés en 1822, et recherchera la société de M. Eichhorn, préfet du gymnase de cette ville, auteur du livre intitulé : *Beiträge zur æltern Geschichte und Topographie des Herzogthums Kærnten*, qui a paru en 1817, et celle de MM. Meyer et Kumpf, éditeurs du Journal de Carinthie. — Les faubourgs de la ville de Leybach, n'étant peuplés en grande partie que de Slaves, on les parcourra attentivement, et l'on fera une étude particulière de la collection des antiquités slaves du baron Zoïs. On examinera également les premiers livres slaves imprimés que l'on conserve dans l'*Alumnatsbibliothek*. De Leybach on passera en Italie.)

12. A Venise, voir l'abbé Bettio, qui s'empressera de communiquer les archives confiées à sa conservation, ainsi que le patriarche Ladislaus Pyrker. — Il fera bon aussi de visiter la bibliothèque arménienne. On fera de même à Padoue, à Modène, où la bibliothèque ducale renferme jusqu'à 3000 manuscrits. On aura soin de rechercher le bréviaire slavons dont parle Montfaucon, qui le regarde comme russe. — A Bologne, faire des recherches sur le Psautier, qui, ayant appartenu d'abord aux Bénédictins, se trouve aujourd'hui dans la bibliothèque de cette ville. — A Ravenne, Ferrare, Rovigo, compiler les archives, et de là se rendre par Venise à Trieste, pour y examiner les *Stadt-bücher*, ou registres de la ville, si importants, selon le docteur



geur pourra ensuite se porter en Hongrie, visiter *Sambor*, où il y a *Dmitri Issaïlovitch*, auquel on a écrit l'histoire du commerce, traduite en grec par *Kokkinaki*; *Neusatz*, où il y a de MM. *P. J. Schaffarik* et *M. J. Schaffarik*, qui trouvera des connaissances fort utiles.

13. *Sirmie* (*Srem-Srijem*)—Examiner les archives de *Karlovit*. Après avoir visité les ruines grecques et serbes sur le *Mont-Frusek*, capitale de l'Esclavonie, il retournera à *Segnia* ou *Zeng*, à *Zara*, et

14. *Dalmatie* jusqu'à *Raguse*. À *Pendini* se fera sans doute un voyage de l'intérêt de la science. De là à *Cavtat* et à *Scutari* (*Scadar-Skender*). À *Scutari*, on visitera la bibliothèque slave, on tâchera d'écrire sur la montagne Noire, *tchornaïa gora*, l'idiôme du pays, et surtout de visiter les ruines des bourgs de *Zenta* et de *Metkovic*, sur les bords des deux rivières. On s'embarquera ensuite et l'on ira visiter la côte opposée de l'Italie. On ira à *Sicile*, et l'on ira, à 4 lieues de *Messine*, visiter le monastère de *St. Martin* un monastère

53. NOTE SUR UN EXEMPLAIRE DES LETTRES D'INDULGENCE DU PAPE NICOLAS V, *pro regno Cypri*; par le baron de REIFFENBERG. 12 pag. in-4°, avec une planche. Bruxelles, 1829; imprimerie de Hayez.

Les lettres d'indulgence du pape Nicolas V sont le plus ancien monument typographique que l'on connaisse; en effet ce feuillet date de 1454, tandis que le fameux psautier est de 1457. Il est vrai que ce psautier est un livre, et que la bulle n'a qu'une page. Les exemplaires en sont d'une si grande rareté que l'on a décrit exactement le petit nombre qui se conservent dans les bibliothèques d'Europe : ce nombre vient d'être augmenté d'un exemplaire que le hasard a fait découvrir dans la couverture d'un des livres de la bibliothèque de Louvain. C'est cet exemplaire qui fait le sujet de la note de M. Reiffenberg; il faut savoir gré à l'auteur d'en avoir donné un fac-similé. Il ressemble aux autres exemplaires, en ce que la date de 1454 a été changée, à l'aide de la plume, en 1455; mais il en diffère en ce qu'il est imprimé en d'autres caractères, et qu'il n'a que 30 lignes au lieu de 31 : c'est donc une autre édition faite dans la même année. Quant au lieu de la publication et au nom de l'imprimeur, il sont encore inconnus.

M. de Reiffenberg paraît n'avoir pas connu la notice critique du prof. Nyerup sur les lettres d'indulgence imprimées qui se trouvent au musée archéologique de Copenhague, notice accompagnée également d'un fac-similé (1), et le supplément à cette notice que M. Nyerup rédigea après un voyage en Allemagne, où il avait fait des recherches dans les bibliothèques publiques sur ces mêmes lettres d'indulgence (2). M. de Reiffenberg aurait trouvé dans cette double notice des renseignemens comparés sur tous les exemplaires connus des fameuses lettres d'indulgence. M. Nyerup les divise en 2 classes, savoir : I. exemplaires de l'an 1454, 1° un à Copenhague; 2° celui de Schellhorn, qui a passé en Hollande, dans la bibliothèque de Meerman; 3° de Häberlin, maintenant dans la bibliothèque de Göttingue; 4° celui de la bibliothèque de Hildesheim. Il faudra y ajouter : 5° l'exemplaire de Louvain. II. exemplaires de l'an 1455. Il y

(1) *Antiquariske Aarsaler*; vol. III. Copenhague, 1820, p. 211.

(2) *Ibid.*; vol. IV. Copenhague, 1823, p. 11. Voy. aussi *Lichtensberg, Initia typographica*. Strasbourg, 1811; et le *Voyage bibliographique et archéologique de Dibdin*; vol. III.



54. ATLANTE ILLUSTRATIVO. A
historique sur l'architecture
suivie en Italie durant la de
Ricoglitore; 1828, cah. XLVI

A l'appui du mémoire qui a
de l'Athénée de Brescia dans l
Louis Sacchi publiera dans d
nexées quelques-uns des princ
élevés en Italie dans les sixième
Il en a pris sur les lieux les plan
pes; mais comme il ne sait si
d'architecture les plus remarqu
dra un grand succès, il se borne
ment la partie des dessins relati
et se référant à des monumens
pas encore été présentés sur un

Cet atlas sera composé de cir
tiendront : 1° Iconographies de
Naples; 2° Iconographies de s
peuple, à Pavie; 3° Iconographie
nographie de saint Michel, à Pa

Table V. Une vue extérieure

Ceux qui voudraient faire l'a
prix est d'une livre d'Autriche p
Antonio ~~F...~~

55. CATHÉDRALES FRANÇAISES, dessinées d'après nature et lithographiées par CHAPUY, ex-officier du génie, etc., avec un texte historique et descriptif, par M. de JOLIMONT. 13^e livraison. In-4^o de 2 feuil., plus 5 pl.; prix, pap. blanc 6 f.; papier de Chine, 10 fr. Paris, 1828; Engelmann.

56. TRADUCTION D'UNE INSCRIPTION EN SANSKRIT, relative au dernier roi hindou de Delhi; avec un commentaire; par le capitaine James Tod. (*Transact. of the roy. asiat. Society of Great-Britain*; vol. I, part. 1.)

C'est dans les ruines de Hansi-Hisar, ancienne résidence et place forte des rois hindous de Delhi, à 126 milles anglais et au nord-ouest de Delhi, qu'a été trouvée cette inscription qui fait un éloge pompeux du roi Prithwiraja. Ce prince est aussi le sujet des chants héroïques des anciens bardes hindous; ses prouesses vivent dans les traditions populaires. L'inscription date de l'an de notre ère 1224. Hansi-Hisar fut démoli au dernier siècle; il paraît que le fort était construit en forme d'une immense pyramide tronquée; le palais était située sur le plateau de cette pyramide. M. Tod cite des passages du poème hindou de Chand, qui se rapportent aux exploits héroïques du roi Prithwiraja: l'inscription fait mention d'une victoire que ses grands vassaux Kichan et Hamir remportèrent sur la tribu des Dodas, qui autrefois se distinguait parmi les tribus hindous, mais qui depuis est tombée dans une profonde obscurité.

D.

57. INSCRIPTIONS NOUVELLEMENT DÉCOUVERTES. (*Giorn. arcad.*; avril 1823, vol. LII, pag. 97.)

Ces inscriptions, au nombre de 5, proviennent des recherches faites sur la voie Appienne, et ont été communiquées par M. Caproneri à M. Amati, qui les a publiées dans le *Giornale arcadico*.

I.

Θ Δ

ΠΟΤΤΟΥΜΙΑΣΣΕΚΟΙΝ
ΔΗΣ.ΕΠΟΙΗΣΕ.ΠΟΤΤ
ΟΥΜΙΟΣ.ΜΗΤΡΟΔΩ

POZ.ΑΔΕΛΑΦΗ.ΤΑΥΚΥ
ΤΑΤΗ.ΕΖΗCENETH

Δ Θ

Ici, on voit les lettres Θ Δ au lieu de Θ Κ, qui se lisent munément en tête des épitaphes. Cette leçon pourra en rassier quiconque voudra l'expliquer sans une étude prétoire; toujours est-il qu'elle est certaine, et nettement g sur une pierre que son excellente qualité ne peut faire çonner d'altération.

2.

D. M.
AELIA FORTU
NATA TERENTIO
ALVMNO DVL
CISSIMO. FEC
Q. V. AN. I. D. XXX

VIII.

Cette seconde inscription présente une particularité déjà été observée par le savant Marini, c'est que la compte les jours et non les mois que son enfant a vécus.

3.

ITER PRIVAT
ANNI LARGI
PREGARIOV TITVR
ANTONIVS
ASTRALIS

4.

D M
POMPONIAE
RVFINAE
TROPHIMVS
AVGVST.

DISP. CONIVGI

B. M. P.

5.

HIC SITA SUM QVAE FRUGIFERAS CVM GOIVGE TERRAS
HAS COLVI SEMPER NOSTRO DILECTA MARITO
MYASINA MINOM
VIXI ET QVEM DE

CARE MARITE M[IRI DV]LCISSIMA NATA VALETE

ET MEMORIS NOSTRIS SEMPER DATE JVSTA SEPVLCRIS.

La pierre qui portait la troisième inscription ayant été calcinée par le feu dans un incendie, tomba en poussière lorsqu'elle fut frappée de l'air. M. Castellani prit heureusement une copie de l'épithaphe avant la destruction totale de cette pierre. — La quatrième inscription est intéressante en ce qu'elle constate une servitude réelle accordée à titre gratuit sur un fonds particulier. Elle est tracée sur du travertin, en caractères courans d'une grande netteté; et paraît appartenir aux premiers temps de l'empire romain. — La cinquième, enfin, est pleine d'élégance champêtre, et reproduit avec fidélité les sentimens qui l'ont dictée. Rien n'est plus facile que de restituer le cinquième hexamètre; le quatrième peut se rétablir par des conjectures; quant au troisième, il faut en regarder la restitution comme à peu près impossible: d'autant plus qu'il renfermait probablement la désignation, soit de quelqu'autre qualité de la défunte, soit du nom de son mari, personnage non moins obscur que cette Myrsina elle-même; car on ne sait absolument rien ni de l'un ni de l'autre de ces deux époux. W.

58. NOUVELLE DÉCOUVERTE D'ANTIQUITÉS A LYON; NOTICE, par
M. ARTAUD.

Ces jours passés, M. Martin, marchand de meules, en faisant creuser les fondemens de sa maison, dans la rue Sainte-Colombe, à l'extrémité de l'Arsenal, a découvert des vestiges d'antiquités et des inscriptions qui offrent beaucoup d'intérêt pour l'histoire de Lyon; on y remarque des murailles, dont les unes, plus profondes, sont de construction romaine, les autres établies par-dessus, paraissent appartenir à des temps moins reculés. Ces dernières, d'une dureté excessive, faites entièrement avec du beton, nous portent à croire qu'elles ont servi de base au monastère de Saint-Michel dont la tradition et les historiens de cette ville nous ont conservé le souvenir. Tout près et joignant la rue Martin, nous avons cru reconnaître les fondemens du chevet de l'église consacrée au même Saint-Michel; on voit qu'elle a été assise sur de gros blocs de pierre de Choim, qui ont fait partie d'un édifice plus ancien. Ces cubes, assez mal assemblés, reposent, ainsi que les murs de l'ancien cou-

vent, tantôt sur des ruines, tantôt sur le gravier du Rhône, ce qui prouve que le tout a été fait sans beaucoup de soin et dans un siècle peu éclairé. En effet, on se rappelle que la fondation du couvent et de l'église de l'archange Saint-Michel a devancé celle de l'Abbaye d'Ainay. On la doit à Caretène, femme de Gonderic, mère de Gondebaud, roi de Bourgogne-vandale; cette princesse, d'une grande piété, s'était retirée dans ce pieux asile, pour élever dans la pratique des vertus sa petite-fille Clotilde, (1) dont l'esprit, la sagesse et la beauté la firent rechercher en mariage par notre grand roi Clovis. Il est assez remarquable de voir à Lyon la mère d'un roi féroce et impie, consacrer une église au saint que nos rois ont choisi pour être le protecteur du royaume, se faire religieuse dans le couvent qu'elle a fondé pour élever saintement son auguste fille, dont l'exemple devait porter le vainqueur de Tolbiac à asseoir les bases de la France chrétienne.

Caretène mourut dans son couvent de Saint-Michel en 506, âgée de 50 ans; son épitaphe curieuse nous a été conservée par l'historien Duchêne; Menestrier l'a reproduite dans son histoire consulaire avec des détails intéressans; on prétend que l'église de Saint-Michel fut rebâtie dans le XII^e siècle, par un prêtre nommé Gontran.

Feu notre docte confrère Tabard nous a conservé la copie d'un bas-relief de ce temps trouvé près de l'église que nous venons de nommer; elle représente J.-C. assis entre deux Anges, (Séraphin et Ruben). Dans notre ouvrage intitulé *Lyon souterrain*, nous avons parlé des différentes enceintes de la ville, nous avons dit que les murs du temps de Clovis se terminaient, d'un côté, à la rue Longue, de l'autre, à la petite rue Mercière; plus tard, ils furent portés vers les Jacobins, et dans le 14^e siècle, de la rue Sainte-Hélène à Saint-George. Ainsi, l'on voit qu'Ainay et Saint-Michel ont toujours été hors des remparts dans les temps anciens. Nous avons remarqué que le rond-point de cette dernière église, dont on ignorait le gisement, était orienté comme celui de la précédente, ainsi que l'étaient les temples des Romains, c'est-à-dire que le prêtre, en disant la messe, devait regarder l'Orient; son étendue ou plutôt sa lon-

(1) Perneti, Tom. I, p. 73. Les historiens ne sont pas bien d'accord sur ce point.

gueur paraît être semblable à celle de la dernière aile du bâtiment de l'Arsenal qui repose sur les fondations de celui qu'on appelait le Vieux-Arsenal. Là, se trouvent les traces d'un ancien cimetière, et quelques gens du voisinage racontent qu'on y a déterré, il y a 50 ans, un tombeau en marbre qu'on appelait *le tombeau de la Reine*. Parmi les blocs de pierre qu'on a retirés des fouilles de Saint-Michel, on a été assez heureux pour y rencontrer un chapiteau et deux autels ou bases antiques, d'un grand intérêt, ainsi qu'une médaille de Mammea, mère d'Alexandre Sévère, qui en détermine à-peu-près l'époque. Ces bases ont dû supporter les statues de deux personnages importants de *Lugdunum*. En voici la copie et la traduction.

C. APRONIO

APRONI

BLANDI FIL

RAPTORI

TREVERO

DEC. EIVSD. CIVITATIS.

N. ARARICO. PATRONO

EIVSDEM. CORPORIS

NEGOTIATORES. VINARI

LVGVD. CONSISTENTES

BENE. DE. SE...ENTI

PATR..

CVIVS. STATVAE. DEDICA

TIONE. SPORTVLAS

DED. NEGOT. SING. CORP. XV.

« A C. Apronius Raptor, fils d'Apronius Blandius citoyen de Trèves; décurion de la même ville, naute de la Saône, patron du même corps. Les marchands de vin résidans à Lyon, à leur patron qui a bien mérité d'eux, et qui, pour la dédicace de sa statue, a donné les sportules (ou repas d'usage), et à chaque négociant du corps XV deniers. »

Voici la seconde : (*Les lignes sont incomplètes vers la fin.*)

MINTHATIO. M. FIL

VITALL NEGOTIAT. VINARI

LVGVD. IN. KANABIS. CON

SIST. CVRATVRA. FIVSDEM

CORPOR. BIS. FVNCT. ITEM. C

Q. NAUTAE ARARE. NAVIG
 PATRONO. EIVSD. CORPORI
 PATRONO. EQ. R. I^{III} VIR. VTR
 CLAR. FABROR. LVGVD. CON
 SIST. CVI. ORDO. SPLENDIDIS.
 SIMVS. CIVITATIS. ALBENSIV
 CONCESSUM. DEDIT
 NEGOTIATOIRES VINARI
 IN. KANABIS. CONSIT. PATR
 OB. CVIVS. STATVAE. DEDIC
 TIONE. SPORTVL. X
 DEDIT

« A Minthatius Vitalis, fils de Marcus, marchand de Lugdunum, résidant sur la place du Marché au chanvre par deux fois de l'administration du même corps; lement quinquennal, naute naviculaire de la Saône et du même collège. Patron des chevaliers romains, des des Utriculaires, des Fabri faisant leur résidence à Lugd à qui l'ordre très-illustre de la ville d'Albs a donné le d siéger dans son sein, les marchands de vin du Marché a vre, à leur patron qui, pour la dédicace de sa statue, a les sportules et (XV) deniers à chaque assistant.

En étudiant ces deux inscriptions, on remarque qu'ell mention de la Saône et non du Rhône, ce qui semble an qu'elles n'étaient pas précisément au confluent des deux r l'une d'elles nomme le Marché au chanvre où d'en Minthatius, où résidait le corps des marchands de v Kanabis consistentes.) Ce marché, selon Menestrier, éta la place des Terreaux; effectivement, il y avait autrefo de cet endroit, le faubourg et la porte du Chenevier, e à considérer que tous les samedi, les gens de la campag portent encore leur chanvre pour le débiter sur la pl Saint-Pierre et dans la rue Sainte-Catherine, qui sont voisinage. En se figurant les traces du canal des Terreau le moyen âge, on peut se le représenter tel qu'il devait é temps des Romains. Il n'y a pas de doute qu'on y voyait continuellement des barques pleines de marchandises, qu vait y avoir de chaque côté un large quai pour la vente transports de vin, d'huile, de chanvre, etc.; qu'on y

aussi deux temples en face l'un de l'autre, le premier, consacré à Jupiter dépulseur, vers la rue Sainte-Catherine; le second, dédié à Vesta, sur l'emplacement du couvent de Saint-Pierre.

On avait trouvé à Lyon plusieurs monumens relatifs au corps des Utriculaires, mais je ne sais par quelle fatalité ils ont tous disparu. Menestrier cite l'inscription d'un nommé Quiguron de Lyon, originaire du Berri, qui, du Gourguillon, fut transportée à l'Ile-Barbe, dans la chapelle de Saint-Martin; il parle d'une seconde qui était dans la collection des Bellièvre, au jardin de la Trinité; d'une troisième concernant Derimanus, citoyen de Vienne, résidant à Lyon; Maffei et Calvet en produisent une quatrième relative à un Catus Driburon, qui fut trouvée à Fourvières. Reinesius rapporte celle d'un Arrius, utriculaire honoraire à Lyon. Il y en avait une sixième dans l'hôtel de la Valette. Montélimart en possède une septième de Lugdunum, sur la place du Mai; il en existe une huitième fragmentée sous la troisième arche du pont de pierre, et Menestrier parle enfin d'une dernière qui a beaucoup de rapport avec celles qu'on vient de découvrir; il la désigne sur une urne à la tête du pont de Saint-Barthélemy à Rome; elle fait mention d'un C. Sentius Regulianus qui était aussi du nombre des marchands d'huile et de vin résidans à Lyon, dans le Marché au chanvre (*in canabis*); il était chevalier romain, naute de la Saône, sevir curateur et patron des corporations auxquelles il appartenait. C'est d'après cette inscription, où l'on trouve le mot LVGV DVNVM et ensuite *Lugdunum*, que Menestrier a établi son système de deux villes de Lyon dans la même enceinte; la première bâtie sur la montagne de Fourvières; la seconde dans la partie basse et sur la colline Saint-Sébastien. C'était à *Lugdunum*, dit-il, que trafiquait Regulianus, et c'était à *Lugdunum* que demeuraient les Augustaux, à cause que c'était de ce côté qu'était le temple de Rome et d'Auguste. Pour montrer le peu de solidité de cet échaffaudage, il faut nous rappeler que la table Claudienne, découverte sur la colline Saint-Sébastien, porte le mot *Lugdunum*; que *Lugdunum* (*in canabis*) était dans la ville basse, et que nos deux inscriptions trouvées autour du temple d'Auguste, nous offrent, par trois fois, ce mot écrit de même. Convenons donc que Lyon s'appelait indifféremment *Lugdunum* ou *Lugdunum* par syncope et par l'habitude que l'on a de simplifier

les mots trop compliqués. Le corps des mariniers utriculaires de *Lugdunum* était lié au génie militaire et au négoce avec les Nautes, les Fabri, les Centonarii, Dendrophori, etc. Personne n'a mieux démontré les fonctions de cette compagnie que le docteur Calvet d'Avignon : il a prouvé qu'elle n'était point relative à des joueurs de cornemuse, mais à des bateliers qui transportaient les marchandises dans des outres, ou qui établissaient des ponts avec ces sortes de peaux remplies de vent. Il paraît que la ville d'Albs (*Alba Helviorum*) avait des rapports avec notre collège d'utriculaires et qu'elle fit à Minthatus, leur chef, l'honneur de l'agréger à l'ordre des Décumans, c'est-à-dire au sénat des Helviens.

On sait que les corporations d'ouvriers, instituées par Numa, furent souvent abolies, attendu qu'elles étaient regardées comme suspectes ou dangereuses ; ce ne fut que sous Alexandre Sévère que ces compagnies furent rétablies dans leur ancien droit ; cette époque et la médaille dont nous avons parlé peuvent nous donner à-peu-près la date de nos deux inscriptions. Nous avons dit dans notre mémoire sur l'autel d'Auguste, qu'une statue équestre et un édifice sacré avaient été élevés sur les bords de la Saône, là où se trouve l'ancien couvent de Sainte-Claire : nous avons lieu de penser que les statues honoraires des nautes de cette rivière étaient placées autour de ce temple antique, et que celles des nautes du Rhône étaient érigées sur l'autre rivage, vis-à-vis le même monument. En faveur de cette dernière opinion, nous pourrions citer l'inscription de Sabinianus trouvée dans le terrain de Saint-George, etc. (1). Les moulures de nos deux bases ayant été taillées ensuite sur les côtés, il paraît qu'après avoir servi à des statues, on les aura employées à l'église de Carcène ; les Sarrazins ayant renversé cette même église, on aura bâti sus ces matériaux du temps de Charlemagne et encore long-temps après. On voit enfin, par nos deux inscriptions, que les négocians de Lyon, dignes des plus hauts emplois, étaient quelquefois, comme les plus hauts personnages, honorés d'une statue : bien différens du portrait peu flatteur que Cicéron fait de ceux de son temps (2), ils ont toujours fait le négoce en grand et mérité l'estime des nations avec qui ils ont travaillé. « On

(1) Voyez notre Musée Lapidaire.

(2) Cicero de offic., lib. I, cap. 42.

pourrait, dit Pernetti, faire un article assez glorieux pour cette ville et son commerce, des maisons considérables du royaume qui ont été étayées du côté de la fortune par des héritiers des négocians de Lyon qui leur ont porté de grandes richesses. Les Polignac, les Brissac, les Tessé, en sont des preuves bien récentes. Au reste, c'est à notre savant confrère M. Cochard, qui s'est occupé avec succès de l'histoire du commerce de Lyon, à nous faire connaître les fastes de sa grandeur et de sa bonne renommée depuis son origine jusqu'à nos jours. A.

59. SPISSOR MÉDALEÏ I MONIETT NAKHODIATSCHESSIA V MINTZ-KABINETTÉ IMPÉRATORSKAGO MOSKOVSKAGO OUNIVERSITITA. — État des médailles et monnaies qui se trouvent dans le cabinet des médailles de l'Université impér. de Moscou. 81 p. in-8°. Moscou, 1826.

60. MÉDAILLES SASSANIDES; PAR M. FRÆHN.

Le conseiller d'état Fræhn a découvert récemment, dans la magnifique collection de médailles du conseiller de Reichel, un joyau de la dynastie des Sassanides. C'est une médaille d'argent de Narses, 7^e. roi de Perse de la dynastie de Sassan, dont jusqu'à présent on ne connaissait aucun monument numismatique. La face représente le buste du roi; les cheveux sont tombans, réunis en sept tresses et surmontés d'une petite couronne à crans très fins. La légende est écrite en anciens caractères pehlew et signifie : le serviteur d'Ormuzd, l'excellent Narschi, le roi des rois d'Iran, rejeton des dieux du ciel. Le revers représente un autel sans ornemens, et consistant en une colonne élevée, sur lequel brûle le feu sacré. A gauche de celui-ci, une petite figure qui est vraisemblablement le *Ferwer* ou Génie du roi, et à droite une autre qui représente peut-être la fameuse coupe de Dschemchid. Légende marginale de droite : *Narschi*, et de gauche : *le Divin*. La date de cette médaille doit se trouver entre 296 à 303 ans avant J. C., période pendant lequel Narses a régné. (*Leipzig. Literat. Zeitung*; avril 1829, p. 645.) G.

61. A NUMISMATIC ATLAS OF ANCIENT HISTORY, etc. — Atlas numismatique de l'histoire ancienne, comprenant une suite de
G. TOME XIII. 6

360 médailles grecques de rois, disposées d'après le
d'une charte historique, et lithographiées par Benja
Richard GREEN.

Cet ouvrage est accompagné d'une description imprimé
se vend ou arrangé dans une boîte dont le prix est de 2 liv
15 sh., ou sur toile vernie; prix, 3 liv. st. 3 sh.; Londres, 1
Priestley and Weale, etc.

62. MÉDAILLES IMPÉRIALES DE CONSTANTINOPLE.

Vers la fin de 1826 on a trouvé sous la terre Nedre-Str
berg en Norvège 14 médailles d'or. La pierre qui les couvrait
d'une grosseur telle qu'on ne put la déplacer qu'en la bris
Ces médailles, qui ont la grandeur de ducats danois sont,
près l'examen qu'en 'a fait le professeur Steenbloch, des
dailles de Constantinople, du dixième siècle. Deux de ces
dailles qui appartiennent au commencement de ce dix
siècle, représentent sur le front Jésus-Christ, assis et tenant
la main un livre avec cette inscription : J. H. S. X. R. S.
regnantium autour; sur le revers on voit les bustes de deux e
reurs avec la cuirasse et la croix, et cette inscription : *Ro*
et Xristofu Augg. (Romanus et Christophorus Imperato
Les 12 autres médailles, qui sont du milieu du 10^e siècle,
seront surtout des deux premières par l'inscription qu'on
sur le revers : Constant et Roman Augg.—Elles sont bien
servées, et il est facile de lire les inscriptions. Peut-être
viennent-elles de Croisés ou d'individus qui étaient au
vice des empereurs. (*Leipzig. Literat. Zeitung*; août 1
p. 1618.) C. R.

63. RAPPORT A L'ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BEL LETTRES, sur le concours du prix de numismatique; M. RAOUL-ROCHETTE. (29 mai 1829.)

Dans le cours des 5 années que l'Académie avait fixées
la durée de ce concours, plusieurs ouvrages ont été pu
entre lesquels il n'a pas été difficile à la Commission de
le choix qu'elle doit soumettre au jugement de l'Académi
dont elle se bornera à faire connaître brièvement l'objet, l
ture et le mérite.

M. le baron Marchand, qui paraît avoir formé à Met

collection considérable de monnaies romaines, a continué de mettre au jour, dans une suite de *Lettres numismatiques*, plusieurs des monumens les plus rares ou les plus curieux, qui se rapportent à une période généralement trop négligée, à celle du Bas-Empire.

Un autre antiquaire, fixé pareillement dans une de nos provinces où abondent les monnaies grecques et romaines, et qui a profité de cette heureuse circonstance pour former une belle collection de médailles antiques, M. le marquis de Lagoy, a publié, à Aix en Provence, un *Essai sur les médailles de la Grande-Bretagne en général, et en particulier sur celles de Cunobelinus, roi de ce pays* (1). Le résultat de ce Mémoire intéressant est de restituer à un pays que la plupart des antiquaires, entraînés par l'autorité d'Eckhel, avaient déclaré dépourvu de monnaie nationale, toute une classe de monumens qu'on croyait appartenir à la Gaule; et ce résultat, important pour l'histoire et pour la numismatique, semble de plus en plus confirmé par l'apparition fréquente de cette sorte de médailles sur le sol actuel de l'Angleterre, et par leur excessive rareté sur celui de la France.

Les études numismatiques ne peuvent se passer de la vue des monumens mêmes sur lesquels elles s'exercent. C'est ce qui rend ces études si rares dans nos provinces, qui manquent presque absolument de collections de ce genre, ou ce qui les circonscrit dans le domaine de la numismatique romaine, la seule dont les monumens s'y montrent en plus ou moins grande abondance. Il n'y a donc qu'un goût décidé pour cette classe de monumens antiques, favorisé par des voyages ou par des circonstances particulières, qui puisse mettre un antiquaire, ou un simple amateur, à même de former de grandes collections numismatiques, et de s'en servir pour ajouter de nouveaux faits à la science de l'antiquité.

C'est dans ce cas que se trouvait feu M. Allier de Haute-roche, qui eût mérité sans doute de recevoir un des premiers le prix qu'il a fondé lui-même, et qui, par les deux disserta-

(1) In-4°, pages 1-20, 1826, avec une planche gravée. Ce mémoire est rédigé par le fils de M. de Lagoy, qui, d'après l'honorable exemple qu'il trouve dans sa propre famille, promet à sa province et à la science un digne successeur des Peiresc et des Lauris Saint-Vincent.

tions qu'il avait publiées sur une *médaillon de Sapho d'Érèse* (1) et sur une autre *monnaie inédite de Polémon I*, roi de Pont (2), avait montré tout ce qu'on pouvait attendre en ce genre de connaissances archéologiques, de son savoir et de son expérience. Il n'avait pas, du reste, servi moins utilement la science à laquelle il avait consacré toutes ses facultés, en formant une collection de médailles grecques, dont la *Description*, rédigée, après la mort de M. Allier de Hauteroche, par M. Dumersan, premier employé au Cabinet des médailles de la Bibliothèque du Roi, et accompagnée de seize planches gravées (3), est un monument précieux du goût éclairé qui avait présidé à la formation de cette collection, et en même temps l'une des publications qui ont dû fixer l'examen de la Commission.

Une distinction particulière était due au travail de M. Ed. de Cadavène, qui a publié en 1828 un *Recueil de médailles grecques inédites* (4), rassemblées en grande partie par lui-même pendant sept années de voyages ou de séjour dans la Grèce, et qui a répandu des lumières sur plusieurs points de la géographie numismatique grecque, en réformant quelques attributions vicieuses et en en proposant de nouvelles. La Commission aurait à regretter de ne pouvoir proposer cet ouvrage au suffrage de l'Académie, si des travaux plus importants encore n'avaient déterminé son choix.

A la tête des personnes qui ont aidé de toute manière aux progrès de la science numismatique, figure depuis cinquante années le nom de M. Cousinéry, correspondant de l'Académie. Ce nom, souvent cité dans l'immortel ouvrage d'Eckhel, a reçu ainsi le témoignage de considération le plus flatteur qu'il pût recevoir peut-être d'aucune part et à aucune époque. M. Cousinéry a récemment ajouté aux titres que lui avait acquis depuis si long-temps son zèle à recueillir et à expliquer les monnaies antiques, en publiant un *Essai historique et critique sur les monnaies d'argent de la ligue achéenne, accompagné de recherches sur les monnaies de Corinthe, de Sicyone et de Car*

(1) Notice sur la courtisane Sapho, etc., pages 1-20, in-8°. Paris, 1822.

(2) Mémoire sur une médaille anecdote de Polémon I, roi de Pont, pages 1-26. Paris, 1826, in-8°.

(3) In-4°, pages I-XII et 1-140. Paris, 1829.

(4) In-4°, pages I-X, et 1-260. Paris, 1828, avec cinq planches gravées.

thage (1). Bien que la Commission soit loin d'adopter toutes les opinions énoncées dans ce travail, ce n'en est pas moins, à ses yeux, un Mémoire fort important, où beaucoup de monumens nouveaux sont publiés, et un plus grand nombre encore de monumens déjà connus, restitués à leur véritable patrie. La Commission est d'avis que l'auteur a pu considérer des monnaies différentes d'âge et de fabrique sous un point de vue trop systématique, en les rapportant à une même époque historique, mais sans que ce système, plus ou moins fondé en lui-même, diminue rien du mérite des recherches particulières et des nombreux et curieux aperçus qui s'y trouvent semés.

Un mérite d'un autre genre recommande les ouvrages que M. Mionnet, conservateur-adjoint du Cabinet des Médailles et Antiques de la Bibliothèque du Roi, a soumis au jugement de l'Académie. Ce sont deux volumes de la deuxième édition de l'ouvrage intitulé : *De la rareté et du prix des médailles romaines*, et un troisième volume de Supplément à la *Description des médailles grecques et romaines du Cabinet du Roi*, dont il avait paru huit volumes. On sait quelle est la nature des travaux de M. Mionnet, et il n'est sans doute pas besoin d'entrer dans de longs détails à ce sujet : sans être proprement scientifiques, ces travaux ont cependant contribué utilement aux progrès de la science, en déterminant, avec autant de justesse et d'exactitude que possible, la valeur nécessairement très-variable des monumens eux-mêmes, en en répandant le goût, et surtout en en prévenant la destruction.

D'après les considérations qui viennent d'être exposées, et d'après le genre de mérite divers des travaux de MM. Mionnet et Cousinéry, la Commission croit devoir proposer à l'Académie d'accorder à MM. Mionnet et Cousinéry une médaille d'or de la valeur de 200 fr. (L'Académie a adopté les conclusions de ce Rapport.)

64. MÉMOIRE SUR DEUX MONNAIES DE LUCQUES, par le chanoine JULIUS MANCINI DE CASTELLO. (*Giornal. arcad.*; déc. 1826, vol. xcvi, p. 329.)

Parmi les médailles expliquées par Muratori, ne se trouvent pas deux pièces d'argent qui peuvent répandre quelque lumière sur l'histoire du moyen âge. La première porte, d'un

(1) in-4°, pages I-VIII, et 1-192. Paris, 1825, avec sept planches gravées.

côté, *Luca* au centre, et Chorradius en légende. Sur le revers sont deux T joints ensemble vers le milieu du jambage par un tiret horizontal : c'est le monogramme d'Othon; autour, on lit *imperator*. Il est probable, vu la nature des caractères, qu'il est question ici de Conrad I^{er} à qui le titre d'empereur paraît avoir été commun avec Othon.

L'autre monnaie est celle des marquis de Toscane. On discute sur le point de savoir si ces marquis avaient ou non le droit de battre monnaie. Muratori a tranché fort légèrement cette question, et a décidé que, dans le moyen âge, il n'exista jamais de monnaie fabriquée dans cette partie de l'Italie; déduisant son assertion précipitée de ce que Charlemagne avait défendu aux princes de Salerne et de Bénévent de battre monnaie autrement qu'à son effigie; il doit pourtant savoir que les marquis de Suze mettaient leur nom sur les monnaies qu'ils faisaient frapper. Mais ici les faits parlent d'eux-mêmes; il est certain que le musée de Lucques possède deux pièces de monnaie d'Hugues, marquis de cette ville. Une autre pièce d'argent, frappée à Lucques, a été trouvée dans le territoire de Tifern. D'après cela, nous croyons volontiers au témoignage des personnes qui affirment avoir vu et possédé des pièces de monnaie portant les noms d'Adalbert et de Boniface, marquis de Lucques; car, dès qu'il en existe seulement une, il peut en avoir existé mille.

W.

HISTOIRE.

65. MEMOIRS OF ZEHIR-ED-DIN-MUHAMMED BABER, etc. — Mémoires de Zehir-ed-din-Mohammed Baber, empereur de l'Indoustan, écrits par lui-même en jaghatai-turk, et traduits, en partie, par J. LAYDEN, écuy., en partie, par Will. ERSKINE, écuy.; avec des notes et une introduction géographique et historique, une carte des pays situés entre l'Oxus et l'Iaxarte, etc. Londres, 1826. (*Edinburgh Review*; juin 1827, n° xcl, p. 47.)

Cet ouvrage curieux, et d'une belle exécution, contient le récit fidèle de quelques centaines de batailles, de sièges et de

y rattachent. « Et, dit le journal écossais, il ne serait pas facile, à notre avis, de prouver que nous soyons plus sages pour avoir maintenant l'oreille frappée de cette multitude de noms et de faits. »

Barbur-ud-din-Mohammed, surnommé *Baber* ou le *Tigre*, un des descendants de Gengis-Kan et de Tamerlan. Quoiqu'il eût hérité que du petit royaume de Ferghana, en Boukharie, il régna néanmoins sur le Delhi et la plus grande partie de l'Indoustan, qu'il avait conquis, et transmit le magnifique empire du Mogol à ses illustres descendants Akber et Aureng-Zeb. Né en 1482, il mourut en 1530. Bien qu'il eût presque toujours les armes à la main, c'était cependant un homme sage et civilisé : il était poète élégant, scrupuleux même à l'égard du goût et la pureté du langage, observateur curieux des forces productives de tous les pays où il portait ses pas, grand admirateur des beautés de la nature, et, tout guerrier qu'il était, aimant le vin avec passion. Clément, libéral, doué d'un esprit pénétrant et d'un caractère ouvert, on pourrait, sous bien des rapports, le comparer à Henri IV.

La préface du livre contient une notice savante sur la langue persane, dominante dans l'Asie centrale, et dont le dialecte à Constantinople, est un des plus corrompus. On trouve, en outre, de bonnes corrections pour l'ouvrage de Barbur, relatif aux institutions de Timur, et une exposition de méthode suivie par les traducteurs, avec l'indication des sources auxquelles ils ont eu recours.

trées limitrophes au nord et à l'ouest. Les Turcs sont établis dans les pays situés au nord et à l'ouest de l'Inde et de la Perse propre, et s'étendent jusque vers la partie sud-ouest de l'Europe. Entre ces deux peuples se trouvent les Mongols.

Les Turcs, les Mandchoux et les Mongols, quoique appartenant à la même nation, parlent, à ce qu'il paraît, des langues entièrement différentes. La dénomination générique de *Tartares* ou *Tatars*, sous laquelle on désigne communément ces peuples, en Europe, paraît ne convenir à aucun d'eux, mais être particulière à une petite tribu de Mongols. M. Erskine pense que les Huns, qui désolèrent l'Europe sous la conduite d'Attila, étaient de la race mongole; ce savant ne doute pas que Gengis-Kan, le fameux conquérant, ne fût un de ses descendants. Cependant, cette famille se confondit par des mariages avec celles des princes turcs. De ces deux races royales réunies, sortit Timur ou Tamerlan, dont la famille, quoique issue de Gengis, était depuis long-temps établie dans le royaume turc de Samarkand. Au reste, les mémoires de l'illustre Baber, descendant de Timur, annoncent un vrai Turc, pour le langage, les mœurs, le caractère et les préjugés. W.

66. MŒURS, COUTUMES ET RELIGION DES YEZIDIS, peuple de la Mésopotamie. (*Orient. Herald*; mars 1825, Vol. 4, p. 318).

Les Yezidis vivent, pour la plupart, sous des tentes noires, faites de tissu de poil de chèvre, et entourées de claies de roseaux et d'épines enlacées d'une manière très-serrée. Ces tentes forment tantôt des carrés, tantôt des parallélogrammes; différant en cela de celles des Turcomans qui sont rondes comme une tour. A la manière des Arabes, ils ne vont que par tribus pour leur plus grande sûreté, et dressent leurs tentes en rond, laissant l'intérieur vide pour leurs troupeaux, de sorte que, ni les voleurs, ni les bêtes sauvages, ne peuvent enlever les bestiaux pendant la nuit sans passer entre les tentes. En hiver ils habitent de préférence les montagnes; mais aussitôt que les approches de l'été se font sentir, on les voit descendre en foule comme des essaims d'abeilles, et chercher les riches pâturages des plaines de l'Asie. Ils choisissent, pour s'établir, les rives des fleuves et des ruisseaux, comme fournissant à leurs troupeaux une nourriture plus abondante; mais ils restent rarement quinze

jours dans le même lieu : ils vont à la recherche de nouveaux pâturages, qu'ils ne trouvent pas quelquefois avant le sixième ou le septième jour. C'est ainsi que vit, dans le cœur de l'Asie, une petite nation composée d'environ deux cent mille âmes.

Les Yezidis ont la réputation d'être voleurs, cruels et inhospitaliers : notamment la tribu qui habite la montagne de Singiar. Cette tribu peut mettre sur pied une armée de 6000 hommes, outre un corps de cavalerie armé de lances. Il se passe à peine un an sans que quelque grande caravane soit dépouillée par cette horde de brigands, qui a même soutenu plusieurs guerres contre le pacha de Bagdad ; guerres qui ont été plus souvent terminées par l'or que par les armes. Ils massacrent impitoyablement leurs prisonniers, et quand un Mahométan tombe entre leurs mains, ils le font mourir dans les plus affreuses tortures. Les Yezidis établis en grand nombre sur les bords du Zab, où ils ont beaucoup de villages, s'adonnent à l'agriculture, sont riches en troupeaux, et ont plus d'humanité que ceux du Singiar.

Leur vêtement ressemble à celui des Turcs, excepté que leur chemise n'est pas fendue par devant ; mais elle a seulement, en haut, une ouverture ronde, assez grande pour passer la tête ; cette différence provient de l'opinion superstitieuse, qu'il y a dans le cercle quelque chose de mystérieux : car ils prétendent qu'un large anneau d'or et de feu descendit du ciel sur le cou du Scheikh-Adi, restaurateur de leur religion, après que celui-ci eut jeûné pendant quarante jours. Leurs Fakirs, ou moines, qui se marient, et ont même quelquefois deux femmes, sont habillés de noir ; et leurs épouses portaient encore, il y a quelque temps, la chemise bleue, en usage parmi les femmes des Bédouins, et la préféraient à la blanche, comme se conservant plus long-temps propre. Voici la cause qui fit tomber en désuétude la chemise bleue. Le chef des Yezidis a un ministre confident ; appelé *Kotchek*, avec lequel il délibère sur toutes les affaires. Le *Kotchek* donne aussi des avis à tous ceux qui le consultent, et se croit l'oracle de sa nation. Il prétend recevoir en songe des révélations particulières ; et une fois il lui fut déclaré que les chemises bleues portaient malheur et déplaisaient à Satan. D'après cela, il annonça à toutes les tribus que le bleu était une couleur défendue, et que ceux qui tenaient à être sau-

vés devaient la quitter sur-le-champ, pour porter le blanc. De puis ce temps, l'obéissance des Yezidis fut si scrupuleuse sur ce point, que si quelqu'un d'eux logeait par hasard chez un Turc, ou chez un Chrétien, il aimait mieux endurer le froid le plus rigoureux plutôt que de se couvrir d'une étoffe bleue.

Leur extérieur a quelque chose de hideux ; jamais ils ne coupent leurs cheveux, ni ne rasent leur barbe ; on en voit assez souvent à Mosul, dont la bouche est entièrement cachée par leurs moustaches. Leur nourriture est fort grossière, ils aiment le vin avec passion, et en boivent avec excès, afin de témoigner, dit-on, leur mépris pour Mahomet et ses commandements. Michel Lefebvre dit que, dans l'ivresse, ils ne sont pas dangereux et n'éclatent pas en blasphèmes comme la plupart des Chrétiens, mais qu'ils chantent à haute voix, s'embrassent les uns les autres, et se font mille protestations d'amitié. Le même voyageur ajoute cependant qu'ils sont fort gourmands, et qu quand ils sont conviés à un repas, ils se précipitent vers la meilleure place et s'en emparent, de peur qu'un autre n'en prenne possession avant eux. Une fois qu'ils sont à table, rien ne saurait les en faire sortir ; ils mangent jusqu'à ce qu'ils n'en puissent plus et s'endorment sur leur siège. Dès qu'ils sont éveillés, ils se remettent à manger, puis encore à dormir, et passent souvent ainsi vingt-quatre heures de suite. Leurs hôtes ne peuvent s'en débarrasser qu'en faisant serment que toutes leurs provisions de bouche sont entièrement épuisées. Alors chacun se retire en souhaitant au maître de la maison toutes sortes de prospérités, et se met en quête d'un autre repas. Il est à remarquer que, chez ce peuple, le vin est souvent nommé *Sang de Jésus-Christ*. Lorsqu'on engage quelqu'un à boire, on l'excite en lui disant : *Allons, prenez cette coupe du sang de Jésus-Christ*. La personne qui reçoit la coupe, quoique supérieure à celle qui la lui présente, baise la main de celle-ci, et lui fait une profonde salutation en croisant les bras sur sa poitrine.

Un des témoignages de la vénération des Yezidis pour le christianisme, consiste à baiser les murailles et les portes des couvens, et à ôter leurs souliers quand ils y entrent, dans l'espoir de se rendre favorable le saint auquel le monastère est dédié. Leur arrive-t-il, pendant une maladie, de rêver de voir

on songe quelqu'un de ces lieux saints, ils ne manquent jamais, dès qu'ils ont recouvré la santé, de porter aux moines des offrandes d'encens, de cire ou de miel, dans la persuasion que ces religieux doivent avoir contribué à leur rétablissement. Ils ont aussi un grand respect pour les reliques, et attachent un si haut prix aux vieilles chemises jetées au rebut par le chef de leur religion, qu'ils en achètent une jusqu'à 40 piastres, pour s'en faire un drap mortuaire; et ils sont sûrs, étant ainsi enveloppés, de recevoir un bon accueil dans l'autre monde.

Niebuhr était persuadé que les Yezidis n'adoraient ni n'invoquaient le Diable, mais qu'ils reconnaissaient un seul Dieu créateur de l'univers et bienfaiteur des hommes. Ce voyageur observe néanmoins qu'ils n'osent ni prononcer ni entendre prononcer le nom de Satan. Hyde rapporte que lorsque des Chrétiens ou des Musulmans de Mosul rencontrent un Yezidi sur la place du marché, ils décrivent sur la terre un cercle autour de lui; la superstition lui faisant regarder comme impossible de franchir ce cercle, à moins que quelqu'un ne dissipe le charme qu'il y croit attaché; il y reste enfermé, et pendant ce temps-là, on fait retentir à ses oreilles le nom de Satan : ce qui est pour lui un cruel supplice. Les Yezidis regardent le Diable comme un être disgracié, mais qui peut rentrer en faveur d'un moment à l'autre. C'est pourquoi il leur semble très-imprudent de se permettre contre lui des malédictions qu'il n'oubliera pas et dont il peut se venger un jour. Ils s'inclinent devant le soleil levant; c'est ainsi qu'ils commencent leur prière du matin; ils prient toujours, la face tournée vers l'orient, et jeûnent, suivant Niebuhr, trois jours par an. Lorsque quelqu'un veut être enterré près de quelque lieu sacré, ils ont coutume, tandis qu'on descend le corps dans la tombe, de faire entendre des hymnes à l'honneur de Jésus-Christ et de la Vierge, en s'accompagnant sur la guitare. Il leur est défendu de pleurer la mort d'un Fakir, puisque ces religieux sont sûrs d'aller au ciel; de sorte qu'au lieu de larmes et de lamentations, qui paraîtraient criminelles, ils témoignent de la joie et dansent en signe d'allégresse.

Les Fakirs ont quelques rapports avec les Brahmanes : ils ne peuvent répandre le sang d'aucun animal, fût-ce un insecte, même une puce. Ils prennent garde, en marchant, d'écraser

une fourmi ou d'autres petits animaux. Cependant, ils ne se font pas scrupule de manger la chair d'un animal tué par un autre. Ils ont une idée de la transmigration des âmes, et croient à la résurrection des morts. Ils achètent leurs femmes. Le prix moyen d'une fille était, du temps de Lefebvre, d'environ 1,200 francs. Ils préfèrent de prendre des femmes dans leur parenté espérant les avoir à meilleur marché; et celui qui a une sœur la donne ordinairement en échange contre une femme. Ils peuvent obtenir le divorce quand ils veulent vivre en ermites, ou parvenir à la dignité de chef de Fakirs, laquelle est incompatible avec la polygamie. W.

67. MONUMENS DES GRANDS-MAÎTRES DE L'ORDRE DE SAINT-JEAN DE JÉRUSALEM, publiés par M. le vicomte L. F. de VILLENEUVE-BARGEMONT. In-8°. 2^e livraison. Paris, 1829; Blaise. Planches lithogr.

A cette seconde livraison, qui complète le premier volume, se trouve jointe une *Introduction historique* sur l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Dans ce morceau bien écrit, l'auteur s'attache à rappeler les exploits guerriers des chevaliers, les services qu'ils ont rendus à l'humanité et à la religion chrétienne, la haute considération dont ils jouissaient dans les cours de l'Europe; il déplore la situation précaire dans laquelle on laisse aujourd'hui languir cet ordre, et l'indifférence qui accueille les propositions tendant à son rétablissement; enfin, il fait des vœux pour que les hospitaliers recouvrent le rang qu'ils occupaient jadis et les honneurs qui leur étaient rendus. M. de Villeneuve divise en trois classes les monumens des maîtres ou grands maîtres : la première comprend ceux qui ont existé à Jérusalem, à Ptolémaïs, à Margat et en Chypre, et dont les traces ont entièrement disparu; la seconde embrasse les tombeaux élevés à Rhodes; la troisième contient les mausolées qui décoraient l'église de St. Jean, à Malte.

Après Dieudonné de Gozon, mort subitement en 1353, le magistère fut déferé à Pierre de Cornillan, chevalier de la langue de Provence et grand-prieur de Saint-Gilles. Le pape Innocent VI lui ayant ordonné de transférer le chef-lieu de l'ordre en Asie, dans les contrées occupées par les Mahométans, il répondit qu'il convoquerait le chapitre général à ce sujet. Q

peut croire que le chagrin que lui causa cette injonction du pontife le conduisit au tombeau. Toujours est-il qu'il mourut dix-huit mois après son avènement.

Il eut, en 1355, pour successeur, Roger de Pins, issu d'une famille qui avait déjà donné un grand-maître à l'ordre de St.-Jean. Les statuts de l'ordre avaient toujours été jusqu'alors rédigés en français; Roger les fit traduire en latin afin qu'on ne pût se dispenser de les observer, faute de les comprendre.

Raymond Béranger, qui le remplaça en 1365, recommença avec une nouvelle vigueur la *guerre sacrée* (c'est-à-dire contre les Sarrasins), qui s'était ralentie sous ses prédécesseurs. Ligué avec le roi de Chypre, il assiégea et prit d'assaut Alexandrie, qui fut pillée et incendiée pour la plus grande gloire de Dieu. Il paraît que, tout en prenant les intérêts de la religion, les Chrétiens ne négligeaient pas les leurs; car, après avoir mis à feu et à sang la capitale de l'Égypte, ils « ne s'éloignèrent qu'en emmenant un butin immense. » La prise de Tripoli, qui eut lieu deux ans après, mit le comble à la haine et à la fureur des Musulmans, qui résolurent de s'emparer de Rhodes. Béranger fit vainement un appel au dévouement des commandeurs. Le pape Grégoire IX convoqua une assemblée à Avignon; on y fit de sages réglemens, que le manque de ferveur et d'obéissance rendirent à peu près nuls.

A Raymond Béranger, mort en 1374, succéda Robert de Julliac, qui fit des réformes salutaires, et eut un magistère assez paisible malgré les immenses préparatifs de guerre que fit Soliman contre l'ordre des Hospitaliers.

Ferdinand d'Hérédia, frère puîné du Grand-Justicier d'Aragon, fut promu, en 1376, à la dignité de grand-maître, sur le déclin d'une vie pleine d'aventures dont l'espace ne nous permet pas d'entretenir le lecteur. S'étant joint aux Vénitiens pour reprendre Patras, que les Turcs avaient enlevé à la République, il monta le premier à l'assaut malgré son grand âge, et termina par ce coup hardi un siège dont la longueur irritait son impatience. Il tomba peu de temps après dans une embuscade et fut fait prisonnier. N'ayant pas voulu que sa rançon fût payée des deniers de l'ordre, il souffrit une dure captivité; mais il fut racheté trois ans après par sa famille, et retourna à Rhodes en 1381. Le schisme qui, à cette époque, divisait l'église ca-

thologique, produisit une scission parmi les Hospitaliers, dont les uns se déclarèrent pour le pape de Rome, les autres pour celui d'Avignon. Les dissidens prononcèrent la déchéance d'Hérédia, et élurent grand-maître Richard Capracioli, prieur de Capoue; mais la nécessité de résister à Bajazet, qui menaçait l'île de Rhodes, réunit la plus grande partie des chevaliers contre l'ennemi commun.

Philibert de Naillac, 32^e grand-maître, fut élu en 1396. C'est cette même année que se livra la célèbre bataille de Nicopolis, si fatale aux Chrétiens, et à l'ordre de Saint-Jean en particulier. Bajazet profita de sa victoire pour mettre la Merée à feu et à sang; mais il fut lui-même bientôt après vaincu et fait prisonnier par Tamerlan, qui, à la tête de hordes innombrables de Tatares, parcourait l'Asie et renversait tout ce qui s'opposait à son passage. L'île de Rhodes n'avait rien à craindre de ce dernier conquérant, qui n'avait point de marine; mais Smyrne, qui appartenait aussi aux Hospitaliers, devint sa proie et fut le théâtre d'un affreux carnage; quelques chevaliers seulement parvinrent à se sauver. Tamerlan, rappelé dans ses états par une invasion d'Indiens, ne songea plus à inquiéter l'ordre Saint-Jean. Peu de temps après, le sultan d'Égypte envoya demander la paix au grand-maître, qui l'accorda et en dicta les conditions. Le concile de Bise, assemblé en 1409, voulant mettre un terme au schisme par l'élection d'un troisième pape, ne fit qu'augmenter le trouble et la discorde dans l'Église, et, par suite, dans l'ordre des chevaliers de Rhodes. Enfin, le concile de Constance ayant reconnu Martin V pour Souverain-Pontife, la paix et l'harmonie se rétablirent promptement. Philibert de Naillac mourut en 1421, emportant les regrets universels, et fut remplacé par son lieutenant Antoine Eluyian.

Alors, Mahomet, fils et successeur de Bajazet, marchait de conquêtes en conquêtes et menaçait l'Europe. Seifeddin, sultan d'Égypte, avait conquis l'île de Chypre, et portait ses vues sur celle de Rhodes, qu'il n'osa pas toutefois encore attaquer. Cependant le trésor de l'ordre était épuisé; un chapitre général fut convoqué pour remédier au délabrement des finances; de nouveaux réglemens furent ajoutés aux statuts déjà existans; mais, malheureusement, dit M. de Villeneuve, l'expé-

rience atteste que les plus sages mesures ne résistent pas à l'action du temps.

La valeur guerrière de Jean Bonpar de Lastic réunit les suffrages sur sa tête après la mort d'Antoine Fluvian. Il était d'usage, qu'à la mort de chaque chef des Hospitaliers, ceux-ci repussent un don de trois écus : on peut juger du nombre des guerriers qui portaient la croix de Saint-Jean-de-Jérusalem en 1437, puisque, pour payer cette singulière aumône, on fut obligé d'emprunter 13,000 florins d'or au nom du nouveau grand-maître. — Dix-huit galères sarrasines parurent tout-à-coup devant Rhodes le 24 sept. 1440; la bonne contenance des chevaliers de l'Hôpital imposa tellement aux Musulmans, que ceux-ci n'osèrent pas les attaquer et se retirèrent même avec perte devant les Chrétiens, qui avaient pris l'offensive. Une trêve fut conclue avec l'intention, de part et d'autre, de la rompre le plus tôt possible. Les Égyptiens équipèrent une flotte nombreuse; le grand-maître, ayant vainement invoqué le secours des princes chrétiens (car la manie des croisades était passée), fit un appel à tous les chevaliers de l'ordre, même aux bannis, et à la noblesse séculière des différens états de l'Europe: une foule de volontaires accoururent de toutes parts et vinrent grossir son armée. La menaçante expédition des Musulmans fut enfin aperçue en mer; les troupes débarquèrent sans obstacle et marchèrent droit à la ville de Rhodes, qui fut attaquée en même temps du côté de la terre et de la mer. Après trente-neuf jours du siège le plus opiniâtre et le plus meurtrier, les Sarrasins furent mis dans une déroute complète. La paix s'en suivit en 1446. À cette guerre extérieure, succédèrent des dissensions intestines qui obligèrent le conseil de l'ordre à revêtir le grand-maître d'un pouvoir discrétionnaire qui devait durer trois ans. Sur ces enrefaites, Mahomet II, qui venait de prendre Constantinople, envoya demander foi et hommage à Lastic, qui lui fit une réponse fière et hardie. Celui-ci s'occupa des préparatifs de guerre pour résister à l'invasion dont Rhodes était de nouveau menacée. Il mourut au milieu de ces soins, en 1454, et eut pour successeur Jacques de Milli.

Mahomet, obligé de tenir tête à une ligue puissante formée contre lui, ajourna la guerre d'extermination qu'il méditait contre les Hospitaliers. Mais l'île fut en proie à un fléau non

moins terrible, à la peste. Le sultan des Turcs, apprenant les chevaliers commettaient sans cesse des hostilités contre leurs sujets, envoya, pour assiéger le château de Lango, une flotte chargée de 18,000 combattans, qui furent entièrement vaincus. Sous le magistère de Jacques de Milli, l'île de Chypre fut conquise par le sultan d'Égypte, et de nouvelles divisions furent introduites dans l'ordre de Saint-Jean, par suite de jalousies qui sont aujourd'hui fort indifférentes.

La guerre, qui s'était un peu ralentie sous Pierre d'Aubusson et Jean-Baptiste des Ursins, successeurs de Jacques de Milli, éclata avec plus de fureur que jamais sous Pierre d'Aubusson, qui fut élevé en 1476 à la dignité de grand maître. Après trois ans employés aux préparatifs de l'attaque et de la défense, la flotte musulmane, forte de 160 vaisseaux et d'un grand nombre de galères, parut le 23 mai 1480 devant Rhodes, portant une armée de 100,000 hommes. Le grand maître, Misach-Paléologue, somma la place de se rendre. Pour réponse, une bordée de coups de canon, à laquelle les Turcs ripostèrent vigoureusement. Les remparts, battus de toutes parts, s'écroulèrent, et une troupe innombrable de janissaires monta à l'assaut. Pierre d'Aubusson donna l'exemple de la plus rare intrépidité, et, à la tête de ses chevaliers, parvint à renverser les assaillans du haut des murailles. Deux fois il fut envoyé pour l'empoisonner furent mis en pièces par lui. Le visir, repoussé partout et redoutant la colère de Mehmet II, rallia ses soldats et renouvela l'attaque avec plus de fureur que jamais; des pans de murs tombent sous l'artillerie musulmane; les chevaliers parlent de capituler: le Grand-Maître repousse cette proposition avec colère. C'en était fait de Rhodes si l'ordre entier n'eût été accouru au-devant de 40,000 janissaires qui avaient déjà planté sur la brèche l'étendard du commandement. Un épieu à la main, il se trouve partout où est le danger. 3000 Turcs rangés en bataille sur un bastion, il ordonne d'y dresser des échelles; le premier, il monte à l'assaut, tombe, se relève, monte encore, est de nouveau renversé, monte une seconde fois et fait déployer la bannière de l'ordre. Douze janissaires, excités par de magnifiques promesses, cherchent d'Aubusson dans la mêlée pour lui donner la mort; ils le frappent tous à la fois; atteint de cinq larges blessures,

inondé de sang et s'obstine à rester au milieu du carnage malgré les vives instances de ses chevaliers. Alors les Hospitaliers fondent avec acharnement sur les Turcs, qui prennent la fuite et entraînent le Visir lui-même. Mahomet résolut de tirer une vengeance éclatante de cette défaite ; il avait déjà rassemblé une armée de 300,000 hommes quand il mourut. L'illustre Grand-Maitre profita de la paix pour rétablir dans l'ordre la discipline et les mœurs, qui s'y étaient relâchées. Le chagrin que lui causa la conduite du pape Alexandre VII à son égard le conduisit, dit-on, au tombeau, le 3 juillet 1503, à l'âge de plus de 80 ans.

Émery d'Amboise, son successeur, remporta sur les Turcs une victoire éclatante et fut remplacé, en 1512, par Gui de Blanchefort, neveu de Pierre d'Aubusson, et qui mourut en Sicile en se rendant à Rhodes pour prendre le commandement de l'ordre. — Fabrice Carrette, élu en 1515, se préparait à une vigoureuse résistance contre le sultan Sélim, lorsque la mort le surprit en 1521.

La biographie de Fabrice Carrette est la dernière du premier volume de l'ouvrage que nous annonçons ; nous trouvons ensuite, sous le titre de *Notes et Pièces justificatives du tome premier*, un Appendice composé de morceaux très-curieux relatifs, soit à la topographie des pays qu'ont occupés les chevaliers de l'Hôpital, ou qu'ils ont illustrés par leurs exploits, soit à différents faits ou à certaines particularités dont il est fait mention dans le corps de l'ouvrage. La première de ces pièces est un extrait assez étendu (31 pages) du Journal du voyage que fit, en 1827, le capitaine de Villeneuve Bargemont dans les contrées de la Turquie asiatique, qui formaient anciennement la Palestine. La description détaillée qu'il fait, comme témoin oculaire, de lieux auxquels se rattachent tant de souvenirs, est non-seulement digne de foi, mais encore d'un grand intérêt. — La seconde pièce est une note relative au trait de courage dont la représentation est figurée sur le tombeau d'Arnold de Comps. Nous trouvons ensuite une note historique et topographique sur la forteresse de Margat et la ville de Ptolémaïs ou Saint-Jean d'Acre, qui ont successivement servi de refuge à l'ordre de Saint-Jean après la prise de Jérusalem par les Sarrasins. — Après quelques détails sur Césarée et Limisso, villes

de la Palestine, et sur la généalogie de la famille de Pins, vient une description historique de l'île de Rhodes. M. de Villeneuve donne ici un extrait du bel ouvrage du colonel Rottiers et du *Journal* du capitaine Robillard, commandant, en 1826, la corvette la *Truite* dans les parages de l'Asie mineure. — La pièce suivante est un morceau assez curieux tiré d'une Histoire de Malte, écrite par Boissat. — Enfin, l'Appendice se termine par la lettre qu'écrivit le grand-maître Pierre d'Aubusson à l'empereur d'Occident, pour lui faire connaître les détails du siège et de la défense de Rhodes. Cette pièce, dont le style est ici rajeuni, est fort intéressante et d'une authenticité qu'on ne pourrait révoquer en doute; elle porte la date de 1480. Elle contient un récit circonstancié des faits dont nous avons offert plus haut le résumé.

E. C. D. A.

68. MÉMOIRES SUR LES DEUX PREMIERS SIÈCLES DE L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN; par le baron de REIFFENBERG. 44 pages in-4°. Bruxelles 1829; imprim. de Hayez. (Extrait du vol. V des *Mémoires de l'Acad. de Bruxelles.*)

Pour éviter aux étudiants le séjour dispendieux de Paris, où la vie était d'ailleurs licentieuse, le duc de Brabant, Jean IV, résolut de fonder une université dans son duché; après avoir hésité entre plusieurs villes, il se décida pour Louvain; les bulles du pape Martin V, qui institua la nouvelle université, sont de l'an 1425. Une des dispositions de ces bulles porte que la connaissance et la décision de toutes les affaires dans lesquelles interviendraient les officiers, membres ou suppôts de l'université, appartiendraient non pas au duc, ni aux magistrats de Louvain, mais au recteur de l'université, en sorte que cet établissement était presque entièrement soustrait à l'autorité civile qui la fondait, et passait sous l'autorité ecclésiastique. M. de Reiffenberg donne quelques détails sur les premiers maîtres qui furent appelés aux chaires du nouvel établissement d'instruction publique. Jean de Grœsbeeck reçut 5 mesures de vin du Rhin, pour venir enseigner le droit; un autre professeur fut attiré par le cadeau de 2 mesures de vin de Beaune et autant de vin du Rhin. L'université fut solennellement installée par le duc de Brabant, assisté d'un partie des États du duché

Cependant les privilèges, accordés avec un peu trop de libéralité à l'université, firent naître quelque opposition, d'abord de la part de l'évêque de Liège, qui avait Louvain dans son diocèse, puis de la part du duc même, qui obtint que lorsqu'un membre de l'université frapperait deux fois un officier ducal ou un bourgeois, il serait traduit devant la justice ordinaire, sans pouvoir réclamer les privilèges universitaires. Il est à remarquer que même à la fin du 18^e siècle, peu de temps avant sa suppression, l'université de Louvain défendait opiniâtement ses privilèges, et l'inviolabilité de son institution, quoiqu'elle ne fût plus d'accord avec l'esprit de son siècle. M. de Reiffenberg ajoute comme pièces justificatives les passages des chroniques belges qui se rapportent à la fondation de l'université. D.

69. MEMOIRS OF THE COURT OF HENRY THE EIGHT. — Mémoires sur la cour de Henri VIII; par M^{me} A. T. THOMPSON. 2 vol. in-8°. Londres, 1826; Longman. (*Monthly Review*; juin 1826, p. 195.)

Quiconque se rappelle l'immoralité de la cour de Henri VIII, et la dissolution dont le roi lui-même donnait le scandaleux exemple, concevra peut-être difficilement qu'une femme ait entrepris un ouvrage comme celui que nous annonçons. Mais le lecteur sera agréablement surpris en voyant que l'auteur, dans la partie de son travail la plus délicate, a su concilier la bienséance avec l'amour de la vérité, et a traité de la manière la plus décente les détails d'une vie crapuleuse.

M^{me} Thompson a consulté les auteurs les plus estimés et les plus généralement suivis. Les chroniques de Hall et de Holinshed, et la vie du cardinal Wolsey, par son domestique Cavenish, sont les principaux ouvrages contemporains dont elle s'est servie. Elle a également fait usage de lettres originales tirées par M. Ellis du Musée Britannique, où elles étaient comme enfouies. Cependant il est un écrivain qu'on peut s'étonner qu'elle ait mis à contribution : c'est lord Herbert, de Cherbury, qui a composé une histoire de Henri VIII. Cet auteur et son livre ont été loués outre mesure, quoique ce soit une autorité bien suspecte, Lord Herbert ne peut pas même être considéré comme un historien contemporain des événemens qu'il rap-

porte. Les défauts qui le distinguent sont une partialité choquante, une affectation pédantesque et une extrême négligence dans l'exposition des faits.

Quoiqu'il en soit, l'ouvrage de M^{me} Thompson est très-agréable à lire. A la vérité, elle ne raconte presque rien qui ne se trouve dans d'autres livres; mais le sien a peut-être l'attrait de la nouveauté, en ce qu'on y trouve les événemens politiques mêlés avec art à des détails curieux sur la littérature du temps de Henri VIII et la vie privée des Anglais à cette époque. Le style de M^{me} Thompson est, en général, clair, simple et soigné; ce n'est pas qu'il n'offre quelques taches: mais ces négligences, qui d'ailleurs peuvent échapper à tout écrivain, sont très-excusable, tant pour leur rareté, que parce qu'elle ne nuisent presque jamais à la lucidité des expressions.

W.

70. HISTOIRE DE LA MAISON DE SAVOIE; par Jean FRÉZET. 3 vol. in-8° de 463, 590 et 688 pages. Turin, 1826-27; Alliana et Paravia.

Le chef de la maison de Savoie, sans contredit l'une des plus anciennes de l'Europe, fut, selon l'opinion la plus commune, Bérold, dont la généalogie est fort incertaine: car les uns le disent fils d'Eudes, frère de Hugues Capet; les autres, de Lothaire III, margrave de Saxe. Las-Cases, d'après d'Hozier, le fait descendre de Boson, roi d'Arles, dont le petit-fils, Charles Constantin, hérita, dans le 10^e siècle, du comté de Viennois; mais cette opinion est peu probable. Quoiqu'il en soit, le personnage obscur nommé Bérold, arrière-petit-fils de Witekind, duc de Saxe, vivait, à ce qu'il paraît, à la fin du 10^e siècle; son fils, nommé Humbert, ayant reçu de l'empereur Conrad II une partie de la Savoie, en récompense de ses services, doit être considéré comme le véritable fondateur de la souveraineté de sa maison; car Bérold n'était que le commandant militaire de la marche de Savoie et de Maurienne, et lieutenant du royaume des Deux-Bourgognes.

Nous ne pouvons entrer dans tous les détails donnés sur l'origine de la maison de Savoie par M. Frézet, dont l'ouvrage se divise en trois parties distinctes, suivant les différens titres portés par les princes de cette maison et les accroissemens suc-

cessifs de leurs domaines. L'histoire que nous avons à faire connaître, comprend donc trois époques : 1^o celle des comtes, qui ne possédèrent que les pays situés entre les Alpes, le Rhône et l'Isère; 2^o celle des ducs, qui portèrent leurs vues au-delà de cette dernière rivière et ajoutèrent à leurs états le reste de la Savoie et le Piémont; 3^o celle des rois, qui ont pris place parmi les puissances du troisième ordre de l'Europe. Chacun de ces trois périodes forme un volume de l'histoire de la maison de Savoie.

Les comtes sont au nombre de quinze, à commencer par Humbert I^{er}, fils de Bérold, et dit, *aux blanches mains*, à cause, dit-on, de l'intégrité qu'il apporta dans son administration. Ce prince ne régna que peu d'années, et ne se recommanda guère au souvenir de la postérité que comme chef de dynastie. Il eut pour successeur son fils Amé ou Amédée-*la-queue*, qui, à ce qu'il paraît, commença à régner vers l'an 1030. On ignore également l'époque de sa naissance et celle de sa mort. Le singulier surnom qu'il reçut vient de ce que l'empereur Henri III, qui allait à Rome se faire couronner, n'ayant pas voulu l'admettre auprès de lui avec sa suite, à son passage par Vérone, Amédée, piqué de ce refus, dit : je proteste que je n'entrerai point *sans ma queue*. Le règne d'Odon, son successeur et son frère, n'est pas guère moins obscur; ce qu'il importe surtout de savoir, c'est qu'en 1035 il épousa Adélaïde, fille de Mainfroi, laquelle lui apporta en dot le marquisat de Suse, le comté de Turin, la seigneurie de Pignerol et d'autres domaines qui s'étendaient jusqu'à la Ligurie occidentale.

Les premières années d'Amédée II, second fils d'Odon, sont couvertes de ténèbres. On sait qu'il régnait en 1068. Étant parvenu à reconcilier le pape Grégoire VII avec l'empereur, il reçut de celui-ci, en reconnaissance de ses services, la propriété du Bugey et l'inféodation du marquisat d'Ivrée. La succession de sa mère Adélaïde fut, entre lui et son neveu Conrad, un sujet de discorde; mais par suite de la mort d'Amédée, arrivée en 1097, la guerre n'éclata que sous son successeur et son fils Humbert II, dit *le renforcé*, contre lequel Pierre, comte de Monbéliard, et Mainfroi I^{er}, marquis de Saluces, suscitèrent une puissante ligue pour le dépouiller de ses provinces subal-

pires. On ignore l'issue de cette guerre. Après Humbert II, mort en 1108, régna son fils Amédée III, dit *le Croisé*. C'est le dernier comte de Savoie dont le lieu et la date de la naissance nous soient inconnus. Sa sœur Adélaïde, femme de Louis-le-gros, roi de France, voyant qu'il n'avait pas d'enfans, songea à s'assurer d'avance de sa succession; elle poussa, en conséquence, son mari à mettre garnison dans les places fortes de Savoie. Amédée marcha contre les Français, et fit évacuer les villes occupées par l'ennemi. Peu de temps après, il lui naquit un fils, et la réconciliation s'ensuivit entre le frère et la sœur.

A Amédée III, succéda en 1148, Humbert III, surnommé *le Saint*, et qui fut élevé par un évêque dans un couvent. M. Frézet fait un grand éloge du gouvernement de ce précepteur et le regarde comme le Suger de la Savoie. Obligé de prendre parti dans la guerre qui éclata entre Frédéric Barberousse et le pape, Amédée se déclara pour le dernier, et entra dans la ligue formée contre l'empereur. Celui-ci, dans sa fureur contre lui, le mit au ban de l'empire avec tous ses alliés. Le marquis de Montferrat, dévoué à la cause impériale, s'aggrandit à ses dépens. Frédéric, abhorré en Italie, fut contraint de l'évacuer; il y revint l'année suivante avec une nombreuse armée, qui mit Suze à feu et à sang pour se venger de Humbert; échoua devant Alexandrie, construite depuis quelques années en l'honneur du pape Alexandre III, perdit une bataille décisive contre la coalition, et fut réduit à demander la paix et à faire sa soumission au souverain pontife. Humbert rentra alors dans ses états, qu'il vit neuf ans après ravagés par Henri, roi des Romains, envoyé à la tête d'une armée pour soutenir les prétentions de son père Frédéric au royaume des Deux-Bourgognes. Humbert mourut en 1177, avant de pouvoir mettre un terme aux progrès de l'invasion.

Thomas I^{er}, son fils, âgé de onze ans seulement, se trouve alors appelé à régner. A cette époque, éclata la guerre des Guelfes et des Gibelins; Thomas se déclara pour le dernier parti à la tête duquel était Philippe, frère de Henri VI et ennemi de la cour de Rome. Il imagina aussi de se croiser; mais des circonstances que nous passerons sous silence l'empêchèrent d'aller en Palestine. Si Thomas ne put faire la guerre aux Sarrazins, il s'en dédommagea contre les Albigeois, dont l'hérésie avait excité le zèle intolérant du roi de France et du

pape. M. Frézet dit que Saint-Dominique prêcha cette croisade *avec feu* : il fallait dire avec une fureur fanatique. Le même prétend que la cause sacrée de la religion était intéressée dans cette barbare expédition ; que cette guerre inhumaine ne fut entreprise que pour le triomphe de la foi ; il aurait dû dire pour les intérêts temporels de l'évêque de Rome. Ne nous hâtons donc pas de plaindre les croisés d'avoir gagné sous les murs d'Avignon et dans le Languedoc une bonne maladie épidémique qui moissonna une partie de l'armée et à laquelle Louis VIII lui-même succomba. Toutefois Thomas n'en fut point atteint ; après avoir fait aux hérétiques le plus de mal qu'il put, il retourna dans ses états pour s'occuper un peu de ses propres affaires. Il voulut prendre par les armes Turin, que M. Frézet nomme gratuitement *rebelle*, parce que ses habitans refusèrent de se soumettre à lui et préférèrent l'indépendance qui leur avait été assurée par Frédéric Barberousse, en vertu du traité de Constance. Toujours est-il qu'il fut obligé de lever le siège et de le convertir en blocus. Il mourut sur ces entrefaites, après avoir fait une ville de Chambéry, qui, avant lui, n'était qu'un bourg sans importance.

Amédée, quatrième du nom, lui succéda en 1233 et préféra, pour l'acquisition de Turin, la voie des négociations à celle des armes. La ville se soumit à lui la même année. Il tira ensuite l'épée contre les Valaisans excités par Landri évêque de Sion ; puis, comme son père, contre la ligue lombarde qui s'était formée contre Frédéric II. Remarquons ici en passant l'état précaire des comtes de Savoie, qui sont toujours obligés d'épouser la querelle des empereurs et de sacrifier leurs soldats pour des différends qui leur sont étrangers. Si, d'un côté, ils étaient à la merci des empereurs, ils avaient, de l'autre, intérêt de ménager les papes, dont les anathèmes, dans ces temps d'ignorance et de désordre, n'étaient pas moins terribles que les armes impériales. C'est pourquoi il ne prit jamais ouvertement parti ni pour l'un ni pour l'autre ; il suivit, dit un ancien historien, le conseil que Dédale, selon Ovide, donna à son fils Icare :

Inter utrumque tene : medio tutissimus ibis.

Il termina sa carrière en 1253 et laissa les rênes de l'état à son fils Boniface âgé d'environ dix ans, et surnommé depuis *le Roland*, à cause de son humeur guerrière.

Boniface, plus brave guerrier qu'habile politique, ayant embrassé le parti de Mainfroi contre Charles d'Anjou, s'engagea imprudemment dans une guerre qu'il ne put soutenir et qui, après quelques succès insignifiants, se termina par une captivité des plus rigoureuses. La douleur abrégéa ses jours, il mourut à la fleur de son âge sans postérité.

La succession de Boniface devint un sujet de contestation entre les grands de l'état; après d'assez longs débats, la majorité des suffrages y appela Pierre, fils de Thomas I, comte de Piémont. Voué, dès son bas âge, à l'état ecclésiastique, il fut chanoine de Valence et prévôt de la cathédrale d'Aoste. Mais, à trente ans, dégoûté du sacerdoce, il céda à son penchant pour les armes. Brave, entreprenant, ambitieux, il chercha querelle à ses voisins, qui aimèrent mieux traiter avec lui ou se mettre sous sa protection que de l'avoir pour ennemi. Il sut si bien se mettre dans les bonnes grâces de Henri III, roi d'Angleterre, son neveu par alliance, que celui-ci le combla d'honneurs et de richesses et lui conféra même le droit de siéger au parlement, honneur insigne pour un étranger. Envoyé dans le Poitou par le roi, à qui le comte de la Marche avait fait croire que cette province lui tendait les bras, il y trouva une vive opposition à la domination anglaise, et se signala par sa valeur dans la bataille de Taillebourg. Après un assez long séjour à Londres, il fut nommé gouverneur de Douvres. Il fut ensuite chargé de missions importantes auprès de la cour de France. Ayant reçu de l'empereur Richard l'investiture du duché de Chablais, avec le titre de vicaire-général de l'empire, il crut que son premier devoir était de marcher sur Turin, dont il s'empara en peu de temps. Il recula encore vers le nord les frontières de ses états et mourut en 1268, à l'âge de soixante ans, après un règne plein de gloire et de bonheur. Ses exploits et ses talents guerriers le firent surnommer *le Petit-Charlemagne*.

Il eut pour successeur son frère Philippe, vieux et infirme. Quoique son corps fut un peu affaibli par les années, son esprit n'avait cependant rien perdu de sa vigueur. Il fit des traités avantageux et entama des négociations qui furent sans succès. Toutefois il ne put éviter la guerre que lui fit Rodolphe de Habsbourg; mais il se défendit avec énergie jusqu'à la conclusion d

de Dampierre, comte de Flandre. Étant allé, en 1323, à pour engager le pape Jean XXII à prêcher une croisade contre les Turcs, qui serraient d'assez près Constantinople, sa fille, épouse de l'empereur Andronic Paléologue, il dans la ville qu'habitaient alors les souverains-pontifes. Edouard, surnommé *le Libéral* à cause de sa munificence, lui succéda. Il se disposait à se venger d'une défaite essuyée à Saint-Jean-le-Vieux, lorsque Philippe de France demanda son secours contre les Flamands, qui étaient en état d'insurrection contre la France; il se rendit au roi, à qui il rendit d'éminens services à la sanglante bataille de Mont-Cassel.

Edouard eut pour successeur, en 1329, son frère puîné, Robert, dit *le Pacifique*. Après quelques guerres contre le Dauphin Charles VIII et les Anglais (comme allié du roi de France), Robert fut entièrement à ses goûts paisibles, et s'appliqua à faire le bien de son peuple. Il établit à Chambéry un conseil suprême de justice et les assises publiques, qui participaient à la formation des lois et, en cas de vacance, devaient déterminer le successeur à la couronne. Il mourut en 1343, âgé de 52 ans. On l'appelle, dit naïvement M. Frézet, d'une maladie à laquelle l'art des médecins, ni les vœux de ses sujets, ni les prières n'apportèrent de remède. »

Robert, son fils, sixième du nom, et surnommé *le Vert*, lui succéda. Il s'empara de plusieurs villes du Piémont, dont la conquête lui fut confirmée par une victoire remportée sur le

nom de Charles V. Amédée vit cette donation d'un œil jaloux, et se mit en campagne pour revendiquer les villes sur lesquelles il croyait avoir des droits; il gagna une bataille aux Adrets. Le dauphin français envoya au comte de Savoie un cartel qui n'eut pas de suite; et les longues hostilités des Dauphinois et des Savoisiens se terminèrent par un traité signé à Paris en 1355. Le comte de Turin ayant voulu se rendre indépendant de la Savoie, Amédée lui envoya des députés pour lui faire des remontrances. Les commissaires furent mis à mort; Amédée accourut, s'empara des places les plus importantes du Piémont et fit prisonnier le comte lui-même, auquel il pardonna dans la suite. Nous ne pouvons entrer dans tous les détails des guerres et des exploits militaires relatifs au règne d'Amédée-le-Vert, qui, à l'exemple de plusieurs de ses ancêtres, fit la folie de prodiguer son argent et ses soldats pour des intérêts étrangers: c'est-à-dire, pour combattre les Turcs, dont il n'avait jamais reçu aucune injure. Il mourut en 1381.

Nous venons de voir un Amédée dit *le Vert*, en voici un autre, son successeur, qui fut surnommé *le Rouge*, à cause de la couleur de ses cheveux. Il combattit pour les Français dans les guerres de Flandre, et pour ses propres intérêts, dans le Valais et dans le Piémont, où les mécontents avaient levé l'étendard de la révolte. Une blessure reçue dans une partie de chasse le conduisit au tombeau en 1391. (*La fin au prochain cahier*).

E. C. D. A.

71. ENTWURF EINES HISTORISCHEN GEMEINDES, etc. — Tableau historique de l'Europe depuis le commencement de la révolution française jusqu'à la paix de Paris, en 1815; par Fréd. SCHOELL; traduit du français avec des rectifications et des additions de l'auteur et du traducteur, Ed. COTTEL. Gr. in-8°, 23 feuell. Berlin, 1826; Dunker et Humboldt. (*Jena. Allg. Liter. Zeitung*; mai 1828, p. 258.)

Dans l'origine, cet ouvrage était une continuation du tableau des révolutions de l'Europe, par M. de Koch, publié en 1807. M. de Koch, ne voulant pas se faire l'historien des événements extraordinaires de la révolution française, termina son travail au premier partage de la Pologne, en 1772, pour les états du nord de l'Europe, et à la paix de Versailles, en 1783, pour les états du sud. Il l'avait divisé en 8 périodes. Les 7 premiers étaient

seuls précédés d'un tableau général. M. Schoell, auteur d'une histoire des traités de paix, qui publia en 1823 une troisième édition, revue et augmentée, de l'ouvrage de M. de Koch, s'est chargé de remplir une pareille lacune. Il a de plus enrichi l'ouvrage d'un neuvième période, qui renferme l'histoire de l'Europe jusqu'à la seconde restauration du trône de la maison de Bourbon.

M. Ed. Cottet a publié une traduction allemande du livre de M. Schoell, parce qu'il n'en connaissait aucun qui présentât, d'une manière plus succincte et en même temps plus complète, les événemens de cette époque mémorable. L'auteur a en effet retracé tous les événemens principaux, ceux surtout qui ont exercé une influence notable. Nous recommandons par conséquent ce livre comme étant d'une lecture à la fois utile, instructive et agréable, quoique l'auteur n'ait pas toujours fait preuve d'un esprit droit et impartial dans l'appréciation des événemens qu'il a décrits. Il dit, par exemple, que la révolution française n'a été amenée que par les doctrines philosophiques du 18^e siècle, et qu'à l'époque du retour de Bonaparte de l'Égypte, le Directoire n'était composé que d'hommes sans mérite, incapables, ou arrivés au plus haut degré d'exaltation politique. Il y a longtemps que les sentimens de M. Schoell à l'égard de la France sont très-connus.

C. R.

72. LA FRANCE ANCIENNE ET MODERNE; par M. E. A. CARREL, 2^e édition, revue et corrigée. 2 volumes in-8^o de xxiv-344 et 416 pages; prix, 8 fr. et 11 fr. Paris, 1829; Cordier.

La 1^{re} édition de cet ouvrage avait paru en 1820; une seconde étant devenue nécessaire, l'auteur a profité de cette circonstance pour le compléter par le récit des événemens remarquables qui se sont passés en France dans l'espace des neuf dernières années: récit qu'il offre, dit-il, plutôt comme un résumé des faits historiques que comme un corps de doctrine. Le but qu'il s'était cependant proposé dans son ouvrage, et qu'il avoue dans son introduction, était bien de soutenir une guerre de principes, car voici comme il s'y exprime: « Les fastes du siècle et les événemens qui se sont succédés autour de nous présentent le vœu d'une sage liberté que réclament tous les peuples. La France, sous l'appui tutélaire de la Charte, a conservé

ses droits ; le monarque, qui tient d'un main ferme le l'état, s'applique à contenir et à balancer les partis ; efforts tendent à rendre au gouvernement sa dignité et vernés la confiance, sans laquelle un état ne saurait : cependant, malgré la sagesse qui le dirige, la discorde, par des écrivains passionnés, sous le prétexte spécieu tenir les intérêts du trône, et s'enveloppant de l'obs temps passés, cherche à soulever les passions et à égar prits : nous allons essayer d'arracher le masque tromp couvre, en traçant d'une main impartiale le tableau oienne monarchie et celui des différens ordres qui l saient. »

Après avoir ainsi déclaré l'intention dans laquelle i pris son ouvrage, il le divise en 13 chapitres, dans l traite tour-à-tour de la France monarchique, de la F publique et empire, de la France sous le règne de Lo et de la Charte constitutionnelle, de la religion en Fra noblesse, de l'administration intérieure, de l'opini mœurs, du ministère et des ministres, du tiers-état et généraux, des parlemens et des deux chambres, de l taire chez les anciens et chez les modernes, et particu en France, de la loi sur le recrutement de l'armée, e situation politique des puissances européennes depuis de Paris.

On voit, par la simple énumération de ces matières être question principalement de doctrines dans les d mes que nous annonçons, et que les faits n'y viennent pui des principes ; l'ouvrage de M. Carel diffère éga cela, des histoires où l'on s'attache à tirer un prin série de faits bien observés et de celles dont les auteu nent au simple rôle de rapporteurs, sans prétendre clure du récit des événemens qu'ils ont retracés. Nous difficilement qu'on puisse rester impassible devant l des passions humaines et des révolutions des emp nous, cette impartialité est presque de l'indifférence, d'apathie morale enfin, parce qu'il n'est pas donné de juger froidement les hommes et les choses de son si d'un autre côté, nous aimons mieux voir un historien

principe, une leçon salutaire des événemens qui se sont passés sous ses yeux, et qui se sont liés dans ses souvenirs et se sont contrôlés par la comparaison et le jugement, que de voir un écrivain rapporter tout à un principe arrêté d'avance, et forcer, pour ainsi dire, les événemens à lui obéir. On ne peut douter que M. Carel ne doive être rangé dans cette dernière classe; lorsqu'il s'écrie dans sa *conclusion* : « Le but louable de notre entreprise sera-t-il rempli? Le lecteur aura-t-il pu remarquer, selon nos desirs, et les améliorations d'un gouvernement régulier et constitutionnel, et les calamités et les rigueurs des temps féodaux? » Mais, si l'on peut craindre qu'il n'ait peint avec des couleurs un peu trop sombres des temps, des institutions et des hommes qu'il avait jugés d'avance, on ne peut qu'avoir beaucoup d'estime et de confiance pour l'écrivain qui termine ainsi son ouvrage : « Les hommes passent, et le temps, s'avancant dans sa marche, règle les destinées des empires. Puissent celles de la France s'agrandir de nouveau! Puisse-t-elle voir chaque jour s'affermir le règne de la Charte! On ne peut plus régner aujourd'hui que par les lois. » « Heureux les peuples, disait Marc-Aurèle, qui auront des rois philosophes! plus heureux encore les rois qui gouverneront des sujets éclairés! » E. H.

73. I. MÉMOIRE SUR LE SÉJOUR QUE LOUIS, DAUPHIN DE VIENNOIS, DEPUIS ROI SOUS LE NOM DE LOUIS XI, FIT AUX PAYS-BAS, de l'an 1456 à l'an 1461; par le baron de RIFFENBERG. 43 pages in-4°. Bruxelles, 1829; imprim. de Hayez.

74. II. NOTICE SUR OLIVIER LE DIABLE OU LE DAIN, barbier et confident de Louis XI; par le même. 23 pages in-4°. Bruxelles, 1829; imprim. de Hayez.

Ces deux mémoires sont extraits du Tom. V des *Mémoires de l'Académie royale de Bruxelles*, dans lequel ils doivent paraître. Pour le mémoire sur le séjour du Dauphin Louis à la cour du duc de Bourgogne, son oncle, par suite de ses démêlés avec le roi son père, l'auteur a puisé principalement, comme de raison, dans les ouvrages des historiens belges, ou dans des écrits que ces historiens ne consultent guère. Ainsi, c'est du *Cérémonial de la cour de Bourgogne*, par Éléonore de Poitiers, qu'il a tiré les détails du séjour de Louis à Bruxelles. On assigna pour séjour

cun des conteurs introduits dans ce recueil. Ses contemporains à l'astrologie. Il sut gagner Croy, ennemis secrets du Duc de Bourgogne. à Genappe, il épousa la fille du Duc de Savoie un fils dont le baptême fut l'occasion de grande occasion, le Duc de Bourgogne se montra à son neveu en fut touché jusqu'aux larmes. On ne voit d'exemples des émotions de Louis XI. Cet événement de temps après. Le Dauphin fut encore fêté et alors étaient au comble de la prospérité. Le Duc VII permit enfin à Louis de rentrer en France sur le trône.

On ne sait si ce fut en Flandre qu'il attira personnel le fameux Olivier le Diable ou le Dailleur de Thielt, dans la Flandre occidentale, et de chirurgien, devint son confident et son agent les Pays-Bas pour soulever les Gantois contre la Bourgogne. M. de Reiffenberg indique les détails de cet agent redoutable, sur lequel Philippe de Commines a beaucoup de détails. On sait qu'après la mort de Louis XI ayant voulu continuer d'abuser de son crédit par un crime atroce, il fut saisi et pendu à Paris. Les chroniques ne paraissent guère contenir de détails intéressants.

tions chrétiennes et musulmanes au moyen âge. Malheureusement, jusqu'ici on n'en possédait que quelques fragmens. L'ouvrage entier est sur le point de paraître avec la fin de celui de M. Michaud. Il est imprimé à l'imprimerie royale.

76. HISTOIRE DU CHATEAU GAILLARD ET DU SIÈGE qu'il soutint contre Philippe-Auguste en 1203 et 1204; par Achille DEVILLE, membre de la Soc. des antiquaires de Normandie, etc. 152 pages grand-in-4°, ornée de 11 pl. lithograph. ou gravées, et de plusieurs vignettes; prix, 18 fr. Rouen, 1829; Frère. Paris; Renouard.

En 1198, le château Gaillard fut construit par Richard surnommé Cœur de Lion, sur une roche de 300 pieds de haut, auprès des Andelis, pour servir de boulevard à la Normandie contre les attaques et les tentatives de Philippe-Auguste roi de France. Il importait tant au roi d'Angleterre de posséder ce local, qu'il ne balançait point de l'échanger contre Dieppe et contre d'autres places également considérables. La charte d'acquisition et d'échange, signée par Richard et munie des sceaux de ce prince et de ceux de l'archevêque de Rouen, cessionnaire au nom de l'Église, a été retrouvée en original aux archives du département; M. Deville en publie un fac-similé, en ajoutant les figures des sceaux attachés au parchemin. Le château Gaillard fut un chef-d'œuvre de construction militaire; une première enceinte, flanquée de tours, se présentait d'abord à ceux qui gravissaient la roche; une seconde enceinte, plus large, succédait à celle-ci. Elle renfermait la citadelle qui pouvait servir de refuge en cas que les deux enceintes fussent envahies, et la citadelle à son tour renfermait le donjon, dernier asile d'une garnison aux abois. Cependant, malgré la force de la position, Philippe-Auguste vint à bout, après un an de siège, de se rendre maître de la place, 6 ans après la construction. Guillaume le Breton a employé un chant de sa Philippide à la description de ce siège et de la prise du château Gaillard. Cet événement entraîna la soumission de la Normandie. Le château resta intact pendant quelques siècles; mais pendant les guerres de la ligue on crut devoir détruire cette position où un parti pouvait se te-

vrage de M. Deville est imprimé avec une honneur à la littérature historique de la Ne

77. MÉMOIRES DE FAUCHE-BOREL. 4 vol. in-8 orné du portrait de l'auteur ; prix, 34 fr. tardier.

Au milieu du déluge de *mémoires* dont nous et dont les auteurs ou éditeurs peuvent être ral, selon nous, d'avoir un peu trop spécifié sur cette soif de curiosité que rien, en ce genre, ne peut éteindre ; ceux que nous annonçons aujourd'hui au public, ainsi que ceux de M. de Bourienne, par leur authenticité. Les souvenirs de toutes les personnes qui ont gardé l'émigration et des malheurs qu'une restauration tous ses bienfaits ont à peine effacés du cœur de ces victimes de notre révolution. A cet égard, M. Fauche-Borel ne serait point parvenu à tentés de demander quels sont ses titres au public, laissons l'auteur répondre ainsi : les années les plus précieuses de ma vie ont été consacrées à la cause du roi de France ; pour lui j'ai abandonné mon état, ma femme, mes enfans ; le sang des Français a coulé sur moi ; pour lui j'ai porté des fers, vieilli dans les prisons, couru l'Europe, supporté toutes les rigueurs employées secrètement par Louis XVIII et par Georges III d'Angleterre. la restauration m'aurait trou-

cueilli, protégé, honoré. J'ai connu, pendant plus de 25 ans, les dispositions des cabinets, les ressorts que faisait jouer la politique, les agens, les moyens qu'elle mettait en œuvre. Chargé moi-même, à plusieurs reprises, de missions périlleuses, vingt fois j'ai bravé la mort et affronté l'échafaud : touché de tant de persévérance, Louis XVIII m'aimait, ne m'appelait que son *cher Fauche*, son *cher Louis*. »

Après ces témoignages, qui ne s'attendent à voir l'auteur, glissant légèrement sur les services qu'il a été assez heureux pour pouvoir rendre aux Bourbons, célébrer leur reconnaissance, et peindre en historien fidèle les causes de leurs anciens revers et celles de leur rétablissement sur le trône de leurs aïeux ? Mais, non, ce sont des mémoires personnels, c'est sa *confession historique et politique* qu'il a voulu nous donner. « Il n'a reçu, dit-il, pour récompense de son dévouement sans bornes, que des tribulations et des peines plus sensibles à son cœur que toutes ses infortunes précédentes. Calomnié, persécuté, abreuvé d'amertume, en proie, depuis la restauration, à une sorte d'abandon cruel, de là cette impérieuse nécessité pour lui d'éclairer l'opinion publique sur son compte, de dissiper des préventions injustes, des doutes injurieux et de combattre enfin avec avantage les traits perfides d'une malveillance calculée. » Puis, il ajoute qu'aucune des promesses qui lui avaient été faites n'a été réalisée, et que pour lui l'ère de la restauration ne commencera que lorsque d'augustes paroles qui lui ont été adressées le 3 janvier 1826 recevront leur effet; ces paroles les voici : « Oui, mon cher Fauche, je connais vos services; il sont de tous les temps et de toutes les époques; je ne les oublierai pas ! Voyez Villèle de ma part... » Et M. Fauche-Borel vit le ministre, et celui-ci lui donna les assurances les plus positives que les intentions du Roi seraient remplies. « Promesses décevantes, s'écriait-il ! comme tant d'autres, je ne tardai pas à me convaincre qu'il n'y a rien à espérer des paroles royales lorsqu'elles sont interprétées par de tels ministres ! »

Mais que demande donc enfin l'auteur ? N'aurait-il donc pas obtenu la récompense de services si bien constatés, si hautement reconnus ? Aurait-on voulu les ravalier au nombre des services intéressés et les considérer comme tels ? et lui-même n'en aurait-il pas une plus haute idée ? Ne sentirait-il point la

une pension de 500 liv. sterling. L'Angleterre
gué que la France aux services que Fat
cause de la légitimité, ou serait-elle ?
Il fait remarquer, avec quelque apparen
tant pas né Français, il n'était lié par au
soumis à aucun devoir, enchaîné par au
aucune habitude, aucune promesse, au
que, par enthousiasme, il s'est dévoué
France, qui était celle de la légitimité e
assure-t-il, ne l'a jamais guidé. Aussi se
nent-elles à demander qu'on le replace c
et de fortune où il était en 1775, lorsq
l'attacha, par un noble entraînement, à la
« On ne saurait révoquer en doute, ajou
cette époque : je jouissais d'une grande ai
de deux établissemens considérables ; je
pital de près de 500 mille francs, et je r
crifiant cette existence à la cause des Bo
posé à mille dangers, et pendant 30 an
Si ma position sociale, ajoute-t-il, me per
complissement des promesses qui m'ont c
confirmées par les consolantes paroles d
serais sans inquiétude ; mais il n'en est p
de sacrifices de tous les genres, de dévou
tans, mes établissemens anéantis. mar. 203

d'autre alternative qu'une prompte justice ou une catastrophe inévitable (1). »

Nous avons dû, en fidèle rapporteur, signaler le point le plus important de ces mémoires, le plus important du moins pour leur auteur, le point de vue personnel enfin. Mais, si leur intérêt devait se borner là, cet intérêt trop restreint ne mériterait pas qu'on les considérât comme des documens qui peuvent être utiles à l'histoire, tandis qu'au contraire ils nous paraissent dignes de quelque attention sous ce rapport. L'auteur a vu de trop près de trop grands personnages et de trop grandes choses, il s'est trouvé mêlé à de trop graves intérêts publics pour que ses mémoires ne doivent point prendre rang parmi les sources les plus curieuses de l'histoire de notre Révolution et de notre Restauration, surtout sous une plume aussi libre que franche, et qui paraît obéir tout à la fois à une mémoire fidèle et à une conscience éclairée. Si ces mémoires n'embrassent pas tout-à-fait, comme le dit l'auteur dans sa préface, « tout ce que la politique et la guerre ont de plus saillant dans les événemens de notre âge », leur lecture donnera le fil de bien des intrigues secrètes, mal connues et mal appréciées jusqu'ici, elle servira à clarifier et à rectifier bien des faits. Les trois points les plus importants et sur lesquels il insiste le plus sont, 1^o la justification de Pi-

(1) Cette catastrophe a eu lieu depuis que notre article est écrit; les *armées* ont annoncé que Fauche-Borel s'était donné la mort; et nous nous maintenons un motif de plus de nous féliciter de n'avoir pas porté à l'auteur de ces mémoires le même jugement que d'autres critiques ont ablié avec si peu de ménagement. C'est une tâche bien délicate que de ruer la conscience d'un homme et d'y chercher les motifs qui l'ont fait agir dans de si grands intérêts, et loin de briguer une pareille mission, nous chercherons toujours à nous y soustraire, en nous attachant avec soin à distinguer les hommes des choses dans tous nos jugemens. Nous devons lire d'ailleurs que les Mémoires de Fauche-Borel ont rencontré beaucoup de contradicteurs publics. Nous citerons entre autres les deux brochures suivantes : 1^o *Fauche-Borel démasqué*, ou un mot de M. Pierre GARN, avocat à la Cour royale, à la jeune France, sur les mémoires de M. Fauche-Borel, pour faire suite à ces mémoires. In-8° d'un 174 de feuille; Paris, 1824; Durenil. — 2^o *Réponse de M. le baron DE MARQUART à M. Fauche-Borel*. In-8° de 67 p.; prix, 1 fr. 50 c. Paris, 1829; Delaunay.

l'alliance de la couronne avec les libertés publi
fut toujours là également le vœu de l'auguste au
Nous ne pensons pas qu'on puisse révoquer u
vérité de cette assertion relativement à Louis
M. Fauche-Borel, personnellement, cette vérit
assez la postérité pour que nous nous attachio
actes en regard de sa protestation un peu ta
déterminer la valeur, et nous aimons à le croir

78. HISTOIRE DE FRANCE DEPUIS LA RESTAURATI
LACRETELLE. In-8°, Tomes I et II; prix, 14
Delaunay.

En 1814, la France, épuisée par des guerres
et rassasiée de gloire militaire, n'aspirait, apr
phes et de désastres, qu'au repos et à la liber
que, qui fut pour nous une ère nouvelle, nous
pelés à jouir enfin du régime constitutionnel
promis par un prince qui venait de retrouver
patrie, et aux yeux duquel de longues infortu
core plus précieux le sceptre de ses pères. Lou
une Charte et jura de la maintenir. Mais on s
leures intentions d'un roi ne sont que trop so
ou même perverties par ceux qui l'entourent. E
ma en France deux partis inconciliables : l'un,

elle, admettait bien la monarchie, mais il la voulait accompagnée de garanties et tempérée par une représentation nationale; l'autre, qui ne pouvait séparer le gouvernement du pouvoir absolu et se trouvait en arrière du siècle de toute la révolution, tendait à annuler celle-ci avec toutes ses conséquences. Ces deux partis, mis en présence par des sentimens et des intérêts opposés, se déclarèrent, en 1814, une guerre qui n'a encore perdu de son acharnement, mais dont l'issue finale, vu la immense disproportion des forces, ne saurait être long-temps douteuse.

Tels sont les violens débats, telle est la lutte de principes et d'intérêts dont fut le signal une restauration pourtant saluée par les vœux les plus ardens et les acclamations les moins équivoques; tel est le tableau que déroule à nos yeux M. Lacretelle, que ses productions ont déjà assigné une place éminente parmi nos historiens.

L'esquisse rapide des événemens politiques et militaires qui sont passés en Europe depuis l'avènement de Bonaparte au consulat jusqu'à sa seconde abdication (c'est-à-dire depuis 1800 jusqu'en 1815), forme l'introduction et le chapitre premier de l'ouvrage et environ les deux tiers du premier volume. L'auteur, proposant de publier une histoire spéciale de ce période si fécond en prospérités et en désastres pour la France, s'est borné à choisir les sommités de cette immense série de faits, et ne présente que ceux qui ont jeté le plus d'éclat ou qui ont préparé de loin la grande catastrophe dont le rétablissement de la maison de Bourbon fut le résultat. Les réflexions qui précèdent le résumé sont pleines de sagesse et de raison; M. Lacretelle annonce une impartialité à laquelle nous aurons plus d'une fois occasion de rendre hommage. « Pour qu'une telle domination (celle du parti absolutiste) parvînt à s'établir, dit-il, il a fallu qu'une fatale mésintelligence s'élevât entre des hommes qui avaient compris l'alliance nécessaire de la légitimité et de la Charte. J'exposerai ces débats sans passion, sans faiblesse... »

Quelque brillans qu'aient été les succès de nos armes de 1805 à 1810, l'historien ne s'en laisse point éblouir; au milieu de tous ces triomphes, il réserve toujours quelques lignes à des considérations d'un ordre plus pacifique, mais non moins

peuple qui le regardait comme son libérateur, lut régner par l'admiration et la crainte, par une augmentation purement nominale mit entre le premier consul et l'empereur, par M. Lacretelle : en historien véridique, une juste proportion la louange et le blâme des actes du maître que la France s'était achetées par des grâces ou commutations de peines accordées par Georges, lavèrent un peu les maux du duc d'Enghien. » Si la victoire d'Iéna fut pour la France une route complète, la bataille d'Eylau ne fut, pour la Prusse, qu'une horrible boucherie. M. Lacretelle donne toute la réprobation que méritent la guerrière entreprise contre l'Espagne et les succès contre le paisible et respectable Pie VII.

L'un des morceaux les plus remarquables est le paragraphe intitulé : *Situation morale*. L'auteur y examine les divers élémens de l'opinion de la religion et de ses ministres sous l'empire, les tentatives que firent alors les jésuites pour leur réhabilitation ; il expose la situation dans laquelle se trouvait le régime du pouvoir absolu, les sciences, la philosophie et l'instruction publique. Nous voyons que tout concourait à l'affermissement de la puissance que la plume vénale ou ~~ambitieuse~~ de l'auteur

séductions et refusèrent constamment de grossir le nombre des esclaves attachés au char de celui qui dispensait alors les honneurs et les richesses.

Nous glisserons sur les paragraphes relatifs à la campagne de Russie et aux désastres qui en furent la suite. Il n'est personne qui ne les connaisse ; d'ailleurs nous devons nous hâter d'arriver au chapitre troisième, qui est, à proprement parler, le premier de l'ouvrage : car c'est là que M. Lacretelle commence réellement l'histoire de la Restauration, dont il ne donne qu'un aperçu sommaire pour l'époque antérieure aux cent jours.

Le chapitre second n'est qu'une appendice à l'introduction ; les actes du Congrès de Vienne y sont brièvement rapportés. L'auteur ne pouvait, en effet, s'engager dans les discussions qui s'élevèrent dans cette réunion de plénipotentiaires sans s'écarter de son sujet ; cependant il était indispensable d'en parler ; aussi M. Lacretelle n'a-t-il donné à ce chapitre, qui est une espèce de hors d'œuvre, que l'étendue suffisante pour faire connaître les intérêts respectifs des souverains alliés, les dispositions plus ou moins amicales des puissances soit entr'elles soit envers la France ; enfin, la nouvelle circonscription des états européens et la réduction du territoire français à ses anciennes limites. Un très-bon mot du roi de Danemark mérite de trouver place ici. Tous les souverains, résolus de ne rien accorder à ce prince dans le partage de l'Allemagne, le dédommageaient de leur mieux en égards et en complimens. Quand il leur annonça l'intention de partir, l'empereur Alexandre lui dit : « Vous emportez tous les cœurs. » — « Je ne sais, répondit le roi, mais ce qu'il y a de certain c'est que je n'emporte pas une âme. » Quelque court que soit ce chapitre, nous le recommandons néanmoins à l'attention du lecteur, à cause de l'excellent esprit dans lequel il est écrit.

Après avoir signalé la politique inhumaine et égoïste de l'Angleterre à l'égard de Napoléon, M. Lacretelle aborde la seconde restauration qui est le point de départ de son Histoire. Nous trouvons d'abord la fameuse déclaration de Cambrai, pleine de dignité, et qui, bien qu'elle renferme un passage menaçant, dut néanmoins rassurer la nation sur les intentions

l'autre les armées anglaise et prussienne, qu'elles demment séparées, le maréchal Davoust ne quitta pas Paris, et peut-être la France entière, à un avantage eût changé en fureur les dispositions déjà si hautes et attiré sur nos provinces plus de six cent mille hommes ; résolut donc de capituler ; une convention fut signée le 3 juillet à Saint-Cloud ; les alliés et, quel que fût Louis XVIII, firent dans Paris une entrée triomphante de celle de l'année précédente, faisant naître de nouvelles craintes et des réactions. De funestes exceptions, précédemment annoncées, furent proposées par l'ordonnance du 24 juillet ; Fouché, en la signant, se couvrit d'un opprobre éternel. Ici, une juste indignation de fort belles lignes à M. Lacretelle ; ici, comme le reste de l'ouvrage que nous avons sous les yeux, un bon citoyen et historien consciencieux. Dans le chapitre suivant, son patriotisme, non moins éclairé, déplore avec amertume les scènes sanglantes de la révolution du midi, entre autres Marseille, Nîmes et Avignon, le théâtre. Son style s'anime et s'échauffe au récit ; il transporte les séides de la contre-révolution à dire, voir le fer des assassins, aiguilé par la politique et religieux, près de frapper les victimes ; n'avait-elle pas assez gémi de l'odieuse présence de ces créatures altérées de notre sang, fallait-il que nos frères missent le comble à nos désastres et à nos douleurs ?

l'effrayant tableau que trace M. Lacretelle, avec une et une impartiale fidélité, de la réaction qui suivit les . On partage involontairement l'horreur dont il est lui-même en faisant cette peinture.

Le titre V est entièrement consacré à la session orageuse de la législature célèbre de 1815. Les dispositions hostiles d'une assemblée de passions haineuses se manifestèrent dès le commencement : une majorité ardente brûlait de consommer la destruction des libertés publiques, fondées par une Charte qui, à la fin, avait déjà souffert de si cruelles atteintes. Les royalistes ne furent pas les seuls membres qu'on pût taxer d'exagération révolutionnaire. « On voyait, en outre, dit M. Lacretelle, se grouper autour des esprits les plus fiers et les plus vaillants, des hommes qui avaient mal soutenu l'épreuve des revers, pliés sous l'usurpateur et signés l'acte additionnel. Pour leur faiblesse ou la faire oublier, ils répétaient les cris de la persécution. » Une attitude ferme et courageuse fut le seul rôle qu'eût à jouer la minorité, composée de 15 membres, et à laquelle appartenaient des citoyens éminents et des orateurs éloquents. M. Lacretelle parcourt succinctement les actes les plus violents de la législature qui, de 1816, mit la monarchie dans le plus grand péril; il dénonce les odieuses lois d'exception qui y furent votées sous toute l'exécration qu'elles méritent : celles qui avaient pour objet la répression des cris et actes réputés séditieux, la suppression de la liberté individuelle, l'établissement des cours extraordinaires et l'organisation d'un infernal système de vengeance ; il substitua le beau nom d'*amnistie*.

Nous avons vu la réaction politique résidant uniquement dans la terreur et sanguinaire ; nous venons de la voir exercée par le pouvoir législatif ; maintenant, elle se montre à nous sous des formes judiciaires : tel est le sujet du sixième chapitre de l'histoire dont nous présentons l'analyse. Nous ne nous arrêtons pas à des procès trop fameux et de douloureuse mémoire qui fixèrent l'attention de l'Europe entière, tant à cause de la gravité des délits qui y furent jugés, qu'à raison de la qualité des accusés. Contentons-nous donc de dire qu'à ces affaires se rattachent les noms du héros de la Restauration, Ney, ceux des frères Faucher, et Lallemant, de

appelés *épurations*, planèrent sur tout
tendirent jusqu'aux emplois les plus minces.
M. Lacretelle revient aux actes législatifs de
lesquels font le sujet du chapitre suivant. J
mettra de faire ici une observation sur le
voir adopter. Mieux aurait valu, à notre
le même chapitre tout ce qui se rapporte à
tionnaire dont fut suivie la seconde restaura
former deux chapitres consécutifs, si la lo
permettait pas de réunir le tout en un seul
n'y avait pas, selon nous, nécessité de scin
d'une même session, mais encore cette int
semble point heureuse, car en lui faisant
premiers travaux de l'assemblée, le chapitr
che de suivre attentivement la marche des
considérons en lui-même, et abstraction faite
assigné, le chapitre septième, qu'il eût été
placer avant celui qui le précède. M. Lac
force contre la funeste exagération d'une cha
à rien de moins qu'à détruire de fond en
toute une révolution, et dont l'emportemen
failliblement porté le coup le plus rude à la
vait trouvé un contre-poids dans la pruden
tés, et un frein dans la modération de la
Toutefois l'auteur, dans sa noble impartial
rendre justice à cette *Convention aristocratique*

regrettons vivement de ne pouvoir transcrire ici : elles ont l'empreinte d'un cœur droit, d'un esprit juste et du plus patriotisme.

Il est urgent de porter remède aux maux que la Chambre imposait au pays, et de prévenir ceux dont elle le menaçait dans la session suivante; il était temps de délivrer la nation de la tyrannie qui pesait déjà tant sur elle. Le 5 septembre parut une ordonnance royale, qui, remplaçant la France impériale de la Charte, la rassurait sur les intentions du gouvernement et lui promettait un heureux avenir. M. Lacretelle, appréciateur des faits, examine successivement les événements qui ont précédé, accompagné ou suivi cette restauration de la liberté constitutionnelle. C'est la matière du livre VIII de son ouvrage. — La France respirait sans doute; mais elle avait fait, à la vérité, un grand pas vers un meilleur ordre de choses, mais elle manquait de lois organiques qui assurassent à la nation la victoire qu'elle venait de remporter; les dispositions de la Charte, dont Louis XVIII venait de nous garantir l'intégrité, mais nous étions encore privés des institutions qui ont le complément et la conséquence nécessaires : la liberté de la presse, les élections et la liberté individuelle étaient livrées à l'arbitraire. En outre, 150,000 étrangers tenaient nos principales places fortes en nantissement d'une dette de 150 millions, et insultaient à notre nullité militaire. Ce n'est qu'après deux années consécutives d'invasion, l'inclémence des saisons nous menaçait d'un fléau plus terrible encore, il restait donc beaucoup de mal à réparer et à prévenir, et beaucoup de bien à faire. « Il fallait, dit notre historien, que la politique gagnât sans armée une bataille de Dantzig. » Il consacre deux chapitres aux efforts que fit la France pour braver enfin, dans leur plénitude, les bienfaits du gouvernement représentatif. Auparavant, il croit devoir exposer (livre IX) l'état des partis en 1816, et analyser les éléments, les opinions, les projets de chacun des deux camps qui divisaient alors et divisent encore la nation. Il d'abord en revue le parti avoué par l'immense majorité des Français, celui qu'on nomme *libéral*, et qui, sauf quelques exceptions dérivant de l'imperfection humaine, ne voulait que la nation ramenée dans la Charte; il examine ensuite celui

nement stable que celui qui a pour base une des pouvoirs.

L'auteur nous entretient ensuite des discutaïres relatives au projet d'une loi éminemment que Louis XVIII regardait comme une ancre patrie. Le monarque avait donné la Charte; les droits conférés aux citoyens par ce traité trône et le peuple seraient illusoires s'ils n'étaient garantis dans leur spécialité par des institutions: il voulut donc fonder un système électoral comment nécessaire de la Charte, sinon même un. Cet immense bienfait ne saurait toutefois de bation publique les lois qui suspendirent alouiduelle, la liberté de la presse, lois d'exception gouvernement qui se respecte.

Nous ne nous appesantirons pas sur les événements de 1817, que M. Lacretelle lui-même retrace. Ces scènes d'horreur que l'esprit ne peut séparer avaient éclaté l'année précédente dans un déluge sont couvertes de ténèbres que le temps ne peut core; l'historien ne cherche point à les dissiper de soulever un coin du voile; nous respectons. C'est peut-être à ces sanglantes réminiscences la France dut être enfin délivrée de ces odieuses sous le nom de *cours prévôtales*, et qui du poids de l'exécration publique. Mais un objet senté à notre regard, c'est une assemblée légis-

Qu'il m'est doux, dit M. Lacretelle, d'écrire le sujet de ce chapitre (XII) : *Libération du territoire* ! Il me semble que ma nation va suivre une marche plus libre, lorsque ni mes lecteurs, moi n'aurons plus à gémir sous le fardeau de l'occupation étrangère, sous la pensée du plus cruel affront. » Voilà des sens éminemment français ; nous avons cru devoir en rapporter fidèlement l'expression, afin d'apprendre à nos lecteurs quel esprit et sous quelle inspiration l'auteur a conçu et écrit son ouvrage. Le résultat du congrès d'Aix-la-Chapelle, en 1818, fut l'évacuation de nos places fortes par les étrangers, dont les yeux jaloux, du haut de nos remparts, planaient sur notre patrie et la dévoraient en idée ; le démembrement de France pouvait seul satisfaire l'avidité et assouvir la vengeance farouche vainqueur. — M. Lacretelle expose ensuite succinctement les essais de gouvernement représentatif faits par divers états de la confédération germanique, et la situation politique de l'Angleterre, en 1818, résultant de la misère du peuple. Le lecteur parcourra avec le même plaisir les paragraphes, non moins intéressans, relatifs à la fameuse *note secrète*, à la réorganisation de la garde nationale, etc.

Après une crise financière qui faillit être des plus funestes à France et dont le contre-coup se fit sentir dans toute l'Europe, notre horizon politique se couvrit encore de nuages menaçans par la frayeur réelle ou factice qu'inspirait à certains royalistes exclusifs une loi des élections dont on commençait à ne pas goûter les bienfaits. Il se préparait, dans la sphère matérielle, une révolution dont chaque parti se flattait de sortir triomphant, mais qui se termina heureusement pour les libertés publiques. Mais ces mêmes libertés devaient deux mois plus tard recevoir la plus cruelle atteinte des adversaires de notre système électoral. Il n'est personne qui ne se rappelle et la proposition d'un noble pair, sa prise en considération par la Chambre et la défaveur qui l'accueillit dans toute la France. M. Lacretelle, fidèle au plan qu'il s'est tracé, rapporte avec son impartialité et sa précision ordinaires, les débats parlementaires de la session de 1818 à 1819. C'est, en grande partie, le sujet du chapitre XIII.

Le suivant, dans lequel sont consignés des faits de la plus haute gravité, mérite, de notre part, un examen particulier.

partis extrêmes et diamétralement opposés, de mauvaise foi ou aveuglés par l'intérêt, alors accuser le préfet d'avoir favorisé l'inaccessible aux pernicieuses influences, truit en peu de mots cette absurde calomnie l'administration que le département encore. Réduisant toute la question à l'irrésistible), il réfute ainsi d'une manière les légations mensongères d'hommes habiles leurs méfaits, au profit d'une cause devant la nation. On sait, au reste, à l'lieu la vérification des pouvoirs du nouveau lection fut annulée. — Cependant, plus sissait dans la Chambre élective, plus blait s'en éloigner : le changement partiellectua en novembre 1819 en est une événement du dehors augmentaient encore régnait dans l'intérieur. Les troubles de plus en plus sérieux; en Allemagne muans et exaltés concurent, au commencement 1820, l'audacieux projet de réunir en tous les états du vieil empire germanique de siècles. A la même époque, la constitution six ans de leurres, d'une part, et d'att

spirait sa perte, à avoir au moins manque de vigilance; plus que jamais au ressentiment toujours croissant des de 1815; privé désormais de l'appui des libéraux par l'adoption d'une nouvelle loi électorale; voulant d'ailleurs en terme à l'état d'angoisses et de perplexité dans lequel les citations de plus en plus pressantes de la cour avaient rendu son bienfaiteur, qui ne pouvait se détacher de lui; Louis XVIII s'exécuta généreusement par une démission qui ne fut pas moins au cœur du monarque qu'à celui du ministre. Le chapitre suivant nous montre la Charte livrée encore une fois aux bourreaux; c'est en vain que de courageux citoyens ont levé une voix énergique et solennelle: nos libertés publiques précieuses sont de nouveau immolées à la vengeance royale implacable, qui, au nom du roi, dont il a surpris la fuite, ressaisit le pouvoir à peine échappé de ses mains. La France de 1815 reparait cinq ans après avec son hideux cortège sans doute, nous déplorons avec M. Lacretelle les scènes sanglantes dont Paris fut, en 1820, le théâtre; mais il faut reconnaître aussi que rien n'eût été plus facile que de les prévenir et que l'on ne compromet pas impunément le repos et la liberté d'un grand peuple.

Actuellement (chap. XVI) la scène s'agrandit et devient, s'il est possible, plus imposante. Les regards de l'historien français se portent sur les Pyrénées et contemplent les efforts héroïques d'un peuple généreux quoiqu'asservi, pour s'affranchir du pouvoir

tution d'Espagne. On se rappelle que l'indépendance qui en résulta ne fut qu'éphémère.

Dans ce chapitre, qui est le dernier des deux volumes dont nous avons à rendre compte, l'historien est, comme dans les précédens, à la hauteur de son sujet, quelque élevé qu'il soit; ce morceau termine dignement la première partie d'un ouvrage dont le style noble, facile, nerveux et souvent pittoresque en rend la lecture très-attachante, et ajoute encore à l'intérêt et au plaisir qui s'attachent naturellement au récit des faits contemporains.

E. C. D. A.

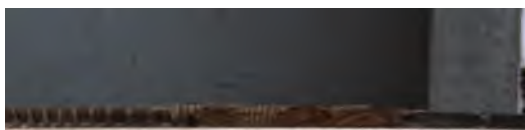
MÉLANGES.

79. VOYAGE DE M. CHAMPOLLION LE JEUNE EN ÉGYPTÉ.

13^e Lettre. — *Thèbes (Biban-el-Molouk)*, le 26 mai 1819.

Les détails topographiques, donnés par Strabon, ne permettent point de chercher ailleurs que dans la vallée de *Biban-el-Molouk*, l'emplacement des tombeaux des anciens rois. Le nom de cette vallée, qu'on veut entièrement dériver de l'arabe en le traduisant par *les portes des rois*, mais qui est à-la-fois une corruption et une traduction de l'ancien nom égyptien *Bib an-Ourdou* (les hypogées des rois), comme l'a fort bien dit M. Silvestre de Sacy, lèverait d'ailleurs toute espèce de doute à ce sujet. C'était la *nécropole royale*, et on avait choisi un lieu parfaitement convenable à cette triste destination, une vallée aride, encaissée par de très-hauts rochers coupés à pic, ou par des montagnes en pleine décomposition, offrant presque toutes de larges fentes occasionnés soit par l'extrême chaleur, soit par des éboulemens intérieurs, et dont les croupes sont parsemées de bandes noires, comme si elles eussent été brûlées en partie; aucun animal vivant ne fréquente cette vallée de mort : je ne compte point les mouches, les renards, les loups et les hyènes, parce que c'est notre séjour dans les tombeaux et l'odeur de notre cuisine qui avaient attiré ces quatre espèces affamées.

En entrant dans la partie la plus reculée de cette vallée, par une ouverture étroite évidemment faite de main d'homme et offrant encore quelques légers restes de sculptures égyptiennes,



Mélanges.

129

On voit bientôt au pied des montagnes, ou sur les pentes, des portes carrées, encombrées pour la plupart, et dont il faut approcher pour apercevoir la décoration : ces portes, qui se ressemblent toutes, donnent entrée dans les *tombeaux des rois*. Chaque tombeau a la sienne, car jadis aucun ne communiquait avec l'autre ; ils étaient tous isolés : ce sont les chercheurs de trésors, anciens ou modernes, qui ont établi quelques communications forcées.

Il me tardait, en arrivant à Biban-el-Molouk, de m'assurer de ces tombeaux, au nombre de seize (je ne parle ici que des tombeaux conservant des sculptures et les noms des rois pour lesquels ils furent creusés), étaient bien, comme je l'avais déduit d'avance de plusieurs considérations, ceux de rois appartenant à des *dynasties thébaines*, c'est-à-dire à des princes dont l'origine était originaire de Thèbes. L'examen rapide que je fis de ces excavations avant de monter à la seconde cataracte, pendant mon séjour de plusieurs mois que j'y ai fait à mon retour, m'a pleinement convaincu que ces hypogées ont renfermé les sépultures des rois des XVIII^e, XIX^e et XX^e dynasties, qui sont en fait toutes trois des dynasties *diospolitaines* ou *thébaines*. Ainsi on a trouvé d'abord les tombeaux de six des rois de la XVIII^e, le plus ancien de tous, Aménophis-Memnon, inhumé dans la vallée isolée de l'ouest.

Viennent ensuite le tombeau de Rhamsès-Maïamoun et ceux des autres Pharaons, successeurs de Méiamoun et appartenant à la XIX^e ou à la XX^e dynastie.

On n'a suivi aucun ordre, ni de dynastie, ni de succession dans le choix de l'emplacement des diverses tombes royales : on a fait creuser la sienne sur le point où il croyait renfermer une veine de pierre convenable à sa sépulture et à l'insécurité de l'excavation projetée. Il est difficile de se défendre d'une certaine surprise lorsque, après avoir passé sous une voûte assez simple, on entre dans de grandes galeries ou corridors, couverts de sculptures parfaitement soignées, conservant en grande partie l'éclat des plus vives couleurs, et conduisant successivement à des salles soutenues par des piliers encore enrichies de décorations, jusqu'à ce qu'on arrive enfin à la salle principale, celle que les Égyptiens nommaient la *salle des rois*, la plus vaste que toutes les autres, et au milieu de laquelle

reposait la momie du roi dans un énorme sarcophage de granit. Les plans de ces tombeaux, publiés par la Commission d'Égypte, donnent une idée exacte de l'étendue de ces excavations et du travail immense qu'elles ont coûté pour les exécuter au pic et au ciseau. Les vallées sont presque toutes encombrées de collines formées par les petits éclats de pierre provenant des effrayans travaux exécutés dans le sein de la montagne.

Je ne puis donner ici une description détaillée de ces tombeaux; plusieurs mois m'ont à peine suffi pour rédiger une notice un peu détaillée des innombrables bas-reliefs qu'ils renferment et pour copier les inscriptions les plus intéressantes. Je donnerai cependant une idée générale de ces monumens par la description rapide et très-succincte de l'un d'entr'eux, celui du Pharaon Rhamsès, fils et successeur de Meïamoun. La décoration des tombeaux royaux était systématisée, et ce que l'on trouve dans l'un reparait dans presque tous les autres, à quelques exceptions près, comme je le dirai plus bas.

Le bandeau de la porte d'entrée est orné d'un bas-relief (le même sur toutes les premières portes des tombeaux royaux) qui n'est au fond que la *préface* ou plutôt le *résumé* de toute la décoration des tombes pharaoniques. C'est un disque jaune au milieu duquel est le soleil à tête de bélier, c'est-à-dire le soleil couchant entrant dans l'hémisphère inférieur, et adoré par le roi à genoux; à la droite du disque, c'est-à-dire à l'orient, est la déesse Nephthys, et à la gauche (occident) la déesse Isis, occupant les deux extrémités de la course du dieu dans l'hémisphère supérieur: à côté du soleil et dans le disque, on a sculpté un grand scarabée qui est ici, comme ailleurs, le symbole de la régénération ou des renaissances successives: le roi est agenouillé sur la montagne céleste sur laquelle portent aussi les pieds des deux déesses.

Le sens général de cette composition se rapporte au roi défunt: pendant sa vie, semblable au soleil dans sa course de l'orient à l'occident, le roi devait être le vivificateur, l'illuminateur de l'Égypte et la source de tous les biens physiques et moraux nécessaires à ses habitans; le Pharaon mort fut donc encore naturellement comparé au soleil se couchant et descendant vers le ténébreux hémisphère inférieur qu'il doit parcourir pour renaître de nouveau à l'orient et rendre la lumière et la

le supérieur (celui que nous habitons), de la même le roi défunt devait renaître aussi soit pour con-
smigrations, soit pour habiter le Monde céleste
né dans le sein d'Ammon, le Père universel.

cation n'est point de mon crû; le temps des con-
passé pour la vieille Égypte; tout cela résulte de
s légendes qui couvrent les tombes royales.

e comparaison ou assimilation du roi avec le soleil
: états pendant les deux parties du jour, est la clef
notif et le sujet dont tous les autres bas-reliefs ne
on va le voir, que le développement successif.

bleau décrit est toujours une légende dont suit la
littérale: «Voici ce qui dit Osiris, seigneur de l'A-
occidentale habitée par les morts): Je t'ai accom-
re dans la montagne sacrée de l'Occident, comme
eux grands (les rois ses prédécesseurs); à toi Osi-
eur du Monde, Rhamsès, etc., encore vivant.»

ière expression prouverait, s'il en était besoin, que
: des Pharaons, ouvrages immenses, et qui exi-
-avail fort long, étaient commencés de leur vivant,
les premiers soins de tout roi égyptien fut, con-
l'esprit bien connu de cette singulière nation, de
ressamment de l'exécution du monument sépulcral
re leur dernier asile.

le démontre encore mieux le premier bas-relief
: toujours à sa gauche en entrant dans tous ces
le tableau avait évidemment pour but de rassurer
sur le fâcheux augure qui semblait résulter pour
ment de sa tombe au moment où il était plein de
té: ce tableau montre en effet le Pharaon en cos-
e présentant au dieu Phré à tête d'épervier, c'est-
il dans tout l'éclat de sa course (à l'heure de midi),
: à son représentant sur la Terre ces paroles con-

que dit Phré, dieu grand, seigneur du Ciel: nous
une longue série de jours pour régner sur le
exercer les attributions royales d'Horus sur la

de ce premier corridor du tombeau, on lit éga-

lement de magnifiques promesses faites au roi pour cette vie terrestre, et le détail des privilèges qui lui sont réservés dans les régions célestes ; il semble qu'on ait placé ici ces légendes, comme pour rendre plus douce la pente toujours trop rapide qui conduit à la salle du sarcophage.

Immédiatement après ce tableau, sorte de précaution oratoire assez délicate, on aborde plus franchement la question par un tableau symbolique, le disque du soleil Criocéphale, parti de l'Orient, et avançant vers la frontière de l'Occident, qui est marqué par un crocodile, emblème des ténèbres, et dans lesquels le dieu et le roi vont entrer chacun à sa manière. Suit immédiatement un très-long texte, contenant les noms des soixante-quinze parèdres du soleil dans l'hémisphère inférieur, et des invocations à ces divinités du troisième ordre, dont chacune préside à l'une des soixante-quinze subdivisions du Monde inférieur, qu'on nommait *KELLÉ*, demeure qui enveloppe, caecinte, zone.

Une petite salle, qui succède ordinairement à ce premier corridor, contient les images sculptées et peintes des 75 parèdres, précédées ou suivies d'un immense tableau dans lequel on voit successivement l'image abrégée des 75 zones et de leurs habitants dont il sera parlé plus loin.

A ces tableaux généraux et d'ensemble, succède le développement des détails : les parois des corridors et salles qui suivent (presque toujours les parois les plus voisines de l'Orient) sont couvertes d'une longue série de tableaux représentant la marche du soleil dans l'hémisphère supérieur (image du roi pendant sa vie), et sur les parois opposées, on a figuré la marche du soleil dans l'hémisphère inférieur (image du roi après sa mort).

Les nombreux tableaux relatifs à la marche du dieu au-dessus de l'horizon et dans l'hémisphère lumineux, sont partagés en douze séries annoncées chacune par un riche battant de porte sculpté, et gardé par un énorme serpent. Ce sont les portes des douze heures du jour, et ces reptiles ont tous des noms significatifs, tels que *TEK-HO*, serpent à face étincelante ; *SAT-TEMPFAL*, serpent dont l'œil lance la flamme ; *TAPENTHO*, la corne du Monde, etc., etc. A côté de ces terribles gardiens on lit constamment la légende : *Il demeure au-dessus de cette grande porte, et l'ouvre au dieu Soleil.*

Près du battant de la première porte, celle du lever, on a figuré les vingt-quatre heures du jour astronomique sous forme humaine, une étoile sur la tête, et marchant vers le fond du tombeau, comme pour marquer la direction de la course du dieu, et indiquer celle qu'il faut suivre dans l'étude des tableaux qui offrent un intérêt d'autant plus piquant, que, dans chacune des douze heures de jour, on a tracé l'image détaillée de la barque du dieu, naviguant dans le fleuve céleste sur le *fluide primordial* ou l'*Æther*, le principe de toutes les choses physiques selon la vieille philosophie égyptienne, avec la figure des dieux qui l'assistent successivement, et de plus, la représentation des *demeures célestes* qu'il parcourt, et les scènes mythiques propres à chacune des heures du jour.

Ainsi, à la première heure, sa *bari*, ou barque, se met en mouvement et reçoit les adorations des esprits de l'Orient; parmi les tableaux de la seconde heure, on trouve le grand serpent Apophis, le frère et l'ennemi du soleil, surveillé par le dieu Atmou; à la troisième heure, le dieu Soleil arrive dans la zone céleste où se décide le sort des âmes, relativement aux corps qu'elles doivent habiter dans leurs nouvelles transmigrations; on y voit le dieu Atmou assis sur son tribunal, pesant à sa balance les âmes humaines qui se présentent successivement: l'une d'elles vient d'être condamnée, on la voit ramenée sur Terre dans une *bari* qui s'avance vers la porte gardée par Anubis, et conduite à grands coups de verges par des cynocéphales, emblèmes de la justice céleste; le coupable est sous la forme d'une énorme truie, au-dessus de laquelle on a gravé en grand caractère *gourmandise* ou *gloutonnerie*, sans doute le péché capital du délinquant, quelque glouton de l'époque.

Le dieu visite, à la cinquième heure, les *Champs-Élysées* de la mythologie égyptienne, habités par les âmes bienheureuses se reposant des peines de leurs transmigrations sur la Terre: elles portent sur leur tête la plume d'autruche, emblème de leur conduite juste et vertueuse. On les voit présenter des offrandes aux dieux; ou bien, sous l'inspection du *seigneur de la joie du cœur*, elles cueillent les fruits des arbres célestes de ce paradis: plus loin, d'autres tiennent en main des faucilles; ce sont les âmes qui cultivent les champs de la vérité; leur légende porte: « elles font des libations de l'eau et des offrandes

« des grains des campagnes de gloire; elles tiennent une faucille
 « et moissonnent les champs qui sont leur partage; le dieu So-
 « leil leur dit : prenez vos faucilles, moissonnez vos grains,
 « emportez-les dans vos demeures, jouissez-en et les présentez
 « aux dieux en offrande pure. » Ailleurs enfin on les voit se
 baigner, nager, sauter et folâtrer dans un grand bassin que
 remplit l'eau céleste et primordiale, le tout sous l'inspection
 du dieu *Nil-Céleste*. Dans les heures suivantes, les dieux se pré-
 parent à combattre le grand ennemi du Soleil, le serpent *Apo-
 phis*. Ils s'arment d'épieux, se chargent de filets, parce que le
 monstre habite les eaux du fleuve sur lequel navigue le vaisseau
 du soleil; ils tendent des cordes; Apophis est pris; on le charge
 de liens; on sort du fleuve cet immense reptile, au moyen d'un
 câble que la déesse *Selk* lui attache au cou et que douze dieux
 tirent, secondés par une *machine fort compliquée*, manœuvrée
 par le dieu *Sév* (Saturne) assisté des génies des quatre points
 cardinaux. Mais tout cet attirail serait impuissant contre les
 efforts d'Apophis, s'il ne sortait d'en bas une *main énorme*
 (celle d'Ammon) qui saisit la corde et arrête la fougue du dra-
 gon. Enfin, à la onzième heure du jour, le serpent captif est
 étranglé, et bientôt après le dieu Soleil arrive au point extrême
 de l'horizon où il va disparaître. C'est la déesse *Nephté* (Rhea)
 qui, faisant l'office de la Téthys des Grecs, s'élève à la surface
 de l'abîme des eaux célestes; et montée sur la tête de son fils
 Osiris, dont le corps se termine en volute comme celui d'une
 syène, la déesse reçoit le vaisseau du Soleil que prend bientôt
 dans ses bras immenses le Nil-Céleste, le vieil *Océan* des my-
 thes égyptiens.

La marche du soleil dans l'*hémisphère inférieur*, celui des té-
 nèbres, pendant les 12 heures du nuit, c'est-à-dire la contre-
 partie des scènes précédentes, se trouve sculptée sur les parois
 des tombeaux royaux, opposées à celles dont je viens de don-
 ner une idée très-succincte. Là le dieu, assez constamment
 peint en noir, de la tête aux pieds, parcourt les 75 cercles ou
 zones auxquels président autant de personnages divins de toute
 forme, et armés de glaives. Ces cercles sont habités par les
âmes coupables qui subissent divers supplices. C'est véritable-
 ment là le type primordial de l'*Enfer* du Dante, car la variété
 des tourmens a de quoi surprendre; et je ne suis pas étonné

que quelques voyageurs, effrayés de ces scènes de carnage, aient cru y trouver la preuve de l'usage des sacrifices humains dans l'ancienne Égypte; mais les légendes lèvent toute espèce d'incertitude à cet égard : ce sont des affaires de l'autre Monde, et qui ne préjugent rien pour les us et coutumes de celui-ci.

Les ames coupables sont punies d'une manière différente dans la plupart des zones infernales que visite le dieu Soleil : on a figuré ces esprits impurs, et persévérant dans le crime, presque toujours sous la forme humaine, quelquefois aussi sous la forme symbolique de la *grue*, ou celle de l'*épervier à tête humaine* entièrement peint en *noir*, pour indiquer à-la-fois et leur nature perverse et leur séjour dans l'abîme des ténèbres; les unes sont fortement liées à des poteaux, et les gardiens de la zone, brandissant leurs glaives, leur reprochent les crimes qu'elles ont commis sur la Terre; d'autres sont suspendues la tête en bas; celles-ci, les mains liées sur la poitrine et la tête coupée, marchent en longues files; quelques-unes, les mains liées derrière le dos, traînent sur la terre leur cœur sorti de leur poitrine; dans de grandes chaudières, on fait bouillir des ames vivantes, soit sous forme humaine, soit sous celle d'oiseau, ou seulement leurs têtes et leurs cœurs. J'ai aussi remarqué des ames jetées dans la chaudière avec l'emblème du bonheur et du repos céleste (l'éventail), auxquels elles avaient perdu tous leurs droits. J'ai des copies fidèles de cette immense série de tableaux et des longues légendes qui les accompagnent. A chaque zone et auprès des suppliciés, on lit toujours leur condamnation et la peine qu'ils subissent. « Ces ames ennemies, y est-il dit, ne voient point notre dieu lorsqu'il lance les rayons de son disque; elles n'habitent plus dans le Monde terrestre et elles n'entendent point la voix du dieu grand lorsqu'il traverse leurs zones. »

Tandis qu'on lit au contraire à côté de la représentation des ames heureuses, sur les parois opposées : « Elles ont trouvé grâce aux yeux du Dieu grand; elles habitent les demeures de gloire, celles où l'on vit de la vie céleste; les corps qu'elles ont abandonnés reposeront à toujours dans leurs tombeaux, tandis qu'elles jouiront de la présence du Dieu suprême. »

Cette double série de tableaux nous donne donc le *système*

psychologique égyptien dans ses deux points les plus importants et les plus moraux, *les récompenses et les peines*. Ainsi se trouve complètement démontré tout ce que les anciens ont dit de la doctrine égyptienne *sur l'immortalité de l'ame* et le but positif de la vie humaine. Elle est certainement grande et heureuse, l'idée de symboliser la *double destinée* des ames par le plus frappant des phénomènes célestes, le cours du soleil dans les deux hémisphères, et d'en lier la peinture à celle de cet imposant et magnifique spectacle.

Cette galerie psychologique occupe les parois des deux grands corridors et des deux premières salles du tombeau de *Rhamsès V*, que j'ai pris pour type de ma description des tombes royales, parce qu'il est le plus complet de tous. Le même sujet, mais composé dans un esprit directement *astronomique*, et sur un plan plus régulier, parce que c'était un tableau de science, est reproduit sur les plafonds et occupe toute la longueur de ceux du second corridor et des deux premières salles qui suivent.

Le ciel, sous la forme d'une femme dont le corps est parsemé d'étoiles, enveloppe de trois côtés cette immense composition : le torse se prolonge sur toute la longueur du tableau dont il couvre la partie supérieure ; sa tête est à l'occident ; ses bras et ses pieds limitent la longueur du tableau divisé en deux bandes égales : celle d'en-haut représente l'hémisphère supérieur et le cours du soleil dans les 12 heures du jour ; celle d'en-bas, l'hémisphère inférieur, la marche du soleil pendant les 12 heures de la nuit.

A l'orient, c'est-à-dire vers le point sexuel du grand corps céleste (de la déesse Ciel), est figurée la naissance du soleil ; il sort du sein de sa divine mère *Néith*, sous la forme d'un petit enfant portant le doigt à sa bouche, et renfermé dans un disque rouge : le dieu *Méui* (l'Hercule égyptien, la raison divine), debout dans la barque destinée aux voyages du jeune dieu, élève les bras pour l'y placer lui-même ; après que le soleil enfant a reçu les soins de deux déesses nourrices, la barque part et navigue sur l'*océan céleste* ; l'æther qui coule comme un fleuve de l'*orient à l'occident*, où il forme un vaste bassin, dans lequel aboutit une branche du fleuve traversant l'*hémisphère inférieur, d'occident en orient*.

Chaque heure du jour est indiquée sur le corps du ciel par

ouge, et dans le tableau par 12 barques ou *bari* il paraît le dieu soleil naviguant sur l'Océan en cortège qui change à chaque heure, et qui l'accablent des deux rives.

À la première heure, au moment où le vaisseau se met en route, les esprits de l'Orient présentent leurs hommages au dieu dans son naos qui est élevé au milieu de ce temple. Le cortège se compose de la déesse *Sori* qui donne l'immortalité; du dieu *Sev* (Saturne), à la tête de lièvre, qui s'appuie sur une perche pour sonder le fleuve, et dont il ne faut partir de la 8^e heure, c'est-à-dire lorsqu'on a passé les passages de l'Occident; le réis ou commandant est suivi en sous-ordre le dieu *Haké-Oëris*, le Phaéton et son fidèle du soleil: le pilote manœuvrant le gouvier hiéracocéphale nommé *Habu*, plus la déesse *Neb-dé* (la barque), dont j'ignore les fonctions spéciales. Le dieu gardien supérieur des tropiques. On aperçoit sur les bords du fleuve, les dieux ou les esprits qui à chacune des heures du jour; ils adorent le soleil à l'orient ou récitent tous les noms mystiques par lesquels il est appelé. A la seconde heure paraissent les âmes des défunts. Sur leur tête le défunt Rhamsès V, allant au-devant de son père pour adorer sa lumière: aux 4^e, 5^e et 6^e heures le pharaon prend part aux travaux des dieux qui sont au grand Apophis caché dans les eaux de l'Océan. Aux 7^e et 8^e heures, le vaisseau céleste cotoie les jardins bienheureux, jardins ombragés par des arbres de toutes espèces, sous lesquels se promènent les dieux et les déesses. Enfin le dieu approche de l'Occident: *Sev* descend le fleuve incessamment, et des dieux échelonnés dirigent la barque avec précaution; elle contourne le grand bassin de l'ouest, et reparait dans la bande du tableau, c'est-à-dire dans l'hémisphère inférieur, qu'elle remonte d'occident en orient. Mais, dans la navigation des douze heures de nuit, comme il arrive pour les barques qui remontent le Nil, la *Bari* du jour tirée à la corde par un grand nombre de géants, dont le nombre varie à chaque heure diffère, et le cortège du dieu et l'équipage ont disparu, il

moi-même et des tableaux et de to

Mais, sur ces mêmes plafonds et a
que je viens de décrire en gros, exis
ques d'un intérêt plus grand peut-
sujet. Ce sont des *tables des constell*
pour toutes les heures de chaque a
ainsi conçues :

Mois DE TÔMI, la dernière moitié.
sur l'oreille gauche.

Heure 1^{re}, la constellation d'Or
gauche.

Heure 2^e, la constellation de *Sirius*

Heure 3^e, le commencement de la c
les (les gémeaux?), sur le cœur.

Heure 4^e, les constellations *des deux*
reille gauche.

Heure 5^e, les étoiles *du fleuve* (infl

Heure 6^e, la tête (ou le commence
le cœur.

Heure 7^e, *la flèche* (influe) sur l'a

Heure 8^e, *les longues étoiles*, — sur

Heure 9^e, les serviteurs des parties
pède), *Menté* (le lion marin ?) (influ

Heure 10^e, le quadrupède *Menté* (
l'œil gauche

Elles. Cela démontrera sans réplique, comme l'a affirmé notre savant ami M. Letronne, que l'*astrologie* remonte, en Égypte, jusqu'aux temps les plus reculés; cette question, par le fait, est décidée sans retour, c'est un petit souvenir que je lui adresse, en attendant ses commissions pour Thèbes.

La traduction que je viens de donner d'une des vingt-quatre tables qui composent la série des levers, est certaine dans les passages où j'ai introduit les noms actuels des constellations de notre planisphère; n'ayant pas eu le temps de pousser plus loin mon travail de concordance, j'ai été obligé de donner partout ailleurs le mot à mot du texte hiéroglyphique.

J'ai dû recueillir, et je l'ai fait avec un soin religieux, ces restes précieux de l'*astronomie antique*, science qui devait être nécessairement liée à l'*astrologie*, dans un pays où la religion fut la base immuable de toute l'organisation sociale. Dans un pareil système politique, toutes les sciences devaient avoir deux parties distinctes : la *partie des faits observés*, qui constitue seule nos sciences actuelles; la *partie spéculative*, qui liait la science à la croyance religieuse, lien nécessaire, indispensable même en Égypte, où la religion, pour être forte et pour l'être toujours, avait voulu renfermer l'Univers entier et son étude dans son domaine sans borne; ce qui a son bon et son mauvais côté, comme toutes les conceptions humaines.

Dans le tombeau de Rhamsès V, les salles ou corridors qui suivent ceux que je viens de décrire, sont décorés de tableaux symboliques relatifs à divers états du soleil considéré soit physiquement, soit surtout dans ses rapports purement mythiques : mais ces tableaux ne forment point un ensemble suivi, c'est pour cela qu'ils sont totalement omis ou qu'ils n'occupent pas la même place dans les tombes royales. La salle qui précède celle du sarcophage, en général consacrée aux quatre génies de l'amenti, contient, dans les tombeaux les plus complets, la comparution du roi devant le tribunal des 42 juges divins qui doivent décider du sort de son âme, tribunal dont ne fut qu'une simple image celui qui, sur la terre, accordait ou refusait aux Rois les honneurs de la sépulture. Une paroi entière de cette salle dans le tombeau de Rhamsès V, offre les images de ces 42 assesseurs d'Osiris, mêlées aux justifications que le roi est censé présenter, ou faire présenter en son nom, à ces juges sévères,

lesquels paraissent être chargés, chacun, de faire la recherche d'un crime ou péché particulier, et de le punir dans l'ame soumise à leur juridiction. Ce grand texte, divisé par conséquent en 42 versets ou colonnes, n'est à proprement parler qu'une *confession négative*, comme on peut en juger par les exemples qui suivent :

O dieu (tel) ! *le roi*, soleil modérateur de justice, approuvé d'Ammon, *n'a point commis de méchancetés.*

Le fils du soleil Rhamsès, *n'a point blasphémé.*

Le roi, soleil modérateur, etc., *ne s'est point enivré.*

Le fils du soleil Rhamsès, *n'a point été paresseux,*

Le roi, soleil modérateur, etc., *n'a point enlevé les biens voués aux dieux.*

Le fils du soleil Rhamsès, *n'a point dit de mensonges.*

Le roi, soleil, etc., *n'a point été libertin.*

Le fils du soleil Rhamsès, *ne s'est point souillé par des impuretés.*

Le roi, soleil, etc., *n'a point secoué la tête en entendant des paroles de vérité.*

Le fils du soleil Rhamsès, *n'a point inutilement allongé ses paroles.*

Le roi soleil, etc., *n'a pas eu à dévorer son cœur* (c'est-à-dire à se repentir de quelque mauvaise action.)

On voyait enfin, à côté de ce texte curieux, dans le tombeau de *Rhamsès Meïamoum*, des images plus curieuses encore, celles des péchés capitaux : il n'en reste plus que trois de bien visibles, ce sont *la luxure, la paresse et la voracité*, figurées sous forme humaine, avec les têtes symboliques de *bouc, de tortue et de crocodile.*

La grande salle du tombeau de Rhamsès V^e, celle qui renfermait le sarcophage, et la dernière de toutes, surpasse aussi les autres en grandeur et en magnificence. Le plafond creusé en berceau et d'une très-belle coupe, a conservé toute sa peinture : la fraîcheur en est telle, qu'il faut être habitué aux miracles de conservation des monumens de l'Égypte, pour se persuader que ces frêles couleurs ont résisté à plus de trente siècles. On a répété ici, mais en grand et avec plus de détails dans certaines parties, la marche du soleil dans les deux hémisphères pendant la durée du jour astronomique, composition qui dé-

Des les plafonds des premières salles du tombeau et qui forme le motif général de toute la décoration des sépultures royales.

Les parois de cette vaste salle sont couvertes, du soubassement au plafond, de tableaux sculptés et peints comme dans le reste du tombeau, et chargées de milliers d'hiéroglyphes formant les légendes explicatives; le soleil est encore le sujet de ces bas-reliefs, dont un grand nombre contiennent aussi, sous des formes emblématiques, tout le système cosmogonique et les principes de la physique générale des Égyptiens. Une longue étude peut seule donner le sens entier de ces compositions que j'ai toutes copiées moi-même, en transcrivant en même temps tous les textes qui les accompagnent. C'est du mysticisme le plus raffiné; mais il y a certainement, sous ces apparences emblématiques, de vieilles vérités que nous croyons très-jeunes.

J'ai omis dans cette description, aussi rapide que possible, d'un seul des tombeaux royaux, de parler des bas-reliefs dont sont couverts les piliers qui soutiennent les diverses salles; ce sont des adorations aux divinités de l'Égypte et principalement à celles qui président aux destinées des âmes, Phtha-Socharis, Atmou, la déesse *Méresochar*, *Osiris* et *Anubis*.

Tous les autres tombeaux des rois de Thèbes, situés dans la vallée de Biban-el-Molouk et dans la vallée de l'Ouest, sont décorés, soit de la totalité, soit seulement d'une partie des tableaux que je viens d'indiquer, et selon que ces tombeaux sont plus ou moins vastes et surtout plus ou moins *achevés*.

Les tombes royales véritablement achevées et complètes, sont en très-petit nombre, savoir: celle d'Aménophis III^e (*Memnon*), dont la décoration est presque entièrement détruite; celle de Rhamsès-Méïamoun, celle de Rhamsès V, probablement aussi celle de *Rhamsès-le-Grand*, enfin celle de la reine Thaosér. Toutes les autres sont incomplètes. Les unes se terminent à la première salle, changée en grande salle sépulchrale, d'autres vont jusqu'à une seconde salle des tombeaux complets; quelques-unes même se terminent brusquement par un petit réduit creusé à la hâte, grossièrement peint, et dans lequel on a déposé le sarcophage du roi, à peine ébauché. Cela prouve invinciblement ce que j'ai dit au commencement, que les rois ordonnaient leur tombeau en montant sur le trône; et si la mort venait les surprendre avant qu'il fût terminé, les tra-

vaux étaient arrêtés et le tombeau demeurait incomplet. On peut donc juger à coup sûr de la longueur du règne de chacun des rois inhumés à Biban-el-Molouk, par l'achèvement ou par l'état plus ou moins avancé de l'excavation destinée à la sépulture. Il est à remarquer à ce sujet, que les règnes d'Aménophis III^e, de Rhamsès-le-Grand et de Rhamsès V, furent, en effet, selon Manéthon, de plus de 30 ans chacun, et leurs tombeaux sont aussi les plus étendus.

Il me reste à parler de certaines particularités que présentent quelques-unes de ces tombes royales.

Quelques parois conservées du tombeau d'Aménophis III^e (Memnon), sont couvertes d'une simple peinture, mais exécutée avec beaucoup de soin et de finesse. La grande salle contient encore une portion de la course du soleil dans les deux hémisphères; mais cette composition est peinte sur les murailles sous la forme d'un immense papyrus déroulé, les figures étant tracées au simple trait comme dans les manuscrits, et les légendes, en hiéroglyphes linéaires, arrivant presque aux formes *hiératiques*. Le Musée royal possède des rituels conçus en ce genre d'écriture de transition.

Le tombeau de cet illustre Pharaon a été découvert par un des membres de la Commission d'Égypte dans la vallée de l'Ouest. Il est probable que tous les rois de la première partie de la XVIII^e dynastie, reposaient dans cette même vallée, et que c'est là qu'il faut chercher les sépulchres d'Aménophis I^{er} et II^e, et des quatre Thouthmosis. On ne pourra les découvrir qu'en exécutant des déblayemens immenses au pied des grands rochers coupés à pic, dans le sein desquels ces tombes ont été creusées. Cette même vallée recèle peut-être encore le dernier asile des rois thébains des anciennes époques; c'est ce que je me crois autorisé à conclure de l'existence d'un second tombeau royal d'un très-ancien style, découvert dans la partie la plus reculée de la même vallée, celui d'un Pharaon thébain nommé *Skhat*, lequel n'appartient certainement point aux quatre dernières dynasties thébaines, les XVII^e, XVIII^e, XIX^e et XX^e.

Dans la vallée proprement dite de Biban-el-Molouk, nous avons admiré, comme tous les voyageurs qui nous ont précédés, l'étonnante fraîcheur des peintures et la finesse des sculptures du tombeau d'Ousiréï I^{er}, qui, dans ses légendes, prend les di-

vers surnoms de *Noubci*, d'*Athothi* et d'*Amonci*, et dans son tombeau celui d'Ousiréï; mais cette belle catacombe dépérit chaque jour. Les piliers se fendent et se délient; les plafonds tombent en éclats, et la peinture s'enlève en écailles. J'ai fait dessiner et colorier sur place les plus riches tableaux de cet hypogée, pour donner en Europe une idée exacte de tant de magnificence. J'ai fait également dessiner la série de *peuples figurée* dans un des bas-reliefs de la première salle à piliers. J'avais cru d'abord, d'après les copies de ces bas-reliefs publiées en Angleterre, que ces quatre peuples, de race bien différente, conduits par le dieu Horus, tenant le bâton pastoral, étaient les nations soumises au sceptre du Pharaon Ousiréï; l'étude des légendes m'a fait connaître que ce tableau a une signification plus générale. Il appartient à la 3^e heure du jour, celle où le soleil commence à faire sentir toute l'ardeur de ses rayons et réchauffe toutes les contrées habitées de notre hémisphère. On a voulu y représenter, d'après la légende même, *les habitants de l'Égypte et ceux des contrées étrangères*. Nous avons donc ici sous les yeux l'image des diverses *racés d'hommes* connues des Égyptiens, et nous apprenons en même temps les grandes divisions géographiques ou *ethnographiques*, établies à cette époque reculée.

Les hommes guidés par le pasteur des peuples, Horus, sont figurés au nombre de douze, mais appartenant à quatre familles bien distinctes. Les trois premiers (les plus voisins du dieu) sont de *couleur rouge sombre*, taille bien proportionnée, physionomie douce, nez légèrement aquilin, longue chevelure nattée, vêtus de blanc, et leur légende les désigne sous le nom de *NOT-EN-NE-ROME*, la *race des hommes*, les hommes par excellence, c'est-à-dire les Égyptiens.

Les trois suivans présentent un aspect bien différent: peau couleur de chair tirant sur le jaune, ou teint basané, nez fortement aquilin, barbe noire, abondante et terminée en pointe, court vêtement de couleurs variées; ceux-ci portent le nom de *NAMOU*.

Il ne peut y avoir aucune incertitude sur la race des trois qui viennent après; ce sont des *négres*; ils sont désignés sous le nom général de *NANAST*.

Enfin, les trois derniers ont la teinte de peau que nous nom-

mons couleur de chair, ou peau blanche de la nuance la plus délicate, le nez droit ou légèrement voussé, les yeux bleus, barbe blonde ou rousse, taille haute et très-élancée, vêtus de peaux de bœuf conservant encore leur poil, véritables sauvages tatoués sur diverses parties du corps; on les nomme TAMMOU.

Je me hâtai de chercher le tableau correspondant à celui-ci dans les autres tombes royales, et en le retrouvant en effet dans plusieurs, les variations que j'y observai me convainquirent pleinement qu'on a voulu figurer ici *les habitans des quatre parties du Monde*, selon l'ancien système égyptien, savoir: 1° *les habitans de l'Égypte*, qui, à elle seule, formait une partie du Monde, d'après le très-modeste usage des vieux peuples; 2° *Les Asiatiques*; 3° les habitans propres de l'*Afrique*, les nègres; 4° enfin (et j'ai honte de le dire, puisque notre race est la dernière et la plus sauvage de la série) les *Européens* qui, à ces époques reculées, il faut être juste, ne faisaient pas une trop belle figure dans ce monde. Il faut entendre ici tous les peuples de race blonde et à peau blanche, habitant non-seulement l'*Europe*, mais encore l'*Asie*, leur point de départ.

Cette manière de considérer ces tableaux est d'autant plus la véritable que, dans les autres tombes, les mêmes noms génériques reparaissent et constamment dans le même ordre. On y trouve aussi les Égyptiens et les Africains représentés de la même manière, ce qui ne pouvait être autrement: mais les *Namou* (les Asiatiques) et les *Tamhou* (les races européennes) offrent d'importantes et curieuses variantes.

Au lieu de l'arabe ou du juif, si simplement vêtu dans le tombeau d'Ousirei, l'Asie a pour représentant dans d'autres tombeaux (ceux de *Rhamsès-Meïamoun*, etc.) trois individus toujours à teint basané, nez aquilin, œil noir et barbe touffue, mais costumés avec une rare magnificence. Dans l'un, ce sont évidemment des *Assyriens*: leur costume, jusque dans les plus petits détails, est parfaitement semblable à celui des personnages gravés sur les cylindres assyriens; dans l'autre, les peuples *Mèdes* ou habitans primitifs de quelque partie de la Perse, leur physionomie et costume se retrouvant en effet, trait pour trait, sur les monumens dits *persépolitains*. On représentait donc l'Asie par l'un des peuples qui l'habitaient, indifféremment. Il en est de même de nos bons vieux ancêtres les *Tamhou*, leur

est quelquefois différent; leurs têtes sont plus ou moins ornées et chargées d'ornemens diversifiés : leur vêtement varie un peu dans sa forme; mais leur teint blanc, leurs yeux et leur barbe conservent tout le caractère d'une race à laquelle j'ai fait copier et colorier cette curieuse série ethnographique. Je ne m'attendais certainement pas, en arrivant à Biban-el-el, d'y trouver des sculptures qui pourront servir de témoignage à l'histoire des habitans primitifs de l'Égypte, si on a le courage de l'entreprendre. Leur vue a toutefois quelque chose de flatteur et de consolant, puisqu'elle nous fait bien le chemin que nous avons parcouru depuis.

Le tombeau de *Rhamsès I^{er}*, le père et le prédécesseur d'Ousset, était enfoui sous les décombres et les débris tombés de la roquette; nous l'avons fait déblayer : il consiste en deux corridors sans sculptures, se terminant par une salle, mais d'une étonnante conservation, et renfermant le sarcophage du roi, en granit, couvert seulement de peintures. Cette simplicité accuse la magnificence du fils, dont la somptueuse catacombe est à quelques pas de là.

C'est le plus vif désir de retrouver à Biban-el-Molouk la tombe du plus célèbre des Rhamsès, celle de *Sésostris*; elle y est en effet : c'est la troisième à droite dans la vallée principale; mais la sépulture de ce grand homme semble avoir été détruite, soit à la dévastation par des mains barbares, soit aux effets des torrens accidentels qui l'ont comblée à très-peu près jusqu'aux plafonds. C'est en faisant creuser une espèce de galerie au milieu des éclats de pierres qui remplissent cette immense catacombe, que nous sommes parvenus, en rampant malgré l'extrême chaleur, jusqu'à la première salle. Cet hypogée, d'après ce qu'on peut en voir, fut exécuté sur un plan simple et décoré de sculptures du meilleur style, à en juger par les petites portions encore subsistantes. Des fouilles entre-prises en grand produiraient sans doute la découverte du sarcophage de cet illustre conquérant : on ne peut espérer d'y retrouver la momie royale, car ce tombeau aura sans doute été pillé et spolié à une époque fort reculée, soit par les Perses, soit par des chercheurs de trésors, aussi ardens à détruire, que les premiers, avides d'exercer des vengeances.

Le tombeau se trouve au fond d'un embranchement de la vallée et dans le voisinage

de ce respectable tombeau, reposait le fils de Sésostris; c'est un très-beau tombeau, mais non achevé. J'y ai trouvé, creusée dans l'épaisseur de la paroi d'une salle isolée, une petite chapelle consacrée aux mânes de son père Rhamsès-le-Grand.

Le dernier tombeau, au fond de la vallée principale, se fait remarquer par son état d'imperfection; les premiers bas-reliefs sont achevés et exécutés avec une finesse et un soin admirables; la décoration du reste de la catacombe, formée de trois longs corridors et de deux salles, a été seulement tracée en rouge, et l'on rencontre enfin les débris du sarcophage du pharaon, en granit, dans un très-petit cabinet dont les parois à peine dégrossies sont couvertes de quelques mauvaises figures de divinités, dessinées et barbouillées à la hâte.

Son successeur, dont le nom monumental est *Rhamerri*, ne s'était probablement pas beaucoup inquiété du soin de sa sépulture: au lieu de se faire creuser un tombeau comme ses ancêtres, il trouva plus commode de s'emparer de la catacombe voisine de celle de son père, et l'étude que j'ai dû faire de ce tombeau *Palimpseste*, m'a conduit à un résultat fort important pour le complément de la série des règnes formant la 18^e dynastie.

Le temps ayant causé la chute du stuc appliqué par l'usurpateur *Rhamerri* sur les sculptures primitives de certaines parties du tombeau qu'il voulait s'approprier, je distinguai sur la porte principale les légendes d'une reine nommée *Thaoser*, et le temps faisant aussi justice de la couverture dont on avait masqué les premiers bas-reliefs de l'intérieur, a mis à découvert des tableaux représentant cette même reine, faisant les mêmes offrandes aux dieux et recevant des divinités les mêmes promesses et les mêmes assurances que les Pharaons eux-mêmes dans les bas-reliefs de leurs tombeaux, et occupant la même place que ceux-ci. Il devint donc évident que j'étais dans une catacombe creusée pour recevoir le corps d'une reine, et je dois ajouter d'une reine ayant exercé par elle-même le pouvoir souverain, puisque son mari, quoique portant le titre de roi, ne paraît qu'après elle dans cette série de bas-reliefs, la reine seule se montrant dans les premiers et les plus importants. *Ménéphtha-Siphtha* fut le nom de ce souverain en sous-ordre.

Comme j'avais déjà trouvé à *Ghebel-Selséléh* des bas-reliefs

de ce prince qui avait, après le roi Horus, continué la décoration du grand Spéos de la carrière, j'ai dû reconnaître alors dans la reine *Thaoser* la fille même du roi Horus, laquelle succédant à son père, dont elle était la seule héritière en âge de régner, exerça long-temps le pouvoir souverain, et se trouve dans la liste des rois de Manéthon, sous le nom de la reine *Achenchersès*. Je m'étais trompé à Turin, en prenant l'épouse même d'Horus, la reine *Tmauhmot*, pour la fille de ce prince, mentionnée dans le texte de l'inscription d'un groupe. Cette erreur de nom, indifférente pour la série des règnes, n'aurait point été commise si la légende de la reine épouse d'Horus eût conservé ses titres initiaux, qu'une fracture a fait disparaître. *Siphtha* ne porte donc le titre de roi qu'en sa qualité d'époux de la reine régnante; ce qui déjà avait eu lieu pour les deux maris de la reine *Amensé*, mère de Thouthmosis III^e (Mœris).

Ce fait diminue un peu l'odieux de l'usurpation du tombeau de la reine *Thaoser* et de son mari *Siphtha* par leur cinquième ou sixième successeur, qui ne devait point, en effet, avoir pour eux le respect dû à des ancêtres, parce qu'il descendait directement de Rhamsès I^{er}, et que, d'après les listes, il était tout au plus le frère de la reine *Thaoser* *Archenchersès*, et continuait directement la ligne masculine à partir du roi Horus. Mais cela ne saurait justifier le nouvel occupant, d'abord d'avoir substitué partout à l'image de la reine, la sienne propre, au moyen d'additions ou de suppressions; en l'affublant d'un casque ou de vêtemens et d'insignes convenables seulement à des rois et non à des reines; et en second lieu, d'avoir recouvert de stuc tous les cartouches renfermant les noms de la reine et de *Siphtha*, pour y faire peindre sa propre légende. Cette opération a dû, toutefois, s'exécuter fort à la hâte, puisqu'après avoir métamorphosé la reine *Thaoser* en roi *Rhamerri*, on n'a point eu la précaution de corriger, sur les bas-reliefs, le texte des discours que les dieux sont censés prononcer, lesquels sont toujours adressés à la reine, et ne sauraient l'être convenablement au roi, ni par leur forme, ni par leur contenu.

Le plus grand et le plus magnifique de tous les tombeaux de la vallée encore existans, fut sans contredit celui du successeur de *Rhamerri*, *Rhamessès* - *Méïamoun*; mais aujourd'hui, le temps ou la fumée a terni l'éclat des couleurs qui recouvrent la plupart de ces sépulchres; il se recommande d'ailleurs par huit

tiennne, figurée par six images de
personnifiée, alternées une po
productions particulières à la d
ges représentent. J'ai dû faire co
duits, les deux fameux joueurs
couleurs, parce qu'ils n'ont été
sonne.

En voilà assez sur *Biban-el-Me*
Thèbes où l'on ne sera point fâché
dant ajouter que plusieurs de ces
leurs parois le témoignage écrit qu
siècles, abandonnées et seulemen
jours, par beaucoup de curieux d
ceux de nos jours encore, croyaien
fournant leurs noms sur les peintu
ont ainsi défigurés. Les sots de to
breux représentans ; on y trouve d
tes les époques, qui se sont inscrit
tique, les plus modernes en Démot
très-ancienne date, à en juger par
vieux Romains de la république, e
du titre du *Romanos* ; des noms
temps des premiers Empereurs ; u
Empire noyés au milieu des super
qui les suivent : plus

jours des matériaux, et tout trouve sa place dans
feuilles égyptiens, qui auront bien quelque prix trans-
mis. . . . J'y pense souvent. . . . Adieu.

ACTIONS OF THE ROYAL SOCIETY OF LITERATURE, etc —
s de la Société royale de littérature du Royaume-Uni.
part. 1^{re}; in-4° de 277 pp. Londres, 1827; Murray.

ier volume d'une Société qui ne compte guères que
existence, indique suffisamment l'étendue des travaux
proposé; il contient seize mémoires.

ier est historique et a pour but d'éclaircir un point
d'Angleterre au moyen d'un manuscrit français,
1819, à Lille, par M. Granville Penn. Ce mémoire
recueilli par les Anglais avec d'autant plus de faveur,
maître le caractère de Henri V, le plus populaire
3.

orceaux suivans, de M. Sharon Turner, consistent
cherches sur l'affinité des langues. L'auteur s'est pro-
prier et de confirmer jusqu'à un certain point le récit
sion du genre humain et de la confusion des langues,
ans le Pentateuque; il prétend ramener toutes les
une origine commune, à l'hébreu.

moire renferme quelques remarques sur l'Euphrate,
liam Ouseley; c'est le fruit des observations qu'il a
les contrées arrosées par ce fleuve et de ses connais-
sances dans les langues orientales.

suite une notice historique de l'archidiacre Nares,
couvertes faites dans les manuscrits palimpsestes.
s autres pièces, il s'en trouve deux de M. Todd, re-
aux manuscrits curieux. Le premier, laissé par le cé-
Harrington, contient quelques documens intéressans
Élisabeth et Jacques I^{er}. Le second est un manuscrit
par la bibliothèque archiépiscopale de Lambeth, à
feu professeur Carlyle, mais réclamé ensuite comme
t au patriarche de Jérusalem, à qui il fut restitué.
D^r C. Burney est l'auteur de la description détaillée
uscrit: il y donne des variantes d'anciens auteurs,
ationnées; les écrivains dont il a éclairci le texte par
sont Hérodote, Libanius, Démosthène, Simplicius,
et Aphthonius.

forme d'un homme portant un
de taureau, indique, selon le sav
l'épithète employée par le poète

Dans le mémoire suivant, sont
appartenant à une ville de Thessa
et nommée Κίριον ou Cierium.
inédites avant que le colonel Les
entrepris de les décrire. On trouve
deux inscriptions grecques décou
à déterminer la situation de Cieriu

Viennent ensuite 1° un mémoire
mie politique; et un 2° du colonel
tice sur une inscription latine trou
même que celle dont se sont occup
Ward, Banks et Champollion Fige
un nouvel examen et expliquée av
Dioclétien, relatif à la taxe des m
pire. (Voy. le *Bulletin*; Tom. VIII,

Le dernier mémoire, dû à MM.
cré à l'explication d'inscriptions hié
vaux de M. Champollion jeune. Les
sous la direction du docteur Young
Bulletin a rendu compte de cet ouv

Le bulletin annuel de la Société
ceux qui ont été lus dans les séances
ront la séance

Table des articles.

151

Remarques sur la chronique fabuleuse intitulée *Brut Ty-*
ussement attribuée à un prince breton du 7^e siècle, et
 dans le second volume de l'*Archéologie de Galles*; par
 ies. — V. Observations sur le premier vers de l'Iliade,
 nville Penn. (L'auteur voulant, d'après un passage de
 ie, trouver une syllabe de plus dans l'avant dernier mot,
 e le dactyle de ce vers. — VI. Observations sur quel-
 ecddotes extraordinaires concernant Alexandre, et sur
 orientale de plusieurs fables populaires dans différens
 l'Europe, par sir W. Ouseley. — VII. Sur un poème
 ment publié à Paris, dans l'appendice d'une édition de
 spondance de Henri VIII, par Sharon Turner écuy. —
 idication d'un mot latin grécisé et pris jusqu'à présent
 mot d'origine grecque, par Granville Penn. (Le mot
 s'agit ici est *ἀλάκτοι*, qui se trouve dans les Actes
 res, à l'endroit où St-Pierre raconte le suicide de Judas.
 auteur ce mot vient de *λακτω*, dérivé lui-même de *la-*
 doit se rendre par *laqueavit se.*) — IX. Extraits de
 its relatifs à l'histoire d'Angleterre, par T. D. Fosbroke.
 ur le vase de Portland, par Millingen. — XI. Mémoire
 orts vitrifiés d'Écosse, par J. Jamieson. — XII. Descrip-
 cartulaire de l'abbaye de Flanley, dans le comté de Glou-
 par sir Thomas Phillipps. (Ce recueil de chartes paraît
 é écrit sous le règne du roi Jean.) — XIII. Copie d'un
 it relatif à Henri V, roi d'Angleterre, conservé à la bi-
 que royale de Paris; avec une préface et des notes. (C'est
 rscrit qui, dans la *Bibliothèque de la France*, de Lelong
 ette, est intitulé : *Factum du sieur de Gaucourt contre
 eigneur d'Estouteville, où il y a plusieurs choses curieuses
 uaille d'Azincourt.*) W.

TABLE

ARTICLES DU CAHIER DE SEPTEMBRE 1829.

Philologie, Ethnographie et Linguistique.

du langage primitif; Schmitthenner. — *Nugæ hebraicae*... 1
sanscrita; Rosen. 2. — Le choix de Drampadi..... 4

Divina comedia di Dante. 30. — Hist. du
Dictionnaire étymologique de la langue

Archæolog.

Image de Gaudama. — Cat. d'antiquit. et
Sarcophage antique de Palerme; Meyer.
Fouilles à Rome et dans les environs; R.
Édifices de Rovilles; Tambroni. 47. — *A.*
Antiquités de la France. — Rapport à l'Inst.
Du port *Itius* de César; Morel. 58. — *E.*
Antiquités de Paris. 60. — Commission
Diplomatarium norvagicum; Lundh. — *V.*
Édition anc. des lettres d'indulgences de
Inscriptions sanscrites; Tod. — De la voi
— trouvées à Lyon; Artaud.
Médailles sassanides; Fræhm. — Atlas num.
— impériales de Constantinople. — Instit.
Monnaies de Lucques; S. Mancini de Ca.

Histoire.

Mémoires de Zehir-eddin-Mohamed Baber
Mœurs, coutumes et religion des Yezidis.
Monumens des Grands-Maitres de St.-Jea
Villeneuve-Bargemont.

Les 2 premiers siècles de l'Université de L.
Mémoires de la cour de Henri VIII; mada
— Sur la maison de Savoie; J. Frézet. . .
Tableau historique de l'Europe; Schoell et
La France ancienne et moderne; Carel. . .
Séjour de Louis Dauphin dans les Pays-Bas
Diable; Reiffenberg.

Ext. d'auteurs arabes sur les guerres de
Hist. du château Gaillard assiégé par Phil.
Mémoires de Fauche-Borel.
Histoire de France depuis la restauration;
Mémoires

— — — — —

BULLETIN
DES SCIENCES HISTORIQUES,
ANTIQUITÉS, PHILOGOLOGIE.

PHILOLOGIE, ETHNOGRAPHIE ET LINGUISTIQUE.

81. DE DEABUS PENTATEUCHI PARAPHRASIBUS CHALDAICIS, particula prima, de indole paraphraseos quæ Jonathanis esse dicitur; par M. Jul. Henri PETERMANN. Un petit vol. in-8°. Berlin, 1829.

C'est une dissertation publiée par l'auteur à l'occasion de sa promotion au grade de docteur en philosophie. On sait qu'il est d'usage en Allemagne que les élèves qui, après avoir fini leurs études, désirent obtenir le titre de docteur, soutiennent en public certaines questions sur lesquelles il est libre à chacun de les attaquer, et qu'ils publient à cette occasion un mémoire qui souvent renferme les développemens les plus approfondis. Les questions traitées dans ce mémoire ont été discutées au mois de janvier de la présente année.

Il existe deux paraphrases chaldaïques du Pentateuque, une qui porte, mais à tort, le nom de Jonathan, fils d'Usiel; l'autre qui est vulgairement appelée *Targum de Jerusalem*. L'une et l'autre paraissent avoir été écrites dans le septième siècle de notre ère. Il n'est parlé ici que de la première.

M. Petermann commence par examiner le texte de la paraphrase; malheureusement n'ayant eu à son usage aucun manuscrit, n'ayant même pu consulter que l'édition imprimée dans la polyglotte de Walton, il a été souvent réduit à de simples conjectures. Il ne laisse pas de signaler plusieurs passages qui lui paraissent vicieux.

M. Petermann passe ensuite à la manière dont le paraphraste a cherché à rendre le texte hébreu. La version de Jonathan est

tantôt une simple traduction, tantôt une paraphrase, tantôt un commentaire. Jonathan, appartenant d'ailleurs à l'ordre de rabbins, a suivi dans ses explications les doctrines rabbinique et celles du Talmud. De plus, comme il manquait de goût et de méthode, il s'est souvent appesanti sur des points ridicules tandis qu'il a omis les faits les plus intéressans. M. Petermann cite plusieurs exemples de ces bizarreries. Il cite encore plusieurs erreurs grossières qui annoncent dans l'auteur ou beaucoup de précipitation ou beaucoup d'ignorance.

M. Petermann arrive enfin à la diction proprement dite. L'exemple de Wolf et d'Eichhorn, il reconnaît dans la version de Jonathan un certain nombre de mots grecs, latins, persans, et en cite quelques-uns. Il relève aussi plusieurs fautes de grammaire et d'orthographe.

Il reste encore à examiner la paraphrase chaldaïque de Jérusalem. Cette paraphrase offre à peu près les mêmes défauts que l'autre. M. Petermann mérite cependant d'être encouragé, non-seulement à cause de son esprit patient et laborieux, mais parce que ces recherches jettent nécessairement du jour sur l'état de la littérature sacrée des Juifs dans ces premiers siècles de notre ère. R.

82. VOM GEISTE DER EBRAÏSCHEN POESIE. — De l'Esprit de la poésie hébraïque; par J. G. DE HERDER. Ouvrage destiné à servir de guide aux amateurs de cette poésie et de l'histoire la plus ancienne de l'esprit humain. 3^e édit. revue, corrigée et augmentée, par C. W. JUSTI. 2 vol. in-8°. Leipzig, 1825; Bartz. (*Leipzig. Liter. Zeitung*; sept. 1828, p. 1755.)

Herder est le premier qui, dans son ouvrage sur l'esprit de la poésie hébraïque, ait su apprécier avec justesse les monumens anciens encore existans de la poésie hébraïque. Il en a fait sentir toute l'importance, tant pour la religion que pour l'histoire du développement de l'esprit humain en général, indépendamment du mérite incontestable qu'ils ont comme productions poétiques. Depuis long-temps l'Allemagne a rangé l'ouvrage de Herder parmi les livres classiques, et les jeunes gens qui étudiaient la théologie y ont toujours puisé des connaissances précieuses.

La 3^e édition de l'ouvrage de Herder, que nous avons sous les

yeux, est due aux soins d'un savant, qui a fait plusieurs traités pleins de goût sur la poésie hébraïque. M. Justi n'a fait aucun changement au texte original, mais il y a joint les additions que J. G. Muller a faites à la seconde édition, et l'a enrichi d'annotations nouvelles, et d'une traduction en vers, de 5 chants. On avait espéré que M. Justi publierait le 3^e volume pour lequel Herder avait réservé les poésies de Salomon, celles des prophètes et les chants de l'exil, mais il s'est trop défié de ses forces. Nous regrettons d'autant plus cet excès de modestie, que les travaux utiles que nous devons à ce savant nous semblaient un sûr garant d'un nouveau succès.

C. R.

83. NOTICE SUR LES LANGUES, LA LITTÉRATURE ET LA RELIGION DES BOUDDHISTES DE NÉPAL ET DE BHOT; par B. H. HODGSON. (*Asiatic Researches*; 16^e vol., 1828, p. 409.)

Nous avons déjà eu l'occasion de parler de ces renseignements, que M. Hodgson avait transmis à la Société asiatique de Calcutta, sur le Népal et le Tibet. Ils sont insérés en entier dans le 16^e vol. des *Asiatic Researches*. On y dit que la langue du Népal est appelée Newari, et a beaucoup de rapport avec celle du Bhot ou Tibet. Mais j'avoue que l'inspection du tableau dressé à l'appui de cette assertion semble en détruire toute la force. Les livres népalais offrent un grand nombre de caractères appartenant au dialecte newari ou à la langue de Bhot. On y distingue 7 alphabets différens. Celui qui porte spécialement le nom de newari ressemble assez au dévanâgari. Les Népalais, comme les Tibétains, ont une littérature qui semble fort riche, mais qui ne traite que du bouddhisme. Ils connaissent l'imprimerie, que les prêtres ont probablement apportée de la Chine. Leur tradition porte que leurs écritures formaient jadis un corps de 84,000 volumes.

Ils en attribuent la destruction à Sancarâtchârya. Des ouvrages maintenant existans dans le Népal, les plus importants dans le genre spéculatif sont les cinq *Khandus* du *Rakcha Bhâgavati*, et les cinq *Parmitas*, auquel on joint le *Pradjñâ Parmita*, qui est d'un genre narratif, et qui est un des 9 livres appelés *Dharma*. Malgré les explications étendues données par M. Hodgson, il règne encore beaucoup d'incertitude sur l'objet et le contenu de ces écrits. L'auteur de ce mémoire donne de

longs détails sur la littérature des Bouddhistes, dont il distingue quatre systèmes, *Swabhāvika*, *Ēswarika*, *Ydtnika* et *Cdr-mika*. Il finit par quelques observations sur les Bouddhas, dont il a dressé une liste nominative, cherchant à mettre un peu d'ordre dans cette matière toujours embarrassante et obscure. Le mémoire est accompagné de plusieurs planches, offrant des *specimen* des différens alphabets népalais et tibétains, et la représentation de divers Tchétias, ou temples des Bouddhistes.

L—s.

84. REMARQUES SUR LE VISARGA. (*Quarterly Oriental Magazine*; n° XIII; janvier-mars 1827, p. 52.)

M. Bopp avait admis comme principe que le signe sanscrit, appelé *visarga*, ne se trouve jamais pour son compte, mais comme changement euphonique de *s* ou *r*. L'auteur des remarques relève cette assertion comme mal fondée : il cite 12 vers tirés de l'épisode de Nala donné par M. Bopp, en faisant observer qu'il s'y trouve treize exemples de l'emploi du *visarga* : dans six il est éliidé, dans cinq il est changé en *r*, dans trois en *o*, dans un seul en *s*. (Et il est à remarquer que M. Bopp croit devoir le représenter par *s*.) De ces exemples, on conclut que le *visarga* existe d'une manière indépendante. L—s.

85. SUR LES LIVRES DE DROIT DES HINDOUS. Extrait des papiers de feu F. W. ELLIS. (*Transactions de la Société littéraire de Madras*; 1^{re} part., 1827, p. 1.)

Cet article a été inséré dans l'*Asiat. Journal* du mois d'août 1828. Nous en avons déjà rendu compte, *Bulletin*, janv. 1829, pag. 3.

86. MÉMOIRE SUR LE DIALECTE ARABE DE L'EMPIRE DE MAROK; par MM. GRABERG DE HEMSOE et VINCENT. (*Nouv. journ. asiat.*; septembre 1828, et mai 1829.)

En avril 1824, M. Grey Jackson publia dans le *Journal asiatique* un mémoire sur la ressemblance de l'arabe usité dans l'Afrique occidentale et de celui qui est en usage en Égypte et en Syrie. A en croire M. Jackson, les deux langages étaient absolument conformes.

Le mois suivant, M. Silvestre de Sacy inséra dans le même

recueil une note où il montrait que si l'arabe des livres est à peu près partout le même, il n'en est pas ainsi du langage parlé, ni même de la langue usitée dans la correspondance épistolaire, et il fit voir en quoi consistaient au juste les ressemblances et les dissemblances.

M. Graberg de Hemsoe, consul-général de Suède à Tripoli, revenant sur la même question, prétend que le langage des Arabes d'Afrique est tout différent de celui de Syrie et d'Égypte, et va jusqu'à dire que les deux dialectes s'éloignent autant entre eux que l'espagnol s'éloigne du portugais. Il cite à l'appui quelques exemples mal choisis et qui prouvent qu'il ne connaît pas l'arabe du Levant. M. Vincent, revenant à l'opinion de M. de Sacy, fait voir le peu de fondement des assertions de M. de Hemsoe.

R.

87. LES PYTHIQUES DE PINDARE, traduites en français; par J. GENOUILLE. In-12 de iv et 180 pag.; prix, 4 fr. Paris, 1829; Delalain.

Toutes les traductions de Pindare, publiées à différentes époques, laissent beaucoup à désirer. Celle de Chabanon, qui est la moins défectueuse, offre souvent des longueurs et s'éloigne généralement trop du texte. M. Genouille s'est efforcé de faire disparaître ces défauts dans le résultat d'un travail long et pénible. Le texte qu'il donne a été collationné sur les meilleures éditions allemandes et sur celle de M. Boissonade. Les notes qui accompagnent la nouvelle traduction sont extraites, pour la plupart, de celles dont Heyne, Schmid, Chabanon, etc., ont enrichi leurs éditions. M. Genouille, se faisant un devoir de rendre à chacun ce qui lui appartient, témoigne sa reconnaissance aux personnes qui l'ont aidé de leurs conseils. Son but a été de hâter l'instant où Pindare sera aussi connu dans les écoles que Sophocle et Euripide; s'il ne l'a pas pleinement atteint, il offre du moins, en attendant, quelque secours à ceux que leur genre d'étude ou leur goût porte à lire le poète qui a eu pour successeurs Horace, Dryden, J.-B. Rousseau, Lebrun, etc.

W.

88. DE ÆSCHYLI CHOEPHORIS, DEQUE ELECTRA CUM SOPHOCLE ET EURIPIDIS. — Disputatio inaug. à J. V. WESTRIK. Gr. in-8° de 236 pag. Leyde, 1826. (*Allgem. Repertor.*, de Beck; 1826, vol. 3, cah. 4, p. 225.)

aborde ensuite l'histoire des Pélo-
nière très-circonstanciée, et par-
sages qui figurent dans les trois
cela les circonstances qui paraissent
nation des tragiques, et compare so-
Dans le 2^e chap. : *de trium fabula*
l'auteur examine les Choéphores d'
ainsi dire, le second acte du gra-
memnon, des Choéphores et des
composa cette trilogie dans un âge
revue peu de temps avant sa mort
Sophocle et celle d'Euripide. De to-
sition du plan de celle que nous ven-
régulière. Dans le 3^e chapitre, l'a-
ressortir les caractères des person-
Choéphores, dans l'Electre de Sop-
pide, les compare et fait connaître
pide les a dépeints. Le 4^e chap. trai-
tibus quibusdam, de poetico ornatu
locis insignioribus.

89. L'ÉNEÏDE DE VIRGILE, traducti-
en regard, des notes et des rapp-
LESTRE, de l'ancienne École nor-
xiv et 388 p.; prix, 5 fr. 50 c. I

gile ; celle à laquelle ont coopéré plusieurs professeurs anonymes de l'Université, généralement dépourvue d'élégance et de coloris, n'est guère qu'une version exacte ; celle de M. De-gnerle pourrait, avec beaucoup plus de raison que les traductions de Perrot d'Ablancourt, être nommée une *belle infidèle* ; celle de M. Binet, enfin, quoique supérieure en tout aux précédentes, est néanmoins plus propre à faciliter l'intelligence matérielle du poète qu'à en faire sentir les beautés. M. Delestre, voyant en quoi ont péché ses devanciers, s'est appliqué à éviter les défauts dans lesquels ils sont tombés. Pour parvenir à ce but, une route sûre, et la seule véritable, se présentait à lui ; c'était, avant tout, de se bien pénétrer de l'esprit de son auteur et de s'identifier, pour ainsi dire, avec lui, sans s'occuper d'abord, comme font beaucoup d'interprètes, des traductions déjà publiées, ni des éternels commentaires qui surchargent ou même obscurcissent le texte. C'est cette voie que M. Delestre nous paraît avoir suivie ; et, par la citation d'un passage célèbre, nous mettrons le lecteur à portée de juger si le nouveau traducteur a pris le bon parti ; ce sont les imprécations de Didon contre Énée (liv. IV, v. 612-629) : « S'il faut que le monstre touche au port et parvienne au rivage, si Jupiter ainsi l'ordonne et que ce terme soit inévitable ; qu'assailli du moins par la guerre et les armes d'un peuple audacieux, banni de ses états, arraché des bras de son fils, il aille mendier des secours (*auxilium imploret*), et voie l'affreux trépas des siens ; que, réduit à subir une paix honteuse, il ne jouisse ni du repos ni de la douce lumière ; qu'il meure avant le temps et soit sans sépulture abandonné sur le rivage. Voilà mes vœux : voilà le dernier cri que je laisse échapper avec mon sang (*hanc vocem extremam cum sanguine fundo*). » etc., etc.

Quoique cette tirade nous paraisse bien traduite, nous ne saurions toutefois approuver la manière dont M. Delestre a rendu le vers 615, ainsi conçu :

At bello audacis populi vexatus et armis.

Qu'il traduit, ainsi qu'on vient de le voir, « qu'assailli du moins par la guerre et par les armes d'un peuple audacieux. » Si, comme nous le pensons, il a voulu donner une version littérale, il ne pas fallait rendre *vexatus* par *assailli*, mot beaucoup trop faible pour exprimer le vœu hostile et cruel de Didon, qui ne désire pas

seulement qu'Énée soit assailli, mais qui veut encore qu'il soit poursuivi, accablé. En second lieu, le traducteur nous semble avoir eu tort de suivre le texte aussi rigoureusement pour le reste du vers; pourquoi traduire les deux mots *bello* et *armis*? N'est-il pas clair qu'ils signifient la même chose, et que Virgile ne les a employés cumulativement que pour remplir son vers? C'est un des exemples de tautologie très-fréquens chez les poètes anciens, défaut dont la superstition ou du moins l'indulgence des grammairiens et des rhéteurs a fait une figure appelée *iv δὲ δὴ*.

Le lecteur trouvera rarement dans la traduction de M. Delestre sur quoi exercer une critique sérieuse; elle se recommande, sous tous les rapports, aux amateurs de l'antiquité classique; elle prouve que l'auteur joint à une étude approfondie de la langue latine un goût excellent et le sentiment du beau. Si, comme nous n'en doutons pas, le mérite des volumes suivans répond à celui du premier, la nouvelle traduction de Virgile pourra être mise en parallèle avec celle de Pline par Gueroult, de Cicéron par M. Leclerc, et de Tacite par M. Burnouf : ce qui n'est pas un faible éloge. E. C. D. A.

90. DENUO EDENDÆ ACCURSIANÆ GLOSSÆ SPECIMEN QUOD EDIDIT J. G. CLÄUSSEN. 1 vol., 16 et 91 pag. gr. in-8°. Halle, 1828. (*Götting. gelehrte Anzeigen*; mars 1829, p. 439.).

On sait que la Glose qu'Accurse rédigea pour faciliter l'intelligence de la compilation de l'empereur Justinien, renferme, outre les observations particulières à ce savant, des extraits, en forme de sigles, de quelques ouvrages de ses contemporains les plus célèbres, et des gloses des docteurs qui l'avaient précédé depuis le 12^e siècle. Mais dès le 14^e siècle, et surtout après l'invention de l'imprimerie, on s'aperçoit que ces sigles ont été mal interprétés ou omis dans les manuscrits et dans les éditions du corps de droit enrichies de gloses. La Glose d'Accurse avait même été augmentée, interpolée et gâtée par des additions tirées de commentateurs postérieurs. Depuis, de nouvelles interpolations et additions étant venu augmenter à chaque édition du corps du droit le nombre de celles qui existaient déjà le texte de la Glose d'Accurse est aujourd'hui méconnaissable. Le rétablissement du texte pur, en prenant pour base du travail

manuscrits qui se rapprochent le plus du siècle d'Accurse, indispensable ; mais la direction actuelle du commerce de la librairie ne permet guères de l'espérer.

La dissertation que nous avons sous les yeux annonce qu'un ouvrage de ce genre a été tenté. Il est fâcheux que l'auteur n'ait eu à sa disposition qu'un seul manuscrit du 13^e siècle, alors qu'il pouvait obtenir un résultat satisfaisant qu'en comparant plusieurs manuscrits contemporains. Il donne, d'après ce manuscrit, le texte de la glose des quatre premiers titres du Digeste ; il a comparé aussi le *Digestum vetus*, Venet. 1477, undecim. Kal. decemb. r, s. l. Nicolai Jenson. Venet. ap. Baptist. de Tortis, 1502, s. l. et a per Nicolaum de Benedictis Lugd. ap. Hugon 1542. Lugd. ap. eund. 1548., Lugd. ap. eund. et Ant. 1558. in-4^o, et l'édition de Godefroi *Genevæ ex typographi sumptibus Theodori des Juges*, 1625, fol. — C'est à ce point qu'il est parvenu à découvrir les additions et à rétablir l'original primitif de quelques gloses. Sous ce rapport, les efforts de l'auteur méritent les plus grands éloges. L'introduction à l'ouvrage expose les circonstances qui ont amené la glose, et les services que les glossateurs ont rendus à la science, surtout.

C. R.

NOTES DE M. HENEL indiquant les manuscrits de droit romain, qui se trouvent dans les bibliothèques des départements de la France. (*Leipzig. Liter. Zeitung* ; octobre 1828, 77)

La suivante est un appendice à la *Thémis*, tome VIII : *et.*, 1828, tom. X, n^o 129.)

Orig. Bibliothèque publique — Codex (1-9) cum glos. Accurs. IV s. memb. fol. Biblioth. Universitatis argentinensis. 1. Digestum vetus. c. gl. Accurs.; membr. fol.; (B. 1. 4.) 2. Digestum novum c. gl. Accurs. XIV. s. membr. fol.; (B. 1. 6.) 3. Digestum infortiatum c. gl. Accurs. XIV. s. membr. fol. (B. 1. 6.) 4. 9. Mais ce code ne va que jusqu'au titre 47. c. 7 ; il est par conséquent défectueux) c. gl. Accurs. XIV, s. membr. ; 1. 7. (1) Novella Justiniani de Lenonibus c. gl.

4 derniers manuscrits appartenaient en 1525 à J. Reuchlin.

A A , 143. 10. Institutiones, c.

A A . 140. 12. Digestum infor
membr. fol.

A A , 140. 14. Codex (1-9) &
fol. (3).

Madrid. — Bibliothèque Na
C. 8. Constitutiones feudorum. 4
jusqu'au liv. 11 , tit. 72 ; viennes
gantes de Frédéric, de Lothaire &
fol.

D. 23. Juliani Epitome XIII. 3.
courtes remarques marginales, d
teur , suivant une note qui se tro
ture de la reliure (4).

(1) L'auteur n'a pu découvrir les livr
dans la table des matières. Actuellement
manuscrits de droit romain , qui se trou
partementales de la France.

(2) Je n'ai, dit l'auteur, aucune notion
pas été admis à la bibliothèque. Je ne p
de la Biscaye, des Asturies et de la Ga
m'ont empêché de visiter ces provinces.
instruits m'ont assuré que ces provinces
la science. Déjà , sous le règne de Philip
en manuscrits. Voyez le voyage de A. M
lippe II, dans les provinces de Castille

San Lorenzo del Escorial (5). — 1. V. 12. Institutiones. c. gl.

Accurs. XV. s., membr. fol.

1. V. 1. Volumen c. gl. Accurs. XIV. s., membr. fol. (avec de belles vignettes et des lettres initiales.)

1. V. 10. Digestum cum gl. Accurs. XIV. s., membr. fol.

1. S. 9. 1° Fragment du Code, sur deux feuilles, du 11^e siècle, avec une glose plus récente et quelques autres annotations du 12^e siècle; 2° Novellæ c. gl. Accurs; XIII. s.; 3° appendice de 20 nouvelles, contenant les nouvelles 63, 59, 64, 65, 21, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 13, 125, 110. Cette nouvelle est suivie d'une table des nouvelles et du code), 101, 130, 129, 145, 146, 147, 133. Le texte des nouvelles 63, 125 et 110 coïncide seul avec mon édition du Corpus juris. Amstelod. 17. d c c typis P. et J. Blaeu. Dans les autres, le texte diffère entièrement quoique le contenu soit le même.

Tolède. Bibliotheca Sancta Ecclesiæ (1).

Cajon 32. n° 1. Digestum vetus c. gl. Accurs. XIV. s., membr. fol.

— n° 2. Digestum novum c. gl. Accurs. XIV. s., membr. fol.

— n° 7. Digestum infortiatum c. gl. Accurs. XIV. s., membr. fol.

— n° 12. Codex (1-5) c. gl. Accurs. XIV. s., membr. fol.

— n° 15. Codex (1-5) c. gl. Accurs. XIV. membr. fol. (avec d'élégantes vignettes et des lettres initiales.)

— n° 2. Volumen c. gl. Accurs. membr. fol.

(1) I. D. 7. Justiniani codex, c. gl. membr. fol. N'est qu'un Cynus ad Codicem. De même les n° 1 et 8, Justiniani codex, membr. fol. et 1 v. 5, Justiniani codex cum gl. incerti membr. fol., ne sont que deux exemplaires d'Azon ad codicem.

(2) C'est dans cette bibliothèque que se trouve le plus ancien manuscrit des Étymologies d'Isidore et du Fuero juzgo. L'Académie de Madrid, en publiant son édition du Fuero juzgo, ne connaissait pas l'existence de ce manuscrit.

Cajon 32, n° 11 digestum infortiatum, n'est qu'un Bartole.

(3) Le Portugal est très-pauvre en vieux manuscrits. C'est ainsi qu'à la grande bibliothèque de Lisbonne, un Fuero juzgo, dont l'Académie de Madrid ne faisait point usage, était considéré comme le plus remarquable des manuscrits sur parchemin. Il n'y avait pas dans Lisbonne un seul

Cet ouvrage, sous le titre public; et ce n'est pas sans comblé des lacunes en lexicog espère fixer l'attention des sav sciences, sur lesquelles il prése que ses observations pourront dits un examen plus approfond mens sur lesquels reposent l'h et la géographie. Toutefois, le principalement relatives à l'étyngarde les antiquités et la myth cialement occupés de ces mati connaissance. Le journaliste all vrage en question un assez long en fait; il reconnaît l'utilité don pour l'archéologie, et souhaite q investigations.

93. VOYAGE LITTÉRAIRE EN RUSS
n° 5:

L'archéologue M. Stroieff ava Sciences, au mois de mars 1828 archéographique en Russie, voya en Sibérie, devait former un er ce plan, et l'empereur M.

L'expédition archéographique doit examiner et décrire en détail toutes les bibliothèques des couvens et autres appartenant aux différens établissemens du clergé, ainsi que les archives des villes, et en extraire tout ce qu'elle trouvera d'intéressant; elle s'occupera également de tout ce qui a rapport aux antiquités russes. Lorsque le voyage sera terminé, M. Stroieff dressera, d'après les descriptions obtenues, un catalogue général et systématique des bibliothèques de la Russie, dont il a présenté le modèle à l'Académie; cette entreprise ne peut manquer d'être d'une grande utilité à l'histoire et à la littérature anciennes.

L'expédition partira au mois de mars de Moscou pour Arkhangel, et de là, à l'ouverture de la navigation, pour Solovki; dans le cours de 2 ans et demi ou de 3 ans, elle visitera les bibliothèques des gouvernemens d'Arkhangel, d'Olonetz, de Saint-Petersbourg, de Novgorod, de Pskoff, de Vologda, de Perm et de Viatka; Moscou sera ensuite le centre d'où l'expédition fera pendant 2 ans des excursions dans les gouvernemens de l'intérieur; enfin, elle parcourra la Petite-Russie, la Volhynie, la Podolie, la Russie-Blanche et la Lithuanie, ce qui l'occupera également 2 ans ou plus. Tout le voyage sera terminé dans l'espace de 7 années. M. Stroieff mettra ensuite en ordre tout ce que l'expédition aura recueilli, et s'occupera de la publication du catalogue, ce qui lui prendra 2 ou 3 ans.

Ainsi, dans le courant de 10 années, une grande révolution sera opérée dans notre histoire, qui offre encore tant d'incertitudes, de doutes et de lacunes. Nous souhaitons un entier succès au savant voyageur, et remercions ceux dont la protection l'a mis en état de mettre à exécution son important projet. (*Journal de Saint-Petersbourg*; 24 janv.—5 fév. 1829, p. 42.)

94. LANGUE SLAVONNE.

L'Académie impériale russe, désirant propager la connaissance de la langue slavonne et le bon goût dans les productions de la littérature russe, a jugé utile de publier tous les 4 mois un volume de compositions originales et de traductions approuvées par elle. Ces publications périodiques se composent : de recherches philologiques sur la langue slavonne en gé-

néral et sur ses différens dialectes; 2° de morceaux de littérature russe; 3° d'aperçus critiques de la littérature russe; 4° de comptes rendus des travaux de l'Académie russe; 5° d'annonces de livres; 6° d'articles biographiques. L'Académie invite tous les amateurs de la littérature à lui envoyer leurs travaux les auteurs d'ouvrages distingués pourront obtenir des médailles, des prix en argent ou même être admis au nombre des membres de l'Académie. (*Ibid.*; 29 janv. (10 fév. 1829, p. 50.)

95. SUPPLEMENT TO THE ETYMOLOGICAL DICTIONARY, etc. — Supplément au Dictionnaire étymologique de la langue écossaise, donnant les différentes significations des mots d'après les écrivains anciens et modernes, et indiquant leur affinité avec ceux de quelques autres langues, particulièrement du Nord, etc.; par J. JAMIESON. 2 vol. in-4°. Edinbourg, 1825. (*Edinburgh Review*; mai 1828, n° XCIX, p. 487.)

Ce supplément à un ouvrage qui parut il y a 24 ans, sera feuilleté avec intérêt, non-seulement par les personnes qui se livrent à l'étude des langues, mais par quiconque est curieux de connaître les coutumes, les superstitions et les opinions anciennes, et les changemens qu'ont subis successivement les mœurs et les occupations de la société pendant les cinq derniers siècles. Ainsi, au mérite philologique du Dictionnaire étymologique, s'en joint un autre très-éminent sous le rapport historique.

On désirerait que M. Jamieson, au lieu d'ajouter un dictionnaire à un autre, eût donné, de tout l'ouvrage, une édition dans laquelle il aurait fondu son nouveau travail. On pourrait souhaiter aussi que le lexicographe eût admis moins facilement dans son dictionnaire des mots qui n'ont d'autre autorité que celle d'écrivains écossais modernes peu scrupuleux, et dont le témoignage n'est que d'un faible poids, ou même de nulle valeur dans la matière.

Walter-Scott lui-même est soupçonné d'avoir forgé des mots qu'il donne comme appartenant à l'ancienne langue écossaise. Toujours est-il qu'il ne faut pas trop se fier à certains écrivains écossais de nos jours, qui ne méritent aucun crédit, et qu'il est prudent de s'en tenir aux termes consacrés par un usage généralement établi.

W.

LA LANGUE DES CHIPPEWYANS, tribu de l'Amérique septentrionale; par Edwin JAMES.

Ilologues d'Europe ont compté 423 dialectes américains pour la plupart inconnus aux habitants de nos Soit défaut de moyens pour acquérir de si grandes ces, ou soit défaut de curiosité, nos savans se sont l'en reconnaître qu'un petit nombre. Heckewelder, correspondance avec M. Du Ponceau, établit 3 langues La table, que l'on doit à M. Gallatin, présente un us grand de dialectes; ce nombre paraît encore trop nison de l'étendue de pays sur lequel on prétend que dialectes étaient répandus. Mais les idées de M. Du t de M. Gallatin sont bornées aux limites du terri tats-Unis. Si nous allons vers le Nord, nous trouvons nappe ou l'Algonkin, qui s'étend des rives de la baie jusqu'à celles de la grande rivière Saskatchewan, qui, t des *Rocky mountains*, à 51° au nord, et tombant ers l'orient dans le lac Winnipeg, sépare les Knistis urs confédérés les Ah-Sen-Bwoinug, « les Rotisseurs », ou les Assinneboins, bande révoltée du Dahcotah, oisins les plus éloignés. De l'extrémité nord-est de e du lac Winnipeg, une ligne qui suivrait la direction elson à la factorerie York, sur les rives de la baie , renfermerait probablement toute la contrée des , que l'on croit être la dernière peuplade des Algon- cette direction, et dont les dialectes semblent être un aire entre ceux des Schawneeses et des Crees, et se nt beaucoup du dernier. On ne doit pas confondre es avec ceux des Muskeegoes, nommés souvent No- u Nopeme *tus innineawug*, qu'on trouve sur les bords périer, qui s'étendent de là jusqu'à Sainte-Marie, s Canada. Ces derniers sont nommés par les commer- baie d'Hudson, « Têtes de bœufs », et ils sont cités marquables par leur stupidité.

e au nord de la ligne indiquée ci-dessus est froide et ière, et on ne croit pas qu'elle puisse nourrir une po- nombreuse et compacte. Depuis les voyages de Hearne kensie, cette contrée n'a presque été visitée que par

importantes d'un peuple qui, par ses traits
absolument de tous les autres peuples aborig

Le peuple appelé Chippeway par M. M
conservé ce nom, a un langage qui diffère a
Ojibbeways et des autres tribus Algonkin
celles-ci, à leur tour, diffère de celui des habi
On croit aussi qu'il est très-différent de ce
Dahcotah, -peuple cependant auquel les Ch
blent par quelques habitudes remarquables.

La particularité la plus frappante dans le
peways, est la fréquence des mots monosyll
veté de ceux qui ont plusieurs syllabes, si
ceux de la plupart des dialectes indiens.
dont l'oreille a été accoutumée aux sons dou
des dialectes Algonkins, le rauque et mon
celui des Hoohurgenah, et celui plus fier des
cotah, le langage Chippewayan, doit au p
raître le plus hétérogène assemblage de tous
blables. Ce sont des sons du gosier, du nez,
sons non décrits, formés en serrant les joues
la mâchoire ouverte qui se mêlent aux syllab
douces, comme aux plus douces et aux plu
dentales. Les sons gutturaux dominant, et l
reconnaît immédiatement dans le dialecte qu
coup à celui des Winnebagoes. Mais, m

sourures, au moyen d'un interprète allemand qui avait passé sa vie parmi eux ; et il n'y a nulle exagération à dire que rien n'a pu lui donner les moyens de comprendre les combinaisons de ce langage. Le son composé que les Grecs représentent par *théta*, et les Anglais par *th*, est fréquent dans ce dialecte, comme on dit qu'il l'est aussi dans le dialecte des Muskegoes. Leurs voisins Algonkins, pour écrire dans la langue des Chippewayans, ont fait usage de beaucoup de combinaisons non habituelles des consonnes, telles que *ts* au commencement des mots, *tch*, *tz*, *sz*, *hlh*, *zh*, *st*, etc., et de beaucoup d'autres qui doivent empêcher d'avoir une idée juste des mots prononcés.

Les Chippewayans, selon une tradition qui se conserve parmi eux, et d'après les preuves tirées de leurs mœurs et de leurs habitudes, étaient encore naguère errans sur cette masse de rochers nus, de lichens et de neiges, appelée par les voyageurs contrée *stérile* ou *ouverte*, et que quelques individus se sont imaginés de nommer *l'extrémité* de ce cercle journalier et visible. Quoique un grand nombre d'entr'eux soient encore confinés dans ce district, d'autres peuplades les ont rencontrés près de la maison de pierre ou du fort Churchill, et dans le pays de Attrabasco. Ils sont d'un caractère paisible et inoffensif, et ils regardent les Knistineaux et les Muskegoes comme leurs ennemis, et même bien plus, ils les détestent, selon M. McKensie, relativement à l'habitude qu'ont ces derniers de manger des chiens. On donne une raison mythologique du respect que les Chippewayans portent aux chiens. On pourrait au moins supposer que la conjecture, qu'ils tirent leur origine d'un chien, leur est venue de ce qu'à une époque reculée de besoin ou de danger, ils ont été sauvés par la fidélité, l'attachement ou la vigilance de ce précieux animal.

Les Chippewayans n'ont point de *totems* ou d'arbres généalogiques héréditaires comme les Ojibbeways ; et la coutume la plus incompréhensible, qui défend au beau-père et au gendre de jamais se regarder, règne parmi eux comme parmi les peuplades du Dahcotah. Leurs idées mythologiques paraissent différer totalement de celles de plusieurs autres tribus de notre continent. Chez eux, nous n'entendons pas parler des Manitous et des Wakhoudahs, du grand esprit, des mauvais esprits, et de ces innombrables esprits inférieurs des Algonkins et des Iro-

un gros nomme », qui est à peu près le synonyme de *diabole*. L'idée qu'ils ont que les morts voyagent dans un futur de repos dans un canot de pierre, est moins clairement que leur pneumatologie d'origine différente de celles de nos tribus à qui qu'ils sont d'une autre branche.

On peut remarquer des ressemblances dans ce langage et celui de quelques autres tribus du sud, qui, quelque poids que nous leur attribuons de preuves mythologiques, ne prouvent rien, en dehors de l'adoption de quelques mots des dialectes auxquelles il leur est arrivé d'avoir des relations.

Les dialectes des peuplades des Chippewayans couvrent une grande étendue de pays, depuis l'embouchure du Mississippi ou de Churchill-River, à l'océan Pacifique, jusqu'aux Rocky-Mountains, sur les limites nord de la partie de celles des Quansellers, qui, quoiqu'il ne soit pas encore bien prouvé, sont supposés parler une langue différente. Tout ce que l'on sait aujourd'hui, c'est qu'il comprend les dialectes des Chippewayans, des Sarcecs, des Dog-Ribs, des Red-Knives, des Mines-Indians, Hare-Indians, Sheep-Indians, Bows. On peut compter d'autres tribus, d'après M. Béthune, très-respectable associé de la Compagnie de Hudson, à qui l'on doit une partie des connaissances que nous avons sur les dialectes du nord.

ARCHÆOLOGIE, NUMISMATIQUE.

97. ELEMENTI DI ARCHÆOLOGIA. — Éléments d'archæologie, à l'usage de l'archigymnase romain; par M. Ant. NIBBY, professeur d'archæologie de l'université de Rome. In-8°. Rome, 1828; de Romanis.

La préface de ce volume lui sert d'introduction; l'auteur y expose quelques considérations sur l'utilité classique de l'archæologie, et sur les services qu'ont rendus à cette étude les savans anciens ou modernes qui l'ont cultivée, ainsi que les souverains qui l'ont protégée, surtout par la fondation des musées comme d'un grand nombre de collections publiques ou particulières: ces derniers secours fournis à l'archæologie datent principalement du commencement du 19^e siècle. Cependant, ajoute l'auteur, il y a peu de temps encore que des livres élémentaires pour l'étude de l'archæologie manquaient entièrement en Europe, quand M. Vermiglioli publia, en 2 vol. in-8°, à Pérouse, ses leçons élémentaires, en 1822 et 1823; bientôt après parut à Londres, en 1825; l'Encyclopédie des Antiquités, par M. Thomas Dudley Fosbroke, en 2 vol. in-4°, enrichis de belles planches, et presque en même temps à Paris, le Résumé complet d'Archæologie, en 2 vol. in-12, avec des planches, par M. Champollion Figeac. M. Nibby a consulté ces trois ouvrages, et tout en rendant hommage à leur mérite, il adopte néanmoins une autre méthode de division de l'archæologie, ou plutôt, il estime l'archæologie proprement dite sur une échelle beaucoup plus vaste, lui concède plus d'attributions, et il en fait tout à-la-fois, on peut le dire, un enseignement qui comprend l'histoire littéraire ancienne, la mythologie, la géographie comparée et la connaissance proprement dite des monumens figurés de l'antiquité; il donnera peut-être par-là à son ouvrage une étendue démesurée, non sous le rapport du mérite sans doute, mais comme ouvrage élémentaire: il ne doit renfermer que 24 leç., et le premier vol., qui a 280 p. grand in-8°, en petits caractères, ne contient que les trois premières de ces

4. *idem* de l'Italie; 5. théogonies l'Égypte, de la Grèce et de l'Italie anciens; 8. costumes civils; 9. costation des monumens; 11. matières distinctifs dans les arts; 13. altérés; 15. tombeaux; 16. édifices publics et ports; 18. édifices privés; 19. inscriptions plastiques; 22. glyptique; 23. numismatique.

On conviendra facilement que les chapitres qui précèdent pourraient être supprimés sans que le cours en souffrît aucunement. Sans l'histoire littéraire, de la géographie, indispensable à l'archéologue; mais si M. de Mevius dans ses leçons élémentaires tout ce qu'il a-t-il omis les langues anciennes employées dans les inscriptions et les monuments, moins nécessaire à l'antiquaire? Mais l'auteur aurait grossi l'ouvrage, et il l'a fait. Les 280 pages du 1^{er} volume, la topographie de la Grèce en occupent 248. C'est la géographie, et l'archéologie proprement dite, qui ne peut intéresser que les lecteurs ou aux auditeurs qu'avec le cours élémentaire. Nous ne prétendons pas que les leçons de M. de Mevius soient oiseuses; ce sont au contraire les travaux des modernes sur la description

qu'ils nous parviendront; et, à présent que la part de la critique est faite à l'égard du plan de ces leçons élémentaires d'archæologie, les preuves nombreuses que M. Nibby a faites dans cette science nous autorisent à recommander d'avance son travail au suffrage des savans et à l'attention des amateurs. L. R.

98. NOTICE SUR UN CABINET D'HISTOIRE NATURELLE, D'ANTIQUITÉS ET DE MÉDAILLES, existant à Sondrio, ville centrale de la Valteline. (*Bibliot. italiana*; nov. 1828, p. 264.)

M. G. Sertoli, qui réunit depuis 3 ans à Sondrio les élémens d'un cabinet d'histoire naturelle de la province de la Valteline, ayant fait différens voyages dans le pays afin de donner à ses recherches toute l'extension possible, a recueilli divers objets d'antiquité et de numismatique; quelques armures en fer à petites figures très-bien dessinées, et quelques médailles ou monnaies antérieures à l'ère chrétienne ont déjà fixé l'attention d'un connaisseur distingué, et donneront lieu à de savantes explications. C. R.

99. DIE SCHOENSTEN ORNAMENTE, etc. — Ornemens et tableaux remarquables tirés de Pompei, d'Herculanum et de Stabia, avec des croquis et des vues d'après les dessins originaux de Wilhelm ZAHN. 3^e et 4^e livr. Berlin, 1828; Reimer. (*Allg. Repertor. der Literat.*; 1829, 1^{er} vol., 4^e cah., p. 282.)

Ces deux livraisons contiennent 20 planches, dont chacune représente des ornemens, des tableaux ou des statues et autres objets. On y trouve la vue d'une partie de la rue des tombeaux à Pompei, avec celle de 4 tombeaux en marbre et d'un morceau de mur de la Villa de Cicéron. La planche 31 de la 4^e livraison présente une vue du Forum de Pompei, orné de statues et d'arcs de triomphe. G.

100. VUES DES RUINES DE POMPEI, d'après l'ouvrage publié à Londres en 1819. 12^e, 13^e et 14^e liv. in-4^o; prix de chaque, 6 fr., et sur papier de Chine, 10 fr. Paris, 1829; Roux, éditeur, rue de Chabrol, n^o 30, et Firmin Didot. (Voy. le *Bulletin*, Tom. XI, n^o 148.)

101. COMMENTATIO QUA MYRINÆ AMAZONIS IN MUSEO VATICANO ASSERVATUM SIGNUM PHIDIACUM EXPLICATUR. Mémoire du

prof. MÜLLER, lu à la Soc. roy. de Goettingue le 4 juillet 1829. (*Goetting. Gelchrte Anzeigen* ; 6 août 1829.)

Au musée Pio-Clementin à Rome, on conserve une statue d'Amazone, que Visconti a figurée dans sa description de ce musée, vol. II, pl. 38. On a restauré les bras qui manquaient, et de plus on a mis un arc entre ses mains; car on ne doutait point que l'Amazone, munie d'ailleurs du carquois, n'eût porté un arc. Visconti hésite seulement sur la question de savoir si la guerrière était occupée à tendre ou à détendre la corde de cet arc. M. Müller a pour but de prouver que l'Amazone ne faisait ni l'un ni l'autre dans son état primitif. C'est qu'il a trouvé dans le *Traité de la méthode antique de graver en pierres fines*, de Natter, une pierre gravée qui n'est pas à la vérité des meilleurs temps de l'antiquité, mais qui est certainement antique. Or, sur cette pierre, l'Amazone est figurée précisément dans la même attitude et dans le même costume que sur la statue; ce n'est pas un arc qu'elle porte dans ses mains, c'est un bâton de voltige, et l'Amazone se dispose à s'élancer, en posant à terre le pied droit et en levant le pied gauche. C'est donc non pas une Amazone prête à combattre, mais une Amazone sautante que représente la statue. Voilà pourquoi la guerrière n'est armée qu'à la légère, le casque, la hache, le bouclier sont déposés à ses pieds; il n'est donc pas question de combats: son vêtement léger, le khiton, est retroussé au-dessus du genou gauche, ce qui vient encore à l'appui de l'opinion qu'il s'agit de sauter et non de combattre.

M. Müller convient qu'il n'y a pas beaucoup d'exemples de bâtons de voltiges figurés sur les monumens antiques: les anciens parlent plus souvent de poids de voltige (*ἀλτήρας*); cependant ils parlent de lances (*κόντοι*), à l'aide desquelles on s'élance sur les arbres, et par-dessus les bêtes féroces au cirque. Dans le code de Justinien on parle de ces sauts comme d'un jeu particulier appelé *κοντομονοβολον*. La lance servait aussi à l'équitation pour sauter sur le cheval, et M. Müller est porté à croire que c'est à un exercice d'équitation que se livre l'Amazone de la statue; d'autant plus qu'il voit au pied de la guerrière une courroie qui lui paraît être celle à laquelle s'attachait l'éperon.

fait ensuite des recherches sur l'origine de la statue qu'on a voulu représenter Myrine, princesse, dont le tombeau se voyait selon Homère dans Troie. Les auteurs anciens rapportent que les artistes se trouvait Phidias, concoururent à Ephèse de la meilleure statue d'Amazone. Le prix fut adjugé : on ne sait quelle attitude cet artiste avait donnée à la statue; Ktésilas avait représenté une Amazone blessée d'anciennes copies de cette statue au musée Capitu- usée du Louvre; l'Amazone de Phidias était, se- représentée appuyée sur la lance (*ὑπὸ τοῦ ποδὸς ἐπὶ τῇ* Müller croit que la statue du musée Pio-Clémen- copie, et que la pierre gravée, du recueil de Natter, n'est que l'ouvrage de Phidias.

D-G.

LEIBUNG DER HEIDNISCHEN BEGRÄBNIS-PLATZE, etc.—
des tombes païennes de Zilmsdorf dans la Haute-
r Jean Traugott SCHNEIDER. 1^{er} cah. avec 4 pl. li-
x, 16 gr. Görlitz; Arnold.

Il y a quelques années on porte, en Allemagne, surtout en Prusse, une attention particulière sur les anciens monuments qui existent dans ces pays. On les visite avec soin, et les résultats de ces examens sont ensuite consignés dans des ouvrages particuliers ou dans les recueils périodiques. Ces recherches n'avaient encore, jusqu'à présent, pris de positif sur ces monumens anciens, et peu de personnes ont donné à cet égard des détails aussi intéressans. Le petit ouvrage que nous annonçons. Il est à désirer que le travail soit accueilli comme il le mérite, et que l'auteur soit encouragé à en publier la suite, c'est à cette conclusion que nous nous arrêtons. Outre la description des tombeaux environnans de la forêt de Zelmsdorf, des urnes, vases, etc. qui y ont été trouvés, cet ouvrage renferme des détails sur les monumens, et les originaux, très-bien lithographiés. Tout en évitant d'assigner à ces tombeaux, l'auteur laisse cependant entrevoir qu'ils pourraient bien être d'origine slave, ce qui, selon nous, est exact. (*Leipzig. Literat. Zeitung*; janvier, 1830.)

G.

rapport du secrétaire sur les trav
nées 1826 et 1827, on lit une l
de M. Rolle *sur le Culte de Bacch*
des Inscriptions a couronné, et qu
jusqu'à 3 vol. in-8°. On lit ensuite
mens druidiques du département
Fremenville, avec 2 planches qui r
de pierres brutes, comme la Bret
nombre. M. de Ribiers donne des r
les et découvertes faites en 1822 dan
partement du Cantal: on a trouvé
constructions romaines, et diverses
accompagnent la notice. La Société
détaillée sur l'ancienne ville de Sc
la Meurthe, tiré des mémoires manus
et curé de ce village. Dans les ruines
un grand nombre d'inscriptions, mall
la plupart, qui sont fidèlement tran
laquelle M. de Ladoucette a joint que
pondans, tels que MM. Cayx, Rata
donné dans le même volume des no
département de la Lozère, de la f
l'ancien Maine, des Ardennes, etc. M
plier une inscription latine du m
est le directeur, et ~~quelques~~ in-

bas-relief curieux , en bois ; qui paraît se rapporter au temps de la ligue, quoique les costumes soient anciens. Un grand mémoire sur les procès et jugemens relatifs aux animaux dans le moyen âge, par M. Berriat Saint-Prix, avec des documens envoyés à la Société par M. Lejeune à Chartres, est plein de faits singuliers. La Société a donné encore dans ce volume quelques chansons anciennes avec la musique, et plusieurs autres morceaux d'un contenu varié, parmi lesquelles il faut citer aussi une notice sur les usages et traditions du Poitou, par L. Guerry.

Nous nous proposons de donner, selon notre coutume, des extraits des principaux mémoires de ce volume. D.

04. CHATEAU SOUTERRAIN. On vient de découvrir à Jemelle, village situé à un quart de lieue Nord-Est de Rochefort, (province de Namur) un château souterrain. On a trouvé dans les galeries des débris de vases de terre, et on s'occupe en ce moment de pénétrer dans l'intérieur du bâtiment, qui paraît très-ancien. (*Journal des Artistes*; 20 juil. 1829, p. 190.)

105. ATLAS DES MONUMENS DES ARTS LIBÉRAUX, MÉCANIQUES ET INDUSTRIELS DE LA FRANCE, depuis les Gaulois jusqu'au règne de François I^{er}; composé de 45 planches, contenant plus de 800 sujets, dessinés et gravés au trait par les plus habiles artistes en ce genre; il présente une suite non interrompue de Monumens d'architecture, de sculpture et de peinture; de Monnaies, Médailles, Meubles, Armes et Armures; Costumes civils, religieux et militaires; Machines, Inventions utiles, etc., etc., classés par siècles, et de manière à présenter un tableau des connaissances des Français aux différentes époques de leur histoire; précédé d'un texte ou précis de l'histoire complète des arts libéraux, mécaniques et industriels en France, depuis les Celtes et les Français jusqu'au règne de François I^{er}, et d'une explication ou analyse particulière et raisonnée de chaque figure ou monument; par M. le chevalier ALEXANDRE LENOIR. Avec un Atlas géographique; par MM. GUADET et BRUZÉ. (Voy. *Bull. des sc. géog.*; sept. 1829, n° 358.) Prix des 2 Atlas, réunis et reliés en 1 vol. grand in-fol., texte imprimé par M. Didot le jeune, 130 fr.; papier

vélin superfin, tiré à 20 exemplaires seulement, 260 fr. Paris, 1828; veuve Desray (1).

106. *DIE SCHWEIZER IN IHREN RITTERBURGEN*, etc.—Les anciens châteaux forts des montagnes de la Suisse, représentés sous le point de vue historique par des écrivains du pays, avec une *Introduction historique* du professeur HOTTINGER, à Zürich, et publiés par le profess. Gust. SCHWAB, à Stuttgart. Vol. 1^{er} avec planches; prix, 8 fr. Coire, 1828; Dalp. Paris; Levrault.

Un ouvrage de Gottschalk sur les vieux châteaux d'Allemagne a suggéré à M. Dalp l'idée de publier un ouvrage semblable sur les vieux châteaux forts de la Suisse. L'éditeur a fait lithographier ou graver les vues des principales ruines, et il a engagé plusieurs savans de Suisse à écrire l'histoire des anciens châteaux forts; enfin un poète allemand, M. Gustave Schwab, s'est chargé de la partie poétique, en mettant en romances les faits les plus intéressans qui se rattachent à ces vieux monumens, et dont quelques-uns vivent depuis des siècles dans la tradition populaire. Le 1^{er} volume contient une introduction historique, un aperçu sur les châteaux forts de la Suisse en général, par le pasteur LEY; vient ensuite la description d'un grand nombre de châteaux des divers cantons, à la tête desquels l'éditeur a placé celui de Habsbourg, berceau de la dynastie des empereurs d'Autriche. La notice historique sur ce château est du profes. MUNCH. Il y a un autre château de la même famille, dans le canton de Lucerne; c'est le nouveau Habsbourg, dont les ruines présentent pourtant un aspect plus délabré que celles du grand château dans l'Argovie. Le site du dernier château, assis sur un monticule au bord du lac des quatre cantons, est aussi plus pittoresque. Parmi les autres châteaux décrits dans ce volume, on distingue Altenbourg auprès de l'en-

(1) Il reste encore à madame veuve Desray un petit nombre d'exemplaires du *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, par dom MARTIN BOUQUET, religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, ouvrage continué par plusieurs religieux du même ordre, et terminé par M. BIAL, membre de l'Institut et ancien bénédictin. Paris, 1738-1813 16 gros vol. in-fol. imprimés à l'Imprimerie royale; prix, brochés 400 fr.

placement de la ville romaine de Vindonisse; Weissenbourg sur un rocher qui domine un ravin profond; Gruyère, château bien conservé encore, dans une charmante vallée des Alpes, et habité par un bailli de Fribourg, qui se fait donner le titre de *très-honoré seigneur*. Les descriptions sont accompagnées de notes qui prouvent que les auteurs n'avancent rien sans de bonnes autorités. (*Revue Encyclop.*; oct. 1828, p. 153.)

107. INSCRIPTIONS SANSKRITES A ABOU. (*Asiatic Researches*; 16^e vol. 1828, p. 282.)

Une grande quantité d'inscriptions sanscrites a été trouvée sur le mont Arbouda, communément appelé Abou. Des copies en ont été présentées à la Société de Calcutta, par le capitaine Speirs, avec une courte notice en Hindi, qui indique la place et le genre de monument où elles ont été découvertes. M. Wilson a donné l'analyse ou la traduction de celles qui lui ont paru avoir le plus d'importance pour l'histoire. Il les a distinguées sous 43 n^{os} différens, et les a fait suivre de quelques remarques où il résume les notions qu'on peut tirer de ces inscriptions pour l'histoire particulière des Radjputs. La plus ancienne est du 7^e siècle. Dans cette série d'inscriptions rapprochées les unes des autres on observe avec un certain intérêt les vicissitudes qu'ont éprouvées successivement les opinions des Djénas ou des Sivistes, tour-à-tour victorieuses ou vaincues. On y trouve des renseignemens curieux sur plusieurs dynasties, telles que celles des Tchôloukyas, ou maison souveraine de Guzerat; des Prâgvâtas, des Paramâras, des Agaras et des Vatchhas, qui, à cette époque, semblaient avoir étendu leur domination sur Sâkambhari. M. Wilson, d'après ces données, a dressé des tables généalogiques de ces dynasties, comparant ces documens avec ceux que l'on pouvait avoir déjà d'ailleurs: c'est ainsi qu'il prouva que la dynastie Tchôloukya est la même que celle que l'Ayen-Akberi appelle Solunky. Il reste encore bien des doutes et des obscurités que la sagacité de M. Wilson n'a pu éclaircir. Nous devons toutefois nous féliciter des lumières qui commencent à percer dans cette partie de l'histoire de l'Inde, et que nous devons aux efforts réunis de ce savant et du major Todd.

L-s.

108. TRADUCTION D'UN ANCIEN CONTRAT DE DONATION, en dialecte Carnataca. (*Transactions de la Société littéraire de Madras*; 1^{re} part., 1827, p. 119.)

On ne donne aucun détail sur la découverte de cette donation faite dans le 14^e siècle par un prince de la cité de Calibarrige au dieu surnommé Mahalingodbhava. Elle est inscrite sur quatre plaques de cuivre séparées, qui semblent avoir été enfermées entre deux autres, sur lesquelles est représentée la forme d'un quadrupède singulier, au-dessus duquel on dirait qu'on a voulu figurer le soleil et le croissant de la lune. Ces six plaques devaient être attachées ensemble; car à l'un des bouts on remarque un trou, où passait la courtoie qui les retenait. Outre la traduction, on trouve dans cette 1^{re} partie des *Transactions de Madras*, les gravures des 4 plaques du texte Carnataca. L-s.

109. ILLUSTRAZIONE, etc. — Explication d'une stèle en grec du Musée royal égyptien de Turin; par M. Amédée PEYRON. In-4^o, avec une planche. Turin, 1829; impr. royale.

Nous reviendrons sur cette intéressante publication d'une stèle qui porte à la fois un texte égyptien et un texte grec.

110. D'UNA ISCRIZIONE ANTICA. — Inscription antique trouvée dans le district de Vicence. Lettre adressée à M. B. MURARI. Padoue, 1828. (*Giorn. dell' ital. Letter.*; Tom. LXV, p. 45.)

Cette inscription, trouvée depuis 2 années environ dans le district de Vicence, est ainsi conçue.

M. TERENCE

M. F. MARCELLUS (fils de Marcus)

CAPSARIUS

SIBI ET SUIS (pour lui et les siens.)

L'auteur démontre d'abord que le TERENCE de l'inscription n'appartenait point à la classe des *Capsarii* dont parlent Ulpien, Suétone et Juvénal. Ces *Capsarii* étaient des esclaves qui accompagnaient les enfans aux écoles publiques, et portaient leurs livres dans une cassette.

Il ne croit pas non plus que ce TERENCE appartint aux gardiens des vêtemens dans les bains publics; il le range dans la classe des *Capsarii* que le jurisconsulte Tarruntenus Paternus

énumère dans son premier livre de re militari, et soutient que les *Capsarii* étaient des officiers auxquels le chef de la légion confiait la garde des vêtemens, des vivres et des toiles pour dresser les tentes.

R.

111. PREMIÈRE LETTRE DE L'ABBÉ G. L. ODERICO, sur une ancienne inscription découverte à Rome vers la fin de 1796. (*Giornale Ligustico di scienze*, etc.; mai et juin 1828, 3^e cahier, p. 239.)

Avant la découverte de cette inscription, l'on ne connaissait que deux monumens de l'antiquité qui fissent mention de la ville de Gènes; l'un est la fameuse table de bronze, gravée l'an de Rome 637, et dont l'explication répandrait un grand jour sur la topographie ancienne de cette partie de l'Italie; l'autre est une pierre trouvée à Tortone, et portant une inscription rapportée par Gruter (p. 1019, n^o 10), et commentée avec étendue par Édouard Gauducio, dans son ouvrage sur les anciens gouvernemens de Gènes.

L'inscription dont il est ici question est une épitaphe relative à un certain Cattius, personnage obscur; mais ce qui lui donne un intérêt historique, c'est qu'elle nous apprend que Gènes jouissait du droit de cité romaine, et qu'elle appartenait à la tribu *Galeria*. Mais à quelle époque entra-t-elle dans cette tribu? et, lorsqu'elle y entra, fut-ce comme colonie, comme municipe, comme préfecture, ou enfin comme ville alliée et confédérée? L'abbé Oderico, après avoir exposé les divers motifs qui l'empêchent de croire que Gènes fût une colonie, une préfecture ou une ville alliée, conclut que c'était un municipe, mais de l'espèce de ceux dont parle Festus, quand il dit: « *Alio modo municipium dicitur, cum id genus hominum definitur, paucorum civitas universa in civitatem Romanam venit.* » Ainsi, Gènes cessa, malgré son titre de ville municipale, d'être régie par ses lois particulières; elle fut partie intégrante de la république romaine; d'où il suit que ses habitans durent supporter les charges et jouir des privilèges attachés à la qualité de citoyen romain.

W.

112. INSCRIPTION ROMAINE TROUVÉE A BARCELONNE.

Le 20 juillet 1829 on a trouvé, en creusant un puits dans la

maison d'un notaire, place de S. Justo y Pastor, une pierre de 3 cuartas $\frac{1}{2}$ de hauteur sur 2 c. $\frac{1}{2}$ de largeur, en calcaire jaunâtre tel que celui des carrières de Tarragonne. Elle faisait partie des débris d'un édifice très-ancien et d'une grande solidité, que l'on venait de découvrir à une profondeur d'environ 2 varas $\frac{1}{2}$. En levant cette pierre on trouva deux os humains, l'un de la hanche, et l'autre, à ce qu'il paraît, de l'omoplate. Voici l'inscription que la pierre présente :

CLODIAE
P. F. PHILEMENAE
L. CLODIVS
HIGINVS
VXORI
L. D. D. D.

Il est à remarquer que dans le court espace de 35 à 45 varas on a déjà rencontré 4 pierres de cette espèce, dans diverses occasions, et que la petite place de S. Justo y Pastor est située dans la petite enceinte où se trouvait la ville de Barcelonné du temps des Romains. (*Gaceta de Bayona*; août 1829, n° 94.)

G.

113. EXPLICATION D'UN VASE GRÉCO-SICILIEN, représentant Apollon Citharædus et la Paix, trouvé à Girgenti au commencement de 1826; par RAPHAEL POLITI. (*Giorn. di scienze, lettere ed arti per la Sicilia*; janv. 1826, n° 37, p. 75.)

Mercure, chassé du ciel pour différens vols, et fidèle à ses inclinations perverses, imagina de dérober les troupeaux du roi Admète gardés par Apollon. Celui-ci s'en étant aperçu, querella vivement le fils de Maïa. Enfin, les deux divins frères firent la paix et scellèrent leur réconciliation par des dons réciproques. Apollon reçut en présent la lyre, dont Mercure était l'inventeur, et donna en retour la merveilleuse verge, qui, selon les uns, était d'or, et, selon les autres, ne consistait que dans une branche de coudrier; mais qui avait, quoiqu'il en fût, la vertu de réunir les ennemis les plus acharnés.

Le rapprochement des deux divinités, la cérémonie des libations, usitée dans les négociations et les traités, l'intervention et l'assentiment de la Paix : tel est le sujet représenté sur le

vase gréco-sicilien en question , morceau d'antiquité précieux , tant pour le dessin que pour l'éclat du vernis.

Sur le devant du vase , on voit Apollon *Citharædus* ou *Musagètes* dans une attitude tout-à-fait théâtrale. La Paix, dont le visage est celui d'une jeune femme, est vêtue d'une longue robe, et la main droite élevée et verse le vin sacré dans la coupe d'Apollon, qui tient de la main gauche sa baguette magique. La représentation de la divinité allégorique n'est pas moins remarquable par la noble simplicité du dessin que par la fidélité du costume et des ornemens. La coiffure est également digne d'attention ; c'est une couronne du genre de celles qu'on nomme *diadèmes*, et que portaient les femmes grecques. Outre la dénomination commune de *στέφανος*, chez les Grecs, et de *corona*, chez les Romains, cette espèce d'ornement était encore désignée sous celle de *στέφανος fronde*, que nous ont conservée Eustathe et Julius Pollux. Ce dernier nom est venu de ce que la coiffure dont il s'agit avait une forme analogue à celle d'une fronde : plus large au milieu, c'est-à-dire dans la partie qui couvrait le front, elle allait en se rétrécissant jusqu'aux extrémités qui se joignaient derrière la tête et s'attachaient avec des cordons. La Paix a des pendans d'oreilles, ornement très-ancien donné par les sculpteurs grecs à leurs statues de femmes. La Vénus de Praxitèle, les filles de Niobé, la Leucothoé de la Villa Albani, la Vénus dite de Médicis, et beaucoup d'autres statues de l'antiquité ont les oreilles percées ; il en existe même deux dont les pendans se sont conservés : ces ornemens sont de marbre comme les statues.

La longue chevelure d'Apollon descend en boucles et flotte sur ses épaules et sur sa poitrine. Une couronne de laurier lui ceint les tempes. Le vêtement du dieu est la *palla*, costume des joueurs de lyre et des personnes, en général, qui, chez les anciens, montaient sur le théâtre. C'est une longue tunique à manches courtes et larges, bordée au bas, et semblable à celle que les antiquaires nomment *palla muliebris*. Les draperies sont fort bien exécutées ; la disposition des plis est d'une grande élégance, et leur multiplicité ne nuit aucunement à la grâce et à la beauté des formes du corps. Le long du bras gauche, qui est en partie caché par la lyre, descend la chlamyde mouchetée, et bordée de franges et de dessins formant mille sinuosités. La *magade*,

les vases du premier ordre
la délicatesse du travail.

114. OPUSCULI DIVERSI, etc. —
LINO, secrétaire-général d
de Naples. 1^{er} vol. de 260
Tramater. (*Bibliot. ital.* ; n

M. Avellino est un de ces
choses peu importantes, ne s'
contribuer aux progrès et au p
des lettres. Il compare les écrit
relations des voyageurs qui on
Telle est la méthode suivie par
annonçons, et qui sont au nom
volume.

Le premier de ces morceaux
d'Ariadne Augusta, femme qui
dont la magnanimité la rendait
qu'elle occupa depuis l'an 474 ju
vulgaire. C'est la seule médaille
cesse. M. Avellino parle par ou
truve, qui appelle ainsi des ornei
vent de forme demi-circulaire, le
palais et les temples. Ces pièces ar
leur nom de Χαλκός, *cuivre*, comm
Chalcidiane

tion, l'auteur prouve que les médailles attribuées par Paruta, Goltzius et autres, à Théron, tyran d'Agrigente, appartiennent réellement à la ville de Terina, en Italie. Il en cite une très-importante pour l'archéologie, et qui représente la sirène Ligie, sous la forme d'une belle femme qui n'a pas les ongles crochus. Le quatrième morceau, enfin, est un essai sur les parasites des anciennes comédies grecques et latines; dans ce morceau remarquable, plusieurs passages d'auteurs classiques sont éclaircis avec beaucoup d'érudition.

W.

115. DE NUMISMATE AUREO MAXIMI MODULI Lucillam aug. Antonini aug. fil. et L. Veri uxorem referente nondum apte illustrato; dissertatio anonima et inedita, etc. In-4° avec 1 pl. gravée. Venise 1828. (*Bibliot. ital.*; mai 1828, n° 149, p. 251.)

M. Bonicelli, vice-directeur de la bibliothèque *Marciana*, a fait précéder cette dissertation d'une préface, et l'a enrichie de notes et de commentaires.

Quant à l'auteur, M. Bonicelli pense que c'est le docteur Nicolo Bono, duquel on trouve des notices dans l'ouvrage de Mazzuchelli *Gli scrittori d'Italia*. Relativement à la médaille en question, M. Bonicelli a réuni toutes les opinions déjà publiées par Mezzabarba, Vaillant, Pedrusi Mazzoleni, l'Antologie romaine et Eckhel; opinions dont aucune n'a encore expliqué d'une manière satisfaisante cette médaille de Lucille. M. Bonicelli croit que l'auteur anonyme de cette dissertation a trouvé la véritable explication du revers de la médaille.

Cette médaille appartenait au musée Pisano-Corrario, et aujourd'hui à M. Martinengo : elle représente la tête de Lucille femme de L. Verus (à droite), avec la légende LVCILLAE AVGUSTAE ANTONINI AVG. F. Au revers, sans légende, est une femme demi-nue, en pied, qui embrasse du bras droit un arbuste planté sur un autel, sur lequel on voit un petit enfant ailé, ou génie qui, de la main droite, s'attache au même arbuste : un autre enfant sans ailes tombe la tête en bas dans un étang placé au-dessous, sur les bords duquel, et aux pieds de la figure de la femme, on voit une autre femme qui puise de l'eau, et regarde un autre petit génie ailé qui semble s'enlever de la base sur laquelle il repose; sur le rivage est un autre petit enfant en pied, sans ailes, qu'on dirait sortir de l'étang. Dans le champ

ΒΑΚΑΙΡΑΚΙΒΡΙΘΙΟΧΗΜΕΓΙΛΑΜ. Toutes ces pierres ont pu appartenir à d'autres religions que celle des gnostiques. Pour celles qui ont évidemment un caractère gnostique, le petit traité de M. Walsh, et les figures qui l'accompagnent, méritent d'être consultés par les savans qui s'occupent de gnosticisme. Ils y trouveront plusieurs monumens inédits. D—c.

117. HANDLEIDING VOOR VERZAMELAARS VAN NEDERLANDSCHE HISTORIE PENNINGEN. — Guide de ceux qui recueillent les médailles historiques des Pays-Bas contenant la description d'un nombre considérable de médailles et jetons dont il n'est pas fait mention dans les ouvrages numismatiques de Bizet, van Loon et Mieris; par G. van ONDEN. 393 p. in-8°; prix, 3 flor. 60. c. Leyde 1825; Herdingh. (*De Recensent*; août 1826, pag. 402.)

Tandis que la 2^e classe de l'Institut royal des Pays-Bas s'occupait à continuer et à compléter les ouvrages de numismatique de van Mieris, et van Loon, M. van Onden, correspondant de cette classe, préparait de son côté un *guide* qui a le même but. L'auteur y indique plus de 1400 pièces, et leur assigne le rang qu'elles doivent occuper dans la série des médailles et jetons historiques des Pays-Bas. C'est d'après son propre médaillier, d'après celui d'autres amateurs, enfin d'après des dessins et des catalogues que l'auteur a rédigé sa liste. N'ayant pu voir lui-même beaucoup de pièces, il est tombé dans des erreurs, dont quelques-unes sont signalées par le journal hollandais qui annonce l'ouvrage. D.

118. LETTRE DE J. CALEY A H. ELLIS sur un extrait du *Liber memorandum camerariorum receptae scaccarii*, concernant les bijoux engagés au cardinal Beaufort, la 17^e année du règne de Henri VI. (*Archæologia*; vol. 20, p. 34.)

Parmi les livres confiés à la garde de M. Caley, au chapitre de Westminster, il s'en trouve un qui a pour titre : *Liber memorandum camerariorum receptae scaccarii*; ce livre commence à la 39^e année du règne d'Edouard III, et se termine à la 35^e de Henri VIII. L'intitulé peut faire juger du contenu. Le volume est orné, dans beaucoup d'endroits, aux marges et feuillets, de dessins à l'encre, relatifs pour la plupart au suj

des articles en regard desquels ils se trouvent ; mais quelquefois, ces dessins semblent n'être là que pour l'ornement.

Le livre dont il s'agit contient une foule d'articles peu intéressans et qui ont rapport à l'administration des finances, au trésor royal, aux matières de comptabilité, aux revenus de la couronne, etc. ; mais il renferme plusieurs listes assez curieuses de bijoux royaux, déposés en nantissement de sommes prêtées, et dégagés par suite du paiement. M. Caley a extrait une de ces listes pour en donner communication à la Société des antiquaires de Londres ; elle se compose d'une grande quantité d'objets précieux dont l'estimation s'élève à la somme, considérable pour le tems, de 4671 livres sterling. W.

■ 19. *OEUVRE CHOISIE DE CANOVA.* — Recueil de 45 pl. gravées par RÉVEIL, avec un texte par M. H. DELATOCHE. 1^{re} et 2^e livraisons grand in-8° ; prix, 2 fr. chaque. (Il y en aura 9.) Paris, 1829 ; Audot.

■ 20. *ANTIQUITÉS MEXICAINES.* (*Nation. Gazette.* — *Nile's weekly Register* : 7 juillet 1827.)

M. William B. Reed, secrétaire de M. Sergeant, un des ministres américains au congrès de Tacubaya, a dernièrement envoyé à M. Duponceau, pour être présentée à la Société philanthropique américaine de Philadelphie, la gravure d'une peinture ancienne des Mexicains, représentant l'émigration des Astèques au Mexique. On voit que ce peuple vint sur le territoire de la république du Mexique, des parties nord-ouest de ce continent : du moins, c'est la tradition qui, depuis plusieurs siècles, règne parmi eux. Cortès, dans sa correspondance avec Ferdinand et Isabelle, rapporte que l'empereur Montezuma l'informa de ce fait dans la première conversation qu'il eut avec lui. « Nous savons par nos livres, dit l'empereur, que moi, de même que tous ceux qui habitent ce pays, ne sommes pas des indigènes, mais des étrangers venus de très-loin. Nous savons aussi que le chef qui a conduit nos ancêtres, retourna quelque temps dans son pays natal, et qu'il revint ici pour en chasser ceux qui s'y étaient établis et dont il avait eu une nombreuse lignée. Ils vivaient dans des villes qu'ils avaient bâties. Notre peuple ne voulant pas obéir à son premier maître, il

et elle est très-estimée de ceux q
juste appréciation. L'original ap
cependant n'a pas encore été dépi
que toutes les anciennes peintures
le Mexique doivent y être réunie
peu d'en exporter aucune. Des gl
maintenant tout ce qu'on peut sé

HISTOI.

121. NOTICE SUR LES ÉPREUVES JU
(*Transactions de la Société lit*
1827 , p. 108.)

Cette notice, communiquée à la
depuis été insérée par ce mission
publié en Frnce , sous le titre d
peuples de l'Inde. Elle contient des
traits des livres indiens. L'auteur
vue les épreuves par la balance , p
poison. Il cite encore ~~quelques~~

Sont depuis long-temps en honneur, le moins connu est sans **C**ontredit l'empire des Birmans, qui se trouve entre les possessions anglaises dans les Indes et la Chine. Les anciens connaissaient peu cette contrée, cependant tout fait supposer qu'au temps même de Ptolémée, les navigateurs fréquentaient déjà les ports de la presque île orientale de l'Inde, et qu'ils y faisaient un commerce fort avantageux. Depuis cette époque, les contrées situées au-delà du Gange tombèrent dans l'oubli, jusqu'à ce que le génie entreprenant d'Emmanuel-le-Grand, roi de Portugal, eût découvert une nouvelle source de richesses, en anéantissant le commerce de l'Égypte et de la République de Venise.

Lorsqu'au commencement du seizième siècle, les Portugais se furent emparés de Malacca, ils ne tardèrent pas à répandre leur influence sur les pays environnans, situés sur la même côte; aussi l'Europe est-elle redevable aux écrivains seuls de cette nation de tout ce qu'elle sait relativement aux contrées orientales de l'Inde. On peut même juger par les descriptions de l'emphatique *Mendez de Pinto*, du degré de grandeur et de civilisation auquel étaient parvenus des peuples que l'on avait crus jusqu'alors plongés dans l'état de barbarie.

D'après le témoignage des auteurs portugais, le pays situé entre la partie sud-est de l'Inde appartenant aux Anglais, et celui qui se trouve entre la province chinoise de *Yunnan* et la mer Pacifique, s'étendait depuis les frontières de Cassai et d'Assam jusqu'à l'île de Younkcélon, c'est-à-dire depuis la partie sud-ouest jusqu'à celle sud-est. Cet espace comprenait encore plusieurs provinces connues des Européens sous les noms d'*Arracan*, d'*Ava*, de *Pégu* et de *Siam*. La première, dont le véritable nom est *Yeckein*, touche à la partie sud-est des possessions anglaises, et comprend toute la côte ainsi que les îles brisées jusqu'au cap Négrais ou de la Négraille. Les Européens ont appelé *Ava* tout le pays que les habitans eux-mêmes nomment *Miamma*. Il est situé à l'est d'Arracan, et de ce côté il est borné par la chaîne des monts *Anoupectoumiou* ou grande région des montagnes orientales. Au nord-est, la rivière *Kin-Douéme* sépare *Ava* de la province de *Lassan*; au nord, elle touche aux montagnes et à de petits états indépendans limitrophes du pays d'*Assam*; au nord-ouest et à l'ouest, elle

a pour frontières la Chine et le royaume de Siam. Ses limites au sud sont difficiles à déterminer. Il paraîtrait que la ville de *Promé* ou de *Pée* servait jadis de frontière aux Birmans, qui depuis ont étendu leur domination à quelques degrés au-delà. Le *Pégu*, appelé *Bagou* par les habitans, est situé au sud d'*Ava*; sa frontière septentrionale était anciennement la ville de *Promé*; aujourd'hui il est borné à l'est par la Cambodje et le pays de *Laos*, et au nord par le *Djémée* ou Chiamai, et la province chinoise de *Yunnan*. Les Siamois se donnent le nom de *Tai*, et se divisent en *grands* et *petits*. (*Tai-Yai* et *Tai-Nai*). Leur ancienne capitale s'appelait *Youlia* ou *Youdra*, d'où les Birmans les ont nommés *Youdres*.

Les Portugais prêtèrent leur secours aux Birmans pour soumettre le *Pégu*, et s'il faut s'en rapporter à Pinto, ils firent des prodiges de valeur. On n'est point forcé de croire à l'immensité des richesses et des munitions de guerre qui furent trouvées à la prise de la ville de Martaban, non plus qu'à l'énormité des trésors que l'on prit dans celle de Chaimbainham, et dont la valeur était portée à cent millions de pièces d'or.

Tant que les Portugais eurent de la prépondérance dans les Indes, ils jouirent de la plus haute estime et de la plus grande confiance auprès des Birmans, des Péguans, et surtout des habitans d'Arracan; mais, lorsque les Hollandais leur eurent enlevé une partie de leurs colonies, le nom portugais perdit beaucoup de son crédit. Au commencement du dix-septième siècle, les Anglais et les Hollandais reçurent la permission d'établir des comptoirs dans plusieurs provinces de l'empire des Birmans, mais l'excessive cupidité des Hollandais les fit bientôt chasser de tout ce pays, dont l'entrée fut depuis fermée à tous les Européens. Ce ne fut que long-temps après que l'on restitua aux Anglais leurs comptoirs de *Siriam* et d'*Ava*, où ils exercèrent le commerce, non comme agens de la Compagnie des Indes, mais comme simples particuliers. En 1687, les Anglais s'emparèrent de l'île de Négrais, et commencèrent à construire le fort Saint-George. Mais cette acquisition ne leur procura alors que fort peu d'avantages; car les affaires de la Compagnie et de la nation anglaise se trouvaient en si mauvais état dans une autre partie de l'Asie, qu'ils ne purent pas envoyer à Négrais le nombre suffisant d'hommes, ni fournir aux dépenses indispensables pour ce nouvel établissement.

ent tout le dix-septième siècle, et à peu près la moitié des Birmans gardèrent les Péguans sous leur domination. Les derniers se révoltèrent dans les provinces de *Dollé*, *Tonga*, *Promée*, et une guerre des plus cruelles entre les deux peuples.

Le comptoir des Anglais à Siriam fut détruit. Les Anglais qui le tenaient abandonnèrent leurs affaires commerciales pour ne plus songer qu'à leur sûreté; et le sort de la colonie parut long-temps douteux : mais en 1750 et 1751, deux commandés par des renégats hollandais, remportèrent deux victoires sur leurs ennemis, et ces succès les amenèrent au point que, en 1752, ils vinrent mettre le siège à Siriam, qui fut bientôt forcée de se soumettre au vainqueur. Le dernier souverain de l'ancienne famille des Birmans, *Beinga* ou *Bonna Della*, roi des Péguans, fut déposé, et le royaume d'Ava, il en confia le gouvernement à son frère *Apporaza*, et retourna dans ses états, avec lui son ennemi vaincu et détrôné.

Après pendant quelque temps d'une apparente tranquillité, les principaux habitans et les propriétaires les plus riches ne trouvant pas trouvé de meilleur moyen que de prêter une fausse fidélité au vainqueur. Mais bientôt un Birman nommé *Schem-Apporaza*, homme de basse extraction, mais audacieux et né pour les grandes entreprises, leva l'étendard de la révolte dans la ville de Monschabou, dont il était resté gouverneur, et fut exécuté avec tant de sagesse et de bonheur, qu'il parvint à chasser de la capitale du royaume, dont il chassa *Schem-Apporaza* avait laissé dans la ville lorsqu'il était parti pour informer son frère de la rébellion des Péguans.

Beinga Della fut instruit de tout ce qui s'était passé, et envoya de Siriam un nombre considérable de vaisseaux de guerre pour soumettre les rebelles. Ceci eut lieu en 1754, au moment où les Français et les Anglais venaient de rétablir leur domination à Siriam. Les premiers prirent fait et cause pour les Français, et les derniers se rangèrent du parti des Birmans; ces deux peuples européens restaient paisibles spectateurs de la lutte sanglante de leurs alliés respectifs tant que la guerre restait éloignée de leurs possessions.

plus opiniâtres lut livrer, et mis en déroute. Le roi de Pégu de mettre à mort l'ancien roi qui avait conspiré contre ses jours; tout par cet acte de barbarie, fit les districts de *Promé*, *Kéoum*

Vers la fin de 1754, *Beinga* menée et marcha en personne mais il fut encore battu par *Alô* toire pour faire rentrer toutes les sa domination. Un détachement jusque près de la ville de *Persain* tiré, mais d'où il sortit pendant la capitale. Six jours après (le 23 f la flotte birmane parut sous les 250 hommes qui marchèrent dro capitaine *Beker*, qui en était le c vant de ses hôtes, et leur demanda protection qui leur fut promise; mais que les Birmans brûlèrent en gravisèrent les fortifications.

La victoire remportée par *Alô* décisive. Aussi les Péguans se sieurs même allèrent se réfugier *Apporaza* fut du nombre de ces

Prudence triomphèrent de part et d'autre sur ce qu'auraient dû leur inspirer la raison et leurs propres intérêts.

M. Bruneau, chef de la factorerie française, favorisait ouvertement les Péguans, et sans redouter la puissance toujours croissante d'Alompra, il caressait tour-à-tour les deux nations pour les rendre favorables à ses intérêts. Sous le prétexte d'être plus à portée de secourir les Péguans, il s'embarqua sur un vaisseau français, et, suivi de deux autres bâtimens de la même nation, il se dirigea sur Siriam et alla jeter l'ancre dans la rivière de Rangounga. Mais prévoyant bien qu'Alompra triompherait encore de ses ennemis, il résolut de captiver l'amitié de ce chef. A cet effet il se rendit avec deux personnes de son équipage, à Dagon, où il fut parfaitement reçu par Alompra. Mais deux jours après qu'il eût quitté son vaisseau, quel fut son étonnement d'apprendre que le lieutenant auquel il avait confié le commandement pendant son absence, avait levé l'ancre et qu'il était retourné à Siriam pour se réunir aux Péguans. Alompra fit les reproches les plus sanglans à M. Bruneau, et celui-ci n'obtint la permission de retourner vers son équipage qu'en laissant un de ses officiers en otage dans le camp des Birmans.

Cependant les Anglais avaient embrassé la cause de ces derniers dès qu'il leur avait été possible de faire un choix entr'eux et leurs ennemis. Apporaza, instruit de cette circonstance, fit tout son possible pour engager le capitaine Jackson à protéger les Péguans, et réussit en partie en obtenant que les Anglais demeureraient neutres pendant la guerre qui allait se rallumer avec les Birmans. Les Péguans ayant échoué dans leur entreprise contre Dagon, ils entamèrent de nouvelles négociations avec les Anglais, et sûrs du secours de ceux-ci et des Français, ils se dirigèrent de la rivière Pégu sur Irravali ou Rangoun qui faisait partie de la ville d'Ava. Les Birmans, à l'aspect de la flotte ennemie, envoyèrent demander du secours aux Anglais, mais quelles furent et leur surprise et leur douleur de les voir se réunir à leurs adversaires, et tirer sur eux. C'en était fait peut-être de l'empire des Birmans, si les Péguans, plus valeureux, avaient su tirer parti d'une circonstance aussi avantageuse; mais au lieu de profiter de la terreur de leurs ennemis, ils se contentèrent de passer six semaines en pure perte sous les murs de Rangoun, et repartirent ensuite pour Siriam, où ils furent bientôt suivis par les Français et les Anglais.

de fond en comble. L'île de la
la Compagnie anglaise des Indes

Tandis que cet accord tout
Birmans et la colonie de Négam
nouveau le camp de Dagon, av
anglais et d'un vaisseau franç
hommes pour s'emparer des ha
Mais les Birmans déjouèrent en
mis, et Alompra sortit vainqueu
coûter la couronne. Les vaisseau
de se retirer, mais l'agent franç
qu'il put alléguer, fut envoyé lui
de Siriam, et l'embargo fut mis
sur la factorerie française.

Dupleix, gouverneur de Pondi
l'intérêt de sa nation de favoris
frégates, la *Galatée* et la *Diligen*
ces derniers. Mais les deux vaisse
Galatée prit la route la plus cour
pour la rivière de Rangoun, qui
plus au sud, elle entra d'abord da
après la prise de Siriam par les
bâtiment français par la plus in
instruit par les papiers dont le c
but avait été de ~~conquérir~~

Les Péguans réduits au désespoir, résolurent de se défendre jusqu'à l'extrémité dans la capitale du royaume qui, au bout de quelques mois, fut bientôt réduite à se rendre aux vainqueurs. L'infortuné Beinga Della fut fait prisonnier et la ville livrée au pillage. Ce fut le dernier coup porté à la puissance des Péguans, qui n'eurent plus d'autre ressource que de se soumettre aux Birmans.

A. J.

23. NOTICE SUR LES MISSIONS PROTESTANTES EN ASIE. (*Nouv. Journ. Asiat.* ; juillet 1828.)

Il n'y a guères qu'une trentaine d'années que l'esprit de prosélytisme s'est introduit parmi les différentes sectes protestantes d'Angleterre. Avant ce temps, elles étaient en général disposées à blâmer plutôt qu'à seconder les entreprises que l'Église catholique faisait à ce sujet. Mais depuis cette époque, les protestans ont montré une ardeur dont on trouverait à peine des exemples chez aucun peuple.

Les protestans anglais ne se furent pas plutôt formés en corps de mission, qu'ils firent un appel aux protestans du continent de l'Europe et des États-Unis d'Amérique. Des associations s'établirent en Prusse, en Danemark, en Suède, en Suisse, en Hollande.

On compte dix sectes protestantes engagées dans cette carrière ; savoir : les Luthériens, les Calvinistes, les Méthodistes, les Presbytériens, les Indépendans, les Baptistes, les Unitaires, les Moraves, les Anabaptistes et les Anglicans. Les Anglicans à eux seuls entretiennent 419 missionnaires ; les Méthodistes 523 ; on peut juger par là des autres sectes. Le nombre des missionnaires protestans d'Europe ne paraît pas être au-dessous de 4242. A ce nombre on peut ajouter celui des missionnaires des États-Unis d'Amérique, pays où l'esprit de prosélytisme est au moins aussi actif qu'en Europe, et d'où l'on envoie des missionnaires dans les quatre parties du monde. Chez les Catholiques, au contraire, le nombre des missionnaires ne s'élève pas en tout à 400.

On demandera peut-être où se trouvent les fonds nécessaires pour subvenir à l'entretien de cette armée de prédicateurs. En effet, il est bon de savoir, qu'en Angleterre surtout, l'état de missionnaire est une profession salariée comme les autres, et

... dans cette route de despo-
tèrent sur le trône après avoir l-
teurs et souvent leurs frères (2), on
met I et Achmet II, dont la mém-
dernier cultiva même avec succès
Amurath IV commença la décadence
principalement à deux causes, l-
Turcs et les progrès de la tactique
décesseurs, Sélim II, qui faisait
un coup de canon chaque verre
premier attaqué la Russie, par les
du Croissant devait être abaissé au
Mahmoud I, Mustapha III, Abdou-
tinguèrent tous plus ou moins par
contre cette puissance redoutable,
vit forcé de conclure une paix dés-
ont poursuivi constamment le mé-
autres puissances européennes et l'-
chrétien ; Sélim I^{er} avait même
aux Chrétiens de professer leur reliq-
de tous ceux qui ne consentiraient

Le sultan actuel, Mahmoud II, c-
réformateur de sa nation, et auqu-
composé à Saint-Pétersbourg, par ordre
maire russe-moldave, dont nous avons dé-
Tom. XII

certaine énergie et quelques bonnes intentions, avait débuté lui-même par faire périr le fils de son frère Mustapha, et noyer dans le Bosphore quatre sultanes enceintes. « Il conclut la paix avec la Russie, dit M. Marcella (p. 52), en lui cédant la Bessarabie, tandis qu'elle avait beaucoup plus besoin de la paix que la Turquie, puisque la guerre avec la France l'exposait au plus éminent danger. »

Du reste, les alarmes causées à l'auteur par les projets de Mahmoud doivent être reportées désormais sur un autre point; les réformes commencées par ce sultan ont été tentées trop tard ou trop tôt, et son influence sur les affaires de l'Europe ne semble plus à craindre de long-temps. E. H.

126. LA MORAVIE SOUS LES PREMIERS PRINCES SLAVES. (*Archiv für Geschichte, Lit. und Kunst*; juillet 1828, p. 809.)

L'histoire ancienne de la Moravie se perd dans l'obscurité des temps. Ne possédant aucune tradition écrite sur ce pays, on ignore quels ont été ses premiers habitans et les rois qui l'ont gouverné jusqu'à l'arrivée des nations slaves, qui y fondèrent un royaume après la mort d'Attila. D'un autre côté, l'histoire de ce royaume, à son origine, est presque aussi peu connue que la première. Les documens écrits se sont perdus, et quant aux traditions populaires, elles sont parvenues jusqu'à nous tellement altérées et défigurées qu'on ne peut y ajouter aucune confiance, bien qu'elles reposent réellement sur des faits historiques. Pessina, qui a recueilli un grand nombre de ces traditions, a essayé, en vain, de les coordonner de manière à former un corps d'histoire; ces temps reculés ne lui ont présenté que fables et fictions. Selon cet historien, l'un des premiers rois de la Moravie fut Babak ou Babai, qui s'empara de l'empire Marcoman, peu de temps après la mort d'Attila. Jornandès assure qu'il descend de Bogus, roi des Antes, qui dominait en Dacie. Plus tard, Bogus, ayant été tué par Withimir, roi des Goths, un de ses fils s'enfuit dans l'ancienne Marcomanie, où il eut pour descendant Babak, qui s'éleva à la royauté par son grand courage. Selon Pessina, celui-ci ayant rallié les restes des Marcomans, fit une guerre sanglante aux Gépides, qui, fiers d'avoir abattu la puissance des Huns, attaquaient tout ce qui les entouraient, et menaçait de subjuguier leurs voisins, les Slaves et les Lombards.

sarmate, ce qui semble plus fait mention d'une guerre ent il paraîtrait plus croyable que pour combattre contre les Ostr toutes les invraisemblances que p clairement que Babak n'a pu être les auteurs ne citent aucun roi c penser qu'il n'y en a pas eu avant n'en connaît point.

Ce fut en 629 que parut le fan par sa bravoure et ses talents militaires de ses sujets, il arma toutes les des Francs, et tailla en pièce l'armée de ses alliés, les Allemands et les dura 35 à 36 ans, de 629 à 664, renommée, que son nom seul fait Les empereurs de Byzance, Tibère raclius, essayèrent plus d'une fois slavo-sarmates. Assemani assure que Svatosch, étaient fils de Samo, sans assertion d'aucune autorité. Le royaume alors la Moravie proprement dite la petite Pologne. Marod ou Marav 690 jusqu'en 720, où son fils Svatosch Celui-ci eut à soutenir contre les A.

Svatosch fut le premier roi qui résida à Welchrad, château fort qui, plus tard, devint la capitale des rois de Moravie, et dont, du temps de l'historien Strzedovsky, on voyait encore des vestiges qui attestaient la splendeur de cette ville royale.

Samomir agrandit le royaume par ses conquêtes sur les Avars; mais ayant attaqué les Polonais en 760, ceux-ci le battirent et le forcèrent de rentrer dans ses états. Après lui Samoslav monta sur le trône. Ce roi pénétra en Bohême par plusieurs points, battit les Bohémiens et ravagea presque tout le pays; mais repoussé à son tour par Prostislas de Chlum, il perdit tout le territoire situé entre la Taya et la Schwarzawa.

Il existe ici une grande lacune dans l'histoire des rois de Moravie, jusqu'au règne de Mogemir. Celui-ci fit la guerre aux Polonais et se rendit maître de Cracovie, que lui reprit bientôt le duc de Piast après l'avoir battu dans une bataille rangée. C'est sous ce règne que le christianisme commença à pénétrer en Moravie; Mogemir conclut à Francfort une alliance avec Louis le Débonnaire qui lui envoya des ministres de la religion chrétienne, et dès la même année (au commencement du 9^e siècle) il existait déjà 4 évêchés dans le royaume. G.

127.—I. GESCHICHTE DER DEUTSCHEN.—Histoire des Allemands; par J. C. Pfister. 1^{re} partie. Hambourg; Perthes et Besser.

128.—II. GESCHICHTE VON ITALIEN.—Histoire d'Italie, par H. Leo. 1^{re} et 2^e part., avec une carte. Prix de souscription, 5 thlr. Hambourg; les mêmes. (*Leipzig. Liter. Zeitung*; janv. 1829, p. 22.)

C'est la 1^{re} livraison de l'*Histoire des États de l'Europe*, publiée par HERRN et UKERT. Cette entreprise a déjà été annoncée depuis long-temps, et les noms des éditeurs ont inspiré une confiance que les auteurs de cette première livraison ont su soutenir. On a choisi un historien pour chaque état, de manière que les éditeurs ont l'espoir de voir leur entreprise terminée en 1834. L'histoire de l'Allemagne a été confiée au Dr Pfister, dont les travaux importants, et une longue étude de l'histoire nationale, sont suffisans pour légitimer le choix des éditeurs. Cette partie comprendra 3 vol. de 30 à 40 feuil. chacun. Le 1^{er} vol. que nous annonçons va jusqu'à l'extinction de la race carlovingienne.

Les 2 premiers vol. de l'histoire d'Italie, par le prof. Leo, commencent depuis la chute de l'empire d'Occident jusqu'à celle de la maison de Hohenstaufen. Cette histoire formera 4 vol. de 30 feuil. chacun. G.

129. DIE NATIONALGESCHICHTE DER DEUTSCHEN. — Histoire nationale des Allemands; par H. C. de GAGERN. — Les grandes émigrations depuis la chute de l'empire des Goths sur le Danube, jusqu'à l'origine de l'empire de France. 2^e partie, gr. in-8° de xi et 861 pp.; prix, 5 thlr. Francfort, 1826; Wilmans. (*Allgem. Repertor.* de Beck; 1828, vol. I, cahier 1, pag. 1.)

Le 1^{er} volume de cet ouvrage parut en 1813. Celui que nous annonçons aujourd'hui offre la continuation des chapitres 13 à 24 inclusivement, consacrés aux matières suivantes : 13. L'époque de Constantin; les rapports politiques des *Læti* (des Germains *immigrés* et leurs descendants). Magnence, l'usurpateur, était germain d'origine, et appartenait à la caste des *Læti* (*Leute* en allemand). Julien, déclaré ennemi implacable des peuples germaniques. Constantin, ses campagnes de Germanie. Vétranion et Sylvan. 14. Julien et Chnodomar. Description de l'éducation de Fl. Cl. Julien. On explique son apostasie. Gouverneur chez les Gaulois, il diminua chez eux les impôts. Ces impôts, dit l'auteur, étaient à peu près de la même nature que ceux que nous connaissons aujourd'hui : la *jugeratio*, taille réelle; *capitatio*, capitation; le *canon*, impôt mensuel; *oblato*, don gratuit, et *conquisitio*, réquisition. La capitation se montait à cette époque jusqu'à 25 pièces d'or (420 fr.) 15. Signes manifestes de la domination du christianisme sur le paganisme. Accroissement de la puissance et de la considération de l'évêque de Rome (il n'était pas encore pape). Successeurs de Julien. Trèves et la Moselle. Les frontières romaines et leurs fortifications. Les progrès, la persévérance et l'énergie des Allemands dans les combats contre les Romains, les Francs et Bourguignons. 16. Événemens et dissolution du grand empire des Goths. Les Huns. On peut établir des conjectures sur l'origine de ces derniers, mais il faut renoncer à la conviction. L'accueil des Visigoths et des Alains en Romanie, et la lutte désespérée qui en fut bientôt après la conséquence. 17. L'époque du grand

- L.** Théodose, ses contemporains goths et germanis, Athanaric et Fritigern, Alatheus et Saphran, Arbogast, Sunno et Marcomer. 18. Alaric et Stilicho, Gainas et Tribigild, Radagast. 19. Les expéditions militaires des Allemands dans le 5^e siècle, leurs guerres intestines jusqu'à l'époque de l'établissement de leurs colonies dans les pays étrangers. 20. Gaiseric et les Vandales en Afrique. 21. Attila. 22. La conduite des Allemands à l'époque de la dissolution de l'empire des Huns. 23. Les Saxons dans la Grande-Bretagne. 24. Les Francs dans la Gaule. L. D. L.
- 130.** UEBER DIE EHEGESETZE, etc.—Sur les lois matrimoniales à l'époque de Charlemagne; par le D^r G. W. BOEHMER. Enrichi du portrait de Charlemagne. In-8^o de 150 p.; prix, 12 gr. Götting, 1826; Vandenhöck. (*Jena. allg. Liter. Zeitung*; mars 1827, n^o 53, p. 417.)

Ce n'est qu'au moyen d'une connaissance parfaite de ces lois qu'il est possible de bien concevoir et d'apprécier plusieurs lois matrimoniales encore vigueur. Une monographie de ce genre offre un grand intérêt non-seulement au jurisconsulte, mais aussi au théologien et à l'historien. L'auteur cite comme sources dont il a tiré parti, les écrivains contemporains et principalement les codes des anciens peuples germaniques. Il a divisé son ouvrage en 9 chapitres qui renferment plus ou moins de paragraphes selon l'importance et l'étendue de la matière. L'aperçu suivant peut donner une idée du plan qu'il a suivi dans son travail

1. Du pouvoir législatif sous le rapport du mariage.
2. Sources documentales qui constatent le pouvoir que la législation exerce sur le mariage.
3. L'idée qu'on doit attacher à l'état conjugal.
4. Sur l'institution et le but du mariage.
5. Sur les qualités individuelles et les conditions politiques et domestiques qui sont nécessaires pour contracter un mariage.
6. Sur les fiançailles.
7. Sur le contrat de mariage.
8. Sur le concubinat.
9. Sur la juridiction matrimoniale.

Quant à l'exécution du travail, le journal cité en parle avec éloge. L. D. L.

- 131.** CHRONICA DE GESTIS HUNGARORUM, d'après un manuscrit de la bibliothèque du comte Illeshazy à Dubnitz; par Et. Fréd. Ladisl. ENDLICHEA. (*Jahrbücher der Literatur*; Vol. XXXIII, p. 291.)

Parmi les manuscrits de la bibliothèque du comte Illeshazy, à Dubnitz, se trouve une Chronique des Hongrois qui mérite une attention spéciale. On pourrait conjecturer, d'après le titre que c'est une copie de la Chronique de 1358, dont il existe à la Bibliothèque impériale de Vienne un exemplaire défectueux vers la fin ; mais elle n'a de commun avec celle-ci que les sources auxquelles ont puisé tous les chroniqueurs hongrois.

La Chronique du prêtre-courtisan Simon de Keza, composée d'après le désir, et pour l'éducation du jeune roi Ladislas IV, est celle dont il s'agit ici. Cet ouvrage, pour la restitution critique duquel rien n'a encore été fait, eut, comme presque tous les écrits historiques du moyen âge, le sort d'être augmenté, corrigé arbitrairement, et entièrement défiguré ; tellement que presque chaque copie semble être un ouvrage particulier. Il existe onze chroniques de Hongrie, toutes écrites d'après celle de Keza et qui s'en rapprochent plus ou moins ; elles forment les seules sources authentiques qui puissent servir à l'histoire de cette contrée.

W.

132. ALTE SAGEN ZU FALLRUM AM TEUTOBURGER WALDE. — Anciennes traditions à Fallrum près de la forêt de Teutobourg, concernant la bataille d'Arminius, recueillies par M. de HAMMERSTEIN. 42 p. in-8°. Hanovre 1815 ; Hahn. (*Allgem. Litterat. Zeitung* ; déc. 1828, p. 833, 841, 849, et suppl. p. 1137 et 1145.)

Il est glorieux pour les Allemands d'avoir recherché dans ces derniers temps, avec une ardeur infatigable, les traces d'un événement qui a exercé la plus grande influence sur les destinées de leur patrie, et auquel ils sont à certains égards redevables de leur individualité et de leur intégrité comme peuple. Malheureusement les résultats n'ont pas répondu aux efforts soutenus des patriotes éclairés qui se sont livrés aux investigations les plus minutieuses sur la célèbre bataille d'Arminius. Les traditions et documents relatifs à cet événement sont trop incomplets pour qu'on parvienne jamais à les connaître à fond. Nous conseillerons par conséquent à nos lecteurs de consulter les historiens qui ont fait le récit de la défaite de Varus, avant de porter un jugement sur le mérite des travaux de M. de Ham-

erstein. Peut-être acquerront-ils ainsi que nous la conviction de l'inutilité de plus amples recherches sur ce sujet. C. R.

33. *SCRIPTORUM RERUM BOHEMICARUM*; Tom. 3^{us}; par Fr. PALACKY. Gr. in-8° de XVIII et 524 p.; prix, 3 flor. Prague, 1829; Calve. (*Monatschrift der Gesellschaft des Vaterland. Mus. in Bœhmen*; 1829, avril, p. 372.)

Ce volume comprend les anciennes chroniques de la Bohême, depuis 1378 jusqu'à 1527, au nombre de 17; elles diffèrent entièrement entr'elles, tant par leur ancienneté que par les documents précieux et variés qu'elles renferment. Ce volume peut être considéré comme la suite du recueil publié à la fin du siècle dernier, par Pelzel et Dobrowsky, sous le titre de : *Scriptores rerum Boemicarum e bibliotheca ecclesiæ metropolitanæ Pragensis*.

34. NOTICES ET EXTRAITS DE LA BIBLIOTHÈQUE dite de Bourgogne, relatifs aux Pays-Bas; publiés par l'Académie roy. des sciences et belles-lettres, pour faire suite à ses mémoires; par M. le baron de REIFFENBERG. Tom. 1^{er}, 1^{re} partie. In-4°. Bruxelles, 1829; Hayez.

Cette publication, qui réunit une élégante exécution typographique à toutes les ressources de la science et de la critique, vivra de pendant au travail rédigé par l'Académie des inscriptions de France. Les ouvrages qu'on fait connaître dans cette 1^{re} partie, sont au nombre de dix : 1° les *basses danses de la cour de Bourgogne*, 2° *Ballades de Marguerite*; 3° *Censure des œuvres d'Érasme*; 4° *Correspondance d'Erycius Puteanus*; 5° *Chronique de Flandre*; 6° les *Mémoires d'Hopperus*; 7° les *antiquités de Flandre*, de P. Wielant; 8° quelques anciens restes de Poligny; 9° les *Droits de Marie de Bourgogne*; 10° enfin un *Poème sur Marguerite*, tante de Charles-Quint. (*Revue bibliog. des Pays-Bas*; 30 sept. 1829.)

35. NOVA ET ABSOLUTA COLLECTIO SYNODORUM TAM PROVINCIALIUM quam diœcesanarum archiepiscopatus Mechliniensis. Accedunt illuc spectantia rei ecclesiasticæ monumenta, pleraque inedita : omnia diligenter recognita ac in sectiones V distributa. Primum collegit et illustravit Joan, Franc. VAN DE

VELDE, in Acad. Lov. professor. Avec un portrait ; prix, 8 fr. (PARS SECUNDA). In-4°. Mechliniæ; Hanicq.

136. I. L'HISTOIRE D'ANGLETERRE racontée aux petits enfans; ouvrage traduit de l'anglais sur la 7^e édition. In-18 de vñj-196 p.; prix, 2 fr. Paris, 1829; Dufart.

137. II. L'HISTOIRE ROMAINE, racontée aux petits enfans. In-18 de viij-207 p.; prix, 2 fr. Paris, 1829; le même.

Un auteur anglais, qui ne nous est connu que par les lettres initiales J. W. C., dont il a signé sa préface, frappé, dit-il, « de la difficulté de payer la contribution d'*histoires* que les enfans exigent avec tant d'ardeur, et qu'on a coutume de satisfaire par des contes de fées, qui faussent si souvent leur imagination et leur jugement, » a eu l'heureuse idée d'arranger pour eux quelques récits qui pussent les amuser et les instruire en même temps; il a choisi l'histoire nationale pour base de ces récits, et le succès qu'il a obtenu auprès de sa propre fille l'a engagé à livrer son travail au public. Son principal but étant d'amuser encore plus que d'instruire, il n'a nullement essayé de faire une histoire complète; il ne s'est guère arrêté qu'aux faits historiques les plus saillans, et il lui a semblé utile d'arranger ses anecdotes dans l'ordre chronologique et d'en choisir une seulement pour chaque règne, en y rattachant le nom du roi sous lequel l'action s'est passée. Il a espéré les intéresser, sans les éloigner en rien de la vérité, et les conduire même à entreprendre de plus sérieuses études.

Le succès a été si rapide que sept éditions de son ouvrage ont été publiées en Angleterre dans un court espace de temps; il a été si bien mérité que Walter Scott n'a pas dédaigné de choisir cette légère composition comme modèle de ses *Contes d'un grand-père à son petit-fils*. Le suffrage de cet écrivain célèbre a décidé une dame française, mère de famille, à transporter chez nous l'*Histoire d'Angleterre racontée aux petits enfans*, et l'éditeur, encouragé à son tour par l'accueil que ce petit volume a reçu, a conçu l'idée de former, sous un titre commun, et sur le même modèle, une série de lectures historiques destinées à remplacer avec avantage les Contes de fées et autres ouvrages de pure fiction, aujourd'hui, et avec tant de raison, tombés

dans un discrédit presque complet; bientôt la publication de l'*Histoire de France* suivra celle de l'*Histoire romaine* et de l'*Histoire d'Angleterre* que nous annonçons aujourd'hui.

Voilà une de ces entreprises que nous aimons à encourager et à recommander, parce que nous leur reconnaissons un but vraiment utile; la réputation méritée de son éditeur, M. Dufart, connu surtout par la publication de l'*Histoire littéraire d'Italie*, de Ginguené, continuée avec succès par M. Salfi, nous donne lieu d'espérer que ce ne sera pas ici une spéculation de librairie seulement, et que les parties suivantes de sa collection répondront à celles qui sont déjà publiées, et où nous avons remarqué, au même degré, l'instruction rendue facile et agréable par une tournure d'idées et un style tout-à-fait appropriés à l'enfance. La plus grande objection que nous ayons à opposer à cette entreprise, c'est la difficulté d'accorder la moralité, souvent très-peu morale, de l'histoire avec les idées de cette justice rétributive que l'on doit chercher à inculquer aux enfans pour les disposer au bien.

E. H.

138. GESCHICHTE ALFRED'S DES GROSSEN. — Histoire d'Alfred le-Grand, traduite de l'histoire des Anglo-Saxons, par TURNER; suivie du texte primitif et d'une traduction en vers du chant de Lodbroke, par F. LORENTZ. 1 vol. et 283 pag. gr. in-8°. Hambourg, 1828; Perthes. (*Allg. Liter. Zeitung*; déc. 1828; suppl. p. 1097.)

L'histoire des Anglo-Saxons, par Turner, est une des productions les plus remarquables dans la littérature historique moderne de l'Angleterre. Elle dénote une connaissance parfaite des sources. C'est Turner qui, le premier, a fait des temps de la domination anglo-saxonne, l'objet d'une étude plus étendue; et si, jusqu'à présent, sa méthode n'a guère trouvé d'imitateurs, il faut du moins reconnaître que tous les historiens anglais modernes ont mis à profit ses savantes investigations. Cependant, quelque soit le mérite de Turner, nous doutons qu'une traduction allemande d'un fragment de son histoire obtienne un grand succès en Allemagne, car, tout savant qu'il est, Turner ne rend pas l'histoire très-intéressante. Son style un peu diffus n'exprime pas toujours les idées avec une clarté suffisante. M.

...des éloges. Ce
plusieurs fois.

139. THE HISTORY AND ANTIQ
— Histoire et antiquités
mémoires de personnages
même étaient de la famille
ports, manuscrits, pièces c
par John BAYLEY, Esq^r. En
Append. CXXXVIII. Lond
1825, p. 37.)

Les recherches auxquelles s
M. Bayley, bien qu'elles ne p
simple monographie, et qu'ell
devoir traiter que de la Tour d
jettent un grand jour sur les di
rale de l'Angleterre, surtout po
relles qui divisèrent les maison
seulement le but de l'auteur é
lui-même, il devait encore port
les faits qui ont pu s'y passer. De
la Tour de Londres ne fut-elle p
lustres prisonniers d'Etat y expiè
plices affreux le malheur d'être
du trône

en avait d'abord conçues. Les réunir, les extraire, en faire une sorte de sommaire, ou du moins s'en servir comme de matériaux dignes de quelque crédit, c'est le but que s'est proposé l'auteur de cet ouvrage, important par les éclaircissemens qu'il renferme. Entr'autres faits rapportés et discutés par M. Bayley, nous citerons la mort de Henri VI; il ne pense point, comme quelques historiens, que ce prince ait péri victime de la trahison du Duc de Gloucester, il croit devoir plutôt attribuer sa mort au chagrin que lui causèrent non pas seulement son revers de fortune, mais la ruine entière de sa maison, la mort de ses amis à Barnet et à Tewkesbury, le meurtre de son jeune enfant et la captivité de la reine, série d'événemens si funestes, sans doute, d'influer sur un corps faible et débile, et d'ailleurs par une santé délabrée. Il rejette comme une fable que l'on a si souvent dit de la mort du Duc de Clarence, qu'il fut empoisonné par sa femme. Bien que l'on ne possède sur la mort de ce prince aucun document certain, il est de fait cependant qu'une pareille fin est impossible; ce qui a pu donner quelque crédit au conte absurde que l'on en a fait, c'est probablement le goût particulier du Duc pour cette liqueur. Il est au surplus en étrange que l'historien de *Croyland-Abbey*, écrivain du seizième siècle, qui raconte toutes les mesures qui ont été prises pour la mort de ce prince, ne fasse aucune mention d'un fait qui aurait dû certainement le frapper. Ce qui attire encore l'attention de M. Bayley, c'est la discorde fort au long et d'une manière toute particulière, l'histoire de Perkin Warbeck et de Richard, duc d'York, fils d'Édouard V, que Richard III fit, dit-on, périr avec lui dans la Tour. Il est certain que l'histoire de Perkin Warbeck, telle qu'elle est rapportée par Fabian, Polydore Vergil, Hall, Grafton et Bacon, a l'apparence d'un récit controuvé. C'est ce que M. Bayley établit et prouve d'une manière qui nous a paru péremptoire. Cette monographie de la Tour de Londres devient donc, par là, une saine application à une localité bornée, une de celles qu'il est le plus intéressant de connaître. L'histoire des nombreuses tentatives, dont elle a caché les derniers soupirs, ne peut assurément répandre une grande clarté sur beaucoup d'événemens relatés d'une manière incomplète ou mal compris. B.

LORENZ DELLA FAMIGLIA MEDICI. — Fastes de la famille Médicis à Florence. (Antolog.; n° 70, oct. 1826, vol. XXIV; p. 149.)

a joint une note généalogique et beaucoup d'occasions.

Un second titre donné au catalogue *de Médicis*, indique suffisamment composé; cependant tous les autres pas écrit avec le même sentiment, annotées par le bibliographe n'ont attention.

A la page 184, par exemple, d'un petit livre très rare, imprimé en 1578, *sanctæ Catharinæ Mediceæ*, où les Médicis sont rassemblés. Le bibliographe forme à un autre petit ouvrage imprimé en 1578, et qui est noté à la *Catharinæ Mediceæ reginæ matris in quibus universum regni Gallici statuerent eaque vera narratio*, attribué à Brantôme. Il est vrai qu'il ajoute : « Brantôme de cet ouvrage très curieux n'était satisfait que Brantôme dise vrai, le bibliographe à lui-même que la vie de Catherine plus simple des hommes, ne serait pas enthousiasme dont il est difficile de se débarrasser (soit de la légende ou de la réalité) qui elle fut soumise, n'y trouvant

gnifique. Nous voulons bien croire, dit le rédacteur, que l'auteur (ou Cola Montani, ou Niccolo Capponi) fut cet homme *serus, crudelis et inhumanus* dont parle *Fabbroni*, cité par le bibliographe, mais nous demandons si, de l'avoir fait étrangler par rage dans les Alpes de Bologne, ainsi que le rapporte le bibliographe même, c'est une si grande gloire pour cette maison.

Je pourrais, dit le rédacteur, faire la même question à l'égard de plusieurs personnages plus illustres de cette maison, qui ont travaillé beaucoup pour la Toscane, et beaucoup pour eux-mêmes, et dont la gloire serait immense si elle était celle qui donne la célébrité. Mais comme le savant bibliographe a depuis long-temps étudié l'histoire de la patrie, il sait mieux que moi, dit-il, que l'on peut mettre en problème si la Toscane doit *aux Medicis* ou si les *Medicis* ne doivent pas plutôt à la Toscane, ou, pour s'exprimer autrement, si la Toscane en a reçu plus de bien que de mal.

Entre tous les manuscrits indiqués çà et là dans le catalogue, quelques-uns contiennent des notes qui en rendent la publication précieuse. Il y a une époque de l'histoire florentine (celle des derniers temps de la république et des commencemens du nouveau gouvernement), que je ne crois pas être encore suffisamment éclaircie, et à l'égard de laquelle toute révélation faite aujourd'hui serait intéressante pour les deux mondes.

Quand je désire la publication de beaucoup de lettres remarquables des deux *Strozzi*, de *Nardi* et autres célèbres républicains leurs contemporains, que j'ai vues depuis long-temps dans les mains de ces savans, et que je crois être actuellement dans celles de lord Guilford qui doit les avoir portées à Corfou, quand je désire que l'on imprime les manuscrits dont parle *Moreni*, assurément ma curiosité ne me fait point illusion!

On serait également satisfait de voir mettre au jour l'ouvrage qui a pour titre *La supplication de l'Italie au Roi très-chrétien Francois I^{er}*, que possède depuis peu de temps le D^r *Francesco Guicciardini*. Je voudrais voir pareillement imprimée l'opinion de *Louis*, frère de ce savant docteur, envoyée au duc Alexandre, sur le gouvernement de Florence, ainsi que le discours de *Baccio Valori*, adressé au duc même, sur le mode d'établir la république, et l'information de Robert Acciajoli sur la manière de gouverner à Florence, et l'opinion de l'archevêque de Capoue, con-

Orea.

L'histoire d'Espagne par le
par un autre religieux, le P. M
vrage, l'éditeur a voulu le comp
nation jusqu'aux temps moder
lume de la nouvelle édition, vo
ment comme un ouvrage indépe
lieu.

142. PRÉCIS DE L'HISTOIRE MODER
de conférences à l'école prépa
250 p. Paris, 1829; Louis Cola

Dans ce précis, l'auteur a insisté
des évènements politiques que sur
et religieuses, du commerce, des
que la première doit servir d'in
faits et les dates ne sont point en
vrage; M. Michelet s'est simplemen
mémoire des élèves, auxquels son li
le souvenir des points capitaux de

Les limites étroites dans lesquelles
lui ont pas permis de s'étendre su
nord et de l'orient de l'Europe; il s
aux peuples qui ont marché à la t
péenne: c'est à dire

ble d'abord, trouve naturellement son excuse dans l'importance du sujet. W.

143. MÉMOIRES COMPLETS ET AUTHENTIQUES DU DUC DE SAINT-SIMON sur le siècle de Louis XIV et la Régence, etc. 6^e et 7^e livraisons, composées des Tom. XI, XII, XIII et XIV. 2 vol. in-8^o; prix, 14 fr. Paris, 1829; Sautelest.

144. RÉTABLISSEMENT DE L'ÉCOLE ROYALE DES CHARTES A PARIS.

Rapport au Roi.

Sire, Animé de la sollicitude qu'inspirait à ses augustes ancêtres tout ce qui pouvait soutenir ou augmenter l'éclat de notre littérature, le feu roi institua, le 22 février 1821, au département des manuscrits de sa Bibliothèque de la rue de Richelieu, et aux archives du royaume, une École des chartes, afin de « ranimer (porte le préambule de cette ordonnance) un genre d'études indispensable à la gloire de la France, et de fournir à l'Académie des inscriptions et belles-lettres tous les moyens nécessaires pour l'avancement des travaux confiés à ses soins. »

Cette création fut non moins utile que généreuse; mais on ne tarda pas à reconnaître combien il importait de l'améliorer. L'Académie royale des inscriptions et belles-lettres se rendit l'organe de cette nécessité (1) : elle insista principalement sur l'inconvénient de n'avoir ouvert aucune carrière aux douze pensionnaires dont cette École était composée, et de ne leur fournir aucun moyen d'émulation. Il devait arriver en effet qu'après avoir employé deux années à de pénibles études, ces élèves seraient également embarrassés de tirer parti, pour eux et pour l'État, de la science qu'on leur avait donné le moyen d'acquérir.

C'était un vice non moins notable dans l'organisation primitive de l'École de l'avoir divisée en deux sections absolument isolées l'une de l'autre, n'ayant que le même enseignement pour objet, et ne s'entendant ni sur l'ordre et la marche des études, ni sur les progrès des élèves, dont rien d'ailleurs ne constatait régulièrement l'aptitude et l'assiduité.

D'un autre côté, les leçons, bornées à la seule lecture et à simple copie correcte des chartes de diverses époques, n'em-

1) Séance du 23 janvier 1824.

rençient les uns des autres, les *Chartes*, *Éptres*, *Indicules*, *Rescrits*

Telles furent, il est au moins, les raisons pour lesquelles les cours abandonnés, lorsqu'elle avait à pe n'a pas été possible de ranimer, ces diverses causes avaient éteint

J'ai dû, Sire, m'appliquer à rec un terme à ce fâcheux état de ch toute son étendue, à la France, à votre auguste frère l'a dotée.

Pour atteindre ce double but, s paru nécessaire de proposer à Voi

1° D'admettre aux cours pub tous ceux qui désirent les suivre, 18 ans révolus, et bacheliers ès-le

2° De diviser les cours, à con cours uniquement *élémentaire*, et de *paléographie française*. Dans élèves les divers dialectes du moye la science critique des monumens

3° De réduire à six, au moins, des élèves *pensionnaires*, et de po d'eux à 800 francs par an;

4° D'ouvrir, pour ces études

5° D'astreindre les élèves *pensionnaires*, pendant la durée de leurs cours, qui doit être de deux années suivant l'ordonnance du 16 juillet 1823, à concourir aux travaux d'ordre et de classification qui se font au département des manuscrits de la Bibliothèque du Roi, rue de Richelieu, et aux Archives du royaume, puisque leurs occupations journalières dans ces établissemens, seront pour eux un moyen d'augmenter continuellement leur instruction ;

6° D'ordonner que l'imprimerie royale publiera gratuitement chaque année, conformément à l'art. 3 de l'ordonnance royale du 23 juillet 1823, deux recueils ayant pour titre, l'un : *Bibliothèque de l'École royale des chartes* ; l'autre, *Bibliothèque de l'Histoire de France*, et de décider que la somme pour laquelle le département de l'intérieur y souscrira, sera distribuée, sur la proposition de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en gratifications aux élèves dont les travaux contribueront le plus au succès de cette publication ;

7° Enfin, d'assurer aux élèves de l'École des chartes, qui, à la fin de leurs études, auront obtenu du ministre secrétaire-d'état de l'intérieur un brevet d'*archiviste paléographe*, la moitié des emplois qui deviendront vacans aux Archives du royaume, dans les divers dépôts littéraires et dans les bibliothèques publiques, la Bibliothèque royale exceptée toutefois, à cause des ordonnances anciennes et nouvelles, qui attribuent au conservatoire de ce magnifique établissement, la nomination de ses employés.

Je souhaite vivement, Sire, ne pas m'abuser en espérant un véritable succès de ces dispositions, si Votre Majesté veut bien les approuver.

Ainsi, tandis que dans le sanctuaire ouvert par François I^{er}, à tous les peuples, à toutes les sciences utiles, un auditoire instruit vient apprendre chaque jour ce qu'il lui importe le plus de savoir sur les peuples dont les annales occupent les premières pages de l'histoire, un autre enseignement, fruit de la munificence de Votre Majesté, aura pour objet spécial les fastes glorieux de la monarchie française, l'étude de ses vénérables monumens ; il sera placé dans cet immense établissement littéraire qui ne fut d'abord que la *librairie* de Charles V, et dont la protection de ses augustes successeurs a fait aujourd'hui

CHARLES, par la grâce de
varre, à tous ceux qui ces prés

Sur le rapport de notre minist
tement de l'intérieur; vu les or
22 février 1821, et 16 juillet 18
fait de l'institution de l'École de
la sollicitude éclairée du feu Roi
avons ordonné et ordonnons ce

Art. 1^{er}. L'École royale des
Paris par l'ordonnance du 22 fé
vité le 2 janvier 1830.

2. Les cours de cette École
2 janvier 1831, en *cours élémén
tique* et de *paléographie français*

Le premier (celui des Archi
ment pour objet d'apprendre à
des diverses époques; sa durée s

Le second (celui de notre Bil
lieu) expliquera aux élèves les c
et les dirigera dans la science cr
cette époque, ainsi que dans le 1
cité et d'en vérifier les dates.

Ce dernier cours durera deux

3. Nul ne pourra être admis à
n'est âgé de dix-huit ans révolus

des chartes, et sera composé des traductions qu'une commission formée du secrétaire-perpétuel et de deux membres de notre Académie des inscriptions et belles-lettres, de trois conservateurs de notre Bibliothèque royale et du garde des Archives du royaume, aura jugées dignes d'en faire partie.

5. Le nombre des élèves pensionnaires sera réduit à six au moins et huit au plus; et le traitement de chacun d'eux porté à 800 fr. par an.

Leur nomination n'aura lieu que pour le 2 janvier 1831.

6. Pendant la durée de leurs études, ces élèves pensionnaires prendront part aux travaux d'ordre et de classification qui se font habituellement au département des manuscrits de notre Bibliothèque de la rue de Richelieu, ainsi qu'aux Archives du royaume, et seront, sous ce rapport, soumis aux mêmes règles que les employés de ces établissemens.

7. Tous les élèves de l'École royale des chartes seront admis à concourir pour les places d'élèves pensionnaires, devant la commission dont il est parlé en l'art. 4.

Cette commission, d'après les examens qu'elle leur aura fait subir, dressera une liste double de candidats, d'abord au mois de novembre 1830, et ensuite lors de chaque renouvellement desdits élèves pensionnaires.

A égalité de titres, l'élève qui aura contribué à la publication prescrite par le même article, obtiendra la préférence.

8. Indépendamment de la bibliothèque de l'École des chartes, notre imprimerie royale publiera, chaque année, et de la même manière, sous la direction de la commission susnommée, un volume de chartes nationales, qui seront disposées dans leur ordre chronologique, avec des notes critiques.

Ce recueil sera intitulé : *Bibliothèque de l'Histoire de France*.

9. Il sera prélevé annuellement, sur le fonds affecté dans le budget de l'Etat à l'encouragement des sciences, lettres et arts, une somme de 3,000 fr., qui sera employée par notre ministre secrétaire-d'état de l'intérieur, en gratifications aux élèves dont les travaux contribueront le plus au succès desdits recueils, sur la proposition de notre Académie des inscriptions et belles-lettres.

10. Après les deux années d'étude auxquelles ils sont soumis, les élèves de diplomatique et de paléographie françaises

seront examinés de nouveau par les juges du premier concours.

Ceux de ces élèves qui auront été reconnus dignes de cette distinction, recevront de notre ministre secrétaire-d'état de l'intérieur un brevet d'Archiviste Paléographe, et obtiendront ensuite, par préférence à tous autres candidats, la moitié des emplois qui viendront à vaquer dans les bibliothèques publiques (notre Bibliothèque de la rue de Richelieu exceptée), les Archives du royaume et les divers dépôts littéraires.

11. Notre ministre secrétaire-d'état de l'intérieur fera les réglemens nécessaires pour la discipline de l'École royale des chartes, et l'ordre régulier des études, après avoir pris l'avis de notre Académie royale des inscriptions et belles-lettres.

12. Les ordonnances des 22 février 1821 et 16 juillet 1823 sont maintenues, en ce qui n'est pas contraire aux dispositions de la présente.

13. Notre ministre secrétaire-d'état de l'intérieur et notre garde-des-sceaux, ministre de la justice, sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution de la présente ordonnance, qui sera insérée au Bulletin des Lois.

Donné au château des Tuileries, le onzième jour de novembre de l'an de grâce 1829, et de notre règne le sixième.

CHARLES.

Par le Roi :

Le ministre secrétaire-d'état au département de l'intérieur,

LA BOURDONNAYE.

145. A HISTORICAL SKETCH, etc.—Esquisse historique de la formation de la confédération américaine, considérée principalement dans ses rapports avec les limites de chaque état et la juridiction du gouvernement central sur les tribus indiennes et les terres du domaine public; par Jos. Carvill. BLUNT. In-8° de 116 p. New-York, 1825. (*North american Review*; avril 1826, n° LI, p. 460.)

Le titre de cet ouvrage indique d'une manière exacte et précise le dessein de l'auteur. Une des tâches les plus difficiles qu'eût à remplir le congrès général des États-Unis, fut de concilier les prétentions des diverses provinces à la propriété des terres nouvellement conquises sur les tribus indiennes. Le gou-

nt, à force de prudence et de ménagement, parvint à toutes les difficultés, à modérer toutes les exigences. Les questions en question ne furent adjugées à aucun des états en litige, mais formèrent de nouvelles provinces qui furent, avec d'autres, incorporées à l'Union américaine. L'ouvrage nous fait rouler sur les événemens qui ont amené ce résultat, qui a considéré son sujet sous toutes ses faces, a rendu service au public en rassemblant en un seul corps une masse de faits épars dans les livres, les actes publics, les lois, les lois, les ordonnances, les traités, etc. L'esquisse que nous a paru mériter la confiance des lecteurs; il a examiné scrupuleusement des documens authentiques; le style est clair et précis, et la méthode judicieuse. W.

ROYAUME DE L'AMÉRIQUE. (*Gaceta de Bayona*; août 1829, n° 94.)

Les auteurs de la nouvelle édition de l'*Histoire d'Espagne*, Mariana (voy. ci-dessus n° 141), vont publier une *Histoire de l'Amérique*, composée de la *Conquête du Mexique* par D. Antonio Solís, et de la *Conquête du Pérou et de la Bolivie* par l'Inca Garcilaso de la Véga, descendant des anciens rois du Pérou, et qui a laissé l'unique document que l'on possède sur les époques antérieures à cette conquête. On souscrit à Madrid, chez Escobar et Orea; chaque vol. coûte 20 francs. L'ouvrage aura 8 à 9 vol. Les éditeurs devraient y joindre *l'Histoire de Buenos-Ayres*, par le chanoine Funes, qui a paru en 1819, à Buénos-Ayres, en 3 vol. pet. in-4°, et qui est inconnu en Europe. D.

MEMOIRS SUR LA RÉBELLION DE CARACAS. — Souvenirs de la révolte de Caracas; par l'intendant D. José Domingo de Cádiz, Madrid, 1829. (*Gaceta de Bayona*; août 1829, n° 90).

Le narrateur de la révolution de ce pays et de presque tous les événemens qui s'y rattachent; condisciple ou ami des principaux moteurs de l'insurrection de juillet 1808, et ayant pris part active aux intérêts du gouvernement jusqu'à la chute de Carabobo, en 1821, l'auteur a cru devoir donner une idée exacte sur les principaux événemens qui ont amené l'indépendance des colonies espagnoles. On sent que l'indépendance espagnole n'a pu écrire cette histoire dans le style que les auteurs américains; cependant, comme il

faut entendre les deux partis, le récit de M. Diaz mériter d'être comparé aux historiens des républiques de l'Amérique. D —

148. MÉMOIRES ET MÉLANGES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES, par le Prince de LIGNE; ornés de son portrait et d'un *fac-simile*. Tom. V. (Voy. le *Bulletin* de juin 1828, Tom. IX, n° 464.) In-8° de v-490 p.; prix des 5 vol., 33 fr. Paris, 1829. Denain.

En annonçant les 4 premiers volumes des *Mémoires et Mélanges du prince de Ligne*, dans l'article auquel nous renvoyons, nous avons dit que les éditeurs français n'avaient pas voulu comprendre dans leur choix des morceaux qui ne sont pas du prince (quoiqu'ils se trouvent dans la volumineuse collection de ses œuvres publiées en Allemagne), ou du moins qui ne sont pas originaux, et d'autres qui, réimprimés plus d'une fois, sont devenus en quelque sorte populaires, tels, par exemple, que le *Mémoire sur le comte de Bonneval*. L'accueil que le public a fait à leur édition les a engagés à revenir sur cette détermination, en publiant un 5^e volume, qu'ils ont composé de ce morceau même et de la *Vie du prince Eugène de Savoie*. Peut-être eût-il été à désirer qu'ils pussent donner quelque autre fragment moins connu; mais un sentiment de délicatesse a empêché les héritiers de l'illustre auteur, auxquels ils s'étaient adressés, de livrer aux presses françaises des manuscrits devenus la propriété d'un libraire de Vienne, auquel le gouvernement autrichien n'a pas cru devoir permettre la publication d'écrits qui traitent d'événemens politiques dont les résultats sont encore récents, et parlent de personnages dont la plupart sont vivans.

Espérons que cette interdiction sera levée, ou que, par une transaction entre le libraire allemand et les éditeurs français, ceux-ci pourront puiser quelque jour dans cette mine si riche d'écrits qu'a dû laisser après lui un des hommes les plus distingués du 18^e siècle. En attendant, nous ne doutons point que ceux qui possèdent déjà les 4 premiers volumes de cette édition dans leur bibliothèque ne s'empressent aussi d'y placer le 5^e que nous annonçons, et de saisir cette occasion de relire celui des ouvrages du prince de Ligne qui joint au plus haut degré la vérité historique et l'intérêt du roman. Il est inutile de

dire que nous voulons désigner par là, non pas la *Vie du prince Eugène*, que l'auteur avait voulu faire passer sous le manteau d'un prétendu émigré français, devenu possesseur du manuscrit original, en grande partie (disait-on dans la préface) de la main du prince lui-même, mais du *Mémoire du comte de Bonneval*, suivi d'une *Correspondance*, du *Procès* du comte, fait et instruit par lui-même, d'un *Mémoire sur la tactique*, et d'un autre *sur la manière d'assurer le succès des armées ottomanes contre les Allemands*, qui ne peut manquer de piquer vivement la curiosité dans la situation présente des affaires en Europe.

E. H.

149. *MUSÉE MORAL*, ou Préceptes, conseils et exemples recueillis chez les anciens moralistes et divers autres personnages célèbres de l'antiquité; par M. Ch. S. De S. . . . 2 vol. in-8°; prix, 10 fr. Paris 1828 et 1829; Carilian Goeury.

Cet ouvrage renferme les plus utiles leçons et les avis les plus salutaires; c'est un choix fort bien fait de règles, de maximes, de traits et d'exemples dus à quinze siècles consécutifs, depuis le neuvième avant notre ère jusqu'au sixième après. Il présente succinctement et méthodiquement ce que, pendant cet espace de temps, les hommes les plus renommés comme les plus divergens et les plus opposés dans leurs opinions, ont pensé des bonnes et des mauvaises mœurs, du juste et de l'injuste. Il n'est pas jusqu'aux personnages les moins propres à servir de modèles et d'exemples, que l'auteur n'y ait fait intervenir, et toujours sans le moindre danger, ni le plus léger inconvénient pour les lecteurs de tous les pays, de tous les âges et de toutes les classes.

L'auteur du *Musée moral* a rendu service aux pères de famille ainsi qu'à la jeunesse, en mettant sous ses yeux un tableau de ce que l'antiquité a laissé de plus éminemment propre à détourner du vice, à faire aimer la vertu, et à graver dans le cœur ces principes invariables et ces sentimens élevés qui seront toujours les garans les plus sûrs de la vraie félicité publique. « Aucune lecture ne nous semble plus faite pour inspirer l'amour de la patrie, le respect aux lois et le dévouement aux plus nobles sacrifices. L'ami de la vertu y trouvera une source

d'émotions généreuses, et elle peut retenir dans les règles du devoir celui qui serait tenté de s'en écarter. »

Ce recueil, destiné spécialement à la jeunesse, est encore utile aux personnes qui voudraient remplir le vide que laisse dans l'esprit une éducation négligée; elles éviteront, par des lectures peu fatigantes, une partie des travaux et des recherches qu'exige l'étude aride, et quelquefois décourageante de l'histoire. Les orateurs et les écrivains trouveront, au moyen des tables chronologique, alphabétique, et par ordre de matières, une infinité de traits heureux à citer.

La seconde partie du *Musée moral* est précédée d'une introduction qui offre quelques détails sur les manuscrits retirés d'Herculanum.

MÉLANGES.

150. SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE LONDRES.

On y a lu un mémoire de M. Britton sur les antiquités celtiques ou druidiques, qui accompagnait une suite de charmans dessins d'après les esquisses de l'auteur, représentant plusieurs cromlechs et cercles en pierres brutes; les derniers étaient divisés en deux classes : les simples et les composés. Parmi les derniers, étaient quelques figures intéressantes du monument immense d'Avebury et du fameux Stonehenge, tous les deux dans le Wiltshire. M. Nichols donna communication d'un mémoire et des dessins des tapisseries très-curieuses de Saint-Mary Hall, Coventry. (*Literary Gazette*; 16 mai 1829, p. 321.)

151. SOCIÉTÉ ROYALE ASIATIQUE DE LONDRES.

Dans l'assemblée de cette société du 2 mai 1828, sous la présidence de sir Gore Ouseley, M. Davis a lu la première partie de son Essai sur *la poésie des Chinois*. Il a traité de la versification, des règles qui dominent dans la construction des vers, des couplets, et des sources d'où dérivent leur mélodie et leur rythme. M. Davis a divisé cette partie de son sujet dans les chapitres suivans, savoir : le son du langage parlé, la variation des tons que prescrit la règle, l'emploi du nombre poétique, l'observation d'une pause régulière de césure, l'emploi de la

let rythmique de l'égalité des couplets. Le mémoire pagné de specimens de poésie chinoise, et l'auteur comparaison avec les poésies grecque, latine, hébraïque a fait l'énumération d'un grand nombre de présens, et se trouvaient plusieurs volumes d'ouvrages en fermant un poème manuscrit, qui offre la description, des notices sur la Mongolie, publiées en Russie par Yakinf (Hyacinthe), dédiées au prince Lieven et en société par le ministre des affaires étrangères impérial-Petersbourg. Sir George Stanton a offert un gros dessin de plantes rares, exécutées, dit-on, à Paris, pour le roi de la Chine. M. Davis a présenté une chandelle faite de la cire végétale du Japon. M. Davis a apporté avec lui des échantillons des plantes qui ont donné cette occasion d'essayer de les faire croître en Angleterre. Les transactions de la Société royale de littérature et quelques-uns des recueils d'arts et de sciences ont aussi été présentés au bureau. (*Litterary Gazette*; n° 642, mai 1829,

ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES ET BELLES-LETTES DE PARIS. Concours de 1829, et sujets de prix pour le concours de 1830 et celui de 1831.

L'Académie avait proposé 9 questions pour le concours de 1829; il lui est parvenu 2 mémoires en réponse à la 4^{me}, et 1 à la 5^{me}.

La première question, ayant pour objet le *voyage de Charles-Quint* en Espagne, a été traitée par

un mémoire, rédigé en hollandais, et divisé en 3 parties, la première, qui a rapport aux anciennes communes, à leur origine, à leur accroissement, et à leur décadence; la seconde, qui décrit les événemens qui ont précédé le voyage de Charles-Quint, est traitée avec soin; la 3^{me} expose le tableau des événemens qui ont suivi l'arrivée de Charles-Quint en Espagne. Cette partie, la plus importante de la question, n'a été qu'effleurée. L'auteur, n'ayant suivi pour guide que les ouvrages de Jean d'Hollander, qui finissent au mois de novembre 1539, n'a pu donner la relation des événemens postérieurs à cette époque.

Second mémoire, écrit en français. L'auteur, au moyen des documens qu'il a puisés dans les archives et les manuscrits contemporains, et dont il a su faire un judicieux usage, donne réellement la continuation du journal de d'Hollander. Ayant satisfait de cette manière au point essentiel de la question, il a rempli l'intention de l'Académie, qui a jugé que cet ouvrage méritait la médaille d'or. L'auteur est M. *Steur*, avocat à Courtrai.

Quant au mémoire hollandais, l'Académie a trouvé que, pour le fond, il laisse un grand vide dans la partie qui exigeait le plus de développemens; elle a cependant reconnu que cet ouvrage a le mérite d'être traité avec dignité et écrit avec pureté, et lui a en conséquence décerné la médaille d'argent. L'auteur est M. *Grégoire Mees*, avocat à Rotterdam.

5^{me} question, relative à l'établissement des communes en Flandre. Mémoire ayant pour épigraphe : *Toute charte, toute constitution n'est qu'un résumé historique*, etc. Le véritable objet de la question était d'indiquer l'origine et le temps de l'établissement des communes. Ce n'est que par des inductions tirées des faits que l'auteur a tâché de prouver, non l'époque précise, mais l'ancienneté de l'existence des communes. Cette manière d'envisager la question l'a nécessairement entraîné dans de longs détails historiques; mais les conséquences qu'il a déduites des faits, sont souvent hasardées, de sorte que la question n'est pas résolue d'une manière précise; l'Académie a jugé cependant que le sujet, d'après l'idée et le plan suivant lesquels l'auteur l'a conçu, est bien traité; que d'ailleurs quelques-uns des argumens ne sont pas dénués de probabilité, et elle a en conséquence résolu d'accorder la médaille d'argent à ce mémoire, dont l'auteur est M. *Jean Perneel*, avocat à Bruges.

L'Académie propose pour le concours de 1830 les questions suivantes :

1^{re} question. Quelle a été l'influence de la législation civile française sur celle des Pays-Bas espagnols, depuis le commencement du 16^{me} siècle jusqu'à la fin du 17^{me}, ce qui comprend toute l'époque de la domination des rois d'Espagne et des archiducs Albert et Isabelle? En d'autres termes : Quels sont les changemens et les améliorations apportés à la législation des Pays-Bas espagnols en matière civile dans les édits et placards généraux, et qui ont été empruntés ou imités des lois et ordonnances générales publiées en France?

On désire que l'on transcrive les textes des deux chartes et que l'on indique les différences des dispositions belgiques qui n'ont été qu'imités des lois françaises. On. L'action lente, mais inévitable du temps, les guerres et des révolutions, quelquefois la nécessité souvent l'intérêt ou le caprice des hommes, amène la destruction successive des plus anciens et des plus beaux monumens d'architecture, consacrés soit à la religion, soit à l'administration, soit à d'autres grands objets d'utilité publique ou privée. Dans cet état de choses, l'Académie s'occupe de ce que les provinces méridionales du Brabant ont perdu en monumens de cette nature, et ce qu'elle propose encore, propose la question suivante :

Quels sont les principaux monumens d'architecture qui, dans le Brabant méridional, ont été construits, à commencer de la période chrétienne (à partir du moyen âge, jusqu'au commencement du 15^e siècle), et qui, ou n'existent plus, ou existent encore ?

On demande, soit qu'il n'existe plus, soit qu'il existe encore, le monument, l'auteur de la réponse en fera la liste, et indiquera les gravures qui en ont été publiées, autant que possible, l'époque de la construction, l'usage auquel le monument est destiné, et celle de sa destruction, avec les motifs qui y ont conduit.

On demande ni une nomenclature aride, ni une énumération exacte de toutes les constructions antérieures au 15^e siècle, mais un choix éclairé et au discernement des constructions qui méritent d'être conservées, surtout lorsqu'elles se rattachent à de grands intérêts politiques ou religieux.

La commission, lorsqu'elle aura été résolue d'une manière définitive, sera continuée et étendue aux autres provinces méridionales des Pays-Bas.

Plusieurs écrivains du 15^e siècle, et notamment l'auteur de l'histoire des Pays-Bas. Ces écrivains ont l'intérêt des événemens et le mérite du travail, exercent encore sur l'étranger et dans notre patrie

même, une influence qui a fait adopter et a comme naturalisé un certain nombre d'erreurs graves, qui, successivement accueillies sans réflexion par d'autres historiens plus rapprochés de l'époque des premiers, ont insensiblement fini par acquiescer un certain droit de cité dans notre histoire, où elles sont quelquefois admises, surtout chez l'étranger, comme autant de faits dont la vérité n'est plus même sujette à discussion. L'Académie demande un *tableau raisonné des principales erreurs de fait ou des omissions, lorsqu'elles ont une importance historique, qu'on rencontre dans Froissart, relativement à des passages qui ont directement rapport à l'histoire générale ou particulière de nos provinces ou de leurs souverains.*

4^e question. *Déterminer quel fut l'état de la poésie flamande depuis le commencement du 13^e siècle jusqu'au 15^e exclusivement, et quels genres furent les plus cultivés.* L'Académie désirerait qu'en traitant cette question, on suivît le plan de l'ouvrage de M. de Roquefort sur l'ancienne poésie française, qui lui a valu un prix à l'Académie des Inscriptions de Paris.

5^e question. *Recueillir, coordonner et expliquer les fragmens de la doctrine d'Ammonius Saccas, philosophe de l'école d'Alexandrie et chef des Néoplatoniciens, en ayant soin d'indiquer ce qu'il dut à ses devanciers, et de montrer l'influence qu'il exerça sur ses contemporains ainsi que sur ses successeurs.*

Elle avait précédemment proposé une question sur les attributions des anciens états des provinces belgiques, leurs rapports avec le souverain et avec la nation, ainsi que le degré d'influence que chacun de ces états exerçait dans les affaires publiques. Elle s'est de nouveau occupée de cette question; et ayant considéré que son étendue pouvait éloigner les concurrens, elle a résolu de la simplifier, en commençant par mettre au concours la première partie. Elle demande donc, pour le concours de 1831 :

Quels étaient les droits et les attributions des états dans les différentes provinces des ci-devant Pays-Bas autrichiens, d'après les constitutions et le droit public de chaque province, jusqu'à l'époque de la réunion de la Belgique à la France en 1795?

Les concurrens doivent traiter ce sujet surtout d'après les constitutions, chartes, diplômes, capitulations, lois, ordonnances, coutumes et autres actes publics des provinces respectives; et là où ces documens manquent, d'après les témoignages

ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS
DE ROUEN. Sujet de prix pour 1830.

On demande des *Programmes de Tableaux tirés de Normandie*. Elle décernera une médaille d'or, de la valeur de 100 fr., à celui qui aura envoyé les meilleurs et en plus grand nombre. Elle désire que chaque programme, éclairé de faits historiques, soit accompagné d'un simple trait ou croquis. Les programmes doivent être envoyées, franchises de port et de timbre, à M. Bignon, secrétaire perpétuel de l'Académie, pour la *classe des belles-lettres*, avant le 1^{er} juin.

PROVERBES BIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES pour servir à l'histoire de Lyon; par M.... In-8°, 522 p. Lyon 1828.

Cet ouvrage soit spécial à la ville de Lyon, il n'en est pas moins susceptible d'un intérêt général. C'est un recueil de proverbes historiques et littéraires comme nous en ont laissés les Leclerc, les Leduchat, lecture remplie d'attrait et d'instruction. Rien ne prouve mieux ce qui a été dit souvent : que dans une province on est capable de travaux érudits et utiles. A Paris, j'en ai vu bon nombre ne rechercher l'originalité à quelque prix que ce fût; loin de la capitale j'en ai vu d'autres qui voulaient avant tout le mériter.

Il est difficile de donner l'analyse de ce livre qui ne se compose que de morceaux détachés; les citations même ne le font que imparfaitement. Ce qui plaît dans ces sortes

tin trouveront ici avec plaisir un article fort important sur l'imprimerie Lyonnaise, c'est ce qui nous engage à le donner quoiqu'un peu long; et aussi parcequ'il justifiera du moins en partie le jugement que nous avons porté de ce recueil intéressant. « Imprimerie lyonnaise (p. 451-6.) Tout le monde sait combien l'imprimerie et la librairie ont été florissantes à Lyon, dès le principe même de leur introduction en France et jusque vers la fin du dix-huitième siècle, époque où elle ont beaucoup perdu dans cette cité, de leur ancienne splendeur. Un mémoire sur l'origine de l'imprimerie en Provence par M. Antoine Henricy, avocat près la cour royale d'Aix (1) nous fournit de nouvelles preuves de l'étendue et de l'importance qu'avait cette branche du commerce lyonnais. On voit, en effet, que, pendant de longues années, la Provence a eu recours à nos imprimeurs, soit pour l'impression des actes publics, soit pour celle des ouvrages des particuliers. La première des villes de cette province qui ait attiré dans son sein l'art typographique, est celle d'Aix; mais ce ne fut qu'en l'année 1575 (2); jusqu'alors, le parlement, l'administration provinciale, les consuls et les citoyens s'adressaient presque toujours à nos typographes, et quelquefois seulement à ceux d'Avignon, pour les publications dont ils avaient besoin. Il est vrai qu'Aix posséda des libraires assez long-temps avant l'époque que nous venons d'indiquer : M. Henricy en nomme plusieurs, à la tête desquels il met un Dominique de Portunaire, exerçant en 1539 et appartenant, suivant toute apparence, à la même famille que Vincent de Portunaire ou de *Portunarius*, né à Trino, dans le Montferrat, libraire à Lyon dès 1507, et que Pierre de Portunaris, qui imprimait en notre ville dans la seconde moitié du seizième siècle. Des privilèges furent accordés

(1) Dans le *Recueil des mémoires et autres pièces de prose et de vers, qui ont été lus dans les séances de la Société académique d'Aix, département des Bouches-du-Rhône, depuis 1823 jusqu'à présent; Aix, imprimerie de Pontier fils aîné, 1827, in-8°, p. 1-43.*

(2) Il y avait à cette époque un peu plus d'un siècle que l'on imprimait à Lyon, puisque le livre aujourd'hui reconnu pour le plus ancien produit de la typographie de cette ville, le *Compendium Lotharii*, est de 1471 : *Voyez les premières Lettres lyonnaises.*

à quelques-uns des libraires d'Aix, en 1539 et 1545, par François I^{er}, qui avait donné, en 1536, à Antoine Vincent (1), imprimeur à Lyon, la permission, pour trois ans, d'imprimer les ordonnances du pays de Provence.

Les autres villes de Provence ont continué encore plus tard d'emprunter le secours des presses lyonnaises.

M. Henrycy entre dans beaucoup de détails sur l'objet de ses recherches, qu'il appuie presque toutes sur des documents puisés dans les archives municipales et dans les anciens protocoles. Ce qui se rencontre de relatif à Lyon dans son intéressant mémoire, ne se borne pas à ce que nous venons d'en extraire. Voici encore quelques faits qui y sont rapportés, rentrant, en grande partie, dans ce que nous avons dit ci-dessus, et rappelant tous des souvenirs qui appartiennent à notre localité.

En 1547 et le 18 juillet, l'archevêque d'Arles et le chanoine Cazaphilète, au nom du chapitre, autorisèrent, par acte reçu Antoine Surian, notaire à Saint-Chamas, Vas Cavallis, libraire d'Aix, à publier une nouvelle édition du Bréviaire de leur église. Ce libraire chargea de l'impression Thibaud Payen, imprimeur de Lyon (2). *Lugduni excudebat Theobaldus Paganus 1549, venundantur Aquis, in palatio regali, per Vas Cavallis, bibliopolam.*

Les consuls de la ville de Manosque firent imprimer à Lyon, en 1559, suivant l'ordonnance du 20 août, le recueil municipal, intitulé: *Tenor privilegiorum, franchisesiarum et libertatum villæ Manuscæ in comitatu Provinciæ et Forcalquerii existentis. Venundantur Manuscæ, per magistrum Salvatorem Jurami, bibliopolam. 1559.*

Les chanoines de l'église métropolitaine d'Aix firent aussi imprimer à Lyon leur Bréviaire, en 1499 et en 1526; leur Missel, en 1527; leur Diurnal, en 1533. C'est également à notre ville que l'église de Marseille, en 1526, celle d'Arles, en 1501 et 1549, celle de Grasse, en 1528, celle de Fréjus, en 1530, et celle d'Apt, en 1532, durent l'impression de leurs Bréviaires.

(1) Simon, Antoine et Barthélemy Vincent ont beaucoup imprimé ou fait imprimer à Lyon, dans le 16^e siècle; Simon y fut échevin en 1524, Antoine en 1544, 1552 et 1560.

(2) Thibaud-Payen imprima à Lyon de 1537 à 1570.

Ce ne fut qu'en 1575, comme nous l'avons dit, que l'imprimerie fut établie à Aix. Pierre Roux, imprimeur d'Avignon, traita avec les consuls d'Aix et y transporta ses presses. Il y donna le *Traité de l'église de Dieu contre les calvinistes*...., par Jean Pellicot, conseiller au siège de cette ville, dont cet ouvrage paraît être la première production typographique. Guillaume Mailhon et ensuite Jean Courraud et Philippe Coignat son gendre, succédèrent à Pierre Roux; mais Jean Courraud n'ayant pu remplir le service des établissemens publics, soit à cause de son incapacité reconnue par le conseil de ville, soit à cause de l'insuffisance de son atelier, on appela de Lyon, en 1597, pour le remplacer, Jean Tholosan, qui y était établi depuis plusieurs années. François Dupérier, homme de lettres distingué, père de Simon Dupérier (1), avait désigné Tholosan aux consuls sous des rapports honorables; il lui fit le meilleur accueil et exigea même qu'il vînt demeurer d'abord dans sa maison; il le qualifiait dans ses lettres son *très affectionné et parfait amy*, et lui adressa des vers familiers qui se trouvent dans les *mémoires et instructions pour l'établissement de meuriers et art de faire la soie en France, reimprimez par ordre du roi*, en 1603, à Aix, chez Jean Tholosan.

Jacques Fontaine, célèbre médecin de ce temps à Aix, dit à Dupérier, en lui dédiant son livre de la petite vérole: « Vous ne vous êtes pas contenté d'avoir attiré un bon et suffisant imprimeur en votre ville; mais, à sa grande commodité, vous l'avez logé dans votre maison. »

M. Henricy compare François Dupérier à Barthélemy Buyer de Lyon, et aux Maximis, de Rome, qui attirèrent et logèrent aussi dans leurs maisons les premiers imprimeurs qui s'établirent dans ces villes.

Le parlement d'Aix, par arrêt du 31 janvier 1598, autorisa Tholosan à exercer sa profession, en attendant les lettres patentes du roi, lesquelles lui furent accordées le 14 octobre 1599, et confirmées le 16 novembre 1616. Tholosan fut nommé imprimeur de la ville aux gages de 100 livres, portés ensuite à 150.

(1) C'est à François Dupérier que Malherbe adressa ces fameuses stances

Ta douleur, Dupérier, sera donc éternelle.

Il était oncle de Charles Dupérier, l'un de nos meilleurs poètes latins modernes. Voy. l'art. de ce dernier dans la Biogr. univ.

onna pour son habitation et pour l'exercice de son art n de l'université. Son imprimerie fut mise en activité . Il reçut diverses indemnités des consuls, « en consi- de plusieurs grands frais et dépens qu'il avait faicts et s à la conduite des caractères et autres engins néces- son art, de la ville de Lyon en cette ville d'Aix, pour 7 un homme sçavant et bien entendu à son mestier, and quantité de beaux caractères..... »

ge suivant, publié en 1598, doit être considéré comme livre sorti à Aix de l'atelier de cet imprimeur : *Stacice Forcalquerii comitatum* (sic), *cum commentariis L.* frontispice de ce livre porte le nom de Tholosan, de Nicolas Pillehotte, libraire, originaire de Lyon (1), ablement à Aix avec lui pour y établir un commerce e qui fut de courte durée. Tholosan fit paraître la ée, *la Fauconnerie de Charles d'Arcussia*, seigneur 1, première édition devenue très rare, de ce livre dont g cite six réimpressions. Il réunissait à la profession nr celle de libraire. La qualification d'imprimeur-li- est donnée dans le privilège du 10 juillet 1612, qui lui lé pour la publication d'un livre d'église.

David, après avoir fait son apprentissage chez Tho- usa en 1616, l'une de ses filles, et le 14 novembre de née, il reçut des lettres patentes pour exercer con- avec son beau-père et après lui.

n ne pouvant plus, à cause de son âge, continuer le la ville, obtint, en 1625, qu'Étienne David fût nommé Il lui lég la ensuite son imprimerie par son testament 1627, et celui-ci la transmit à ses descendants, qui en ccessivement avec des lettres patentes de nos rois. imerie subsiste encore aujourd'hui

t qu'offre cette pièce pour l'histoire de l'imprimerie di de la France, nous fera excuser la longueur de la l n'y a de trop long que ce qui est sans utilité.

DUCAS-MONTBEL.

t sans doute parent de Pillehotte, imprimeur de la ligne, et fut seigneur de la Pape, échevin en 1643, etc. Voy. *Archiv. Rom. II*, pag. 163.

TOME XIII.

16

155. VIE DE SHAH-NAWAZ khan Samsam al Dowlah. (*Quarterly oriental Magazine*; oct.-déc., n° VIII, 1825, p. 265.)

Cette notice sur un personnage qui, dans le dernier siècle, a joué un rôle remarquable au milieu des dernières convulsions de l'empire Mogol, est extraite d'un dictionnaire biographique qu'il avait composé lui-même et qui a été continué par son fils. Le critique qui l'a insérée dans le *Quarterly oriental Magazine*, regrette que les écrivains qui s'occupent de l'histoire de l'Inde, n'aient pas plus souvent recours aux auteurs même du pays, et que, s'attachant presque à la seule autorité de Ferishteh, ils négligent les sources où cet historien a puisé.

Le premier nom de Shah Nawaz Khan Samsam al Dowlah était Abd-al-Razzak. Son trisaïeul avait quitté Khowaf pour venir à la cour d'Akber; son bisaïeul, Amanat-Khan, avait été, sous Alemgir, en très grande faveur; son aïeul était Dewan de Moultan; son père se nommait Mir Hasan Ali. Le siège de sa famille était à Aurengabad; cependant il naquit à Lahore en 1700. Il se distingua de bonne heure par ses talens, et fut chargé de fonctions importantes. Il avait la confiance de Nizam al Dowlah Nazir Jeng, quand celui-ci osa se déclarer contre son père Asof Jah; il avait essayé de le détourner de cette entreprise, et n'en fut pas moins disgracié pendant cinq ans. En 1747, il fut nommé Dewan de Béran, et quand Nizam al Dowlah eut succédé à son père dans le gouvernement de l'empire, Samsam al Dowlah fut appelé au déwani du Dékhan; puis, après la fin malheureuse de Nizam al Dowlah, à la soubobhie d'Hyderabad. Il subit encore une courte disgrâce que l'on attribue à l'influence de M. de Bussy, et bientôt après il rentra en faveur auprès d'Amiral Memalek, dont il fut le ministre. Il se distingua dans différentes expéditions, et surtout dirigea toute sa politique vers un seul but, qui était de chasser les Français de Pondichéry. Une révolte de l'armée d'Amir al Memalek entrava ses projets, et causa même son malheur. Il fut destitué, obligé de fuir et d'aller s'enfermer avec ses partisans dans Dowletabad. Cependant Nizam al Dowlah II, sous le nom de Nizam al Mulk Asof Jah, venait de succéder à Amir al Memalek, et Samsam al Dowlah recouvra une partie de son influence. Mais trompé par un traître nommé Hyder Jeng, qui était dévoué aux Français, il fut sur-

pris, arrêté avec ses trois fils et confié à une garde étrangère. Le perfide Hyder Jeng avait encore d'autres projets : Asof Jah devait être aussi sa victime. Il osa se présenter devant lui, mais il fut tué par l'ordre de ce prince. A cette nouvelle, des furieux se précipitèrent dans la tente où était gardé Samsam al Dowlah et le massacrèrent avec le plus jeune de ses fils. Cet événement eut lieu en 1785.

256. DÉTAILS BIOGRAPHIQUES SUR LES PRINCIPAUX SEIGNEURS DE LA COUR DE L'IMPÉRATRICE CATHERINE I^{re}. (*Moskofski Telegraph*. — Télégraphe de Moscou; janv. 1826, n° 1, p. 41.)

On n'a pu se procurer aucune notion sur la vie du comte *Alexciévitch Moussin-Pouschkin*; on sait seulement qu'en 1725, il était conseiller privé actuel, et président du sénat moscovite.

Le prince *Grégoire Ioussoupof* passa toute sa vie au service de la patrie, et termina paisiblement ses jours. En 1676, il avait été promu à la dignité de grand intendant du Tsar Féodor-Alexciévitch, mais dans la campagne d'Azof, il fut nommé général, et prit part aux batailles de Narva, de Pultava, et se distingua sur le Pruth, en Poméranie et en Perse. Il mourut en 1730, avec le grade de général en chef, de lieutenant-colonel du régiment de Préobragenski, et de premier membre du collège de guerre.

Le prince *Repnin* (le même dont le prince Galitzin, son ennemi, implora le pardon), se fit remarquer par sa bravoure. On le vit tour-à-tour s'illustrer sous les murs d'Azof, de Narva, de Schlüsselbourg, à la bataille de Pultava, au siège de Riga (1710), sur les bords du Pruth et en Poméranie. Ce fut lui qui, au combat de Lessni, pria Pierre-le-Grand de placer des Cosaques et des Kalmouks, avec ordre de tuer tous ceux qui essaieraient d'abandonner le champ de bataille. Il mourut à Riga en 1726, revêtu du titre de *général-feld-maréchal*.

La vie de Moussin-Pouschkin, de Repnin, d'Ioussoupof, a été couverte de tout ce que la gloire militaire peut offrir de grand; mais un coup-d'œil sur celle des autres seigneurs qui apprirent à la Russie la mort de Pierre I^{er} ne peut être que fort instructif sous d'autres rapports. Apraxin, Tolstoï, Dolgorouki, Bruce et Ostermann étaient ceux sur lesquels, il y a cent

ans, reposait le poids des affaires, dans le vaste empire de Russie.

Le comte *Féodor Apraxin* était le parent et l'ami du prince de Galitzin. Ce prince l'aimait beaucoup et lui pardonna son manque de cette amitié, l'attachement trop fortement prononcé pour les vieilles coutumes. Ayant appris qu'une révolte tramée par des esprits turbulents affligeait le prince Apraxin, Pierre lui écrivit en 1716 : *Ne te chagrine pas de mettre en garde contre tes ennemis; tu m'es nécessaire à l'état. Écris-moi simplement et sans étiquette.*

Apraxin était d'une valeur à toute épreuve. Grand général sous le règne du Tsar Féodor Alexiévitich, il fut fait, général-amiral et commandant de la flotte. En 1723, où il revenait de la Perse, l'amiral fut témoin de la mort du prince et de son ami. Il termina ses jours à Moscou le 15 novembre 1728.

Gabriel Golovkine ne fut pas aussi habile guerrier que diplomate. A l'occasion de ses travaux en Pologne, lors du traité de Charles XII en Russie, il fut nommé chancelier de la cour, comte, et en 1720, il se trouva le premier pour Pierre I^{er}, au nom de la Russie, le titre de Grand et de la patrie. Au reste, on doit à la vérité de dire, que par son si haut degré d'élévation, il devint méfiant, égoïste, presque intraitable avec ses inférieurs. Il mourut à Sankt-Petersbourg en 1734.

Il n'en était pas ainsi du généreux, du sincère prince de *Galitzin*, protecteur des sciences et de la civilisation. Lui-même n'eût pas reçu une éducation brillante. Une vaste bibliothèque se trouve maintenant chez le comte. Comme il ne connaissait point de langues étrangères, il traduisait en russe les ouvrages les plus connus et les plus utiles pour l'éclairer. Son séjour favori était Arkhangelsk, village qu'il avait acheté à 11 verstes de Moscou. Son frère, le prince Michel, le comte de Schlüsselbourg, de Lessni, de Pultava et de Hanhut, était aimé du prince à cause de son courage et de sa fermeté. Mais si Dmitri le cédait à son frère du côté de la valeur, il n'égalait sa droiture et son adresse dans les affaires actives. A son retour de Constantinople, il fut nommé ge-

de Kief, et à la mort de Pierre-le-Grand, il était le 3^e membre du sénat. Il mourut à Schlüsselbourg en 1738.

Pierre Tolstoï, sans être d'une naissance illustre, parvint aux premières dignités de l'empire. Il avait autrefois participé à la révolte des Strélitz; cependant il fut pendant plusieurs années ambassadeur à Constantinople, où, par son esprit fin et ses combinaisons astucieuses, il rendit les plus grands services à sa patrie. Ce fut lui que Pierre I^{er} envoya à Naples, où s'était réfugié l'infortuné Tsarévitch Alexis. Tolstoï fut promu à la dignité de comte en 1723. Son caractère est parfaitement peint dans ces paroles de Pierre I^{er}. Un jour, après une conversation fort gaie, fort amicale, ce prince lui ôte sa perruque, le regarde fixement pendant quelque temps, et lui dit : *O tête, tête, si tu n'étais pas si spirituelle, il y a long-temps qu'il aurait fallu te couper.*

La vie du comte Jacques Bruce fut une source de faits pleins d'intérêt pour l'historien scrutateur. Son père avait abandonné l'Angleterre au temps de Cromwell; fixé depuis lors en Russie, il avait donné à son fils une si brillante éducation, que Bruce surpassait en connaissances tous les seigneurs ses contemporains. Les mathématiques furent surtout l'objet particulier de ses études; il entretenait une correspondance suivie avec Leibnitz, et Pierre I^{er} le consultait sur tout ce qui concernait les sciences. Bruce était inspecteur-général de l'artillerie, président du conseil des mines et des manufactures. Au moment où, en 1709, il commandait l'artillerie à la bataille de Pultava, on imprimait à Moscou l'*Almanach de Bruce*. Ce grand homme perfectionna l'artillerie russe, fonda des écoles de génie, et en même temps, d'après les ordres de Pierre I^{er}, il présidait à l'impression des livres qui devaient hâter les progrès de l'industrie dans le pays. Il mourut dans ses terres situées près de Moscou, après y avoir passé dix années, dans le repos de la retraite, éloigné du fracas des affaires publiques. En le voyant étranger à l'ambition, les grands seigneurs avaient peine à comprendre Bruce, et le peuple, en considérant ses machines, les affûts de canon dont il était environné, son laboratoire, ses livres noirs, puisqu'il connaissait son almanach, en l'examinant, avec un télescope en main, diriger ses regards vers le ciel, ou tracer des signes et des figures sur une planche, le regardait comme un sorcier et un enchanteur. Nombre de traditions relatives à ses prétendues sorcelleries ont sur-

vécu au siècle : on dit encore aujourd'hui que Bruce avait fait une poupée, qui marchait, qui parlait, et à laquelle il ne manquait qu'une âme ; qu'il avait voulu ressusciter un mort etc.. De semblables traits sont fort curieux pour un historien, et servent principalement à faire connaître l'esprit du temps.

Le prince *Wassili Dolgorouki*, qui fut sous Pierre I^{er} ambassadeur en Danemark, en Suède, en France, mais surtout en Italie, ne peut être cité comme un personnage doué de qualités éminentes. Il n'était qu'ambitieux et recommandable par ses grandes et belles liaisons. Il haïssait Menstchikof, qui avait opprimé toute la famille des Dolgorouki, parceque l'impératrice accordait une distinction particulière au prince Vassili (Basile). Il fut depuis exilé à Bérézof, en 1730, et puni de mort à Novgorod, en 1739.

De tous les grands personnages dont on vient de parler, le plus illustre est sans contredit Menstchikof. L'histoire de ce favori de la fortune est connue de tout le monde. Du plus bas rang de la société, parvenu aux premières dignités de l'empire, fidèle compagnon de Pierre, ministre habile, guerrier infatigable, mais en même temps avide, fier, ambitieux, il fut élevé si haut par Pierre-le-Grand, il rendit tant de services à la patrie, que la bassesse de ses passions, dont le monarque fut si souvent indigné, ne put jamais abattre la puissance de Menstchikof. Il conserva ses dignités et ses emplois jusqu'à la fin de sa vie. Pierre ne l'aimait déjà plus comme par le passé ; l'impératrice ne lui en témoigna pas moins une confiance illimitée. Il mourut à Bérézof le 22 octobre 1729.

A. J.

157. *SLOVAR ISTORITCHESKII*, etc. — Dictionnaire historique des écrivains appartenant à l'Église gréco-russe. 2^e édit., corrigée et augmentée. 2 Vol. in-8° de 343 et 333-LXXXVI pages; prix, 12 roubles. Pétersbourg, 1827; Glazounof.

Cet ouvrage, que l'on doit au métropolite de Kieff, *Eugène*, contient 442 noms d'auteurs appartenant à l'Église russe, et qui ont écrit sur différens sujets, depuis le IX^e siècle jusques et compris le XIX^e. — La vie de quelques-uns de ces auteurs offre des détails curieux pour l'histoire. C'est ainsi qu'à l'article *Jean-Fédorof*, diacre à l'église de St-Nicolas-Gostounskey, au Kremlin, on trouve la relation de l'origine (1553) et des pro-

grès de l'imprimerie en Russie. Dix années seulement après l'introduction de cet art dans cette vaste contrée, c'est-à-dire au mois de mars de 1564, parut la première édition russe du *Livre des Apôtres*, commencée le 19 avril de l'année précédente. Les copistes de manuscrits, se voyant privés de leur état par cette nouvelle invention, accusèrent les imprimeurs d'hérésie et de sorcellerie, et les obligèrent de se réfugier en Pologne, où ils furent bien accueillis par le roi Sigismond. Le *Bulletin du Nord* (cah. de mai 1828, pag. 30-50) donne la traduction française de ce morceau, où l'on suit toutes les vicissitudes de l'imprimerie en Russie, et où se trouvent cités les premiers établissemens de ce genre et ceux qui les ont suivis dans les temps modernes, soit qu'ils appartiennent au gouvernement, soit qu'ils aient été créés par des particuliers. Les détails renfermés dans ce morceau sont d'une nature trop spéciale pour être rapportés ici. Nous dirons seulement qu'il paraît que la gravure fut introduite en Russie en même temps que l'imprimerie, sous le règne du Tsar Ivan Vassiliévitch, puisque le *Livre des Apôtres*, dont nous avons parlé plus haut, offre des ornemens figurés, et que les éditions subséquentes ont même des figures. Il est vrai que ce n'étaient que des gravures en bois, qui se tiraient avec une presse ordinaire; ce ne fut qu'un peu plus tard qu'on connut les planches en étain fondu, et rien n'indique que les planches en cuivre aient été employées en Russie avant le règne du Tsar Alexis Mikhaïlovitch, père de Pierre-le-Grand. La taille-douce paraît y avoir été introduite au commencement du XVIII^e siècle, et la lithographie y est en usage depuis 1816.

Le *Télégraphe de Moscou*, qui a consacré une analyse au *Dictionnaire historique*, loue beaucoup cet ouvrage; mais il regrette que l'auteur de cette utile publication ne se soit pas montré assez difficile dans le choix de ses matériaux, et que, dans la deuxième édition, il n'ait pas écarté quelques articles dont l'authenticité ne paraît pas bien prouvée.

E. H.

58. ABSALON SOM HELT, STATSMAND OG BISKOP. — Absalon considéré comme héros, homme d'état et évêque. Essai biographique; par H. F. J. ESTARP. 187 pag. in-8°. Soroe, 1826. (*Dansk Literat. Tidende*; 1828, n° 22.)

Absalon était le ministre et le général de Valdemar, roi de

Danemark, au moyen âge; il était de plus évêque et homme savant. A ces divers titres, il méritait une biographie spéciale. Suhm, dans son *Histoire de Danemark*, a eu soin de faire connaître, d'après les sources authentiques, la vie de cet homme remarquable; cependant il restait à envisager l'histoire d'Absalon sous des points de vue plus critiques; c'est ce qu'a fait M. Estrup. Il a très-bien exposé l'état politique et moral du siècle d'Absalon. Il a ajouté une gravure représentant le tombeau de l'évêque dans l'église de Soroe; ce tombeau n'est pourtant que du 16^e siècle.

D.

159. NOTICE NÉCROLOGIQUE SUR BOUTERWECK.

Le 9 septembre 1828, l'Université de Gottingue a perdu l'un de ses professeurs les plus célèbres dans la personne de M. Bouterweck. Il n'avait pas atteint sa 63^e année, et, quelques jours avant sa mort, il remplissait encore ses fonctions. Il naquit le 15 avril 1766 à la fonderie hanovrienne d'Oker non loin de Goslar. Il sentit de bonne heure sa vocation pour la vie scientifique. Dès l'année 1784, il vint à l'Université de Gottingue, y étudia en droit jusqu'en 1787, et remporta pendant ses études, le prix que la faculté de droit de l'Université avait mis au concours entre les étudiants. Mais bientôt il abandonna la jurisprudence pour se livrer à l'étude de la philosophie et particulièrement de l'esthétique. Il pouvait assurément se promettre des succès dans la carrière de la jurisprudence; mais le résultat a prouvé qu'il était spécialement destiné à l'étude des sciences philosophiques. Il donna ses premières leçons de philosophie à Gottingue dans l'année 1791. Elles avaient pour objet la philosophie de Kant, et furent suivies avec intérêt. Dans la même année, il reçut de la cour de Weimar le titre de conseiller, et deux années plus tard, il fut nommé magister en philosophie à Helmstadt. Jusqu'en 1797, il donna des cours et des leçons privées à Gottingue, et entreprit plusieurs voyages en Allemagne et en Hollande. En 1797, le gouvernement de Hanovre le nomma professeur extraordinaire de philosophie à Gottingue. En 1802, il devint professeur ordinaire, et en 1806, conseiller d'état.

De ses nombreux ouvrages, dont Saalfeld a donné une désignation complète dans son histoire des savans de Gottingue, le plus volumineux est une histoire de la poésie et de l'éloquence,

depuis la fin du 13^e siècle, en 12 volumes, connue aussi sous le titre d'*Histoire des arts et des sciences*. (*Jena. allg. Liter. Zeitung* ; sept. 1828, p. 421.) C. R.

160. SUR LA VIE DE RICHARD HENRY LEE, et ses relations avec les hommes les plus célèbres de l'Amérique et de l'Europe : avec des éclaircissemens sur le caractère de ces personnages et sur les événemens de la révolution américaine; par R. H. LEE, son petit-fils. 2 Vol. in-8°. Philadelphie, 1825. (*North american Review* ; avril 1826, n° LI, p. 373.)

Richard Henri Lee, l'auteur de la motion relative à l'indépendance des colonies anglaises de l'Amérique septentrionale, naquit le 20 janvier 1732, dans la province de Virginie, et avait un an de plus que l'illustre Washington. Il fit ses études en Angleterre, à l'académie de Wakefield, dans le Yorkshire; et retourna dans sa patrie vers la 19^e année de son âge, deux ans après la mort de son père Thomas Lee, l'un des principaux colons de la contrée. Il n'embrassa aucune profession, mais il s'appliqua à étendre la sphère de ses connaissances en morale et en politique, et fit une étude particulière de la constitution et des lois de l'Angleterre et de l'Amérique.

Quelque douces et honorables que fussent les occupations de Lee, il était prêt à les quitter dès que son pays ferait appel à son patriotisme. Les incursions des Français et des Indiens sur la frontière occidentale, pendant la guerre de sept ans, réclamaient hautement l'intervention de l'Angleterre, qui, après bien des hésitations, vint enfin au secours de ses colonies. Le général Braddock fut envoyé en 1755, avec un corps de troupes anglaises, pour protéger les établissemens de l'Ouest, qui étaient dépourvus de tout moyen de défense. A l'arrivée de Braddock à Alexandrie, des compagnies de volontaires, qui s'étaient organisées dans la Basse-Virginie, lui offrirent leurs services, et voulurent partager avec l'armée régulière les chances d'une guerre périlleuse. Lee était capitaine d'une de ces compagnies. Vainement il sollicita le dangereux honneur de faire partie de l'expédition; il ne reçut, pour prix de son zèle, qu'un refus méprisant. Le général ne voulut accepter le concours d'aucun corps de troupes coloniales.

Lee avait hérité de ses pères une exactitude ponctuelle et une grande activité dans toute espèce d'affaire. Étant fort jeune encore, il fut sollicité de veiller aux intérêts des enfans orphelins de ses amis; et, dès l'âge de vingt-cinq ans, majorité requise pour exercer les fonctions de juge-de-paix, il se distingua dans la cour de justice de son district, comme un des membres les plus appliqués et les plus influens. On conçut même une si haute idée des services qu'il pouvait rendre dans la carrière judiciaire, que plusieurs magistrats du pays adressèrent au gouvernement et au conseil une pétition, par laquelle ils demandèrent que son brevet fût antidaté, de sorte qu'il pût être nommé président de la cour. La même année, il fut élu membre de la chambre représentative pour le bourg de Westmoreland. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant une période de trente-trois ans, presque tous les momens de sa vie furent consacrés au service de sa patrie. Une défiance de lui-même, qu'il ne pouvait vaincre, l'empêcha long-temps de prendre part aux discussions de la Chambre. On pense que son premier discours fut la proposition de soumettre à un vote l'énorme l'importation des esclaves, afin d'anéantir dans la Virginie ce honteux trafic. Mais ce qui fonda réellement la réputation parlementaire de Lee, et commença à donner l'opinion la plus avantageuse de son talent, de son courage et de son patriotisme, ce fut la séance dans laquelle il dénonça à la Chambre les malversations du Trésorier de la colonie, lequel était l'un des chefs et des soutiens du parti aristocratique. Lee fut dès-lors regardé comme un des plus fermes appuis du parti populaire. Il ne cessa depuis, par ses actes et par ses discours, de se montrer digne de l'estime de ses concitoyens; dans toutes les circonstances, on reconnut en lui l'homme du peuple, l'élément de la nation.

Il nous serait impossible de suivre l'auteur du Mémoire dans tous les détails d'une vie si pleine de faits et d'événemens; mais nous ne saurions passer, sans nous y arrêter un moment, l'intéressant chapitre relatif à la déclaration de l'indépendance. Le 17 mai 1776, l'assemblée législative de la Virginie décida, à l'unanimité, que les députés nommés pour représenter la colonie au congrès général, proposeraient de déclarer tous les États américains libres et indépendans de la domination an-

glaise. Lee, chargé de porter la parole, s'en acquitta courageusement et fut secondé par Jean Adams. Personne n'ignore les suites de cette fameuse proposition, qui contenait le germe de l'affranchissement d'un grand peuple.

Rappelé dans la Virginie par des affaires domestiques qui exigeaient impérieusement sa présence, Lee ne fit point partie de la Commission chargée de rédiger la déclaration d'indépendance; les membres nommés furent Thomas Jefferson, Jean Adams, Benjamin Franklin, Roger Sherman, et R. R. Livingston. A son retour à Philadelphie, Lee se livra avec ardeur aux travaux législatifs du Congrès. L'année suivante, sa santé s'altéra assez gravement pour ralentir son activité; ses ennemis, par des insinuations perfides, vinrent à bout de faire suspecter ses opinions politiques. En conséquence, il fut révoqué de ses fonctions de député au Congrès. Ayant été réélu à la Chambre de la province de Virginie, il demanda et obtint qu'on fit une enquête sur sa conduite. Le rapport, qui en fut fait à la Chambre, en présence du Sénat, prouva son innocence et mit dans le plus grand jour l'intégrité irréprochable dont la calomnie avait essayé de ternir l'éclat.

Peu de temps après il fut de nouveau envoyé, comme député, au Congrès; sa santé eut encore beaucoup à souffrir de l'excès du travail, et l'obligea de retourner dans la Virginie, qu'il quitta aussitôt qu'il le put, pour reprendre son poste au Congrès. Après la paix de 1783, Lee fut nommé président de cette assemblée. Il fit partie de la Commission qui, en 1787, fut chargée de rédiger la fameuse ordonnance relative à l'État de l'Ohio. Il se déclara l'un des plus ardens adversaires de la constitution de 1788. Sa correspondance, et notamment celle qu'il entretenait avec Samuel Adams, contient tous les argumens par lesquels il s'efforça de convaincre ses amis du danger d'adopter la forme de gouvernement proposée.

Lee, membre du Sénat au premier Congrès, parla sans cesse en faveur des principes constitutionnels; dans aucune circonstance, son zèle pour les intérêts nationaux ne se démentit, et s'il ne fut pas toujours assez heureux pour voir ses opinions partagées par la majorité, il lui resta du moins l'honneur d'avoir rempli son devoir de loyal représentant, en faisant tous ses efforts pour assurer le triomphe des libertés publiques. Il

resta au Sénat pendant deux sessions, et fut, comme son
Henry, l'un des plus sincères partisans de l'administration
Washington. Depuis 1792, il n'occupa plus aucune place
le gouvernement, et mourut à l'âge de 62 ans, le 19 juin 1794.

Le second volume des Mémoires, auquel bien des lecteurs
donneront la préférence sur le premier, renferme la correspon-
dance que Lee entretenait avec quelques célèbres personnages
de son temps, tels que Washington, Lafayette, les deux Adams
Henry, Jefferson, etc. Toutefois, la disposition des pièces est
défectueuse, en ce qu'elle manque totalement de méthode. De
plus, comme le volume est sans table de matières, il est très-
difficile, non seulement de trouver une particularité qu'on dé-
sire connaître, mais encore de prendre une idée générale du
recueil. Au reste, l'éditeur, bien qu'il n'ait pas rempli toutes
les conditions relatives au matériel de l'ouvrage et imposée
par la sévérité bibliographique, n'aura pas moins fait preuve
sous le rapport littéraire, d'un talent peu commun; et l'on
peut affirmer qu'il a élevé un beau monument à la mémoire
de son illustre aïeul. W.

161. MÉMOIRES DU VÉNITIEN J. CASANOVA DE SEINGALT, extraits
de ses manuscrits originaux publiés en Allemagne, et tra-
duits en français par M. AUBERT DE VITRY, traducteur de
Mémoires de Goëthe, etc. Tom. XII, XIII, XIV et dernier.
3 vol. in-12; prix, 10 fr. 50 c. — Prix de l'ouvrage complet
47 fr. 50 c. Paris, 1829; Tournachon-Molin.

Nous voici arrivés, sinon au terme des aventures, du moins
à la fin des Mémoires de Casanova; et, bien que 14 volumes
consacrés à la vie d'un seul homme doivent paraître un mon-
ument littéraire peu proportionné à son objet, nous devons
avouer qu'il n'ont pas lassé notre curiosité, et que nous en
avons désiré suivre l'auteur jusqu'au moment où il trouva
asile à sa vieillesse dans la château du comte de Waldstein
Dux, en Bohême). Il avait alors 70 ans, et n'en comptait que
52 lors de son retour à Trieste, en 1774, époque où
termine pour nous le récit de cette vie si agitée, si remplie
d'événemens, et qu'on devait espérer de voir un peu mieux
employée dans ses dernières années. Les plus actives recherches
disent ses éditeurs, n'ont procuré que quelques renseignemens

qui se rapportent aux derniers événemens de sa vie : on a trouvé dans ses papiers , entre une grande quantité de notes scientifiques, une suite de projets de lettres à un sieur Faulkircher, intendant du comte de Waldstein. On ignore si ces lettres sont parvenues à leur adresse, ou si Casanova ne les a écrites que pour se rendre compte à lui-même des chagrins qu'il ressentait alors, et dont il ne pouvait accuser que lui seul. C'est, en effet, parce que les voyages ne lui offraient plus de ressources, après avoir, pour ainsi dire, exploité toutes les grandes cités, qu'il avait accepté l'asile qui lui était offert. Là, son humeur prit une teinte si sombre, sa susceptibilité devint si cha-touilleuse, que tout lui faisait ombrage. Il était mécontent de tout le monde : naturellement tout le monde fut mécontent de lui. On lui fit, en conséquence, quelques espiégleries assez grossières. Voilà le motif de ses lettres à Faulkircher, qu'il regardait comme l'âme de la conjuration tramée contre lui.

Mais, en y réfléchissant bien, peut-être trouverons-nous que nous n'avons rien perdu à cette lacune. Casanova n'avait plus ce qui rend la folie aimable, ou du moins excusable, et l'heure de la raison avait sonné trop tard pour lui, si même elle était arrivée. Qu'attendre d'un homme qui, à près de 50 ans, est sur le point de se suicider parce qu'une courtisane ne répond pas à son amour (Tom. XII^e, chap. 1^{er}) ? Deux années auront-elles suffi pour calmer l'effervescence de ses passions et, si l'impuissance de les satisfaire est venue, peut-on espérer que l'habitude de leur céder aveuglément n'aura pas laissé des traces ineffaçables dans ses qualités intellectuelles, comme dans son moral, et que des études incomplètes auront jamais pu lui ouvrir une carrière honorable, ou seulement occuper avec avantage ses loisirs ? Casanova ne pouvait être un homme ordinaire ; il lui était donné peut-être de servir son siècle par son génie, sa vie n'a été pour lui qu'un objet de scandale ; et si l'on doit s'étonner de quelque chose après avoir lu ses mémoires, c'est de le trouver encore meilleur que sa réputation, en le comparant du moins avec quelques autres personnages de son temps dont le nom est arrivé jusqu'à nous escorté de la réprobation générale.

Quant à l'intérêt que présentent ces mémoires, et contre lequel nous n'avons entendu jusqu'ici qu'une seule voix qui ait

essayé de protester (1), il est certainement des plus puissans, et nous connaissons peu de lectures qui soient aussi attachantes. Toujours amoureux, toujours prêt à faire une fin et à épouser chaque nouvel objet qui s'empare de ses affections, toujours dans la même situation en apparence, la différence des mœurs, des pays, des caractères, le hasard même, qui se plaît à compliquer et à diversifier pour lui les événemens, tout contribue à varier les jouissances du lecteur mieux que ne pourrait le faire l'imagination la plus riche et la plus féconde. Il y a dans ses mémoires l'étoffe nécessaire pour vingt romans ; et ce n'est pas là cependant leur seul mérite : le plus grand, à nos yeux, c'est de nous peindre parfaitement les mœurs de la société, dans presque tous les pays de l'Europe, à l'époque où l'auteur a vécu. (2).

E. HÉREAU.

162. HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES DE P. CORNEILLE ;
par M. Jules TASCHEREAU. In-8° de VII-418 p., avec portrait ;
prix, 7 fr. 50 c. Paris, 1829 ; Mesnier.

Nous avons annoncé, sous le n° 104 de notre cahier de janvier dernier, la 2^e édition de l'*Histoire de la Vie et des Ouvrages de Molière*, par M. Taschereau, avec tous les éloges que nous

(1) Le *Nouveau Journal de Paris*, du 18 mai dernier, en annonçant la publication à Leipzig du 12^e volume des *Mémoires de Casanova*, regrette que la rédaction, ou plutôt l'imitation française, soit d'une médiocrité tellement désespérante qu'elle compromet, dit-il, le succès d'un ouvrage qui semblait destiné à en obtenir beaucoup. Si cette critique s'applique aux premiers volumes de la traduction, l'auteur est assez naïf et assez piquant dans un journal à la rédaction duquel nous savons que l'auteur de cette première traduction prend une part active ; si l'on a voulu, au contraire, parler des derniers volumes, dont l'éditeur a cru devoir confier la traduction à un homme de lettres connu (M. Aubert de Vitry), la critique nous paraît faite pour porter atteinte au caractère du premier traducteur.

2) Nous nous contenterons de signaler, dans les 3 volumes que nous annonçons aujourd'hui, à l'appui de notre opinion, et pour ceux surtout que les détails historiques intéressent plus que le récit d'intrigues amoureuses, le voyage de Casanova à Berlin et son entrevue avec le Grand Frédéric (Tom. XII, chap. V), son arrivée à Moscou et ses entretiens avec l'impératrice Catherine (*Ibid.* chap. VII et VIII), son séjour en Espagne (Tom. XIII, chap. II et suiv.) et sa visite à Rome (Tom. XIV, chap. IV).

semblait mériter cet ouvrage consciencieux. Nous pouvons prédire le même succès à celui qu'il vient de publier, et où il a su dignement apprécier le père de notre théâtre, celui dont Bonaparte disait : « *S'il vivait, je le ferais prince*. La tragédie chauffe l'âme, élève le cœur, peut et doit créer des héros ; sous ce rapport, peut-être, la France doit à Corneille une partie de ses belles actions. » — « Ces paroles, ajoute M. J. Taschereau, prononcées par un homme auquel la fortune et le malheur avaient appris à bien connaître les hommes, sont un éloge de Corneille aussi vrai que vivement exprimé, mais ne sont pas tout son éloge. Si la puissance de son génie s'est manifestée par l'influence qu'elle a pu avoir sur nos caractères, elle ressort plus vivement encore, rapprochée de l'inhabileté de ses prédécesseurs. *Corneille s'est créé lui-même*, et de toutes les œuvres qu'il a enfantées, il est la plus grande. »

Avec tous les détails biographiques et bibliographiques, qui font le plus grand mérite d'un livre de ce genre, on trouvera dans l'ouvrage de M. Taschereau, ce que demandait un critique, « la peinture de cette noble résistance aux ordres du puissant cardinal, de cette vie pauvre et éprouvée, que la gloire et la faim semblaient se disputer, de cet abandon où se trouve le poète dans sa dernière maladie, n'ayant pas même de quoi mourir, enfin de cette tardive munificence du grand roi, qui ne servit qu'à payer des funérailles. » L'auteur ne se borne pas à l'énumération exacte des ouvrages publiés par P. Corneille ou à son occasion, et de tous les faits qui accompagnèrent ces publications, toutes choses que les bibliophiles estiment par-dessus tout ; il écrit aussi pour les gens du monde, et sait s'animer quand il le faut, témoin le début du liv. II, où il est surtout question du *Cid*. Écrivant la vie d'un de nos plus grands classiques, qui, certes, a été aussi l'un des plus heureux novateurs de notre scène, il ne prend point parti dans les querelles ridicules qui divisent aujourd'hui nos écrivains dramatiques, et jusqu'à nos aristarques eux-mêmes ; mais on aime à le voir rappeler aux uns et aux autres ces paroles du grand Corneille au sujet de son *Don Sanche d'Aragon* : « Vous connaissez l'humeur des Français ; ils aiment la nouveauté, et je hasarde non tam meliora quàm nova. » N'est-ce pas un peu là, avec le génie de moins, le secret et le but de l'école moderne ?

E. H.

163. **FRANZÖSISCHER HELDENSAAL.** — Salon des héros français, ou vies, exploits et destinées actuelles des plus célèbres compagnons d'armes de Napoléon, et surtout de ses maréchaux, avec une gravure sur le titre; par K. H. LEIDENTROST. 1 Vol. vi et 428 p. in-8°. Ilmenau, 1828. Voigt; (*Jenaische Allg. Liter. Zeitung*; nov. 1828, p. 203.)

Le grand nombre de biographies des généraux illustres de Napoléon, qui se trouvent disséminées dans les biographies des contemporains, a été mis à contribution par l'auteur, qui a même adopté la forme de la narration française. Cet ouvrage manque par conséquent d'originalité, tant sous le rapport du style que de la critique. On reproche surtout à l'auteur d'avoir appelé l'attention du lecteur sur des hommes qui en sont indignes, et d'en avoir omis dont les actions méritent de passer à la postérité. Il aurait dû aussi entrer, relativement à certains généraux, dans des détails plus curieux et intéressans. C. R.

164. **BIOGRAPHIE UNIVERSELLE CLASSIQUE, OU DICTIONNAIRE HISTORIQUE PORTATIF.** *Ouvrage entièrement neuf*, contenant, par ordre alphabétique, des articles sur l'histoire générale de tous les peuples, les ordres religieux, les sectes religieuses, les batailles mémorables, les grands événemens politiques, et particulièrement la nécrologie des personnages célèbres de tous les pays et de tous les temps, et des auteurs connus en quelque genre que ce soit, avec l'indication de leurs principaux ouvrages, des différentes éditions et traductions qui en ont été faites, etc., etc.; PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES. 3 volumes in-8°, d'environ 1,200 pages chacun, imprimés avec le plus grand soin en caractère mignonne à deux colonnes; prix de l'ouvrage entier, y compris le *Supplément*, papier fin cavalier satiné, 75 fr.; papier vélin cavalier satiné d'Annonay 100 fr.

Nous reviendrons sur cet ouvrage, qui nous paraît conçu d'après un bon plan, dont les parties sont mieux proportionnées que dans ceux du même genre que nous avons eu occasion d'examiner jusqu'à ce jour, à la rédaction duquel ont coopéré plusieurs hommes de lettres qui jouissent d'une réputation justement acquise, et qui a l'avantage d'avoir été revu par MM. Barbier.

E. H.

65. THE ANNUAL BIOGRAPHY, etc.—Biographie annuelle des personnes célèbres mortes en 1827 et 1828. — La Reine douairière de Wurtemberg. — L'archevêque Sutton. — Lord Liverpool. — Dugald Stewart, esq. — Sir J. E. Smith. — L'évêque Tomline. — Sir T. B. Thompson. — Sir R. J. Strahan. — Le doyen Hook. — Le capitaine Clapperton. — L'archiduc Coxe. — Sir H. Torrens. — Sir Neil Campbell. — Le D^r Mason Good. — L'amiral Nowell, etc. In-8°, 15 sh. Londres, 1829; Longmann et comp.

166. VERZEICHNISS EINER PHILOLOGISCHEN HANDBIBLIOTHEK FÜR DIE OBEREN KLASSEN, etc. — Catalogue d'une bibliothèque usuelle de philologie pour les classes supérieures des gymnases et des lycées d'Allemagne. In-8° de 32 pp.; prix, 3 gros. Braunschweig, 1825; Lucius. (*Heidelberg. Jahrb. der Literatur*; juin 1826, 6^e cah., p. 551.)

Nous pouvons en toute sûreté recommander à l'attention publique le petit ouvrage que nous annonçons, comme étant d'une utilité incontestable. Il n'y faut pas chercher un catalogue complet et détaillé de toutes les éditions qui ont paru jusqu'à ce jour; car le but de l'auteur a été simplement de donner un choix des livres les plus utiles aux élèves des gymnases. Lorsque, dans le catalogue, plusieurs ouvrages sont cités ensemble, les qualités particulières de chacun d'eux se trouvent indiquées, ou bien il faut considérer le premier nommé comme celui qui doit être préféré.

Après quelques vues générales, l'auteur donne une liste d'ouvrages indispensables pour l'étude des langues, c'est-à-dire, de grammaires et de dictionnaires; il fait connaître ensuite les meilleures méthodes de traduction latine, puis il passe aux traités de prosodie, de métrique, de littérature ancienne, de mythologie, d'histoire, d'archéologie, etc. Il aurait dû faire aussi mention du Manuel de bibliographie philologique, publié par Krebs (2 part. Brème, 1822). Suit, par ordre alphabétique, une liste des auteurs classiques grecs et latins, avec l'indication du prix de chaque édition, d'après les meilleurs renseignements. A l'article d'Élien (*Histoires diverses*), l'auteur indique bien, comme pour les autres écrivains grecs, l'édition de Tauchnitz,

mais il omet celle de Kühn, laquelle est accompagnée du commentaire de Perizonius (2 vol., Leipzig, 1780); cette dernière est pourtant d'un grand secours pour les personnes qui étudient sans maître. Les éditions d'Eschyle, données par Schwenk, sont passées sous silence, ce n'est pas sans raison; on a pu sans inconvénient se dispenser aussi de parler de celle que publia Schützen. Le journal allemand signale un grand nombre d'autres omissions, dont il approuve les unes et blâme les autres, et finit par faire des vœux pour que, dans une plus ample édition, l'auteur mette profit les observations suggérées par la lecture de son livre.

W.

167. CATALOGUE DE LA BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE DE RENNES; par D. MAILLET. 2 vol. in-8°. Rennes; 1823-1828: Jansion.

La Bibliothèque des avocats du barreau de Rennes est l'origine de celle qui est aujourd'hui la Bibliothèque publique de la ville. Bornée d'abord à 5,000 volumes, elle fut enrichie successivement par des dons, par les livres tirés des diverses maisons religieuses supprimées. Mise à la charge de l'administration municipale, en l'an XI, elle fut dès lors l'objet de plus de soins. Il en fut extrait plusieurs fois des collections, soit pour les séminaires, soit pour le collège; enfin, il y a 10 ans qu'on pensa sérieusement à en faire un dépôt littéraire digne de la ville à laquelle il appartenait. Une Commission administrative seconda le zèle de l'autorité; les livres furent examinés, classés; les doubles servirent à des échanges ou furent vendus; le budget municipal assura des acquisitions annuelles; le gouvernement lui donna un exemplaire des ouvrages qu'il favorisa par des souscriptions, et le nombre total des volumes dépasse aujourd'hui 30,000.

C'est aussi au Conseil municipal de la ville qu'on doit l'impression du catalogue que nous annonçons: c'est un service de plus qu'il a rendu à l'établissement, et son zèle éclairé ne trouve en cela que trop peu d'imitateurs. Ce catalogue est divisé selon la Bibliographie, généralement adoptée, de Guill. De Bure. Cette indication suffit pour faire connaître l'économie de cet ouvrage. Une seule série de numéros, depuis 1 jusqu'à 12,112, embrasse tout ce catalogue; son rédacteur, vu le nombre de ses volumes, n'a pas jugé à propos d'adopter, pour chaque faculté,

une lettre rattachée à une série spéciale de n^{os}. Ainsi compris en bloc en un seul ordre de chiffres, ce Catalogue abondera bientôt en n^{os} *bis*, *ter*, etc. : il ne peut plus y entrer un volume qu'à cette condition, et c'est là peut-être un grand inconvénient. Il en est de même à l'égard des formats, qui sont tous inscrits selon l'ordre des matières, à la suite l'un de l'autre, et on pourra en ressentir l'inconvénient si, par exemple, un ouvrage de format in-4° doit, par son sujet, être inscrit forcément à la suite d'un in-folio : ces deux volumes analogues seront à côté l'un de l'autre au catalogue, mais bien loin l'un de l'autre dans les tablettes. Il y a sans doute des difficultés dans l'emploi de toutes les méthodes bibliographiques, et l'exigence des localités est la première loi à subir dans le choix à faire à cet égard.

La même série de n^{os} comprend aussi et les imprimés et les manuscrits. Nous approuvons encore moins cette confusion. Il est vrai que les manuscrits sont en petit nombre dans la Bibliothèque de Rennes ; mais un cabinet d'ouvrages de ce genre est un ornement qu'on est jaloux de montrer ; à part, ils paraissent ; confondus dans les livres, on ne les soupçonne pas. Il en est de même des éditions du XV^e siècle : nous sommes d'avis qu'elles doivent partout être rangées séparément comme curiosités typographiques aussi : il est bien de pouvoir montrer facilement aux savans et aux curieux, les manuscrits et les éditions anciennes qu'une bibliothèque possède.

Ces observations ne nous dispensent pas d'indiquer ici quelques-uns des principaux manuscrits de Rennes, et les voici : Plusieurs bibles latines, la plus ancienne est de 1226 ; les quatre Évangiles en arabe, à l'usage de frère Jean-Pierre Refenville de la Terre Sainte, en 1760 ; Exposition de l'Évangile de St-Mathieu, en arabe, par le P. Brice de Rennes, missionnaire en Syrie, en 1647 ; plusieurs ouvrages ascétiques, du 12^e siècle et des siècles suivans ; Missels de diverses églises ; Heures de divers rois ; un manuscrit irlandais dont on ignore le sujet ; le *Coran*, en arabe, papier et reliure de Chine, 2 vol. in-4° ; *Pindare*, grec, de la main du P. Lobineau et peut-être d'après quelque bon manuscrit ancien ; le roman de la Rose et quelques autres compositions de ce genre ; recueil de Chansons depuis *Henri IV* ; des romans de chevalerie ; Pomponius Mela, 1467 ; Cartulaires de St-Mélain (1344, et commençant en 1139) ;

de St-Sulpice près Fougères, copie du 16^e siècle; de Rissé les Fougères, copie du 16^e siècle, et commençant par des chartes de 1203; la Légende dorée, in-folio, du 14^e siècle; plusieurs documens relatifs aux guerres de religion; donation du duché de Malines au connétable Du Guesclin, titre original espagnol, avec la date 1407, l'année qui, selon l'ère d'Espagne, répond à l'an 1369 de l'ère chrétienne; plusieurs mémoires ou collections sur l'histoire de Bretagne, notamment un poème *en termes rudes et rymes selon les histoyres antiques*, contenant la commémoration et avertissement de la mort de madame Anne, deux fois royne de France, duchesse de Bretagne; le volume est orné de très-belles miniatures; inventaire des lettres du château de Nantes, en 1566; plusieurs collections, armoriaux, montres et reconnaissances pour la noblesse de Bretagne; inventaire de la librairie de messire Bertrand d'Argentré, sennéschal de Rennes, sieur de Gosné, catalogue de la main de d'Argentré, en 1582, et contenant 2943 articles; chronique de Baudouin; voyage à la Terre-Sainte; roman de Ponthus; etc., etc. Il y aurait là de quoi former un curieux cabinet de manuscrits; on sait d'ailleurs qu'en fait d'établissmens publics, ils n'ont qu'à gagner à montrer sans déguisement leurs parties faibles; des dons répondent bientôt à cette franchise, parceque ce qu'on donne n'est point perdu dans des masses considérables de choses analogues.

Ce que nous venons de dire suffira toutefois pour donner une bonne idée du Catalogue de la ville de Rennes, et pour attirer à M. Maillet la gratitude des bibliophiles et des littérateurs. Ce catalogue réunit les qualités les plus essentielles à ce genre d'ouvrage, l'ordre et l'exactitude: on pourrait y relever quelques négligences; par exemple, n^o 2235, *Joan. Nic. Delphinatis*, NICOLAS est le nom propre de l'auteur, le mot suivant indique sa patrie; n^o 2637, *Brétigny* pour Bréquigny; n^o 5527, Jamblique ne doit pas rester en tête des ouvrages d'alchimie et de philosophie occulte; il en est de même du Pimander et de l'Asclépias, numéros 5534 et 5535, on peut au moins les laisser avec les philosophes anciens; le recueil des notices et extraits des manuscrits, n^o 11,626, n'appartient pas à la section bibliographique ou des catalogues, c'est un digne complément des mémoires de l'Académie des inscriptions. Quel-

Quelques dates ont aussi besoin de rectification ; mais ces taches légères ne déparent pas un ouvrage qui a exigé tant de travail, et où l'on trouve de plus quelques anecdotes qui ne sont pas sans intérêt : ainsi, au n° 9478, l'Afrique de Marmol, l'auteur fait remarquer l'analogie qui existe entre une foule de noms de lieux de la Bretagne et de la côte de Barbarie ; au n° 7934, il nous apprend que la traduction française du Paradis perdu, publiée par Dupré de St-Maur, fut faite réellement par l'abbé de Boismorand, de Quimper, de qui Dupré l'acheta 3 ou 4 mille francs, pour se faire un titre à l'Académie. De pareilles remarques, assez nombreuses, en ce qui touche à l'histoire littéraire de la Bretagne, recommandent de plus en plus ce catalogue, et nous osons lui garantir le suffrage des gens instruits comme celui des amateurs.

C. F.

168. ÉCOLE ROYALE DES JEUNES DE LANGUES, établie au collège de Louis-le-Grand, à Paris.

Cette école, qui fut fondée par Louis XIV, et qui est destinée à former, pour notre diplomatie dans le Levant, des interprètes capables d'y faire maintenir nos prérogatives commerciales, compte aujourd'hui trois savans professeurs : M. Kieffer, pour la langue turque, M. Jouannin, pour la langue persane, et M. Agoub, pour la langue arabe.

Parmi les élèves qui ont été couronnés cette année, on a remarqué Jules David, fils de notre ancien consul à Smyrne, qui a remporté le prix de persan. Le prix de langue arabe a été décerné à Ch. Beuf, qui a aussi obtenu le prix de langue turque. Un autre prix a été accordé à l'un des fils de M. Jouannin, dans la division élémentaire. (*Moniteur* ; 30 août 1829.)

169. VOYAGE DE M. CHAMPOLLION LE JEUNE EN ÉGYPTE. — 14^e lettre. — Thèbes, le 18 juin 1829.

Depuis mon retour au milieu des ruines de cette aînée des villes royales, toutes mes journées ont été consacrées à l'étude de ce qui reste d'un de ses plus beaux édifices pour lequel je conçus, à sa première vue, une prédilection marquée. La connaissance complète que j'en ai acquise maintenant, la justifie au-delà de ce que je devais espérer. Je veux parler ici d'un

monument dont le véritable nom n'est pas encore fixé, et qui donne lieu à de fort vives controverses : celui qu'on a appelé d'abord le *Memnonium*, et ensuite le *Tombeau d'Osymandyas*. Cette dernière dénomination appartient à la Commission d'Égypte ; quelques voyageurs persistent à se servir de l'autre qui, certainement, est fort mal appliquée et très-inexacte. Pour moi, je n'emploierai désormais, pour désigner cet édifice, que son nom égyptien même, sculpté dans cent endroits et répété dans les légendes des frises, des architraves et des bas-reliefs qui décorent ce palais. Il portait le nom de *Rhamesséion*, parce que c'était à la munificence du pharaon Rhamsés-le-Grand que Thèbes en était redevable.

L'imagination s'ébranle et l'on éprouve une émotion bien naturelle en visitant ces galeries mutilées et ces belles colonnades, lorsqu'on pense qu'elles sont l'ouvrage et furent souvent l'habitation du plus célèbre et du meilleur des princes que la vieille Égypte compte dans ses longues annales, et toutes les fois que je le parcours, je rends à la mémoire de Sésostris l'espace de culte religieux dont l'environnait l'antiquité tout entière.

Il n'existe aucune partie complète du Rhamesséion ; mais ce qui a échappé à la barbarie des Perses et aux ravages du temps, suffit pour restaurer l'ensemble de l'édifice et pour s'en faire une idée très-exacte ; laissant à part sa partie architecturale qui n'est point de mon ressort, mais à laquelle je dois rendre un juste hommage, en disant que le Rhamesséion est peut-être ce qu'il y a de plus noble et de plus pur à Thèbes en fait de grand monument, je me bornerai à indiquer rapidement le sujet des principaux bas-reliefs qui le décorent, et le sens des inscriptions qui les accompagnent.

Les sculptures qui couvraient les faces extérieures des deux massifs du premier pylone construit en grès, ont entièrement disparu, car ces massifs se sont éboulés en grande partie. Des blocs énormes de calcaire blanc restent encore en place ; ce sont les jambages de la porte, ils sont décorés, ainsi que l'épaisseur des deux massifs entre lesquels s'élevait cette porte, des légendes royales de Rhamsés-le-Grand, et de tableaux représentant le Pharaon faisant des offrandes aux grandes divinités de Thèbes, Amon-Ra, Amon générateur, la déesse Mouth,

le jeune dieu Chons, Phtha et Mandou. Dans quelques tableaux, le roi reçoit à son tour les faveurs des dieux, et je donne ici l'analyse du principal d'entr'eux, parce que c'est là que j'ai lu pour la première fois le nom véritable de l'édifice entier.

Le dieu Atmou (une des formes de Phré) présente au dieu Mandou le Pharaon Rhamsès-le-Grand, casqué et en habits royaux; cette dernière divinité le prend par la main en lui disant : « Viens, avance vers les demeures divines pour contempler ton père, le seigneur des dieux, qui t'accordera une longue suite de jours pour gouverner le Monde et régner sur le trône d'Horus. » Plus loin, en effet, on a figuré le grand dieu Amon-Ra assis, adressant ces paroles au Pharaon : « Voici ce que dit Amon-Ra, roi des dieux, et qui réside dans le Rhamesseion de Thèbes : Mon fils bien-aimé et de mon germe, seigneur du Monde Rhamsès ! mon cœur se rejouit en contemplant tes bonnes œuvres ; tu m'as voué cet édifice ; je te fais le don d'une vie pure à passer sur le trône de Sev (Saturne), (c'est-à-dire dans la royauté temporelle.) »

Il ne peut donc, à l'avenir, rester la moindre incertitude sur le nom à donner à ce monument.

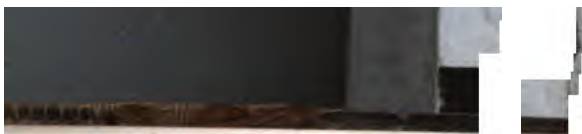
Les tableaux militaires, relatifs aux conquêtes du roi, couvrent les faces des deux massifs du pylone sur la première cour du palais ; ils sont visibles en assez grande partie, parce que l'éboulement des portions supérieures du pylone a eu lieu du côté opposé. Ces scènes militaires offrent la plus grande analogie avec celles qui sont sculptées dans l'intérieur du temple d'Ibsamboul et sur le pylone de Louqsor, qui font partie du Rhamesseion ou Rhamséion oriental de Thèbes. Les inscriptions sont semblables, et tous ces bas-reliefs se rapportent évidemment à une même campagne contre des peuples asiatiques qu'on ne peut, d'après leur physionomie et d'après leur costume, chercher ailleurs, je le répète, que dans cette vaste contrée sisé entre le Tigre et l'Euphrate d'un côté, l'Oxus et l'Indus de l'autre, contrée que nous appelons assez vaguement la Perse. Cette nation, ou plutôt le pays qu'elle habitait, se nommait *Chio*, *Chéio*, *Scéhio* ou *Schto*, car je me suis aperçu, enfin, que le nom par lequel on la désigne ordinairement dans les textes historiques, et qui peut se prononcer *Pscharanschétko*, *Pscharinschéto* ou *Pscharèneschto* (vu l'absence des voyel-

les médiales), est composé de trois parties distinctes 1° d'un mot égyptien, épithète injurieuse *Pscharé* qui signifie une plaie; 2° de la préposition *π* (*de*) que j'avais d'abord crue radicale; 3° *Chto*, *Schto*, *Schéto*, véritable nom de la contrée. Les Égyptiens désignèrent donc ces peuples ennemis sous la dénomination de *la plaie de Schéto*, de la même manière que l'Éthiopie est toujours appelée *la mauvaise race de Kousch*. Ce n'est point ici le lieu d'exposer les raisons qui me portent à croire fermement que c'est de peuples du nord-est de la Perse, de Bactriens, ou Scythes-Bactriens qu'il s'agit ici.

On a sculpté sur le massif de droite, la réception des ambassadeurs Scytho-Bactriens dans le camp du roi; ils sont admis en la présence de Rhamsès qui leur adresse des reproches; les soldats, dispersés dans le camp, se reposent ou préparent leurs armes, et donnent des soins aux bagages; en avant du camp, deux Égyptiens administrent la bastonade à deux prisonniers ennemis, afin, porte la légende hiéroglyphique, de leur faire dire ce que fait *la plaie de Schéto*. Au bas du tableau, est l'armée égyptienne en marche, et à l'une des extrémités se voit un engagement entre les chars des deux nations.

La partie gauche de ce massif offre l'image d'une série de forteresses desquelles sortent des Égyptiens emmenant des captifs: les légendes sculptées sur les murs de chacune d'elles, donnent leur nom, et apprennent que Rhamsès-le-Grand les a prises de vive force, la VIII^e année de son règne.

Il manque près de la moitié du massif de droite du pylône; ce qui reste offre les débris d'un vaste bas-relief représentant une grande bataille, toujours contre les Schéto. Comme j'aurai l'occasion d'en décrire une seconde tout-à-fait semblable et beaucoup mieux conservée, je passerai rapidement sur celle-ci, disant seulement qu'on y a représenté l'un des principaux chefs Bactriens, nommé *Schiropsiro* ou *Schiropasiro*, blessé et gissant sur le bord du fleuve, vers lequel se dirige aussi, fuyant devant le vainqueur, un allié, le chef de la mauvaise race *du pays de Schirbech* ou *Schülbesch*. À côté de la bataille est un tableau triomphal: Rhamsès-le-Grand, debout, la hache sur l'épaule, saisit de sa main gauche la chevelure d'un groupe de captifs, au-dessus desquels on lit: « Les chefs des contrées du Midi et du Nord conduits en captivité par sa majesté. »



Mélanges.

257

colonnades qui fermaient latéralement la première cour, et plus aujourd'hui. Le vaste espace compris jadis entre les deux pylones, est encombré des énormes débris du plus grand et du plus magnifique colosse que les Égyptiens ont peut-être jamais élevé : c'était celui de *Rhamsès-le-Grand*. Les inscriptions qui le décorent ne permettent pas d'enlever les légendes royales de cet illustre Pharaon se lisent, et beaux hiéroglyphes, vers le haut des bras, et se trouvent plusieurs fois sur les quatre faces de la base. Ce colosse, n'avait pas moins de 53 pieds de hauteur, sur une base, second bloc d'environ 33 pieds de long sur 15 de haut.

On admire à la fois la puissance du peuple qui érigea ce colosse, et celle des barbares qui l'ont mutilé avec violence et de soins.

Le monument s'élevait devant le massif de gauche du pylône ou mur détruit jusqu'au niveau du sol actuel : on a fouillé que je me suis assuré que l'on avait aussi fouillé le massif de sculptures représentant des scènes militaires. On a retrouvé le bas d'un tableau représentant le roi, dans une grande bataille, recevant des principaux officiers, les ennemis tués dans l'action, et dont les mains coupées sont entassées à ses pieds. Plus loin, existait une inscription relative à la guerre contre les Schètes; le peu qui reste des dernières lignes, interrompu par de nombreuses fractures, fait vivement regretter la destruction de ces documents historiques abondants en noms propres et en désignations précises. Il y est surtout question des honneurs que le roi a faits à deux chefs scythes ou bactriens, *Iroschtoasiro*, du pays de Schète, et *Peschorsenmausiro*, qualifié grand chef : ce sont, très-probablement, les gouverneurs de la région conquise par le conquérant après la soumission du pays. Les sculptures du massif de droite du 2^e pylône ou mur, sont en très-grande partie sous la galerie de la seconde cour en entrant ; c'est le tableau d'une bataille livrée sur les rives d'un fleuve, dans le voisinage d'une ville que ce fleuve arrose, et sur les murailles de laquelle se trouve une ville forte *Watsch* ou *Batsch* (la première lettre est *W*). Vers l'extrémité actuelle du tableau, à la gauche du

spectateur, l'on voit le roi Rhamsès sur son char lancé au galop, au milieu du champ de bataille couvert de morts et de mourans. Il décoche des flèches contre la masse des ennemis en pleine déroute; derrière le char, sur le terrain que le héros vient de quitter, sont entassés les cadavres des vaincus, sur lesquels s'abattent les chevaux d'un chef ennemi nommé *Torokani*, blessé d'une flèche à l'épaule et tombant sur l'avant de son char brisé. Sous les pieds des coursiers du roi, gissent, dans diverses positions, les corps de *Torokato*, chef des soldats du pays de *Nakbésou*, et ceux de plusieurs autres guerriers de distinction. Le grand chef Bactrien, *Schiropasiro* se retire sur le bord du fleuve; les flèches du roi ont déjà atteint *Tiotouro* et *Simaïrosi* fuyant dans la plaine et se dirigeant du côté de la ville. D'autres chefs se réfugient vers le fleuve dans lequel se précipitent les chevaux du chef *Krobschaiosi*, blessé et qu'ils entraînent avec eux. Plusieurs enfin, tels que *Thotdro* et *Maférima*, frère (allié) de la plaie de *Schéto* (des Bactriens), sont allés mourir en face de la ville, sur la rive du fleuve, que d'autres, tels que le Bactrien *Sipaphéro*, ont été assez heureux pour traverser, secourus et accueillis sur la rive opposée par une foule immense accourue pour connaître le résultat de la bataille. C'est au milieu de tout ce peuple amoncelé, qu'on aperçoit un groupe donnant des secours empressés à un chef que l'on vient de retirer du fleuve où il s'est noyé; on le tient suspendu par les pieds la tête en bas, et on s'efforce de lui faire rendre l'eau qui le suffoque, afin de le rappeler à la vie. Sa longue chevelure semble ruisseler, et le traitement ne produira aucun effet, si l'on en juge par la physionomie et le mouvement de l'assistance. On lit au-dessus de ce groupe: « Le chef de la mauvaise race du pays des *Schirbesch*, qui s'est éloigné de ses guerriers en fuyant le roi du côté du fleuve. »

Enfin, au milieu de la foule sortie de la ville par un pont jeté sur l'une des branches du fleuve, on remarque des symptômes d'un prochain changement dans l'état des esprits: un individu adresse un discours à ceux qui l'entourent; sa harangue a pour but d'encourager ses compatriotes à se soumettre au joug de Rhamsès-le-Grand; on lit en effet au-dessus du bras de l'orateur, le commencement d'une inscription ainsi conçue: « Je célèbre la gloire du Dieu gracieux, parce qu'il a dit » Le reste est détruit.

J'ai voulu, en entrant dans tous ces détails, donner une idée des bas-reliefs historiques dont on décorait les grands monumens de l'Égypte, de ces compositions immenses que je me plais à nommer des *tableaux homériques* ou de la sculpture héroïque, parce qu'ils sont pleins de ce feu et de ce désordre sublimes qui nous entraînent, à la lecture des batailles de l'Iliade. Chaque groupe considéré à part, sera trouvé certainement défectueux dans quelques points relatifs à la perspective, ou aux proportions, comparativement aux parties voisines; mais ces petits défauts de détails sont rachetés, et au-delà, par l'effet des masses, et j'ose dire ici que *les plus beaux vases grecs, représentant des combats*, pèchent précisément (si péché il y a), sous les mêmes rapports que ces bas-reliefs égyptiens.

Sur le haut de cette grande paroi, on a sculpté un long bas-relief, mutilé au commencement et à la fin, représentant Rhamsès-le-Grand célébrant la Panégyrie du grand dieu de Thèbes, le double Horus, ou Amon-Générateur. Comme j'aurai l'occasion de décrire une fête semblable existant, dans tout son entier, au palais de Médinet-Habou, je me contenterai de dire que c'est ici qu'existe une série de statuettes de rois rangés par ordre de règne; ce sont: 1° Mènes (le premier roi terrestre); 2° un prénom inconnu, antérieur à la dix-septième dynastie; 3° Amosis; 4° Aménoph I^{er}; 5° Thouthmosis I^{er}; 6° Thouthmosis II^e; 7° Aménoph II^e; 8° Thouthmosis III^e; 9° Aménoph III^e; 10° Horus; 11° Rhamsès I^{er}; 12° Ousirê; 13° Rhamsès-le-Grand lui-même. Cette série ne donne que la ligne directe des ancêtres du conquérant; ainsi Thouthmosis II^e est omis parce que Thouthmosis III^e (Mœris) était fils d'une fille de Thouthmosis I^{er}.

De nombreux bas-reliefs représentant des actes d'adoration du roi Rhamsès aux grandes divinités de Thèbes, couvrent trois faces des piliers formant la galerie devant le pylône; sur la quatrième face de chacun d'eux, on voit, sculptée de plein relief, une image colossale du roi, d'environ trente pieds de hauteur. Voici les légendes les mieux conservées des quatre qui subsistent encore:

« Le Dieu gracieux a fait ces grandes constructions; il les a élevées par son bras, lui, le roi soleil, gardien de justice, approuvé par Phré, le fils du soleil, l'ami d'Ammon, Rhamsès, le bien-aimé d'Amon-Ra.

cuter, les bonnes lois qu'il donna
due de ses conquêtes.

Les piliers ornés de colosses
colonnes qui formaient la seconde
se font aussi remarquer par la
qui les décorent. Les piliers et la
partie gauche de la cour, sont en

Je ne m'étendrai point sur les
vrent la partie gauche du mur
hâte d'entrer dans la salle hypostyle
nes subsistent encore intactes,
gante majesté les yeux même les
qui n'est pas architecture grecque

Quant à la destination de ces
des colonnes, et à la forme des
je laisserai parler, sur ces divers
de la salle, sculptée, au nom du
de gauche, en très-beaux hiéroglyphes

« L'Haroëris puissant, ami de
« gion supérieure et de la région
« l'Égypte, le castigateur des corrompus
« plendissant possesseur des palais
« queurs, le roi seigneur du Monde
« approuvé par Phré), le fils du
« mes, le bien-aimé d'Ammon »

de sa panégyrie gracieuse ; c'est ce qu'a fait le roi de
ant. »

onc, les salles hypostyles, qui donnent aux palais
un caractère si particulier, furent véritablement des-
comme on le soupçonnait, à tenir de grandes assem-
politiques, soit religieuses, c'est-à-dire, ce qu'on
les *panégyries* ou réunions générales : c'est ce dont
convaincu avant d'avoir découvert cette curieuse
parce que, observant la forme du caractère hiéro-
exprimant l'idée *panégyrie* sur les obélisques de Rome
ctère est sculpté en grand, je m'étais aperçu qu'il
it, au propre, une salle hypostyle avec des sièges
u pied des colonnes.

entrée de la salle hypostyle du Rhamesseïon, à droite,
in bas-relief dans lequel on a représenté la reine
onquérant. Elle se nommait *Taouai* ; une belle statue
rincesse existe aussi au Capitole. J'en avais copié les
is, mais des fractures pouvaient donner lieu à quel-
titudes ; elles sont levées par le bas-relief que j'ai
aux.

ive, du même côté, un grand tableau historique dé-
ssiné par tous les voyageurs qui ont visité l'Égypte ;
sin exact que l'on puisse citer, est celui que M. Cail-
lié dans son voyage à Méroë. J'en ai fait prendre une
en grand, et j'ai transcrit moi-même les légendes,
téressantes, quoiqu'incomplètes sur plusieurs points.
re ici un grand tableau de guerre, mais qui se par-
ux parties principales : dans une vaste plaine, le roi
ient de vaincre les Schéto qu'il a mis en pleine dé-
x princes sont à la poursuite de l'ennemi ; ces fils du
ment *Mandouhi Schopsch* et *Schat-hemkémé*. C'é-
e et le 5^e des enfans de Rhamsès. Les vaincus sont
peuples de Schéto (des Bactriens ?) ; ils se dirigent
lle placée à l'extrémité droite du tableau, où s'ouvre
lle scène. Quatre autres fils du conquérant, les 7^e,
5^e de ses enfans, appelés *Méiamoun*, *Amenhemwa*,
Setpanré, sont établis sous les murs de la place ; les
posent une vigoureuse résistance ; mais déjà les Égyp-
lressé les échelles, et les murailles vont être escala-

dées. Une fracture a malheureusement fait disparaître la première partie du nom de la ville assiégée; il ne reste plus que les syllabes *Apouro*.

Des tableaux religieux, exécutés avec beaucoup de soin, existent sous le fût des grandes et des petites colonnes de la salle hypostyle; on y voit successivement toutes les divinités égyptiennes du premier ordre, et principalement celles dont le culte appartenait d'une manière plus spéciale au nome diospolitain, annoncer à Rhamisès les bienfaits dont elles veulent le combler en échange des riches offrandes qu'il leur présente. Ici, comme dans la sculpture des piliers et des colonnes de la seconde cour, reparaissent en première ligne les divinités protectrices du palais, et auxquelles ce bel édifice était plus particulièrement consacré: celles-ci prennent toujours un titre qui se traduit exactement par *résidant* ou *qui résident dans le Rhamesséion de Thèbes*. A leur tête, paraît Amon-Ra, sous la forme du roi des dieux, ou sous celle de générateur; viennent ensuite les dieux Phtha, Phré, Atmon, Meü, Sev, et les déesses Pascht et Hâthor. Chacune d'elles accorde au Pharaon une grâce particulière. Voici quelques exemples de ces formules donatrices, extraites des galeries et des colonnades du Rhamesséion:

« J'accorde que ton édifice soit aussi durable que le ciel
« (Amon-Ra).

« Je te donne une longue suite de jours pour gouverner l'Égypte (Isis).

« Je t'accorde la domination sur toutes les contrées (Amon-Ra).

« J'inscris à ton nom les attributions royales du soleil (Thoth).

« Je t'accorde de vaincre, comme Mandou, et d'être vigilant
« comme le fils de Netphé (Amon-Ra).

« Je te livre le Midi et le Nord, l'Orient et l'Occident (Amon-Ra).

« Je t'accorde une longue vie pour gouverner le Monde par
« un règne joyeux (Sev, Saturne).

« Je te donne l'Égypte supérieure et l'Égypte inférieure à diriger en roi (Netphé, Rhéa).

« Je te livre les barbares du Midi et ceux du Nord à fouler
« sous tes sandales (Thméi, la justice).

« Je t'ouvrirai toutes les bonnes portes qui seront devant
« toi (Le gardien des portes célestes).

« que ton palais subsiste à toujours (Meui).
accorde de grandes victoires dans toutes les parties du
(La déesse Pascht).

« accorde que ton nom s'imprime dans le cœur des Bar-
La déesse Pascht). »

tion des murailles de la salle hypostyle échappée aux
es hommes, présente des scènes plus riches et plus
ées : sur le mur de fond, à la droite et à la gauche de
centrale, existent encore deux vastes tableaux remar-
ar la grande proportion des figures et le fini de leur
. Dans le premier, la déesse Pascht à tête de lion,
de *Phtha*, la dame du palais céleste, lève sa main
rs la tête de Rhamsès couverte d'un casque, en lui di-
: t'ai préparé le diadème du soleil, que ce casque de-
: ta corne (le front) où je l'ai placé. » Elle présente en
ps le roi au Dieu suprême, Amon-Ra, qui, assis sur
, tend vers la face du roi les emblèmes d'une vie pure.
ond tableau représente l'institution royale du héros
les deux plus grandes divinités de l'Égypte l'investis-
souvains royaux. Amon-Ra, assisté de Mouth, la grande
ine, remet au roi Rhamsès la *faulx de bataille*, le type
de la *harpe* des mythes grecs, arme terrible appelée
par les Égyptiens, et lui rend en même temps les em-
: la direction et de la modération, le fouet et le pedum,
nçant la formule suivante :

« ce que dit Amon-Ra qui réside dans le Rhamesseion :
la faulx de bataille pour contenir les nations étrangè-
rancher la tête des impurs; prends le fouet et le pe-
pour diriger la terre de Kémé (l'Égypte). »

basement de ces deux tableaux offre un intérêt d'un
re : on y a représenté en pied, et dans un ordre rigou-
rimogéniture, les enfans mâles de Rhamsès-le-Grand.
es sont revêtus du costume réservé à leur rang; ils
s insignes de leur dignité, le pedum et un éventail
ne longue plume d'autruche fixée à une élégante poi-
ont au nombre de 23; famille nombreuse, il est vrai,
ne doit point surprendre si l'on considère d'abord que
eut, à notre connaissance, au moins deux femmes lé-
reine Nofré-Ari et Isénofré, et qu'il est de plus très-

probable que les enfans donnés au conquérant par des concubines ou des maîtresses, prenaient rang avec les enfans légitimes, usage dont fait foi l'ancienne histoire orientale toute entière. Quoiqu'il en soit, on a sculpté au dessus de la tête de chacun des princes, d'abord le titre qui leur est commun à tous, savoir : le fils du roi et de son germe; et pour quelques-uns (les trois premiers et les plus âgés par conséquent), la désignation des hautes fonctions dont ils se trouvaient revêtus à l'époque où ces bas-reliefs furent exécutés. Le premier se trouve ainsi qualifié : porte-éventail à la gauche du roi; le jeune secrétaire royal (Basilico-Grammate), commandant en chef des soldats (l'armée), le premier né et le préféré de son germe, Amenhischôpsch; le second, nommé Rhamsès comme son père, était porte éventail à la gauche du roi et secrétaire royal commandant en chef les soldats du maître du Monde (les troupes composant la garde du roi); et le troisième, porte-éventail à la gauche du roi, comme ses frères (titre donné en général à tous les princes sur d'autres monumens), était de plus secrétaire royal, commandant de la cavalerie, c'est-à-dire des chars de guerre de l'armée égyptienne. Je me dispense de transcrire ici les noms propres des vingt autres princes; je dirai seulement que les noms de quelques-uns d'entr'eux font certainement allusion soit aux victoires du roi, au moment de leur naissance, tels que Nébenschari (le maître du pays de Schari), Nébenthonib (le maître du Monde entier), Sanaschtenamoun (le vainqueur par Ammon); soit à des titres nouveaux adoptés dans le protocole de Rhamsès-le-Grand, comme, par exemple, Patavéamoun (Ammon est mon père), et Setpenri (approuvé par le soleil), titre qui se retrouve dans le prénom du roi.

J'observe en même temps dans cette série de princes un fait très-notable : on y a, postérieurement à la mort de Rhamsès-le-Grand, caractérisé d'une manière particulière celui de ses vingt-trois enfans qui monta sur le trône après lui; ce fut son 13^e fils, nommé Ménéphtha, qui lui succéda. Il est visible qu'on a en conséquence modifié, après coup, le costume de ce prince, en ornant son front de l'Urœus et en changeant sa courte *sabon* en longue tunique royale; de plus, à côté de sa légende première, où se lit le nom de Ménéphtha qu'il conserva en montant sur le trône, on a sculpté le premier cartouche de sa légende



e, son cartouche prénom (soleil esprit aimé des dieux) on retrouve en effet sur tous les monumens de son règne. sortant de la salle hypostyle par la porte centrale, on dans une salle qui a conservé une partie de ses colonnes, la décoration prend un caractère tout particulier. Dans la de palais que nous venons de parcourir, des hommages ix sont adressés aux principales divinités de l'Égypte, il convenait dans des cours ou des péristyles ouverts à population, et dans la salle hypostyle où se tenaient les assemblées. Mais ici commencent véritablement la par- te du palais et les salles qui servaient d'habitation au ieux qu'était censé habiter aussi plus particulièrement le dieux auquel ce grand édifice était consacré. C'est ce ument les bas-reliefs sculptés sur les parois à la droite gauche de la porte : ces tableaux représentent quatre barques ou *bari* sacrées, portant un petit naos sur le- voile semble jeté comme pour dérober à tous les re- personnage qu'il renferme. Ces bari sont portées sur es par 24 ou 18 prêtres, selon l'importance du maître de Les insignes qui décorent la proue et la poupe des mières barques, sont les têtes symboliques de la déesse t du dieu Chons, l'épouse et le fils d'Amon-Ra; enfin la 4^e portent la tête du roi et de la reine, coiffées des de leur dignité. Ces tableaux, comme nous l'apprennent les hiéroglyphiques, représentent les deux divinités et royal venant rendre hommage au père des dieux, a, qui établit sa demeure dans le palais de Rhamsès-le- Les paroles que prononce chacun des visiteurs ne l'ailleurs aucun doute à cet égard : « Je viens, dit se Mouth, rendre hommage au roi des dieux, Amon- dérateur de l'Égypte, afin qu'il accorde de longues à son fils qui le chérit, le roi Rhamsès. »

venons vers toi, dit le dieu Chons, pour servir ta é, ô Amon-Ra, roi des dieux ! Accorde une vie stable à ton fils, qui t'aime, le Seigneur du Monde. »

Rhamsès dit seulement : « Je viens à mon père Amon- la suite des dieux qu'il admet en sa présence à tou-

a reine Nofré-Ari, surnommée ici Ahmosis (engendrée

de la lune), exprime ses vœux plus positivement; l'inscription porte: « Voici ce que dit la déesse épouse, la royale mère, la royale épouse, la puissante dame du Monde, Ahmosis-Nofré-Ari; je viens pour rendre hommage à mon père Amon, roi des dieux; mon cœur est joyeux de tes affections (c'est-à-dire, de l'amour que tu me portes); je suis dans l'allégresse en contemplant tes bienfaits; ô toi, qui établis le siège de ta puissance dans la demeure de ton fils le Seigneur du Monde Rhamsès, accorde-lui une vie stable et pure; que ses années se comptent par périodes de Panégories! »

Enfin, la paroi du fond de cette salle était ornée de plusieurs tableaux représentant l'accomplissement de ces vœux, et rappelant les graces qu'Amon-Ra accordait au héros égyptien; il n'en reste plus qu'un seul, à la droite de la porte. Le roi est figuré assis sur un trône, au pied de celui d'Amon-Ra-Atmou, et à l'ombre du vaste feuillage d'un persea, l'arbre céleste de la vie: le grand dieu, et la déesse Saf qui présidait à l'écriture, à la science, tracent sur les fruits cordiformes de l'arbre, le cartouche prénom de Rhamsès-le-Grand; tandis que, d'un autre côté, le dieu Thoth y grave le cartouche nom propre du roi auquel Amon-Ra-Atmou adresse les paroles suivantes: « Viens, sculpte ton nom pour une longue suite de jours, afin qu'il subsiste sur l'arbre divin. »

La porte qui, de cette salle, conduisait à une seconde, également décorée de colonnes, dont quatre subsistent encore, mérite une attention particulière, soit sous le rapport de son exécution matérielle, soit pour les sculptures qui la décorent.

Les bas-reliefs qui couvrent le bandeau et les jambages sont d'un relief tellement bas, qu'il est évident qu'on les a usés avec soin pour en diminuer la saillie; j'attribuais ce travail au temps et à la barbarie qui a certainement agi sur plusieurs points de ces surfaces, lorsque, ayant fait déblayer le bas des montants de cette porte, j'ai lu une inscription dédicatoire de Rhamsès-le-Grand, dans les formes ordinaires pour les dédicaces des portes; mais il y est dit, de plus, que cette porte a été recouverte d'or pur. J'ai étudié alors les surfaces avec plus de soin. En examinant de plus près l'espèce de stuc blanc et fin qui recouvrait encore quelques parties de la sculpture, je m'aperçus que ce stuc avait été étendu sur une toile appliquée sur les tableaux

qu'on avait rétabli sur le stuc même les contours et les parties saillantes des figures, avant d'y appliquer la dorure. Ce procédé m'ayant paru curieux, j'ai cru utile de le noter ici.

Mais les deux tableaux qui ornent cette porte, offrent un intérêt bien plus piquant. Le bandeau et le haut des jambages sont couverts d'une douzaine de petits bas-reliefs représentant le roi Rhamsès adorant les membres de la triade thébaine : ces divinités tournent toutes le dos à l'entrée de la porte en question, parce qu'elles sont seulement en rapport avec la première salle et non avec la seconde à laquelle cette porte sert d'entrée. Mais au bas des jambages, et immédiatement au-dessus de la dédicace, sont sculptées deux divinités, la face tournée vers l'ouverture de la porte, et regardant la seconde salle qui était par conséquent sous leur juridiction. Ces deux divinités sont, à gauche, le dieu des sciences et des arts, l'inventeur des lettres, Thôth à tête d'Ibis, et à droite, la déesse Saf, compagne de Thôth, portant le titre remarquable de *Dame des Lettres et présidente de la bibliothèque* (mot-à-mot *la salle des livres*). De plus, le dieu est suivi d'un de ses Parèdres, qu'à sa légende et à un grand œil qu'il porte sur la tête, on reconnaît pour *le sens de la vue* personnifié, tandis que le Parèdre de la déesse est *le sens de l'ouïe*, caractérisé par une grande oreille tracée également au-dessus de sa tête, et par le mot *sôtem* (l'ouïe) sculpté dans sa légende; il tient de plus en main tous les instrumens de l'écriture, comme pour écrire tout ce qu'il entend.

Je demande s'il est possible de mieux annoncer, que par de tels bas-reliefs, l'entrée d'une bibliothèque? Et à ce mot, la controverse qui divise nos savans sur le fameux monument d'*Osymandyas*, si connu par sa bibliothèque, et sur ses rapports avec le Rhamesseïon, se présente naturellement à ma pensée.

Dès les premiers jours, en lisant au milieu des ruines du Rhamesseïon la description que Diodore nous a conservée du monument d'*Osymandyas*, je fus frappé de retrouver autour de moi et dans le même ordre, les parties analogues et presque les plus menus détails du grand édifice dont Diodore emprunte à Hécatée une notice si complète.

D'abord, l'ancien voyageur grec place le monument d'*Osymandyas* à dix stades des derniers tombeaux de ce qu'il nomme

les Παλλαίδας του Διου, les concubines de Jupiter (Ammon). — Nous avons trouvé, en effet, à une distance à peu près égale de du Rhamesseïon, une vallée renfermant les tombeaux, encore ornés de peinture et d'inscriptions, d'une douzaine de femmes, mais de reines égyptiennes, dont le premier titre dans leur légende fut toujours celui d'*épouse d'Ammon*.

Le monument d'Osymandyas s'annonçait par un grand pylône de pierre variée (λιθου ποικίλου). — Le premier pylône du Rhamesseïon, dont les massifs sont en grès rougeâtre, et la porte en calcaire blanc, a quelque analogie avec cette expression.

Ce pylône donnait entrée dans un péristyle dont les piliers étaient ornés de figures colossales; on passait de là à un second pylône bien plus soigné que le premier, sous le rapport de sculpture, et à l'entrée duquel se trouvait le plus grand colosse de l'Égypte, d'un seul bloc de granit de Syène. Tout cela s'approche du Rhamesseïon, à quelques différences de mesure près; mais l'exactitude des anciens copistes, transcrivant les quantités de ces mesures, est-elle certaine? Là, existent encore aujourd'hui les immenses débris du plus grand colosse connu de l'Égypte; il est en granit de Syène: ce sont-là des traits remarquables.

Dans le péristyle qui suivait le pylône, dit Hécatee, on avait représenté le roi, qu'on appelle *Osymandyas*, faisant la guerre aux révoltés de Bactriane, assiégeant une ville entourée des eaux d'un fleuve, etc., etc. — C'est la description exacte des bas-reliefs encore existans sous le deuxième péristyle du Rhamesseïon; et si l'on n'y voit plus le lion combattant avec le roi contre des troupes ennemies, ni les quatre princes commandant les divisions de l'armée, c'est que les murs du fond du péristyle sont détruits, et qu'il n'en subsiste pas la huitième partie. Il est vrai qu'on voit ailleurs, sur les monumens d'Égypte, des rois assiégeant des villes entourées par un fleuve: cela existe réellement à Ibsamboul, à Derri, sur les pylones de Louqsor et au Rhamesseïon; mais tous ces monumens sont de Rhamsès-le-Grand, et reproduisent les événemens de la même campagne.

Sur le second mur du péristyle, dit la description du monument d'Osymandyas, sont représentés les captifs ramenés par le roi de son expédition; ils n'ont point de mains ni de parties sexuelles; et sur le mur de fond du péristyle du Rhamesseïon, j'ai mis à découvert, par des fouilles, les restes d'un tableau



On amène des prisonniers au roi, au pied duquel
des morceaux de mains coupées.

Le cinquième côté du péristyle du monument d'Osymandion
est représenté des *sacrifices et le triomphe du roi au
de la guerre*. Au Rhamesseïon le registre supérieur de
laquelle est sculptée la bataille, représente la fin
solenne religieuse à laquelle assistent le roi et la
fête commençait, sans aucun doute, sur le mur
droit du péristyle.

Ensuite, dit l'historien grec, dans la salle hypostyle
du monument d'Osymandion, par trois portes ornées de
Tout cela se trouve exactement au Rhamesseïon,
et aussi après le second péristyle.

Le hypostyle de l'Osymandion, venait un es-
pace dans les traductions sous le nom de *Promenoir*.
Au Rhamesseïon, une salle décorée des barques symboli-
ques, succède à la salle hypostyle.

Dit Diodore, *venait la bibliothèque*, et c'est effec-
tivement la porte qui, du *Promenoir* du Rhamesseïon, con-
duit à la suivante, que j'ai trouvée des bas-reliefs si con-
tinue d'une *bibliothèque*.

La bibliothèque est presque entièrement rasée; il
ne reste que quatre colonnes et une portion des parois de
la porte : sur ces murailles, on a sculpté
représentant le roi faisant successivement des of-
frandes aux grandes divinités de l'Égypte, à Amon - Ra,
Ptah, Phré, Phtha, Pascht, Nofré-Thmou, Atmou,
et, outre, la plus grande partie de la surface de ces
parois est couverte par deux énormes tableaux divisés en nom-
breuses colonnes verticales, dans lesquelles sont trois longues
séries de divinités et leurs images de petite propor-
tion, le panthéon complet; le roi, debout devant chacun
d'eux, fait nommément des libations et
des offrandes à tous les dieux ou déesses grandes et petites : et
il a un rapport avec le *monument d'Osymandion*.
La *salle de la bibliothèque*, dit en effet la descrip-
tion, *les images de tous les dieux de l'Égypte; le roi
fait des offrandes de la même manière des offrandes convenables à*

la comparaison des ruines du Rhamesseïon avec la des-

cription du monument d'Osymandyas, conservée dans de Sicile, a été déjà faite, et avec bien plus de détails en par MM. Jollois et Devilliers, dans leur Description géen de Thèbes, travail important, auquel je me plais à donner justes éloges parce que j'ai vu les lieux, et que j'ai pu juger moi-même de l'exactitude de leurs descriptions; mais j'ai reproduire rapidement ce parallèle dans cette lettre, par le E soin de mettre à leur véritable place quelques faits nouveaux que j'ai observés, et qui rendent si frappante l'analogie du monument décrit par les Grecs avec le monument dont j'étudie les ruines. Les deux savans voyageurs que je viens de citer ont mis en fait leur *identité*; d'autres l'ont combattue: pour moi, voici ma profession de foi toute simple:

De deux choses l'une: ou le monument décrit par Hécat sous le nom de *monument d'Osymandyas*, est le même que *Rhamesséion occidental de Thèbes*, ou bien le *Rhamesséion* n'est qu'une copie, à la différence des mesures près, si l'on peut s'exprimer ainsi, du *monument d'Osymandyas*.

Ici se terminent les débris du palais de Sésostris; il ne reste plus de traces de ses dernières constructions, qui devaient s'étendre encore du côté de la montagne. Le Rhamesséion est le monument de Thèbes le plus dégradé, mais c'est aussi, sans aucun doute, celui qui, par l'élégante majesté de ses ruines, laisse dans l'esprit des voyageurs une impression plus profonde et plus durable. J'aurais pu passer encore bien du temps à l'étude sans l'épuiser; mais d'autres monumens de la rive opposée du Nil, où est toujours Thèbes, m'arrachent à ces merveilles..... Et je pense à la France Adieu.

170. ALMANACCO BIOGRAFICO PER L'ANNO 1829, cioè breve compendio della vita de piu illustri litterati italiani nati in ciascun Giorno dell' anno. — Almanach biographique pour l'année 1829, ou Abrégé de la vie des auteurs italiens les plus illustres, par ordre de naissance. Pesare, 1828; impr. Nobile. (*Nuovo Giorn. de' Litterati*; janv. et févr. 1829, p. 57.)

C'est un almanach et en même temps un compendium biographique; toutefois, nous pensons que l'auteur qui précédemment gardé le voile de l'anonyme, n'a pas atteint le double but qu'il s'est proposé. En effet, si l'ouvrage

ach, nous demanderons quelle utilité peut présenter qui n'indique ni les jours de la semaine et les fêtes, ms des saints, en un mot, aucune de ces choses qu'on d'inairement dans tous les almanachs ? D'un autre côté, on intituler *Almanach pour l'année 1829*, un livre on objet, ne s'applique à aucune année en particulier ? l'on considère l'ouvrage comme un abrégé biographi- évident qu'il ne saurait satisfaire ceux qui désire- maître la vie de quelqu'auteur italien célèbre.

biographies, l'ordre alphabétique est indispensable, il faut une table des noms, ce qui donne double teur : or, l'ordre qu'a suivi l'auteur est vraiment bi- son almanach, on trouve à côté de chaque jour de lieu du nom d'un saint, celui d'un auteur italien et la vie est exposée en quelques lignes. Nous ajou- plusieurs des biographies de l'auteur portent l'em- belle plutôt que de la vérité, quoiqu'il ait eu soin qu'il a procédé à son travail avec la plus scrupu- tialité.

C. R.

TABLE

ARTICLES DU CAHIER D'OCTOBRE 1829.

Philologie.

<i>Antatenchi paraphrasibus chaldaicis</i> ; Petermann.....	153
de la poésie hébraïque; Herder et Justi.....	154
ature etc., des Bouddhistes de Népal et Bhot; Hodgson.....	155
sur le Visarga.....	156
Pindare; Genouille.— <i>De Æschyli Choëphoris</i> ; Westrik.....	157
Virgile, traduction; Delestre.....	159
<i>Írstanæ</i> ; Claussen.....	160
du Droit romain; Hænel.....	161
naire en Russie; Stroïeff. 164.— Langue slavonne... 165	
étymologique écossais; Jamieson.....	166
Chippewyans.....	167

Archæologie.

Archeologia; Nibby.....	171
Pompei; Zahn. — Ruines de Pompei. — <i>Signum My-</i>	
ler.....	173
Almadorf; Schneider. — Mémoires de la Société royale	
aires de France; Tom. IX.....	176
terrain. — Atlas des monumens des arts; Al. Leuoir..	177
ts de la Suisse; Dalp. 178. — Inscription sanscrite. 179	

Contrat de donation en Carnataca. — Stèle græco-égyptienne; Peyron. — Inscription romaine de Vicence.....	18
Inscriptions romaines à Rome et à Barcelonne.....	18
Vase gréco-sicilien trouvé à Girgenti; Politi.....	18
Opusculs divers; Avellino.....	18
De Numismate Lucillam referente.....	18
Médailles et pierres gravées, relatives au christianisme; Walsh.....	18
Médailles des Pays-Bas; Onden. — <i>Liber memorandum</i> ; Caley..	18
OEuvre choisie de Canova. — Antiquités mexicaines; Reed....	18
<i>Histoire.</i>	
Épreuves judiciaires chez les Indiens. — Empire des Birmans....	18
Missions protestantes en Asie.....	18
Chute de l'empire turc; Mounst-Eddin. — Les crimes de l'Asie; Marcellin (lisez Marcella).....	18
La Moravie sous les princes Slaves.....	20
Hist. des Allemands; Pfister. — Hist. d'Italie; Leo.....	20
Hist. nationale des Allemands; Gagera.....	20
Lois matrimoniales au temps de Charlemagne; Roehmer.....	20
<i>Chronica Hungarorum</i> ; Endlicher. — Traditions à Fallrum; Hammerstein.....	20
<i>Script. rer. Bohemicarum</i> ; Palacky. — Extraits des manuscrits de la Bibliothèque de Bourgogne; Reiffenberg. — <i>Collectio Synodorum archiepisc. Mechliniensis</i>	20
Hist. d'Angleterre et Hist. romaine, racontées aux petits enfans...	20
Hist. d'Alfred-le-Grand; Turner.....	20
Hist. et antiquités de la Tour de Londres; Bayley.....	21
<i>Glorie della famiglia Medici</i> ; Litta et Moreni.....	21
Précis de l'hist. moderne; Michelet. — Mémoires de St-Simon.....	21
Rétablissement de l'École royale des chartes, à Paris : rapport au Roi et ordonnance.....	21
Hist. de la Confédération américaine; Blunt.....	22
Hist. de l'Amérique d'après Solis et la Véga. — Les Caracas; Diaz..	22
Mémoires du prince de Ligne. — <i>Musées moral</i> ; S. de S.....	22
<i>Mélanges.</i>	
Société des antiquaires de Londres. — — royale asiatique de Londres. 224. — Acad. roy. de Bruxelles. 225. — — de Rouen. — Mélanges bibliographiques sur Lyon. 229. — <i>Biographie</i> ; Shahnawaz. 234. — Cour de Catherine 1 ^{re} . 235. — Écrivains de l'Église gréco-russe. 238. — Absalon. 239. — Bonterweck. 240. — R. H. Lee. 241. — Mémoires de Casanova. 244. — Vie et ouvrages de P. Corneille; Taschereau. 246. — Salon des héros français; Leidenfrost. — <i>Biographie universelle</i> . — — Annuelle. — Bibliothèque de philologie 249. — Catalogue de la bibliothèque de Rennes; Maillot. 250. — École royale des Jeunes de langues. — Voyage de M. Champollion le jeune en Égypte : 14 ^e lettre. 253. <i>Almanacco biografico</i> , 270.	

ERRATA.

Tom. XIII (cahier de septembre 1829), page 123, ligne 39, au lieu de *dans la Charte*, lisez *à son principe*. — Page 124, ligne 32, au lieu de *dut être*, lisez *dut de se voir*.

PARIS. — IMPRIMERIE DE A. FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N^o 24.

LOGIE, ETHNOGRAPHIE ET LINGUISTIQUE.

ETIMOLOGISCHE VERSUCHE, etc. — Essais étymologiques sur la connaissance des antiquités et de la philologie; L. E. HEYD. 1 vol., iv et 148 p. in-8°. Tubingue, 1824; 2 pp. (*Leipzig. Liter. Zeitung*; octob. 1828, p. 1937.)

Le but de l'auteur de cet ouvrage a été d'enrichir la philologie et la grammaire, et d'inspirer aux savans le désir de se livrer à un examen plus approfondi du terrain sur lequel reposent l'histoire primitive, la mythologie et la géographie. Il a émis des opinions bien judicieuses sur la formation et les rapports des langues, et son érudition est dégagée de toute prétention. Nous lui reprocherons seulement d'être quelque peu trop aventuré dans le champ de l'étymologie, et d'avoir dépassé les limites que la raison elle-même a tracées.

L'auteur traite d'abord de la formation des mots; suivant sa méthode, les voyelles dominent dans les mots qui expriment une chose de général et d'indéterminé, et les consonnes dans ceux qui expriment des spécialités ou des particularités. Les espèces de mots ne sont jamais accompagnées que des voyelles ou des voyelles qui ne peuvent qu'ajouter à leur signification; mais, si on voulait exprimer par un seul mot la no-

Philologie, Ethnographie.

87

On connaît assez l'avantage qui dérive de l'étude savante des saintes écritures pour quiconque aspire à la réputation de théologien accompli. Les temps modernes ont fait beaucoup à cet égard, particulièrement en ce qui concerne l'étude des langues; mais il faut convenir que les anciens ont été aussi très-heureux, surtout dans la découverte du vrai sens. Le docteur et professeur Ackermann a su réunir fort habilement, dans la compilation des douze prophètes mineurs, les recherches philologiques et les moyens herméneutiques des temps modernes avec l'étude approfondie des anciens, et a, par conséquent, produit un résultat qui assurément remplira l'attente des connaisseurs. Aussi le libraire éditeur rendra un service important aux théologiens de tous les pays, en publiant un ouvrage dont la partie typographique a reçu ses plus grands soins, et dont le ~~prix~~ est sans doute le plus modique possible.

173. LITERARISCHE NOTIZ UEBER DAS WORT BEDOLA ODER BEDOLACH. — Notice littéraire sur le mot Bedola ou Bedolach de la Genèse II. — 11—12, et nombre XI, 7; par le D^r. J. J. SCHMIDT. Pétersbourg, 1827. (*Leipzig. Literat. Zeitung*; mai 1828, p. 924.)

Quiconque lira attentivement l'histoire de la création d'après Moïse, doutera que le *Bedola*, ou *Bedolach*, qui est rangé dans la catégorie des belles productions minérales du pays de Chawilah, qu'arrose le fleuve Pischon, désigne la résine jaunâtre connue sous le nom de Bdellion. Cependant le passage du livre des nombres, où le *man* est décrit comme ressemblant par la couleur au *Bedola*, semble avoir trait à cette résine.

D'après l'opinion du journal de Leipzig, le mot *Bedola*, ou *Bedolach*, est susceptible de deux sens; dans le livre des nombres il signifie la résine ou gomme à laquelle on compare le *man*, tandis que dans la Genèse, il indique un autre produit précieux, peut-être la pierre d'azur, lapis lazuli.

La pierre d'azur joue un rôle très-important dans la cosmogonie indienne, ainsi que dans celles du Tibet et de la Mongolie, qui dérivent de la première; son nom en sanscrit est Weidurja ou Weidurjah; il est le même dans la langue du Tibet, et son nom mongol, qui est probablement dérivé de ce dernier, est Bedurja. Il est très-facile de trouver dans cette dénomination de la pierre

tout-à-fait spécial. Dans la première classe de mots se trouve le pronom et les autres parties du discours qui ont des rapports intimes avec le pronom; dans la seconde classe l'auteur range les substantifs désignant des objets qui, par leur forme ou par l'idée qu'ils réveillent, frappent l'attention d'une façon tout particulière. Tels sont les hautes montagnes, les grands animaux, les plantes élevées, les dénominations du soleil, des dieux et des choses divines, de roi, de prince, de noble, de maître etc. Les plus grands animaux de l'Europe et de l'Asie sont le cheval, en allemand *Ross*, et le bœuf *Ochs*, gr. *Boû*, la *bos*. *Boûç*, *Boûç* semble avoir été formé de *Boû* et de *ç*, et l'on serait porté à croire que *Boû* est l'expression de l'admiration : la vue de la grandeur. Cependant nous ferons remarquer que *Boû* dériverait de *Boûç*, les mots *βουβρωσις*, *βουλμιαίμια*, *βοδρα* eussent conservé une légère trace du *ç*.

L'auteur démontre, par plusieurs exemples, que la racine *α* se trouve fréquemment dans les noms de dieux, surtout dans ceux que l'on donne à la divinité suprême. Il soutient même que c'est ainsi que l'on a primitivement appelé la divinité. Il prétend que *teseus* et *dexter*, *δεξιός*, ont une origine commune, parce que ces deux mots ont signifié dans l'origine *divin*, du côté des dieux, vers l'Orient. *ἄστος* serait, suivant M. Heyd, un adjectif formé de la racine *α*, qui signifie haut, élevé, et qui pourrait avoir autrefois signifié saint, divin; il s'appuie d'un passage d'une ancienne loi religieuse citée par *Démotène*, dont le sens devient très-clair, dit-il, si l'on admet cette étymologie du mot; mais, s'il avait lu attentivement ce passage, il se serait infailliblement aperçu que *αστη* qui y est opposé à *ξενη*, signifie non pas chaste, pur, mais bien enfant de la ville d'Athènes.

Dans l'appendice qu'il a joint à son ouvrage, M. Heyd traite de ces mots d'Homère II. B' 461. *Ἄσπερ ἐν λιμνῇ κ.τ.λ.*, de l'étymologie du mot *Asie*, et enfin des terminaisons en *ισσα* et *ισσα'* dans les noms de lieux.

C. R.

173. *PROPHETÆ MINORES PERPETUA ANNOTATIONE ILLUSTRATI*,
A D^{no} Petro Four. ACKERMANN, Canon. reg. lateran. In-8°
798 et VIII pp. Vienne, 1829; Volke; et Paris, Treutt
et Würtz.

On connaît assez l'avantage qui dérive de l'étude savante des saintes Écritures pour quiconque aspire à la réputation de théologien accompli. Les temps modernes ont fait beaucoup à cet égard, particulièrement en ce qui concerne l'étude des langues; mais il faut convenir que les anciens ont été aussi très-heureux, surtout dans la découverte du vrai sens. Le docteur et professeur Ackermann a su réunir fort habilement, dans la compilation des douze prophètes mineurs, les recherches philologiques et les moyens herméneutiques des temps modernes avec l'étude approfondie des anciens, et a, par conséquent, produit un résultat qui assurément remplira l'attente des connaisseurs. Aussi le libraire éditeur croit-il rendre un service important aux théologiens de tous les pays, en publiant un ouvrage dont la partie typographique a reçu ses plus grands soins, et dont le prix est sans doute le plus modique possible.

173. LITERARISCHE NOTIZ UEBER DAS WORT BEDOLA ODER BEDOLACH. — Notice littéraire sur le mot Bedola ou Bedolach de la Genèse II. — 11—12, et nombre XI, 7; par le D^r. J. J. SCHMIDT. Pétersbourg, 1827. (*Leipzig. Literat. Zeitung*; mai 1828, p. 924.)

Quiconque lira attentivement l'histoire de la création d'après Moïse, doutera que le *Bedola*, ou *Bedolach*, qui est rangé dans la catégorie des belles productions minérales du pays de Chavilah, qu'arrose le fleuve Pischon, désigne la résine jaunâtre connue sous le nom de Bdellion. Cependant le passage du livre des *nombres*, où le *man* est décrit comme ressemblant par la couleur au *Bedola*, semble avoir trait à cette résine.

D'après l'opinion du journal de Leipzig, le mot *Bedola*, ou *Bedolach*, est susceptible de deux sens; dans le livre des *nombres* il signifie la résine ou gomme à laquelle on compare le *man*, tandis que dans la Genèse, il indique un autre produit précieux, peut-être la pierre d'azur, lapis lazuli.

La pierre d'azur joue un rôle très-important dans la cosmogonie indienne, ainsi que dans celles du Tibet et de la Mongolie, qui dérivent de la première; son nom en sanscrit est *Weidurja* ou *Weidurjah*; il est le même dans la langue du Tibet, et son nom mongol, qui est probablement dérivé de ce dernier, est *Bedurja*. Il est très-facile de trouver dans cette dénomination de la pierre

d'azur, le Bedolach hébreu; car les langues en général, et plus spécialement les langues asiatiques, fournissent tant d'exemples du changement de l'R en L et du N en B, qu'aucun philologue n'en pourrait être choqué.

Les livres bouddhiques nomment principalement quatre des produits précieux du règne minéral, savoir l'or, l'argent, we-durjah et padmaraga (le rubis). D'autres, moins importants, sont ugyu ou gju, marakata ou marakta (l'émeraude), et le cristal. C'est ainsi que, d'après ces mêmes livres, le penchant oriental de la montagne de l'univers et de l'olympé sumeru (que plusieurs prétendent être le haut Tibet et la grande Tatarie), est d'argent; celui du sud, de weidurjah; celui de l'ouest, de padmaraga ou rubis; celui du nord, d'or. Au lieu de rubis ces livres indiquent quelquefois le cristal; c'est ainsi que, d'après ces livres, le principal fleuve oriental ou Ganga (le Gange) coule sur du sable d'argent; celui du sud, c'est-à-dire le Sindhu (l'Indus), sur du sable de Weidurja; celui de l'ouest, ou le Baktsku (dénomination qui lui vient peut-être de Baktra et Tschu qui signifie de *l'eau*, dans la langue du Tibet), sur du sable de cristal; et le principal fleuve septentrional, ou le Sisita, sur du sable d'or. Il est dit de ces quatre fleuves principaux qu'ils prennent tous leur source à une légère distance les uns des autres, et cela aux côtés du lac quadrangulaire Map'am, au milieu duquel croît l'arbre Dochambu (l'arbre des Roses qui a donné son nom à cette partie du monde appelée Dschambudwip), dont les fruits servent de nourriture au serpent (naga) qui habite le lac. Ici, de même que dans la Genèse, nous voyons quatre fleuves sortis d'un réservoir commun; seulement la Genèse n'indique pas la direction du cours de chacun de ces fleuves.

C. R.

174. ASSOCIATION BIBLIQUE DE CALCUTTA.

Le 7^{me} rapport annuel de cette institution expose que, depuis le dernier rapport, 3,368 exemplaires des Saintes-Écritures ou de portions de la Bible ont été distribués par la Société, lesquels joints aux 23,307 qui avaient été mis en circulation durant les années précédentes, donnent un total de 26,675.

Le rapport annonce qu'on a demandé, il y a peu de temps,

rtain nombre de Nouveaux-Testamens en *hindou* personnes respectables de Londres qui parlent, et qui sont zélées pour répandre des idées spirituelles *laskars* qui se rendent dans ce pont. Cette accordée, et 100 exempl. ont été envoyés pour

R.

CIÉTÉ BIBLIQUE DE SLESWIG-HOLSTEIN.

possède une valeur de 4,500 thal. de caractères 3 édit. de la Bible et un Nouveau-Testament; à Bibles ayant une valeur d'environ 4,000 thl. ne, en 1815, elle a répandu dans le pays 48,000 et l'imprimerie qu'elle a établie dans l'Institut muets à Sleswig a aussi expédié un nombre Bibles en pays étrangers et même jusqu'en Amérique qui contient ces détails renferme aussi un de fondation du collège royal à Sérapore et or, près de Calcutta. Ce collège, qui fait partie itution de traductions des missionnaires Carey, ., pourra devenir un établissement scientifique pour les Indes-Orientales. (*Leipzig. Liter.* bre 1828.)

R.

76. SOCIÉTÉ BIBLIQUE DANOISE.

pport de la Société biblique danoise, qui a été cette Société possède en Danemark une valeur, 000 thalers. Depuis l'établissement de la Société 18,000 Bibles et 535,000 N.-T. ont été imprimées des Orphelins. On a vu se former dans le pays 30 Sociétés auxiliaires et affiliées. La Société islandaise, qui a une existence indépendante, a une édition, revue et corrigée, du N.-T. en 1865. (*Ibid.*; p. 1865.)

C. R.

DE LA LANGUE PHÉNICIENNE; par M. DE FORTIA. (*Nouv. journal asiatique*; juin 1828.)

ours, M. de Fortia d'Urban rappelle les divers écrivains de l'antiquité sur l'origine de l'alphabet et que la plupart des lettres grecques furent apportées par Cadmus, et que les autres furent

ajoutées plus tard. M. de Fortia parle ensuite de l'origine des Phéniciens eux-mêmes, qui, suivant certains auteurs, vinrent des bords de la mer Rouge et du golfe Persique. Il finit par rappeler l'existence d'une inscription phénicienne en caractères boustrophédons, qui a été trouvée dans l'île de Malte, et sur laquelle il désire fixer l'attention des savans. R.

178. REPORT OF THE PROCEEDINGS, etc. — Rapport des travaux du Comité de correspondance de la Société asiatique de Londres. Gr. in-4° de 24 p. Londres, 1828.

Dans ce rapport, qui a eu lieu lors de l'assemblée générale de la Société, le 15 mars 1828, sir Alexandre Johnston, président du Comité de correspondance, rend compte des efforts qui ont été faits pour étendre les relations de la Société, et de l'état actuel de ces relations.

Ces relations embrassent à-la-fois les gouvernemens d'Europe et d'Asie, les Compagnies marchandes, les Sociétés littéraires et scientifiques, les simples particuliers qui, par leur crédit ou leurs lumières, peuvent être de quelque utilité à la Société. Voici le tableau en raccourci des faits présentés par M. Johnston.

La Société asiatique de Londres avait formé le projet d'une association d'orientalistes qui se chargeraient de traduire en anglais les ouvrages orientaux relatifs à l'histoire, à la géographie, à la religion, à la philosophie. Le comité écrivit aux universités d'Oxford et de Cambridge pour leur soumettre le plan projeté, et ces deux universités s'empressèrent de l'approuver. Plusieurs professeurs même, entr'autres M. Lee, prirent de traduire les ouvrages écrits dans la langue qu'ils connaissaient. Il restait à se procurer les fonds nécessaires pour le succès d'une entreprise non moins dispendieuse qu'utile, le comité s'adressa à la Compagnie des Indes-Orientales, qui aussitôt accorda une souscription annuelle de cent cinq livres sterl. Cet exemple fut imité par le roi, les princes de la famille royale, plusieurs pairs et membres du parlement. En quelques mois la Société parvint à réunir une somme très-considérable.

Sur ces entrefaites la Société s'occupant, par l'objet de son institution, des mœurs et des usages des nations orientales, avait senti le besoin de s'entourer de toutes les lumières qui tiennent

de près ou de loin à ces sortes de matières. Le comité se mit en rapport avec la Société royale de Londres pour tout ce qui concerne les métaux et les autres substances employées dans l'Inde, soit dans les procédés des arts, soit dans tout autre genre, l'état de la chimie, de la physique, etc. Il s'adressa à la Société de médecine et de botanique pour la description des végétaux et des usages qu'on en fait dans l'Inde; enfin à la Société de mécanique, pour les modèles de machines et autres objets du même genre qu'on pourrait faire venir de l'Asie.

Dans le même temps le comité entretenait une active correspondance avec le gouverneur-général des possessions anglaises dans l'Inde, les gouverneurs particuliers de Bombay, de Madras, de l'Île-de-France et de Ceylan; avec les Sociétés littéraires de Calcutta, Bombay, Madras, Ceylan, etc. Là où il manquait des Sociétés savantes, il cherchait à en établir. Il visait surtout à exciter le zèle des officiers au service de la Compagnie des Indes. Ces officiers, maintenant répandus dans presque tout l'Orient, et ayant en général reçu une éducation soignée, peuvent être d'une grande utilité par la facilité qu'ils ont d'étudier des contrées qui n'ont jamais été décrites.

Les recherches de la Société embrassent toutes les races d'hommes qui se sont établies successivement dans l'Inde et les contrées voisines. Tels sont, outre les indigènes, les Arabes répandus sur les côtes d'Afrique, de l'Inde et de l'Océan indien; les Perses établis dans l'Inde. Pour les peuples indigènes, on ne les étudie pas seulement chez eux, on les suit dans leurs émigrations les plus lointaines, et on les examine mêlés avec les nations étrangères. C'est ainsi qu'on passe en revue les adorateurs de Bouddha, en Tatarie, au Tibet, chez les Birmans, à Siam et jusqu'en Chine.

Si la Société asiatique de Londres est si zélée à se maintenir en relation avec des contrées aussi éloignées, que doit-ce être avec les peuples d'Europe? La Société a des correspondans établis en France, en Espagne, en Italie, en Allemagne et dans le Nord. Tout ce qui est du ressort des sciences orientales est l'objet de ses recherches. Le comité a écrit au gouvernement russe pour rappeler le projet commencé par Catherine II; et consistait à déterminer le langage de toutes les races et de toutes les tribus répandues sur la vaste surface de l'empire russe.

arabe d'Ibn-Batouta, par M. Le
ghans, par M. Dorn; celle de la l
triarche d'Antioche, appelé Ma
D'après la rapidité des ouvrages
croire qu'avant quelques années
mieux dans la littérature orientale

179. EXTRAIT D'UN COMMENTAIRE
VELLE DU VENDIDAD SADÉ, l'un
M. E. BURNOUF. (*Nouveau Jour*
1829.)

Par cet extrait, M. E. Burnouf
vail sur le Vendidad Sadé, dont il
années. Il a pris pour texte un bea
thèque royale qu'il publie au moye
vrage doit former un volume in-fol
mière livraison est en vente. M. E. B.
d'Anquetil Duperron, a eu le bonhe
traduction sanscrite de l'Izeschné, f
par un Parse de l'Inde, nommé Nér
le cas de constater les rapports du
saie de démontrer, sur plusieurs pa
cation qu'il a suivi, et développe l'e
rigé dans sa laborieuse entreprise.

180. DILUVIUM CUM TRIPUS ARSUS M

se dispose à publier les ouvrages suivans :

Grammaire mahratte, à l'usage des naturels : la révision de cet ouvrage est presque achevée ;

Questions et réponses sur la grammaire mahratte ; ouvrage dont la révision n'est pas encore faite ;

Dictionnaire mahratte, à l'usage des naturels ;

Grammaire anglaise et mahratte ;

Dictionnaire anglais-mahratte, et mahratte-anglais ;

Grammaire guzarate, achevée, mais n'ayant pas encore été revue ;

Questions et réponses sur la grammaire guzarate ;

Dictionnaire guzarate, à l'usage des naturels ;

Dictionnaire anglais-guzarate, et guzarate-anglais ;

Et enfin une grammaire guzarate et anglaise.

(*Journal asiatique* ; mars 1828, p. 249.)

182. EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. SENKOVSKI. (*Nouv. Journ. asiat.* ; sept. 1828.)

Dans cette lettre, M. Senkovski, professeur de langues orientales à Saint-Petersbourg, remercie M. Silvestre de Sacy du compte que celui-ci a rendu dans le *Journal des savans du Supplément à l'histoire des Huns et des Mogols*. M. Senkovski admet toutes les observations de M. de Sacy, à l'exception de celle qui concerne le pays de *Kyryn*, contrée que M. de Sacy croyait être la Crimée, et que M. Senkovsky a reconnu plus tard être située du côté du Tibet.

M. Senkovski annonce que l'empereur de Russie, profitant de l'ascendant que ses victoires lui avaient donné sur la Perse, a commencé à se faire livrer plusieurs manuscrits orientaux qui manquent à la Bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg. Non seulement les généraux russes ont reçu ordre de faire un choix dans les bibliothèques des villes persanes soumises par la force des armes, mais l'empereur, par son traité avec le schah, a stipulé la remise de quatre cents ouvrages à son choix, à chercher dans toute l'étendue de la Perse. Déjà au moment où M. Senkovski écrivait, soixante ouvrages précieux avaient été livrés. Trois cents autres avaient été apportés d'Ardebil. Avec ces acquisitions et celles que l'empereur Alexandre avait précédemment faites, la Bibliothèque de Saint-Petersbourg va devenir une des plus riches qui existent.

R.

gner certaines inscriptions arabes qu auxquelles elle convenait. M. Fræh tion à un examen approfondi , fait voi reur, et prouve que l'écriture carmatia

184. RECHERCHES SUR L'ORIGINE DU TULÉ LES MILLE ET UNE NUITS. Même que de l'Académie royale des inscri le 31 juillet 1829; par M. le baron d in-8°. Paris, 1829. (Extrait textuel.)

La littérature orientale n'offre assurément reçu en Europe un accueil plus favorable *Bidpai*, et les contes des *Mille et une Nuits* livre qui ait été traduit dans un plus grand nombre et qui ait eu plus de lecteurs que ces recueils tout le dernier, dont s'est amusée notre jeunesse un âge plus grave et plus sérieux, nous offrent un délassement et un remède contre nous vante l'antiquité et la sagesse des livres et la sententieuse obscurité des livres sacrés et la quence majestueuse et plus qu'humaine épopée de Valmiki, les chants sublimes ou les célestes méditations de Platon; et de l'esprit humain ne saurait rivaliser, s'agit, avec des ~~deux~~

destructifs des siècles : sa patrie primitive est connue, on pourrait croire que la date de sa composition remonte à l'origine des temps historiques. Il y a plus de douze siècles qu'un puissant monarque de la Perse prodiguit ses trésors pour le dérober à l'Inde, dont les souverains le conservaient avec une religieuse jalousie, comme l'un des plus précieux et des plus antiques joyaux de leur couronne. Et depuis ce temps, partout où la connaissance en est parvenue, dans l'Asie comme en Europe, il a été accueilli avec le même empressement par les savans et par le vulgaire, par les hommes de toutes les croyances, hébreux, chrétiens ou musulmans. Dans les plus beaux siècles de la littérature de l'Europe, des écrivains célèbres n'ont point dédaigné de lui emprunter quelques apologues, et de s'enrichir de ses débris. Ajoutons qu'à bien des égards, les Fables de Béchpai ne sont point indignes de l'attention du philosophe, du moraliste, et même de l'homme d'État.

L'autre livre, les *Mille et une Nuits*, sans avoir jamais occupé une place distinguée dans la littérature de l'Orient ; incapable même, par le style dans lequel il est écrit, de prendre rang entre les modèles de l'éloquence et du bon goût ; inconnu parmi nous jusqu'au siècle qui a précédé celui où nous vivons ; n'offrant aucun but moral ou philosophique ; content, enfin, uniquement pour le plaisir de conter, a, en quelques années, rempli l'Europe de sa renommée. Son succès, croissant de jour en jour, n'a rien souffert des caprices de la mode, ni du changement de nos habitudes. Le drame de Schiller a pu supplanter la tragédie surannée de Sophocle et de Corneille ; un déluge d'indigestes souvenirs, ou frivoles, pour ne rien dire de plus, recueillis et rédigés sous l'influence des passions, imposer silence à l'impartiale et sévère muse de l'histoire ; la science des lois de Montesquieu, l'art des Sully et des Colbert, devenir le domaine de tous, et désormais sans mystères, remplir, dans nos écrits comme dans nos salons, l'enjouement et la gaieté : les *Mille et une Nuits* ont toujours eu des éditeurs et des lecteurs, et l'on n'a jamais cessé de redemander à l'Orient ce qui manquait à cette longue suite de contes. Bien plus, leur charme magique a servi d'escorte et de convoi à une prodigieuse importation de marchandises de contrebande, sans que les

l'origine des *Mille et une Nuits*, et de cet autre recueil d'apologues, une hannon cependant n'a été mise en avant quées. Elle ne s'était présentée ni à Galfait connaître en Europe les *Mille et* membres de l'Académie qui, pour se du sérieux, a enrichi de deux volumes de tion qu'il en a donnée en 1806. Le pre son épître dédicatoire à M^{me} la marqu Guillerague, avait attribué tout simple *teur arabe inconnu*. M. Caussin de Perce chercher l'origine dans des âges reculés, leur donner tout au plus trois à quatre quoiqu'on puisse élever des doutes légitim de fondement à son opinion, il faut reco rait être justifiée, ne fût-ce que par le st sairement assez moderne dans lequel l'est écrit. Ce n'est que depuis une vingtai savans, l'un Français, l'autre Autrichien, trouvé des preuves incontestables de la *Mille et une Nuits*, et en même temps s en attribuer la première rédaction à l'Ir Perse, antérieurement à la soumission de cesseurs de Mahomet. M. Langlès, dont plus ordinairement pour objet *l'Inde et*

aux scientifiques lui en ont fourni l'occasion, de revenir à la question, et de développer les argumens sur lesquels repose cette double assertion.

M. Langlès avait présenté d'une manière assez superficielle quelques-unes des raisons qu'il alléguait en faveur de son système. Il avait répondu encore plus faiblement aux objections qu'il sentait bien que ce système était susceptible. Un nouvel examen de sa traduction des *Mille et une Nuits*, entraîné sans doute par l'autorité de celui dont il était le disciple et l'admirateur, voulut suppléer au silence de M. Langlès, et il a prétendu que ces contes mêmes fournissaient des preuves intrinsèques de leur origine étrangère aux Arabes. Et, d'un autre côté, M. de Langlès, qui ne pouvait ni ne voulait se dissimuler les objections qui naissent en foule contre l'opinion qu'il défendait, s'est efforcé d'atténuer ces objections à force de concessions ; mais s'il nous soit permis de le dire avec franchise, il nous paraît qu'en abandonnant ainsi toutes les avenues et les ouvertures extérieures de la place qu'il avait à défendre, il s'est mis dans l'état d'obtenir une capitulation honorable, telle qu'on ne peut s'attendre à l'accorder à ses talens si distingués et à sa haute renommée.

Il me j'ai le plus grand intérêt à être court, et que d'ailleurs il ne s'agit que d'affaires qu'aux opinions et non aux personnes, je vais présenter en un seul résumé les preuves qu'on fait valoir en faveur des Arabes l'honneur d'être les inventeurs de ce cycle mythologique ou plutôt romanesque, et pour reporter l'origine à une époque antérieure à l'islamisme.

Le premier argument, et j'oserais dire le seul qui ait réellement quelque valeur et qui mérite une réfutation sérieuse, se trouve dans un passage remarquable d'un historien arabe, justement célèbre, qui écrivait, comme on n'en peut douter, vers l'an 336 de l'ère mahométane, 947 de Jésus-Christ. Dans ce passage, l'auteur se contente de donner ici la substance, Masoudi, c'est le nom de cet historien, parlant des récits merveilleux qui avaient cours de son temps sur certains monumens et certains personnages appartenant à l'histoire des Arabes avant Mahomet, assure, dans l'opinion de quelques personnes, ce sont là au plus des fables et de récits romanesques, semblables à ceux qu'on trouve traduits, dit-il, des langues persane, indienne et grec-

que, tels par exemple que le livre intitulé *les Mille Contes* ajoute-t-il, le livre qu'on appelle communément *les Mille et une Nuits* et qui contient l'histoire du roi, du visir, de la fille du roi et de la nourrice de celle-ci; les noms de ces femmes sont *et Dinarzad*.

Il y a entre les divers manuscrits de l'ouvrage d'où est tiré, quelques différences qu'il est nécessaire de réserver.

Au lieu de : *c'est le livre qu'on appelle communément les Mille et une Nuits*, on lit dans quelques exemplaires : *les Mille et une Nuits* et au lieu de *l'histoire du visir, de sa fille et de la nourrice de celle-ci*, les autres exemplaires portent : *l'histoire du visir et de ses deux filles*.

A l'appui de ce passage de Masoudi, on observe que les khalifes Haroun-Alraschid et ses deux fils Amin et Moutasim vers la fin du huitième et le commencement du neuvième de notre ère, la littérature des Arabes s'enrichit de la lecture d'un grand nombre d'ouvrages étrangers, grecs, persans et indiens.

Passant aux preuves intrinsèques que fournissent, dit-on, les *Mille et une Nuits* de leur origine indienne et persane, on fait observer que l'intervention des génies, qui figurent si souvent dans ce recueil de contes, caractérise une source indienne. C'est, dit-on, au système théologique de l'Inde qu'appartiennent ces êtres fantastiques, inférieurs aux dieux, et à toutes les fragilités de l'espèce humaine, sans toutefois un corps capable de tomber sous nos sens. C'est dans l'Inde qu'il faut chercher ces êtres d'une nature mystérieuse, les génies malfaisans qui n'emploient leur pouvoir surnaturel au détriment de l'homme, et les bonnes fées dont il ne peut point en vain l'assistance.

De plus, c'est encore à l'Inde qu'appartiennent certains contes sur lesquels se fonde l'intrigue de ces récits, et qu'en conséquence le traducteur arabe n'a pas pu totalement effacer et substituer les mœurs de son pays aux mœurs indiennes.

Les noms mêmes des principaux personnages qui figurent dans l'aventure qui sert de cadre à cette multitude de contes, s'ils ne sont pas indiens, ont pour patrie la Perse ancienne; il est naturel d'en conclure que c'est par l'intermédiaire

Persans que la littérature arabe s'est enrichie de ce produit étranger.

Enfin, on assure que, si l'on voulait en prendre la peine, on ferait voir aisément que, malgré tous les efforts du traducteur arabe, il est encore resté dans ces contes une multitude de traits qui rappellent les productions, la topographie et la zoologie de l'Hindoustan, ou de l'île de Ceylan, ou des îles de l'archipel indien; mais il faut que le lecteur se contente de cette assertion générale, puisqu'on a cru inutile de la justifier par aucun exemple.

Ces argumens, malgré la confiance avec laquelle ils sont présentés, laissent cependant apercevoir l'endroit faible du système. On a prévu l'objection que ferait naître à chaque page le tableau de la religion, des coutumes, des lois, des mœurs, du luxe, de l'étiquette des cours de Bagdad ou du Caire, et au lieu de la discuter et de se mesurer corps à corps avec un adversaire si redoutable, on a espéré lui échapper, en mettant tout cela sur le compte du traducteur arabe. Cependant il ne fallait que lire quelques pages des *Mille et une Nuits* pour sentir que l'objection n'était pas si méprisable que les auteurs de ce système feignaient de le croire. Aussi le savant allemand, qui n'a point voulu devoir son triomphe à une retraite précipitée, a-t-il employé, pour arracher aux adversaires de son système une arme si formidable, d'adroites concessions. D'abord il a un peu rapproché la patrie de ces contes, qui furent, suivant lui, composés pour l'amusement d'un roi de la Perse orientale. Ensuite il admet que ce recueil, en passant, d'âge en âge, par les mains de plusieurs écrivains arabes, a été surchargé d'un grand nombre de pièces d'origine arabe, et de toute sorte de formes et de couleurs. Au milieu de cet assemblage si hétérogène de nouvelles, de contes et d'anecdotes, de diverses époques et de différens styles, l'ancien fond des *Mille et une Nuits* s'est trouvé réduit à n'être que la plus petite partie du recueil. Des ouvrages anciens, originaires de la Perse ou de l'Inde, mais tout-à-fait étrangers aux *Mille et une Nuits*, y ont été intercalés. Ce n'est pas tout : ce qu'elles contiennent de matériaux plus récents et d'origine purement arabe, est encore incomparablement plus grand. Les nouvelles dans lesquelles le khalife Haroun, le contemporain de Charlemagne, joue un si grand rôle, ne peuvent

y avoir été ajoutées que deux siècles au moins après la mort de ce prince, puisque le narrateur en parle comme d'une époque passée depuis long-temps. Ailleurs il est fait une mention expresse d'un sultan égyptien dont le règne répond à la seconde moitié du treizième siècle de l'ère chrétienne, d'où il résulte, toujours suivant M. de Hammer, que le dernier remaniement ou la dernière édition du recueil ne peut pas être portée à une époque plus reculée que le commencement du quatorzième siècle. Plusieurs anecdotes qui s'y trouvent mêlées sont même évidemment d'une époque encore plus rapprochée. « Si donc, conclut ce savant, on ne saurait déterminer que d'une manière vague la date de la rédaction arabe des *Mille et une Nuits*, on peut indiquer avec bien plus de précision l'Égypte comme la patrie de cette édition augmentée et retouchée, car les mœurs, les usages, les circonstances locales, la langue, tout, en un mot, d'un bout à l'autre de l'ouvrage, porte l'empreinte de ce pays. »

Après de tels aveux, est-il besoin de réfuter un système dont on a cherché à couvrir la faiblesse par de si larges concessions? Ne suis-je pas autorisé à demander ce que sont donc devenus ces contes indiens ou persans qui faisaient le fond de l'ouvrage original, et qui, pour remplir mille nuits, devaient nécessairement former un recueil au moins égal à celui que nous connaissons, surtout si, comme tous les critiques en tombent d'accord, les *Sept Voyages de Sindbad le marin* et l'histoire du roi, de son fils, de la mardre et des sept visirs, sont des interpolations tout-à-fait étrangères aux *Mille et une Nuits*? Qu'on ait augmenté et même surchargé une pareille collection, où il y a bien des matières de mauvais aloi mêlées à des métaux précieux, on le conçoit facilement. Mais que d'un recueil qui, à la plus brillante époque de la littérature musulmane, aurait été jugé digne d'être traduit de l'indien ou du persan en arabe, on ait peu à peu éliminé tout ce qui faisait le fond de l'ouvrage, pour y substituer des contes souvent insipides, tels que celui de la *belle Teweddond*, et quelques autres dont les nouveaux éditeurs n'ont pas craint de se servir pour arriver au nombre indiqué par le titre du recueil, voilà ce qui est tout-à-fait paradoxal. Encore, du moins, si la peinture des mœurs, des opinions, des usages, nous ramenait de temps à autre à une épo-

érieure à l'islamisme ; si, comme on l'a avancé contre évidence et sans essayer de le prouver, les scènes de la le règne animal ou végétal, les accidens géographiques sphériques, nous transportaient nécessairement hors rées musulmanes, nous pourrions croire que, par des ns ou des interpolations maladroites, des plagiaires e seraient fait honneur des fruits du génie persan ou Mais on n'a pas cette ressource. On est contraint d'a- ae les mœurs, les usages, les circonstances locales, tout, ut à l'autrè de l'ouvrage, porte l'empreinte de l'Égypte. eut-être le style, la pureté du langage, la richesse des nous autoriseront-ils à rapporter la composition de ce à une époque antérieure à la décadence de la littérature Arabes. Rien de tout cela : l'ouvrage est écrit dans un vulgaire, dans un style qui montre toutes les traces cadence, et trahit une rédaction moderne dont l'É- t la patrie. Et, malgré tout cela, on persiste à soutenir oudi, qui écrivait il y a près de neuf siècles, trente ou e ans avant la fondation du Caire, dont il est souvent tion dans ces contes, a connu ce recueil, et en a parlé. ne foi, que penser d'une semblable assertion ?

royant pas devoir me contenter de l'argument tiré des de ceux que je combats, j'ai recueilli et mis sous les l'Académie une multitude de passages que je dois sup- aujourd'hui : il me suffit de dire qu'ils fournissent des directes et en grand nombre, que presque tous les ac- ces contes sont des musulmans ; que la scène des évé- est le plus souvent sur les bords du Tigre, de l'Euphrate il ; que les sciences réelles ou fantastiques dont il y est , sont celles dont les Arabes se font honneur ; que les ont ceux de la mythologie arabe, modifiés par les pré- musulmans, et toujours tremblans au seul nom de Salo- ie les religions connues de l'auteur ne sont jamais autres misme, le christianisme, le judaïsme et le magisme ; u'on y parle de Moïse, de David, d'Asaf, personnages arfaitement inconnus aux sages de l'Inde et de la Perse, ntroduction du mahométisme dans ces contrées. A-t-on à des opérations magiques ? On y emploie le *nom inef-* nprunt évidemment fait aux Juifs, et des instrumens

la Chine, ou des contrées situées
contrent dans les *Mille et une N*
ce qui prouve que l'auteur n'était
qu'il n'était Chinois. N'est-il pa
dans le conte qui sert de cadre
noms persans, qu'il n'a mis en
tares, et des acteurs de ces mén
placé quelquefois ses personnage
Caschgar et Samarcande, que po
les transportant loin des contrées
se donner ainsi plus de liberté de
gré, sans d'ailleurs se mettre en p
ménager les vraisemblances? Pou
l'ogresse de la quinzième nuit, q
prince égaré dans le désert pour le
qu'un de ces êtres malfaisans que le
dit, pour tromper celui dont elle ve
roi des Indes. Certes, si ce conte en
se serait dite princesse de la Chine
arabe ou d'un roi de Syrie.

Maintenant il est naturel qu'on n
du passage de Masoudi. J'observe d'
altéré, puisqu'il offre deux variantes
teste point que cet historien n'ait con
tulé *les Mille Contes*, et que ce

me paraisse très-suspecte. Quant à ces mots : *et livre qu'on appelle les Mille Nuits*, peut-être bien ne s'agit-il que d'une interpolation, toutefois je consens encore à les attribuer à Masoudi ; mais ce que je regarde comme certain, c'est que Masoudi a écrit *les Mille Nuits*, et non *les Mille et une Nuits*. Cette nuit de plus est assurément due aux copistes, et que ce passage devait s'appliquer aux *Mille et une Nuits* qu'ils connaissaient, et je pense que c'est par la même raison qu'ils auront substitué *les deux filles du visir*, à ce que Masoudi avait dit : *la fille du visir et la nourrice de celle-ci*. Et, en passant, il eût été bien plus convenable, sur les mœurs de l'Orient, que la fille du visir, tandis qu'elle tagait la couche du roi, eût auprès d'elle une duègne ou une eunuque. Tout ce qu'on peut conclure du texte de Masoudi, c'est qu'il a existé sous le nom de *Mille Contes* un livre persan ou indien, puis traduit en arabe, que nous ne connaissons pas, et duquel peut-être l'auteur des *Mille Nuits* aura emprunté les noms de ses principaux person-

nage. Je terminerai par un simple exposé, dégagé de toute discussion, ce qu'on peut dire, suivant moi, de plus vraisemblable sur l'histoire du livre qui a été l'objet de ces recherches. Il paraît qu'il a été originairement écrit en Syrie, et dans un dialecte vulgaire ; qu'il n'a jamais été achevé par son auteur, ou que la mort l'en ait empêché, ou par toute autre raison ; que, par suite, les copistes ont cherché à le compléter, soit en ajoutant des nouvelles qui étaient déjà connues, mais qui n'étaient pas à ce recueil, comme les *Voyages de Sindbad*, et le *Livre des Sept Visirs*, soit en en composant de nouvelles avec plus ou moins de talent, et que de là naît la grande variété qu'on a observée entre les divers manuscrits de ce recueil ; que telle est aussi la raison pour laquelle les auteurs ne sont point d'accord sur le dénouement, dont il y a dix ou douze récits très-différents ; que les contes ajoutés l'ont été à différentes époques et peut-être en diverses contrées, soit en Égypte ; enfin, que la seule chose qu'on puisse conclure avec beaucoup de vraisemblance, sur l'époque de la composition de ce livre, c'est qu'il n'est pas fort ancien, comme on le croit, mais que toutefois,

lorsqu'il a été rédigé, on ne connaissait point encore l'usage du tabac et du café, puisqu'il n'y en est fait aucune mention car l'auteur ne montre pas assez de respect pour les vraisemblances, pour qu'on puisse supposer qu'il aurait évité de faire présenter à ses personnages des pipes ou des tasses de café, afin de ne pas compromettre l'honneur de ses récits par quelques légers anachronismes. Cette observation reporterait la composition de ce recueil au moins au milieu du neuvième siècle de l'égire, et il compterait ainsi environ quatre cents ans d'existence.

185. *SCHARKAN*, CONTE ARABE, suivi de quelques anecdotes curieuses, traduit par M. ASSELAN RICHE. In-12. de 240 p.; prix, 3 fr. Paris, 1829; Dondey Dupré.

En annonçant dernièrement un recueil des contes traduits de l'arabe par M. Marcel, nous disions que la mine des contes orientaux était loin d'être épuisée; mais que nous doutions qu'on en tirât jamais rien qui pût égaler les Mille et une Nuits, encore moins les faire oublier. Le conte que nous sommes chargés d'annoncer aujourd'hui aux lecteurs du *Bulletin*, ne nous fera pas changer d'opinion, quoiqu'il soit plus intéressant que la plupart de ceux, en très-grand nombre, que différents orientalistes ont traduits depuis Galland. Le traducteur ne nous dit rien sur l'auteur de l'ouvrage manuscrit qu'il a rendu en français, ni sur sa date du moins présumée. Quoi qu'il en soit, ce conte, dont la scène paraît se passer dans la première moitié du 15^e siècle, avant la prise de Constantinople par les Musulmans, offre une série d'événemens dans le goût de ceux qui sont décrits dans les poèmes qui parurent en Europe au 16^e siècle; aussi serait-il curieux de faire des recherches, pour savoir si l'auteur arabe a eu connaissance de la *Jérusalem délivrée* et des *Roland furieux*, ou si le même goût a produit à la même époque le même genre de composition.

La multitude des événemens qui se pressent dans le conte de *Scharkan* nous empêche d'en donner l'analyse. Comme nous n'avons pas le texte sous les yeux, nous ne pouvons nous assurer si la traduction est toujours bien fidèle; mais le Cheik Mohammed Dachtouty (un des jeunes Égyptiens envoyés en France par le Pacha d'Égypte) qui a lu l'original et la tra-

on, nous assure qu'elle est fort exacte, et que le traducteur est d'autant plus louable que l'original est généralement difficile à entendre.

Il suit à la suite du Conte sept anecdotes traduites aussi de persan, dont quelques-unes étaient déjà connues à la vérité, mais qui sont toutes intéressantes et morales.

Le traducteur de ces différens morceaux est un des nombreux aux à qui l'expédition d'Égypte a donné la France pour la patrie. Son double nom indique à-la-fois son origine persane et le passage de sa famille en Perse. Asselan, en effet, est un persan qui signifie *lion*, et Riche un mot persan qui signifie *riche*. M. Asselan-Riche est du très-petit nombre des réfugiés persans qui, secouant la paresse orientale, se sont appliqués à apprendre leur propre langue, et se sont ainsi mis à même de traduire les bons auteurs, aussi intelligibles aux autres que le sont nos lecteurs ordinaires les écrits du moyen âge. Nous le remercions digne de l'intérêt des savans par son amour pour l'éducation et son désir d'utiliser ses connaissances. Il ne se bornera pas sans doute à ce premier travail; mais il s'empressera de nous offrir des traductions plus importantes qui permettront de le connaître parmi les orientalistes distingués de l'Europe. G. T.

GRADUS, etc. — Gradus grec, ou Dictionnaire prosodique grec-latin-anglais, contenant l'explication, en latin et en anglais, de tous les mots qui se rencontrent dans les poètes grecs, depuis l'époque la plus reculée jusqu'au temps de Démétrius-Philadelphe; avec la quantité sur chaque syllabe; par J. BRASSE. In-8°. Londres, 1828; Baldwin.

L'objet principal de l'auteur a été principalement d'offrir aux étudiants un manuel portatif de versification grecque. Il a toujours soin de donner un exemple à l'appui de la quantité qu'il donne à chaque mot. Il déclare avoir examiné scrupuleusement le texte des poètes qui lui servent d'autorité et s'être attaché à ne donner que des épithètes et des phrases légitimées par l'usage, et à ne pas donner aux vers une tournure poétique. M. Brasse a fait usage du *Thesaurus* de Morell; composition et de recherches, fruit d'un travail immense, mais qui ne peut être, pour les jeunes étudiants, d'un usage aussi général que le *Gradus grec*. Au reste, un exemple fera voir que cet ouvrage n'est qu'une imitation du *Gradus ad Parnassum*, mis

entre les mains des écoliers que l'on exerce au travail fort peu utile de la versification latine. Ἀγάλμα, ατος το. Subst. (*ornamentum, statua*) *an ornament, a statue, an offering or consecrated gift, an image* : Ἰππους ἀγάλμα τῇ; ὑπερπλούτου χλιδῆς. P. V. 475. Syn. Κέσμος, κυδός, εἰδωλον, ξυανον, ἀναθήμα, εἶκον, βρέτας, δαίδαμα, μνημείον. Epith. χρύσειον, αἶνον, μαρμαρέον, φαινόν, χρυσεύκων, ἱερὸν, αἰγλήεν, ἱεθλον, θυμείγεις. W.

187. DE νόσῳ θηλείᾳ, APUD HERODOTUM PROLUSIO JENKINSII — Dissert. du D^r C. G. SKART. 84 p. in-4°. Jena 1827 = Croker. (*Leipsig. Liter. Zeitung*; septembre 1828, p. 1760.)

Dans le 7^e siècle avant l'ère chrétienne, lorsque les Scythes, après avoir ravagé une grande partie de l'Asie, arrivèrent à Ascalon et pillèrent le temple de Vénus Uranie, cette déesse ; ainsi que le rapporte Hérodote, leur envoya, pour les punir, la maladie des femmes qui, depuis, s'est maintenue chez eux parmi les Énarés.

Cette maladie a été souvent étudiée, mais personne n'en a encore mieux approfondi la nature que l'auteur de la dissertation que nous annonçons en tête de cet article. Il a comparé l'opinion qu'Hippocrate a émise sur cette maladie, avec tous les passages des auteurs anciens qui en font mention. Un nouvel examen lui a démontré que la maladie avait consisté en une incapacité absolue de procréer, et que la perte de la barbe et des forces physiques en avait été la suite. Il a cité la remarque que Larréy a faite de l'incapacité de procréer, dont les Français furent atteints en Égypte, non pour avoir pillé le temple de Vénus Uranie, mais pour avoir trop sacrifié à cette déesse. Nous sommes surpris que l'auteur ait passé sous silence les rapports si dignes de foi que Pallas, Georgi et Lesseps ont faits sur des maladies analogues qu'ils ont observées chez des peuplades nomades de la Sibérie, et se soit borné à citer à cet égard M. Reineggs et J. Klaproth, qui ne méritent pas la même confiance.

C. R.

188. ΕΚΠΟΘΕΩΝΤΟΣ ΑΠΟΚΡΗΜΜΟΝΕΥΜΑΤΑ. — Reconnovit et illustravit G. A. HEKST. 1 vol. de xii et 366 p. in-8°. Halle en Saxe, 1827; Anton.

ΕΠΙΤΡΑΧΕΥ ΠΟΛΙΤΕΙΩΝ ΤΑ ΣΩΖΟΜΕΝΑ. — *Aristotelis rerum
arum reliquiae*. Collegit, illustravit atque prolegomena
C. A. NEUMANN. I vol. VI et 166 p. in-8°. Heidelberg
re, 1827; Oswald. (*Allg. Jena. Liter. Zeitung*; juillet
p. 131.)

umann mérite des éloges pour avoir réuni les fragmens
de la politique d'Aristote, et pour les avoir commentés.
té avec talent, dans des prolégomènes, divers sujets qui
taux écrits politiques d'Aristote. Nous regrettons d'au-
s vivement qu'il soit sorti du cercle qu'il s'était tracé, et
surchargés ses prolégomènes d'un bagage inutile. C'est ainsi
arant à la page 1^{re} des penchans divers qui gouvernent
mes, et portent les uns vers les choses du ciel, et les
vers les choses de la terre, il affirme que la tendance de
niers n'est point blâmable, puis il définit l'homme un
sociable, et trouve dans la sociabilité de l'homme la
e l'origine des sociétés. Il ajoute que les hommes ne
vivre *nisi adsit* αἰκίων πλῆθος καὶ χώρας καὶ κτημάτων αὐταρκείας
αὐ ζῆν, et que la diversité des facultés physiques et
tuelles, ainsi que des religions, produit une félicité d'une
particulière, qui amène la diversité des états. De quelle
euvent être ces notions générales qui n'ont pas même le
le la nouveauté?

ouve à la page 21 une désignation très-intéressante des
des grecs dont les ouvrages ont été perdus. L'auteur juge
vérité le style de la politique d'Aristote; il le trouve ob-
ffus, embarrassé. Ces reproches paraissent hasardés à
si réfléchiront que les ouvrages d'Aristote ne sont par-
usqu'à nous que dans un état bien imparfait.

t au mérite de l'ouvrage en lui-même, M. Neumann
e c'est une production incomplète, et donne des preuves
i de son opinion; il croit que suivant l'usage des an-
ristote avait extrait d'ouvrages qu'il avait lus, les maxi-
les principes de sa politique; mais le commencement
e cet ouvrage, dans lequel le philosophe de Stagyre parle
gine et des élémens constitutifs des sociétés, ne prouve-
qu'il avait l'intention de faire un ouvrage systématique?
oi ce début, si son livre avait dû être un résumé d'un
e plus historique que politique?

Après avoir présenté des remarques pleines d'intérêt écrits d'Aristote qui ont été perdus, M. Neumann cherche à découvrir quel était le contenu de l'ouvrage intitulé *παρα πολιων*. Mais comme les fragmens encore existans de cet ouvrage sont tout-à-fait insignifiants, on ne peut avoir égard que des conjectures. Toutefois, l'auteur nous semble parfaitement réfuté les opinions de Valesius, de Buhner et Grotius sur ce point.

L'ordre dans lequel il a disposé les fragmens de la part d'Aristote est très-heureux. Les états sont rangés suivant l'alphabétique, et le même ordre est répété relativement aux fragmens concernant chaque état en particulier. Les notes explicatives du texte sont pleines d'érudition, et le style général correct. C. I

190. APPARATUS CRITICUS AD ARISTOPHANEM. Digessit et codicum ab T. Bekkero collatorum auxit C. Passow. — aussi sous le titre: Adnotatio Critica in Aristophani auctore C. Passow. In-8° de XII et 116 p. Leipzig Teubner.

191. LES NOCES DE PÉLÉE ET DE THÉTIS, poème de Catulle traduit en vers français par M. SERVAN DE SUGNY. Lyon, 1829; imprim. de Idt. Paris; Blosse.

M. de Servan de Sugny, à qui nous devons déjà une excellente traduction de Théocrite, publie aujourd'hui la traduction des *Noces de Thétis et de Pélée*, le plus important, et peut-être le plus beau des poèmes de Catulle, qui soient parvenus jusqu'à nous. Il ne faut pas s'étonner que l'auteur, nourri du Théocrite, ait été entraîné à reproduire cet ouvrage de qui souvent se plaît à imiter le poète sicilien, comme bien observé Walcknaer (1).

Dans cette nouvelle production on retrouve tout le talent de M. de Sugny; cette douceur de poésie, cette élégance facile, harmonieuse que j'avais déjà remarquées dans la traduction de Théocrite (2); et qui assure une place distinguée parmi nos écrivains à ce poète aimable et gracieux.

(1) Voyez l'édition de Théocrite donnée par Walcknaer, Lugdunum, 1773, p. 311, 391, 406, etc., etc.

(2) Voyez le *Bulletin* du mois de mars 1829, p. 329.

M. de Sugny a donné deux tirages de sa traduction, et le second tirage, il faut le dire, n'a eu d'autre but que de faire droit à quelques observations que l'auteur, trop scrupuleux peut-être, a trouvées justes. Ainsi, dans la première version, ce passage du poète latin.

..... Virtus

Eripit invito mihi te, quoi languida nondum

Lumina sum gnati cara saturata figura (v. 218-20)

était ainsi rendu :

Toi que je dois quitter quand mes yeux satisfaits,

Quand mon cœur paternel a retrouvé tes traits.

Il n'est point question dans l'original du *cœur paternel*, qui, après ces mots : *mes yeux satisfaits*, étaient un véritable pléonasm. M. de Sugny a donc cru devoir substituer à sa première version, cette phrase plus conforme au modèle,

Quand mes regards, hélas ! à peine satisfaits

d'un fils que j'idolâtre ont retrouvé les traits.

Ailleurs pour rendre ce vers de Catulle,

Prospicit, et magnis curarum fluctuat undis (v. 61),

L'auteur avait dit :

Ces regards éperdus poursuivent le héros,

Et l'ennui dans son cœur a déchainé les flots.

Cette image produit un mauvais effet dans notre langue, et ne rend qu'imparfaitement celle du latin. L'auteur a cru devoir la remplacer ainsi,

Son regard sur les mers s'égare, et les soucis

Entre mille tourmens font flotter ses esprits.

L'expression *flotter*, qui rend le *fluctuat* latin, suffit pour indiquer la métaphore. Les Grecs ont employé le verbe *κυμαίνω* dans le même sens; l'auteur d'Héro et Léandre a dit :

Ἰστατο κυμαίνουσα πολυκλαύτοιςι μέριμναις (v. 332.)

Je n'ai cité ces deux corrections que pour faire voir combien

M. Servan de Sugny travaillait consciencieusement. C'est un bel exemple à suivre.

Maintenant *pro captu lectoris*, qu'il me soit permis de choisir quelques vers dans la brillante poésie du traducteur. J'ouvre au hasard, et je transcris; c'est l'instant où chacun apporte des présens aux jeunes époux,

Bientôt dans le palais, le superbe Chiron

Arrive en apportant les tributs du vallon;

...palmes, par les bois moli
Et par les doctes sœurs dignes
Il apporte l'ormeau, le superb
Le platane mouvant, le tendre
Le frêne, le cyprès dont l'orgu
S'élève dans les airs pour brave
Par ses efforts nerveux, leurs l
Enlacés, arrondis, façonnés en
Embrassent le palais dans leur v
Et tout le vestibule est voilé de
Ces vers, qui justifient nos éloges,
toute la traduction de ce charmant l

192. BIBLIOTHÈQUE LATINE-FRANÇAISE
de S. A. R. Mgr. le Dauphin; par
26^e et 27^e livraisons; 3 vol. in-8^o.

Ces 3 livraisons de la vaste et belle
mée par M. Panckoucke se forment
toire naturelle de Pline, du premier d
Quintilien, et du premier des œuvres
Pline que nous annonçons contient l
nouvelle traduction de Quintilien est
bureau au ministère de l'intérieur, déjà
littéraire. Le frontispice du Tome I^{er} de
traducteurs du célèbre orateur latin, c
reconnu, et qui ont été

paraître, renferme les Discours pour Sextus Roscius d'Amérie, pour Publius Quintius, pour Roscius le comédien, et contre Q. Cecilius: avec sommaires, notes et dissertations; plus, un discours remarquable sur les Verrines, prononcé au collège de France par feu Gueroult à l'ouverture de la première année du cours d'éloquence latine.

E. C. D. A.

193. L. ANNAE SENECAE PARS 3^a, sive opera tragica quæ ad parlissimos codices nondum collatos recensuit novisque commentariis illustravit J. PIERROT. Vol. 1^{er}, in-8° de 41 feuilles 3/8. Paris, 1819; chez M. Lemaire, rue des Quatre-Fils, n° 18, au Marais.

194. DICTYS DE CRÈTE.

Le 20 mai 1828, le conseiller privé Niebuhr fit l'examen en séance publique des mémoires qu'on lui avait envoyés sur le Dictys de Crète, sujet qu'il avait mis au concours l'année précédente. Il adjugea ce prix à M. A. Dederich de Bonn. Le sujet de prix proposé cette année par M. Niebuhr est une géographie de l'empire romain, tel qu'il était du temps de l'empereur Justinien, et une carte qui pourra être jointe à l'édition des auteurs Byzantins, qui s'imprime à Bonn. (*Leipzig. Liter. Zeitung*; septembre 1828, p. 1761.)

C. R.

195. VIADOMOSC' O PIERWIASTKOWEY UPRAWIE CERKIEWNEGO I RUSKIEGO IENZYKA, etc.—Notices sur les commencemens de la langue liturgique et russe; par Jean ALEXANDROWSKI, prof. de littérature et histoire russe, au lycée de Krzémieniec. Traduit du russe. (*Dziennick Warszawski*, oct. 1827.)

Cet ouvrage savant, que nous citons entre tant d'autres, établit de la manière la plus précise la différence qu'il faut mettre entre la langue russe, liturgique, ou l'ancien slavon; et le russe moderne, corrompu par les dialectes des Tatars-Mongols.

« La vraie civilisation chez les Polonais et les Russes, dit le journal de Varsovie, commence à l'époque où ils reçurent la religion chrétienne. Mieczyslaw et Wlodzimierz (Vladimir) ont introduit dans le même siècle, la religion de Jésus-Christ, le premier chez les Polonais et le dernier chez les Russes. Ceux-ci ayant reçu des Grecs les principes de la religion, l'ancien idiome slavon ou russe emprunta les formes de la langue grecque.

« Les premiers monumens de l'antique slavon sont le code du grand-duc Iaroslaf, la chronique de Nestor, les chants militaires sur l'expédition du grand-duc Igor, le testament de Vladimir Monomaque, des prières et nos livres saints.

« Aucune langue ancienne n'a rendu les paroles de Moïse : *Dixit Deus : fiat lux et facta est lux*, avec une précision plus noble et plus majestueuse que notre vieux slavon : *Recze Boh : da budiet swiet-i byt swiet*.

« C'est Vladimir-le-Grand qui introduisit en Russie la religion chrétienne et qui a posé les fondemens de l'église russe ; mais c'est Iaroslaf, son successeur, qui a donné des formes à la langue liturgique ruske : *budowa cerkiewnego ruskiego iensyka*. Ce prince aimait les livres, il en fit traduire du grec ; il lisait nuit et jour et avec les livres qu'il avait fait transcrire, il établit une bibliothèque dans l'Église métropolitaine de Kief. L'histoire de Russie nous a conservé le code ruske *pravda ruska*, monument précieux du siècle dans lequel a vécu le législateur Iaroslaf. Ce prince le proclama en 1017.

« Le monument le plus ancien, écrit dans l'ancienne langue slavonne, est le traité de paix que le grand-duc Oleg alla dicter (en 907), à l'empereur Léon, dit le *Philosophe*, sous les murs de Constantinople. Nestor nous a conservé cette pièce diplomatique, si importante pour la littérature et l'histoire de la Russie. Un autre traité de paix est celui que le grand-duc Sviatoslaf alla dicter en 970 à l'empereur Zimiscès, sur les bords du Danube, près de Dorostol, ville appelée aujourd'hui Silistrie. Il fut aussi rédigé en vieux slavon.

G. GLEY.

196. KRALODWORSKY RUKOPIS; KOENIGINHOFFER HANDSCHRIFT.—

Manuscrit de Koeniginhof, ou Recueil d'anciens chants épiques et lyriques en bohémien, découverts et publiés par W. HANKA, bibliothécaire du musée ; trad. en allemand et munis d'une introduction historique et critique, par W. A. SWOBODA, prof. 240 pages in-8°, avec un fac similé. Prague 1829; Calve.

La découverte de ces vieilles poésies bohémiennes a été un événement dans le royaume. En passant par la petite ville ou le bourg de Koeniginhof, qui a été jadis assiégé par le fameux Ziska, le bibliothécaire Hanka fut curieux de voir une réunion de

ches que l'on conserve sous une voûte de l'église du lieu. En soulevant ces armes, il aperçut quelques feuillets de parchemin qui se trouvaient au-dessous des flèches; il les prend, il déchiffre les vieux caractères dont ils sont couverts, et quelle est sa joie, lorsqu'il trouve que le manuscrit qu'il vient de découvrir contient des poésies épiques et lyriques des anciens Bohémiens! Il communique sa découverte et son enthousiasme aux autorités publiques de Kœniginhof; on décerne à l'heureux bibliothécaire la propriété du manuscrit : M. Hanka le publie à la grande satisfaction de ses compatriotes charmés de posséder les productions poétiques, et jusqu'à un certain point patriotiques, de leurs ancêtres : bientôt des poètes étrangers les font passer dans les langues allemande, anglaise, russe et polonaise. Nous ne connaissons point cette première édition; ainsi nous n'en pouvons rien dire; mais nous avons reçu la nouvelle édition que vient de publier le prof. Swoboda à Prague avec une traduction et une introduction allemandes. Le nouvel éditeur qui, sans doute, est aussi Bohémien, partage l'enthousiasme de son prédécesseur : il félicite la nation de la découverte inattendue de poésies dont on ignorait complètement l'existence, et il regrette qu'on n'ait pas trouvé le reste du manuscrit ou d'autres recueils; car sans doute le génie poétique des Bohémiens du moyen âge ne s'est pas borné au petit nombre de chants que l'on vient de retrouver; peut-être existe-t-il d'autres manuscrits qu'un hasard semblable au premier fera découvrir un jour.

D'après les signes paléographiques, on a jugé que le manuscrit de Kœniginhof a dû être fait entre l'an 1290 et 1310; pour mettre le lecteur à même de juger de l'âge, on a fait graver un fac simulé d'une page du manuscrit. Les poésies qu'il contient sont donc antérieures au commencement du 14^e siècle; quelques-unes sont peut-être plus anciennes; cependant il est probable qu'elles se rapprochent en général de l'époque où elles ont été rassemblées. Le mètre consiste en trochées de 5 pieds. Les unes chantent des événemens historiques; d'autres appartiennent au genre lyrique; nous ne dirons pas avec M. Swoboda que les poètes y modulent tous les sons, qu'ils roucoulent comme les tourterelles, qu'ils bruissent comme le torrent, qu'ils soupirent, qu'ils pleurent; il suffira de dire que la poésie de ces temps barbares surprend souvent les modernes par les senti-

mens doux et tendres qui y sont exprimés. On a fait cette remarque à l'apparition des poésies serviennes : on peut l'appliquer aussi aux vieilles poésies de la Bohême. Mais ce qui intéresse davantage, ce sont les poésies que l'auteur appelle épiques, parce qu'il lui semble que les poètes s'élèvent quelquefois jusqu'à l'épopée; elles méritent à plus juste titre le nom de poésies historiques ou héroïques; car elles chantent des exploits nationaux qui n'ont pas été tous conservés par l'histoire, en sorte qu'elles ont un mérite historique aux yeux des Bohémiens actuels. C'est ainsi qu'un des principaux morceaux du recueil chante la victoire de quelques héros bohémiens, tels que Zaboï et Slawoï, remportée sur un prince étranger, nommé *Ludiek*, qui venait pour subjuguier les Slaves et leur imposer le christianisme. On présume que par ce *Ludiek*, on a voulu désigner Louis (en allemand *Ludwig*) le Germanique. Le récit des combats donne des détails intéressans sur les mœurs et coutumes des Slaves de la Bohême à cette époque, c'est-à-dire au 9^e siècle. L'imagination des poètes a fort exagéré, comme de coutume, l'héroïsme des chefs. Zaboï abat un arbre d'un seul coup; il poursuit les ennemis la hache à la main, et quand il a lancé cette arme contre son adversaire, non-seulement elle traverse sa poitrine, mais elle vole encore à quelques toises au-delà. La manière de peindre le combat est grande et vive. « Zaboï frappe de sa hache de combat; *Ludiek* saute lestement de côté; la hache frappe un arbre, il tombe sur les troupes, trente ennemis vont rejoindre leurs pères. » Le morceau est plein d'images et de comparaisons, comme si le poète avait lu Homère. A la fin l'enivrement de la victoire se manifeste par les exclamations pleines d'énergie des héros bohémiens : ils se réjouissent de voir des troupes d'ames voltiger d'arbre en arbre et faire fuir les oiseaux : ils s'exhortent à sacrifier aux dieux. Nous avons été surpris de voir dans le bohémien la lune s'appeler *luna* : d'où provient ce mot latin dans une langue slave? Est-ce que les Slaves n'avaient pas de mot pour la lune, tandis qu'ils en avaient un pour le soleil (*Slunce*)? Un autre morceau, *Cestmir et Wlaslaw*, décrit encore des combats qui finissent par des sacrifices : ces héros paraissent connus des historiens bohémiens, et ici la poésie est davantage sur le terrain de l'histoire. Un 3^e morceau, *Ludise et Lubor*, décrit un tournoi à la cour d'un duc de Saxe

qui donne la main de sa fille Ludise au vainqueur de ses rivaux, Au chant intitulé *Jaroslav*, nous rentrons dans les combats : cette fois c'est Jaroslav qui repousse les Tatares ; un autre chant célèbre une victoire sur les Allemands. Tous ces chants respirent un ardent patriotisme : on voit qu'ils ont été composés dans un temps où le souvenir de ces exploits vivait dans la bouche du peuple. La 2^e partie se compose de chansons légères qui ne sont pas dépourvues de grâce ; quelques-unes rappellent les romances des Espagnols. L'éditeur a ajouté quelques autres poésies anciennes des Bohémiens, qui ne se trouvaient pas dans le manuscrit ; il a fait des notes en allemand et en bohémien : il y dit peu de chose sur la langue bohémienne à cette époque : il paraît qu'elle avait outre le pluriel un duel comme la langue grecque. Le vocabulaire mis à la fin du volume est en bohémien : nous aurions désiré que l'allemand ou le latin y fût joint pour faciliter aux étrangers l'interprétation du texte original ; car sans doute les étrangers voudront connaître la poésie héroïque des Slaves au 13^e siècle. Ce sera une étude très-intéressante pour les amateurs de la littérature du moyen âge.

D—c.

197. *THE WILL OF KING ALFRED.* — Testament du roi Alfred, réimprimé d'après l'édition d'Oxford de 1728 ; avec une préface et des notes additionnelles. Londres, 1828 ; Pickering.

M. Turner, dans son histoire des Anglo-Saxons, a dit avec vérité : « Notre langage, notre forme de gouvernement et nos lois décèlent partout nos gothiques ancêtres : ils respirent tout entiers, non-seulement dans nos annales et dans nos traditions, mais encore dans nos institutions civiles et dans notre mode de conversation. Notre arbre généalogique s'est, à la vérité, grandement augmenté par des branches étrangères qui y ont été greffées, et par de nouveaux rejetons que des accidens du temps et les progrès de la civilisation y ont produits ; mais il conserve encore l'empreinte et les propriétés de son origine saxonne, bien que plus de 13 siècles aient passé sur lui avec toutes leurs tempêtes et leurs vicissitudes. »

Le langage anglo-saxon est donc d'un haut intérêt et d'une grande importance pour tout Anglais qui désire connaître l'origine et la construction de sa propre langue. La forme et le

fonds de notre langue sont anglo-saxons. Le savant D^r Hickee a remarqué que sur les 58 *mots* dont se compose l'oraison dominicale, il n'y en avait que 3 qui fussent d'introduction gallo-normande; les 55 autres sont dérivés immédiatement et originellement de l'anglo-saxon.

Considéré sous un point de vue philologique, l'anglo-saxon est un idiôme très-intéressant. La composition de plusieurs de nos mots et de nos syllabes finales, qu'on ne peut pas connaître autrement, est évidente, selon l'auteur, lorsqu'on remonte à l'origine saxonne: c'est ainsi que de *ac* (chêne) et de *corn* (grain)', on a formé *accorn* (gland); que de *æ* (eau), et de *æes* ou *æs* (de), et de *land* (terre), est venu le mot composé *æsland* (terre d'eau ou îles); que *bisceop* (évêque) et *ric* (domination) ont formé le mot *bishop-ric* (évêché); que *feorm* (nourriture) et *eter* (homme) font *farmer* (fermier ou homme qui nourrit les autres); que *fæder* (père) et *leas* (perdu ou moins) font *fatherless* (orphelin); plusieurs mots techniques, en saxon aussi bien qu'en grec, lorsqu'on les analyse, offrent des définitions parfaites. C'est ainsi que *boccræft* fait *book-craft* (science des livres ou grammaire), et *tungolcræftig*, *starcraflig*. (astronome).

La littérature anglo-saxonne est non-seulement éminemment intéressante pour les philologues, mais encore de la plus grande utilité sous d'autres rapports. Par exemple, tout homme de loi doit puiser une solide instruction dans l'étude des lois anglo-saxonnes publiées par Lombard, Whelock et Wilkins. Il nous reste encore plusieurs chartes qui ne sauraient être comprises sans la connaissance du saxon. Quel est l'ecclésiastique qui ne lirait pas avec intérêt l'histoire de l'église dans la traduction anglo-saxonne du roi Alfred de l'histoire ecclésiastique de Bede? La pureté des doctrines exprimées avec force dans quelques-uns des sermons anglo-saxons, prouve à quel point les principes de l'église romaine se sont corrompus depuis l'époque à laquelle ces sermons furent composés. S'il est un patriote anglais qui se fait gloire de notre admirable constitution, ou qui vive en pleine sécurité sous la protection de cette institution du jugement par jurés, ce palladium de la liberté anglaise, qu'il se rappelle que la dernière, d'origine scandinave, fut introduite dans notre patrie par les Saxons; et que notre parlement actuel n'est que la renaissance du libre et simple *Witena Gemot* (l'assemblée des

s ou le parlement de nos ancêtres saxons), dans les écrits
uels il remontera aisément à l'origine de notre glorieuse
stitution. Il n'est personne qui ne reconnaisse l'utilité indis-
sable de la littérature saxonne, considérée comme servant
laircir la topographie et les antiquités de l'Angleterre, et à
iquer nos dialectes provinciaux et nos coutumes locales.
s le fait, souvent le nom d'une ville est généralement la
ription de son site local. Ainsi, rencontre-t-on une ville ap-
e Eton, on peut se tenir pour assuré que cette ville est si-
dans un terroir humide, car *ceton* signifie la *ville d'eau*.

armi les nombreux documens intéressans qui existent dans
ttérature saxonne, le petit ouvrage que nous annonçons est
les plus curieux et des plus importans. L'habile auteur de
réface observe avec raison que « le testament seul pourrait
la matière d'une intéressante dissertation sur des points
tiquité d'une haute importance. Cet ouvrage précieux peut
un grand jour sur les droits de succession, tant de la Ré-
que des propriétés particulières; les différens modes de
re, les dons et le maintien des privilèges personnels, les
nes de legs, et autres circonstances relatives aux anciennes
itudes et localités du pays. Ses révélations indiquent avec
l soin cauteleux les monarques anglo-saxons transmettaient
suraient à leurs familles et à leurs créatures la possession de
s domaines privés. »

'espace nous manque pour donner ici une analyse du tes-
ent ou des échantillons de la traduction; mais nous recom-
adons de très-bon cœur ce petit ouvrage à l'attention du pu-
. Jusqu'ici les ouvrages sur la littérature anglo-saxonne ont
publiés sous un format trop pesant et dispendieux; le tes-
ent du roi Alfred forme une heureuse exception à cet égard.
on pouvait publier quelques autres ouvrages du même genre
s de semblables dimensions réduites, et établir un diction-
e d'un format commode, et d'un prix modéré, nous ne dou-
pas que l'étude de la langue saxonne ne devînt bientôt aussi
ulaire qu'elle mérite de l'être. (*London liter. Gazette*; 6 déc.
8.)

L.

198. **VOCI E MODI TOSCANI RACCOLTE DA V. ALFIERI.** — Expressions et locutions toscanes recueillies par Vict. ALFIERI, avec les expressions et locutions correspondantes en français et dans le dialecte piémontais; publ. par L. CERRARIO. Un vol. in-8°. Turin, 1827. (*Antologia*; févr. 1829, p. 113.)

On ne peut, dit l'éditeur de cet opuscule, contester au peuple toscan les titres littéraires que lui donnent le grand nombre et le talent de ses écrivains. La langue populaire que l'on parle aux rives de l'Arno l'emporte aussi pour la beauté et la dignité sur tous les autres dialectes de l'Italie. C'est dans le dialecte toscan qu'il faut chercher de préférence ces formes de langage particulièrement propres à l'expression des pensées nouvelles et des objets nouveaux. C'est aussi chez le peuple toscan que l'on trouvera ces locutions qui, désignant certaines particularités de la vie domestique, sont rarement consignées dans les livres et généralement ignorées.

L'éditeur a rendu un service véritable à son pays, en lui présentant cet opuscule, dans lequel un beau génie a déposé le résultat de ses études. C'est un essai sur les richesses de la langue toscane, que l'Italie ignore encore et dont le dictionnaire ne fait pas mention. L'éditeur a en même temps donné un bel exemple que s'empresseront de suivre tous les Italiens qui désireront imprimer à leur langue le cachet de l'unité et de l'originalité.

C. R.

199. **THE SPEAKING FRENCH GRAMMAR, etc.** — Grammaire française formant une suite de 60 leçons dialoguées, spécialement propres à rendre la langue française facile à parler pour les Anglais. 3^e édition, corrigée et augmentée; par J. V. DOUVILLE, prof. de Français. Un vol in-8°, cartonné. Londres et Paris, 1828; Bossange. Avec une *Clé* qui donne une explication, *en exemples*, de plusieurs des règles de son ouvrage, et des thèmes très-utiles, sur toutes ses diverses parties; un mince volume in-8°.

Pour composer cette grammaire, l'auteur s'est aidé des meilleurs ouvrages sur ce sujet; il a voulu mieux faire que Perrin et Levizac. Les bornes qui nous sont imposées ne nous permettent pas d'entrer dans un examen minutieux de cet ouvrage;

mais, après une lecture attentive, nous pouvons affirmer que ce livre est supérieur à ce que nous connaissons en ce genre : il est suffisamment savant sans être abstrait ; il contient tout ce qui est nécessaire et rien de superflu ; enfin, il est adapté aux facultés de la jeunesse. Il a encore un autre avantage, très-important à nos yeux, c'est d'être nettement et correctement imprimé.

Devons-nous critiquer quelques erreurs ? Pourquoi M. Douville fait-il une règle de prononcer un gril, un *gri* — un *soq* d'Inde, un *co* d'Inde — le pluriel de neuf (nouveau) *neus* — le singulier de cerf, un *cer* ? etc.

On peut s'étonner aussi de retrouver dans une grammaire imprimée en 1828 tous ces noms anciens et barbares d'*infinitif*, *subjonctif*, *plusque-parfait*, *imparfait*, *prétérit*, etc. Fr. L.

200. *LEBEN UND WERKE DER TROUBADOURS.* — Vie et œuvres des Troubadours ; ouvrage destiné à mieux faire connaître le moyen âge ; par Fréd. Dietz. 614 pag. In-8°. Zwickau 1829 ; Schumann.

Il semble d'abord que cet ouvrage doit avoir peu d'intérêt pour la France qui possède les ouvrages de Millot, Sainte-Palaye, Papon sur les troubadours, le recueil de leurs poésies par M. Raynouard, des notices sur leurs vies dans l'*Histoire littéraire de la France*. Dans le fait, M. Dietz, qui a profité de tous ces travaux, a destiné son ouvrage aux Allemands, pour lesquels il avait déjà fait précédemment un travail sur la poésie des troubadours, qui ne nous est pas parvenu, mais dont nous avons parlé d'après les journaux allemands. (Voy. *Bulletin*, tome VIII, n° 27). Cependant son nouvel ouvrage peut intéresser aussi les Français ; d'abord l'auteur a fait un choix judicieux parmi les matériaux abondans que lui offraient toutes ces sources ; il passe en revue les principaux troubadours dans l'ordre chronologique ; il donne sur leur vie, quelquefois aventureuse, autant de détails que leurs poésies ou d'autres ouvrages contemporains ont pu lui en fournir, et il cite et traduit des passages, quelquefois des pièces entières de leurs poésies, en transcrivant en note le texte original. Les compatriotes de M. Dietz désireraient peut-être que ces citations fussent plus nombreuses, et que l'auteur donnât réellement, comme il l'annonce dans le titre, les œuvres des

troubadours, sinon entières, au moins extraites en grande partie. A l'égard du texte original, M. Dietz assure ne s'être pas borné à extraire le recueil de M. Raynouard, et avoir consulté les manuscrits même; ce qui l'a mis à même de rectifier des erreurs commises par les auteurs qui, ayant écrit sur les troubadours, ont jugé quelquefois un peu légèrement de leurs œuvres, ou adopté trop bénévolement d'anciennes erreurs sur leur compte.

M. Dietz convient que la poésie des troubadours est imparfaite, mais il prie de considérer à quelle époque ils ont chanté, et il demande sur quels modèles ils auraient pu se former. Leurs défauts sont compensés d'ailleurs par des beautés sur lesquelles l'auteur n'a pas cru devoir appuyer : il s'est contenté de citer les meilleurs passages sans les soumettre à une analyse littéraire.

L'auteur commence la série des troubadours par Guillaume comte de Poitiers, et il la termine par Pierre III, roi d'Aragon, dont il ne cite qu'un seul *sirvente*, en renvoyant pour le reste à l'ouvrage de la *poésie des troubadours*; il semble qu'il eût été bon de fondre ces deux ouvrages en un seul, puisqu'ils sont liés intimement. M. Dietz a ajouté une ample table des matières, et dans les notes il cite les passages des chroniques et autres ouvrages historiques du moyen âge qui donnent quelques renseignemens sur les troubadours et sur les événemens auxquels font allusion quelques-uns de leurs *sirventes*. On peut donc louer le travail de M. Dietz comme un bon aperçu de l'histoire littéraire de la poésie des troubadours. D—G.

201. ANCIEN POÈME FRANÇAIS SUR LA CONSTRUCTION DES MURS DE NEW-ROSS, en Irlande, l'an 1265; tiré d'un manuscrit du Musée britannique; par Fréd. MADDEN. (*Archæologia or miscellaneous tracts, etc.*; Vol. xxii, p. 307.)

Ce poème se trouve dans un recueil de pièces diverses en prose et en vers, du commencement du 14^e siècle, parmi les manuscrits d'Harley; comme dans une des ballades du volume le frère Michel Kyldare est nommé comme auteur, M. Madden présume que la plupart des autres pièces sont aussi de lui. Cependant on ne voit pas comment un moine irlandais aurait pu posséder assez de connaissances dans le français pour composer des vers dans cette langue : il est singulier, au reste, qu'un

événement d'un intérêt purement local ait inspiré au 13^e siècle un poète français, et que la construction des murs d'une ville d'Irlande ait donné lieu à un poème en langue des *Trouvères*. Sans doute le poète a été témoin de l'événement qu'il chante, car il en décrit minutieusement toutes les circonstances. Une guerre féodale entre deux puissans barons du pays, nommés Fitz-Maurice et Walter Bourke, comte d'Ulster, guerre qui, selon l'historien Ware, fit répandre des torrens de sang en Irlande, détermina les bourgeois de la ville de New-Ross à travailler tous à fortifier leur ville pour se mettre à l'abri des attaques des deux partis. Les corporations d'arts et métiers, et les femmes même y travaillèrent. Le poète anonyme indique le nombre des artisans de chaque profession, et fait mention de toutes les localités, ce qui doit beaucoup intéresser les habitans actuels de New-Ross qui ne s'attendaient sûrement pas à recevoir d'un poète français la topographie de leur ville telle qu'elle était au 13^e siècle. Pour nous, ce poème peut concourir à faire connaître l'état de la langue française à cette époque, et sous ce rapport il mériterait d'être réimprimé dans quelque collection d'anciennes poésies françaises, et d'être comparé avec d'autres monumens littéraires de la même époque. Voici le début :

Talent me prent de rimaunceir
 S'il vous plet de escoteir;
 Kar parole qe n'est oïé,
 Ne vaut pas un aillié.
 Par ce vous prie d'escoter,
 Si me oies ben auer,
 De une vile en Ireland,
 La plus bele de sa grand,
 Que je sache en nule tere.
 Mais poure avoint de un gerre,
 Qe fu par entre deus barouns:
 Veici escrit amdeus lur nuns,
 Sire Morice e sire Wauter.
 Le noun de la vile voil nomer:
 Ros le devez apeler, etc.

D.

201. *FABLES DE LAFONTAINE*, avec notes et soixante-quinze figures gravées sur bois. *Édition parisienne*. 2 vol. in-32 de xxxii-336 et 440 pages; prix, 7 fr. Paris, 1829; Crapelet.

Peu de livres sont aussi souvent lus, consultés et réimprimés

que celui que nous annonçons ici; c'est l'ami, le conseiller de tous les âges et de tous les rangs; il a des leçons pour tous, quoique tous ne soient pas également aptes à le comprendre et à l'apprécier, et qu'on ait surtout le tort de le mettre dans les mains de l'enfance, à laquelle sans doute le *bonhomme* ne pensait guère lorsqu'il composa ses fables immortelles. Cent fois commenté, éclairci par les gens de lettres et par les gens du monde, il semblerait que rien d'obscur, de douteux, ne devrait exister aujourd'hui dans son texte, que tant de réimpressions successives, sous toutes les formes et dans tous les formats, auraient dû purger des fautes que la négligence des premiers éditeurs a pu y laisser glisser. Tout au contraire, on est frappé de la négligence et de l'incurie avec lesquelles sont faites la plupart des nouvelles éditions que chaque année voit mettre dans la circulation. « C'est une *marchandise*, dit M. Crapelet, dont la librairie est toujours abondamment pourvue, parce qu'il n'en est pas dont le débit soit plus certain, plus durable, et par cela même dont la *fabrication* soit manifestement plus négligée et plus defectueuse. » A cette occasion, il signale une édition in-18, faite à Lyon en 1828, et dans laquelle on a supprimé plusieurs fables, ainsi que l'épilogue du livre vi, retranché des vers, altéré le texte, changé des notes, mutilé des phrases, sans qu'aucune ligne d'explication prémunisse l'acheteur contre une pareille déception.

Le nom de M. Crapelet, dont nous avons déjà eu l'occasion de louer et de recommander les entreprises littéraires, et qui soutient, avec un bien petit nombre de ses confrères, la juste réputation que nos imprimeurs avaient acquise dans toute l'Europe par la beauté et surtout la correction des ouvrages sortis de leurs presses, nous répondait d'avance de la supériorité que son édition de Lafontaine aurait sur toutes celles qui l'ont précédée. Notre attente n'a pas été trompée; cette édition, qui devrait porter le nom d'*européenne*, qu'elle obtiendra sans doute, au lieu de la simple désignation de *parisienne* qu'il lui a donnée, réunit à l'avantage d'être la plus fidèle et la plus correcte qu'on ait publiée jusqu'ici, celui d'un choix judicieux parmi les remarques et les commentaires dont La Fontaine a été l'objet, et dont l'absence se ferait sentir vivement pour les étrangers comme pour les nationaux, et les 75 figures sur bois qui l'accompagnent, et qui sont dues à l'heureuse alliance du

talent de M. Constant-Viguiier, dessinateur, et de M. Godard fils, en font en quelque sorte une édition de luxe que son prix restreint met à la portée de toutes les fortunes.

Pour faire juger de l'excellent esprit dans lequel est fait le choix des notes et des commentaires qui accompagnent cette édition, nous citerons la note à laquelle a donné lieu cette réponse du Loup au Chien dans la fable v du livre I (T. I^{er}, p. 54).

Attaché ! dit le Loup : vous ne courez donc pas

Où vous voulez ? — Pas toujours ; mais qu'importe ? —

Il importe si bien que de tous vos repas

Je ne veux en aucune sorte,

Et ne voudrais pas même à ce prix un *trésor*.

« On entend bien, dit M. Crapelet, qu'il s'agit ici d'un *trésor* qu'un loup peut apprécier, comme troupeau, gibier, etc., et non un *trésor* en espèces monnoyées. Mais un commentateur prétend que ce *trésor* dépare la fable ; car, « que ferait un loup d'un *trésor* ? » dit-il. Après une semblable remarque, je crois que les lecteurs peuvent prendre, sans regret, congé de tous les commentaires. » On voit, après cette critique, fort juste d'ailleurs, des commentateurs en général, que M. Crapelet aurait eu mauvaise grâce à les imiter ; aussi pouvons-nous assurer, après une lecture consciencieuse, que nous n'avons rien trouvé que d'instructif et d'indispensable dans les notes conservées ou rectifiées par M. Crapelet, et dans lesquelles il s'est surtout appliqué, d'après le conseil de Voltaire, à expliquer les mots vieillis ou qui ont changé d'acception, et les locutions inusitées, dont le sens pouvait présenter quelque obscurité.

Cette édition est précédée de la *Notice* de M. Walckenaer, qui lui-même a donné, en 1827, une édition in-8° de *La Fontaine* (1), la meilleure et la plus correcte qui existât avant celle de M. Crapelet, et où cependant ce dernier a reconnu quelques légères fautes en la comparant avec l'édition originale de 1678. Je ne sais, du reste, si tout le monde l'approuvera d'avoir restitué à plusieurs mots une orthographe qui n'est plus usitée, et d'avoir imprimé, par exemple. (Tom. I^{er}, p. 165).

L'une et l'autre trouva de la sorte son *conte*, au lieu de son *compte* que portent toutes les éditions, *terrassé* pour *terrassé* (*ibid.*, p. 168), *flouet* pour *fluet* (p. 179), *propette* pour *proprette* (Tom. II, p. 40), *appas* pour *appâts* (*ibid.*,

(1) *Œuvres complètes de La Fontaine*, en 6 vol. in-8°. Paris, L. Debare.

p. 152), *marets* pour *marais* (p. 364) ; je ne sais surtout s'il était bien nécessaire de rétablir les fautes réelles que portait l'édition de 1678, et d'écrire par exemple (Tom. I, p. 171 et 229) *prêt à pour près de*, (p. 261) *arboriste* pour *herboriste*, lors même qu'il serait prouvé que ces fautes viennent du fait de Lafontaine lui-même, et non des copistes ou des imprimeurs. Malgré l'exemple d'un journal littéraire, qui s'autorisait récemment des incorrections de La Fontaine pour ériger en beautés les sottises de notre nouvelle école poétique, les fautes de langage sont des défauts dans un bon auteur comme dans un mauvais. Elles y sont même plus répréhensibles et plus dangereuses, en raison de l'influence plus grande qu'il peut avoir sur la littérature de son siècle. Ce ne sont plus là de ces heureuses négligences qui vont si bien, dit-on, au *bonhomme*. Des vers sans rime, des hiatus, des rimes défectueuses, des mots détournés de leur véritable acception, ne sont point des beautés, et M. Crapelet a bien fait de les signaler. Il est à propos même de faire remarquer, à ce sujet, que les fables où se trouvent ces incorrections ne sont pas les meilleures de Lafontaine, et de rappeler que celui-là n'est pas un digne appréciateur des beautés d'un auteur, qui ne sait pas aussi distinguer ses défauts.

Il nous reste à dire que, pour faciliter les recherches et les indications, les vers de chaque fable, dans l'édition que nous annonçons, sont numérotés de cinq en cinq, et que le chiffre de la fable et du livre est rapporté en tête de toutes les pages. Une table des fables par livre et par ordre d'impression termine chaque volume; mais il manque à cette édition une table par ordre alphabétique, dont ne saurait dispenser la *Table des sujets moraux traités dans les fables de Lafontaine*, que M. Crapelet a placée en tête du 1^{er} volume; mais qui, à part le but spécial d'utilité que l'auteur a voulu lui donner, offre réellement un double emploi avec la table de chaque livre dont nous venons de parler, puisqu'elle est faite absolument dans le même ordre.

E. HÉREAU.

203. COURS THÉORIQUE ET PRATIQUE DE STÉNOGRAPHIE, précédé d'un Essai sur l'histoire de l'art; par A. FOSSÉ. In-8° de 172 pages, avec 3 planches; prix, 3 fr. Paris, 1829; Firmin Didot.

Déjà, à l'occasion d'un *Nouveau système de Sténographie*,

publié, l'année dernière, par M. H. Prévost, nous sommes entrés dans des développemens assez longs sur le mérite et sur les inconvéniens des diverses méthodes abrégatives d'écriture employées jusqu'à ce jour (Voir le *Bullet.*, Tom. XI, p. 33-37). Des trois principales, l'*Okygraphie*, la *Tachygraphie* et la *Sténographie*, la dernière, telle que son inventeur, Taylor, l'a pratiquée, ou du moins avec des modifications peu importantes, est celle que M. Fossé a choisie comme base de ses leçons, qui sont au nombre de 10 dans l'opuscule que nous annonçons, et qui nous ont paru expliquées d'une manière très-satisfaisante. Nous ne reviendrons pas sur les objections que nous avons faites contre l'emploi de cette méthode, en particulier, et contre toutes les autres, en général. Il nous suffira de prendre note de cet aveu que nous trouvons dans la préface de M. Fossé : « Quelle que soit, dit-il (p. 3), notre confiance dans les moyens que nous allons exposer, il est essentiel de le dire, autant l'étude de la sténographie est facile, autant la pratique en est lente. Il ne suffira donc pas de comprendre et de retenir les principes de l'art, *il faudra les mettre en œuvre avec suite et persévérance*..... La patience et la ténacité ont plus à faire ici que l'imagination. » Nous n'avons pas dit autre chose, et nous ne pouvons que répéter le conseil que nous donnions, en terminant, à ceux de nos lecteurs auxquels le besoin de cette étude pourra se faire sentir, en les engageant à ne pas se borner aux préceptes écrits, mais à prendre du professeur des leçons orales et pratiques d'un art au moins aussi difficile que l'écriture ordinaire.

Mais le principal mérite de l'ouvrage que nous annonçons, celui qui devra le faire rechercher de tous les hommes instruits, qui voudront le placer dans leur bibliothèque à côté des meilleurs traités sur l'art de peindre la parole, c'est le soin que l'auteur a pris de nous donner une histoire complète de la sténographie et de tous les essais, dans ce genre, connus depuis les temps les plus anciens : « On s'étonnera peu, dit-il, qu'il n'existât pas encore une histoire de la sténographie, et la plupart des lecteurs s'étonneront bien plutôt que cet art, auquel on suppose assez généralement une origine contemporaine, ait une histoire. » Quelques auteurs ont voulu faire remonter jusqu'au *Notariacon*, ou 3^e par-

tie de la cabale judaïque, l'invention des signes abrégatifs de l'écriture; mais Rabbi Nathan, qui en fait l'exposé dans son *grand aruch*, et qui dérive ce mot du latin *notarius*, dit que cette méthode consistait à n'écrire qu'une lettre de chaque mot, soit la première, soit la dernière; des consonnes ainsi choisies et rassemblées par l'intercalation de quelques voyelles arbitraires formaient des mots sans aucune signification réelle, qui devenaient techniques, mais pour les initiés: c'est ainsi, peut-être, que s'est formé le fameux *abracadabra*. M. Fossé a donc raison, selon nous, de considérer cette méthode plutôt comme une *criptographie* (écriture secrète), que comme un véritable système sténographique. L'écriture *hiératique*, employé par les Égyptiens pour remplacer par des signes de convention, beaucoup plus simples, la peinture d'un trop grand nombre de figures ou d'hiéroglyphes, n'était qu'une accélération relative, et non pas, non plus, une véritable sténographie. C'est aux Grecs qu'il faut arriver pour trouver l'origine d'une méthode abrégative, qui a pu donner l'idée de celles qui ont été employées par les modernes. Nous savons, en effet, qu'il y avait chez eux des *Tachéographes* (1) et des *Séméiographes* (2). Diogène-Laërce nous apprend même que Xénophon fut le premier qui recueillit avec des notes les discours prononcés en public (3); mais, ajoute M. Fossé, « ces notes même nous seraient inconnues, si plusieurs renseignemens ne nous donnaient à penser que ce sont précisément les mêmes dont Cicéron introduisit l'usage à Rome. »

Nous ne suivrons pas plus loin l'auteur dans cette dissertation intéressante, qui remplit les pages 9 à 88 de son opuscule, et dans laquelle on trouvera l'explication des notes tironiennes, ou du système abrégatif d'écriture de Tiron, employé dans nos anciens manuscrits. Nous engagerons nos lecteurs à le faire, persuadés qu'ils nous sauront gré de cette recommandation, et nous les prévenons qu'ils trouveront aussi, p. 65, 83 et 86, une biographie complète des auteurs anglais, allemands et français, qui ont écrit sur le même sujet, et parmi lesquels M. Fossé mé-

(1) *Qui velociter scribunt.*

(2) *Qui per signa scribunt.*

(3) *Quæ dicebantur notis excepta in publicum edidit (Vita X.*

ris certainement d'occuper une des places les plus distinguées (1).

E. HÉRAUD.

ARCHÉOLOGIE, NUMISMATIQUE.

204. RAPPORT fait à l'Académie roy. des inscriptions et belles-lettres SUR LES COLLECTIONS RELATIVES À L'ETHNOGRAPHIE ET À LA LITTÉRATURE ORIENTALE, RAPPORTÉES DE L'INDE, par M. BÉLANGER.

(Le secrétaire perpétuel de l'Académie, certifie que ce qui suit est extrait du procès-verbal de la séance du vendredi 25 septembre 1829.)

« Messieurs,

« Conformément à l'invitation qui vous a été faite par S. Exc. le ministre de l'intérieur, vous avez chargé une commission composée de MM. Chézy, Saint-Martin et moi, de prendre, conjointement avec les membres de votre bureau, connaissance des collections relatives à l'Ethnographie et à la littérature orientale, rapportées de l'Inde par M. Bélanger. Je vais avoir l'honneur de vous soumettre les résultats de l'examen auquel cette commission s'est livrée pour remplir vos intentions.

« M. Bélanger, médecin et naturaliste, attaché en cette dernière qualité à l'établissement colonial que la France a conservé sur la côte de Coromandel, partit de Paris le 9 janvier 1825, pour se rendre par terre à Pondichéry : il mit sept mois à traverser la Perse, s'occupa pendant un séjour à Schiraz, de rassembler des médailles et monnaies orientales, tant anciennes que modernes, visita les ruines de Persépolis et de Schahpour, et s'appliqua, dans toutes les occasions où il put explorer des monuments antiques, à décrire avec soin les objets qu'il ne pouvait représenter par des dessins.

« Il suivit le même procédé dans l'Hindoustan, et notamment

(1) Dans cette nomenclature se trouve l'indication de 2 ouvrages sur le même sujet qui ont paru depuis celui de M. Prévost, et que nous n'avons pas eu occasion de voir; ce sont, 1° la *Sténographie simplifiée*, par MAMET, 1828; 2° *Sténographie mise à la portée de tout le monde*, par MM. L. F. R. F. et B. DUTERTRE, 1829, in-8°.

à Eléphanta, dont il a examiné les excavations en avril 1827, et septembre 1828. Il a depuis séjourné près des ruines de Mahabalipourum, durant un temps suffisant pour se procurer des représentations de monumens, des vues et des copies d'inscriptions. Dans un voyage à Madras qu'il fit vers la même époque, il put recueillir d'autres inscriptions provenant des monts Vindhias et de Vidjaynagar. Profitant du secours de quelques savans Européens versés dans la connaissance des langues de l'Inde, et aidé aussi par des naturels du pays, il s'est mis en état de joindre aux copies des inscriptions ainsi recueillies des traductions en anglais, et de composer des vocabulaires comparatifs de plusieurs idiômes indiens. Les mêmes soins l'ont occupé dans une course qu'il fit au Bengale et dans d'autres contrées orientales. La plus intéressante par les résultats qu'elle peut avoir pour les sciences, est celle qu'au mois de janvier 1828, il entreprit dans le pays des Birnans, récemment ouvert, par suite d'événemens connus, à l'active investigation et à la curiosité savante des voyageurs européens. Au mois de mai de la même année, il se rendit à Java, où il ne négligea pas l'occasion de tirer des Chinois qu'il y rencontra, les renseignemens qu'ils pouvaient lui fournir. Pendant tout le temps qu'il a mis à parcourir ces différens pays, M. Bélanger s'est constamment attaché à recueillir des productions naturelles, dont il a envoyé de nombreuses collections au Jardin du Roi, et son zèle, sollicité par les invitations que lui adressa la Société asiatique de Paris, s'est étendu à tout ce qui peut intéresser l'histoire, la littérature et les antiquités.

« La partie de ses collections qui, conformément aux vues du ministre, a été soumise à l'examen de votre commission, se compose :

† « 1° De médailles et de monnaies orientales ;

« 2° D'inscriptions copiées en différens lieux de l'Inde ;

« 3° De plusieurs vocabulaires comparatifs de divers dialectes encore peu connus ;

« 4° D'ouvrages traduits de l'anglais en hindoustan et exécutés à l'aide de la lithographie, dans les deux caractères, arabe et nagri, qui servent à rendre les sons de cet idiôme. Ces ouvrages roulent sur des matières relatives à l'histoire naturelle médicale et à l'art de guérir ;

- « 5° De 23 manuscrits birmans sur feuilles de palmier ;
- « 6° De deux ouvrages chinois, imprimés en Chine ;
- « 7° De deux idoles en pierre calcaire, représentant des divinités Bouddhiques, et de quelques figurines du même genre.

« A ces différens objets, M. Bélanger joint l'indication d'une grande quantité de notes sur les livres et les monumens du sud de l'Inde, qu'il n'a point communiqués à la commission, mais dont il a donné connaissance à M. Wilson, secrétaire de la Société asiatique de Calcutta, aux travaux duquel ces notes paraissent devoir être utiles.

« Enfin pour compléter l'énumération des monumens qui ont été recueillis par M. Bélanger, il faut faire mention d'une statue Goutama, en albâtre, qu'il a précédemment, en 1828, envoyée à la Société asiatique de Paris, et de deux manuscrits, l'un en pali, en caractères carrés noirs, sur feuilles de carton doré, intitulé : le *Kammouwa*, et dont le sujet nous est connu par la notice que MM. Burnouf et Lassen ont donnée d'un autre manuscrit du même livre, appartenant à la Bibliothèque du Roi, dans leur *Essai sur le Pali* ; et l'autre en pali et en birman, sous le titre d'*Angoustura excellente collection*, dont la composition est attribuée à Chakia-Moreni lui-même, et qui est regardée, suivant M. Judson, comme un des cinq grands livres moraux des Bouddhistes, parce qu'il contient en dix parties, l'exposition de la doctrine morale de Chakia, faite par lui-même à son disciple Ananda.

« Quelques mots suffiront pour mettre l'Académie en état d'avoir une opinion éclairée sur les divers genres d'objets dont sont formées les collections de M. Bélanger.

« 1° Les médailles et monnaies en fort petit nombre et d'une importance médiocre, ajoutent peu de choses à nos connaissances en fait de numismatique orientale; il suffira de faire mention des objets suivans :

« Quatre médailles sassanides en argent, des derniers temps, avec des légendes illisibles; une médaille arsacide en argent, de l'un des derniers rois, avec une légende pareillement illisible; deux monnaies d'argent sans légende, et sans attribution, qui paraissent appartenir à la Phénicie, ou à la Cilicie; quatre pièces de monnaie d'Assam, avec des légendes indiennes; deux pièces d'Arakam; une demi pagode de l'Inde méridionale avec

des légendes tamoules et plusieurs monnaies musulmanes de peu de valeur;

« 2° Les inscriptions recueillies par M. Bélanger, sont au nombre de 7; elles sont en caractères devanagari anciens, en nagri, en tamul. Plusieurs offrent une assez grande étendue, et la plupart sont accompagnées d'une traduction en anglais, faite, ainsi que nous l'avons déjà dit, avec le secours des savans européens.

« On sait quel est le genre d'utilité particulière aux inscriptions indiennes, rédigées pour l'ordinaire dans la vue de consacrer le souvenir d'une concession de terres faite par quelque prince à un temple ou à un établissement religieux: elles offrent des noms de rois, des dates, des indications d'événemens contemporains, et suppléent ainsi à l'absence des chroniques, au vague des traditions, à l'imperfection du système chronologique. Nous avons des raisons de penser que les inscriptions rapportées par M. Bélanger, étudiées sous ce rapport, pourraient offrir le genre d'intérêt historique qui fait rechercher avec avidité cette classe de monumens par les savans qui se dévouent à éclaircir les antiquités indiennes.

« 3° Les vocabulaires comparatifs sont peu considérables; mais, composés de mots judicieusement choisis, et dont le rapprochement peut jeter du jour sur les rapports et les différences de quelques idiômes de l'Inde. Malheureusement ce genre de composition n'a pu être établi par le voyageur qu'entre un nombre de dialectes fort petit, relativement au nombre considérable de ceux qui sont encore en usage dans l'Hindoustan.

« Ces dialectes sont: le bengali, le brids-bakh, le cingalais et le pusthen. Les vocabulaires pusthen et brids-bakh sont ceux que l'on consultera avec le plus d'intérêt, parce que ces langues sont encore fort peu connues, et qu'on n'a qu'une bien petite quantité de matériaux pour les apprécier.

« 4° Parmi les ouvrages d'origines européennes, dont M. Bélanger a rapporté les traductions en Hindoustan et Ourdou, rédigées sous l'influence du gouvernement britannique, il en est qui n'offrent que de simples objets de curiosité, puisque le fond en est connu d'avance, et que la langue dans laquelle on les a fait passer n'a guère qu'un intérêt commercial. Mais il en est six ou sept où l'on doit s'attendre à trouver des notions lo-

cales, soit sur des productions du sol, soit sur les maladies les plus communes dans ces contrées, et la commission indiquerait comme les plus remarquables sous ce point de vue, la notice sur le *cholera-morbus*, la traduction hindoustani de la Pharmacopée de Londres, dans laquelle on a dû faire entrer les synonymies de beaucoup de noms et êtres naturels; synonymies qu'il serait intéressant d'en extraire; un travail de M. Breton, surintendant de l'institution médicale dite des *natifs* à Calcutta, sur les poisons végétaux, et où l'on doit espérer de trouver pareillement beaucoup de renseignements relatifs à la botanique et à la toxicologie de l'Hindoustan; un traité du même auteur, sur les poisons minéraux, qui se recommande par le même genre d'intérêt, et un opuscule sur le venin des serpens.

5° Les 23 manuscrits en langue birmane, sont sans contredit la portion la plus importante des collections de M. Bélanger. Au moment même où l'idiôme des Birmans a commencé à fixer en Europe l'attention des savans, les moyens de l'étudier avec fruit nous sont arrivés de l'Inde, où deux vocabulaires et une grammaire ont été publiés par les Anglais de Calcutta. On sait que le birman est une des langues de l'Asie orientale, où l'on peut espérer de trouver les renseignements les plus précis et les plus nombreux sur l'origine de l'histoire de la religion de Bouddha.

Des indications qui ont été communiquées à votre commission, l'autorisent à supposer que dans le grand nombre de manuscrits de cette espèce que M. Bélanger a fait passer sous ses yeux, il y en a plusieurs qui se recommandent par la haute importance des sujets qui y sont traités. Les uns offrent des chroniques locales, de pays tels que Ava et l'Aracan, dont l'histoire a été jusqu'ici tout-à-fait enveloppée de nuages. D'autres sont des ouvrages philosophiques et religieux qui augmenteraient les connaissances que nous avons acquises sur le système théologique et métaphysique de l'Inde au-delà du Gange. Au nombre de ces derniers paraît devoir être placé le plus considérable de tous ces manuscrits, ouvrage remarquable déjà par une sorte de luxe extérieur, puisque la tranche des feuilles de palmier est dorée, et qui, de même que l'*angoustura*, dont nous avons parlé plus haut, paraît se composer d'un texte religieux en pali, accompagné d'un commentaire en langue vulgaire, c'est-à-dire en birman. L'étude à laquelle un jeune sa-

vant (M. E. Burnouf) qui s'est procuré l'intelligence de ces deux idiômes, doit se livrer pour connaître à fond le sujet des manuscrits de la collection de M. Bélanger, nous apprendra plus positivement encore quel est le genre et le degré d'intérêt qui peut s'attacher à cette partie de sa collection.

« 6° Les deux ouvrages chinois ont arrêté fort peu de temps l'attention de vos commissions. L'un de ces ouvrages est un roman historique fort célèbre, intitulé : *L'Histoire des trois Royaumes*. L'autre, qui est aussi un roman historique, n'est pas complet. Ces deux objets n'ont aucune importance.

« 7° Enfin les deux idoles Bouddhiques fort analogues à celle dont la Société asiatique de Paris doit la possession à M. Bélanger, n'apprennent que peu de choses, parce que les relations des voyageurs qui ont parcouru l'Inde ultérieure ont fait connaître des milliers de représentations du même genre. Elles pourraient néanmoins trouver place dans quelqu'une des collections ethnographiques et archéologiques de la capitale. Quelques dessins représentant des bas-reliefs et d'autres sculptures, des ruines de Mahavalipouram, ne donnent pas une idée avantageuse de l'art indien, mais n'en sont peut-être que plus propres à faire juger le talent des artistes de ce pays, et le goût qui préside à leurs compositions allégoriques et mythologiques, deux points que les planches embellies par les gravures européennes présentent souvent sous un jour tout-à-fait faux.

« En résumé, la commission pense que plusieurs des objets rapportés par M. Bélanger, ont un intérêt assez grand pour l'histoire et la philologie des contrées orientales de l'Asie ; que ce voyageur a fait preuve de zèle et d'intelligence en les recueillant ; qu'il doit être encouragé à faire jouir les savans du résultat de ses recherches, et de ceux des matériaux rassemblés par lui qui sont susceptibles de publication ; et qu'en particulier les manuscrits birmans mériteraient d'être acquis par le Gouvernement, pour être ajoutés à ceux du même genre que possèdent nos bibliothèques, et qui doivent, avant peu, devenir le sujet d'études approfondies d'une haute importance pour le progrès de l'histoire et de la littérature des peuples de l'Asie.

« Signé CHEZY, S^t-MARTIN, ABEL-REMUSAT, rapporteur.

L'Académie adopte les conclusions de ce rapport.

Certifié conforme,

Le secrétaire perpétuel, DACIER.

205. COSTUMES DES XIII^e, XIV^e ET XV^e SIÈCLES, extraits des monumens les plus authentiques de peinture et de sculpture, avec un texte historique et descriptif; par M. Camille BOMMARD. Première édition française. Paris, 1829; l'auteur, rue du Faubourg-Montmartre, n^o 10. Livraisons VII à XV. (Voy. le Bullet. ; T. XI, n^o 324.)

L'utile et belle entreprise de M. Bommard se poursuit avec activité et se concilie de plus en plus la faveur de tous les gens éclairés et de tous les amis de l'art et de la science. Les nouvelles livraisons que nous annonçons n'offrent pas moins d'intérêt que les précédentes, et leur exécution se fait également remarquer par l'esprit de chaque dessin, et la bonne exécution de la gravure. Nous allons indiquer les sujets de chacune de ces livraisons.

VII^e. Une *noble Siennoise*, d'après une peinture de Domin. Bartoli, dans l'hôpital de Sienne; un *Chevalier du næud*, ordre de chevalerie fondé en 1352 par Louis d'Anjou, roi de Sicile et de Jérusalem, extrait d'une pierre sépulchrable; un *Souverain Pontife*, extrait des miniatures d'un manuscrit de la bibliothèque de Sienne; un *Magistrat florentin*, d'après une miniature du magnifique manuscrit du Dante, de la bibliothèque du Vatican.

VIII^e. Une *jeune Italienne*, d'après Ambr. Lorenzetti; un *Chev. de Rhodes*, c'est le portrait de François Aringhieri peint par le Pinturicchio dans une des chapelles de la cathédrale de Sienne; un *Chartreux*, d'après un tableau d'Ambr. Lorenzetti; *Cimabue*, le maître de Giotto, d'après une peinture de Simon Memmi dans le chapitre des Espagnols de Sainte-Marie-Nouvelle à Florence.

IX^e. *Jeune Florentine*, d'après Taddeo Gaddi, dans l'église de Sainte-Croix de Florence; un *Juif* extrait d'un petit tableau de Sano di Pietro de l'Acad. des beaux-arts de Sienne; *Vue de la salle du tribunal de Balìa* à Sienne, d'après nature, pour faire connaître la disposition des tribunaux dans les 13^e et 14^e siècles, dans la plupart des villes libres; un *Notaire*, d'après un petit tableau peint sur la couverture d'un ancien registre des archives de la Biccherna à Sienne.

X^e. Un *Tresorier*, tiré du tableau précédent; une *Matrone siennoise*, d'après un tableau de Vanni conservé à l'Acad. des

beaux-arts à Sienne; un *Recteur de l'hôpital de Sienne*, d'après un tableau de Bartoli dans l'hôpital de la Scala; un *Noble Italien*, d'après un tableau de la cathédrale de Sienne.

XI°. *Noble Italienne*, extraite d'un tableau de Vanni; un *Chevalier français*, d'après le portrait sculpté sur son monument de Aimery Guill. Bérard, bailli de Narbonne, dans le cloître des Servites à Florence, monument précieux du 13^e siècle, qui présente un costume complet de chevalier; *Chevalier de Rhodes*, d'après le portrait de Richard Caraccioli représenté sur sa tombe à Sainte-Marie-Aventine à Rome; *Pétrarque*, d'après le portrait de son ami Simon Memmi, dans le chapitre des Espagnols de Sainte-Marie-Nouvelle à Florence.

XII°. *Laure*, d'après le même peintre, dont M. Bonnard atteste l'authenticité ainsi que de celui de Pétrarque, contre l'opinion de Cicognara et du prof. Marsaud, édit. des œuvres de Pétrarque, qui donnent une préférence exclusive à un prétendu portrait de Laure que possède le chev. Bellanti, à Sienne. M. Bonnard a reconnu que celui-ci n'est pas de Simon Memmi, mais qu'il est l'œuvre d'un peintre du 15^e siècle. Nous désirons que M. Bonnard ait occasion de voir un admirable portrait, que l'on assure être celui de Laure, dans la galerie célèbre du duc de Leuchtenberg à Munich. Ce tableau admirable comme peinture ne saurait jamais sortir de l'imagination de celui qui l'a contemplé, par l'étonnant caractère et l'expression donnée à la figure. Les mains sont, par leur exécution, ce que nous connaissons de plus parfait. Ce serait Laure sur le retour et dans le désespoir. La dernière planche de cette livraison représente un *costume militaire*, d'après un tableau de Matteo di Giovanni, de l'Acad. des beaux-arts de Sienne.

XIII°. *Artisans*, en présence de l'un des notaires, des juges; *Marchands*, d'après la même miniature qui a fourni le sujet précédent; *Doge de Venise*, d'après les peintures de la salle du tribunal de Balìa à Sienne; *Jeune Siennois*.

XIV°. *Jeune femme*, d'après un tableau de Lucas de Leyde, pour montrer l'analogie des costumes de femmes de France, de Hollande et d'Italie dans les 14^e et 15^e siècles; ce costume est, à peu de chose près, celui que la mode a consacré dans ces dernières années, à Paris; un *Apothicaire*, d'après Bartoli, dans l'hôpital de Sienne; *Costume plebéien*, d'après Simon Memmi.

P. Noble Florentine, d'après Taddeo Gaddi, dans le chœur des Espagnols à Florence; *Jordan Orsini*, d'après un monument sépulchral presque ignoré, d'une église isolée de Montedardo dans la Sabine; *Pakiv da Podestat*, à Florence; inédit d'après la couverture d'un ancien registre de la Biccheriense.

D.

DESCRIPTION DE L'ÉGYPTE. ANTIQUITÉS. (*Mémoires et Descriptions.*) Tome II, 3^e livraison, 2^e et 3^e sections, petit in-8. Paris; imprimerie royale, 1829.

Ouvrage immense, entrepris à si grands frais et exécuté avec tout de luxe, est enfin terminé. Les deux sections que nous avons formées forment le complément de la troisième et dernière section, et renferment le reste du texte, sous le titre de *Mémoires et Descriptions*. — Le morceau placé en tête de la seconde section est une notice historique sur l'art de la verrerie; l'auteur, M. Boudet, pharmacien, s'efforce, au moyen d'une foule de citations d'auteurs anciens, de prouver que cet art prit naissance en Égypte. — Cette notice est suivie d'Observations sur les Pyramides de Giseh, et sur les monuments et les constructions qui les environnent, par M. le colonel Coutelle. L'auteur donne les dimensions de la grande pyramide; la ligne sur laquelle repose la première assise, mesurée avec l'exactitude la plus scrupuleuse, est de 232^m, 747; la hauteur verticale, prise par assise avec le plus grand soin, est, en y comprenant les marches ruinées du sommet de 139^m 117. Cette pyramide est bâtie sur un rocher élevé de près de 32 mètres (100 toises) au-dessus des plus grandes eaux du Nil, et le volume de ce monument gigantesque est de 2,662,628 mètres cubes. « Il est difficile, dit l'auteur, d'appareiller avec plus de rectitude, d'établir des lignes plus droites, des joints plus exacts que ceux que présente la construction intérieure de la grande pyramide. » — Viennent ensuite des remarques sur les chiffres numériques des anciens Égyptiens, fragment d'un ouvrage ayant pour titre: *Observations et recherches nouvelles sur les hiéroglyphes, accompagnées d'un tableau méthodique des hiéroglyphes*; par M. Jomard. L'auteur divise ses *Remarques* en trois sections, dont la première comprend la distribution des hiéroglyphes, la 2^e la classification et le tableau des hiéroglyphes; la 3^e

des conjectures sur la valeur de plusieurs signes hiéroglyphiques. Ce morceau se termine par des observations assez étendues sur les signes de numération des Égyptiens. — Nous trouvons après les *Remarques* de M. Jomard un premier mémoire de M. Fourier sur les monumens astronomiques de l'Égypte. Les tableaux dont il s'agit sont au nombre de six : deux ont été trouvés à Denderah, deux à Esné, un à Hermonthis, et un à Thèbes. La dernière moitié de cette 2^e section est occupée par la continuation de la *Description* proprement dite de l'Égypte; elle comprend la description générale de Memphis et des pyramides, accompagnée de remarques géographiques et historiques, par M. Jomard, (chap. 18, part. I.); celle de la Babylone d'Égypte, par M. Dubois-Aymé (chap. 19); celle d'Héliopolis, par le même et M. Lancret (chap. 21); celle des ruines de Sâa (*Tanis* des anciens), par M. Cordier (chap. 23); celle des principales ruines situées dans la portion de l'ancien Delta, comprise entre les branches de Rosette et de Damiette, par MM. Jollois et Dubois-Aymé (chap. 25.)

La 3^e section de la présente livraison commence par la 2^e section (que, pour éviter toute confusion de titres, nous aimerions mieux appeler 2^e *partie*) du chapitre 18^e formé, comme on l'a vu, de la description générale de Memphis et des pyramides; ce morceau est en tout de 96 pages. La moitié au moins de cette dernière section est consacrée à d'autres descriptions, qui sont celles des antiquités de la ville et de la province du Kaire, par M. Jomard (chap. 20); des antiquités d'Athribis, de Thmuis et de plusieurs nomes du Delta oriental, par le même (chap. 21); des antiquités situées dans l'isthme de Suez, par M. Devilliers (chap. 24); des antiquités d'Alexandrie et des environs, par M. de Saint-Genis. Cette dernière description, en y comprenant l'appendice, n'a pas moins de 157 pages; elle est suivie de celle de la colonne dite de Pompée, à Alexandrie, par M. Norry, architecte, qui, relativement à l'édifice dont la colonne a pu faire partie, se borne à rapporter les opinions émises à ce sujet. Après la description de la colonne, se trouve une Notice sur un grand monument souterrain, à l'ouest de la ville d'Alexandrie, par P. Martin; ce morceau et le suivant forment chacun une suite au chapitre 26. L'auteur de la notice laisse indécise la question de savoir quelle était la destination de ce mo-

nument. M. Jomard a cru devoir insérer dans le volume un mémoire sur la population comparée de l'Égypte ancienne et moderne. Ne trouvant point dans l'histoire de documens certains, il veut interroger la nature, « force immuable qui brave les révolutions des empires. » Toutefois il ne dédaigne pas de consulter les auteurs; mais se fiant peu au témoignage d'Hérodote, de Strabon, de Tacite, de Diodore et de Josèphe, il aime mieux suivre Homère, dont le récit relatif aux cent portes de Thèbes (*Iliade* I, v. 381 seq.) lui semble beaucoup plus vraisemblable. Pourquoi l'auteur, invoquant l'autorité d'Homère, recuse-t-il celle de Théocrite; les fictions de l'un, en matière de statistique, ne valent-elles pas celles de l'autre? — La livraison se termine, quant au texte, par un morceau étendu, encore du laborieux M. Jomard, et intitulé Remarques et recherches sur les pyramides d'Égypte; nous trouvons, dans cette dissertation, des conjectures tant sur la destination de ces édifices que sur le nom même qu'ils portaient. Le volume est orné de planches gravées, représentant 1° l'inscription de Rosette en caractères démotiques 2° (assez inutilement) treize médailles trouvées en Syrie; 3° une carte d'Égypte sur l'échelle de $\frac{1}{1000000}$; 4° une carte ancienne et comparée de la Basse-Égypte, sur l'échelle de $\frac{1}{1000000}$. Enfin, pour peu qu'on attache d'importance au matériel d'un livre, on ne sera pas peu chôqué de la manière bizarre dont a divisé les livraisons et rangé les chapitres de l'ouvrage; ce n'est pas sans quelque peine que nous nous sommes retrouvés dans ce vrai labyrinthe; il semble que l'éditeur se soit entendu avec le relieur aux dépens des acquéreurs.

W.

207. RAPPORT SUR LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES PHILOLOGIQUES faites à Alexandrie par M. Champollion jeune; par JOSEPH C. ARNETH, conservateur du Cabinet R. et I. des médailles et antiquités à Vienne. (*N. Archiv f. Geschichte*, etc.; mars 1829, n° 25.)

Tout ce que nous avons trouvé de nouveau dans cet article se réduit à une note sur le Musée égyptien de Vienne; il se compose de 5 salles qui contiennent 140 stèles en pierre calcaire, quelques bustes en syénite très bien travaillés, 24 grands rouleaux de papyrus et 10 plus petits, 300 figurines en bronze, 10 momies humaines, enveloppées; plusieurs momies de crocodiles,

de poissons, de chats; 10 cercueils de momies, couverts de peinture; plus de 2000 petits objets. Dans la 4^e salle, il y a quelques vases et des objets en or et en argent; enfin, dans la 5^e salle, deux armoires renfermant les objets en bois et les figures en terre cuite. A l'entrée du Musée on a placé deux statues représentant Tassé (selon M. Champollion) assise, et trouvées par Belzoni, avec 16 autres, à Carnak; un cercueil couvert d'hieroglyphes, avec son couvercle en granite; enfin on remarque encore dans le cabinet un sphinx à 4 têtes, du temps des Ptolémées.

D.

208. DESCRIPTION DES MONUMENS DE RHODES; par le colonel ROTTIERS. LIVR. I et 2, avec 10 pl. lithogr. In-4°. Francfort 1828; Broenner.

Cet ouvrage est le fruit d'un voyage de recherches que l'auteur a fait en 1825 et 1826 à l'île de Rhodes, par ordre du roi des Pays-Bas. Le tout sera composé de 11 livraisons, chacune de 4 planches avec texte. Les planches des 2 premières représentent : Côte de l'île. — Ancrage devant le port. — Port de Saint-Paul ou d'Ambroise. — Fort de Saint-Nicolas. — Simboli. — Tombeau de Robert de Julliac. — Loge de Saint-Jean. — Façade et côté latéral de Saint-Étienne.

209. LETTERE D'ETRUSCA ERUDIZIONE. — Lettres sur les antiquités de l'Étrurie, publiées par F. INGHIRAMI. In-8°. Florence 1828. (*Antologia, Giorn. di scienze*; sept. 1828, pag. 150; et *Nuovo Giorn. de' Letter.*; sept. et oct. 1828, p. 106.)

Au mois d'octobre 1826 on a trouvé près de Pérouse, parmi diverses antiquités étrusques, un disque à tige de bronze bien travaillé, parfaitement conservé et remarquable par deux noms, placés à côté de deux des figures qui y sont gravées et qu'on n'avait encore lus sur aucun monument. Le comte Vermiglioli en envoya un calque en plâtre au chevalier Inghirami, et lui écrivit que le disque méritait à double titre d'être publié et expliqué dans l'ouvrage qu'il composait sur les monuments étrusques. Il le méritait, tant par les particularités que nous venons d'indiquer, que parce qu'il pouvait fournir une preuve à l'appui de l'opinion de M. Inghirami, que ces instruments devaient



Archéologie, Numismatique.

327

lérés, sinon comme des miroirs mystiques, du moins des miroirs destinés aux usages de la vie.

Millin reçut avec joie ce calque, mais il regretta de ne pouvoir faire usage pour son travail, parce que la série des disques pour laquelle il eût pu être utile était déjà achevée. Millin fit en conséquence un dessin du calque et l'envoya à Zannoni, antiquaire à Florence, le priant de lui faire connaître son opinion sur les figures et sur les noms du disque.

Zannoni a répondu à cette lettre d'une manière satisfaisante, en disant qu'il était facile de trouver le nom de celle des figures du disque qui est à la gauche du spectateur, car la clef est dans la main droite, l'arc qui est dans la main gauche, et le lion dont ses épaules sont couvertes, et le cerbère aux pieds, prouvent d'une manière irréfutable qu'elle est Hercule.

Ce Dieu regarde une femme qui, placée au-dessus du tableau, pose de la main droite une couronne sur sa tête, et en prend une autre de la main gauche. Cette couronne est évidemment le prix des douze travaux du héros qui n'a pas encore obtenu le dernier, Cerbère. Cette opinion est confirmée par la seconde couronne. Mais le héros ne pouvait pénétrer aux mystères d'Éleusis sans avoir été préalablement initié aux mystères d'Éleusis; et pour cela, il fallait qu'il se purifiât du sang des centaures qui avaient été tués par lui, et qu'il fût déclaré citoyen d'Athènes.

Zannoni examine ensuite le nom de l'Hercule du disque, il le compare à ceux d'un grand nombre de disques étrusques, et d'indiquer le nom de la figure de femme qui couvre le héros, il la compare à une autre figure de femme peinte sur un vase, et publiée par Millin, et qui, placée devant le héros, tient dans la main droite une branche, et dans la main gauche la lance où est une bandelette, et dans la main gauche la lance où est une bandelette, et dans la main gauche la lance où est une bandelette. Millin voit dans cette figure Cérès ou une femme en culte, qui initie Hercule aux mystères d'Éleusis, et qui, sur la bandelette et sur la branche qu'il croit être une myrthe. Mais M. Zannoni soutient que ce prétendu myrtheier avec ses baies, symbole de la victoire et non de la myrthe, où l'on portait d'ailleurs une couronne et non une myrthe. A l'appui de cette opinion, il cite le témoignage de plusieurs écrivains et des monumens qui le déterminent.

ment à penser que la bandelette est présentée à Hercule comme au héros qui sortit vainqueur de tous les travaux que lui imposa Euristhée, soutenu par la puissante Junon; et que la femme armée du sceptre ou de la lance, qui la lui présente, est précisément cette déesse. Junon fut, il est vrai, dit-il, l'ennemie d'Hercule; mais il n'est pas moins certain que finalement il entra en grâce auprès d'elle. La femme qui le couronne sur le disque dont il s'agit a une forme de vêtement qui convient mieux à Vénus, qu'à Junon. Mais le commentateur fait observer d'après Homère, Callimaque et Pausanias, que les anciens considéraient quelquefois Vénus et Junon comme une seule et même divinité. La forme du vêtement n'est même pas étrangère à Junon dans les ouvrages de l'art, témoins la figure du vase de Millin, une médaille de Cos publiée par Montfaucon, et deux disques que M. Inghirami se propose d'expliquer. Junon, continue le savant antiquaire, fut une divinité révérée des Étrusques, qui, suivant Strabon, la nommèrent *Cupra*, du lieu de ce nom où elle eut un temple fameux. Or, pourquoi, dans le disque dont il est question, est-elle appelée *Myran*? Suivant M. Zannoni, *Myran* dérive du grec *μύω* *coco*, *claudio* : il en conclut que Junon est appelée *Myran*, parce qu'à la vue d'Hercule sorti vainqueur de tous les dangers auxquels il fut exposé, elle resta muette d'admiration et cessa de le persécuter. Personne n'ignore, dit-il, que souvent les anciens donnèrent aux dieux un nom destiné à rappeler une circonstance particulière.

Le nom de la 3^e figure du disque est *Leintha*, écrit probablement pour *Lentha*, qui peut se réduire à *Létha*, la déesse de l'oubli. Cette déesse, placée à côté de Junon et sans prendre une part active à ce tableau, semblerait indiquer que la reine des dieux a oublié tout ce qui lui rendait Hercule odieux. Du reste, il est fort difficile de parler de la langue étrusque malgré les règles qu'a proposées Lanzi, tant que l'on n'aura pas découvert d'autres monumens qui pourront être comparés entr'eux et à ceux que l'on possède déjà.

M. Inghirami remercia M. Zannoni des explications qu'il lui avait données, et afin de lui témoigner sa satisfaction, il lui envoya le dessin d'un autre disque appartenant au musée du chevalier Bacci d'Arezzo. Ce disque porte un nom tout nouveau dont il lui demanda l'explication, ajoutant qu'il s'occupait lui-

même de l'examen d'un disque étrusque dont M. le conseiller Dorow avait fait l'acquisition à *Chiusi*.

Dans sa réponse , M. Zannoni ajoute à l'explication du nouveau disque , celle d'un *Hermès* avec une inscription étrusque , trouvé au mois de décembre 1827 , près de la *Rocchetta* sur les confins de Gênes , et appartenant , à ce qu'il paraît , à l'Étrurie centrale ou à ses environs. Il range cet *Hermès* dans la classe des dieux des chemins , qu'on représentait par des figures , et qu'il faut , dit-il , se garder de confondre avec les pierres et les troncs , quoique les anciens les confondissent dans leurs cérémonies. L'inscription de l'*Hermès* , dans laquelle il trouve ces mots *me consecravit Munius* , l'a déterminé à le considérer comme une divinité rurale. Il faut remarquer que le nom de *Munius* se trouve fréquemment sur les anciennes pierres , et que la désinence en est vraiment étrusque. Il passe ensuite au disque sur lequel sont tracées deux figures , l'une d'homme et l'autre de femme , ayant chacune une inscription. La figure de femme est toute nue , et le mot *Turan* dénote que c'est *Vénus* , car cette déesse était ainsi nommée par les Étrusques. Elle porte la main droite à la tête et appuie la main gauche sur le côté. Le bronze de la main droite étant un peu détérioré , on ne peut savoir à quoi la déesse l'emploie. L'autre figure est aussi nue , mais son bras gauche est couvert d'un manteau et de la main gauche elle tient une lance. M. Zannoni pense qu'elle représente *Mars* , opinion que confirme la présence de *Vénus* qu'on voit souvent à côté de ce Dieu dans les monumens de l'art , et de plus le nom *Arun* ou *Afun* qui lui est donné dans l'inscription. Ce nom dérive du grec *αἶων*, *clamo*, *rebaio*; et en parlant accidentellement du digamma éolien , placé entre les deux premières lettres du nom , il démontre , en s'appuyant de l'autorité de Denys d'Halicarnasse , que le digamma des Étrusques ne vient point des Éoliens , mais est une lettre ou une aspiration , pour ainsi dire , aborigène. Il prouve ensuite par des passages d'Homère , de Sophocle et de Plutarque , que l'épithète de hurlant convient parfaitement au dieu de la guerre , et son opinion est , qu'il ne faut pas s'étonner si ce dieu est indiqué dans le disque par un mot qui dénote une de ses qualités , car souvent Homère désigne un dieu par le nom d'une qualité qui lui est propre. Il ignore si les Étrusques avaient comme les Grecs un nom particulier pour

Mars; mais il lui suffit d'avoir démontré qu'ils lui ont donné celui qui exprime ses clameurs; et la découverte d'un mot nouveau lui paraît être une excellente acquisition pour une langue que l'on connaît si imparfaitement.

Les 5 lettres sont suivies de 3 planches. L'une représente le premier des deux disques indiqués, l'autre le second, et la dernière l'Hermès avec son inscription. C. R.

210. DEL TEATRO ANTICO VERONESE. — De l'ancien Théâtre de Vérone, dédié à Michel-Ange Bovio; par le D^r Joseph BENASSUTI, éditeur. In-4°. (*Biblioth. ital.*; n° CXLIII, nov. 1827, p. 285.)

L'antiquité de ce théâtre (dit le rédacteur) doit être certainement très-reculée, puisque personne ne peut assigner l'époque de sa fondation, et que l'on voit dans deux édits du roi Bérenger, qui en parlent comme ayant déjà été restauré, l'autorisation qu'il donne aux citoyens de le démolir et détruire jusqu'à sa partie la plus solide. D'après les vestiges que l'on retrouve aujourd'hui, on peut affirmer en toute assurance qu'il a appartenu aux plus beaux temps de Rome. Les savans Véronais qui s'occupent d'en faire ressortir l'illustration, auront bien mérité des beaux-arts et de la patrie.

Ce théâtre fut pour la première fois dessiné par *Giovanni Carotto*, sur les ruines, qui, de son temps, étaient mieux conservées et en plus grand nombre. Les dessins de *Carotto*, gravés sur bois, servirent d'accompagnement à l'histoire des antiquités de Vérone, publiée par *Torrello Sarajna*, en 1540, et furent séparément reproduits avec les mêmes planches de *Carotto*, par *Paolo Ravagnati*; une 3^e édition en fut encore faite, en 1764, à Vérone, avec les mêmes planches en bois, par les frères *Merlo*.

L'opuscule dont nous parlons n'est qu'une réimpression de ces anciens dessins, qui sont réduits à une plus petite échelle; mais, comme ils ne présentaient aucune pureté dans les contours ni dans la gravure, ceux-ci seront peut-être préférés par les professeurs, vu qu'ils offrent plus de clarté, et que l'original dont ils sont empruntés avait été copié sur le vrai. Mais comme aussi les connaisseurs dans les arts sont en plus petit nombre que ceux qui jugent les choses sur l'appar-



de la belle exécution, c'eût été une erreur de reproduire
age tel que le présentait l'original ; c'est ce qui a engagé
ur à faire graver de nouvelles planches sur cuivre, peut-
assi dans la noble intention de faire connaître que, dans
e, sa patrie, existait un antique théâtre merveilleux par
ndeur et son travail, et sous ce rapport il n'y a personne
en lui sache bongré. Cependant les artistes lui auraient été
articulièrement redevables si, dans le plan, il eût mieux
gué les parties de l'avant-scène, de la scène même. Dans le
original de Carotto, la scène se trouve confondue, ou
igée par la disposition des colonnes qui ornent l'avant-
et cette apparence masque un lieu plane et saillant abso-
it à mur-plein, que nous croyons être l'ancien emplacement
étaient les acteurs. De même on ne voit point qu'on y ait
é les portes, ni la continuation des colonnes par lesquelles
serait de la distribution de toute l'avant-scène ; au con-
nous y trouvons marqués de petits escaliers à double
divisés sur trois espaces, derrière le mur que nous disons
fermer le long plan de l'avant-scène et qui fait partie de
t-scène même, et d'autres ouvertures sur le pallier des
rs, indiquent de petites portes que l'on pourrait croire avoir
stiquées pour servir d'issue aux acteurs sur la scène. De
nanière, nous ne pouvons concevoir quel était le rapport
cène avec l'avant-scène, ni si la forme de l'avant-scène
même que celle décrite par Vitruve, ou autres. Nous ne
us comprendre l'auteur (dit le rédacteur de la Biblioth,
quand il dit, en parlant de la scène : « Les acteurs, d'après
o, entraient par la scène dans l'avant-scène, au moyen de
ortes, qui, dans la table n° 1, sont marquées de la lettre
t ces portes, comme chacun peut le voir, sont marquées
plan par derrière la scène et non par devant l'avant-scène
; nous ne pouvons croire que ce soit celles destinées à
indiqué par Carotto, mais qu'elles servaient à entrer sur
ne par le côté du portique externe, comme on le voit. Et
:, nous avons sous les yeux le dessin de Carotto et nous
avons écrit : « Les grandes portes qui conduisaient à l'a-
cène sont larges de 10 pieds 1/2 chacune. Les portes
quelles on entre sur la scène en avaient 3. » Donc l'auteur
ondit ces portes avec les trois de l'avant-scène. Cette

observation démontre que tous les archéologues ne connaissent pas suffisamment ni les convenances de ce qu'ils entreprennent d'illustrer, ni les erreurs qu'ils commettent, et tombant des légèretés aux absurdités, sans s'en apercevoir, plongent ainsi les artistes dans les ténèbres, en leur laissant l'embarras de deviner ce qu'ils n'ont pu comprendre, ou qu'ils n'ont pu expliquer.

Dans les fouilles exécutées sur l'emplacement de ce théâtre, plusieurs fragmens précieux ont été trouvés et ont été donnés par le D^r *Silvio Fontana* à la Congrégation municipale. On les voit aujourd'hui à la Bibliothèque de cette commune. T. D.

211. COUP-D'ŒIL SUR L'HISTOIRE ET SUR LES INSCRIPTIONS DE MODÈNE AU TEMPS DES ROMAINS. (*Nuovo Ricoglitore*; août 1828, cah. 44, p. 622.)

Les anciennes inscriptions de Modène, qui sont restées longtemps dispersées par la ville et dans les environs, et qui, par cette raison, sont peu connues et peu appréciées, ont été rassemblées et disposées convenablement dans un vaste local, par les soins et la munificence du prince, à la grande satisfaction des savans et des amateurs. Parmi les marbres, on remarque des sarcophages très-curieux, qui ont particulièrement fixé l'attention du savant archéologue Marini.

Vincenzi et Comp. ont entrepris de faire graver les dessins de ces marbres et de ces inscriptions, en 2 planches, accompagnées d'un texte descriptif.

L'ouvrage sera in-8°, et du prix de 20 cent. ital. par feuille.

T. D.

212. LES RUINES DE POMPÉI, d'après l'ouvrage publié à Londres, en 1829; dédiées à S. A. R. MADAME, Duchesse de Berry. XII^e, XIII^e, XIV^e livr. Paris, 1829; Roux, édit., rue de Charbrol, n° 30. (*Voy. le Bullet.*, Tom. X, n° 41).

Nous avons souvent donné à ce bel ouvrage les éloges qui lui sont dus, et nous ne saurions trop encourager les amis de la science et des arts à se procurer un livre qui remplace l'ouvrage cher et rare de M. Gell, et dont l'exécution mérite de plus en plus le suffrage des connaisseurs.

La XIII^e livraison offre une vue du *Tombeau rond* et du

de Scaurus; une vue intérieure de la Porte d'Hercules peintures; une coupe générale et des détails de la Salluste; un plan du Temple de Jupiter.

7^e livraison offre une *vue restaurée du Camp des solde d'un Carrefour*, une belle *peinture en couleur*, l'élément *la coupe du Tombeau de C. Quietus*, gravé sur pierre coup de talent; le *plan de la maison de Pansa*, aussi sur pierre.

8^e livraison contient une *vue restaurée de l'Atrium de Championnet*; une *vue du Tombeau de Calventius* *vue de la maison des Vestales*; le *plan et la coupe d'un scan*, gravé sur pierre; le *plan du Portique des Écoles*, ré sur pierre.

Il faut louer l'éditeur d'avoir cherché à appliquer le programme gravure sur pierre à celles de ces planches qui en sont susceptibles, et surtout d'avoir si bien réussi dans cette

D.

RUINES DE PALMYRE, autrement dite Tadmor au désert par Robert Wood et Dawkins. Contenant une notice sur l'ancien de Palmyre, et deux planches d'inscriptions grecques et palmyriennes, avec l'explication des planches. In-4^o de xiv et 120 p. de texte, 2 pl. d'inscriptions lithographiées. Vues des Ruines et dessins d'architecture. Prix de 15 livr. d'une feuille de texte et de 4 pl. Prix de 10 livr. pour les souscripteurs, 1 fr. 25 c., et après la 8^e livr., 1 fr. 50 c. On a tiré 50 ex. sur papier vélin satiné, cart. à la couleur. Prix double. Paris, 1829; Lugan, libr. édit.

Nous bornerons aujourd'hui à annoncer cet intéressant ouvrage sur une cité célèbre, dès l'antiquité, par la splendeur de ses magnifiques constructions. Les illustres débris qui nous restent offrent tant d'attraits et sont un sujet d'étude si intéressant que cet ouvrage, très-bien gravé, doit être accueilli avec un grand empressement par les antiquaires, comme par les artistes et les architectes.

Nous attendons la publication prochaine des dernières livraisons pour offrir à nos lecteurs un article étendu sur ce livre, au lieu duquel, dont nous ne saurions parler aujourd'hui, car le

texte, par la manière dont l'éditeur l'a dû séparer dans la 15^e livraison, est interrompu à plusieurs reprises, et le commencement ne paraîtra qu'avec la dernière livraison. D.

214. RUINES PRÉSUMÉES D'OCCISMOR, en Bretagne.

On a découvert, dans la commune de Plunéventer (département du Finistère), des vestiges de maisons, voûtes, rues et places, formant, à ce que l'on croit, lors de l'occupation du pays par les Romains, la ville d'Occismor. Les premières recherches ont procuré un grand nombre d'urnes cinéraires en terre cuite et en verre, ainsi que quelques médailles. On présume que le gouvernement fera effectuer des fouilles dans ce terrain.

215. COURS D'ANTIQUITÉS MONUMENTALES, professé à Caen par M. DE CAUMONT. (*Extrait du Prospectus.*)

En Normandie, le goût des recherches historiques a fait des progrès remarquables. D'une part, l'empressement que l'élite des antiquaires anglais met chaque année à visiter et à décrire les monumens de cette province, de l'autre l'impulsion donnée par la Société des antiquaires de Normandie, ont beaucoup contribué à produire cet heureux résultat.

Cependant, il faut l'avouer, peu de personnes encore possèdent des connaissances étendues en archéologie; presque toutes éprouvent une grande difficulté, lorsqu'il s'agit de classer chronologiquement les monumens, et de déterminer à quelles époques ils ont été élevés.

C'est afin de remplir cette lacune que M. de Caumont, secrétaire de la Société des antiquaires de Normandie, correspondant de l'Académie royale des antiquaires d'Édimbourg et de celle de Paris, s'est proposé de faire à Caen, à partir du 15 décembre 1829, un cours public et gratuit d'archéologie, et d'enseigner par quels principes on peut arriver à classer chronologiquement les monumens. Afin que les habitans des autres villes puissent aussi jouir des avantages de ce nouvel enseignement, le professeur publiera son cours; il se composera de 6 livraisons, dont chacune contiendra plusieurs planches, et que l'on pourra se procurer séparément. La première renfermera les leçons relatives aux antiquités celtiques; la 2^e et la 3^e traiteront des anti-

romaines ; la 4^e, la 5^e et la 6^e des antiquités du moyen-âge. Prix de la souscription 6 fr. pour chaque livraison, et 6 fr. par la poste. On souscrit à Caen, chez les principaux libraires ; à Paris, chez Lance.

DE MITRA EPISCOPORUM; par A. M. CALCAGNI. In-4°. Venetiis, 1829; Molinari.

Ce mémoire sur l'origine des mitres des évêques, l'auteur propose de publier d'autres dissertations sur les vêtements des papes et des prêtres de l'église catholique.

DESCRIZIONE E SPIEGAZIONE, etc. — Description et explication des bas-reliefs de la façade de la cathédrale de Crémone; joint d'une lettre du baron de HAMMER. (*Antologia*; juin 1829, p. 81.)

En passant par Crémone, dit le baron de Hammer, j'ai eu l'admiration des bas-reliefs curieux de la façade de la cathédrale, monument des plus intéressans de l'architecture gothique en Italie. Mais ces bas-reliefs sont placés trop haut pour être distinctement, surtout pour ceux qui, comme moi, ne peuvent les observer que peu d'instans.

Mais je n'aurais pu comprendre l'ensemble de ces figures sans la bienveillance de M. Bart. de Soresina Vidoni, qui les a dessinées, non sans beaucoup de peine, et m'a procuré ces dessins avec le même zèle qu'il a mis à publier les trésors des bas-reliefs de l'intérieur de la cathédrale.

L'objet dont on traite ici est la zone supérieure de la façade, qui présente une procession de diverses figures dont quelques-unes sont mutilées par l'effet du temps. Cette zone de sculpture n'est autre chose qu'un zodiaque. Tous les signes (excepté un) sont disposés dans l'ordre naturel, et les figures qui les représentent sont ornées des attributs de l'agriculture ou des travaux domestiques qui se rapportent aux différens mois de l'année. Une circonstance singulièrement remarquable, c'est que les 12 signes ne succèdent point dans l'ordre adopté en Europe, de gauche à droite, mais de droite à gauche, probablement pour en cacher la véritable signification aux profanes, lesquels se seraient étonnés de voir, sur la façade de la cathédrale, un zodiaque imité des figures qui sont figurées sur les temples égyptiens. Cette suppo-

sition paraît d'autant plus plausible, que le 1^{er} signe, *Aries*, y manque, lequel, placé à la fin ou plutôt en tête de la façade, aurait pu trop facilement manifester la vérité à qui aurait voulu la découvrir.

La procession zodiacale s'ouvre (en procédant de la droite à la gauche) par trois figures. La 1^{re} se reconnaît pour être une femme par la forme et la longueur de ses habits. Elle porte un vase destiné à mettre des parfums. La 2^e joue de la flûte, et la 3^e tient dans sa main trois choses qui paraissent être des fleurs. Le vin, les parfums, la musique et les fleurs viennent célébrer le printemps, *jeunesse de l'année, saison des fleurs, de la verdure et des nouvelles amours*. La dernière de ces trois figures est suivie ou (en s'exprimant dans le sens ordinaire, de la gauche à la droite) est précédée par un bœuf assez mal figuré, monté par un rustre avec le fouet à la main; c'est le *Taureau* zodiacal. Immédiatement après, on voit deux enfans assis sur une vigne; ce sont les *Gémeaux*, et le *Cancer* est attaché au dos de l'un des enfans. Si, à la première vue, on ne reconnaît pas le bœuf, qui, à cause de son cavalier, pourrait être pris pour un cheval ou un mulet, on reconnaît facilement le *Lion*, signe zodiacal qui suit celui de l'*Écrevisse*.

Entre ce signe et celui du *Lion*, sont figurés les travaux de la campagne pendant les mois où le soleil passe par le signe du Lion; l'un des deux hommes coupe le grain, et l'autre chasse les bœufs, qui, selon la manière antique et encore en usage dans l'Orient, en triturent les épis sous leurs pieds. A la moisson succèdent les préparatifs de la vendange; on voit le tonnelier qui va chercher le tonneau sur lequel une jeune fille est assise; c'est la *Vierge* du zodiaque qui vient après le *Lion*. A côté de la vierge est un vendangeur dont un compagnon tient la balance, et de celui-ci, commence la seconde série des signes du zodiaque. A cette figure est adossé le *Scorpion*, qui doit être bien endommagé ou qui a dû être bien mal dessiné, car il ressemble plutôt à un polype à mille pieds qu'à un scorpion, quoique l'ordre dans lequel les signes se succèdent jusqu'à la fin ne laisse aucun doute sur l'animal que cette figure doit représenter. Au pied de la vigne sur laquelle repose le scorpion, est un porc qui pâit, tandis qu'un autre est mis à mort par deux hommes qui suivent. Ces emblèmes s'appliquent aux occupations qui se rapportent au

s'écoule depuis le scorpion jusqu'au *Sagittaire*, dont on tue le porc. Immédiatement après le *Sagittaire* on voit un homme qui taille un arbre, probablement pour la provision de bois pour l'hiver qui approche, et le premier signe est le *Capricorne* qui est au pied de l'arbre. Le *Capricorne* tourne sa tête vers le dos d'un vieillard assis sur une arrette, tenant un verre à la main, et vis-à-vis de lui un jeune garçon qui arrose quatre bandes de toile ou de soie. Le *Capricorne* avec sa tasse ou son verre à la main, ce jeune garçon qui arrose, ne laissent point de doute que l'on ait le *Verseau* du zodiaque. Au-dessous du jeune garçon un homme qui pioche la terre, et près de lui sont les deux derniers signes par lesquels finit le zodiaque, ou celui par lequel il commence, si l'on suit l'ordre de gauche à droite. Le zodiaque, comme objet profane, qui n'a aucun rapport avec la géographie chrétienne, se rapproche beaucoup des peintures d'architecture des XIII^e et XIV^e siècles, qui se retrouvent dans toutes les églises du moyen âge. Sans parler des sculptures des églises gothiques d'Angleterre, de France et d'Allemagne, je ne remarquerai que celles que j'ai vues dans mon voyage en Italie : celles de *Ferrare*, *Modène*, *Plaisance*, *Fuorbo-di-San-Donnino* et *Parme*.

Les sculptures des chapiteaux et du mur de l'église des *Tempi di San-Fuornovi* sont très-curieuses, celles de *San-Donnino* le sont tout autant, et non moins que celle du magnifique Baptême ; toutes méritent d'être dessinées et gravées, non seulement pour l'illustration de l'histoire de la sculpture, mais comme preuve du mélange des idées chrétiennes et païennes qui se rencontre sur les églises gothiques des premiers siècles. Ce ne peut être sans admiration que l'on considère le Baptistère de Parme. Cependant *Agin-court*, ni *Millin*, n'ont fait la moindre mention des figures emblématiques de ce Baptistère. On peut y apercevoir quiconque le regarde. Au-dessus de l'entrée opposée à celle de la place, on voit la *Lune* et le *Soleil* sur leur char, tels qu'ils sont figurés sur les tem-ples de Mithra : le char du soleil est attelé de chevaux, et le char de la lune est attelé de bœufs. Ces figures, ainsi que d'autres de ce tableau, pourront être l'objet de beaux commentaires, lorsque M. Toschi en aura, comme on

peut l'espérer, publié les dessins. Ces figures ne sont pas, comme quelques-uns le prétendent, un caprice de l'architecte, mais elles sont toutes des symboles du baptême, lequel, comme on sait, se pratiquait aussi dans les mystères de Mithra.

Le zodiaque de Crémone et les figures emblématiques de Mithra du Baptistère de Parme, suffisent seuls comme preuves incontestables du sens caché que les architectes du moyen âge donnaient aux sculptures dont ils décoraient les façades des églises.

T. D.

218. TRADUCTION D'UNE INSCRIPTION SUR LA GRANDE CLOCHE DE RANGOON, avec des notes et des éclaircissemens; par le Rév. HONGS. (*Asiatic Researches*; 16^e vol., 1828, p. 270.)

Cette cloche a été fondue, il y a 40 ans, sous le règne de Sangkoû, petit-fils d'Alung-Phoûra. Les travaux préparatoires ont duré deux ans et demi. Durant la dernière guerre, on avait essayé de la charger sur un vaisseau, qui a coulé. Elle demeura plusieurs mois dans le lit de la rivière, d'où elle fut retirée et remise à sa première place. L'inscription dont il est ici question est gravée en douze lignes de caractères fort larges autour de la cloche même. Elle est en birman, mêlée de quelques mots pâlis: à côté de la traduction on a donné le texte. On y célèbre d'abord les louanges de Gôtama: après de longs détails sur les vertus et la puissance du prince qui offre cette cloche, dont le son doit réjouir les esprits diuins, on finit par dire qu'on espère que ce présent sera méritoire pour toute la famille royale, pour le roi, seigneur de l'éléphant blanc, pour ses concubines, sa noblesse, ses officiers et ses précepteurs. De pareilles cloches sont communément suspendues près des grands monumens, à quelques pieds au-dessus de terre: on leur fait rendre un son en les frappant à l'extérieur.

L—s.

219. MÉMOIRE SUR QUELQUES INSCRIPTIONS PUNIQUES; par M. Étienne QUATREMÈRE. (*Nouveau Journal asiatique*; janvier 1828).

Dans le cours de l'année 1820, M. Humbert, agent hollandais à Tunis, apporta dans les Pays-Bas, entr'autres objets précieux, quatre pierres offrant des inscriptions phéniciennes ou puniques. Ces pierres, achetées par le roi des Pays-Bas, sont

sont parties du Musée de Leyde. M. Humbert en publia le dessin, et M. Hamaker, professeur de langues orientales à Leyde, composa à cette occasion une dissertation fort

C'est sur les explications proposées par M. Hamaker, et le mémoire de M. Quatremère.

Une des pierres offre la forme d'un carré oblong, et se termine par une pointe pyramidale. Sur chacune on a sculpté une main levée, et ayant les doigts étendus. Ce symbole qui se trouve sur quelques monumens grecs et romains, exprime évidemment une imprécation ou une invocation aux dieux. Ici, suivant M. Quatremère, il indique un vœu adressé à quelque divinité. C'est ainsi qu'on rencontre souvent dans les livres saints cette expression : *étendre ses mains vers* pour dire : *lui demander sa protection et implorer son*

sur cette main et divers ornemens de fantaisie, une des pierres présente la figure d'un cheval; une autre celle d'un lion; la troisième celle d'un vase. M. Quatremère croit reconnaître là l'offrande que le suppliant se proposait de présenter dont il réclamait la faveur.

On s'en maintient aux inscriptions. L'on sait que les monuments phéniciens et puniques, particulièrement les monumens d'inscription, sont extrêmement rares. On sait qu'il a été impossible d'arriver même à fixer la valeur de toutes les lettres de l'alphabet. Il n'est donc pas étonnant que les objets antiques aient donné lieu à des interprétations fort diverses. Les quatre inscriptions étant à-peu-près semblables, nous nous contenterons de citer la première. Voici d'abord l'interprétation qu'en donne M. Hamaker.

vince nostræ Tholath, et domino nostro, hero nostro, dulcimentie tholad, propter sectionem uarum (vel mistionem), *Hassobed filius abiam votam (votum ex voto)*.

Cette interprétation offre quelque chose d'étrange et de peu plausible. Voici celle de M. Quatremère.

vince nostræ Tholath, et domino nostro, hero nostro, Hamman, hoc quod vovit Ebeduschiorei (servus Astartes), *filius Ebedmilkar (servi Milcaris)*.

Tholath ou Thalath est, selon M. Quatremère, le nom d'une divinité phénicienne qui répond à la Diane des Grecs. Dial-

Hamman rappelle certaines dénominations fort en usage dans la Bible.

L'interprétation de M. Quatremère paraît plus conforme au goût oriental et à l'objet de ces sortes de monumens. Il est certain que l'explication de M. Hamaker a été vivement attaquée, surtout en Allemagne, où les esprits s'occupent plus qu'ailleurs de questions semblables. Cependant, M. Hamaker, dans un nouvel ouvrage qu'il vient de publier, et qui, sous le titre de *Miscellanea phœnicia*, renferme la reproduction des divers monumens phéniciens et puniques découverts jusqu'ici, réfute avec beaucoup de force toutes les observations qu'on lui a adressées, et cherche à prouver que son explication est la seule bonne. Nous renvoyons le lecteur à ce qu'il dit.

Outre ces quatre inscriptions, M. Humbert avait rapporté d'Afrique la copie d'un monument portant à la fois des caractères puniques et des caractères d'un autre genre. M. Quatremère annonce à ce sujet un second mémoire qui n'a pas encore paru.

R.

220. SUR DEUX ANCIENNES INSCRIPTIONS D'URBISAGLIA ; par Barthel. BORGHESI. (*Giorn. arcad. di scienze* ; vol. XCV, p. 163.)

La première de ces inscriptions était déjà connue au temps de Gruter, et fut reproduite depuis par Marini dans ses *Arvali*, p. 164, avec tant d'exactitude, qu'il n'a laissé aucune correction à faire.

La seconde était entièrement inconnue, quand le colonel Armandi en prit une copie et la communiqua à M. Filoni, qui fit part de cette découverte à M. Borghesi. L'inscription dont il s'agit a subi, au commencement de chaque ligne, quelques altérations qu'il est facile de réparer ; la voici :

C. Salvio. C. F. VEL. LIBERALI

Nonio. BASSO. COS. PROCOS. PROVIN

ciæ. MACEDONIÆ. LEGATO. AVGVSTORVM

provinc. BRITANN. LEGATO. LEG. V. MACED.

fratri ARVALI. ALLECTO. AB. DIVO. VESPASIANO.

et. divo. TITO. INTER TRIBVNICIOS. AB. ISDEM.

allecto. INTER. PRETORIOS. QVINQ. IIII. P. C. HIC SORTI

procos. FACTUS. PROVINCIÆ. ASIÆ. SE. EXCVSAVIT.

Ce Salvius Liberalis est l'orateur dont parlent Suétone et

Pline le jeune. Le premier de ces écrivains cite, de lui, un trait de courage. Chargé de la défense d'un accusé riche, nommé Hipparque, il s'écria devant Vespasien, qui assistait aux débats : « *Quid ad Cæsarem, si Hipparchus H S multies habeat ?* » Non-seulement l'empereur ne s'offensa pas de cette liberté, mais encore il donna des éloges à l'avocat ; et nous voyons, par l'inscription ci-dessus rapportée, qu'il le combla d'honneurs et de dignités. Il est très-probable que Salvius Liberalis fut exilé par Domitien et rappelé par Nerva, qui, comme l'atteste Dion Cassius, rendit à leur patrie les citoyens que le tyran son prédécesseur en avait éloignés. W.

221. SOPRA DUE FRAMMENTI, etc. — Dissertation historique et critique de DON P. SELETTI DE BUSSETTO, sur deux fragmens d'une ancienne inscription latine de Brescia, avec une lettre préliminaire et une appendice. In-8°. Milan, 1826; Sonzogno. (*Giornale Arcadico*; décembre 1826, Vol. XCVI, p. 303.)

Lorsqu'en 1492, on construisit le palais municipal de Brescia, on prit, pour faire la base d'un des pilastres du côté méridional de l'édifice, deux grandes pierres sur lesquelles sont gravées plusieurs lettres d'une forme si belle, qu'elles attirèrent les regards des amateurs de l'antiquité qui passent par là. Elles sont hautes de trente-deux centimètres, larges à proportion, et d'une forme très-élégante.

L'inscription, rétablie dans son intégrité d'après les conjectures les plus plausibles, est depuis long-temps expliquée d'une manière satisfaisante. Mais voilà qu'aujourd'hui l'abbé Seletti, qui paraît peu versée dans l'archéologie, prétend prouver : 1° que les deux pierres du palais municipal n'appartiennent pas à l'édifice découvert dans cet endroit, mais bien à un arc de triomphe qu'il dit avoir été érigé dans cette ville en l'honneur de Vespasien à l'occasion de ses victoires sur les Juifs ; 2° que les deux fragmens nouvellement découverts ne peuvent s'unir à ceux dont il a été question plus haut, lesquels, selon lui, doivent être lus ainsi :

IMP. CÆSAR. VESPASIANUS. AUGUSTUS

PONT. MAX. TRIB. POT. II. IMP. VII. P. P. COS. III. CENSOR.
DE JUDEIS.

3° Qu'ayant écrit en 1808 un mémoire dans lequel il prouve que les deux premières pierres devaient s'expliquer comme il le soutient dans la dissertation qu'il vient de faire imprimer, l'honneur de l'interprétation, attribuée au D^r Labus, doit, en conséquence, lui appartenir. Il cherche querelle à l'Athénée de Reuseia pour avoir couronné l'écrit de celui-ci, et à l'assemblée municipale pour l'avoir publiée.

Au reste, introduire les Juifs dans cette inscription, supposer qu'elle fût mise sur un arc de triomphe, et que cet arc fût d'une hauteur extraordinaire, c'est-à-dire proportionnée à la grandeur des pierres et des caractères qui y sont gravés, tout cela nous semble tellement invraisemblable, que nous ne concevons pas que ces idées aient pu entrer dans la tête d'un homme raisonnable.

Mais si l'inscription ne peut avoir appartenu à un arc de triomphe, ni faire mention des Juifs, la chronologie à l'aide de laquelle l'abbé Seletti veut soutenir son opinion, est encore moins admissible. Il met le second tribunat, la septième acclamation et le troisième consulat avec la censure de Vespasien; ne songeant pas qu'aucune des inscriptions où il est question du 3^e consulat de cet empereur, ne parle de sa dignité censoriale.

W.

222. MÉMOIRE SUR LE PRÉAMBULE D'UN ÉDIT DE L'EMPEREUR DIOCLETIEN, relatif au prix des denrées dans les provinces de l'empire romain; accompagné de deux planches lithographiées; par M. Marcellin de Fonscolombe, membre de l'Acad. d'Aix. Prix, 4 fr. Paris, 1829; Dondey-Dupré.

L'édit et le préambule dont il est question dans ce mémoire, ont déjà été mentionnés dans le *Bulletin* (1). On a vu de quelle importance ce monument était pour la science économique des Romains pendant les premiers siècles de notre ère. M. de Fonscolombe, qui avait publié au sujet du préambule une savante dissertation dans le 3^e volume du recueil des mémoires de l'Académie d'Aix, et qui, à cette époque, n'avait pas connaissance de l'édit proprement dit, a cru devoir reproduire son travail avec les modifications et les développemens convenables. Il s'est

(1) Voyez le cahier d'août 1826, n° 152, article de M. Champollion-Figeac.

cependant, comme dans le principe, au préambule, laissez aux savans qui ont l'avantage de posséder un dessin exact du monument, le soin de traiter le sujet dans toute son étendue, et de lever les difficultés qui subsistent encore.

M. de Fonscolombe commence par donner la transcription du préambule, tel qu'il se lit sur une pierre conservée à Aix, en France; il corrige et supplée sa copie d'après les fragmens qu'il trouve sur l'inscription de Stratonicee. Tout ce travail est fait avec beaucoup de soin, de science, de sagacité. Il se peut cependant être possible d'élever des doutes sur quelques-unes des institutions; mais le texte est si obscur, qu'on ne doit pas s'occuper de le rendre clair et correct.

On suit ensuite la traduction française du préambule. On conviendrait qu'un pareil texte ne comportait pas une version littérale; aussi le savant académicien d'Aix s'est contenté d'en donner une interprétation libre.

M. de Fonscolombe se livre ensuite à de longs développemens sur l'époque précise où l'édit a été rendu, sur la manière dont les ordonnances étaient promulguées, sur les causes qui ont donné lieu à cet édit, sur l'état de l'empire romain dans le premier siècle de l'histoire, etc.

A la fin sont douze éclaircissemens traitant de ces mêmes objets, mais d'une manière plus érudite, et accompagnés des textes originaux.

Il est certain que la partie la plus curieuse du monument est, proprement dit, et c'est précisément celle que M. de Fonscolombe a négligée. Sous ce rapport, on doit regretter que M. de la Motte-Figeac n'ait pas publié le travail qu'il a fait à ce sujet, et qu'il annonce depuis très long-temps. Il est encore curieux de quelques-unes des opinions de M. de Fonscolombe sur l'histoire, qui mériteraient d'être soumises à un nouvel examen. Quoiqu'il en soit, le mémoire qu'il a publié est rempli de notions instructives, et devient indispensable à toutes les personnes qui auront à traiter des mêmes matières.

On ajoutera que ce mémoire est dédié au savant orientaliste M. Reynaud, et c'est une garantie de plus pour l'exactitude de l'ouvrage.

R.

223. INSCRIPTIONS ANTIQUES DE LYON. (*Archives historiques et statistiques du département du Rhône* ; n^o 7, 8 et 18, années 1825 et 1826.)

Des fouilles faites au milieu du siècle dernier à Lyon sur la montagne S. Irénée pour fonder le bel édifice des Génovéfins, avaient mis en évidence une foule d'inscriptions tumulaires extrêmement curieuses; tout récemment, en travaillant à l'agrandissement de l'église dite de St-Irénée, vingt-trois nouvelles inscriptions ont été mises au jour par les ouvriers. M. Cochard, qui parle de cette nouvelle découverte, assure que ces inscriptions sont inédites et que quelques-unes appartiennent aux époques de Rome où les arts étaient cultivés avec le plus de succès. Il les donne textuellement dans ses trois articles.

Une de ces inscriptions, qui toutes commencent par le D. M. (*Dis manibus*), est à la mémoire éternelle de Lucius Sabinus Amandus, vétéran de la légion 1^{re} Minervienne. Jannarinia Verina sa femme, Sabinus Victor son fils, et ses héritiers, lui ont élevé ce monument et l'ont dédié sub *ascia*.

Une autre à la mémoire de Titus Julius Virilis, vétéran de la 13^e cohorte urbaine, décoré d'un congé absolu et honorable. Titus Julius Vérinus a érigé ce monument à son père très-cher et très-pieux, de concert avec Titia Hilara, et ils l'ont dédié sous l'*ascia*.

Une autre à Caius Julius Placidinus, vétéran de la vingt-deuxième légion de première création, la *Pieuse*, la *Fidèle* (1), porteur d'un congé absolu et honorable. Julius Primitius et Julia Digna, ses affranchis et ses héritiers, ont élevé ce cippe à leur patron très-grand et très-pieux, et l'ont dédié sous l'*ascia*.

Une quatrième est celle d'un monument qu'ont fait ériger, de leur vivant, pour eux et pour Ursa leur fille très-douce, qui a vécu vingt-quatre ans deux mois dix jours, Caius Tallonius Perungus, vétéran de la 8^e légion, surnommée *Auguste*, ayant obtenu un congé absolu et honorable, et Pacata sa femme. Ce dernier monument est, comme les 2 autres, consacré sub *ascia*. L'*ascia* est une sorte de doloire qui se trouve sur un grand

(1) On a trouvé à Metz, en 1822, une inscription d'un vétéran de cette même légion.

nombre de monumens funèbres anciens. M. Cochard, en rappelant que l'abbé de Tersan ne voyait dans cet emblème que le signe caché des premiers chrétiens, invoque, pour corroborer cette opinion qu'il adopte, l'autorité de M. Artaud qui, dans sa description du Musée de Lyon, fait remarquer que l'*ascia* sur les tombeaux d'Arles est presque toujours accompagnée d'un niveau, emblème de l'égalité, tandis qu'à Rome, au rapport de Grivaud, les sépultures de chrétiens, celles surtout qui remontent au temps des persécutions, sont distinguées des sépultures païennes par des symboles divers, tels que le poisson, l'ancre, la colombe, la palme; usage qui, au reste, paraîtrait n'avoir pas été exclusif à Rome, s'il est vrai qu'un tombeau découvert à St.-Just en 1740, et dont il est mention dans le Tom. XVIII des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, avait sa légende accompagnée d'une croix placée entre deux colombes et d'une figure d'aissette ou d'*ascia*.

Les inscriptions de St-Irénée offrent encore d'autres particularités dignes d'être remarquées par les antiquaires. Sur une, la figure de l'*ascia* est, contre l'usage, placée dans le cippe au-dessous de l'inscription, au lieu d'être au-dessus.

Sur une autre, on remarque que le graveur a mis *obitimo* pour *optimo*, changement de lettres qui est très-commun.

Une des légions est distinguée par le surnom de *Minervienne*, une autre par celui d'*Auguste*, une troisième est qualifiée de la *Pieuse*, la *Fidèle*; ainsi l'Europe moderne a vu ses troupes fuir devant les brigades françaises la *Terrible*, l'*Infernale*. Une légion est aussi désignée, sur une des inscriptions, la 22^e de la première création; c'est encore notre vieille garde. Enfin, n'est-ce pas aussi des légions romaines que nous avons retenu l'usage de signaler, sur des congés absolus et honorables, le mérite des services rendus?

A l'occasion du nom d'*Amandus* qui se trouve dans la première inscription à la suite des prénoms Lucius Sabinus, M. Cochard cite deux autres inscriptions conservées à Lyon et qui portent le même nom, et il se croit fondé, par l'autorité de ces trois monumens découverts en divers temps, à conjecturer avec Menestrier et Brossette, que le tombeau appelé des *Deux Amans*, que l'on voyait encore en 1807 à côté du bâtiment de l'école

vétérinaire à Lyon, ne devait son nom qu'à deux prêtres du nom d'*Amandus*, à la mémoire desquels il avait été élevé. C'est ainsi que l'archéologie concourt à détruire les préjugés.

Une 5^e pierre tumulaire porte deux inscriptions, l'une latine et l'autre grecque. L'inscription latine est aux mânes de *Lucretia Valeria* par *Sextus Avius Hermeros*, qui a fait construire ce tombeau de son vivant pour une épouse méritant tous ses regrets et pour lui-même, et il l'a dédié *sub ascia*. L'inscription grecque, placée au-dessous de la première et au bas du cippe, consiste en deux vers grecs disposés sur quatre lignes, et qui ne sont autre chose qu'une épigramme de l'anthologie qui peut se traduire ainsi : *L'envie est un grand mal, elle a néanmoins quelque chose de bon, car elle fait fondre les yeux et le cœur des envieux.* (Voy. le *Bulletin* ; Tom. IV, n^o 214). On sait que cette épigramme a exercé la plume d'un grand nombre d'écrivains grecs, latins et français, qu'elle a paru pour la première fois dans l'ancien recueil dû à Constantin Céphalas, où elle figure parmi les épigrammes satyriques, et dans celui de Planude. Or, dit M. Cochard, si l'inscription de St-Irénée est, comme il le présume, du second ou, pour le plus tard, du 3^e siècle de l'ère chrétienne, voilà pour cette épigramme une antiquité bien plus reculée que l'époque où elle fut insérée dans le recueil de Céphalas, le moins nouveau des deux qui viennent d'être cités. C'est encore un point bibliographique éclairé par l'archéologie.

On voit, dit M. Cochard, à la base de cet autel, une petite ouverture vraisemblablement pratiquée pour que la pierre pesât moins sur l'urne cinéraire enfoncée dans la terre, précisément à l'endroit où est l'ouverture, et il prend occasion de cette circonstance pour rappeler que les Païens exprimaient quelquefois, dans leurs épitaphes, le souhait que la terre fût légère aux morts; et il en cite une qui subsiste encore dans le bâtiment du Verbe Incarné, qui est terminée par ces mots *tibi terram lævem*.

Cette tendre sollicitude pour les morts s'exprimait aussi, sous le Bas-Empire, par les mots *have*, *vale*. M. Cochard produit trois monumens qui en font foi. Le premier est une tablette en pierre blanche trouvée à St.-Irénée, sur laquelle on lit :

Have
in æternum
Q. Anchari
æternum q
mariane
vale.

Le second est une inscription conservée au Musée de Lyon qui commence ainsi : *Have Modii. Have Gemina.*

Le 3^e est une pierre tumulaire découverte à Besançon en 1695, dont l'inscription se terminait par ces mots : *Eusebi HAVE et VALE.*

Des libations, des guirlandes de fleurs entraient aussi dans les pratiques du culte des morts. Sur plusieurs des cippes déterrés à St-Irénée, on remarque la place où était fixé le bassin destiné aux libations, et la partie antérieure, lorsqu'elle n'est point dégradée, offre les plombières des clous auxquels on suspendait, aux jours de fêtes, des festons de feuillages.

Une dernière inscription, provenant des fouilles de St-Irénée, est aussi traduite par M. Cochard. Les Centonaires (*Centonarii*) ont rétabli à leurs dépens, par les soins de Fulvius *Æmilianus*, homme clarissime, le lieu que Julius Januarius avait donné à la république; inscription remarquable pour la ville de Lyon, en ce qu'elle confirme l'existence dans cette ville, du temps des Romains, d'un collège assez nombreux de Centonaires ou Centoniers, dont la profession, qui était militaire, consistait à fournir les tentes et les divers attributs dont on se servait alors à l'armée, et à veiller à la conservation de ces objets en prévenant les incendies, profession d'ailleurs assez honnête pour qu'on pût, parmi les Centeniers, être élevé à tous les honneurs.

BOTTIN.

224. DESCRIZIONE DELLE MEDAGLIE ANTICHE GRECHE, etc. —

Description des médailles antiques grecques, du Musée Hedervarien, arrangées d'après le système géographico-numismatique; par SESTINI. Partie III. In-8°. Florence, 1829; Piatti.

Cette 3^e partie contient la suite des médailles de la Syrie et de la Perse, et celles des rois d'Égypte jusqu'aux rois de la Mauritanie, avec les autres provinces de l'Afrique.

225. OBSERVATIONS SUR QUELQUES MÉDAILLES BACTRIENNES ET INDO-SCYTHIQUES; par M. de SCHLEGEL. (*Nouv. Journ. Asiat.*; novembre 1828.)

On sait qu'après la mort du grand Alexandre et à la suite des guerres qui survinrent entre ses généraux, un guerrier d'origine grecque se rendit maître des contrées situées aux environs de l'Oxus. Ses successeurs subjuguèrent successivement les contrées situées au nord et à l'orient de la Perse et étendirent leurs conquêtes jusque dans la partie septentrionale de l'Inde. Plus tard, vers l'an 125 avant notre ère, ce royaume, attaqué à la fois par les Parthes et les Scythes, succomba, et des peuples d'origine tartare prirent la place des conquérans macédoniens.

Le savant Bayer publia, il y a environ un siècle, une histoire de ce royaume un moment florissant. Malheureusement il n'avait à sa disposition que quelques témoignages isolés d'auteurs anciens, et le nombre de médailles originaires de cette contrée était encore trop peu considérable pour qu'on pût s'assurer du nombre et de l'ordre des règnes.

Depuis cette époque, la numismatique a fait plusieurs découvertes importantes. Pour nous borner à celles dont il va être question ici, nous dirons que M. le major Tod, anciennement au service de la Compagnie anglaise des Indes, se trouvant dans l'Inde, eut occasion de recueillir, entr'autres objets précieux, plusieurs médailles bactriennes. A son retour en Europe, il publia le dessin et une explication, à la vérité incomplète, de ces médailles (Voy. les *Transactions* de la Société de la Grande-Bretagne et d'Irlande). M. de Schlegel, professeur de sanscrit à Bonn, et connu par des travaux importants sur l'Inde, a publié, à ce sujet, des observations qui jettent beaucoup de jour sur la matière.

Parmi les médailles découvertes par M. Tod, les unes appartiennent aux princes d'origine grecque, et portent des types et des légendes conformes au goût et au génie de la Grèce. La seule trace qu'elles aient conservé du pays où elles furent frappées, c'est qu'on remarque sur quelques-unes, concurremment avec la légende grecque, une légende en caractères bactriens. Il est deux de ces pièces qui portent les noms d'Apollodote et de Ménandre, deux princes dont il ne nous était parvenu au-

un monument. Ces deux médailles ont été trouvées par M. Tod, aux environs de la ville d'Agra.

Les médailles qui appartiennent aux princes d'origine tatare portent aussi des légendes grecques. Mais ces légendes n'offrent que des noms barbares. D'ailleurs les types, au lieu de retracer des sujets conformes aux doctrines religieuses de la Grèce, représentent en général des symboles de la mythologie indienne; ce qui prouve à la fois que les princes qui les firent frapper occupaient une partie du continent de l'Inde et avaient embrassé les croyances de cette contrée. Nous allons citer, d'après M. Schlegel, une de ces pièces.

Un homme debout, en costume barbare, et portant une tiare très-élevée, de forme cylindrique, avec des bandelettes flottantes. On y reconnaît la physionomie des Tatares, leur nez retroussé et leurs petits yeux enfoncés. De la main gauche, il jette de l'encens sur un autel, derrière lequel est érigé un trident; de l'autre côté, dans le champ, est un monogramme et une massue. Légende en caractères grecs barbares : ΔΟ-ΒΙΤΤΙC ΒΑCΙΑΥC ΒΑCΙΑΥΝ. . . . (*Édobigris, roi des rois.*)

Revers : le dieu Siva, debout, tenant à gauche le trident, son attribut habituel, et s'appuyant à droite sur le bœuf Nandi. Légende en caractères bactriens ou pehlvis.

Voilà donc, s'écrie M. Schlegel, un monument de cet empire indo-scythique sur lequel nous avons si peu de donnée! Quelle étrange combinaison! Un khan tatare converti au culte brahmanique, régnant sur des provinces de l'Inde et de la Perse, et ayant des Grecs à sa cour qui lui donnaient les titres de *roi des rois*. Sa domination fut peut-être aussi étendue, ses conquêtes aussi fameuses que celles d'Attila; mais le nom du roi des Huns est encore répandu dans toute l'Europe, tandis que celui d'*Édobigris* est à peine déterré après deux mille ans. R.

226. EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. ERDMANN, prof. à Casan.
(*Nouv. Journ. Asiat.* ; avril 1828.)

M. Erdmann, auteur d'un *Numophylacium*, ou description des médailles orientales du cabinet de l'Université de Casan, annonce que depuis la publication de son ouvrage, le cabinet de Casan s'est enrichi d'un grand nombre de médailles, particulièrement de médailles tatares; il promet de donner un supplément.

De plus, M. Erdmann avait publié un extrait de Nizami, relatif à une expédition faite par les Russes contre la ville de Berdaa en Arménie, dans le dixième siècle de notre ère. Depuis cette époque, M. Erdmann a eu communication de plusieurs copies manuscrites de Nizami, ce qui lui permettra, dans une seconde partie, de revenir sur le même sujet, et de donner de nouveaux renseignements.

M. Erdmann se propose ensuite de publier une édition complète de l'histoire des Mogols par Raschid-Eddin, ouvrage du plus haut intérêt, dont il possède un manuscrit à peu près complet, et qui jusqu'ici avait été vainement annoncé par divers savans.

R.

227. BEITRÄGE ZUM GRÖSCHEN-CABINET, etc. — Supplémens au Cabinet Numismatique dit des *Gros* (*Gröschén - Cabinet*), rangés d'après le système établi dans la collection des monnaies germaniques de Pohl; par CH. J. GÄRTZ. 3 parties, in-8° de 1252 pp., avec 3 $\frac{1}{2}$ feuilles de tables, et 2 planches gr.; prix, 2 thal. 18 gr. Dresde, 1827; Hinrichs. (*Beck, Allgem. Repertor. der Literat.*; 1828, vol. I, cah. 4, p. 142.)

Ce catalogue raisonné offre en premier lieu les monnaies des empereurs romains. L'auteur n'en parle que d'une manière très concise. Il a cru devoir en parler parce que ces empereurs ont cherché à conquérir l'Allemagne. Elles commencent par un *As libralis* en bronze, pesant 17 $\frac{1}{2}$ onces. Ces monnaies n'offrent que 352 pièces. Viennent ensuite, dans l'ordre alphabétique, les monnaies germaniques depuis Charlemagne jusqu'à François II, auxquelles se joignent celles de la monarchie autrichienne (celles des empereurs, des régens et des autres princes et comtes de cette monarchie), les monnaies des cercles de Bavière, de Franconie, de Souabe, du Haut-Rhin, du Bas-Rhin, de Westphalie, de la Basse-Saxe, de la Haute-Saxe. Les tables offrent un aperçu des différens landgraves, princes, princes électoraux et princesses électORALES de la maison de Saxe.

L. D. L.

228. DELLE MEDAGLIE DI GIUNIA DONATA, ETC. — Des Médailles de Junia Donata, femme de M. Cassianus Posthumus, tyran des Gaules. Mémoire lu à l'Académie de Lucques, le 26 mai 1827; par JULES CONDRO, DE SAINT-QUENTIN. In-4° de 18 pages, avec une pl. Turin, 1827.

On a douté jusqu'à présent de l'existence de *Julia Donata*,

me de Posthume, dont aucun historien n'a parlé. Son nom paru que sur des médailles publiées par Goltzius et par Chiff ; mais il n'est pas certain que ces médailles soient antiques, le qui fait le sujet de ce mémoire ne paraît pas douteuse à Cordero. Elle est d'une très-mauvaise conservation, et l'état de vétusté dans lequel elle se trouve lui semble une ave de son authenticité. Cette Julia Donata pourrait être de Julius Donatus, préfet de Rome pendant les années 257-259, et consul l'année suivante. Nous aurions à cette médaille l'obligation d'ajouter un nom de plus à la liste des personnages voués à l'oubli par le silence de l'histoire, et que les médailles seules nous ont fait connaître, tels que *Annia Faustina*, *Druentilla*, *Magnia Urbica*, *Barbia-Orbiana*, et les empereurs *Pacatianus*, *Nigrinianus*, etc.

Dépendant il est à remarquer que beaucoup de médailles de Posthume ont été frappées sur celles de ses prédécesseurs, et l'on en trouve où sa tête se voit par-dessus celle d'un Augustin, d'un Marc-Aurèle ou d'une Faustine. La médaille publiée par M. Cordero est tellement fruste, que l'on ne distingue pas les traits de la femme qui est au revers ; les lettres... DO.... pourraient appartenir à une *Julia Donna* ; et jusqu'à ce qu'on ait découvert une autre médaille bien conservée, où son nom se trouve en entier, et dont les caractères annoncent l'antiquité incontestable, il sera permis de douter que l'on possède une *Julia Donata*. Quoiqu'il en soit, le mémoire de M. Cordero est intéressant pour les amateurs de médailles romaines. (*vue encyclop.* ; nov. 1828, p. 439.)

229. ANTIQUITÉS AMÉRICAINES.

Il est bien reconnu que dans toutes les parties de l'Amérique Nord qui ont été explorées, il reste des traces d'une population un peu plus avancée dans les arts qu'aucune de celles des Indiens qui végètent de nos jours sur nos frontières. Ces traces consistent principalement en levées de terre et en retranchemens, en rochers sculptés et en poteries grossières. On y a aussi remarqué d'autres objets qui ne se rapportent pas précisément à ces trois classes, mais en petit nombre ; et, dans tous les cas, on est persuadé qu'un examen sévère ferait évanouir nos prétentions à une haute antiquité.

Relativement aux trois classes mentionnées ci-dessus et notamment à la moins importante, celle des poteries trouvées par hasard dans tout le pays, entre le lac Supérieur, au nord-est, et les montagnes espagnoles, sur les limites du Nouveau Mexique au sud-ouest, nous devons remarquer qu'elles portent uniformément le caractère de la dernière barbarie; qu'elles sont faites d'une argile commune mêlée d'un sable grossier ou de gravier, quelquefois calcaire, mais généralement mêlé de cailloux. Elles paraissent avoir été moulées à la main, sans le secours de la roue, et ornées, si toutefois on a voulu les orner, dans le même goût et le même style d'exécution qui se rencontrent jusqu'à ce jour dans les poteries indiennes. On les faisait durcir en les exposant au soleil, et quand on voulait s'en servir pour y faire cuire des alimens, on y jetait des pierres brûlantes. Des vases en tout semblables, sont confectionnés aujourd'hui par les Indiens dans les parties les plus éloignées et les moins fréquentées du pays.

La langue des Ojibbeways donne des preuves assez évidentes pour convaincre un étymologiste que l'usage de cette poterie était très-ancien parmi eux. Dans les dialectes algonkins, un des noms substantifs les moins variables est le mot *terre* que Roger William écrit *auke*; dans la langue des Naticks, il s'écrivait selon Elliot, *ohke*. La Hontan écrit en algonkin *acte* ou *ackonin* dans quelques dialectes des pays voisins. Dans Delaware, il est écrit *hacky*, selon Loskiel, et *hacki* selon Zeisberger. Maintenant les Ojibbeways le prononcent *aukie*; les Menoménies le prononcent *auka*; et il se prononce à peu près de même dans plusieurs autres dialectes. Leurs marmites, qui avaient sans doute été faites de terre, furent nommées, en conséquence, *aukeek* ou *ahkeek*, de terre; ou *auheek oance*, qui ressemble à la terre; et de nos jours ils nomment de même ces ustensiles. Quelquefois particularisant la substance dont elles sont faites, ils disent: *misquaw keek*, une marmite de cuivre, de *misquaw*, rouge, et d'*aukeek*. Il est digne aussi de remarque que dans la cérémonie du *meta* ou de la grande médecine, la plus pompeuse, la plus solennelle comme aussi la plus ancienne de leurs fêtes religieuses, ils emploient ce qu'ils appellent le *metig waukeek*, bois de terre. C'est un long cylindre fait d'un tronc d'arbre,



aité duquel ils attachent un morceau de cuir préparé , après avoir été mouillé, est battu avec un instrument mble à un petit marteau. Un de leurs chants religieux omience ainsi : « *Metig waukeek nenoandowaw*, » « j'en-marmite de bois. » Quelques peuplades l'appellent *bwoin* qui paraît signifier la marmite à rôtir, peut-être parce vlinde est quelquefois creusé par le feu. Le *taiwaigun* our, formé d'un large cercle de bois dont les deux bouts is de parchemin, est leur plus sonore et leur plus agréa; iment ; ils s'en servent dans les *wawbenoes* et dans leurs es fêtes, mais ils n'en font jamais usage dans les céré- olennelles du *meta*. Ces étymologies autorisent à con- e les vaisselles de terre existaient non-seulement avant ction des marmites de métal, mais aussi avant l'usage tiers de bois creusés par le feu. Nous n'avons en con- : aucun autre motif de rechercher si une race différente des Indiens actuels a fabriqué ces sortes d'ouvrages. chers sculptés ou qui portent des caractères constituent de classe des restes dont nous nous proposons de par- e partie est enveloppée d'une grande obscurité. On a t parlé de ces restes, et ils ont plus rarement encore ts avec intelligence et fidélité. Les parties centrales de le vallée du Mississippi sont les pays dans lesquels on uvés. Ils offrent une variété de figures creusées profon- , parmi lesquelles celles qu'on nomme *traces* d'hommes, ons, et de quelques autres animaux, sont les plus fré- . Ceux qui ont visité les diverses parties de l'immense de rochers calcaires qui borne l'horizon à l'ouest, et dans les chasseurs et même les habitants sédentaires, ainsi que onnes bien instruites d'ailleurs, ont assuré qu'on trou- a-seulement des serpens, des grenouilles, des tortues, s cornes de buffles, des nids de guêpes, des rayons de es noix et même des pêches pétrifiés et profondément dans la pierre à chaux, ceux-là, disons-nous, ne seront pris que des prototypes aient été imaginés pour toutes ités qui affectaient la forme de certains objets, soit fissent exécutées par la main de l'homme, ou imprimées elque cause accidentelle. On nous a parlé avec autant de des impressions qui se trouvent dans la roche calcaire

OME XIII.

solide, de pieds d'hommes, et des traces du grand monstre qu'on n'a pas décrit, qui sauta du le sommet de l'Alleghany, dans la contrée au-dessous des grands lacs, où il vit aujourd'hui. Il ne serait pas étonnant que ces figures accidentelles très-remarquables, telles que celles qui se voient sur la cheminée d'une maison à Herculanum, sur le Mississipi, fussent, au premier aspect, prises pour des impressions de pieds d'hommes; mais après avoir examiné la carrière, nous nous sommes convaincus que ce ne sont que des matrices de pierres de corne; nous devenons en quelque sorte incrédules pour les autres restes qui ont le même caractère. Il existe cependant des preuves suffisantes pour convaincre les incrédules les plus obstinés, qu'il existe sur plusieurs rochers de l'État de Mississipi, et peut-être ailleurs, des inscriptions d'une antiquité irrécusable. Ces caractères, dont un semblable à la trace d'un homme, et un autre à trois lignes convergentes, représentant une patte de dindon, se rencontrent le plus fréquemment, ne pourront probablement se déchiffrer, quoiqu'ils semblent appartenir à une espèce de symbole ou peinture écrite, encore en usage chez les Indiens.

Les terres élevées en monceaux, si communes dans le pays du Mississipi, ont été examinées avec soin et décrites avec exactitude. Nous n'avons rien à en dire. (*Western Monthly Review*; nov. 1828, n° 6, p. 325.)

Fr. L.

HISTOIRE.

280. *SYNOPSIS HISTORIAE UNIVERSALIS VETERIS in usum praelectionum academicarum*; edidit Petrus BOSSCHA. Pars 1^{re}, xiv et 236 p. in-8°. Deventer, 1827; van den Sigtenhorst. (*Letterkund. Magazin van Wetenschapp.*; 1828, n° IX, p. 391.)

La 1^{re} partie commence aux temps les plus anciens et s'étend jusqu'à l'époque des guerres de Rome avec Carthage. Elle est divisée en deux grandes périodes, savoir : la période asiatique, qui embrasse les temps qui se sont écoulés depuis la création

isqu'à la fondation de la monarchie persanne par période des guerres des Perses avec la Grèce, qui is la mort de Cyrus jusqu'à celle d'Alexandre. e l'auteur de cet ouvrage a été de faciliter l'étude ancienne aux étudiants des universités des Pays-Bas. e l'Histoire ancienne de Heeren, tout parfait qu'il e plutôt à des professeurs qu'à des élèves.

ÜBER DIE POLITIK, DEN VERKEHR UND DEN HANDEL
EHRNSTEN VÖLKER DER ALTEN WELT. — Idées sur la po-
la relations et le commerce des principaux peuples
quité; par HEEREN 1^{re} et 2^e parties, vol. I—IV,
ts. 4^e édition corrigée. Goettingue 1814-26; Van-
et Ruprecht.

POLITIQUE ET DU COMMERCE DES PEUPLES DE L'ANTI-
ir A. L. HEEREN, prof. d'hist. à l'université de Goet-
traduit de l'allemand sur la 4^e édit. enrichie de cartes,
et de notes inédites de l'auteur; par W. SUCKAU.
555 p. in-8^o, avec une carte et un plan; prix, 7 fr.
30 (1829); Firmin Didot.

so du savant professeur de Goettingue est depuis
connu et apprécié; il a été traduit dans plusieurs
il méritait d'être transporté aussi dans la littérature
e de France. M. Heeren, ayant soin de se tenir au
s découvertes archéologiques, a profité habilement
des savantes auxquelles se sont livrés les voyageurs
sie et en Afrique; il en est résulté de nombreuses ad-
ectifications dans la 4^e édition, que l'auteur, vu son
ce comme devant être vraisemblablement la dernière.
nous paraît avoir traduit cet ouvrage avec fidélité;
us encore que le premier volume (l'ouvrage en aura
prend l'introduction et l'histoire de l'Asie occiden-
ut de la Perse, à l'époque où cet empire s'étendait
frontières de l'Inde jusqu'à celles de l'Asie mineure.
ions religieuses, civiles et militaires des anciens Perses
ppées avec une profonde érudition, et l'auteur pré-
nent des monumens qui nous restent pour éclaircir
és. M. Heeren a commenté les dessins que Ker Porter

a donné récemment des ruines et surtout des monumens sculptés de Persépolis ; un plan gravé, qu'il a ajouté à son texte, peut donner une idée de la grandeur de cet édifice. L'introduction du volume fait sentir ce que le commerce de l'Asie a, dans tous les temps, eu de fixe, en raison de la voie des caravanes, la seule praticable dans une grande partie de l'intérieur de l'Asie. L'auteur a extrait de la géographie tout ce qui peut contribuer à éclaircir l'histoire du commerce de l'ancienne Perse, de la Chaldée et de l'Asie mineure. Nous aurons le tableau intéressant de l'Inde dans un autre volume.

Le plan de l'ouvrage de M. Heeren est un peu vague ; sous le mot *Verkehr* employé dans le texte original, on comprend toutes les relations pacifiques des nations, et il semble que c'est ainsi que l'auteur a entendu traiter sa matière ; tout, excepté l'histoire des guerres et des invasions, peut entrer dans son cadre. C'est comme un tableau de l'état moral, religieux, commercial des peuples de l'antiquité ; vaste sujet, qui, pour être bien traité, exige un homme familiarisé avec les auteurs de l'antiquité, avec les monumens et, en général, avec la philologie, et un esprit assez éclairé pour tirer parti des renseignemens que nous a légués l'antiquité, de manière à intéresser les générations actuelles. M. Heeren possède heureusement cette réunion de connaissances et de talens. Tous ses écrits et les cours d'histoire qu'il professe à l'université de Goettingue en fournissent la preuve ; aussi ont-ils eu tout le succès qu'ils méritent, non-seulement en France, mais aussi à l'étranger. Nous engageons le traducteur et l'éditeur à ne pas se borner à une simple traduction, et à ajouter, selon l'exemple de M. Heeren, des notes qui contiennent les renseignemens fournis par les voyageurs et les érudits, dont les travaux récents ont jeté de nouvelles lumières sur les antiquités des peuples. Nous appliquons cette remarque surtout à la Chine, à l'Égypte, à l'Asie mineure et à l'intérieur de l'Afrique. Si M. Heeren donnait encore une nouvelle édition de son ouvrage, il l'enrichirait de tous ces nouveaux documens. Nous pensons que, sans se livrer à des dissertations philologiques, le traducteur et l'éditeur pourront mettre ce précieux ouvrage tout-à-fait au courant de la science. D—e.

33. ALLGEMEINES HANDWOERTERBUCH, etc.—Vocabulaire général de l'histoire et de la mythologie, dans une série alphabétique des personnages historiques, mythiques et les plus célèbres, depuis le commencement de l'histoire jusqu'à l'année 1825 ; par G. HASSEL. 1^{er} vol. 1^{re} divis., A—AV. 2^e div. AP—BAD. 746 p. Gr. in-8°. Weimar, 1826 et 1827. (*Allg. Liter. Zeitung* ; octobre 1828, p. 2,013.)

Ce vocabulaire, qui sera composé de 6 volumes, formera un répertoire de tous les ouvrages biographiques existans. L'auteur a point voulu donner des biographies complètes. Il s'est borné de simples annotations en indiquant toutefois les sources auxquelles il a puisé. Il n'a pris de la géographie, de l'ethnographie, de l'archéologie et de la numismatique, que certains détails qui ont une liaison intime avec l'histoire. Les biographies sont presque toutes accompagnées d'un portrait, avec l'indication du nom de l'artiste qui l'a fait.

Pour donner à nos lecteurs une idée de l'abondance des matières que renferme cette compilation, il suffira de leur dire que les articles Adam et Albert contiennent l'énumération de 50 personnages, avec des biographies plus ou moins étendues.

C. R.

34. NOTICE SUR LES SECTES RELIGIEUSES DES INDIENS ; par H. L. WILSON, secrétaire de la Société asiat. de Calcutta. (*Asiatic Researches* ; 16^e vol., p. 1 ; 1828.)

M. Wilson, cherchant à augmenter de plus en plus ces trésors de science que les Anglais de Calcutta ont déposés dans les *Recherches asiatiques*, y a inséré un long article sur les sectes religieuses de l'Inde. Cette matière était difficile à traiter, et même une certaine confusion est comme inhérente au sujet. Il était digne du secrétaire de la Société asiatique de Calcutta, qui a déjà rendu tant de services aux lettres indiennes, d'employer son érudition et son esprit de critique à jeter quelques lumières sur un objet aussi intéressant et en même temps aussi obscur. Il y montre les Indiens de tout temps partagés en deux grandes sectes, dont l'une, savante et profonde, s'attachait à la théorie religieuse, et l'autre, simple et ignorante, à la pratique et au culte extérieur. Long-temps, l'hérésie n'exista que dans l'école

et parmi les docteurs, jusqu'à ce qu'enfin les Brahmanes, voyant que les principes contraires à leur foi s'étendaient parmi le peuple, devinrent persécuteurs; les fauteurs des idées hétérodoxes furent anathématisés. Les Bouddhistes furent presque anéantis; les Djénas échappèrent avec peine à la fureur de leurs adversaires; les Athées, disciples de Vrihaspati, n'ayant point de culte, se sauvèrent plus aisément.

M. Wilson s'est servi, dans son mémoire, des recherches de deux Indiens, qui ont écrit en persan, l'un est Bital Simh, l'autre Mathura Nâth. Il a également eu recours à un auteur hindu, nommé Nâbhâdji, qui vivait il y a 250 ans, et dont l'ouvrage, intitulé Bhakta mâlâ, a été continué par Nârâyan dâs et expliqué par Cricchna dâs, en 1713.

Il a divisé son mémoire en deux parties; d'après les ouvrages d'Anandagiri et de Mâdhavâtchârya, il décrit d'abord l'état des sectes indiennes au XIII^e siècle, dans le temps où Sambara Achâria cherchait à ramener l'unité en fait de doctrine religieuse. Puis il présente le tableau des sectes qui, depuis cette époque, se sont élevées dans l'Inde; il les partage en quatre grandes classes: les Vêchnavas ou adorateurs de Vichnou, les Sévas ou adorateurs de Siva, les Sâctas ou adorateurs du principe féminin, et enfin les sectaires appartenant à différentes opinions. La 1^{re} classe renferme 20 espèces de sectes, la 2^e en renferme 9, la 3^e 4 et la 4^e 10.

M. Wilson s'attache particulièrement à développer ce qui regarde les Vêchnavas, et, sous ce rapport, son mémoire me paraît incomplet. Probablement son intention est de donner une suite à ses premiers renseignements et de faire, sur les trois dernières classes, un travail analogue à celui qu'il a composé sur la première. Il passe successivement en revue les 20 espèces de Vêchnavas, indiquant le nom et l'époque des hérésiarques, les traits principaux qui distinguent leur doctrine, les légendes dont leur histoire est défigurée, et les signes caractéristiques que portent leurs disciples; on y lit surtout avec intérêt la vie du fameux Râmânandja; de Râmânanda, fondateur d'une secte monastique; de Djayadeva, auteur du Gétagovinda et disciple de Râmânanda; de Qabir, que quelques-uns regardent comme un sectaire mahométan, et sur les opinions duquel on trouve, dans ce mémoire, de longs détails; de Vajrabhaya, chef des Bou-

rasamprodayis; de Mirâ, qui, quoique femme, eut l'honneur de former une secte; de Modwâtchârya, qui établit des communautés où sont réunis, pour une vie toute contemplative, les hommes et les femmes; enfin de Tchêtanya, qui eut l'art de se faire des partisans en se déclarant contre la distinction des castes.

Ce mémoire, extrêmement instructif, a le mérite de mettre en ordre certaines notions, qui, jusqu'à présent, avaient été présentées d'une manière confuse, et de nous apprendre à mieux distinguer des choses qui nous offraient encore des doutes et des incertitudes.

L—s.

235. DE LA RELIGION DANS LA CHINE,

On peut dire qu'en Chine le gouvernement tolère plutôt la religion qu'il ne l'établit. Le gouvernement tolère le lahoukenisme, le budhisme et un mahométisme très-borné; mais il ne paie aucun des trois. Le confucianisme n'est pas une religion; c'est simplement un système de morale et de pure cérémonie. Le christianisme est la seule religion interdite par le gouvernement et par l'opinion publique, parce qu'il défend le culte des idoles et le concubinage, et rapporte tout à Dieu. Mais quoique le clergé chinois ne soit pas payé, il y est dans un sens plus restreint, une religion de l'état. Les magistrats sont en Chine les prêtres de l'état et exercent cette charge sans rétribution. En Chine les monastères sont souvent, selon les circonstances, transformés en hôtelleries. Dans le temple appelé des *Houangs*, les moines vont jusqu'à donner à dîner même à un *sankwei*, diable étranger de race européenne; mais ils en attendent d'ordinaire une récompense. Les officiers du gouvernement montrent parfois un très grand zèle pour la religion nationale. A Macao, ils ont récemment célébré de grandes fêtes en l'honneur de la reine du ciel, et ces fêtes furent données par l'amiral du port, qui ouvrit la souscription par 100 liv. st. Elle s'éleva jusqu'à 11,000 dollars. Les officiers publics, les marchands de *hong*, les marchands de riz, les maçons, les petits merciers, les fermiers, les jardiniers, etc., hommes, femmes, enfans, contribuèrent à l'envi pour honorer la reine du ciel. Son temple, bâti sur le promontoire de Bar-Fort, et qui n'offrait que des ruines de briques éparses, a été reconstruit avec une façade imposante de granite. La vieille image de la reine, qui n'avait pas plus

d'un pied de hauteur, a été brûlée et a été remplacée par une nouvelle de même grandeur. Sur le chemin qui conduit au sommet de la colline, sont rangées dans un ordre bizarre les statues des dieux du pays, les pierres divines. Arrivé au sommet d'un roc immense, on lit gravés sur la pierre, en lettres rouges, ces mots : *Tae-yih*. « le grand. » Mais leurs philosophes n'ont pas encore décidé si cette cause première est physique ou intelligente. Au jour indiqué pour la dédicace de l'image de la reine et de diverses autres divinités, le comité du bâtiment et des réparations fit imprimer une invitation aux dieux et aux déesses de revenir dans leurs statues, lorsque les yeux de celles-ci seraient vivifiés par le contact du sang. C'est ainsi que les Chinois donnent la vie à des morceaux de bois et à des pierres.

Après cette consécration, des hommes, des femmes et des enfans de toute condition, au son des *gongs*, des tambours et des cymbales, et faisant flotter dans les airs des flammes et des pavillons, se pressèrent en foule pendant huit ou dix jours de suite sur la montagne; exposés à l'ardeur du soleil, ils se précipitaient les uns sur les autres pour offrir leurs hommages à la reine du ciel. Des chèvres, des porcs, de la pâtisserie, des fruits, des fleurs, du vin, fournis par tous les adorateurs, furent portés au nouveau séjour de la vierge, par le peuple qui formait cette bruyante procession. De jeunes femmes, vêtues en habit de cour, étaient portées sur des tables comme des nymphes des forêts. Les garçons et les filles se rendaient à cheval au palais de la reine. Cette reine du ciel était, d'après la tradition il y a environ 600 ans, une jeune femme nommée Jin, de la province de Fokien. Les dernières nouvelles de Nankin portent que l'empereur a déifié une autre vierge qui, pendant la dynastie de Sung, avait dissipé sa fortune à construire une jetée pour empêcher la mer d'envahir une province : cette digue, sur le point d'être terminée, fut emportée par le flux; alors, de dépit et de douleur, elle se jeta dans la mer et s'y noya. Mais les habitans à qui cette tradition était chère, l'invoquent depuis quelque temps, quand il leur arrive l'accident qui a causé sa mort; et ils ont déclaré au gouvernement du pays qu'ils ont de temps à autre aperçu des signes lumineux qui indiquaient la présence d'une divinité. Tseang, gouverneur de Canton, a rendu compte de ce fait à l'empereur, qui a accordé au peuple l'autori-

ion de lui élever un temple et de lui rendre les honneurs
rins. Dans ces circonstances, la superstition engage le peuple
ns des dépenses ruineuses. (*Asiatic Journal*; juin 1829, p.
4.)

6. GEDACHTEN OVER HET VERBAND, etc. — Considérations sur
la civilisation religieuse et morale des Égyptiens; par M. P.
VAN LIMBURG BROUWER. In-8° de 351 pag. Amsterdam, 1828.

L'auteur, prof. de littérature ancienne à l'Université de Lié-
, et déjà connu par ses travaux sur Homère, Eschyle et Pin-
re, s'est particulièrement attaché dans cet ouvrage à prouver
e des principes moraux se trouvent cachés sous les mystères
ligieux des Égyptiens. L'auteur appuie ses assertions sur les
rivains grecs, Hérodote, Diodore, Strabon, Plutarque, etc.,
ssi bien que sur les monumens de l'antiquité égyptienne, qui
nt devenus intelligibles pour nous depuis les heureuses dé-
ouvertes de MM. Young, Champollion, etc. (*Revue encycl.*; oct.
129, p. 159.)

17. ERLEUTERUNG DER JÜDISCHEN GESCHICHTE, etc. — Éclaircis-
sement de l'histoire des Juifs jusqu'à la destruction de Jérú-
salem par les Romains. In-8° de 251 pages. Tubingen, 1825;
Osiander.

18. II. ERKLÄRUNG SCHWERERER STELLEN. — Explication des
passages les plus difficiles des prophéties de Jérémie; par le
D^r J. Fr. GAAB. In-8° de 128 pages. Tubingen, 1824.

39. III. JEREMIAS VATES à versione Judæorum, Alexandrino-
rum ac reliquorum interpretum Græcorum, emendatus notis-
que criticis illustratus à M. G. LEBER SPOHN. Vol. II. Post
obitum patris edidit Fr. A. G. Spohn. In 8° de 480 pages.
Leipzig, 1824; Barth. (*Heidelb. Jahrbüch. der Literat.*; 6^e an.
de la nouv. série; janv. 1826, p. 1.)

I. Suivant le journal allemand, il n'y a peut-être pas un seul
aragraphe de cet ouvrage qui ne renferme des vues neuves et
particulières à l'auteur. Ce qui doit encore en augmenter le
prix, c'est que les recherches auxquelles s'est livré le savant
anonyme, se réfèrent à une histoire encore couverte de téné-
bres. Un grand nombre de passages cités dans le journal font

voir qu'il ne s'est pas borné à considérer son sujet sous le point de vue théologique, et qu'il a discuté le texte de la bible sous le rapport de l'histoire et de la philologie.

II. M. Gaab, dans l'écrit qui porte ce numéro, reste fidèle à sa manière d'exposer avec clarté et précision le résultat de ses doctes méditations. Le *Heidelberger Jahrbücher* exprime le vœu que le Wurtemberg soit toujours assez heureux pour que ses prélats et ses conseillers des études sachent, comme Griesinger, Süsskind, Flatt, Gaab, etc., concilier une profonde érudition avec l'exercice de leurs importantes fonctions. C'est ainsi, ajoute-t-on, que les chefs du clergé rendront leurs décisions respectables comme leur caractère.

III. Le 3^e ouvrage est, avec le précédent, celui qui, jusqu'à présent, peut être lu avec le plus de fruit pour l'intelligence du prophète Jérémie. Il atteste, de même que celui-ci, une étude approfondie des matières qui y sont traitées et des commentateurs grecs qui ont écrit sur l'exégèse de cette partie de l'Ancien Testament.

W.

240. GESCHICHTE DER ISRAELITEN, etc.—Histoire des Juifs, depuis le temps des Machabées jusqu'à nos jours, travaillée d'après les sources; par J. M. JOST, prof. à Berlin. Vol. I—VIII. In-8°. Berlin, 1821-1828; Schlesinger. (*Leipzig. Literatur Zeitung*; juillet 1828, p. 1345.)

Cet ouvrage, dont nous avons déjà parlé (*Voy. Bull.*), approche de sa fin. Le second volume commence par l'histoire de la Judée sous le joug des proconsuls romains. Le 9^e livre, qui est le 4^e de ceux que renferme ce volume, contient l'histoire des Juifs hors de la Palestine, depuis Alexandre-le-Grand jusqu'à la destruction de Jérusalem. L'appendice s'étend principalement sur l'historien Joseph qui a servi de source à l'auteur pour toute cette partie de son travail, et qu'il apprécie parfaitement. Il le présente comme Israélite, comme homme d'état, comme général, comme captif romain, pour démontrer combien ces diverses qualités de l'homme ont dû influer sur son histoire. Dans le 3^e volume, l'auteur s'occupe, en premier lieu, de la marche de la civilisation des Juifs. Il décrit l'école masorétique, c'est-à-dire l'école des traditions qui s'étaient conservées depuis Moïse jusqu'à Ezra. A côté de cette école, se forma l'école phi-

ue fondée par des Juifs qui avaient des relations intimes avec les Grecs, et l'école cabalistique qui recherchait l'ère dans chaque mot, même dans chaque lettre des écritures. Le livre 11^e nous fait connaître principales écoles savantes. On y voit paraître sur la scène les plus sages des premiers rabbins, et se développer tout le rabbinisme avec une puissance très-forte. « Crains ton Rabbín à Dieu? » Voilà ce que l'on enseignait aux Juifs dès leur jeunesse. Celui qui combat son maître combat Dieu. Ces choses altérèrent sensiblement le culte et les cérémonies des Juifs. Le livre 12^e traite de l'histoire des Juifs sous l'empire romain, après la destruction de Jérusalem jusqu'à Bethar. Déjà, sous l'empire de Trajan, commencèrent les persécutions contre les Juifs; puis on leur défendit d'approcher la ville sacrée. Ce qui rendit impossible l'entretien des Juifs, c'est qu'ils se disséminèrent dans la plupart des contrées alors connues, et fondèrent des communautés isolées, et de plus, lorsque l'ardeur de la persécution se fut calmée, les rabbins fondèrent des écoles, parmi lesquelles de Jamnia mérite surtout d'être remarquée. Le temple, qui, depuis longtemps, était tombé en ruines, ne fut même de nouveau, dans la Tiberiade. Mais les liens qui unissaient les Juifs se rompirent. Lorsque l'empire embrassa le christianisme, la position où se trouvaient les Juifs fut très-critique, quoique cet empereur ne voulut pas les persécuter. La faveur que leur accorda Julien ne fut que de peu de durée. Le 15^e livre, qui termine le 4^e volume, traite de l'histoire des Juifs dans l'empire des Perses et des Parthes jusqu'à la destruction de Bethar. Le 5^e volume, qui devrait traiter des destinées des Juifs jusqu'au VII^e siècle, était le plus difficile à faire, soit parce que les sources manquaient, soit à cause de leur défaut de clarté. Ce volume contient l'histoire des Juifs dans l'Europe occidentale; mais la question de quand et comment ils y sont arrivés reste toujours dans le domaine des conjectures. Toutefois, on les trouve, au commencement du VI^e siècle, en Espagne, en France et en Italie, en grand nombre, et jouissant d'une grande considération. On ne peut expliquer d'une manière parfaite pourquoi des Juifs se voulurent convertir au christianisme. Le mariage entre

les Juifs et les Chrétiens fut défendu. Justinien ne combattait, à la vérité, que le rabinisme, la *mischnah* et le *talmud Jérusalemique* écrit de 363 à 395; mais ce fut précisément à cause de cela qu'il ne fut pas d'une grande utilité aux Juifs, et la conduite de cet empereur les força à tenir d'autant plus opiniâtrement à ces livres. Le 5^e volume se termine par l'histoire des Juifs dans l'Arabie, et l'essor rapide que prit l'islamisme ne fut pas sans une grande influence sur le judaïsme. A cette époque, les communautés israélites tombèrent en France; il en fut de même en Allemagne, car, depuis le IX^e siècle, ils ne purent faire que le commerce d'objets mobiliers. En Espagne, au contraire, sous la domination des Arabes, ils gagnaient continuellement sous le rapport politique et intellectuel. C'est ce que le 20^e livre développe plus amplement. Jamais, ni avant ni après cette époque (1000 à 1240), les Juifs ne jouirent d'une si grande considération, porte la page 217. Dans le 21^e livre, on voit commencer en France cette série de persécutions atroces qui tenaient à l'anéantissement total de la race juive, uniquement parce qu'elle ne voulait reconnaître la parole de Dieu que dans la moitié la plus ancienne et la plus considérable des livres canoniques. L'introduction de l'inquisition en Espagne imprima le sceau à ce fanatisme chrétien. Dès ce moment, il sembla que les Juifs n'étaient pas des hommes. Ils appartenaient aux grands, corps et biens. Tout le 7^e livre est rempli des cruautés exercées contre eux. Les récits les plus ineptes suffisaient pour qu'on se déchainât contre eux. Pour s'en convaincre, il suffira de lire, page 294, quel fut le sort des Juifs à Berlin. La prise de Constantinople exerça une influence plus favorable sur leur destinée. Plusieurs des Juifs opprimés se réfugièrent en Orient, et le 8^e volume est consacré à exposer la condition qu'ils y trouvèrent. D'après le 26^e livre, aucun Juif n'y aurait subi une condamnation pénale; mais il n'y a non plus aucun exemple de conversion d'un Juif au christianisme. L'histoire des Juifs sous la chrétienté, depuis Charles-Quint jusqu'en 1740, termine le 8^e livre. A partir de la guerre de 30 ans, leur sort commença à s'améliorer. Spinoza, quoique persécuté par eux, brille au milieu d'eux, de même que parmi tous les Chrétiens exempts de préjugés, comme un astre resplendissant. Les Juifs qui s'établirent en Amérique y trouvèrent appui et protection.

Il finit par examiner l'existence des Juifs allemands et leurs rapports avec les Chrétiens, surtout en ce qui touche leur état civil et politique. Le 9^e volume continuera cette exposition historique jusqu'en 1815. R.

LA MAGIE CHEZ LES ANCIENS. 1^{er} article : *Chez les Grecs.* (*Classical Journal*; n^o LXII, p. 185.)

Apprenons par Homère que les Grecs se livraient à la magie dès la plus haute antiquité; ce poète cite même plusieurs genres de divination; la plus célèbre était la nécromancie, dont les pratiques sont minutieusement décrites dans l'Odyssée: voyons Ulysse passer de l'habitation de Circé dans une contrée de l'Italie, pour consulter l'ombre de Tirésias, le plus célèbre des devins thébains. Le pays visité par le roi d'Ithaque était, dit-on, peu éloigné de Cumès, où il existait, suivant Strabon, un sanctuaire immémorial, un oracle des morts, qui était en grande vénération dans la Grande-Grèce. Il était vraisemblablement situé sur les bords du lac Avernus, dans un lieu considéré spécialement comme propre à des pratiques de nécromancie.

Les traditions de l'antiquité méritent quelque confiance, on ne peut monter plus haut qu'Homère pour trouver les premières notions de la magie grecque. La descente dans les enfers, d'Orphée consultant Eurydice, signifie peut-être qu'il consulta un oracle sur le sort de sa femme. Cette supposition acquiert du poids par la circonstance que ce poète-musicien était aussi un sorcier ou enchanteur. Dans Euripide, Ulysse se vante de connaître des sortilèges d'Orphée, au moyen duquel un pieu enfoncé dans le crâne de Polyphème; et un autre sortilège du même auteur attribué à Orphée le pouvoir d'attirer les bêtes à lui, par l'art magique, les bêtes, les rochers, les arbres. Ce témoignage du tragique grec est confirmé par Virgile, qui dit qu'Amphion était magicien. Ainsi, les murailles des villes se seraient élevées moins par l'effet des accords de sa lyre que par des pratiques de sorcellerie. A ces magiciens, on peut joindre Musée, dont les chants, comme ceux d'Orphée, étaient réputés avoir la vertu de mettre ses ennemis à ses pieds et de rendre, en quelque sorte, les dieux dociles à la volonté de l'homme.

Quant à l'oracle des morts dont on vient de parler, il en existait

était un en Épire d'une antiquité incontestable, car il était l'objet d'une haute estime dès le temps de Périandre, antérieurement à l'invasion de la Grèce par les Perses. Un troisième oracle nécromantique, établi à Héraclée, en Thrace, jouit un peu plus tard d'une grande célébrité. C'est ce dernier qu'alla, dit-on, consulter Pausanias de Sparte, pour appaiser l'ombre d'une fille qui le tourmentait cruellement, et qui, se rendant fictivement visible, prédit quantité de choses qui arrivèrent aux Lacédémoniens.

Une autre espèce de magie, l'une des plus anciennes chez les Grecs, consistait à changer les hommes en bêtes par le jus des herbes. Ulysse raconte que le palais de Circé était entouré d'ours, de lions et de tigres qui avaient été jadis des êtres humains; on sait que les compagnons de ce prince, après avoir mangé du pain pétri avec la liqueur fatale, furent changés en pores par un coup de baguette de la magicienne, et que lui-même aurait partagé leur sort, si Mercure ne l'en avait garanti au moyen d'une autre herbe appelée *moly*. Médée n'était guère inférieur à Circé dans l'art de préparer les herbes; les cérémonies observées par cette fameuse enchanteresse sont décrites, dans le plus grand détail, par Ovide. Euripide nous a transmis là-dessus des documents non moins curieux. A ces deux magiciennes, Théocrite joint Périclète, nommée Agamède par Homère, et dont, au reste, on sait très peu de chose; il paraît qu'elle connaissait à fond les vertus occultes de toutes les herbes que produit la terre.

Après l'invasion des Perses, le mot *magie* commença à être en usage en Grèce; et, avec le nom, les Grecs apprirent les pratiques usitées par leurs ennemis de l'Orient. Osthanes accompagna Xerxès dans la malheureuse expédition entreprise par ce prince, et contribua puissamment à rendre beaucoup plus générale, parmi les Grecs, la connaissance de la magie, qui devint tellement en vogue, que l'étude de cet art fit entreprendre à plusieurs philosophes des voyages longs et périlleux. Pythagore, Empédocle et Démocrite visitèrent l'Orient dans ce but, et, à leur retour, ne communiquèrent ce qu'ils avaient appris qu'à un très-petit nombre de leurs disciples.

Les pythagoriciens égalèrent, dans la suite, les mages persans en effronterie. Ils prétendaient jouir, comme le fondateur de leur secte, du privilège de communiquer avec le monde invisible. Ils attribuaient, comme on sait, aux nombres une vertu surna-

relle, et avaient une telle vénération pour le nombre quatre, qu'ils juraient par lui et le regardaient comme le plus efficace de tous. Ils considéraient encore, comme sacrées, quelques figures de géométrie qu'ils s'imaginaient ressembler à certaines divinités. C'est pourquoi les nombres et les figures magiques étaient en usage dans le culte des puissances célestes.

Ce n'est pas que Démocrite ajoutât foi aux pratiques de magie; mais il enseignait que la nature a une grande force productive cachée, bien supérieure à celle qu'on suppose à l'art. Ainsi, ce que d'autres attribuaient à l'influence de génies, il en faisait des effets de la sympathie et de l'antipathie, causes permanentes et occultes résidant dans tous les corps et produisant entre eux une attraction ou une répulsion perpétuelles. S'il niait l'existence de démons dans les plantes, ou l'origine divine des vertus qu'elles possèdent, il leur assignait un pouvoir plus étendu même que celui des divinités subalternes.

Quant à Empédocle, il professait une doctrine bien différente, et exerçait les arts magiques dans toute leur extravagance. Il prétendait soulever et calmer les tempêtes, et comptait sur la crédulité du vulgaire au point de se vanter de pouvoir ressusciter les morts. Il savait, à ce qu'il paraît, couvrir sa fourberie de beaucoup d'adresse, car Héraclide, disciple de Platon, affirme qu'il rendit la vie à une femme. Le premier, il établit une distinction entre les bons et les mauvais génies. Il enseignait qu'un grand nombre de ces divinités avaient péché, et qu'ils avaient été, en conséquence, chassés du ciel et condamnés à subir toute sorte de maux.

La magie avait fait de tels progrès du temps d'Hippocrate, qu'on l'employait dans le traitement de plusieurs maladies, surtout de celles dont la nature était alors inconnue. Mais le célèbre médecin s'élève avec force contre ces impostures, et dénonce à la postérité ce ridicule charlatanisme.

La suite de l'article dont nous donnons un extrait consiste dans des conjectures relatives aux mystères des anciens. Comme les opinions de l'auteur lui sont personnelles, et reposent uniquement sur des hypothèses, nous ne croyons pas devoir nous en rendre les interprètes, ni les consigner dans un recueil exclusivement destiné à l'exposition des faits constans ou, du moins, dont la vraisemblance approche de la certitude. W.

242. RES CYRENENSIVM A PRIMORDIIS INDÈ CIVITATIS usque ad ætatem qua in provinciæ formam à Romanis est redacta; novis curis illustravit D^r Joh.-Petr. THRIGE. E schedis defuncti auctoris edidit S. N. J. BLOCK. 371 pag. in-8°. Hafniæ, 1828; Gyl dendal.

Cette nouvelle édition, ou plutôt cette refonte d'un premier essai composé par un jeune savant danois, enlevé depuis aux lettres, a déjà été mentionnée, mais sans détail; ayant en ce moment l'ouvrage sous les yeux, nous allons le faire connaître plus amplement.

Dans les prolégomènes, l'auteur examine d'abord quels sont les auteurs anciens qui ont laissé des renseignemens sur l'ancien état de Cyrène; il les divise en auteurs dont les écrits sont perdus, tel que Phavorinus d'Arles, qui a écrit un livre spécial sur cette république; et en auteurs que nous sommes encore à même de consulter, tels que Diodore, Justin, Athénée, etc. M. Thrige parle ensuite de la topographie et du sol de la Cyrénaïque. Il a profité de la relation du voyage de Della-Cella; il est mort trop tôt pour avoir connaissance des voyages de Pacho et de MM. Beechey dans ce pays, de même que Pacho a terminé son ouvrage et sa vie avant que la 2^e édition de l'ouvrage de Thrige fût connue.

Après ces prolégomènes, l'auteur entre en matière. Reprenant les choses, pour ainsi dire, *ab ovo*, il fait, dans la 1^{re} section, l'histoire de la colonie conduite de la Laconie à Théra, delà, en Afrique, à Cyrène. Il rassemble, en même temps, tous les traits mythologiques dont l'histoire de la colonie est entremêlée chez les historiens anciens. La 2^e section est terminée par des recherches sur l'époque de la fondation de Cyrène. Il montre d'abord la discordance des auteurs anciens à cet égard, et les efforts des savans modernes pour les accorder, et il finit par conclure que Cyrène n'a pu être fondée plus tard que 620 ans avant l'ère chrétienne.

La 2^e section traite de l'histoire de Cyrène sous la dynastie des Battiades; l'auteur traite accessoirement de l'origine de la ville de Barca et des peuples voisins de Cyrène. La section suivante nous fait voir Cyrène constituée en république, l'alliance des Cyrénéens avec Alexandre, et leur soumission sous le sceptre

Alémée, fils de Lagos. Dans la 4^e section, l'auteur conduit l'histoire de la Cyrénaïque jusqu'à l'époque où cette contrée fut incorporée dans l'empire romain, l'an 75 avant notre ère, après avoir été déchirée par les factions.

La dernière section est destinée à retracer l'état religieux, politique et civil de l'ancienne Cyrénaïque. L'auteur y traite de la religion, du commerce, de l'industrie, de l'agriculture, de la science et de la littérature des Cyrénéens, d'après ce que les auteurs anciens nous ont appris sur ces objets. Il n'a pu manquer d'aborder la question épineuse relative au *sylphium*; il ne se contente pas pour aucune plante; après avoir comparé ce que les auteurs ont dit, il ajoute l'opinion du naturaliste Viviani, en disant qu'il n'est guère possible de décider, avec sûreté, à quelle plante les anciens ont donné le nom de *sylphium*. La question sur la position des jardins des Hespérides, qui a occupé Pausanias ainsi que MM. Beechey, est à peine touchée par M. Thirge; l'auteur a cherché à fixer la position du fameux autel des Dioscures, qui formait la limite à l'ouest de la colonie.

Chaque section est subdivisée en plusieurs paragraphes; le plan de l'ouvrage est bien conçu, et le jeune auteur a déployé une grande érudition pour le bien remplir. Cette monographie historique de Cyrène conservera le nom de M. Thirge dans la littérature philologique.

D—o.

IO. FR. EBERTI DISSERTATIONES SICULÆ; Tom. I. in-8°, 235 p.; prix, 1 thal. Königsberg, 1825; Unzer. (*Allg. liter. Zeitung*; mai 1826, n° 108, p. 27.)

Malgré tout ce que l'histoire de la littérature et de la civilisation grecques ne parle nulle part de l'influence que les tyrans ont exercée en faveur des sciences et des arts, l'auteur a cru pouvoir combler cette lacune en dirigeant son attention sur la Sicile, pays où l'influence des tyrans grecs, dont l'influence, à cet égard, a été la plus prononcée. Son intention était conséquemment d'offrir, sous une série de traités, des matériaux propres à étendre la connaissance de l'état de la Sicile grecque, en examinant ce pays sous le rapport de sa population, de son gouvernement, de l'état des sciences, etc. Il paraît toutefois que l'auteur ne s'est pas strictement au plan qu'il avait conçu dans le principe, vu que son ouvrage ne s'est étendu que sur quelques questions relatives aux

monnaies, proverbes, auteurs, philosophes, dialectes, etc. Ce 1^{er} volume renferme quatre mémoires, qui traitent de l'origine et de la signification du mot de *tyran*, de quelques auteurs qui ont écrit sur l'histoire des *tyrans*, de *Nymphiodore* de Syracuse et de ses fragmens du *Périple*.

Voici, en substance, le contenu du 1^{er} mémoire, lequel paraît être fondé sur *Reineccius*. D'après le témoignage des anciens, et nommément d'après celui du sophiste *Hippias* d'Élis, ni *Homère*, ni *Hésiode*, ni aucun autre poète avant *Archiloque*, ne s'était servi du mot *τύραννος*. On paralyserait facilement les objections que l'on pourrait croire trouver à cet égard dans une hymne d'*Homère* et dans *Orphée*. Tous ceux qui furent plus tard nommés tyrans avaient porté, avant *Archiloque*, le nom de *ἀριστάρχη*; un magistrat de Kimé portait encore ce nom à l'époque d'*Aristote*; c'est pour cela que ce philosophe parle des *Aesymnites* dans la constitution de cette ville. Quant à la signification du mot de *tyran*, les anciens poètes, ainsi que les historiens, se servaient indistinctement des mots *τύραννος* et *βασιλεύς*. Tantôt, les orateurs font entre ces deux mots une distinction limitée, tantôt ils les confondent. Ce n'est que dans les temps postérieurs que l'idée de cruauté s'attacha au mot de *tyran*. Le mot *τύραννος* a pris naissance dans la langue dorienne; plus tard, il fut introduit dans la langue générale des Hellènes, et, par des motifs métriques, *κοίρανος* fut changé en *τύραννος*. Dans *Polybe*, on trouve déjà l'idée de la cruauté attachée à ce mot.

Le 2^e mémoire porte le singulier titre de « Jugement sur quelques écrivains qui ont ou qu'on peut dire avoir écrit sur l'histoire des tyrans (*aut egerunt aut egisse saltem dicendi sunt*). » Les annales des tyrans, dit l'auteur, ne se trouvent pas exposées dans des écrits particuliers; mais on les rencontre seulement entremêlées dans l'histoire générale ou spéciale des États. Il en excepte cependant les événemens relatifs aux tyrans de Sicile. L'auteur ne donne que l'énumération des écrivains qui ont parlé des tyrans ou de leur règne. Il les cite pêle-mêle, sans avoir égard à l'époque et à l'école auxquelles ils appartiennent. Il commence par les philosophes en citant *Aristote*, *Théophraste* et *Phánias*; viennent ensuite les historiens *Charon* de Carthage et *Batos* de Synope; après eux les rhéteurs *Anaxagore*, *Anaximènes* et *Lysippe* d'Épire; puis les philosophes *Épicure*,

Chrysippe, *Anaxarque*, Denys d'Héraclée, surnommé *Mitraménès* ou l'*Apostat*; enfin, les pythagoriciens *Diogène* et *Euphantus*.

Dans le 3^e mémoire, l'auteur parle de *Nymphiodore* de Syracuse, de son nom, de son époque, etc. Les résultats des recherches relatives à cet écrivain nous apprennent seulement qu'il doit avoir vécu entre la 95^e et la 125^e olympiade. En parlant de ses ouvrages, l'auteur démontre que l'écrit intitulé *περίπλοι* n'avait jamais formé un ouvrage séparé, mais qu'il faisait partie des *θαυμασίων*. C'est à cette occasion que M. Ebert s'étend sur la signification des mots de *μερίπλοι*, *ἀνάπλοι*, *παράπλοι*, *θαυμασιος* et *θαυμαστός*. Il s'attache à démontrer que c'est à tort que l'on soutient souvent l'existence de plusieurs ouvrages, tandis qu'ils ne sont qu'un seul et même écrit que les différens auteurs ont cité de diverses manières.

Le journal observe que, malgré la disposition vicieuse du plan ou plutôt malgré le denuement de plan, cet ouvrage n'offre pas moins un répertoire très-utile relativement au sujet que l'auteur a traité.

L. D. L.

244. DE ROMANORUM ÆDILIBUS libri IV, quibus præmittuntur de similibus magistratibus apud potentiores populos antiquos, dissertationes duæ; auctore D^r FRID. GUIL. SCHUBERT, profes. à l'Univ. de Königsberg. Gr. in-8° de xvi et 552 pag.; prix, 3 rthlr. Königsberg, 1828; Bornträger. (*Allgem. Repertor.*, de Beck; 1828, vol. II, cah. 1, p. 54.)

Il y a environ 4 ans que l'auteur publia le prodrome de l'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui, et dont la première moitié se trouvait déjà imprimée il y a 2 ans. Plus il est difficile d'offrir un exposé complet de cette dignité magistrale à différentes époques, et de donner une détermination exacte de l'étendue de ses attributions, et plus on découvre de zèle infatigable dans la recherche des matériaux disséminés et indispensables à une monographie de ce genre, plus on doit savoir gré à l'auteur de s'être chargé d'une pareille entreprise. Et en effet, l'ouvrage dont nous nous occupons présente tous les titres à notre reconnaissance. Le grand développement que l'auteur a donné aux résultats de ses recherches nous impose de nous borner à la simple indication des matières consignées dans son écrit. Livre

1^{er} : *Ædiliū muneris historia exterior.* Chap. 1^{er} : De la nécessité et de l'origine des édiles et d'autres magistrats de ce genre dans un gouvernement bien ordonné. Chap. 2^e : Des édiles chez les Indiens, Babyloniens, Phéniciens, Carthaginois et Égyptiens. Chap. 3^e : De l'archonte Basileus (à Athènes), des préposés de mystères, des agoranomes, astynomes et d'autres magistrats semblables chez les Grecs, principalement chez les Athéniens (et aussi à Sparte, en Crète et à Thèbes). Chap. 4^e : L'auteur nie l'existence des édiles chez les Latins ou sous les premiers rois romains ; leurs fonctions se trouvaient alors partagées entre le roi et d'autres personnes. Chap. 5^e : Après avoir fait connaître les matériaux qu'il a consultés et l'étymologie du mot d'*Ædilis*, l'auteur indique l'époque de la première institution des *Ædiliū pleb.* et des *Curulium*, la différence entre ces deux dignités magistrales, leurs attributions administratives, leur considération, leurs prérogatives et leurs édits. Chap. 6^e : *De Cerealiū Ædiliū nominatione, neque eosdem solummodo sub C. Julio Cæsare et Octavio (Octaviano) Augusto creatos esse, illustratur.* À différentes époques après Octave, des édiles furent nommés pour l'approvisionnement des grains. Chap. 7^e : L'auteur traite ici le dernier temps de l'édilité sous les empereurs, les édits de ces derniers ayant pour objet la restriction graduelle des édiles, et la nomination d'autres magistrats chargés de leurs fonctions administratives (jusqu'à la 3^e année après J.-C.). Liv. II. *Ædiles romani, quotquot in scriptis veteribus aliisque antiquitatis monumentis reperiuntur, enumerantur.* Ch. 1^{er} : *De Ædilitatis petitione, Ædiliū creatione ac numero civiumque ornatorum progressibus in Romanorum republicā administrandā antē et post Ædilitatem acceptam.* (L'auteur produit ici également les *leges annales*). Chap. 2^e : On trouve ici, dans l'ordre chronologique, les *Æd. pleb.* et les *Æd. cur.*, accompagnés de diverses explications. Livre III. *Ædiliū munera ac curæ.* Chap. 1^{er} : *Quonāmodo ædium sacrarum curæ, deorum cultui ritē observando et scriptorum publicorum custodiæ præfuerint Ædiles?* (On détermine ici de même les fonctions diverses des censeurs et des édiles à l'égard des temples). Chap. 2^e : *Ædiliū curæ in ludis faciendis largitionisque ædilitiæ exempla eminentissima.* (On cite ici les fêtes et les jeux solennels sous la direction spéciale des édiles. Les frais occasionés par ces institutions sont considérables, surtout dans les derniers temps de la république). Chap. 3^e : *Ædiliū curæ*

œdibus tam publicis quàm privatis faciendis ac conservandis, foro locisque publicis ornandis, deniquè in viis publicis, aquarum ductibus et cloacis observandis. (Les quinqueviri muris turribusque reficiendis, quatuorviri viis in urbe, duumviri viis extram urbem purgandis, sont également mentionnés dans ce chapitre). Chap. 4^e : Les fonctions des édiles à l'égard du commerce des grains et autres, de la culture des champs et de l'entretien des chemins, de la distribution des grains et de l'huile, de la restriction de l'usure et de l'administration des amendes. Chap. 5^e : Leur sollicitude pour la tranquillité publique, le bien-être de l'État, les mœurs des citoyens et des étrangers dans les villes; leur surveillance sur les femmes publiques et leurs agents, les tavernes et les auberges. Chap. 6^e : Les fonctions des édiles dans les cas imprévus et extraordinaires, la charge temporaire de recouvrer les livres prohibés et de les brûler; et quant aux édiles curules, la surveillance des deniers publics. Livre IV. Chap. 1^{er} : Leurs marques distinctives et leurs prérogatives. Chap. 2^e : Leurs employés, *scribæ, præcones, viatores*. Il est également question ici des *Magistri vicorum*. L. D. L.

245. RAPHAELIS MECENATE J.-C. DE CASIBUS C. CAESARIS GERMANICI CONJUGISQUE AGRIPPINAE COMMENTARIUS. In-8°. Romæ, 1824; Contedini. (*Giornale arcadico*; février 1823, p. 248.)

Ne pouvant ici suivre l'auteur de cet écrit dans tous les détails qu'il expose, nous donnerons une idée du plan qu'il s'est tracé et du mérite de son ouvrage. Il a recueilli et classé d'une manière convenable à son but, tous les passages des anciens, relatifs à son sujet; il en a formé un tout dont les parties sont parfaitement liées entr'elles. Son style, animé, nourri et assaisonné de pensées graves, fait reconnaître, du premier abord, l'auteur de *Messala* et d'*Agrippa*. La ressemblance du goût qui règne dans ces trois productions rappelle, dit le journal italien, ce distique appliqué aux trois grâces :

Par tribus est facies, qualem decet esse sororum;

Par tribus est actus, par quoque forma tribus.

Pour nous en tenir à l'ouvrage auquel se rapporte cet article, nous dirons que l'auteur raconte de la manière la plus énergique et la plus touchante les malheurs des deux illustres époux qu'une jalousie sombre et une politique atroce poursui-

virent jusqu'au tombeau. Séjan, digne ministre d'un Tibère, fut accusé par la voix publique d'avoir fait mourir le vertueux Germanicus ; et bien que la noirceur de l'âme de ce subalterne fût suffisante pour le porter à un crime aussi affreux, il est néanmoins probable qu'il ne fit qu'exécuter les ordres secrets de l'empereur, à qui la popularité de Germanicus, qui avait tant de droits à l'affection des Romains, donnait depuis longtemps de l'ombrage. M. Mecenate possède au plus haut degré le mérite de faire partager au lecteur les sentimens qu'il éprouve ; on est pénétré d'horreur avec lui en lisant les pages sanglantes qui rendent à jamais exécration le nom de Tibère.

L'auteur donne, en forme d'appendice, une série d'inscriptions relatives à l'histoire de Germanicus et d'Agrippine ; il est le premier qui les ait réunis dans le même ouvrage. Il joint à ces documens la description de médailles sur le même sujet ; de deux casques que l'on croit représenter Germanicus, de trois statues assises, qu'on pense être celles d'Agrippine, enfin de deux tables de bronze sur lesquelles sont gravées la maladie et la mort de Germanicus. Ces tables sont les seules qui restent de quarante-six qui furent trouvées dans les environs de Bonn ; les autres, livrées à l'ignorance et à la barbarie d'un artisan, ont été fondues. Il est probable, comme le conjecture M. Mecenate, que ces bas-reliefs ornaient un des arcs de triomphe érigés en l'honneur de Germanicus, et dont parle Tacite, liv. 2, chap. 83, « *Arcus additi Romæ*, dit cet historien, *et ad ripam Rheni, et in monte Syriae Amano cum inscriptione rerum gestarum.* »

W.

246. ESAME CRITICO, etc. — Examen critique, appuyé de documens inédits, de l'histoire de Dmitri, soi-disant successeur légitime d'Ivan Vassiliévitch ; par Sébast. CIAMPI, etc. Florence, 1827 ; Galetti. (*Antologia* ; mai 1827, p. 153).

Entre les plus célèbres imposteurs qui se soient montrés sur la scène du monde, on ne sait si l'on doit donner la première ou la seconde place à ce Démétrius (Dmitri) qui osa se dire successeur légitime de Jean Basile (Ivan Vassiliévitch) et comme tel occuper momentanément l'empire de Russie. Les écrivains qui ont parlé de lui ne s'accordent pas entr'eux, et quelques uns, même, soutiennent sa légitimité. M. Ciampi s'est proposé

examiner et de confronter ces écrivains avec de nouveaux documents qu'il a recueillis, et de rechercher les intérêts, les raisons particulières qui ont pu guider les partisans de cette légimité. Il semble résulter du judicieux examen de l'auteur (dit rédacteur de l'*Antologie*) que, profitant de l'espèce de régnance que l'on avait à obéir à Boris Godounof, élu successeur van Vassiliévitch et de Fédor, les jésuites mirent en avant un supposé du premier, avec l'espoir et le désir de changer le lte religieux en Moscovie et de soumettre les Russes à l'obéissance du Saint-Siège apostolique, ce que Démétrius avait formellement promis en présence d'un grand nombre, à l'instance et us la maison de M^r Rangoni, nonce apostolique près le roi Pologne, qui avait notifié à Démétrius que, s'il voulait être couru et protégé dans ses prétentions à l'empire, il devait faire juration du schisme moscovite et embrasser la foi de l'église tholique.

Cette imposture pouvait être pardonnable en raison de la euse intention, mais elle n'en était pas moins pour cela une aposture authentique, indigne de la sainteté de son objet. On e négligea pas de signaler comme miraculeux le rappel du rince Démétrius, que l'on avait dit mort, au trône de son père ans une relation publiée à Venise, que l'auteur, d'après des documents et des lettres du jésuite *Possevin*, est fondé à reconnaître pour avoir été écrite par ce même prêtre, principal ordonnateur de cette pieuse supercherie. On composa donc une histoire de Démétrius et l'on dit que Boris, pour succéder à Basile, avait voulu faire mourir Démétrius, qui s'était retiré avec sa mère loin de la cour, mais que les assassins avaient été trompés par le gouverneur de l'enfant, qui, étant averti de leur coupable projet, avait substitué dans le lit de Démétrius un autre enfant qui fut étranglé à sa place. Le gouverneur qui l'élevait secrètement, sur le point de mourir, lui avait appris sa naissance et lui avait fait connaître qu'il était le successeur de Basile. Démétrius, après la mort de son gouverneur, s'était réfugié dans un monastère, puis, laissant là le capuchon, il était ensuite demeuré près de divers seigneurs où il avait été employé dans les plus vils offices de la cuisine; enfin il s'était manifesté comme fils de Basile au palatin de Sandomir, qui le protégea auprès du roi de Pologne, le fit instruire par les pères de la Compagnie de Jésus dans les rites de l'église romaine et lui

donna des secours d'argent et d'armes, l'ayant reconnu pour prince de Moscovie. La fable fut ourdie et conduite avec tout l'art et la prudence nécessaires, et la pompe, les armes, les promesses, les noces élevèrent le *protagoniste* sur le trône de Moscovie, où l'on tenta de le maintenir solidement.

Le Clerc, dans son *Histoire physique, morale et politique de la Russie*, rapporte que le faux Démétrius fut un certain *Otrepief*, fils d'un bourgeois de Galitz, qui étudiait à Moscou; ayant reçu la tonsure à l'âge de 14 ans, il changea son nom de Jacques en celui de Grégoire; dominé par les passions de l'âge, il quitta et changea successivement de couvens. Il fut secrétaire du patriarche Job, qui le conduisit à Moscou. Connaissant ce qui se disait de la mort supposée de Démétrius, il résolut de se faire passer pour l'héritier légitime de la couronne. Ses discours et sa conduite le rendirent suspect à Boris; il vint à l'apprendre, et pour éviter la colère du tsar, il s'enfuit et se rendit enfin près du prince Obrojeski, à Kieff, en qualité de chapelain, d'où, pour éviter la punition de ses désordres scandaleux, il quitta le couvent et l'habit et se refugia en Pologne auprès du prince Adam Vichnévetski, qui l'employa dans le service le plus abject. Afin d'effectuer son dessein, il feignit une grave maladie, il écrivit le rêve de sa souveraineté, et, cachant l'écrit dans son lit, il fit connaître sa condition à son confesseur. Ceci parvint à la connaissance du prince Adam. Il l'interrogea et n'en reçut que des réponses vagues. Le prince recommanda d'avoir grand soin du malade, qui se rétablit bientôt. La promesse d'introduire en Russie le culte catholique détermina le prince à faire quelques sacrifices pour lui. Cette nouvelle lui attira des partisans, et l'on commença à lever des troupes, et beaucoup de Russes passèrent sous ses drapeaux. Les jésuites, devenus ses conseillers, lui proposèrent le mariage avec une fille du palatin de Sandomir et en même temps préparèrent le père à donner son consentement. En reconnaissance, il confirma aux jésuites l'assurance de faire reconnaître en Russie le pape chef de toute l'église, et ceux-ci obtinrent pour lui, du pape Clément VIII, protection, recommandation et argent. On court aux armes et la fortune favorise le faux Démétrius. Boris meurt d'une colique en peu d'heures, et quelle qu'en fût la cause, on appella sa mort miracle et châtiment divin ! On prononce et on exécute la

sentence de mort contre la femme et le fils du feu tsar, et le faux Démétrius est couronné tsar de Moscovie.

Quelques troubles excités contre lui ayant été apaisés on célébra ses noces avec la fille du palatin. Peu de jours après, une conjuration fut ourdie, elle avait pour chef Basile Chouiski. Démétrius est assailli dans sa propre chambre, il est traité comme un imposteur et on lui fait mille injures. Pour se sauver il assurait qu'il était leur légitime souverain comme l'eût affirmé, dit-il, sa propre mère. Une députation est envoyée à la veuve, qui vivait dans un monastère, pour l'interroger à cet égard; elle affirma qu'il était un imposteur. Ce fut la sentence de mort de Démétrius qui, abandonné à la fureur du peuple, fut maltraité, mis à mort et son cadavre brûlé. (1)

T. D.

257. DIE MORGENLENDISCHE GRIECHISCH-RUSSISCHE KIRCHE. —

L'église orientale, grecque-russe, ou Exposé de l'origine de cette église, de sa doctrine, de ses usages, de sa constitution et de son schisme; par H. J. SCHMITT. In-8° de xii et 464 p., avec une planche lithographiée. Mayence, 1828; Muller.

258. LE MONASTÈRE DE LA TRANSFIGURATION DU SAUVEUR, en Russie. (*Sièverni Arkhif*. — Archives du Nord; février 1827, n° 3, p. 248).

Il existe en Russie un grand nombre de monastères, plus ou moins remarquables par leur importance, les richesses qu'ils renferment et les revenus qui leur sont spécialement affectés. Celui dont il est ici question, est habité par 19 moines, y compris l'Archimandrite supérieur de la communauté. Il est situé près de Staraïa Roussa, ville du gouvernement de Novogorod, et fut fondé par l'Igoumen (l'abbé) Martiri, que sa haute réputation de sainteté appela bientôt après à l'évêché de Novogorod. Ce vertueux prélat, en mémoire des momens heureux qu'il avait passés dans cette paisible retraite, y fit bâtir en 1198 l'église de la Transfiguration, dont il célébra lui-même la dédicace et dont il voulut que le monastère portât le nom. Sur l'emplacement que cette église occupait, on en a élevé, en 1442, une nouvelle à deux

(1) Nous n'avons fait que rectifier quelques erreurs de noms dans cet article; nous renvoyons, pour le sujet qu'il traite, à l'*Histoire russe de Karamzine*, où l'on trouvera, dans le Tom. XI, des renseignemens un peu plus circonstanciés, et un peu plus certains sur le faux Dmitri. E. H.

étages, dont la façade est décorée de peintures représentant l'image de plusieurs saints : l'intérieur est peint de la même manière ; on y a figuré différens sujets tirés de l'Écriture sainte. Le monastère renferme encore deux autres églises , la Nativité et la Purification. Il est entouré de murailles et de palissades, dans l'enceinte desquelles se trouve un jardin cultivé par les moines. Des tourelles s'élèvent de distance en distance, et sur le fronton de la porte principale, on remarque l'image du Sauveur avec cette inscription en langue Slavonne : « *Vciak ijé nadei- aicia na mia, da ne postiditcia vo véki. — Quiconque se fera en moi, n'en rougira pas dans l'éternité.* » Les cellules restaurées en 1826 sont spacieuses et bien éclairées ; celles des anciens sont plus hautes et d'une architecture élégante. A côté s'élève un corps de logis considérable , dans lequel on a fondé une école où 137 jeunes gens reçoivent les leçons de cinq professeurs placés sous la direction immédiate de l'Archimandrite. La religion est la base de leur éducation : on y enseigne aussi le russe , le slavon , le grec , le latin , la géographie et le chant.

Parmi les objets curieux qui appartiennent au monastère, il faut ranger, avant tout, les reliques embaumées de 40 saints auxquels on attribue le don des miracles. Elles y furent envoyées en 1806 par Ambroise métropolitain de Novogorod, et sont déposées dans l'église de la Purification, sur un catafalque surmonté d'un baldaquin richement décoré. Chaque année, à une certaine époque, la châsse qui les renferme est portée processionnellement autour du monastère. Le clergé de la ville et de 11 paroisses voisines assistent à cette cérémonie, qui attire toute la population des environs et un grand nombre de pèlerins des gouvernemens circonvoisins.

Le monastère possède encore 2 images d'un grand prix, entourées de perles et de pierres précieuses. L'une d'elles lui a été donnée par Pierre-le-Grand, lors d'un voyage à Staraïa Roussa.

N. de ROCQUIA.

249. DIE GESCHICHTE POHLENS. — Histoire de Pologne ; par Alex. BRONIKOWSKI. 4 vol. in-18. Dresde, 1827 ; Hilscher.

Les journaux polonais louent cet abrégé ; selon le *Dziennik Warszawski*, n° d'avril 1828, c'est le meilleur qui ait paru jusqu'à présent dans une langue étrangère. Les faits y sont

ement, et la partie politique est bien traitée. Ce reproche à l'auteur de n'avoir pas su indiquer les causes qui ont amené la décadence de la Pologne. Pour cela, il faut étudier le règne de Sigismond III (1587-1632), époque que les lettres et les bonnes études commencent à tomber, pendant que l'anarchie s'introduisait dans le pays. En parlant des *Pacta conventa* Bronikowski est aussi tombé dans une erreur très-commune aux écrivains étrangers. Les *constitutionnelles* et les *Pacta conventa*, sont choses distinctes. Les devoirs mutuels du roi et de la nation étaient clairement indiqués dans les lois du pays, les *Pacta conventa* n'exprimaient que des conditions relatives, non à la dignité royale, mais à la personne nouvellement élu. Telles étaient les promesses des provinces aliénées, de fonder une école militaire, une flotte, etc.

G-Y.

GESCHICHTE DER DEUTSCHEN.—Histoire de l'Allemagne depuis la Réformation jusqu'à la Confédération germanique. C. A. MENZEL. 1^{er} vol., depuis le commencement de la Réformation jusqu'à la paix religieuse de Nuremberg, 486 p., Breslau 1826. (*Götting. gelehrte Anzeiger* 1828, n° 162.)

L'auteur a été d'exposer d'une manière saillante les causes qui ont tantôt favorisé tantôt entravé le développement intellectuel de la nation allemande, ainsi que celles qui ont influé sur son existence politique et morale, et déterminé son gouvernement civil.

La vue sous lequel l'auteur a envisagé l'histoire de l'Allemagne a été déterminée d'avance par le plan qu'il avait adopté, dans lequel elle ne devait former qu'une section de l'histoire générale de l'Allemagne. Il démontre à ses lecteurs que la réforme a été la cause de Dieu même, dont les résultats qu'elle a produits ne sauraient être révoqués en doute. Exempt de tout esprit de parti théologique et de parti, Menzel a tracé avec les couleurs de la vérité les hommes qui ont combattu dans cette lutte mémorable, et fait éclater la grande cause de la réforme. — C'est dans ce grand mouvement, dont la figure domine dans ce grand mouve-

ment religieux, est présenté sous son véritable jour, avec ses vertus et ses défauts ; toutefois, l'auteur a jugé trop favorablement plusieurs de ses actes empreints de faiblesse et d'incertitude, mais sans altérer les faits. C.

251. NEUES VATERLÄNDISCHES ARCHIV. — Nouvelles archives nationales, ou Mémoires historiques sur le royaume de Hanovre et le duché de Brunswick ; fondées par SPIELHAGEN et continuées par Ernest SPANGENBERG. Année 1826, cahier n° 1, in-8° de 406 p., av. 1 lithogr. ; prix de souscription, 10 s. Lunebourg, Herold et Wahlstab. (*Leipzig. Liter. Zeit.* 1829, p. 1060.)

C'est à compter de 1826 que ce recueil a pris le titre de *Nouvelles archives*. Les deux premiers cahiers ci-dessus mentionnés ne contiennent pas de mémoires bien étendus ; mais la plupart de ceux qui s'y trouvent sont fort intéressants, principalement le rapport statistique.

252. VERSUCH EINER ENTWICKLUNG, etc. — Essai d'un développement de la langue, l'origine, l'histoire, la mythologie et les usages civils des Livoniens, Lithuaniens et des Esthoniens. Avec une carte topographique de ces pays au commencement du 13^e siècle, et un grand nombre de tableaux ; par J. PARROT. 2 vol. in-8°. Stuttgart, 1828 ; Hoffmann. (*Bullet.*, 1829, Tom. XI, n° 76.)

Frappé de la ressemblance entre les mots des langues finnoises et ceux des langues parlées par les Livoniens et Esthoniens, M. Parrot a été amené à croire que ces langues ont eu une même origine. Il a recherché les causes de cette analogie, il l'a établie dans un grand nombre de tableaux où les mots livoniens et esthoniens sont mis en parallèle avec les mots correspondans qui se trouvent dans les langues de l'Europe et de l'Asie. Ces recherches ont suggéré à l'auteur une hypothèse qui lui est particulière : c'est que selon lui les Celtes venant de l'Asie en Europe, ne se sont pas bornés à peupler la Gaule, ils y ont propagé leur langue : c'est ce que M. Parrot veut prouver par la ressemblance entre les idiômes de la Duna et le bas-breton qu'il regarde comme l'ancien idiôme, ou du moins provenant de cet idiôme depuis long-

étaient. Dans ses tableaux, le bas-breton est partout mis en regard des mots d'une douzaine d'autres langues. Ce travail est curieux, mais il faudrait mieux connaître l'ancienne langue des Celtes pour pouvoir admettre en sûreté le système de l'auteur.

Il ne s'est pas borné à des recherches sur la langue des pays du nord qu'il a visités; il entre aussi dans beaucoup de détails sur leur ancienne histoire et sur la mythologie ou sur l'idolâtrie qui, dans les temps barbares, leur tenait lieu de religion. Tous ces détails paraissent généralement choisis dans de bonnes autorités. Ce que l'auteur dit des anciens usages de ces peuples présente beaucoup d'intérêt, et paraît également avoir été tiré de bonnes sources. En général, l'auteur a fait de grandes recherches, et si l'on ne peut admettre sans de nouvelles preuves ses assertions ou conjectures sur l'origine des Esthoniens et Livo-niens, on trouve au moins beaucoup d'instruction dans ce qu'il a rassemblé au sujet de ces peuples regardés généralement comme étant d'origine finnoise.

D.

253. LUTTE ENTRE LA VILLE DE LIÈGE ET LES DUCS DE BOURGOGNE, et destruction de la ville en 1468, d'après le récit manuscrit d'Onfroï, légat du pape; par le D^r Estrup. (*Nordisk Tidsskrift for Historie, Literatur og Konst*; 1828, vol. II, cah. 2 et cah. 3)

Philippe de Commines était jusqu'à présent la principale source pour l'histoire des insurrections des Liégeois contre leur évêque et contre Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne. M. Estrup, savant danois, ayant fait à Rome l'acquisition d'un manuscrit inédit, intitulé *Honofrui Tricaricensis episcopi, de rebus in sua legatione germanicis gentis et civitatis Leodiensis excidio commentarium primum*, a cru devoir comparer le récit de ce témoin oculaire avec celui des historiens français et bourguignons, et refaire d'après cela l'histoire de ces troubles.

Après plusieurs années de querelles entre le puissant évêque de Liège, et la ville, fière de sa liberté municipale; querelles auxquelles le duc de Bourgogne prenait part, pour avoir la souveraineté sur cette riche cité et sur son territoire, il avait été fait une convention de paix ou de trêve entre les parties; le pape avait envoyé son légat Onfroï, évêque de Tricarie, à Liège, pour appaiser les dissensions qui concernaient les af-

faïres ecclésiastiques. Onfroï décrit son entrée solennelle dans la ville, et l'empressement des bourgeois d'accepter sa médiation. Cependant Charles, duc de Bourgogne, ayant vaincu les troupes liégeoises, avait dépouillé la ville de toutes ses franchises, l'avait soumise à sa domination, avait exilé les partisans des franchises municipales, et imposé des contributions de guerre tant aux ecclésiastiques qu'aux laïques. L'évêque, Louis de Bourbon, homme faible et sans caractère, n'osait se plaindre; mais le légat, sollicité par le clergé, alla trouver le duc et demanda que les privilèges de l'église fussent respectés. Charles ne tint aucun compte des représentations du légat. Les bannis, soutenus par Louis XI, roi de France, rentrèrent avec les armes à la main; l'évêque refusa de siéger dans la ville; Onfroï ayant la confiance des bourgeois le sollicita en vain de revenir; les évêques et les bourgeois en vinrent plusieurs fois aux mains. A Tongern, l'évêque fut surpris par les Liégeois, et les exhortations du légat seules furent capables d'engager les bourgeois à épargner le prélat et sa suite. Cependant Charles-le-Téméraire ayant fait prisonnier son ennemi Louis XI, le força de l'accompagner pour être témoin de la vengeance qu'il allait prendre de la ville de Liège, ancienne alliée du roi. En vain Onfroï voulut entamer des négociations avec le duc de Bourgogne. On le fit prisonnier quand il approcha du camp, et Charles-le-Téméraire lui fit conseiller de s'en aller en Allemagne. Le légat termine son écrit au milieu du récit de la prise d'assaut et de la destruction de Liège; événement qui, au reste, est suffisamment connu par l'histoire de Philippe de Commines.

D—c.

254. TRUE STORIES FROM THE HISTORY OF ENGLAND, etc.

Histoires véritables tirées de l'histoire d'Angleterre; par John James M' GREGOR. In-8° de 353 p. Dublin, 1829; Curry.

Ce livre est une imitation (et très-recommandable) des *Contes d'un grand père*, de Walter Scott. Il commence par l'histoire des premiers temps de l'Irlande, laissant de côté ce qu'on en a écrit de fabuleux, dont il ne donne qu'une très-courte notice. (*Athenæum*; 18 mars 1829.)

155. HISTORY OF THE COMMONWEALTH OF ENGLAND, etc. — Histoire de la république d'Angleterre, depuis son commencement jusqu'au rétablissement de la royauté; par Will. Godwin. 3 vol. in-8° de 496, 696 et 616 p. Londres, 1824-1827; Colburn. (*Monthly Review*; juillet 1824, p. 242, et juin 1826, p. 146.—*Literary chronicle*; 30 juin, 7 juillet et 14 juillet 1827.)

Les journaux anglais cités ne font pas l'éloge de l'ouvrage que nous annonçons; d'abord, on reproche à l'auteur une présomption et une arrogance qui le portent à se croire le premier qui ait fait connaître exactement les personnages dont il parle, et à déverser un injuste mépris sur les historiens qui l'ont précédé dans la même carrière. M. Godwin semble en effet croire qu'il lui était exclusivement réservé de combler ce qu'il nomme une lacune dans les annales de l'Angleterre; quoique le période qu'embrasse son Histoire soit aussi le sujet d'un ouvrage publié il y a plus de cinquante ans, et dont les matériaux proviennent des mêmes sources que celles où il a puisé, c'est-à-dire des journaux du parlement; nous voulons parler de l'Histoire d'Angleterre depuis l'avènement de Jacques I^{er}, jusqu'à l'élévation de la maison de Hanovre, par Catherine Macaulay. Il est probable que M. Godwin n'a pas lu ce livre; car il n'aurait pas affirmé aussi formellement que le caractère et les actes des hommes qui étaient alors au timon des affaires n'avaient pas encore trouvé d'historien capable de les retracer. Ou bien, s'il a lu cet ouvrage, il aurait au moins dû le citer: la probité lui en faisait un devoir impérieux; vu qu'il s'agit d'une production au moins égale à la sienne sous tous les rapports. Cette omission très-déloyale s'étend à l'ouvrage de M. Brodie, dont l'Histoire de M. Godwin ne laisse pas même soupçonner l'existence.

Le 1^{er} volume finit au mécontentement qui éclata parmi les officiers de Charles I^{er}, après la malheureuse bataille de Naseby; le second embrasse les événemens importans qui se passent depuis l'abolition de la royauté jusqu'à la mort du roi: c'est assurément une des époques de l'histoire d'Angleterre les plus intéressantes et où les faits se pressent le plus étroitement. M. Godwin paraît plaider avec chaleur la cause des presbyté-

riens et faire ressortir avec animosité les griefs que le peuple pouvait avoir contre le parti royaliste. L'auteur, loin d'être impartial, montre une passion souvent aveugle pour la cause qu'il se croit obligé de défendre. — Au reste, le mérite littéraire ne rachète pas chez lui les défauts qu'on peut lui reprocher comme historien; des contradictions, des redites fatigantes, des inepties, des incorrections de style assez grossières font de son ouvrage, si l'on s'en rapporte au *Monthly Review*, une production aussi peu estimable pour la forme que pour le fond.

W.

256. GESCHIEDKUNDIGE ANTEKENINGEN. — Remarques historiques sur l'administration de la justice criminelle à Amsterdam, particulièrement au 16^e siècle; par J. KONING. 1 vol. gr. in-8° de 204 p. Amsterdam, 1828; van der Hey et fils. (*Vaderl. Letteroeffening.*; octobre 1828, p. 520.)

Quand on considère l'influence que la législation et l'instruction criminelle exercent sur le sort de l'homme social, on ne saurait refuser des éloges aux écrivains qui consacrent leurs veilles au perfectionnement de ces deux branches importantes du droit politique des nations, et assurément le moyen le plus efficace pour prévenir le retour des abus et des monstruosité qui caractérisent le droit criminel du moyen âge, c'est d'en retracer l'effrayant tableau. L'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui à nos lecteurs a été conçu dans ce but éminemment philosophique.

L'auteur a divisé son travail sur l'administration de la justice criminelle à Amsterdam en plusieurs sections dans lesquelles il a consigné ses remarques; aux sections il a joint plusieurs appendices.

Il traite successivement des prisons ou maisons d'arrêt où l'on enfermait les accusés; des interrogatoires et des jugemens; des diverses peines; de la manière dont on traitait les prisonniers décédés et les individus qui se suicidaient. Les appendices contiennent des sentences et des procès criminels, etc., depuis l'an 1581 jusqu'à l'an 1786.

M. Koning a exposé d'une manière très-fidèle les temps où il a puisé les faits qui composent son intéressant ouvrage.

C. R.

DAS EMBRECHT. — Du droit de succession et de ses développemens dans l'histoire du monde, fragment de l'histoire universelle du droit; par Edouard GANS. 1^{er} et 2^e vol. in-8°. lin, 1825. (*Revue française*; mai 1828, n° 3, p. 191.)

Auteur de cet ouvrage paraît avoir écrit sous l'inspiration philosophiques fortement enracinées chez lui. L'histoire pour lui que la confirmation d'une théorie. Il a voulu y ter les opinions du célèbre Hegel, son maître. Dans sa e, il attaque vivement ce qu'on nomme en Allemagne *historique*; il lui fait son procès sans aucun ménagement, proche son ignorance absolue de toute philosophie, et se de ne tenir aucun compte de la raison et de la liberté homme, de ne voir dans le droit qu'une série de coutumes mœurs, d'en bannir le principe intelligent et *divin*, enfin, rifier toujours le présent au passé.

Gans a conçu et émis des idées grandes et vraies; mais ureusement il veut faire de l'histoire *à priori*. Avant toute ration, il a des opinions arrêtées, des jugemens irrévocables commence par édifier un système, et prétend y assujétir les faits bon gré mal gré. On comprend dès-lors qu'on ne verra pas dans son livre une histoire véritable, mais des saillantes, des aperçus neufs et ingénieux, un dogmatisme tranchant.

Auteur ne s'attache pas d'abord aux premiers temps et aux premiers peuples; il prend position dans le centre de la réa- u'il place à Rome. De là, il remonte aux époques antérieures à l'empire romain et passe en revue l'Inde, la Chine, la et l'Arabie; puis revient à Rome, d'où il pénètre dans le e moderne.

reste, M. Gans n'écrit pas une histoire universelle du , mais seulement un fragment de cette histoire, relatif au de succession considéré dans toute la suite de l'histoire monde. Le vice radical de son système se fait notamment : dans l'examen qu'il entreprend de ce droit chez les Hinois, dont la législation a, quoi qu'il en dise, éprouvé des vicissitudes, et a subi des altérations qu'il semble méconnaître. que le testateur ait, en Chine, une liberté entière et absolue de disposer de ses biens; parce que cette volonté, natu-

rellement variable, contrarie ses idées d'immobilité attribuée assez gratuitement par lui aux peuples de l'Asie.

Toutefois, il a suivi, pour les Juifs, une méthode différente; il a soin de distinguer ici les temps et les changemens qu'ils ont apportés dans les institutions du peuple hébreu. On s'aperçoit que c'est un israélite et un israélite orthodoxe qui a tracé ces lignes. Il ne pouvait suivre une autre méthode que celle que lui prescrivait le Pentateuque.

L'Arabie est la dernière contrée que visite notre historien; il passe en Grèce sans avoir parcouru la Perse, qu'il se contente de saluer par quelques mots fort vagues. Il s'étend assez longuement sur la jurisprudence athénienne, et engage avec M. Bunsen une assez vive polémique sur plusieurs points de la succession *ab intestat*, que ce dernier borne au 3^e degré, tandis que M. Gans la représente comme illimitée. Il y aurait, dit celui-ci, une contradiction choquante à étendre indéfiniment la succession des collatéraux et à resserrer aussi étroitement celle de la ligne directe.

M. Gans, fidèle à son système exclusif, prétend y plier le droit romain; s'il admet comme vrais les faits constans et les opinions accréditées, il les érige en preuves et en conséquences de sa doctrine. Quelquefois il soutient des propositions que contredisent les témoignages historiques les plus positifs: quand, par exemple, il veut que le testament n'ait été, à Rome comme à Athènes, qu'une sorte d'adoption. De temps en temps, ses aperçus sont d'une subtilité et d'une bizarrerie qui n'ont rien à reprocher à la scholastique du moyen âge.

Si nous considérons en somme le livre de M. Gans, nous avouerons qu'il est impossible de n'y pas reconnaître des idées neuves, grandes, élevées, tellement élevées même qu'on les perd de vue. Les bases de son travail sont larges et éminemment philosophiques. Mais trop souvent il rebute par son obscurité; on voit avec peine le ton d'aigreur et l'amertume qui règnent dans sa critique de l'école historique; l'ouvrage présente des omissions graves, et à l'inconvénient de ne traiter qu'un point de jurisprudence, important sans doute, mais enfin qui, par sa simplicité, empêche l'auteur de se livrer à des considérations générales sur les lois fondamentales qui doivent régir toute société humaine. Bref, ce livre, par une association de

qualités fort différentes et même opposées entr'elles, est propre à faire naître chez le lecteur deux sentimens non moins différens, le dégoût et l'admiration. W.

258. SERAPHIMER ORDENS HISTORIA. — Histoire de l'ordre du Séraphin; par G. W. de TIBELL, lieut. gén. etc. Première époque depuis l'année 1285 jusqu'à l'année 1748. Stockholm, 1826. (*Götting. gelehrte Anzeig.*; juillet 1828, p. 1049).

Cet ouvrage est précédé d'une introduction dans laquelle l'auteur indique rapidement les sources où il a puisé l'usage qu'il en a fait, et donne une idée générale du sujet qu'il a traité. L'ouvrage est divisé en six chapitres. Dans le chapitre premier, l'auteur examine la question relative à la fondation première de l'institution de la chevalerie suédoise dans le moyen âge, ainsi qu'à la création des chevaliers qui eut lieu plus tard. Le Roi Magnus I, surnommé Ladulas, fonda en 1285, à l'occasion d'une solennité qu'il avait instituée pour consacrer le souvenir de la nomination de son fils comme successeur à son trône, laquelle avait eu lieu en 1284, l'ordre de chevalerie, qui toutefois ne reçut un nom particulier que plus tard. Le fils du roi, alors âgé de cinq ans, fut le premier que le monarque créa chevalier. Le fils du roi donna ensuite l'institution au duc Albert de Brunswick et à quarante autres guerriers. Avant l'année 1285, on ne trouve le titre de chevalier dans aucun acte authentique, quoiqu'il y eût déjà depuis quelque temps en Suède des chevaliers appartenant à l'ordre général de la chevalerie. Les insignes de l'ordre, qui, dans le principe, consistaient en une chaîne dont les anneaux représentaient des têtes de séraphins, furent quelquefois modifiés, mais ils n'éprouvèrent jamais un changement notable. Gustave Adolphe fut le premier roi de Suède qui donna des diplômes de chevalier jusqu'en l'année 1748. L'ordre des chevaliers du séraphin fut l'unique en Suède, si l'on excepte celui que la reine Christine fonda en 1653, mais qui cessa avec son règne. Mais en 1748, sous le règne du roi Frédéric, en faveur duquel son épouse, la reine Ulrique Éléonore avait abdiqué dans l'année 1720, on créa, en vertu d'un acte secret du conseil, deux nouveaux ordres de chevalerie, savoir : celui du Glaive et de l'Étoile du nord; dès lors l'ordre du Séraphin fut destiné à être la récompense

des services les plus importants que rendraient les hauts fonctionnaires de l'état. L'ordre du Glaive fut réservé pour les services militaires, et l'ordre de l'Étoile du nord pour les services civils. Dans le chapitre second, l'auteur examine la nature de la Société des chevaliers suédois, fondée par le roi Magnus I, et soulève la question de savoir si cette Société formait une institution de l'état, ou si elle appartenait au contraire à la chevalerie en général. Il pense que l'ordre fondé par Magnus Ladulas était une institution nouvelle, une compagnie dans laquelle un chevalier n'en pouvait pas faire entrer un autre, mais le roi seul; l'ordre était donc une institution de l'état. Voici par quels statuts l'ordre du Séraphin se distinguait d'une manière notable des autres ordres de chevalerie : c'était une loi fondamentale de l'ordre, qu'un chevalier offensé personnellement ou dans la personne d'un de ses subordonnés, par un autre chevalier, ne pouvait pas se venger lui-même; toute contestation devait être décidée par le roi. Les veuves, les orphelins et les vieillards étaient placés sous la protection immédiate du roi, et quiconque les offensait, était tenu de payer une amende de 80 marcs. La peine était prononcée par le roi lui-même. Les faibles et les opprimés sont placés, non sous la protection des chevaliers, mais de la loi; c'est déjà là un point par lequel l'ordre se distingue d'une manière sensible des ordres de chevalerie en général; mais l'auteur démontre qu'il en diffère encore sous une foule d'autres rapports. Toutefois on remarque que l'ordre des chevaliers du Séraphin est le plus ancien de tous les ordres de chevaliers politiques de toute l'Europe. Le chapitre troisième est consacré à l'examen de la durée uniforme et non interrompue de l'ordre. L'auteur y démontre qu'il s'est toujours maintenu intact. Le chapitre quatre traite de la dénomination et des insignes de l'ordre. Pendant long-temps les membres de l'ordre ont eu la seule dénomination de chevaliers du roi de Suède ou de chevaliers; dénomination suffisante, parce que, pendant des siècles, il n'y eut en Suède que ce seul ordre de chevalerie. On ne peut indiquer l'époque précise où l'ordre a reçu sa dénomination actuelle. L'auteur pense que la dénomination a été prise des insignes de l'ordre, et il croit, non sans quelque raison, que ces insignes consistant dans une chaîne d'or ornée d'anneaux représentant des têtes de séraphins, ont été

les insignes primitives de l'ordre. Outre cette chaîne d'or, les chevaliers portaient comme marques de leur dignité un manteau d'hermine, une ceinture et des éperons d'or. Dans le cinquième chapitre, l'auteur examine si l'ordre actuel du Séraphin est une institution nouvelle, inconnue avant l'année 1748, ou s'il n'est qu'une institution renouvelée; et il pense, d'après des raisons convaincantes, que l'ordre n'est qu'une institution renouvelée. Le roi est grand-maitre de l'ordre, han og ei nagon annay (lui et aucun autre). Les princes de la famille royale naissent chevaliers de l'ordre du Séraphin. Le sixième chapitre contient une désignation alphabétique des personnes qui ont été investies de la dignité de chevalier pendant la première période de l'ordre. Il y en a environ 600.

259. *GESCHIEDENIS DER HEKSENPROCESSEN.* — Histoire des procès de Sorcières; par J. SCHELTEMA. Un vol. gr. in-8°, XVI, 312 et 101 p. Harlem, 1828; Loosjes. (*Vaderl. Letteroeff.*; octob. 1829, p. 573).

On peut considérer cet ouvrage comme un des plus intéressans qui ait paru depuis long-temps. Le lecteur qui n'a point étudié cette branche spéciale de l'histoire de la législation pénale, que l'auteur a traitée, voit s'ouvrir devant lui un monde nouveau. L'ouvrage est divisé en cinq parties.

Dans la première, l'auteur parle de l'introduction du procès des sorcières, en 1484, et de sa confirmation ultérieure par un code de lois qui reçut le nom de *HEKSENHAMER*, ou marteau des sorcières.

C'est un phénomène bizarre dans l'histoire du monde, que ces nuages sombres qui viennent obscurcir l'éclat brillant de la vérité, cherchant à pénétrer dans l'esprit des hommes! C'est ainsi que la renaissance des lettres en Italie et en Allemagne, a été immédiatement suivie d'une persécution systématique contre les sorciers, persécution qui fut principalement déterminée par une bulle que le pape Innocent VIII lança contre une association, ou pacte ayant pour objet un prétendu commerce avec le diable.

La seconde partie de l'ouvrage expose les développemens ultérieurs du procès des sorcières, et contient d'amples détails sur les absurdités et les folies dans lesquelles tombaient les juges

et les accusés, chose inconcevable : souvent les accusés se reconnaissaient spontanément coupables des crimes imaginaires qu'on leur imputait. La torture extorqua sans doute beaucoup d'aveux, car les juges jouissaient, à cet égard, de la plus grande latitude : l'un d'eux disait qu'il appliquerait à la question le pape lui-même, si jamais il était traduit devant lui.

La troisième partie de l'ouvrage embrasse l'histoire du procès des sorcières, depuis son origine en Hollande jusqu'à la mort de Wier, en 1588. L'auteur n'a pu recueillir de nombreux documens sur ce sujet; toutefois il paraît que les sentences de mort, pour crime de sortilège, ont été introduites en Hollande plus tard que partout ailleurs, et qu'elles n'ont jamais été aussi nombreuses que dans les autres pays. Avant la bulle d'Innocent VIII, les sorciers n'y étaient condamnés qu'à l'exposition et au bannissement.

La quatrième partie embrasse l'histoire des procès des sorcières dans le reste de l'Europe, depuis l'année 1588. L'esprit se refuse à croire, que pendant le 17^me siècle, la superstition ait fait périr tant d'hommes; et ce n'est pas seulement dans le midi de l'Europe, que les supplices et la torture effraient les regards, dans les pays protestans qu'éclaire le flambeau de l'évangile, on voit monter au ciel la flamme des bûchers sur lesquels on brûle de prétendus sorciers. En Suisse, une jeune fille est décapitée en 1582, dans le district protestant de Glaris, pour crime de sortilège. Elle avait été accusée par ce prédicateur qui déshonora le nom de Ewingle. Dans un autre pays, on pend un malheureux pour avoir montré les marionnettes qu'on regardait comme un artifice du diable. En 1670, il y eut en Normandie une persécution générale contre des bergers soupçonnés de sorcellerie. Enfin Jacques I.^{er}, roi d'Angleterre, écrivit une défense très-étendue de la chasse aux sorciers, et le célèbre Voetius soutint ce livre en Hollande.

Nous pourrions ajouter d'autres exemples, mais ceux que nous avons cités nous semblent devoir suffire. Nous dirons seulement que les dominations ecclésiastiques de l'Allemagne, dont l'abolition fut un des grands bienfaits de la révolution française, se faisaient remarquer par leur esprit de persécution et leur cruauté.

Au milieu de ces ténèbres épaisses que le roi Jacques I.^{er}

et le jésuite del Rio cherchaient à maintenir, pour assurer l'empire du démon, la vérité et l'humanité ne manquèrent pas d'éloquens défenseurs. Tels furent Cornélius Loos de Gouda, l'anglais Regnald Scott, le vertueux jésuite Spec, et surtout le fameux Balthazar Bekker.

L'auteur fait remarquer, au commencement de la cinquième partie de son ouvrage, que les Provinces-Unies des Pays-Bas ont eu la gloire d'abolir les procès contre les sorcières, un siècle plutôt que les autres nations européennes. En effet, le supplice que subirent, en 1595, à Utrecht, quatre victimes convaincues de sortilège, fut le dernier.

L'ouvrage se termine par un discours philosophique de l'auteur, et par un appendice qui se compose de la bulle du pape Innocent VIII, et de quelques arrêts de mort rendus en matière de sortilège.

Nous n'hésitons pas à considérer cette production comme très-importante pour l'histoire du droit criminel en Europe.

C. R,

260. STORIA DI MILANO, etc. — Histoire de Milan; par le Comte P. VERRI; continuée par le baron CUSTODI. Tom. 4.^e, in-8°. Milan, 1825; Destefanis. (*Antologia*; nov. 1826, p. 242. — *Nuovo ricognitore*; avril 1826, p. 276).

Le dernier des deux journaux italiens cités, porte un jugement sévère, mais qui paraît impartial et éclairé sur l'ouvrage de Verri; et, pour en faire ressortir les défauts avec plus d'évidence, il le compare avec celui de Rosmini sur le même sujet. Nous allons rapporter les principaux traits de ce parallèle, puisque telle est la méthode adoptée par le critique.

Verri prétend que Théodoric, tout arien qu'il était, protégea les catholiques contre toute violence, et leur laissa le libre exercice de leur religion. Rosmini affirme, au contraire, et prouve par des témoignages, que la mémoire de ce prince serait toujours chère aux Italiens, s'ils pouvaient oublier les persécutions qu'il fit souffrir, en qualité d'arien, aux catholiques et au pontife Jean IV, et le meurtre de deux illustres sénateurs, Symmaque et Sévérinus Boethius.

Les Lombards, dit Verri, se rendirent, sans opposition, maîtres de Milan et d'autres villes; Pavie seule se défendit. Voici ce que nous lisons dans Rosmini: « Mantoue arrêta leur

armée pendant plusieurs mois, et il est douteux qu'ils s'en soient emparés à cette époque; il est certain qu'ils échouèrent devant Crémone.

Le fait suivant, essentiel à l'histoire de Milan, et rapporté par Rosmini, est omis par Verri : L'an 661, après la mort du roi lombard Aribert, ses deux fils Bertarète et Godebert, comme il l'avait réglé par son testament, se partagèrent ses états en deux parties égales; le premier fixa sa résidence à Milan, et le second à Pavie.

Pour montrer comment l'histoire d'une seule ville se rattache à celle de l'Italie entière, nous citerons un passage de Verri, que nous tirons du troisième chapitre. « La diète s'étant assemblée en Allemagne l'an 887, prononça la déchéance de Charles-le-Grand, et voulut élever à l'empire Arnolphe, son neveu; mais les Italiens, qui n'avaient point été appelés à concourir à l'élection, protestèrent contre ce choix. » Comment, se demande le lecteur, les Italiens avaient donc le droit de voter dans l'élection de leur monarque? Verri ne prend pas la peine d'éclaircir cette circonstance. Ouvrez Rosmini, vous y verrez ce qui suit : « Les rois français faisaient toujours leur résidence à Pavie, mais n'étaient plus, comme sous les rois lombards, élus par la diète générale du royaume; l'élection avait lieu en France, avec la participation toutefois des Italiens, parmi lesquels l'archevêque de Milan tenait le premier rang. »

L'inexactitude et l'insuffisance ne sont pas les seuls défauts qu'on ait à reprocher à Verri. Son style est dur, sec et rebutant par sa brusquerie ou son affectation; le critique le compare à de l'argile, tandis qu'il assimile à de l'argent celui de Rosmini.

Nous dirons quelques mots de la continuation de l'Histoire de Verri par le baron Custodi, continuation faite d'après les matériaux laissés par Verri, et que le chanoine Frisi avait déjà essayés et fait imprimer en partie. Le critique établit ici encore une comparaison entre le travail des deux continuateurs, et se montre d'autant plus rigoureux envers le baron Custodi, que celui-ci affecte de dédaigner l'ouvrage du bon chanoine.

Le premier commence ainsi la description de la bataille dans laquelle François I.^{er} fut fait prisonnier : « Le duc de Bourbon et le marquis de Pescara ayant persisté dans la résolution de hasarder la bataille.... » Frisi donne les motifs de cette

, et dit qu'ils y furent contraints par l'impossibilité pouvaient de payer les soldats, ne recevant plus d'empereur.

e, il paraît que l'ouvrage de M. Rosmini n'a point été à sa juste valeur par ses compatriotes, du moins, auteur de l'article que nous tirons du *Nuovo ricoglitte* que les étrangers lui ont rendu plus de justice, et articles français insérés, l'un dans le *Moniteur*, l'autre dans le *Journal des Débats*, qui parlent avec éloge de son mérite; mais l'allemand Franck Splitz est loin de lui rendre justice. « Il ne manquait, dit le journal italien, à la gloire de Rosmini, que d'avoir un Franck Splitz pour censeur.

W.

DIRE DE LA MAISON DE SAVOIE. 3 vol. in-8° de 463, 590 pp. Turin, 1826. — 1827; Alliana et Paravia. (Voy. p. 1829, n° 70.)

trouvons au second volume de l'Histoire de la maison de Savoie. Cette partie de l'ouvrage comprend une série de ducs, dont le premier, Amédée VIII, commença à régner en 1391, et acquit la souveraineté du comté de Genève, et de la vallée de Domo-d'Ossola. En 1416, la Savoie fut érigée en duché par l'empereur Sigismond. Amédée, après la mort de son beau-frère Louis en 1418, hérita de la principauté de Piémont, qui depuis cette époque ne sortit plus de la maison de Savoie, qu'à la fin du 18.^e siècle. Ainsi, les domaines de la Savoie s'étendaient du lac de Neuschâtel à la Méditerranée. Mais, sous le règne d'Amédée VIII, des ravages en Italie.

La Savoie fut en proie à ce terrible fléau, « dont les gouverneurs, M. Frézet, savent si bien nous garantir aujourd'hui. » Le duc, pour éloigner la peste, fonda des couvens, et persécuta avec un redoublement de zèle, les hérétiques, qui, par suite, avaient attiré sur le pays la vengeance du ciel. Une révolte se forma contre Amédée, qui faillit même être assassiné; M. Frézet assure que ce fut le ciel qui le sauva; mais il est probable que, dégoûté des choses de ce monde, le duc alla se retirer dans l'abbaye de Ripaille, qu'il avait fondée, et où il fut rejoint par six des principaux seigneurs de sa cour. Ce ne fut pas proprement une abdication, car il consacra, dans sa

retraite, deux jours par semaine aux affaires du gouvernement. M. Frézet s'attache à justifier Amédée de l'imputation dont il fut l'objet, et qui donna lieu à un dicton populaire : Que ce prince-moine *fit ripaille* ou non, c'est ce dont la postérité se met fort peu en peine. On sait, d'ailleurs, qu'il fut élevé à la papauté, et qu'il prit le nom de Félix V. Il existait à Avignon un autre pape nommé Eugène VI, qui ne voulut pas céder la tiare à l'élu du concile de Bâle. Félix, voyant que tôt ou tard son autorité spirituelle serait méconnue, aima mieux s'exécuter volontairement : il se démit du pontificat, et mourut en 1441.

Louis, fils et successeur d'Amédée VIII, gouvernait déjà l'état du vivant de son père, mais sous la direction de celui-ci, qui, du fond de son cloître, exerçait l'autorité suprême, et garda le pouvoir souverain jusqu'à son exaltation, en 1439. Sous l'inepte successeur d'Amédée, le duché de Savoie ne fut qu'un théâtre d'intrigues, de discordes, de dilapidations et de guerre civile. Maîtrisé par un insolent favori, il fut le jouet de sa cour; ne sachant faire ni la guerre ni la paix, il fut toujours contraint d'adhérer à des traités humiliants et ruineux. Son règne n'offre que faiblesse et inertie. Il ne montra quelque fermeté que contre un fils rebelle (le comte de Bresse, depuis Philippe-Sans-Terre), qui, il est vrai, n'avait que trop encouru la sévérité paternelle par ses odieux excès. Louis, naturellement valétudinaire, termina, en 1465, des jours remplis d'amertume.

Amédée IX, fils de Louis, se trouva, à son avènement, dans une position difficile. Pressé, d'un côté, par Louis XI, roi de France, de s'unir à lui contre les grands feudataires; sollicité, de l'autre, par ceux-ci d'accéder à la ligue qu'ils avaient faite contre le monarque, son caractère pacifique et sa santé débile l'eussent naturellement porté à rester neutre : il se déclara enfin pour le roi, et lui fournit quelques troupes qui contribuèrent au gain de la bataille de Montlhéry. Le défaut d'énergie et l'état maladif de ce prince devinrent, comme sous le règne précédent, des occasions de troubles et de guerre civile. La division éclata dans la famille ducale : les trois frères d'Amédée se formèrent un puissant parti contre la duchesse, à qui son mari avait confié le gouvernement. Enfin l'harmonie se

rétablit par des concessions réciproques; et [le duc mourut en 1472, après un règne fort triste, mais signalé par de nombreux actes de bienfaisance; d'autres ajoutent par des miracles. Toujours est-il qu'Amédée reçut le surnom de *bienheureux* (*beati qui lugent*).

Philibert I^{er} n'avait que huit ans, quand il perdit son père et mourut lui-même à peine âgé de dix-huit ans. La régence de sa mère Yolande fut non-seulement agitée, mais désastreuse pour l'état, qui fut, à cette époque, déchiré par quatre factions ennemies.

Charles I^{er}, surnommé le *guerrier*, commença à régner en 1482. Il réunissait à une instruction solide un courage et une fermeté qui promettaient à ses sujets le rétablissement de l'ordre et de la paix intérieure. En effet, s'il ne put éteindre les dissensions intestines, il parvint du moins à imposer silence aux factions. Nous ne nous arrêterons pas à discuter ou à établir les droits des ducs de Savoie sur les prétendus royaumes d'Arménie, de Chypre et de Jérusalem, nous remarquerons seulement que Charles fut le premier qui se déclara souverain de ces trois contrées. Ce prince mourut en 1489.

Charles II, son fils et son successeur, mourut à l'âge de neuf ans, après en avoir régné huit sous la tutelle de sa mère, assistée d'un conseil composé des grands de l'état. Cette régente sut maintenir la paix dans les états de son fils au milieu de la guerre qui embrasait alors l'Italie; car c'est à cette époque que Charles VIII, roi de France, conçut et exécuta sa téméraire expédition de Naples.

A Charles II, succéda, à l'âge de 58 ans, Philippe-Sans-Terre, son grand-oncle, dont il a été question plus haut. Ce prince, à de grands vices, joignait d'éminentes qualités et un esprit supérieur. S'il fut sujet rebelle, il fut souverain juste et clément. Epuisé par les fatigues d'une vie orageuse, il n'occupa le trône que dix-huit mois et le laissa en 1497 à Philibert II, dit *le beau*, qui, après un règne assez heureux, mais fort court (quoiqu'encore assez long pour persécuter les Vaudois), le transmit, en 1504, à Charles, troisième du nom.

Ce dernier était un prince dont la douceur et la justice auraient suffi dans des temps paisibles pour faire le bonheur de son peuple; mais, dépourvu d'énergie et de courage, il ne sut

se faire respecter, ni de ses sujets, ni des princes ses voisins. Il aimait mieux, comme certains empereurs grecs, acheter la paix, que de repousser par les armes une agression injuste. M. Frézet fait sur cet acte de pusillanimité une réflexion qui nous semble fort juste. C'est ainsi, en effet, que les derniers descendans des Césars vidaient leur trésor, perdaient leurs provinces et flétrissaient leur honneur. Charles III, qui tourmenta de son mieux les hérétiques, fut surnommé *le bon*, et mourut à Vercell en 1553.

Emmanuel Philibert, son fils, prit alors les rênes du gouvernement. Ayant embrassé le parti de l'empereur contre la France, il fut d'un grand secours à Charles-Quint et à Philippe II, son fils, pour qui il gagna la fameuse bataille de Saint-Quentin. M. Frézet dit qu'Emmanuel « fut des premiers à apprécier le mérite naissant de la Société de Jésus, qu'on a surnommée un *séminaire d'apôtres*. » — Quoiqu'en dise notre historien, le duc de Savoie fit un acte de despotisme en supprimant les états généraux, la seule garantie qu'eût le peuple contre l'arbitraire et les vexations. La postérité voit avec plaisir que son fanatisme échoua devant Genève, qu'il prétendit réduire, et dont il leva ignominieusement le siège. Il mourut en 1580, après être rentré en possession de quelques villes du Piémont, occupées par les Français et les Espagnols. On lui donna le surnom de *Tête-de-Fer*, « toujours pris, à son égard, dans une honorable acception. »

Le règne de Charles-Emmanuel, son fils, fut fécond en grands événemens. Né avec un courage élevé, une âme ardente et un génie plus vaste que ses états, il était tourmenté de l'ambition d'étendre ses domaines. Des exploits éclatans furent suivis par de grands revers. A l'exemple de ses ancêtres, il imagina aussi de tourmenter ceux qui adoraient Dieu autrement que lui; ses tentatives contre Genève ne furent pas plus heureuses que celles de son père. Il est d'ailleurs très-probable que le désir de posséder une ville aussi importante, entraînait pour beaucoup dans ses vues hostiles. Pour se procurer l'alliance de ses voisins, il fallait bien se couvrir du manteau de la religion; c'est encore sous ce précieux voile qu'il s'empara du marquisat de Saluces. Il ne put se soutenir en Provence, d'où le chassèrent et l'inimitié des habitans et le duc de Lesdiguières, qui lui fit long-temps

une guerre dans laquelle la ruse n'eut pas la moindre part. Il vint à Paris auprès de Henri IV et y entama, au sujet du marquisat, des négociations qui furent suivies de l'invasion de la Savoie par les Français. Il profita ensuite de la paix pour persécuter les protestans, proscrivit l'exercice public de leur culte, expulsa les ministres, et (ce qui valait encore mieux) rendit à l'Église les biens qu'elle avait perdus. Il employa des moyens odieux pour extirper le calvinisme en Savoie. Ayant voulu encore une fois s'emparer de Genève, il y essuya une nouvelle humiliation, car il fut repoussé avec perte. Après des guerres multipliées, Charles-Emmanuel mourut en 1630, laissant la renommée d'un guerrier vaillant et d'un habile général, mais d'un despote ambitieux, téméraire et orgueilleux.

Le trône ducal fut alors occupé par son second fils, Victor-Amédée, qui hérita de la guerre que son père soutenait contre la France. Jules Mazarin (depuis premier ministre de France) négocia la paix entre les puissances belligérantes. Mais les prétentions excessives du cardinal de Richelieu rallumèrent une guerre mal éteinte. Après quelque temps employé en négociations, en intrigues, en vaines discussions, le duc de Savoie fit alliance avec la France et entra dans le Milanais. — Sur ces entrefaites, Victor-Amédée mourut d'une maladie violente.

Son fils François-Hyacinthe, qui lui succéda en 1637, à l'âge de cinq ans, mourut un an après son avènement. Son règne n'est guère remarquable que par le projet audacieux que conçut le cardinal de Richelieu de s'emparer de Verceil et d'enlever la régente avec ses deux fils, comme gage de l'alliance conclue entre la Savoie et la France. Mais le maréchal de Créquy, commandant l'armée française en Piémont, refusa de se prêter à ce coup de main, dont les suites auraient pu devenir fatales à la France, par l'indignation qu'il n'eût pas manqué d'exciter en Europe.

La couronne passa alors sur la tête de Charles Emmanuel II, frère du précédent, et âgé seulement de quatre ans. Les troubles et les dissensions intestines qui accompagnent d'ordinaire les régences, se renouvelèrent ici avec plus de fureur que jamais. Le cardinal de Richelieu soufflait le feu de la guerre civile par les moyens les plus odieux, dans le but, sans doute, de faire du Piémont une province française. Charles mourut en 1675,

après avoir recouvré la libre possession de ses états occupés par les Français et les Espagnols. Les premiers cependant gardèrent Pignerol.

Nous abordons la troisième époque de l'Histoire de la maison de Savoie. C'est, comme nous l'avons annoncé, celle qui comprend les princes de cette famille qui ont porté le titre de roi, et qui ont joué, comme tels, un rôle beaucoup plus important sur la scène politique de l'Europe.

Victor Amédée II, premier roi, fut le fondateur de la monarchie sarde. Toutes les années de son règne furent employées à l'accroissement de sa puissance. Soit par crainte, soit par espérance, il se rendit, en 1685, complice de l'intolérance de Louis XIV, non-seulement en défendant l'entrée de ses états aux calvinistes chassés de leur patrie par la révocation de l'Edit de Nantes, mais encore en faisant aux Vaudois une guerre non moins horrible que les Dragonnades. Comme s'il eût fait l'expédition la plus glorieuse, Victor-Amédée « fit un voyage de plaisir à Venise » pour savoir quel parti il devait embrasser dans les événemens qui se préparaient alors. On sait que, peu satisfait des procédés de Louis XIV à son égard, il accéda à la ligue d'Augsbourg; que Catinat gagna la bataille de Staffarde contre l'armée Austro-Piémontaise; que, sur l'ordre de Louvois, le maréchal français mit à feu et à sang le Montferrat et le Piémont. Victor trouva alors dans les Vaudois un dévouement qu'il ne méritait pas; ceux-ci firent aux Français une guerre d'escarmouche des plus dangereuses. Dans toute la guerre de la succession d'Espagne, Victor-Amédée joua un rôle fort équivoque; il changea de parti trois ou quatre fois. En 1713, par suite du traité d'Utrecht, Victor-Amédée devint possesseur de la Sicile, domaine auquel était attaché le titre de roi, mais dont il fut obligé de se dessaisir cinq ans après, pour recevoir en échange l'île de Sardaigne. Après un long règne, dont la fin fut heureuse et paisible, il abdiqua la couronne en 1730, après avoir régné 55 ans.

Charles-Emmanuel III, son fils, vit le commencement de son règne troublé par un incident qui pouvait avoir les suites les plus graves. Pressé par les instances de la marquise de Spigno, seconde Maintenon, femme hautaine et ambitieuse, l'ancien roi voulut revenir sur son abdication et reprendre les rênes de

l'état. Charles-Emmanuel, fort peu disposé d'ailleurs à descendre du trône, assembla, à minuit, un conseil composé des grands du royaume, qui tous opinèrent pour le maintien de la couronne sur sa tête. Cependant Victor-Amédée faisait de vaines tentatives pour s'assurer de la citadelle de Turin. L'habitude qu'avait l'armée de le voir à sa tête inspirait la crainte d'une guerre civile; il fallait prendre un parti violent, sans doute, mais indispensable. Le roi, vaincu par les sollicitations de son premier ministre, signa, « les larmes aux yeux et d'une main tremblante, » l'ordre d'arrêter son père et de le transférer au château de Rivoli, où celui-ci mourut en 1732. Dans les guerres auxquelles il prit part, Charles-Emmanuel, comme son père, eut alternativement pour alliés ou pour ennemis les Français et les Autrichiens. Enfin, après un règne assez prospère, il mourut en 1773, à l'âge de 72 ans. La plupart des historiens font l'éloge de l'administration de ce prince.

A l'avènement de Victor-Amédée III, fils de Charles-Emmanuel, l'Europe jouissait d'une paix profonde, qui paraissait devoir être durable. Son règne fut en effet heureux et tranquille jusqu'au commencement de la Révolution française. Les idées républicaines, qui avaient triomphé chez nous, se propagèrent avec rapidité dans les pays voisins. Quoique des émeutes eussent éclaté dans plusieurs parties du royaume de Sardaigne, Victor-Amédée, d'un caractère timide, aima mieux se tenir sur la défensive que de céder aux sollicitations des émigrés français, qui le pressaient de se mettre en campagne. Néanmoins, il fut déclaré ennemi de la France, et ses états furent envahis; il perdit dans l'espace d'un mois la Savoie et le comté de Nice, à la vérité fort mal défendus. Il se décida enfin à remplacer des généraux ineptes par le comte de Saint-André, qui tint tête aux Français. Presque réduit à ses propres ressources, il organisa une armée que M. Frézet fait monter à 60,000 hommes. Cependant Louis XVI, précipité du trône, avait perdu malheureusement la vie. L'Europe se coalisa contre la France; et les alliés remportèrent une victoire à Neerwinde. Cet avantage et l'apparence formidable de la coalition donnèrent de l'assurance au roi de Sardaigne, qui résolut d'agir offensivement. Son armée eut d'abord d'assez brillants succès contre le général Brunet; mais Kellermann, le vainqueur de Valmy, alla rétablir nos af-

fares en Savoie; Dumas et Masséna parvinrent à fixer la victoire sous nos drapeaux. Les progrès journaliers de l'armée française répandirent l'épouvante dans la capitale du Piémont. Il s'y forma deux partis : l'un, porté à la paix, inclinait fortement à une alliance avec la République; l'autre, repoussant toute transaction avec les idées libérales, voulait, quoiqu'il dût en coûter, pousser la guerre avec vigueur. Ce dernier l'emporta. « Si ce n'était pas le parti le plus sûr, c'était du moins le plus honorable » dit M. Frézet, avec une naïve bonne-foi. Quoiqu'il en soit, l'armée austro-sarde redoubla d'efforts pour éloigner le danger qui menaçait le cœur du royaume; elle obtint, dans les Alpes liguriennes, un avantage assez marqué, qui devait être suivi d'une sanglante défaite à Loano, où les Français, sous la conduite de Schérer et de Masséna, firent des prodiges de valeur. Enfin, Buonaparte fut nommé général en chef de l'armée d'Italie. Dès lors, comme on sait, la guerre ne fut presque qu'une suite de victoires pour nos armes. La consternation régnait à Turin; cependant les partisans de la guerre étaient toujours les plus forts. Dans cette extrémité, le roi convoqua un conseil extraordinaire. Le cardinal Costa, qui en faisait partie, émit des opinions pacifiques qui prévalurent. En conséquence, un armistice fut conclu avec l'armée française. Il fut signé, le 15 mai 1796, un traité par lequel Victor-Amédée cédait à la République une grande partie de ses états. Cinq mois après, ce prince mourut à l'âge de 70 ans.

Charles-Emmanuel IV, son fils, monta sur un trône ébranlé par une guerre désastreuse et environné des plus grands dangers. Charles-Emmanuel conclut avec la France une alliance offensive toute en faveur de celle-ci, et sur la durée de laquelle un prince peu clairvoyant pouvait seul se faire illusion. Le Piémont était en proie à la guerre civile et aux plus affreux désordres; Turin fut le théâtre d'excès révoltants auxquels donnèrent lieu l'imprudente légèreté de quelques officiers français, et surtout le caractère haineux et vindicatif des Italiens. — Cependant il se formait contre la France une nouvelle coalition; Souwaroff accourait à la tête d'une armée russe; Naples et l'Autriche étaient en armes; dès-lors l'arrêt qui précipita Charles-Emmanuel du trône fut prononcé par le Direc-

toire, et une armée française inonda le Piémont. Le roi se récria contre ces mouvemens hostiles et adressa au peuple une déclaration empreinte de la frayeur dont il était saisi. Le gouvernement français, fort de ses victoires, signifia à Charles-Emmanuel l'ordre de céder à la république le peu de terre qui lui restait sur le continent. Le malheureux roi fit entendre les derniers accens de la douleur et se soumit à cette dure injonction. Le cœur navré, il quitta sa capitale et son royaume, et après avoir parcouru quelques parties de l'Italie, il s'embarqua à Livourne pour l'île de Sardaigne. Sur le vaisseau qui le portait, il fit rédiger par le chevalier de Balbe une protestation pleine de noblesse, qui mécontenta la France. Celle-ci, selon M. Frézet, « épia l'occasion de l'en punir en allumant le feu de l'insurrection au nord de l'île. » — Cependant les Français essuyaient des revers en Italie; l'armée combinée des Russes et des Autrichiens faisait des progrès rapides et alarmans pour la domination française. Les alliés étaient maîtres de Turin. Souwarof fit parvenir cette nouvelle à Charles-Emmanuel, et l'invita à rentrer dans ses états. Celui-ci arriva en Italie et resta quelques temps à Florence. Mais la mésintelligence s'était mise entre les généraux russe et autrichien et entre leurs cabinets respectifs. En outre, la révolution du 18 brumaire avait éclaté; et Buonaparte était chef du gouvernement. Nous ne retracerons pas ici la magnifique campagne d'Italie, si glorieuse pour le premier consul; il n'est personne qui n'en connaisse les moindres détails. Ces brillans succès firent évanouir le peu d'espoir qui restait au roi de Sardaigne; ce prince abdiqua en 1802, à Rome, où il mourut en 1819.

Son frère, Victor-Emmanuel, duc d'Aoste, lui succéda. Pendant la plus grande partie de son règne, il dut se contenter de son île de Sardaigne; car tous ses états faisaient partie de l'empire français. Vainement il sollicita l'intervention, en sa faveur, des cours étrangères; il n'obtint que des démonstrations d'amitié, des paroles évasives ou des refus positifs dictés par la terreur que répandait Napoléon. Il s'occupa assez activement de l'organisation administrative, judiciaire et militaire de la Sardaigne, et publia des édits dont on doit reconnaître la sagesse. Ainsi, on peut dire que l'île gagna beaucoup au détrônement de son roi. Enfin, la restauration de 1814, qui rendit

plusieurs couronnes à leurs anciens possesseurs, donna à Victor-Eumanuel plus de domaines qu'il n'en avait perdus, car l'état de Gènes lui échut en partage. Cependant M. Frézet trouve cette restauration incomplète; mais le traité de Vienne, conclu en 1815, ne lui laisse plus rien à désirer.

Nous terminerons ici l'analyse de l'histoire de la maison de Savoie. Nous n'avons pas besoin de dire dans quel esprit cet ouvrage est composé. L'ensemble de cet article doit l'avoir assez fait connaître. M. Frézet, « prêtre de l'ex-congrégation enseignante de St.-Joseph de Lyon », ne peut être soupçonné d'attachement au régime constitutionnel; nous n'avons que trop souvent reconnu sa prédilection pour le pouvoir absolu; il ne néglige aucune occasion de montrer son estime et son affection pour une société trop fameuse, dont il fait probablement partie. Toutefois son livre, bien que le style en soit prolixe, lourd et même incorrect, est loin de manquer d'intérêt. Le règne de chaque prince est accompagné d'un tableau chronologique des personnages contemporains les plus célèbres dans tous les genres ou des événemens qui ont signalé les époques auxquelles ils appartiennent. Quoi que ce ne soient, en général, que de simples indications de noms propres, de faits et de dates, cette partie accessoire de l'ouvrage peut néanmoins être considérée comme le complément de l'histoire générale et synchronistique de l'Europe, que l'auteur paraît avoir voulu présenter en écrivant celle des princes de Savoie. E. C. D. A.

262. MÉMOIRES COMPLETS ET AUTHENTIQUES DU DUC DE SAINT-SIMON, sous le siècle de Louis XIV et la Régence, etc., etc. 8^e livraison, composée des Tom. XV et XVI. 2 vol. in-8^o; prix, 14 fr. Paris, 1829; Sautetlet. (1)

Les éditeurs de cet ouvrage ont rempli leurs engagements envers le public avec une fidélité scrupuleuse et qui mérite d'être citée en exemple à ceux qui publient des ouvrages par souscription; mais cette ponctualité nous a mis nous-même en défaut, et ne nous a pas permis de les suivre et de consacrer, comme nous l'avions projeté, un article spécial à l'examen de

(1) Cette publication doit être incessamment terminée par celle d'un volume de table imprimé en petit texte à deux colonnes, et dont le prix égal à celui d'une livraison, sera de 14 fr. .

chacune des livraisons des mémoires *authentiques* les plus curieux que l'on ait publiés depuis long-temps. Nous y reviendrons, dans un article d'ensemble, où nous essaierons de faire apprécier le genre de mérite qui caractérise les 16 volumes dont ils se composent, et surtout l'utilité que les historiens futurs de notre histoire peuvent en retirer. En attendant, nous citerons ici le jugement d'un journal, dont les éloges ne seront sans doute récusés par personne, puisqu'ils sont en même temps l'expression générale des sentimens que la lecture des *Mémoires de St.-Simon* a fait naître chez les lecteurs de tous les partis. La *Quotidienne* du 16 déc. dernier a dit de cet ouvrage, et nous aimons à redire après elle, « qu'on y trouve porté au plus haut degré le genre d'intérêt que l'on cherche dans les mémoires . . . , qu'il est certain que nul ouvrage n'a encore mieux fait connaître la fin du grand siècle . . . ; enfin, que nul ne saurait rendre davantage le lecteur contemporain des événemens qu'on lui raconte. »

E. H.

263. ANNUAIRE HISTORIQUE UNIVERSEL POUR 1828, avec un *Appendice* contenant les actes publics, traités, notes diplomatiques, papiers d'état et tableaux statistiques, financiers, administratifs et nécrologiques; une *Chronique* offrant les événemens les plus piquans, les causes les plus célèbres, etc., et des *Notes* pour servir à l'histoire des sciences, des lettres et des arts; par C. L. LESUR. (11^e année.) Un fort volume in-8^o de v-711 et 272 pages; prix, 12 fr. Paris, 1829; Thoisnier-Desplaces.

La réputation de ce livre est faite, et sa place est marquée dans toutes nos bibliothèques; ou plutôt, il offre à lui seul une bibliothèque indispensable à tous ceux qui, par goût ou par devoir, veulent se tenir au courant des événemens de la politique contemporaine, chez les différens peuples de la terre, et de tous les faits importans qui sont du domaine de l'histoire. Ses deux premières et principales parties, savoir: l'*Histoire de France*, en 13 chapitres (p. 1 à 310), et l'*Histoire étrangère*, en 11 chap. (p. 311 à 711), sont traitées avec un soin tout particulier par l'auteur, qui a eu pour aide, en 1828, M. H. Davenne pour la partie analytique de la *Session législative de France* et pour la *Chronique*.

Cette dernière partie, qui occupe les p. 195 à 246, ainsi que la suivante, qui est consacrée, sous le titre de *Notes*, aux sciences, aux lettres et aux arts (p. 247 à 256) nous semblent encore susceptibles de perfectionnemens. Il vaudrait peut-être mieux renoncer tout-à-fait à donner un tableau de la situation de la France sous ce dernier rapport, que de se borner à une esquisse aussi pâle et aussi incomplète. Et toutefois, dans les 10 pages qu'occupe ce tableau, on peut encore trouver des longueurs, ou du moins des redites, car on y revient quelquefois sur des séances académiques ou des premières représentations d'ouvrages dramatiques dont il a déjà été parlé dans la *Chronique*. Il nous semble que ces deux parties pourraient être combinées de manière à ne point former de double emploi, et que tous les faits littéraires, par exemple, dont l'importance chronologique est moins grande que celle des faits historiques, devraient être réservés pour la partie scientifique, au lieu d'être placés, à leur date, dans la *Chronique*, comme on persiste à tort, selon nous, à le faire. Cette dernière partie, que son titre caractérise parfaitement, ne devrait présenter que les faits importans dans l'ordre historique et politique, et il vaudrait mieux omettre une date dans l'ordre chronologique de l'année que de surcharger cette date d'un document qui lui est tout-à-fait étranger (1). Nous trouvons, par exemple, dans la *Chronique* (p. 200) la statistique des professions à Londres, (p. 204) un extrait des *Observations médicales* de notre estimable collaborateur M. Villermé, sur la *taille moyenne des habitans de Paris*, enfin (p. 245) des extraits du tableau qu'un autre de nos plus savans collaborateurs, M. Balbi, a publié sous le titre de la *Monarchie française comparée aux principaux États*

(1) C'est aussi le reproche que nous adresserons à un autre ouvrage publié cette année pour la première fois, sous le titre d'*Annales contemporaines*, par M. E. D., avocat à la Cour royale de Paris, et dont il n'a encore paru que 3 vol. in-18 (il devait y en avoir 4 par année, un pour chaque trimestre; prix, 8 fr., et 10 fr. par la poste, au profit d'une colonie d'indigens. Paris, au bureau des *Annales*, rue Neuve de Luxembourg, n° 15). Nous reviendrons sur cet ouvrage, qui a pour second titre: *Précis des événemens les plus mémorables qui se sont passés sur la surface du globe dans le cours de 1828*, quand nous aurons reçu le dernier volume de l'année.

er, ces documens, que les lecteurs de l'*Annuaire* ne savent gré sans doute à M. Lesur d'avoir recueillis, et du ressort d'une Chronique, et devraient plutôt leur place dans la partie scientifique, qui ainsi recevoir toute l'extension et tout l'intérêt dé-

es sommes étendu sur cette observation critique, c'est presque la seule que l'on puisse aujourd'hui en son ouvrage devenu indispensable à toutes les grandes époques et à tous les hommes d'état de l'Europe, ou la laissé bien loin derrière lui ceux qui ont pu lui servir de modèle, et le seul sans doute où l'on trouve, outre son impartialité des faits, dans la partie historique, les documens importans que l'auteur réunit chaque fois dans son *Appendice*, et qui occupent dans le volume que nous avons 194 pages, partagées entre la France et l'é-

E. H.

ÉPOUSE DE HENRI I^{er}, Roi de France ; par M. Roussouff. — *Le fils de la patrie* ; 1824, n° 46

M. Roussouff, sur une carte généalogique des rois de France, Henri I^{er} naquit en 1005, fut couronné à Reims en 1027, et mourut en 1060. Il eut pour épouse Anne (de Rusie), fille d'Elbe I. D'après les historiens de France, les Russes ont admis comme vérité historique que cette princesse Anne était fille d'Yaroslav Vladimirovitch, et que la patrie de cette reine est jusqu'à présent restée au nombre des problèmes historiques.

Un livre intitulé : *Mémoires et anecdotes des reines de France*, par Radier, Amsterdam, 1776, on trouve la généalogie de la famille concernant Anne, femme de Henri I^{er}, et vingt-huit histoires normandes font tous mention d'Anne, de Russie (1). Il serait difficile de rencontrer quelqu'un qui ait échappé à la scrupuleuse attention de l'his-

toire de Normandie, par Gabriel de Moulin ; publiée en 1631. Raoul, comte de Normandie (le même que Raoul de Créqui), femme Agnès, fille de George-le-Slavon, roi de Russie, veuve et mère de Philippe.

toriographe de Russie ; tout a été examiné, compulsé jusqu'au nom d'Elbe ci-dessus mentionné, et plus de toriens s'accordent à dire qu'Anne était une princesse mais aucun d'entr'eux n'affirme, ne dit même que la reine Anne fût le pays situé sur le Volkhof ou le ou cette Russie qui eut jadis pour capitales Novgorod. En France, les Ruthéniens passaient seulement pour peuples de l'Aquitaine, où se trouvent aujourd'hui R le Rouergue ; et quoique César les distingue des Gauls que Danville, dans ses Commentaires sur César, à Amsterdam en 1763, pag. 46, ait décrit d'une fort exacte les frontières de Ruthénie, quoiqu'enfin den, dans sa Description de l'Angleterre, dise, pag. les Walles anglais, les Wallons belges et les Vala Danube (1), soient de même origine, cependant ils tendent pas que les Ruthéniens qui, selon nous, sont ses, soient restés en France sous le même nom jusqu'au siècle. D'après des recherches historiques plus modernes nommément de 1726, il existait en France des nommées *Rousses*, l'une en Languedoc, composée de bitans, l'autre en Franche-Comté, forte de 325 individus le Gallia Christiana, publié à Paris en 1715, l'éparchie qui y commence vers l'an 450, selon l'histoire ecclésiastique est énumérée avec beaucoup d'exactitude, et la liste chronologique de ses archevêques va jusqu'au-delà du XII^e siècle

- 1..... Amantius.
2. 506..... Quintian.
3. 535... .. St.-Dalmat.
4. 583..... Théodose.
- 5..... Innocent.
- 6..... Bogdan (Deus dedit).
- 7..... Vere.
- 8..... Arède (Aredus).

(1) Dans un autre passage, contre l'opinion de Schlœzer et Potosky, l'auteur promet de prouver que Nestor a en raison de Valaques de son temps près des Angles, c'est-à-dire dans la 2 est maintenant l'île de Walcheren (Walachria). Voy. le conographie de Ziablosky, Tom. II, p. 222..... Nous transcrivons ces opinions singulières pour faire voir qu'en Russie comme ailleurs il y a eu de l'erreur dans les recherches sur l'origine des peuples.

- 9..... Farald.
10. 862..... Elizachar.
11. 865..... Aimar.
12. 887 Fromard.
13. 900..... Gausbert.
14. 922.. Bogdan II.
15. 933..... Youri ou George (Jurius seu Georgius.)
- 16..... Aimar II.
- 17..... Manga-Fred.
- 18..... Bogdan III.
19. 1023..... Arnold.
20. 1052..... Pierre.

L'éparchie renferme en tout une liste de 58 archevêques ; mais on ne remarque pas qu'il y soit fait mention de *Robert de Russie*, cité par Bellarmin au nombre des écrivains ecclésiastiques du XIII^e siècle (1280), non plus que de Loukian, évêque russe, et *Toparvus* qui assista en 431 au Conseil d'Éphèse ; quelques-uns prétendent que cette liste est celle des archevêques aquitains, parce qu'il existe encore dans cette province des traces d'ancien langage slavon : par ex., la ville d'Alesia a pris son nom du mot *Lesse* (forêt), les rivières Souлга ou Soula, le Doubs et Roussa ont exactement les mêmes dénominations. Nous lisons dans un passage : *Wilgelmus sectorferri hoc cognomen adoptus est quod loriatum Normannum in certamine ensis proprio nomine Corto durissimo per media pectoris et ventris secuit una (tantum) percussione*. Conséquemment le *Corte* ou le diminutif *Kortik*, en usage chez les Slavons du Danube et de Russie, l'était également chez les Russes d'Aquitaine.

Mais revenons à Elbe I^{er}. On trouve dans le Dictionnaire historique de Moréri une généalogie abrégée du comte russe Elbe ; mais ce Dictionnaire, non plus qu'Anselme, dans son Recueil de toutes les généalogies des maisons souveraines de France, ne disent point qu'il y ait eu une princesse Anne accordée en mariage au roi Henri. Le Suédois Belzenstiern, dans son livre ayant pour titre : *Généalogie d'Anne, reine de France*, publié en 1740, s'appuie d'abord sur l'histoire ecclésiastique d'Adam le Brème, imprimée en 1592, dont le Scholiaste dit nommément que Hérald, à son retour de la Grèce, épousa une fille

de Herzlef, roi de Russie; que la seconde fut donnée à André, roi de Hongrie, qui en eut Solomon; et que la troisième fut mariée à Henri, roi de France et des Français. Mais peut-être le Scholiaste d'Adam de Brême a-t-il confondu le Henri d'Allemagne et celui de France, qui tous deux étaient Francs. Il y avait alors à la cour de Henri, roi d'Allemagne, des ambassadeurs russes pour un mariage qui ne fut point réalisé, et, dans la Chronique de Lambert d'Aschaffembourg, on lit ce qui suit sous la date de l'an 1043: « *Rex (Henricus) incarnationem domini Goslarie celebravit. . . Ibi inter diuersarum prouinciarum Legatos, Legati Russorum tristes redierunt, quia de filio regis sui, quam regi Henrico nupturam sperauerunt certum repudium reportabant.* »

D'un autre côté, dans un livre intitulé : *Rerum Boicarum scriptores, Offelii*, 1763, on trouve le passage suivant, pag. 374 : en 1043, *legati Rusonum Henrico regi magna dona detulerunt, sed maiora recipientes abierunt.*

Qu'est-ce que la Rouzara ? même ouvrage, pag. 725.

Rusara Marcha erat ad eum locum quem uocant Cidari-bach in Sattum Enissæ fluvii inter Danubium et Ibisiam atque Hurilam.

Voici encore un autre passage non moins convaincant, me dit-il, pag. 665. — *Agnès regina Franciæ obiit filia ducis Meraniæ Bertoldi.*

Mais comment interpréter ce passage comme se rapportant à l'Agnès russe, dont nous parlons, tandis que le passage ci-dessus démontre assez clairement que les ambassadeurs russes qui se présentèrent au roi Henri III étaient venus non des bords du Dnieper ou de ceux du Volkhof, mais bien des environs du Danube, formant une province du royaume de Henri, qui n'exista jamais sur les rives du Dnieper ?

A l'appui de l'opinion généralement adoptée par les Russes, voici encore un témoignage que Schlozer lui-même regarde comme authentique, comme indubitable, et surtout comme inappréciable pour l'histoire de Russie : l'éditeur d'une légende trouvée dans le ci-devant couvent des Bénédictins de Blaubeuern, dans le royaume de Wurtemberg, a rencontré dans un vieux manuscrit de l'Eglise catholique-romaine de St.-Audo-mar, le post-scriptum suivant :

Anno incarnati Verbi 1048, quando Henricus, rex Francorum misit in Rabastiam Cataulaunensem Episcopum Rogerum pro filia regis, illius terræ Anna nomine, quam debebat ducere uxorem, deprecatus est Odatricus præpositus S. Mariæ Remensis ecclesiæ, eundem Episcopum, quatenus inquirere dignaretur, utrum in illis partibus esset Cersona, ubi Sanctus Clemens requiescere legitur, vel si adhuc mare partiatur die natali ejus et pervium esset euntibus, quod et fecit; nam a Rege illius terræ scilicet Ierosolano hoc didicit, et cæt.

Mais ce post-scriptum est bien loin d'avoir la même force que le passage précité, et l'événement rapporté à l'année 1048, serait effectivement postérieur au XV^e siècle, car il n'y a eu que deux papes Jules, qui tous deux ont occupé le St.-Siège dans le XVI^e siècle; le premier sous le nom de Jules II en 1503, et le second sous celui de Jules III en 1550. Quant à Jules I^{er}, qui était évêque de Rome en 335, son nom ne figure point sur la liste des souverains pontifes. Et en outre, y a-t-il jamais eu dans le Wurtemberg une église de St.-Audomar? on fait bien mention d'Audomar dans la Chronique de Guillaume de Nangis, moine du couvent de St.-Denis, et imprimée en 1588 : sous la rubrique de l'an 987 il y est bien dit :

In gestis enim Sanctorum Richarii et Ualerici legitur, quod Huho magnus Comes Parisiensis pater istius Huhonis, ipsorum Sanctorum corpora quæ translata ab ecclesiis suis in Flandriam fuerunt, et reposita in ecclesiâ Sancti Bertini apud Sanctum Audomarum, terrore Normannorum, qui tunc Franciam vastabant, per visionem admonitus, ad suas fecit ecclesias reportari.

Mais il est fort douteux qu'il ait jamais existé une église de St.-Audomar, puisque le corps de ce Saint se trouvait dans celle de St.-Bertin. (1)

On parle ensuite de la Robastie, dont le roi, selon une autre chronique, était George-le-Slavon, roi des Ratiens (Georgius Sclavus Rex Rationum); mais ce nom est à peine historique : Ptolémée seul indique dans la Scythie, de ce côté du fleuve Imaï, vers les sources orientales du Ra, aujourd'hui le Volga, des peuples appelés Robostsi ou Robastsi. Le même géographe parle également de Ratiast, la Limoges actuelle, ville d'Aquitaine, mais jamais il n'a fait mention, lui non plus que d'au-

(1) L'auteur russe ignore que l'abbaye de St.-Bertin était à St.-Omer, en latin *apud Sanctum Audomarum*.

tres, d'un peuple Ratsien ou Ratien. Il dit seulement ch. 7, *Ratiastuno : Lemouicum urbs vulgò Linoges. Celine : Lemouices* (1) *bonne ville de la première Aquitaine l'exarchat des Gaules, capitale du Linousin, sur la évêché dès le 3^e siècle sous la métropole de Bourges.* Comment si George-le-Slavon, roi des Ratiens, n'est pas de mention, il doit avoir eu ses états dans l'Aquitaine, sur la Garonne et non aux sources du Volga ou de la Kama. De plus, consultez attentivement le Suédois Belzenstiern : cet historien d'après un annaliste anonyme d'Aquitaine, que le père de la reine Agnès s'appelait Iourischlot ; mais l'Aquitaine n'est pas le pays où se trouvait la Russie française, et donc son *de Russi* est originaire. Par quel hasard une chronique de la Russie d'Aquitaine aurait-elle été parler des affaires de la Russie scythe. Selon M. Roussot les mille opinions émis sur l'histoire de l'épouse du roi Henri I^{er}, du moins les premiers à d. ses différens noms d'Anne, d'Agnès ou de Gertrude, à diverses époques de son mariage, 1036, 1044 ou 1051, les différens noms de son père, que l'on nomme tantôt Yaroslav, tantôt George ou Jules Claude, tantôt enfin Jarodislaf, Gueiriklo ou Yourichlott, tantôt même Gautier, selon Chappuy ; les noms également très-différens de l'évêque fut envoyé pour la demander en mariage, et que l'on nomme tantôt Gautier, Valter ou Roger, toutes ces erreurs procèdent uniquement de ce que l'on a confondu la Russie d'Aquitaine avec la Russie de Scythie, et surtout de ce que la plupart des manuscrits sont controuvés.

« Cela n'est pas étonnant, poursuit M. Roussot, pour les premières notions que les Français ont eues de la Russie ou la Moscovie ne remontent pas au-delà de l'année 1036, pour s'assurer des faits, il lui semble indispensable de consulter les autorités : par exemple, la vieille histoire de France dit bien que la reine Anne était fille d'Yaroslav, et pas de Vladimir. Dans les Grandes Annales et Histoire générale de France de Belford, ouvrage bien plus ancien (1579) que l'histoire de seize ans à Adam le Scholiaste, vous lisez que la reine Anne était fille de George, roi, ou tsar de Russie. Il reste maintenant la chronique plus ancienne encore du Saint Denis,

(1) Mais il y avait en Poméranie un peuple *Lemovii*.

sans année et en lettres gothiques, et que les savans rapportent à l'année 1514. Il n'y est fait mention ni de Georges ni d'Yaroslaf, et les circonstances du mariage y sont exposées de la manière suivante :

« De la Niepse Henri l'Empereur d'Allemagne que le Roi avait épousée eut une fille q'asse tost après mourut. La mère mesme ne vesquit pas depuis longuement, et le Roy ne vouloit estre sans femme envoya Gaultier leuesque de Meaux au Roi de Russie, et lui mandoit qu'il lui envoyast une sienne fille qui avoit nom Anne, et celluy, qui moult en fut le fit volontiers; et quant elle fut venue le Roi manda ses Barons, et la espousa solempnellement. »

L'évêque lui-même suppose que Henri, redoutant le sort de son père et qui ne pouvait se marier à aucune des princesses européennes d'alors, envoya demander la fille d'Yaroslaf, prince de Russie. Si les suppositions pouvaient, dit M. Roussot, tenir lieu des vérités historiques, on pourrait vous en faire une bien mieux fondée et bien plus conforme aux circonstances de cette époque. C'est qu'effectivement Henri épousa Anne, princesse de la maison souveraine française de Russie. Les papes ne consentirent point à cette union, mais, fort embarrassés alors par les évènements politiques, ils ne purent pas s'y opposer publiquement, si bien que Henri vécut fort paisiblement avec son épouse. Admettons, d'un autre côté, qu'une alliance avec Yaroslaf n'eût pas été désagréable à Henri; mais Yaroslaf aurait-il obéi à un ordre (mandatum) de Henri? Ensuite, pour parvenir jusqu'à ce prince, il fallait avoir des relations avec beaucoup d'autres souverains, demander au pape son consentement à ce que la princesse embrassât la religion romaine, et toutes ces circonstances sont tellement importantes, tellement indispensables qu'elles n'auraient certainement pas été omises par les annalistes français. »

365. HISTOIRE DE PHILIPPE-AUGUSTE; par M. CAPEFIGUE. Tom. III et IV. In-8°; prix des quatre vol., 30 fr. Paris, 1829. (Voy. le *Bulletin*, Tom. XII, n° 210.)

Déjà dans un premier article, nous avons rendu compte des deux premiers volumes de cet ouvrage. Il nous reste à parler des deux derniers.

Le troisième volume s'ouvre par la guerre religieuse bigeois. Les erreurs des Manichéens s'étant répandues Languedoc et une grande partie du midi de la France, s'efforça, par tous les moyens possibles, d'extirper l'hérésie. Les armes furent mises aux mains des habitants du nord. Philippe-Auguste était alors occupé de ses démêlés avec Jean Sans-Terre, roi d'Angleterre; aussi ne prit-il d'abord aucune part à cette lutte déplorable; mais il permit à ses barons de lever les armes, et tout le midi de la France fut ensanglanté. Les comtes de Toulouse, de Foix et de Comminges firent de la plus grande partie de leurs domaines.

Cependant Philippe-Auguste, par ses confiscations sur quelques-uns des vassaux de la Couronne et par l'artifice diplomatique, avait mécontenté plusieurs de ses barons. D'un autre côté, le clergé, par ses richesses et son luxe, avait excité l'envie et la haine des gens de guerre. Comme le roi était toujours en guerre avec Jean-Sans-Terre et Othon de Brunswick, duc de Bavière, les ennemis du roi au-dedans et au dehors du royaume se réunirent ensemble, et il ne s'agissait plus que de se partager les dépouilles de la France. Philippe-Auguste, dans cette situation critique, conserva la fermeté de caractère qui convenait à son rang; il fit un appel à ses vassaux, et ainsi qu'aux communes qui prenaient chaque jour une importance croissante, et la cause de la France triompha dans la bataille de Bouvines.

Philippe-Auguste put alors donner à ses vues toute l'extension qu'il voulut. Déjà une fois le roi Jean, à la suite de ses brouilleries avec le pape, avait été excommunié et déclaré déchu du trône, et Louis, fils de Philippe-Auguste, avait été appelé à régner sur l'Angleterre. Jean, s'étant aliéné ses barons et son clergé, vit une grande partie du peuple s'élever contre lui, et un prince français fut prisonnier dans Londres. Mais Jean mourut peu de temps après; ses vassaux ne tardèrent pas à éprouver pour le fils les sentiments qu'ils avaient refusés au père, et le fils de Philippe-Auguste fut obligé de repasser en France, déçu dans ses espérances.

Pendant ce temps la guerre continuait dans le Languedoc. L'aversion des peuples du midi contre les peuples du nord cessait de s'accroître. Les anciens souverains du pays fa-

nouveau proclamés ; le comte de Montfort fut tué, et la contrée recouvra quelque tranquillité.

A la même époque plusieurs chevaliers français s'illustrèrent par de brillans exploits en Syrie, en Palestine, en Italie et dans l'empire grec. Dans ce siècle de guerres et de révolutions, il n'était pas rare de voir des empires changer de maîtres, des dynasties s'éteindre, de simples soldats ceindre le diadème ; et les chevaliers parcouraient le monde, cherchant de glorieuses aventures.

En même temps Philippe-Auguste cherchait à favoriser et à régulariser le mouvement qu'éprouvait la société pour se classer et améliorer son sort. De temps en temps il publiait des édits à ce sujet.

A la fin la santé de Philippe-Auguste s'affaiblit, et il mourut en 1223, après un règne de quarante ans.

L'ouvrage de M. Capefigue est terminé par un tableau du caractère général des douzième et treizième siècles, de l'état des mœurs parmi les différentes classes de la société, de la situation des lettres, des arts et du commerce.

Aucune époque de notre histoire, comme on voit, n'était plus fertile en événemens. M. Capefigue, sans se borner à la personne de Philippe-Auguste, comme semblerait l'indiquer le titre, a entrepris d'embrasser le sujet dans toute son étendue, et a fait une véritable histoire de France sous le règne de ce prince. Il s'exprime ainsi en finissant : « Mon dessein a été de faire connaître et de résumer, pour ainsi dire, en un seul règne toute cette merveilleuse société du moyen âge, dont les mœurs, les lois, les opinions ne nous ont été décrites que d'une manière imparfaite. Le caractère de Philippe Auguste s'est fondu dans ce grand tableau. On ne s'est pas assez arrêté sur la grande influence que le douzième et le treizième siècles ont eue sur la réforme générale du quinzième ; j'ai cherché à la faire ressortir en exposant les faits, les opinions, la marche de la liberté rationnelle, la décadence de l'église. J'ai vu la puissance papale faisant un dernier effort, mais travaillée par mille germes de mort ; la royauté cherchant à s'établir sur des bases fixes et régulières ; un nouvel élément de liberté pénétrant dans la société par l'association de la classe bourgeoise enfin, un notable progrès dans les voies de l'indépendance et de la raison générale. »

Il est certain que cet ouvrage présente l'état de la : les événemens de l'époque sous un point de vue non y voit les diverses classes d'hommes en action, les divers en scène, et chacune y conserve son caractère par L'auteur, pour rendre l'effet encore plus frappant, a à paraître le moins possible, et, dans toutes les occasions fait parler les écrivains du temps. Seulement, il a semble, trop prodigué les citations : « J'ai dû, dit-il figue, donner les faits dans leurs plus petits détails; c jamais compris la possibilité de juger un siècle, sans dans les plus intimes secrets de la vie publique et privée plus d'une fois ces citations portent sur des choses insignifiantes, et ne font que ralentir l'intérêt. Elles ont un autre vnement; c'est que le caractère principal, qui est celui de Philippe-Auguste, étant déjà en partie effacé par cette multitude de personnages et de scènes qui se pressent les uns les disparaît presque en quelques endroits.

M. Capefigue a porté ce goût de citations jusques dans les endroits où il parle lui-même, et on voit à tout instant dans son récit des expressions qui étaient usitées au moyen âge, mais qui aujourd'hui sont vieilles ou triviales. Il nous semble qu'un écrivain doit se montrer familier avec son siècle, surtout quand son siècle a acquis une supériorité incontestable de langage et de lumières.

Enfin, M. Capefigue, outre quelques erreurs de fait qui ont échappé, nous semble avoir été bien sévère sur les matières religieuses et politiques. Par exemple il s'exprime ainsi sur la religion catholique : « Le catholicisme n'est pas là où il n'est pas la source unique du pouvoir. Comme une hiérarchie et un gouvernement, sa destinée est de croître ou de périr. Qu'un pontife capable monte dans la chaire de Saint-Pierre, et il peut ébranler toutes les royautés du monde; qu'un homme fort vienne sur le trône, et le catholicisme est menacé. Il y a donc lutte entre deux principes opposés, celui d'une puissance civile, et d'un gouvernement ecclésiastique. »

M. Capefigue annonce une histoire de Louis XI. Philippe-Auguste, dit-il, avait commencé, Louis XI a fini. Le quatorzième siècle a été comme le complément du treizième. Ce sont deux époques qu'on ne peut séparer. »

MÉLANGES.

266. ANEKAOTA, etc. — Anecdota Græca, è codicibus regiis descripsit, annotatione illustravit J. Fr. Boissonade. Parisiis, excusum in Regio Typographeo, Regis permissu, 1829. Vol. 1.

Le mot grec Ἀνέκδοτα n'a point l'acception que nous donnons vulgairement en français au mot *Anecdotes*, comme le rend mal à propos l'abbé Mongault, dans sa traduction des lettres à Atticus (II. 6 et XIV 17); ce mot doit s'entendre, en général, des ouvrages non encore publiés; de sorte que le sens de ce titre est réellement : *Divers morceaux inédits de littérature grecque, tirés des manuscrits de la Bibliothèque du Roi, et enrichis d'un commentaire, par J. Fr. Boissonade.*

Le savant éditeur de cette collection a pris pour épigraphe ce passage de Saint-Jean : Συλλέγετε τὰ περισσεύοντα κλάσματα, ὅτι οὐκ ἀπόληται (XI. 12). *Ramassez les morceaux qui sont restés, afin que rien ne se perde.* En effet, rien n'est à négliger : de l'auteur le plus obscur, on peut recueillir d'utiles renseignements pour l'histoire et pour la langue; l'essentiel est de savoir bien mettre en œuvre; sous ce rapport, le tact délicat, le jugement exquis, et les connaissances profondes de M. Boissonade, ne laissent rien à désirer.

Avant que de donner une idée de cette partie importante de son travail, faisons connaître succinctement les pièces que renferme ce premier volume.

On peut le diviser en trois parties :

La première renferme plusieurs recueils de pensées diverses, tirées soit des auteurs ecclésiastiques, soit des philosophes païens; le premier de ces recueils a été fait par un moine, nommé Jean Georgide; les pensées en appartiennent toutes à des auteurs chrétiens, tels que St-Basile, Saint-Grégoire de Nazianze, Eusèbe, les Proverbes, l'Ecclésiaste, etc. Les quatre suivans, qui ne portent pas de noms d'auteurs, présentent à peu près le même caractère. Le sixième comprend les pensées des sept

Sages de la Grèce; le septième contient les réponses que les neuf Sages indiens à Alexandre; elles sont à peu près les mêmes que celles que rapporte Plutarque, dans la Vie d'Alexandre (Plut. IV, p. 142, éd. Reisk.) Le huitième, au contraire, contient des pensées de Ménandre et de Philistion à ce dernier nom, je regrette que l'auteur n'ait pas dit un mot sur la question traitée par Meinecke, dans sa préface des fragments de Ménandre (p. ix), où il établit que souvent de *Philémon* s'est confondu avec celui de *Philistion*. Le neuvième recueil renferme les pensées de Ménandre seulement; le dixième comprend des vers de Léon Barvalis (V. p. 161) qui était revêtu de la charge de proto-secrétaire. Ce sont des préceptes appartenant spécialement aux idées du Christianisme. Cette première partie va de la page 1 à la page 161.

La seconde partie contient des ouvrages originaux et une certaine étendue. Le premier est une composition de Libanius, exprimant les lamentations d'un homme riche devenu pauvre, et qui, dans sa pauvreté, finit par invoquer la pitié du ciel. Le second est un recueil de pensées stratégiques, rédigées pour l'usage d'Alexandre. Les artistes qui choisissent leurs modèles dans l'antiquité, et qui sont curieux d'observer les usages de chaque époque, y trouveront que du temps d'Alexandre, les archers attiraient la corde de l'arc au-dessous de la tempe, de manière à viser à un but, tandis que dans les siècles héroïques, l'archer attirait la corde de l'arc au-dessus de la mamelle et se contentait de lancer sa flèche dans la foule; *ἐν ὀμῶν*, ou *καθ' ὀμῶν*, comme s'exprime Homère (Il. δ 126, 269-70). J'ai remarqué dans cette pièce les expressions *φάλαγγες*, *δίσκοι*, *ἀντίστομα*, *μακροὶ*, qui sont venues sans doute de cette phrase homérique *ἀπὸ τοῦ στόματος* et qui servent à l'expliquer par le *front* (Voyez mes Obs. sur le V. 8 du dixième livre de l'Illiade).

Viennent ensuite trois opuscules de Psellus. 1° Un traité de médecine, divisé en deux parties. La première contient des préceptes généraux sur l'usage et la nature de certains médicaments; la seconde, intitulée *des prognostics*, décrit les symptômes du pouls, de l'état de fièvre, etc., et parle des phénomènes qui accompagnent un grand nombre de maladies. 2° Un traité sur les mots nouveaux introduits dans la médecine.

sieurs de ces mots ne sont pas rapportés dans le Trésor d'Henri Étienne, tels que σύτα pour κεφαλή; δελιτηρισμός pour ἀπορία; ἔρρις pour κατάρψεις; ἰππάθη vel ἰππάκη pour Τυρὸς ἰππιος, etc.

3° Un traité sur l'agriculture, où sont divers préceptes sur la culture du blé, sur la greffe des arbres, sur les époques de l'année où il faut se livrer à ces travaux.

A Psellus succèdent quatre discours de Théodore Hyrtacène. Le premier est adressé à l'empereur Andronic l'Ancien; le second, est l'oraison funèbre de Michel Paléologue; le troisième, l'oraison funèbre d'Irène; et le quatrième est adressé à Nicéphore Choumnos, qui remplissait une place de secrétaire auprès de l'empereur. Le caractère de cet écrivain est l'emphase et l'exagération. Ces discours ne sont souvent qu'une suite d'exclamations sur les grands dont il déplore la perte. L'histoire sacrée, la mythologie sont tour-à-tour employées avec les formes les plus outrées. Le style ne manque pas parfois d'une certaine pompe, mais l'enflure des idées amène presque toujours celle des expressions, et jamais une véritable douleur n'a parlé un pareil langage.

On retrouve une partie de ces défauts dans deux discours de ce Nicéphore Choumnos, secrétaire, auquel Théodore avait adressé son quatrième monologue. Le premier discours de Nicéphore contient des consolations à sa fille, veuve du fils de l'empereur. Le sentiment religieux qui règne dans cette composition, et qui semble sincère, a fait disparaître un peu la phraséologie du rhéteur, qu'on remarque dans les ouvrages précédens. Le second discours est consacré aussi à des consolations que Nicéphore adresse à l'empereur lui-même sur la mort de son fils. C'est toujours une suite de lamentations, où l'on retrouve l'expression assez vraie de quelques sentimens chrétiens.

Cette seconde partie du volume est terminée par les éloges de Michel Paléologue, et d'Andronic Paléologue, l'un et l'autre sont l'ouvrage de Grégoire de Cypre, écrivain supérieur aux deux précédens, et qui, de son temps, jouissait d'une grande réputation. Grégoras Nicéphore, cité par Fabricius (X. 105, *vel. ed.*), dit que Grégoire de Tours ressuscita le langage attique, enseveli depuis long-temps dans l'oubli. En effet, son style ne manque ni de fermeté, ni d'abondance; il loue les empereurs auxquels il s'adresse sur des faits dignes d'éloge. C'est

ainsi qu'il nous représente Andronic, visitant lui-même les prisons, voyant tout de ses propres yeux, rendant à la liberté ceux qui gémissaient dans les fers, et, au lieu de mettre à mort les criminels, préférant les employer utilement (p. 385 et 387). Sans contredit, ces deux morceaux de Grégoire de Cypré sont les plus importants de ce volume. (Cette seconde partie va de la page 162 à la page 393). Enfin, dans la troisième partie, sous le titre courant d'*Appendices*, l'éditeur a réuni plusieurs singularités qui ne manquent ni d'agrément, ni d'intérêt. 1° Des pièces de proverbes, soit pour exprimer l'impossibilité de certaines entreprises, telles sont les pensées suivantes : *semier sur un rocher, écrire dans l'eau, laver un éthiopien, tondre un aveugle, parler à un sourd*, etc. ; soit, pour exprimer ce qui se porte naturellement vers un objet : *un courrier dans la plaine, l'angle sur sa proie, le tranchant vers la meule*, etc., etc. 2° Quelques opuscules de ce même Léon Bardaly, proto-secrétaire dont on trouve déjà des vers dans la première partie, ainsi que nous l'avons déjà remarqué. Ces opuscules sont des vers sur jugement dernier ; des inscriptions pour des tombeaux ; des vers sur un vase d'argent, et une lettre en prose, adressée à Métochite, grand *logothète*. 3° Un petit traité sur les adverbes grecs. 4° Un recueil de tournures attiques, recueillies par Planude. 5° Des mélanges où sont quelques éclaircissements sur certains mots ; des pensées sur divers sujets, sur la Vierge, sur l'Évangile, sur la fête appelée *Néoménie*, sur une foule de particularités qui, selon les anciens, avaient lieu pendant la lune ascendante, etc., etc. 6° L'histoire d'un rat, plaisanterie racontée avec esprit, et qui présente une critique fine, mais modérée, des ordres monastiques. 7° Une pièce de vers sur Adam par Ignatius. C'est une *paraphrase* des premiers chapitres de l'Genèse. 8° Enfin des *variæ lectiones*, données par Planude, sur le *poème nouthétique* de Proclide. Cette troisième partie comprend depuis la page 394 jusqu'à la page 462.

Maintenant, après avoir dit de quoi se compose ce volume, je voudrais mettre le lecteur à même d'apprécier avec justice le mérite des notes qui accompagnent les ouvrages dont je viens de parler ; je voudrais faire connaître avec détail, cette exactitude dans les recherches, cette érudition variée dans la correction et la comparaison des textes, surtout ces observations

qui révèlent une étude si approfondie, et où l'auteur semble se jouer avec les plus grandes difficultés, tant la langue grecque lui est familière; mais une simple analyse ne peut tout au plus que placer sur la voie; il faut soi-même se familiariser avec ce trésor de connaissances philologiques et fouiller cette mine abondante pour s'en former une juste idée. Je me contenterai donc d'indiquer ici quelques-unes des corrections de l'auteur, et quelques-unes de ses conjectures pour le rétablissement des lacunes. Ne pouvant tout citer, je me bornerai à donner quelques exemples.

A la page 5, ligne 7, l'auteur adopte avec raison εὐδωλίαις au lieu de εὐδωλείαις du manuscrit.

P. 32 *ad Calcem* : quoique l'auteur laisse subsister εὐπετής, je crois avec lui que εὐπετός est préférable, comme se rapportant à τοῖς αἰετοῖς.

P. 56, l. 4. ἴνα μὴ ἐξεργῆς, le subjonctif est indispensable ici, au lieu d'ἐξεργάσαις du manuscrit.

P. 125, l. 14, Ἀδίαῖς proposé par l'auteur, est réclamé par le mouvement de la phrase, après μὴ ἐκράνῃς, au lieu de ἀδία du manuscrit. Ἀδίαῖς, comme plus rapproché du texte, est préférable à ἀδίαῖ γὰρ τοῦτο, aussi proposé par l'auteur, et donnant un sens complet.

P. 141, l. 13, εἰς τὰς εἰαῖ. L'auteur croit qu'il faut lire ἐκ τὰς, et avec raison; car c'est surtout le suppliant qui est digne de pitié. Sans doute, comme dit Jupiter dans Homère, de tous les êtres, l'homme est le plus malheureux. Οὐ μὲν γὰρ τί πού ἐστιν ἀνθρώπων ἀνθρώπος πάντων (Il. β. 446). Mais ici, en généralisant l'idée, on l'affaiblit.

P. 147, l. 7. La correction χρόνος δὲν ἴσως ἐστὶν me semble fort heureuse, au lieu de χρόνος γὰρ εὖτος ἐστὶν, qui ne présente pas un seul bien net.

P. 149, l. 6. Au lieu de νόμος, qui n'est pas admissible dans le second vers d'un distique de Ménandre, l'auteur propose λόγος ou νόμος. J'aurais proposé νόμος, si la contraction attique νόμος n'était pas de rigueur, surtout dans les comiques. (Cf. *Greg. Corinth.* 481, ed. Schaefer.)

P. 168, l. 16 et 19. χρυσοπλάστους et στυλινότῃτας me semblent incontestables, au lieu de χρυσοπλάστους et στυλινότῃτας, qui sont, je crois, des fautes de copistes.

P. 21, dernière ligne. J'admets tout-à-fait la conjecture de l'auteur qui pense que l'addition des mots *μικρόν τι* après *διὰ τὴν σύντη* est indispensable pour compléter le sens.

Les lacunes des pages 136-7 me semblent aussi très-heureusement rétablies, soit d'après les propres conjectures de l'auteur, soit d'après d'autres passages déjà connus. Voyez aussi pages 255 et 256, etc., etc.

Un des grands mérites de ces notes, c'est de donner l'exacte indication des sources, quand les auteurs empruntent des phrases aux anciens, ou même quand ils y font de simples allusions, ce qui est fréquent dans les discours de Théodore Hyrtacène, et dans ceux de Grégoire de Cypre. L'auteur y fait preuve d'une grande étude des textes sacrés. Quelquefois même il corrige avec succès les indications qui se trouvent dans les ouvrages du manuscrit, c'est ainsi qu'il restitue à Isocrate une pensée que Jean Georgide attribue à Esope (P. 17, note 5).

Un point sur lequel il faut insister, c'est la correction et l'exactitude qu'à mises l'auteur à l'impression de son ouvrage; quoique toutes matérielles, chacun sait combien ces qualités sont indispensables; mais ceux qui publient des ouvrages grecs, chargés de renvois et de citations, savent seuls ce qu'il en coûte de soins et d'attentions pour éviter les erreurs typographiques. Je n'en ai trouvé que deux dans l'ouvrage de M. Boissonade, c'est-à-dire dans un volume in-8° de près de 480 pages. Je les indique ici dans le cas où l'auteur ne les aurait pas aperçues : page 9, note 1, au lieu de XIII, lisez XV, et à la p. 340, l. 6, lisez *σχήπτρον* au lieu de *σπήπτρον*.

J'observerai aussi que cette pensée de Sextus *Θυσία τῷ θεῷ γινώμη ἀγαθή*, p. 47, se rapporte plutôt au vers. 17 du ps. 51. *Θυσία τῷ θεῷ πνεῦμα συνταγόμενον* qu'au passage indiqué par l'auteur, à la note 6.

L'auteur, vers la fin de la page 9, a raison de substituer le nom de Démosthènes à celui d'Aristote, donné par Jean Georgide, parce qu'en effet, la pensée appartient à Démosthènes et non à Aristote; mais peut-être aurait-il dû rapporter le texte intégral de Démosthènes qui présente, du moins dans l'édition in-folio de Jérôme Wolf, des variantes assez essentielles, avec le texte donné par Jean Georgide.

Relativement à ce mot d'Androcycde *ἐπὶ χεῖνιχος μὴ καὶ θίζου*, peut-être fallait-il citer ce passage de l'Odyssée :

.....ὅν γὰρ ἀργὸν ἀνέξομαι, δεῖ καὶ ἐμῆς γι

Χοίνικος ἀπτεται (τ. 27.)

Car, c'est de là, je crois, qu'est venu le proverbe cité par Androcyde, de là aussi l'acception de Τροφή donnée au mot Χοίνιξ. (Cf. Eusth. p. 1853, l. 59-60.)

Les amis de M. Boissonade ont parfois regretté qu'il n'appliquât pas sa rare érudition aux principaux ouvrages de la littérature grecque. (V. le Journ. des savans; 1820, p. 272.) M. Boissonade a noblement répondu à ces justes vœux en publiant son *Sylloge des poètes grecs*, (V. le *Bullet. T. XI* p. 134). Mais, quels que soient les auteurs qu'il se charge de nous faire connaître, toujours est-on sûr de trouver dans les ouvrages qu'il publie un jugement sûr, une critique ingénieuse, un savoir étendu et un travail consciencieux. M. Boissonade est du petit nombre de ceux qui, en France, soutiennent l'honneur de notre érudition littéraire aux yeux de tous les hommes éclairés de l'Europe.

DUGAS-MONTBEL.

267. SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE CALCUTTA.

Dans la séance du 2 juillet 1829, et sous la présidence de M. C. Grey, il a été fait lecture d'un mémoire offrant le plan d'un alphabet universel, par John Tytler.

M. Tytler pense qu'une méthode de prononcer correctement les mots des langues orientales rendus par des caractères romains, ou de composer un alphabet que pourraient lire des Européens pour correspondre avec les Orientaux, est désirée plus vivement de jour en jour. Nos relations de plus en plus fréquentes avec cette partie du monde, rendent la conversation un objet très-important, c'est-à-dire, le moyen de rendre les mots européens par des caractères orientaux. M. Tytler fait remarquer que les philologues, en général, n'ont pas examiné avec beaucoup d'attention l'avantage que l'on pourrait retirer des nombreux alphabets usités maintenant en Europe, qui presque tous sont distincts, et qu'on peut promptement reconnaître les uns d'avec les autres. Nous avons d'abord une couple d'alphabets en romain, grandes et petites capitales, une couple de caractères italiques d'allemand, de grec et d'autres alphabets écrits; c'est-à-dire, qu'il n'y a pas moins de dix alphabets bien distincts; on en peut doubler le nombre tout d'un coup, en les

fondant dans cette forme que les imprimeurs appellent lettres blanches, ou qui ont deux traits minces en place d'un seul trait épais. Ce nombre pourrait encore se doubler par des lettres de fantaisie dont nous nous servons accidentellement. Nous n'avons donc guères moins de quarante alphabets distincts, et le nombre pourrait facilement s'étendre infiniment. Quoique les grammairiens n'aient pas profité de l'abondance des caractères, les mathématiciens ont, et dans le calcul différentiel spécialement, différentes classes de quantités, et les algébristes les particularisent par des variations d'alphabets. On ne peut alléguer aucune objection raisonnable contre l'usage qu'en feraient les grammairiens pour exprimer, quand cela serait nécessaire, les différentes classes des sons. M. Tytler cite en preuve l'usage des caractères grecs et romains par les algébristes modernes. Les lettres, strictement ainsi appelées, de l'alphabet arabe, peuvent se diviser en deux sortes : 1^o celles qui ont des sons qui correspondent avec ceux des alphabets d'Europe; 2^o ceux qui n'en ont pas. M. Tytler propose de représenter universellement la 1^{re} classe par les lettres romaines capitales; et l'on peut encore les sousdiviser en deux assortimens de lettres, celles dont les sons restent invariables, c. à-d. les consonnes particulières, et celles dont les sons varient suivant la voyelle qui les modifie. Ce sont les lettres douces ou les voyelles longues, *alif*, *waou* et *ya*. La 1^{re} classe n'a besoin que d'un caractère romain pour représenter chaque lettre. La 2^e classe requiert un caractère romain différent pour convenir à chacun de ses sons, de manière cependant que ces caractères romains ne soient appliqués à nul autre qu'aux seules lettres arabes.

A l'assemblée tenue le 12 novembre 1828, on a fait part de détails sur les montagnes des Neilgherries, tirés des archives de la Société de médecine de Madras, ainsi que des observations sur leurs traits météorologiques, communiquées par le gouvernement.

268. SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES D'ÉCOSSE.

A l'assemblée du 28 mai 1828, M. Samuel Woodward a lu un mémoire sur les tours rondes des églises de Norfolk et de Suffolk. Il a lu ensuite un mémoire contenant des remarques sur l'état actuel du château de Norwich. On a lu en outre une

partie d'un mémoire sur l'origine et l'usage des cloches, par M. Britton.

A l'assemblée du 21, le D^r Meyrick a lu un mémoire très-intéressant sur une ancienne croix de parties réunies : l'auteur a présenté des remarques sur la croix en usage chez les Romains pour l'exécution des criminels; et prouvé qu'elle était ce qu'on appelle de nos jours croix de St.-André, ou ce que, dans le blason, on appelle le *saltier*.

Dans la neuvième assemblée de cette session, la proposition ingénieuse de M. Hey pour ouvrir le grand temple d'Absemaal ou Ipsamboul en Nubie), a été fortement recommandée comme méritant d'être encouragée. Parmi les objets offerts se trouvait une variété d'antiquités de sir G. Murray, qui avaient été envoyées à l'honorable secrétaire par M. Warrington, consul d'Angleterre à Tripoli. (*Literary Gazette*; n^{os} 641 et 645, mai 1829, p. 289.)

269. SUJET DE PRIX PROPOSÉ PAR LA SOCIÉTÉ ROY. DES SCIENCES, à Copenhague, pour la fin de 1830.

Examinetur atque describatur politicus et ecclesiasticus regni Lombardici in Italiâ status; exponatur, qualis fuerit ingeniorum in hoc populo cultus, qualia monumenta, quales artis reliquæ, quæ ei tribuuntur; noteturque quid et quatenus, quæ ex tali disquisitione eruantur, observata conferre queant ad illustrandam traditionem de Longobardis, olim in nostro septentrione habitantibus. (*Dansk Liter. Tidende*; 1829, n^o 38.)

270. ATHÉNÉE I. ET R. ITALIEN DE FLORENCE. (*Antolog.*; n^o 81, septembre 1827, vol. 27, p. 149.)

Dans un mémoire lu par M. Giuseppe Rosso sur l'architecture du moyen âge, il découvre les origines de l'architecture germanique; il décrit les causes particulières à cette époque, qui ont donné naissance dans toute l'Europe à tant de magnifiques monumens spécialement destinés au culte sacré, et les moyens qui furent alors employés. Les premiers sont les corporations d'arts et métiers; il est démontré que, au milieu de la décadence de la plupart des connaissances humaines, l'architecture pratique se tint toujours à une hauteur digne d'elle, ce qui est prouvé par les monumens qui montrent dans cet âge une grande connaissance de la statique et de la mécanique.

L'honneur appartient à l'Italie d'avoir propagé l'architecture dans le nord de l'Europe par le moyen du clergé, qui avait des rapports continuels avec Rome, et des Italiens qui s'établirent dans quelques parties, ou qui y furent appelés; ce qui est confirmé par l'observation que dans le Nord l'architecture ne se développe point graduellement, mais y demeure adulte. La Toscane ne fut pas moins honorée sous ce rapport, l'on peut affirmer que le goût de l'architecture romaine ne s'y est jamais éteint, et que si la Toscane fut la dernière à abandonner les principes du XII^e siècle, cette période fut courte, et bientôt après Brunellesco rendit l'architecture à sa première splendeur.

271. DE L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE.

L'Université de Liège est placée sous l'inspection de huit curateurs formant un collège. L'échevin de ce collège de curateurs n'exerce pas sur les affaires internes de l'Université une aussi haute influence que les curateurs des Universités allemandes. Le rôle de ces fonctionnaires est plutôt passif qu'actif.

Les professeurs ne sont responsables qu'envers le Roi et les ministres seuls de leur conduite et de leurs actions.

L'Université compte 4 facultés, savoir la faculté de droit, celle de philosophie et des lettres, celle de médecine et celle des sciences mathématiques et physiques qui remplace la faculté de théologie.

Il y a, outre l'Université, un collège royal sous la surveillance d'une Commission administrative, avec 10 professeurs. Une Commission provinciale surveille les écoles primaires et moyennes.

La Société d'encouragement pour l'instruction élémentaire, a été fondée pour favoriser les progrès de cet enseignement. Viennent ensuite l'École royale de musique, l'Académie royale de dessin, l'École primaire royale, les Écoles gratuites pour les garçons; la Société d'instituteurs, l'Institut des sourds-et-muets, l'École gratuite pour la classe ouvrière, l'Association pour l'amélioration physique et morale de la classe mal aisée, l'École spéciale de commerce, d'agriculture et d'industrie, l'École normale d'enseignement mutuel, Arts et métiers, enfin l'Établissement orthopédique.

Liège compte deux Sociétés savantes. La Société des sciences naturelles et la Société d'émulation, Elle a aussi une Société

des beaux-arts qui porte le nom de Société de Grétry, parce que Grétry en fut le fondateur.

Il est facile de voir par l'énumération que nous venons de faire, que les élémens d'un nouvel ordre de choses, et que les moyens d'amélioration et de perfectionnement ne manquent pas à la ville de Liège. Quant à l'Université, on annonce qu'elle trouvera d'importantes réformes, de même que les autres Universités du royaume des Pays-Bas. (*Leipzig. Lit. Zeitung* ; oct. 1828, p. 2025. C. R.

2. DIE VORZEIT. — Le Passé. Recueil rédigé par le D. JUSTI. Année 1828. Marbourg. Avec une gravure et des lithographies. (*Göttingische gel. Anzeigen* ; nov. 1828, p. 1742.)

Les articles de ce recueil qui nous ont paru dignes d'attention sont deux biographies, l'une de Guillaume V, Landgrave de Hesse Cassel, l'autre de Gustave Adolphe, qui combattit si vaillamment et avec tant de zèle pour la cause des protestans en Allemagne. Nous y avons également remarqué une histoire de l'Université de Giessen, fondée en 1607, par le Landgrave Louis V. L'auteur est entré sur ce sujet dans des détails pleins d'intérêt. À son origine, l'Université eut à lutter contre de graves difficultés. Le prince n'avait affecté à son entretien que les revenus des domaines des Antonites, à Giessen et à Grünberg, et il n'y parvint que plus tard les revenus d'autres biens appartenant à des couvens. La ville de Giessen accorda une subvention annuelle de 150 fl. Les diverses matières de l'enseignement furent confiées à des professeurs protestans qui avaient été bannis de Marbourg pour cause de religion. Ils recevaient de 60 à 70 florins par trimestre, ainsi que des denrées. Un pareil traitement paraissait si considérable aux habitans de Giessen, qu'on y disait proverbialement : il peut vivre comme un professeur, on dirait qu'il est le fils d'un professeur. Ce n'est qu'en 1811 que les honoraires des professeurs ont été augmentés. Les désastres de la guerre de 30 ans obligèrent l'Université à se transporter à Marbourg. Mais des symptômes de maladies contagieuses se déclarèrent dans cette ville, il fallut qu'elle retournât, pour l'année, à Giessen. Le recueil se termine par la description de l'ancienne fortification près de Dreghausen, dans la Hesse inférieure, que l'auteur attribue aux Romains ; mais ce n'est

qu'une hypothèse; des fortifications de ce genre se trouvent disséminées dans toute l'Allemagne, et sont incontestablement d'origine germanique. Il en est de même dans certaines contrées où les Romains ne se sont point établis, et qui se font remarquer par des travaux de maçonnerie. C. R.

273. FRIESCH JIERBOECKJE FOR IT JIER 1829. — Almanach frison pour l'année 1829, publié par la Société frisonne d'histoire de géographie et de philologie. 1^{re} année. 1 vol. petit in-8 xviii et 65 p. ! Leuwarden; Suringar. (*Vaderl. Letter. oeffening*, juin 1829, p. 325.)

Cet almanach doit être considéré comme un essai qui mérite des encouragemens; toutefois, il serait à désirer qu'on pût adopter un système d'orthographe plus uniforme que celui qu'ont suivi les auteurs de ce livre intéressant. Ce manque d'uniformité rend la lecture et l'intelligence du sens plus difficile, surtout pour ceux qui ne se sont pas familiarisés, dès leur enfance, avec le frison. Gysbert lui-même sentait et reconnaissait la difficulté de l'orthographe. On peut, à son exemple, lier les consonnes suivant le mode qui semble coïncider le plus avec la prononciation qui est aujourd'hui en usage. Cependant, toute difficulté ne disparaîtra pas pour cela, car la prononciation n'est point partout la même dans le pays de Frise.

Nous indiquerons quelques-unes des pièces qui composent cet almanach.

Libben-sehets fen minno fen Cakhorn trog. J. van Leeuwen.

Forteltjes fen master ale Byfoettrog. E. Halbertsma.

Jyn it album fen de Jonker. B. T. van Heemstra.

On ne pouvait assurément exiger que tout, dans cet almanach, fût également parfait. Les *Forteltjes* (contes) de M. A. Bijvoet fourmillent de ces traits originaux qui caractérisent certains paysans frisons; mais les *Esquisses* sur la vie de Coehorn doivent naturellement contenir une foule de choses que l'on ne peut que difficilement exprimer dans le frison des paysans.

Nous espérons que l'almanach que les auteurs nous donneront pour l'année 1830 sera plus parfait que celui de 1829. C. R.

274. ARCHIVES POUR L'HISTOIRE CIVILE ET LITTÉRAIRE DES PAYS-BAS, publiées par le baron DE REIFENBERG; T. IV, second semestre de 1827. 4 cah.

Dans le cahier de juillet, nous remarquons d'abord un article relatif à Jean-Baptiste Rousseau, et dans lequel on s'at-

fixer l'époque précise de la naissance et de la mort de ce
 Selon plusieurs écrivains, il mourut le 17 mars 1741 :
 est d'autant plus vraisemblable, que le registre des dé-
 couvent des Carmes déchaussés, établi à Bruxelles où
 il s'était retiré, atteste qu'il fut inhumé le 18 du même
 Toutefois, cette date n'a rien de précis, quant au décès ;
 que ne règne pas moins sur l'époque précise à laquelle
 le Pindare français. Moréri, Ladvocat et Chaudon pla-
 naissance en 1669 ; et la *Biographie universelle*, en 1670.
 Ces indications sont inexactes. L'auteur d'une lettre insé-
 l' *Année littéraire* de Fréron (1779, T. I, p. 351), ayant
 curiosité de consulter les registres de naissance de la pa-
 Saint-Étienne-du-Mont, y vit que J. B. Rousseau, né
 le 1671, à onze heures du soir, fut baptisé le 12.

Notre article nous apprend, d'après don Christoval Cal-
 Estrella, qu'en 1549, Philippe II, passant par Bruxelles,
 lé d'un concert de chats, réglé comme il suit : Un ours
 tenait un orgue composé, non de tuyaux, mais d'une
 de chats enfermés séparément dans des caisses étroites
 ne pouvaient se remuer. Leurs queues sortaient par le
 étaient liées avec des cordes attachées au registre de
 et à mesure que l'ours appuyait sur les touches, il ti-
 cordes, et, par conséquent, la queue des chats, aux-
 douleur faisait miauler des basses, des tailles et des
 contre, selon l'air que l'on voulait jouer ; et cela, avec
 justesse, dit le journal, que cette musique grotesque ne
 est un faux ton. Au son de cet orgue, dansaient des en-
 guisés en ours, en singes, etc. Cette espèce de concert
 ouvelée dit-on à Londres, il y a vingt et quelques années.
 Dans les *Annales d'Aquitaine* (1), que l'abbé de Baigne
 Louis XI une symphonie de porcs, que l'on faisait mélo-
 ment crier en les piquant d'un aiguillon : ce qui divertit
 le roi et sa cour.

Le suivant est relatif à une notice de M. Raoux sur un
 remarquable de la chronique de Sigebert de Gembloux,
 tant l'autorité que s'arrogeaient les papes sur les cou-
 les rois. M. Raoux remonte à l'origine des prétentions

des pontifes, et la rapporte au fougueux Hildebrand, connu sous le nom de Grégoire VII. Sigebert ne craint pas de traiter ce pape, non-seulement de novateur, mais d'hérétique. Aubert Lemire, éditeur de la chronique, a bien soin de renvoyer le lecteur à Baronius, célèbre champion de l'ultra-montanisme. La manière dont le savant conseiller d'état a traité son sujet, ne laisse, du reste, aucun doute sur son orthodoxie. Suit une lettre écrite par Charles-Quint à la ville d'Anvers. L'empereur, se voyant obligé de soutenir une guerre fort onéreuse contre les Français, qui s'étaient déjà rendus maîtres de quelques places des Pays-Bas, recourt à ses *chers et bien aimés les bourgeois, échevins, conseils et rentemaîtres de sa bonne ville d'Anvers*, pour en obtenir des subsides. Cette lettre est celle d'un emprunteur nécessaire : elle est pleine de compliments pour ceux à qui elle est adressée. Ce n'est, d'ailleurs, ni la première ni la dernière fois que les souverains ont prodigué les caresses aux gens dont ils avaient besoin, sauf à se ménager ensuite des griefs contr'eux pour se dispenser de la reconnaissance. La lettre est apostillée de la main de l'empereur, qui dit en finissant : *Vous ne m'en trouverez ingrat.*

Le cahier d'août n'offre rien de remarquable ; cependant nous y avons lu avec plaisir un passage tiré d'un écrit de M. Van Heusde, et dans lequel ce savant prend chaudement contre les gens du monde et les beaux esprits, la défense des hommes qui se livrent avec ardeur aux pénibles travaux de l'érudition, et s'imposent volontairement toutes sortes de fatigues et de privations par amour pour la science, à laquelle ils sacrifient santé, repos et fortune. Ce noble dévouement est d'autant plus digne de louanges qu'il devient tous les jours plus rare. Il n'est pas un homme sensé qui ne dise avec Despréaux :

Laissez dire les sots, le savoir a son prix.

Des articles dont se compose le numéro suivant, les uns ont déjà été extraits pour le *Bulletin*, les autres (et c'est la majeure partie) méritent à peine d'être mentionnés. Cependant nous croyons devoir annoncer la publication, d'après le plan du P. Lelong et de Favret de Fontette, d'un catalogue de tous les écrits relatifs à l'histoire des Pays-Bas. Cette compilation, faite par M. Imbert, est déjà avancée. Il existe à la bibliothèque de Bruxelles deux essais en ce genre : l'un est de M. Custis, l'autre, en six volu-

à M. Verdussen et a pour titre: *Catalogus scripto-elgicarum*.

d'octobre, qui comprend les 4^e, 5^e et 6^e livraisons, e seul tout le dernier trimestre de 1827, offre dans rties plus d'intérêt que les deux précédentes. Nous e notice extraite du *Journal de Gand* sur Philippe , que les Gantois, révoltés contre le comte Louis de ouverain, élurent pour dictateur et mirent à la tête ction. Ce chef populaire assembla cinq mille bour- cha sur Bruges qui avait ouvert ses portes au comte. ec une armée de quarante mille hommes, attaqua dont la valeur et le désespoir, suppléant au nombre, rent une victoire complète. Bruges fut punie de sa ar le pillage; et Philippe, de retour à Gand, obtint s du triomphe et fut proclamé *père et libérateur de* tte guerre, d'abord circonscrite dans un espace res- les Anglais contre les Français, et se termina par le Rosebèque, qui fut gagnée par ceux-ci. Les Fla- s'étaient ligués avec Richard, roi d'Angleterre, fu- en pièces; le dictateur fut trouvé enseveli sous un e soldats qui avaient péri en le défendant. Il respi-

On ne l'aurait point reconnu, si un Gantois ne l'eût vainqueur, qui lui offrit la vie et sa grâce, à condition trait de parti. Mais Philippe d'Artevelde, indigné de sition, la rejeta avec fierté. Il ne voulut point souff- ansât ses blessures et mourut en héros.

avons ensuite un article sur l'imposture littéraire de s, de Groningue, qui publia, en 1787, un grand in- / et 164 pages, intitulé *Ger. Nicolai Heerkens Gro- ones*. Dans la préface, il annonce pompeusement la du manuscrit d'une tragédie ancienne, ayant pour , et qu'il attribue, avec une assurance imperturba- us Varius, poète du siècle d'Auguste. Il voulut même oi de France l'édition de cette pièce, et demanda imprimée au Louvre. Mais il eut la maladresse d'in- e livre précité le prologue et quelques fragmens de e tragédie ancienne. L'abbé Morelli, qui, à une e profonde, joignait un tact sûr et une grande saga- nut la fraude et la dénonça au monde savant dans

une lettre adressée à Villoison. Quoiqu'il en soit, la tragédie fut imprimée, sous le titre de *Progné*, d'abord à Venise, en 1558; puis à Rome, en 1638. Il est constant aujourd'hui que l'auteur de cette pièce est Grégoire Cornario, Vénitien et protonotaire apostolique. Le même cahier renferme une notice historique sur le Sas de Gand, qui doit son existence à un port avec des écluses (*Sassen*), construit à peu de distance de Gand, et qui n'est même qu'une branche du canal de cette ville. On fait remonter l'origine du Sas à l'année 1566. W.

275. BIOGRAPHIE DU ROYAUME DES PAYS-BAS ancienne et moderne, ou Histoire abrégée, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée des Belges et des Hollandais qui se sont fait remarquer par leurs écrits, leurs actions, etc. Tom. XL (3^e livraison). In-8°; prix, 3 fr. 17 c. Liège, 1829; Veuve Desoer.

276. BILDNISSE AUSGEZEICHNETER GRIECHEN UND PHILHELLENEN, etc.—Portraits des Grecs et des Philhellènes les plus célèbres, suivis de quelques vues et costumes dessinés d'après nature et publiés par Charles KRAZEISEN, lieut. en 1^{er} au régiment du Roi, de S. M. le roi de Bavière. 7^e livraison. In-fol. de 4 pl. lithogr. avec une feuille de texte à deux colonnes; texte allemand et français; prix de chaque livraison, 4 flor. (8 fr. 60 cent. Munich, 1829; à la librairie de la Soc. du *Bullet. universel* de M. Cotta, et chez M. Selb.

Livraisons I à VI.

L'auteur de cet ouvrage, après avoir séjourné quelque temps en Grèce avec le lieut. col. Heideck et plusieurs autres officiers bavarois, de retour dans sa patrie, a voulu offrir aux amis de la cause des Grecs les fruits des travaux de ses loisirs en Grèce. Il avait rapporté une collection de portraits dessinés par lui, d'après nature, des Grecs et des philhellènes les plus marquans dans l'histoire de la régénération de la Grèce, et nombre de costumes et de vues pittoresques. Il a pensé à faire un choix pour leur publication; telle est l'origine de l'ouvrage que nous annonçons. L'intérêt général qu'inspire le sort des Grecs, la gloire que se sont acquise un certain nombre d'entre eux dans les conseils ou sur le champ de bataille, celle de plusieurs philhellènes de diverses nations qui ont généralement versé leur sang ou excité le zèle des nations pour ce peuple malheureux, la vérité de res-

semblance des portraits, la naïveté du récit de l'auteur, l'excellente exécution lithographique des planches qui ornent cet ouvrage, doivent lui mériter l'accueil le plus flatteur des artistes et des philhellènes de tous les pays. Ces planches sont lithographiées par MM. Hanfstængl et Hohe, deux des plus habiles dessinateurs de Munich; elles sortent des ateliers de M. Selb. Chaque livraison offre trois portraits, une vue ou un costume, avec le texte correspondant et une couverture imprimée. Presque tous les portraits offrent, au bas du buste de chacun d'eux, le *fac simile* de leur signature. Nous allons donner une idée de chacune des livraisons déjà publiées.

I^{re} livr. Portraits 1^o de COLOCOTRONI, chef des forces militaires de la Morée, célèbre surtout par la défaite de l'armée de Dramali, qui avait envahi le Péloponèse à la tête de 30,000 hommes; 2^o G. TOMBASI, vice-amiral; 3^o Thomas GORDON, écossais, le premier de ses compatriotes qui vint porter secours aux Grecs, et qui leur a rendu les services les plus importants. — VUE DE NAPOLI DE ROMANIE, la plus importante forteresse de la Morée, et s'est à proprement parler une vue de la situation du fort Palamides qui domine cette ville.

II^e livr. Portraits, 1^o NIKITAS neveu de Colocotroni et l'un des généraux grecs les plus distingués; 2^o G. CONDURIOTTIS, l'un des primats d'Hydria. Ce riche négociant, lors de l'insurrection des îles de l'Archipel, fournit 10 vaisseaux à la flotte; il souscrivit, pour 1821, pour une somme de 600,000 fr. pour son entretien; 3^o le capitaine HASTINGS, dévoué à la cause des Grecs dès le commencement de la guerre. — VUE DU FORT DE BOURDZI, vis-à-vis Napoléon de Romanie, avec un mistik grec sur le 1^{er} plan.

III^e livr. Portraits, 1^o A. MAVROCORDATO, ancien ministre du prince Karadscha, ancien hospodar de Valachie, son oncle, nommé président du pouvoir exécutif en 1822; 2^o MAKRIJANNI, célèbre général grec; 3^o NICODEMOS, l'un des capitaines de brulots grecs les plus distingués. — VUE D'ÉGINE, charmant tableau plein de grâce et d'intérêt.

IV^e livr. Portraits, 1^o KARAISSAKIS, l'un des plus illustres généraux grecs; 2^o MILAÏTIS, un des primats d'Ypsara, l'un des membres de la régence avant l'arrivée du comte Capo-d'Istria; 3^o ZAÏNIS, président du gouvernement en 1825. — VUE DE L'ACROPOLIS D'ATHÈNES, prise des hauteurs de Phalère; le Mont Hymète termine le dernier plan.

VI^e liv. Portraits, 1^e CANARIS, dont la modestie, la simplicité égalaient l'intrépide bravoure; 2^o G. SILLINI, qui a présidé l'Assemblée nationale en 1827; 3^o A. SCHILCHER, l'un des compagnons de l'auteur et du lieut. col. Heideck, mort en 1827. — Tableau : *un capitaine combattant avec ses Pallicares*, composition pleine de poésie, d'élévation et de vie, que nous signalons aux artistes pour la reproduire sur la toile. D.

277. THE BOOK RARITIES IN THE UNIVERSITY OF CAMBRIDGE. — Raretés bibliographiques à l'Université de Cambridge : des lettres inédites, des notes biographiques, littéraires, archéologiques; par le Rév. C. H. HARTSHORNE. 559 p. Londres, 1829; Longmann. (*Literary Gazette*; 12 déc 1829.)

En Angleterre, on aime beaucoup les curiosités bibliques. L'ouvrage de M. Hartshorne tend à satisfaire ce goût. L'auteur fait connaître des livres curieux, entr'autres un traité de cranologie; de vieux almanachs; il insère beaucoup de anecdotes littéraires; il copie des lettres initiales, des cartons, des arabesques, des culs de lampe, des portraits, des vues de monumens.

278. DZIENNIK BIBLIOTEK. — Histoire des bibliothèques; par J. LELEWELL. Varsovie.

Cet ouvrage n'a pas encore paru; le savant auteur en a publié dans le *Dziennik Warszawski*, nos 31, 32, 33, 34, 37, 38, 39, 40, des extraits qui font vivement désirer qu'il publie

2° Bibliothèques des républiques en Europe, jusqu'à la même époque.

3° Bibliothèques des rois grecs, depuis l'an 333 jusqu'à l'an 80 avant J.-C.

4° Bibliothèques érigées à Rome, depuis l'an 168 - 30 av. J.-C.

5° Bibliothèques des empereurs romains, depuis l'an 30 avant J.-C. jusqu'à l'an 240 de l'ère chrétienne.

6° Destruction des bibliothèques, depuis l'an 48-565 de notre ère.

7° Bibliothèques ecclésiastiques, depuis l'an 550-770.

8° Bibliothèques de l'empire grec, depuis 560-860.

9° Bibliothèques arabes et mahométanes, depuis 750-850.

10° et 11° Bibliothèques latines en Europe, depuis 770-940.

12° Bibliothèques grecques depuis 860-1203.

13° Bibliothèques arabes, mahométanes et orientales, depuis 900-1200.

14° Bibliothèques latines, depuis 940-1250.

15° Bibliothèques latines et grecques, depuis 1203-1350.

16° Bibliothèques en Angleterre et en Italie, depuis 1350-1500.

17° Bibliothèques en-deçà des Alpes, même époque.

18° Résumé des notices sur les bibliothèques formées de livres manuscrits.

II^e période.

Bibliothèques formées de livres imprimés.

Voici les sous-divisions de cette période.

1° Bibliothèques ecclésiastiques et profanes en Allemagne, 1462-1560.

2° Bibliothèques en Italie, 1492-1544.

3° Établissement des bibliothèques en général et des bibliothèques polonaises en particulier, 1500-1650.

4° Bibliothèques en Europe, 1544-1750.

5° Bibliothèques des Jésuites et bibliothèques profanes en Suède et en Russie, 1600-1795.

6° Bibliothèques en Espagne et en Portugal, 1550-1790.

7° Bibliothèques en Italie, en Belgique et en Hollande, 1600-1790.

8° Catalogues de bibliothèques imprimés depuis 1575. Bibliothèques de la Grande-Bretagne, 1600-1790.

9° Ordre et système de bibliothèques et bibliothèques en France, 1630-1790.

10° Bibliothèques particulières en France et en Angleterre, 1630-1793.

11° Bibliothèques publiques, ecclésiastiques et bibliothèque royale à Paris, 1655-1793.

12° Bibliothèques particulières et librairie en Allemagne, 1648-1790.

13° Bibliothèques publiques en Allemagne pendant la même époque.

14° Système de bibliothèques, de bibliographie et science du bibliothécaire en Allemagne, 1750-1820.

15° Bibliothèques en Danemark, en Suède, depuis 1648, et en Pologne, depuis 1750-1795.

16° Accroissement comparatif de différentes bibliothèques, depuis 1750.

17° Ruine des bibliothèques appartenant aux Jésuites et à d'autres corporations religieuses, depuis 1773.

18° Érection de nouvelles bibliothèques publiques, améliorations dans le système bibliographique, depuis 1793.

Ce bel ouvrage peut être regardé comme classique; il fait honneur au savant Lelewell, déjà si connu par ses profondes recherches sur l'histoire et les antiquités. Son histoire des bibliothèques sera d'autant plus recherchée, qu'il cite les sources où il a puisé; cela facilite les recherches que les bibliothécaires et les savans auront le dessein de faire sur la partie du travail qui peut les intéresser.

Ne pouvant suivre Lelewell dans un travail aussi étendu, nous nous contenterons de recueillir ici quelques particularités qu'il nous fait connaître sur les bibliothèques de la Pologne et de la Russie.

La bibliothèque de l'Université de Cracovie s'enrichit dans le 16^e siècle par les dons que lui offrirent ses professeurs et l'évêque Tomicki. En peu de temps elle eut au-delà de deux mille manuscrits et un bien plus grand nombre de livres imprimés. La bibliothèque de l'Université de Wilna, appartenant aux Jésuites, était très-considérable; son principal bienfaiteur fut le roi Sigismond-Auguste. Les princes de Radziwill avaiens établi une riche bibliothèque dans leur château de *Mława*, en Lithuanie;

Catherine II ayant jugé à propos, en 1772, de s'en emparer, la fit transporter à Saint-Petersbourg.

D'autres seigneurs polonais avaient également de riches bibliothèques. On cite en preuve une sentence rendue en 1562 par le tribunal de Sochaczew, qui condamna une veuve à restituer à ses enfans la bibliothèque dont elle s'était emparée. On y trouvait tous les auteurs classiques grecs, latins, les Pères de l'Eglise, et beaucoup de livres de controverse.

Le roi Sigismond I^{er}, mort en 1548, avait rassemblé, dans sa résidence de Wilna, une bibliothèque particulière, qui comprenait, en manuscrits et imprimés, quarante ouvrages latins, vingt en langue russe, et quelques autres en bohémien et polonais. On ne sait ce que cette bibliothèque est devenue. Celle de Sigismond II, dit Auguste, était beaucoup plus considérable. La reliure des livres portait cette inscription : *Monumentum Sigismundi Augusti*. Les guerres avec les Suédois furent fatales aux bibliothèques de la Pologne. En 1623 jusqu'en 1631, ils firent transporter à Stockholm les bibliothèques que les Jésuites avaient établies à Riga, à Braunsberg, et celle que le cardinal Hosius avait fondée à Heilsberg. Les bibliothèques des Jésuites et des Bernardins de Posen éprouvèrent le même sort. A Wilna, on avait caché la bibliothèque; les Suédois la découvrirent et l'emportèrent. En 1661, après la paix d'Oliva, ils rendirent quelques livres; mais ils ne purent restituer tant de bibliothèques particulières qu'ils avaient livrées aux flammes.

En 1714, Pierre-le-Grand fit enlever en Livonie et transporter à Petersbourg les restes des bibliothèques qui avaient échappé aux recherches des Suédois. La bibliothèque de l'Académie de Saint-Petersbourg, que l'on ouvrit au public en 1725, fut augmentée par les achats que l'on fit en Hollande. Le maréchal Bruce lui fit don de 1,500 vol. En comparant le catalogue de 1742 avec celui de 1766, on voit que pendant 24 ans elle acquit à peine 2,000 vol. C'est là que fut placée, en 1772, la bibliothèque des princes de Radziwill. Après ces acquisitions, cette bibliothèque de l'Académie n'a guère aujourd'hui plus de 110 mille vol. On y trouve beaucoup de manuscrits arabes, persans, turcs, syriaques, et dans les autres langues asiatiques.

La bibliothèque que l'impératrice Catherine établit à l'Ermitage ne contient que les ouvrages de Voltaire, de Diderot,

d'Alembert et des philosophes et écrivains du XVIII^e siècle.

La bibliothèque de l'Amirauté et celle du monastère de S. Alexandre Newski sont plus considérables. La bibliothèque impériale, qui l'emporte sur toutes les autres, n'a que 300,000 vol. imprimés et 12,000 manuscrits. Ce qu'elle a de mieux lui vient de la bibliothèque Zaluski, dont nous parlerons plus bas.

Le triste souvenir de cette dernière collection nous ramène aux bibliothèques de la Pologne. Stanislas Auguste aimait les sciences et les lettres. Il fit dans son palais un recueil précieux de livres et de manuscrits. Les universités de Cracovie et de Wilna n'avaient que des fonds très-modiques; le dévouement des professeurs et des particuliers y suppléa.

Mais rien n'égale ce qu'ont fait les Zaluski pendant le siècle dernier. Joseph André était référendaire, ensuite évêque de Kiow; André Stanislas, son frère, évêque de Cracovie, joignit à sa bibliothèque celles du roi Jean Sobieski et du primat Olzewski, dont il avait fait l'acquisition. Son frère Joseph André consacra tous ses soins et ses revenus à l'agrandissement de la bibliothèque commune. Continuellement il recevait des transports de livres venant de l'Allemagne, de la Hollande, de la France et de l'Italie. Il faisait visiter les bibliothèques des monastères, des couvens, des chapitres et celles des particuliers. Quand il ne pouvait acheter, il faisait copier ou prendre des notes. Il s'employait pour ainsi dire le nécessaire afin de pouvoir fournir aux frais énormes qu'occasionaient tant d'acquisitions. Son dîner était celui d'un *pauvre bourgeois*, et pour son souper il ne mangeait qu'un *morceau de pain avec un peu de fromage*. C'est par de tels sacrifices et par le concours de son frère, qu'il parvint, dans l'espace de 30 ans, à réunir 300,000 volumes et plusieurs milliers de manuscrits. En comparant les catalogues des bibliothèques de Vienne et de Munich, pendant la même époque, on se convaincra, que quoique soutenues par la munificence des deux souverains, toutes les deux réunies, elles n'ont point acquis ce que deux particuliers firent par le moyen de leurs épargnes. Depuis l'an 1746, les Zaluski ouvrirent leurs bibliothèques au public. En 1794, Souwarow la fit transporter à Saint-Petersbourg par ses Cosaques.

En Pologne, les Jésuites ne furent dispersés qu'en 1772. La

Commission d'instruction publique, nommée par le roi et la Diète, s'empara de leurs bibliothèques. Celle qu'ils avaient à Cracovie fut donnée à l'université; celle de Varsovie à la bibliothèque des Zaluski; celle qu'ils avaient à Wilna, à leur maison de Saint-Jean, fut, ainsi que celles de Grodno, de Kroz, de Kowno, de Sluck, données à l'université de Wilna. Les Jésuites avaient deux autres maisons à Wilna, celle de St. Raphaël et celle de Saint-Ignace. La bibliothèque de celle-ci fut donnée au séminaire diocésain, et l'autre aux Piaristes. Celle de Kalisk fut réunie à celle du collège, et celle du Luck fut donnée au chapitre. Celle de Przemyśl, enrichie par les dons des évêques, fut dilapidée. Celle de Polock était très-renommée. L'université s'en empara, et en 1807 l'archevêque de Gnesen, Raczyński, y ajouta sa bibliothèque. Les Jésuites ayant été, en 1809, chassés de la Russie, la bibliothèque qu'ils avaient formée à Polock fut en grande partie dilapidée; le collège des Piaristes a ramassé les restes.

G. G.

279. ÉDITION TRÈS-RARE DE POÉSIES LYRIQUES DE PÉTRARQUE, décrite avec des éclaircissements; par M. Dom. DE ROSSETTI. (*Antologia*; mars, 4826, n° LXIII, p. 136.)

Cette édition, qui n'est ni belle ni bonne, et dont l'extrême rareté paraît faire tout le mérite, est de format in-8°, et imprimée sur de mauvais papier fortement collé, jaunâtre et portant pour marque une espèce de balance renfermée dans un cercle et suspendue à un crochet qui est en dehors. Les caractères typographiques sont romains, mais informes et inégaux. L'encre ne vaut pas mieux que le papier et l'impression; la justification n'est nullement observée, et le texte est incorrect: M. de Rossetti a deux exemplaires de cette édition; et il en indique encore deux dont l'un appartient au comte Gaetan Melzi, et l'autre à lord Spencer. Il a joint à sa description un *fac-simile* où l'on voit des caractères de différente grosseur, des lettres fautives ou renversées, des lignes et des marges tortueuses. L'auteur trouve que l'édition dont il s'agit ressemble surtout à celle qui parut à Venise en 1473, et que l'on attribue à Jenson; cependant elle n'a de rapport avec celle-ci que l'ordre dans lequel les morceaux de poésies sont disposés, et offre de grandes différences quant aux caractères, au matériel et à l'exécution. Il est possible au

reste que l'édition de M. de Rossetti soit une imitation grossière de celle du 15^e siècle, dont nous venons de parler. W.

280. KORTE SCHETS, etc. — Esquisse des progrès rapides de l'imprimerie dans les Pays-Bas au 15^e siècle, et de son perfectionnement dans les 16^e et 17^e siècles; par le baron Van WESTERHOF VAN TIELLANDT. Grand in-8°, 37 p. La Haye et Amsterdam, 1829; Van Cleef. (*Vaderlandsche Letteroefening*; août, 1829, p. 449.)

Ce mémoire a été lu en 1824 devant la classe des beaux arts et des sciences de l'Académie de La Haye.

L'auteur ne pouvait, à la vérité, faire entrer dans une simple esquisse tout ce qui avait trait à son sujet, cependant il aurait trouvé dans les ouvrages de *Punzer*, *Lambinet*, *Konang*, *Delpré* et autres, des choses dont il eût pu profiter sans excéder les limites ordinaires d'un mémoire.

Son travail n'en est pas moins estimable, surtout pour ceux qui, ne possédant pas les ouvrages que nous venons de citer, désireraient connaître les villes du royaume des Pays-Bas où l'imprimerie s'est développée après qu'elle eût été découverte à Haarlem.

L'auteur pense que *Nicolas Ketelaer* était originaire de Haarlem, et que *Gérard de Leempt* appartenait à la famille Leempt de Haarlem (1). Il croit aussi que *J. Andrieszoon*, qui imprimait à Haarlem en 1483 ou 1486, était un arrière-petit-fils de *Lourens Janszoon Koster*. Ces opinions tendent à assurer à la ville de Haarlem la gloire d'avoir inventé l'imprimerie; prétention que les partisans de Mayence n'ont combattue que par des contradictions et des subtilités.

L'auteur prétend qu'à l'époque de la destruction de l'imprimerie de Mayence, en 1462, les ouvriers de cette imprimerie transportèrent leur industrie dans les Pays-Bas et y perfectionnèrent cet art. Le recueil hollandais ne partage pas cette opinion, il se réfère sur ce point à l'ouvrage d'*Ebert*, qui reconnaît et démontre que dans les Pays-Bas les premières imprimeries ont une origine nationale. On reproche aussi à l'auteur d'avoir oublié de faire mention de *W. et J. Blaeu*, imprimeurs

(1) Ils ont publié en 1473 un ouvrage à Utrecht.

célebres d'Amsterdam, lorsqu'il a donné la liste des imprimeurs hollandais qui ont répandu le plus d'éclat sur leur art pendant le 17^e siècle.

C. R.

281. LETTRES LYONNAISES. PREMIÈRE LETTRE : LIBRAIRIE DE LYON SOUS LES ROMAINS, à M. C.... libraire et homme de lettres à LYON. — 2^e LETTRE : ORIGINE ET PREMIERS ESSAIS DE L'IMPRIMERIE A LYON, à M. Mathieu Bonafous de Lyon à Turin. (T. II des *Archives historiques et statistiques du département du Rhône.*)

Pline le jeune écrivant à Geminius (IX, 11), s'exprime ainsi ; Je ne savais pas qu'il y eût des libraires à Lyon, et j'en ai d'autant plus de plaisir d'apprendre que mes livres s'y vendent, *Bibliopolas Lugduni esse non putabam*. Partant de ce mot *bibliopolas*, que Sacy a rendu par celui de *libraires*, l'auteur de la lettre que nous analysons, en conclut que la librairie a été non seulement une des branches les plus florissantes du commerce à Lyon, mais qu'elle est encore une des plus anciennes de celles qu'on y cultive, parce que, dit-il, il est à présumer que, puisqu'il y avait à Lyon des *bibliopolæ*, il y avait aussi des *librarii*, autrement dits *scribæ*, qui n'avaient rien de commun avec les libraires d'à présent, mais qui étaient en quelque sorte ce que sont nos imprimeurs, puisque c'étaient eux qui faisaient les livres, non en les multipliant par la presse mécanique avec des caractères mobiles, cette admirable invention n'existant pas encore, mais en reproduisant les exemplaires par la voie longue et pénible de l'écriture. Le passage de Pline est formel pour le commerce des livres, mais l'existence, dès ces temps reculés de *librarii*, de copistes, faiseurs de livres, reposerait tout-à-fait sur la foi des conjectures, sans le secours de deux inscriptions antiques conservées au musée de Lyon, placées fort à propos dans une note au bas de la lettre, rappelant qu'il y a eu à Lyon un papetier nommé *Vitalinus Felix*, *negotiator lugdunensis artis cartariæ*, et surtout un *Æmilius Venustus*, soldat de la 35^e légion, qui portait le titre de *librarius ejusdem legionis*.

Continuant ses recherches patriotiques sur la même matière, l'auteur, dans une deuxième lettre intitulée, *origine et premiers essais de l'imprimerie à Lyon*, puise dans un excellent mé-

moire de l'abbé Costanzo Gazzera, dont le *Bulletin* a déjà parlé en détail (1) de nouvelles lumières et des détails vraiment curieux sur plusieurs points relatifs à l'histoire de l'imprimerie dans la ville de Lyon, et passe en revue, avec son guide, quelques-unes des éditions les plus anciennes et les plus rares que revendiquent les presses de Lyon. La première est un *liber domini francisci petrarche panormitani oratoris celeberrimi de vultu solitarius*, petit in-4° de 6 feuillets sans date et sans nom de ville ni d'imprimeur, dont les pages ne sont ni chiffrées ni munies de points de réclame, et qui n'a ni virgules, ni points d'interrogation, ni diphthongues.

La seconde édition lyonnaise de la bibliothèque de Turin, que cite M. Gazzera, est l'*Exposition de la Bible* imprimée par les soins du père Julien Macho, livre peu connu, quoiqu'il ait été décrit par Laire qui l'appelle *opus longè rarissimum et penitus ignotum*, petit in-folio à deux colonnes, caractères semi-gothiques mais grands et nets, feuilles avec signatures mais non chiffrées, laissant en blanc la place des majuscules initiales, et offrant ça et là de petites et grossières figures en bois répandues dans le volume. Laire le croit imprimé par Bruyer (2) en 1477, M. Gazzera le place à l'année 1474, et l'attribue à Guillaume Leroy. Le papier est marqué d'un vase à anse et de la roue dentée.

Cette dernière marque est aussi dans le papier des livres suivans de la bibliothèque de Turin : *Speculum vitæ humanæ completum et finitum in civitate Ludini..... per magistrum Guillelmum Regis..... anno..... M. CCCC. LXXIIIIII*, in-folio, majuscules enluminées, les titres et les argumens écrits avec du cinabre.

Le mirouer historial fait et imprimé à Lyon sur le rosne, en la maison de maistre Bartholomeyeu Buyer, citoyen de Lion, et fini le dernier jour de juillet mil quatre cens lxxix, in-folio, lettres initiales grossièrement gravées en bois, papier à roue dentée.

L'Arbre des batailles, achevé d'imprimer à Lyon le 22 décembre 1481, in-folio.

(1) Voy. le *Bulletin*; Tom. IV, année 1825, n° 189.

(2) Il paraît certain qu'il y a ici une erreur qui a été partagée par M. de la Serna; que B. Buyer, conseiller de ville, n'était point imprimeur, mais que, protecteur délaissé des lettres, il avait reçu Guillaume Leroy dans sa maison pour favoriser ses éditions.

Le Pèlerin de vie humaine, etc., lequel a été imprimé à Lyon sur le Rhône, édition de 1446, par Mathis Husz, et de 1499, par Pierre Virgin, in-folio, titre d'une version en prose d'un ouvrage en vers, par frère Guillaume de Guilleville, de l'abbaye de Chaalis.

Les expositions des évangiles en francoys, avec gravures en bois, petit in-folio gothique sans date, sans nom de ville ni d'imprimeur, feuillets avec signatures mais non chiffrés.

Pontus et la belle Sidoyne, imprimé par Caspar Ortuin, à Lyon; in-folio, caractère gothique avec signatures, mais sans chiffres ni registres. Ces deux volumes, ignorés de Panzer, sont aussi sur papier à roue dentée, ainsi que les deux éditions de Lyon du *liber qui compotus inscribitur una cum figuris*, etc., in-4°, 1489, Joannes à Prato⁽¹⁾ et sans date, pour la seconde édition Martin Havart; *l'opus super quatuor libros sententiarum de Varrilong*. Lyon, 1339, in-folio.

Enfin, l'exact et soigneux Fossi, parmi le petit nombre d'éditions lyonnaises qu'il a décrites dans son catalogue des éditions du XV^e siècle de la bibliothèque Magliabecchi, dit, en parlant de celle des *cent nouvelles*, imprimée à Lyon, par Olivier Arnoullet, in-4° avec figures en bois, *inter chartarum signa rota uncis prædita in extremâ parte circumferentiarum adparet*.

M. Gazzera ne pouvait pas terminer une dissertation où il avait eu occasion de parler de tant d'éditions faites à Lyon, sur papier à roue dentée, sans conclure qu'il y avait probablement à Lyon, ou dans les environs de cette ville, des papeteries qui avaient adopté la marque de la roue dentée. En effet, comme il paraît certain que la fabrication du papier avait été introduite en France dès l'année 1340, qu'en 1480 il existait à Saint-Martin de Gemens, à une lieue de Vienne, un moulin à papier; pourquoi la ville de Lyon, ville bien plus importante, étant dans le voisinage, et qui, une des premières avait accueilli l'imprimerie, n'aurait-elle pas eu, dès les premiers temps, sous sa main des usines produisant la principale matière de la typographie, du papier?

BOTTIN.

(1) Dans le Catalogue, que j'ai rapporté d'Allemagne, des éditions antérieures à l'an 1500, appartenant à la bibliothèque académique d'Ingolstadt, je trouve, sous la même date de 1489, une édition du *Catholicon*, in-folio, attribuée à Joannes de Prato, et faite à Lyon. B.

282. BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE DE LAON (département de l'Aisne.)

Le nombre des livres imprimés de cette bibliothèque est d'environ 18,000 ; et celui des manuscrits , de plus de 500. Plusieurs de ces derniers sont précieux , tant pour la beauté de leur exécution, que pour le mérite des ouvrages qu'ils contiennent. Les lettres manuscrites d'Eginhard, que possédait la bibliothèque de Laon, ont été cédées au gouvernement en échange contre d'autres livres, et se trouvent maintenant à la Bibliothèque du Roi. Sans parler des cartes de géographie et des globes célestes ou terrestres , l'établissement offre une collection numismatique de 5 à 600 médailles antiques et du moyen âge. Parmi celles-ci , se trouve un bon nombre de celles qu'on appelle *Monnaies des Barons*. Les curieux remarquent encore une collection intéressante d'antiques dont fait partie une belle momie égyptienne. Nous signalerons un autre genre de richesses , pour lequel aucune bibliothèque peut-être ne saurait rivaliser avec celle de Laon ; c'est une collection d'autographes de 3 à 4000 pièces , formant 17 ou 1800 articles différens. Font partie de ce recueil isographique , des chartes ou diplômes des rois de France , de la seconde et de la troisième races , des écritures ou des signatures de différens princes , de Napoléon , de sa famille et des grands personnages de sa cour ; des lettres ou des actes de ministres français ou étrangers , des plus célèbres généraux , des écrivains les plus distingués , etc.. W.

283. DESCRIPTION DE LA BIBLE ÉCRITE PAR ALCHUIN , de l'an 778 à 800, et offerte par lui à Charlemagne le jour de son couronnement à Rome, l'an 801. Par son propriétaire M. J. H. de SPEYR-PASSAVANT. 105 pag. In-8° ; prix, 4 fr. Paris, 1829; Jul. Fontaine.

Depuis quelque temps les journaux de Paris ont parlé à plusieurs reprises d'un très-beau manuscrit que M. Speyr-Passavant de Bâle a porté en France , comme étant la bible autographe qu'Alcuin présenta à Charlemagne. Beaucoup de savans ont vu et examiné ce manuscrit , et ils ont été invités ensuite à donner leur avis. Le propriétaire a fait imprimer toutes leurs attestations à la suite de la description du manuscrit en question. Ces certificats ne sont pas tous concluans, et ne viennent pas

ous de personnes capables de juger en connaissance de cause le l'authenticité d'un pareil monument paléographique. Les uns assurent avoir vu et examiné le manuscrit avec plaisir, avec vénération ; d'autres le regardent comme un monument très-ancien, ou bien provenant du temps des Carlovingiens ; d'autres enfin se prononcent clairement pour l'identité du manuscrit avec la bible qu'Alcuin fit ou fit faire pour Charlemagne. Beaucoup de savans ont exprimé le vœu que le manuscrit fût acquis par le gouvernement français pour un des dépôts littéraires de Paris. M. Speyr-Passavant donne au commencement de sa notice l'histoire présumée de ce beau volume qu'enrichissent des dessins curieux, et qui contient en outre des épigrammes d'Alcuin. Après la sécularisation du monastère de Prüm auquel il a pu être donné par un des derniers Carlovingiens qui se fit moine, la bible, dite d'Alcuin, fut portée par des bénédictins de ce couvent à Montier-Grand-Val, dans l'évêché de Bâle ; à la vente des effets de ce couvent il fut acquis par un magistrat du pays, et c'est des mains de celui-ci que le manuscrit a passé dans les mains de M. Speyr-Passavant qui désire actuellement le céder au gouvernement français. Le propriétaire ne dissimule pas que deux savans, l'un Suisse et l'autre Allemand, soutiennent l'un que le manuscrit est du 9^e, et l'autre qu'il est du 10^e siècle. Nous aurions désiré que les preuves pour et contre cette assertion fussent discutées contradictoirement, et que le propriétaire eût cité les textes relatifs à la bible d'Alcuin, et ajouté un fac simile d'une page du manuscrit ; il a probablement été retenu par la crainte de donner trop d'extension à une simple notice. Il est à présumer d'ailleurs que si le gouvernement a le désir de faire l'acquisition du manuscrit, il fera examiner d'avance la valeur paléographique de ce monument littéraire. Quel que soit au reste l'auteur ou l'écrivain du manuscrit, on ne peut nier que ce ne soit un volume curieux, et digne de faire partie d'une grande bibliothèque.

D—G.

284. VOYAGE DE M. CHAMPOLLION LE JEUNE EN ÉGYPTÉ.

15^e Lettre: *Thèbes*, le 18 novembre 1829.

En quittant le noble et si élégant palais de Sésostris, le Rhamesséion, et avant d'étudier avec tout le soin qu'ils méritent les

nombreux édifices antiques entassés sur la butte factice nommée aujourd'hui *Médinet-Habou*, je devais, pour la régularité de mes travaux, m'occuper de quelques constructions intermédiaires ou voisines qui, soit pour leur médiocre étendue, soit par leur état presque total de destruction, attirent beaucoup moins l'attention des voyageurs.

Je me dirigeai d'abord vers la vallée d'*El-Assasif*, située au nord du Rhamesséion, et qui se termine brusquement au pied des rochers calcaires de la chaîne libyque; là existent les débris d'un édifice au nord du tombeau d'Osymandyas.

Mon but spécial était de constater l'époque encore inconnue de ces constructions et d'en assigner la destination primitive; je m'attachai à l'examen des sculptures et surtout des légendes hiéroglyphiques inscrites sur les blocs isolés et les pans de murailles épars sur un assez grand espace de terrain.

Je fus d'abord frappé de la finesse du travail de quelques restes de bas-reliefs martelés à moitié par les premiers chrétiens; et une porte de granit rose encore de bout au milieu de ces ruines en beau calcaire blanc, me donna la certitude que l'édifice entier appartenait à la meilleure époque de l'art égyptien.

Cette porte, ou petit propylon, est entièrement couverte de légendes hiéroglyphiques. On a sculpté sur les jambages, en relief très-bas et fort délicat, deux images en pied de Pharaons revêtus de leurs insignes. Toutes les dédicaces sont doubles et faites contemporanément au nom de deux princes: celui qui tient constamment la droite ou le premier rang, se nomme Aménenthé; l'autre ne marche qu'après, c'est Thouthmosis III^e, nommé *Mœris* par les Grecs.

Si j'éprouvai quelque surprise de voir ici et dans tout le reste de l'édifice, le célèbre Mœris orné de toutes les marques de la royauté, céder ainsi le pas à cet Aménenthé qu'on chercherait en vain dans les listes royales; je dus m'étonner encore davantage, à la lecture des inscriptions, de trouver qu'on ne parlait de ce roi barbu, et en costume ordinaire de Pharaon, qu'en employant des noms et des verbes au féminin, comme s'il s'agissait d'une reine. Je donne ici pour exemple la dédicace même des propylons.

« L'Aroëris soutien des dévoués, le roi seigneur, etc., soleil

dévoué à la vérité ! (*Elle*) a fait des constructions en l'honneur de son père (le père d'*elle*), Ammon-Ra, seigneur des trônes du Monde ; *elle* lui a élevé ce propylon (qu'Ammon protège l'édifice !) en pierre de granit : c'est ce qu'*elle* a fait (pour être) vivifiée à toujours. »

L'autre jambage porte une dédicace analogue, mais au nom du roi Touthmosis III^e, ou Mœris.

En parcourant le reste de ces ruines, la même singularité se présenta partout. Non-seulement je retrouvai le prénom d'Aménenthé précédé des titres *le roi souverain du Monde*, mais aussi son nom propre lui-même à la suite du titre *la fille du soleil*. Enfin, dans tous les bas-reliefs représentant les dieux adressant la parole à ce roi Aménenthé, on le traite en reine comme dans la formule suivante :

« Voici ce que dit Amon-Ra, seigneur des trônes du Monde, à sa fille chérie, soleil dévoué à la vérité : L'édifice que tu as construit est semblable à la demeure divine. »

De nouveaux faits piquèrent encore plus ma curiosité : j'observai surtout dans les légendes du propylon de granit, que les cartouches prénoms et noms propres d'Aménenthé, avaient été martelés dans les temps antiques et remplacés par ceux de Touthmosis III^e, sculpté en surcharge.

Ailleurs, quelques légendes d'Aménenthé avaient reçu en surcharge celles du pharaon Touthmosis II^e.

Plusieurs autres enfin offraient le prénom d'un Touthmosis encore inconnu, renfermant aussi dans son cartouche le nom propre de femme Amensé, le tout encore sculpté aux dépens des légendes d'Aménenthé, préalablement martelées. Je me rappelai alors avoir remarqué ce nouveau roi Touthmosis, traité en reine, dans le petit édifice de Touthmosis III^e à Médinet-Habou.

C'est en rapprochant ces faits et ces diverses circonstances, de plusieurs observations du même genre, premiers résultats de mes courses dans le grand palais et dans le propylon de Karnac, que je suis parvenu à compléter mes connaissances sur le personnel de la première partie de la XVIII^e dynastie. Il résulte de la combinaison de tous les témoignages fournis par ces divers monuments, et qu'il serait hors de propos de développer ici :

1^o. Que Touthmosis I^{er} succéda immédiatement au grand

Aménouthph I^{er}, le chef de la XVIII^e dynastie, l'une des Diospolitaines;

2° Que son fils Touthmosis. Il occupa le trône après lui et mourut sans enfans;

3°. Que sa sœur Amensé lui succéda comme fille de Touthmosis I^{er}, et régna 21 ans en souveraine;

4°. Que cette reine eut pour premier mari un Touthmosis, qui comprit dans son nom propre celui de la reine Amensé sa épouse; que ce Touthmosis fut le père de Touthmosis III^e ou Mœris, et gouverna au nom d'Amensé;

5°. Qu'à la mort de ce Touthmosis, la reine Amensé épousa en secondes nocces Aménenthé, qui gouverna aussi au nom d'Amensé, et qui fut régent pendant la minorité et les premières années de Touthmosis III^e ou Mœris;

6°. Que Touthmosis III^e, le Mœris des Grecs, exerça le pouvoir conjointement avec le régent Aménenthé, qui le tint sous sa tutelle pendant quelques années.

La connaissance de cette succession de personnages explique tout naturellement les singularités notées dans l'examen minutieux de tous les restes de sculptures existans dans l'édifice de la vallée d'*El-Assasif*. On comprend alors pourquoi le régent Aménenthé ne paraît dans les bas-reliefs que pour y recevoir les paroles gracieuses que les Dieux adressent à la reine Amensé, dont il n'est que le représentant; cela explique le style des dédicaces faites pour Aménenthé, parlant lui-même au nom de la reine, ainsi que les dédicaces du même genre, dans lesquelles on lit le nom de Touthmosis, premier mari d'Amensé, qui joua d'abord le premier rôle passif, et ne fut, comme son successeur Aménenthé, qu'une espèce de figurant du pouvoir royal exercé par la reine.

Les surcharges qu'ont éprouvées la plupart des légendes du régent Aménenthé, démontrent que sa régence fut odieuse et pesante pour son pupile Touthmosis III^e. Celui-ci semble avoir pris à tâche de condamner son tuteur à un éternel oubli. C'est en effet sous le règne de Touthmosis III^e que furent martelées presque toutes les légendes d'Aménenthé, et qu'on sculpta à la place soit les légendes de Touthmosis III^e, dont il avait sans doute usurpé l'autorité, soit celle de Touthmosis, premier mari d'Amensé, le père même du roi régnant. J'ai observé la destruc-

sion systématique de ces légendes dans une foule de bas-reliefs existans sur divers autres points de Thèbes. Fût-il l'ouvrage immédiat de la haine personnelle de Touthmosis III^e, ou une basse flatterie du corps sacerdotal ? C'est ce qu'il nous est impossible de décider ; mais le fait nous a paru assez curieux pour le constater.

Toutes les inscriptions du monument d'*El-Assasif* établissent unanimement que cet édifice a été élevé sous la régence d'Aménenthé, au nom de la reine Amensé et de son jeune fils Touthmosis III^e. Cette construction n'est donc point postérieure à l'an 1736 avant J.-C. ; époque approximative des premières années du règne de Touthmosis III^e, exerçant seul le pouvoir suprême. Ses sculptures comptent donc déjà plus de 3,500 ans d'antiquité.

Il résulte de ces mêmes dédicaces et des sépultures qui décorent quelques-unes des salles non détruites, que l'édifice intérieur était un temple consacré à la grande divinité de Thèbes, Amon-Ra, le roi des dieux, qu'on y adorait sous la figure spéciale d'Amon-Ra-Pneb-ènné-ghet-en-tho, c'est-à-dire, d'Amon-Ra, seigneur des trônes et du Monde ; j'ai retrouvé dans Thèbes plusieurs autres temples dédiés à ce grand être, mais sous d'autres titres qui lui sont également particuliers.

Ce temple d'Amon-Ra, d'une étendue assez considérable, décoré de sculptures du travail le plus précieux, précédé d'un Dromos et probablement aussi d'une longue avenue de Sphinx, s'élevait au fond de la vallée d'*El-Assasif*. Son sanctuaire pénétrait pour ainsi dire dans les rochers à pic de la chaîne libyque, criblée comme le sol même de la vallée, d'excavation plus ou moins riches, qui servaient de sépulture aux habitans de la ville capitale.

Cette position du temple au milieu des tombeaux, et les plafonds, en forme de voûtes, de quelques-unes de ces salles, ont récemment trompé quelques voyageurs, et leur ont fait croire que cet édifice était le tombeau de Mœris (Touthmosis III^e) ; mais tous les détails que nous avons donnés sur la construction et la destination de cet édifice sacré, détruisent une telle hypothèse. Ses divisions et ses accessoires nous le feraient reconnaître pour un véritable temple, à défaut des inscriptions dédicatoires qui le disent formellement. Sa décoration même et

le sujet des bas-reliefs qui ornent les parois des salles encore subsistantes, n'ont rien de commun avec la décoration et les scènes sculptées dans les hypogées et les tombeaux. On y retrouve, comme dans les temples et les palais, des tableaux d'offrandes faites aux dieux ou aux rois, ancêtres du Pharaon fondateur du temple. Quelques bas-reliefs de ce dernier genre présentent un grand intérêt, soit en confirmant des détails précieux sur les familles des premiers rois de la XVIII^e dynastie. Je citerai d'abord, et à ce sujet, plusieurs tableaux sculptés et peints représentant Touthmosis, père de Touthmosis III^e, et le Pharaon Touthmosis II^e recevant des offrandes faites par leur fils et neveu Touthmosis III^e; en second lieu, un long bas-relief peint occupant toute la paroi de gauche de la grande salle voûtée, au fond du temple; dans lequel on a figuré la grande *bari* sacrée ou arche d'Amon-Ra, le dieu du temple, adoré par le régent Aménenthé, ayant derrière lui Touthmosis III^e, suivi d'une très-jeune enfant richement parée, et que l'inscription nous dit être sa fille, *la fille du roi qu'elle aime, la divine épouse Rannofré*. En arrière de la *bari* sacrée, et comme recevant une portion des offrandes faites par les deux rois agenouillés, sont les images en pieds du Pharaon Touthmosis I^{er}, de la reine son épouse Ahmosis et de leur jeune fille Sotemnofre. L'histoire écrite ne nous avait point conservé les noms de ces trois princesses; c'est là que je les ai lus pour la première fois. Quant au titre de divine épouse, donné à la fille de Morris encore en bas âge, il indique seulement que cette jeune enfant avait été vouée au culte d'Aménenthé, étant du nombre de ses filles d'une haute naissance, nommées *Pallades* et *Pallacides*, dont j'ai retrouvé les tombeaux dans une autre vallée de la chaîne libyque.

Ce temple d'Amon-Ra, terminant une des vallées de la nécropole de Thèbes, reçut à différentes époques soit des restaurations, soit des accroissemens sous le règne de divers rois successeurs d'Aménenthé et de Touthmosis III^e. J'ai retrouvé, en effet, dans les pierres provenant des diverses portions du temple, et dont on s'est servi dans les temps peu anciens pour la construction d'une muraille contre laquelle appuie aujourd'hui le jambage de droite du propylon de granit, des parties d'inscriptions mentionnant des embellissemens ou des restaurations de l'édifice,

Sous les règnes des rois Horus, Rhamssès-le-Grand et son fils Ménéphtha II^e, comme les fondateurs même du temple.

Enfin, la dernière salle du temple ayant servi de sanctuaire, est couverte de sculptures d'un travail ignoble et grossier; mais la surprise que j'éprouvai à la vue de ces pitoyables bas-reliefs, comparés à la finesse et à l'élégance des tableaux sculptés dans les deux salles précédentes, cessa bientôt à la lecture de grandes inscriptions hiéroglyphiques, constatant que cette belle restauration-là avait été faite sous le règne et au nom de Ptolémée Evergète II et de sa première femme Cléopâtre. Voilà une des mille et une preuves démonstratives contre l'opinion de ceux qui supposeraient que l'art égyptien gagna quelque perfection par l'établissement des Grecs en Égypte.

Je le répète encore, l'art égyptien ne doit qu'à lui-même tout ce qu'il a produit de grand, de pur et de beau; et n'en déplaît aux savans qui se font une religion de croire fermement à la régénération spontanée des arts en Grèce, il est évident pour moi, comme pour tous ceux qui ont bien vu l'Égypte, ou qui ont une connaissance réelle des monumens égyptiens existans en Europe, que les arts ont commencé en Grèce par une imitation servile des arts de l'Égypte, beaucoup plus avancés qu'on ne le croit vulgairement à l'époque où les premières colonies égyptiennes furent en contact avec les sauvages habitans de l'Attique ou du Péloponèse. La vieille Égypte enseigna les arts à la Grèce, celle-ci leur donna le développement le plus sublime; mais sans l'Égypte, la Grèce ne serait probablement point devenue la terre classique des beaux-arts. Voilà ma profession de foi toute entière sur cette grande question. Je trace ces lignes presque en face des bas-reliefs que les Égyptiens ont exécutés, avec la plus élégante finesse de travail, 1700 ans avant l'ère chrétienne. Que faisaient les Grecs alors! . . . Mais cette question exigerait des volumes, et je ne fais qu'une lettre. . . Adieu.

SEIZIÈME LETTRE.

Thèbes, le 20 juin 1829.

J'ai donné toute la journée d'hier et cette matinée à l'étude des tristes restes de l'un des plus importans monumens de l'ancienne Thèbes. Cette construction, comparable en étendue à l'immense palais de Karnac, dont on aperçoit d'ici les obélisques sur l'autre rive du fleuve, a presque entièrement disparu;

il en subsiste encore quelques débris, s'élevant à peine au-dessus du sol de la plaine exhaussee par les dépôts successifs de l'inondation, qui recouvrent probablement aussi toutes les masses de granit, de brèches et autres matières dures employées dans la décoration de ce palais. La portion la plus considérable étant construite en pierres calcaires, les barbares les ont peu à peu brisées et converties en chaux pour élever de misérables cahutes; mais ce que le voyageur trouve encore sur ses pas, donne une bien haute idée de la magnificence de cet antique édifice.

Que l'on se figure, en effet, un espace d'environ 1,800 pieds de longueur, nivelé par les dépôts successifs de l'inondation, couvert de longues herbes, mais dont la surface déchirée sur une multitude de points, laisse encore apercevoir des débris d'architraves, des portions de colosses, des fûts de colonnes et des fragmens d'énormes bas-reliefs que le limon du fleuve n'a pas enfouis encore ni dérobés pour toujours à la curiosité des voyageurs. Là ont existé plus de dix-huit colosses dont les moindres avaient vingt pieds de hauteur; tous ces monolithes, de diverses matières, ont été brisés, et l'on rencontre leurs membres énormes dispersés ça et là, les uns au niveau du sol, d'autres au fond d'excavations exécutées par les fouilleurs modernes. J'ai recueilli, sur ces restes mutilés, les noms d'un grand nombre de peuples asiatiques dont les chefs captifs étaient représentés entourant la base de ces colosses représentant leur vainqueur, le Pharaon Aménophis, le 3^e du nom, celui même que les Grecs ont voulu confondre avec le Memnon de leurs mythes héroïques. Ces légendes démontrent déjà que nous sommes ici sur l'emplacement du célèbre édifice de Thèbes connu des Grecs sous le nom de *Memnonium*. C'est ce qu'avaient cherché à prouver, par des considérations d'un autre genre, MM. Jollois et Devilliers, dans leur excellente Description de ces ruines.

Les monumens les mieux conservés au milieu de cette effroyable dévastation des objets du premier ordre dont il me reste à parler, établiraient encore mieux, si cela était nécessaire, que ces ruines sont bien celles du Memnonium de Thèbes, ou palais de Memnon appelé *Aménophion* par les Égyptiens, du nom même de son fondateur, et que je trouve mentionné dans

une foule d'inscriptions hiéroglyphiques des hypogées du voisinage où reposaient jadis les momies de plusieurs grands officiers chargés, de leur vivant, de la garde ou de l'entretien de ce magnifique édifice.

C'est vers l'extrémité des ruines et du côté du fleuve que s'élèvent encore, en dominant la plaine de Thèbes, les deux fameux colosses, d'environ 60 pieds de hauteur, dont l'un, celui du Nord, jouit d'une si grande célébrité sous le nom de *colosse de Memnon*. Formés chacun d'un seul bloc de grès-brèche, transportés des carrières de la Thébàide supérieure, et placés sur d'immenses bases de la même matière, ils représentent tous deux un Pharaon assis, les mains étendues sur les genoux, dans une attitude de repos. J'ai vainement cherché à motiver à mes yeux l'étrange erreur du respectable et spirituel Denon, qui a voulu prendre ces statues pour celles de deux princesses égyptiennes. Les inscriptions hiéroglyphiques encore subsistantes, telles que celles qui couvrent le dossier du tronc du colosse du Sud et les côtés des deux bases, ne laissent aucun doute sur le rang et la nature du personnage dont ces merveilleux monolithes reproduisaient les traits et perpétuaient la mémoire. L'inscription du dossier porte textuellement : « L'Aroëris puissant, le modérateur des modérateurs, etc., le roi soleil, seigneur de vérité (ou de justice), le fils du soleil, le seigneur des diadèmes, Aménoph, modérateur de la région pure, le bien-aimé d'Amon-Ra, etc., l'Horus resplendissant, celui qui a agrandi la demeure..... (lacune) à toujours, a érigé ces constructions en l'honneur de son père Ammon; il lui a dédié cette statue colossale de pierre dure, etc. » Et sur les côtés des bases on lit en grands hiéroglyphes de plus d'un pied de proportion, exécutés, surtout ceux du colosse du Nord, avec une perfection et une élégance au-dessus de tout éloge, la légende ou devise particulière, le prénom et le nom-propre du roi que les colosses représentent :

« Le seigneur souverain de la région supérieure et de la région inférieure, le réformateur des mœurs, celui qui tient le monde en repos, l'Horus qui, grand par sa force, a frappé les Barbares, le roi soleil seigneur de vérité, le fils du soleil, Aménoph, modérateur de la région pure, chéri d'Amon-Ra, roi des Dieux. »

Ce sont là les titres et noms du troisième Aménophis de la dix-huitième dynastie, lequel occupait le trône des Pharaons vers l'an 1680 avant l'ère chrétienne. Ainsi se trouve complètement justifiée l'assertion que Pausanias met dans la bouche des Thébains de son temps, lesquels soutenaient que ce colosse n'était nullement l'image du Memnon des Grecs, mais bien celle d'un homme du pays, nommé *Ph.-Aménoph.*

Ces deux colosses décoraient, suivant toute apparence, la façade extérieure du principal pilône de l'Aménophion; et malgré l'état de dégradation où la barbarie et le fanatisme ont réduit ces antiques monumens, on peut juger de l'élégance, du soin extrême et de la recherche qu'on avait mis dans leur exécution, par celles des figures accessoires formant la décoration de la partie antérieure du trône de chaque colosse. Ce sont des figures de femmes debout, sculptées dans la masse même de chaque monolithe, et n'ayant pas moins de 15 pieds de haut. La magnificence de leur coiffure et les riches détails de leur costume, sont parfaitement en rapport avec le rang des personnages dont elles rappellent le souvenir. Les inscriptions hiéroglyphiques gravées sur ces statues formant en quelque sorte les pieds antérieurs du trône de chaque statue d'Aménophis, nous apprennent que la figure de gauche représente une reine égyptienne, la mère du roi, nommée *Tmau-Hem-Va*, ou bien *Maut-Hem Va*, et la figure de droite, la reine épouse du même Pharaon, *Tuia*, dont le nom était déjà donné par une foule de monumens. Je connaissais aussi le nom de la femme de Toutmosis IV, *Tmau-Hem-Va*, mère d'Aménophis-Memnon, par les bas-reliefs du palais de Louqsor, mentionnés dans la notice rapide que j'ai crayonnée de cet important édifice.

Sur un autre point des ruines de l'Aménophion, du côté de la montagne Libyque, à la limite du désert, et un peu à droite de l'axe passant entre les deux colosses, existent deux blocs de grès-brèche, d'environ trente pieds de long chacun, et présentant la forme de deux énormes stèles. Leur surface visible est ornée de tableaux et de magnifiques inscriptions formées chacune de 24 à 25 lignes d'hiéroglyphes du plus beau style, exécutés de relief dans le creux. Il est infiniment probable que ces portions qu'on aperçoit aujourd'hui sont les dossiers des sièges de deux groupes colossaux renversés et enfouis la face contre

erre : j'ai manqué de moyens assez puissans pour vérifier le fait.

Quoi qu'il en soit, les tableaux sculptés sur ces masses effrayantes nous montrent toujours le roi Aménophis-Memnon, accompagné ici de la reine Taïa son épouse, accueillis par le dieu Amon-Ra, ou par Phtah-Socharis; et les deux inscriptions sont les textes expressément relatifs à la dédicace du Memnonium ou Aménophion aux dieux de Thèbes par le fondateur de cet immense édifice.

La forme et la rédaction de cette dédicace, dont j'ai pris une copie soignée malgré une foule de lacunes, sont d'un genre tout-à-fait original et m'ont paru très-curieuses. On en jugera par une courte analyse.

Cette consécration du palais est rappelée d'une manière tout-à-fait dramatique; c'est d'abord le roi Aménophis qui prend la parole dès la première ligne et la garde jusqu'à la treizième. « Le roi Aménophis a dit : Viens, ô Amon-Ra, seigneur des trônes du Monde, toi qui résides dans des régions de Oph (Thèbes)! contemple la demeure que nous t'avons construite dans la contrée pure, elle est belle : descends du haut du ciel pour en prendre possession! » Suivent les louanges du dieu mêlées à la description de l'édifice dédié et l'indication des ornemens et décorations en pierre de grès, en granit rose, en pierre noire, en or, en ivoire et en pierres précieuses, que le roi y a prodigués, y compris deux grands obélisques dont on n'aperçoit plus aujourd'hui aucune trace.

Les sept lignes suivantes renferment le discours que tient le dieu Amon-Ra, en réponse aux courtoisies du Pharaon. « Voici ce que dit Amon-Ra, le mari de sa mère, etc. : Approche, mon fils, soleil seigneur de vérité, du germe du soleil, enfant du soleil, Aménophis! J'ai entendu tes paroles et je vois les constructions que tu as exécutées; moi qui suis ton père, je me complais dans tes bonnes œuvres, etc., etc., etc. »

Enfin, vers le milieu de la 20^e ligne commence une troisième et dernière harangue; c'est celle que prononcent les dieux en présence d'Amon-Ra, leur seigneur, auquel ils promettent de combler de biens Aménophis son fils chéri, d'en rendre le règne joyeux en le prolongeant pendant de longues années, en récompense du bel édifice qu'il a élevé pour leur servir de de-

meure, palais dont ils déclarent avoir pris possession après l'avoir bien et dûment visité.

L'identité du Memnonium des Grecs et de l'Aménophion égyptien n'est donc plus douteuse; il l'est bien moins encore que ce palais fût une des plus étonnantes merveilles de la vieille capitale. Des fouilles en grand, exécutées par un Grec nommé Iani, ancien agent de M. Salt, ont mis à découvert une foule de bases de colonnes, un très-grand nombre de statues léontocéphales en granit noir; de plus, deux magnifiques sphinx colossaux et à tête humaine, en granit rose, du plus beau travail, représentant aussi le roi Aménophis III^e. Les traits du visage de ce prince portant, ici comme partout ailleurs, une empreinte de physionomie un peu éthiopienne, sont absolument semblables à ceux que les sculpteurs et les peintres ont donnés à ce même Pharaon dans les tableaux des stèles du Memnonium, dans les bas-reliefs du palais de Louqsor, et dans les peintures du tombeau de ce prince dans la vallée de l'Ouest à Biban-el-Molouk, nouvelle et millième preuve que les statues et bas-reliefs égyptiens présentent de véritables portraits des anciens rois dont ils portent les légendes.

A une petite distance du Ramesseïon existent les débris de 2 colosses en grès rougeâtre : c'étaient encore deux statues ornant probablement la porte latérale nord de l'Aménophion; ce qui peut donner une juste idée de l'immense étendue de ce palais dont il reste encore de si magnifiques vestiges. Je ne me suis nullement occupé des inscriptions grecques et latines qui tapissent les jambes du grand colosse du nord, la célèbre statue de *Memnon*; tout cela est bien moderne : ceci soit dit sans qu'on en puisse conclure que je nie la réalité des harmonieux accens que tant de Grecs et de Romains affirment unanimement avoir ouï moduler par la bouche même du colosse, aussitôt qu'elle était frappée des premiers rayons du soleil. Je dirai seulement que, plusieurs fois, assis, au lever de l'aurore, sur les immenses genoux de Memnon, aucun accord musical sorti de sa bouche n'est veu distraire mon attention du mélancolique tableau que je contemplais, la plaine de Thèbes, où gissent les membres épars de cette aînée des villes royales. Il y aurait matière à d'éternelles réflexions; mais je ne dois pas oublier que je ne suis qu'un voyageur passager sur ces antiques ruines..... d'autres encore m'appellent plus loin..... et puis la France..... Adieu.

TABLE

DES ARTICLES DES CAHIERS RÉUNIS DE NOVEMBRE
ET DÉCEMBRE 1829.

Philologie, Ethnographie.

Essais étymologiques pour l'archæologie, etc.; Heyd.....	273
<i>Propheta minores</i> ; Ackermann. — Sur le mot <i>Bedola</i> ; Schmidt....	275
Sociétés bibliques de Calcutta, Schleswig-Holstein, et de Danemark	277
De la langue phénicienne; de Fortia. — Société asiat. de Londres.	278
Vendidad-Sadé; Burnouf. — Littérature Mahratte.....	280
Lettre sur le supplément à l'histoire des Huns; Senkovski.....	281
Origine des contes intitulés: Les Mille et une Nuits; Silvestre de Sacy.....	282
Scharkan, conte arabe traduit; Asselen Riché.....	292
Gradus græc-latin-anglais; Brasse.....	293
<i>De νόσος θαλαττῆς apud Herodotum</i> ; Skart.....	294
<i>Aristotelis rerum publicarum Reliquiæ</i> ; Neumann.....	295
Les noces de Pélée et de Thétis, de Castulle; traduction de Servan de Sagny.....	296
Bibliothèque latine-française; Pauckoncke, éditeur.....	298
Dictys de Crète; Niebuhr. — Langue liturgique et russe; Alexan- drovsky.....	299
Chants épiques et lyriques en bohémien; Swoboda.....	300
Testament du roi Alfred, en anglo-saxon.....	303
Locutions toscanes, françaises et piémontaises; Alfieri et Cibrario.	306
Vie et œuvres des Troubadours; Dietz....	307
Ancien poème français sur New-Ross; Madden.....	308
Fables de Lafontaine, avec figures en bois; Crapplet, éditeur.....	309
Cours de sténographie; Fossé.....	312

Archæologie.

Rapport à l'Acad. des inscriptions sur les collections de M. Bélanger; Abel-Remusat.....	315
Costumes anciens; Bonnard.....	321
Description de l'Égypte: Antiquités.....	323
Rapport sur les découvertes archæologiques de M. Champollion le jeune, en Égypte; Arneth.....	325
Monumens de Rhodes; Rottiers. — Antiquités de l'Étrurie; Inghi- rami.....	326
Ancien théâtre de Vérone; Rovio.....	330
Inscriptions de Modène. — Ruines de Pompéi.....	332
Ruines de Palmyre; Wood et Dawkins.....	333
Ruines d'Occismor. — Cours d'Antiquités; de Caumont.....	334
Bas-reliefs de la cathédrale de Crémone; de Hammer.....	335
Inscription de la grande cloche de Rangoon; Hongs.—Inscriptions puniques; É. Quatremère.....	338
Inscriptions d'Urbisaglia; Borghesi. — <i>Idem</i> de Brescia; S. de Bus- setto.....	341
Préambule de l'édit de Dioclétien relatif au prix des denrées; Fons- colombe.....	342

Inscriptions antiques de Lyon.....	344
Médailles grecques du musée Hedervarien; Sestini.....	347
— bactriennes et indo-scythiques; de Schlegel.....	348
— tatars du cabinet de Casan; Brämann.....	349
Cabinet, dit des Gros, de médailles germaniques; Gaetz.....	350
Médaille <i>Julia Donata</i> ; J. Cordero. — Antiq. américaines.....	351
<i>Histoire.</i>	
<i>Synopsis hist. univ. veteris</i> ; Boascha.....	354
Politique et commerce des peuples anciens, trad. de Heeren; Suckau.....	355
Vocab. général de l'hist. et de la mythologie; Hassel. — Sectes rel. des Indiens; H. L. Wilson.....	357
De la religion dans la Chine.....	359
Civilisation religieuse et morale des Égyptiens; Van Limburg Broe- wer.....	361
Prophéties de Jérémie; Gaab, Spohn, père et fils.....	361
Histoire des Juifs; Jost.....	363
De la magie chez les anciens Grecs.....	365
<i>Res Cyrenensium</i> ; Thrice.....	368
<i>Dissertationes Siculae</i> ; Ebertus.....	369
<i>De Romanorum Aedilibus</i> ; Schubert.....	371
<i>De casibus Germanici et Agrippinae</i> ; R. Mecenat.....	373
De l'histoire du faux Dmitri; Ciampi.....	374
Le monastère de la Transfiguration, en Russie.....	377
Hist. de Pologne; Bronikowski. — — de l'Allemagne; Menzel.....	379
Langue, etc., des Livoniens, Lithuaniens, Esthoniens, etc.; Pasrot.....	380
Lutte entre Liège et les Ducs de Bourgogne; Estrup.....	381
Hist. de la république d'Angleterre; Godwin.....	383
Admin. de la justice criminelle à Amsterdam; Koning.....	384
Du droit de succession, extrait de l'hist. univ. du droit; Gans.....	385
Hist. de l'ordre du Séraphin; Tibell.....	387
— des procès des Sorcières; Scheltema.....	389
— de Milan; Custodi.....	391
— de la maison de Savoie; Frézet.....	393
Mémoires du duc de St. Simon.....	403
Annuaire historique pour 1828; Lesur.....	404
Sur l'épouse de Henri I, roi de France; Roussof.....	405
Histoire de Philippe-Auguste; Capefigue.....	411
<i>Mélanges.</i>	
<i>Anecdota graeca</i> , etc.; Boissonade.....	415
Société asiatique de Calcutta. 421. — — des Antiquaires d'Écosse. 422. — — R. de Copenhague. — Athénée I. et R. italien. 423. Université de Leyde. 424. — Le passé, recueil; Justi. 425. — Almanach frison. — Archives des Pays-Bas. 426. — Portraits des Grecs et Philhellènes. 430. — Raretés bibliographiques de Cam- bridge. — Histoire des bibliothèques; Lelewel. 432. — Édit. des Poésies de Pétrarque. 437. — Progrès de l'imprimerie dans les Pays-Bas; Van Thielland. 438. — Lettres lyonnaises. 439. — Bi- bliothèque publique de Laon. — Bible supposée, écrite par Al- chuin. 442. — Voyage de M. Champollion le jeune, en Égypte : 15 ^e et 16 ^e lettres.....	443

FIN DU TOME XXI.

PARIS. — IMPRIMERIE DE A. FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N^o 24.

BULLETIN DES SCIENCES HISTORIQUES.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES ET DES AUTEURS, POUR L'ANNÉE 1829.

NOTA. Les chiffres romains indiquent le volume, et les chiffres arabes les numéros des articles.

A

- ABRAHAM (L.). Dissertation sur le *Roman de Brut*, de Robert Wace, XII, 19.
- ABSAÏON. Essai biographique sur...; par Estrup, XIII, 158.
- ACCURSE. Spécimen de la Glose d'...; par M. Claussen, XIII, 90.
- ACKERMANN (P.-F.). Les petits prophètes expliqués, XIII, 172.
- ADAM DE BRÈME. Histoire de la propagation de la religion chrétienne; traduite en allemand par K. Misegaes, XI, 67.
- ADOLPH (Fr.). Augustin, baron de Meyerberg, X.I, 99.
- ADAMON DE GRANDSAGNE. Traduction de l'Histoire naturelle de Plin., XI, 299.
- Akhalak et Naseri. Extrait de l'...; par le col. Wilks, XII, 4.
- ALCHOUIN. Description de la Bible d'...; par M. Speyr-Passavant, XIII, 283.
- ALEXANDROWSKI (J.). Notices sur les commencemens de la langue liturgique et russe, XIII, 195.
- ALPIERI (V.). Mots et locutions de la langue toscane, XIII, 198.
- ALFRED le Grand. Histoire d'...; par Turner, XIII, 138.— Testament d'..., 197.
- ALLEN (J.). Réplique à la défense du doct. Lingard, XII, 333.
- ALLIER DE HAUTEROCHÉ. Description des médailles du cabinet de M..., par M. Dumersan, XI, 162.
- Almanach biographique pour l'année 1829, XIII, 170.—... Frison, 273.
- AMANTON. Notice sur les mœurs, usages et coutumes de Bourgogne, XI, 187.
- AMARAL (Ant. Caet. do). Mémoires pour servir à l'Histoire de la législation du Portugal, XI, 185.
- AMATI (J.). Inscriptions et monumens découverts à Lorio, XII, 185.
- Ambassade envoyée en Russie par la république de Venise, XII, 46.
- AMICE (J.-F.). Manuel de philosophie expérimentale, XII, 345.
- AMBRADA (Alv. d'). Traduction franç. du Tableau des relations diplomatiques du Portugal avec les autres puissances, composé par le vic. de Santarem, XII, 123.

- ANDRÉ II.** Bullé d'or d'..., roi de Hongrie, XII, 260.
- ANKOUDINOF.** Notice sur..., XII, 72.
- Annales biographiques**, XI, 106.
- Antiquités égyptiennes du musée de Liverpool**, XI, 34. — ... romaines dans le midi de la France; par M. Thumeloup, 41. — Des... d'Etrurie; par M. Dorow, 147. — ... découvertes dans la commune de Damas, 150. — ... de Bavai, 152. — ... de Fréjus, 153. — Recherches d'... irlandaises; par Butham, 155. — ... cicéroniennes, 160. — ... découvertes à Pompéi, 226; à Rome, 230; à Tolochenaz, 231; à Bousemout, 232; à Eu, 233. — ... de Brescia, XII, 27. — ... du musée Caroline, au Puy (Haute-Loire); par M. de Bec-de-Lièvre, 35. — ... du département du Var, 174. — ... mexicaines, 186; XIII, 120. Notice sur les ... de Mahamalaipour; par Babington, XII, 275. — Notice sur les... trouvées à Hamden Hill; par R. Colt-Hoare, 288. — ... romaines découvertes dans la province de Murcie, 291. — Découvertes d'... à Vienne (Isère); communiquées par M. Mermet aîné, 295. — Choix d'... étrusques découvertes par le prince de Canino, XIII, 36. — ... dans le canton de Vaud, 42. — Rapport sur les ... de la France; par M. Dureau de la Malle, 44. — ... trouvées dans les fondations de l'église de Saint-Landry, 49. — Nouvelle découverte d'... à Lyon, 58. — ... américaines, 229.
- ANTOLINI (J.).** Le temple de Minerve à Assisi, XII, 285.
- Anvers.** Recherches historiques sur l'origine et la vraie dénomination des lieux publics et sur quelques autres antiquités de la ville d'..., XI, 154.
- Apocalypse.** Commentaire sur l'... de Saint-Jean; par Ewald, XI, 217.
- Apollon Delphien.** Du culte et de l'oracle d'...; par Wilster, XI, 33.
- APOLLONIUS de Rhodes.** Nouvelle édition des *Argonautiques* d'...; publiée par Wellauer, XII, 247.
- Archives de la noblesse de France**, par M. Lainé, XII, 331.
- Archives historiques et statistiques du départem. du Rhône**, XII, 219.
- ARISTIDE.** Scholies sur le rhéteur...; publiées par M. Frommel, XI, 211.
- ARISTOPHANE.** Les *Acharniens* d'...; publiés par Dindorf, XI, 12.
- ARISTOTE.** La Politique d'...; nouvelle édition donnée par Neumann, XIII, 189.
- Arméniens (auteurs).** Collection des ..., XII, 6.
- Arnau-Magnac.** Travaux de la commission archéologique, dite d'..., XIII, 50.
- ARNETH (J.-C.).** Rapport sur les premières découvertes philologiques faites à Alexandrie; par M. Champollion, XIII, 207.
- ARNAUD.** Notice sur un bas-relief chrétien découvert à Lyon, XII, 294. — Notice sur une nouvelle découverte d'antiquités à Lyon, XIII, 58.
- ARNAUD.** Des Rapports de la langue grecque et de la langue française, XII, 17.
- ASSELIN RICHEL.** *Scharkan*, conte arabe, traduit en français, XIII, 185.
- Assemblée à Smolensk des ambassadeurs russes et polonais**, XI, 75.
- ATAXTA**, ou Recueil d'observations sur la langue grecque; par M. Caray, XII, 9.
- Atharvan-Veda.** Hymnes tirés de l'..., XIII, 6.
- ATHENAS.** Mémoire sur trois épées de bronze antiques, XIII, 48.
- ATHÉNÉE.** Edition d'...; publiée par Dindorf, XII, 83.
- Atlas politique de la France**; par M. Weiss de la Richerie, XI, 188; XIII, 128. — ... grammatical des langues grecque et latine; par M. Aubert Hix, XII, 251. — ... du premier essai historique sur l'architecture des Lombards, XIII, 54. — ... numismatique de l'histoire ancienne; par Gréme, 61. — ... des monuments des arts de la France; par Al. Lenoir, 105.

Table des matières.

3

- DE VITRY. Mémoires du
n Casanova de Seingalt,
i.
baron de Meyerberg, et
age en Russie; par Fr.
g, XII, 99.
- Autel votif découvert à Bordeaux,
XI, 51.
Autriche. L'... telle qu'elle est,
XII, 325.
AVELLINO (F.-M.). Opuscules di-
vers, XIII, 114.

B

- (B.-G.). Notices sur les
res et les inscriptions de
alaïpour, XII, 275.
l.-C.-F.). Histoire de la
are romaine, XII, 193.
(J.-C.). Etudes sur l'His-
Napoléon, XI, 264.
ains découverts près de
XI, 42.
C.). Description du fort
que, XII, 180.
BOIS. Histoire de la Loui-
XII, 67, 131.
Sam.). Grammaire poly-
XII, 141.
Préjugés et superstitions
; par M. Koudriaschet,
i.
Dissertation sur la lan-
; par un ecclésiastique,
8. — Dictionnaire, es-
et français; par M. Lé-
139. — Lettre sur la lan-
., XII, 15.
a (Ant.). Nouvelle édition
moires de César, XII, 13.
z (lord). Mémoires de Sa-
epys, XII, 327.
l.). Histoire et Antiquités
our de Londres, XIII,

J.). Le *Ménestrel* de;
en français par M. Louet,
).
vrez (le vic. de). Antiqui-
musée Caroline, XII, 35.
R.). Supplément au Dic-
ire latin-grec, XI, 296.
C.-F.). Grammaire alle-
., XI, 137.
(Emm.) Edition d'Héro-
XII, 156.
a. Rapport fait à l'Acadé-
es Inscriptions et Belles-
s, sur les collections de
., XIII, 204.
- BENNASSUTI (J.). De l'ancien théâ-
tre de Vérone, XIII, 209.
BERGER DE XIVREY (Jules). Re-
cherches sur les sources antiques
de la littérature française, XI,
266.
BERGGREN (Jacob). Dictionnaire
français-arabe, XI, 206.
BERGMANN (Jos.). Du patois de la
forêt de Bregenz, XII, 162.
BERNARD (St.). Notice historique
sur, XI, 102.
BERNHARDY (J.) Syntaxe scientifi-
que de la langue grecque, XII, 7.
BERRIAT-SAINT-PRIX. Lettre sur les
procès intentés aux animaux,
XI, 72. — Recherches sur une
réponse attribuée à Sully, 262.
BERTHOLD SCHWARTZ. Sur, par
Schreiber, XI, 331.
BESSE (J.-Ch. de). Abrégé de la
grammaire turque, XI, 209.
BETHAM (W.). Compte rendu des
Recherches d'antiquités irlandai-
ses, XI, 155.
BETTI (S.) Dialogue sur le discours
du marquis Lucchesini, relatif à
la tragédie grecque, XI, 298.
BIANCHI (T.-X.) Vocabulaire fran-
çais-turc, XII, 238.
Bible. La sainte, en latin et en
français, XII, 3. — dite
d'Alcuin, décrite par M. Speyr-
Passavant, XIII, 283.
Bibliothèques. Sur les publi-
ques et particulières des anciens
Romain, XI, 199. — Notice sur
la de Lyon, 205. —
royale des Pays-Bas, XII, 138.
— Catalogue de la publique
de Rennes, 139; XIII, 167. —
Catalogue de la du duc de
Sussex; par Pettigrew, XII, 228.
— Histoire de la royale de
Berlin; par Wilken, 229. — Ca-
talogue d'une usuelle de phi-

- lologie, XIII, 166. — Hist. des ; par Lelewell, 278. — Notice sur la publique de Laon, 282.
- Bibliothèque portative pour l'Histoire universelle, XI, 167. — ... valençaise; par D. Justo Pastor Fuster, 200. — ... latine-française: publiée par Panckoucke, 245, XII, 85; XIII, 20, 192. — ... de Gloucester, XII, 70. — ... indienne; par Schlegel, 76.
- Biographie des Pays-Bas, XI, 196; XIII, 275. — ... universelle classique, 164. — ... annuelle pour les années 1827 et 1828, 165.
- Birmans. Sur l'empire des..., XIII, 122.
- BISCARRAT (F.). Manuel complet du style épistolaire, XII, 167.
- BLOUET (G.-A.). Restauration des Thermes d'Antonin Caracalla, XII, 286.
- BLUNT (J.-C.). Esquisse historique de la confédération américaine, XIII, 145.
- Bokce. Traduction de ..., par la reine Elisabeth, XII, 259.
- BOEHMER (G.-W.). Sur les lois matrimoniales, à l'époque de Charlemagne, XIII, 130.
- BORTTIGER (Guil.). Histoire des Carthaginois, XI, 171.
- BOETTIGER (C.-A.). L'archéologie et l'art, XII, 22.
- BOILEAU DE MAULAVILLE. Nouveau Mémoire sur le monument antique, dit marbre de Thorigny, XI, 320.
- BOISEN (L.-N.). *Carmen Maksura dictum*, XI, 207.
- BOISSONADE (J.-F.). *De Synipa et Cyrifilio Andreopuli Narratio*, XII, 248. — *Anecdota græca*, XIII, 266.
- BONAVENTURE (Fort. de Saint-). Mémoires sur Ant. Brandon, XI, 197.
- BONIFACE. Nouvelle édition de la grammaire espagnole de Josse, XII, 268.
- BONNARD (C.). Costumes des 13^e, 14^e, et 15^e siècles, XI, 324; XIII, 205.
- BOPP (Fr.). Glossaire sanscrit, XII, 142. — *Diluvium cum tribus aliis Maha Bharati præstantissimis episodiis*, XIII, 180.
- BORGHESI (Barth.). Observations numismatiques, XII, 36, 305. — Sur deux inscriptions d'Urbisaglia, XIII, 220.
- BOSSCHA (P.). *Synopsis Historice universalis*, XIII, 230.
- Bouddhisme. Origine du..., XII, 314.
- BOUDOT. Notice sur les archives du départem. de la Côte-d'Or, XI, 110.
- BOUILLET (J.-B.). Monnaies du moyen âge nouvellement découvertes, XII, 106.
- BOUILET (N.). Dictionnaire classique des noms propres de l'antiquité sacrée et profane, XI, 58.
- BOULET (J.-B.-E.). Traduction française des Institutes de Gaius, XI, 242.
- ROUTERWERK (F.). Histoire de la littérature espagnole de...; traduite en espagnol par J.-G. de la Cortina, et Nic. Hugelde de Molinedo, XII, 61. — Notice nécrologique sur..., XIII, 159.
- BOWLES (W.-L.). *Hermes Britannicus*, XII, 273.
- BRANDON. Mémoires sur...; par Fort. de Saint-Bonaventure, XI, 197.
- BRASSE (J.). *Gradus grec*, XIII, 186.
- BRAUNMÜHL (A. DE). Tombeaux des anciens Germains, XI, 310; XII, 28.
- Bretons. Le combat de trente... contre trente Anglais; publié par M. Crapelet, XI, 258.
- Bristol. Sceau municipal de..., XI, 315.
- BRITTON (J.). Histoire chronologique et description des monumens d'architecture chrétienne, en Angleterre, XI, 47.
- BRONIKOWSKI (Alex.). Histoire de Pologne, XIII, 249.
- Bulle d'Or d'André II, roi de Hongrie, XII, 260.
- BUNGE (F.-G.). Sur l'ancien droit saxon, XII, 199.
- BONAPARTE (Louis). Réponse à Walter-Scott sur son Histoire de Napoléon, XII, 339.
- BURNOUF (J.-L.). Méthode pour apprendre la langue grecque, XIII, 11.
- BURNOUF (Eug.). *Vendidad-Sadé*,

phié et commenté, XII, 297. — Extrait d'un commentaire : traduction nouvelle du *d-Sadé*, XIII, 179.

C

- histoire chronologique de XII, 334.
 Sur la véritable détermination des poids et mesures des Romains, traduit par J.-Schoenberg, XI, 52.
 (A. M.). *De mitra episcopali*, XIII, 216.
 Lettre de.... à H. Ellis, extrait du *Liber memorandariorum receptæ scaciorum*, III, 118.
 Manuel de..., XI, 186.
 (École) à Pétersbourg, XI, 186.
 Édition de..., donnée Schopen, XI, 297.
 le prince de). Fouilles de..., XIII, 36.
 Ant.). Essai sur..., par J. M. de..., publiée par MM. de Delatouche, XII, 348; 19.
 Fragmens d'Hellani Lesbos, XI, 122.
 Histoire de Philippe..., XII, 210; XIII, 122.
 A.). La France ancienne, XIII, 72.
 (sir Ant.). Notice sur les pièces de monnaie trouvées en l'Inde, XI, 161.
 Manuel de Calligraphie, XI, 29.
 Spécimen d'un..., par Gr. Tougnier. — XIII, 51.
 DE SEINGALT (J.) Mémoires du Vénitien..., trad. par J. de Vitry, XI, 286; XII, 161.
 (A. J.). Suppléments à l'histoire de quelques parties de l'Asie, par M. Meyer, XII, 186.
 Catalogne. Chronique de..., XI, 186.
 Catalogue des manuscrits des principales bibliothèques de l'Europe, XI, 202.
 Cathédrales françaises dessinées et décrites par MM. Chapuy et Jolimont, XIII, 55.
 CATHERINE I^{re}. Détails sur les principaux seigneurs de la cour de..., XII, 156.
 CATTANEO. Voyez MARCHANT.
 CATULLE. Les Noces de Thétis et de Pélée, poème de..., trad. en vers français, par M. Servan de Sugny, XIII, 191.
 CAUMONT (de). Cours d'antiquités professé à Caen, XIII, 215.
 CAUSSIN DE PERCEVAL. Dictionnaire français-arabe d'Ellious Bochtor, XII, 80.
 Cercopes (des) et des Cyclopes; par Hullmann, XI, 32.
 CÉSAR. Édition des Mémoires de..., donnés par Moebe, XI, 127. — *Id.* par Baumstarr, XII, 13. *Id.* par Elberling, 87. — Spécimen d'une nouvelle édition de..., XI, 216.
 CHAMPOLLION-FIGEAC (J.-J.). Dissertation sur l'étymologie, XI, 114. — Charte de commune en langue romane, 304; XII, 64.
 CHAMPOLLION jeune, Voyage de M... en Égypte, XI, 111, 204; XII, 74, 140; XIII, 79, 169, 284. — Découvertes philologiques faites à Alexandrie, 207.
 CHAPUY et JOLIMONT Cathédrales françaises, XII, 299; XIII, 55.
 CHARLES-JEAN. Lettres, proclamations et discours de..., prince royal de Suède, XI, 77, 78.
 Chartes. — Une ... de Charles V, roi de France, XI, 260. — Une ... de commune en langue romane, publiée avec la traduction, par M. Champollion-Figeac, 304;

- XII, 64.** — Rétablissement de l'école des ..., à Paris, XIII, 144.
Château souterrain découvert à Jemelle, XIII, 104.
Chine. Dialectes de la ..., XII, 233. — De la religion en ..., XIII, 235.
Chippewyans. Sur la langue des..., par Edwin James, XIII, 96.
CHOISEUL-GOUFFIER (M^{me} de). Mémoires historiques sur l'empereur Alexandre, XII, 115.
Chorizomes. Les ... XIII, 13.
Chrestomathie mandchou, XI, 117. — ... arabe, par M. Silvestre de Sacy, 291.
CHRISTINE. Essai sur l'abdication de la reine, par Jaerta, XI, 180.
Chronique de l'abbaye de Marienberg, par Goswin, traduit en allemand par Roeggel, XII, 53. — ... générale de la Catalogne, par Jér. Pujades, 62, 186. — slavo-sarmatique de Procosius, 112. — de Hongrie, par Endlicher, XIII, 131.
CHURCH (sir Rich.) Précis historique de la révolution de Palerme, XI, 253.
CIAMPI (Séb.) Mémoire sur des médailles, figures et inscriptions runiques, XI, 288. — Coup-d'œil sur l'étude de la langue et des antiquités étrusques, XII, 10. — Récit de ce qui s'est passé après la mort d'Alexis Mikalowicz, 114. — Examen critique de l'histoire de Dmitri, XIII, 246.
CIBRARIO (L.) Lettre à M. Manno sur l'origine des noms et des surnoms, XI, 236. — Notice sur Philibert Pingone, 284.
CICÉRON. Traités de la Divination et du Destin; nouv. édition publiée par Moser, XI, 18. — Œuvres de ... publ., par Orell, 125. — Sur l'authenticité de la 2^e Catilinaire de ... , par Cludius, 126. — Corrections pour le livre des Lois et les Académiques de..., par Madvig, XII, 86 — Édition de plusieurs discours de ..., donnée par Wernsdorf, 256. — Leçons diverses de ..., par Wender, 257.
CICOGNA (Emm.-Ant.) Inscriptions de Venise, XI, 50.
CICOGNARA (L.) Lettre sur quelques miniatures de la bibliothèque Laurentienne, XII, 38.
Cid (le). Romances et histoire du valeureux chevalier ..., XI, 23.
CLANAC (le comte de). Musée de sculpture antique et moderne, XII, 283.
Classic selections, XI, 5.
CLAUDIEN. Édition de ..., XII, 255.
CLAUSSEN (J.-G.) Spécimen d'une nouvelle édition de la Glose d'Accurse, XIII, 90.
CLINTON (H.-F.) *Fasti Hellenici*, XI, 62.
CLOVIS. Diplôme supposé du roi..., XI, 159.
CLUDIUS (H.-G.-J.) De l'authenticité de la 2^e Catilinaire de Cicéron, XI, 126. — Édition de Velleius Paterculus, 300.
CŒUR (Jacques). Dissertation sur ..., par M. Ternaux, XI, 285.
Collection des classiques latins, publiés par MM. Leroy et Prieur, XI, 15. — ... des historiens de la Belgique, 82.
COLLIN et SCHLYTER. Recueil des anciennes lois de Suède, XII, 120.
COLT-HOARE (R.) Notice sur les antiquités trouvées à Hamden-Hill, XII, 288.
COLUTHUS. L'Enlèvement d'Hélène, de ..., traduit en vers italiens par Mezzanotte, XII, 245.
CONEY (J.) et HEATHCOTE-TATMAN (Ch.) Représentations d'anciens bâtimens publics de plusieurs contrées de l'Europe, XII, 37.
CONRAD. Actes d'un comte de Wurtemberg, fait à Saint-Jean d'Acre, XI, 136.
CONSTANCIO (F.-S.) Nouveau Dictionnaire portatif des langues française et portugaise, XIII, 29.
CONSTANT (Benjamin). Mémoires sur les cent-jours, XII, 212.
Contrat. Traduction d'un ancien de donation, en dialecte Carnataca, XIII, 108.
CONYBEARE (J.-J. et W.-D.) Commentaires sur la poésie anglo-saxonne, XIII, 27.
COQUEBERT DE MONTBRET. Extrait de l'inventaire et du procès-verbal de vente du mobilier du cardinal Mazarin, XI, 157.

Table des matières.

7

- Ch.). Essai sur l'histoire du christianisme, XI, 174.
 luction du en hin- XII, 79. — *Id.* en alle-
 ar Gunther Wahl, 152.
). *Ατάκτα*, ou Recueil
 tions sur la langue grec-
 , 9.
 J.). Des médailles de
 ata, XIII, 228.
 P.). Histoire de ;
 hereau, XIII, 162.
 NEPOS. Recherches cri-
 r les sources de ,

 OS-GOM. DE LA) et Hu-
 MOLINEDO (Nic.). Tra-
 en espagnol de l'His-
 a littérature espagnole
 vek, XII, 61.
 l.). Traduction fran-
 Tableau historique de
 de Schœll, XIII, 71.
 sur les souverains les
 ans de l'Asie et de l'A-
 ntentrionale, XII, 312.
 (de). Histoire généa-
 t héraldique des pairs
 , XI, 107.
 .-L.). Mémoires, cor-
 respondances et opuscules iné-
 dits de , XI, 287. — La Pas-
 torale de Longus, XIII, 18.
 COCHINAND. Traduction d'Horace en
 vers français, XIII, 22.
 COURTAUD DIVERNERESSE (Jr-J.).
 Grammaire grecque, XII, 240.
 COUSIN (V.). Cours d'histoire de la
 philosophie, XII, 221.
 CRAMER (D.-A.-G.). Commentaires
 sur Juvénal, XI, 301.
 CRAPELET. Le combat de trente
 Bretons contre trente Anglais,
 XI, 258. — Histoire du châ-
 lain de Coucy et de la dame de
 Fayel, XIII, 30.
 CREDNER (C.-A.). Dissertations sur
 la version syriaque des petits pro-
 phètes, XII, 75.
 CREUZER (Fr.). Discours sur Athè-
 nes, XI, 240.
 CROMWELL. Doutes historiques sur
 l'exhumation de et de ses
 lieutenants, XI, 184.
 CONICHI. *Raymundi epigram-
 mata*, XI, 131.
 CUSTODI. *Voyez VERRI.*
 Cyrène. Recherches sur ; par
 Thirge, publiées par Bloch, XII,
 316.

D

- I.). Observations sur le
 eau municipal de Bris-
 15.
 (Ign.). Annales de la
 et chronique russe,

 (Gr.). Fragmens rela-
 toire de la langue des
 ongrois, XI, 230.
 ervations sur un pas-
 ... ; par Vaccolini, XI,
 lition complète de la
 édie du ... , XIII,

 z. Extraits du..., XII,

 uise). Cours d'Histoire
 universelle, XII, 311.
 oyes Wood.
). Dissertation sur les
 le culte d'Isis chez les
 XII, 63.
 DEFENDENTE et SACCHI. Antiquités
 romantiques d'Italie, XII, 298.
 DELATOCHE (H.). *Voyez CANOVA.*
 DELESTRE (P.-Fr.). L'Énéide de
 Virgile traduite en français, XIII,
 89.
 DELVART (C.-A.). Cours théorique
 et pratique de grammaire fran-
 çaise, XI, 140.
 DEMOSTHÈNE. Edition des *Philippiques*
 de... ; publiée par M. Vœmel,
 XI, 295.
 DEPPING (G.-B.). Recherches sur
 les Calursins du moyen âge, XI,
 259.
 DEVILLE (Ach.). Histoire du Châ-
 teau-Gaillard, XIII, 76.
 DEWEZ. Histoire générale de la
 Belgique, XI, 81.
 DIAZ (J.-D.). Souvenirs de la ré-
 volte de Caracas, XIII, 147.
 Dictionnaires. *Lexicon latino-græco-*

- belgium*; par l'abbé Olinger, XI, 16.—... de la langue gaélique, 21.—Nouveau ... français-hollandais; par M. Raingo, 24.—... classique des noms propres de l'antiquité sacrée et profane, 58.—... basque, espagnol et français; par M. Lécluse, 139.—... de la mythologie ancienne des peuples septentrionaux; par Finn-Magnusen, 142.—... des meilleures éditions des classiques grecs et latins; par Hebenstreit, 201.—... français-arabe; par M. Berggren, 206.—... étymologique de la langue française; par B. de Roquefort, 222.—... des auteurs et savans des provinces de Livonie, Esthonie et Courlande; par MM. de Recke et Napierski, 246.—... historique des hommes célèbres; par Olivier-Poli, 279.—Supplément au... latin-grec de Beck; par lui-même, 296.—... chinois-latin du P. Basile de Glemona; publié par M. Jouy, XII, 79.—... français-arabe d'Ellious-Bochtor; publié par M. Caussin de Perceval, 80.—Glossaire des mots et phrases de la langue française qui ont passé dans l'idiôme portugais moderne; par le P. Franc. de Saint-Louis, 92.—Glossaire sanscrit; par Bopp, 142.—Nouveau ... français-hollandais; par l'abbé Olinger, 163.—Vocabulaire français-turc; par M. Bianchi, 238.—... français-grec; par MM. Planche, Alexandre et Defauconpret, 244.—Onomatologie ou Essai d'un... latin de noms propres; par Fleischner, 258.—... classique italien-français et français-italien; par M. Morlino et Roujoux, 265.—Vocabulaire des noms propres; par MM. Ferrari et Murzi, 257.—... espagnol-français et français-espagnol; par Nunez de Taboada, 269.—Lexique élémentaire grec-français; par M. Lefranc, XIII, 12.—... raisonné des racines allemandes; par M. Suckau, 25.—Nouveau... portatif des langues française et portugaise; par M. Constancio, 29.—... étymologique de la langue française; par M. Roquefort, 33.—Supplément au... étymologique de la langue écossaise; par M. Jamieson, 95.—... historique des écrivains appartenant à l'église gréco-russe, 157.—... général de l'histoire et de la mythologie; par Hassel, 233.
- DICTVS de Crète. Mémoires sur..., XIII, 194.
- DIETZ (Fréd.) Vie et Œuvres des Troubadours, XIII, 200.
- DILTHEY. Histoire du Gymnase grand-ducal de Darmstadt, XII, 134.
- DINDORF. Edition d'Athénée, XII, 83.
- DIOCLETIEN. Préambule d'un édit de ...; relatif au prix des denrées, XII, 104; XIII, 222.
- DION CASSIUS. Edition de ..., publiée par Sturz, XI, 123.
- DONOW. Des antiquités de l'Etrurie, XI, 147.
- DOUVILLE. (J.-V.) Grammaire de la langue française en anglais, XIII, 199.
- DUBLAR (L.-J.) Multilinéographe, XI, 305.
- DUCHESNE; *Voyes Réveil*.
- DUFOUR (J.-M.) Histoire générale du Poitou, XII, 342.
- DUMÈGE (Alex.) Voyage littéraire et archéologique dans le département de Tarn-et-Garonne, XII, 296.
- DUMESAN. Description des médailles du cabinet de M. Allier de Hauteroche, XI, 162.—Notice des monumens exposés dans le cabinet des médailles, etc., de la Bibliothèque royale, XII, 307.
- DURAN (D.-August.) Recueil de romances moresques, XII, 165.
- DURAND (M^{me}.) Mémoires sur Napoléon, Marie-Louise et la Cour des Tuileries, XII, 337.
- DUREAU DE LA MALLE. Rapport sur les antiquités de la France, XIII, 44.
- DUROZIOI (Ch.) Relation du voyage de Charles X dans le département du Nord, XII, 190.
- DURSCH (G.-M.) *Le Vase brisé*. poème sanscrit, XII, 144.
- DYKE ACLAND (H.) Esquisse rapide de l'histgire et de l'état actuel des Vaudcis, XII, 204.

E

- ÉBERT (J.-Fr.).** *Dissertationes Siculae*, XIII, 243.
- ECKHEL.** Nouvelle publication des ouvrages d'..., XII, 105.
- École royale des jeunes de langues**, XIII, 168.
- Edda sæmundina**, XI, 132.
- ÉDOUARD IV.** Récit de la seconde invasion d'... en Angleterre, XII, 55.
- Égypte.** Description de l'..., XIII, 206. *Voyez* CHAMPOLLION jeune.
- ELBERLING (C.-G.).** Nouvelle édition des Mémoires de César sur la guerre des Gaules, XII, 87.
- ÉLISABETH.** Traduction de Boèce, par la reine ..., XII, 259.
- ELLIOTS - BOCHTOR.** Dictionnaire français-arabe d'..., publié par M. Caussin de Perceval, XII, 80.
- ELLIS (Agar).** Histoire véritable du Masque de fer, XI, 263.
- ELLIS (H.).** Lettre de ..., sur le sceau de Geoffroy, évêque de Lincoln, XI, 164. — Lettres originales relatives à l'Histoire d'Angleterre, XII, 57.
- ELLIS (F.-W.).** Sur les livres de droit des Hindous, XIII, 85.
- ELLORA.** Sépultures d'..., XII, 96, 97.
- ÉLOUT (le capit.).** Traduction de la Grammaire de Marsden, XII, 151.
- ENDLICHER (E.-F.-L.).** Chronique de Hongrie, XIII, 131.
- Épreuves judiciaires chez les Indiens**, XIII, 121.
- ERDMANN.** L'art de l'Écriture simplifié, XI, 27.
- ERDMANN.** Extrait d'une lettre de M..., sur des médailles tartares et des manuscrits de Nizami, XIII, 226.
- ERSKINE (W.).** *Voyez* LEYDEN (J.).
- ESCHYLE.** Édition d'..., publiée par Scholefield, XI, 11.
- ESNEAUX.** Histoire philosophique et politique de Russie, XII, 113.
- ESTANCELIN (L.).** Mémoire sur les Antiquités de la ville d'Eu, XI, 233.
- ESTRUP (H.-F.-J.).** Résumé de l'Histoire universelle, XI, 57. — Essai biographique sur Absalon, XIII, 158. — Lutte entre la ville de Liège et les ducs de Bourgogne, 253.
- ÉUGÈNE.** Dictionnaire des écrivains de l'Eglise gréco-russe, XIII, 157.
- EUSEBE.** Édition de l'histoire ecclésiastique d'..., publiée par Heinenichen, XII, 84.
- EUTROPE.** Nouvelle édition de l'Abbrégé de l'histoire romaine d'..., publiée par Zell, XIII, 24.
- EVANS (J.).** Esquisse chronologique de l'Histoire de Bristol, XI, 85.
- EVERS.** Sur les Cosaques, XI, 177.
- EWALD (G.-H.-A.).** Commentaire sur l'Apocalypse de saint Jean, XI, 217.
- Exclamation.** Origine d'une ... populaire en Espagne, XI, 115.
- Ezour-Védam (l')**, XII, 147.

F

- FABER (de).** Nouvelle méthode pour étudier les langues, XI, 113.
- Fabliaux.** Contes et Romans du 11^e et du 12^e siècles, publiés par Le-grand d'Aussy, XII, 270.
- FALLMERAYER.** Histoire de l'empire de Trébizonde, XI, 173.
- Fasti Hellenici**, par Clinton, XI, 62.
- FAUCHE-BOREL.** Mémoires de..., XIII, 77.
- FAURE (M^{lle} H.).** Études analytiques sur les acceptions des mots français, XII, 93.
- FAURNEL.** Chansons nationales en grec moderne, publiées par..., traduites en allemand par M. Muller, XI, 124.
- FEDERICI (Fort.).** Des écrivains

- grecs et des traductions italiennes de leurs ouvrages, XII, 242.
- FENIMORE COOPER (J.). Lettres sur les mœurs et les institutions des États-Unis, traduit de l'anglais par M^{lle}. H. Preble, XII, 347.
- FERRARI (C. E.) et MUZZI (L.). Vocabulaire des noms propres, XII, 267.
- FERRERA GORDO (J.-J.). Mémoire sur les Juifs en Portugal, XI, 256.
- Finlande. Aperçu historique et statistique de la..., XI, 245.
- FINS-MAGNUSSEN. *Prisca veterum Borealium mythologiae Lexicon*, XI, 142.
- FIORCHI (P.). Grand arbre généalogique des peuples Italiens, XI, 86.
- FIRDAUSI. Vie de..., XII, 224.
- FISCHER DE WALDHEIM. Notice sur le Yamantaga, XII, 168.
- FLEISCHER. Remarques sur le 1^{er} tome de l'édition arabe des *Mille et une Nuits*, de M. Habicht, XI, 7.
- FLEISCHNER (J.-M.). Onomatologie, XII, 258.
- FOLCHINO SCHIZZI. Sur la milice constantinienne, XII, 320.
- FONSCOLOMBE (de). Mémoire sur le préambule d'un édit de Dioclétien, relatif au prix des denrées, XII, 104; XIII, 222.
- FORTIA D'URBAN. Discours sur la langue phénicienne, XIII, 177.
- Forum Julii*. Notice sur les fouilles de la ville antique de..., XII, 289.
- FOSSE (A.). Cours de sténographie, XIII, 203.
- Fouilles faites près de Joigny (Yonne), XI, 43. — à Borda, 51. — à *Forum Julii*, XII, 289. — entreprises par le prince de Canino, XIII, 36. — à Rome et aux environs, 40.
- FRAEHN. Notice sur une médaille sassanide, XIII, 60. — De l'écriture arabe nommée *carmatique*, 183.
- FRANKLIN (Benj.). Mémoires sur la vie de..., écrits par lui-même, XI, 103.
- FRANZIN. Éloge du comte Magnus Gabriel de la Gardie, XII, 281.
- FRÉZET (Jean). Histoire de la maison de Savoie, XIII, 70, 261.
- Fridolin*, avec une traduction française, par M^{me}. Voiart, XII, 90.
- FRIEDMANN (F. T.). Petite anthologie poétique grecque, XI, 119.
- FROMMEL (G.). Scholies sur le rhéteur Aristide, XI, 211.
- FRORIEP (de). Éloge funèbre du grand-duc de Saxe-Weimar, XI, 283.
- FRÖTSCHER (C.-H.). *Eloquentiam virorum Narrationes de vili hominum doctrina et virtute excellentium*, XII, 136.
- Fuero juzgo*, XII, 209.
- FUSTER (J.-P.). Bibliothèque de Valence, XI, 200.

G

- GAAB (J.-Fr.). Explication des passages les plus difficiles de Jérémie, XIII, 238.
- GAETZ (Ch.-J.). Suppléments au cabinet numismatique dit des *Gros*, XIII, 227.
- GAGREN (H.-C.). Histoire nationale des Allemands, XI, 329; XIII, 129.
- GAIL (J.-B.). Nécrologie de..., XI, 112.
- GAIUS. Institutes de..., trad. en français par M. Boulet, XI, 242.
- Galerie historique des contemporains, XII, 137.
- GANS (Ed.). Du droit de succession, XIII, 257.
- GARCIN DE TASSY. Rudiments de la langue hindoustani, XII, 235.
- GARDIE (Magnus-Gabriel de la). Éloge du comte..., par M. Franzén, XI, 281.
- Gaudama. Image de..., XIII, 35.

Table des matières.

II

- h.). Le droit de Si- son rapport avec droit saxon, XII, 33.
- me). Nécrologie d'...., 33.
- onst.). Inscription en rceil, XII, 32. — Mé- la forteresse de Bodin- 33.
- M.). Histoire de Ba- 247.
- J.). *Theonis expositio in arithmetici ad Pla- nem utilia sunt*, XI, 33.
- J.-C.) et KIEFHABER. de Ratisbonne; 3^e. et s, XI, 80.
- J.). Traduction fran- ythiques de Pindare, ceau de...., évêque, XI, 164.
- e). Recherches sur les e département de la XII, 101.
- Ross). Notice sur Se- ncart, XI, 105.
- (Ben. de). Mémoire ument romain de Ma- I, 302.
- X.). Notice historique ètres, le lieu de nais- vie de saint Bernard, 33.
- oson. Œuvres post-, XII, 73.
- asile de). Édition du re chinois du père...., r M. Jouy, XII, 79.
- se de M.... aux rédac- *Nouvelles Annales des* I, 134.
- ill.). Histoire de la ré- d'Angleterre, XIII, 61.
-). Édition de Thucy- 246.
- Détails sur les plus écoles de...., par II, 193.
- l'authenticité des Dé- de...., par Schön- 13.
- onique de l'abbaye de g, trad. en allemand el, XII, 53.
- GRAABERG DE HEMSON et VINCENT. Mémoire sur le dialecte arabe de Maroc, XIII, 86.
- Grammaire..... allemande; par Becker, XI, 137. — Cours de française; par M. Delvart, 140. — Abrégé de la turque; par J.-Ch. de Besse, 209. — syriaque; par Hoffman, 290. — Théorie de la et de la langue grecque, par M. Minoide Mynas, XII, 81. — raisonnée de la langue russe; par M. Gretsck, trad. en français par Reiff, 89. — polyglotte, par Sam. Byr- nard, 141. — Traduction de la de Marsden, par le capit. Elout, 151. — russe-roumaine; par Et. Marcella, 162. — Cours théorique et pratique de langue française, par Rammstein, 166. — Rudimens de la langue hin- doustani, par M. Garcin de Tassy, 235. — grecque; par M. Courtaud Diverderesse, 240. latine; par M. Lefranc, 252. — Nouvelle italienne; par Pantini et Monaci, 264. — Nou- velle espagnole raisonnée, de Josse, nouv. édition, publ. par M. Boniface, 268. — Méthode pour apprendre la langue grec- que, par M. Burnouf, XIII, 11. — française et anglaise; par Douville, 199.
- GRANT DUFF (J.). Histoire des Mah- rattes, XI, 169.
- GRASSI (Jos.). Essai sur les synony- mes de la langue italienne, XII, 266.
- Grec moderne. Traité de pronon- ciation du ...; par J.-B.-X., XII, 243.
- Grecs célèbres, dessinés d'après l'antique, XII, 23; XIII, 38.
- GREEN (Rich.). Atlas numismati- que de l'histoire ancienne, XIII, 61.
- GRÉGOIRE (l'abbé). Histoire des sectes religieuses des 18^e. et 19^e. siècles, XII, 319.
- GREGOR (J.-J.-Mac.) Histoires vé- ritables, tirées de l'histoire d'Angleterre, XIII, 254.
- GREPPO (J.-G.-H.). Essai sur le système hiéroglyphique de M. Champollion, XII, 108.
- GRETSCHE (Nic.). Grammaire rai-

- sonnée de la langue russe ; trad. par Reiff, XII, 89.
- GREY (Jeanne). Œuvres posthumes de ... ; publiées par Nicolas, XII, 263.
- GRIMM. Poème du comte Ruodolf, publié, XII, 262.
- GUÉRIN. Les moralistes latins, XIII, 23.
- GUILLAUME TELL, et la révolution de 1307 ; par Hisely, XI, 84 ; XII, 203
- Guillotine. Mémoire sur la ... ; par M. Surenné, XII, 181.
- GUIMARAES (F.-R. dos). Mémoire sur un document inédit, relatif au séjour de D. Henri en Palestine, XII, 208.
- GUIZOT (Fr.). Traduction revue de l'Histoire constitutionnelle d'Angleterre, de Hallam, XI, 183.—Cours d'Histoire moderne, XII, 220.
- GUNTHER WAHL. Traduction allemande du Coran, XII, 152.

H

- HABICHT. Voyez FLEISCHER.
- HENEL (G.) Catalogue des manuscrits des principales bibliothèques de l'Europe, XI, 202. — Notice sur les manuscrits de droit romain, XIII, 91.
- HALL (J.) Discours prononcé à la Société archéologique et historique d'Illinois, XII, 177.
- HALLAM (H.) Histoire constitutionnelle d'Angleterre, XI, 183 ; XII, 122.
- HALLIDAY (Andr.) Annales de la maison de Hanovre, XI, 248.
- HAMAKER (H.-A.) *Incerti auctoris Liber de expugnatione Memphidis et Alexandria*, XI, 8. — *Miscellanea Phœnicia*, 145.
- HAMILTON (G.) Observations sur un passage de la *Mélie* de Sénèque, XI, 219.
- HAMMER (J. de). Lettres sur les manuscrits orientaux des bibliothèques d'Italie, XI, 2. — Histoire ottomane, 60. — Sur les origines russes, 74.— Recherches sur l'origine et la nature du culte de Mithra, XII, 272. — Extrait d'une lettre de M...., sur la cathédrale de Crémone, XIII, 217.
- HAMMERSTEIN. Anciennes traditions sur la bataille d'Arminius, XIII, 132.
- HANKA (W.) Manuscrit de Kœnigshof, XIII, 196.
- ARTMANN (H.-L.) Tableau synoptique des anciennes monnaies romaines, XI, 53.
- HARTSHORNE (C.-H.) Raretés bibliographiques de l'université de Cambridge, XIII, 277.
- HASSEL (G.) Dictionnaire général de l'histoire et de la mythologie, XIII, 233.
- HEATHCOTE-TATHAM (Ch.) et CONTY (J.). Représentations d'anciens bâtiments publics de plusieurs contrées de l'Europe, XII, 37.
- HEDENSTREIT (W.). Dictionnaire des meilleures éditions des classiques grecs et latins, XI, 201.
- Hébraïque (littérature) XI, 116.
- HECHT (E.-A.). Dissertation sur quelques vestiges d'antiquités romaines dans la *Germanie* de Tacite, XIII, 21.
- HEEREN (D.-H.-L.). Manuel de l'histoire des états de l'antiquité, XI, 168 ; XII, 310. — Idées sur la politique, le commerce, etc. des peuples anciens, XIII, 231. — Traduction française de cet ouvrage, par M. W. Sachse, 232.
- HEINICHEN (T.-A.) Édition de l'histoire ecclésiastique d'Ésèbe, XII, 84.
- HELLANICUS de Lesbos. *Fragmens* d'..., publiés par Canter, XI, 122.
- HENRI III. La mort de ..., par L. Vitet, XII, 126.
- HENNICHSEN (J.-F.). Sur la fable du Phénix chez les Grecs, les Romains et les Orientaux, XI, 31.
- HERBST (G.-A.) Édition des *M...*

Table des matières.

13

- Kénophon, XIII, 14. — De l'esprit de laïque, XII, 82. — Opuscules, XI, 20. — nze découvert en XII, 30. — cas, par Bowles, on d'....., publiée XII, 156. — ertations sur, II, 8. — Nouvelle .., publiée par M. 14. — Van). *Initia philo-* x, XI, 10. — Essais étymologi- onnaissance des an- a philologie, XIII, 'ableau synoptique icipation anglaise, es livres de droit . — Guillaume Tell et de 1307, XI, 84; Recherches sur les lles a puisé Corne- 8. — é de l'... univer- Estrup, XI, 57. — l'Inde ancienne et M. de Marlès, 59. — e par M. de Ham- de l'événement de par Wahid pacha, propagation de la enne; par Adam de par Karsten Mise- du Gnosticisme; , 68. — Matériaux lecklembourg; par — ... générale de la M. Dewez, 81. — premiers cantons au traité de Brun- quise chronologi- Bristol; par Evans, Français; par Si- mondi, 90; XII, a vie et des ouvra- é; par M. Tasche- — ... généalogique des pairs de France; arcelles, 107. — ... ur Philippi, 167. — ... de Bavière; par Klemm, *ibid.* — ... des états de l'antiquité; par Heeren, 168; XII, 310. — ... des Mahrattes; par Grant Duff, XI, 169 — ... de la Législation; par M. de Pastoret, 170. — ... des Car- thaginois; par Böttiger, 171. — ... de l'empire de Trébizonde; par Fallmeayer, 173. — ... Essai sur l'... générale du Christianis- me; par Coquerel, 174. — ... de Hesse; par Rommel, 182. — ... constitutionnelle d'Angleterre, par H. Hallam, 183. — ... suc- cincte et biographique du 19^e sie- cle, 190. — ... de Cyrène; par J.-P. Thrige, 195; XII, 316. — ... de la révolution grecque, XI, 241. — ... de Russie et de Pierre- le-Grand; par M. de Ségur, 243. — ... du royaume de Bavière; par Gehrig, 247. — ... d'Italie; par B. S. A., 252. — ... romaine; par Niebuhr, 327. — ... et Antiquités du droit romain; par Sweppe, 328. — ... nationale des Alle- mands; par H.-C. de Gagern, 329; XIII, 129. — ... de l'ordre de Séraphim, en Suède; par G.-W. de Tibell, XII, 48; XIII, 258. — ... des peuples romains et germaniques; par Ranke, 50. — ... des règnes d'Édouard VI, de Marie et d'Élisabeth; par Sharon Turner, 56, 326. — Esquisse d'une ... du système représentatif en Portugal, 58. — ... de la littéra- ture espagnole; par Bouterwek; trad. en espagnol par Jos. Gom- de la Cortina et Nic. Hugelde de Molinedo, 61. — ... de la Loui- siane; par M. Barbé Marbois, 67, 131. — ... philosophique et poli- tique de Russie, par Esneaux, 113. — ... de Pologne, avant et sous le roi Jean Sobieski, 118. — ... du gymnase grand-ducal de Darmstadt; par Dilthey, 134. — Chronologie de l'... indienne, 187. — ... du pays des Mahrattes, 189. — ... de la littérature ro- maine; par Baehr, 193. — ... des Templiers; par Wilcke, 195. — Documens manusc. pour l'... de Russie, 197. — ... de Thuringe et de la Haute-Saxe; par Wachter, 201. — Esquisse de l'... des Vau- dois; par Dyke Acland, 204. —

- ... de Philippe-Auguste; par M. Capefigue, 210; XIII, 265. — ... de France depuis la restauration, par M. Lacretelle, 211; XIII, 78. — ... de la bibliothèque royale de Berlin; par Wilken, 229. — Cours d'... religieuse universelle; par M^{me}. Dauriat, 411. — ... de la littérature grecque profane; de Schœll; trad. en italien par Tipaldo, 317. — Aperçu de l'... littéraire de la Sicile; par Scina, 318. — ... des sectes religieuses du 18^e et du 19^e siècles; par l'abbé Grégoire, 319. — ... des églises et de la réforme du nord de l'Allemagne; par Schlegel, 324. — ... chronologique de France; par M. Cadiot, 334. — Résumé de l'... de Provence; par M. Rouchon, 341. — ... générale du Poitou; par M. Dufour, 342. — ... de la ville et du château de Saint-Germain-en-Laye, 343. — ... de la passion de J.-C.; par le P. Maillard, XIII, 31. — ... littéraire des siècles de Louis XIV et de Louis XV; publiée par M. Johanneau, 32. — ... générale des proverbes, adages, sentences, etc.; par M. de Méry, 34. — ... de la maison de Savoie; par M. Frézet, 70, 261. — ... du Château-Gaillard; par M. Deville, 76. — ... des Allemands; par Pfister, 127. — ... d'Italie; par Leo, 128. — L'... d'Angleterre, racontée aux petits enfants, 136. — L'... romaine, *idem*, 137. — ... d'Alfred-le-Grand; par Turner, 138. — ... et antiquités de la Tour de Londres; par J. Bayley, 139. — ... d'Espagne; par Mariana, 141. — Précis de l'... moderne; par M. Michelet, 142. — ... de l'Amérique, 146. — ... de P. Cornille; par M. Taschereau, 162. — Éclaircissement de l'... des Juifs jusqu'à la destruction de Jérusalem, 237. — ... de Pologne; par Bronikowski, 249. — ... de l'Allemagne, depuis la réformation; par Menzel, 250. — ... de la république d'Angleterre; par Godwin, 255. — ... des procès des sorcières; par Scheltema, 259. — ... de Milan; par Verri et Custodi, 260. — ... des bibliothèques; par Lelewel, 278.
- Hix (Aub.). Atlas grammatical des langues grecque et latine, XII, 251.
- HJONT (P.). Esquisse d'un tableau des conjugaisons latines, XII, 253.
- HODGSON. Lettre sur la théocratie du système bouddhique dans le Népal. XII, 188. — Notice sur les langues, la littérature et la religion des bouddhistes, XIII, 83.
- HÖCK (C.). Recherches sur l'île de Crète, XII, 41.
- HOFFMANN (Th.). Grammaire syriaque, XI, 290.
- HOMÈRE, d'après les monumens antiques; par Tischbein, XI, 37. — Mémoire sur l'origine européenne d'...; par Thiersch, 100. — L'Iliade, texte et traduction polyglotte, XII, 154.
- HOPE (Thom.). Costume des anciens, XI, 144.
- HORACE. Commentaire du docteur Lang sur un passage d'..., XI, 218. — Traduction des œuvres lyriques d'...; par Cournand, XIII, 22.
- HORNÆR (J.). Dessins d'objets d'antiquité grecque, XI, 35.
- HOUE. Traduction d'une inscription sur la grande cloche de Rangoon, XIII, 218.
- HUBER (W.-A.). Esquisses sur l'Espagne, XII, 59.
- HÜLLMANN (C.-D.). Des Cercopes et des Cyclopes, XI, 32. — Constitutions des villes dans le moyen âge, XII, 49.

I

nia, XIII, 19.
 1. Lettres sur les
 trurie, XIII, 209.
 xplication des ...
 pierre gravée, par
 19. —... de Venise,
 publiées par Cico-
 grecques et latines
 de Vidua, 158;
 yse critique; par
 159, 318. —... nou-
 couvertes sur la
 , 319. — Une ...
 ée dans le Groën-
 trouvées dans le
 de Bade, 323. —
 trouvée à Verceil,
 lication d'une an-
 e, 34. —... trouvées
 ment de la Haute-
 romaines décou-
 agne, 103. — ...
 environs de Louga,
 iennes découvertes
 — Nouvelle expli-

cation d'une... rhodienne; par
 Reuvs, 301. — Traduction d'une
 ... sanscrite; par le capit. Tod,
 XIII, 56. —... nouvellement dé-
 couvertes sur la voie Appienne,
 57. —... sanscrite à Abou, 107. —
 Lettre à M. Muxari sur une ...
 trouvée dans le district de Vi-
 cence, 110. — Première lettre de
 l'abbé Oderico sur une ... décou-
 verte à Rome, 111. — Une ... ro-
 maine trouvée à [Barcelone, 112.
 —... de Modène, 211. — Traduc-
 tion d'une... sur la grande cloche
 de Rangoon, 218. — Mémoire sur
 quelques... puniques par M. Et.
 Quatremère, 219. — sur deux ...
 d'Urbisaglia; par Borghesi, 220.
 — Dissertation sur deux frag-
 mens d'une inscription latine
 de Brescia, par Seletti de Bus-
 setto, 221. —... antiques de Lyon;
 223.

Isographie des hommes célèbres,
 XI, 268.

J

es historiques sur
 et les Templiers,

Disputationes Hero-
 II, 8.
 , Essai sur l'abdi-
 ine Christine, XI,

Sur la langue des
 XIII, 96.

applément au Dic-
 ologique de la lan-
 XIII, 95.

isse de l'histoire et
 es ..., XII, 190.
 ection) donnée au
 h, XI, 306.

indienne de ... ,

). Dissertation sur
 nari et muginari,
 Histoire littéraire

des siècles de Louis XIV et de
 Louis XV, XIII, 32.

JOLIMONT et CHAPUY. Cathédrales
 françaises, XII, 299.

JONGE (J.-C. de). Résolutions des
 Etats-généraux des Pays-Bas,
 XII, 205.

Jongleur. L'histoire du ..., par
 MM. Langlé et Morice, XI,
 257.

Joos (Aug.). Mémoire de Vander-
 Palm sur la restauration des Pays-
 Bas, traduit du hollandais, XII,
 206.

JORAND (J.-J.). De la nécessité d'être
 exact dans la représentation et la
 description des monumens ar-
 chéologiques, XI, 224.

Jossé. Nouvelle grammaire espa-
 gnole, XII, 268

JOST (J.-M.). Histoires des Israéli-
 tes, XIII, 240.

- Journal cherokée, XI, 223. — de jurisprudence historique, par MM. Savigny, Eichhorn et Göschen, XII, 194.
- JOUY (Hipp.). *Le Kitar tégouym ol bouldan* d'Aboul Féda, autographié, XII, 5. — Edition du Dictionnaire chinois-latin du père Basile de Glemona, 79.
- Juifs. Mémoire sur les en Portugal, XI, 256. — Notice sur les Karaites, 325.
- JUSTI (Le dr.). *Die Vorzeit*, le Passé, XIII, 272.
- JUVÉNAL. Edition de, publié par Weber, XI, 128. — Commentaires sur, recueillis par Cramer, 301.

K

- KAMPEN (N.-G. Van). Essai sur les croisades, XI, 251.
- KEASTEN (J.-F.-A.). Détails sur les écoles de Goettingue, XI, 193.
- KIEFHABER. *Voy. GEMEINER. Kitab-tégouym-ol-Bouldan* (le) d'Aboul-Féda, autographié par M. Jouy, XII, 5.
- KLEMM (G.). Histoire de Bavière, XI, 167.
- KOEHLER (H. de). Mémoire sur les îles et la course consacrées à Achille, XI, 172.
- KOLB (G.-F.). Opuscules politiques et historiques, XI, 250.
- KOLDERUP-ROSENVINGE (J.-L.-A.). Statuts des villes et bourgs du Danemark, XI, 330.
- KONING (J.). Remarques historiques sur l'administration de la justice criminelle à Amsterdam, XIII, 256.
- KOPP. Explication des inscriptions d'une ancienne pierre gravée, XI, 49.
- KOSEGARTEN. Sur les études indiennes en Allemagne, XII, 148.
- KOUDRIASCHEF (P.). Préjugés et superstitions des Baschkirs, XII, 43.
- Kourpiques. Les, XII, 119.
- KRASICKI. Fables polonaises de ... traduites par M. de Vienne, XI, 135.
- KRAUT (W.-T.). *De argentariis nummulariis commentatio*, XI, 64.
- KRAZEISEN (Ch.). Portraits des Grecs et des philhellènes les plus célèbres, XIII, 276.
- KRUSE (Fr.). Antiquités allemandes, XII, 51.
- KRUSE (E.-Ch.). Biographie de Saint-Vicelin, XI, 280.
- KUROWSKI-EICHEN (F. de). Recherches sur le temple dédié au soleil, dans le nord de l'Europe, XI, 176.

L

- LABORDE (Alex. de). Les monuments de la France, classés chronologiquement, XII, 292.
- LABUS. Dissertation sur quelques inscriptions chrétiennes de la basilique de Saint-Ambroise, XII, 184.
- LACRETELLE (Ch.). Histoire de France depuis la restauration, XII, 211; XIII, 78.
- LAFONTAINE. Fables de ... , XIII, 202.
- LAGRANGE (E.). Manuel du droit romain, XI, 71.
- LAINÉ. Archives de la noblesse de France, XII, 331.
- LALOR COOKE (Thom.). Description d'un ancien moulin trouvé en Irlande, XII, 31.
- LAMA (Pierre de). Lettre sur un fragment de privilège de mariage militaire, XII, 303.
- Lances. Pointes de ... en cuivre, trouvées dans le Bengale, XII, 169.
- LANG (C.-H.). *Regesta*, etc. XI, 83.

Table des matières.

17

- Commentaire sur un
ficile d'Horace, XII,
, et MORICE (Em.) :
du jongleur, XI,
icale; par M. Sudre,
: l'origine des ..., XII,
I. de). Œuvre choisie
, XII, 348.
(G.). *Jeremias vates e
daorum*, etc., XIII,
. Dictionnaire basque,
t français, XI, 139.
). Biographie de ...;
son petit-fils, XIII,
). Grammaire latine,
- Lexique élémentaire
is, XIII, 12.
a.). Les Runes et leurs
s, XII, 100.
ossy. Fabliaux, Contes
du 11^e. et du 12^e. siè-
270
Jul.). Dissertation sur
ndateur de Baden, XI,
(K.-H.). Salon des
çais, XIII, 163.
). Histoire des biblio-
XIII, 278.
x.). Atlas des monu-
arts de la France,
histoire d'Italie, XIII,
ateurs. Collection des
latins, XI, 15.
.). Annuaire histori-
1828, XIII, 263.
L.-V.). Choix de fables
en turc; version fran-
118.
analyse critique du Re-
criptions de M. Vidua,
318.
es manuscrits orientaux
othèques d'Italie; par
immer, XI, 2. — Une
D. Weber sur les acrí-
es monogrammes de la
de Saint-Jean, à Venise,
46. — ... sur les procès intentés
aux animaux; par M. Berriat St.-
Prix, 72. — Copie d'une ... écrite
de l'Inde à Priuli, 238. — ... de
M. Champollion, écrites de l'É-
gypte, XI, 111, 204; XII, 74, 140;
XIII, 79, 169, 284. — ... inédites
de Saint-Jérôme et du pape Da-
mas, XII, 16. — ... originales
relatives à l'histoire d'Angleter-
re, 57. — Thèse critique sur les
... attribuées à Platon; par Wie-
gand, 82. — ... sur les antiquités
d'Etrurie, par Inghirami, XIII,
209. — ... lyonnaises, 281.
LEYDEN (J.), et EASKINE (W.). Mé-
moires de Zedir-ed-din-Moham-
med Baber, XIII, 65.
Liège. Université de ... XIII, 271.
LIGNE (le prince de). Mémoires et
Mélanges historiques, XIII, 148.
LIMBURG BROUWER (Van.). Consi-
dérations sur la civilisation des
Egyptiens, XIII, 236.
LINGARD. Réplique à la défense du
docteur ...; par Allen, XII,
333.
LOISELUR DESLONGCHAMPS (Aug.).
Lois de Manou, en sanscrit et en
français, XII, 77, 143.
LONGCHAMP. Voyez RENGGER.
LONGUEVILLE (E.-P.-M.). Cours
complet de thèmes grecs gra-
dués, XII, 241
LONGUS. Nouvelle édition de ...;
publiée par L. de Sinner, XI,
214; XIII, 18.
LORENZ (R.). Recherches sur l'o-
rigine des Tarentins, XII, 191.
LOUANDRE. Notice sur l'église de
Saint-Vulfran, XIII, 46.
LOUIS XI à Nantes, XI, 261. —
Mémoire sur le séjour de ..., dans
les Pays-Bas, XIII, 73.
LOUIS NAPOLÉON. Mémoires sur la
cour de ..., XII, 331.
LOURMARD. Rapport sur un Mé-
moire de M. Eichhoff, relatif à la
langue sanscrite, XII, 146.
LUCILLE. Dissertation sur une mé-
daille d'or de ..., XIII, 115.
LYCOPHRON, poète tragique, est-il
l'auteur de la Cassandre? XIII,
17.
Lyon. Mélanges pour servir à l'His-
toire de ..., XIII, 154.

M

- MAC CAUL (F.)**. Remarques sur les mètres de Tércence, XI, 303.
- MADDEN (Fréd.)**. Ancien poème français sur la construction des murs de New-Ross, en Irlande, XIII, 201.
- MADVIG (J.-N.)**. Correction pour le livre des *Lois* et les *Académiques* de Cicéron, XII, 86.
- MAGASIN**. Nouveau... danois, XII, 323.
- MAGIE**. De la... chez les anciens, XIII, 241.
- MAHABHARATA**. Épisode du ..., XIII, 5.
- MAHRATTE (littérature)**, XIII, 181.
- MAI (Ang.)**. Tome premier des auteurs classiques, d'après les manuscrits du Vatican, XII, 12.
- MAILLARD (le père Olivier)**. Histoire de la passion de J.-C., XIII, 31.
- MAILLET (D.)**. Catalogue de la bibliothèque publique de Rennes, XIII, 167.
- MAITLAND (F. L.)**. Récit de la prise de Buonaparte et de son séjour à bord du *Bellerophon*, XII, 129.
- MALINES**. Collection des synodes de..., publiés par van der Velde; nouv. édition donnée par X. de Ram, XII, 52.
- MANCINI DE CASTELLO (J.)**. Mémoire sur deux monnaies de Lucques, XI, 313.
- MANCY (G. de)**. Traduction en vers des Bucoliques de Virgile, XII, 254.
- MANGON DE LA LANDE**. Mémoire sur l'ancienne ville de Samarobriva, XI, 234.
- MANUSCRITS**. Fragmens extraits des... du Vatican, adaptés aux 150 psaumes de David, trad. par l'abbé Surlemonde, et publ. par M. de Vian; XI, 1. — Lettres sur les... orientaux des bibliothèques d'Italie, par M. de Hammer, 2. — Projet de catalogue des... orientaux de la bibliothèque royale, par M. Reinand, 3. — ... de l'Evangile de St.-Jean, altéré, 9. — Catalogue des... des principales bibliothèques de l'Europe, par Haenel, 202. — ... Latin du 13^e siècle, contenant une anecdote sur le roi Sigebert, 332. — Auteurs classiques d'après les... du Vatican, publ. par M. Mai, XII, 12. — Lettre sur quelques miniatures des... de la bibliothèque laurentienne, par Cognara, 38. — Notice sur le..., intitulé *Coronica universal de Catalunya*, par J. Pujades, 62. — ... historiques inédits, découverts par sir Thom. Phillips, 69. — ... de la bibliothèque du comte de Tolstoi, 261. — Notice de M. Haenel sur les... de droit romain des bibliothèques de France, d'Espagne et de Portugal, XIII, 91. — .. de Köllinghof, 196.
- MARBRE de Thorigny**. Nouveau mémoire sur le monument appelé..., par M. Boileau de Mauville, XI, 320.
- MARCEL (J.-J.)**. Les dix soirées malheureuses, XII, 237.
- MARCELLA (Et.)**. Justification des Grecs, XI, 326. — Grammaire fusse-romaine, XII, 161.
- MARCELLIN (E.)**. Quelques mots sur les crimes de l'Asie, XIII, 125.
- MARCHANT**. Lettre à M. Cattaneo sur les médailles des empereurs français de Constantinople, XII, 306.
- MARETSCH**. Mémoire sur le monument romain de..., par Giovannelli, XII, 302.
- MARIANA**. Histoire d'Espagne, XIII, 141.
- MARIANO CUBI Y SOLEX**. Le traducteur espagnol, XII, 164.
- MARLÈS (de)**. Histoire générale de l'Inde ancienne et moderne, XI, 59.
- MARSDEN**. Traduction de la grammaire de..., par le capit. Elout, XII, 151.



Table des matières.

19

fer. Histoire véritable
nier appelé le..., XI,

q.). Histoire du gnos-
I, 68.

saint). Évangile se-
langue francique, XI,

nes de Pompéi, XII,

L.). Temple antédilu-
307, XII, 281.

Raph.) Sur Thraséas
II, 71. — Sur Germani-
ippine, XIII, 245.

t monnaies. Tableau
e des anciennes..... ro-

s plus connues, comp-
x monnaies attiques,

ann, XI, 53. — Des-
quelques anciennes...

et d'Italie, par Fr.
54 — du Bos-

..... suédoises, ayant
leur forcée, 56. — No-

quelques..... trouvées
le, par Carlisle, 161.

ction des..... du cabinet
ier de Hauteroche, par

rsan, 162. — Catalogue
t de la monnaie royale

163. — Notices des.....
t de l'université impé-

loscou, 311. — im-
e Constantinople, 312.

re sur deux... de Luc-
Mancini de Castello,

uide de ceux qui res-
e..... historiques des

314. — Observations
iques, par M. Borghe-

36, 305. — du
ge, nouvellement dé-

, par M. Bouillet, 106.
Marie-Stuart, 107. —

M. Marchant à M. Cat-
les médailles des em-

français à Constanti-
6. — État des du

e l'université de Mos-
59 — sassanides.

raehn, 60. — Atlas nu-
me de l'histoire ancien-

M. Green. 61. —
s de Constantinople,

Dissertation sur une
représentant Lucille,

115. — Essai sur quelques
..... et pierres gravées relatives

aux progrès du christianisme,
par M. Walsh, 116. — Descrip-

tion des... grecques du musée
Hedervarien, par Sestini, 224.

— Observations sur quelques...
bactriennes et indo-scytiques,

par Schlegel, 225. — Des.... de
Junia Donata, par M. Cordero,

228.
MÉDICIS. Fastes de la famille, XIII,

140.
MELVILLE GRINDLAY (Rob.). No-

tice sur quelques sépultures des
temples souterrains d'Ellora,

XII, 96.
Mémoires. — ... sur les dynasties

musulmanes qui ont occupé la
Mauritanie, XI, 61. — ... pour ser-

vir à l'histoire et à la théorie des
cortès-généraux du Portugal, 88.

— Documens à l'appui de ces...,
89. — ... relatifs à l'Histoire de la

ville et du port de Rochefort, par
M. Thomas, 91. — ... sur la vie

de Benj. Franklin, 103. — ... pour
servir à la vie du général La-

fayette, par Regnault-Warin, 106.
— ... sur le même, par Guillaume

Ducoudray-Holstein, 109 — ...
sur les îles et la course consacrées

à Achille, par M. de Köhler,
172. — ... pour servir à l'histoire

de la législation du Portugal,
par A.-C. do Amaral, 185. — ...

sur la vie et les écrits d'Ant.
Brandon, par Fr. Fort. de Saint-

Bonaventura, 197. — ... d'histoire
et de littérature orientale, par

M. Silvestre de Sacy, 208. — ...
de Casanova de Seingalt; trad.

par M. Aubert de Vitry, 286; XIII,
161 — ..., correspond., etc., de

P. L. Courier, XI, 287. — ... histo-

riques sur l'empereur Alexandre,
par M^{me}. de Choiseul-Gouffier,

XII, 115. — ... du duc de Saint-
Simon, 127, 335; XIII, 143, 262. —

... sur les cent jours, par M. Ben-
jamin-Constant, XII, 212. — ...

de Samuel Pepys, publiés par
lord Baybrooke, 327. — ... sur

l'Histoire de Gueldre, par Ny-
hoff, 328. — ... pour servir à l'His-

toire des principaux événemens
arrivés en Hollande, de 1788 à

1807; par G.-J. Pijman, 329. — ...

- sur la cour de Louis Napoléon, 330.—... sur Napoléon, Marie-Louise et la Cour des Tuileries; par M^{me}. Durand, 337.—... d'un apothicaire sur la guerre d'Espagne, 338.—Nouveaux ... pour servir à l'histoire de notre temps, 340.—... de Zehir-ed-din-Mohammed-Baber; par Leyden et Erskine, XIII, 65.—... sur les deux premiers siècles de l'université de Louvain; par M. de Reiffenberg, 68.—... sur la cour de Henri VIII; par M^{me}. Thompson, 69.—... de Fauche-Borel, 77.—... de la Société royale de littérature du Royaume-Uni, 80.—... et dissertation sur les antiquités nationales et étrangères, 303.—... et mélanges historiques et littéraires; par le prince de Ligne, 148.—Nouvelles archives nationales, ou ... historiques sur le royaume de Hanovre et le duché de Brunswick, 251.
- MENDEZ (L.-L.). Observations sur les lois des Indes, XI, 191.
- Ménestrel, de J. Beattie; traduit de l'anglais par M. Louet, XII, 20.
- MEYER (C.-A.). Histoire de l'Allemagne depuis la réformation, XIII, 250.
- MERMET (ainé). Rapport sur les monumens remarquables de l'arrondissement de Vienne, XI, 309.—Histoire de Vienne, XII, 66.—Découvertes d'antiquités à Vienne, 295.
- MÉRY (C. de). Histoire générale des proverbes, adages, sentences, etc., XIII, 34.
- MEYER. Sarcophage antique à Palerme, XIII, 37.
- MEYER (R.). Lettre sur les armures anciennes, décrites par M. Skelton, XII, 175.
- MEZZANOTTE (Ant.). Traduction de l'enlèvement d'Hélène, de Coluthus, XII, 245.
- MIALLE. Tableaux analytiques des élémens du langage français, XII, 18.
- MICHELLET. Précis de l'histoire moderne, XIII, 142.
- Mille et une Nuits. Histoire et critique de l'ouvrage intitulé les..., XI, 6.—Remarques critiques sur le 1^{er}. tome de l'édition arabe des ... de M. Habicht; par M. Fleischer, 7.—Recherches sur l'origine des..., XIII, 184.
- MINOÏDE-MYRAS. Théorie de la grammaire et de la langue grecque, XII, 81.
- MINUTIUS-FÉLIX. L'Octavius de ... trad. par M. Pericaud, XI, 19.
- MISEGAES (Karsten). Histoire de la propagation de la religion chrétienne en Allemagne; trad. du latin d'Adam de Brême, XI, 67.
- Missions protestantes en Asie, XIII, 123.
- Modène. Coup-d'œil sur l'histoire et les inscriptions de., XIII, 211.
- MOERK (Ant.). Éditions des Mémoires de César, XI, 127.
- MOLIER. Histoire de la vie et des ouvrages de...; par Taschereau, XI, 104.
- Mongols (peuples). Sur l'origine et la propagation des..., XII, 315.
- MONTÉMONT (J.-J.) Stiquiotechnie, XI, 25.
- MONTI (Vinc.) Discours sur la mythologie, XI, 30.
- Monumens. Un ... à la Havane, XI, 48.—Descriptions des ... musulmans du cabinet du duc de Blacas, 146.—... découverts dans la commune de Damas, 150.—Essai sur la recherche de ... antiques, dans le départ. de l'Ain, par le comte de Moyria-Mailla, 151.—Rapport sur les ... remarquables de l'arrondissement de Vienne, par M. Mermet aîné, 309.—... antiques découverts à Brescia, XII, 27.—Conservation des ... en Prusse, 29.—... et ouvrages d'art antiques restitués par M. Quatremère de Quincy, 98.—... des Grands-Maitres de l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem, par M. de Villeneuve-Bargemont, 111; XIII, 67.—Description des ... de Rhodes, par le colonel Rottiers, 208.—Chronologie des ... antiques de la Nubie, par M. L. de Vaucelle, 277.—... inédits d'antiquité figurée, par M. Raoul-Rochette, 278.—Notice sur un ... grec trouvé dans le département du Var, par M. Pons, 280.—Les ... de la France classées chronologiquement, par

Table des matières.

21

- Alexandre de Laborde, 292.
 Notice des exposés dans le
 et des médailles, etc. de la
 thèque royale, 307. —
 des... des arts de la France,
 I. Al. Lenoir, XIII, 105.
 La sous les premiers
 es Slaves, XIII, 126.
 LI (Et Ant.). Dissertation
 e droit de cité conféré par
 lles agrégées à Rome, XII,
 DE CAMPENELLE. Recher-
 ur le port Itius, XIII, 45.
 T. Notice sur un Hercule
 é près de Beaune, XI, 229.
 (Em.). Voyez LANGLE (F).
) et Roujoux. Dictionnaire
 -français et français-italien,
 265.
 e antique découverte à
 e. XI, 227. — romaine
 e près de Brighton, XII,
 G.-H.). Nouvelle édition
 ités de la Divination et du
 i, de Cicéron, XI, 18.
 H.). Choix de vases, d'au-
 de candélabres et de tré-
 antiques du musée royal
 ris, XI, 36.
 (le P. Jos. de St.-Antoine).
 ire sur les dynasties musul-
 de la Mauritanie, XI, 61.
 -EDDIN. Prédiction de la
 de l'empire turc, XIII,
- MOYRIA-MAILLA (le comte de).
 Essai sur la recherche de monu-
 mens antiques, dans le départ.
 de l'Ain, XI, 151.
 Mritchakati. Le...., trad. en anglais
 par Wilson, XII, 149.
 Multilinéographe, par M. Dublar,
 XI, 305.
 MÜLLER. Chansons nationales de la
 Grèce, traduites en allemand,
 XI, 124.
 MÜLLER. Mémoire sur une statue
 de l'amazone Myrine, XIII, 101.
 MÜNCH (Ern.). Mélanges d'histoire,
 XI, 206. — Esquisse d'une his-
 toire du système représentatif
 en Angleterre, XII, 58. —
 Second rapport annuel de la
 société historique de Fribourg,
 133.
 MÜNTER (Fréd.). *Notitia codicis
 graeci, Evangelium Joannis varia-
 tum continentis*, XI, 9. — Descrip-
 tion de quelques anciennes mé-
 dailles d'Espagne et d'Italie, 54.
 Musée de peinture et de sculpture,
 par MM. Réveil et Duchesne
 aîné, XI, 165, 322; XII, 102.
 — national hongrois, 213,
 214. — asiatique de Péters-
 bourg, 227. — de sculpture
 antique et moderne, 283.
 Musée moral, par M. Ch. S. de S.,
 XIII, 149.
 MUXARI (B.). Lettre à M. ... sur
 une inscription trouvée dans le
 district de Vicence, XIII, 110.

N

- NI (C.-E.) Voyez RECKE
 DI COCCONATO (le comte)
 Explication d'ustensiles
 aux antiques, XI, 228.
 N. Études sur l'histoire de
 par M. Bailleul, XI, 264.
 L.-A.) Lettre sur le lieu
 forma le triumvirat entre
 e, Antoine et Lépide, XI,
 KLAJETS. Elégie sur la
 d'Edesse par les Musul-
 , publiée par Zohrab, XII,
 NEUMANN. Notice sur une collec-
 tion d'auteurs arméniens, XII, 6.
 — Nouvelle édition de la Poli-
 tique d'Aristote, XIII, 189.
 NIBBY (Ant.) Description de la
Villa Adriana, XI, 149. — Elé-
 mens d'archéologie, XIII, 97.
 NICHOLS (J.) Commentaire sur
 l'histoire littéraire du 18^e siècle,
 XI, 189.
 NICOLAS (N.-H.) Œuvres post-
 humes de Jeanne Grey, XII,
 263.
 NICOLAS V. Note sur un exemplaire
 des lettres d'indulgence de

- par M. de Reiffenberg, XIII, 53.
 NIEBUHR (B.-G.) Histoire romaine, XI, 327. — Opuscules historiques et philologiques, XII, 21.
 — Sur les *Helléniques* de Xénophon, XIII, 15. — Sur la question de savoir si Lycophron, le poète tragique, est l'auteur de la *Cassandra*, 17.
 NODIER (Ch.) Questions de littérature légale, XI, 267.
Nugæ hebraicæ, XIII, 2.
 NYMORF (J.-A.) Mémoire sur l'histoire de Gueldre, XII, 328.

O

- Occismor. Ruines présumées d'..., XIII, 214.
 Octavius (l') de Minutius Felix, traduit par M. Péricaud, XI, 19.
 ODERICO (G.-L.) Première lettre sur une ancienne inscription, XIII, 111.
 OLGA. Sur l'origine de la princesse ..., XI, 178.
 OLINGER (l'abbé). *Lexicon latino-græco-belgicum*, XI, 16. — Nouveau dictionnaire français-hollandais, XII, 13.
 OLIVIER le Diable ou le Dain. Notice sur ..., par M. de Reiffenberg, XIII, 74.
 OLIVIER-POBI (G.-M.) Dictionnaire historique, XI, 279.
 Onomatologie, par Fleischer, XII, 258.
Opissanië, etc. Description du monastère de la Trinité à Péremouischle, XI, 44.
 ORDEN (G. van). Guide de ceux qui recueillent les médailles historiques des Pays-Bas, XI, 314.
 ORELL. Edition de Cicéron, XI, 125.
 Orientaux (auteurs). Société anglaise pour la traduction des ..., XI, 205; XII, 1. — Explication de différentes coutumes, locutions et opinions des anciens, d'après les ..., 126.

P

- PAGODINE. Sur les Khozars, XII, 44.
 PALACKY (Fr.). Historiens de Bohême, XIII, 133.
 PALIS (caractères). Tablettes d'ivoire en..., XII, 182.
 PALM (J.-H. Van der). Mémoire sur la restauration des Pays-Bas, traduit par Joos, XII, 206.
 Palmyre. Les ruines de..., par Wood et Dawkins, XIII, 213.
 PANTINI (Cl.) et MONACI (J.). Nouvelle grammaire italienne, XII, 264.
 Papyrus gréco-égyptiens trad. et commentés, par Petrettini, XI, 14.
 PARISOT. Notice sur les tombelles de Bousemont, XI, 232.
 PARROT (J.-L.). Essai d'un traité sur la langue, l'origine, l'histoire, la mythologie, etc., des Livoniens, des Lithuaniens, et des Esthoniens, XI, 76, XIII, 252.
 PASSOW (C.) *Apparatus criticus Aristophanem*, XIII, 190.
 PASTORET. Histoire de la législation, XI, 170. — Ordonnances des rois de France, XII, 332.
 PASTORI. Bibliographie italienne, XII, 226.
 PAULSEN. (Chr.). De l'étude du droit septentrional, XI, 73.
 PAUSANIAS. Édition de..., publiée par M. Siebelis, XI, 121.
 PAVAN (J.-B.). Attributs des divinités de la fable, XI, 141.
 PEIGNOT (Gabr.). Recherches sur les danses des morts et sur les cartes à jouer, XII, 39.
 PÉRENNES (J.-B.) de l'influence

- emens politiques sur la re, XII, 344.
- glise. Collection des..... par M. Caillaud et autres, Ant.) Traduction fran- l'Octavius de Minutius I, 19.
- BONS (P.). *Chinese court-* II, 8.
- Tableau historique des philosophiques et mo- II, 346.
- p d'œil sur l'état ancien rne de la littérature III, 3.
- H.). *Monumenta Germa-* ca, XI, 129.
- (J.-H.): Sur deux para- chaldaiques du Penta- XIII, 81.
- . Édition des œuvres II, 203. — Remarques manuscrit autographe ar Arrighi, 221. — Edi- rare des poésies de... ar M. de Rossetti, XIII,
- i (J.). Papyrus gréco- s, XI, 14.
- v (T.-J.). Catalogue de othèque du duc de Sus- I, 228.
- méd.). Explication d'une musée de Turin, XIII,
- A.). Essai pour retarder de l'éloquence en Italie,
- C.). Histoire des Alle- XIII, 127.
- ar la fable du.... chez s, les Romains et les ix, par J.-F. Hentrich- , 31.
- UGUSTE. Histoire de., apefigue, XII, 210.
- Ferd.). Histoire de Ve- l, 167.
- ivées, XI, 49.
- b) Édition de Sénèque le , XIII, 193.
- Y.-J.) Mémoires sur les ens arrivés en Hollande à 1807, XII, 329.
- Les Pythiques de....., s en français par M. Ge- , XIII, 87.
- PINGONE (Philib.). Notice sur....., par M. Cibrario, XI, 284.
- PLANCHE, ALEXANDRE et DEFAUCON- PRET. Dictionnaire français-grec, XII, 244.
- PLATON. Dialogues choisis de...., publiés par M. Stallbaum, XI, 120.
- PLINE. Histoire naturelle de....., traduction nouvelle, par M. A- jasson de Grandsagne, XI, 299.
- PLUTARQUE. Vies des hommes illus- tres, trad. par Ricard, XIII, 16.
- Poetae latini veteres*; édition de Flo- rence, XI, 17.
- POLITI (Raph.). Explication d'un vase gréco-sicilien, XIII, 113.
- POLYNOTE. Peintures de..... à Delphes, dessinées par F. et J. Riepenhausen, XI, 38.
- Pompéi. Vues des ruines de..... XI, 148; XIII, 100, 212. — An- tiquités découvertes à....., XI, 226. — Les ruines de....., dessi- nées par Mazois, XII, 25, 279. — Mémoire de M. Raoul-Ro- chette sur les fouilles de....., 26. — Ornaments et tableaux de....., d'Herculanum et de Stabia, par Zahn, XIII, 99.
- PONS (Z.). Monument grec trouvé dans le département du Var, XII, 280.
- POPPE. Sur les bibliothèques par- ticulières et publiques des Ro- mains, XI, 199.
- PREBLE (Mlle. H.). *Voyez FENI- MORE COOPER.*
- PRÉVOST (Hipp.). Nouveau systé- me de Sténographie, XI, 28.
- PRIGLI (Const. de). Copie d'une lettre écrite de l'Inde à, XI, 238.
- Problèmes numismatiques : mé- dailles du Bosphore Cimmérien , -XI, 55.
- PROCOPIUS. Chronique de, XII, 112.
- PRUSSE. Conservation des monu- mens en ... , XII, 29.
- PUJADES (J.). Chronique générale de la Catalogne, XII, 62.
- PYCKE. Mémoire sur la législation et l'organisation judiciaire des Pays-Bas avant, pendant et après la domination française, XI, 219.

Q

QUATREMIÈRE DE QUINCY. Monu-
mens et ouvrages d'art antiques
restitués, XII, 98, 170.

QUATREMIÈRE (Et.). Mémoires sur
quelques inscriptions puniques,
XIII, 219.

R

RABBE (Alph.). Biographie des con-
temporains. XI, 277.

RAILTON (W.). Description du tem-
ple découvert à Cadachio, XII,
171.

RAINGO (G.-D.-J.). Nouveau Dic-
tionnaire français-hollandais, XI,
24.

RAM (P.-Fr.-Xav. de). Nouvelle
édition de la Collection des syn-
odes du diocèse de Malines; pu-
bliée par Van-de-Velde, XII, 52;
XIII, 135.

RAMMSTEIN (F.-L.). Cours théorique
et pratique de langue française,
XII, 166.

RANKE (L.). Histoire des peuples
romains et germaniques, XII,
50.

RAOUL-ROCHETTE. Mémoire sur les
fouilles d'Herculaneum et de Pom-
péi, XII, 26. — Monumens inédits
d'antiquité figurée, 278. — Rap-
port fait à l'Institut sur le con-
cours du prix de numismatique,
XIII, 63.

RAPP (Jos.). Sur les anciens statuts
du Tyrol, XII, 202.

RAUMER (DE). Sur un code inédit
des lois municipales de Pise, XI,
87.

Recherches asiatiques. Du recueil
publié sous le titre de, XII,
230.

RECKE (J.-F. de) et NAPIERSKI (Ch.
Ed.). Dictionnaire des auteurs
et savons de Livonie, d'Esthonie
et de Courlande, XI, 246.

REEDTZ (H.-C. de). Répertoire des
traitez conclus par le Danemark,
XII, 121.

REIFF (Ch.-Ph.). Traduction fran-
caise de la grammaire russe de
Gretsch, XII, 89.

REIFFENBERG (F. de). Archives
pour l'histoire des Pays-Bas, XII,
54; XIII, 274. — Note sur un
exemplaire des Lettres d'indul-
gence du pape Nicolas, V, 53. —
Mémoires sur les deux premiers
siècles de l'université de Louvain,
68. — Mémoire sur le séjour de
Louis XI dans les Pays-Bas, 73. —
Notice sur Olivier-le-Diable, 74.
— Notices et extraits de la bi-
bliothèque de Bourgogne, rela-
tifs aux Pays-Bas, 134.

REIN (Gabr.). Essai sur l'ancienne
Carélie, XII, 322.

REINAUD. Projet de catalogue des
MS. arabes, persans et turcs,
de la bibliothèque du roi de
France, XI, 3. — Description des
monumens musulmans du duc
de Blacas, 146. — Extraits d'au-
teurs arabes, relatifs aux crois-
ades, XIII, 75.

REINER (fils). Notice sur l'ancienne
église d'Avolsheim, XIII, 47.

REINGANUM (H.). Essai sur l'ancien-
ne Mégaride, XII, 42.

RENGGER (de) et LONGCHAMP. Essai
historique sur la révolution de
Paraguay, XI, 92.

REUVENS. Nouvelle explication d'une
inscription rhodienne, XII, 301.

REVEIL et DUCHESNE (ainé). Musée
de peinture et de sculpture.
XI, 165, 322; XII, 102. Voy.
CANOVA.

REVER. Mémoire sur les ruines de
Vieil-Evreux, XI, 235.

REZA. Tombeau et chasse de Ya-
man..., en Perse, XII, 276.

RIBOUD. Essai sur l'étude de l'his-
toire des pays formant le dépar-
tement de l'Ain, XI, 265.

RICARD (D.). Vies des hommes illustres

Table des matières.

25

- lutarque, traduites en III, 16.
 n (F. et J.). Peintures de Delphes, XI, 38.
 Des parties principales des maisons romaines. Dissertation sur le sujet de..., par Abrahams, 287.
 os.). Traduction allemande de l'abbaye de Hildesheim; publiée par II, 53.
 èbres dessinés d'après XII, 24, XIII, 39.
 histoire du valeureux Cid, XI, 23.
 ans rares, XIII, 7.
 r.). Histoire de Hesse, (B. de). Dictionnaire de la langue française, précédé d'une dissertation sur l'origine de la langue, par M. Champeac, XI, 222; XIII, 7.
 ..). Racines sanscrites, ROSENMÜLLER (E.-F.-C.). *Analecta arabica*, XI, 294.
 ROSINI (J.). Essai sur Canova, XI, 198.
 ROSSETTI (Dom. de). Notice sur une mosaïque découverte à Trieste, XI, 227.—Description d'une édition très-rare de Pétrarque, XIII, 279.
 ROTTIERS. Description des monumens de Rhodes, XIII, 208.
 ROUCHON (E.-C.). Résumé de l'Histoire de Provence, XII, 341.
 ROUJOUX. *Voy. MORLINO*.
 ROUSSEAU (J.-J.). Le Contrat Social de...; traduit en grec moderne par Grég. Zalyk, XII, 250.
 ROUSSON. Sur l'épouse de Henri I, roi de France, XIII, 264.
 Routes romaines dans le Northumberland, XI, 40.
 Runes (les), et leurs monumens; par Legis, XII, 100.
 RUODOLF. Le comte..., poème publié par Grimms, XII, 262.
 Ruske (langue), XI, 134.
 Russie. Voyage archéologique en..., XI, 45, 269; XIII, 93.—La ... et les Polonais en 1829, XII, 116.

S

- SPENDENTE. Antiquités d'Italie, XII, 298.
 (François de). Glosses et phrases de la langue française qui ont passé dans le portugais moderne.
 ER (Aug. de). Diaries of Louis XVIII et Napoléon, XII, 65.
 . Mémoires du duc de Saxe, XII, 127, 335; XIII, 143.
 ..). Biographie de ..., XI, 280.
 ..). *vektiva Lini Colucii* ..., N.-A. de) Histoire de la Saxe, avant et sous le roi Frédéric-Auguste, XII, 118.
 ..). Mémoire sur l'antiquité de M. Mangon de la Lande, SANSAM AL DOULAH. Vie de Chah-Nouzar ..., XIII, 155.
 SANTAREM (le vicomte de). Tableau élémentaire des relations diplomatiques du Portugal avec les autres puissances, XII, 123.
 SAVIGNY, EICHORN et GOESCHEN. Journal de jurisprudence historique, XII, 194.
 Sceaux. Lettre de H. Ellis sur le ... de Geoffroi, évêque de Lincoln, XI, 164. — Observations de Dallaway, sur le premier ... municipal de Bristol, 315. — ... de maisons religieuses du comté de Huntingdon, 316.
 Scharkan, conte arabe, traduit par M. Asselan Riche, XIII, 185.
 SCHARLING (C.-A.) Mémoires sur les Stedingiens, XI, 181.
 SCHELLER (H.-F.-A.) Bibliographie du bas-saxon, XIII, 26.
 SCHELTEMA (Jacq.) Équipement et

- destruction de la flotte de Philippe II, en 1588, XII, 60.
- SCHLEGEL (J.-C.-F.). Histoire des églises et de la réforme du nord de l'Allemagne, XII, 324. — Histoire des procès des sorcières, XIII, 259.
- SCHLEGEL (A.-G. de). Bibliothèque indienne, XII, 76. — Observations sur quelques médailles bactriennes et indo-scythiques, XIII, 225.
- SCHLEGEL (J.-F. W.). Des anciennes coutumes et statuts danois, XII, 47.
- SCHLOEZER (Chrét. de). Biographie d'Auguste-Louis de Schloezer, XI, 278.
- SCHMELLER (S.-A.). Version en langue francique de l'évangile selon saint Matthieu, XI, 133.
- SCHMIDT (J.-J.). Notice sur le mot *Bedola* ou *Bedolach*, XIII, 173.
- SCHMIDT (S.-S.). Sur l'affinité entre les doctrines gnostiques et théosophiques, et les systèmes religieux de l'orient, XI, 69.
- SCHMITT (H.-J.). L'Église orientale, grecque-russe, XIII, 247.
- SCHMITTHERNER (F.). Théorie du langage primitif, XIII, 1.
- SCHNEIDER (C.-E.-C.). Spécimen d'une nouvelle édition des mémoires de César, XI, 216.
- SCHNEIDER (J.-T.). Descriptions des tombes païennes de Zilmsdorf, XIII, 102.
- SCHÖLL (Fr.). Tableau historique de l'Europe, par ..., traduit en français par Cottel, XIII, 71. Voyez TIPALDO.
- SCHÖNE (C.). Tables de l'histoire ecclésiastique, XI, 66.
- SCHOPEN. Édition de Cantacuzène, XI, 297.
- SCHREIBER (H.). Sur Berthold-Schwartz, XI, 331.
- SCHREIBER (J.H.). Voyez VERNER, (Fréd.).
- SCHROETER (H.-R.). Matériaux pour l'histoire du Mecklembourg, XI, 79.
- SCHUBERT (Fr.-G.). *De Romanorum aedilibus*, XIII, 244.
- SCHULTES (L.-A.). Guide diplomatique, XII, 200.
- SCHWAB (Gust.). Les anciens châteaux forts de la Suisse, XIII, 106.
- SCHWEPPE (Alb.). Histoire et antiquités du droit romain, XI, 328.
- SCINA (Dom.). Aperçu de l'histoire littéraire de la Sicile, XII, 318.
- SEEBODE (G.). Nouvelles archives pour la philologie et l'éducation, XI, 289.
- SÉGUR (le comte de). Histoire de Russie et de Pierre-le-Grand, XI, 243.
- SELETTI DE BUSSETTO (Don P.). Dissertation sur deux fragments d'une inscription latine, XIII, 221.
- SÉNÈQUE le tragique. Observations sur un passage de la *Médée* de ..., par G. Hamilton, XI, 219. — Édition de ..., publiée par M. Pierrot, XIII, 192.
- SEKROVSKI. Extrait d'une lettre de M. ..., XIII, 182.
- SEROUX D'AGINCOURT (G.-B.-L.). Notices historiques sur ..., par Gherardo de Rossi, XI, 105.
- SERVAN DE SUGNY. Idylles de Théocrite, trad. en vers français, XI, 210. — Traduction en vers français des *Noëces de Théïs et de Pélée*, de Catulle, XIII, 191.
- SESTINI. Description des médailles grecques du musée Hedervarien, XIII, 224.
- SHARON-TURNER. Voyez TURNER.
- SIEBEL. *De Strabonis patria, genere, aetate*, etc., XI, 101.
- SIEBELIS (C.-G.). Édition de Pausanias, XI, 121.
- SIEBOLD. Dissertation sur la connaissance des lettres sanscrites dans le Japon, XII, 232.
- SIGEBERT. Anecdote sur le roi ..., XI, 332.
- SILLIG (J.). Édition des *Silves* de Stace, XI, 302. — Catalogue des artistes grecs et romains, XII, 284.
- SILVESTRE DE SACY. Observations sur une pratique superstitieuse attribuée aux Druzes, XI, 175. — Mémoires d'histoire et de littérature orientale, 208. — Chrestomathie arabe, 291. — Anthologie grammaticale arabe, 292. — Recherches sur l'origine des Mille et une Nuits, XIII, 184.
- SIMONDE DE SISMONDI (J.-C.-L.).

Table des matières.

27

re. des Français, XI, 90 ; 124.

(G.-R.-L.). Nouvelle édition Longus, XI, 214 ; XIII,

(J.-G.). *De νόμισμα θηλεία apud otum*, XIII, 187

. Armures anciennes, 175.

peuples). Recherches sur ne des ..., XII, 196. —

de voyage chez les , 52.

e (langue). XIII, 94.

se (Langue). XII, 160.

W.-H.). Notice sur quel-ruines existant à Gozo, 282.

biblrique de Calcutta, XIII, — de Schleswig-Hols-

175. — danoise, 176.

cutta, XI, 93. — Mémoires société littéraire de Ma-

94. — Travaux de l'aca- des sciences de Péters-

95. — Société asiatique Grande-Bretagne et d'Ir-

96. — Athénée de Brescia, — Académie della Crusca,

— Société des antiquaires de andie, 99, 194. — Académie

e d'histoire de Madrid, 256 Académie royale de Berlin,

société royale de Goettin- 271 ; XII, 135. — Société

aire et archéologique de , XI, 272. — Société royale

érature de Londres, XI, — Société des sciences et

-lettres de Mâcon, 274. — é d'émulation du dép. du

275. — Athénée de Flo- , 288. — Institut de France :

ment sur le concours de et programmes des prix

les années 1830 et 1831, 14, 216. — Société des an-

ires d'Écosse, 107 ; XIII, — Société royale des scien-

le Danemark, XII, 132, 269. — Société archéolo-

et historique d'Illinois, 177. — Société germanique

ipzig, 179. — Société royale ntiquaires de France, 186 ;

103. — Académie royale sciences et belles-lettres de

Bruxelles, XII, 215. — Acadé-

mie royale des sciences, etc., de Toulouse, 217. — Société

historique de Pensylvanie, 218. — Rapport de M. Raoul-Rochette

à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, sur le concours

du prix de numismatique, XIII, 63. Société royale de littérature

de Royaume-Uni (Mémoires), 80. — Société des antiquaires de

Londres, 150. — Société asiati- que de Londres, 151, 178. —

Académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles, 152.

— Académie des sciences, etc., de Ronen, 153. — Athénée im-

périal et royal italien de Flo- rence, 270.

Soirées. Les dix... malheureuses, trad. par M. Marcel, XII, 237.

SOLVET (Ch.). Instituts du droit mahométan, XIII, 10.

Sophocle. Edition de..., XI, 213.

— L'*OEdipe roi* de..., XII, 155.

Sourzo (Alex.). Histoire de la ré- volution grecque, XI, 241.

SPANGENBERG. Théorie pour démon- trer l'authenticité des documents

anciens, XII, 308.

Spectateur. Le... français au 19^e siècle, XII, 223.

SPRYR-PASSAVANT (J.-H. de). Des- cription de la Bible d'Alcuin,

XIII, 283.

SPIEL et SPANGENBERG (ERN.). Nou- velles archives nationales de Ha-

novre et de Brunswik, XIII, 251.

Squelettes romains dans le dépar- tement de la Moselle, XII, 293.

STACE. Edition des *Silves* de ... pu- bliée par M. Sillig, XI, 302.

STALLBAUM (G.). Dialogues choisis de Platon, XI, 120.

Stedinges, Mémoire sur ... , par Scharling, XI, 181.

STROER (C. A.) Nouvelle édition d'Hérodote, XIII, 14.

Sténographie. Nouveau système de..., par M. Prévost, XI, 28.

Stiquioteenie, par J.-J. Monté- mont, XI, 25.

STRABON. Sur la patrie, la famille, l'époque, etc., de Strabon, XI, 101.

STURZ (F. G.). Edition de Dion Cassius, XI, 123.

- SUCKAU** Dictionnaire des racines allemandes, XIII, 25. — Traduction française des *Ideen über Politik*, etc., de Heeren, 232.
- SUDRE** Langue musicale, XI, 26.
- Suède**. Recueil des anciennes lois de..., par Collin et Schlyter, XII, 120.
- Suédoise** (noblesse). Des familles russes qui font partie de la..., XI, 179.
- SULLY**. Recherches sur une réponse attribuée à..., par M. Berriat-Saint-Prix, XI, 262.
- SURENNE** (G.). Mémoire historique sur la guillotine, XII, 181.
- SURLEMONDE** (l'abbé). Fragments extraits des manuscrits du Vatican, XI, 1.
- SUSSEX** (duc de). Catalogue de la bibliothèque du..., par Pettingrew, XII, 228.

T

- Tahitiens**. Cosmogonie des..., XII, 274.
- TAMASSIA** (J.). Tableau des principaux peuples de l'antiquité, XII, 309.
- TAMBRONI** (Jos.). Lettre sur la ville antique de Boville, XIII, 41.
- Tamoule** (langue). XII, 150.
- TASCHEREAU** (J.). Histoire de la vie et des ouvrages de Molière, XI, 104. — Histoire de Corneille, XIII, 162.
- Temple antédiluvien**, décrit par M. Mazzara, XI, 307. — Sur les ruines du ... de Diane chasseresse, 308.
- Templiers** Histoire des...; par Wilcke, XII, 195.
- TÉRENCE**. Remarques sur les mètres de...; par Mac Caul, XI, 303.
- TERNAUX** (C.-H.). Dissertation sur Jacques Cœur, XI, 285.
- THÉOCHARAPOULOS**. Exposition abrégée de la prononciation grecque et de l'orthographe, XII, 153.
- Théocratie**. Lettre sur la ... du système bouddhique dans le Népal; par M. Hodgson, XII, 188.
- THÉOCRITE**. Idylles de...; traduites en vers français, par M. Servan de Sagny, XI, 210.
- THÉON**. Traité d'arithmétique de...; publié par Gelder, XI, 212.
- Thèses soutenues à l'université d'Upsal**, sur l'histoire, la philologie et l'archéologie, XI, 192.
- THIERSCH** (B.). Mémoire sur l'origine européenne d'Homère, XI, 100.
- THIERSCH** (Fréd.). Lettre à M. Tambroni, sur deux statues de Vâcan. XI, 225.
- THOMAS**. Mémoires pour servir à l'histoire de la ville et du port de Rochefort, XI, 91.
- TROMPSON** (M^{me}. A.-T.). Mémoires sur la cour de Henri VIII, XIII, 69.
- THORSTEN** (C.-A.). Du mode conjonctif dans la langue latine, XII, 11.
- THRASÉAS PESTUS**. Sur...; par Mécénate, XII, 71.
- THIRIG** (J.-P.). Nécrologie de... XI, 195. — Recherches sur Cyrene, XII, 316; XIII, 242.
- THUCYDIDE**. Nouvelle édition de...; publiée par Goeller, XII, 246.
- THOMELoup**. Antiquités romaines dans le midi de la France, XI, 41.
- TIBELL** (G.-W.). Histoire de l'ordre de Séraphine, XII, 8; XIII, 258.
- Tibet**. Sur la langue et la littérature du..., XII, 233.
- TIPALDO** (Em.). Traduction italienne de l'Histoire de la littérature grecque, de Schœll, XII, 317.
- TISCHBEIN**. Homère d'après les monuments antiques, XI, 37.
- TITE-LIVE**. Carte historique sur... XII, 110.
- TOD** (J.). Remarque sur quelques sculptures des temples souterrains d'Ellora, XII, 97. — Tra-

Table des matières.

29

d'une inscription sans XII, 56.

Ch.) Manuscrits slaves bibliothèque du comte ... , 1.

des anciens Germains ,
nts par M. Lorber, et de-
M. Braunmühl, XI, 310;
— ... antiques aux en-
le Genève, XII, 290.

LUND (Gr.). Spécimen
talaire norvégien, XIII,

ondateur de Baden ; dis-
1 de J. Leichtlen , XI,

ration. Le monastère de
1 Russie, XIII, 248.

-BURINUS. Histoire iné-
tienne, trad. en français;
Mermet, XII, 66.

TRISORO D'ARAGAO MORATO (Fr.-
Man.). Mémoire sur la faculté
qu'avaient les établissemens reli-
gieux d'acquérir des immeubles
avant le roi Denys, XI, 255.

TRITCHENDOUR. Histoire fabuleuse
de la pagode de ... XII, 271.

TURNER (Sharon). Mémoire sur les
ressemblances existant entre les
langues anglo-saxonne et persane,
XI, 273. — Histoire des règnes
d'Édouard VI, de Marie et
d'Élisabeth, XII, 56, 326. —
Histoire d'Alfred-le-Grand, XIII,
138.

TURQUIE La ... et les Grecs en 1829,
XII, 117.

TUSCULUM. Lettre sur les ruines de
..., XII, 304.

TYROL. Sur les anciens statuts du
...; par Rapp, XII, 202.

U

(Fr.). Traduction alle-
de l'ouvrage intitulé : *Di-*
cum tribus aliis Maha Bha-

rati præstantissimis episodiis, XIII,
180.

Université de Liège, XIII, 271.

V

(Jos.) et VISCONTI (Phil.-
Recueil des édifices les
marquables de Rome et
environs XI, 39.

(sur les), XI, 245.
(Louis). Chronologie des
ens antiques de la Nubie,
7.

Ch.). Extrait des registres
s, confiscations, main-
autres actes faits par Hen-
d'Angleterre, XII, 125.

VER (G.). Recueil de mor-
bibliographiques, XI, 276.

F. van de). Collection des
du diocèse de Malines,
; XIII, 135.

PATERCULUS. Édition de
née par M. Cludius, XI,

Sadi, autographié et com-
par M. E. Burnouf, XII, 2.

VERNER (Fréd.) et SCHROEDER (J.-H.).
La cathédrale d'Upsal, XI, 156.

VERRI (P.). Histoire de Milan, con-
tinuée par Custodi, XIII, 260.

VIANI (J.-H.-M. de). Fragmens ex-
traits des manuscrits du Vatican,
XI, 1.

VIDUA (le comte de). Inscriptions
antiques, XI, 159, 317, 318.

VIEL-CASTEL (Hor. de). Collection
de costumes, armes et meubles,
pour servir à l'Histoire de France,
XII, 300.

VIENNE (J.-B.-M. de). Traduction
des fables polonaises de Krasicki,
XI, 135.

VILLEMALIN. Cours de littérature
française, XII, 222.

VILLENEUVE-BARGEMONT (L.-F. de).
Monumens des Grands-Maitres
de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusa-
salem, XII, 111; XIII, 67.

30 *Bulletin des sciences historiques.*

- VINCENT. *Voy. GRAABERG DE HEMSOE.*
 VIOLLET-LE-DUC. Précis d'un traité de poétique et de versification, XII, 94.
 VIRGILE. Les Bucoliques de ... trad. en vers français par M. de Mancy, XII, 254. — L'Énéide de ..., traduite en français par M. Delestre, XIII, 89.
 VISARGA. Remarques sur le ..., XIII, 84.
 VISWA GOUNADARSA. Le ..., XII, 313.
 VITET (L.). La mort de Henri III, XII, 126.
 VOIANT (Élise). *Fridolin*, avec une traduction française, XII, 90.
 VORSEIT (*Die*) ou Le Passé; recueil rédigé par le docteur Justi, XIII, 272.
 Voyage de M. Champollion en Égypte, XI, 111, 204; XII, 74, 140; XIII, 79, 169, 284. — archéologique en Russie, XI, 45, 269; XIII, 93. — Projet d'un... dans les pays slaves, 52.

W

- WACHSMUTH (G.) Antiquité hellénique, XI, 239.
 WACHTER (F.). Histoire de Thuringe et de la Haute-Saxe, XII, 201.
 WAGNER. Sur le tombeau des Scipions, XII, 172.
 WAGNER (H. A. E.). Éléments complets de chronologie, XI, 166.
 WAHID pacha. Histoire de l'événement de l'île de Chio, XI, 63.
 WALSH (Rob.). Essai sur quelques médailles et pierres gravées, relatives aux progrès du christianisme, XIII, 116.
 WARDEN. Rapport fait à la société des antiquaires de France sur des antiquités mexicaines, XII, 186.
 WARREN (J.). Collection de Mémoires sur l'astronomie chronologique indienne, XI, 237.
 WEBER (J. D.). Lettres sur les colonnes acritaines et les monogrammes de la chapelle Saint-Jean de l'église de St.-Marc de Venise, XI, 46.
 WEBER (E. G.). Édition de Juvénal, XI, 128.
 WEGNER (A. F. V. de). Essai sur le manichéisme, XI, 176.
 WEISS DE LA RICHERIE. Atlas politique de la France, XI, 188; XII, 128.
 WELLAUER (A.). Édition des *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes, XII, 247.
 WERNSDORF (G. G.). Édition de plusieurs discours de Cicéron, XII, 255.
 WESTREENEN VAN TIELLANDT. Esquisse des progrès de l'imprimerie dans les Pays-Bas, XIII, 280.
 WESTRICK (J. V.). Des *Choéphores* d'Eschyle, et de l'*Electre* de Sophocle et d'Euripide, XIII, 88.
 WETZER (H. J.). Édition et traduction latine de l'histoire des Coptes, de Taki-eddin Makrizi, XIII, 9.
 WIEGAND (G.). Thèse sur des lettres attribuées à Platon, XII, 82.
 WILCKE (G. F.). Histoire des Temples, XII, 195.
 WILKEN (W.). Histoire de la bibliothèque royale de Berlin, XII, 229.
 WILKS (M.). Extrait de l'*Atkhat Naseri*, XII, 4.
 WILLIAMS (Hélène Maria). Souvenirs de la Révolution française, XII, 336.
 WILSON. Traduction du *Mitchakati*, XII, 149.
 WILSTER (Chr. Fréd.). *De religione et oraculo Apollinis Delphici*, XI, 33.
 Wiltshire. Le.... moderne, XII, 207.
 WOELCKER (C. H. G.), sur la signification des mots *luxa* et *sidean* dans Homère, XII, 249.
 WOEMEL (J. Th.). Édition des *Philippiques* de Démosthène, XI, 295.

Table des matières.

31

1 (K. W.). Description de de Sainte-Croix en Polo- XII, 178.	Wojcicki (C. N.). Le château royal de Varsovie, XII, 297.
Rob.) et Dawkins. Les de Palmyre, XIII, 213.	Wunder (Ed.) Leçons diverses de Cicéron, XII, 257.

X et Y

sur les Helléniques par Niebuhr, XIII, 15. —	Yamantaga. Notice sur Je....., XII, 168.
des <i>Memorabilia</i> de....., par Herbst, 188.	Yezidis. Mœurs, coutumes et reli- gion des....., XIII, 66.

Z

Tr.). Traduction, en grec de, du Contrat social de rousseau, XII, 250.	guerre chez les Musulmans, XII, 40.
Ornemens et tableaux spéi, d'Herculanum et de XIII, 99.	Zell (Ch.). Edition de l'Abregé de l'histoire romaine d'Eutrope, XIII, 24.
a. Lois de la paix et de la	Zohrab (J.). Élégie de Nersès Klaïetsi sur la prise d'Edesse par les Musulmans, XII, 239.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

XI, page 323, ligne 2, au lieu de *Lichtlen*, lisez ; *Leichtlen*.
02, ligne 35, après 256, ajoutez *bis*.
XIII, page 443, ligne 3^e. du bas, 18 novembre, lisez ; 18 juin.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE FAIN,
RUE RACINE, N^o. 4, PLACE DE L'ODÉON.



BULLETIN
DES SCIENCES HISTORIQUES,
ANTIQUITÉS PHILOGIE.

TOME XIV.

LISTE
DE MM. LES COLLABORATEURS
DE LA 7^e SECTION
DU BULLETIN UNIVERSEL DES SCIENCES
ET DE L'INDUSTRIE (1).

Rédacteurs principaux : MM. CHAMPOLLION-FIGEAC et CHAMPOLLION JEUNE.

PHILOLOGIE comparative (*Vergleichende Sprachkunde*, ou *Linguistik* des Allemands), et **ETHNOLOGIE** (*Völkerkunde* des Allemands). — *Collab.* : MM. Agoub, Bianchi, de Chézy, Choppin d'Arnouville, Coquebert de Montbret, Depping, Dubois (l'abbé), Dugas-Montbel, Gail, Garcin de Tassy, de Golbéry, Grangeret de Lagrange, Hase, Héreau, Amédée Jaubert, Langlois, Letronne, Reinaud, Abel Rémusat, de Roguier, Rosellini, Baron Silvestre de Sacy, Stahl.

MYTHOLOGIE. — *Collab.* : MM. Choppin d'Arnouville, Depping, Dubois (l'abbé), Dugas-Montbel, de Golbéry, Guigniaut, Le Noble, Métral.

ARCHÉOLOGIE, NUMISMATIQUE. — *Collab.* : MM. Bottin, Coquebert de Montbret, Dubois, de Golbéry, Le Noble, Letronne, Mionnet, Reinaud, Abel Rémusat, Rosellini, Baron Silvestre de Sacy.

HISTOIRE. — *Collab.* : MM. Michel Berr, Berthevin, Bottin, Choppin d'Arnouville, Coquebert de Montbret, Depping, Dubois (l'abbé), Dugas-Montbel, Garcin de Tassy, Gence, Gley (l'abbé), de Golbéry, Hase, Héreau, A. Jaubert, Langlois, Letronne, Métral, Albert Montémont, A. Pellat, Reinaud, Abel Rémusat, Baron Silvestre de Sacy, Stahl.

(1) Ce Recueil, composé de huit sections, auxquelles on peut s'abonner séparément, fait suite au *Bulletin général et universel des annonces et des nouvelles scientifiques*, qui forme la première année de ce journal. Le prix de cette première année (1823) est de 40 fr. pour 12 cahiers, composés de 10 feuilles d'impression chacun.

PARIS. — IMPRIMERIE DE A. FIRMIN DIDOT.

RUE JACOB, N^o 24.

BULLETIN
DES SCIENCES HISTORIQUES,
ANTIQUITÉS, PHILOGIE,
RÉDIGÉ PAR MM. CHAMPOLLION.

7^e SECTION DU BULLETIN UNIVERSEL,

PUBLIÉ

SOUS LES AUSPICES

De Monseigneur le Dauphin,

PAR LA SOCIÉTÉ

POUR LA

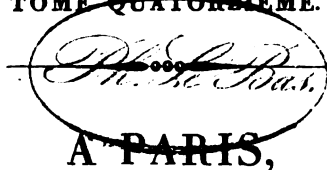
PROPAGATION DES CONNAISSANCES

SCIENTIFIQUES ET INDUSTRIELLES,

ET SOUS LA DIRECTION

DE M. LE BARON DE FÉRUSSAC.

TOME QUATORZIÈME.



AU BUREAU CENTRAL DU BULLETIN, rue de l'Abbaye, n° 3,

Et chez MM. FIRMIN DIDOT, rue Jacob, n° 24.

Paris, Strasbourg et Londres, chez MM. TREUTTEL et WURTZ
Leipzig, MM. BROCKHAUS.

1830.



|

|

|



BULLETIN

DES SCIENCES HISTORIQUES, ANTIQUITÉS, PHILOGIE.

PHILOGIE, ETHNOGRAPHIE ET LINGUISTIQUE.

MARQUES SUR LA THÉORIE DU PROFESSEUR DUGALD STEWART
SUJET DE L'ORIGINE DE LA LANGUE SANSCRITE. (*Quarterly
oriental Magazine* ; n° XIII , janvier-mars , 1827 , p. 57).

Dugald Stewart, dans le 3^e volume de sa Philosophie, énonce l'opinion que le sanscrit a été formé du grec par les Brahmanes pendant l'intervalle des deux générations qui ont suivi l'invasion d'Alexandre dans l'Inde, et qu'il a été graduellement perfectionné, d'après le modèle de la langue grecque, dans le siècle qui précède l'ère chrétienne.

Les rédacteurs du *Quarterly oriental Magazine* examinent avec soin les autorités sur lesquelles Dugald Stewart a formé son opinion, et relèvent la légèreté ou l'inexactitude de ses assertions. Il trouve qu'il a tort d'identifier le royaume de la Bactriane avec l'Inde, et s'étonne des conséquences tirées de l'apparition d'Alexandre sur les bords de l'Indus. Il demande comment un séjour de quelques garnisons de vieux soldats, établies sur les frontières d'un pays, a pu opérer sur la masse du peuple. Arrien et Strabon décrivent les pratiques des orgueilleux philosophes : deux sages indiens revinrent avec Alexandre. On croirait que les Grecs recevaient d'eux des leçons plutôt qu'ils ne leur en donnaient. L'auteur du *Dabistan* dit que Séleucus envoya à Aristote un livre sur l'art de la logique : on peut douter que les Grecs aient eu besoin des Indiens pour apprendre le syllogisme, mais on peut également croire que les Indiens n'avaient pas attendu l'arrivée des Grecs pour s'occuper aux abstractions philosophiques. Quand on voit, d'ailleurs, l'effet produit sur les Indiens par le contact des Européens depuis trois siècles, par la continuité du gouvernement britannique depuis huit cents ans, on recule devant cette idée

G. TOMES XIV.

Philologia, Ethnographie.

que dix à douze mille soldats de différentes nations, en^{des} sous les drapeaux macédoniens, et dispersés dans la Bactriane au milieu d'une nation populeuse, ont pu opérer un effet aussi grand, en moins de 130 ans, sur la langue et la littérature de l'Inde. Et par l'intermédiaire de quels hommes cette révolution aurait-elle été achevée? par les Brahmanes, qui, pour s'approprier le monopole des sciences importées de la Grèce, auraient imaginé une espèce de grec macaronique. Ainsi, pour appuyer une pareille opinion, il faut supposer un fait que l'on ne saurait prouver; c'est-à-dire que le sanscrit n'a jamais été parlé du peuple. Il faut en nier un autre, c'est-à-dire l'existence d'un grand nombre de racines sanscrites dans les dialectes populaires. Et voyez quelle aurait été l'intelligence et l'activité de ces Brahmanes, quelle aurait été l'impression donnée à l'esprit indien. Abandonnant leur langue maternelle et perfectionnant rapidement une langue factice, ils auraient, peu de temps après l'époque d'Alexandre, produit un siècle littéraire dont les écrivains sont encore renommés pour avoir illustré par leur esprit, leurs connaissances, l'originalité de leur style, le règne de Vicramaditya. Un pareil système, qui tendrait à faire regarder, comme autrefois, réalisée à-peu-près dans l'Orient, l'opinion du fameux Hardouin, est encore fondé sur l'idée fausse que l'on se fait des Brahmanes, que l'on considère comme un corps soumis à un chef commun. Ils n'ont de commun que la naissance, mais ils ne reconnaissent point d'ordre hiérarchique: c'est une absurdité monstrueuse que de croire qu'il ait été possible de persuader à 20 millions d'hommes peut-être, répandus dans des états indépendans les uns des autres, d'adopter en même temps, comme par une sorte de conspiration, une langue inconnue, et le tout pour s'assurer une prépondérance qu'ils possédaient déjà comme fonctionnaires religieux et civils. Si auparavant ces Brahmanes n'avaient aucune instruction, on se demande comment ils ont pu tout-à-coup se trouver transportés d'un beau zèle pour la science, s'ils n'avaient point de connaissances littéraires, comment ils ont pu subitement se former une langue modelée sur la langue grecque, et produire en peu d'années des ouvrages remarquables.

L'auteur de cet article du *Quarterly oriental Magazine* répond encore à quelques-unes des observations du philosophe écossais, et montre dans quelles contradictions son système l'entraîne, jusqu'à quel point ses preuves sont dénuées de fondement.

ies par les faits. Si les affinités du sanscrit avec le grec et l'indo-iranien doivent amener cette conséquence qu'il a été formé de ces deux langues, peut-on également tirer une pareille induction d'un autre fait, qui est l'affinité des racines teutoniques et slaves sanscrites? Mais il est un argument qui bat en ruines l'opinion de Dugald Stewart : c'est l'existence de ces noms de fleuves, de rivières, d'hommes, etc., conservés, quoiqu'un peu altérés, par les historiens d'Alexandre, et dont l'origine est sanscrite. Il faut nécessairement en conclure que les mots grammaticaux de la langue sanscrite sont au moins contemporains du conquérant macédonien.

Une opinion raisonnable est celle qui admet et qui prouve par l'affinité de ces langues, l'antique parenté des nations qui ont colonisé l'Inde, et de celles qui ont habité les bords du Gange. L.-s.

DICTIONNAIRE SANSKRITUM A FR. BOPP. In-4°. Fasc. prior, continens litteras vocales et quatuor priorum ordinum consonantes litteræ. Berlin; 1828.

RECHERCHES SUR L'HISTOIRE DE LA RELIGION PERSANE, PAR J. J. SCHMID, FERIDUN, GUSTASP, ZOROASTER. — Commentaire historique et critique des deux premiers chapitres du *Zendavesta*; par A. HOLTY, avec une préface du prof. HEEREN. 8°. Hanovre, 1829; Hahn.

Traduction littérale du texte original, avec des éclaircissements sur les documens de la religion persane, et la détermination géographique des noms de lieux.

LE GÉNIE DE DJALANDHARA. (*Quarterly oriental Magazine*; VIII, octobre-décembre 1825, p. 242.)

Cet épisode est extrait du commencement de l'*Outtara khanda purâna* connu sous le nom de *Padma*. Il est bien difficile d'analyser cette légende, dont ce n° VIII ne donne qu'une partie. Les différens détails de ce récit merveilleux forment une suite de fantasmagorie qui éblouit les yeux et jette dans l'esprit une singulière confusion. Je crois au reste que l'on aurait tort de regarder cet épisode comme susceptible d'être expliqué par l'histoire, ou bien comme une fable mythologique, c'est tout simplement une longue allégorie. Djalandhara ou Djalada signifie le *ruage* : ce personnage est fils de l'Océan, et il fait la route à Jadra, roi du ciel. Tous les génies, par lesquels les hommes ont personnifié les phénomènes célestes, prennent part

à la querelle, Les dieux sont d'abord vaincus : Vichnou lui-même, (c'est-à-dire la lumière) succombe devant la puissance de Djalandhara : ce n'est que par le moyen d'une arme brillante, qui a la figure d'un disque, que l'on parvient à le vaincre. Quelques-unes des particularités de ce récit sont singulières; il est même souvent difficile de trouver la clef de l'allégorie, qui toutefois me semble incontestable. Beaucoup d'autres passages des *Pourânas* ne peuvent recevoir qu'une pareille explication : en perdant ainsi quelque chose de leur importance, ils perdront aussi de leur absurdité. L-1

5. NOTICE SUR UN POÈME HISTORIQUE INDIEN, composé par THAND, barde du douzième siècle. (*Nouveau Journal asiatique*; février 1828).

Le poème de Tchand, composé de soixante chants, et cité avec éloge dans l'Ayyin-Akberi d'Aboulfazel, est relatif à Prithau-Ray ou Prithin-Radja, dernier roi hindou de Dehli. M. le major Tod en a donné des extraits dans un mémoire intéressant, qui fait partie du premier volume des *Transactions* de la Société asiatique de Londres, et il en annonce un nouvel extrait beaucoup plus considérable. Ce poème est destiné à retracer la lutte du prince hindou contre les Mahométans qui de son temps cherchaient à envahir l'Inde. Il donne des détails inconnus jusqu'ici sur les divers princes du nord de l'Inde, contemporains de Prithau-Ray. On doit donc désirer que M. Tod fasse joindre le plus tôt possible le monde savant de ce précieux ouvrage.

6. CATALOGUE DES MANUSCRITS ZENDS ET PEHLVIS qui se trouvent dans la Bibliothèque de la Compagnie des Indes, à Londres. (*Nouveau Journal asiatique*; février 1828).

Anquetil Duperron, il y a maintenant environ soixante et dix ans, parvint à recueillir dans un voyage qu'il fit dans l'Inde, un grand nombre d'ouvrages zends, pehlvis et guzaratis, presque tous relatifs à la religion de l'ancienne Perse, et des Gèbres ou Parsis actuels. Tous ces manuscrits sont à la Bibliothèque du Roi et n'en font pas un des moindres ornemens. Depuis cette époque, divers amateurs anglais ont réuni plusieurs ouvrages du même genre. Ceux que possède la bibliothèque de la Compagnie des Indes, proviennent la plupart de M. Guir, premier chirurgien de l'hôpital anglais à Surate. Quelques-uns avaient appartenu au mobed Darab, maître d'Anquetil. On y

remarque le Vendidad-Sadé, l'Izeschné, le Vispered, tous livres faisant partie du *Zend-Avesta*, ainsi que divers recueils de prières, un dictionnaire, etc.

R.

7. A GRAMMAR OF THE THAI OR SIAMESE LANGUAGE. — Grammaire de la langue Thai et siamoise; par le Capit. J. Low. In-4°; avec 9 planches lithographiées. Calcutta, 1828. (*Nouv. Journ. asiat.*; n° 21, sept. 1829. Article de M. E. Burnouf.)

L'ouvrage de M. Low est le premier qui présente des renseignements complets sur la langue du pays appelé Siam par les Européens et Thai par les naturels. On n'en avait encore que quelques notions légères fournies par Laloubère et par Leyden. A la tête de son ouvrage, M. Low a placé une introduction fort curieuse, où se trouvent consignés des détails historiques sur les objets d'un grand intérêt, et entr'autres sur l'origine de la civilisation bouddhique à Siam. Au reste il paraît que la langue siamoise n'a pas proprement de grammaire, sans être privée cependant des moyens d'indiquer d'une manière plus ou moins précise les rapports des mots entr'eux. M. Low consacre son ouvrage à l'exposition des procédés qui remplacent les terminaisons. Le langage parlé compte 1861 monosyllabes, qui, affectés de tons divers, élèvent le nombre des mots fondamentaux à 2792. Il y a trois tons, dont la valeur et l'emploi sont expliqués avec soin. Le nombre *un* tient lieu d'article; les mots *mdle* et *femelle* distinguent le masculin et le féminin. Différentes particules, quand les cas ne sont pas désignés par la position relative des mots, se placent devant les noms pour remplacer les cas. D'autres particules accompagnent des noms d'action ou d'état pour leur donner une signification verbale, ou expriment la différence des temps, marqués encore par des circonlocutions. L'ouvrage est terminé par trois vocabulaires assez courts.

L—9.

8. TRADUCTION EN BENGALI ET HINDOSTANI des Mémoires de la Société d'agriculture et d'horticulture de Calcutta.

Il a été résolu dans la séance de la Société d'agriculture de Calcutta, tenue le 11 février 1829, qu'il serait fait le plutôt possible des traductions en bengali et en hindoustani des mémoires de la Société. (*Asiat. Journal*; nov. 1829.)

9. BIBLIOTHÈQUE DE LA MOSQUÉE DU CHEÏKH-SÉFY À ARDÉBIL.

La dernière campagne des Russes en Perse fera époque dans les annales de la littérature orientale; ils n'ont pas seulement conquis des étendards et des drapeaux, des villes et des provinces; une conquête scientifique immortalise encore le souvenir de cette guerre si glorieusement terminée: c'est la bibliothèque de manuscrits orientaux de la mosquée du Scheïkh-Séfy à Ardébil.

Nos journaux ont déjà donné des notices topographiques et statistiques sur les provinces cédées par la Perse à la Russie; voici un aperçu de la collection importante de manuscrits, qui se trouvent actuellement placés en ordre systématique dans la bibliothèque publique impériale à St.-Pétersbourg.

Oléarius et Morier ont déjà fait mention de la célèbre bibliothèque du mausolée du Scheïkh-Séfy (1), sans avoir cependant nommé un seul livre, à l'exception du Koran, quoiqu'ils eussent eu la permission de les examiner. Ce Koran, ainsi que presque tous les livres de théologie, ont été laissés à la mosquée, et nous pouvons bien nous en passer. Mais tous les autres ouvrages, écrits en langue persane, sauf un petit nombre de manuscrits arabes et en turc oriental, ont été pris par l'aide-camp général comte P. de Suchtelen. Cette collection se compose de 96 ouvrages, formant 166 volumes, à cause des doubles exemplaires. Nous allons indiquer tous les ouvrages historiques, la plus grande partie des poètes, et les ouvrages les plus intéressans parmi les autres.

Historiens.

1°. La célèbre chronique de *Tabary* mérite d'être nommée la première. On n'a pas encore trouvé l'original arabe complet de cette chronique, et il se trouve dans cette collection deux exemplaires de la traduction persane d'Abou Aly Mohammed bèn Mohammed el Bel'-amy, visir de Manssour 1^{er}, émir samanide (2^e moitié du X^e siècle de notre ère), ainsi que la première partie d'une autre traduction dans la même langue, et en outre

(1) Le surnom de cheïkh que porte Séfy, indique l'autorité religieuse dont il était revêtu... C'est de lui que descendaient les princes qui occupaient le trône de Perse dans les 16^e, 17^e et commencement du 18^e siècle. Voilà pourquoi on les surnomma *Sefevis*, mot dont le vulgaire a fait par corruption *Sofis*. Voyez l'ouvrage de M. Reinaud sur les monumens arabes persans et turcs du cabinet de M. le duc de Blacas, Tom. I, p. 380.

Philologie, Ethnographie.

7

2° Une traduction faite en 1522 sur la première de ces translations persanes dans le dialecte Djagataï, ou des Ouzbeks, par Wahidy de Balkh, sous le règne de Kutschkoundji, second khan scheïbanide de la Grande-Boukharie.

3° Le *Firdaous-et-tévdrikh*, par Khosraou bèn'Abid Aberkouhy, nommé communément Ibn Mouïne. Ce sont des tableaux chronologiques, historiques et littéraires très-détaillés, ouvrage d'un haut intérêt, que nous n'avons jamais vu, et qui fait foi d'une grande application et d'une rare érudition. Il a été écrit en 1465.

4° Le *Raouzét-es-ssafa*, histoire universelle de Mirkhond, tous les 6 volumes, mais appartenant à différens exemplaires; le 5^e volume est double, les 3^e, 4^e et 6^e triples.

5° Le *Khoulâsset-el-akhbâr*, par Khondémir. C'est un extrait fort connu et très-utile de l'ouvrage précédent.

6° Le *Djévdhir-el-akhbâr*, par le Mounschi Boudak de Kasvin, histoire universelle qui va jusqu'à l'an 1576; c'est un autographe de l'auteur.

7° Le *Raouzét-el-a'hdb*, histoire du prophète et de sa famille, par le seïd Ata-allah bèn fazl-allah, connu ordinairement sous le nom de Djémal-el-Houceïny el-Mou'haddis; écrit en 1494.

8° Le *Medjmâ-el-anssab*, par Nour-ed-dîn Mohammed (au commencement du 17^e siècle), généalogie extrêmement détaillée du prophète et de sa postérité.

9° L'*A'hçane-el-Kibâr*, par Mohammed bèn Abi-Seïd el-Houceïny el-Varaminy, histoire également fort détaillée des 12 Imams, avec beaucoup de peintures. Double.

10° La 1^{re} partie du célèbre *Djâmi'-et-tévdrikh*, par Raschid-ed-dîn, avec des peintures qui relèvent le prix de cet ouvrage, très-important pour l'histoire des Mongols.

11° La 1^{re} partie de la continuation de cet ouvrage, de l'année 705 à 821 de l'hégire, par un anonyme.

12° Le *Zéfer-nâmé*, ou l'histoire de Tamerlan, par Schéref-ed-dîn Jezdy, 3 exemplaires, dont l'un contient aussi l'importante introduction que Petis de la Croix n'a pas traduite.

13° La 3^e partie de l'ouvrage de Khondémir, intitulé: *Habib-es-Siyer*, contenant l'histoire de Tamerlan et de ses successeurs jusqu'à l'an 929 de l'hégire.

14° Le *Matla-es-saadeîn*, par Abd-our-rézaïk Samerkandy. L'auteur commence par la naissance du Houlagouide Abou-

Saïd, passe à l'histoire de Tamerlan, et finit à l'an 875 de l'hégire.

15° Le *Schêref-nâmé*, ouvrage important sur l'histoire des Courdes, par Schêref-ed-din Bedlicy, que le professeur Charmoy a l'intention de publier avec une traduction. Le manuscrit a été revu par l'auteur même.

16° Le *Sefvèt-es-séfy*, vie du célèbre Scheïkh Sséfy, par Tévekkouly bèn Ismaïl Bezzâz.

17° Le *Tâdj-el-médcir*, par Haçane Nizâmy, histoire des deux sultans aïghans de l'Indostan, Kotb-ed-din Ibek et Schêms-ed-din Iletmisch, jusqu'à l'an 614 de l'hégire.

18° Conférence du Schah Tahmasp I^{er} avec les ambassadeurs envoyés en 969 de l'hégire par le sultan Suleïman I^{er}, pour réclamer son fils Baïérid (Bajazet), qui s'était réfugié chez le schah de Perse.

Poètes, etc.

19° Le *Teskirèt-esch-schou'éra*, ouvrage connu de Daoulét-schah, ou histoire de la poésie persane avec un choix de morceaux tirés des œuvres des poètes nommés dans l'ouvrage.

20° Le *Khouldssét-el-aschaar*, ouvrage semblable au précédent d'un auteur inconnu; 3^e volume, dans lequel il est question de 41 poètes du 9^e siècle de l'hégire.

21° Le *Schdh-nâmé* de Firdaoucy (1), manuscrit en caractères neskhy, de l'an 733 de l'hégire, avec beaucoup de peintures, mais qui sont mal exécutées.

Il y a en outre 3 exemplaires du même ouvrage, mais très-défectueux.

22° Le *Divân* d'Envery.

23° La *Pentas* de Nizamy avec peintures. Il y a encore 6 autres exemplaires, ainsi que quelques parties détachées du même ouvrage.

24° Le *Tohfet-el-Irdkein* de Khakany. 25° Le *Divân* de Seïfy. 26° Le livre des mystères d'Attar. 27° Le recueil des poésies de Kémâl-ed-din Ismaïl-Isfahâny, 2 exemplaires. 28° Les œuvres de Saady. Quelques-unes d'entr'elles se trouvent en plusieurs exemplaires. 29° Les œuvres de l'émir Khosraou Dehlévy (mort en 725), 2 exemplaires, et quelques-uns de ses ouvrages sépa-

(1) C'est ainsi que les Persans prononcent ce nom. De même, ils disent *Rhoussou*, *Daoulét*, *Leily*, etc.

Philologie, Ethnographie.

9

rément en plusieurs exemplaires. 30° Le *Divân* d'Emir Hassan Dehlévy, 31° Le *Divân* de Khâdjou Kermany. 32° Le *Divân* d'Ibn Yémin. 33° Le roman *Mîhr* et *Mouschtéry* de Mohammed bèn A'hmed Tébrizy, 2 exemplaires. 34° Le *Divân* de Hâfiz. 35° Les œuvres de Imâd-ed-dîn Kermâny, deux exemplaires. 36° Celles de Hakîm-Nézâry. 37° Celles de Kâtiby. 38° Les *Ghazels* de Schâhy, avec peinture, 3 exemplaires. 39° Le *Divân* du Derviche Dihéky. 40° La *Heptas* de Djâmy, avec peintures; et plusieurs exemplaires des différentes parties de ce recueil. 41° Le *Timour-nâmé*, ou la *Timouride* d'Abdoulâh Hâtify, 4 exemplaires. 42° Le *Schâh-nâmé* du même, poème célébrant les exploits du Schâh de Perse Ismaïl I^{er}. 43° Les *Sept vues* du même auteur. 44° Œuvres complètes de Névaï, dans le dialecte Djagataï ou des Ouzbeks. Dans cette précieuse collection du célèbre visir Mir Aly-Schir, qui cependant ne comprend pas encore toutes ses œuvres, se trouve aussi le *Târikh*, duquel Fénâï a traduit en *dialecte turc oriental* (Roumy) l'ancienne histoire de Perse, imprimée à Vienne en 1785. 45° La *Pentas* du même poète, également dans le dialecte Djagataï. 46° Élégie sur la mort de cet émir, décédé en 1501. 47-49° Les *Divans* de Baba Figâny, Soheily et Assify. 50° Une pièce de vers intéressante sur l'art d'écrire, et particulièrement sur la calligraphie, par Meschêdy, autographe de l'auteur. 51° Le *Gouï-Vé tchaougân* ou *la balle et le mail*, par Kâeïmy 'Housseïny Djounabâdy; 4 exemplaires, dont un de la main du Schah Tahmasp I^{er}. 52° Le *Schah-nâmé* du même auteur, ou les exploits de Tahmasp I^{er}. 53° Le *Schah-nâmé* du même, ou les exploits d'Ismaïl I^{er}. 54° Le *Divân* du même. 55° Le *Schah* et le *Derviche* par Hilâly. 56° Œuvres complètes d'Ehly Schirâzy, parmi lesquelles se trouvent aussi le poème romantique : *le flambeau et le papillon*, et des chronogrammes fort singuliers. 57° L'*Iskender-nâmé*, poème épique sur les exploits d'Alexandre-le-Grand, dans le dialecte turc d'Aderbeïdjân, avec peintures.

Les plus intéressans d'entre les autres ouvrages :

58° Le *Hosn* ou *dil*, roman allégorique de Ya'hya setta'hy Nischaboury.

59° Le *Merzêban-nâmé*, ouvrage moral dans le genre du *Kalîl et Dimnê*.

60° *La joie après la souffrance*, ouvrage d'Abou 'haçan aly bèn Mo'hammed el-Medâiny, traduit ou plutôt refait en langue persane par Houcein bèn Assaad bèn el Houceïn ed-Déhestany el-Mouèyédy.

61° *Le Kéndsch* de Râzy (en arabe).

62° Un fort volume in-fol. de l'ouvrage intitulé *Ethdoy* par le même célèbre médecin Râzy (en arabe.)

63°-66° 4 collections fort intéressantes de modèles d'écriture (mourakka'ât) de presque tous les genres d'écriture arabe et persane, par les plus célèbres calligraphes des 9° et 10° siècles de l'hégire. L'une de ces collections est ornée de peintures, exécutées avec un art que nous n'avons pas encore vu aux Orientaux.

Il suffira de cet aperçu rapide du butin littéraire fait à Ardébil. Un catalogue raisonné de toute la collection a été fait conjointement par M. le professeur Charmoy, Mirza Dja'fer et M. Fraehn, et sera incessamment publié. On y verra plus clairement l'importance de cette collection, et l'on remarquera que même dans les nombreux livres de poésie, il s'en trouve encore beaucoup qui profiteront à l'histoire politique et littéraire, comme, outre Firdaoucy, ceux d'Envery Seïfy, *Kamal Isfa kâny*, Ibn Yémin, Kacimy, Hâtify, etc. Il faut encore observer que la plus grande partie de ces manuscrits se distinguent autant par la beauté de l'écriture, que par le luxe extérieur du papier, des bordures, des vignettes, des peintures et de la reliure, et qu'ils sont presque tous des legs pieux de Chah Abbas-le-Grand vers l'an 1608. (*Journ. de St.-Pétersbourg*; 7 mai 1829, p. 209.)

10. RAPPORT SUR UNE ÉDITION AUTOGRAPHIÉE DE LA GÉOGRAPHIE D'ABOULFÉDA, lu à la Société asiatique, dans sa séance du 6 juillet 1829, par M. ACOSTE (1).

NM., vers la fin du XIII° siècle, une famille illustre, fuyant devant l'approche des Tartares qui envahissaient la Syrie, avait quitté le domaine de ses pères pour chercher un asyle à Damas. C'est là qu'au milieu des troubles de la guerre et du tumulte des armes, naquit un enfant dont le nom devait passer avec honneur

(1) Postérieurement à ce rapport, la 1^{re} livraison formant le quart de l'ouvrage, a été mise en vente, chez l'éditeur, rue des Mauvaises-Paroles, n° 21; prix, 4 fr.

à la postérité, et retentir un jour jusque dans les sociétés savantes de l'Europe: cette famille qui fuyait ainsi devant un vainqueur barbare, était celle des infortunés Ayoubites, et cet enfant fut depuis le célèbre Aboulféda.

Si Aboulféda eût été, comme d'autres fils d'Ayoub, placé sur le trône d'Égypte (1), tout porte à croire qu'il y eût déployé les qualités qui font les grands monarques et les grands capitaines; il lui était peut-être donné de continuer la gloire de Saladin.

Déshérité de ce rôle brillant, même avant sa naissance, Aboulféda n'en fut pas moins un prince valeureux, et quelques faits d'armes dont l'histoire nous a conservé le souvenir, ont honoré les premières époques de sa vie. Mais, chef d'une petite principauté de Syrie, dont la possession lui fut longtemps disputée par le sort, il ne se sentit pas sur un théâtre assez élevé pour ajouter beaucoup à l'illustration militaire de sa maison, et il résolut d'y associer une gloire non moins éclatante et plus durable, celle des lettres.

Livré avec ardeur à l'étude diverse de plusieurs sciences de faits et de calcul, il ne tarda pas à être regardé comme un des hommes les plus éclairés de son siècle; et parmi les ouvrages qui fondèrent sa célébrité, il en est deux surtout qui, par l'étendue et l'importance des matières qu'ils embrassent, méritent d'être placés au rang des plus utiles monumens de la littérature orientale; ces deux livres qui, dans nos temps d'investigations historiques, ont été si souvent consultés par l'Europe savante, sont intitulés, l'un *Abrégé de l'histoire du genre humain*, et l'autre *Relevé de la position exacte des pays*.

C'est la publication du texte arabe de ce dernier ouvrage qui fait l'objet de ce rapport: le *Prospectus* et les premières pages d'une édition autographiée par M. Jouy, d'après le manuscrit de la bibliothèque du roi, ayant été présentés au conseil, dans l'une de nos dernières séances, vous avez chargé une commission, composée de MM. Kieffer, Saint-Martin et moi, d'examiner si le mérite de l'exécution garantissait l'utilité de l'entreprise, et si, à ce titre, elle était digne des encouragemens de la Société asiatique.

Votre commission, Messieurs, s'est acquittée de ce devoir

(1) Aboulféda descendait de Schahin-schah, fils d'Ayoub et frère de Saladin.

avec conscience; car si elle est convaincue que la publication d'un texte correct est un des secours les plus efficaces que l'on puisse offrir à l'étude des langues de l'Asie, elle est surtout pénétrée du danger des éditions incorrectes. Un texte fautif, quand les erreurs en ont été sanctionnées par la publication, peut produire un mal irréparable; consulté avec une crédule sécurité par de jeunes orientalistes, il les égare au lieu de les diriger; ils y cherchent une instruction, et ils y trouvent un piège.

Chargé par la confiance de mes honorables collègues d'être leur organe auprès du conseil, je ne dois point vous cacher, Messieurs, que, si, sous le rapport calligraphique, le travail de M. Jouy nous a paru d'une exécution satisfaisante, il laissait beaucoup à désirer sous le rapport de la correction grammaticale. M. Jouy s'est exercé avec succès à l'imitation de diverses écritures de l'Asie, et son écriture arabe, quoique loin d'être parvenue à cette élégance de formes dont Ellious Bocthor nous a laissé des modèles, ne manque cependant pas d'une certaine régularité et même d'un certain éclat; elle offre surtout un avantage inappréciable dans ces sortes d'applications, celui d'être facilement lisible et de ne fatiguer ni l'attention ni les yeux du lecteur inhabile. Quant aux imperfections grammaticales qui déparaient les premières pages du *Takouïm el-Boldan*, telles qu'elles furent d'abord soumises à votre commission, elles consistaient surtout dans le déplacement fréquent des *motions* et dans la confusion des autres signes orthographiques de la langue arabe. Mais ces inexactitudes n'étaient pas toutes du fait de M. Jouy, et l'examen rapide que j'ai fait moi-même du manuscrit de la bibliothèque du roi m'en a bientôt convaincu; le copiste arabe, laissant à son *calam* une sorte d'indépendance, semble en effet avoir dédaigné de placer précisément chaque *motion* sur la lettre à laquelle elle appartient; aussi, est-ce presque toujours sur la lettre voisine qu'est tombé le signe orthographique, et l'on dirait qu'il s'est fait une maligne étude de dérouter à chaque pas la sagacité de notre jeune calligraphe.

Dans un manuscrit arabe, ce ne sont là, Messieurs, que de simples négligences, que l'on sait d'ailleurs volontaires, et que l'œil exercé de l'orientaliste peut rectifier avec la rapidité de la pensée. Mais ces négligences deviennent de véritables incorrections, quand elles ont subi l'épreuve d'une publication pré-

ditée ; et comme c'est sur l'emploi raisonné des *motion* que repose, en grande partie, le système grammatical des Arabes, votre commission fut unanime dans le conseil qu'elle donna à M. Jouy de supprimer sans distinction tous les signes orthographiques ; car elle pensait que publier une copie ainsi altérée de la géographie d'Aboulséda, c'était ne rendre service à personne ; c'était faire au savoir un présent inutile, et à l'inexpérience un présent trompeur.

Depuis ce premier examen, des modifications importantes se sont tour à tour succédées dans l'exécution de l'entreprise, et votre commission se félicite d'autant plus des circonstances qui ont retardé son rapport, que cette lenteur salutaire a laissé aux améliorations le temps qu'elles réclamaient. M. Reinaud, s'associant par une coopération plus immédiate au succès de la publication (1), a entrepris de rectifier lui-même sur le travail de M. Jouy, et avant que ce travail ne soit transposé sur la pierre lithographique, les négligences du manuscrit arabe. Il se propose en outre, à l'aide d'un autre manuscrit de la bibliothèque du roi, d'y réparer les omissions qui pourraient par fois s'y rencontrer. Le nom de M. Reinaud, placé maintenant sur le frontispice de l'ouvrage, offrira une garantie suffisante du zèle éclairé qui doit veiller à ces heureuses modifications. L'édition, ainsi publiée, du livre d'Aboulséda, se place presque au rang des éditions critiques, et acquiert des titres réels à l'intérêt de la Société.

M. Jouy, convaincu lui-même des imperfections de son premier travail, et quoique les deux premières feuilles de l'ouvrage fussent déjà tirées, en a généreusement résolu le sacrifice. C'est à vous, Messieurs, qu'il appartient d'encourager un pareil dévouement. Dans la carrière utile qu'il s'est choisie, M. Jouy est appelé à rendre de nombreux services à la calligraphie orientale, et ce qui n'est aujourd'hui qu'une heureuse aptitude, peut devenir plus tard de l'habileté. Ceux mêmes d'entre nos savans qui voudront s'affranchir des lenteurs et des excessives dépenses qu'entraîne toute publication de texte par les voies ordinaires

(1) Il paraît, d'après les renseignemens qui nous ont été donnés par M. Reinaud, que le *prospectus* ne lui avait pas été communiqué avant le tirage, et que les corrections qu'il avait faites sur les épreuves des deux premières feuilles, n'avaient pas réussi sur la pierre.

tance, de légitimes encouragemens. C'est donc à la fois :
deux points de vue, que votre commission, certainement
de l'utilité du travail, ainsi exécuté par M. Jouy et dir
M. Reinaud, vous propose d'y concourir d'une manière
par une souscription de quarante exemplaires.

Les ouvrages du prince de Hamah sont depuis deux
en possession de l'estime de l'Europe, et ce n'est point
Messieurs, que je rappellerai les nombreux travaux don
été tour à tour l'objet ; mais jusqu'ici, le texte complet
kouim el-Boldan n'avait été publié nulle part ; et votre d
sera considérée, non-seulement comme un service ren
lettres orientales, mais aussi comme un hommage, adres
mille autres hommages, à la mémoire de cet homme é
que la fortune sembla investir de toutes les supériorités
brilla à la fois parmi ses contemporains par l'éclat d'une
royale, par la gloire personnelle des armes et par l'illus
du savoir.

XI. ZOHAIRI CARMEN AL-MOALLAKAH APPELLATUM ; par E
ROSENMULLER. In gr. 4° de 39 pp., texte arabe, et
latin ; pr. , 1 rthr. 12 gr. Leipzig, 1826 ; Barth. (
Literat. Zeitung ; avril 1827, n° 94, p. 753.)

Dans l'introduction de cet opuscule, qui se distingue
par l'érudition qui y est développée que par la bonne ex
typographique, l'éditeur observe que ce travail est le
que celui qu'il publia en 1792. Cette nouvelle édition :

12. **HANDWOERTERBUCH DER GRIECHISCHEN SPRACHE.** — Vocabulaire de la langue grecque de G. SCHNEIDER d'après la 3^e édit. de son grand dictionnaire grec-allemand, accompagné d'un examen particulier de la langue d'Homère et d'Hésiode, ainsi que d'une indication exacte de la quantité, par M. Passow. 3^e édition, corrigée, augmentée et enrichie de tables prosodiques, d'un exposé du calendrier des Grecs, et d'un coup-d'œil sur les accumulations de consonnes. Tome I^{er}, A-K. xviii et 387 p. in-4°. Tom. II, A-Ω, 1134 p. Leipzig, 1828; Vogel. (*Jena. Allg. Liter. Zeitung*; juin 1828, p. 410, 417, 425.)

Lorsque parut la seconde édition de ce Vocabulaire, plusieurs observations critiques furent présentées à l'auteur, qui promit d'en faire son profit pour une nouvelle édition. Cette édition a paru, et cependant l'ouvrage n'a reçu aucune amélioration notable. On y remarque toujours un grand défaut d'unité dans le travail et le manque de connaissances philologiques approfondies.

Il est généralement reconnu qu'un vocabulaire doit exposer sommairement les richesses d'une langue, par l'énumération de tous les mots usités, accompagnée de leur étymologie,

Tracer un type fondamental certain pour la formation des mots susceptibles de varier dans leur terminaison;

Indiquer la signification précise des mots, et désigner ceux qui sont plus ou moins usités, en citant à l'appui des autorités dignes de confiance.

C'est d'après ces principes que nous jugerons du mérite de l'édition nouvelle du vocabulaire de M. Passow.

Et d'abord l'auteur ne remplit pas la première condition, car il a omis une foule de mots que les meilleurs auteurs emploient très-souvent: de ce nombre sont les adjectifs verbaux terminés en *τιος*; en effet, ce n'est qu'à la moitié de la lettre *π* qu'ils deviennent l'objet de quelque attention. La présence de ces adjectifs est cependant nécessaire dans un vocabulaire grec, et par plusieurs raisons: d'abord il faut une connaissance étendue de la langue pour découvrir au premier coup-d'œil leur véritable caractère, et plusieurs sont uniquement employés comme génitifs sous la forme neutre, tandis que d'autres ont la vraie

forme d'adjectifs. De plus, ces adjectifs présentent souvent un sens spécial qui dévie de la signification des verbes, et enfin on ne conçoit pas comment M. Passow, qui a indiqué les adjectifs verbaux en τος, a oublié ceux en τιος. On verra assurément avec peine que les adjectifs κατις, καταλαμν τιος καοστιν, κλητιος manquent dans le vocabulaire.

Nous reprocherons aussi à M. Passow de n'avoir pas fait mention des adverbes, parce que l'utilité de ces mots est très-grande; il n'a pas non plus énuméré complètement les diverses formes du dialecte ionien, ni inséré les mots que Schneider avait réunis dans un appendice à son dictionnaire.

Toutefois il mérite des éloges pour avoir indiqué les racines de tous les mots dérivés. Quelquefois cependant il a manqué d'exactitude. C'est ainsi qu'il présente les substantifs ερως, βρεπίπος et δρομος comme racines des adjectifs composés ευρος, βέρος, πόρος et δρομος, quoique l'accent seul dénote suffisamment qu'il faut remonter aux verbes.

Nous avons dit qu'un vocabulaire devait désigner à côté de chaque mot susceptible de varier dans sa forme, un type fondamental certain pour faciliter les changemens que ce mot peut subir. C'est ainsi qu'on ajoute à la forme fondamentale du substantif la terminaison du génitif et l'article, pour l'adjectif on indique le nombre des terminaisons, et pour les verbes réguliers, outre le présent, le futur. M. Passow s'est bien acquitté de cette partie de sa tâche, pour les substantifs et les adjectifs, à quelques irrégularités près: par exemple, il a indiqué Καρνιος et Κνηκος comme étant du masculin, quoiqu'ils soient du féminin; au mot δαρρις, il ne donne pas la terminaison du génitif ειως. Enfin, l'adjectif Καταγυνης est cité comme ayant deux terminaisons, et suivant les formes de la 3^e déclinaison, quoiqu'il n'en ait qu'une, et suive la première déclinaison.

A l'égard des verbes, il y avait plus de difficulté, aussi les erreurs ont-elles été plus nombreuses. Souvent le moyen est cité au lieu du passif, ce qui ne laisse pas de produire des résultats bizarres; aussi παροργίζομαι a un futur παροργισομαι, qu'il serait difficile de trouver ailleurs, et les verbes déponents ne sont pas indiqués.

Par contre, M. Passow a fait preuve d'un zèle louable dans l'énumération et la disposition logique des diverses significa-

tions de chaque mot. Il a rectifié des erreurs, rendu plus précis des notions vagues, rempli des lacunes, complété certains points défectueux. Sans prétendre cependant critiquer l'économie de son travail, nous lui demanderons dans quel but il a cité toutes les significations d'un mot dans Homère, et pourquoi tant de mots présentent une étendue démesurée, surtout les particules, et notamment la particule *av*. Encore si l'on y trouvait toujours les éclaircissemens nécessaires ! Mais ils s'en faut de beaucoup qu'il en soit ainsi. Quelques citations prouveront la vérité de notre assertion. Dans les verbes déponens, la signification passive, qui est quelquefois employée, n'est pas indiquée. Sous *θεομαι*, il aurait fallu citer *θεσθην* avec la signification passive d'après Thucydide, 3. 38. Il n'est pas dit qu'Hérodote emploie dans un sens passif *αλωθεν*, part. parf. de *αλωσμαι*, etc.

Nous ne saurions approuver la marche que M. Passow a adoptée relativement aux autorités qu'il a citées à l'appui de son vocabulaire : pourquoi les mots *εχτος*, *εμέ Θηβαιος κακων*, *κακιστος*, *οκτω*, *μεγιστος*, sont-ils suivis de l'indication qu'Homère les emploie ? D'autres auteurs n'en ont-ils pas fait usage ? Pour que de pareilles citations fussent utiles, il faudrait qu'elles pussent servir de base à l'histoire de l'usage des mots ; mais alors un travail plus approfondi serait nécessaire, car le mode de procéder de M. Passow est trop superficiel pour ne pas exposer à des erreurs. Ainsi, par exemple, l'élève qui trouvera à côté de *ομαιται*, Il. 9, 274 Hes. op. 196, croira que ce mot n'est qu'une vieille forme épique, tandis que c'est la seule usitée dans tous les bons auteurs ; car, ainsi que l'enseigne Phrynicius *ομοσω* n'a été employé que plus tard.

Le vocabulaire ne donne pas toujours exactement la quantité des syllabes douteuses, quoique l'auteur ait d'ailleurs beaucoup amélioré son travail sur ce point. La quantité des mots en *ιτης* n'est pas indiquée. Souvent il n'est pas dit un mot de la quantité des verbes en *αω* qui conservent l'*α* bref dans la pénultième syllabe des temps dérivés ; quelquefois la quantité est inexacte ; l'accentuation des mots présente souvent de graves méprises : ainsi, *ἀρπαις* est écrit *ἀρπαυος* ; *μυλοβδός*, par contre, *μολύβδος*. Mais c'est dans l'explication des mots, dont la forme présente des difficultés, que l'auteur du vocabulaire a surtout

commis de nombreuses erreurs, qu'il est de notre devoir de relever, d'autant plus que cette partie de son travail porte l'empreinte d'une extrême négligence. Souvent il a confondu les termes *Hétéroclisie* et métaplasme, en cherchant à rendre compte des formes nominales irrégulières. C'est ainsi qu'il prétend que *ναρχα* et *ορφέας* sont des formes hétéroclitiques de *νάρχη* et d'*ορφύς*, *κρόχα* et *κρόχης* de *κροχτή*. M. Passow n'a pas été plus heureux dans les verbes. Il indique *δαρνησομαι* comme futur moyen de *δίρω*, et cependant c'est le futur 2^e passif. *δυσχε* et *ολισχε* sont présentés comme des imparfaits, quoique ce soient des aoristes. Qui aurait pu penser que M. Passow verrait dans *ισθην*, qu'Homère emploie dans l'Iliade, liv. 18, v. 517, l'aoriste passif d'*έννυμι*. L'assertion nous a paru si étrange, que nous avons eu recours au passage d'Homère indiqué, et sur-le-champ nous avons reconnu que *ισθην* était la 3^e personne du duel du plus-que-parfait moyen d'*έννυμι*. Enfin, *μαρναμαι* aurait, d'après l'Iliade, liv. 7 p. 301, un aor. *μαρνασθην*, quoique tous les grammairiens s'accordent à dire que ce verbe n'est usité qu'au présent et à l'imparfait. Il suffit de lire attentivement le passage d'Homère qui est cité, pour s'apercevoir que *μαρνασθην* est une forme de duel et non d'aoriste.

Nous ne prétendons pas exprimer notre opinion sur le mérite du vocabulaire pris dans son ensemble, tel que nous le possédons actuellement; les observations de détail que nous avons présentées suffisent à nos lecteurs pour en juger. Nous nous bornerons en conséquence à dire que la base grammaticale sur laquelle repose cet édifice n'est pas solidement assise, qu'elle est au contraire si vacillante, qu'il est indispensable que M. Passow l'affermisse par un travail consciencieux, s'il désire que l'on puisse recommander sans crainte son vocabulaire à la jeunesse studieuse des universités.

C. R.

13. TRÉSOR DE LA LANGUE GRECQUE, DE HENRI ESTIENNE, dans lequel le texte de l'auteur est conservé intégralement, rangé par ordre alphabétique et augmenté des travaux de l'édition anglaise et des nouveaux éditeurs; publié par MM. HASE, DE SINNER et FIX, d'après le plan soumis à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. In-fol. Paris, Firmin Didot. (*Analyse du Prospectus*.)

Trois raisons principales ont porté les nouveaux éditeurs du

Trésor de la langue grecque à entreprendre cette importante et immense publication : 1^o la rareté et la cherté de l'édition originale et de celle de Londres : la première est fort difficile à trouver, et la seconde est maintenant épuisée; 2^o la supériorité du Trésor sur tous les autres dictionnaires grecs; 3^o l'avantage de l'ordre alphabétique sur l'ordre étymologique. Ce dernier motif, qui n'est pas le moins puissant, sera sans doute apprécié par quiconque s'occupe de philologie. « Nous ferons observer, disent les éditeurs, qu'il est totalement impossible de suivre rigoureusement l'ordre étymologique, attendu le grand nombre de mots dont l'origine est douteuse. » . . . « De l'ordre alphabétique résultera l'immense avantage de ne pas perdre de temps par la double peine de chercher deux fois le même mot, d'abord dans le volume des tables, et ensuite dans le corps de l'ouvrage où ce mot est souvent rapporté à plusieurs places, et quelquefois d'une manière inexacte. »

Parmi les pièces préliminaires ajoutées au Trésor, soit par l'auteur, soit par les Anglais, les nouveaux éditeurs ne conserveront que les suivantes : 1^o les deux titres en *fac simile*; 2^o *H. Stephani de Thesauri sui epitome, quæ titulum Lexici græci novi præfert*; 3^o *Epistolæ dedicatoriæ et epigrammata duo de Thesaurio*; 4^o *Catalogus auctorum græcorum et quorum scriptis vocabula et loquendi genera, eorum item unde expositiones vocabulorum aut loquendi generum petitæ sunt in hoc Thesaurio*; 5^o *H. Stephani ad lectorem epistola, seu præfatio in suum Thesaurum*; 6^o *H. Stephani epistola anno 1569 edita, qua ad multas multorum amicorum respondet, de suæ typographiæ statu, nominatimque de suo Thesaurio*. Cette pièce, extraite de l'ouvrage de Maittaire, intitulé *Stephanorum Historia*, sera probablement insérée dans la Vie de H. Estienne, publiée par le même à Londres en 1709, morceau que les éditeurs croient utile, mais qu'ils ne promettent pas formellement de reproduire en entier. Cette vie sera augmentée des Observations de M. Firmin Didot père, sur Robert et Henri Estienne. 7^o *Excerpta ex J. A. Fabricii Bibliothecæ græcæ vol. VI, p. 651-668, ed. Harles, p. XXXVI*, auxquels sera ajouté un article relatif aux prétendues deux impressions du Trésor grec, et tiré des Observations citées de M. Firmin Didot.

Les nouveaux éditeurs ne feront point, comme ceux de Lon-

dres, un lexique séparé des mots étrangers qui se trouvent dans les écrivains grecs; ces mots seront placés à leur rang alphabétique dans le corps du Trésor: et l'on y annexera, soit *in extenso*, soit en citations, les explications données par les savans; et les *Tabulæ speciales* de Dahler seront reproduites à la fin de l'ouvrage pour faire voir d'un seul coup-d'œil les mots que telle partie de la Grèce ou tel pays étranger a fournis à la langue grecque. Cette partie du travail est confiée aux soins et à l'érudition de savans orientalistes, notamment MM. Et. Quatremère et Eug. Burnouf.

Quant aux vingt-neuf pièces que les éditeurs anglais ont ajoutées à la suite du Trésor, et qui forment le neuvième volume sous le titre collectif de: *C. Labbæi Glossaria greco-latina et latino-græca*, la seule que les éditeurs français croient utile de conserver est le morceau intitulé: *è Plutarcho excerpta de dialectis*.

La publication commencera directement avec l'A de H. Estienne; les pièces préliminaires paraîtront plus tard. Les éditeurs se réserveront le temps nécessaire pour rédiger leur préface.

H. Estienne avait donné deux espèces de supplémens: d'abord, des *Addenda* pour le tom. I^{er}, comprenant des mots et des articles entiers omis dans la suite des lettres R à I; puis, il ajouta une quantité de supplémens dans son Index alphabétique. Dans l'édition de Londres, ces additions sont disposées d'une manière très-confuse; et un respect superstitieux pour la mémoire d'Estienne a porté les savans anglais à reproduire le désordre qui se fait remarquer dans cette partie du Trésor. Les éditeurs français reporteront à leurs places alphabétiques ces articles additionnels.

Voici maintenant les additions proposées pour la nouvelle édition, lesquelles ne contribueront pas peu à lui assurer la prééminence sur celle de Londres: 1^o Les signes prosodiques de quantité, d'après les dictionnaires de MM. Maltby, Spitzner et Passow, les ouvrages de métrique modernes et les nouvelles recensions métriques des poètes grecs: cette partie est spécialement réservée à M. Fix, élève de M. Hermann; 2^o l'indication des lettres, syllabes ou mots confondus par les copistes: ce travail, que l'on peut presque regarder comme les élémens



l'une paléographie grecque, aura pour base les travaux de Bart, Porson, Elmsley, Boissonade et Schæfer; 3° les étymologies complètes de chaque mot, chose dont le plan suivi par les éditeurs anglais les dispensait presque partout; 4° l'observation de la rencontre fréquente des voyelles, ou des sons que les Grecs recherchaient surtout pour flatter l'oreille : les citations seront prises dans les Commentaires de P. L. Courier sur Longus, Lucius et Xénophon; 5° les mots omis par les Anglais : ils seront fournis par quelques ouvrages postérieurs à la publication du Trésor, les nouvelles inscriptions grecques expliquées par M. Letronne, le *Corpus inscriptionum græcarum* de M. Bœckh, les papyrus grecs publiés récemment, les scholiastes, etc.; 6° les formes altérées, qui, par de fausses leçons, se sont conservées dans les manuscrits, et de là ont passé dans les éditions ou dans les dictionnaires, telles que $\alpha\upsilon\phi\eta\theta\omicron\varsigma$ pour $\epsilon\phi\eta\theta\omicron\varsigma$, etc.; 7° les formes grammaticales régulières qui, bien que déjà citées, ne sont pas appuyées sur un nombre de passages suffisant, telles que $\gamma\gamma\alpha\upsilon$: on expliquera pourquoi ces formes sont douteuses, et on énumérera le plus complètement possible la totalité des formes grammaticales de chaque mot; 8° les significations et constructions de mots, ou omises ou non assez clairement expliquées, tel que le sens de $\beta\alpha\chi\chi\epsilon\omicron\varsigma$ et $\beta\acute{\alpha}\chi\chi\iota\omicron\varsigma$, $\pi\acute{\epsilon}\rho\alpha$ et $\pi\acute{\epsilon}\nu$, etc.; 9° les observations relatives à la position grammaticale ou rhétorique de tel ou tel mot dans l'ordre de la phrase : comme, par exemple, la différence résultant des diverses places qu'occupe l'article δ , η , $\tau\acute{o}$; 10° les citations d'ouvrages importants dans leurs résultats lexicographiques, dont les Anglais ne paraissent pas avoir tiré tout le parti possible, ou qui n'ont paru que depuis leur publication, tels que les grammaires grecques-allemandes de Rost, Buttmann, Thiersch et Matthiæ; les Commentaires de Coray, Reisig, Hermann, Bœckh, Meineke, Elmsley, Baguet, Peerlkamp, etc.; les ouvrages de M. Letronne les observations suggérées aux éditeurs par leurs propres études; 11° la traduction latine ajoutée aux mots que les Anglais se sont dispensés de traduire : addition que l'ordre étymologique adopté par eux leur a semblé rendre superflue; 12° letablissement à leur place, de toutes les observations concernant des mots en passant : ces observations seront reportées sur le mot qu'elles sont destinées à expliquer; 13° la vérifica-

leur exactitude littéraire; 2° les régies par les grammairiens modernes, celles exposées dans des articles postérieurs; c'est-à-dire celles qui sont inutiles pour l'usage qui se trouvent dans des ouvrages généraux; 3° les mots insérés sans pouvoir les appuyer sur une base solide, dans le seul but de compléter la liste; 4° les conjectures inutiles, relatives à des mots qui ne se trouvent pas dans le texte; 5° les accumulations de citations textuelles de passages rapportés pour une chose *obiter*.

Seront conservées les citations tirées d'auteurs importants, qui sont prises textuellement d'auteurs anciens et lexicographes grecs, qui expliquent ou certifient quelque locution ou construction, ou contiennent une opinion spécialement émi- nente et exprimée avec concision.

A la fin de l'ouvrage seront données plus que dans l'ordre étymologique, celle des mots rangés par H. Estienne dans le corps du I^{er} des *Themata verborum* ou racines; 3° celle posant la prosodie des désinences et des 4° celle des auteurs et des ouvrages cités.

Enfin, les nouveaux ~~éditons~~ *éditons*.

et de Londres. Il sera imprimé par MM. Firmin Didot, sur papier vélin et collé. La première livraison paraîtra le 1^{er} avril prochain; et, à partir de cette époque, on publiera régulièrement de six à huit livraisons par an. Le prix de chaque livraison est de 12 fr.; ainsi, l'ouvrage entier ne coûtera que 336 fr. W.

14. SUR LE FAUX CALLISTHÈNES. — *Lettre au Rédacteur.*

Monsieur, vous disiez dans votre article sur l'excellente édition des Pastorales de Longus, par M. de Sinner : « Il serait facile de prouver que le Bidpai grec, le faux Callisthènes, publiés avec critique et érudition, seraient bien plus curieux et plus importants que les Achilles Tatius, les Charitons, les Eumathius, les Nicetas Eugenianus, et autres, auxquels les savantes notes des Jacob, des Dorville, des Gaulmyn, des Boissonade ont seules donné du prix. » *Bulletin des sciences historiques*; n° 9, septembre 1829, pag. 21.

Travaillant depuis deux ans à la publication du faux Callisthènes, je le trouve, comme vous, Monsieur, malgré sa frivolité apparente, curieux et important. Il avait paru tel à M. Boissonade qui eut un moment l'idée de le publier, ainsi qu'il me l'a dit lui-même, en m'encourageant à cette publication. Je l'ai entreprise d'après les conseils de M. Hase, toujours prêt à aider de la manière la plus efficace, ceux qui apportent dans le vaste champ de la philologie et de l'histoire le tribut de quelques faits nouveaux. Comme l'a prouvé M. Letronne dans son examen du Julius Valerius, publié par M. l'abbé Mai, d'après un manuscrit de la bibliothèque Ambrosienne de Milan (*Journal des Savans*, octobre 1818), cette histoire romanesque d'Alexandre, qui a fait les délices de l'Orient et de l'Occident pendant tout le moyen âge, remonte, par une succession non interrompue, au temps même du conquérant macédonien. Le texte primitif, écrit à cette époque en Égypte, nous est arrivé de transcription en transcription, altéré, brodé par la plupart des transpositeurs, tel enfin que nous le présentent une dizaine de manuscrits grecs existans aujourd'hui en Europe. D'Égypte, le faux Callisthènes passa chez les peuples orientaux, dont l'imagination ne pouvait manquer de l'accueillir avec empressement. Il est en effet très-réandu parmi eux. L'Occident le produisit en latin, puis dans les langues modernes avec une quantité

Je publie trois textes : le grec ancien français. Je cite les autres textes , soit dans la dissertation qui précède ce long travail, dans le courant de cette année. J'ai été obligé pour la publication d'un morceau fort difficile des fables de Phèdre, qui avait appartenu que possède aujourd'hui M. le marquis Le Ce manuscrit qui remonte au moins au reproduis scrupuleusement le texte en l' description fort détaillée et d'un *fac simile* ment la question débattue de l'authenticité sion , confiée aux presses de M. Firmin Didot terminée ; et je compte aussitôt me livrer à ment du Pseudo-Callisthènes, dont j'espère ser un exemplaire avant la fin de 1830. J'ai Paris, 25 janvier 1830. J. B

15. ETYMOLOGICAL DICTIONARY OF THE LATIN
tionnaire étymologique de la langue latine
In-8°. Londres, 1828; Baldwin. (*Classica*
n° LXXIII, p. 146.)

L'ouvrage annoncé est , de tous ceux d
qui renferme le plus de documens sur l'ori
Il a plusieurs avantages sur le grand ouvr
connu des personnes qui s'intéressent à ~~celle~~

nos jours, l'était encore bien moins dans le dix-septième siècle; époque à laquelle existait Vossius. Cet érudit a donc agi judicieusement en rédigeant son ouvrage en latin. Quoi qu'il en soit, le professeur du Collège de la Trinité a mis à contribution tout ce qu'il a trouvé de relatif à l'étymologie latine, dans les ouvrages postérieurs à celui de Vossius; il présente aussi de nombreuses analogies tirées des langues du Nord et de l'Orient. Enfin, il y met souvent du sien; et ses observations annoncent, suivant le journal, de l'instruction et du jugement. Le lecteur pourra apprécier, par les citations suivantes, et le mérite de l'ouvrage et le discernement de celui qui s'est chargé d'en rendre compte. « *Dormio*, dormir, de *διδερμαι*, parf. pass. de *δέρω*, écorcher; d'où *δέρμα* et *dormio*. De même, *δαρδάνω*, *dormio*, vient de *ιδαρδην* aor. 1 pass. de *δέρω*. Homère a dit : *ἐν κώισσιν οἴων ἔδραθεν ἐν προδρόμῳ*; Virgile : *Cæsarum ovium sub nocte silenti Pellibus incubuit stratis somnosque petivit.* » On trouve dans les *additions*, des remarques supplémentaires sur le même mot : « *Dormio*, de *δερμα*. » Un verbe formé d'un substantif exprime souvent l'usage auquel est destiné ce substantif. Ainsi *οἶκος*, maison; *οἰκίω*, demeurer. *Templum* désigne un espace du ciel séparé mentalement par les augures pour observer; *contemplor* veut dire observer cet espace. De même, de *δερμα*, peau, on a pu former un verbe signifiant d'abord être couché ou dormir sur une peau, puis dormir, en général; car anciennement, les peaux d'animaux servaient de lits. » — « *Rego*, étendre, mouvoir en ligne droite. Lucain : *Tela regant per viscera Cæsaris*; conduire un vaisseau, des chevaux, etc.; de là, guider, diriger; puis, gouverner, régler. De *ῥέγω*, *ῥέγω* (par aphérèse), tendre en avant. Ainsi, *ῥέγωμαι* signifie donner un coup de lance et blesser. Le sens primitif de *rego* se retrouve dans les composés *porrigo*, *dirigo*, *surgo*; dans *rectus*, participe de *rego*, et dans *regula*. L'o disparaît dans *ῥέγω*, comme dans *Remus* et *Ramus* (nous ne comprenons pas). D'autres langues offrent pourtant des mots qui ont la même origine que *rego* et *ῥέγω* : *rechen* (alem.), tendre, étendre, dilater; *racag* (hébr.), *rahjan* (goth.), *recchen* (franc, *reckia* (island.) — « *Virgo*, *inis*, fille, vierge, se dit quelquefois, quoique très-rarement, d'une femme mariée (Virg. *Ecl.* 6, v. 47.) Nous disons (en anglais) une *fileuse* pour une *fille*

non mariée ; de même les Grecs ont pu dire une *ouvrière* pour exprimer la même idée. De ἔργω on a pu faire ἔργανις identique avec ἔργανη, et qui a pu produire, à son tour *verginis*, devenu *virginis*, comme μηχανά, *machina*. Ou bien encore ἔργων a peut-être été à-la-fois masculin et féminin ; et il est possible que *vergo*, *virgo* en dérive. Homère : Κούρην δ' οὐ γαμίω Ἀγαμέμνονας, εἰδ' ἢ ἔργα Ἀθηναίη ἱσχυαρίζοι ; et (*Iliade*, IX, 128) Δωσω δ' ἑπτα γυναικας ἀμύμονας ἔργειδυνίας. D'autres font venir *virgo* de *vireo*, qui serait devenu *virigo*, puis *virgo* : *ob virentem ætatem*. On lit dans Forcellini : *virgo interdum dicitur de eâ quæ virum passa est; notat enim non tam integritatem quam viridem ætatem.* » L'article du journal est terminé par les observations suivantes, extraites de la préface du Dictionnaire étymologique de M. Valpy : « Quelle que soit l'analogie que nous avons remarquée entre le latin et le grec, ces deux langues sont néanmoins si différentes l'une de l'autre, qu'en prenant au hasard un certain nombre de mots latins, nous n'en trouverons qu'un petit nombre qui offrent avec le grec un rapport de consonnance. Une des principales raisons est que les Romains formaient des mots nouveaux de ceux qu'ils rapportaient de la Grèce. Ainsi, par exemple, *visio* ne ressemble nullement à ὄψις, ni *visum* à ὄραμα ou ὁράμα, ni *invideo* à φθονέω ; et cependant *visio*, *visum*, *invideo*, dérivent tous du grec εἶδω par le latin *video* (1). De même, *chatne* se dit, en grec moderne, ζόση, mot inconnu à leurs ancêtres, mais dérivé de ζώω, ζώννυμι. Une autre raison est que le latin s'est formé (en partie) du dialecte éolien, qui contenait des mots particuliers et inconnus aux Ioniens et aux Attiques. Enfin, dans les langues dérivées, les mots ont souvent une signification qu'ils n'avaient point dans la langue mère. Ainsi le mot français *tête*, qui s'écrivait anciennement *teste*, vient de *testa*, coquille (la coquille

(1) On nous ne comprenons pas M. Valpy, ou son raisonnement est un étrange et absurde paralogisme. Il dit que les Romains latinisaient les mots qu'ils empruntaient du grec ; il cite bien à tort, pour exemple de cette transformation, ὄψις, ὄραμα et φθονέω, et ajoute que, malgré cela, *visio*, *visum*, etc., viennent du grec εἶδω par l'intermédiaire de εἶδω ; c'est comme si l'on disait, en supposant vraie cette dernière proposition, très-contestable : deux et sept font cinq, cependant cinq et dix font quinze. *Fiat lux.*

a tête, le crâne); *mea testa* pour *meum caput* aurait paru à Cérone une expression (au moins) bizarre. » W.

C. SALLUSTII CRISPI HISTORIARUM FRAGMENTA, prout Carolus Brossæus ea collegit, disposuit, scholiisque illustravit. Iulii Exsuperantii historiarum Sallustii summarium. Accedit epicilegium fragmentorum Sallustianorum, a Brossæo reliquisque editoribus prætermissorum vel nuper detectorum. xiv et 160 pag. in-12; prix, 8 gros. Lunebourg, 1828; Herold et Wahlstab. (Jahn, *Jahrbücher der Philologie*; 4^e année, vol. II, cah. 1.)

Le président Debrosses, en traduisant tout Salluste en 3 vol. -4^o, a eu la malheureuse idée de vouloir rétablir les livres de l'histoire de cet auteur qui sont perdus. Prenant environ 500 fragmens et expressions de Salluste, cités par les grammairiens et par d'autres auteurs, il les a disposés à son gré, les a liés tous ensemble, comme il a pensé qu'ils devaient être placés dans l'original. Mais dans ce travail il s'est permis de grandes licences qui en détruisent toute la valeur; sans tenir compte des citations des livres, il a placé les fragmens comme il convenait à ses idées; il a séparé plusieurs fragmens en plusieurs parties, pour les intercaler en divers endroits; il a donné une application à des phrases qui, disloquées comme elles sont, ne peuvent s'appliquer à rien; de plus il a employé plusieurs fois les mêmes fragmens: c'est ainsi, par ex., qu'il fait usage de ce petit fragment *simulans sibi alvum purgari* d'abord dans l'histoire de Marius, puis dans celle de Papirius Carbo; et il reste encore à savoir si Salluste s'est servi de cette phrase en parlant de ces deux hommes. Ces doubles emplois sont si fréquens que les 500 fragmens recueillis par Debrosses se sont accrus sous sa main jusqu'à 700. Il a paru après la mort de Debrosses, en 1840, une petite édition de ses fragmens; mais comme elle est rare hors de la France, un philologue allemand a cru rendre service à la littérature, en publiant le texte original de ces fragmens, mais il a conservé l'ordre fautif adopté par Debrosses; il a ajouté des fragmens qui avaient échappé aux recherches du président de Dijon. Dans les *Annales de philologie* de Jahn on juge peu favorablement et l'ouvrage de Debrosses et celui de son successeur. D-c.

17. OBSERVATIONS CRITIQUES SUR DEUX PASSAGES DE SÉNÈQUE
ET DE LONGUS. — *Lettre au Rédacteur.*

Paris, le 22 janvier 1830.

Je viens de lire, dans le *Lycée* du 17 décembre dernier, un article de M. L. Quicherat sur le théâtre de Sénèque de M. Pierrot. J'ai trouvé cet article savant et judicieux, et j'y ai vu avec plaisir que, contre l'opinion de cet habile professeur, M. L. Q. préférerait la leçon.

Suasque Perseus *aureus* stellas habet ,
à celle d'*aureas*, quoiqu'elle ait de grandes autorités pour elle. Aux raisons qu'il donne je puis en ajouter une décisive, qui explique en même temps l'origine de l'épithète *aureus* donnée à Persée dans ce passage. La voici. Persée a dû être ainsi surnommé, à cause de la pluie d'*or* en laquelle Jupiter, son père, se changea pour pénétrer dans la tour d'*airain* où Danaë était renfermée, et lui ravir ses faveurs. C'est pour la même raison que les poètes donnent aussi à Persée l'épithète d'*aurigena*, et qu'Ovide a dit de lui :

.... Neque enim Jovis esse putabat

Persea , quem pluvio Danaë conceperat *auro*.

Cette origine est si frappante que je crois qu'elle n'a pas besoin de plus de développemens, et si facile que je suis surpris qu'elle ne soit pas encore venue à l'idée de tous les commentateurs.

Je profite de cette occasion pour vous soumettre une autre observation que m'a fait naître un excellent article signé des mêmes initiales, et inséré dans le même recueil du 24 septembre 1829, sur la nouvelle édition de Longus par M. de Sinner. M. L. Q. y dit : « On ne sait ce que c'est que ce veau de montagne, *μῶσχον ὀρειγεννητόν* que le galant Dorcon offre en présent à Chloé. Chardon de la Rochette propose de lire *νέβρον*, au lieu de *μῶσχον*, conjecture trop audacieuse, mais qui au moins signifie quelque chose. M. Ciampi, ayant collationné de nouveau le manuscrit de Florence, et rétabli la vraie leçon de plusieurs passages altérés, selon lui, par Courier, donne ici *μῶσχον ὀρειγεννητόν*. Quoique Courier réponde que cette leçon est une pure invention de l'éditeur italien, nous la préférons à une leçon qui nous semble offrir un non-sens. »

Je ne suis pas cette fois , monsieur, de l'avis de M. L. Q. , ni de celui de Chardon de la Rochette. Ce jeune et tendre veau , é sur les montagnes , est une comparaison mythologique et poétique avec la nouvelle lune , dont les anciens faisaient une genisse , sous les noms d'Io et d'Isis.

Ils donnaient à Diane , dont le croissant sur le front est le symbole du croissant de la lune , ainsi que les cornes d'Io et Isis , deux sortes d'épithètes qui reviennent à cette comparaison : 1° celles de ταυρώ , de *taurica* , de ταυρωπός ou *tauropus* , de ταυροπόλις , de *tauropolia* , etc. ; 2° celles d'ὄρηια ou *montana* , ορεισίφαιρος ou *montivaga* , de *coryphæa* , d'*acræa* , parce qu'elle avait des temples sur les sommets des montagnes où l'on montait pour observer et annoncer sa première apparition , à la néoménie , que les Romains appelaient delà *Calende* , *Juno candaris* , *Juno* (Junis) *Novella* , etc. Par les premières épithètes , ils la considéraient comme une jeune taure ou genisse ; par ses secondes , comme née et habitant sur les montagnes , sur ses hauts-lieux.

La preuve encore que les anciens faisaient de la nouvelle lune une genisse , une taure , un veau , c'est qu'ils appelaient le premier jour de la néoménie , c.-à-d. le jour où la lune commençait à montrer sa première corne , sur les montagnes , ὄσχος μονοκέρως , la genisse ou le veau à une corne , *vitula unicornis* , et que les Romains l'adoraient sous le nom de *vitula*.

Il n'est donc point étonnant pour qui entend le langage allégorique de l'antiquité , qu'ayant donné à la nouvelle lune le nom de ὄσχος μονοκέρως , ils lui aient aussi donné celui de ὄσχος αἰγιονητός , la genisse née sur les montagnes. Le galant Dorcon a donc pu y faire allusion en donnant ce dernier nom au jeune et tendre veau qu'il offrait à Chloé , pour relever par cette comparaison la beauté de son présent.

J'aurais bien d'autres raisons , d'autres preuves même à ajouter pour appuyer cette leçon ; mais il me semble que celles-là doivent suffire. Je pense donc qu'il ne faut rien changer dans le texte de Courier , et que c'est faute d'entendre l'allégorie à laquelle le passage fait allusion , qu'on a cherché à le lire autrement , à le restituer quand il n'est pas corrompu , et que Courier dont le nom seul est et sera toujours une autorité , l'a très-bien lu. Je désire , monsieur , que vous pensiez comme moi

dice Remensi , incendio consumpto , a de
enotata , cum prolegomenis , annotatione ,
lius BERGER DE XIVREY. (*Prospectus.*)

Le manuscrit qui avait servi à Pierre Pitl
la première fois en 1596 , les Fables de Phèd
depuis livré aux investigations de la science.
originaux n'était pas sentie alors comme de
critique a souvent tiré , des fautes même des
neuses corrections. L'autre manuscrit , déc
appartenant à l'abbaye de Saint-Remi de B
en 1774 , dans l'incendie de la bibliothèque
sans avoir été plus connu que le premier.

M. le marquis Lepéletier de Rosambo, pair
actuel de la famille Lepéletier , issue de Pie
femmes , a communiqué ce précieux monum
de son illustre maison , à M. Berger de Xivre
biant aujourd'hui textuellement , y joint les
nuscrit de Reims , recueillies par Dom Vince
de l'abbaye de Saint-Remi , et écrites de sa
d'un exemplaire de Phèdre , qui a été commu
par M. Van-Praet , conservateur de la Biblioth
variantes inédites présentent , par le soin scru
Bénédictin à qui on les doit , la même aut
avoir le manuscrit lui-même ; ainsi tout es de

Cette édition ne sera tirée qu'à 200 exemplaires sur grand papier vélin ; prix, 20 fr. ; et à 25 exemplaires seulement sur petit papier, pour remplir les formalités du dépôt, pour les annonces, etc. Ces derniers ne seront point mis en vente. Chaque exemplaire sera numéroté et signé. A Paris, librairie de Firmin Didot frères, rue Jacob, n° 24.

19. *ANALECTA LITTERARIA*. I. C. Valerii Catulli Carmina sex priora cum commentariis Jani Broekhusii, Isaaci Verburgii et editoris. II. M. Tullii Ciceronis orationes pro M. Tullio quæ exstant cum commentariis et excursibus Ph. Eduardi Huschkii. III. Commentationes de Tibullo et Propertio. IV. Epistolæ Virorum doctorum ineditæ ; par J. G. HUSCHKE, professeur à l'université de Rostock. Gr. in-8°, de VIII et 387 pag. ; prix, 2 rthlr. Leipzig, 1826 ; Hartmann. (*Allgem. Repertorium*, de Beck ; 1827, vol. 3, cah. 1, p. 4.)

J. Broekhuys, dont les commentaires sur Properce et Tibulle sont encore estimés, avait l'intention de publier également un commentaire sur Catulle ; cependant il abandonna son entreprise après que la première feuille fut imprimée. Lor. de Sanden était en possession d'un exemplaire de cet imprimé et de quelques matériaux manuscrits destinés à la continuation de ce travail. Ces matériaux, ainsi que l'apparat littéraire de Sanden se trouvèrent à la Bibliothèque royale de Berlin, lorsque, quelques années plus tard, J. Verburg forma le projet de publier Catulle enrichi de nombreux commentaires. Mais cette entreprise, partageant le sort de la première, fut également interrompue après l'impression de la première feuille. L'éditeur reproduit les deux feuilles de ces éditions discontinuées. Il a mieux classé que ses devanciers les fragmens manuscrits de Milan et de Turin. Ses remarques abondent en explications précieuses, non seulement relatives à Catulle, mais aussi à d'autres écrivains. Elles contiennent également des additions importantes relatives à la langue et aux matières des éditions antérieures. Les excursions offrent des idées nouvelles sur les matières suivantes : 1) p. 183, *de vi bonorum raptorum indicio* ; 2) p. 208, *de recuperatoribus* ; 3) p. 253, *de taxationibus* ; 4) p. 276, *de finium demonstratione* ; 5) p. 283, *de probabili procuratorum origine*. Viennent ensuite les commentaires sur Tibul.

rendu); d'Ang. Maria Bandini (2 lettres
manuscrites et collations sur Catulle); la lettre
au traité du prof. Huschke de C. Annio Q.
plusieurs matières paléographiques et lit-
que la rime (*versus similiter desinentes*) n'a
Romains. Un épilogue de M. H. (p. 365) d-
gilii in C. Annium Cimbrum rhetorem, off-
neuves et savantes de l'épigramme énigma-
d'Ausonius. Viennent finalement, p. 371, A-
tullum, p. 372, ad Procopium; Additamen-
ad Cic. Or. pro Tullio. L'éditeur n'a pas oul-
travail un *Index rerum et verborum* et un *In-*
vel illustrantur vel emendantur. L'un et l'autr-

20. DEUTSCHE SPRACHLEHRE FÜR SCHULEN. —
mande à l'usage des écoles; par M. N. GOET-
Théorie de la langue, xvi et 229 p. II^e
pratiques dans la langue allemande. 180 p.
1827; Sauerländer. (*Jena. Allg. Lit. Zei-*
p. 297 et 305.)

L'auteur de cette grammaire s'est propos-
une voie nouvelle; il a mis à l'écart toutes le-
mentaires de ses devanciers, à l'exception de
henner et de Bernard. I.a

La théorie de la prononciation comprend trois sections dans lesquelles l'auteur traite successivement de la division, de la formation et de la prononciation des sons et de la manière d'écrire les lettres. Nous ne comprenons pas nettement pourquoi il a rangé l'y dans la catégorie des aspirées, il nous semble que le w, l'h et l's sont les seules aspirées; car, quoique l'y se rattache au w en tant qu'il désigne le passage ou la transition de l'i, comme le w désigne la transition de l'u dans la classe des consonnes, ce n'est cependant que par une nécessité absolue qu'on a admis que l's faisait de l'e une consonne.

La doctrine des syllabes est bien approfondie; avant d'exposer celle des mots, l'auteur définit avec exactitude, dans une introduction, les notions de mots, de déclinaison, de dérivation, de racine, de forme fondamentale, et il enseigne ensuite la formation des mots et leur composition; mais la classification qu'il en a faite ne repose point sur une base solide. Pourquoi, par exemple, dans la classification des substantifs a-t-il fait du substantif abstrait une subdivision du substantif appellatif? Une notion abstraite ne saurait servir à désigner une espèce; les substantifs ne peuvent être divisés qu'en abstraits et concrets. C'est aussi à tort qu'il a rangé les substantifs ou noms collectifs dans la classe des noms abstraits; il a probablement erré, parce qu'il a pensé que tout signe d'une simple vue de l'esprit pouvait être considéré comme une abstraction, mais c'est là un faux point de vue. Nous approuvons M. Gœtzinger d'avoir pris pour point de départ, dans son travail, le verbe et non le substantif, parce que la théorie du verbe peut seule faire bien comprendre celle du nom. Mais il ne fallait point adopter un triple sujet du verbe, savoir le locutif pour la 1^{re} personne, le vocatif pour la 2^e et le nominatif pour la 3^e. Cette innovation est complètement inutile, car le sujet d'un verbe est et sera toujours la personne ou la chose dont on parle, et le prédicat ne varie point.

L'auteur a été plus heureux dans cette partie de la doctrine des mots qui repose sur une base purement historique, comme, par exemple, les principes de la composition et de la dérivation des mots. En ce qui concerne la théorie de la proposition et la syntaxe, il a adopté le système d'Herling; la théorie de la proposition est divisée en deux parties, dont l'une traite de la

liaison des mots entre eux, et l'autre des propositions mêmes. La syntaxe expose les principes de la liaison des propositions sous le point de vue logique et grammatical, de l'euphonie des périodes, etc. Suivent dans un appendice les diverses figures de rhétorique. Ici l'auteur émet encore des opinions bizarres.

Le second volume de la grammaire contient un certain nombre d'exercices fort bien gradués pour la mise en pratique des règles et des principes exposés dans le premier. C. R.

21. DEUTSCHES LEBEBUCH; OR LESSONS IN GERMAN LITERATURE.—Lectures allemandes, ou Leçons de littérature allemande, composées d'un choix de morceaux amusans et instructifs, tant en prose qu'en vers, tirés des meilleurs écrivains; ouvrage destiné aux écoles et à l'instruction privée; par J. ROWBOTHAM. 1 vol. in-12 de XII et 264 p.; prix, 8 sh. Londres, 1829; imprim. de Joy.

Ce livre peut être considéré comme le complément de la grammaire allemande du même auteur, publiée en 1824 et annoncée Tom. II, pag. 15 du *Bulletin*. C'est un recueil de lectures et d'exercices extraits des classiques allemands, et l'on peut dire, quant au choix, que M. Rowbotham a complètement atteint son double but, celui d'être, à-la-fois, amusant et instructif. L'ouvrage est divisé en 4 parties. La 1^{re} comprend des traductions interlinéaires et littérales, avec l'indication, entre parenthèses, des différences qui caractérisent les deux langues; la 2^e contient des traductions littérales et comparées, en regard du texte allemand; la 3^e, des traductions libres en regard, dans lesquelles l'auteur a eu soin de rendre le sens littéral lorsque cela lui a paru indispensable, ce qui l'a souvent mis dans la nécessité de sacrifier l'élégance à la clarté et à la précision que réclame un ouvrage purement élémentaire; la 4^e partie comprend des exercices accompagnés de l'explication des mots et des phrases les plus difficiles, ce qui évite à l'élève la peine de consulter, à chaque instant, le dictionnaire.

La plupart de ces exercices sont extraits des écrits des meilleurs auteurs, tels que Schiller, Klopstock, Kotzebue, Lessing, Herder, Göthe, etc., et c'est surtout, sous ce rapport, que ce petit ouvrage mérite d'être recommandé à ceux qui veulent se familiariser avec le génie de la langue allemande, et se mouvoir

état d'apprécier plus tard les beautés de cet idiôme riche et pressif. G.

13. *BEYTRÄGE ZUR GRÜNDLICHEN KENNTNISS DER DEUTSCHEN SPRACHE.* — Notices pour servir à une connaissance plus approfondie de la langue allemande; par H. STÉPHANI. 2^e volume, VIII et 148 p. in-8°. Erlangen, 1827; Salm.

14. *BAYERISCHES WÖRTERBUCH.* — Vocabulaire bavarois, ou Recueil de mots et d'expressions usités tant dans les dialectes vivans que dans la littérature la plus ancienne du royaume de Bavière, et qui ne sont plus usités dans la langue savante de l'Allemagne, telle qu'elle est aujourd'hui, ou dont l'acception a changé; par J. A. SCHMELLER. I^{er} volume contenant les lettres *a, e, i, o, u, b, p, d, t, f, v.* XVIII et 640 pag. in-8°. Stuttgart et Tubingue, 1827; Cotta.

15. *LETTERKUNDIG OVERZICHT EN PROEVEN VAN DE NEDERLANDSCHE VOLKSZANGEN.* — Aperçu littéraire sur les chants populaires néerlandais depuis le xv^e siècle, avec des citations; par J. C. LEJEUNE. 1 vol. gr. in-8°, 318 p. La Haye, 1828; Immerzeel. (*Letterk. Magaz. van Wetenschap.*; 1829, n° X, p. 411.)

L'auteur de cet ouvrage a traité son sujet avec talent. Les pièces de poésie populaire néerlandaise qu'il cite sont au nombre de 100. La première est un chant tiré d'un manuscrit de J. Van Nassau, qui est déposé à la Bibliothèque Royale; la dernière est un chant frison intitulé *Tiemkes lof*, tiré des chants des troubadours d'Amsterdam. Nous croyons que l'auteur n'a oublié aucun des chants antérieurs. Son style est clair, précis et élégant. C. R.

16. *VERZAMELING VAN NEDERLANDSCHE SPREEKWOORDEN.* — Collection de proverbes néerlandais pour la jeunesse et pour l'usage des écoles; par D. BRAAKENBURG. 68 p. in-8°. Haarlem, 1828; héritiers. F. Bohn. (*Letterk. Mag. van Wetenschap.*; 1829, n° XI, p. 486.)

Cet ouvrage pourra être employé utilement dans les écoles des Pays-Bas, quoiqu'on puisse d'ailleurs contester à l'auteur l'origine qu'il assigne à certains proverbes. C. R.

26. DICTIONNAIRE DES IDIOTISMES ITALIENS, FRANÇAIS-ITALIEN, contenant tous les proverbes, phrases adverbiales, expressions techniques, etc., extrait des meilleurs dictionnaires de deux langues; par M. Jacq. POLESI. Tom. 1^{er}. In-8° de 15 feuilles 5-8. Paris, 1829; Baudry.

MYTHOLOGIE.

27. THÉOLOGIE DES ANCIENS GRECS. (*Classical Journal*; n° LXXII, page 102.)

L'étude de la théologie primitive des Grecs, fort intéressante en elle-même, est indispensable pour bien entendre l'Iliade et l'Odyssée. Dans ce système religieux, les divinités grecques étaient une race d'hommes supérieure aux autres et jouissant de l'immortalité. La lecture d'un seul chant de l'un des poèmes d'Homère suffit pour convaincre que ces êtres surnaturels n'étaient pas purement spirituels, mais qu'ils avaient des corps comme les animaux terrestres; car le poète parle sans cesse de leur visage, de leurs mains, de leurs bras, de leurs pieds, etc.; il donne continuellement à Minerve des *yeux bleus* (γλαυκῶπις Ἀθήνη); à Junon des *bras blancs* (λευκῶν ἄρην). Dans l'Iliade, Apollon porte la tête haute (ὕψην); Vénus est blessée à la *main* par Diomède, et son *sang coule*. Toutefois, Homère ajoute que le sang de la déesse est d'une autre nature que celui des mortels qui mangent du pain et boivent du vin. Si ces dieux avaient un corps, ils devraient avoir des besoins physiques; le sommeil leur était nécessaire pour réparer leurs forces, et la nourriture pour soutenir leur existence; mais ils pouvaient supporter ces besoins plus facilement que les hommes, et devaient cette supériorité, de même que l'immortalité, à la vie toujours nouvelle qu'ils puisaient dans le nectar et l'ambrosie. Réduits aux aliments grossiers des mortels, ils perdaient leur divinité; et une longue privation de la nourriture céleste amenait infailliblement leur mort. Deux passages de l'Iliade (E, v. 339 seq. et 385 seq.) ne laissent aucun doute sur l'exactitude de ces assertions.

Les dieux d'Homère étaient pareillement , sous les rapports des facultés intellectuelles, une race supérieure d'êtres humains. Leurs goûts étaient différens , tous n'avaient pas non plus autant d'esprit et de capacité les uns que les autres ; chacun d'eux était borné quant à son intelligence et à l'étendue de ses lumières , mais possédait au plus haut degré la branche de connaissances qui lui était propre.

Ces dieux ne brillaient pas du côté des qualités morales ; ils offraient tous les genres de corruption et ne suivaient jamais d'autre mouvement que celui de leurs passions. Avides d'hommages , ils traitaient avec la plus grande sévérité ceux qui négligeaient leur culte et qui n'en observaient pas rigoureusement toutes les cérémonies ; mais ils récompensaient par des richesses et la prospérité ceux qui montraient le plus de zèle dans leur service. Leur intérêt les portait à punir indifféremment les injustices les plus coupables et les actes les plus légitimes quand ils leur déplaisaient.

Si l'on considère les dieux comme formant une société , on voit qu'ils étaient soumis à l'autorité de Jupiter , que celui-ci leur était supérieur à tous en force et en sagesse , conférait les emplois et les privilèges , recevait leurs plaintes , infligeait des punitions , leur accordait ou leur refusait sa permission dans les affaires importantes ; on voit , en un mot , que tout , dans cette *communauté* , était réglé par son immuable volonté , et que la crainte d'une révolte mettait seule des bornes à l'exercice de sa puissance. Dans leurs relations mutuelles , les dieux donnaient un libre cours aux passions humaines qui les animaient les uns contre les autres. La diversité de sentimens faisait naître entre eux de vives altercations dans lesquelles ils ne s'épargnaient ni les invectives ni les outrages , et en venaient quelquefois même aux voies de fait. Tels étaient les êtres auxquels , dans les premiers temps de la Grèce , on rendait les honneurs divins ; de quelque côté qu'on les considère , on ne reconnaît en eux que des créatures ignorantes et dépravées.

Chacune de ces divinités , selon l'opinion commune , s'intéressait jusqu'à un certain point aux affaires humaines. Les Grecs d'Homère admettaient le dogme de la providence , non de celle qui embrasse le monde en général et règle le sort des états , mais de celle qui s'occupe de la destinée de chaque individu ;

encore ne bornaient-ils pas aux choses importantes la protection des Dieux, ils l'étendaient jusqu'aux circonstances les plus indifférentes de la vie. De pareilles divinités ne pouvaient agir que sous l'inspiration de motifs sensuels ou de penchans honneux. Et quoique le bonheur fût généralement regardé comme la récompense de la piété, c'est-à-dire de la dévotion, et l'infortune comme le châtiment de l'impiété, néanmoins certains évènements fâcheux étaient attribués à la capricieuse malveillance des Dieux. En outre, le nombre de ces dieux était si grand, que, malgré toute l'attention qu'ils apportaient à l'accomplissement des cérémonies, il devait leur arriver souvent d'encourir, par oubli, la disgrâce de quelques-uns des êtres célestes.

L'auteur de l'article conclut qu'en théorie le système religieux des anciens Grecs est méprisable, et que bien qu'il pût, dans la pratique, produire d'heureux effets, il ne valait guère mieux sous ce rapport, et était même injurieux pour la divinité. Le même critique censure l'opinion de Gillies, qui, dans son Histoire, semble charmé de l'aimable simplicité de la théologie et dit que « il faudrait un volume pour exposer les effets salutaires de cette ancienne et vénérable superstition, qui se distingua de la plupart des autres fausses religions par le mérite rare de faire beaucoup de bien, sans que la société paraisse en avoir souffert de mal considérable. » W.

28. RELIGIONS DE LA GRÈCE, ou Recherches sur l'origine, les attributs et le culte des principales divinités helléniques; par P. N. ROLLE, conservateur de la Bibliothèque de la ville de Paris, etc. vol. I^{er} in-8°, de 589 pp. Châtillon-sur-Seine, 1896; Cornillac et Lecoigne.

Durant plusieurs siècles une foule d'écrivains, avec plus ou moins de persévérance et de sagacité, ont tenté de débrouiller le chaos de la mythologie grecque, et d'expliquer un système théologique où se croisent, dans tous les sens, les contradictions, les absurdités et les incohérences. Noël Conti (*Natalis Comes*), Banier, Pluche, Bryant et Dupuis, entre autres, se sont plus à voir dans les mystères de l'antiquité ou des cadres renfermant l'expression des idées des anciens sur la divinité, ou des emblèmes imaginés pour colorer des vérités physiques, morales ou historiques. Mais l'inutilité de leurs efforts, nullement dissimulée par quel-

ques succès partiels, semblait devoir rebuter quiconque voudrait se hasarder dans cette carrière; et depuis assez long-temps, on paraissait même avoir généralement renoncé à cultiver d'une manière approfondie cette branche d'érudition, lorsque parut, en 1819, le premier volume de la *Symbolique* de Creuzer. Cet ouvrage excita, dès son apparition, l'attention du monde savant; tout en reconnaissant l'immense, la profonde érudition de l'auteur, on lui reprocha avec raison de s'être beaucoup trop préoccupé d'un système exclusif, et d'avoir voulu y subordonner tous les faits de gré ou de force. Au reste, son livre ne renferme pas un corps complet de mythologie.

M. Rolle s'est tracé un plan différent, et s'est ouvert un champ plus circonscrit, du moins si l'on en juge d'après le titre respectif des deux ouvrages. Regardant avec raison comme une absurdité tout système *à priori*, il a dû s'attacher, avant tout, à observer les faits et à recueillir des élémens homogènes qui pussent servir de base à un travail exact et régulier. Dans son premier ouvrage (1) il avait considéré la taride mystique égyptienne, formée d'Osiris, d'Isis et d'Horus, comme le type et le fondement des religions helléniques; mais on lui avait objecté, que pour que l'analogie fût frappante, il faudrait démontrer que ce trithéisme est également applicable au culte des grandes divinités de la Grèce : et tel est le but que s'est proposé M. Rolle dans le livre que nous annonçons. « J'approfondirai avec bonne foi, dit-il, la nature de ces grandes divinités, je tâcherai de remonter à leur origine et de faire connaître leur culte. » Il déclare qu'il s'appuiera uniquement sur les faits et sur les monumens, qu'il prouvera que les Grecs, comme la plupart des Orientaux, ont personnifié l'âme universelle du monde, le principe actif de la nature, le principe producteur, adoré sous le nom de Jupiter; qu'il s'appliquera surtout à n'admettre que ce qui appartient réellement à la religion des anciens, c'est-à-dire qu'il écartera « ce monstrueux amas de fables et d'opinions folles » dues à l'imagination des poètes et des artistes, aux rêveries des philosophes et aux fourberies des prêtres. L'auteur dit avec raison que la science des religions, comme toute autre, se nourrit de faits; mais que jusqu'à présent on n'a pas voulu

(5) *Recherches sur le culte de Bacchus, symbole de la force productive de la nature, etc.* 3 vol. in-8°. Paris, 1824; Merlin.

les étudier ; il regarde les études mythologiques comme étant encore dans l'enfance et voit dans les préjugés que nous donne l'éducation le plus grand obstacle qui s'oppose à leurs progrès. Suivant lui, les ouvrages d'Homère, d'Hésiode, de Virgile, des tragiques grecs, livres qu'on met entre les mains de la jeunesse des écoles, sont précisément ceux qui nous donnent les notions les plus fausses des religions des anciens. Nous remarquerons toutefois que l'auteur ne décline pas toujours leur autorité ; et qu'il les cite même assez souvent à l'appui de ses assertions. Anaxagore lui paraît même être le seul philosophe qui ait placé « la notion sublime de la divinité dans les vrais rapports qui lui appartenaient avec l'ensemble des lois de l'univers. » Pythagore, Platon et Anaximandre n'eurent en effet, de l'être suprême, que des idées fausses, vagues ou incomplètes. M. Rolle conclut que les philosophes grecs n'étaient pas plus avancés que leur siècle. Cette proposition, vraie en général, ne doit pourtant point s'appliquer à Socrate, l'un des hommes, sans contredit, qui ont eu les opinions les plus saines de la divinité.

Après ces considérations générales, nous devons jeter un coup d'œil rapide sur les principales parties de l'ouvrage, et signaler les détails qui nous semblent les plus dignes d'attention.

Le volume que nous avons sous les yeux se divise en deux sections dont chacune est subdivisée en trois chapitres ; il renferme une partie des notions recueillies par l'auteur sur les dieux mâles. Le premier chapitre traite de l'origine du culte de Jupiter, chef de la hiérarchie divine des Grecs. L'auteur y développe ses idées sur la triade mystique égyptienne, qu'il regarde comme la base de la religion grecque. Sans rien préjuger sur l'exactitude de cette opinion, nous ferons observer ici qu'on a accordé dans ces derniers temps trop d'influence aux mystères de l'Orient sur ceux de la Grèce. C'est un défaut auquel sont particulièrement sujettes les personnes qui cultivent les langues sémitiques (1). Quoi qu'il en soit, Osiris, nommé, suivant Jablonski, *Ammon*, quand on le considère comme l'être incréé,

(1) L'*Hermès*, journal allemand publié à Leipzig par M. Schmidt, contient un excellent article sur la mythologie grecque, dans lequel l'auteur anonyme s'efforce de prouver que le système religieux des Grecs prit naissance dans la contrée qu'ils habitaient. Il nous paraît combattre avec succès l'opinion qui fait venir de l'Orient les mythes de la Grèce.

par qui tout existe; *Knef*, lorsqu'il est regardé comme la source de toute bonté; *Phtha*, quand il est honoré comme l'être fort, puissant, le maître de l'univers, était une divinité commune aux Égyptiens, aux Ethiopiens et aux Libyens, est, suivant M. Rolfe (p. 50), le prototype du Jupiter grec, dont le culte aurait été apporté d'Égypte par trois voies différentes : 1° de Thèbes à Dodone; 2° par la Libye dans l'île de Crète et dans l'archipel; 3° à Olympie, par l'intermédiaire de la Phrygie.

La propagation de ce culte dans la Grèce fait le sujet du chapitre II. Nous y voyons qu'il s'établit en Arcadie, dans la Crète, à Olympie et à Dodone. L'auteur recherche l'origine de l'épithète *Lycéen*, donnée à des jeux institués, dit-on, par Lycaon, roi d'Arcadie, et à plusieurs dieux considérés comme auteurs de la lumière : c'étaient Jupiter, Apollon, Pan, Mars et Diane ou la Lune. M. Rolfe ne pense pas que le culte de Jupiter soit né en Crète; d'ailleurs d'après un hymne de Callimaque, les prétentions de l'Arcadie, de l'Élide et de Dodone seraient, à cet égard, tout aussi fondées. Notre mythographe fait voir combien est absurde la légende d'après laquelle ce dieu aurait eu un tombeau à Gnosse; il s'attache à réfuter l'opinion généralement et depuis long-temps répandue, qui fait Jupiter fils de Saturne; il prouve que le culte de la dernière de ces divinités, qui était beaucoup plus honorée à Rome qu'en Grèce, n'a rien de commun avec celui de la première. « Cette opinion, dit M. Rolfe, peut avoir deux causes très-vraisemblables : 1° le système des mythologues suivant lequel rien n'est né avant le temps. . . . ; 2° l'antériorité du culte de Saturne à celui de Jupiter. » Au reste, nous sommes persuadés que l'auteur ne prend ces conjectures que pour ce qu'elles valent : ce qui n'est pas beaucoup dire. Le culte de Jupiter, apporté à Olympie par les Dactyles de la Troade, donna naissance aux jeux les plus célèbres de la Grèce; M. Rolfe se livre à des recherches curieuses sur l'établissement du même culte à Dodone, où il paraît s'être combiné avec celui que les Pélasges de l'Épire et de la Thessalie rendaient à certains arbres, tels que le chêne et le hêtre.

Le chapitre troisième de la première section nous a paru un des plus intéressants de l'ouvrage. L'auteur y examine les principaux attributs de l'être suprême, c'est-à-dire l'unité, la providence et la puissance. Il prouve que ce qu'on nomme *Poly-*

théisme est un dogme qui vient se confondre dans celui de l'essence unique de la divinité ; ce dont Platon offre la preuve dans son *Timée*, où il reconnaît trois principes : l'*idée*, la *matière* et le *sensible*. « Toutes les nations, dit M. Rolle, ont admis cette idée de la triplicité dans l'unité suprême. Le christianisme n'a fait que développer cet ancien dogme qui avait déjà été spiritualisé par Platon. » Nous laissons aux théologiens de profession le soin de juger s'il est orthodoxe d'affirmer que les chrétiens ont trouvé dans la taride cosmogonique des anciens le germe de leur trinité. L'auteur conclut que l'opinion qui attribue aux Grecs la croyance d'un Dieu purement spirituel, et celle qui matérialise les objets de leur culte sont également éloignées de la vérité ; il prend un *mezzo termine* en disant qu'ils adoraient en même temps l'esprit et la matière : le premier comme étant une émanation de la divinité, qui se répand dans toute la nature ; la seconde, comme étant imprégnée de l'esprit divin. Après le paragraphe relatif à la *Providence*, que nous recommandons à l'attention du lecteur, vient celui que l'auteur a consacré au destin, sur lequel, dit-il, les modernes ont eu des idées fausses, parce qu'ils ont tout confondu. Il distingue, à ce sujet, deux doctrines : celle des philosophes et celle des poètes. Les philosophes eux-mêmes n'étaient point d'accord sur ce qu'ils entendaient par *destin* ; les uns appelaient ainsi la volonté suprême de Dieu ; les autres, les lois constantes et immuable de l'univers ; d'autres voyaient dans le destin une nécessité absolue à laquelle les dieux eux-mêmes étaient soumis comme les mortels ; c'est le dogme du fatalisme, auquel l'autorité de Zénon donna un poids et une importance qu'il n'avait pas eus avant lui, bien que plusieurs philosophes l'eussent déjà enseigné. On sait d'ailleurs que ce dogme subversif de toute liberté morale était le principal ressort de la tragédie grecque.

Nous abordons la seconde section de l'ouvrage, laquelle nous semble généralement plus riche de faits et d'érudition que la première, de même qu'elle est plus étendue. Elle est intitulée : *Du culte du premier être et de ses dénominations*, et contient le développement des idées de *création*, de *bonté*, de *puissance*, dont chacune est représentée, chez les Égyptiens, par une dénomination spéciale et exclusive, et qui, dans leur ensemble, forment la trinité nominale comprise sous le nom d'Osiris, considéré,

le répétons, comme le prototype de Jupiter. L'idée ren-
e dans chacune de ces dénominations fait le sujet d'un
re. Nous voyons dans le premier, Jupiter, législateur des
s, conférer les bienfaits de la civilisation. M. Rolle re-
cette tradition comme purement allégorique; ainsi le père
eux et des hommes ne serait qu'un mortel divinisé comme
iteur de l'humanité. L'auteur se trouve naturellement con-
à parler de la fable des Titans et des Géans; il analyse
manière claire et précise les différentes explications don-
e ce point mythologique, si diversement interprété tant
eux qui y voient une allégorie, que par ceux qui consi-
t le fait comme réellement arrivé. M. Rolle s'abstient pru-
ent de décider la question, mais il présente, et avec rai-
elon nous, le combat des Titans et des Géans comme ap-
ant exclusivement à la mythologie poétique. Le 4^e para-
e du même chapitre est le plus long de tout l'ouvrage;
nsidérations sur le culte de Jupiter, père et sauveur des
es, en font la matière. L'auteur y passe en revue toutes
ithètes et tous les surnoms donnés à Jupiter par allusion,
sa bonté pour les hommes et aux bienfaits qu'il répand sur
ou qu'ils attendent de lui, soit à une foule de circons-
accessoires au culte du dieu. Parmi ces épithètes, pres-
outes grecques ou latines, et qui sont au nombre d'envi-
quatre-vingt-dix, nous remarquerons celles de σωτήρ,
ιος, *custos*, ἀρχαῖος, φίλιος, μελίχιος, ἑταῖριος, στρατιος,
ius, *victor*, etc., etc.

ns le second chapitre, où Jupiter est présenté comme dieu
ant, l'auteur trace l'histoire du culte de Jupiter-Olympien,
tait chez les Grecs ce qu'était à Rome Jupiter-Capitolin;
le culte de Jupiter-Olympien en Élide, culte dont les dé-
sont si connus et ont été si souvent décrits, celui que les
iens rendaient à ce dieu était le plus brillant et le plus
nel. L'*Olympéon* d'Athènes, fondé par Pisistrate, ne fut
é que sous l'empereur Adrien, c'est-à-dire plus de 660 ans
. Toutes les principales villes de la Grèce et des colonies
nt un temple dédié à Jupiter-Olympien, que M. Rolle
te de prouver être la même divinité que Bélus, Adonis;
et Moloch. Nous remarquerons ici que l'auteur déclare
i) Phta, qui est le même qu'Ammon, indentique avec Horus,

tandis que plus bas il fait celui-ci fils du premier et de Satis, formant l'union du principe actif et du principe passif. Ce qui semble pallier cette contradiction, c'est qu'on lit (p. 315) que Phta fut adoré sous les deux rapports de père et de fils, comme l'emblème du monde se reproduisant lui-même. De même que plus haut, nous avons vu l'énumération des épithètes relatives à la bienfaisance de Jupiter, nous trouvons ici celles qui se rapportent à la puissance et à la majesté divines. Le chapitre est terminé par des considérations sur Jupiter maître absolu du ciel, de la terre et des mers, et surnommé à ce titre *καταναύτης, χθόνιος, θαλασσιος*; « Jupiter, Neptune et Pluton ne faisaient en effet, dit Tristan, qu'un même dieu, seulement désigné par trois puissances, à cause de leurs différens attributs. »

Le troisième et dernier chapitre de la section et du volume traite d'abord du culte de Jupiter, envisagé comme l'âme universelle du monde. Le mariage de ce dieu avec Junon représente, suivant M. Rolle, l'union du principe actif et du principe passif, dont la doctrine avait pris naissance en Égypte. C'est le symbole de la force génératrice de la nature à laquelle tous les peuples ont rendu hommage, et qui a donné naissance aux plus pompeuses solennités. L'auteur établit ici des rapprochemens ou des rapports de filiation entre les mythes de la Grèce et les fictions orientales; « le soleil entre-t-il dans le signe du taureau..., c'est Jupiter qui, sous les formes d'un taureau, enlève Europe. » Cette fable paraît avoir été empruntée par les Grecs aux Phéniciens. Après un paragraphe relatif au culte de Jupiter enfant, « symbole des productions terrestres, » M. Rolle termine par l'exposition du culte de l'âme universelle chez différens peuples. Il dit avec beaucoup de raison que « les anciens peuples, frappés de tous les objets sensibles, occupés de la nécessité de pourvoir aux besoins les plus puissans, ont placé l'essence divine dans le corps de la nature auquel chaque pays était principalement redevable de la fécondité et de l'abondance. » Ainsi les premiers objets de leur culte ont dû être les plus nécessaires au soutien et à la conservation de leur existence; la terre, l'eau, le feu et les astres ont vraisemblablement reçu leurs premières adorations; mais il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de savoir, comme le pense M. Rolle, si ces peuples adoraient, non la nature matérielle et sensible, mais le souve-

rain être dans ses œuvres. Malgré son affirmation formelle, l'auteur reconnaît que le culte rendu au soleil par les peuples de l'Asie s'adressait bien moins au créateur qu'à la créature; bref, que les Assyriens, les Chaldéens, les Perses, etc., étaient sabéens; non content de le reconnaître, il nous semble même le prouver contre « leurs apologistes les plus décidés, qui veulent qu'ils n'adorassent qu'un dieu. » Il entre ensuite dans quelques développemens sur le culte de ce qu'on a long-temps appelé les quatre élémens et termine par des considérations dont il résulterait que les anciens, même leurs philosophes les plus religieux, n'ont jamais eu une notion exacte de la divinité, du moins comme la conçoivent les Chrétiens; puisque leurs écrits prouvent qu'ils n'avaient aucune idée d'une substance incorporelle, d'un être purement spirituel. Ainsi, Dieu, selon les anciens et les premiers pères de l'église eux-mêmes, était une matière pensante et subtile comme l'air; telle est la signification qui donne origine au mot *ασέματος*. Tertullien ne pensait pas qu'il impliquât contradiction de dire que Dieu est corps bien qu'il soit esprit.

Le premier volume de l'ouvrage entrepris par M. Rolle se termine par des notes étendues et une table en même temps alphabétique et analytique. Ces notes, qui occupent plus de cent pages, sont fort instructives et attestent une érudition étendue et variée. Nous ajouterons que l'auteur cite toujours ses autorités; il a agi en cela avec prudence et loyauté. Nous finirons cet article par quelques observations de détail qui ne doivent porter aucune atteinte au mérite de l'ouvrage dans son ensemble. D'abord, M. Rolle nous semble avoir quelquefois trop donné dans ce que nous nommerons l'*Orientalisme*; il aurait pu s'épargner certaines discussions psycho-théologiques (p. 15-19), qui, quelque estimables qu'elles soient en elles-mêmes, pourraient être mieux placées ailleurs; nous ne savons pas ce qu'il faut entendre par *principe actif de l'âme universelle* (p. 9); il nous semble que ce *principe* et cette *âme* sont une seule et même chose: nous aimons à croire que cette locution bizarre appartient non à l'auteur, mais à l'imprimeur qui a sans doute omis une virgule nécessaire. Qu'est-ce, encore, que des êtres plus ou moins parfaits, selon que leur *origine* est plus ou moins éloignée de la *source*? Nous doutons que l'on puisse

dire la *source d'une origine*. M. Rolfe regarde comme une ville Olympie, qui selon lui, s'appelait Pise du temps d'Homère, et recouvra ce nom postérieurement; il a sans doute oublié que M. Gail a prouvé jusqu'à l'évidence et qu'il est aujourd'hui reconnu qu'il n'exista jamais de ville nommée *Olympie*, et que ce qu'on appelait ainsi n'était qu'une enceinte située sur les bords de l'Alphée, et renfermant le bois sacré, le temple et d'autres édifices. Nous remarquons en outre un nom propre toujours mal orthographié : c'est *Lybie* au lieu de *Libye*.

Nous terminerons ici notre analyse d'un ouvrage estimable à bien des égards. Ce livre abonde en vues neuves, en aperçus ingénieux; et des rapprochemens curieux s'y joignent souvent à des réflexions très-judicieuses. Le volume que nous annonçons sera suivi de plusieurs autres; nous nous en rapportons entièrement au zèle et à l'érudition de M. Rolfe pour la partie qui lui reste à publier, et nous connaissons trop son bon esprit et son expérience pour lui recommander cette circonspection et ce doute sans lesquels il n'est point de saine critique. E. C. D. A.

29. UEBER DEN GEISTIGEN GEHALT DER ALTEN RELIGIONEN UND MYTHEN. — De l'esprit des anciennes religions et mythes; pour servir d'introduction à l'explication des mythes du Nord; par Const. DIRCKINCK-HOLMFELD. 88 p. in-8°. Copenhague 1828; impr. de Tegnagel. (*Dansk Litterat. Tidende*; 1829, n° 17.)

Après quelques réflexions sur l'étude de la mythologie du Nord, l'auteur divise les systèmes mythologiques de l'antiquité en 3 classes; savoir 1° Religions qui n'admettent point l'existence réelle d'un être suprême. 2° Religions qui admettent cette existence sans liaison avec le monde inférieur. 3° Religions positives qui admettent une providence veillant sur l'homme. Passant ensuite à l'ancienne mythologie du Nord, l'auteur établit en principe que les anciens Scandinaves ont eu pour principe dominant l'existence d'un seul Dieu ou d'un être suprême sous le nom d'*Alfader*; mais le prétendu monothéisme des Scandinaves ne se fonde sur aucune preuve. Une strophe de la Voluspa que cite l'auteur trahit un poète chrétien : il en est de même de l'*Edda* de Snorro. Il faudrait distinguer d'ailleurs les temps. Dans une antiquité très-reculée, les Scandinaves

avaient probablement des idées religieuses, plus grossières qu'à l'époque où le christianisme fut introduit dans le Nord. D.

ARCHÆOLOGIE, NUMISMATIQUE.

30. CURIOSITÉS ET MONUMENS DU JAPON, ET MÉDAILLES GRECQUES.

Le cabinet royal des antiques, à La Haye, a fait l'acquisition de la grande collection de productions du Japon, formée par M. J. Cock Blomhoff, dans le temps chef de la factorerie néerlandaise établie à Nangasacki, et transportée de là en Hollande. Cette collection se compose d'un nombre considérable de meubles, d'armures, de vêtemens, d'instrumens et de livres faits et en usage au Japon, et est plus propre que toute description qu'on ne pourrait faire, à donner une idée de l'état de civilisation auquel est parvenu cette singulière nation.

D'un autre côté, le cabinet royal des médailles s'est également enrichi d'une collection de médailles anciennes, la plupart grecques, provenant de l'ambassadeur du roi à Constantinople. Au nombre de ces médailles, il s'en trouve de très-rare, telles qu'une médaille d'*Evagoras*, roi de Chypre, dont on ne connaissait jusques-là qu'un seul exemplaire; une médaille d'*Ismen*, et deux médailles de nomes d'Égypte. Ces divers objets font celui d'un second envoi fait par l'ambassadeur. Le premier était déjà parvenu à sa destination; on en attend sous peu un 3^e. Bientôt le cabinet royal, qui, à en juger par le catalogue dressé par M. J.-C. de Jonge, archiviste-adjoint, est déjà très-considérable, pourra rivaliser avec les premières collections de ce genre qui existent dans le reste de l'Europe. (*Algem. Konst en Letter-Bode*; 2 fév. 1827.) L.

31. MONUMENS CYCLOPÉENS. — EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. EDWARD DODWEL, à M. Petit-Radel, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres. Paris, 28 mai 1829.

Ayant entendu dire qu'on ne possédait en France, au sujet des monumens cyclopéens, que mes seuls dessins, et qu'on n'y

quel avant moi, la fondation de ces murs romains, Caton, cité par Pline, à la 964^e année antérieure à la des Romains contre Persée, roi de Macédoine; date qui vaut à environ l'an 1132 avant J.-C. Les pierres de ce mur informes et énormes; mais l'assemblage en est du plus l'ouvrage de ciseau que j'aie jamais observé dans tous mes voyages en Grèce et en Italie.

Vous voudrez donc bien joindre au total des 342 v construction pélasgique, dite cyclopéenne, qui ont été vécées depuis trente ans, d'après vos directions scientifiques nos correspondans de la Société pélasgique, qui n'est que de nous et de vous qui en êtes le centre, les 15 villes et tes dont les noms modernes suivent :

« 1^o *Munidola*, trois milles et demi de Tivoli, à droite route de *Vicorepo* et *Subiaco*. Cette ville a conservé les murs angulaires de la porte de son enceinte, et des vestiges de murs.

« 2^o *Empolo*, qui retrace le nom de l'*Empulum* de 1 Live.

« 3^o *Molino*, qu'on peut croire avoir été l'ancienne *Saxa*

« 4^o *Siciliano*, qui rappelle le *Siculetum* des Tiburtins ou *Al rigènes*.

« 5^o *Saccomuro*, dont on ne sait plus rien.

« 6^o *Santa Balbina*.

« 7^o *Cesa Longa*, qu'on croit être l'ancienne *Medullia*, et le nom s'est conservé dans une ancienne ritournelle populaire des montagnards.

A un demi-mille de là, *Scoccia Santi*, où l'on voit un mur cyclopéen. L'ouverture de cet égout est ornée d'une plate-bande formée d'une grande pierre; certainement grec et non romain.

La *Marcellina*, où se voit un grand mur soutenant la ville en terre-plein et les murs d'enceinte de la ville dé-

Colle Malatiscolo, qui présente une superbe muraille de construction cyclopéenne, d'un travail aussi lisse que les murs romains dans la partie qui fait face au trésor d'Atrée. Il m'a semblé que c'était encore là la façade d'un grand hiéron en terre-plein, comme tant d'autres que nous connaissons, et qui nous témoignent de la continuité et de l'uniformité des usages religieux de ces temps reculés.

A 3 quarts de mille de *Malatiscolo*, au bas des roches de *Gennaro*, la colline appelée *Monte Verde* présente, à l'ouest, les grands restes d'un temple ou *Hiéron* en construction cyclopéenne, dont le mur de face a cent pieds de longueur et 16 de haut. Les blocs en sont bien taillés dans leurs angles, mais d'une périphérie très-tourmentée et à bossages beaucoup plus proéminens que ceux de l'autel pélasgique de *On*. On y voit plusieurs murs transversaux de même construction, mais aplanis, et ces ruines qui couvrent un espace de quelques milles environ, présentent l'aspect d'un triangle, comme les ruines de *Palestrina* et de *Lépante*, l'ancienne *Naupactus*. Les intervalles qui séparent les murs disposés en terrasse, et qui semblent avoir été entourés d'un mur général dont il subsiste quelques vestiges, sont remplis de quantité de tuiles et de pierres. On y voit, en effet, quelques murs romains d'hâtons en maçonnerie réticulaire et en petites pierres car-

Je passerai à l'énumération des 14 villes précédentes, celles de *Ardea* et de *Trebula Suffennas*, que je crois avoir le premier découvertes en Sabine, d'après les témoignages comparés de l'architecture pélasgique ou cyclopéenne, avec les distances qui leur sont assignées par Varron, cité par Denys d'Halicarnasse; mais Varron n'a point été de ce côté. Je les reverrai avec encore plus de soin, dans le voyage entier de la Sabine, que je me propose de faire, Dieu aidant, à mon retour à Rome. Ainsi donc,

notre liste des monumens de villes pélasgiques, dans les régions de la Grèce et de l'Italie où les anciennes histoires placent les plus anciennes colonies des Grecs, montent actuellement au nombre total de 357.

Que diront ceux qui prétendent que plus on découvre de monumens pélasgiques, plus ils perdent de leur importance et de leur signification historique ? Ils devraient cependant se rappeler qu'en l'an 218 de notre ère, Elien disait, livre IX, chap. 18, qu'anciennement on comptait, dans la seule Italie, jusqu'à 1197 villes. Or, comment un tel nombre de villes fortes ou d'acropoles aurait-il pu avoir été reconnu dans cette contrée, si l'on n'y avait pas compris toutes les bourgades qui couronnaient, comme elles couronnent encore aujourd'hui, les sommets de l'Apennin, et que les Pélasges avaient bâties, *serrées* les unes contre les autres, suivant la force de l'expression grecque employée par Denis d'Halicarnasse, traducteur continuellement littéral de Caton et de Varron, dans son premier livre des *Antiquités romaines*. (*L'Universel* ; 19 juin 1829.)

32. ANTIQUITÉS ÉTRUSQUES DE TARQUINIA.

On écrit de Rome que d'importantes découvertes viennent d'avoir lieu dans les environs de l'antique ville étrusque de Tarquinia, dans la plaine de Ponte della Badia, par les soins généreux et éclairés du prince de Canino. Elles consistent en nombreux objets de toilette en or, et plus de 2,000 vases très-habilement peints et chargés d'inscriptions curieuses, dont il vient de publier le catalogue en un volume in-4°. (Voy. le *Bulletin*, *suprà*, Tome XIII, n° 36, l'annonce de ces découvertes et celle de la publication de cet important catalogue). Le Pape, mu par cet exemple, a ordonné que le Forum romain, aujourd'hui le Campo Vaccino, serait déblayé à l'instar du forum de Trajan, qui sortit de terre sous l'administration des Français. Ainsi tous les monumens qui existent entre les monts Palatin et Capitolin seront exhumés, et la vaste enceinte comprise entre l'arc de Septime-Sévère et celui de Titus sera rendue à son ancienne destination. Les déblais se font avec activité et intelligence ; ils acheveront de faire connaître la direction première de la voie sacrée.

33. CIMETIÈRE ÉTRUSQUE DE SARTEANO. (*Antologia*; octobre 1826, n° 70, p. 170.)

Non loin de Sarteano, est située une vaste colline sur laquelle le hasard fit découvrir un lieu de sépulture antique. Toute la partie méridionale est couverte de tombeaux. Le grand nombre de ces monumens ne permet pas de douter que ce fût un cimetière public. D'ailleurs, chez les peuples gréco-italiens, le champ de repos était toujours hors des villes et au nord de celles-ci; c'est du moins ce qui s'observe à Cumes, à Naples, à Nola, à Paestum, etc.

Les tombes du cimetière des environs de Sarteano ne sont séparées les unes des autres que par un intervalle de quatre ou cinq brasses. Elles sont creusées dans le tuf; on y pénètre par une petite porte cintrée et fermée en dehors soit par des pierres informes entassées les unes sur les autres, soit par une seule pierre plate et brute de l'espèce de celles dont on fait usage pour les écluses, et que l'on trouve, à ce qu'il paraît, au-delà du fleuve Astron qui coule près de la colline.

Ces tombes sont toutes creusées en voûte, et de plusieurs dimensions. Les plus grandes sont soutenues par un pilastre taillé dans le tuf et laissé pour étayer la voûte, comme cela se pratique dans les carrières de pierre et de marbre pour la sûreté des ouvriers. Dans ces dernières tombes, qui sont, du reste, en petit nombre, se trouvent plusieurs squelettes qui appartiennent sans doute à la même famille. Les autres en contiennent quelquefois deux, mais plus souvent un seul.

Les squelettes ont toujours la tête vers l'orient; deux vases sont placés à leurs épaules et un derrière la tête: ce dernier est toujours ou presque toujours de la forme d'un bocal. Des coupes sont disposées le long des bras; et des vases à parfums se trouvent aux mains et aux pieds. Au milieu, sont constamment de petits vases aplatis et d'une forme semblable à celle d'un oignon.

Cependant les tombes qui contiennent des squelettes sont moins nombreuses que celles qui renferment des ossements et des cendres. De même, les Grecs brûlaient les cadavres bien plus souvent qu'ils ne les ensevelissaient dans leur intégrité. Dans le cas du premier mode de sépulture, les tombes de Sarteano sont

très-petites. Le vase dans lequel sont recueillis les restes du défunt est la plupart du temps de terre grossière et toujours placé vers l'orient; les autres vases sont rangés à l'entour.

Il est à remarquer que l'on trouve quelquefois deux et même trois tombes ensemble. Quand elles sont au nombre de trois, la plus spacieuse est au midi et les deux autres sont, l'une à l'orient, l'autre à l'occident. Lorsqu'il n'y en a que deux la plus petite est à l'orient. On n'a trouvé dans le cimetière de Sarteano ni idoles, ni pièces de monnaie, quoique tout annonce que ce lieu n'a jamais été, comme celui des environs de Chiusi, violé par les barbares qui inondèrent l'Italie au moyen âge.

Peut-être demandera-t-on si le cimetière de Sarteano appartient aux temps anciens de l'Étrurie. Cette question est d'autant plus difficile à résoudre qu'on trouve dans les tombeaux des vases qui attestent la décadence de l'art, avec d'autres qui sont d'un style antique. Ce mélange a d'ailleurs été remarqué par les archéologues dans les tombeaux grecs. Des lettres seules ou des syllabes se voient de temps à autre sur les vases de Sarteano. Elles désignent probablement le nom du défunt, comme l'indique l'inscription suivante gravée sous le pied d'une tasse, et la seule qui se soit trouvée dans cette quantité de poteries découvertes; elle se compose des deux mots : *Mi Larta*.

Enfin, parmi les vases du cimetière de Sarteano, il en existe quatre petits entièrement différens des autres; l'un d'eux, en particulier, représente un jeune homme assis ou plutôt couché à table sur un lit, et prenant plaisir à entendre jouer de la flûte. Ce sujet se retrouve avec plus ou moins d'ornemens sur un grand nombre de vases grecs. Celui dont il est ici question est grec, selon toute apparence, ainsi que les trois autres avec lesquels il était; il est facile de les reconnaître pour tels au vernis et à une certaine élégance de forme qui distingue spécialement les anses.

W.

34. FOUILLES FAITES AUX ENVIRONS D'ORBITELLO. (*Antologia*; févr. 1829, p. 138.)

En 1820, alors que l'on restaura une partie de l'ancienne voie consulaire aurélienne, et que l'on ouvrit une communication facile entre l'état des Présides et l'intérieur de la Toscane, on découvrit 3 tombeaux qui parurent étrusques tant par leur

par les objets qui y étaient renfermés. Ces tombeaux n'ont été complètement décrits dans les mémoires historiques du XVIII^e siècle, vol. I, p. 75, et actuellement ils sont dans la galerie de Florence. Depuis, M. A. Derri, propriétaire du fonds où l'on avait trouvé ces hypogées, conçut le projet de faire des fouilles régulières, afin de voir s'il n'en existait d'autres; mais la mort l'empêcha d'exécuter ce projet. Son fils ordonna de faire quelques fouilles, et l'on trouva un grand nombre de tombeaux, qu'il demeura certain de ne pas laisser le monde, que le terrain avait été autrefois le cimetière étrusque.

Les objets restèrent quelque temps suspendus, mais maintenant ils sont en pleine activité.

On a recueilli des détails des principaux objets qu'on a trouvés et qui sont dans le musée qu'on a établi. Des vases en bois avec figure humaine, de différentes formes et grandeurs, quelques-unes formes sont très-bizarres.

Des miroirs mystiques; des trépieds; une armure complète, qu'on a trouvée non pas couchée, mais, en position verticale; une petite idole, partiellement conservée et entièrement couverte d'une espèce de lamie.

Des ornemens en argent et en or très-pur; un scarabée avec des caractères très-nets.

On ne passe pas un jour sans qu'on découvre de nouveaux objets.

La question de savoir à quelle cité étrusque appartenait ce cimetière, dans lequel sont entassées tant d'antiquités, n'est pas que c'était celui d'Orbetello, ville qui figure dans l'histoire sous le nom de Sub-Cosa, et qui porte cette dénomination dans la table de Peutinger. Des antiquaires ont prétendu que ce cimetière contenait les restes mortels des habitans de la ville de Cosa ou Cossa; mais cette opinion est dénuée de fondement. Car, d'abord il y a une distance de 6 à 7 milles entre ce cimetière et les ruines de l'ancienne Cossa, et il n'est pas probable que les habitans transportassent leurs morts si

loin, il y a vis-à-vis de Cossa un terrain qui porte des débris équivoques de tombeaux antiques : c'était probablement le cimetière des habitans.

54 *Archæologie, Numismatique.*

Enfin le cimetière dont il s'agit n'est pas sur l'ancienne voie aurélienne, mais bien sur ce bras de route qui conduit de la voie aurélienne à l'Orbetello actuel. C. R.

35. AN ESSAY ON THE WAR-GALLIES OF THE ANCIENTS. — Essai sur les vaisseaux de guerre des anciens ; par J. HOWELL. In-8° de 61 p. Londres et Edimbourg, 1826 ; Blackwood et Cadell. (*Monthly Review* ; décemb. 1826, n° XIV, p. 403.)

Cet ouvrage, dont l'auteur a su éviter les défauts reprochés à ses devanciers, a le mérite assez rare dans les écrits de pure érudition, d'être exempt de prolixité. M. Howell a dédaigné le charlatanisme des citations multipliées, dont on croit pouvoir impunément surcharger un livre ; persuadé que l'on est que personne ne sera tenté de les vérifier. L'essai sur la marine militaire des anciens prouve que l'auteur est à la fois un homme instruit et un investigateur consciencieux, et qu'il a su éviter le double reproche d'être trop lourd ou trop superficiel. Il a dit tout ce que son sujet comportait et a rejeté tout ce qui aurait été superflu. En outre, bien qu'il présente des explications à la fois nouvelles et raisonnables, il les expose néanmoins avec une grande modestie. Loin de critiquer amèrement ceux qui l'ont précédé dans la même carrière, il se contente de signaler les erreurs qu'ils ont commises ; et cela sans dénaturer en aucune manière le sens de leurs assertions.

Malgré les éloges qu'on vient de lire, le journal anglais craint que les explications données par M. Howell ne satisfassent pas tout le monde. Quoi qu'il en soit, l'auteur pense que les bancs de rameurs étaient rangés, non les uns au-dessus des autres, mais sur une ligne continue, le long du flanc de la galère ; de sorte que pour un trirème, le premier rang était à l'avant, le second au milieu et le troisième à l'arrière. Cette opinion est d'ailleurs fondée sur des autorités respectables. Il est persuadé aussi que les galères qui portaient dix bancs de rameurs étaient d'une dimension énorme et beaucoup plus grande que celle qu'Athénée attribue à la *Tessaracontère* de Ptolémée, laquelle avait, selon cet écrivain, 280 coudées de long. On peut juger, d'après cela, quelle longueur M. Howell donne à la galère construite par les ordres du roi d'Égypte.

Ce savant se livre à d'autres développemens dans lesquels le

d'espace nous empêche de le suivre. Mais ce que nous s'affirmer, c'est qu'il ne donne comme certains que les appuyés sur des témoignages irrécusables, qu'il sait tout-douter à propos, qu'il ne présente que des conjectures bles, quand il est réduit aux probabilités; enfin, qu'il ne jamais ce ton décisif et tranchant si familier aux érudits targuent de quelque découverte réelle ou imaginaire. W.

II CAVEDI DEGLI ATRI, etc. — Des vestibules, des appartements et de quelques autres parties principales des maisons anciens Romains, avec un nouveau commentaire sur l'ouvrage; par Joseph RIVA, de Vicence. In-4° de 92 p. et 9 pl. r. Vicence, 1828; Picutti.

Nous avons rendu compte de cet ouvrage dans le cahier du 1^{er} août 1829, n° 287; mais nous avons omis de faire mention des opinions les plus importantes de l'auteur ou de l'une de celles auxquelles il tient le plus, savoir : que les bains que concerne le plus particulièrement son interprétation, dit-il, on a coutume de nommer des Thermes, et qui, lui, sont les *Avanzi*, vestibules des anciennes habitations des empereurs et des autres grands personnages de l'antique Rome. Nous nous empressons de compléter notre article, en faisant connaître cette idée, que M. Riva appuie de preuves historiques par lesquelles il fait voir qu'il a autant de science que de sensibilité dans les arts.

DUMÉRIER.

MONUMENS ROMAINS EN AUTRICHE. (*Archiv für Geschichte*; juin 1827, n° 71 et 72.)

Les archéologues qui s'intéressent spécialement aux antiquités romaines en Autriche, seront peut-être bien aises de trouver ici l'indication de tous les numéros des *Archives d'histoire* qui traitent de ces monumens, depuis le commencement de leur existence jusqu'au n° 5 de 1827. Nous les reproduisons comme les donne ce journal. N° 57 de 1812; — 56 et 71 de 1813; — 111 de 1816; — 104 de 1815; — 150 de 1816; — 105 de 1817; — 122 et 152 de 1815; — 17, 53, 83 et 144 de 1818; — 55, 56, 91, 132, 135 de la même année; — 34 de 1819; — 155, 156, 5 et 83 de 1822; — 27 et 49 de 1821; —

30, 31, 39, 99 de 1823; — 11, 113, 114 de 1824; — 6, 37, 95, 103, 124 de 1825; — 4, 19, 61, 91 de 1826 et 5 de 1827.

38. **ESSAI SUR LA STATISTIQUE MONUMENTALE DU DÉPARTEMENT DU CALVADOS.** 1 vol. in-8°, avec planches, sous presse pour paraître à la fin de l'année 1830. — Carte monumentale du même département (1).

Obligé de visiter un grand nombre de localités pour dresser une carte géologique du département du Calvados, M. de Caumont pensa qu'il pouvait observer la géographie monumentale en même temps que la géographie des roches, et il s'appliqua à rendre ses courses profitables sous ce double rapport; il nota tous les faits qui lui parurent intéressans à recueillir, et imagina un certain nombre de signes qui pussent lui servir à exprimer sur la carte de Cassini, l'âge approximatif de toutes les constructions anciennes; de manière à présenter le tableau synoptique, géographique et chronologique des monumens du Calvados. Les 800 églises du département furent pour la plupart analysées et indiquées sur la carte, suivant leur style, au moyen des signes conventionnels adoptés. L'exploration des ruines romaines enfoncées sous terre, présentait plus de difficultés que celle des monumens du moyen âge; M. de Caumont pensa qu'il ne suffisait pas de déterminer la position des anciennes villes, qu'il fallait encore essayer de reconnaître l'emplacement des bourgades et des établissemens ruraux comme on l'avait fait sur quelques points de l'Angleterre; il pense avoir découvert les vestiges d'un certain nombre de villages incontestablement romains. Ces vestiges le guidèrent dans la recherche des anciens chemins romains, il put même en tirer quelques inductions sur la statistique de notre pays sous la domination romaine, et reconnaître par aperçu quelles avaient été les parties les plus anciennement habitées de notre département.

La réunion de tous les documens recueillis sur la statistique monumentale du Calvados, formera un petit volume in-8°, orné de plusieurs planches qui présenteront entr'autres figures, les plans des enceintes retranchées qui se rencontrent dans le département. Quant à la carte monumentale, deux couleurs

(1) Prix de l'ouvrage, 7 fr.; de la carte, 6 fr. On peut souscrire dès ce moment au bureau du Journal de Caen.

es pour les monumens romains et ceux du moyen âge , pour que l'on puisse distinguer d'un seul coup tout ce qui appartient à l'une ou à l'autre de ces divisions. De plus, il est incontestable que la nature du sol et des matériaux qui proviennent de lui ont exercé une grande influence sur la richesse ou la pauvreté monumentale d'une contrée quelconque, et Calvados nous en fournit un exemple remarquable. La différence que présentent sous ce rapport les trois principales régions physiques qui le constituent : le pays d'Auge, le pays de Caen et de Falaise, et le Bocage, M. de Caumont a divisé le département en trois parties, dont la plus riche en monumens a reçu la dénomination de *région monumentale*. Il nous reste à exprimer le vœu que l'on exécute des cartes topographiques semblables à la précédente dans les autres départements de la Normandie. M. Le Prévost pourrait se charger de pareilles cartes pour le département de l'Eure et de la Seine-Inférieure; M. Galeron, pour l'Orne, et M. de Gerville, pour la Manche. Nous pensons que de pareils travaux contribueront puissamment aux progrès des sciences historiques. (*Bulletin de Caen*, n° 84)

ACQUISITIONS DE LYON. Extrait du voyage littéraire de deux religieux bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur, imprimé en 1727, en 2 vol. in-4°. (*Archives historiques, statistiques et littéraires du département du Rhône*; sept. 1827.)

C'est une idée heureuse pour le département du Rhône que l'on a portée des hommes de lettres à rassembler, depuis 30 ans, dans un recueil spécial, toutes les notions qui appartiennent à l'histoire, à la statistique et aux productions littéraires du pays. Par un moyen bien simple, ils font revenir à la vie une foule de notions utiles ou agréables qui étaient ignorées du plus grand nombre, soit qu'ils soient restés manuscrits ou qu'ils aient été dispersés sous la forme fugitive de brochures, soit aussi parce qu'ils se trouvent consignés dans des livres anciens qu'on ne lit plus, ou dispersés dans les nombreux numéros des journaux scientifiques, ou enfin jetés presque comme épisodes dans les grands ouvrages de statistique. A cette dernière catégorie, appartient, pour le département du Rhône, l'extrait du voyage littéraire des religieux bénédictins.

On y trouve copiées trois inscriptions anciennes. La première, qui était conservée dans la riche collection du trésorier de France Laurent Pianello-de-la-Vallette, avait été trouvée à Lyon; elle est ainsi conçue:

D. M.
N. AMERIAE
TITVLLAE
L. HELVIVS
FRVGI
CONIVGI
SANCTISSIMAE.

La seconde, trouvée par les zélés voyageurs devant l'antique église Saint-Irénée où elle était à moitié enterrée, était fort bien gravée en anciennes lettres romaines:

ET MEMORIAE ETERNAE
SEXTI IRENEI LVCILLI PVERI DVLCISSIMI
QVI VIXIT ANNIS XIII. DIEBUS XXXVII
D. ELICIANVS AVG N VERN A EX DISPENSATORIB M
PA..ER ET DAT... LVCILLA MATER PARENTES
FILIO CARISSIMO PONENDVM CVRAVERVNT
ET SVB ASCIA DEDICAVERVNT.

La 3^e, également découverte par eux derrière la même église, est ainsi conçue:

D M
Q. IGNII SILVINI
| III | VIRI
AVG. LVG.
IGNIA ELPIS
COLLIB. OPTIMO.

Une 4^e inscription, que leur avait montrée M. de la Vallette, était gravée sur marbre, elle leur a paru appartenir au XII^e siècle:

Hic jacet Grossa de Varey filia Humberti de Varey majoris, relictæ Humberti Flamens. IXcalendas decembris obiit Catarina relictæ ejusdem Humberti, Flamens. Animæ earum per misericordiam Dei requiescant in pace. Amen. Hic jacet Bartholomeu Flamens et Peroneta de Chandonay ejus uxor.

Comment un homme a-t-il pu laisser en mourant deux femmes, ainsi que le mot *relictæ*, appliqué à chacune d'elles, semble l'a-

? Les bons religieux supposent qu'une des deux avait été
ée par le mari, avant qu'il épousât la seconde. Ne faut-il
pas plutôt en induire qu'une des deux femmes était une
ine, ou peut-être qu'elles l'avaient été toutes les deux; mais
cas, était-il convenable de consacrer par une inscrip-
souvenir d'un fait semblable ?

pourrions en effet être admis à faire cette question si,
jours et sous nos yeux, un chiffre galant, multiplié au
ième sur une partie de la façade intérieure du Louvre,
relait des amours analogues.

es les inscriptions, vient la fête de la *Saint-Jean*, patron
athédrale de Lyon. Les cérémonies de cette fête sont dé-
out au long par les voyageurs; ils trouvent ces céré-
très-simples et d'une *majesté auguste et vénérable*, et
ant les détails dans lesquels ils entrent offrent une com-
on et des bizarreries qui rappellent cette fête burlesque
nocens, qui était célébrée au moyen âge dans quelques
nes églises de France, telle que la prééminence accordée,
de la Saint-Jean, aux sous-diacres et aux enfans de
; la mitre posée sur la tête du sous-diacre qui chante
; les baisers donnés à plusieurs reprises par celui-ci sur
e du prêtre célébrant.

deux voyageurs ont vu dans l'église souterraine le puits
ent jetés les premiers martyrs de Lyon, et, en leur qua-
religieux, ils n'ont pas hésité à répéter que le sang de
mtyrs rougit d'une telle sorte la terre, qu'elle n'avait point
sa couleur, et qu'elle était encore, à l'époque où ils écri-
, un *remède efficace* pour les malades qui s'en servaient
si.

Séb. B...IN.

TIQUITÉS DÉCOUVERTES A BESANÇON et dans le département
du Doubs.

creusant les fondations d'un bâtiment, au mois de juillet
on découvrit un certain nombre de médailles romaines,
bronze, d'une belle conservation. Les 5 plus belles ont
hographiées, elles représentent les empereurs Claude, Né-
t Trajan, et les impératrices Faustine, femme de Marc-
e, et Lucille, femme de L. Verus.

mois de septembre de la même année, on trouva, en creu-

sant un puits, un vase de terre à deux anses, contenant plusieurs anneaux en argent ornés de pierres de diverses couleurs, quelques pièces de monnaies et un chapelet d'ambre, auquel était attaché un médaillon creux en argent, portant, d'un côté, une tête de Christ et un agneau sur le revers. A une plus grande profondeur, on découvrit dans le même endroit des tuiles romaines et un fragment de marbre blanc sculpté, qui paraît avoir appartenu à un monument d'une belle architecture.

Quelque temps auparavant, on avait découvert, dans l'arrondissement de Baume, une mosaïque curieuse qui avait servi de pavé à un vaste bâtiment d'architecture romaine. Ce qui paraît prouver cette destination, c'est la découverte postérieure d'une voûte souterraine établie sur des pieds droits et probablement pratiquée pour servir de communication avec des bâtimens adjacens à celui qui renfermait la mosaïque. Les voussoirs de cette voûte sont exécutés partie en tuf, partie en briques romaines. La pierre en est tendre et friable. Quand les déblais qui encombrant cette voûte auront été enlevés, on pourra en apprécier avec plus de certitude l'étendue et la destination.

41. NORDISKA FORNLEMNINGAR. — Monumens du Nord, publiés par LILJEGREEN et BRUNIUS. 2 vol. in-8°, avec pl. lithogr. Stockholm; (*Goetting. gelehrte Anzeig.*; mars 1826, p. 361.)

Cette entreprise est sans doute digne de louange. Les éditeurs se sont réunis dans le but de publier les desseins des monumens inédits du Nord, qui sont en partie tirés des collections, et en partie ceux que les éditeurs ont découverts eux-mêmes. Les cent planches divisées en 12 cahiers, publiés depuis 1819 jusqu'à 1823, sont accompagnées d'un court précis où il est question du lieu où les objets ont été trouvés, et de la signification des monumens, autant qu'il est nécessaire pour en donner une idée aux amateurs. On trouve dans ces deux volumes des objets de différens genres; il y en a autant d'importans et de remarquables qu'il y en a d'insignifiants. Le système particulier de la pose des pierres d'une forme ronde, carrée et elliptique aurait exigé des dessins plus exacts; on les trouve beaucoup mieux exécutés dans l'ouvrage de *Sjæborg*. Cependant, le grand nombre de pierres runiques encore inédites suffirait à lui seul pour donner un très-grand prix à cet ouvrage. Elles sont toutes d'une

beaucoup plus reculée que celles qu'on a connues jusqu'à présent, et plusieurs d'entre eux ont une forme toute particulière. Sur la pierre n° 4, on trouve figurés une cloche et des fonds de baptême avec des caractères runiques. Elle offre une inscription latine avec des caractères gothiques et, à côté, une ligne en caractères runiques exprimant, par le sens de l'inscription. Les mêmes mots se rencontrent sur la pierre n° 87, où d'un côté l'inscription se trouve en caractères runiques, et de l'autre côté en caractères gothiques. Il paraît que les caractères runiques n'ont été employés que pour faciliter aux moines la lecture de l'écriture. Parmi les pierres, la plus importante est celle qui fut trouvée à Hruslaen. C'est une rune anglo-saxonne, dont l'écriture est à gauche. L'explication de cette inscription rencontre de grandes difficultés insurmontables, attendu qu'une partie du texte est probablement perdue. Parmi les autres découvertes, on remarque principalement celui d'un collier, un bracelet et un ornement de toilette. On y remarque aussi des objets à fait pareils à ceux dont on se sert aujourd'hui, d'armes, de colliers et des armes de tout genre, tant en pierre qu'en

L. D. L.

42. ANTIQUITÉS WENDES.

Un grand nombre de gens considèrent comme fausses les antiquités wendes si connues, qui ont été gravées sur cuivre d'après les dessins de Wogen, et que possède maintenant la bibliothèque royale à Neustrelitz. On prétend que Sponholz, qui disait avoir recueilli par succession ces images de faux dieux et ces traces des sacrifices trouvés à Prillwitz, dans le 17^e siècle, l'a fait par cupidité. C'est ainsi que Rühs soutient que l'histoire des découvertes de ces antiquités ne mérite aucune confiance. En revanche, un antiquaire danois, Mart. Fr. Arendt n'y a vu que ce qui pût inspirer la moindre méfiance. M. Fr. Boll, de Hambourg, a cherché à démontrer, par de bonnes raisons, l'authenticité de ces antiquités ; il pense qu'on n'aurait pu la leur donner sans une connaissance approfondie de la religion, des usages et de la langue des Wendes, qu'aucun savant ne posséderait, et encore moins Sponholz, qui ne se livrait à l'étude des antiquités qu'en amateur.

(Voy. la description que Hagenow a faite de
qui se trouvent à la bibliothèque grand-ducale.
On voit sur ces pierres des images d'idolâtres,
ainsi qu'un grand nombre de caractères
prouvent, par conséquent, si elles sont
Wendes faisaient usage des caractères runiques
en même temps l'authenticité des antiquités
découvertes.

43. A DESCRIPTION OF THE DEVERELL BARROW
tombeau de Deverell; par Will. Aug. MILNE
pag. avec pl. (*Gentleman's Magazine*; nov

Il existe à Sudland-Bay un curieux reste d'
Agglestone. C'est une énorme pierre de grès fi
on évalue le poids à 400 tonneaux; elle se trou
d'une éminence, au pied de laquelle est un m
côté de l'ouest qui offre une langue de terre
fortifications. Cette pierre, qui probablement
pour les sacrifices, est disposée de telle sorte q
immense pouvait voir les cérémonies qui se
cet endroit. La pierre en question était de ce
Apollonius de Rhodes (*Argon.*, livre 1, v. 16)
lui, le mythologue Bryant; c'est-à-dire que, s
sur une autre, elle remuait pour peu qu'on la tou
souffle du vent même suffisait pour la mettre
aujourd'hui elle est immobile; il paraît que. ~~ma~~

orceaux de pierre d'une grosseur considérable; on y trouve
un peu plus à l'ouest, des ouvrages de terre et les
s d'une ancienne ville dont aucun historien ne fait mention,
a un aspect particulier, en ce que c'est une immense étend-
de terrain autrefois entouré de murailles de pierre
ordinairement épaisses. Cette enceinte a la forme d'un pa-
ogramme rectangle; l'entrée est flanquée de murailles et
istingue encore parfaitement les deux tours entre lesquelles
la porte.

W.

HOME ACCOUNT OF THE ABBEY OF TEWKESBURY.—Notices sur
bbaye de Tewkesbury, pour servir d'éclaircissement aux
ns, élévations et sections de cet édifice gravé aux frais de
Société des Antiquaires (*Vetusta monumenta*; vol. V, pl.
XIII-XLVII); par THOMAS AMYOT. (*Ibid.*; juin 1826, p. 526.)

abbaye de Tewkesbury est un beau sujet, et M. Amyot
a donné une analyse exacte et succincte des antiquités qu'elle
erme; son travail est aussi complet qu'on pouvait l'exiger.
gue une telle confusion dans les classifications des monu-
is, que des recherches historiques poursuivies avec ardeur
dant dix ans ne suffiraient point pour y porter la lumière.
Amyot a fait tout ce qu'il était possible de faire. Il y a céd-
dant à Tewkesbury certains points sur lesquels on ne pourra
venir à une opinion arrêtée, qu'en faisant des recherches
s l'intérieur de l'église, uniquement pour satisfaire la curio-
Les planches ont toutes été gravées par Bazire, d'après les
sins très-exacts de M. A. Nash.

C. R.

45. TEMPLE DE LANLEFF; baptistère du moyen âge.

existe dans la Bretagne un ancien monument qui contraste
les monumens celtiques, ordinairement bruts et informes,
ui a fixé plus d'une fois l'attention des antiquaires. Ce mon-
ent, appelé dans le pays le *Temple de Lanleff*, est placé
la commune de ce nom, arrondissement de St-Brieux, à 3
s de l'Est de Pontrieux. Il occupe un vallon très retiré, à la
nce d'une lieue et demie de la mer. Vu du côté du midi,
perçoit une tour ronde dont la hauteur a dû être de 45
environ, surmontée par la cime d'un if qui a crû dans son

église, à laquelle cette tour servait comme
quelques auteurs, on croit qu'elle n'a pas
destination; d'autres ont même pensé, ma
raison, que c'est un monument druidique;
regardent comme un baptistère. Les douze
donnaient entrée dans une sorte de cloître
entre la muraille extérieure et un mur intéri
couvert, comme on le voit par ce qui reste
voûte. Le diamètre de la double enceinte es
pieds, c'est-à-dire 180 de circonférence; le d
largeur; le diamètre de la tour intérieure es
paisseur des murs hors de terre est partout d
tes ont 9 pieds de hauteur, 15 de largeur; c
lonnes et des pilastres grossièrement exécutés
de cet édifice est en pierres liées avec un mo
de sable; on y remarque une pierre ollaire
étrangère au pays. La muraille extérieure offr
un endroit, le ciment rouge dont se servai
mais elle paraît avoir été réparée à des épo
on n'y voit point les briques qui caractériser
les bâtimens publics des Romains. Les murs n
pieds de fondation. Ce qui pourrait faire pen
a été un ancien baptistère, c'est que près de
fontaine qui, dans les grandes sécheresses, n
creusant dans le temple, à 4 pieds de profo
l'eau; par sa pente elle pouvait donc être
édifice, et y remplir un bassin.

46. STATUE EN MARBRE BLANC, DE MONTMORENCY, seigneur de Courrières.

Le 28 septembre 1828, en faisant des fouilles dans l'église de Courrières, on a trouvé enfouie, à plusieurs pieds en terre, une statue en marbre blanc, de 6 pieds environ de hauteur, qui avait été cachée dans cette église, à l'époque de la Révolution; c'est celle de Jean de Montmorency, seigneur de Courrières, fils de Hugues de Montmorency et petit-fils de Philippe de Montmorency. Ce dernier commença la branche des seigneurs de Croiselles, de Bours, de Courrières, etc. Jean de Montmorency, gouverneur de Lille, Douai, etc., chevalier de la Toison d'Or, chambellan de l'empereur Charles-Quint, etc., fut allié à Philippine de Launoy, fille et héritière de Ferry, seigneur de Fresnoy; de cette union naquit un fils sans postérité. C'est lui qui, le 2 mai 1558, donna à dîner à Philippe II, roi d'Espagne, dans son château à Courrières; ceci est confirmé par l'inscription suivante qu'on lit encore aujourd'hui sur une des pierres du clocher de Courrières :

LAN MDLVIII LE II DE MAI
LE ROI PHILIPPES A DINEZ A COWRIERE
AV LOGIS
MISSIRE IEHAN
DE MONTMORENCI.

On croit que ce seigneur, mort en 1563, a été inhumé dans l'église de Courrières; des vieillards disent se rappeler avoir connu, sous un autel latéral de l'église, un caveau dans lequel on voyait la bierre en plomb de ce Montmorency; l'ouverture est maintenant bouchée, et c'était sur le devant de cet autel que la statue dont il s'agit se trouvait placée. On assure qu'il avait légué aux communes de Courrières et Hénin-Liétard, tous ses droits dans les marais de ces communes, qui lui doivent aussi une grande partie des biens des pauvres. (*Propagateur du Pas-de-Calais*; 14 nov. 1829).

47. INSCRIPTION GRAVÉE SUR LA GRANDE CLOCHE DE RANGOON, traduite avec des notes et des explications, par M. G. H. HOUGH. (*Nouveau Journal asiatique*; n° 23, nov. 1839.)

Nous avons déjà parlé de cette inscription publiée dans le
G. TOME XIV.

16^e vol. des Recherches asiatiques. Le *Nouveau Journal asiatique* en donne une traduction française, accompagnée de quelques éclaircissemens fournis par M. E. Burnouf, ayant pour objet de fixer la valeur ou la véritable lecture de plusieurs expressions.

L—s.

48. NOTICE SUR TROIS TRAITÉS REÇUS DU NÉPAL; par H. H. Wilson, secrétaire de la Société asiatique de Calcutta. (*Asiatic Researches*; 16^e vol., 1828, p. 450.)

Trois traités avaient été adressés à la Société asiatique de Calcutta; M. Wilson en donne une traduction qu'il accompagne de remarques. Ils sont en sanscrit avec un commentaire en Newari ou Népalais. L'un est intitulé *Achtamī vrata vidhāna*, rituel pour la célébration du jour de la quinzaine lunaire: l'autre *Sapta Bouddha stotra*, louange des sept bouddhas. Pour le troisième, plus important encore sous le rapport de la mythologie, il est intitulé: *Népalīya devata Colyāna Pantchavinsatīka*, vingt-cinq stances propitiatoires en l'honneur des déités du Népal. Ce dernier traité fournit des notions neuves et curieuses sur les saints personnages et les divinités honorées par les bouddhistes: il dément l'opinion où l'on était que le bouddhisme était simple et philosophique: il prouve aussi une espèce de communication de pratiques religieuses entre les sivistes, observateurs des Tantras, et les bouddhistes, partisans d'un polythéisme grossier. La connaissance de ce traité complique la question du bouddhisme, et nous fait mieux sentir la nécessité de suspendre tout jugement jusqu'à plus ample information. Il faudra examiner si les divinités reçues par les bouddhistes du Népal l'ont été également par les autres, si avant leur dispersion dans l'Inde ils avaient adopté cette croyance, comment il se fait que les traditions sur les *Bouddhas Dhyanis* n'existent pas dans l'Inde méridionale, tandis que d'un autre côté on trouve dans un vocabulaire du 10^e siècle les noms d'un grand nombre de saints personnages et même ceux des déesses. Le travail de M. Wilson est accompagné de trois lithographies, représentant les cinq Bouddhas Dhyanis, les 5 Bouddhasaktis Dhyanis, quelques idoles monstrueuses, et les traces des pieds de Sākya.

L—t.

INSCRIPTIONS DÉCOUVERTES DEPUIS PEU DE TEMPS; publiées
par J. AMATI. (*Giorn. arcad. di scienze, etc.*; Vol. XCIV,
p. 94).

Les inscriptions rapportées dans le journal cité, nous ne
scrirons que la suivante, digne d'attention parce qu'elle
servir à éclaircir un point d'archéologie :

ΤΗΝ ΠΟΛΛΟΙΣ ΔΗΜΟΙΣΙ
ΠΑΡΟΣ ΠΟΛΛΑΙΣ ΤΕ ΠΟΛΕΣΣΙ
ΔΟΞΑΝ ΦΩΝΑΕΣΣΑΝ ΕΝΙ
ΣΚΗΝΑΙΣΙ ΛΑΒΟΥΣΑΝ
ΠΑΝΤΟΙΗΣ ΑΡΕΤΗΣ ΕΝ ΜΕΙ
ΜΟΙΣ ΕΝΤΕ ΧΟΡΟΙΣΙ
ΠΟΛΛΑΚΙΣ ΕΝ ΘΥΜΕΛΑΙΣ ΑΙ
ΔΟΥΔΟΥΣ ΩΔ ΕΞΑΓΟΥΣΙΝ
ΤΗ ΔΕΚΑΤΗ ΜΟΥΣΗ ΤΟ ΔΑ
ΔΕΙΝ ΣΟΦΟΣ ΗΡΑΚΛΕΙΔΗΣ
ΜΕΙΜΑΔΙ ΒΑΣΣΙΑΔΗ ΣΤΗΛΗΝ
ΘΕΤΟ ΒΙΟΛΟΓΟΣ ΦΩΣ
Η ΔΗ ΚΑΙ ΝΕΚΥΣ ΟΥΣΑ ΙΣΗΝ
ΒΙΟΥ ΕΛΔΑΪΧΕ ΤΕΙΜΗΝ
ΜΟΥΣΙΚΟΝ ΕΙΣ ΔΑΠΕΔΟΝ
ΣΩΜ' ΑΝΑΠΑΥΣΑΜΕΝΗ
ΤΑΥΤΑ
ΟΙ ΣΥΣΚΕΝΟΙ ΣΟΥ ΛΕΓΟΥΣΙΝ
ΕΥΨΥΧΕΙ ΒΑΣΣΙΑΔΑ ΟΥΔΕΙΣ ΑΘΑ
ΝΑΤΟΣ.

Cette inscription est l'építaphe d'une comédienne (μειμαδι) née *Bassilla*, et qui acquit comme chanteuse une grande réputation. Le mot δουλοῦς, qui se lit à la huitième ligne, est une restitution de M. Amati, qui pense que les esclaves n'étaient pas admis à tous les théâtres, mais seulement aux plus communs, à ceux où se chantaient des poésies vulgaires et triviales. L'éditeur antiquaire est d'avis que θυμελαις (ligne 7), qui, suivant Julius Pollux (*Onomast.*), est synonyme de βῆμα, *tribune*, ou de βωμὸς, *autel*, se prend ici pour les chants exécutés dans cette partie du théâtre.

Le tombeau fut érigé, et probablement aussi l'inscription réparée par un certain Héraclide, grand admirateur du talent de

Bassilla, et qui se donne l'épithète de βίολογος, désignant, dit M. Amati, un de ces professeurs d'éloquence pratique connus sous le nom de *sophiste*. Au reste l'épithaphe se compose de huit vers dont sept sont hexamètres, et le dernier, pentamètre. Cette dernière mesure était communément adoptée pour la fin des épigrammes, afin d'en rendre la chute plus lugubre. On voit encore que les quatre dernières lignes, dont la première consiste dans un seul mot, et la dernière, dans les deux dernières syllabes du mot αθανατος, sont écrites en prose; elles contiennent des adieux faits à la défunte par ses camarades. W.

59. EXPLICATION D'UN FRAGMENT D'INSCRIPTION LATINE, trouvée sur le mont Pietra Demone, dans la Sabine; par L. BIONDI. (*Atti dell' Accademia romana di archeologia*; Tom. I, part. I, pag. 159).

Ce fragment, trouvé en 1767 par un habitant du territoire de Canemorto, nommé Benoît Taschetti, est écrit sur du travertin, en très-beaux caractères, profondément gravés et hauts de près d'un palme. Le voici :

OVI CACVNO F. C.

La pierre est brisée à l'endroit où commence l'inscription; M. Biondi pense qu'il n'y manque que le nom de celui qui la fit graver, et, de plus, la lettre J avant le mot tronqué ovi. Voici, en conséquence, comment il lit l'inscription :

NN. IOVI CACVNO FACIVNDVM CVRAVIT

Le mot CACVNO est le seul qui présente quelque difficulté. Suivant le savant archéologue italien, cette pierre aura fait partie, soit d'un temple, soit d'un autel élevé sur le mont Pietra Demone à Jupiter *cacunus*, c'est-à-dire adoré sur le sommet (*Cacumen*) des montagnes. Cette opinion est motivée : 1° sur ce que tous les peuples d'Italie, et notamment les Romains, adoraient Jupiter sur le sommet des montagnes : d'où lui sont venus les surnoms de *Lycaeus*, *Dictaeus*, *Olympicus*, *OEteus*; 2° sur la ressemblance qui existe entre les mots *cacunus* et *cacumen*, dont le premier ne serait qu'une syncope de *cacumineus*, abrégé selon l'usage de la langue osque parlée par les Sabins : usage reconnu d'ailleurs par Cluvier (*Ital. antiq. lib. 3^e cap. 5*) et par Muratori (*Antichità italiane : Dissert. 31*); 3° enfin, sur l'emploi du même mot dans une inscription gra-

vée sur une petite lame de plomb conservée au Musée. Cette dernière inscription est ainsi conçue :

IOVIS

CACUNVS

Quelques antiquaires ont voulu voir dans ce dernier mot l'équivalent des épithètes *dapolis*, *pistor*, *muscarius*, données à Jupiter dans certaines circonstances. Le père Lupi, Sicilien, se moque de cette explication, qu'il trouve injurieuse pour la principale divinité des païens, et en propose une autre fondée sur une nouvelle ponctuation; il sépare par un point les deux dernières lettres de *jovis* et les deux premières de *cacunus*, et lit : *jovi sacravit Caius Acunus*. Les antiquaires français ont applaudi à cette solution de la difficulté; Muratori croit plus naturel de mettre seulement un point avant la dernière lettre de *jovis*, ce qui produit la leçon suivante : *Jovi sacravit Cacunus*. Selon ce dernier, *Cacunus* peut être le nom d'un esclave.

Quoiqu'il en soit du véritable sens du mot qui a, dans ce siècle et le dernier, exercé la sagacité de savans antiquaires, nous ne saurions considérer que comme conjecturale l'explication proposée par M. Biondi.

W.

51. DICHIARAZIONE DEGLI ANTICHI MARMI MODENESI. — Explication des anciens marbres de Modène, avec une notice sur la ville de Modène du temps des Romains; par le chev. D. C. CAVEDONI. 1 vol. in-8°. Modène, 1828. (*Antologia*; février 1829, p. 126).

Tous les monumens qui étaient dispersés en divers endroits de la ville de Modène et de ses environs ayant été réunis dans un même local par ordre de l'archiduc d'Autriche et duc de Modène François IV, le chevalier Cavedoni, bibliothécaire adjoint à la bibliothèque d'Est et conservateur des médailles antiques, a rédigé une explication de ces monumens, afin de satisfaire aux sollicitations réitérées des savans et du public.

Son ouvrage plaira non seulement aux curieux, mais recevra même des éloges de la part des archéologues. Les monumens dont M. Cavedoni a entrepris l'explication appartiennent à l'antiquité figurée et à l'antiquité écrite, deux branches qui sont trop vastes pour qu'un seul antiquaire les étudie simultanément : toutefois M. Cavedoni a prouvé par son travail qu'il

celle romaine; dans les années suivantes, les portèrent plusieurs victoires sur les Liguriens et peuples, soit dans Modène, soit aux environs. Il est célèbre dans l'histoire romaine par la cinquième bataille qui eût lieu contre Antoine. M. Cavedoni annonce d'accord qui règne entre les historiens de cette guerre, qu'il a consulté uniquement les lettres et les philosophes Cicéron. Les histoires anciennes parlent peu de ce temps des empereurs; il y est question d'Otton combattant contre Vitellius, laissa le sénat romain à s'étant arrêté à Brescello avec une milice choisie, propre main lorsqu'il apprit la déroute des siens. Et ce long silence de l'histoire est compensé par l'existence de plusieurs inscriptions anciennes de Modène. Cavedoni donne l'interprétation.

Il a terminé son ouvrage par une appendice contenant toutes les observations des auteurs anciens sur l'histoire de Modène.

52. INSCRIPTIONS ROMAINES EN AUTRICHE

On trouve à Saint-Léonard am Forst, à deux lieues de Modène, deux pierres romaines incrustées dans le mur du marché. L'inscription de l'une de ces pierres est lisible excepté les quatres lignes que voici :

D. M.

IV. TVI A

I ISPA B.

Sextius Vettonianus, édile de la colonie ou *municipium* *Zetium*, mentionné dans les tables de Peutinger.

M SEXTIO

VETTONIANO

AED. M. AEL. CET.

AN. L X X. ET.

VINDAE. TERTI. FIL.

CON. AN. L. P. AEL.

MARCIANO. E. F.

MIL. COH. IIII. PRAET.

AN. X X. S. L. I. P. III.

ET. AV... F. MAXSIMI.

M... C... N... AN. LX.

..... E

AE....SE....S.

MIL.... N.... SEV. X X V.

sur *Geschichte* ; n° 71 et 72 de 1827). L. D. L.

PIÈCES INSCRIPTIONS ROMAINES TROUVÉES EN ALLEMAGNE.

(*Giorn. arcad.* ; janvier 1824, p. 59).

celle a publié deux inscriptions inconnues avant lui et dans le royaume de Wurtemberg. La première, gravée sur un autel adossé au mur du château de Schaer, près de Biberach, sur la rive droite du Danube, est ainsi conçue :

APOLLINI GRANNO

ET NYMPHIS

C. VIDIVS JULIVS

PRO SE ET SVIS

V. S. L. L. M.

Il est à dire que l'épithète de *Grannus* était connue aux premiers siècles du 16^e siècle. Valois ne la comprenant pas, dans un ouvrage de Dion Cassius, le seul auteur qui en fasse mention, y en substituer une autre ; mais cette correction ne fut adoptée des savans. Cet historien dit que Cassius, lorsqu'il était en proie, recourut vainement aux dieux du pays, parmi lesquels *Apollon Grannus*, pour obtenir l'explication donnée par

du mot *Grannus*, que celui-ci croit synonyme de *Cirratus* ou plutôt encore de *Cincinnatus*. Au reste, il n'existe encore, à ce sujet, que des conjectures que la linguistique ne saurait aujourd'hui changer en certitudes, vu la disette où nous nous trouvons relativement aux restes des anciennes langues germaniques.

La seconde inscription se trouve sur une pierre encastree dans le mur de l'église de Risdissen, près d'Ehingen, sur le Danube, dans le lieu où l'on croit que doivent exister les traces de la ville romaine d'Aquileia. Voici cette inscription :

IN. H. D. D.

I. O. M. ET DANV

VIO. EX VOT

O PRIMANUS

SECUNDVS V. S. L. L.

MVCIANO ET FABI

.....

Le consulat mentionné dans l'inscription qu'on vient de lire en augmente encore le prix. M. Borghesi la regarde comme le premier témoignage du culte divin rendu au Danube. On peut croire que le Primanus Secundus dont il est parlé, est le même que celui qui est nommé dans le recueil de Gruter (DLVIII, 6). Les consuls cités dans l'inscription, L. Annius Fabianus et M. Nonius Arrius Mucianus, sont du règne de Septime Sévère et appartiennent à l'an de Rome 954; bien qu'historiquement parlant, ce soient des personnages assez obscurs, les monuments nous ont cependant conservé sur leur compte plus de détails que sur celui de certains hommes dont il nous serait précieux de connaître la vie.

W.

54. LETTRE DE SEXTUS FADIUS, gravée sur marbre à Narbonne; par M. ARTAUD. (*Mémoires de la Société des antiquaires de France*; Tom. VII, p. 244.)

M. Artaud, l'un de nos plus savans et de nos plus actifs antiquaires, visita Narbonne pour en connaître les monuments par ses yeux. Ardent perquisiteur, il découvrit une inscription inconnue, dans la cave d'un bottier : il fallut l'en extraire; mais ce n'était qu'une moitié du monument entier; M. Artaud tâtonna et découvrit l'autre moitié presque entière. L'inscription

est une lettre écrite par Sextus Fadius au collège des fabricans de Narbonne. Voici le texte de cette première inscription, d'après la lecture de M. Artaud.

« Exemplum epistolæ Sexti Fadii, papiæ, secundi musæ (profertur) in verba infrâ scripta.

« Sextus Fadius Secundus collegio fabrûm Narbonensium salutem : plurimis et assiduis erga me meritis vestris referre gratiam æquam difficile est ; »

« Quo munus vestro gratissimum sciam modo largitionis inter liberos et clarissimum nepotem jucundum sestertio sedecem millia numum V K maias primas die natali uno impensæ vestræ inferam , dictâque die usuras totius anni computatas octono pernumerabo ; quo vel gratius sit munusculum meum, a pietate vestra peto ut usuras hujus summæ, ea die honestissimo habitu, inter præsentés et epulantes, in perpetuum dividatis, neque ea summa in ullum alium usum convertatur ; hæc epistolâ cavetur, etc. » M. Artaud ajoute une traduction française et quelques recherches sur Fadius et son époque : il rapporte ce monument vers le règne d'Hadrien. Nos lecteurs conviendront que le zèle des antiquaires est rarement aussi bien récompensé que le fut celui de M. Artaud par la découverte de la lettre romaine qui vient d'être transcrite.

55. COLLEZIONE SCELTA DE' MONUMENTI SEPOLCRALI DEL COMUNE CIMITARIO DI BOLOGNA. — Choix de monumens sepulchraux du cimetière public de Bologne. 1^{er} cahier. In-fol. Bologne, 1826 ; Salvardi. (*Antologia* ; oct. 1826, n° 70, p. 110).

Ce premier cahier du recueil ci-dessus annoncé ne renferme que 5 monumens ; nombre qui ne sera pas dépassé dans les livraisons suivantes. Les gravures sont et seront, dans chaque cahier, accompagnées, sur une feuille séparée, des inscriptions dont tous les tombeaux sont ornés et d'une courte notice, tant sur le monument lui-même, que sur la personne à la mémoire de qui il est érigé. La partie biographique du texte sera, comme elle doit l'être, plus étendue, quand le défunt qu'elle concerne se sera rendu célèbre dans les sciences, les arts, la magistrature ou la profession des armes. Ainsi, dans le cahier que nous avons sous les yeux, à la notice relative au tombeau de Louis Savioli, s'en joint une autre dans laquelle nous trou-

vons tout ce qu'il nous importe de savoir sur le personnage. Ce dernier morceau , écrit avec convenance et impartialité, nous apprend un fait affligeant pour les amis des lettres : c'est que les manuscrits de Savioli , légués par lui à Garattoni, mort également depuis plusieurs années, sont perdus sans retour. Ils contenaient , entr'autres ouvrages , la suite de ses *Annales bolognaises* ; production à laquelle l'auteur de la notice paie un juste tribut d'éloges , et qui mériterait d'être plus connue. Les seuls monumens qui nous restent de la verve poétique de Savioli sont ses odes que tout le monde connaît.

L'auteur s'est contenté de donner la gravure du second et du troisième tombeaux , qui sont ceux de Jean Lambertini et de Rosalie Saint-Clément Bevilacqua. Les deux autres , celui de Jacques Becadelli , qui est de la forme la plus élégante , et celui de Pétrone Buratti , sont sculptés , l'un en demi , et l'autre en plein relief. En tête du cahier que nous annonçons se trouve un frontispice gravé représentant le cimetière de Bologne ; le fond du tableau est formé par des collines dont l'une est la montagne de la Garde , avec ses portiques et son temple. W.

56. *MUSÉE DE PEINTURE ET DE SCULPTURE*, ou Recueil des principaux tableaux , statues et bas-reliefs des collections publiques et particulières de l'Europe, dessiné et gravé à l'eau-forte par RÉVEL ; avec des notices descriptives , critiques et historiques ; par DUCHESNE aîné. Liv. 57 à 70 ; prix 1 fr. la livraison, composée de 6 pl. et de 6 feuillets d'explication en français et en anglais. Paris, 1829 ; Audot. (Voy. le *Bulletin*, Tom. XI, n° 322 et Tom. XII, n° 102.)

HISTOIRE.

57. *MYTHOLOGUS, ODER ABHANDLUNGEN ÜBER DIE*, etc. — Recueil de mémoires sur les traditions de l'antiquité ; par Ph. BUTTMANN. Tom. I. In-8°. Berlin , 1828 ; Mylius.

Ce volume contient plusieurs dissertations dont voici les titres : Sur la signification philosophique des divinités grecques,

nent d'Artémis et d'Apollon. — Sur Diane. — Sur la premier livre d'Horace. — Pandore. — Essai philologique sur l'ancienne géographie de l'Orient. — Ode de Caïn jusqu'au déluge. — Sur le Mythe du Sur le Mythe des enfans de Noé. — Sur les noms et Edessa. — Sur le Mythe d'Héraclès. — Sur la ren mythologique des muses. — Une analyse fort dé- et ouvrage se trouve dans *Allgemeine Schulzeitung* ;

SALHISTORISCHER ATLAS. — Atlas d'histoire univer- puis les traditions jusqu'à nos jours ; contenant des es tableaux et autres constructions géographiques. h. , tableaux relatifs à l'histoire la plus reculée, et ie de l'Éthiopie et de l'Égypte ; par R. DE L. (*Rühle nstern*). 9 feuilles in-fol. et le texte , servant d'ex- à l'atlas. In-8°, de 302 pag. Berlin, 1827. (*Götting. ig.* ; août 1827, n° 131, p. 1297.)

que nous annonçons est le commencement d'une dont le but est d'offrir l'histoire universelle au tableaux , de cartes et d'autres constructions symé- teur n'a eu en vue que de rapprocher les données éditées qui se trouvent dans des écrits ou très-coû- connus. D'après son plan tout l'ouvrage est divisé es principales. La première comprend l'histoire la , ou l'histoire primitive , particulièrement celle qui aux Égyptiens , aux Assyriens , aux Israélites et aux econde renferme l'histoire ancienne , ou l'histoire des Romains , depuis l'âge d'Homère jusqu'à l'épo- nigration des peuples. La 3^e comprend l'histoire du usqu'à la découverte de l'Amérique et des Indes- s. La 4^e, enfin, comprend l'histoire moderne , c'est- évenemens qui ont eu lieu en Europe depuis la dé- l'Amérique jusqu'à nos jours. On voit d'après le consacré son premier travail à l'Éthiopie et à l'É- bit trouver le peuple primitif dans la vallée du Nil , e l'Égypte jusqu'à Meroë. Il présume que c'est ce colonisa le premier l'Égypte , du moins en partie. lative à ce sujet , offre 1^o. le royaume de Meroë et

Axum , d'après Mannert ; 2° la table orographique de l'Éthiopie , d'après Ritter ; 3° l'Éthiopie d'après l'idée d'Homère ; 4° le royaume de Meroë et l'Éthiopie d'après les écrivains grecs et romains ; 5° Axum d'après le monument d'Adulis. La seconde partie de ce cahier est consacrée à l'Égypte. Elle offre les chapitres suivans : I. *Sur les noms des Pharaons et l'écriture hiéroglyphique*. Ce chapitre commence par offrir un aperçu historique , puis les résultats des recherches de M. Champollion jeune , et finalement des observations sur la méthode de ce savant. Les tab. II et III qui font partie de ce chapitre , exposent les légendes hiéroglyphiques expliquées par M. Champollion jeune. M. Lillienstern a non seulement profité de la première édition du *Précis du Système hiéroglyphique* du savant Français , ainsi que de la 1^{re} et de la 2^e Lettres au duc de Blacas , mais aussi de l'écrit de Salt. Il a reproduit l'explication des titres et des noms des rois depuis la XVIII^e dynastie jusqu'à la XXIX^e , d'après les mêmes auteurs. IV. *Matériaux pour servir à la chronographie de l'époque des Pharaons*. L'auteur commence par examiner jusqu'à quel point les sources relatives à ce sujet peuvent être authentiques. Il juge à cet effet tous les écrivains anciens depuis Hérodote , ainsi que les plus importants parmi les modernes depuis Marsham. Il reproduit en même temps les principes de ceux qui défendent le système collatéral des dynasties , et de ceux qui sont d'une opinion opposée. Ce chapitre est accompagné des tableaux suivans : Tab. V. Les dynasties de Manéthon , tant d'après Jules l'Africain , que d'après Eusèbe. Tab. VI. Rapprochement des différens écrivains sur la chronographie de l'Égypte , c'est-à-dire du Syncelle , d'Hérodote et de Diodore , et de quelques autres fragmens. Tab. VII. Sur la chronographie technique des Égyptiens , etc. Tab. VIII. Synchronisme des dynasties de Manéthon , d'après d'Origny , dans sa *Chronologie des rois du grand empire des Égyptiens* , et d'après Gatterer. Les tableaux IX et X sont consacrés aux systèmes de ces deux savans. La série des pharaons , d'après M. Champollion-Figeac , se trouve reproduite au tab. X. III. Sur la population primitive de l'Égypte , et les relations des Égyptiens avec d'autres peuples. Après avoir comparé les différentes opinions relatives à ce sujet , l'auteur émet l'idée que la Haute et la Basse-Égypte ont été peuplées de différens côtés , la pre-

du côté de l'isthme de Suez, et la seconde du côté du e tab. XI offre d'une manière très-ingénieuse les immis et les émigrations qui eurent lieu en Égypte. IV. Les i. V. Matériaux pour servir à la géographie de l'époque araons. Ce chapitre est accompagné du tableau XXII qui excellentes petites cartes, savoir : 1) l'ancienne Basse-, d'après Rennell ; 2) l'Égypte sous la période des Hyk- après d'Origny ; 3) le même sujet, d'après Gatterer ; 4) e septentrionale à l'époque des pharaons, avec la Libye abie ; 5) l'Égypte des Pharaons, d'après Champollion.

L. D. L.

OPINIONS RELIGIEUSES DES PEUPLES ORIENTAUX. (*Asiatic journal* ; déc. 1826, n° CXXXII, p. 644.)

avant Hyde était convaincu que les anciens Perses et escendants immédiats, chefs de la nation persique et mé-, n'admettaient qu'un être suprême et adoraient Dieu simplicité primitive des patriarches juifs. Selon le même, ses tenaient leur croyance à une divinité unique, de incêtres Sem et Elam, et conservèrent cette religion jus- e qu'elle se fût corrompue par le mélange du sabéisme. is la suite, parut Zerdust ou Zoroastre, qui ramena, en e partie, ses compatriotes au culte d'un seul dieu. Ce phi- ie abolit les dogmes enseignés par son prédécesseur Po- echang, et rendit à la religion des anciens Perses sa pu- rignaire. Hyde et quelques autres écrivains pensent que stre fut élevé dans la connaissance de l'Ancien-Testament, it, dit-on, des relations intimes avec des juifs ; et plu- auteurs assurent qu'il était né en Palestine. Toujours est- la définition de l'être suprême, qui lui est attribuée par e (*Prép. évang.*) est d'un sublime qu'il serait difficile de ser. Cependant on doit dire qu'il existe dans la religion roastre un point capital qui ne s'accorde point avec la ne de la bible : c'est le dogme du bon et du mauvais pes, Ormuzd et Ahriman.

odote atteste hautement la simplicité de la religion des is Perses. Selon cet historien, ils regardaient comme une é ou une folie l'érection de statues, d'autels et de tem- ils avaient coutume de monter sur les plus hautes mon-

tagues pour adorer Dieu, qu'ils identifiaient avec la circonférence du ciel. Il est probable, au reste, que, sur ce dernier point, Hérodote est dans l'erreur.

On dit que les Guèbres ou les adorateurs du feu ne rendent un culte à cet élément que comme au signe sensible d'un dieu invisible, auquel ils adressent réellement leurs prières. Le D^r Hyde pense que c'est à tort qu'on les accuse de *pyrolatrie*, puisqu'ils professent ouvertement et avec une intime conviction, des opinions religieuses tout-à-fait contraires.

Les Phéniciens, au rapport d'Eusèbe, attribuaient la formation du monde à une cause intelligente qu'ils désignaient dans leur langue sous un nom équivalent à celui d'*Agathodæmon*. Le même auteur croit que c'est de ce dogme que les Égyptiens de la Thèbaïde tenaient leur croyance d'un être intelligent, créateur de l'univers et qu'ils appelaient *Cneph*.

On suppose que ce dogme d'un être éternel, increé et existant par lui-même, fut transmis par les Égyptiens aux philosophes grecs; il fut suivi par Pythagore, Socrate, Platon et leurs disciples.

Anquetil Duperron cite l'autorité de plusieurs auteurs classiques, relativement aux opinions religieuses des Hindous; on ne saurait douter, d'après les témoignages invoqués par ce savant, que le peuple en question crût, si toutefois il n'y croit plus, à l'unicité de Dieu, et que ses idées sur la nature divine fussent très-différentes de celles qu'on trouve exprimées dans la bible. Cette similitude se déduit naturellement du texte de Strabon (liv. XV), de Plutarque (vie d'Alexandre), d'Eusèbe (liv. I, ch. 10.) et de Palladius (*De gent. Ind. et Bragman.*) Les livres indiens même sont assez explicites à cet égard.

Tout porte à croire que les opinions religieuses des anciens Arabes ne différaient pas essentiellement de celles dont Mahomet fut le propagateur; il est très-vraisemblable que le système contenu dans le Coran ne s'est établi chez les Orientaux, que parce qu'il reproduisait les idées fondamentales de ces peuples sur la divinité. Mahomet, interrogé par des juifs, des idolâtres et des chrétiens sur la nature du dieu qu'il annonçait, répondit: « C'est le dieu unique, existant par lui-même, dont toutes les créatures ont reçu l'être, qui n'engendre ni n'a été engendré; ce dieu, enfin, auquel il n'existe rien de semblable. » Tous

les écrivains arabes , turcs et persans ont parlé dans le même sens ; nul d'ailleurs n'aurait osé s'écarter de la doctrine du prophète. Dans tous les ouvrages orientaux où il est parlé de religion , se trouvent établies l'unicité , la toute-puissance et l'éternité , l'omniscience et l'universalité de Dieu. W.

60. ANNALS AND ANTIQUITIES OF RADJASTHAN , etc. — Annales et antiquités du Radjasthan ; par le lieutenant-colonel TOD. Tom. I^{er} ; avec une carte et 26 pl. Londres , 1829. (*Nouveau journal asiatique* ; n^o 23 , nov. 1829.

Le nom des Radjpoutes , avec celui des Mahrattes , réveille l'idée d'une race belliqueuse qui sut résister aux invasions des conquérans de l'Inde. Ils ont obtenu une place honorable dans les ouvrages historiques des écrivains musulmans. Des préjugés sur la mollesse et la lâcheté des Indiens nous rendaient invraisemblables les rapports qui nous les montrèrent comme ayant lutté pendant cinq siècles contre les puissances formidables établies dans le nord de l'Inde. Il nous manquait une histoire complète , où ces faits présentés avec ordre et ensemble vinssent ébranler notre incrédulité. M. Tod , placé par ses fonctions au centre de leur ancienne puissance , familiarisé avec leurs mœurs et leur idiôme , a rassemblé les légendes locales , et fait des extraits de leurs anciens poèmes , pour en former un ouvrage étendu , plein de faits entièrement neufs ; si en empruntant les traditions des poètes , appelés Bardây , contemporains des événemens qu'ils racontent , il s'éloigne de la sévérité du style historique , du moins il a souvent l'occasion de donner à son ouvrage un intérêt tout local , et d'entrer dans ces détails de mœurs trop négligés souvent par les historiens. L'auteur débute par une description géographique du Radjasthan : il divise ensuite son travail en 3 parties : 1^o Histoire des tribus Radjpoutes , en 8 chapitres ; 2^o Essai sur le système féodal dans le Radjasthan , en 5 chapitres avec une appendice ; 3^o Annales du Méwar , suivies de 7 chapitres sur les établissemens religieux , les fêtes et les coutumes du Méwar , et de 7 autres , contenant la relation du voyage de l'auteur dans le Marwar. On retrouve dans la première partie un résumé de l'histoire primitive des Indiens , puisée dans les listes généalogiques déjà connues , mais complétées au moyen de celles qui se sont trouvées chez les

Radjpoutes : mais on remarque particulièrement le 7^e chapitre, qui contient le catalogue des 36 tribus principales du Radjasthan. La seconde partie se recommande par la singularité du sujet : mais la troisième surtout est remplie d'un intérêt vraiment dramatique, quand elle nous représente les princes du Méwar retardant par leur valeur l'invasion musulmane. Le 1^{er} volume de cet ouvrage n'a pas moins de 800 pages. L-4.

61. HISTORY OF THE RISE OF THE MAHOMEDAN POWER, etc. —

Histoire de la domination des Musulmans dans l'Inde, par FERISHTA, traduite par le colonel BRIGGS. 4 vol. in-8°. Londres, 1829. (*Nouv. journ. asiatique* ; n° 22, oct. 1829.)

Ferishta, né à Asterabad sur les côtes de la mer Caspienne, dans la dernière moitié du 16^e siècle, fut élevé dans l'Inde à la cour d'A Ahmednagar avec le prince héréditaire. Il passa sa vie dans le Dékan au service militaire et diplomatique des Nizam shahs et des rois de Bidjapour. C'est dans cette ville, vers l'an 1589, qu'il exécuta, par les soins du roi Ibrahim Adil-shah III, le projet, qu'il avait toujours nourri, d'écrire l'histoire des Musulmans de l'Inde, depuis la première invasion jusqu'à la mort d'Akbar, et l'établissement du premier comptoir anglais dans l'Inde en 1611. Partout, écrivain sensé et véridique, il n'a que le tort d'être un franc Musulman, et de ne voir dans les Indiens que des infidèles qu'il faut soumettre ou exterminer. Cet historien avait déjà été traduit par Alexandre Dow : mais sa version, quoiqu'assez élégante, est d'une très-grande inexactitude. Jonathan Scott avait commencé une nouvelle traduction, qui n'a pas embrassé l'ouvrage entier. C'est ce travail que vient d'exécuter M. Briggs, que ses connaissances dans la langue persane et ses voyages dans l'Inde appelaient naturellement à cette importante entreprise. Ferishta avait cherché en vain la chronique des rois de Golconde, et avait souhaité qu'elle fût ajoutée à son ouvrage, si l'on parvenait à la trouver : ce vœu a été rempli par son nouveau traducteur, qui, de plus, a suivi, en rendant les idées de Ferishta, un système particulier. Fidèle à rendre tous les détails de l'original, il l'a dépouillé de ces expressions-orientales qui n'auraient pu paraître en Occident que des amplifications ampoulées. Les noms propres sont rectifiés avec soin, et les points difficiles éclaircis par des notes. L'ou-

vrage commence par une biographie de Férishtha, et finit par deux appendices contenant les noms de lieux et d'hommes qui s'y trouvent cités.

L-s.

62. LES BOUDDHAS DE CEYLAN, d'après les autorités singalaises. (*Asiatic journal*; déc. 1826, n° CXXXII, p. 640.)

Le journal cité raconte fort en détail les aventures d'un certain Guntuma, qui avait obtenu la faveur de devenir bouddha. Ce récit n'offre que peu d'intérêt; et, s'il pouvait piquer la curiosité, ce ne serait assurément que par la bizarrerie et la multiplicité des choses merveilleuses qui y sont rapportées. Toujours est-il que les Singalais ont en grande vénération ce bouddha, qui, selon leurs traditions, était toujours habillé en jaune. Cette couleur est encore aujourd'hui celle du costume des prêtres singalais. On fait naître Guntuma sur un chariot, au mois de mai de l'année 622 avant J.-C., un mardi, jour de pleine lune. Les Singalais croient qu'il passa la plus grande partie de sa vie sur la montagne d'Adam, et y resta jusqu'à sa mort; qu'à cette époque, il monta au ciel, et que la dernière place qu'il y occupa était le *Dione Goratte*, c'est-à-dire la terre des Dieux.

W.

63. UEBER DIE VERWANDTSCHAFT DER GNOSTISCH-THEOSOPH. LEHREN, etc. — Des rapports qui existent entre les doctrines théosophiques et gnostiques et les systèmes religieux de l'Orient, et particulièrement le Bouddhisme; par J. J. SCHMIDT; 29 p. gr. in-4°. Leipzig, 1827; Cnobloch.

64. DE MEGARICORUM DOCTRINA EJUSQUE APUD PLATONEM ET ARISTOTELEM VESTIGIA. Scripsit Ferd. DRYCKS. 95 p. in-8° Bonn, 1827; Weber. (*Allg. Literatur Zeitung*; août 1828, page 806.)

Cet essai est divisé en deux sections. La 1^{re} contient le récit de l'histoire des écoles de Mégare et d'Érythrée depuis Euclide jusqu'à Ménéclème, et se termine par un aperçu chronologique de la Diadoche. L'auteur a puisé ses matériaux dans des sources sûres et les a coordonnés avec tant de précision et d'exactitude, que nous n'avons guères d'observations à faire sur son tra-

vail. Les matériaux qu'il a recueillis sont d'autant plus précieux qu'il était plus difficile de les trouver et de les coordonner.

Seulement il est à regretter qu'ils n'aient pas été plus abondants, surtout en ce qui concerne Diogène de Laërce, dont il serait bon que l'on appréciait mieux qu'on ne l'a fait jusqu'à présent l'importance pour l'histoire de la philosophie.

La 2^e section traite de la doctrine des Mégariens et des traces que cette doctrine a laissées dans les écrits d'Aristote et de Platon. L'auteur a disposé dans un ordre très-méthodique les notions que les historiens de l'antiquité nous ont transmises sur cette doctrine, et y a joint une foule de détails inconnus, et qui, jusqu'à ce moment, n'ont pas été suffisamment appréciés. Tel est l'exposé de la concordance entre la doctrine des Mégariens et des Éléens, qu'il faut comparer à un travail que Spalding a fait sur le même sujet dans les *Vindiciæ Megaricorum*, pour bien juger de l'importance et de la clarté des documents nouveaux.

M. Deycks a aussi examiné d'une manière très-approfondie la signification de l'Unité des Mégariens. C'est ainsi qu'il a pu apprécier dans toute leur étendue les inexactitudes de Diogène L. sur ce point, et chercher un biais en réfutant les objections de Bayle à cet égard. M. Deycks n'a pas fait voir assez clairement comment il concevait le rapport de la philosophie des Mégariens avec le panthéisme et l'optimisme modernes. Il y a évidemment une différence entre ces systèmes philosophiques, mais on peut douter que ce soit celle qu'il a indiquée. La doctrine des Mégariens est trop fragmentaire pour qu'on puisse y trouver la solution du panthéisme objectif et subjectif, suivant la distinction pratique des modernes.

En général, il est facile de reconnaître que, dans tous les systèmes ontologiques des anciens, le réalisme domine par opposition à l'idéalisme des modernes.

Nous avons lu avec plaisir la critique de l'opinion fondée sur la manière dont Schleiermacher a interprété le passage de Platon. *soph. p. 246*, qu'Euclide aussi admettait des idées et même des idées plus spiritualisées que celles de Platon, puisqu'elles n'avaient aucun point de contact avec la sphère des existences créées. Nous ne pensons pas qu'on puisse élever sur ce passage des doutes de quelque gravité. Par contre l'im-

réfutation du passage de Platon, Philèbe, p. 17. a., est moins satisfaisante. Ne serait-il pas possible que ce passage s'appliquât non pas aux Mégariens, mais seulement aux Pythagoriciens de l'époque, qui n'avaient pas des principes philosophiques bien arrêtés?

L'induction tirée d'une opinion de Schleiermacher pourrait être bien trompeuse. Nous terminerons ici nos remarques sur l'intéressant travail de M. Deycks, en ajoutant seulement qu'il a parfaitement exposé la controverse qui s'est élevée entre Aristote et Chrysippe d'une part et les Mégariens de l'autre sur *ὄντας* et *ἀνοφυσία* la possibilité et la réalité. C. R.

55. HISTOIRE ROMAINE, par M. NIEBUHR, traduite de l'allemand par M. DE GOLBÉRY, sur la 3^e édit. Vol. I et II, in-8°; prix, 12 fr. Paris et Strasbourg, 1830; Levrault.

Nous avons parlé plus d'une fois des recherches profondes auxquelles s'est livré M. Niebuhr pour éclaircir les antiquités de la république romaine. L'auteur a successivement modifié, fortifié ou développé ses opinions; son ouvrage est parvenu enfin à une troisième édition revue et corrigée, et c'est sur cette édition que M. de Golbéry a fait sa traduction. Nous nous proposons de l'examiner et d'en rendre compte dans le cahier prochain. D.

66. I. DE ORIGINE, CAUSIS ET PRIMO TRIBUNORUM PLEBIS NUMERO, COMMENTATIO quam auctoritate amplissimi philosophorum ordinis, etc., etc., scripsit Aug. Ferd. SOLDAN. Gr. in-8° de 44 p. Hanovre, 1825.

67. II. COMMENTATIO INAUGURALIS DE TRIBUNITIA POTESTATE, qualis fuerit indè à Syllæ dictaturâ usquè ad primum consulatum Pompeii; quam, consentiente amplissimo philosophorum ordine Acad. Marburg., cruditorum examini subjecit Jos. RUBINO. 54 p. grand in-8°. Cassel, 1825; Krieger. (*Heidelb. Jahrbuch. der Literat.*; juin 1826, 6^e cah. p. 616.)

Le journal allemand réunit ces deux dissertations dans un seul article, vu qu'elles ne traitent que des parties différentes du même sujet, et que d'ailleurs elles sont également recommandables par l'exactitude et la profondeur des investigations dont elles sont le fruit. La première, comme le titre l'annonce,

se borne à trois points, qui y sont examinés d'une manière détaillée. M. Soldan recherche, 1° dans quelle classe du peuple romain étaient élus les tribuns; 2° quelles causes donnèrent lieu à l'institution du tribunat; 3° quel fut, dans l'origine, le nombre des tribuns. Pour parvenir à la solution de la première question, et découvrir l'origine des tribuns, l'auteur remonte à l'histoire de la constitution de la république romaine et s'étend sur les rapports qui existaient entre les diverses tribus dont se composait le peuple; il se croit fondé à avancer que les tribuns se choisissaient parmi les chefs des tribus rurales, et non parmi ceux de l'armée, comme le pensent Wachsmuth et autres. « *Ex iis qui tribubus erant præpositi rusticis, non à tribunis rei militaris, primorum tribunorum plebis effloruisse potestatem justissimis mihi firmissimisque videtur confirmari posse argumentis.* » Ainsi, l'on voit que l'auteur a suivi l'opinion de Niebuhr sur la source de la puissance tribunitienne. M. Soldan traite le second point avec plus de développemens; il parle en détail des circonstances qui donnèrent lieu à l'établissement de cette magistrature. L'auteur croit que les dettes dont les pauvres étaient criblés, et l'inhumanité des riches à leur égard, forcèrent les premiers à se donner des magistrats qui les défendissent contre l'arbitraire des patriciens. Quant à la troisième question, relative au nombre primitif des tribuns, M. Soldan adopte encore l'opinion de Niebuhr, qui, d'après Tite-Live, fixe ce nombre à cinq comme celui des tribus. L'auteur termine ainsi son mémoire : « *Quamobrem quo tempore facta secessio est (in montem sacrum) eodem duobus tribunis accessisse tres, pro certo posse compertoque haberi videtur.* »

Si nous passons maintenant à la seconde dissertation, il est certain qu'elle comprend l'une des époques les plus intéressantes du tribunat romain, c'est-à-dire l'histoire de cette magistrature pendant la dictature de Sylla jusqu'à l'élévation de Pompée au consulat; période dans laquelle l'aristocratie romaine parvint à l'apogée de sa puissance. L'auteur fait voir quelle fut l'influence des événemens d'alors sur le tribunat, l'un des plus fermes appuis de la liberté populaire. Afin de faciliter la lecture de son ouvrage et d'en abrégier l'examen, il l'a divisé en deux sections dont la première renferme l'histoire du tribunat pendant l'espace de temps susdit, et la seconde

tout ce qui concerne la juridiction des tribuns à la même époque. On ne peut se dissimuler que cette dernière présentât bien plus de difficultés que l'autre. Cette matière est d'autant plus obscure que la partie des œuvres de Salluste et de Tite-Live, dans laquelle on pourrait trouver là-dessus des documens précieux, a été détruite. Toutefois, l'auteur a mis à profit tous les textes dont il pouvait tirer parti; et bien qu'il règne encore des incertitudes sur plusieurs points du sujet qu'il a traité, on peut dire que personne, avant lui, n'y avait jeté autant de lumière.

W.

68. LEITFADEN, etc. — Guide dans l'histoire de l'église, d'après les institutions de Dannemayer. 1^{re} partie, 2^e édit., gr. in-8° de IV et 317 p. Rotwell, 1826; Herder. (*Iena. Allg. Literat. Zeitung*; nov. 1827, n° 212, p. 249.)

La première partie de ce guide offre la première période de l'histoire de l'église, depuis la naissance de J.-C. jusqu'à Constantin-le-Grand, ou depuis l'an 1 jusqu'à 306. L'auteur traite cette période en 7 chapitres, ayant pour objet les matières suivantes : chap. I. De la fondation et propagation de la religion chrétienne, et des événemens de l'église. Chap. II. Histoire de l'organisation et de la hiérarchie de l'église. Chap. III. Des écrivains ecclésiastiques. Chap. IV. Les doctrines des catholiques. Chap. V. Des hérétiques et de l'hérésie. Chap. VI. Des cérémonies de l'église, des mœurs et de la discipline pénitentielle. Chap. VII. Des conciles. Cette seconde édition n'a éprouvé que fort peu de changemens.

L. D. L.

69. GESCHICHTE UND LITERATUR, etc. — Histoire et littérature de l'histoire de l'église; par le docteur C. F. STAUDLIN. Ouvrage posthume publié par J. T. HEMSSEN, prof. à l'Univ. de Goetting. In-8° de XVI et 376 p. Hanovre 1827; Hahn. (*Leipzig. Liter. Zeitung*; juin 1827; n° 144.)

Cet important écrit est divisé 1° en 3 périodes dont la 1^{re} part du commencement du christianisme, et va jusqu'au commencement du 6^e siècle; la 2^e va jusqu'au commencement du 16^e siècle, la 3^e depuis la réformation jusqu'à nos jours. Ces trois périodes renferment l'histoire générale de l'histoire de l'église; 2° l'histoire spéciale des ouvrages sur l'histoire de l'église,

tels sont les écrits sur l'importance, l'intérêt et l'étude de l'histoire de l'église; tableaux chronologiques de l'histoire de l'église; écrits divers et journaux consacrés à l'histoire de l'église; écrits sur les sources et les matériaux pour servir à l'histoire de l'église; philologie, chronologie, géographie, statistique et diplomatie de l'église; écrits sur l'histoire générale des religions. L'auteur cite ensuite séparément les écrits qui ont pour objet les matières suivantes: a) organisation intérieure de l'église; b) organisation extérieure de l'église; c) l'église évangélique; d) l'église réformée; e) les communautés sectaires peu nombreuses; f) histoire et état de l'église dans certaines régions du globe, ainsi que dans quelques pays et villes d'Europe; g) littérature et histoire des sciences théologiques; h) écrits sur la vie religieuse et morale des Chrétiens. L.

70. HISTOIRE UNIVERSELLE DE L'ÉGLISE CHRÉTIENNE; par M. J. MATTER, inspecteur de l'Acad. de Strasbourg, prof. d'histoire ecclésiastique. Tom. I. In-8°. Strasbourg, 1829; veuve Silbermann.

Nous rendrons compte de cette importante publication. Le tome 1^{er} embrasse les temps compris entre la naissance du christianisme et les effets de la conversion de Constantin.

71. GESCHICHTE RUSSLANDS NACH KARAMÏN. — Histoire de Russie d'après Karamsin, rédigée en allemand sur l'original et accompagnée de notes et d'explications; par A. G. TARN. 1^{re} partie, depuis l'origine de l'état jusqu'à Dimitri Donskoi. 1362. 1 vol. XVI et 359 p., gr. in-8°. Dresde et Leipzig, 1828; Arnold. (*Iena. Allg. Liter. Zeitung*; août 1828, p. 249.

L'auteur a déjà publié un extrait en langue russe de l'histoire de Russie par Karamsin, intitulé Tableau abrégé de l'histoire de Russie, avec un commentaire philologique français et allemand. L'ouvrage que nous avons sous les yeux est une traduction allemande de cet extrait, enrichie de notes et d'éclaircissements. Les chapitres imprimés avec des caractères plus grands, sont presque toujours rendus d'une manière à la fois fidèle et concise; par contre, les additions empruntées à l'ouvrage même de Karamsin, pour servir de points de comparaison aux lecteurs, ne sont pas toujours présentées littéralement comme les

pitres. L'auteur les a fondues sommairement dans les requêtes, avec les matériaux que lui ont fournis d'autres ouvrages qui répandent une vive lumière sur l'histoire de Rus-

L'ouvrage de M. Tappe peut être recommandé comme un excellent manuel de l'histoire de Russie; toutefois, on lui reproche quelques erreurs de détail. Ainsi on lit à la page 1, l'Edda islandaise, ou la religion secrète des anciens peuples hyperboréens : Heimskringla seu historiarum regum septentrionalium à Snorrone Sturlonide, quas edidit J. Peringskiöld tockolmiæ. Dans ce passage, la virgule est mal placée, car aucun ne connaît pas l'Edda et l'Heimskringla, n'y verra aucune différence.

On trouve, à la page 19, le nom du roi des Cimbres, Teutoog. Ce n'était pas le roi des Cimbres, mais le roi des Teutons qui avait le nom de Theutoboch (Theutobochus floruit III, 3). M. de Live parle d'un roi des Cimbres, nommé Bolus, qui tua Aulus Scaurus. Plutarque parle aussi d'un roi des Cimbres, nommé Bojorix. Nous pourrions ajouter d'autres citations, mais elles nous conduiraient trop loin. Nous nous bornerons par conséquent à conseiller au lecteur de s'en tenir aux faits que M. Tappe a puisés dans Karamsin, d'autant plus que son travail personnel ne repose en grande partie que sur des conjectures.

R.

1. COUP-D'ŒIL RAPIDE SUR L'HISTOIRE DE LITHUANIE, extrait de l'Histoire de Pologne de BANDTKE. (*Vestnik Yevropoui*. — Courrier de l'Europe; avril 1826, n° 7, p. 191).

La Lithuanie proprement dite, où se trouvaient jadis les principautés (Voïévodstva) de Wilna et de Trotsko, entre la Prusse (la Poméranie) et la rivière Wilia, est habitée par un peuple qui parle la langue lithuanienne. Les habitants de la Prusse sont de même origine, bien que leur langage diffère un peu de celui des Lithuaniens. Il en est de même des habitants de la province de Gumbinsk dans la Prusse orientale. Les Russiens ou les anciens Proussi, qui furent presque tous massacrés par les Croisés entre 1232 et 1349, étaient de la même race que les Lithuaniens, aussi bien que les Korsi de Nestor ou les Proussi de Strikofski, ou bien encore les Kourons, qui les pre-

miers peuplèrent la Courlande. Les Latisches de Livonie faisaient également partie du même peuple ; mais les Esthoniens des environs de Rével, de même que les Liviens, près de Salis en Livonie, sont de même origine que les Tchoukhni, ou Finois, et que les anciens Tchoudes.

Dès le 2^e siècle de l'ère chrétienne, nous trouvons l'agriculture en honneur chez les Estes, habitans des côtes de la Baltique, que quelques-uns confondent avec les Esthoniens, et d'autres avec les Prussiens. Il est à remarquer que l'ambre, dont le commerce remonte à la plus haute antiquité, porte le même nom chez les Lithuaniens et chez les Russes (*yanar*). Le peuple lithuanien ne possède aucun manuscrit ancien ; sa littérature, aujourd'hui, se borne aux livres saints et à quelques cantiques. Dans les XII^e et XIII^e siècles, lorsque les Lithuaniens s'emparèrent de plusieurs provinces russes, ils adoptèrent l'écriture slavonne ; il faut même supposer que plusieurs de leurs princes ayant embrassé la religion grecque, la langue russe était généralement usitée à la cour de ces souverains. De là vient sans doute que toutes les anciennes chroniques lithuaniennes sont écrites en langue russe. Mathieu Strikofsky est le seul qui ait composé en polonais une histoire de Lithuanie, publiée à Koenigsberg en 1581, et réimprimée à Varsovie en 1776. On en doit le meilleur extrait à Woïtsekh Koïalovitch, jésuite de Wilna, qui a servi de guide à Schloezer dans son Histoire de Lithuanie.

On peut diviser cette histoire en 4 périodes.

La première étant entièrement fabuleuse, il n'en sera point question dans cet extrait.

2^e période, depuis 1089 jusqu'en 1315.

3^e période, depuis 1315 jusqu'en 1385.

4^e période, réunion de la Lithuanie à la Pologne, avec la jouissance de son gouvernement particulier.

La chronique de Quedlinbourg fait pour la première fois mention de la Lithuanie sous la date de 1009.

Kernouss, prince de Lithuanie, et Guimbout, prince de Imoude, fils de Kounoss, s'emparent de Braslaw. Voilà la conquête primitive des provinces russes par les Lithuaniens.

En 1040, on voit s'élever la nouvelle capitale de Kernof.

1089. Zvibound, de la famille de Dorsprung, gendre et successeur de Kernouss.

Roman , prince de Galitch , défait les Lithuaniens et les Yatriagues ; mais après sa mort, arrivée en 1206, dans un combat qu'il livra aux Polonais , la Lithuanie s'affranchit du joug des princes de Galitch.

Attaque infructueuse contre Polotsk et Smolensk.

En 1217, Erdivil s'empare de Novgorodok et du Polessié. Grodno, Brest et Droguitchin , appartenant aux Russes , deviennent une seconde fois la proie des Lithuaniens. C'est pour cette raison que Strikofsky divise la Lithuanie en *Zavilëiskouïa* (Lithuanie en deça de la Wilia) et en *Povilëiskouïa*, au-delà de la Wilia, c'est-à-dire les pays de la Russie-Noire conquis.

En 1218 apparition des Chevaliers Porte-Glaives en Livonie et en Courlande. Même année heureux combat contre les Mongols.

1220. Mingaïlo Erdivilovitch prend Polotsk , Pinsk et Tourrof.

1221. Skirmound , fils de Mingaïlo, défait Balaklaï, khan des Mongols, sous les murs de Keidanof.

1227. Les fils de Skirmound défont les Mongols commandés par leur khan Kourdass, près de Mozyr, sur les bords de l'Okonewka. Ringold , fils d'Alguimound , qui le premier fut revêtu du titre de *veliki-kniaz*, grand-prince, réunit sous sa domination les deux grandes principautés lithuaniennes. Il triomphe des princes russes qui avaient refusé de reconnaître sa nouvelle dignité. Il meurt en 1238.

Menrog ou Mendolf , Mendaougoss , fils de Ringold , envoie ses trois neveux Ardwid, Wikound et Towtiwil avec ordre de faire de nouvelles conquêtes sur les Russes. Ils s'emparent de Droutsk, Witebsk et Polotsk. Les trois princes reçoivent le baptême afin de complaire à leurs nouveaux sujets. De là une guerre entre eux et Mendog, qui se trouve hors d'état de résister à la fois aux chevaliers de Livonie et aux princes russes.

1245. Mendog donne son fils Wolstinik en otage à Daniel, Prince de Galitch, et lui cède Novgorodok avec d'autres provinces. Les chevaliers forcent Mendog à leur promettre la cession du Pays des Yatriagues, des Imoudes et de la Courlande. Il s'engage de plus à se faire baptiser.

1252. Mendog reçoit le baptême sous les murs de Novgorodok ; il est couronné par l'archevêque de Riga, et par un autre prélat envoyé à cet effet par le pape.

1255. Mendog abjure le christianisme, et se rend redoutable à l'ordre de Livonie et aux Polonais. En 1261, mort de Henri Stoukland, grand-maître des chevaliers porte-glaives, qui périt dans un combat contre Mendog.

1264. Mendog est tué par Dovmant, prince de Zamelski; Troïnat, complice de Doumant, est assassiné l'année suivante par quatre gardes du corps de Mendog.

Wassilko ou Volstinik, fils de Mendog, est élu grand-prince par les états de Lithuanie; il est assassiné à Wladimir, trahi par les princes russes Léon et Svarmir, dont il voulait conquérir les états.

Svintorog, âgé de 96 ans, est promu à la dignité de grand-prince de Lithuanie. Il meurt en 1270, et sa dépouille mortelle est solennellement brûlée dans une plaine consacrée à cet usage, et située à l'endroit où la Wilna se jette dans la Wilia. C'était là que s'accomplissaient les mystères religieux en l'honneur de Perkoune, dieu de la foudre.

Hermond, fils de Svintorog, règne jusqu'en 1275; après lui Guilguin son fils occupe le trône jusqu'en 1278; Romound lui succède et ne règne pas tout-à-fait un an. Il a pour successeur Trab Hermondovitch (1280).

A la diète de 1280, Narimound, Golscha, Daoumond, Guedro et Troïden, tous cinq frères, se mettent sur les rangs comme compétiteurs. Narimound est élu. En 1281, il enlève aux Polonais le pays des Yatriagues et le donne en apanage à son frère Troïden.

Troïden n'occupe le trône qu'une année; il est assassiné par ordre de Daoumond. Rimound, son fils, venge la mort de son père, mais refuse la couronne, et désigne pour le remplacer *Witen* ou *Witéness*, qui avait été grand-maréchal à la cour de Troïden. Ce prince fit continuellement la guerre jusqu'en 1315 aux chevaliers de l'ordre teutonique et aux Polonais.

III^e période. *Commencement de la grandeur du Grand-Duché de Lithuanie*, depuis 1315 jusqu'en 1385.

Le grand-prince Godimin, si célèbre dans l'histoire du nord, régna depuis 1315 jusqu'en 1328. On ignore de qui il était fils; quelques uns lui donnent pour père *Witen*, d'autres prétendent qu'il fut l'écuyer et l'assassin de ce prince. Quoiqu'il en soit, le grand-duché de Lithuanie se trouvait dans un état de troubles

anarchie lorsque Godimin prit les rênes du gouvernement. Les premières années de son règne furent employées à faire la guerre aux chevaliers de l'ordre teutonique, auxquels il enleva Samogitie en 1319. En 1320, il s'empara de Wladimir, Loutsk, Routch, Gitomir et de Kief, ancienne capitale de la Russie. Les frontières du grand-duché s'étendirent même alors jusqu'à Litvle, de l'autre côté du Dnieper. En 1321, fondation des villes de Troki et de Wilna.

En 1324, le pape Jean XXII envoie un ambassadeur à Godimin pour l'engager à embrasser le christianisme. Godimin refuse toute communication avec Rome; mais il entretient des relations d'amitié avec les Polonais et les Mazoviens. Godimin est tué d'un coup de feu (*ignea sagitta*) au siège des forteresses Friedburg et Baïer, en 1328. D'après l'ancienne coutume des Lithuaniens, Godimin avait partagé ses états entre ses fils; mais tous furent bientôt obligés de reconnaître l'autorité suprême d'Olgerd leur frère, qui éleva la Lithuanie au plus haut degré de puissance et de gloire. Son règne dura depuis 1330 jusqu'en 1381. Sa première guerre contre les chevaliers de Livonie eut les plus heureux résultats. Les chevaliers furent contraints à lui rendre la paix et à céder toutes leurs conquêtes dans le pays des Imoudes (1331). Sa guerre contre les Mongols ne fut pas moins heureuse. Les princes Tatars furent complètement défaits, tout le pays depuis Kief jusqu'à Otchakof, depuis Poutivle jusqu'au Don, reconnut la puissance du monarque lithuanien. La troisième guerre qu'il eut à soutenir est celle contre Dmitri Skouk, grand-prince de Moscou, vainqueur des Tatars et de l'émir khan Mamaï. Dmitri est obligé de céder à Olgerd tout ce qu'il possédait sur les bords de l'Ougra, ainsi que la ville de Smolensk.

Julienne, épouse d'Olgerd, engage son mari à embrasser le christianisme. Il y consent tout en pratiquant en secret le culte de ses idoles. Cependant il protège les chrétiens de Lithuanie. Il accorde même à Gastold voïévode de Wilna, la permission de fonder dans cette ville un couvent desservi par des moines franciscains. Le peuple irrité fait périr 14 de ces religieux. Olgerd les punit de mort 500 habitans de Wilna, et accorde aux chrétiens le libre exercice de leur religion.

1336, 1337, 1339. Guerres avec les Mazoviens, la Prusse et

Fédor Koriatovitch qui, de la Hongrie, s'était réfugié en Podolie.

1340. Partage de la Russie-Rouge entre Olgerd et Casimir-le-Grand.

1342. Guerre avec les Mazoviens et les chevaliers porte-glaives ; les Lithuaniens étaient commandés par Kestouti.

1343. Croisade malheureuse des chevaliers contre les Lithuaniens. Olgerd au contraire ravage tous les domaines de l'ordre teutonique jusqu'à Dorpat, et Kestouti s'avance jusqu'à Königsberg.

1349. La paix ayant été conclue entre Édouard, roi d'Angleterre, et Philippe roi de France, les chevaliers lèvent une armée de 40,000 hommes et désolent la principauté de Trotskoïé. Kestouti perd 18,000 soldats. Casimir-le-Grand profite de ces circonstances pour s'emparer de Brest, Belz et de la Podolie.

1351. Kestouti est fait prisonnier par les Polonais, mais il s'échappe par la fuite.

1361. Kestouti est pris pour la troisième fois par les chrétiens, mais il brise encore ses fers et se réfugie auprès de sa fille, épouse de Yanousch, prince de Mazovie.

1362. Les chevaliers porte-glaives s'emparent de Kowno et de tous les châteaux de la Samogitie. Jusqu'en 1267, guerres continuelles entr'eux et les Lithuaniens.

1370. Combat sanglant. Casimir-le-Grand chasse les Lithuaniens de la Volhynie et de la Russie-Rouge.

1372-1377. Guerre entre l'ordre teutonique et la Pologne. Succès partagés. Paix.

1378. La fortune favorise les chevaliers porte-glaives. Vitold ou Vitovte commence à se faire connaître par ses exploits.

1381. Mort d'Olgerd et d'Henri Knieprod, grand-maître de l'ordre teutonique. Jagellon est élu successeur d'Olgerd au trône du grand-duché de Lithuanie.

Jagellon ayant appris que Kestouti avait l'intention de se faire reconnaître grand-duc, forme le projet de contracter alliance avec l'ordre teutonique, et de faire périr Kestouti et tous ses fils. Kestouti le prévient, s'empare de Wilna, se fait nommer grand-duc et ne laisse à Jagellon que les principautés de Krévé et de Witebsk, à la sollicitation de Witold.

1382. Jagellon se rend maître de la capitale par la plus insigne

trahison. Il fait assassiner son oncle Kestouti, et Vitold ne doit son salut qu'à la fuite. Il se réfugie en Prusse.

Après une guerre de deux ans contre les Mazoviens et les Liakhes, Wladislas Jagellon reçoit le baptême; il épouse Hedwige, fille du roi Louis, et en 1385 il est proclamé roi de Pologne.

IV^e période. Réunion de la Lithuanie à la Pologne.

1387-1392. Skirgaïlo ou Casimir I^{er}, grand-prince

1392-1430. Vitold ou Alexandre.

1430-1432. Svidrigaïlo ou Boleslas I^{er}.

1432-1440. Jigmont, fils de Keistouti.

Casimir II, roi de Pologne, frère de Wladislas, tué sous les murs de Warma, règne en Lithuanie depuis 1440 jusqu'en 1444, et dans les états réunis de Pologne et de Lithuanie jusqu'en 1492.

Alexandre, roi de Pologne, fils de Casimir, et beau-père du grand-prince Jean Wassilievitch de Russie, règne en Lithuanie depuis 1492 jusqu'en 1501; en Lithuanie et en Pologne jusqu'en 1506.

Jigmond II, jusqu'en 1544, en Lithuanie et en Pologne; et en Pologne seulement, jusqu'en 1548, sous le nom de Jigmond I^{er}.

Son fils Jigmond III (Auguste) proclamé grand-prince le 18 novembre 1529, ne régna pas en Lithuanie avant l'année 1544; car depuis 1529, c'était son père qui administrait le pays. Jigmond III règne sur la Pologne et la Lithuanie simultanément depuis 1548 jusqu'en 1572. Ce fut sous son règne, en 1569, que s'effectua la réunion définitive de la Lithuanie et de la Pologne.

J....T.

73. DZIESIEC UPLYNYONYCH WIEK'OW DAWN'BY POLSKI, etc. —

Chronologie des dix siècles de l'ancienne Pologne, ou Tableaux représentant les fastes de la Pologne; par Joach. LELEWEL. Varsovie, 1829; imprimerie des écoles. (*Pamientnik Warszawski*; juin 1829; Tom. II, cah. 3, p. 311.)

Ce petit ouvrage classique est un nouveau don que le savant Lelewel offre à l'enseignement. Il a présenté l'histoire de la Pologne, depuis son berceau jusqu'à l'année 1800, sur des tableaux et selon l'ordre chronologique. Les faits parlant aux yeux se graveront plus facilement dans l'esprit. G. GLEY.

74. **RERUM POLONICARUM AB EXCESSU STEPHANI REGIS AD MAXIMILIANI AUSTRIACI CAPTIVITATEM**, liber singularis in lucem editus cum additamentis a Sebastiano CIAMPI in Italiâ ab negotiis literariis pro regno Poloniæ. In-8° de XII et 108 p., avec une planche lithograph. Florence, 1827; Galletti. (*Bibliot. ital.*; mai 1828, n° 149, p. 242.)

M. Ciampi ayant été chargé de rechercher en Italie tous les documens édités ou inédits de l'histoire de Pologne, a tiré d'un ancien manuscrit le petit livre qu'il publie aujourd'hui. Ce fragment est anonyme; mais dans le manuscrit il porte le titre de *Livre XIII, Des choses polonaises*, ce qui prouve que les livres devaient être au moins au nombre de XIII s'ils n'étaient davantage. Cependant on ne trouve aucun écrivain de cette histoire qui ait dépassé ce nombre, si ce n'est *Martin Cromerus*, qui a décrit en 30 livres l'origine et les gestes des Polonais, tandis que Dugloss et Heidestein ont borné leur narration à 12 livres. Le dernier n'en pouvait ajouter un 13^e, puisqu'il avait donné en abrégé dans le 8^e les notices qui se trouvent plus étendues dans ce fragment. M. Ciampi ne pouvant prendre le soin de s'enquérir si d'autres exemplaires de ce petit livre existent en Pologne, ou ailleurs, a pensé qu'il était opportun de le publier afin que les savans pussent en juger et aussi rechercher de nouveau si cette narration se trouve quelque part manuscrite ou imprimée, pensant également que l'on pourrait augmenter l'intérêt de ce fragment, même à l'aide des auteurs contemporains.

Il a examiné, dans la préface, si l'auteur doit être Polonais ou Italien. Ce fragment pourrait être attribué à *Michel Bruto*, Vénitien, que l'emploi d'historiographe qu'il remplit près du roi de Pologne *Étienne Batori*, semblait appeler à ajouter un autre livre aux 12 déjà écrits par lui sur les *Choses polonaises*, et le style même du fragment semble totalement conforme à celui de *Bruto*, et aussi à ses maximes sur la manière d'écrire l'histoire. Il ajoute que *Bruto*, après la mort du roi Étienne, fut historiographe de l'empereur *Rodolphe*, et qu'il se trouva à la diète de Varsovie, convoquée pour l'élection du roi, avec un ambassadeur d'Espagne; il put alors voir tout à son aise ce qui s'y passait et peut-être aussi dut-il écrire conformément à

d'autant plus que dans ces transactions politiques l'Autriche avait une très-grande part. Tandis que ces arguments M. Ciampi à examiner de nouveau la collection de manuscrits, il découvrit une lettre de *Sigismond d'Urbino*, qui avait été au service du roi *Étienne* d'ingénieur militaire, dans laquelle il s'excuse de ne pouvoir donner une relation détaillée sur les choses advenues aux élections du roi de Pologne faites à cette époque, que M. *Christophe Varsevizio*, 1^{er} secrétaire du roi plus tard de l'archiduc Maximilien d'Autriche, et plusieurs ouvrages imprimés, s'occupait de ce travail ; on pourrait déduire que celui-ci est l'auteur du fragment publié aujourd'hui. Mais les circonstances qui peuvent attribuer ce travail à *Varsevizio*, comme d'être entré dans l'armée autrichienne, et d'être intervenu dans les discussions des années pour les susdites élections, conviennent également à *Bruto*, lequel, d'abord courtisan et historiographe du roi, passa ensuite au service des Autrichiens, adressa des lettres au sénat des Polonais et des Lithuaniens, dans lesquelles il exalta les mérites de l'archiduc Ernest et de toute la maison d'Autriche, et censurait dans un écrit imprimé le discours de *Lucas Chwilkowski*, par lequel il recommandait un député à la diète de Varsovie. D'ailleurs, le style du fragment paraît plutôt convenir à *Bruto* qu'à *Varsevizio*, et les expressions latines font supposer un auteur étranger plutôt que polonais. Outre cela, de quelle utilité serait-il d'attribuer à *Varsevizio* un ouvrage d'au moins 13 livres, tandis qu'il n'a écrit l'histoire, ce qui seulement peut se dire de *Bruto*.

Le commencement de l'histoire polonaise commence à l'année 1486, époque où les discordes qui étaient suscitées à cette époque dans toute la Pologne par la jalousie des nobles contre l'archevêque de Gnesne, président du sénat et administrateur pendant l'intervalle des manèges de la reine, veuve d'*Étienne*, qui désirait voir monter sur le trône son neveu *Jean*, roi de Suède; les dissensions entre les nobles à la diète de Varsovie, et l'engagement pris par les Polonais de soutenir les demandes de l'Autriche; l'expédition de troupes sur les frontières de la Russie et de la Poméranie; l'ambassade envoyée par la reine en Suède pour deman-

der que *Sigismond*, fils de ce roi, vint prendre le gouvernement de la Pologne; la diète assemblée en même temps en Lithuanie et favorable au prince suédois, tandis qu'une autre ambassade était expédiée par les Polonais à l'empereur et à l'archiduc Ernest; les différends survenus entre l'archevêque de Gnesne, le Palatin de Posen et les *Zborovii*, et enfin la rixe qui eut lieu sous les yeux même du sénat; la dilapidation des biens de la république par le chancelier, et les plaintes des ordres contre ces abus; l'arrivée d'une pompeuse légation expédiée de la part de l'Autriche, et l'opposition faite également aux élections par les armes des *Zborovii*. On voit ensuite les divers argumens posés par ceux qui suivaient le parti du prétendant autrichien, ou celui du prince suédois; l'incendie nocturne du camp du Chancelier, peut-être ménagé adroitement pour occasionner la mort d'un prêtre, qui eut lieu fortuitement par cette cause; l'élection faite du fils du roi de Suède, bien que l'archevêque balançât entre les deux partis; les réclamations faites contre cette élection par ceux qui y avaient donné leur consentement, et par la totalité des Lithuaniens, dont aucun n'était intervenu; l'élection non moins orageuse de Maximilien et les conditions proposées par ses électeurs, tandis que le compétiteur suédois en jurait d'autres à ses partisans; les guerres survenues après le siège de Cracovie et l'occupation de cette ville par Sigismond, qui vint s'y faire couronner roi; les négociations de paix établies par le nonce du pape; finalement la bataille livrée près *Bizino* par Maximilien à l'armée polonaise, dans laquelle ce prince fut fait prisonnier.

Un long extrait de cette relation ne pourrait offrir, comme chacun le voit, que ce qui se trouve dans d'autres histoires déjà publiées. Nous dirons cependant qu'elle ne manque pas tout-à-fait d'intérêt, parce que les événemens qui y sont rapportés le sont généralement avec précision, et souvent encore avec clarté. Nous ne laisserons pourtant pas d'observer que l'historien, probablement Italien, affecte de temps en temps une manière de parler sententieuse qui donne du mérite à son ouvrage.

Il convient de croire qu'à cette époque il n'y avait pas encore beaucoup d'artillerie, parce qu'à la page 78 on observe que dans l'armée de Maximilien on faisait mal usage des arquebuses; ensuite on ajoute que cependant une grosse pièce de canon fut

tirée de ce côté; tandis que du côté du Chancelier, c'est-à-dire de l'armée polonaise, on en tira deux, lesquelles ne causèrent pas beaucoup de dommage, mais causèrent beaucoup d'effroi. Ceci aurait peut-être mérité une note particulière de la part du avant éditeur, qui en a d'ailleurs beaucoup fourni pour l'intelligence de ce fragment; ce sont non-seulement des documens utiles, mais aussi des preuves de son érudition. T. D.

5. DEUTSCHE RECHTSALTERTHÜMER. — Antiquités du droit germanique; par J. GRIMM. Un vol., xx et 970 p. in-8°. Göttingue, 1829; Dietrich. (*Götting. gelehrte Anzeigen*; janvier 1829, p. 129.)

L'auteur a puisé ses documens non-seulement dans les momens proprement dits du Droit germanique, mais aussi dans eux de tous les peuples d'origine germanique, et il a su en faire ressortir avec talent l'accord et les particularités. Les sources du droit sont indiquées jusqu'au 13^e siècle, en sorte que les livres de droit sont les matériaux les plus récents que l'auteur ait consultés. Il n'y a d'exception que relativement à certains actes, et notamment pour les coutumes, que M. Grimm a considérées comme très-propres à remplir son but, parce qu'elles forment, suivant lui, un des traits caractéristiques de l'ancienne constitution germanique, essentiellement franche et libre, aussi en a-t-il examiné 387, dont plusieurs n'ont pas été imprimées. Ces coutumes appartiennent aux pays où l'ancienne constitution des marches a été le plus long-temps en vigueur, tels sont surtout les pays du Rhin, du Main et de Westphalie, qui étaient régis par le droit franc, ripuarien alemanique, et par conséquent les districts de Mayence, de Cologne, de Trèves, de Wetterau et la Haute-Hesse. On n'en trouve point dans les pays habités par des peuples d'origine slave. L'auteur qui possède une connaissance approfondie de la langue allemande y a puisé un merveilleux secours pour son travail. C'est ainsi qu'il a fréquemment trouvé la confirmation de recherches historiques intérieures dans quelques argumens philologiques; souvent aussi il est arrivé à des résultats nouveaux par la rectification du sens des mots qui avaient été mal interprétés. On s'aperçoit à chaque page que l'auteur n'ignore pas les travaux de ses devanciers, car partout il les suppose connus, il cite même çà et

G. TOMA XIV. 7.

trats; le cinquième, des délits; le sixième, des crimes.
C'est principalement dans le premier que sont exposés les rapports du droit avec la morale.

L'auteur a saisi avec beaucoup de clarté, ou, comme il l'appelle lui-même, avec précision, le droit germanique, et il l'a suivi dans ses développements variés. Il a aussi cherché à justifier les coutumes, si proches de barbarie et de rudesse de l'objet.

On pourrait relever quelques erreurs et conjectures trop hasardées sur lesquelles il ne faut pas de s'appesantir. Malgré ces taches le travail de Grimm est un travail recommandable.

76. GESCHICHTSKUNDE VON DER RECHTSGESCHICHTE DER GERMANEN VON DER GROSSEN BIS AUF UNSERE ZEIT. — AN DER UNIVERSITÄT ZU GIESSEN VON FRIEDRICH VON SCHMIDT. — Le règne de Frédéric le-Grand jusqu'à l'année 1740 jusqu'à l'année 1800; par Friedrich von Schmidt. — 1800. — 12 pages. — 7 à 8 feuilles. — Francfort. (Jena. allg. liter. Zeitung; juin 1800.)

Si l'histoire elle-même gagne peu par ces résumés historiques qui paraissent depuis quelque temps, ils rendent les connaissances historiques accessibles, qu'ils les propagent et les répandent dans les classes de la société qui jusqu'alors les avaient ignorées.

Le résumé historique que nous avons

l'année 1740. Guerre de succession d'Autriche, chap. I^{er}. Pragmatique-sanction, mort de l'empereur Charles VI. Marie Thérèse-François de Toscane Frédéric II, causes de la guerre. Chapitre II. Première guerre de Silésie. Chap. III. Guerre de la Bavière et de la France contre l'Autriche. Chap. IV. Seconde guerre de Silésie. Chap. V. Guerre d'Italie jusqu'à la conquête de Milan. Chap. V. Guerre d'Italie jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle. Chap. VII. Guerre dans les Pays-Bas et en Écosse 1744-1748. Guerre entre la Russie et la Suède, et changemens politiques qui en ont été le résultat dans ces deux pays.

Il est facile de voir, par cet exposé, que l'histoire politique et militaire domine dans cet ouvrage l'histoire de la civilisation et du gouvernement politique, en un mot l'histoire proprement dite des peuples. Nous n'en ferons pas un reproche à l'auteur, car il est resté fidèle à son plan; mais nous pensons qu'il eût pu se dispenser d'entrer dans les détails les plus minutieux des événemens militaires, d'autant plus qu'il est souvent tombé dans de graves erreurs.

La série des événemens va jusqu'à l'année 1758, et se termine par l'exposé de la campagne du prince Ferdinand.

Il n'est pas étonnant que quelques erreurs se soient glissées dans l'exposition d'une aussi grande masse de faits et d'événemens militaires. Nous croyons par conséquent devoir les passer sous silence, mais nous ne pouvons nous empêcher de signaler à l'auteur un anachronisme dans lequel il est sans doute tombé involontairement; il paraît croire que Saint-Germain a été ministre de la guerre du roi de France avant la guerre de sept ans, et qu'il est l'auteur des changemens survenus à cette époque dans l'ordre politique. Or, personne n'ignore que Saint-Germain n'est arrivé au ministère que sous le règne de Louis XVI vers la fin de l'année 1775.

C. R.

77. DAS SCHLESISCHE LANDRECHT. — Le Droit national Silésien ou le Droit national proprement dit de la principauté de Breslau depuis 1536, considéré en lui-même et dans ses rapports avec le Code du droit saxon, avec des additions à l'ouvrage sur l'ancien droit de Magdebourg et de Halle, et un catalogue de 24 manuscrits renfermant des documens sur le Droit germanique du moyen âge; par I. E. TH. GAUP, profes-

à Breslau. 1 vol. in-8°, VIII et 325 p.^r Leipzig, 1828. (*Götting. gelehrte Anzeigen* ; nov. 1828, p. 1737.)

Cet ouvrage abonde en recherches utiles ; il est divisé en 3 parties. Dans la 1^{re}, l'auteur, après avoir examiné le Code du Droit national Silésien que Boehme a fait insérer dans le recueil des documens diplomatiques destinés à éclaircir l'histoire de la Silésie et de ses lois, analyse un autre code du même droit encore inédit.

Le Code publié par Boehme ne mérite pas le nom de Droit national Silésien qu'il lui a donné, c'est l'ouvrage d'un particulier qui habitait une ville du Margraviat de Meissen, où le Droit saxon ou magdebourgeois était en vigueur. Il fut composé vers le milieu du 14^e siècle, sous le règne de Charles IV et durant le 15^e siècle les tribunaux en firent constamment l'application. Le recueil encore inédit de lois nationales Silésiennes que l'auteur a examiné dans toutes ses parties, diffère entièrement du Code de Boehme. Il est divisé en 364 chapitres, 13 chapitres contiennent des dispositions légales qui s'appliquent exclusivement à la Silésie ; les autres chapitres renferment des dispositions empruntées au code des Saxons. Les modifications que ces dispositions ont subies, bien que légères, intéressent à un haut degré la science du Droit. Ces modifications sont relatives aux successions et aux biens des époux, à l'égard desquels les législations du moyen âge ont adopté tant de systèmes divers. Le nouveau recueil fut rédigé dans l'année 1536 ; dans l'origine, on n'en fit usage que dans la ville et principauté de Breslau, mais bientôt il devint le droit national de la Silésie.

La seconde partie de l'ouvrage contient quelques additions aux réflexions de l'auteur sur le droit de Magdebourg et de Halle. Enfin, la troisième partie donne le catalogue de 24 manuscrits renfermant des documens sur l'histoire du Droit germanique pendant le moyen âge, et qui sont la plupart très-importans. Ils contiennent la Lombarda, le Droit féodal Saxon, le Droit national de Souabe, le Droit de Magdebourg, de 1261 à 1295 ; le Droit de Breslau, le Jus Culmense revisum, des sentences prononcées par les échevins de Magdebourg, le privilège de la ville d'Osterbourg, le statut de Schweidnitz, les règles du Droit impérial Canonique et Saxon, etc.

C. B.

78. *DE HAMBURGENSIIUM INFESTISSIMOS OLIM COMMERCII GERMANIE SEPTENTRIONALIS PIRATAS OPPRIMENTIUM MERITIS*. Scripsit Frid. Guil. JAEGER. Grand in-8° de 48 p.; prix, 6 gr. Hambourg, 1828; Nestler. (*Allg. Repertor. der Literatur*; 1829, vol. 1, cah. 5, p. 353.)

On trouve d'abord une notice sur la piraterie de l'antiquité et du moyen âge. L'auteur expose ensuite tous les services que la ville de Hambourg a rendus au commerce dans les 14^e, 15^e et 16^e siècles, en exterminant les pirates qui infestaient les mers du nord. Il termine en déclarant que la mésintelligence et un intérêt particulier mal entendu ont pu seuls entraver les intentions généreuses des citoyens de Hambourg, en empêchant les autres villes maritimes de coopérer aux efforts qu'ils ont toujours faits pour détruire la piraterie. G.

79. *CHRONIQUE DES DUCS DE BRABANT ET DES COMTES DE HOLLANDE*, avec un catalogue des évêques d'Utrecht; par Adrien BARLANDUS, suivie de la généalogie des comtes de Flandre, par MARTIUS, zélandais; terminée par un supplément de l'histoire des souverains des Pays-Bas, jusqu'au temps actuel, et ornée de fleurs, portraits en pied, etc. Ouvrages extraits et traduits par J. MARCHAL, de l'Acad. roy. des belles-lettres de Bruxelles; publiés par E. Marchal DE LA KUTMULLE. (Prospectus).

Les divers ouvrages iconographiques dont nous annonçons les traductions avec des modifications et des augmentations, furent publiés dans un seul recueil vers la fin du 16^e siècle, et au commencement du 17^e. Le premier, écrit en latin, fut dédié en l'année 1600 aux archiducs Albert et Isabelle, par Vrientius, qui en était l'éditeur, et qui le fit imprimer à Anvers par Jean Moretus, dans la célèbre typographie de Plantin; le second, écrit aussi en latin, avait été dédié en 1583 aux États de la province de Hollande, par Christophe Plantin, et a été imprimé à Leyde. Quant aux chroniques de Flandre, Pierre Balthazar, qui prenait la qualité de citoyen d'Anvers, en fut l'éditeur en 1580; elles avaient été dédiées à l'archiduc Mathias; elles sont écrites en français.

Les ouvrages de ce recueil, que l'on trouve souvent réunis en

un seul volume, eurent beaucoup de succès dans le temps où ils parurent; cinq éditions antérieures depuis 1526 jusqu'à l'an 1580 sont la preuve du succès de ceux de Barlandus; ils furent ornés de portraits en pied, pour la plupart copiés d'après des manuscrits et d'après les tableaux contemporains les plus exacts. Ces mêmes portraits servirent à diverses éditions estimées au 17^e siècle, telles que la chronique flamande des ducs de Brabant, par Van Haecht Vangoedsenhoven, publiée en 1612, et les annales de Hareus, qui parurent en 1623.

La publication de ces 3 ouvrages réunis étant fort dispendieuse à cause des planches lithographiques, et devant se continuer pendant plusieurs mois, les éditeurs ont annoncé et ouvert une souscription pour les faire paraître par livraison le 10 de chaque mois, à dater du 10 août 1829. Le roi des Pays-Bas a fait souscrire pour plusieurs exemplaires.

L'ouvrage sera composé de 25 livraisons, format petit in-folio. Le prix de chaque livraison, contenant 4 planches colorées et texte imprimé sur papier vélin, est de 5 fr. 29 c., pour Bruxelles, et de 5 fr. 82 c. pour les autres villes du royaume.

L'on souscrit à Bruxelles, chez Dumont. (*Revue bibliog. des Pays-Bas*; 31 août 1829.)

80. NORDFRIESLAND IM MITTELALTER.—La Frise septentrionale au moyen-âge. Esquisse historique, par A. L. J. MICHELSEN. 288 p. in-8°. Schleswig, 1828. (*Nordisk Tidsskrift for Historie*; vol. III, cah. 1. — *Maanedsskrift for Litteratur*; 1^{re} année, cah. 9.)

Quoique appartenant à la même race que leurs voisins les Jutlandais et les Saxons, les Frisons en diffèrent par leur langue. Ceux du nord de la Frise avaient, au moyen-âge, des lois et des privilèges sous la suprématie danoise; leur pays était autrefois plus considérable qu'il ne l'est maintenant; les inondations de 1634 en ont submergé une grande partie. Les habitants ont été constamment obligés de disputer leur territoire aux eaux, et c'est à ce travail opiniâtre que l'on attribue l'énergie de leur caractère, et la fermeté avec laquelle ils ont si longtemps maintenu leurs franchises. La nature de leur sol marécageux leur facilitait au surplus la défense de leur patrie contre les ennemis du dehors, et le maintien d'une sorte d'indépendance. Aussi, tandis que le Jutland méridional était déjà par-

Les princes de la maison de Danemark, la *Nordfrise* fut soumise directement à la couronne, et l'aristocratie y prit racine sur ce sol. Il fallait même tous les ans une expédition militaire pour lever les contributions chez eux, encore les Frisons tuaient-ils les Danois au lieu de les payer. On jugea prudent de les ménager, et ce ne fut qu'en 1564, lors de la paix de Vordingborg, que ce pays fut définitivement réuni et assimilé au duché de Schleswig. Les Frisons conservèrent la plupart de leurs privilèges; mais ils conservèrent aussi les franchises communales, et aujourd'hui encore ils en possèdent une partie.

Les chroniques sont rares chez ce peuple. Il n'existe qu'une chronique inédite de la Nordfrise, intitulée *Chronicon Nordfrisense*, dont la 1^{re} partie a dû être écrite au 15^e siècle. Depuis le règne du roi Christian I de Danemark, les enseignemens deviennent plus nombreux dans les paroisses. En 1666 il a paru une *Chronique nordfrisonne* de Falk à Kiel en a donné récemment une nouvelle édition (Toendern 1819, 2 vol. in-8°) avec un supplément sur la littérature historique du pays. M. Michelsen, bibliothécaire du Schleswig, s'est ouvert une nouvelle source, en consultant les archives de la Frise et du Danemark les documents relatifs à la Frise; il en a recueilli 75, qui paraissent, pour la plupart, inédites, et ont de l'intérêt. L'auteur les a classés textuellement; la charte la plus ancienne a la date de 1251; les derniers 45 numéros sont postérieurs à l'époque de 1435. Dans le supplément, M. Michelsen donne des renseignemens sur les archives danoises. Dans l'introduction, il examine l'origine des Frisons et fait la description de la Frise. En exposant la constitution civile de la Frise, il aurait pu être plus complet; cependant on convient que son tableau est d'un grand intérêt, et qu'il a recueilli une foule de renseignements curieux.

D-G.

GENS GAMLE BYLOV. — Anciens statuts de la ville de Ribe, d'après les manuscrits, avec introduction, traduction et notes; par Gr. TOUGNER-LUNDH, professeur de l'Université de Christiania. xvi et 122 pag. in-4°. Copenhague, 1829. Brummer. (*Maanedsskrift for Litteratur*, 1829, cahier 10.),

Paus, dans son recueil d'anciennes lois de Norvège, a donné une traduction des anciens statuts municipaux de Bergen qui, au moyen-âge, était au nombre des principales villes de commerce ; mais le texte original, qui est en islandais, n'avait pas été imprimé : il paraît donc ici pour la première fois. Peu de temps après que le roi Magnus de Norvège eût fait compiler le code appelé *Gulethings-Lov*, c'est-à-dire vers 1274 ou 1276, l'autorité municipale de Bergen adapta ce code à ses besoins et à ses coutumes, et rédigea des statuts qui, en partie, sont calqués sur le code du roi Magnus ; le reste se compose de réglemens et de coutumes particuliers à cette ville. Ils sont divisés en 6 livres appelés *Bolkr*. Le réglemant maritime que Paus a compris dans ces statuts est un code particulier, que M. Tougnier-Lundh ne publie point, attendu que cette loi ne tient pas essentiellement aux statuts municipaux.

Le 1^{er} livre, appelé *Thingskipanar-Bolkr* traite de la justice. Chaque année au 7 janvier, 13^e jour après la fête de *Jud* ou Noël, on tenait à Bergen un lit de justice ; le tribunal se composait du bailli (*gjelkeren*), du fonctionnaire du roi (*armadr*), de l'évêque, de 12 échevins et de 12 bourgeois, dont 3 pour chaque quartier de la ville. Il semble que les 12 bourgeois, désignés par le bailli, faisaient ici les fonctions de jurés. On pouvait appeler du jugement de l'année à celui de l'année suivante, mais en fournissant une caution. Les bourgeois étaient convoqués au son du cornet ; ceux qui ne se rendaient pas à cet appel étaient punis d'une amende de 1 marc d'argent. Les réunions judiciaires de la bourgeoisie s'appelaient *mot*, ce qui rappelle le mot saxon de *witenagemot*, dans les lois des peuples du nord.

Le second livre des statuts de Bergen traite de la défense du pays. En temps de guerre deux tiers de la milice devaient se composer d'indigènes, et le reste d'étrangers, parce qu'il y en avait beaucoup à Bergen : le *gulethingslov* ou le code du pays excluait au contraire les étrangers de la défense nationale. On cite un auteur du 12^e siècle (*Profectio Danorum in terram sanctam*) qui atteste que les navires et les voyageurs étrangers affluaient à Bergen, venant de l'Islande, du Groënland, de l'Allemagne, du Danemark, de la Suède, etc. On voit par ce livre des statuts qu'il existait un impôt municipal sur les artisans, et qu'ils pouvaient l'acquitter en viande ; la ville de Bergen était obligée d'armer

deux bâtimens de guerre à 40 rames. Le 3^e livre traite du meurtre, et le 4^e de l'ordre et de la sûreté publique. Une trêve devait être observée pendant trois semaines à l'époque des fêtes de *Juhl* ou Noël ; pendant ce temps il n'y avait pas de séances judiciaires. Les statuts ont des dispositions bienveillantes pour les ivrognes, ce qui semble prouver que l'ivrognerie était une chose commune ; ils prescrivent aux gardes de la ville de ramener les ivrognes chez eux ; celui qui les égare est condamné à 1 marc d'argent. Les statuts assignent aux divers métiers des quartiers particuliers, contiennent des dispositions relatives à la construction des maisons, et ils accordent au roi la préférence dans l'achat des maisons qui sont à vendre. Le même livre prescrit des mesures de précaution contre les incendies qui étaient fort à craindre dans une ville bâtie en bois. On sonnait, comme en Angleterre, l'heure du couvre-feu, et passé ce temps il était défendu d'avoir son foyer allumé. L'éditeur nous apprend que cette disposition existait aussi dans diverses villes du Danemark. Les statuts de Copenhague de l'an 1294, ont un chapitre de *campana ignitegii*.

Le 5^e livre traite du commerce, et se compose de 20 chapitres. Parmi les diverses dispositions qu'il contient, on remarque celle qui concerne les débiteurs. Si un bourgeois ne peut acquitter une dette au terme convenu, il est obligé de présenter un garant du paiement ; s'il n'en fournit pas, le créancier le conduit 3 fois autour de son quartier pour demander à haute voix si quelqu'un veut répondre de lui. Si personne ne se présente, le créancier le mène au *thing* ou à l'assemblée, et demande si quelque ami du débiteur veut répondre pour lui. Si personne ne répond, le débiteur est obligé de se mettre au service du créancier, jusqu'à ce qu'il se soit acquitté de sa dette.

L'éditeur a ajouté à la traduction beaucoup de notes intéressantes.

D—G.

82. THE ROMANCE OF HISTORY. — L'histoire romantique — I. Angleterre ; par Henry NEELE. Londres, 1828. (*Edinb. Review* ; mai 1828, p. 331).

Après quelques considérations sur la grande difficulté d'écrire l'histoire, l'auteur passe en revue les principaux historiens de l'antiquité, en commençant par les Grecs. Hérodote est

Il pense que les harangues mises par *ce* de ses personnages sont inconvenantes et isolées au milieu de la narration avec les corps comme chez Hérodote. Toutefois le rapport du récit, Thucydide *au-*
vaux.

L'auteur de la dissertation dont nous met pas, comme on le fait communément ligne qu'Hérodote et Thucydide. Tout reté et la douceur du style de cet his aucun génie. La partie morale de ses c un peu triviale, paraît être la seule don cas.

L'auteur borne à l'exactitude des fa le mérite de Polybe et d'Arrien, qui pas narrer d'une manière intéressante. core au-dessus des historiens appartena que serait le chef. Il ne nomme pas ces est difficile d'apprécier l'exactitude de

Passant aux historiens latins, M. N Tite-Live qu'il considère comme forma Il regarde cet écrivain comme celui qu peine de rechercher la vérité. Tite-Liv eu en vue que l'effet pittoresque de son sa nation; mais quant au mérite littérai que tous les autres historiens. Ainsi, l'

toriens latins, non quant au style qu'il trouve vicieux, mais sous le rapport de l'impartialité et de l'énergie. Cet auteur lui paraît admirable, comme il l'est en effet, dans la peinture des caractères; les portraits de Claude, de Néron, de Germanicus, d'Othon et des deux Agrippines lui semblent des chefs-d'œuvre; mais celui de Tibère est, suivant lui, un vrai prodige de l'art.

« L'histoire, dit M. Neele, commença chez les nations modernes comme chez les Grecs, c'est-à-dire par des romans. Froissart fut notre Hérodote. L'Italie fut pour l'Europe ce que fut Athènes pour la Grèce. Une manière de narrer plus exacte et plus mâle s'introduisit de bonne heure en Italie. Machiavel et Guichardin, à l'instar de Thucydide et de Tite-Live, ont mis des harangues dans la bouche de leurs personnages. Mais comme l'enthousiasme classique qui distingua le siècle de Laurent de Médicis et de Léon X, s'éteignit peu-à-peu, cet usage absurde finit par se perdre. » L'auteur regarde Hume comme un avocat accompli, n'avançant que ce qu'il peut prouver, insistant avec force sur les choses qui militent en sa faveur et glissant légèrement sur celles qui lui sont contraires. La partialité que M. Neele reproche à Hume se rencontre à un égal degré au moins dans Gibbon et Mitford, mais dans un sens contraire. Le critique accuse celui-ci de s'être fait le défenseur officieux et aveugle de l'aristocratie, aux dépens de la vérité, et d'avoir sacrifié tous les devoirs de l'historien au triomphe d'une vaine théorie.

M. Neele relève encore les défauts de quelques historiens modernes, surtout de l'Angleterre. Puis il trace avec quelque étendue les règles qu'il croit devoir être suivies par quiconque entreprend d'écrire l'histoire. Ces préceptes sont, en général, sages et judicieux; mais leur observation exige la réunion, dans un même homme, de tant de qualités morales et littéraires, que nous sommes tentés de croire que l'historien de M. Neele serait un phénomène non moins difficile à trouver que l'orateur de Cicéron.

W.

83. NOTICE SUR L'ACTE DE LÉGITIMATION ACCORDÉ PAR MARIE, REINE D'ÉCOSSE, A SON FRÈRE JACQUES, depuis Comte de Murray; par Thomas AMYOT. (*Archæologia or miscellaneous tracts*, etc., vol. XXI, p. 164.)

en dépendaient. Cette noblesse n'est désigné conséquemment dans que comme prieur commandataire de quelques jours après, le 10 février, le cédé, et il porta le titre attaché à septembre suivant, époque à laquelle les patentes qui le déclaraient comte aussitôt après la chute du comte de Huntley ont été soigneusement cachées.

On remarquera que les lettres de légalisation peuvent être considérées comme d'au moins onze ans auparavant, c'est-à-dire en 1701, et ont été octroyées au même personnage. Au reste, l'écriture est belle et lisible; et le sceau est conservé relativement à son ancienneté, et n'a subi aucune altération sur son trône, avec cette légende : *Scotorum regina* : le revers porte les

84. DEUX LETTRES : L'UNE DU PAPE CLÉMENT V, d'ÉCOSSE; L'AUTRE DE SIR BENJ. THOMAS, 1^{er}; communiquées par Thomas A. Smith, Esq. La lettre adressée à Henri Ellis écuyer.

La première de ces lettres est celle adressée à Marie Stuart pour l'inviter à assister au concile de Trente, convoqué par le pape, et de l'Europe. Cette pièce, d'une écriture

Paolo Sarpi, l'historien populaire du fameux concile, quoiqu'il ait cité une demande semblable faite à la reine Élisabeth. Mais son antagoniste Pallavicini fait mention, non seulement de la lettre écrite à Marie, mais aussi de celle qu'elle adressa au concile, et dans laquelle, pour se dispenser de condescendre aux désirs du pape, elle se fonde sur l'impossibilité où elle était d'envoyer aucun de ses évêques au concile; promettant d'ailleurs, pour sa part, une obéissance éternelle au siège apostolique.

L'autre lettre se rapporte à une époque postérieure : elle fut écrite du château de Winchester, par sir Benjamin Tichborne, au roi Jacques I^{er}, en date du 9 décembre 1603. L'auteur de cette lettre accuse réception de l'ordre qui lui avait été transmis, de surseoir au supplice des lords Cobham et Gray et de sir Griffin Markham, et annonce l'accomplissement de la volonté royale. L'intérêt qui s'attache à cette pièce résulte, non de son contenu, mais d'un fait remarquable auquel elle se rapporte. Il paraît, d'après une lettre du secrétaire Cecil à sir Ralph Winwood, qu'après que la mise à mort des trois prisonniers et de leurs complices eût été arrêtée au conseil, l'ordre de sursis fut écrit par Jacques lui-même, qui le tint secret au point que personne, sauf les messagers, n'en eut connaissance. Peu s'en fallut que ce dernier, nommé *Gibb* ou *Gebe*, par suite de circonstances fâcheuses, manquât sa mission. D'abord, il fut rappelé par le roi, qui se rappelait avoir omis d'apposer sa signature à l'ordre de sursis, ensuite, arrivé à Winchester, sur la place de l'exécution, il ne put, pendant quelque temps, à cause de la foule, arriver assez près de l'échafaud pour parler au Shériff, de sorte que sir Griffin, qui avait déjà été conduit sur le lieu du supplice, était sur le point d'avoir la tête tranchée, quand le contre-ordre fut notifié à l'exécuteur. Ces faits sont rapportés par sir Dudley Carleton, dans une lettre imprimée avec les mélanges politiques de lord Hardwicke; la scène qui se passa sur l'échafaud y est rapportée d'une manière très-dramatique.

W.

85. FRANCISCI BURMANNI V. D. M. viri clarissimi, itineris ANGLICANI ACTA DIURNA quæ nunc primum edidit, præfatus est notisque illustravit AB. CAPADOSE. XX et 79 p. in-8°. Amsterdam, 1828.

Ce dernier monument, élevé à son ami et son contemporain, contient le portrait et ses lettres.

Les mémoires de lord Byron forment publiés en 2 livraisons. La 1^{re}, c. Prix de chaque volume : 7 fr. 50 c. Alexandre Mesnier.

87. THE HISTORY OF ITALY. — Histoire de l'empire d'Occident jusqu'au commencement de la révolution française; par George Whittaker, 1825. (Monument n° 2, vol. CVII de la nouvelle série)

M. Hallam est le premier qui ait traité d'Italie au moyen âge; la partie de son ouvrage qui concerne la portion de l'Europe, offre, dans un heureux mélange de faits et de réflexions.

Les divisions adoptées par M. Perceval sont judicieuses. Son histoire est partagée en livres, et le cours des événemens paraît en indépendance. Assujéti à cette méthode toutes les fois que dans le cas contraire, il a pris pour point de départ ou le milieu des siècles. Son premier chapitre, la prise de Rome par Odoacre, finit au commencement du Grand. Cet espace de cinq siècles, d'ailleurs, forme à peine soixante pages, rien remarqué. La chronique continue.

de Gènes; le tout est terminé par la paix de Constance en 1183, qui assura à la Lombardie ses libertés politiques. M. Perceval n'est pas parvenu à éclaircir l'origine des constitutions démocratiques des villes de cette grande province, mais lorsqu'il raconte la guerre longue et glorieuse que Milan et ses alliés soutinrent vaillamment contre la nombreuse armée de l'empereur Frédéric Barberousse, il s'échauffe : alors son style devient vigoureux et animé.

Les guerres qui éclatèrent entre les républiques lombardes et Frédéric II, les démêlés de ce prince avec le pape, la naissance des factions des Guelfes et des Gibelins, la conquête de la Sicile par Charles d'Anjou, et la part brillante que prit Venise à la croisade contre l'empire grec, remplissent le troisième période, qui embrasse près d'un siècle et se termine à l'extinction de la maison impériale de Souabe.

Le chapitre suivant, faute d'époque déterminée où l'on puisse s'arrêter, va jusqu'au milieu du 14^e siècle, c'est la partie la plus compliquée et la plus intéressante de l'histoire d'Italie. « Ici, dit M. Perceval, nous sommes jetés dans une mer vaste et orageuse de révolutions sans fin, de carnage et de crimes; et pourtant ces tempêtes ne sont point nées de la barbarie. L'éclat de la lumière intellectuelle, la résurrection de la poésie et de la littérature, l'aurore et l'apogée des arts immortels, offrent un étrange contraste avec les horreurs de cette scène pleine de troubles, les cruautés des factions implacables, le fracas de guerres sans fin et le silence effrayant des tragédies domestiques. »

Les annales sanglantes du 14^e et du 15^e siècles occupent les chapitres 4, 5, 6 et 7, et devaient naturellement remplir la plus grande partie de l'ouvrage. Ici les rangs très-serrés sont occupés par les astucieux et méprisables tyrans de la Lombardie, les marchands, hommes d'état de Florence, la ténébreuse et vindicative oligarchie de Venise, la noblesse turbulente et la démocratie audacieuse de Gènes, et les successeurs de St.-Pierre prostituant toute la sainteté de leur dignité à des intérêts purement temporels, et donnant à l'Europe le dangereux exemple de la violence et de la perfidie. Quiconque a examiné attentivement les événemens du moyen âge, sera surpris des atrocités qu'ils présentent, et ne pourra se garantir d'une incrédulité mêlée d'horreur.

Toutefois, au milieu de tant d'abominations, l'œil aime à se

Quint. Les événemens multipliés que
temps sont resserrés dans des limites
de quoi faire un volume; le récit est de

Le 9^e chapitre traite de l'état de l'
sa soumission à Charles-Quint (en 15^e
siècle; le 10^e contient le 17^e siècle; le 11^e
aux événemens des temps postérieurs et
ment des guerres de la révolution française
à-peu-près vides dans l'histoire d'Italie
éviter cet inconvénient inhérent à un
se soutient pas jusqu'à la fin.

Nous terminerons ici cet article sur
rite est incontestable. L'élégance du style
sées et surtout la citation scrupuleuse
font de ce livre une précieuse acquisition
historique.

88. MEMOIRE STORICHE, etc. — Mém
ville de Trente et sur son territoire
BARBACOV. 2^e partie. Trente 1824
Ital. Letterat.; Tom. LX, p. 41.)

La 1^{re} partie de cette histoire commence
après la célèbre guerre de la Rhétie et
de l'empire romain en Occident. L'autorité
domination des Goths et des Lombards
d'Italie, auxquels Trente appartient

nos jours, et répand une nouvelle lumière sur divers points de l'histoire générale de l'Italie.

Udalric fut le premier qui, à la dignité épiscopale, joignit celle de prince et de souverain territorial de l'évêché de Trente. L'auteur parle ensuite des prinbes évêques qui régnèrent successivement à Trente. Nous nous bornerons à exposer brièvement quelques-uns des événemens les plus notables qui les concernent. Parmi ces événemens il faut ranger le meurtre de l'évêque Albert : il jouissait au plus haut degré de la faveur de l'empereur Frédéric, qui en l'année 1167 lui concéda en fief le château de Garda avec le district qui en dépendait; il mourut percé d'un coup de lance par Aldrighetto, seigneur de Castellarca, près de Roveredo, le 8 mars 1177. L'histoire de ces temps barbares et reculés ne nous a pas transmis de documens plus étendus sur ce tragique événement. Toutefois, quelle qu'ait été la cause du meurtre d'Albert, il fut immédiatement après la mort vénéré comme saint et comme martyr dans l'église de Trente, et le culte public qu'on leur voua s'est maintenu jusqu'à ce jour.

Salomon, doyen de l'église cathédrale, succéda à Albert dans la dignité de prince et d'évêque de la ville de Trente. Cet évêque intervint en l'année 1177, au fameux congrès qui eut lieu à Venise entre le pape Alexandre III et l'empereur Frédéric.

L'évêque Conrad se fit remarquer parmi les successeurs de Salomon; de graves dissensions et de vives querelles s'élevèrent sous la domination de ce prince; elles amenèrent des hostilités contre la république de Venise, qui se terminèrent par un traité de paix solennel, conclu le 2 mars 1204, dans le bourg d'Ale, ainsi qu'il résulte du document rapporté par l'auteur.

A l'évêque Conrad succéda Frédéric de la maison des seigneurs de Wanga, élu le 9 août 1207, par un diplôme daté de Ratisbonne. Le 14 des calendes de mars, Frédéric II, roi des Romains et de la Sicile, constitua ce prince son lieutenant-général en Italie, *per totam Lombardiam et Marchiam Veronensem atque Tusciam et Romaniam*. Frédéric fit ouvrir des mines d'argent dans plusieurs endroits de sa principauté et frapper des monnaies portant son effigie et son nom.

Le fameux Ezelino da Romano, qui, sous le titre de lieute-



arriva sous les murs de cette ville, la
au pillage de ses soldats. Les Vé
Trente jusqu'en 1275, époque à la
le serment de fidélité et d'obéissanc
soutenir une guerre longue et opiniâ
du Tyrol, qui avait envahi une grand
Pour terminer cette guerre et arran
parties belligérantes, l'empereur Ro
tences dont la seconde ordonna que
*et oppida quæ prædicto comiti vel ip
episcopo seu ipsius superioribus sunt
ter hinc et inde restituantur.*

A peine les différends avec le con
planis, qu'une nouvelle guerre éclat
Les hostilités se terminèrent par un
conclu le 4 octobre 1279; mais elle
après, et cette fois les Véronais furer

Au mois de février 1327 l'empere
à Trente et y tint le grand parlement
et auquel fut présente l'élite des p
bassadeurs de Pise et de Frédéric ro
que l'empereur Louis se rendrait à
ronner roi d'Italie, et le pape Jean X
que et indigne, parce qu'il s'obstinait
naître à Louis le titre de roi des Rom

Nicolas de Bruza, chancelier de
avant été élu au siège épiscopal de M

della Scalá, Seigneur de Vérone, la terre de Riva où il s'était retiré, pour 4000 ducats d'or, ainsi qu'il résulte d'un acte signé le 29 nov. 1349, où il est dit que l'oppignoration a eu lieu *propter gravem rebellionem quorundam nobilium et magnatum civitatis et districtus Tridenti inimicorum suorum et rebellium*. En 1359, la ville de Trente recouvra toutes ses possessions, grâce à la menace d'excommunication lancée par le pape contre Louis, marquis de Brandebourg.

En 1405, George de la maison des barons de Lichtenstein, évêque de Trente, recouvra la terre de Riva avec toutes ses dépendances. L'administration de ce prince fut orageuse. En 1407 il fut arrêté dans l'église cathédrale de Trente par une troupe de séditieux à la tête desquels était Rodolphe Bellenzani riche et puissant citoyen de Trente. Cet homme avait formé le projet d'établir à Trente un gouvernement libre et populaire en renversant pour toujours la domination des évêques. Immédiatement après l'arrestation de l'évêque, seize personnes à la tête desquellesse trouvaient R. Bellenzani furent préposées au gouvernement de la ville. Heureusement Henri de Rottembourg, préfet et capitaine de l'évêque George, dans la vallée supérieure de l'Adige, accourut au secours de son maître, avec des forces nombreuses, à la première nouvelle de cet événement. La révolte fut étouffée et Bellenzani eut la tête tranchée. Bientôt après l'archiduc Frédéric d'Autriche, comte du Tyrol, s'empara de la ville et de la principauté de Trente, prétendant qu'il en était le seul souverain en vertu des cessions faites au comte du Tyrol par les évêques Egnon et Henri. Le concile de Constance qui, s'ouvrit en 1414, voulut réintégrer l'évêque George dans son pouvoir, mais l'archiduc refusa d'obtempérer à ses ordres, et ne céda qu'à l'intervention de l'empereur Sigismond. Toutefois le triomphe de l'évêque ne fut pas de longue durée. Le 25 août 1419, le seigneur de Sporo le fit arrêter et conduire à Castro Spori, dans la vallée de Nori, où il mourut au mois de septembre suivant. Sous la domination d'Alexandre, duc de Mazovie, son successeur, les Vénitiens devinrent possesseurs de la terre de Riva, et de ses appartenances.

Parmi les princes évêques de Trente, Jean Hinderbach mérite une mention particulière; il étudia la jurisprudence à Padoue et reçut le grade de docteur de cette université, le 14

janvier 1452. Le 30 août 1465, le chapitre épiscopal de Trente élut Hinderbach évêque de Trente, il régna glorieusement pendant 20 ans, et continua d'écrire la vie et les hauts faits de l'empereur Frédéric III, commencée par Enea Silvio Piccolomini, qui plus tard devint pape sous le nom de Pie II.

Sigismond, archiduc d'Autriche, ayant résolu de déclarer la guerre à la république de Venise, le prince évêque de Trente, Udalric de Trunsberg, se joignit à lui afin d'arracher aux Vénitiens Riva, ainsi que Roveredo et d'autres domaines de la vallée Lagarina, dont ceux-ci s'étaient emparés en vertu d'une cession des seigneurs de Castelbarco qui portait atteinte aux droits des princes évêques de Trente. Les Vénitiens furent défaits, et le 13 novembre 1487 un traité de paix conclu à Venise sous la médiation du pape Innocent VIII, mit fin aux hostilités. Le traité de paix fut favorable aux Vénitiens; car, bien que vaincus, ils conservèrent Roveredo, Riva et ses dépendances, ainsi que les autres domaines dans la vallée Lagarina.

Une série d'événemens favorables, tels que la déclaration de guerre de l'empereur Maximilien I^{er} à la république de Venise, et la ligue de Cambrai qui se forma en 1508, pour abaisser la prépondérance politique de cette république, firent recouvrer à la principauté de Trente, gouvernée alors par l'évêque George de Meidegk, les possessions qu'elle avait perdues à la même époque. La ville de Vérone se donna à l'empereur Maximilien I^{er}, qui en confia le gouvernement au prince évêque de Trente. Les Vénitiens reprirent ensuite les villes précédemment occupées par les armes impériales, mais Verone demeura au pouvoir de Maximilien.

Enfin, Vérone fut rendue à la république de Venise par les traités de paix de Bruxelles des 6 décembre 1516 et 3 janvier 1517; mais l'empereur Maximilien exigea que les villes de Roveredo et de Riva, ainsi que les domaines de la vallée Lagarina, fussent restitués à la principauté de Trente. Elle était alors gouvernée par le prince évêque Bernard, de l'illustre maison des seigneurs de Clès. Ce fut un des plus grands hommes d'état de son siècle. En 1526, Ferdinand, roi des Romains, le créa son grand chancelier. En 1530, il vint à Bologne comme ambassadeur du même souverain auprès du pape Clément VII, et de l'empereur Charles-Quint, qui s'était rendu dans cette ville pour

y recevoir la couronne impériale. Le pape Clément VII l'éleva à la dignité de cardinal. Enfin, en 1539, le prince Bernard, appelé à l'administration de l'évêché et de la principauté de Bresanone, mourut, frappé d'apoplexie, au moment où il allait prendre possession de sa nouvelle dignité. Un personnage non moins éminent lui succéda. Ce fut Christophe Madruzzo qui fut créé cardinal en 1542. Dans l'année 1555, Philippe roi d'Espagne, le nomma gouverneur de Milan. Son administration, qui dura trois ans, lui valut les plus grands éloges. Le pape Pie IV le nomma ensuite légat et gouverneur de la marche d'Ancone, et il acheva sa glorieuse carrière le 5 juillet 1578. Le cardinal Madruzzo fut un protecteur éclairé des sciences et des lettres, et les écrivains les plus distingués du 16^e siècle ont exalté dans leurs ouvrages son savoir et ses lumières. Il eut pour successeur son neveu Louis Madruzzo, qui fut aussi élevé à la dignité de cardinal. Bientôt après son avènement l'archiduc d'Autriche Ferdinand prétendit faire revivre contre la principauté de Trente les anciennes prétentions des comtes du Tyrol, et la question de souveraineté se ralluma et se renouvela avec plus de vivacité que jamais. L'archiduc envahit la principauté. Le cardinal Louis réclama devant la diète des princes de l'empire qui le réintégra, à condition qu'il renouvellerait les obligations contractées envers les comtes du Tyrol par les deux princes évêques George de Hack et Jean Hinderbach. Depuis lors les évêques princes de Trente ont toujours joui paisiblement de la principauté jusqu'à la sécularisation des principautés ecclésiastiques arrivée en l'année 1804.

Après avoir tracé l'historique des événemens qui se sont succédés dans la principauté de Trente, l'auteur remonte aux causes qui les ont produits, et examine leurs résultats. Il a tracé avec beaucoup de talent les diverses phases politiques de la ville et principauté de Trente, depuis le commencement de la domination des princes évêques jusqu'à nos jours. L'ouvrage se termine par un appendice qui contient des notes et des détails d'érudition du comte Giovanelli.

C. R.

89. GESCHICHTE DER OMMAJADEN IN SPANIEN. — Histoire des Omniades en Espagne, avec un exposé de l'origine des royaumes espagnols chrétiens; par J. ASCHBACH, prof. 2 vol. in-8°; prix, 6 flor. 40 kreuz. Francfort, 1829; Varrentrapp.

(LES ARABES EN ESPAGNE, par M. Aschbach, article en avait profité auparavant, d'après de M. Jourdain, pour le 2^e volume d' (Paris, 1811, chez Colas) qui n'est pas. Aschbach a trouvé beaucoup de secours dans la domination des Maures en Espagne, pour servir de guide que les auteurs arabes, mais il ne cite pour chaque événement l'auteur. C'est en comparant les extraits de Conques historiques, que M. Aschbach retrouve une dynastie remarquable, celle des Ommyades, une dynastie maure des souverains illustres, tels que Hicham. Il fait connaître les événements de chacun des princes de cette famille, comme celle des Mérovingiens, en finissant par des visirs ou maires du palais, rejetons de la race des Ommyades passés à une honteuse oisiveté, et confinés en exil au palais. Les premiers princes Ommyades étaient plus redoutables; ils avaient resserré les liens dans le nord de l'Espagne, et ils avaient des conquêtes en Afrique; sous les derniers princes, malgré la valeur d'Almanzor, un des visirs, les Maures résistèrent avec peine aux chrétiens, et cherchèrent à reconquérir le midi de l'Espagne. L'allemand des Ommyades jette un coup d'oeil sur les arts et du commerce sous le

d'une histoire des dynasties étrangères dans la Péninsule. Celui des deux ouvrages que nous avons sous les yeux, est rédigé d'une manière très-judicieuse, et annonce un auteur qui ne redoute point les recherches épineuses pour découvrir la vérité dans les récits souvent obscurs ou peu certains des historiens du moyen âge.

D-c.

90. HISTOIRE DE LA SAINT-BARTHELEMY, d'après les chroniques, mémoires et manuscrits du 16^e siècle; par M. AUDIN. In-8^o de 464 pag., avec un Avertissement pour la 2^e édition; prix, 7 fr. Paris, 1829; à la librairie de l'auteur, quai des Augustins, n^o 25.

Quoique ni la couverture, ni le titre de cet ouvrage ne portent l'indication de *seconde édition*, et que cette indication ne se trouve que dans l'Avertissement, qui est collé sur onglet et en dehors de la pagination du volume, nous aimons à croire que c'est bien ici une nouvelle publication, et qu'à part le talent de l'auteur, qui est remarquable, l'intérêt du sujet a suffi pour attirer l'attention générale, à une époque où l'on recherche avec avidité tous les matériaux de notre histoire. Quoiqu'il en soit, comme nous n'avons point entrete nu nos lecteurs de cet ouvrage, lors de sa première publication (en 1826), nous allons le faire aujourd'hui, en essayant d'apprécier les diverses critiques dont il a été l'objet.

Nous croyons nous rappeler que cette première publication ne portait point de nom d'auteur et qu'il fut révélé pour la première fois au public dans un article de la *Revue Encyclopédique* (cahier de déc. 1826, p. 625-631). Dans son analyse, le critique, après avoir rendu une pleine justice au « narrateur élégant et pur, au compilateur patient et infatigable, » reproche à l'historien « de n'avoir pas indiqué les causes positives de la Saint-Barthélemy, de cette grande catastrophe, sans exemple dans les Annales du monde. » Quant aux *causes positives* de ce drame sanglant, nous doutons qu'il fût au pouvoir de M. Audin, ou de tout autre, de les indiquer avec certitude : les historiens de l'époque, unanimes sur les faits, n'ont pas voulu, ou peut-être n'ont pas cru qu'il fût nécessaire d'en discuter les motifs, sans doute assez clairs pour eux. Mais, pour l'opinion de l'auteur sur ces causes, elle est assez prononcée dans tout le

quelques lambeaux d'un pouvoir exp
ces sacrifices humains. »

« Voilà qui est positif (ajoute la
comme une chose prouvée aujourd'hui
fut une œuvre purement politique.
croire. Il y entra, j'en conviens, une
entra autre chose aussi. Les Guise, et
dans ce drame, n'eurent point la seule
six victoires remportées par Coligny
aux armes catholiques et la prise de N
mières causes de ce massacre, pour
Deum . . . »

D'accord, en ce point, avec le cri
ne le sommes plus autant quand ses
peintre. Il aurait voulu voir se grouper
de figures autour de Charles ; de Cath
aurait désiré surtout que le tableau de
court. « L'agonie de Charles IX, dit-
loureuse, présente une peinture assez
fanatisme à la piété, dont la mort d
déjà un exemple remarquable. Cette p
ronné, qui entrevoit la tombe et un a
grand effet auprès de celle des courtis
assiégent tour à tour le lit du mour
d'espérance les fait agir. Suivrait enfir
voisin de la mort, où tombe le roi, »

critique et en historien, surtout lorsqu'il reproche un peu plus loin à M. Audin de s'être fait l'homme des anciens jours et d'avoir quelquefois renoncé trop complètement à son siècle. Nous ne demandons point qu'on dépouille l'histoire de ce qu'elle peut avoir de dramatique, mais nous ne voulons point non plus qu'on donne tout à l'effet dans ses récits ; nous savons distinguer l'esprit indépendant et philosophique des bons historiens modernes d'avec la routine servile et les préjugés de la plupart des historiens anciens ; mais nous n'aimons pas qu'un auteur substitue ses conjectures, ses vues systématiques ou ses passions aux faits et aux enseignemens directs qui ressortent naturellement de ceux-ci. Mieux vaut, selon nous, être regardé comme un *Chroniqueur du XVI^e siècle*, qualification que M. Audin reçoit du critique de la *Revue*, que d'être accusé avec raison de confondre tous les genres, et de demander à l'histoire les effets et les émotions du drame, au risque de perdre le drame et l'histoire dans cette nouvelle fusion.

Dans le nouvel article que le même recueil a consacré à la seconde édition de l'*Histoire de la Saint-Barthélemy* (*Rev. Enc.*, déc. 1829, p. 744), on commence par reprocher, bien à tort selon nous, à l'auteur de la première analyse de n'avoir point examiné jusqu'à quel point M. Audin a justifié son opinion sur la cause de cette grande catastrophe ; les passages de cette analyse que nous avons rapportés plus haut nous semblent prouver assez le contraire. A l'appui de cette opinion, M. Audin, dans l'Avertissement de sa deuxième édition, apporte deux récents témoignages, dont parle son nouveau critique ; ce sont ceux de sir John Lingard, historien anglais, et de l'écrivain allemand qui a traduit l'ouvrage même de notre compatriote dont il est question ici. Le rédacteur de ce deuxième article, pas plus que le premier, ni que nous-même, ne peut partager sur ce point l'opinion de M. Audin, qui, nous pouvons le dire, dans plus d'un passage de son livre peint lui-même de couleurs très-fortes les mauvaises dispositions du peuple et de la cour de Charles IX contre les Réformés. Pas plus que nous, il ne paraît disposé à reconnaître l'autorité de l'historien anglais, que son *torisme* bien connu suffirait pour faire récuser dans cette question ; mais il établit une distinction très-juste, en disculpant la religion du crime de la St.-Barthélemy et en l'attribuant

au *fanatisme religieux* qui, en usurpant le nom vénérable de la religion, a pu seul faire dire :

Tantum religio potuit suadere malorum !

« Si le fanatisme religieux, dit-il, ne fut pas le premier moteur de la Saint-Barthélemy, il lui servit de voile, de prétexte plausible, en se couvrant, suivant son habitude sacrilège, des insignes de la religion. Un monument, peu connu, l'attesta long-temps dans Paris même ; il n'a disparu que lors de la démolition du Grand-Châtelet, peu d'années avant nos troubles politiques. Dans l'une des cours de ces bâtimens, de diverses époques et d'architectures très-disparates, on voyait un grand bas-relief, d'une belle exécution, représentant Charles IX, avec le millésime de 1572, et cette inscription :

Religionis amor docuit punire rebelles.

La déclaration est formelle (ajoute le rédacteur de la *Revue*) ; on ne peut la révoquer en doute. Il est à regretter que M. Audin n'ait pas eu connaissance de ce monument, qui eût peut-être modifié ses opinions et dirigé ses recherches vers d'autres témoignages historiques dans le même sens que celui-là.

Un autre journal littéraire (1), qui a consacré trois articles à cet ouvrage, ce qui prouve au moins qu'il l'a trouvé digne de l'attention des critiques, quoique, selon nous, il le juge avec une rigueur injuste, s'est beaucoup étendu aussi sur la distinction qu'il convient de faire entre le fanatisme et la religion, auxquels on ne doit point indifféremment attribuer la Saint-Barthélemy ; mais, ainsi que les rédacteurs de la *Revue*, il ne croit pas pouvoir partager l'opinion de M. Audin, qui n'accuse de ce funeste attentat que la seule politique. A l'appui de son opinion, ce n'est point de l'opinion générale, qui a fait attribuer la Saint-Barthélemy au fanatisme, il cite les réponses des prévôts de marchands, Marcel et Charron, à la proposition que leur fit Charles IX ; le chapelet dont ce prince et les siens avaient décoré l'arquebuse et le poignard dont ils frappaient les religionnaires (2) ; l'attachement des compagnies bourgeoises au massacre de leurs

(1) *L'Universel* des 17 oct., 31 oct. et 4 nov. 1829.

(2) N'est-il pas plaisant, dit Voltaire (*Dict. philos.*, Tom. VI, p. 134, éd. de M. Beuchot) ; qu'en France le Conseil même ait donné aux Protestans le nom de *religionnaires*, comme si eux seuls avaient eu de la religion et que les autres n'eussent été que des papistes gouvernés par des arrêts et par des bulles ?

compatriotes d'une autre religion; cet orfèvre Crué, qui, montrant son bras nu et ensanglanté, se vantait d'en avoir égorgé à lui seul plus de quatre cents en un jour; ces enfans catholiques, à peine âgés de dix ans, qui firent jouer les couteaux contre leurs camarades calvinistes; ces prélats romains, qui, selon Brantôme, reçurent avec les transports de la joie la plus vive la nouvelle des meurtres commis à Paris; enfin l'arrêt du parlement, qui ordonna que, tous les ans, on ferait une procession, le jour de la Saint-Barthélemy, pour rendre grâces à Dieu. De tous ces faits, attestés par les historiens du temps, il est impossible de ne pas conclure avec lui que, « si le fanatisme n'a point seul dicté le crime de la Saint-Barthélemy, il conduisit au moins la main de ceux qui s'en rendirent les exécuteurs (1). »

Mais, si nous avons pris parti contre M. Andin avec ses critiques sur la cause de la Saint-Barthélemy, nous nous rangeons à son avis, quand il dit que ce crime d'état fut préparé et médité de longue main par Catherine de Médicis, et son projet adopté par Charles IX, ce que ne lui ont pas contesté d'ailleurs les critiques de la *Revue*, mais que nie positivement celui dont nous avons rapporté les citations en dernier lieu. En vain celui-ci dit-il que « l'idée de faire intervenir la perfidie du roi dans tous les incidens qui précédèrent la Saint-Barthélemy; n'est point nouvelle, n'est point propre à rajeunir des faits racontés si souvent » et qu'elle « se trouve formellement exprimée au chap. 171 de l'*Essai sur les mœurs*, » les citations qu'il emprunte aux mémoires du temps et dont il prétend appuyer son opinion, sont autant de preuves contre lui et viennent corroborer celle de M. Andin, auquel on ne peut reprocher, au moins sur ce point, d'avoir voulu rajeunir son idée par des idées nouvelles et hasardées; ce qui serait un grand tort, en fait d'histoire, de l'avis même sans doute du critique que nous réfutons ici, quoique la tournure de sa phrase puisse le faire accuser d'une hérésie littéraire, qui n'était point dans sa pensée, comme elle n'est point dans le goût et dans les habitudes du journal à la rédaction duquel il travaille. Le critique va même jusqu'à

(1) Dans un article du même journal, intitulé : *Du mauvais moyen de défendre les bonnes causes* (8 nov. 1829), nous trouvons cette phrase : « Vous n'ôtez pas de l'idée du vulgaire que c'est le catholicisme qui a commis le crime de la Saint-Barthélemy. »

rapprochèrent momentanément des
nemi commun, sauf à reprendre plus
tives. Ils firent assassiner Coligny par
les Calvinistes, regardant toutes les
précédentes du roi comme une suite
praient sans retour avec lui, comme
lâche assassin, s'emporteraient à sor
le forceraient à prendre l'initiative
être accablé. Ces abominables cale
En vain le roi marqua-t-il par sa col
rait cet attentat, en vain promit-il d'e
tante, de donner pleine satisfaction
put calmer l'exaspération de quelque
vectives d'un Pardaillan, les menac
à Charles lui-même, perdirent tout. «
» geste insolent et le front sourcilleu
» firent frémir le roi », dit un auteur
prince apprit la complicité de Cathen
venait de commettre, et vit que, s'il s
nat de l'amiral, il avait à frapper s
coupable et pour première victime. C
craintes que lui inspiraient les menac
goisses où le jetait l'impossibilité d'être
il dit à la reine-mère et à ses agens, «
» bon qu'on tuât l'amiral, il le voulait
» guenots de France, afin qu'il n'en de

qu'il ne restât pas un seul homme devant lequel il eût à rougir, ne trouve-t-on pas à côté de la férocité un *sentiment d'honneur*, qui exclut toute supposition de basse dissimulation, d'ignobles mensonges prolongés pendant un an ou même deux ans? » Ainsi tout, dans ce morceau que nous avons rapporté fidèlement, prouve que l'assassinat des Calvinistes avait été prémédité de longue main; seulement, le critique ne veut point qu'un roi, que Charles IX ait trempé dans ce projet, et repoussant le reproche de haine et de perfidie, dont tous ces temps portent l'empreinte si marquée, il aime mieux l'accuser du plus horrible forfait, commis de sang froid, non pour se venger d'ennemis acharnés, mais, ose-t-il dire, par un *sentiment d'honneur*, qui le porta à ordonner la mort de tous, pour n'avoir pas à rougir devant eux de la mort d'un seul! Le critique a beau s'appuyer ici de l'opinion d'Anquetil, lequel dit, dans son *Esprit de la Ligue*, « que Charles IX ne se détermina au massacre qu'après la blessure de l'amiral, » nous préférons l'opinion de M. Audin, appuyée par celle de Mézeray, de Voltaire et de tant d'autres écrivains consciencieux. « Le P. Daniel, lisons-nous dans l'*Essai sur les Mœurs* (tome iv, p. 74 de l'édition de M. Beuchot), veut faire croire que les massacres ne furent jamais prémédités. Il se peut que le temps, le lieu, la manière, le nombre des proscrits n'eussent pas été concertés pendant deux années; mais il est vrai que le dessein d'exterminer ce parti était pris dès long-temps. Tout ce que rapporte Mézerai, meilleur Français que le jésuite Daniel, et historien très-supérieur dans les cent dernières années de la monarchie, ne permet pas d'en douter, et Daniel se contredit lui-même en louant Charles IX d'avoir bien joué la *comédie*, d'avoir bien fait son rôle (1). »

Mais quelque opinion qu'adoptent nos lecteurs, de celle de M. Audin, de Voltaire et de Mézerai, ou de celle du jésuite Daniel et de notre critique, nous pensons qu'ils n'adopteront pas la conclusion de ce dernier, lorsqu'il dit qu'il fallait « donner une nouvelle édition de l'*Esprit de la Ligue*, au lieu de publier

(1) Nous lisons cette phrase dans un autre article du même journal (7 déc. 1829): « M. Mérimée dit que le Saint-Barthélemy ne fut pas prémédité d'un quart d'heure; M. Audin qu'elle le fut 10 ans à l'avance; De Thou, Davila, Daubigné, en un mot, tous les écrivains contemporains auraient appris à ne croire ni à l'une ni à l'autre de ces opinions. »

notes et de citations, sorte de luxe trop facile de nos jours, mais au moins de ses autorités, pour prouver étudié ses auteurs. (2)

91. MÉMOIRES COMPLETS ET AUTHENTiques de SIMON, etc. IX^e livraison, complet, prix, 14 fr. Paris, 1829; Sautelet

Nous pensions avoir à annoncer l'ouvrage par les éditeurs pour les *Mémoires* d'ouvrant le Tom. XVII^e que nous recevions suivant : « Les manuscrits de ces mémoires sont tellement inégale qu'il nous eût été juste ce qu'ils devaient produire de nous ont dû se convaincre, par la grosseur de la justification, de nos efforts pour la justification approximative de notre *prospect* dû aux engagements réclamait de la justification. Quant au nombre de volumes, porter à *vingt*, nous pensons que par l'épuisement prochain de notre édition historique une valeur commerciale qu'il verra baisser. »

Nous venons de parcourir ces deux ouvrages au milieu de la multiplicité de détails

(1) Anquetil fait partie de la collection d'

meurs et sur la cour au temps de la Régence, les choses neuves et pleines d'intérêt pour l'histoire que nous y avons trouvées nous font joindre un nouveau témoignage à celui que les éditeurs ont déjà reçu de nous, et que nous essaierons plus tard de motiver plus longuement.

E. H.

92. MÉMOIRES DE M. LE COMTE DE MONTLOSIER sur la révolution française, le consulat, l'empire et la restauration. 1755-1830. Tom. I^{er} et II^e, in-8° de xx-420 pages; prix, 15 fr. Paris, 1830; Dufey.

« La multitude des mémoires particuliers qui se sont publiés et qui se publient chaque jour, observe M. de Montlosier au commencement de son *Introduction*, a fait dire que ce siècle s'appellerait le *siècle des mémoires*. On pourra dire que c'est le siècle des événemens. A la suite des bouleversemens de Rome, la République eut aussi beaucoup de mémoires particuliers. Talcite rapporte qu'écrire l'histoire de sa vie était devenu un usage, usage dont l'envie ne s'offensait pas, dont la vanité ne se prévalait pas. » Ajoutons que, pour que la comparaison fût complète, il faudrait que, semblables à ceux du duc de Saint-Simon, de M. de Montlosier et de deux ou trois autres publications également authentiques, les mémoires qu'on nous présente aujourd'hui avec tant de profusion fussent l'œuvre véritable des personnages historiques auxquels on les attribue, et non l'œuvre mercenaire d'écrivains sans pudeur, toujours prêts à trafiquer du scandale public, genre d'industrie inconnu des anciens et que l'on a singulièrement perfectionné depuis quelques années. Disons aussi qu'il faudrait que la position d'un homme qui veut léguer des mémoires à son pays eût été telle qu'il eût des révélations utiles, importantes à faire pour l'histoire, et que son caractère fût assez honorablement connu pour faire espérer que ces révélations auraient toutes pour but la vérité et le bien public, et non quelque intérêt individuel d'amour propre, de secte ou de parti.

Toutes ces conditions, que nous désirerions dans un auteur de mémoires, nous les trouvons réunies dans la personne de M. de Montlosier. Nul, nous le croyons, dans quelque rang que ce soit, ne sera tenté de récuser son expérience et sa véracité; et, s'il commettait quelque erreur, car tout homme est sujet à l'erreur, s'il se trompait enfin sur l'appréciation de certains faits, ce serait bien assurément de bonne foi, et ce n'est

publication pour compter l'auteur et le regarder comme ennemi. C'est que de ceux qui prétendent aujourd'hui que ; c'est que, s'il a pu d'abord donner des espérances à un autre, il n'a jamais un petit nombre de ceux qui veulent le leur et non dans le leur, et que ces honneurs réussissent rarement à s'entendre sur les époques où il faudrait, pour faire une œuvre d'art, une énergie que tant d'autres emploient.

Plus tard, et à l'occasion des volumes de ces mémoires, et nous tâcherons de rendre le mérite à nos lecteurs. Aujourd'hui, coup notre conscience de critique en nous frappée le plus péniblement, nous nous doutons sur la convenance des détails des premiers chapitres, et qui sont presque la jeunesse de l'auteur. Quelques jours de la partie de ces détails, sans doute pour nous en faire des souvenirs et pour nourrir cet amour du son tout-à-l'heure ; loin de les imiter, nous ne pouvons que dire que Montlosier ait cru nous devoir une copie de ces premières impressions de son œuvre et enfin pouvoir marcher en ce sens sur le chemin de l'œuvre chez qui de pareils écarts ont été de semblables révélations, si elles ne n

MÉLANGES.

93. MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DU COMTÉ DE LANCASTRE, renfermant des pièces originales sur l'histoire, la généalogie, la biographie, la topographie, et sur diverses antiquités du comté de Lancastre et des comtés voisins. (*Prospectus.*)

On peut s'étonner que les antiquités du comté de Lancastre, si riche en souvenirs historiques de beaucoup de familles illustres et en monumens des siècles déjà loin de nous, n'aient pas encore été recueillies et publiées. Il est vrai qu'un grand nombre d'actes, de diplômes et d'autres matériaux authentiques, précieux pour une histoire suivie du comté, avaient été réunis et disposés par le docteur Kuerden, qui s'était adjoint Christophe Townley, A. Townley, esq. compagnons de voyage de sir William Dugdale dans son exploration du Lancashire, en 1664; mais les manuscrits ne furent jamais publiés; et ils sont en ce moment déposés au collège héraldique et à la bibliothèque de Chetham, masse indigeste de matériaux presque illisibles, et indéchiffrable pour le grand nombre de personnes qui s'occupent de recherches de cette nature. Quelque volumineuse que soit cette collection, qui n'est pas à beaucoup près sans mérite, cependant il est encore beaucoup de sujets d'antiquité, faits pour intéresser toutes les classes, que cet ouvrage, d'après le plan suivi par le compilateur, paraît n'avoir pas embrassés, et qui, vu le défaut de moyen de conservation, sont maintenant condamnés à périr dans l'oubli.

Pour suppléer à ce vide, plusieurs savans, qui ont consacré la plus grande partie de leur vie à ce genre de connaissances, ont formé une Société à Manchester, dans le but de recueillir et d'expliquer les antiquités de leur pays natal en particulier, et se proposent de publier de temps en temps le résultat de leurs travaux. Comme elles contiendront toutes sortes d'anciens documens, elles seront nécessairement très-variées; et non-seulement elles offriront des renseignemens aux généalogistes

moires seront gravées avec précision.

La Société se propose aussi de publier de ses Mémoires une partie des collections de Kuerden, qui, dans l'état où elles se trouvent, ne peuvent être consultées que par peu de personnes. Au lieu de se convaincre que de ces volumes, il en est peu qui puissent servir, les parties de ces manuscrits que les Mémoires seront imprimées avec toutes, soit la langue dans laquelle elles sont écrites, ceux qui ne connaissent que leur principal objet, un résumé de chaque article, ou s'il y a d'intérêt que les autres, on les accorde. Cette partie de l'ouvrage sera continuée dans la collection; quelques feuilles cependant, rendues tout-à-fait illisibles, ne peuvent être restituées à la famille distinguée du côté de la collection; qui leur seront d'autant plus intéressantes, que la plupart de ces documens ne se trouvent que dans les manuscrits de Kuerden, qui, comme on sait, sont, pour plusieurs raisons, inaccessibles aux lecteurs.

Sous le titre de *Mélanges*, la Société publiera des notices biographiques sur des personnes remarquables par leurs talens curieux relatifs à l'histoire naturelle, des descriptions d'anciens édifices, etc.

tie topographique sera exécutée d'après des données recueillies dans les différentes paroisses.

On donnera aussi une dissertation sur l'art héraldique et sur les armoiries, avec une liste alphabétique de celles de tous les ords, chevaliers, écuyers et gentilshommes qui résident actuellement ou ont résidé jadis dans le comté de Lancastre.

Le prix de chaque partie ne dépassera pas 5 sh. à Manchester. Publié pour le compte de la Société par Agnew et Zanetti. (*Bent's literary advertiser*; 10 août 1829, p. 62.)

94. NOUVELLES ARCHIVES HISTORIQUES DES PAYS-BAS, en Recueil pour la géographie, la statistique et l'histoire civile, militaire, religieuse, politique et littéraire de ce royaume; publié par le baron DE REIFFENBERG. (*Prospectus*.)

Le titre de ce recueil en explique suffisamment le but. L'homme de lettres qui le publie désire qu'il devienne une espèce de portefeuille où les personnes instruites puissent déposer leurs observations et le résultat de leurs recherches sur l'histoire des Pays-Bas, considérée dans sa plus vaste étendue.

Des mémoires sur des points difficiles ou peu connus, des anecdotes intéressantes, des pièces inédites données en entier ou par extraits, des notices biographiques, même de simples remarques de biographie, tout peut entrer dans les *Archives*. On y joindra une revue des écrits imprimés soit dans le pays, soit à l'étranger, qui se rapporteront à l'objet que l'éditeur se propose. M. de Reiffenberg a déjà mis au jour quatre volumes de mélanges relatifs à notre histoire. Ces nouvelles archives, conçues d'après un plan plus large, laisseront aussi moins à désirer sous le rapport de l'exécution typographique. Elles ne seront point périodiques, mais paraîtront par livraisons à des intervalles rapprochés. Les abonnés auront droit, chaque année, à un volume in-8° d'environ 400 pages, imprimé sur bon papier et en caractères agréables à l'œil. Le nom de l'éditeur est une garantie sous ce rapport.

Le prix de l'abonnement est de 6 florins pour Bruxelles, et de 8 fl. pour l'étranger. On souscrit, à Bruxelles, chez l'éditeur C. J. de Mat, et chez les principaux libraires du royaume et de l'étranger.

Nous avons eu occasion de voir le 1^{er} cahier de ce nouveau

1828, vol. I, cah. 6, p. 474.)

Il faut savoir gré à M. Schmidt
vella édition de Cléomède, car l'
en 1820 n'offre pas toute l'exactitu
ment désirer. Les opinions émises
diffèrent considérablement. L'auten
ces qui admettent l'antériorité de c
observant que ce premier ne fait a
dans des passages où il lui eût été i
silence, s'il n'avait pas vécu avant
ciens antérieurs, Posidonius est le
cité. Il est donc probable qu'il a vé
ci, ou qu'il en était même contemp
core vécu la 1^{re} année avant J.-C., à
d'Épicure jouissaient d'une grande
quelles il oppose souvent une critic
doute qu'il était grec et philosophe
que cet écrivain vécut à Rhodes.

96. RECHERCHES SUR LES PREMIERS
NORMANDIE; par Édouard FRÈRE
Frère libr.

Les plus anciennes impressions c
mandie, datent de 1480. C'est dan
Durand et Gilles Quijoue imprimèr
1500. Trois ans après on s'occupait de

leur. M. Frère donne le monogramme adopté par cet imprimeur, et fait connaître ses diverses impressions; il ajoute des renseignemens bibliographiques sur les imprimeurs qui ont succédé à le Talleur, et sur les livres qu'ils ont mis au jour. Ces détails donnés par un libraire rouennais, connu par son zèle pour la littérature normande, ne pourront manquer d'être recueillis par les bibliographes et par toutes les personnes qui prennent intérêt aux progrès des lettres dans la Normandie.

D—c.

97. VOYAGE DE M. CHAMPOLLION LE JEUNE EN ÉGYPTE.

DIX-SEPTIÈME LETTRE.

Thèbes (rive occidentale), 25 juin 1829.

Je viens de visiter et d'étudier dans toutes ses parties un petit temple d'une conservation parfaite, situé derrière l'Aménophion, dans un vallon formé par les rochers de la montagne Libyque et un grand mamelon qui s'en est détaché du côté de la plaine. Ce monument a été décrit par la Commission d'Égypte sous le nom de *Petit Temple d'Isis*.

Le voyageur est attiré dans ces lieux solitaires et dénués de toute végétation, par une enceinte peu régulière, bâtie en briques crues, et qu'on aperçoit de fort loin, parce qu'elle est placée sur un terrain assez élevé. On y pénètre par un petit propylon en grès engagé dans l'enceinte et couvert extérieurement de sculptures d'un travail lourdement recherché. Les tableaux qui ornent le bandeau de cette porte, représentent Ptolémée Soter II^e faisant des offrandes, du côté droit, à la déesse Hathôr (Vénus) et à la grande triade de Thèbes, Amon-Ra, Mouth et Chons; du côté gauche, à la déesse Thmé ou Thémeï (la vérité ou la justice, Thémis) et à une triade formée du dieu Hiéracocéphale Mandou, de son épouse Ritho et de leur fils Harphré. Ces trois divinités, celles qu'on adorait principalement à Hermonthis, occupent la partie du bandeau dirigée vers cette capitale de Nome.

Ces courts détails suffisent, lorsqu'on est un peu familiarisé avec le système de décoration des monumens égyptiens, pour déterminer avec certitude, 1^o à quelles divinités fut spécialement dédié le temple auquel ce propylon donne entrée; 2^o et

offrait aussi, d'après une règle de
veloppée ailleurs, des sacrifices en
baine et de la triade hermonthite. C
donner un nom à ce temple, d'apr
de simples conjectures.

Les mêmes adorations sont répé
proprement dit, qui s'ouvre par
tiennent des colonnes à chapiteaux o
houpes de papyrus combinées; les
jamais été décorées de sculptures.
Propaos, formé de deux colonnes
têtes symboliques de la déesse Hath
consacré. Les tableaux qui couvrent
sentent des offrandes faites à cette d
Thmeï, ainsi qu'aux dieux Amon-R
culape), et plusieurs formes tertie
adorée par le roi Ptolémée-Épipha
été faite la dédicace du monument,
inscription hiéroglyphique sculptée
la frise du Pronaos. Voici la tradu
frontées de cette formule dédicatoir

(Partie de droite.) *Première lign*
que Phtah-Thoré a éprouvé, imag
chéri des dieux et des déesses mè
Ra, a fait exécuter cet édifice en l
pour être vivifié à toujours. »

et des déesses mères, bien-aimé d'Hathôr, a fait exécuter cet édifice en l'honneur de sa mère la rectrice de l'Occident, pour être vivifié à toujours. »

Deuxième ligne. « La royale épouse (Cléopâtre) bien-aimée de Thméï, rectrice de l'Occident, a fait exécuter cet édifice... (le reste manque.) »

Ces textes justifient tout-à-fait ce que nous avons déduit des seules sculptures du Propylon relativement aux divinités particulièrement honorées dans ce temple; il est également établi que la dédicace de cet édifice sacré a été faite par le cinquième des Ptolémées vers l'an 200 avant J.-C.

Les bas-reliefs encore existans sur les parois de droite et de gauche du Pronaos, ainsi que sur la façade du temple formant le fond de ce même Pronaos, appartiennent tous au règne d'Épiphanes. Tous se rapportent aux déesses Hathôr et Thméï, ainsi qu'aux grandes divinités de Thèbes et d'Hermonthis.

On a divisé le Naos en trois salles contigues; ce sont trois véritables sanctuaires : celui du milieu, ou le principal, entièrement sculpté, contient des tableaux d'offrandes à tous les dieux adorés dans le temple, les deux triades précitées, et principalement aux déesses Hathôr et Thméï, qui paraissent dans presque toutes les scènes. Aussi n'est-il question que de ces deux divinités dans les dédicaces du sanctuaire, inscrites sur les frises de droite et de gauche au nom de Ptolémée-Philopator.

« L'Horus, soutien de l'Égypte, celui qui a embelli les temples comme Thoth deux fois grand, le seigneur des panégyries comme Phtah, le chef semblable au soleil, le germe des dieux fondateurs, l'éprouvé par Phtah, etc.; le fils du soleil, Ptolémée toujours vivant, bien-aimé d'Isis, l'amî de son père (Philopator), a fait cette construction en l'honneur de sa mère Hathôr, la rectrice de l'Occident. » (Dédicace de gauche.)

Presque toutes les sculptures de ce premier sanctuaire remontent au règne de Philopator, qu'on y voit suivi de sa femme Arsinoë adorant les deux déesses; deux seuls tableaux portent l'image de Ptolémée-Épiphanes, fils et successeur de Philopator. On lit enfin sur les parois de droite et de gauche, l'inscription suivante relative à des embellissemens exécutés sous le règne postérieur, celui d'Évergète II^e et de ses deux femmes ;

sous des formes variées, recevant N
pator et Épiphané; les dédicaces de
de ce dernier.

Le sanctuaire de gauche fut consacré
Dicé et l'Alété des mythes égyptiens
qui décoraient cette chapelle, se rappor-
tées aux fonctions que remplissait cette divinité
régions occidentales ou l'enfer des Égyptiens.

Les deux souverains de ce lieu ter-
minés, Osiris et Isis, reçoivent d'An-
khéménès et d'Arsinoé, dieux Philopator
paroi de gauche la grande scène de
bas-relief représente la salle Hypostyle
de l'Amenti, avec les décorations de
Osiris occupe le fond de la salle, au
le Lotus, emblème du Monde matériel
ses quatre enfans, génies directeurs
naux.

Les quarante-deux juges assesseurs
sur deux lignes, la tête surmontée
symbole de la justice : debout sur un
le cerbère égyptien, monstre con-
verses, le crocodile, le lion et l'hy-
gueule et menace les âmes coupables
ement, signifie la dévoratrice de l'âme
la porte du tribunal paraît la déesse

qui réside dans l'Amenti, où elle pèse les cœurs dans la balance: aucun méchant ne lui échappe. Dans le voisinage de celui qui doit subir l'épreuve, on lit les mots suivans : « Arrivée d'une ame dans l'Amenti. » Plus loin, s'élève la balance infernale, les dieux Horus, fils d'Isis, à tête d'épervier, et Anubis, fils d'Osiris, à tête de chacal, placent dans les bassins de la balance, l'un le cœur du prévenu, l'autre une plume, emblème de justice : entre le fatal instrument qui doit décider du sort de l'ame, et le trône d'Osiris, on a placé le dieu Thôth ibiocéphale, Thôth le deux fois grand, le seigneur de Schmoun (Hermopolis-Magna), le seigneur des divines paroles, le secrétaire de justice des autres dieux grands dans la salle de justice et de vérité. Ce greffier divin écrit le résultat de l'épreuve à laquelle vient d'être soumis le cœur de l'Égyptien défunt, et va présenter son rapport au souverain juge.

On voit que le fait seul de la consécration de ce troisième sanctuaire à la déesse Thmêï, y a motivé la représentation de la psychostasie, et qu'on a trop légèrement conclu de la présence de ce tableau curieux reproduit également dans la deuxième partie de tous les rituels funéraires, que ce temple était une sorte d'édifice funèbre qui pouvait même avoir servi de sépulture à des membres très-distingués de la caste sacerdotale. Rien ne motive une pareille hypothèse. Il est vrai que les environs de l'enceinte qui renferme ce monument, ont été criblés d'excavations sépulcrales et de catacombes égyptiennes de toutes les époques; mais le temple d'Hathor et de Tmêï n'est point le seul édifice sacré élevé au milieu des tombeaux. Il faudrait donc aussi considérer comme des temples funéraires le palais de Sésostris ou le Rhamesséion, le temple d'Ammon à El-Asasif, le palais de Kourna, etc., ce qui est insoutenable sous tous les rapports, et formellement contredit par toutes les inscriptions égyptiennes qui en couvrent les parois. Mon opinion est fondée sur l'examen attentif et détaillé des lieux. Je n'ai pas encore fini à Thèbes, si même on peut réellement finir au milieu de tant de monumens... Mais le temps me presse... Je cours à de nouvelles explorations... Adieu.

*DIX-HUITIÈME LETTRE.**Thèbes (Médinet-Habou), le 30 juin 1829.*

On peut se rendre à la grande butte de Médinet-Habou soit

tat des arts de l'Égypte à toutes les
existence politique : c'est en quelque
l'Égypte monumentale. On y trouve
appartenant à l'époque pharaonique
premiers rois de la XVI^e dynastie
période des conquêtes ; un édifice
sous l'invasion éthiopienne , une
princes qui avaient brisé le joug de
la dynastie grecque ; des propylées
dans une des cours du palais phar
jadis soutenaient le faite d'une église

Le détail un peu circonstancié de
curieux des monumens si variés , me
loin ; je dois me contenter de donner
cune des parties qui forment cet am
ressantes , en commençant par celles
vant à la butte du côté qui regarde l

On rencontre d'abord une vaste en
pierres de grès , peu élevée au-dess
laquelle on pénètre par une porte dor
à peine la corniche brute qui surmon
tent la figure en pied d'un empereur r
hiéroglyphique inscrite dans les deux
empereur Cæsar-Titus AElus-Hadrian

Le même prince est aussi représen
tes latérales de l'enceinte, où il e

Au fond de l'enceinte s'élève une rangée de six colonnes réunies trois à trois par des murs d'entre-colonnement qui n'ont jamais reçu de sculptures. On trouve encore parmi les pierres amoncelées provenant des parties supérieures de cette construction, la légende impériale déjà citée : l'enceinte et les propylées appartiennent donc au règne d'Antonin-le-Pieux. C'est d'ailleurs ce que démontrait déjà le mauvais style des bas-reliefs.

En traversant ces propylées, on arrive à un grand pylone, dont la porte, ornée d'une corniche conservant encore ses couleurs, assez vives, est couverte de bas-reliefs religieux; l'adulateur, Ptolémée Soter II, présente des offrandes variées aux sept grandes divinités élémentaires et aux dieux des nomes Thébain et Hermonthite.

Le mur de l'enceinte et les propylées d'Antonin, aussi bien que le pylone de Soter II, m'ont offert une particularité remarquable : c'est que ces constructions modernes ont été élevées aux dépens d'un édifice antérieur et bien autrement important. Les pierres qui les forment sont couvertes de restes de légendes hiéroglyphiques, de portions de bas-reliefs religieux ou historiques, telles que des têtes ou des corps de divinités, des chars, des chevaux, des soldats, des prisonniers de guerre, enfin de nombreux débris d'un calendrier sacré; et comme on lit sur une foule de pierres, en tout ou en partie, le prénom ou le nom de Rhamsès-le-Grand, il n'est point douteux, pour moi du moins, que ces blocs ne proviennent des démolitions du grand palais de Sésostris, Le Rhamesseïon, ravagé depuis long-temps par les Perses à l'époque où, sous Ptolémée Soter II et Antonin, on bâtissait les propylées et le pylone dont il est ici question.

Au pylone de Soter succède un petit édifice d'une exécution plus élégante, semblable en son plan au petit édifice à jour de l'île de Philæ; mais les huit colonnes qui le supportaient sont maintenant rasées jusqu'à la hauteur des murs des entre-colonnemens. Tous les bas-reliefs encore existans représentent le roi Nectanébe, de la trentième dynastie, la Sébennytique, adorant le souverain des dieux Amon-Ra, et recevant les dons et les bienfaits de tous les autres dieux de Thèbes.

Cette chapelle, du quatrième siècle avant J.-C., avait été appuyée sur un édifice plus ancien : c'est un pylone de médiocre étendue, dont les massifs, d'une belle proportion, ont souffert

J'ai déjà remarqué la proscription
le palais de Louqsor; le nom de Tah
outrage; mais les marteaux n'ont pu
naître encore sans peine tous les
plus grand nombre des cartouches
le massif de droite, cette inscription
mens exécutés sous Ptolémée Soter }

« Cette belle réparation a été faite
Monde, le grand germe des dieux,
éprouvé, image vivante d'Amon-Ra,
des diadèmes, Ptolémée toujours viv
dieu sauveur (soter, NT NOHEM)
Amon-Ra, qui lui a concédé les péri
trône d'Horus. »

Il n'est pas inutile de comparer ces
Lagides, à propos de quelques pierres
les légendes que l'Ethiopien, véritable
fait sculpter sur le bandeau de la po
simple formule suivante : « La vie (

« le bien-aimé d'Amon-Ra, seigneur
Sur les deux massifs extérieurs du
certaines traditions historiques attri
l'Afrique septentrionale, jusqu'aux
figuré de proportion colossale, ten
chevelures, réunies en groupe, de pe
d'une sorte de massue.

étaménophi. C'est le même personnage qui fit creuser, vers l'entrée de la ville d'El-Assasif, l'immense et prodigieuse excavation que les voyageurs admirent sous le nom de *Grande-Syngé*.

On arrive enfin à l'édifice le plus antique, celui dont les pylônes de l'époque romaine, le pylône des Lagides, la chapelle de Nectanèbe et le pylône du roi Ethiopien ne sont que des épandances; ces diverses constructions ne furent élevées que pour annoncer dignement la demeure du roi des dieux et celle du Pharaon, son représentant sur la Terre.

Ce vieux monument, qui porte à la fois le double caractère du temple et de palais, se compose encore d'un sanctuaire environné de galeries formées de piliers ou de colonnes, et de huit salles plus ou moins vastes.

Toutes les parois portent des sculptures exécutées avec une correction remarquable et une grande finesse de travail : ce sont là des bas-reliefs de la meilleure époque de l'art. Aussi, la décoration de cet édifice appartient-elle au règne de Thouthmosis I^{er}, de Thouthmosis II^e, de la reine Amensé, du régent Aménenthé et de Thouthmosis III^e, le Moeris des historiens grecs. C'est sous ce dernier Pharaon qu'on a décoré la plus grande partie de l'édifice; les dédicaces en ont été faites en son nom : celle qu'on lit sous la galerie de droite, l'une des mieux conservées, donne une idée de toutes les autres, la voici.

1^{re} ligne. « La vie : l'Horus puissant, aimé de Phré, le souverain de la haute et basse région, grand chef dans toutes les parties du monde, l'Horus resplendissant, grand par sa force, celui qui a frappé les neuf arcs (les peuples nomades); le dieu gracieux seigneur du monde, soleil stabilisateur du monde, le fils du soleil, Thouthmosis, bienfaiteur du monde, vivifié aujourd'hui et à toujours. »

2^e ligne. « Il a fait exécuter ces constructions en l'honneur de son père Amon-Ra, roi des dieux; il lui a érigé ce grand temple dans la partie occidentale du Thouthmoséion d'Ammon, en belle pierre de grès : c'est ce qu'a fait le (roi) vivant toujours. »

La plupart des bas-reliefs décorant les galeries et les chambres des édifices, représentent ce roi, Thouthmosis III^e, rendant divers hommages aux dieux, ou en recevant des grâces et des dons : je citerai seulement des tableaux sculptés sur la



en disant : « Prenez cette arme,
chefs des contrées étrangères ! »

Le soubassement de ce vaste t
des peuples soumis par Rhamsès
bras attachés derrière le dos par c
houpe de papyrus ou une fleur de
est un asiatique ou un africain.

Ces chefs captifs, dont les costu
très-variés, offrent, avec toute
les vêtemens particuliers à chacu
sentent : des légendes hiéroglyph
le nom de chaque peuple. Deux ou
qui subsistent, au nombre de cin

Le chef du pays de Kouschi,
(l'Ethiopie);

Le chef du pays de Térosis,

Le chef du pays de Toroao,

et

Le chef du pays de Robou,

Le chef du pays de Moschau

Un tableau et un soubassemen
antérieure du massif de gauche;
des chefs asiatiques : on les a ran

Le chef de la mauvaise race du

Le chef de la mauvaise race du

Le grand du pays de Fékkaro;

Le grand du pays de Schairota

guerre aux pieds d'Amon-Ra : le dieu dit au conquérant : « Va ! empare-toi des contrées ; sou mets leurs places fortes, et amène leurs chefs en esclavage. »

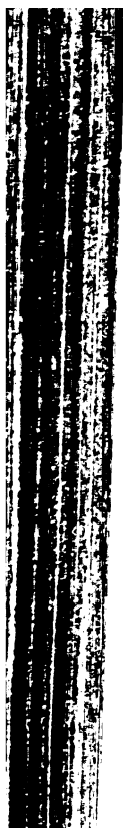
Le massif correspondant, et les corps de logis qui réunissent le pylone au grand pavillon du fond, sont couverts de sculptures qu'il serait trop long de détailler ici. On remarque des *fenêtres* décorées extérieurement et intérieurement avec beaucoup de goût, et des *balcons* soutenus par des prisonniers barbares sortant à mi-corps de la muraille.

L'intérieur du grand pavillon, divisé en *trois étages*, fut décoré de bas-relief représentant des scènes domestiques de Rhamsès-Méïamoun : je possède des dessins exacts de tous ces intéressans tableaux, parmi lesquels on remarque le Pharaon servi par les dames du palais, prenant son repas, jouant avec ses petits enfans, ou occupé avec la reine d'une partie de jeu analogue à celui des *échecs*, etc., etc. L'extérieur de ce pavillon est couvert de légendes du roi ou de bas-reliefs commémoratifs de ses victoires.

C'est en suivant l'axe principal de ces curieuses constructions, qu'on arrive enfin devant le premier pylone du grand et magnifique palais de Rhamsès-Méïamoun. L'édifice que nous venons de décrire n'en était qu'une dépendance et une simple annonce.

Ici, tout prend des proportions colossales : les faces extérieures des deux énormes massifs du premier pylone, entièrement couvertes de sculptures, rappellent les exploits du fondateur de l'édifice, non seulement par des tableaux d'un sens vague et général, mais encore par les images et les noms des peuples vaincus, par celles du conquérant et de la divinité protectrice qui lui donne la victoire. On voit sur le massif de gauche, le dieu Phtah-Socharis livrant à Rhamsès-Méïamoun treize contrées asiatiques, dont les noms, conservés pour la plupart, ont été sculptés dans des cartels servant comme de boucliers aux peuples enchaînés. Une longue inscription, dont les onze premières lignes sont assez bien conservées, nous apprennent que ces conquêtes eurent lieu dans la douzième année du règne de ce Pharaon.

Dans le grand tableau du massif de droite, le dieu Amon-Ra, sous la forme de Phré hiéracocéphale, donne la harpé au bel-



« sont abattues sous tes pieds ; je te
« méridionales ; conduis-les en capt
« suite ; dispose de tous les biens es
« se respirer ceux d'entr'eux qui vo
« nis ceux dont le cœur est contre toi.
« (lacune) ; la Terre - Rouge (l'Ara
« etc. , etc. »

Une grande stèle , mais très-fruste
tes eurent lieu la onzième année du

C'est à la même année du règne
se rapportent les sculptures des mas
côté de la cour. Il s'agit ici d'une ca
asiatiques nommés Moschasch.

Des masses de débris amoncélés co
férieure du pylone , et enfouissent
magnifique colonnade qui décore le
ainsi que la galerie soutenue par des
cette même cour du côté droit. Débla
serait une entreprise fort dispendieu
résultat certain de rendre à l'admir
galeries de la plus complète conservat
tes de bas-reliefs , de riches décoration
clat de leurs couleurs , et enfin une n
tableaux historiques. Il a fallu me co
scriptions dédicatoires qui couvrent le
traves des élégantes colonnes dont le
fleur épanouie du lotus

le temple d'Amon-Ra et de la déesse Mouth, conduisant trois colonnes de prisonniers de guerre, imberbes et enchaînés dans diverses positions : ces nations, appartenant à une même race, sont nommées Schakalascha, Taónaou et Pouroso. Plusieurs voyageurs, examinant les physionomies et le costume de ces captifs, ont cru reconnaître en eux des peuples Hindous. Sur le massif de droite de ce pylone, existait une énorme inscription, aujourd'hui détruite aux trois quarts par des fractures et des excavations. J'ai vu, par ce qui en subsiste encore, qu'elle était relative à l'expédition contre les Schakalascha, les Fek-karo, les Pouroso, les Taónaou et les Ouschascha. Il y est aussi question des contrées d'Aumôr et d'Oreksa, ainsi que d'une bataille navale.

Une magnifique porte en granit rose unit les deux massifs du second pylone. Des tableaux d'adoration aux diverses formes d'Amon-Ra et de Phtha, en décorent les jambages, au bas desquels on lit deux inscriptions dédicatoires attestant que Rham-sès-Méïamoun a consacré cette grande porte en belle pierre de granit, à son père Amon-Ra, et qu'enfin les battans ont été si richement ornés de métaux précieux, qu'Ammon lui-même se réjouit en les contemplant.

On se trouve, après avoir franchi cette porte, dans la seconde cour du palais où la grandeur pharaonique se montre dans tout son éclat : la vue seule peut donner une idée du majestueux effet de ce péristyle, soutenu à l'est et à l'ouest par d'énormes colonnades, au nord par des piliers contre lesquels s'appuient des cariatides, derrière lesquels se montre une seconde colonnade. Tout est chargé de sculptures revêtues de couleurs très-brillantes encore : c'est ici qu'il faut envoyer, pour les convertir, les ennemis systématiques de l'architecture peinte.

Les parois des quatre galeries de cette cour conservent toutes leurs décorations : de grands et vastes tableaux sculptés et peints appellent de toute part la curiosité des voyageurs. L'œil se repose sur le bel azur des plafonds ornés d'étoiles de couleur jaune doré ; mais l'importance et la variété des scènes reproduites par le ciseau, absorbe bientôt toute l'attention.

Quatre tableaux formant le registre inférieur de la galerie de l'Est côté gauche, et une partie de la galerie Sud, retracent

« ennemis ayant dans le plus grand
le premier plan les chefs égyptiens
leurs soldats entremêlés à des alliés
les Robou épouvantés, ou les liant et
Ce tableau seul contient plus de 40
compter les chevaux.

2^e *Tableau.* Les princes et les chefs
conduisent au roi victorieux, quatre
des scribes comptent et enregistrent
tes et des parties génitales coupées
champ de bataille. L'inscription porte
« des prisonniers en présence de sa
« nombre de mille; mains coupées,
« mille. » Le Pharaon, aux pieds duquel
paisiblement assis sur son char dont
par des officiers, adresse une allocution
félicite de leur victoire, et prodigue
grands éloges à sa propre personne. «
« dit-il, qu'elle s'élève jusqu'au Ciel;
« sés par ma force; la terreur de mes
« cœurs en ont été remplis; je me suis
« comme un lion, je les ai poursuivis
« j'ai anéanti leurs âmes criminelles;
« j'ai incendié leurs forteresses; je
« été le dieu Mandou: j'ai vaincu les
« père a humilié le Monde entier sous
« sur le trône à toujours. »

niers enchaînés précèdent son char ; des officiers étendent au-dessus de la tête du Pharaon de larges ombrelles ; le premier plan est occupé par l'armée égyptienne divisée en pelotons marchant régulièrement en ligne et au pas, selon les règles de la tactique moderne.

Enfin Rhamsès rentre triomphant dans Thèbes (4^e tableau) ; il se présente à pied, traînant à sa suite trois colonnes de prisonniers, devant le temple d'Amon-Ra et de la déesse Mouth ; le roi harangue les divinités et en reçoit en réponse les assurances les plus flatteuses.

Une immense composition remplit tout le registre supérieur de la galerie Nord et de la galerie Est, à droite de la porte principale. C'est une cérémonie publique qui n'offre pas moins de deux cents personnages en pied ; à cette pompeuse marche assiste tout ce que l'Égypte renfermait de plus grand et de plus illustre : c'est en quelque sorte le triomphe de Rhamsès-Méïamoun et la panégyrie célébrée par le souverain et son peuple, pour remercier la divinité de la constante protection qu'elle avait accordée aux armes égyptiennes. Une ligne de grands hiéroglyphes sculptés au-dessus du tableau et dans toute sa longueur, annonce que cette panégyrie (HBAI) en l'honneur d'Amon-Horus (l'A et l'Ω de la théologie égyptienne) eut lieu à Thèbes le premier jour du mois de paschons. Cette légende contient en outre l'analyse minutieuse du vaste tableau qu'elle surmonte, c'est pour ainsi dire le programme entier de la cérémonie.

L'analyse rapide que j'en donne ici ne sera que la traduction de cette légende, ou celle des nombreuses inscriptions sculptées dans le bas-relief, auprès de chaque personnage et au-dessus des groupes principaux.

Rhamsès-Méïamoun sort de son palais, porté dans un naos, espèce de chaise richement décorée, soutenue par douze *oeris* ou chefs militaires, la tête ornée de plumes d'autruches. Le monarque décoré de toutes les marques de sa royale puissance, est assis sur un trône élégant que des images d'or de la justice et de la vérité couvrent de leurs ailes étendues ; le sphinx, emblème de la sagesse unie à la force, et le lion symbole du courage, sont debout près du trône, qu'ils semblent protéger. Des officiers agitent autour du naos les flabellum et les éventails ordinaires ; de jeunes enfans de la caste sacerdotale mar-

un corps de musique , où l'on remarque le tambour et des choristes , forme l'ensemble les parens et familiers du roi et plusieurs pontifes ; enfin , *le fils aîné* de l'armée après lui , brûle l'encens devant

Le roi arrive au temple d'Ammon , et répand des libations et brûle l'encens. Ils portent sur un riche palanquin la statue du dieu au milieu des flabellum , des éveilleurs et des fleurs. Le roi à pied , coiffé d'un serpent à cornes inférieure , précède le dieu et suit le char du dieu blanc , symbole vivant d'Ammon-Horus et de sa mère. Un prêtre encense l'air et le dieu de Rhamsès , se montre vers le haut du temple , la trice de la pompe religieuse : et tantôt à haute voix l'invocation prescrite par le dieu franchit le seuil de son temple , dictant les diverses enseignes sacrées et la proposition , et tous les ustensiles du culte ouvrent le cortège religieux , soutenant les statues et statuette ; ce sont les images des rois de Rhamsès - Méiamoun , assistant au culte du dieu pendant.

Ici a lieu une cérémonie sur laquelle on a étrangement mépris. Deux enseignes sacrées au dieu Ammon - Horus , s'élèvent :

ptre du pontife pour un couteau, les deux prêtres pour deux victimes, et les oiseaux pour l'emblème des ames qui s'échappaient des corps de deux malheureux égorgés par une barbare superstition; mais une inscription sculptée devant l'hierogamate assistant à la cérémonie, nous rassure complètement et ouvre toute l'innocence de cette scène, en nous faisant bien connaître ses détails et son but.

Voici la traduction de ce texte dont je figure aussi la disposition même :

« Le président de la Panégyrie a dit :

« Donnez l'essor aux IV oies ,

« Amset		Sis		Soumauts		Kebhsniv
---------	--	-----	--	----------	--	----------

« Dirigez-vous vers

le Midi

le Nord

l'Occident

l'Orient

« dites aux dieux du Midi

« dites aux dieux du Nord

« dites aux dieux de l'Occident

« dites aux dieux de l'Orient

« Horus, fils d'Isis et d'Osiris, s'est coiffé du Pschent, que le roi Rhamsès s'est coiffé du Pschent. »

Il en résulte clairement que les quatre oiseaux représentent les quatre enfans d'Osiris : Amset, Sis, etc., génies des quatre points cardinaux vers lesquels on les prie de se diriger pour annoncer aussi au Monde entier qu'à l'exemple du dieu Horus, le roi Rhamsès-Méïamoun vient de mettre sur sa tête la couronne emblème de la domination sur les régions supérieures et inférieures. Cette couronne se nommait *Pschent*; c'est celle que porte ici en effet, et pour la première fois, le roi debout et devant lequel se passe la fonction sacrée qu'on vient de faire connaître.

La dernière partie du bas-relief représente le roi, coiffé du *Pschent*, remerciant le dieu dans son temple. Le monarque, libéré de tout le corps sacerdotal et de la musique sacrée,

sur une même base.

C'est en étudiant cette partie du rer enfin de la place relative qu'o dans la série des dynasties égyptien prédécesseurs sont ici chronologi cet ordre est celui même que leur a de Thèbes, aucun doute ne saurai succession ; ces statues, au nomb elles les cartouches prénoms des Rhamsès-Méïamoun, comme Rham ayant marqué son règne par de gr deux princes ont été confondus pa seul et même personnage. Mais les n férencient trop bien l'un et l'autre p puisse avoir lieu désormais. Je ne p cette importante distinction avec pl décoration de la magnifique cour d

On a sculpté dans le registre supé partie gauche, et dans celui de la g cérémonie publique tout aussi dév Celle-ci est une panégyrie célébrée son père, le dieu Sochar - Osiris, le Je possède également des dessins fi la copie des nombreuses légendes pignent.

Il faut passer rapidement sur les les honneurs rendus à

ment les 16 piliers des galeries Est et Ouest, non compris ceux du même genre sculptés sur le fût des trois grandes colonnades qui soutiennent, soit les galeries Nord et Sud, soit l'intérieur de la galerie de l'Ouest.

Sur la paroi du fond de cette galerie ou portique formé par une double rangée de piliers cariatides et de colonnes, 24 grands bas-reliefs retracent les hommages pieux du roi envers les dieux, ou les bienfaits que les grandes divinités de Thèbes prodiguent au Pharaon victorieux. Une série de figures en pied ornent le soubassement de cette galerie et méritent une attention particulière.

Les légendes hiéroglyphiques inscrites à côté de ces personnages revêtus du riche costume des princes égyptiens, dont ils tiennent en main les insignes caractéristiques, constatent qu'on a représenté ici les enfans de Rhamsès-Méïamoun par ordre de primogéniture. On a seulement fait deux groupes distincts des enfans mâles et des princesses. Les princes, dont les noms et les titres ont été sculptés à côté de leurs images, sont au nombre de neuf, savoir :

1. Rhamsès-Amonmai, Basilico-grammate commandant des troupes ;
2. Rhamsès-Amonchischopsch, Basilico-grammate commandant de cavalerie ;
3. Rhamsès-Mandouhischopsch, Basilico-grammate commandant de cavalerie ;
4. Phréhipefhour, haut fonctionnaire dans l'administration royale ;
5. Mandouschopsch, *idem* ;
6. Rhamsès-Maithmou, prophète des dieux Phré et Athmou ;
7. Rhamsès-Schahemkamé, grand-prêtre de Phtah.
8. Rhamsès-Amonhischopsch, sans autre qualification que celle de prince ;
9. Rhamsès-Méïamoun, *idem*.

Les trois premiers, après la mort de leur père Rhamsès-Méïamoun, étant successivement montés sur le trône des Pharaons, leurs légendes ont dû être surchargées pour recevoir les cartouches prénoms ou noms propres de ces princes parvenus au souverain pouvoir. Il faut remarquer aussi, à propos de cette liste intéressante, qu'à cette époque le nom de Rhamsès était devenu en quelque sorte le nom même de la famille, et

vironnée et suivie d'un très-grand nombre de combres ont depuis long-temps en ce palais qui existe encore sous les débris des constructions qui se sont succédées d'un grand nombre mettraient ici à découvert des ruines d'une haute importance; mais je ne puis pas de penser à les entreprendre, je ne puis pas disposer pour le déblaiement des lieux qui couvrent toute la partie en partir du premier pylone, et la partie extérieure Sud, enfouie jusqu'à la surface du sol.

La muraille Nord offre une série de tours d'un haut intérêt. Je donnerai ici un plan de chacun d'eux, en commençant par l'ouest.

Campagne contre les Moschites

1^{er} Tableau. L'armée égyptienne est rangée en bataille. Un trompette annonce l'arrivée d'un char que dirige un jeune officier. Le char s'élève un grand mât surmonté d'un disque solaire. C'est le char du dieu, l'ennemi le roi Rhamsès-Méïamoun, le char richement orné et qu'entourent ainsi que les officiers attachés à sa suite. Le char du dieu : « Voici ce que dit Armon, le grand prêtre d'Amon, le dieu de Thèbes ».

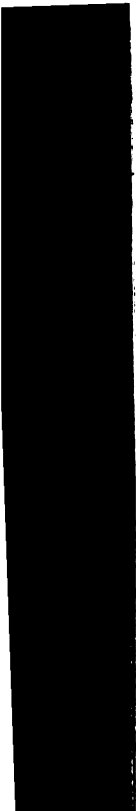
sant une foule de Moschusch et de Robou prisonniers. Ré-
 nse des chefs militaires au roi. En tête de chaque corps d'ar-
 e, on fait le dénombrement des mains droites coupées aux
 nemis morts sur le champ de bataille, ainsi que celui de
 rs phallus, sorte d'hommage rendu à la bravoure des vain-
 . L'inscription porte à 2,535 le nombre de ces preuves de
 toire sur des hommes courageux et vaillans.

*mpagne contre les Fekkaro, les Schakalascha et peuples de
 même race à physionomie hindoue.*

1^{er} Tableau (à la suite des précédens). Le roi Rhamsès-Méïa-
 un en costume civil, harangue les chefs de la caste militaire
 nouillés devant lui, ainsi que les porte-enseignes des dif-
 ns corps; plus loin, les soldats debout écoutent les paroles
 souverain qui les appelle aux armes pour punir les ennemis
 l'Égypte: les chefs répondent à l'appel du roi en invoquant
 victoires récentes, et protestent de leur dévouement à un
 ice qui obéit aux paroles d'Amon-Ra. La trompette sonne;
 arsenaux sont ouverts; les soldats, divisés par pelotons et
 s armes, s'avancent dans le plus grand ordre guidés par
 rs chefs, on leur distribue des casques, des arcs, des car-
 is, des haches de bataille, des lances et toutes les armes
 s en usage.

° **Tableau.** Le roi, tête nue et les cheveux nattés, tient les
 es de ses chevaux et marche à l'ennemi: une partie de l'ar-
 : égyptienne le précède en ordre de bataille; ce sont les fan-
 ins pesamment armés ou oplites: sur le flanc s'avancent par
 otions les troupes légères de différentes armes; les guerriers,
 ntés sur des chars, ferment la marche. Une des inscriptions
 ce bas-relief compare le roi au germe de Mandou, s'avant-
 t pour soumettre la Terre entière à ses lois; ses fantassins,
 es taureaux terribles, et ses cavaliers, à des éperviers rapides.

° **Tableau.** Défaite de Fekkaro et de leurs alliés. Les fan-
 ins égyptiens les mettent en fuite sur tous les points du
 mp de bataille; Méïamoun, secondé par ses chars de guerre,
 fait un horrible carnage; quelques chefs ennemis résistent
 ore, montés sur des chars traînés soit par deux chevaux,
 par quatre bœufs: au milieu de la mêlée et à une des extré-
 és, plusieurs chariots traînés par des bœufs et remplis de
 mes et d'enfans, sont défendus par des Fekkaro; des soldats
 ptiens les attaquent et les réduisent en esclavage.



avec la flotte des Fekkaro , com
les Schairotanas, reconnaissables
cornes. Les vaisseaux égyptiens
et à l'aviron : des archers en garn
est ornée d'une tête de lion. Déjà
et la flotte alliée se trouve resser
et le rivage, du haut duquel Rha
sins lancent une grêle de traits st
défaite n'est plus douteuse, la flo
sonniers à côté de ses rameurs. E
raon on a représenté son char de
ciers attachés à sa personne. Ce va
centaines de figures, et j'en rapp

6° *Tableau.* Le rivage est couv
duisant divers groupes mêlés de
prisonniers ; les vainqueurs se dir
une partie de son armée devant
gadiro. Là se fait le dénombreme
raon, du haut d'une tribune sur lac
appuyé sur un coussin, harangue
de son armée, et termine son dis
quables : « Amon - Ra était à ma
« son esprit a inspiré mes résolu
« préparant la perte de mes enne
« dans mes mains. » Les princes e
raon qu'il est un soleil appelé à s

et Chons. Le texte des discours que sont censés prononcer les divers acteurs de cette scène à la fois triomphale et religieuse, subsistent encore en grande partie. En voici la traduction :

« Paroles des chefs du pays de Fekkaro et du pays de Rabou
 « qui sont en la puissance de S. M., et qui glorifient le Dieu
 « bienfaisant, le Seigneur du Monde, soleil gardien de justice,
 « ami d'Ammon : Ta vigilance n'a point de bornes ; tu régnes
 « comme un puissant soleil sur l'Égypte ; grande est ta force,
 « ton courage est semblable à celui de Boré (le griffon) ; nos
 « souffles t'appartiennent, ainsi que notre vie qui est en ton
 « pouvoir à toujours. »

« Paroles du roi Seigneur du Monde, etc., à son père Amon-
 « Ra, le roi des dieux : Tu me l'as ordonné ; j'ai poursuivi les
 « barbares ; j'ai combattu toutes les parties de la Terre ; le
 « Monde s'est arrêté devant moi ; mes bras ont forcé les
 « chefs de la Terre, d'après le commandement sorti de ta bouche. »

« Paroles d'Amon-Ra Seigneur du Ciel, modérateur des dieux :
 « Que ton retour soit joyeux ! tu as poursuivi les neuf arcs (les
 « barbares) ; tu as renversé tous les chefs ; tu as percé les cœurs
 « des étrangers et rendu libre le souffle des narines de tous ceux
 « qui. (Lacune) Ma bouche t'approuve. »

Ces tableaux qui retracent les principales circonstances de deux campagnes du conquérant Égyptien dans la XI^e année de son règne, arrivent jusqu'au second pylone du palais : de ce point jusqu'au premier pylone, les sculptures n'abondent pas moins ; mais plusieurs tableaux sont enfouis sous des collines de décombres. J'ai pu cependant avoir une copie de deux bas-reliefs faisant partie d'une troisième campagne du roi contre des peuples asiatiques, avec les légendes en très-mauvais état. L'un représente Rhamsès-Méïamoun combattant à pied, couvert d'un large bouclier, et poussant l'ennemi vers une forteresse assise sur une hauteur. Dans le second tableau, le roi, à la tête de ses chars, écrase ses adversaires en avant d'une place dont une partie de l'armée égyptienne pousse le siège avec vigueur ; des soldats coupent des arbres et s'approchent des fossés couverts par des mantelets ; d'autres, après les avoir franchis, attaquent à coups de hache la porte de la ville ; plusieurs, enfin, ont dressé des échelles contre la muraille et montent à l'assaut, leurs boucliers rejetés sur leurs épaules.

Sur le revers du premier pylone, existe encore un tableau



sès-Méïamoun, les successeurs i
quelques accessoires presque insigni-
fiant de noms de peuples et de na-
tions que j'y ai recueillis, ouvre un no-
veau chapitre de la géographie comparée ; ce sont
la reconstruction du tableau ethnographique
de la plus antique période de son histoire
et la connaissance de la synonymie de ces noms
ceux que nous ont transmis les grecs
et tout ce qu'ils contiennent les textes hié-
rographiques des nations asiatiques. C'est
d'être entrepris : il sera facilité de
reconstruire les traits des visages et du costume
et bien plus sans doute par la comparaison
ceux du même genre que j'ai trouvés
nombre encore sur d'autres monuments.

Toute la muraille extérieure de
qu'il a fallu faire déblayer jusqu'à
de grandes lignes verticales d'hier
drier sacré en usage dans le palais
nous avons fait excaver à grand
thôth, paophi, hathor, choiak et
l'ouvrage est un article du mois de pa-
phos égyptienne. Ce calendrier indiquait
dans chaque mois, et au
fête, on a sculpté en tableau syn-

« ment du sanctuaire , accompagnée par le roi Rhamsès ainsi
« que par les images de tous les autres dieux du temple. »

« *Mois de paophi*, le XIX; jour de la principale panégyrie
« d'Ammon, qui se célèbre pompeusement dans Oph (le palais
« de Karnac) : l'image d'Amon - Ra sort du sanctuaire ainsi
« que celle de tous ses dieux syntrones; le roi Rhamsès l'ac-
« compagne dans la panégyrie de ce jour. »

« *Mois d'athor*, le XXVI, panégyrie de Phtah - Socharis; le
« roi accompagne l'image du dieu gardien du Rhamesseion de
« Méïamoun (le palais de Medinet-Habou) de Thèbes, sur la
« rive gauche dans la panégyrie de ce jour. »

Cette panégyrie continuait encore le XVII^e et le XVIII^e du
même mois; c'est celle qu'on a représentée dans les grands bas-
reliefs supérieurs des galeries de l'Est et du Sud de la seconde
cour du palais; du reste, je savais déjà, par un très-grand
nombre d'inscriptions, que les Égyptiens appelaient *Rhames-
seion de Méïamoun*, le monument de Médinet-Habou, dont je
viens de donner une description rapide; car comment entre-
prendre de tout dire dans une lettre? Je termine ici celle d'au-
jourd'hui. Adieu.

TABLE

DES PRINCIPAUX ARTICLES DU CAH. DE JANV. 1830.

Philologie.

Recherches sur le système de D. Stewart au sujet du Sanscrit....	1
Légende Djalandhara.....	3
Poème indien de Thand. — Manuscrits zends et pehlvis de Londres.	4
Grammaire Thai ou Siamoise. — Traduction en Hindoustani....	5
Bibliothèque de la Mosquée du Cheikh-Séfy à Ardébil.....	6
Rapport sur l'édition autographiée d'Aboulféda; Agoub.....	10
Zoairi Al-Moallakah; Rosenmuller	15
Vocabulaire grec de Schneider; Passow.....	14
Trésor de la langue grecque de Henry Éstienne; Hase, Sinner et Fix	18
Sur le faux Callisthènes; Berger de Xivrey.....	23
Etymological dictionary of the latin language; Valpy.....	24
<i>C. Salustii historiarum fragmenta</i>	27
Observ. sur deux passages de Sénèque et Longus; É. Johanneau.	28
<i>Phædri Aug. Lib. fabularum Æsopiarum Libri IV</i> ; Berger de Xivray	30
<i>Analecta litteraria</i> ; Huschke.....	31
Grammaire allemande; Goetzinger.....	32
Lectures allemandes; J. Rowbotham.....	34
Chants populaires et proverbes néerlandais, 35.—Idiotismes italiens.	36
<i>Mythologie. — Théologie des anciens Grecs</i>	168

WILSON
 Inscriptions récemment découvertes ;
 — latine de la Sabine ; Biondi. 68. —
 — Romaines en Autriche. 70. —
 — De Narbonne ; lettre de S. Fadus ;
Monumenti sepolcrali di Bologna

Histoù

Traditions de l'antiquité ; Battmann.
 Opinions religieuses des peuples orientaux
 Annales et antiquités de Radjesthan ;
 Hist. des Musulmans dans l'Inde ; Feri
 Bouddhas de Ceylan. — Doctrines théologiques
De Megaricorum doctrina, etc. ; Deye
 Histoire romaine de Niebuhr, traduite
 Des tribuns et de la tribunitie populaire
 Guide de l'histoire de l'Église. — Hist.
 l'Église ; Hemsén
 Hist. universelle de l'Église chrétienne ;
 Hist. de Lithuanie, extraite de Bandtke
 Chronologie des dix siècles de l'ancien
Rerum polonicarum liber singularis ; Cis
 Antiquités du droit germanique ; Grimm
 Annales historiques de 1740 à 1800 ; F
 Le droit national Silésien ; Ganp.
 Chronique des Ducs de Brabant ; J. Ma
 La Frise septentrionale au moyen âge ;
 Anciens statuts de la ville de Bergen ;
 L'histoire romantique ; Neele.
 Légitimation accordée par Marie d'Écosse
 Lettres à Marie d'Écosse et à Jacques I
 Histoire d'Italie ; Perceval
 Mémoires historiques sur Trente ; Barb
 Histoire des Omniades en Espagne ; As
 — De la St.-Barthélemy ; Audin.
 Mémoires du duc de St.-Simon. 126. —

Mélanges

BULLETIN

DES SCIENCES HISTORIQUES, ANTIQUITÉS, PHILOLOGIE.

PHILOLOGIE, ETHNOGRAPHIE ET LINGUISTIQUE.

98. **PSAUMES DE DAVID EN HÉBREU**, mis en lettres françaises, avec la version latine en regard, par L. DUSSON, de la Société Asiat. de Paris. Tom. I, in-18. Paris, 1827.

M. Dusson a pensé que la langue hébraïque écrite en lettres françaises est moins difficile à apprendre et à lire qu'en lettres hébraïques, et que c'était un moyen d'être utile à la fois à la religion et aux lettres. Il a choisi les psaumes de préférence à toute autre partie de la bible, parce que cette partie est la plus connue, qu'elle est adoptée dans nos chants religieux. Ce petit volume contient les psaumes I à LXXI, en hébreu rendu en lettres françaises, et en regard est le texte latin de la vulgate.

Ce volume est le spécimen de l'exécution d'un plan dont M. Dusson a exposé quelques traits en un prospectus qu'il a fait paraître en 1826. Quant à ce qui concerne le principe qu'il suit, nous sommes de l'avis de l'abbé de la Boderie et de la Société asiatique de Paris et de l'auteur lui-même ; nous rejetons ce principe pour peu qu'on l'étende trop. C'est chose plutôt nuisible qu'utile à la science des langues orientales, de proscrire les caractères nationaux et distinctifs, et de les remplacer par nos lettres usuelles.

Ce système est évidemment contradictoire avec le but principal de l'étude des langues de l'Orient et de la langue hébraïque chaldéenne et syriaque, entr'autres, qui est de donner le moyen de lire les manuscrits ou les ouvrages en ces langues, que l'on viendrait à découvrir ou qui sont connus.

Cependant avec les restrictions que M. Dusson lui-même apporte à sa méthode, nous en reconnaissons l'utilité.

propre, est tellement liée à ses lettres originales, que bien que nous tolérions en *lettres françaises*, nous en regard l'hébreu. Nous nous contentons. M. Dusson se détermine à joindre son travail. Le spécimen hébreu de son travail par sa beauté et la netteté de son exécution a encore augmenté nos recherches à rendre les *points voyelles*. Seulement, rejetant la règle de M. un E très-bref après chaque consonne. VII.) *asri*, devient *asserî*.

Ce qu'il a fait paraître de son *vocabulaire chaldéen-français*, en donne aussi (*Revue protestante*; Tom. V, 3^e année)

99. VERGLEICHENDE ZERGLIEDERUNG
du Sanscrit et des langues qui s'y rattachent.
Berlin, 1829. 2^e et 3^e Mémoires. (*Bullet.*
n^o 16, avril 1829. Article de M. Bopp.
1^{er} Mémoire, le *Bullet.*, Tom. VI)

M. Bopp, qui continue ses travaux sur le
sanskrit avec les langues qui s'y rattachent.
veaux mémoires, dont le 1^{er} traite de la
troisième personne, et le 2^e du pro
rigine des désinences caractéristiques.
sont très-curieux à étudier pour l'histoire

100. NOTE SUR LA LITTÉRATURE DU NÉPAL ; par M. E. JACQUET.
(*Nouv. Journal asiatique* ; n° 22, octob. 1829.)

Cette note apprend aux philologues qui s'occupent des langues de l'Inde, qu'avant 1770, les missionnaires avaient pénétré dans le Népal dont la littérature, en 1827, était encore neuve pour les savans de Calcutta, et, qu'en 1771, on avait enrichi la bibliothèque de la Propagande de cinq manuscrits en langue et en caractère népalais, qui attendent toujours les honneurs de la publication. Ce sont des livres ascétiques composés par les religieux des missions tibétaines. Mentionnés simplement par Amaduzzi dans la préface de l'*Alphabetum brahmanicum*, ils passèrent de la bibliothèque du cardinal Borgia dans celle de la Propagande, avec un autre volume bien plus précieux, contenant une description des idoles, des mœurs, des cérémonies, etc. du Népal, écrite en népalais, avec la lecture et la traduction en italien par le P. Constantin d'Ascoli, et, de plus, un alphabet népalais.

L-s.

101. LETTRES SUR L'ALPHABET TAMOUL et sur quelques dénominations géographiques usitées dans l'Inde ; par M. Eugène BURNOUF. (*Nouv. Journ. asiat.* ; avril et octobre 1828.)

Le Tamoul est une langue qui se parle dans une grande partie du midi de l'Inde, particulièrement sur la côte de Coromandel. Depuis que les diverses langues usitées dans l'Inde sont devenues l'objet de l'attention des savans d'Europe, plusieurs Anglais se sont occupés de déterminer le caractère du tamoul ; ils ont examiné si cette langue est dérivée du sanscrit, ou si elle en est indépendante : et dans le cas où elle en dériverait, quels sont ses rapports de ressemblance ou de dissemblance. M. Carey et M. Wilkins ont pensé que le tamoul était une dérivation de la langue des Brahmanes ; MM. Ellis et Babington, au contraire, ont été d'avis que le tamoul, tout en ayant fait de nombreux emprunts au sanscrit, forme un dialecte à part. M. Burnouf se range de cette dernière opinion et cite à l'appui plusieurs faits importants.

M. Burnouf commence par analyser l'alphabet tamoul. Les voyelles et les consonnes se combinent dans le tamoul comme en sanscrit. Mais le premier n'a ni les lettres aspirées ni les

M. Burnouf examine ensuite qu usage dans le midi de l'Inde : de ces tamoules, les autres sanscrites ; que mots appartenant à ces deux langues fait l'existence de deux nations, l'une du nord ; l'autre née dans la contrée le langage national. Ces deux races plus ou moins de blancheur de leur

Il existe, au reste, deux dialectes pour ; le premier admet un grand nombre l'autre s'interdit tout emprunt de ce

Ces deux lettres ne sont que le cor tions que M. Burnouf se propose de dialectes de l'Inde. Les matières sur l encore trop incertaines, pour qu'on n de se livrer à des conjectures. Elles haute importance, et on doit désirer l'objet de leur attention.

102. SUR LA LANGUE DES ÎLES

D'après les vocabulaires de la langue primés au Japon et en Chine, et d'un même genre, fait, en 1816, dans le pford, et publié dans le *Voyage du capitaine* de ces îles est évidemment un dialecte l'a donné pour tel dans son *Asia Researches* Balhi a cru devoir en faire un dialecte

Klaproth, nous avons fait du prétendu dialecte japonais parlé dans cet archipel, la *langue* lieou-khieou, que nous avons classée dans la famille japonaise, à laquelle elle appartient incontestablement. »

Le capitaine anglais Fr. Beechey, qui a visité la grande île de *Lieou-Khieou* à la fin du mois de mai de l'année dernière, et qui est resté pendant 10 jours dans le port de *Napa-Kiang* et dans les environs, confirme pleinement ce que M. Klaproth a dit de la langue de ces îles, et il déclare que les habitants de tout l'archipel étaient de véritables Japonais. Ces particularités sont extraites d'une lettre écrite par ce voyageur à bord du *Blossom*, devant Petropawlowsk (au Kamtschatka), et datée du 5 juillet 1827. (*Journal asiatique*; mars 1828, p. 248.)

103. SUR LES LANGUES ORIENTALES VIVANTES EN POLOGNE. (*Pamietnik Warszawski*. — Mémorial de Varsovie; juin 1829, T. 2, cah. 3, p. 293.)

La Pologne ayant des relations si fréquentes avec les peuples de l'Orient, il y a eu nécessité d'apprendre leurs langues. La connaissance de la langue turque était, depuis le 15^e siècle, considérée comme indispensable pour l'éducation des nobles, dans la Podolie et l'Ukraine, ces provinces aboutissant aux limites de l'empire turc. Comme elles étaient presque toujours en guerre avec les Turcs et les Tartares, les prisonniers qu'on leur faisait, étaient recherchés. Les personnes aisées les achetaient, afin d'avoir dans la famille un maître qui apprît à leurs enfans la langue de ces peuples barbares. On ne se servait point de grammaire; l'usage faisait tout. On trouvait une autre source d'instruction dans les rapports de commerce que la Pologne entretenait avec les peuples de la Turquie et de la Tartarie; les religieux et les ecclésiastiques qui se dévouaient aux missions allaient et revenaient facilement; les officiers et soldats de l'armée polonaise, revenant de captivité, rapportaient avec eux quelques connaissances de la langue turque. Sous les rois Jagellons, les jeunes gens qui se destinaient à la diplomatie commençaient ordinairement leur instruction en allant visiter Constantinople. Nous en trouvons plusieurs qui voyageaient aux frais de nos rois. Ils devaient apprendre le turc, le tartare,

de Constantinople. C'est dans ce
Sobiecki et son frère Marc se
qu'ils firent en Orient. Les malheurs
firent tomber cette école. Nos rela-
tions négligea le turc et le tartare , p
le russe. Cependant en 1777 , Ale-
sadeur de la Pologne près du Sulta
sion de fonder à Constantinople un
polonais ; cet établissement est tou-

Dans nos bibliothèques on trou-
qui aient rapport aux langues orien-
kowiecki a , dans le 17^e siècle , tra-
l'auteur mourut avant d'avoir pu
towski a fait paraître à Czerniechov
coran , une dissertation violente qui
science et les lettres. La Pologne
sionnaires dans la Géorgie et l'Arm
rapporté pour les lettres. Il faut en-
de la Société de Jésus , qui a publié
de Dury-Effendi ; il nous a donné
par les Afgans une relation intéressante
1734, in-4^o, et en 1740, in-folio.

Parmi les Polonais qui ont écrit
vivantes , nous plaçons d'abord Bob-
d'Alibeg. Son manuscrit, envoyé en
aujourd'hui parmi les manuscrits de

noise. Ibrahim-Effendi, qui a fondé la première imprimerie à Constantinople, était, à ce que l'on assure, Polonais de nation.

Aujourd'hui on continue en Pologne, à cultiver les langues orientales vivantes. Nous avons dans les Universités de Cracovie, de Wilna et de Varsovie, des chaires qui leur sont consacrées. Le savant Rzewuski, qui a établi le recueil intitulé : *les Mines de l'Orient*, et publié à Vienne, possède en manuscrit sur les langues orientales vivantes, la plus riche collection que l'on puisse trouver en Europe, chez un particulier.

Les Arméniens et les Tartares, qui ont fondé parmi nous des colonies, y ont apporté leurs langues.

C'est 1336, que nous vîmes arriver en Pologne les premiers Arméniens. Casimir-le-Grand leur permit d'établir un archevêché à Lemberg. Leur nombre s'étant augmenté, ils eurent en peu de temps 12 monastères, dont un était de femmes. Ils avaient leurs lois, leurs usages et leurs magistrats; leurs actes étaient rédigés dans leur langue. A la fin du 17^e siècle, ils commencèrent à se servir de la langue latine, et peu à peu la langue arménienne cessa d'être en usage parmi eux. Ils font grand cas de Moÿse Khertogahair, qu'ils appellent le père de leurs prêtres et de leurs historiens. Il vivait dans le 5^e siècle. Depuis peu on a publié une tragédie en langue arménienne, qui fut jouée à Lemberg, en 1668.

Les Tartares établis en Lithuanie, ne gardèrent pas longtemps leur langue. Ils doivent leur commencement aux hordes que le grand duc Witold fit prisonnières, en 1397. Ce prince leur permit de s'établir dans les environs de Wilna, d'y bâtir des mosquées et de vivre selon leurs lois. C'est à eux que nous devons les premiers régimens de Hulans-Polonais. Ils se sont toujours distingués par leur valeur et leur fidélité. Lorsque le grand Sobiecki fit un appel aux Polonais qui voudraient l'accompagner dans son expédition de Vienne, ils dirent : « Nous marcherons, si vous voulez, non-seulement contre les Turcs, mais même contre les Tartares. » — Leur population répandue dans les palatinats de Podlasie, d'Augustow, dans les gouvernemens de Wilna, de Grodno et Minsk, s'élève à 50,000 ames; ils ne s'unissent qu'entr'eux. Depuis quelques siècles, ils ont quitté la langue tartare pour prendre le polonais. Cependant ils appren-

C'est dans le phénicien que l'alphabet grec; il met en parallèle les
Il termine par un essai sur le *Dig*
d'une opinion différente de celle d

105. CORPUS SCRIPTORUM HISTORIAE
CUZENUS, vol. 1, curâ L. SCHOPEN

L'histoire de Cantacuzène ne fut
la version latine de J. Pontanus, par
Le texte grec ne fut donné qu'en
de la bibliothèque du chancelier S.
Pontanus, ses notes et celles qu'y j
première édition, qui fait partie de
Louvre, que M. Schopen a suivie. O
voir à qui l'on est redevable de cett
au *Protrepticon* du P. Labbe, à qui
tribuer. Quoiqu'il en soit, M. Schop
à la sagacité de l'anonyme à qui on
en rapportons entièrement au tém
juge dans ces matières, sur la pro
supposer au savant anonyme; mais
aussi favorable de son goût, lorsqu'
servée dans la nouvelle édition, que
gagé à entreprendre son travail est
zène, qui avait livré tant de comb
avoir à combattre les ~~vers après~~ an

us cum tineis et blattis pugnare destineret, qui tot pugnas esset? Cette préface, qui ne contient que des traits du goût, pouvait sans notable dommage rester enfouie dans cette collection du Louvre. Nous n'en dirons pas autant de Pontanus, pleine de faits curieux, qui attestent une connaissance profonde de l'histoire et des écrivains byzantins. On retrouve avec plaisir dans cette nouvelle édition, où elle est accompagnée de la vie de Cantacuzène extraite de ses œuvres par Pontanus, ainsi que l'explication de tous les titres attribués aux diverses dignités du palais et de l'église de Constantinople.

Tous les monumens historiques, les mémoires de Cantacuzène sont sans contredit un des plus curieux, si l'on considère le mérite de l'auteur et le rôle politique qu'il a joué. Né aux temps de troubles et de barbarie, Jean Cantacuzène fut presque enseveli sous les débris de l'empire dont sa vie ne put retarder la ruine. Sorti d'une famille illustre, il vint à la charge de préfet de la chambre impériale, dont il revêtu sous le règne du vieil Andronic Paléologue. Il fut grand domestique à l'avènement du jeune Andronic Paléologue, qui l'honora d'une amitié particulière, et lui laissa pendant la tutelle de Jean Paléologue, son fils, en 1341. Cantacuzène gouverna l'empire pendant six ans sous le titre de régent. Mais malgré sa modération et la sagesse de son administration, ne pouvant parvenir à calmer les agitations auxquelles l'empire était livré, il céda aux conseils de ceux qui lui représentèrent que le seul moyen de les calmer était d'accepter pour lui-même que tout l'empire lui déférait : il revêtit la pourpre, couronné dans le temple de Blachernes, le 13 mai 1347, il transmit à l'empire son pupille Jean Paléologue, alors âgé de dix ans. Après quelques années d'un règne signalé par des succès habilement conduites, les troubles intérieurs ayant de nouveau déchiré l'empire, Cantacuzène voulut mettre un terme à ces maux en abdiquant. Il quitta la pourpre l'an 1355, et se retira dans le monastère de Mangane, près de Constantinople, où il prit l'habit religieux sous le nom de Joseph.

Ses mémoires qui nous restent de ce prince embrassent en effet une période de près de 40 ans, commençant à l'année 1315 et finissant vers 1357. Cantacuzène, dit Gibbon, a été,

comme Moïse et César, le principal auteur des faits qu'il a rapportés. A ces deux grands noms nous pourrions joindre celui de Xénophon; mais on ne retrouve plus ici le caractère de simplicité de ces physionomies antiques : c'est déjà l'art des modernes. Nos auteurs de mémoires secrets ne mettent pas plus d'adresse à se cacher sous le voile transparent de l'anonyme que notre historien n'en a mis à déguiser son nom. Deux lettres servent d'introduction à son histoire : l'une est adressée par un certain *Nilus* à *Christodulus*. Il lui témoigne le désir de connaître les causes des événemens qui se passaient alors, ajoutant que lui seul est capable de bien les décrire, puisqu'il possède cette précision de style qui convient à la recherche de la vérité, et qu'ayant pris part aux affaires publiques, il ne peut ignorer les événemens dans lesquels il a joué le principal rôle. *Christodulus* répond à ces éloges avec toute la modestie qu'on a vue régner depuis dans les préfaces. Il n'ose entreprendre une tâche qu'il regarde comme bien au-dessus de ses forces. Enfin l'amour de la vérité l'emporte; et c'est en faisant les plus belles protestations de remplir tous les devoirs qu'elle impose à l'historien, qu'il se décide à commencer son récit, qu'il fait précéder d'une courte généalogie de la famille alors régnante.

Ce nom de *Christodulus* (*serviteur du christ*) fait allusion à la vie monastique qu'il avait embrassée. Quant à *Nilus*, parmi le grand nombre de personnages qui ont porté ce nom, et sur lesquels il existe une savante dissertation de Leo Allatius, on ne sait auquel attribuer cette lettre, qui ne se trouve point dans le recueil des Lettres de Saint-Nil, publié par Allatius en 1668.

« L'on chercherait en vain, dit Gibbon, dans les mémoires de Cantacuzène, la sincérité d'un héros ou d'un pénitent. Quoique éloigné des vices et des passions du monde, ce n'est point une confession qu'il présente, mais une apologie de la vie d'un homme d'état ambitieux. » Ce jugement est peut-être trop sévère. Il est vrai qu'on a reproché à notre historien de se prodiguer souvent des éloges, et, ce qui est plus grave encore, d'avoir omis des faits qui pouvaient nuire à sa gloire. Mais, pour ce dernier reproche, doit-on s'en rapporter entièrement au témoignage de Nicéphore Grégoras, de Ducas et de Phrantzes, historiens beaucoup moins exacts que Cantacuzène ? Peut-on

avec justice accuser d'ambition celui qui refusa long-temps le suprême pouvoir qu'Andronic le jeune voulut partager avec lui, et qui, de l'aveu même des historiens que nous venons de nommer, dans tous les emplois élevés dont il fut revêtu et sous la pourpre même, donna tant de preuves d'équité et de modération ?

Le style de ces mémoires offre une particularité remarquable. On sait que c'est dans le siècle des Paléologues que se manifesta ce mouvement dû à l'influence de quelques hommes supérieurs, tels que Cydonius Théodore Gaza, Chrysoloras et Chalcondyle, et qui prépara la renaissance des lettres. Par cette heureuse révolution, la littérature grecque se vit ressuscitée, tandis qu'un destin tout différent entraînait de jour en jour l'empire vers sa ruine. Avant cette époque, la langue grecque était pour ainsi dire morte. Les écrivains, n'ayant point de style à eux, et se défiant avec raison de leurs propres forces, formaient leur style de lambeaux qu'ils arrachaient aux anciens, imitant sans discernement poètes et prosateurs, et confondant tous les genres. Tous les historiens byzantins sont plus ou moins infectés de ce mauvais goût. Quelques auteurs même de l'époque que nous signalons, tels que Nicéphore Grégoras, George Pachymère et Phrantzès, sont encore remplis de cette ridicule affectation. Cantacuzène nous paraît seul avoir évité ces défauts et s'être soustrait à cette contagion. Partout son style offre une pureté remarquable, une élégante simplicité qui rappelle les beaux temps de la langue grecque.

Le volume que nous annonçons contient les 2 premiers livres de Cantacuzène; 2 vol. restent encore à publier pour compléter cette précieuse collection. (*Le Globe*; 12 septembre 1829, p. 580).

106. BIBLIOTHECA LATINA POETARUM VETERUM CHRISTIANORUM.

Vol. I, contenant le livre 1^{er} de l'histoire des Évangiles par le P. JOUVENCY, avec des prolégomènes et des observations critiques; par A. R. GEBSER. In-8°, 92 p. Iena, 1827. (*Götting. gelehrte Anzeigen*; octobre 1829, n° 164).

Cette collection se recommande par un but évident d'utilité. Les observations critiques que l'auteur a jointes au premier volume qui contient le 1^{er} livre de l'Histoire des Évangiles, par Jouvency, porte l'empreinte d'un travail consciencieux, On

peut lui reprocher d'avoir déployé une érudition trop vaste. Cependant ce défaut est excusable si l'on considère l'espèce de renseignemens historiques que nous possédons sur Jouvençy. Son ouvrage capital ne nous a été transmis qu'avec des altérations sensibles, et a reçu autant de formes différentes qu'il en a paru d'éditions; il n'est donc pas étonnant qu'un nouvel éditeur soit entré plus avant qu'il ne fallait dans des recherches et des hypothèses historiques, littéraires et critiques sur un auteur dont les ouvrages inspirent d'ailleurs, dans certaines parties, un vif intérêt.

C. R.

107. INFORMATION SUR L'ESSAI D'UN ORDRE et d'une sorte de nomenclature uniforme dans l'exposition des langues savantes. En 1^{er} lieu, afin d'en pouvoir apprendre plusieurs et les enseigner aussi plus couramment; en 2^e lieu, afin de pouvoir les comparer les unes aux autres plus exactement; en 3^e lieu, afin de pouvoir un jour les repasser dans sa mémoire plus méthodiquement. In-4^o.

Nous avons transcrit littéralement les premières lignes d'un opuscule sans titre qui nous a été envoyé de Suisse.

L'auteur, M. Scheppelin, à Bâle, regarde les lettres comme les premiers, et les autres comme les seconds élémens de la grammaire. Les 3^{es} élémens sont, selon le même, les règles syntactiques.

« L'étymologie, dit-il, traite de l'origine et de la dérivation des mots. En connaître, avec le tronc, toutes les branches, c'est ce qui tient au *haut commerce* des langues savantes, et certes aussi ce qui, joignant les *acquets* et les *conquets* à la *dot d'une langue*, serait le complément de sa propre grammaire. » Nous ne nous flattons pas de comprendre cette jurisprudence grammaticale, non plus que ce que l'auteur ajoute sur la prosodie, l'orthographe et la prononciation qu'il regarde comme des *compagnes* et des fruits des élémens et des principes exposés plus haut.

L'auteur parcourt successivement tous les accidens de la déclinaison et de la conjugaison, qu'il soumet à un système de deductions qui prouve, à la vérité, un esprit d'analyse assez remarquable, mais dont la complication ne nous semble guère propre à faciliter l'étude, non-seulement des langues, mais encore de la partie purement technique et matérielle de leur grammaire.

W.

DE MOTS BOHÉMIENS AYANT DE L'ANALOGIE AVEC L'INDIEN.
ni-arkhif. — Archives du nord ; 21 mars 1826, n° 6,
)

INDIEN.	FRANÇAIS.	BOHÉMIEN.	INDIEN.	FRANÇAIS.
<i>Noms de nombre.</i>				
.. yek.....	un.	nkto.....	souté.....	huit.
.. dou.....	denx.	nague, enia..	neou.....	neuf.
.. tine, tréil....	trois.	desche.....	doss, dess...	dix.
.. tschar.....	quatre.	bisch.....	biiss.....	vingt.
.. pantsche.....	cinq.	pendsiakh....	pendscha.....	cinquante.
.. tscho.....	six.	yekzeross....	yekgazar, gazar	mille.
.. yefla, sat....	sept.	o'schtarto....	lcharta.....	le quatrième
<i>Noms substantifs.</i>				
.. bourz.....	l'année.	tchiriklio....	tchouri.....	un oiseau.
.. meius.....	le mois.	porr.....	pourr (c) ...	une plume.
.. guesla.....	la semaine.	gra, gréa....	gorra.....	un cheval.
.. div.....	le jour.	grast.....	ggassi.....	un étalon.
.. ratiégui.....	la nuit.	grasnii.....	gorrii.....	une jument.
.. faxir.....	le matin.	gourou.....	gorna.....	un taureau.
.. gousour.....	le moyen.	gourounii....	gail.....	une vache.
.. tara.....	l'étoile.	bakra, bakro.	bguiira, bguirii	une brebis.
.. kam, souress.	le soleil.	balo, bala....	pália (sour) ..	un porc. (re
.. dgonague....	la fumée.	ballitchi, ball.	páli.....	porc prépa.
.. ague (a).....	le feu.	tsap, vsap....	sarap.....	un serpent.
.. panii.....	l'eau.	schero.....	ser.....	la tête.
.. pouma.....	la terre.	ball.....	ball.....	un cheveu.
.. beiar.....	le vent.	sok, yak.....	avk.....	l'œil.
.. birrsatte....	la pluie.	kune.....	kavne.....	les oreilles.
.. tsch.....	la rosée.	nak.....	nakk.....	le nez.
.. guerrag.....	une plaine.	unoui.....	mon.....	la bouche.
.. kounérl.....	le rivage.	dante.....	dante.....	la dent.
.. tallouva....	un étau.	tchib.....	tchib(tchouva-	
.. boull.....	le sable.		ni).....	langue.
.. souna.....	l'or.	andririk.....	tierrik.....	le côté.
.. rouppa.....	l'argent.	tchousi.....	tchatti.....	la poitrine.
.. moulva.....	le plomb.	yangoustri...	angoutri.....	un anneau
.. guendeno....	le soufre.			(bague).
.. gass.....	l'herbe, le	piro, pro....	par.....	la jambe.
.. ylave.....	foin.	tchanga.....	djounga.....	le genou.
.. yow.....	le froment.	naia.....	navu.....	l'ongle.
.. birks.....	l'orge. (bre.	tchirava.....	tiouvo.....	la vie.
.. terbouza (b) ..	un concom.	sounio.....	sounnii.....	l'ouie.
.. garsch.....	un melon d'	sik.....	tchiik.....	le godt.
.. tchal.....	eau.	nao.....	nome.....	le nom.
.. pait.....	un arbre.	bok.....	bouk.....	la faim.
.. proglie.....	l'écorce.	douk.....	dirk.....	souffrance.
.. pavongno....	une feuille.	ggass.....	kaccii (d) ..	la toux.
.. rissemo.....	une poire.	pazo, birds..	bgarr, birze.	un fardeau.
.. moudki.....	une pomme.	bakst.....	boukglii....	le bonheur.
.. kiro.....	la soie.	goii.....	goiguu.....	un boyau.
.. iouli.....	une monche.	manro, marou	manro, roulii.	du pain.
.. piisché.....	une fourmi.	tschorori....	tcheriassi....	la pauvreté.
.. unoutchli....	un pou.	koro.....	kourt.....	l'habillement.
	une puce.	yégague.....	yagga.....	le lieu, la
	un poisson.	gaoué.....	gaoure.....	place.
				un village.

ne agoue. (b) en Russe arlouze. (c) en Russe piro. (d) en Russe kachel.

klidine....	killi.....	une clef.
skavurkine.	tschoukiri....	une table.
raia.....	raia.....	un prince, un seigneur.
ranii.....	raiii.....	une princesse.
raze.....	raze, (sourd-rii (g).....	une princesse.
bandouk...	sandouk.....	un fusil.
tomboune..	tombour.....	la trompette.

Noms

pouro....	pourana....	vieux.
nango....	nenga (h)....	nud.
sao....	schano.....	fin, mince.
baro....	bourra.....	grand.
boko....	bouka.....	affaîné.
hango....	benga.....	borgne.
tikuo, tigue-no.....	tienguena....	court.

Verbs

tchinlass..	schina — kour- rna (j)....	attribuer.
tchigile....	guilna.....	trembler.
mangara...	manguena....	mendier.
bandopène.	handena....	lier, attacher.
gana.....	kanuna.....	manger.
yaravé....	daravé.....	j'ai peur.
moqk.....	monkseit — kourna....	laisser aller.
sivara....	sivéna.....	coudre.
barékro...	barech — kour- rna.....	fanfaronner.

Pronoms

me.....	mo, mo....	je.
inrogui....	inerra.....	de moi.
tou.....	tou.....	toi.
trogui....	teira.....	de toi.
touké....	touko.....	à toi.
toumène, toumé... tonme.....	tonme.....	nous.
toumarogui.	toumarra....	de nous.

(e) En Russe, également *chater*.

(f) En Russe, également *chater*.

n qu'il y a à peine quelques années que l'on s'est
adieu le langage des Bohémiens qui est tellement
le mélange des dialectes des différens peuples au
uels ils se sont établis. J.....T.

É DE LA GRAMMAIRE ALLEMANDE; par le D^r C. M.
8^o de VIII et 109 p. Stuttgart, 1829; Metzler. Ge-
aris; Barbezat.

ouvrage, destiné à servir de guide à l'étranger qui
l'étude de la langue allemande, est divisé en 2
le premier, l'auteur s'occupe d'abord des différens
emands : « Il y a, dit-il, une différence tranchante
lectes du sud et ceux du nord; on pourrait même
graphiquement en prenant pour limite le 50 $\frac{1}{2}$ degré
c'est-à-dire, partant du Rhin, tirer une ligne qui
Coblence et Bonn, sur la crête des montagnes de
t à l'est par les montagnes de la Bohême, frontière
ce pays du côté de la Saxe. Particularisant cette
us remarquerons les idiômes suivans :

e du sud-ouest (dite alémanique) a trois branches
les :

liômes de la Suisse, qu'on peut regarder comme les
ancienne langue du treizième siècle, soit pour les
our l'accent, qui, dans l'Allemagne même, a pris
utre forme. Ainsi la Suisse, si long-temps isolée, et
rt avec l'empire, a le plus fidèlement conservé la
os ancêtres.

me de l'Alsace qui, séparée, quoique plus tard, des
inces, a éprouvé le même sort que la Suisse; mais,
ison, cet idiôme se rapproche beaucoup de la pro-
générale.

ne de la Souabe, qui fut, il y a 600 ans, la base de
oderne; mais qui, par une vicissitude singulière, est
renommé comme le dialecte le plus grossier et le
pu de tous. Sa principale faute est pourtant, à ce
d'avoir emprunté à la France le système de sons
e du moins les provinces du nord ne connaissent
ut.

ogue du sud-est, c'est-à-dire de la Bavière et de la

monarchie autrichienne, qui, par des nuances moins frappantes, se subdivise en plusieurs rameaux.

La marque distinctive de tous ces dialectes est d'avoir conservé les quasi-diphthongues *ie*, *uo*, qui répondent au *ie*, *ue*, *uo* de l'espagnol et de l'italien, et se prononcent comme *i*, *ou*, suivis d'un *e* muet. Le reste de l'Allemagne les prononce comme un *i* et *ou* longs (on écrit *ie* et *u*).

Dans le centre de l'Allemagne nous remarquerons deux dialectes, l'un appartenant au sud, l'autre au nord : ce sont :

III. L'idiôme de la Franconie, qui s'étend des frontières de l'Alsace jusqu'aux limites que nous avons fixées sur les bords du Rhin, et de l'autre côté, à peu près dans la même direction, jusqu'aux extrémités de la Saxe méridionale.

IV. Le dialecte de la Haute-Saxe forme la transition des peuples du sud à ceux du nord ; il se divise assez distinctement en langue de Thuringe ou des duchés, et en langues de l'Électorat, c'est-à-dire le royaume d'aujourd'hui et la Saxe prussienne. C'est la seule province du nord, qui n'ait presque rien retenu du Plattdeutsch, et c'est pour cela que, parlant la langue du sud purement, seulement avec plus de douceur, cette province a la renommée de la prononciation la plus agréable.

Le silésien n'en diffère qu'à très-peu d'égards.

Enfin les idiômes du nord se divisent en trois branches.

V. La langue du nord-ouest, savoir les idiômes du Bas-Rhin ou de la Basse-Franconie, qui s'étendent le long du Rhin, et finissent par se fondre avec le hollandais, et l'idiôme de la Westphalie.

VI. Dans le centre du nord, on trouve le bas-saxon, qui se parle le plus purement entre le Weser et l'Elbe. Il diffère essentiellement du haut-allemand et ressemble plutôt aux langues du nord. Il s'étend jusqu'à la ville de Flensburg, après laquelle commence le danois ; et de l'autre côté jusque dans le Mecklenbourg. Cet idiôme, en appliquant les élémens les plus austères du nord aux formes de la langue du sud, devient un langage délicat, mais assez perçant et directement opposé à l'organisme du haut-allemand, en sorte qu'il manque de justesse historique.

VII. Enfin vient l'idiôme du nord-est ou de l'ancienne monarchie prussienne, qui s'étend depuis le Mecklenbourg sur tout le littoral jusqu'à la Livonie et jusqu'aux frontières de la Silésie et de la Pologne.

La ville de Berlin a un idiôme qui lui est propre et diffère de celui de ces provinces, et de cette manière elle a autant les avantages que les défauts du haut-allemand, en évitant les déviations du Plattdeutsch. Il faut cependant avouer que le berlinois épuré pourrait être la base de la bonne prononciation, non parce que Berlin est, sans contredit, en Allemagne, le centre des lumières (c'est encore un avantage de plus), mais parce que la prononciation est aussi élégante qu'aucune autre et qu'elle satisfait, en même temps, au développement historique du langage. »

Viennent ensuite les principales règles de l'accentuation et de la quantité, et un traité de la prononciation allemande, avec l'exposé de toutes les différences historiques et géographiques qui s'y présentent. Cette matière, développée d'une manière toute logique, ne laisse rien à désirer et occupe plus d'un tiers de l'ouvrage.

Le 2^e livre contient un aperçu succinct des flexions que subissent les mots de la langue allemande, d'après le système de J. Grimm, le premier des grammairiens allemands. Nous reconnaissons avec l'auteur que ce système, fondé sur des recherches historiques, a l'avantage incontestable d'être en même temps le plus élégant et le plus simple, parce qu'il résulte de la nature même de l'idiôme. Le chapitre des déclinaisons du substantif, surtout, nous a paru très-bien traité. En général ce petit ouvrage remplira parfaitement son objet entre les mains des personnes qui ont acquis des notions de grammaire générale et qui se sont familiarisées avec l'étude des langues ; car la méthode savante et toute philosophique suivie par l'auteur, place son travail trop au-dessus de la portée du commun des lecteurs. Seulement ce qu'on doit regretter, c'est que M. Rapp se soit arrêté à la syntaxe et qu'il ait ainsi laissé son livre incomplet.

G.

110. MOUNT CALVARY, etc. — Le Mont Calvaire; ouvrage écrit (autant qu'on peut le conjecturer), il y a quelques siècles, en *cornish* (ancienne langue du Cornouailles); traduit en anglais, dans l'année 1682, par John KEIGWIN, gentlem., et publié par DAVIES GILBERT, écuy. In-8°, pp. 98. Londres; Nichols and Son.

G, TOME XIV.

12

comme des dépôts de l'ancienne
jourd'hui presque éteinte. Le pre
dialecte très-ancien et très-pur d
loise ; car on n'y rencontre que fo
saxons ou danois. L'autre ouvrage
faite en *cornish* , dans ladite ann
par conséquent , beaucoup plus ré
saxons plus considérable. A ce ve
des échantillons du *cornish* , tant a

Un certain M. W. Scawen , qui éc
ration , a fait , entre autres remarqu
nish du 1^{er} des deux manuscrits : 1^o
nish ne doit pas être gutturale , com
celle du gallois , ni marmottée com
sante comme l'irlandais , mais vive et
celle d'autres langues primitives. (1
semblent tirer leur origine de l'éta
rapport de la chasteté , ce que cet
marquable , c'est qu'en opposition à
point de juremens. Les mots qui y a
rement , sont ceux d'*Areirc* , d'*Are*
Marie ! prononcés en forme d'exclai
outre , elle ne contient point de gra
suprématie des classes supérieures
peuple ; 3^o quant aux proverbes (1
pairement la quintessence de la sa

112. **DIZIONARIO DEL DIALETTO VENEZIANO.**—Dictionnaire du Dialecte vénitien, par J. BORRIO, publié par Daniel MAMMI. XIII et 802 p. in-4°. Venise, 1829; Santini.

ARCHÆOLOGIE, NUMISMATIQUE.

113. **OUTLINES FROM THE ANCIENTS.**—Esquisses faites d'après des monumens d'art anciens; gravées à l'eau forte par T. C. LEWIS, avec leur description, par G. CUMBERLAND. Part. III. Londres; Septimus Prowett.

Parmi les 20 planches dont se compose cette livraison, on remarque deux esquisses faites d'après des bas-reliefs (n° 46); le sagittaire (n° 50); une Médée et une Circé (n° 58); Hercule luttant contre un cerf.

114. **DELL'URNA CON BASSORILIEVO ED EPIGRAFE DI LARÈ**, etc.—Dissertation sur l'urne portant un bas-relief et une inscription relatifs à Larès, triomphateur étrusque; par Vinc. CAMPANARI. Rome, 1825; *De Romanis* (*Antologia*; oct. 1825, n° 58, p. 61.)

L'urne qui fait le sujet de cette dissertation est en trachyté; sa hauteur est, en mesure romaine, de 9 palmes 3 pouces, et son diamètre de 3 palmes 11 pouces. La partie antérieure porte une inscription étrusque, l'une des plus longues qu'on ait encore vues sur cette sorte de vases. Les figures dont elle est ornée représentent une de ces pompes allégoriques qu'offrent souvent, et avec peu de variété, les bas-reliefs de ce genre. On y voit un homme debout sur un char à deux roues; il est précédé de trois autres dont l'un est armé d'une lance, et les deux autres portent sur l'épaule quelque chose de semblable à une branche d'arbre. Un dernier le suit portant une espèce de paquet ou de coffre qu'il tient entre ses bras.

M. Campanari, s'écartant des idées communes, est persuadé que ce bas-relief représente le triomphe d'un guerrier dont les restes sont renfermés dans l'urne; il croit trouver dans l'inscription la preuve de ce qu'il avance, et, dans le bas-relief, la

qui cependant ne diffèrent en lettres. Ainsi, selon qu'il y trication ou la dérivation étymologique *v* pour *u*, *f* ou *ph* pour *v*, *t* avoir métamorphosé les lettres comme il suit :

« *Aruns Laris filius.... Vesca Eximius vastator in bello con(pugnæ)... vixi vitæ annos xxxv*

Notre antiquaire regarde comme il fonde sa traduction. Il est assés marche vagabonde. Laissons-le

« Dans *Arunth*, il manque des précédentes, font *Arunth*, c'est

Larisa peut être tronqué pour *Larès*.

Viscl. n'est autre que *Visca*, être l'aïeul paternel ou maternel

Pusli, en retranchant la lettre *πδλις*, ville.

Upitasa est la première personne composée de *υπὸ* et de *δῖω* changé

Eisneus ressemble beaucoup à *ου* *ις*, et peut se rendre par *uni*

Epertneus équivaut à *ἐπάρδνιος* *θεῖν*, aoriste 2^e métathétique

extension, illustre, éclatant. Il faut sous-entendre ici le mot combat.

Vixi est tout simplement le prétérit de *vivo*, sans aucun changement.

Fas, contracté de *φάος* ou de *φάαις*, se rendra par le génitif *luminis* ou *lucis* pour *vitaæ*.

Avils, d'après Lanzi et autres, peut se traduire par *annos*.

Le chiffre qui suit désigne, sans contredit, le nombre 36 écrit en caractères étrusques.

Enfin, on sait, d'après le même Lanzi, que le mot *lupu* signifie *cinerarium*.

C'est, comme on voit, en accumulant les hypothèses gratuites et les conjectures dénuées de vraisemblance; c'est en multipliant jusqu'à satiété les étymologies bizarres et forcées, les changemens les plus arbitraires, que M. Campanari est parvenu à donner ce qu'il appelle une explication de l'inscription étrusque dont il s'agit. D'ailleurs, il ne pense pas qu'on puisse assigner au triomphe représenté sur l'urne, une date postérieure à la première moitié du second siècle de Rome et antérieure à l'ère de Romulus; car, dit-il, après l'époque à laquelle les Étrusques furent chassés par les Gaulois de l'Étrurie dite *circumpadana*, on ne saurait où placer la grande victoire remportée par Aruns.

L'auteur de l'article dont nous donnons un extrait et que nous croyons être de M. Orioli (car il est signé O....), reconnaît à M. Campanari de l'érudition et de la sagacité; il oppose néanmoins à celui-ci des considérations critiques dont nous donnerons le résumé.

A voir la confiance avec laquelle le dissertateur présente ses assertions, on dirait que l'explication des inscriptions étrusques est la chose du monde la plus facile. Il interprète avec la même assurance, la longue inscription de la fameuse tour de San-Manno située dans le territoire de Pérouse. Et, croyant probablement n'avoir rien fait encore, il s'engage à traduire d'un bout à l'autre la grande inscription de Pérouse, sur laquelle le savant Vermiglioli a publié ses conjectures. Mais bien des gens, choqués d'une telle présomption, lui feront l'application de ce vers d'Horace :

Quodcumque ostendit mihi sic incredulus odi.

reconnaitre quelques mots, ne suis-je pas
le génie.

Mais, pour nous borner à des con-
demanderons à M. Campanari, qui
tion, s'il est sûr de l'avoir bien lu.
ghirami, dans son ouvrage intitulé
à donné une copie différente de la
pris une qui n'est conforme ni à l'une
de transcription prouve au moins qu'il
traité par le temps. Or, si l'altération
traduction, de grandes difficultés
que sera-ce pour un idiome comme
presque rien ?

Il semble, au premier abord, qu'o-
férence à la lecture de M. Campanari
a eu plus que tout autre le loisir d'étu-
de l'inscription. Cependant, comme
Orioll et Inghirami, à l'insu l'un de
coup de points de vraisemblance et
qu'une dissimilitude apparente; com-
être l'effet du hasard, il existe donc
la rédaction de M. Campanari. M. O-
la figure des caractères; et sous ce
offre une grande conformité avec ce
sère beaucoup de celle de M. Campar
argument contre la fidélité de cette d

Maintenant, si l'on compare

tus, traduction de *Visel*, si l'inscription porte *Cheilise*, et non *Visel*; de *pusli* changé en *poli*, si le mot véritable est *pēsli*; de *deposui*, version de *ὑποδάσα*, s'il faut lire *apothasa* et non *upō-tasa*; de *machestereus*, si l'on trouve *pnacstreuc* au lieu de *mactreus*; de *δαμπερα*, s'il est écrit *tasiera* et non *tamera*, etc.?

Ensuite, à quoi se réduisent toutes ces explications et leur apparence d'exactitude fondée sur une identité de lettres et de syllabes, si d'autres usent du droit qu'ils ont aussi bien que M. Campanari, de changer et de supprimer les lettres incommodes? Il se permet, toutes les fois que cela lui convient, de changer le *v* (c'est-à-dire le digamma) en *u* voyelle et réciproquement. Il ne suit pas même, en cela, les règles données par Lanzi; son caprice et la manie de tout expliquer paraissent avoir été ses seuls guides.

Est-il vraisemblable qu'on ait écrit sur un tombeau un aussi singulier éloge que la qualification de *eximius vastator* ou *depopulator*; et cela dans un pays aussi policé que l'antique Étrurie? Qui croira que le mot *exnechualis* signifie *interfectus*; qu'une langue qui, uu moment auparavant, était grecque, devient tout-à-coup latine pour donner le mot *vixi*, et redevient encore grecque pour fournir le génitif *φας*?

M. Orioli conclut que l'auteur de la dissertation a fait preuve d'imagination et de perspicacité, mais nullement de cet esprit de critique sévère qui doit présider aux recherches d'érudition; que tout ce qu'on peut affirmer avec quelque vraisemblance de l'inscription, c'est qu'elle se rapporte à un Aruns ou à une Aruntia, fils ou fille de Larès, et âgé de 36 ans; que le bas-relief représente une de ces allégories ordinaires où l'on voit le triomphe de l'âme qui passe d'une vie à l'autre, ainsi que l'a prouvé M. Inghirami. « Il est temps enfin, dit le critique en terminant, de réprimer dans ce genre d'étude cette intempérance de conjectures, à laquelle nos pères ne se sont que trop abandonnés, et de confesser, quand il le faut, notre ignorance: cet aveu est, à la vérité, un sacrifice de notre amour-propre, mais il est plus conforme aux lois de la probité littéraire. » W.

II 5. TRADUCTION DE L'OUVRAGE ITALIEN DE L'ABBÉ ROMANELLI SUR LES ANTIQUITÉS DE POMPEI.

M. Préjan, procureur du roi, à Avallon (Yonne), vient de

pierre, taillés et sculptés, trouvés
fut jadis son importance. Le territoire
recèle beaucoup d'antiquités. Ces jours
ont trouvé à Savigny un assez grand
maines parmi lesquelles on a distingué
argent, un Constance-Chlore en br
loises très-bien conservées.

M. Caristie, architecte, s'occupe
Montmartre et de la restauration de
condé par M. Bavisi, propriétaire d
faites, et des statues découvertes
(*L'Observ. des Beaux-Arts*; 15 nov.

116. OBSERVATIONS SUR PLUSIEURS
MUSÉE ROYAL DU LOUVRE (1); par

1. *Le Sommeil portant de*

J'avais conservé cette explication
tice du Musée royal), donne en d
dont le travail annonce qu'il-appartie
ture romaine bien près de sa déca
(Mon. inéd. etc., v. 1, pl. 5), croit y
moment où il pourra profiter du soi
cre la résistance que cette déesse op
prend le personnage qui s'appuie su
une de ses compagnes, peut-être la
à son repos; mais, ainsi que l'a déjà



sommeil éternel, est un *enfant*. La tête étant entièrement moderne, on ne voit plus quelle était l'expression de celle qu'elle a remplacée; ce doit être l'enfant de cette femme, et l'homme qui est à ses pieds est son mari. M. Raoul Rochette fait observer qu'il est dans le costume héroïque, et que cette circonstance exclut l'idée que ce puisse être l'époux de cette femme; mais, à l'époque où l'on peut placer ce bas-relief, on n'était pas très-scrupuleux sur le costume. Sur une urne cinéraire, n° 527, du Musée royal, on voit aussi un homme nu, la chlamyde sur l'épaule, coiffé d'une manière singulière, et qui ne rappelle aucun personnage héroïque; on en trouverait d'autres exemples dans des bas-reliefs funéraires romains des bas temps. Il est probable aussi qu'alors on représentait souvent sur les tombeaux des sujets allégoriques, ou qui se rapportaient à la personne défunte, plutôt que des traits qui tenaient à la plus ancienne mythologie dont les souvenirs s'effaçaient tous les jours; car il est fort à présumer qu'il y avait peu d'artistes qui s'enfonçassent dans les profondeurs de l'histoire de leur pays ou de celle de leurs dieux; ils ne devaient en avoir, en général, que des notions élémentaires; peut-être, pour faire preuve de son érudition, leur en suppose-t-on beaucoup plus qu'ils n'en avaient; l'esprit qu'on leur prête est celui que l'on veut montrer, et l'on croit déployer une sagacité supérieure en cherchant à remplacer les idées reçues et qui s'offrent sans peine, par d'autres que l'on poursuit et que l'on découvre avec effort dans les plis et les replis de l'antiquité. Les anciens artistes n'y mettaient certainement pas tant de malice, et peut-être en donnant de leurs ouvrages les explications les plus simples, comme ordinairement Visconti, court-on moins de risque de s'égarer et est-on le plus près de la vérité. On peut encore faire observer que ce fut sur le mont Pélion que, d'après les conseils du centaure Chiron, Pélée surprit Thétis endormie. Ici nous voyons une femme couchée sur un matelas et dont la tête repose sur un coussin, et en outre, la tapisserie qui forme le fond du bas-relief indique assez que la scène se passe dans un appartement. Il me paraît donc que l'explication de M. Raoul Rochette n'est pas admissible, et que l'on peut, en toute sûreté, voir ici, avec Visconti et M. Letronne, un de ces sujets funèbres et allégoriques si communs sur les monumens romains,

héros plutôt que celle d'Achille, q
cheveux, au long nez, aux longues
pas dans la statue Ludovisi, et ce q
l'Achille du Musée royal, qu'en d
d'accord avec Winckelmann, qui, c
coup à cette idée, M. Raoul-Roché
Si la statue Ludovisi est un Mars,
perdre en recherches pour découvr
lui l'amour, c'est son fils, le fruit d
Cupidon devient un personnage réel
le voir près de Mars son père, que g
tandis que si la statue Ludovisi est u
n'ayant rien de commun avec ce hé
de son histoire, appartient à l'imagi
vient un être symbolique, et il n'ol
bien froide, qui n'est pas dans le goût
dont ne fournirait pas d'exemples la
bel art florissait dans la Grèce. Mais,
bas-relief, l'inscription consacrée à C
Titus, par Titus Flavius Euphranor
doit indiquer que ce monument lui
Varius Spendo que nous voyons à
(car la petite figure pourrait bien être
eu d'un premier mari, Titus Flavius
son grand-père.)

M. Raoul Roché

mann et Visconti, avaient trouvé d'autres sujets. Il se peut que quelquefois M. Raoul-Rochette ait raison contre eux, et de nouvelles découvertes en archéologie ont dû faire naître de nouvelles interprétations; cependant, quoique M. Raoul-Rochette soutienne ses opinions avec esprit et érudition, et malgré les aperçus nouveaux et intéressans qu'il développe dans son texte et dans ses nombreuses notes, il est difficile d'être toujours d'accord avec lui et de regarder comme établies d'une manière satisfaisante, et même plausible, je ne dirai pas toutes ses explications, mais même aucune de celles qu'il donne des sujets que présentent ses planches II-III, n° 1. — IV, n° 1. — V, n° 1, 2. — X, n° 1, 2. — X. A, n° 1, 2 3. — XI-XXII.

2. *Bas-relief mithriaïque du Musée royal (n° 76.)*

Ce bas-relief est le plus considérable parmi le grand nombre de monumens mithriaïques qui nous restent de ces superstitions venues de l'Orient, et dont on peut voir l'indication dans les mémoires de Zoëga, publiés par M. Welcker, et dans celui que M. Félix Lajard a fait paraître en 1828. Ce dernier écrivain le regarde même comme le plus ancien et le plus beau bas-relief mithriaïque, quoique certainement, à en juger par la composition, par le dessin lourd et incorrect et par le travail, ce ne soit qu'un très-médiocre ouvrage romain du 3^e ou du 4^e siècle de notre ère. Il est loin de remonter, non-seulement au temps des bons sculpteurs grecs, dont cette grotte couronnée d'arbres et ces rochers amoncelés ne retracent pas la composition simple, mais il ne peut pas même dater de l'époque où le culte de Mithra s'introduisit de Cilicie en Italie, à la suite des victoires de Pompée. Le *speleum*, ou antre de Mithra, s'ouvre dans le milieu de la composition : on y voit ce Génie du soleil en habit persan accomplir le sacrifice mystique du taureau. Suivant l'opinion de plusieurs savans, et entr'autres de Visconti, c'est une allégorie cosmologique : le taureau immolé est le symbole de la lune; sa blessure, d'où le sang découle, signifie les influences de cette planète; le serpent est l'emblème de *Sabazius*, divinité que le paganisme confondait avec Bacchus, et qui était censée présider à ce que l'on appelait l'élément humide. Ce serpent semble vouloir lécher la blessure du



par cette domaine. Mais il faut
ce que n'ont pas aperçu ceux qui
qu'il est plus que probable que
restauration mal entendue; elle
derne, et il est à croire qu'elle a
fatidique consacré à Apollon, et
part des bas-reliefs mithriaques.

Toutes les têtes d'hommes de n
celles des chevaux, celle du taureau
plètement restituées d'après d'aut
le chien en entier et la plus grande
manière dont ces restaurations
rien pour la partie antique du mo

Ce bas-relief, que des inscriptions
n'a pu être expliquée, rendent
voit gravé dans plusieurs ouvrages
dans le chemin souterrain qui ouvre
Mars au Forum à travers la muraille
acquis par la maison Borghèse
connu à Rome dans le 14^e siècle;
qu'au 16^e par Smet et Pigli, qui
qui, selon M. Lajard, n'ont pas vu
de curieux dans ses inscriptions. Il
et porte : NAMA SEBESIO — DEO SOLI
anciennement et récemment plusieurs
loin de s'accorder, de NAMA SEBESIO
persan, et on a trouvé que ces mo

la victime. Si cette figure est Mithra lui-même, alors, d'après l'inscription, il s'offrirait un sacrifice à lui-même : il se pourrait que ce ne fût qu'un génie ou un ministre de ce dieu. Mais on peut aussi s'en tenir à l'explication très-simple de Visconti, qui traduit cette inscription par (offerte) à *Sabasius* (Bacchus considéré comme le soleil) au dieu Soleil, l'invincible Mithra. Le sang du taureau pouvait passer pour être une libation, et rappelait même les cérémonies du sacrifice taurobolique venu peut-être aussi de l'Orient, et qui ne fut adopté que tard chez les Romains. A l'appui de l'opinion du savant archéologue, on retrouve dans une épigramme de l'anthologie grecque, les mots grecs ΝΑΜΑ ΣΑΒΑΣΙΟΥ pour le breuvage, ou la liqueur de Bacchus *Sabasius*.

Il n'est pas aussi facile de lire ou même de trouver les autres inscriptions, si tant est que l'on puisse les appeler ainsi. Les principales sont sur la cuisse du taureau; les lettres, de sept à huit lignes de haut, sont formées par des traits fort irréguliers, très-déliés et faits avec une simple pointe; enfin ce sont des noms tels que l'on en voit souvent tracés à la hâte sur les monumens par d'indiscrètes voyageurs. Au reste ces inscriptions ont été en partie mal lues, et n'ont pas été relevées avec soin, même par M. Lajard qui fait de ce bas-relief une étude particulière et le sujet d'un long mémoire. On voit au premier coup-d'œil, du moins quand on s'est exercé à ce genre d'inscriptions cursives, que celles-ci ne sont pas antiques, et qu'elles ne ressemblent pas, par leurs formes et par leur style, à celles de la même espèce que l'on trouve en grande quantité sur les murs de Pompéi. M. Lajard a cependant voulu y voir, et il y a vu très-clairement des noms anciens, des initiés aux mystères de Mithra, et il les fait remonter, d'une manière presque positive, à la fin de la république romaine, ou du moins aux premiers empereurs; mais on peut, avec toute sécurité, ôter un bon nombre de siècles à leur vénérable antiquité. L'une de ces inscriptions porte M. ANTONIVS ALTERIVS. Voyant quelques lettres autrement qu'elles ne sont, M. Lajard avait été tenté de lire M. ANTONIVS Auli LIBERTVS. Il est inutile d'y chercher ni un affranchi de la famille *Antonia*, ni un ancien *Alterius*; l'on ne peut y voir que *Marco Antonio Altieri*, personnage très-connu au seizième siècle, et plus tard, d'une grande famille de

prétendue inscription antique, n'a
cun doute, qu'il a pensé qu'elle
qu'il a eu trop bonne opinion des
raient et la découvrirait, pour
qu'ils pussent la regarder comme

Si Smet et Digby n'ont pas don
touche la première, et qui est au
d'exactitude, ainsi que le suppose
ment, et on doit le lui pardonner
de leur temps, et qu'elle ne fut
de temps avant que Pignori la ex
qu'elle avait été lue jusqu'à prése
jard y a vu bien des choses : un
un Amycus d'un pays voué au
peut-être de l'Amycus, roi des Bel
il y a vu une ville ou un peuple d
que coin de l'Orient et qui avait e
Ptolémée, des Strabon, des Eli
anciens et modernes. Il s'agit cep
scription avec des yeux tant soit
d'une ville assez connue, de *Vere*
SEAQNESIS, il y a un *v* assez bie
SEAQNANSIS, et l'*AMYCUS* mytholo
Mithra, se change en un *M^r*. Au
respecté le dieu des Perses pour
ment qui lui était consacré; et qu

avoir exploré le monument dans tous les sens et avec la plus scrupuleuse exactitude. Les lettres de l'une de ces inscriptions n'ont, il est vrai, que deux lignes de hauteur; elle offre une sorte d'intérêt en ce qu'elle porte le nom d'un personnage connu et dont l'époque est certaine; la voici : TOMASO PISANO BOLONESE—THOMAS DE PISAN, BOLONAIS. On sait que c'était un savant, un astrologue célèbre; qu'il était père de Christine de Pisan, qui nous a laissé des mémoires sur Charles V et d'autres ouvrages; et que ce Thomas vint en 1363 à la cour de ce prince. On retrouve deux ou trois fois, en tout ou en partie, le mot BOLONESE sur ce marbre; mais les noms des personnes sont effacés ou illisibles. On voit que l'on a écrit *bolonese* pour *bolognese*, de même que *veronesis* pour *veronensis*, ce qui n'est pas rare et ne mérite même pas d'être remarqué. L'autre inscription, dont les lettres sont un peu plus grandes, offre le mot ou les mots CORALL81, dont les deux dernières lettres sont altérées ou mal placées; mais l'avant-dernière paraît, comme dans le grec, être pour *ou*, ou peut-être pour un *u* et un *g*; il y a d'ailleurs une éraillure dans le marbre. On peut lire ces mots CORALL^{uo}, *Coral Lugdunensis*. Ce Coral était de Lyon, et fut le premier qui, en 1472, importa à Parme l'imprimerie. Ces deux inscriptions se trouvent dans des plis assez profonds sur l'épaule de Mithra.

J'ai cru devoir entrer dans ces détails, un peu longs, pour montrer où peut entraîner l'esprit de système, qui fait voir un chef-d'œuvre grec ancien dans un ouvrage très-médiocre des derniers temps de l'antiquité romaine, et lorsqu'on n'examine pas les monumens antiques avec assez de soin et avec des yeux d'artiste et un esprit de critique.

3. Conseil des Grecs, ou Achille et Agamemnon (n° 177.)

En rendant compte de ce curieux bas-relief, qui est une répétition de celui qui orne l'une des faces de l'urne du Capitole dite d'Alexandre Sévère, j'ai suivi l'opinion de Visconti, et malgré celle que lui oppose M. Raoul-Rochette (*Monum. inéd.*; t. I, p. 22), je ne crois pas encore devoir m'en écarter. Je commencerai par reconnaître que je me suis trompé en décrivant cette composition, placée à une élévation qui ne permet pas d'en saisir facilement tous les détails; la figure qui est derrière et à la gauche d'Achille, et dont on ne voit que la tête et une partie

rait à ce que dans les deux rois as-
être Agamemnon et Ménélas, on a
des héros que les Grecs envoyèr-
raisons qu'en donne M. Raoul-Roe-
il faut observer qu'Achille, dans
doit être armé ainsi que devraiè-
mais il me semble qu'il est assez
n'étant pas en action, et se rep-
les héros ne soient pas armés ; c-
dans les intérêts de la sculpture,
de l'autorité d'Homère, qui nous r-
vant de leurs brillantes armures
combat. Il me paraît aussi que l-
d'Achille expriment plutôt le courr-
généreux d'un jeune héros qui sai-
autre côté, ne trouve-t-on pas à
calme plein de dignité qui leur con-
pétuosité du bouillant fils de Thét-
cas où cette scène serait celle que
que le roi Lycomède devrait mon-
celle qu'il croyait Pyrrha, et la c-
tout-à-coup en un héros animé de
perie qui s'échappe de l'épaule d'/-
chlamyde que celle d'une tunique
loppé, et qu'on retrouve mieux
d'Achille à Scyros du Musée Pio-



nument, Ulysse, au moment où il a découvert le héros qu'attendent la Grèce et le destin fatal de Troie, est-il sur le dernier plan et caché dans la foule des guerriers, tandis qu'il devrait paraître en avant, heureux du succès de sa ruse, ainsi qu'on le voit dans le bas-relief du musée Pio-Clémentin. Je ferai aussi remarquer que cette dernière composition offre six filles de Lycomède et seulement trois héros ; dans celle que M. Raoul-Rochette prétend être Achille à Scyros, il n'y a que trois filles et neuf héros. L'on conviendra que ceci ressemble assez à une scène qui se passe au camp, et le fond du bas-relief présente d'ailleurs une espèce de palissade très-élevée qui donne plutôt l'idée d'un camp que celle de l'habitation du roi Lycomède. Cette quantité de héros et de chevaux était inutile chez les filles de ce prince ; le sculpteur eût pu en sacrifier, sans inconvénient, quelques-uns et donner leurs places à un plus grand nombre de ces jeunes beautés, tandis que dans la scène entre Achille et Agamemnon, au sujet de Briséis, trois femmes suffisaient. N'est-il pas à présumer aussi que l'arrivée d'un marchand avec de riches présents, aurait dû réunir toutes les filles de Lycomède, et exciter alors, comme aujourd'hui, une curiosité générale parmi tout le beau sexe de la famille. Il me semble, en outre, que si cette composition retraçait Achille à Scyros, on n'y eût pas omis l'épisode de la trompette qu'embouche un des compagnons d'Ulysse, dans le bas-relief du Vatican, et dont les sons belliqueux étaient bien propres à réveiller et à exalter l'ardeur d'Achille ; probablement aussi que, dans cette composition, si, comme d'autres, elle offrait Achille à Scyros, on aurait introduit Pyrrhus, enfant qu'Achille avait eu de Déiodamie, et qui, dans d'autres bas-reliefs, dont un est donné par M. Raoul Rochette (Mon. inéd., pl. XII), se trouve entre cette princesse et le héros. On sait qu'un autre bas-relief du Musée royal, n° 206, où Priam, aux genoux d'Achille, lui redemande le corps de son Hector, faisait partie du même sarcophage que, celui dont il est ici question. Ne se pourrait-il pas que, dans ces deux grandes compositions, l'on eût eu l'intention de représenter les contrastes du caractère d'Achille, ou du héros que les Anciens regardaient comme le type ou le modèle de la valeur ? Ici, il s'enflamme contre le roi des rois pour une belle captive dont il a fait sa maîtresse. Là, touché jusqu'aux larmes des malheurs et de l'af-

fiction de Priam qui l'implore au nom de sa mère et de son vieux père Pélée, il va lui rendre le corps d'Hector, de son ennemi mortel, de cet Hector qui a tué Patrocle. Ces deux scènes réunies dans ce sarcophage n'offrent-elles pas, pour ainsi dire, le commencement et la fin de l'Iliade, le courroux d'Achille et la mort d'Hector; ne sont-elles pas plus importantes, et je dirais presque plus homériques, par cette sorte de liaison entre elles, que si dans l'une on eût retracé l'heureux succès de l'adresse d'Ulysse pour découvrir un jeune héros qui, sans qu'on eût besoin d'avoir recours à la ruse, se serait bientôt, à plus d'un signe, fait reconnaître parmi de jeunes filles. Je ferai aussi remarquer que dans le bas-relief d'Achille à Scyros du Vatican, et dans celui de la pl. XII de M. Raoul-Rochette, le fils adolescent de Thétis est de la taille des filles de Lycomède, tandis que dans notre bas-relief, c'est un jeune héros dans toute sa force, qui dépasse d'une tête et demie les femmes qui sont près de lui et qui, nue tête, est plus grand que ses compagnons d'armes coiffés de leurs casques. On avouera qu'une jeune fille de cette stature se serait difficilement cachée sous le nom et sous les vêtements de Pyrrha, parmi les filles de Lycomède. Il n'est pas inutile de faire observer en passant que les deux héros qui, dans les deux extrémités de notre bas-relief, tiennent des chevaux par la bride, ont beaucoup de rapport, par leur attitude, avec les belles statues colossales de Monte-Cavallo. J'ai cru devoir m'étendre un peu sur ce bas-relief et sur les précédens pour soutenir l'opinion de Visconti, qui est du reste bien plus facile à défendre qu'à attaquer avec succès.

4. *Pandore ou plutôt Anchise fuyant de Troie.* Bas-relief (n° 217).

Pour donner une compagne à l'homme pétri par Prométhée, Vulcain, par ordre des dieux, a fabriqué Pandore la première femme; tous les dieux la comblent de leurs dons. On voit sur ce bas-relief Junon, la déesse des mariages, et Vénus, accompagnée par Pithô, la persuasion, ou par l'une des grâces, s'approcher de l'artiste divin qui travaille à cet important ouvrage.

Telle est la manière dont Winckelmann (Mon. inéd., n° 82) et Visconti ont expliqué ce sujet; mais, en adoptant cette interprétation, ce bas-relief offre plusieurs choses dont on ne pourrait pas rendre compte; on ne voit pas ce que signifierait l'œuf que tient à la main la jeune personne que l'on donne pour la

déesse de la persuasion ; il serait aussi assez extraordinaire que Vénus, la déesse de la beauté, fût représentée dans des proportions plus élevées que Junon, la reine des dieux ; et Vulcain, au lieu d'être un dieu, ne paraît ici que comme un vieillard infirme, avec le bonnet fourré et les bottines qu'Homère et Hésiode donnent à des vieillards tels que Laërte et Anchise. Et d'ailleurs, la petite figure qu'il tient est vêtue, tandis que, dans Hésiode, Pandore, en sortant des mains de l'artiste-dieu, était nue, et elle ne fut vêtue et parée que de la main des dieux. En outre, ce dont on ne s'était pas aperçu, elle est adossée à un pilastre ; ce qui montre que c'est une statue ou une idole, et non une figure destinée à être animée. Je croirais donc que ce bas-relief représente Anchise fuyant de Troie embrasée avec ses dieux pénates, ou peut-être le palladium ; car, selon une tradition adoptée par les Romains, Ulysse et Diomède n'avaient pas enlevé le véritable palladium. Anchise s'était vanté des faveurs que lui avait accordées Vénus ; et Jupiter, pour le punir de son indiscretion, l'avait frappé ou effleuré de sa foudre, ce qui le rendit impotent pour le reste de sa vie ; Vénus lui avait conservé de l'attachement. Hélène, dont elle avait causé les erreurs et les malheurs, l'invoque dans le danger pressant où elle se trouve ; l'œuf qu'elle lui présente rappelle sa naissance, et que, comme Vénus, elle est fille de Jupiter. Hécube, ou quelque autre princesse troyenne, tourne tristement ses regards vers Troie livrée aux flammes et au pillage, et peut-être attend-elle avec anxiété le retour d'Énée, d'Ascagne et de ses autres compagnons d'infortune.—Il me semble que cette explication satisfait à tous les détails de ce curieux bas-relief, dont, au reste, l'exécution est très-médiocre.

5. Sur un bronze de la Collection de M. le duc de Blacas.

Le duc de Blacas possède dans sa riche Collection un bronze antique parfaitement conservé, trouvé près de Vienne en Dauphiné, et qui a appartenu à M. Artaud, directeur du Musée de Lyon. Cette figurine, d'environ 7 pouces de proportion, représente un héros grec nu, le casque en tête et combattant. Sa pose a quelque rapport avec celle de notre héros ; mais le guerrier, sur la défensive et faisant un pas de côté, semble méditer le coup qu'il va porter et chercher l'endroit où il doit frapper.

L'attitude de cette figure semble se retrouver dans la première statue de la Collection du Zeuxippe de Constantinople, décrite au 5^e siècle de notre ère par Christodore. (Voy. *Anthol. gr. palat.*, vol. I^{er}, p. 37; *Annal.* de Brunck, T. II, p. 456), et je crois qu'elle représente Déiphobe se défendant, la nuit du sac de Troie, contre Ulysse qu'il a rencontré inopinément. Le bronze du duc de Blacas est trop beau et trop bien étudié dans toutes ses parties pour ne pas permettre de penser que, si ce n'est pas le petit modèle ou la première pensée de cette statue célèbre, c'est du moins une réduction faite avec grand soin par le statuaire lui-même ou sous son habile direction.

6. *Sur les figures de jeunes filles qui, dans les bas-reliefs de la Cella du Parthénon, montent des chars avec de jeunes Athéniens.* Tiré des PANATHÉNÉES. (Vol. 2 du *Musée de Sculpture antique et moderne*; 5^e livraison, encore inédite.)

M. C. O. Muller, dans une notice sur les sculptures de la frise de la Cella du Parthénon (*de opere sculpto in Zophoro Cella Parthenonis*, voy. 1^{er} vol. p. 221-226 de l'Institut de correspondance archéologique, Rome 1829), ne partage pas l'opinion de Visconti sur ces victoires : cependant il ne s'en éloigne pas essentiellement ; il pense que ces jeunes filles peuvent être des divinités qui présidaient aux courses de chars, comme *Agona* et *Palestra* aux exercices gymnastiques. Il me semblerait cependant que ces jeunes filles qui pour la plupart sont en conversation familière avec les conducteurs de chars qu'elles accompagnent, n'offrent, ni par le caractère de leurs costumes ni par leur ensemble, l'idée de divinités des jeux non plus que celle de victoires, cette dernière divinité se présente d'une toute autre manière sur les médailles, et entr'autres sur les beaux médaillons de Syracuse où on les voit ailées et dirigeant des quadriges. Ces jeunes filles paraissent être de la même nature que les autres personnages, et comme eux prendre part aux fêtes ; et ne se pourrait-il pas qu'il y eût quelques cérémonies de la pompe panathénaïque que nous ignorons, dont elles pussent faire partie ; car on doit faire remarquer que ce ne sont pas encore les courses, mais que ce n'en est que les préparatifs et la marche des chars : peut-être quelques prêtresses de Minerve ou des Arrhéphores avaient-elles le privilège d'être ainsi conduites

comme en triomphe. On peut faire observer aussi que tous les chars ne sont pas ainsi montés par de jeunes filles ; que dans ceux où l'on en voit, il y en a où elles sont seules, dans d'autres elles ont avec elles un jeune homme armé ou sans armes ; tantôt aussi elles sont armées du bouclier, il y en a même une qui porte le casque et le bouclier. Lorsqu'elles sont armées, le jeune homme ne l'est pas, et l'on dirait presque que ce sont plutôt les armes du jeune guerrier que porte la belle Athénienne que les siennes. Ici elles conduisent les chars tandis que d'autres ont pour guides un ou deux jeunes Athéniens. Il me semblerait donc qu'il est permis d'admettre que ces jeunes filles prennent part aux jeux des Panathénées ; et qui empêcherait de croire qu'elles figuraient dans la Pyrrhique ou dans quelque course armée. On sait par Denys d'Halicarnasse qu'on comptait Minerve parmi les inventeurs de la Pyrrhique, et que cette déesse, dans un transport de joie, la dansa après la défaite des géants. Les Panathénées célébraient les exploits guerriers de Minerve, et il était dans les convenances que de jeunes et belles prêtresses de la déesse, armées comme elle, rappelassent par leurs danses celles qu'avait inventées la protectrice d'Athènes. On voit d'ailleurs dans l'Anabase de Xénophon (VI, 1, 7) et dans Apulée (Metam. X, p. 734, Oudend.), que les femmes et les jeunes filles dansaient la Pyrrhique ; personne ne met en doute que cette danse ne fût un des embellissemens ou un des plaisirs des Panathénées ; il ne me paraîtrait donc pas improbable que les jeunes Athéniennes armées que l'on voit sur les chars avec de jeunes hommes fussent destinées à danser avec eux la Pyrrhique. Elles se montraient près de ceux avec lesquels, comme Minerve ou comme de nouvelles Amazones, elles devaient bientôt paraître en scène, danser la Pyrrhique et peut-être rappeler les anciennes guerres si célèbres des Amazones et des Athéniens, dont la ville de Thésée, le principal héros de ces guerres et le fondateur des Panathénées, aimait tant à retracer les glorieux souvenirs ; et d'ailleurs on sait que plus d'une fois les femmes disputèrent dans les jeux le prix de la course des chars. Il est vrai que Pausanias (*Lac. c. 8*) attribue à Cynisca, fille du roi de Sparte Archidamus II, et sœur d'Agésilas II, l'honneur de s'être élancée la première dans la carrière olympique et d'y avoir remporté la première le prix ; exemple qui fut suivi depuis par

nant à Cynisca seulement 8 ans et aurait eu alors 20 ans et eût été à l'éclat de la pompe des solennités plus enflammer son imagination aurait déjà pu y paraître et y triompher, assez probable que dans les siècles suivants sur les traces de cette nouvelle mode la culture se serait empressée d'offrir aux femmes des conductrices de chars qui y paraissent. Pausanias, au reste, ne parle que de chars conduits par des hommes à Olympie. Les succès obtenus par les femmes auraient donné l'ambition et le goût des solennités qui réunissaient toutes les villes grecques (Voy. Bœckh, c. Ins. Græcæ, t. I, p. 100). On a été d'environ 250 av. J.-C., lors des Panathénées des courses de chars, et elles citent comme la première gagnante Eucratée, filles d'un Polycrate, roi de Cyrène. Ce qui se présente a pu avoir lieu à une époque antérieure, mais ne confirme pas qu'il en ait été ainsi au contraire. Les bas-reliefs du temple de Delphes invoqués sur ce point pour prouver le contraire. Il est à remarquer que dans les bas-reliefs du temple de Delphes on ne voit pas de chars conduits par des femmes.

doivent danser la Pyrrhique, et les autres montrer dans le stade leur adresse à diriger des chars.

7. *Apollon et des Muses*, bas rel.; marb. (n° 656 bis) tiré de la description des antiques du Musée royal et du Musée de sculpture antique et moderne. V. 2. (Explication inédite.)

Cette composition offre selon Visconti, Apollon en compagnie de trois Muses; dans cette hypothèse, la figure qui, le casque en tête, embouche une trompette, pourrait être une victoire ou un hérault; car on ne distingue pas trop quel est le sexe de ce personnage, et il semblerait proclamer quelque succès littéraire qu'obtint celui auquel on consacra ce monument. Ce bas-relief-ci est incomplet, et il en manque une partie sur la droite. Dans l'explication donnée par Visconti, on ne voit pas trop ce que peut être la figure sur la droite; car certainement ce n'est pas une Muse, à moins que l'on admette qu'elle a été très-mal représentée, ce qui ne serait pas improbable dans un ouvrage qui, en général, est très médiocre de dessin et d'exécution. — M. Raoul-Rochette (Mon. inéd. etc. v. 1, pl. 22 et p. 71) reconnaît dans cette composition Achille au milieu des filles de Lycomède; ce qui ne me paraît pas admissible, car avant d'être découvert par la ruse d'Ulysse, Achille caché parmi les filles de Lycomède sous le nom de Pyrrha, n'eût pas été à demi vêtu comme on voit le personnage de notre bas-relief; il eût été bientôt reconnu; et il ne se montrait sans doute ainsi qu'à Deïdamie qu'il avoit séduite. D'un autre côté, le costume de notre personnage et sa lyre ne conviendraient pas à Achille reconnu par Ulysse; alors, plein d'enthousiasme guerrier, il ne paraissait plus qu'armé et en héros. Dans tous les cas, déguisé en fille, ou redevenu Achille, la coiffure du bas-relief ne serait pas la sienne; elle devrait être plus longue, car il est probable que le sculpteur de cet ouvrage du 3^e siècle aurait imité quelque production plus ancienne et qu'il aurait suivi la tradition qui rapportait que la belle et longue chevelure d'Achille avait été vouée au fleuve Sperchius par Pélée, pour qu'il protégéât son fils et le fît revenir sain et sauf du siège de Troie. Il est vrai qu'Achille n'était pas encore parti pour se joindre aux Grecs; mais cependant, lorsque Thétis et Pélée l'envoyèrent à Scyros pour le dérober au sort qui l'attendait devant Troie, ils savaient bien qu'ils ne faisaient que suspendre les effets des arrêts du

destin, et qu'ils étaient inévitables. Troie devait être prise, et elle ne pouvait l'être sans Achille. En le voyant s'éloigner pour aller se cacher chez Lycomède, Pélée ne devait pas douter que les dieux ne conduisissent son fils à Troie. N'étant pas initié comme Thétis aux décrets immortels, et n'ayant pas la prescience de la déesse des mers, fille du vieux Nérée si versé dans la connaissance de l'avenir, Pélée pouvait, ce qui est bien naturel à un père, conserver quelque faible espoir de revoir son fils; il adressait ses vœux à tous les dieux pour détourner le coup qui le menaçait. Achille en partant pour Scyros faisait effectivement les premiers pas vers Troie, et ce fut alors que le malheureux Pélée dut vouer ses cheveux au dieu Sperchius. — La coiffure et le costume, tels qu'on les voit à Apollon sur plusieurs monumens antiques, tout enfin concourt à faire reconnaître ce dieu et des muses dans le bas-relief dont nous nous occupons. Je dois aussi faire observer que le dessin que donne M. Raoul Rochette est inexact, et que par conséquent son explication, du moins dans cette partie, l'est aussi. Selon lui, la figure que l'on voit courbée sur la droite du bas-relief au premier plan est Ulysse qui vient de déployer aux yeux d'Achille déguisé différens objets; il donne à son prétendu Ulysse un casque, coiffure qu'on ne voit jamais à ce héros et qui ne lui convient même pas s'il est travesti en marchand. Mais d'ailleurs, ce personnage est une femme et une femme âgée, qu'il est aisé de reconnaître à la draperie; peut-être une espèce de cécryphale qui lui enveloppe les cheveux; elle a tout-à-fait le costume de femme, et même la manche gauche de sa tunique lui laisse à découvert l'épaule gauche. Si ce bas-relief représentait les filles de Lycomède, ce que je ne crois pas, cette femme pourrait être leur mère ou leur nourrice. (*La suite à un prochain cahier.*)

117. SQUELETTES ANTIQUES TROUVÉS AUPRÈS DE THIONVILLE.

Au village de Daspich, à 3 kilomètres de Thionville (Moselle), on vient de trouver à une profondeur de 50 centimètres seulement, 12 squelettes qui, malgré leur état de conservation, remontent très-probablement à l'ère romaine. Ces tombes ont été découvertes sur la propriété de M. André, membre du collège électoral, en faisant creuser un fossé près de la voie romaine, nommé dans le pays le *Kem*. Ces squelettes appartiennent tous

à des hommes adultes et d'une taille moyenne; la forme des os, leur longueur en ont donné la preuve. Placés séparément, ces corps n'avaient aucun accompagnement en pierres sèches superposées, comme on en a vu ailleurs dans cette province; il n'y avait aucune trace d'un entourage en bois, mais on conçoit qu'il a pu disparaître. Cependant si, comme cela est probable, ces corps sont ceux de guerriers tués sur le champ de bataille, est probable aussi qu'ils ont été inhumés sans grande préparation, sauf l'accomplissement de l'usage religieux cité dans l'Énéide, de placer les morts *inter pateras et lævia pocula*. En effet, chaque individu avait près de lui, soit à droite, soit à gauche, un vase de terre plastique et une espèce de bouteille à col étroit et à ventre orbiculaire enflé; c'est l'*ampulla* du ménage populaire des Romains, comme la plupart de nos vases d'argile en sont le *crater*. Ceux-ci sont plats et évasés; en les voyant, les paysans se sont écriés que c'étaient des *gamelles*. Quelques-uns de ces vases d'argile à petite entrée, à anse ou sans anse, n'ont pu servir qu'à contenir des liquides. La qualité de la matière varie depuis la terre plastique la plus grossière, la moins purgée de graviers, jusqu'à la terre sigillée la plus pure et offrant le poli le plus parfait. Il y a, en terre sigillée, une coupe *patera* malheureusement avariée, qui est élégamment modelée, et qui présente le profil le plus gracieux; le bord de cette coupe a un ornement en relief. On remarque sur quelques-uns des vases d'argile, un vernis colorant rouge, qui n'a pas été à l'abri des siècles, et qui a disparu en grande partie.

On a trouvé une boucle de ceinturon et une fibule ou agrafe; ces deux objets, les seuls qui dépendent du vêtement, sont bien conservés. La boucle, qui a son ardillon et sa chappe, est couverte d'un beau vernis, semblable à celui qui augmente tant le prix des grands bronzes de la suite impériale. La fibule, présentant d'un côté deux tenons, propres à être insérés dans l'étoffe, et de l'autre un anneau, offre l'image d'un chien. Ces tombes ne contenaient ni médailles, ni armes. (*L'Universel*; 12 août 1829.)

118. MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE NORMANDIE, pour les années 1827 et 1828. In-8° avec un atlas de planch. Caen, 1829.

La Société des antiquaires de Normandie continue ses inves-

la nef de l'église subsiste telle en 1060. On y admire encore des chevaliers, élevée vers la fin nom bien avant que l'ordre de St par Louis XI qui se plut à l'embe structions importantes se compo de tours et de bastions, que Robe fit construire à l'approche des l ouvrage caractéristique des 15^e qu'il est, couronne encore par son mont.

M. de Gerville passe ensuite a donne d'intéressans détails. Ce i soins et de recherches qu'il les tr niers de l'hôtel de ville d'Avranch *cartulaire* de l'abbaye du mont St- cèse d'Avranches. Un grand noml monogrammes, beaucoup d'ancien sique notée méritent une attentio accompagnés de commentaires, ju romaines avec leurs commentatet semble que tout ait été réuni dans 12^e, 14^e et 16^e siècles, et montan presque tous in-folio. Le n^o 80 se particulière. Il est rempli de chart mandes, françaises, bretonnes et

Dans le second mémoire, qui est encore de M. de Gerville, il est question de la 3^e partie des recherches sur les anciens châteaux du département de la Manche, arrondissement d'Avranches et de Mortain. L'auteur rappelle les faits remarquables de ces vieilles familles historiques du pays, noms obscurs, tels que les Tancrèdes, dont les exploits ont été célébrés par les historiens et poètes; les Beauchamps, à qui l'Angleterre doit ses comtes de Warwick et de Worcester; les St-Jean qui formèrent la tige des Bolinbroke, d'Avranches, créés comtes de Chester (1070); les Grimouilles, qui rendirent à l'état de grands services dans le 16^e siècle; les Tany, les Souigny, les Avenels, les Brecey, les Tilleul, les Verdun, dont la valeur aida Guillaume à conquérir le trône d'Angleterre. L'auteur décrit les ruines de la vieille forteresse de Pontorson, bâtie par le duc Robert pour être le boulevard de ses états contre les Bretons, et devenue à jamais mémorable par la résidence ou les exploits de Guillaume et d'Harold, de Henri 1^{er}, de Geoffroy d'Anjou, de Duguesclin, de Clisson. Granville, Mortain, Avranches rappellent des faits non moins mémorables.

Dans le département de l'Eure, M. Rever, dont toute la Normandie déplore la perte récente, nous a fait voir sur l'emplacement du vieil Évreux, les ruines de *Mediolanum Aulercorum*, capitale des Aulerci Eburovices. On y a découvert les restes considérables d'un aqueduc, d'un temple, d'un grand théâtre, de deux voies antiques. Plus de 1200 objets de toilette, de parure, de luxe; 278 médailles conduisant jusqu'au règne de Gratien; les débris d'une mosaïque précieuse, des marbres nombreux, des têtes de poterie rouge, grise, noire, blanchâtre, les uns unis, les autres chargés d'ornemens en relief ou en creux, prouvent assez l'importance des fouilles de M. Rever.

M. Roger a adressé à la Société l'analyse de son travail. En travaillant aux fondemens d'une maison, à Rouen, des ouvriers découvrirent la partie inférieure d'un cercueil de plomb fort oxydé, dans laquelle reposaient les débris d'un squelette. L'on vit avec surprise que les ossemens offraient tous, surtout les clavicules et les restes du crâne, la plus brillante couleur de vert minéral, bien digne de fixer l'attention des chimistes. Le prix qu'ils y ont attaché depuis n'a pas peu ajouté aux regrets qu'avait inspirés la mutilation de ce précieux squelette. Il n'est pas probable que ces os aient reçu la teinte qui

bitume, de soufre, etc. Pour la
cette notice, ainsi que la description
des objets rares qui ont été recueillis
l'un desquels se lit avec tant d'impres-
sion le souhait affectueux des an-

Il serait assez étonnant que jus-
sant également rapporté une clef de
Epte, le mariage de Rollon, et eussent
C'est pourtant ce que prétend le pré-
servateur de la bibliothèque publi-
caine, fille de Lothaire, ait été donné
à un Godefroy, c'est ce qui n'est pas
historique. Mais pourrions-nous avoir
erronné, le mariage de Rollon avec
don de St-Quentin, le plus ancien
Orderic Vital, Robert Wace, par
Malgré les raisonnemens de M. L.
convaincu de l'impossibilité d'un mariage
avec une première femme, duquel
épouse de Rollon, si célèbre dans

Un 3^e travail de M. de Gerville
tiquité découverts, à différentes époques
de la Manche. Entr'autres objets précieux
se trouve un hausse-col en or, dû à
être arraché au creuset du fondeur
détails qui leur furent transmis. M.

Cherbourg est pour ainsi dire semé, un moule en bronze de ces coins, trouvé chez un fondeur de cuivre de Cherbourg et signalé comme un morceau d'autant plus précieux qu'il est unique, voilà bien des objets sur lesquels on ne peut que regretter de n'avoir pas l'opinion de M. de Gerville. Et cette petite chambre voûtée en forme de four et construite de glaise très-compacte ne méritait-elle donc aucune observation? Là, sur des cendres noirâtres, était placé un vase d'airain très-mince qui renfermait une cinquantaine d'objets dont les trois quarts étaient tout-à-fait nouveaux pour M. de Gerville. C'étaient des épées rompuës, des piques, des javelots, etc., des brasselets, des anneaux, des pendans d'oreilles, des boutons, etc. N'eût-on pas été principalement curieux de connaître quelle pouvait être la destination de ce petit four?

Le mémoire suivant est une notice sur la chässe de St-Taurin d'Évreux. Cette notice a paru à Caen, 1829, in-4°, avec pl. L'auteur, M. A. Le Prévost, entre d'abord dans quelques considérations sur ces reliquaires dans lesquels les restes d'un saint personnage étaient exposés à la vénération des fidèles qui attachaient tant d'importance à la possession de ces gages de la protection divine. De quelles guerres sanglantes, de quelles fraudes pieuses ne furent-elles pas l'objet! Les pierreries, les métaux les plus précieux, rien n'était épargné pour les enrichir. Les rois se dépouillaient de leurs joyaux, les reines de leurs diamans et de leurs perles pour un emploi si sacré, et l'habileté des artistes ajoutait encore à la valeur des matériaux. Aussi jamais objets n'excitèrent plus la cupidité des Vandales de toutes les époques. Si les invasions des hommes du Nord leur furent fatales, les guerres de religion le furent encore davantage, et la révolution vint enfin dévorer ceux qui avaient pu échapper à la destruction. Voilà pourquoi on en trouve à peine un ou deux par province. L'auteur donne ensuite quelques explicationssur St-Taurin. D'après une légende apocryphe, il était né à Rome, sous le règne de Domitien, d'un père idolâtre et d'une mère chrétienne. Il est remis aux mains du pape saint Clément; celui-ci le baptise et l'envoie dans les Gaules avec saint Denis qui le sacra évêque d'Évreux. Accablé par l'âge et par les fatigues d'un long épiscopat qu'il avait illustré par un grand nombre de miracles, il mourut, et sa mort n'arriva pas

ont été prodigués dans la décoration qui les surmontent, du clocher, des chetons. Le toit se compose de fond est lisse, et ces plaques so présentant les circonstances les p saint évêque. Ce travail ne lai donne « une idée complète de l' précieuses et les plus authentiqu privilégiée de splendeur pour les date du moyen âge, ils brillèrent tées à l'Orient et à la ville des Co

Dans le mémoire suivant, M. A vue plusieurs monumens du dépe entré dans quelques détails sur la rondissement de Bernay, dont il s' il traite d'une manière fort étend torique de lieux fort importants Ferrières et Chambrais, le Bec, l publié séparément son mémoire :

Ce volume est accompagné d' ches lithographiées qui représentent numens et objets d'antiquité.

119. DIE SANCT KATARINEN-KIRCH
Sainte-Catherine, à Oppenhei
5 pl. gravées, 6 pages de text
thair. 20 gr. Dantstedt. 1840.

par sa masse, elle est néanmoins d'une grande simplicité. La deuxième planche offre les peintures sur verre de la seconde fenêtre du bas-côté de la droite. Les couleurs en sont d'une élégance et d'une vivacité remarquables. La troisième planche contient la coupe transversale de l'église; dans la quatrième, se voit le dessin de la partie extérieure, septentrionale et méridionale; dans la cinquième, enfin, sont réunis les détails architectoniques du monument, afin qu'on puisse mieux distinguer les diverses parties dont se compose ce bel édifice. W.

120. I. A PRINT CONTAINING, etc.—Gravure contenant les vues des façades occidentales de 14 cathédrales de l'Angleterre avec leurs plans. Arrangé par J. BRITTON; dessiné par C. HACKER, et gravés par G. F. STORM. Londres.

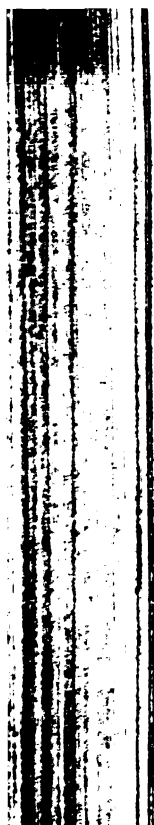
121. II. A PRINT CONTAINING, etc. — Gravure contenant les vues de l'intérieur de 14 cathédrales, avec une bordure d'ornemens d'architecture et de sculpture. Arrangés par M. BRITTON, dessinés par C. HACKER, et gravés par STORM. Londres.

L'idée de renfermer tant de matières curieuses dans le cadre de deux feuilles, est ingénieuse et fait honneur à M. Britton, connu par ses travaux sur les monumens gothiques de l'Angleterre.

122. A SERIES OF VIEWS, etc. — Série de vues des restes les plus intéressans des anciens châteaux d'Angleterre et du pays de Galles. Gravé par W. Woolnoth, d'après les dessins de G. Arnold, V. Fielding, R. Blore, H. Castineaux; avec des descriptions historiques, par E. W. BRAYLEY, junior. In-8°, vol. I et II. (*Gentleman's magazine*; mai 1826, p. 427.)

Parmi les châteaux dont il est fait mention dans cet ouvrage, 30 sont de construction normande, et 19 appartiennent évidemment à l'époque bretonne et anglo-saxonne. Quelques-uns d'entr'eux furent fondés par Elfreda, fille d'Alfred, tels que Tamworth et Warwick. Il existe cette différence entre les châteaux bretons et les châteaux normands, que les premiers sont construits sur des éminences plus ou moins hautes, tandis que les derniers sont situés sur un terrain uni.

Les planches de l'ouvrage sont d'une belle exécution, les



rent, est dans le caractère de
cela seul est un sûr indice de sa
pelle celui du chapiteau dorique
de colonne et par un embasem
points opposés, par de longues
forment un solide empatement
d'invention et d'exécution, et la
leur noire du marbre dont es
core à l'effet que sa vue produit
nov. 1829, p. 280.)

124. MONUMENT DU MARÉCHAL I
bach, le 27 juillet 1829. In-4^e
ler.

Dans le Grand-Duché de Bad
gouvernement français fait élevé
mort le célèbre maréchal, un
guerrier. Dans le principe, il n
mémoire, qu'une simple pierre
composée par Schœpflin :

Ici fut tu

Hic cecidit Turenne

Hier ist Turennius

Le travail artistique a été co
habile sculpteur, aux talents
grand honneur. La hauteur d
une des faces du cénotaphe es

Milan, le 4 février 1830.

Au rédacteur.

Le journal que vous rédigez, Monsieur, nous a mis à portée de connaître deux inscriptions très-curieuses, illustrées par M. Artaud. L'estime que je professe pour ce zélé archéologue, l'accueil honorable que vous avez accordé à son mémoire dans votre journal, et l'importance même de ces deux monumens m'ont tellement intéressé, que, me trouvant sur certaines choses d'un avis différent de celui de M. Artaud, j'ose vous entretenir sur ce sujet, en vous priant de publier ce que j'ai l'honneur de vous écrire. Ce n'est pas mon intention de m'ériger en censeur de cet homme savant qui m'est connu très-avantageusement, et qui a rendu tant de services à la science archéologique. Mon objet est seulement d'éclaircir d'une autre manière une vérité historique, sur laquelle je réclame aussi les lumières de M. Artaud.

Je crois inutile de rapporter les deux inscriptions, chacun peut les voir dans votre *Bulletin*, septembre 1829, et parce qu'elles sont expliquées bien savamment, et avec beaucoup de sagacité, je ne m'arrêterai pas sur la formule SPORTVLAS · DEDIT · NEGOTiatoribus · SINGulis · CORPoris · XV, qu'on doit traduire « a donné à chaque négociant du corps des sportules de cinq deniers ; et non les sportules (ou repas d'usage) et XV deniers. » Personne n'ignore que le mot *sportula* signifie la répartition, l'étrenne, les apophoreta, les dons enfin en argent, ou en effets, qu'on faisait aux amis et aux compagnons, à l'occasion des assemblées des collèges, pour les admissions, et surtout pour la dédicace des statues. Parmi nous même encore, on appelle *sportula* l'honoraire du juge et de l'avocat ; que si dans son origine le mot signifiait un petit panier, dans lequel on mettait *ciborum portio cœnæ quæ satis esset* ; du temps de l'épigraphie, dont il est question, il signifiait une véritable largition en argent διακομήν χρυσίων, διακομήν ἀργυρίων, selon la définition d'un ancien glossateur. Si, outre la *sportula*, on donnait encore le repas, ou la *cæna*, on avait alors l'habitude d'en faire une mention particulière dans les inscriptions. Dans un marbre publié par Spon on lit : EPVLUM · DEDIT · ET · X · D · DIVISIT · PER · GRADUS ; dans un autre de Pesaro : SINGulis · HS · N · XXXX · ADIECTO · PANE · ET · VINO · CUM · EPULO ·

tous les vœux, en lisant *Quindécim*
nus aurait donné des deniers, c
chose; ce qui serait inusité et in
tion honoraire.

Mais ce sont de ces petites cho
même aux plus exercés, et sur le
s'arrêter. Il est plutôt de plus gr
la condition de *MINTATIVS*, q
Rius·LVGDuni·IN·KANABIS·C
nous conduit à la connaissance d'
de Lyon, de leur caractère enjo
la grande consommation qu'on fai
est de si grande importance de n
alors. M. Artaud établit que *Min*
vin, résidant sur la place du marc
sur cette opinion, il en déduit qu'
Lugdunum NEGOTIATORES·VII
SISTENS, les marchands de vin de
la dédicace d'une statue, en qualif
struit après qu'effectivement il y av
des Terreaux le faubourg et la por
qu'il est à considérer que tous les
pagne apportent encore leur chanv
Saint-Pierre, et dans la rue Sainte
voisinage. Cette connaissance loca
de nos jours, autant elle me sembl
Vénus des Bains

de celles qui nous sont bien connues, avec les autres qui sont sans désignation, nous venons à bout d'expliquer celles qui nous sont inconnues et que les nouvelles découvertes mettent à jour, nous parviendrons à expliquer de la même manière ce que signifient ceux et celles du marbre lyonnais.

Tout le monde sait que la célèbre inscription du Vatican nous apprend que *Aquilius Felix Adrastus*, gardien de la colonne *Vobiscus*, présenta une pétition à l'empereur *Septimius Severus*, en l'année 193, afin d'obtenir la permission de se construire une petite maison. **LOCO CANABÆ PECVNIA SVA.** (1). Je crois fermement qu'il n'y aura personne qui voudra avancer qu'*Adrastus*, avant de s'ériger une maisonnette, habitât dans un endroit de chanvre, ni que tout à l'entour de la colonne de *Marcus Aurelius*, il y eût un marché au chanvre. Sa demande lui fut accordée; et parce qu'il était un affranchi de la famille de l'empereur, les *Rationales* (les intendans) de la maison impériale, outre la place, lui accordèrent encore **TECVLAS OMNES DE CASVLIS ITEM CANNABIS ET ÆDIFICIIS IDONEIS**, c'est-à-dire, les tuiles, mais non pas de chanvre, puisque de cette espèce on n'en a jamais connu (2). Parmi les écrivains de choses agraires, *Balbus* nous fait la description du *Picenum*, et dit que les limites étaient déterminées *per rationem arcarum, vel canabula, vel goverca, quod ieguils constituuntur* (3); il est assez clair que le mot *canabula* ne signifie pas *loca iniqua et aspera*, selon l'opinion de *Laurentberg* (4); ni *modici aquæ ductus*, selon *Goes*; ni les rigoles qui se faisaient de tuiles creuses; ni les gouttières des toits de *Menestrier* (5), et encore moins le marché au chanvre de *M. Artaud*. Il serait à propos de citer les notes tironiennes, où l'on a réuni sans distinction *Cænaculum, Canavæ, Tinum* (6);

(1) *Winkelm: Storia dell' Arte*, Tom. III, pag. 366, édit. de Rome; *Guasco, Mus. Capitol.*, Tom. III, pag. 113; *Amaduzzi, Anecd. liter. ex MSS. erut.*, Tom. IV, pag. 521; *Fen: Frammenti de' fasti consol.*, page LXXVII.

(2) *Fen*, l. c.

(3) *Rei agr. script.*, p. 119, édit. *Goes*.

(4) *Antiquar. V. Canabula*.

(5) *Histoire civ. et consul. de Lyon*, p. 15, 16.

(6) *Apud Gruter*, p. 149.

caenaculum (5); et tant d'autres
 mêmes. Mais, pourtant, après les
 assez autorisé à pouvoir conclure
 tius NEGOTIATOR VINARIUS LV
 SISTENS ne résidait, et ne pouv
place au chanvre, et, que ni dans
 me dans une autre ue Gruter, ci
 ne peut, et l'on ne doit avoir fait
vre qui était sur la place des Terre
 Mais on demandera, peut-être, c
 chands de vin qui faisaient leur ec
 est la véritable signification du mot
 ne la localité? Je suis fort étonné
 remarqué dans les écrivains agrair
 can, qu'avec le mot *Cannabu* on ind
 pas fait attention que, par ce même
 que, une hutte, une cabane, ou ce
 lesquelles les anciens s'abritaient, c
 par nécessité, et plus souvent pou
 Bacchus. Parmi celles de la premiè
 étaient érigées pour le besoin, se tro
tus qui était une véritable baraque
 tenait pour recevoir les étrennes de
 sur la colonne Antonine, pour jou

(1) *Serm. 61 : de Tempore.*

(2) *Enier 43*

veilleuses beautés de Rome. Les *Canabulæ* des écrivains agraires n'étaient pas bien différentes des premières, et elles sont usitées même à présent aux confins des pays, et des grandes possessions, pour les gardes-champêtres et les douaniers. Les *Aræ* sont à-peu-près la même chose, mais elles sont toutes construites en bois, de même que les guérites des sentinelles, tandis que les *Canabæ* étaient convertes en tuiles.

Celles de la seconde classe, qui étaient réservées aux ribotages et aux plaisirs libertins du menu peuple, sont les *Canabæ* des vendeurs de vin de Lyon; car il est assez connu que dans ces temps anciens c'était l'usage du peuple, et quelquefois même des personnes de qualité, de préférer ces lieux pour se livrer aux plaisirs et aux amusemens en pleine liberté, quoiqu'elles eussent pu user de portiques, de loges et de chambres reculées et très-propres. Suétone appelle ces lieux *diversorias tabernæ*, et raconte que quand Néron voyageait le long des bords du Tibre et de la mer jusqu'à Baïes, on lui avait préparé un grand nombre de tavernes, où l'on trouvait tout ce qui était nécessaire, et où se tenaient des matrones à la manière des revendeuses, qui le priaient de descendre à terre pour prendre quelque rafraîchissement (1). Peut-être c'était une imitation de ces lieux qui étaient d'usage dans les festins Delphiques, dont parle Euripide dans son *Ion* (2), ou de ceux de la fête alexandrine de Ptolémée, dont nous avons une description de Callisthène (3). Dans l'épigramme grecque découverte à Mondragone, publiée par Visconti, on parle d'un temple, qui, en cet endroit, était érigé à Venus, et où l'on fait parler la Déesse qui dit aux passans :

Βάρυς γὰρ κλισίαις με συνέστιον ἰσπερᾶνωσιν,

Εἰς ἐμὴ τῶν κυλίκων ὄγκον ἐρελκομένη.

De là vient l'origine des baraques semblables, de treillages et de tentes, dans les monumens sculptés, et dans les pierres gravées, parmi lesquelles la plus noble peut-être est le vase d'agate à camée, jadis à St.-Denis, et maintenant au musée de France. Dans le mosaïque de *Palestrina* et dans les peintures d'*Herculanum*, et précisément dans la frise qui pré-

(1) *In Neron.* c. 27.

(2) *V.* 1132 et suiv.

(3) *Ap. Atheneum.* L. V, c. 6.

synonymes, selon l'opinion des philo-
sophes, à propos du vers de Virgil
calyx ciat etc., observe savamment
quàm pergulae attingit, quales in n-
solent, in quibus gaucōnes potarent
pe pas, voilà trouvée la significati-
on. C'était des tavernes, des baraques
en bois, couvertes de tuiles, dans les-
quelles les passagers et les bourgeois y ac-
cusaient à s'amuser. Cela est si vrai, que lors-
qu'on mença à décliner, et que les mots
de significati-
on, indiquaient les objets de
affinité, nous avons vu que du temps
de Saint-Eunodius et de Saint-Césaire
était plus l'endroit où l'on vendait le
vin, où on le conservait, c'est-à-dire la
cave, dans tout l'état vénitien, on l'a
dans la Toscane. La permutation d'
qu'il ne vaut pas la peine d'en parler.

Il est à propos de rappeler la ju-
gement d'Artaud, « qu'en se figurant les traces
» dans le moyen âge, on peut se le
» être du temps des Romains. On y
» ment des barques pleines de vin
» avoir de chaque côté un large qua-
» transport des vins ; » et je crois »

gers et de peuple; ce qui devait produire une immense utilité aux marchands de vin, et une circulation très-rapide d'argent. C'est à cause de cela que ces marchands étaient devenus riches et puissans, et qu'ils s'étaient constitués en un corps présidé par des *Seviri*, espèce de magistrat qui jugeait et terminait leurs différends. Ils avaient leurs *Curatores* et leurs *Patroni*, et quelqu'un parmi eux était, *ad honorem*, admis dans l'ordre des Decurions des villes voisines, et quelqu'un parvenait même au rang de chevalier romain.

Il ne faut pas pourtant croire que ces gens-là étaient de Lyon; ils étaient tous étrangers, attirés par le commerce et par le désir de faire fortune. Si nous avons vu que la formule **NEGOTIATORES VINARII IN CANABIS** indiquait qu'ils étaient des marchands de vins en détail, dans des baraques, l'autre **LVG DVNI CONSISTENTES** nous fait connaître qu'ils étaient étrangers. Le verbe *consistere* est propre et solennel dans les inscriptions pour indiquer la demeure ou le domicile de quelqu'un dans un endroit où il n'était pas né (1). *Cajus Liberius Decimanus* **VTRICVLARIVS LVGDVNI CONSISTENS** était de Vienne (2). *Quintus secundus Guigo* **AVGVSTALIS IN AEDVIS CONSISTENS** était de Trèves (3). *Caius Sentius Regulianus* **DIFFVSOR OLEARIVS LVGDVNI CONSISTENS** était de la Bœtique (4); et de même nous voyons que les **CVLTVRES IOVIS QVI PVTEOLIS CONSISTVNT** étaient de Bérthe (5), que dans la ville de Rome même les **NEGOTIANTES VINI** étaient **SVPERNATES ET ARIMINENSES** (6), et que, vice versa, dans la Bœtie et à Mitylène, il y avait des **CIVES ROMANI EX ITALIA ET EX ALIIS PROVINCIIS QVI NEGOTIABANTVR** (7). On n'a qu'à lire l'épître grecque des négocians de Tyr, établis à Pouzzol (8), et les savantes observations

(1) Florius : *de quodam Hegesippi Fragg.*, p. 84.

(2) Grut., p. 428, 10.

(3) Maffei : *Græc. Antiq.*, ep. XII, p. m. 63.

(4) Passionei, cl. II, n. 9.

(5) Murat., p. 231, 4.

(6) Boiss., cl. III, n. 88.

(7) Lælius : *de Rep. Rom.* lib. II, comm. 2; Velsor, AA. Augst. p. 268.

(8) Grut., p. 1005. Ignarra, *de Palaestra Neapolitana*, p. 279.

avaient acquis une grande impor

Si MM. Artaud et Cochar d pre
moire, que j'ai écrit pour le seul
prie d'accueillir avec bonté mes
d'obtenir leur suffrage, et surtout
cissements par des notions locales,
Veuillez agréer, etc.

126. DESCRIPTION DE MÉDAILLES

MAINES, avec leur degré de rareté
servant de catalogue à une suite
preintes en soufre, prises sur le
MIONNET, chev. de la Légion-d
joint du cabinet des Médailles et
du Roi, de plusieurs académies,
In-8° de 596 pages, avec 14 pl
Paris, 1829; Debure.

Cet ouvrage, dont les 6 premier
cipalement les médailles du Cabin
son supplément pour lequel M. I
sources, un répertoire numismatiq
décrites toutes les médailles publi
recueils, dans les dissertations pa
encore inédites, qui se trouvent dar
dont les propriétaires lui ont comm

L'auteur avait terminé son 3° su

Parmi les articles remarquables que renferme ce volume, le premier est celui des monnaies de la *ligue achéenne*. Les médailles autonomes grecques, en argent et en bronze, qui, d'après l'ancienne classification, avaient été rangées à la généralité de l'*Achaïe*, se trouvent maintenant classées dans cette série, d'après l'ouvrage de M. Cousinéry, intitulé *Essai historique et critique sur les monnaies de la ligue achéenne* (Paris, 1825, in-4°, pl. gr.). Nous observerons à ce sujet que quelques-unes des attributions de M. Cousinéry sont hasardées, ainsi que l'a prouvé M. Raoul Rochette, dans le compte qu'il a rendu de son ouvrage dans le *Journal des Savans* (août 1829); aussi M. Mionnet a-t-il souvent accompagné d'un point de doute les attributions qu'il a empruntées à M. Cousinéry.

Le point de l'opinion de ce savant que l'on peut attaquer le plus facilement, est relatif à l'attribution des médailles portant AP, à la magistrature d'Aratus, et comprenant selon lui sept années de cette magistrature. Il faudrait prouver avant tout que les lettres AP fussent les initiales du nom de ce magistrat. Nous n'entrerons point dans la discussion si les médailles de la ligue achéenne ont été frappées dans un chef-lieu, ou si au contraire elles ont été frappées dans les différentes villes dont elles portent les initiales ou les symboles. Il est cependant évident que la fabrique de ces médailles offre des différences, quoique le type en soit uniforme. M. Raoul Rochette s'éloigne ici de l'opinion de M. Cousinéry et se rapproche de celle d'Eckhel.

Le second article, qui mérite une attention particulière, est le travail relatif aux rois du Pont et du Bosphore. L'histoire de ces contrées est très-obscur, la chronologie de ces rois offre de grandes incertitudes.

M. Mionnet, dans un travail spécial sur cette série numismatique, a augmenté le nombre des rois auxquels on avait attribué les médailles avec les noms de Sauromate, de Cotys, de Rhescuporis. Les intervalles qui existent entre les dates ont servi de base à son système, et il pense qu'on pourra remplir encore des lacunes dans ces règnes.

Il rectifie ainsi le travail fait par Visconti pour l'Iconographie en nous donnant 8 Rhescuporis au lieu de 5, et 7 Sauromates également au lieu de 5. Il augmente aussi la nomenclature des rois du Bosphore de trois nouveaux noms, Spartocus, Arcanès, Rhadamses ou Rhadamsades.

Ce volume, plus abondamment
cédens, sera intéressant, non-seu
médaillles, mais encore pour tous c
et de chronologie. Cet ouvrage,
M. Mionnet, et dans lequel on p
che et les progrès de la science de
par l'Académie royale des Inscripti
décerné à son auteur le prix fondé
le meilleur ouvrage de numismati

Il est accompagné de trois plan
dix planches gravées contenant q
ressantes pour la science, ou sous
sins sont de M. *Garson*; ils ont été

M. Mionnet promet très-incessa
plément, qui est sous presse, et q
tique attendent avec impatience.

127. MÉDAILLES ET ANTIQUITÉS TR
d'une lettre de M. *GALEHON*, bi
maire de la même ville, sur
autres objets antiques découverts

Parmi ces morceaux échappés
trouvent une hachette ou coin en
long; cinq haches, coins ou casse-t
grandeurs; sept fragmens d'autres
fer de flèche et autres.

de fer, de 21 pouces de long, avec la soie; le manche en bronze d'un petit couteau de sacrifice; un bracelet de cuivre ciselé, des fragmens de piques et de coins en bronze, trois haches en pierre et plusieurs morceaux d'une belle poterie romaine rouge d'un très-bon goût.

Dans la commune de Jort, on a trouvé un vase de terre, renfermant des cendres et des ossemens calcinés, un ornement de cuivre assez bizarre, placé sur un squelette, des fragmens d'un tombeau de terre cuite, un cône de la même matière et un *Néron* de moyen bronze. Aux environs ont été mises à découvert un grand nombre de médailles d'empereurs et d'impératrices, de consuls, de tyrans de la Gaule et de rois de France ou d'Angleterre, pièces dont l'énumération serait trop longue.

W.

128. HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES DES PLUS CÉLÈBRES ARCHITECTES du XI^e siècle jusqu'à la fin du XVIII^e, accompagnée de la Vue du plus remarquable édifice de chacun d'eux; par M. QUATREMÈRE de QUINCY, de l'Acad. des inscript. et belles-lettres, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux arts. 2 vol. gr. in-8° de XII, 354 et 376, avec 47 pl. grav. au trait; prix, 30 fr.; en gr. pap. vélin, tiré à 20 ex., prix, 50 fr. Paris, 1830; Jules Renouard.

Voici un bel ouvrage, et qui mieux est, un ouvrage conçu sur un plan simple et bon et bien exécuté. Le format, le papier, l'impression, le dessin et la gravure des planches forment un ensemble très-élégant; le sujet, par la manière dont il est traité, offre autant de variété que d'intérêt et d'instruction.

M. Quatremère expose lui-même dans sa préface, avec tant de clarté et de justesse, le but qu'il s'est proposé, que nous croyons devoir entrer en matière en reproduisant textuellement ses propres paroles; c'est aussi ce qu'a fait l'éditeur dans le Prospectus de ce bel ouvrage, et en cela il a montré du jugement et du tact.

« Le principal objet que nous nous sommes proposé, dit l'auteur, est de tracer en abrégé, par l'histoire des hommes et de leurs plus notables monumens, la route embrassée et suivie par l'art de l'architecture chez les modernes, depuis le point qui doit passer pour celui de son renouvellement, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, et de présenter ainsi rapidement, et

rente de notre choix celle de la
soyons effectivement exposé à
arrêts des préventions locales o
rons que, s'il s'agissait d'ouv
dernes, il faudrait se tenir fort
nommées éphémères, fruit des
ment, que le moment d'après e
même des célébrités que la sue
que les plus nombreux parallèle
ainsi des hommes dont les noms
dans la constante admiration d
l'expérience et du temps?

« Ne pouvons-nous pas dire :
cesse point de se perpétuer, est
leté d'un artiste? Et n'est-ce pas
dition de suffrages, que nous a
rangs dans les arts de la Grèce,
fois les ouvrages nous sont incon

« Mais ici nous avons l'avantag
les titres de célébrités, aux œu
artistes que nous avons rassembl
c'est-à-dire pour servir d'autor
avons moins portés que proclame
de placer en tête de la vie de cha
de ses principaux édifices.

« A l'égard des monumens qui

La seule nomenclature ou table indicative que nous donnons des monumens retracés dans ces dessins, pourrait servir d'index chronologique aux chefs-d'œuvre de l'architecture moderne. »

M. Quatremère n'a pas prétendu que ce choix de quarante-cinq architectes sous le titre *des plus célèbres* dût pour d'autres être un arrêt d'exclusion : aussi, pour mettre la critique à même de le modifier si elle le trouvait trop sévère, il a cru devoir faire suivre son histoire d'un Appendice contenant encore un nouveau choix de 50 architectes, avec une notice succincte de leurs principaux ouvrages.

M. Quatremère, ne reconnaissant de véritable art architectural que celui qui, seul, dit-il, entre tous les procédés de bâtir connus, a dû son origine, ses progrès, ses principes, ses lois, sa théorie et sa pratique, aux Grecs, et qui, propagé par les Romains, est devenu celui de la plus grande partie du monde civilisé, prévient qu'on ne trouvera dans son recueil aucune notion d'aucun ouvrage, d'aucun architecte du genre appelé *gothique*. Il ne parle point non plus de l'architecture arabe, indienne, égyptienne. Ces trois genres de constructions pourraient former le sujet d'un ouvrage aussi utile que curieux, qui, s'il était exécuté sur le modèle que vient de fournir M. Quatremère, aurait un bien véritable intérêt, et l'on doit désirer que le célèbre auteur qui a si bien ouvert la voie se charge de cette tâche qu'il pourrait mieux remplir que personne.

Quant au travail littéraire des notices sur chacun des architectes, l'auteur nous avertit lui-même du plan qu'il a suivi. « De même, dit-il, que nous avons fait un choix de quelques architectes entre un très-grand nombre, de même, et par suite de ce plan, nous nous sommes borné à choisir ce qui nous a paru le plus saillant dans les particularités qui les concernent, dans les titres qu'ils ont à la célébrité, de plus caractéristique enfin, et de plus propre à faire connaître la nature de leurs ouvrages et du goût de leur siècle. Nous devons ajouter qu'il nous paraît difficile de remplir mieux, avec plus de convenance et de justesse, le plan que s'était proposé M. Quatremère. Il est resté dans une sage mesure entre la prolixité et la sécheresse, ensorte que chacune de ses notices forme un petit tableau bien complet dont l'esprit saisit à merveille toutes les parties et dont les traits les plus saillans se fixent facilement dans la mémoire. »

Nous croyons ne pouvoir mieux terminer cet article qu'en offrant à nos lecteurs la liste des architectes dont les notices composent l'ensemble de cet ouvrage, avec l'indication des sujets de chaque planche.

LISTE des Architectes et Indication des Planches.

BUSCHETTO (XI ^e siècle).....	Vue de la cathédrale de Pise.
DOTTI SALVI (XII ^e siècle).....	Baptistère de Pise.
ARNOLFO DI LAMO, mort en :... 1300	Cathédrale de Florence.
GIOTTO..... 1326	Campanile de la cathédrale de Florence.
JEAN DE PISE..... 1380	Le Campo-Santo, à Pise.
BRUNELLESCHI..... 1444	Coupoles de Sainte-Marie-des-Fleurs. — Façade du palais Pitti, à Florence.
MICHELLOZZO..... 14..	Palais Médicis, à Florence.
LEON BAPTISTA ALBERTI..... 14..	Eglise Saint-François de Rimini.
SIMONE CROWACA..... 1509	Palais Strozzi, à Florence.
BRAMANTE..... 1514	Temple de San Pietro in Montorio. — Façade de la Chancellerie, à Rome.
BALTHAZAR PERUZZI..... 1536	Petit palais, près le palais Spada. — Palais Massimo, à Rome.
RAPHAËL SANZIO..... 1520	Palais Pandolfini, à Florence.
SAN MICHELE..... 1549	Porte de fortification. — Palais Farnese, à Rome.
ANTOINETTE SAN GALLO..... 1546	Palais Farnese, à Rome.
JULES ROMAIN..... 1546	Palais du T, à Mantoue.
MICHEL-ANGE..... 1564	Coupoles de Saint-Pierre, à Rome.
J. TATTI SANSEVERINO..... 1579	Bibliothèque de Saint-Marc, à Venise.
GALASSI ALBERTI..... 1572	Eglise de l'Assomption. — Palais Sauli, à Gênes.
PIERO LIGUORI..... 1586	Villa Pia, dans le jardin du Vatican.
B. VIGNOLA..... 1575	Palais de Caprarola, près de Rome.
B. ARMAZZANI..... 1592	Cour du palais Pitti. — Pont de la Trinité, à Florence.
A. PALLADIO..... 1580	Basilique de Vicence. — Palais Trissini.
PHILIPPE DEPOSEN..... 1578	Ordonnance intérieure de grand pavillon, aux Tuileries.
JEAN BULMANT..... 16..	Portique dans le cour du château d'Enghien.
PIERRE LESCOT..... 1578	Cour du Louvre. — Fontaine des Innocents à Paris.
JEAN GUGNON..... 1571	Paris.
DOMINIQUE FONTANA..... 1607	Palais de Saint-Jean-de-Latran, à Rome.
VINCENZO SCAMOZZI..... 1616	Procuratie nuova, à Venise.
CHARLES MADERNS..... 1629	Plan et élévation du frontispice de Saint-Pierre.
INIGO JONES..... 1652	Façade du palais de Whitehall, à Londres.
JACQUES DUBOIS..... 16..	Plan et élévation du palais de Luxembourg.
J. L. BERNINI..... 1680	Élévation et plan de la colonnade de Saint-Pierre de Rome.
FR. BORROMINI..... 1667	Élévation et plan de l'église de Saint-Charles aux Quatre-Fontaines, à Rome.
J. VAN CAMPEN..... 1658	L'Hôtel de ville d'Amsterdam.
CLAUDE PÉLAGER..... 1688	Frontispice et colonnade du Louvre.
LEMERCIER..... 1660	Élévation de la Sorbonne, du côté de la cour.
FR. BLOIS..... 1686	Arc triomphal de la porte Saint-Denis.
CHRISTOPHE WREN..... 1723	Vue latérale de Saint-Paul, à Londres.
J. HANCOCK MANSART..... 1706	Dôme et portail de l'église des Invalides.
PH. IVRA..... 1735	Eglise et dôme de la Sapience, près du Turin.
SERVANDONI..... 1766	Portail de l'église de Saint-Sulpice, à Paris.
L. VASSI..... 1773	Palais du roi de Naples, à Caserte.
J. ANTOINE GARNIER..... 1782	Colonnade de la place Louis XV, à Paris.
J. DAVIS ANTOINE..... 1801	Hôtel des Monnaies, à Paris.
GONDON..... 1818	École de Médecine, à Paris.
J. G. SUFFLOT..... 1781	Plan et élévation de l'église de Saint-Gervais, à Paris.

HISTOIRE.

129. HISTOIRE ANCIENNE DE CEYLAN. (*Asiatic Journal*; mars 1827, n° OXXXV, p. 342, août 1827, p. 153; *Annales marit. et colon.*, septembre 1827, p. 161).

Diverses tentatives ont été faites pour soulever le voile qui couvre l'histoire ancienne de Ceylan; mais aucun résultat satisfaisant n'a été encore obtenu; et l'on n'a pu assigner aux habitants de cette île une origine probable fondée sur une date authentique. Une personne qui a rempli à Candie des fonctions importantes, a communiqué à l'*Asiatic journal* l'extrait d'une notice sur Ceylan, écrite par Diégo de Louta, secrétaire du roi de Portugal à Goa, et l'un des plus anciens historiens portugais de cette île en question.

Suivant les prêtres de Candi, la population est venue du continent: ils dirent, en 1769, au gouverneur hollandais de l'île, que 2300 années lunaires auparavant, un prince nommé Ouïjaïa Raja, fils aîné de Sinbaha, empereur de Lala, dans la province de Dambodiva, débarqua à Ceylan, alors appelée Lanka ou Lakdiva, à la tête de 700 géans, et conduit par Bouddha, chassa les démons qui habitaient l'île. Ce prince fonda une ville qu'il nomma Tambraparnim, et sa postérité régna à Ceylan jusqu'à l'année 1769, période qui embrasse une série de 172 rois, en y comprenant le chef de la dynastie et le monarque alors régnant. Ce fut, dit-on, de Siam que vint l'expédition; et, selon les prêtres de Ceylan, les naturels de l'île sont originaires de cette contrée. On lit, dans le *Ramayana*, que Ceylan fut conquise par Rama, roi d'Oude, avec une armée de singes d'une taille gigantesque.

D'après le récit de Diégo de Louta, qui dit l'avoir puisé dans des histoires écrites par des Cingalais, et portées à Goa par les princes de Ceylan, l'île fut peuplée par des habitants du Tenasserim, royaume que l'auteur dit avoir été le plus considérable de l'orient, vu qu'il s'étendait de l'ouest à l'est, du Gange à la Cochinchine, et, au nord, par delà les montagnes. Le souverain de ce vaste empire, dont le nom était Aiota, avait un fils appelé Riga Raïa, ou Afrigia Raïa, héritier présomptif de sa couronne, et dont la conduite dissolue et le naturel féroce excitèrent un mécontentement général dans le peuple, qui se plaignit des actes de cruauté du prince et en demanda justice. Le roi,

a sa cour et recevaient la même
ils devenaient ainsi les compagnons
grecs, cet usage fut mis en pratique
jeunes gens élevés avec le fils du
perversité et s'associèrent à ses
enfants mâles nés le même jour
dérable, il n'en restait plus au
tous furent saisis et transportés
partir son fils avec sa flotte, lui e
de nouvelles terres et de s'y établir
jamais le pied sur le sol natal,
avec ses compagnons.

En conséquence, le prince Ri
bandonna au caprice des vents, et
gation, le poussèrent vers une île
flotte entra dans un port situé en
Jaffnapatam, et nommé Pritoni;
y débarquèrent et furent charmés
reté de l'air, de l'odeur suave et
beauté des arbres et de la fraîcheur
seaux; ils résolurent de se fixer dans
leur première ville à Mantotte, et
rent des moyens de subsistance
leur fournissaient les rivières, et
saient les arbres, tels que citron
cause de sa grande fertilité, l'île

Le prince , ayant pris des informations sur la 'puissance et les richesses de ce souverain , rechercha une alliance , et lui envoya des ambassadeurs pour lui témoigner son désir de resserrer , par des mariages , les liens qui les unissaient déjà comme voisins ; il demanda pour lui la main de la fille du roi , et le pria de lui envoyer des femmes pour ses compagnons.

Les envoyés ayant débarqué , furent conduits au roi de Cotta , qui leur fit un gracieux accueil ; et comme la renommée du père de Riga était parvenue jusqu'à ses oreilles , il n'hésita pas à accepter la proposition du fils. Il envoya donc sa fille au prince , avec un cortège de filles nobles pour ses compagnons. Les noces furent célébrées avec pompe et magnificence.

Depuis cette époque , il s'établit entre les deux peuples des relations étroites ; beaucoup de sujets du roi de Cotta , principalement des artisans et des laboureurs , allèrent se fixer à Ceylan , avec tous les ustensiles nécessaires à l'exercice de leurs professions. De cette manière , l'île se peupla , et des forteresses furent même construites sur divers points.

Les descendants du prince de Tenasserim devinrent dans la suite souverains de Cotta , dont Ceylan fut une dépendance ; mais selon Diego de Louta , sa postérité s'éteignit du temps de cet historien , le dernier roi étant mort sans enfans mâles.

L'auteur dit que pour rehausser l'origine de leurs rois , les Cingalais ont inventé une fable dans laquelle les premiers sont représentés comme descendants du Soleil , et dont nous donnerons le résumé.

Avant l'établissement de l'empire de Tenasserim , les habitans des contrées connues sous le nom de Pégou , de Siam , de Tenasserim et de Camboge , entre le Gange et les frontières de la Chine vivaient sur les montagnes , dans des trous de rochers et dans des cavernes (comme sont encore aujourd'hui quelques tribus birmanes) , sans chef et sans gouvernement. Ils ne connaissaient point l'agriculture , et , comme les animaux sauvages , se nourrissaient de fruits et de racines. Ceux de Tenasserim remarquèrent un jour que le soleil se levait avec un éclat plus vif qu'à l'ordinaire ; et pendant qu'ils contemplaient la face radieuse de cet astre , ils le virent s'ouvrir tout-à-coup ; il en sortit un personnage , différent pour la forme , des créatures humaines. Ceux qui avaient été témoins du prodige coururent vers

lui et lui demandèrent qui il était. Il leur répondit dans la langue du Tenasserim, qu'il était fils du Soleil et que le Tout-Puissant l'envoyait pour régner sur le pays. A ces mots, les auditeurs se prosternèrent devant lui, l'adorèrent et déclarèrent qu'ils étaient prêts à le reconnaître pour leur souverain. Là-dessus, il fut placé sur un siège élevé, et commença à exercer son autorité.

Le premier acte de son gouvernement fut de détourner ses sujets du vagabondage, de leur apprendre à se construire des habitations et de les habituer aux mœurs de la vie sociale. Il rédigea ensuite un code de lois douces et équitables, à la grande satisfaction du peuple, qui commença à mener une vie heureuse en comparaison de son existence passée. Le roi vécut long-temps et laissa plusieurs fils, entre lesquels il partagea ses états, qui furent gouvernés par sa postérité pendant plus de 200 ans. Tous les princes de cette dynastie prirent le surnom de *Souriavas*, c'est-à-dire, fils du Soleil; de cette famille, descendait en ligne directe Affrigia Vaia, qui fut banni de l'île de Ceylan.

Quant au nom de *Ceylan*, Diego de Louta se livre, sur ce sujet; à des recherches qui n'ont pour résultat qu'une étymologie peu probable, et dont, par conséquent, il est inutile d'en tenir nos lecteurs.

W.

130. *L'HISTOIRE GAZECQUE*, racontée aux petits enfans; par l'auteur de l'*Histoire romaine*. In-18 de vii-304 pages; prix

Paris, 1829; Dufart.

Ce volume est le 3^e d'une petite bibliothèque historique mise à la portée des enfans, que nous avons déjà signalée à l'attention de ceux de nos lecteurs qui se livrent par goût, par position ou par devoir à l'éducation du premier âge. (Voy. Tom. XIII, octob. 1829, p. 208). C'est un essai dont eux seuls peuvent apprécier le mérite. Sans doute ces petites histoires sont loin d'avoir l'attrait des contes de fées, qui nous ont paru, du reste, avoir le tort d'exciter trop fortement l'imagination et même de la fausser trop souvent. Sans doute les personnes préoccupées qui jetteraient les yeux sur les petits traités historiques dont

nous parlons; pourraient être tentées de les accuser de miserie, d'*enfantillage*. Nous avons déjà entendu ce reproche; qui nous semble, à nous, un éloge et un encouragement pour l'éditeur. Sans doute aussi plusieurs traits de l'histoire, et surtout de l'histoire grecque, peuvent difficilement être expliqués à des enfans; mais on ne fait qu'indiquer ici les principaux: on n'a pas voulu être complet; on a voulu seulement appeler de bonne heure l'attention des enfans sur les objets qui entreront plus tard dans le cadre d'études sérieuses, et les préparer à recevoir, à désirer même une instruction plus solide. Il ne s'agit plus que de savoir si les auteurs ont réussi à fixer leur attention; et cela ne nous paraît pas douteux pour ceux du moins qui n'auraient pas encore lu de contes merveilleux.

E. H.

131. SULLA MILIZIA CONSTANTINIANA. — De la Milice constantinienne. Mémoire historique; par le comte FOLCHERO SCHEZZE. In-4°; Milan 1828; Truffi. (*Antolog., giorn. di scienze*, juin 1819, p. 125.)

Ce mémoire est divisé en deux parties. La 1^{re} traite de l'histoire grecque de la milice depuis Constantin jusqu'à François 1^{er} de Parme; la 2^e expose l'histoire italienne de cette milice depuis François 1^{er} de Parme jusqu'à l'archiduchesse régnante, Marie Louise; la 1^{re} partie n'est qu'un résumé de conjectures et d'hypothèses fondées sur des opinions; la 2^e partie renferme des notices positives qui jusqu'à ce moment n'avaient pas été recueillies. On peut donc les considérer comme une appendice essentielle à l'histoire des ordres de chevalerie. L'ouvrage est orné d'un dessin représentant une médaille de Constantin, et d'un tableau sur lequel sont tracées plusieurs des insignes actuelles des chevaliers de la milice.

C. R.

132. SUR LES INVASIONS DES TURS EN STYRIE, d'après les historiens musulmans. (*Stejermark. Zeitschrift*, cahier VI^e, p. 58.)

Il ne se trouve pas dans les historiens mahométans la moindre trace d'invasion effectuée par les Turcs en Styrie, avant la marche de Soliman sur Vienne. La première irruption des Ottomans dans cette contrée n'a été jusqu'à présent rapportée par aucun de leurs historiens. C'est ce qu'affirme le voyageur bavois Schiltberger, témoin oculaire et fidèle de la bataille de

Nicopolis, dans laquelle il fut fait prisonnier. Il raconte que Bajazet, dès le 3^e jour après la bataille, s'avança jusqu'à Pettau, incendia la ville entière et emmena seize mille prisonniers. La première invasion turque, racontée par les historiens styriens, n'eut lieu que 22 ans plus tard. Radkersbourg fut investi. Le siège de cette ville est attesté par Valvassor et Megiser qui donnent le nom de *bey* au commandant de l'expédition. A cette époque, le sultan et son grand-visir étaient occupés de conquêtes en Asie, et l'invasion en Styrie doit être attribuée au bey d'une province limitrophe, lequel peut bien avoir péri avec seize des siens; mais on ne saurait croire avec Valvassor et Megiser, que 12,000 fantassins et 7,400 cavaliers y aient trouvé la mort; puisque jamais un bey de frontières ne commanda une armée aussi nombreuse, et que, pendant que Mahomet I^{er} était occupé en Asie, il eût été même fort difficile de mettre sur pied une semblable armée à l'extrémité occidentale de l'empire, pour reconquérir les villes perdues dans l'inter règne qui suivit la captivité de Bajazet.

Si, d'un côté, la critique historique enlève ainsi une partie de son importance à la victoire de Radkersbourg, crue jusqu'à présent si éclatante; de l'autre, elle sert à prouver plus rigoureusement qu'on ne l'avait encore fait, l'existence de la bataille livrée antérieurement par les Turcs, en 1363, bataille à laquelle le Loretto de Styrie, lieu de pèlerinage de Marie-Zell, doit sa fondation. Les écrivains hongrois et styriens révoquent en doute la vérité historique de la tradition relative à la peinture de l'image miraculeuse. Prai nie que Louis ait jamais rien entrepris contre les Turcs; mais Catona réfute cette assertion au moyen d'un diplôme délivré en 1366, par ce prince au brave guerrier Ladislas Dobka, en récompense de la valeur qu'il déploya contre les Ottomans. La plus puissante des raisons qui établissent la vérité de la bataille de 1363, est le témoignage unanime des plus anciens historiens mahométans qui lui assignent la même date, placent le champ de bataille, non en Hongrie, mais assez près d'Andrinople, et attribuent la victoire, non à Louis, mais bien à Mourad.

Afin de ne pas multiplier inutilement les passages analogues d'écrivains orientaux, le journal cité en tête de cet article

rapporte celui qui offre le plus de détails; ce passage est tiré de l'ouvrage de l'historiographe Sead-Eddin. Nous extrairons ce qui nous a paru le plus intéressant dans ce morceau intitulé : *Attaque des Infidèles Serviens et victoire de l'Étendard des Croyans.*

Le commandant de Philippopolis, banni de sa patrie, s'était réfugié précipitamment auprès du despote de Servie pour se plaindre à lui de Lala Chahin, qui l'avait chassé, et implorer son secours contre les Musulmans dont il brûlait de se venger. Le despote se rendit à ses instances; et, plein d'ardeur, il se ligua avec les rois de Hongrie et de Bosnie, et le prince de Valachie, pour chasser les Musulmans de la Romélie. Peu de temps lui suffit pour assembler des forces considérables avec lesquelles il se porta sur Andrinople, vers l'an 1388 de J. C. et 766 de l'hégire. Aussitôt que Lala fut informé de l'approche des chrétiens, il en transmit la nouvelle au sultan, et lui annonça qu'avec sa cavalerie il était hors d'état de résister à l'armée innombrable des ennemis. Le sultan victorieux se disposa sur-le-champ à marcher à son secours. Ayant traversé l'Hellespont, vis-à-vis de Gallipoli, et passant près de la forteresse de Bigha, il songea que les chrétiens, au pouvoir de qui elle était, pourraient l'arrêter dans cet endroit; et, comme quelque cause l'avait toujours jusqu'alors empêché de se rendre maître de ce poste, il résolut de s'en emparer. Après avoir donné des ordres pour l'approvisionnement des vaisseaux qui se trouvaient à Aidinchik et à Gallipoli, il fit embarquer une partie de sa cavalerie, qu'il chargea de tenir la mer, tandis qu'avec le reste de ses troupes, il cernerait la forteresse. Sur ces entrefaites, Lala Chahin apprit que la Servie avait armé toutes ses forces contre les Mahométans, et que l'armée, campée sur les rives de la Marizza, n'était plus qu'à deux journées d'Andrinople. Sachant que l'armée musulmane ne faisait pas la dixième partie de celle des chrétiens, il tint conseil avec ses beys; et le résultat de la délibération fut qu'on devait s'en remettre à la décision du ciel. Hadchi Ilbecki fut choisi pour général. Après avoir animé les siens au combat par ce vers du Coran : « Si Dieu est avec toi, qui peut te vaincre ? » il répartit ses troupes sur tous les points pendant que les ennemis étaient ensevelis dans le sommeil ou

ment contredit par les historiens a

133. HISTOIRE ROMAINE de B. C. 1
mand sur la 3^e édition par P. A.
440 et 456 pag. in-8 ; prix des
ris, 1830 ; Leyrault. Strasbourg;

Depuis une quinzaine d'années le
sur l'histoire romaine font du bruit
teur reprenant en sous-œuvre cet
transmise avec trop peu de critiqu
fables et d'invéraisemblances , est pa
et inattendus qui renversent beau
été inculquées dans les écoles par le
Périzonius , Bayle , Beaufort , et Lé
nomme pas , ont attaqué les tradi
l'histoire romaine ; mais , comme dit
fort , ils ont détruit sans reconstrui
en effet M. Niebuhr ; il ne se cont
des faits nouveaux , il rectifie d'anci
il fait une histoire neuve , ou plutô
pour une histoire romaine. Car mal
une suite de dissertations savantes
sente dans cet ouvrage. Elles seront
toriens futurs ; mais ce n'est point u
celle de Tite Live ; d'autant moins
pas d'agrément sur son style romain

Nous n'avons encore sous les yeux que les deux premiers volumes qui répondent au volume I^{er} de l'original allemand. Un 2^e volume de celui-ci a paru, mais le 3^e n'est pas encore imprimé. Nous allons indiquer le contenu de la première livraison de la traduction de M. de Golbéry.

Les Romains n'étaient point un peuple particulier ; ils étaient un mélange d'aventuriers de diverses nations voisines. Aussi les premières recherches de M. Niebuhr s'étendent sur les petits peuples qui habitaient la contrée qui forma dans la suite la république romaine. C'étaient les Enotriens et Pélasges, les Opiques et Ansones, les Aborigènes et Latins, les Sabins, les Etrusques, les Ombriens, les Japyges, enfin les Grecs et les Liguriens. Quelques-uns de ces peuples, tels que les Etrusques et les Colons grecs étaient parvenus à un certain degré de civilisation, et possédaient des institutions assez remarquables. Les Etrusques avaient une caste sacerdotale et guerrière comme les Chaldéens : c'étaient des patriciens-prêtres qui dans la suite transférèrent à Rome une partie de leurs usages, de leur autorité et de leurs superstitions. M. Niebuhr discute ensuite les témoignages des anciens relatifs à la prétendue arrivée d'Enée en Italie avec une troupe de fugitifs troyens, et il passe de là aux diverses traditions sur la fondation de Rome, en recherchant les sources d'où elles sont découlées, et l'authenticité des monumens ou des titres antiques sur lesquels ces traditions ont été fondées. Remonter aux sources, est un soin que l'auteur prend dans tout le cours de ses recherches, et qui prouve un véritable érudit. Ce n'est pas la faute de M. Niebuhr, s'il arrive à des résultats tels que celui-ci : « Les récits mythologiques de ce genre sont des formes vaporeuses, ou même une *fata morgana* (pourquoi pas *fée morgane* ?) dont l'image primitive est invisible, dont la loi de réfraction nous est inconnue ; et n'en fût-il pas ainsi, nul esprit ne serait donné d'assez de savoir et de sagacité pour parvenir à démêler les traits primitifs, au milieu du mélange bizarre de ces formes. » Seulement il semble que l'auteur eût pu faire cet aveu d'une manière plus simple, et en employant moins d'images.

En parlant de la guerre entre les Romains et les Sabins après le fameux enlèvement des femmes, M. Niebuhr rapporte

une de ces traditions antiques qui vivent encore sur les lieux, et que l'auteur, pendant son long séjour à Rome, a recueillies avec soin. Tarpéia montra aux Sabins la route pour arriver à la citadelle du mont saturnin ou capitolin, mais elle fut mise à mort pour cette trahison, et dans la suite on montra son tombeau en cet endroit. « Tout le mont-capitolin, dit-il, est percé de carrières ou d'antiques galeries pratiquées dans le tuf : plusieurs de ces galeries sont murées, d'autres sont accessibles ; elles sont voisines des maisons construites sur les décombres qui couvrent les cent degrés du capitol, sur l'endroit où la roche tarpéienne regarde le forum, auprès des édifices en ruines que l'on appelle le *Palazzacio*. Je fus attiré dans ce labyrinthe par le bruit que l'on répandait sur l'existence d'un puits d'une profondeur extraordinaire. . . Des jeunes filles du voisinage nous guidaient, et nous racontaient que bien avant dans la montagne était assise la belle Tarpéia, couverte d'or et de bijoux, et retenue par enchantement. Ceux qui cherchent à pénétrer jusqu'à elle, ne retrouvent jamais leur chemin. Les habitans de ce quartier sont des maréchaux et des cabaretiers, étrangers aux connaissances archéologiques, etc. » Il est sans doute curieux de voir le nom et le souvenir de Tarpéia se conserver chez les ouvriers qui habitent actuellement auprès du mont capitolin.

M. Niebuhr termine le 1^{er} volume par des remarques intéressantes sur l'état primitif de la ville de Rome, et sur les tribus qui l'habitaient.

Le 2^e volume commence par des recherches sur les diverses conditions civiles et politiques des Romains sous les premiers rois. L'auteur s'efforce surtout d'éclaircir la signification du mot *gentes*. Son style diffus ôte un peu à la lucidité de cette discussion ; cependant avec quelque peine on parvient à saisir les résultats neufs de ses recherches. M. Niebuhr cherche à prouver que le mot *gens* chez les Romains devait avoir la même acception que celui de *genos* chez les Grecs : c'étaient des associations de familles, que l'auteur compare aux *phares* des Souliotes modernes, et le traducteur aux *pharaiges* de la ville de Metz au moyen âge. On pourrait les comparer encore aux *clans* de l'Écosse, et aux villages de l'Épire et de la Macédoine

actuelle. En Grèce « chacun de ces *genos* avait un nom propre de forme patronymique. On disait les *Codrides*, les *Eumolpides*, les *Batades* ; c'est ce qui a bien l'apparence d'un lien du sang ; mais cette apparence, dit l'auteur, est trompeuse. Peut-être ces noms passaient-ils de la famille la plus considérée de l'association à ses autres membres ; il est plus vraisemblable que l'on adoptait le nom d'un patron ou éponyme. Les Homérides de Chio formaient une aggrégation de ce genre, et c'est de leur nom seul que l'on concluait qu'ils étaient issus du poète. » Il en était probablement de même des Jules, des Emiles, des Fabius de Rome. L'unité de la famille politique ou de la *gens* imposait des devoirs et offrait des avantages. Par exemple chaque *gens* ou confrérie avait son culte et ses sacrifices aux frais desquels les associés étaient obligés de pourvoir. En revanche les associés héritaient de celui d'entr'eux qui mourait sans testament et sans descendants. Tous les associés avaient l'obligation de se secourir mutuellement et de prendre les armes pour la défense de la *gens*. Cette organisation en familles politiques a survécu à l'empire romain. On la retrouve au moyen âge à Gènes ; Doria est loué par les historiens pour avoir délivré Gènes des dissensions des deux principales factions, en licenciant les aggrégations ou *gentes* alors existantes, et en répartissant les familles qui les composaient, entre les 28 *alberghi* formés chacun du moyen et du nom d'une ancienne maison. On a retrouvé au reste une institution semblable dans quelques villes de l'Allemagne du moyen âge, par exemple à Cologne ; et c'est ce qui explique comment Metz peut offrir une distribution analogue.

M. Niebuhr porte ensuite ses investigations sur le sénat et le peuple ; puis marchant avec l'histoire il examine ce que le règne de chaque roi de Rome peut offrir de certain. Les résultats ne rassureront pas beaucoup ceux qui doutaient de la certitude des traditions romaines. M. Niebuhr déclare que Servius Tullius, « le plus remarquable des rois de Rome, celui que l'histoire de la constitution ne peut s'empêcher de regarder comme une personne déterminée, reste dans tous les récits des historiens romains, un prince tout aussi mythologique que le sont Romulus et Remus. » Son nom de Servius aura donné lieu au conte sur son origine servile. C'est dans un discours de l'em-

l'histoire jusqu'à l'établissement
discutés avec une grande érudition
localités anciennes de la ville et
rapports des Plébéiens et des
détachement du plebs qui fut la cause
raire hors de la ville.

Nous attendons maintenant la
tes que M. de Golbéry a rendues
même avec un peu trop de fidélité
vant traducteur ne nous laissât
desquels M. Niebuhr a été combattu
par divers savans d'Allemagne. Il
notes ou dans un court supplément
structif et célèbre.

134. **FRAGMENTS HISTORIQUES** par
TSAREVITCH ALEXIS PÉTROVITCH
M. BACHKOF. (*Istoritcheski*,
cheski journal. — Journal hist
phique; nov. 1826, pag. 160-

Il y a cent ans, à l'époque de
1^{er}, on vit éclater dans la petite
suites auraient pu être des plu
quelques habitans du bourg de P
pour arrêter le mal dans sa source
rebelle.

nombreuse, il se faisait appeler le Tsarévitch Alexis-Pétrovitch, et racontait comment il avait été miraculeusement sauvé. En fils obéissant et craignant Dieu, et n'ayant pas voulu causer le malheur de la Russie, pendant le règne de son père, il avait cru devoir se cacher jusqu'à cette époque, pour se soustraire aux persécutions dont il aurait été l'objet; mais bien persuadé aujourd'hui qu'il était l'héritier légitime du trône, il allait à Moscou remonter sur le trône de ses ancêtres. Tous ces récits étaient accompagnés de promesses, et surtout de distributions d'argent qui ne manquèrent pas de lui attirer force partisans. Les habitans de Piani-Rog se révoltent; tous accourent pour voir leur futur souverain, et les Cosaques de la contrée se hâtent, à l'envi, d'aller grossir son armée.

Vainement le chef-militaire du lieu, le fidèle Baranofski s'efforce de les convaincre que le Tsarévitch Alexis n'existe plus depuis long-temps, et que celui qui prend ce nom ne peut être qu'un imposteur : personne ne voulut l'écouter, quelques-uns même essayèrent de tuer ou de livrer cet honnête homme au faux Tsarévitch. Dans cette extrémité, Baranofski se rendit à Potchep, et rendit compte au commandant Pavlof, au bourgmestre Brechkof, et aux principaux notables, de tout ce qui se passait à Piani-Rog.

Ces bruits s'étaient bientôt répandus dans Potchep, le peuple allait peut-être oublier ses devoirs et s'abandonner à la révolte, lorsque le digne Brechkof, qui possédait toute sa confiance et toute son estime, s'adresse aux habitans, et leur fait toucher au doigt l'imposture du chef rebelle. Les ayant persuadés, il rassemble un corps considérable de Cosaques, et se dirige avec le commandant Pavlof, sur Piani-Rog.

L'imposteur vient fièrement à leur rencontre, et les somme de se rendre; il eut même, dans la chaleur de l'entretien, la hardiesse de frapper le commandant Pavlof; et celui-ci ayant fait signe aux siens de se défendre, il donna ordre à ses partisans de tirer. Le combat fut assez meurtrier de part et d'autre, et il dura même assez long-temps. Enfin, le plus grand nombre des rebelles passa du côté de Brechkof, et l'affaire se termina à l'avantage des habitans de Potchep.

De Potchep, les rebelles furent conduits à Gloukhof, et de là à St.-Petersbourg. Lorsque le procès eût été jugé, et l'im-

bourg de Simbirsk. Il y avait 17
et il se trouvait alors dans le de
Étant arrivé avec son corps à
habitans, il s'était figuré pouvo
cet endroit que dans aucun aut
ce qu'il paraît, depuis long-tem

Le brave et fidèle Baranofski
pératrice Catherine I^{re}, le villa
dissement de Moglinsk.

135. BETRACHTUNGEN UEBER TEUT
l'Allemagne, depuis la premiè
la première moitié du 13^e, o
Frédéric II; par J. WEITZEL.
Leipzig, 1828; Brockhaus. (L
p. 1937).

L'auteur de cet ouvrage a fait
grande portée de vues dans la
sujet. Le jugement qu'il a émis
porte sur le fort et le faible des
ques de cette époque, qui présen
et du mal toujours luttant l'un
n'a pas jugé à propos de surchar
commentaires et de citations. Il
ces hypothèses hardies, que tant
certaines particularités du moy

Il s'adresse principalement à des lecteurs qui ont des connaissances historiques assez étendues, pour pouvoir comprendre et saisir la manière dont il apprécie la masse de faits historiques qui sert de base à son exposition. Comme il s'est attaché aux choses plus qu'aux noms et aux dates, son ouvrage ne peut convenir qu'aux hommes qui envisagent l'histoire sous un point de vue élevé, et veulent y suivre, pas à pas, la marche du développement de l'esprit humain. — Laisant à l'écart tous les faits de détail, l'auteur a esquissé à grands traits le tableau du moyen âge dans la période qu'il a décrite, et l'a accompagné d'opinions et de vues politiques profondes et pleines d'intérêt. — C'est ainsi que le jugement qu'il porte de Charlemagne et des institutions de ce grand homme, dénote une haute sagacité, et l'exposé des suites politiques de la mort de ce prince, nous a paru frappant de vérité. La *Gazette de Leipzig* recommande surtout la lecture de ces passages, car elle ne peut manquer de donner une juste idée du mérite et du talent de l'auteur. C. R.

136. *GESCHICHTE DES DEUTSCHEN VOLKES.* — Histoire du peuple allemand; par M. LUDEN. 3^e Vol. VI et 810 p., gr. in-8°. Gotha, 1827; Perthes. (*Allg. Liter. Zeitung.*; juillet 1828, supplém., p. 661).

Ce 3^e volume s'étend depuis la destruction de l'empire romain d'Occident par Odoacre, roi des Hérules, jusqu'à la bataille de Testri et Pepin de Héristal. L'auteur expose dans 3 livres la réunion des peuples d'origine germanique, et un seul peuple sous la domination suprême des Francs; le 6^e livre contient le récit des conquêtes d'Odoacre, et de la fondation en Italie, d'un royaume ostrogothique par Théodoric : vient ensuite l'établissement de la monarchie des Francs, dans les Gaules et en Allemagne, par Clovis et ses successeurs immédiats, jusqu'à Clotaire I^{er}, la chute de la domination des Ostrogoths en Italie, et l'émigration des Lombards.

Le 7^e et le 8^e livres sont exclusivement consacrés aux Francs; le 7^e livre expose l'état intérieur, la législation et la constitution du royaume des Francs; et le 8^e traite de l'histoire externe de la monarchie et des révolutions qui ont amené la chute de la dynastie des Mérovingiens.

Le quatrième volume de l'ouvrage de M. Luden contiendra

(Gætting. gelehrte Anzeigen, n° 18)

L'auteur s'est proposé de dissiper les préjugés et d'une critique impartiale qui règne dans l'histoire de la guerre de fragments d'anciens poètes ignorés jusqu'à ce jour. Toutefois sur divers points. Il serait d'abord inutile de nouveau ce passage équivoque, dans lequel il s'agit de la défaite des Francs, et de la bravoure de Sigfrid. commencer par déterminer le peuple qui habitait les rives de la Naab. M. Wächter croit que c'était les Bavares. Peut-être, en effet, est l'unique source où ce fait a-t-il voulu désigner par les mots Götter, la victoire remportée à la même époque, sur les Saxons et les Danois près de Kirchhayn, dans la Hesse sur l'ancien village Dagobertshausen. On ne peut pas dire l'auteur, en citant le passage de la guerre des Cattes et des Hermondules. Le mot SALL employé dans cette phrase, et le mot CONDOM ET CONTERMINUM, la Saale, de donner à ce mot une autre signification.

issance des traditions locales, et des noms que les lieux portent anciennement. M. Wachter s'est abstenu de donner l'exactitude de plusieurs de ces noms, toutes les fois qu'il n'a pu appuyer sur les sources; ce silence est sans doute préférable aux veines hypothèses; mais pourquoi n'a-t-il point parlé de la ville d'Elmeri, qu'Évrard, comte de Hesse, et duc franc, envia pour punir son vassal saxon? Les chroniques ne le mentionnent-elles pas, et sa situation dans les domaines d'Évrard (Elmershausen sur le Diemel), peut-elle faire naître des doutes? L'ouvrage ne donne pas non plus des éclaircissemens suffisans sur les comtes de Gleybergou, Glizberg, non loin de Hesse, dont on voit encore le château en ruines, et qu'il ne faut pas confondre avec Glizberg, non loin d'Iéna. On sait que le comte Heumann, l'un des partisans de l'empereur Henri IV, fut parent du comte Herrmann de Luxembourg, son adversaire. Par contre, les investigations de l'auteur, sur l'époque des troubadours thuringiens, sont très-satisfaisantes. C. R.

18. *SAMMLUNG HISTORISCHER SCHRIFTEN UND URKUNDEN.* — Recueil d'écrits et de documens historiques concernant la Bavière, extraits de manuscrits; par le baron DE FREYBERG. 1^{er} vol. in-8° de iv, et 520 pag.; prix, 2 rthlr. 12 gr. Stuttgart et Tubingue, 1827; Cotta. (*Allg. Liter. Zeitung*, décembre 1828. Supplém., p. 1105.)

Le but de cette collection est de répandre quelque lumière sur l'histoire de la Bavière; et d'amuser le lecteur en déroulant sous ses yeux les annales de sa patrie.

D'après le plan que s'est proposé l'auteur, sa collection ne comprendra que des documens entièrement inédits, ou déjà publiés, mais d'une manière incomplète, et chaque document sera précédé d'un préambule ou d'un éclaircissement historique. Trois cahiers formeront un volume.

1^{er} cahier : *Chronique de Bavière, par un auteur anonyme.* Cette chronique, écrite en langue allemande, sous le règne de l'empereur Frédéric III, expose l'histoire de la Bavière depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du 15^e siècle; elle fourmille d'inexactitudes qui auraient dû être indiquées en note, et elle contient beaucoup de détails inutiles.

2^e cahier : *Le Procès de Gaspard de Thuringe instruit au*

3^e cahier : Le plus ancien d'un
Codex, écrit en langue latine,
intéressante de M. Freyberg, pour la
première fois. La première col-
lection du neuvième siècle, ou
collection ne se compose aussi
le milieu jusque vers la fin du
siècle ne renferme que des doc-
uments des notices depuis la fin du d-
du douzième siècle, dans un
principal mérite des deux pre-
mières des notions étendues sur la d-
quelle des savans distingués ont
leurs veilles. Le texte est enrichi

139. THE HISTORY OF ENGLAND
Histoire d'Angleterre pendant
TURNER ; 2^e édit., 5 vol. in-4.
Magazine, mars 1826, p. 21.

M. Turner, historien dont nous
sion d'analyser les travaux, récem-
ment admis comme vrai de la
mandie, au château de Cardif-
historiens contemporains n'en ont
témoignage de Mathieu de West-
ne dit rien de l'invasion de la

circonstances y sont clairement rapportées. L'auteur parle de Henri III beaucoup moins longuement que les autres historiens; toutefois les conséquences politiques de son gouvernement y sont habilement présentées.

L'esquisse de l'état de l'Europe aux 12^e et 13^e siècles paraît avoir pour but de mettre le lecteur en état de lire avec plus de fruit l'histoire d'Angleterre à ces époques. Au règne de Richard II, il n'est point question de la croisade de Spencer, évêque de Norwich, contre un anti-pape. Ce règne, néanmoins, surtout la dernière partie, ainsi que le caractère de Henri V, sont bien tracés. Pour les événements de ce période, l'auteur a eu à sa disposition des matériaux inconnus à ses devanciers; notamment le récit manuscrit du siège de Harfleur. Le règne de Henri VI, qui, selon l'expression de M. Turner, a paru jusqu'à présent une masse confuse de faits incohérens, est aujourd'hui un morceau historique d'une grande clarté. L'auteur rend une pleine justice à Jeanne d'Arc; il a su jeter un grand intérêt sur les débats qui divisèrent le trône et l'église. Le caractère de Richard III est un de ceux sur lesquels on est le moins d'accord, et M. Turner croit réduire à sa juste valeur le mal qu'on a dit de lui en l'absolvant du meurtre de Henri VI et de lady Anne, et en le déclarant l'assassin des jeunes princes enfermés à la tour de Londres.

La partie littéraire de l'ouvrage comprend, 1^o un exposé de la décadence de la littérature, dans lequel notre historien apprécie judicieusement les Grecs et les Romains, quoiqu'il montre fort peu d'estime pour Aristote; 2^o la renaissance de la littérature latine en Angleterre après la conquête, l'histoire de la poésie anglo-saxonne, les romans d'Arthur de Charlemagne, les chansons de Marie, les Trouvères normands; 3^o l'introduction de la littérature arabe; la philosophie scholastique.

L'ouvrage de M. Turner est accompagné de notes plus ou moins longues. Nous ne relèverons pas quelques erreurs de fait qui lui sont échappées, le lecteur y suppléera facilement, car elles sont peu importantes. Le style de son histoire ne répond pas toujours au mérite des pensées, quoique le plus souvent il soit assez correct; on lui reproche, par exemple, d'accumuler trop d'épithètes sur un seul substantif; nous avons

remarque un passage où il s'en trouve onze pour un seul sujet.

W.

140. A SELECTION, etc.—Recueil choisi de la Correspondance publique et privée du vice-amiral lord Collingwood, et Mémoires sur sa vie; par G. L. N. COLLINGWOOD, écuy. In-4°, pp. 516. Londres; 1828. Ridgway (*Liter. Chronicle*, 2 janv. 1828.)

Lord Collingwood, dont les vertus publiques et privées excitèrent l'admiration de ses compatriotes, et dont les services éminens le recommandent à la reconnaissance de sa nation, fut un des marins les plus distingués qui aient jamais existé. Des cinquante ans qui composent sa carrière militaire, il en passa quarante hors de sa patrie, et fut vingt-deux mois entiers sans jeter l'ancre une seule fois. C'est principalement pendant ce période de temps qu'il écrivit ses lettres, qui respirent un patriotisme si ardent, une affection si vive, si tendre pour sa famille, que l'éditeur s'est décidé à les publier avec les petites imperfections inséparables de toute composition écrite à la hâte: intimement convaincu qu'il était, qu'on trouverait difficilement un marin dont le style pût être comparé à celui de Collingwood. La justesse et la solidité du jugement de cet homme célèbre étaient généralement connues et avouées; on le consultait de toutes parts sur des questions de politique générale, de discipline, et même de commerce; il était adoré de ses subordonnés, car il ne négligeait rien pour se concilier et conserver leur attachement; les mesures sanitaires qu'il prenait pour l'équipage étaient presque toujours couronnées de succès. « Je suis depuis long-temps sur mer, écrivait-il à sa femme; je manque presque de nourriture, j'ai à peine une chemise blanche à mettre, et souvent je dis: heureux le pauvre paysan! Malgré la longueur de notre navigation, quoique nous n'ayons ni viande fraîche, ni légumes, il n'y a pas un seul malade à bord de mon vaisseau. » La collection renferme des lettres du duc de Clarence, écrites, soit à lord Collingwood, soit à son épouse, après la mort de celui-ci: elles attestent la haute estime de ce prince pour ce zélé serviteur de son pays, et les regrets vifs et profonds que lui inspira la perte d'un homme que la renommée égale au cé-

lèbre Nelson lui-même, dont il était l'ami et le compagnon d'armes. Toute cette correspondance est d'un grand intérêt sous bien des rapports ; les sentimens exprimés dans les lettres dont elle se compose, prouvent chez lord Collingwood une élévation d'âme, une force d'esprit, une droiture de cœur et une instruction peu communes. Les lettres qu'il adresse à ses filles ne sont pas les moins attachantes ; il y entre dans une foule de détails sur l'éducation en général, et sur celle qui convient en particulier au sexe féminin ; on y trouve des principes de la morale la plus pure, et d'excellentes règles de conduite, pour les diverses positions sociales qu'une femme peut être appelée à occuper dans le monde.

W.

141. SCORSA DA VERONA A VEJA. — Promenade de Véronne à Véia ; par PIERRE CHEVALIER. Padoue, 1829 ; Gamba. (*Artolog. Giorn. di scienze*, juillet 1829, p. 154).

Ayant de sortir de Vérone, l'auteur de cet ouvrage jette un coup-d'œil sur les formes noircies de l'ampthéâtre de cette masse énorme, admirable monument de grandeur, de destruction et de zèle patriotique, qui semble lutter constamment contre la puissance des siècles. Il s'arrête un instant devant les tombeaux des Scaliger, et se dirige ensuite vers les châteaux tombant en ruines, par le chemin qui s'étend sur le dos de la colline, le long des murs, élevés par *Can grande* seigneur de Vérone au moyen âge.

Nous ne suivrons pas M. Chevalier dans le récit qu'il fait des divers sentimens qu'il a éprouvés dans ces lieux, parce que des sentimens n'ont aucun rapport avec l'histoire de l'archéologie, et nous renverrons à l'ouvrage même ceux de nos lecteurs qui voudraient avoir une connaissance plus détaillée du sujet.

C. R.

142. DELL' ORIGINE DEI SETTE COMUNI E DI ALTRE POPOLAZIONI ALEMANNE. — De l'origine des Sept-Communes et d'autres populations allemandes établies entre l'Adige et la Brenta, dans le pays de Trente, de Vérone et de Vicence ; par B. GIOVANELLI. Trente, 1826. (*Giorn. dell' Ital. Litterat.*, Tom. 65, p. 47).

Scangari.

Depuis le commencement du
les pays de l'Europe ont fait de
l'origine de cette nation, ainsi qu'
Italie, et les opinions sur ces deux

L'auteur de l'ouvrage que nous
principales sont au nombre de trois
tendu que cette nation descendait
étaient les Alpes noriques; d'autre
nombre, ont pensé qu'elle était
par Marius. Enfin, on a soutenu
reins, qui formaient l'arrière-garde
fuirent à la nouvelle de la défaite

L'auteur n'adopte aucune de ces
mine par cette considération que
langue des Romains s'étant répandue
l'empire, l'isolement de cette population
à l'époque où les Romains exerçaient
vers. Par le même motif, il rejette
que cette nation est un débris de
dévastation de Trente, fondirent
faits par l'empereur Claude, en 2
aujourd'hui lac de Garda.

Quelque divergentes que soient
s'accorde toutefois à reconnaître
germanique, et qu'elle parle la
partage cette nation en deux

projet de conquête, parce que, si tel avait été son but, elle n'aurait pas abandonné la jouissance des terres les plus fertiles aux peuples vaincus pour habiter des montagnes arides; cependant il n'en est pas moins certain, dit-il, que dans l'origine la force des événemens la contraignit de quitter le pays qu'elle occupait.

Il cherche en conséquence dans l'histoire des barbares un fait qui coïncide exactement avec la position politique de cette nation, l'isolement dans lequel elle se trouve à l'égard de ses voisins, et même avec la langue; il le trouve dans l'accueil bienveillant que Théodoric fit aux Suèves, qui, vaincus par Clovis roi des Francs, se réfugièrent dans la partie septentrionale du nouveau royaume fondé par ce monarque. A l'appui de cette opinion il cite le panégyrique de ce prince par Ennodius, la lettre de Cassiodore au roi des Francs, Clovis, la narration de Procope; le passage de Cassiodore explique si bien ce fait qu'il mérite d'être rapporté.

Luduin regi Francorum Romæ Theodoricus rex alamannicos populos causis fortioribus inclinatos victrici dextrâ subdidistis etc.; sed motus vestros in fessas reliquias temperate : quia jure gratiæ merentur evadere, quos ad parentum vestrorum defensionem respicetis confugisse. Estote illis remissi qui nostris finibus celantur exterriti, etc. : sufficiat illum regem cum gentis suæ superbiam cecidisse. Cassiodore, verp. II. 41.

M. Giovanelli n'a traité que de l'origine de cette population. Les lecteurs qui désireront acquérir une connaissance plus approfondie de ses mœurs et des produits du sol qu'elle habite, pourront consulter avec fruit les mémoires historiques des sept communes vicentines, par l'abbé A. del Pozzo. C. R.

143. ESSAI SUR L'HISTOIRE DE LONGWY; par M. C.....; suivi de considérations relatives à l'industrie et au commerce de cette ville, et de notices biographiques sur les hommes illustres qui y ont pris naissance. In-8° de 207 pag. Metz, 1829; Véronnais. Paris; Leccointe.

Longwy, dont l'origine remonte au 6^e siècle, ne fut primitivement qu'un château fort, construit par Aurelbert, gendre de Clotaire, avec les débris d'un camp romain nommé Titelberg, situé près de là. Des médailles trouvées dans ce lieu

diffusion. Les faits ont fourni à M. Bégin la base des divisions de son ouvrage, qu'il partage en huit époques : 1° depuis l'origine de Metz jusqu'aux établissemens des Romains dans la Gaule Belgique, 52 ans avant l'ère chrétienne; 2° de la guerre des Gaules jusqu'à l'invasion des Allemands, en 264; 3° depuis 264 jusqu'à la fondation du royaume d'Austrasie, en 511; 4° de cette fondation à l'établissement des duchés de Haute et de Basse-Lorraine, en 959; 5° de l'établissement de ces duchés à celui de la liberté messine, vers l'an 1115; 6° depuis cette année jusqu'au 16^e siècle; 7° du 16^e siècle à la révocation de l'édit de Nantes, en 1685; 8° depuis cette révocation jusqu'en 1789.

L'auteur semble quelquefois s'écarter de son sujet pour pénétrer dans le domaine de la politique, et analyser des faits qui ne se rattachent pas en apparence à l'histoire de l'esprit humain; mais comme les guerres, les discussions religieuses, les intrigues de cour sont autant de causes qui agissent puissamment sur l'esprit et les mœurs d'un peuple, l'ouvrage aurait perdu une partie de son intérêt si les faits y avaient été isolés des diverses circonstances qui les ont précédés et leur ont donné naissance. « Une histoire littéraire, séparée de l'histoire politique, serait, dit M. Bégin, un tableau sans accessoires, une peinture muette, dépourvue de l'ombre qui la fait ressortir. »

W.

145. RECHERCHES HISTORIQUES SUR LA VILLE DE SALINS; par M. BÉCHET, ancien secrétaire général de la préfecture du Jura. 2 vol. in-8°. Besançon, 1830; Bimtot.

La plupart des villes du Comté de Bourgogne ont eu leurs historiens; l'histoire des sires de Salins a été écrite par l'abbé Guillaume, dont l'ouvrage serait beaucoup plus utile s'il eût su se renfermer dans son sujet, et s'il eût employé des copistes plus habiles à la transcription des chartes sur lesquelles il fonde ses assertions.

M. Béchet a recueilli et long-temps médité les principaux événemens relatifs à l'histoire de Salins; plusieurs de ces faits sont même de nature à occuper une place dans l'histoire générale de la Franche-Comté. L'origine de la ville, la suite des princes ou seigneurs qui l'ont possédée, la construction, la ruine et la réédi-

originaux ou les ouvrages les plus
à mettre dans les dates toute l'exa
plusieurs auteurs donnent au même
il a suivi de préférence celui qui, à
avoir été le mieux informé.

Dans cet ouvrage se trouve une
sur l'étymologie du nom de *Bourguign*
tité des *Semnon*es et des *Burgundion*
rens textes d'écrivains latins, notamm
il pense que les mots *centum pagi* (c
indiquent, dans ces deux historiens, la
*Semnon*es, ne sont que la traduction
lesquels cette partie de la confédération
chez les Germains. De *burg* *hundert* s
une terminaison latine, le mot *burg*
croit être la leçon primitive de Plin
en *Burgundiones*, par analogie avec

146. CÉRÉMONIES DES GAGES DE BATAIL

du bon roi Philippe de France, re
suivies d'instructions sur la man
empereurs, rois, ducs, marquis, c
chevaliers; avec les avisemens et o
bliés d'après le manuscrit de la
G. A. CRAPELET, imprim. Paris, 18
nouard.

il devait dire : « Notre souverain seigneur, je proteste et retiens que par loyale essoine (1) de mon corps (c'est à-dire par faiblesse ou maladie), je puisse avoir un gentilhomme mon avoué, qui, en ma présence, si je puis, ou en mon absence, à l'aide de Dieu, de Notre-Dame et de monseigneur saint Georges, fera son loyal devoir à mes coûts et dépens, etc. » Les deux parties adverses, ou bien leurs champions, comparaissaient, au jour assigné, dans une lice de 80 pas de long et de 40 de large, gardée par des sergens d'armes. Ils arrivaient « à cheval, visièrre baissée, écu au col, glaive au poing, épée et dagues ceintes. » Il leur était enjoint de porter un crucifix, ou l'image de la Vierge, ou celle d'un saint, dans leurs bannières. Les hérauts d'armes faisaient ranger les spectateurs tous à pied autour des lices. Il était défendu d'être à cheval au spectacle, sous peine, pour un noble, de perdre sa monture, et, pour un bourgeois, de perdre une oreille. Le maréchal du camp, aidé d'un prêtre, faisait jurer les deux combattans, sur un crucifix, que leur droit était bon, et qu'ils n'avaient point d'armes enchantées; ils en prenaient à témoin monsieur saint George, et renonçaient au paradis s'ils étaient menteurs. Ces blasphèmes étant prononcés, le maréchal criait : laissez-les aller; il jetait un gant; les combattans partaient, et les armes du vaincu appartenaient au maréchal. »

Notre dessein n'est pas d'entrer ici dans de plus grands détails; nous renverrons les lecteurs qui en désireraient davantage à une *Notice sur les duels judiciaires dans le nord de la France*, donnée par M. Le Glay dans le cahier d'octobre 1829 des *Archives historiques et littéraires du nord de la France et du midi de la Belgique* (2), recueil périodique publié à Valenciennes, ou à l'ordonnance même de Philippe-le-Bel, dont M. Crapelet vient de nous donner une magnifique édition sous le titre de *Cérémonies des Gages de bataille*.

(1) *Exoine*, D'après le M S. de l'ordonnance même que M. Crapelet a copié.

(2) Elle a été publiée à part, à Valenciennes, chez Prignet. In-8° de 26 p. Il y est parlé d'un duel judiciaire qui eut lieu à Valenciennes, le 20 mai 1455, entre Mahnot Cocquel et Jacotin Plouvier, dans lequel ce dernier perdit la vie, malgré les instances répétées de Philippe-le-Bon auprès des magistrats, pour faire cesser le combat. Ce fut à la suite de ce duel que le Duc de Bourgogne résolut de travailler à l'abolition de cette coutume barbare.

« Cette ordonnance, monument précieux pour l'histoire de nos mœurs et de nos institutions, dit avec raison son nouvel éditeur, avait déjà été recueillie et commentée par plusieurs historiens et jurisconsultes, et notamment par Jean Savaron (1) qui, le premier, en aurait imprimé le texte, selon le titre de son livre : *Traité contre les duels ; avec l'édit de Philippe-le-Bel*, de l'an MCCCVI, *non encores imprimé*, Paris, Adrian Périer, 1610). Cependant on trouve le préambule de cet édit, avec un extrait de ses principales dispositions, à la fin d'un *Recueil d'ordonnances et statuts royaux*, etc., imprimé par Galliot du Pré, 1515.

« Les différences notables, ajoute M. Crapelet, qui existent entre les textes imprimés de cette même ordonnance et le manuscrit de la Bibliothèque du Roi auraient suffi pour en motiver la réimpression; mais ce superbe manuscrit joint à l'avantage d'offrir un texte plus complet et plus exact que tous ceux qui ont été publiés, l'intérêt qui s'attache aux productions des arts du moyen âge. Il contient 11 miniatures de la plus grande beauté, qui représentent les cérémonies usitées dans les gages de bataille au commencement du XIV^e siècle, et qui ont été observées dans tous les duels judiciaires autorisés depuis Philippe-le-Bel. C'est l'ordonnance même mise en action, et pour celle-là elle n'avait pas encore été reproduite. Ces 11 miniatures ont été, non pas copiées par l'artiste, mais calquées, puis décalquées sur la pierre lithographique, procédé auquel on a donné le nom d'*autographie*. De cette manière les planches qui accompagnent ce volume offrent une imitation aussi exacte que possible du style et du caractère des miniatures du manuscrit. »

M. Crapelet, selon sa coutume, donne aussi la *Description du manuscrit de la Bibliothèque du Roi qui contient l'ordonnance de Philippe-le-Bel sur les gages de bataille*, et qui lui a servi pour son édition. « C'est un vol. in-4°, sur vélin, de 8 pouces 9 lignes de hauteur sur 5 p. 11 l. de largeur. Il contient 45 feuillets, formant 90 pages d'une belle écriture bâtarde, très-régulière et un peu arrondie. » Mais il paraît que sa ponctuation;

(1) M. Crapelet, à la suite des deux pièces dont se compose le M. S. de la Bibliothèque du Roi, donne le *Discours avec l'Ordonnance entière du roi St-Louis contre les duels* (1270), publiés par le même auteur, en 1814.

qui consiste en points et en deux points, qui font office de virgules, et sont employés indistinctement pour séparer les mots et les membres de phrase, a induit en erreur les divers auteurs qui s'en sont occupés, ce qui a produit les différences notables dans le sens dont nous avons parlé plus haut.

Nous n'aurions rien de plus à dire sur cette nouvelle publication de M. Crapelet, après lui avoir accordé toutefois les mêmes éloges que lui ont déjà mérités ses précédens travaux, si nous n'éprouvions et si nous ne devons faire partager à nos lecteurs la crainte de voir ces utiles travaux interrompus. Voici l'avis que nous lisons en tête de ce volume (1) : Cette *Collection des anciens monumens de l'histoire et de la langue française*, commencée en 1826 et continuée sous les auspices de deux ministres de l'intérieur, pouvait successivement s'enrichir d'ouvrages anciens et inédits du moyen âge, qui reposent en si grand nombre dans les manuscrits de la Bibliothèque royale. J'aurais encore contribué, selon mes moyens, à réaliser le vœu si souvent exprimé par les savans et les littérateurs pour la publication d'ouvrages du même genre. « Je pense, dit l'un de ces « littérateurs, qui était aussi un homme d'état, que cette richesse « de manuscrits n'en est véritablement une que lorsqu'elle est mise « en circulation. Il serait à désirer qu'une association d'hommes « instruits et laborieux consacrat entièrement ses loisirs au dépouillement et à la publication de tant d'ouvrages ensevelis « dans les ténèbres. » Ces mêmes sentimens se sont rencontrés chez deux ministres; cette association d'hommes instruits et laborieux, elle se trouve comme héréditaire chez MM. les chefs et employés de la Bibliothèque royale, qui mettent tant d'empressement et de complaisance à faciliter les recherches et les travaux des gens de lettres; mais le ministre de l'intérieur actuel en a décidé autrement. S. E. a supprimé une souscription de 50 exemplaires dont ses prédécesseurs avaient encouragé cette publication, et qui m'aidait à en supporter les frais. Or, comme les loisirs et la bonne volonté ne suffisent pas pour continuer une pareille entreprise, ce septième volume sera le dernier

(1) Nous avons donné (Tom. XIII, p. 35, cah. de septem. 1829), en annonçant l'*Histoire du Châtelain de Coucy et de la Dame de Fayel*, qui est le VI^e volume de cette collection, la note des cinq précédentes publications, que nous ne connaissons que par leurs titres.

server leur munificence et leur

MELA

147. ACADÉMIE ROYALE

La classe des sciences morales
reprend ses séances le 27 nov. 1821

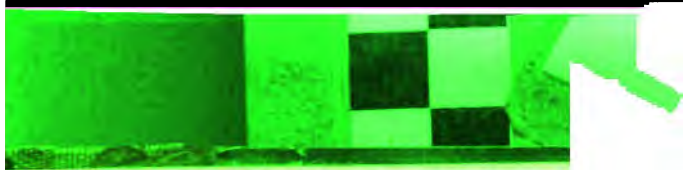
Elle a entendu la lecture des t

1° Une lettre sur l'histoire des
Empire, de M. Sismondi, par le

2° Un récit historique sur la c
de Galata, lors de l'expédition c
contre les Turcs et les Grecs dan
le chev. Sauli. (*Antologia*; mars

148. CATALOGUE DU CABINET NATION
ONNE, conseiller d'état, etc. I
1829; Hintze.

Cette riche collection, fruit d
à grands frais, se compose : 1° d
2° d'ouvrages de sculpture; 3° d
souverains et personnages histor
5° d'un cabinet numismatique; 6°



peine à recueillir un certain nombre de pièces d'argenterie ancienne, qu'une grande partie de ces objets d'art et de luxe fut détruite pendant la guerre de 1812, et convertie en numéraire, ou dispersée à l'époque de l'incendie de Moscou. « L'importance de l'argenterie antique, dit l'auteur, est infiniment au-dessus de sa valeur intrinsèque. Le cabinet numismatique se compose principalement de médailles historiques et de marques d'honneur accordées en récompense de services rendus dans la carrière civile ou militaire. Cependant il s'y trouve un assez grand nombre de médailles grecques, romaines, tartares, persanes, cufiques, russes, livoniennes, athéniennes, courlandaises. La bibliothèque renferme des manuscrits historiques, des livres étrangers concernant la Russie et les meilleurs ouvrages publiés dans cet empire. Le manuscrit le plus précieux est une ordonnance de Vladislav, d'une conservation parfaite. Parmi les livres étrangers, on doit citer particulièrement l'édition originale de Margerit, laquelle est extrêmement rare et curieuse. M. Svignine énumère, à la suite de son catalogue, sous le titre de *Souvenirs*, une grande quantité d'objets usuels, tels que bijoux, armes, boîtes, vaisselles, ustensiles, instrumens remarquables soit par eux-mêmes, soit à raison des personnes auxquelles ils ont appartenu.

W.

149. *DZIENNIK WARSZAWSKI*. — Journal de Varsovie, n^{os} de juillet, août, septembre, T. III; octobre, novembre et décembre, T. IV; 1826.

Nous allons signaler les articles de ce journal relatifs à l'histoire et à la philologie.

1^o *Influence de la jurisprudence romaine sur celle de la Pologne et de la Lithuanie*; par Fr. Morzée, T. III, p. 1 et 112.

Les recherches historiques nous ont paru complètes. Le dernier paragraphe qui traite des jurisconsultes polonais, lithuaniens et de leurs écrits sur le droit romain, relativement à la jurisprudence de la Pologne et de la Lithuanie, est riche en faits et en observations.

2^o *Des Russes dans le 10^e siècle*. T. III, p. 21.

Parmi les manuscrits orientaux rassemblés à Pétersbourg, il s'en trouve un en langue arabe sous le titre de *Rus*. C'est la description d'un voyage qu'Ibn-Foslan fit en Bulgarie, pen-



se retirent dans l'île Wabia , qui sert de forteresse. Leur population, qui ne connaissent ni les esclaves tombent souvent sur ces Quand un enfant mâle vient au monde, le père lui dit : *Tu n'as pas de sabre en main*, lui dit : *Tu n'as pas de sabre en main*. Il arrive souvent point contents de la sentence poétique : *Que m'importe, faites-vous vos sabres*. Ainsi le droit est pour celui qui sait s'en servir plus adroitement de Berga ; mais Dieu les a chassés de l'ouvrage dont l'auteur est Ahme fils de Raschild , fils de Hammad de Suliman et ambassadeur envoyé. Il y raconte ce qu'il a vu en sa résidence de ce prince et en revenant avec des marchandises, se dit. Ces hommes me surprirent, je croyais voir des palmiers. Ils ne portent ni bonnet ni turban. Les uns ont leur pelisse grossière, à la libre. Chacun d'eux porte sur son dos un arc et un sabre. Le sabre est très bon. On y voit toutes sortes de figures. Les femmes portent sur leur tête

L'auteur de cette intéressante dissertation, Joachim Lelewel, professeur à l'Université de Wilna et membre de la Société des sciences de Varsovie, a parfaitement saisi la position de Wladyslas, les difficultés contre lesquelles il eut à lutter et les résultats qu'il obtint par sa sagesse et son courage. Ce prince, mort en 1333, fit pour la Pologne ce que Charles V opéra si heureusement en France un demi siècle plus tard.

4° *Discours pour l'ouverture du cours d'histoire générale établi à l'Université impériale de Wilna*, par Joachim Lelewel. T. iv, p. 38 et 152.

L'orateur y expose les avantages de ce cours le plan du professeur et les objets qu'il traitera.

5° *Influence de la religion chrétienne sur la civilisation des peuples slaves*. T. iv, p. 97.

L'auteur de cette dissertation présente le tableau des anciens peuples slaves, leurs établissemens dans l'Europe orientale, leurs mœurs, leurs usages, leurs cultes superstitieux et les changemens qui s'opérèrent dans leurs habitudes, dans leur législation et dans leurs relations avec les nations voisines, après qu'ils eurent embrassé le christianisme.

6° *Description des manuscrits slavo-russes qui se trouvent à Moscou dans la bibliothèque du chambellan impérial, le comte Fédore Andreiowicz Tolstowski; par les soins de l'abbé Kalaydowicz et du P. Stroiéw, avec des tables paléographiques pour les siècles XI à XVIII*. Moscou à l'imprimerie de Seliwanowski, 1825.

La bibliothèque du comte Tolstowski est riche en manuscrits ou éditions premières des livres saints, à l'exception des Paralipomènes, de Judith, d'Esther et des Prophètes, dont on ne trouve aucun exemplaire. Les livres des Rois, de Job, des Proverbes, de la Sagesse, le Cantique des Cantiques et l'Ecclesiastique, traduits de la Vulgate par Skorina, ont paru à Prague, 1517 à 1519. Sur dix manuscrits des Psaumes, le plus récent est du quinzième siècle; il y en a quinze qui ont été soignés par des Grecs schismatiques. Les évangiles y sont en bien plus grand nombre; le plus ancien est du treizième siècle. Les manuscrits des cinq siècles suivans, accompagnés de notes et de commentaires sont très-précieux pour la littérature et l'histoire de

la première. Neuf autres manuscrits
qu'au seizième siècle. Ces recueils
l'histoire, la littérature et l'ancien
trouve les lois que Wladimir-le-Grand
ecclésiastiques. Parmi les collections
slave ecclésiastique, on trouve la
cécé; du concile tenu à Constantinople
rence; de Constantinople de l'an 1551
(1) de ceux de Moscou, 1563 et 1606.

Les ouvrages sur la théologie, sur
les sermonaires et les orateurs sacrés
ou composés en cette dernière langue
nombre dans la bibliothèque Tolstoï.
jurisprudence ne remontent pas plus
siècle, les Russes n'ayant commencé
à écrire en leur langue, sur les lois
bunaux. C'est au commencement

(1) L'original grec des actes de ce concile
1673, se trouvait à la bibliothèque royale
venetienne, qui était allé à Genève embrasser
des dehors hypocrites, à gagner le car
qu'il voulait rentrer dans le sein de l'église
précaution dans la bibliothèque royale. Les
originaux dont nous venons de parler,
fit imprimer sous le titre de Monumenta
la Haye 1691, in-4°. Ces actes ont été

mença à traduire Hugo Grotius, Puffendorf, Beckmann, Bessel, Wernuleius, Guichardin et autres jurisconsultes. Les traductions furent faites par des professeurs de l'Université de Kiow, et elles sont en grand nombre dans la bibliothèque de Moscou. La jurisprudence russe proprement dite y est riche; elle possède : 1^e la loi Russe, *Prawda Ruskaia*, dans trois anciens manuscrits; 2^e le *sudiebnik d'Uwan Wasiliewicz*, en quatre manuscrits et les *Institutions du Czar Alexis*, en neuf manuscrits. Les autres contiennent d'anciennes transactions, des ukases, des manifestes, des instructions relatives aux frontières de l'empire, des formules du serment, etc. Les statuts que Sigismond Auguste publia en 1564, sont copiés en caractères ruskolithuaniens. On en connaît trois autres exemplaires, mais en langue russe; l'un est à la bibliothèque du prince Czartoryski à Pulawy; le second à Mlynów dans celle du comte Chodziewicz, et le troisième est dans les archives de Pétersbourg, pour lesquelles il a été acquis par les soins du chancelier Romanzow. Le comte Tolstowski a aussi une copie authentique de l'ukase par lequel l'impératrice Anne autorisa, 1732, la traduction du *Droit de Saxe et de Magdebourg*, en langue russe, pour les provinces de la Petite Russie. Parmi les œuvres qui ont rapport à l'histoire ecclésiastique, on remarque celles du cardinal Baronius, que le métropolitain de Rezan et de Mûromme en fit publier 1678, traduites du polonais en russe.

Sur la chronographie, on trouve dans la bibliothèque Tolstowski deux Recueils importants : le premier fut traduit d'abord du grec classique en grec moderne par le métropolitain Dorothée, d'où le P. Arsenius, en 1655, le traduisit en langue slave; en 1665 son travail parut par ordre du Czar Alexis Michalowicz et par les soins de l'archimandrite Denis. Les faits de l'histoire universelle y sont exposés selon l'ordre chronologique, depuis la création du monde jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs. L'autre recueil chronologique qui contient au moins quarante manuscrits, a pour titre : *Knihia hlaholanaia chranograf*. Il comprend l'histoire ancienne et moderne jusqu'au règne du Czar Michel Fédorowicz. On y trouve un grand nombre d'extraits pris dans des annalistes russes, serviens et bulgariens, ayant rapport à l'histoire de l'empire russe, par exemple : *Wremennik Heorhia monacha*; *Lietopis swiatitelia Rostowskaho*

guerre de Troie, sur les expéditions
hauts faits des chevaliers errans.

Plus de 40 manuscrits ont rapporté
la Russie; dans le nombre nous remarquons
vogorod sous le titre : *Nowhorod*
exemplaires séparés; 2° les annales
Wolynski, en 2 exemplaires. Un manuscrit
en a fait un extrait, dont le plus ancien
la Wolhinie, a été communiqué et
aussi fait usage des *Annales* dites *dé*
pour le Czar Féodore Alexiowicz. Il
propose de publier une de ces anciennes
ayant pour titre : *Krojnika z Lietop*
saho Nestora Peczerskaho i inych, ta
ot-kol Rus' poczalasja, i o perwyh
dalssich nastupaiuszczich kniaziech
rbka ot stworenia swiata 7180 (1581)

Toutes les provinces réunies y trouvent
manuscrits; celle de Kazan en a onze
Stcpennyh, registre des souverains.
15 exemplaires. On en trouve également
malgré l'ordre que le Czar Féodore
de les brûler. Ce sont des registres
à observer dans les grandes circonstances
les premières familles, les grands officiers
généraux.

10 exemplaires séparés, comprennent la relation des ambassades et des missions particulières près des puissances étrangères. Les rapports de la Russie avec la Pologne depuis 1613 jusqu'en 1616; le traité d'Androuzow; la mission du prince Tolstowski, et de son secrétaire Ukrainow; la correspondance avec la Pologne, avec la Suède, avec la Porte-Ottomane, avec les Khans de la Crimée et des Calmoucks, y tiennent la première place. Les manuscrits intitulés *Tituliarniki* ont rapport aux titres que l'on doit donner aux puissances étrangères, à leurs ministres, les formes diplomatiques à observer; c'est le *Protocole* de la Russie.

Les *Rodoslownych* présentent la généalogie des grandes familles; (ils se trouvent aussi dans les archives des affaires étrangères à Moscou.) Ils sont entourés par les écrits étrangers sur le même objet, traduits en russe.

L'article de la cosmographie et géographie générale est très-riche. On remarque parmi les ouvrages composés par des Russes le manuscrit de la géographie russe, par *Wiorstowski*, sous ce titre : *Bolszoy czertez Moskowsk. Hosudarstwa*, imprimé à Saint-Petersbourg, 1792. On y trouve la ligne militaire de la Sibérie avec les chemins qui y conduisent, avec le plan des forteresses qui la défendent, et avec la topographie de Kiow, de Moscou et de Twer.

Parmi les manuscrits sur la médecine, on signale le *Reiestriz doktorskich nauk*, par le prélat Athanase, archevêque de Cholmogorski, et dans l'article de l'astronomie, l'ouvrage polémique que Maxime, religieux grec, écrivit contre *Nicolaia Niemczyña* (c'est ainsi que les Russes appellent Copernic), en 3 exemplaires manuscrits. L'auteur cherche à y démontrer que le nouveau système, qui fait tourner la terre autour du soleil, est contraire à la foi, et qu'on ne peut le défendre sans tomber dans l'hérésie.

Sur l'art militaire, les manuscrits slavo-russes ne remontent pas au-delà de l'an 1600. Le plus important est intitulé : *Kniha wojskaia o wsiakoy strelbie i ohnennych chitrostiach*. Le *Opreduhotowlenti weszczey k wojnie nadobnich w Litwie* est écrit en caractères rusko-lithuaniens, ainsi que les *Fundamenta Fortyfikacyi*.

La bibliothèque abonde en grammaires et en dictionnaires,

droit; de Simonetto Anastagi, auteur d'un ouvrage sur les antiquités romaines, qui a été malheureusement perdu; d'Angelini, qui fut maître de chapelle à la cour du roi de Saxe et qui écrivit plusieurs ouvrages sur la musique; enfin de Balde, ce jurisconsulte profond dont on a dit :

*Qui Baldum juris negat accendit se lucernam,
Ille potest medio sole negare diem.*

L'ouvrage est un trésor d'érudition; nous reprocherons seulement à l'auteur d'avoir parlé d'une foule d'hommes médiocres.

C. R.

151. DELLA VITA ET DEGLI SCRITTI DI DIDACE PIRRO COMMENTARIO, etc. — Mémoire sur la vie et les écrits de Didace Pirro; par Thomas CHERSA. In 8°. Florence, 1826; Magheri. (*Antologia*, octob. 1826, n° 70, p. 127.)

Didace Pirro, autrement nommé Jacques Flavio, naquit à Evora, en 1517, de parens israélites. Jeune encore, il s'expatria pour fuir les persécutions religieuses auxquelles il était exposé en Portugal. Il passa la majeure partie de sa vie à Raguse, et mourut en 1607, au plus tard, à Castelnuovo près des bouches de Cattaro. C'était un des meilleurs poètes latins de son siècle qui en vit fleurir de très-distingués. Avant de se fixer à Raguse, il se lia d'amitié avec quelques savans italiens tels que Grégoire Giraldi, Paul et Alde Manuce; et connut probablement le Tasse, alors très-jeune, à qui il dédia une élégie sur les femmes et les amours. Cependant aucun historien de la littérature italienne n'a fait mention de lui; il n'est pas même cité, que nous sachions, par les auteurs qui se sont occupés des écrivains portugais et israélites. Le seul peut-être qui ait parlé de lui est Appendini, dans son Histoire politique et littéraire des Ragusains, publiée il y a vingt et quelques années.

Mais M. Chersa ne pense pas qu'une simple mention suffise pour faire connaître un poète tel que Flavio, qui, dédaignant de suivre les traces de ses devanciers, a su se frayer une route nouvelle. Ses œuvres portent l'empreinte de la mélancolie, et ont fourni à Appendini de quoi suppléer aux documens qui lui manquaient sur la vie de l'auteur; car celui-ci entretient souvent le lecteur de lui-même, et fait sur le ton élégiaque le récit de ses malheurs, M. Chersa rapporte ses propres expressions, et

l'auteur des actions de grâces et

152. WESTEN

La Bavière a perdu, en mars 189
M. Westenrieder. Il était âgé de 81
grande partie de sa vie à propager
nale et à le rendre populaire. Il é
historique qu'il a continué pendant
jolies gravures. Il a publié un abr
qui a eu deux éditions, ainsi qu'un
magne, et 10 volumes d'un recueil
l'histoire, à la géographie et à la sta
fessa l'histoire pendant près d'un de

153. ORDONNANCE DU ROI DE DANEMARK
FAÇONS.

Le 7 mai 1828 le Gouvernemen
ordonnance sur la contrefaçon, qui
gers. Cette ordonnance porte en
janvier 1741, qui prohibe la contre
aux ouvrages dont les éditeurs sero
des États auxquels ces éditeurs
contrefaçon des ouvrages publiés pa

154. ALLGEMEINES VERZEICHNISS D
FRANKFURTER UND LEIPZIGER Os
etc. — Catalogue général de l'im

Mélanges.

263

orientales, comprennent.....	2,567 articles
les romans.....	179
les pièces de théâtre.....	40
Total.....	2,786.

D'où il faut déduire 351 nouvelles éditions, 20 extraits de grands ouvrages et un grand nombre de continuations d'ouvrages déjà annoncés.

Cartes et plans (y compris 11 nouv. édit.)....	123 articles
Ouvrages de musique.....	32
Jeux nouveaux.....	2

157.

On trouve dans ce catalogue 18 Recueils périodiques dont plusieurs de médecine vétérinaire, 12 Gazettes, 11 Magasins, 7 Journaux, 6 Feuilles hebdomadaires, 4 *Monatschriften*, 5 Répertoires, 13 Recueils, 12 Annuaires, 6 Annales, 6 Bibliothèques de poche, 17 Archives, etc.

Parmi les ouvrages les plus remarquables, on trouve plusieurs volumes de la continuation de la *Bibliotheca graeca*, par Jacobs et Rost; une nouvelle collection des *Auctores classici e cod. Vatic.* et des *Scriptorum vet.* publiée à Rome par le prélat Mai; cinq numéros de l'édition d'*Aristote*, publiée à Berlin. (On dit toutefois qu'ils ne seront mis en vente que lorsque l'édit. sera entièrement terminée); l'*Euripide* de Matthiä; le *Sophocle* de Schneider; un *Quintilien*, par Spalding (ces éditions sont achevées); un *Aristide*, avec des notes, par W. Dindorf; le commencement d'une grande édition de *Diodore de Sicile*, par le même; *Catulle*, *Tibulle* et *Properce*, publiés séparément par Lachmann; 3 éditions de *Xénophon*, 11 de *Cicéron*, 3 de *Virgile*, 2 de *T. Livius*, 6 de *Jules-César* avec les traductions, sans compter un grand nombre d'autres traductions des classiques, dont les principales fabriques, comme il y a tout lieu de le dire, sont établies à Munich chez Fleischmann, à Stuttgart chez Metzler, à Prenzlau chez Ragoczy. Viennent ensuite une foule de morceaux détachés des écrits de l'antiquité, tels que l'*Antigone* de Sophocle, par Wex; *Tucltus de orator.*, par Osann; et des commentaires, comme *Lectioes Taciteæ*, par Wissowa; *Commentarii in Demosth. orat. de Corona*, par Winiewski; *Comment. geograph. in Arrianum*, par Chys; *Prolegomena ad*

Witthaus; *De recitationibus veterum S. de doctrinæ mysticæ Græcorum* ; 2 *Traité de la science archæologique* par Weick; *Topographie d'Athènes, notes*, par Leake; 2 vol. des *Papiri* g Peyron; *Grammaires grecques*, par *Grammaires latines*, par Grotendorf *ad Parnassum*, par Friedemann et *Cosmologica linguæ gr. Nov. T.*, par Alt. *P et du Nouveau-Testament*, par Sch Clausen, Bröcker, Böhl, Boehmer e *que des idées religieuses de l'Ancien- une Christologie de l'Ancien-Testam un Exposé de la religion de l'apôtre* vol. du *Codex apocr. Nov. Test.*, p *opuscula*, par Augusti; *Scripta ge Hornemann*; *De Essenis ac Therape* des sermons n'égale pas de beaucoup des livres de prières et de cantique écoles. On trouve une assez grande botanique et l'horticulture; mais on qu'un *Nouveau Système d'Histoire n. Manuel des Sciences physiques*, pa ouvrages sur les mathématiques, p métique, est très-considérable; il y losophic. *Cours d'Éléments de*

romain, par de Savigny; *Traité de l'anatomie de l'homme*, par Weber; *Traité d'anatomie pathologique*, par Otto; *Physiologie de l'homme et des animaux*, par Berthold; *Traité des accouchemens*, par Busch; *Manuel d'ophthalmologie*, par Rosas; un grand nombre de traductions d'ouvrages de médecine et de chirurgie. Une édition de *Dioscorides*, par Sprengel. Une grande quantité d'ouvrages historiques, tels que *Précis de l'histoire ancienne de l'Orient*, par Graff; *Chronologie égyptienne*, par Rask; *Histoire des Arabes d'Espagne*, par Aschbach; *Manuel d'histoire universelle*, par Reinhard; *Histoire de la Ligue Achéenne*, par Helwing; *Histoire du moyen âge*, par Iéo; *Manuel de l'histoire de l'Allemagne*, par Lorenz; *Vie et siècle d'Otto-le-Grand*, par Wehse; *Histoire des Mogols orientaux*, par Ssesen; *Islandorum scripta historica, specimen diplomatarii Norvagici, scriptores rerum Suecicarum*; *histoires des philosophes*, par Reinhold, Ritter et Rixner. Plusieurs histoires des diverses littératures; *Observat. de harmonia linguarum orient.*, par Hornemann; *Ibn Doreïl Carmen Maksura*, par Boisen; le *Coran*, lithographié à Liège. Du commerce de la librairie en Allemagne, par Wolf; *Dictionnaire des écrivains du duché de Schleswig-Holstein*, etc., par Schroeder. *Palæographia critica*, par Gopp, etc.

155. HISTOIRE DU COMMERCE ENTRE LE LEVANT ET L'EUROPE, depuis les Croisades jusqu'à la fondation des colonies d'Amérique; par G. B. DEPPING. Ouvrage qui a été couronné en 1828 par l'Académie roy. des inscriptions et Belles-Lettres. 2 vol. in-8° imprimés à l'imprimerie royale. Paris 1830; Treuttel et Wurtz. (Prospectus.)

L'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres avait proposé pour sujet de prix l'histoire des relations commerciales entre le midi de l'Europe et le Levant au moyen âge; la date de la fondation des consulats, et l'exposé des changemens que la découverte du Cap de Bonne-Espérance et de l'Amérique produisit dans le commerce européen. Le prix fut décerné en 1828 à M. Depping déjà couronné précédemment pour son *Histoire des expéditions maritimes des Normands et de leur établissement en France*. Son travail, revu et développé sous une forme historique, est sur le point de paraître. L'auteur,

après avoir rappelé dans l'introduction les voies anciennes du commerce de l'Orient et les relations que l'antiquité entretenait avec les contrées africaines et asiatiques, examine successivement quels étaient les pays qui fournissaient les marchandises tant recherchées par les Européens. Dans le 1^{er} chapitre il traite de l'Inde, dans le 2^e de l'Égypte, de la Syrie et des contrées de la mer Noire. Une des principales routes de commerce dans l'antiquité, ainsi que dans le moyen âge, suivait le cours du Nil, et passait par la mer Rouge, tandis qu'une autre prenait pour point de départ les ports au nord et à l'est de la mer Noire, et traversait la mer Caspienne, la Perse, la Boukharie et l'Inde. Aussi les républiques de Venise et de Gènes avaient fondé des colonies et des comptoirs importants dans la Crimée, sur la mer d'Azof et à Trébizonde. Dans les chapitres 3, 4 et 5, M. Depping trace le tableau commercial des villes maritimes d'Italie, surtout de Venise et de Gènes, et celui de Barcelone pendant le moyen âge. Les républiques italiennes avaient pris une part très-active aux croisades; elles se firent assurer par les princes croisés des avantages commerciaux dans les villes de la Syrie que l'on venait de conquérir. Plusieurs de leurs factoreries survécurent à la domination des Français dans l'Orient, et se maintinrent sous les Sarrasins et même sous les Turcs. Presque tout le commerce de l'Orient avec l'Europe était concentré alors à Venise, Gènes et Barcelone; quelques autres villes, telles que Pise et Florence, y participèrent d'une manière moins directe.

Dans le 6^e chapitre, M. Depping examine les relations commerciales de la France, de l'Angleterre et des Pays-Bas avec le Levant. Marseille était au moyen âge le principal entrepôt du commerce français avec les pays de l'Orient. Cette ville antique fut favorisée en Syrie par les princes français, et y obtint des privilèges importants. L'historien a profité des statuts des villes du midi et d'autres documents peu connus et en partie manuscrits pour éclairer l'état industriel et commercial de la Provence et du Languedoc au moyen âge. La Flandre était à cette époque le point de réunion entre les commerçans du midi et ceux du nord de l'Europe. C'est dans les marchés de Flandres que les Italiens portaient des denrées du Levant, et c'est là qu'ils se pourvoyaient de laines anglaises, de tissus et

d'autres marchandises pour leur propre industrie et pour les assortimens des navires destinés au commerce du Levant. Aussi le tableau du commerce des Pays-Bas termine le premier volume. Dans le second volume, M. Depping remonte d'abord à l'origine des consulats, et fait voir à quelles époques et sous quelles circonstances furent institués ceux du Levant; quels étaient les attributions et les droits de ces juridictions commerciales dans les ports de la Syrie, de l'Égypte, de la Barbarie, de la Grèce et de la mer Noire. A ce chapitre succèdent, dans les deux suivans, les analyses des traités de commerce qui furent conclus par les Italiens, les Catalans et les Provençaux, avec les princes croisés en Palestine, avec les soudans d'Égypte, avec les empereurs de Constantinople, enfin avec les rois de Tunis, Tripoli et Maroc. L'auteur donne les principales dispositions de ces actes et indique les collections où le texte est imprimé et les archives où l'original est déposé. Tous ces traités sont classés par ordre chronologique, et leur analyse contient, pour ainsi dire, l'histoire de la diplomatie commerciale de l'Europe relativement à l'Orient pendant le moyen âge.

Dans le chapitre IX, l'historien expose les obstacles que le commerce avec l'Orient éprouva pendant cette époque. Les papes défendaient, par des motifs religieux, l'exportation de plusieurs marchandises, surtout du fer et du bois de construction pour les pays occupés par les Sarrasins. Cependant les Européens avaient un grand intérêt d'échanger ces objets qui abondaient chez eux, contre les épices et les drogues de l'Orient. De là une lutte entre la religion et l'intérêt commercial, des excommunications, des sollicitations de licences, un commerce clandestin, des traites d'esclaves faites par contrebande, etc.

A l'époque du commerce le plus florissant de l'Europe avec le Levant, les Turcs viennent envahir l'empire grec, et puis la Syrie et l'Égypte, et détruisent, avec leur barbarie ordinaire, tout ce qui faisait prospérer les États. Le commerce est troublé; quelques États font des efforts pour renouer leurs relations avec le Levant et y conserver des comptoirs. Pendant que les conquêtes des Barbares jettent l'Europe dans la stupeur, les expéditions maritimes des Portugais et des Espagnols font découvrir

une nouvelle route de l'Inde et une partie du monde riche en productions. Le commerce change de direction, et l'ancienne ère de l'histoire commerciale touche à son terme. Dans les notes et éclaircissemens mis à la fin de l'ouvrage, l'auteur a rassemblé des renseignemens sur la marine, les expéditions mercantiles, les marchandises, les fabriques, etc., du moyen âge, d'après les actes publics, les voyageurs et les historiens du temps.

L'ouvrage a été imprimé à l'imprimerie royale; il paraîtra dans la dernière quinzaine d'avril.

156. ARCHIVES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES DU NORD DE LA FRANCE ET DU MIDI DE LA BELGIQUE; par MM. Aimé LEROY, le D^r LE GLAY et ARTHUR DINAUX. Valenciennes 1829; au bureau, rue des Viviers, n^o 9.

Les 2 premières livraisons, que nous avons sous les yeux, donnent une idée favorable de l'exécution de l'ouvrage. Le 1^{er} cahier renferme, outre le prospectus, un article sur l'introduction de l'imprimerie dans le Nord de la France; une critique judicieuse sur les poètes ecclésiastiques; une notice historique sur le château des ducs de Croy, près de Condé; une lettre sur l'origine de notre littérature dramatique; une autre lettre inédite de l'auteur du *Tableau de Paris*, adressée au maire et aux habitans de Cambrai, à l'occasion du monument élevé dans cette ville, aux restes mortels de Fénélon; une fable en vieux style, qui pourrait bien avoir donné à Lafontaine l'idée de sa fable : *Le Renard et le Corbeau*; enfin, une biographie *des hommes et des choses*, qui promet une grande variété. Le second cahier contient un 2^o article sur le château des ducs de Croy; un 2^o article sur l'introduction de l'imprimerie dans le nord de la France; une notice curieuse sur les duels judiciaires dans nos provinces, par M. Le Glay; une notice biographique, aussi complète qu'intéressante, sur le poète Feutry, né à Lille, en 1720, par M. Arthur Dinaux; une narration du siège de Lille, par M. Leleux; enfin, la continuation de cet article plein de variétés et de charmes, intitulé : *les Hommes et les Choses*, et un fragment sur Cornille, de M. Onésime Leroy. (*Propagat. du Pas-de-Calais*; 7 oct. et 14 novembre 1829.)

157. NOUVEAU RECUEIL DE TRAITÉS, D'ALLIANCE, DE PAIX, DE COMMERCE, D'ÉCHANGE, etc., et de plusieurs autres actes servant à la connaissance des relations étrangères des Puissances et États de l'Europe, tant dans leur rapport mutuel que dans le leur envers les Puissances et États dans d'autres parties du Globe; par Frédéric SAALFELD. Tome VI. In-8° de 1206 pag., contenant les documens des années 1820 à 1826, et Tome VII, 1^{re} partie, allant jusqu'à la fin de 1827 inclusivement. Göttingue, 1829; Dieterich.

Ces volumes font suite à la collection donnée par feu Jean Frédéric de Martens, dont M. Saalfeld s'est attaché à suivre le plan. Outre le titre que nous avons transcrit à la tête de cet article, ils en portent un autre qui les rattache au recueil de Martens, dont ils forment ainsi le Tome X et la première partie du Tome XI. Le premier des volumes dont il s'agit ici, est terminé par une table dans laquelle les traités et autres documens sont indiqués par ordre chronologique, et par une autre table où ils le sont par ordre alphabétique des pays qu'ils concernent. Le 6^e volume comprend 231 articles, qui forment 1206 pages, et ce que nous possédons du 7^e, se compose de 75 articles et de 377 pages; en y comprenant, à la vérité, 25 documens d'une date antérieure à 1827.

Quoique M. Saalfeld ne promette dans le titre de son recueil que des pièces relatives aux États de l'Europe, il n'a pas négligé d'y insérer plusieurs traités que les différentes nations et puissances des deux Amériques ont conclus entr'elles pendant le même espace de temps. On y trouve, par exemple, une trentaine de traités entre les États-Unis de l'Amérique du Nord, et des tribus indigènes de ce pays, depuis le traité du 31 août 1822 avec les grands et les petits Osages, jusqu'à celui du 23 octobre 1826 avec les Miamis. Il a donné également les traités de confédération de la Colombie avec le Pérou (6 juillet 1822); avec le Pérou (10 juin 1823); avec les provinces unies de Rio de la Plata (même date); avec le Mexique, le 23 octobre de la même année; avec l'Amérique centrale, le 15 mars 1825. On peut juger par là du soin que M. Saalfeld a pris pour que sa collection laissât le moins possible à désirer. Lorsque les pièces

originales étaient en italien ou en espagnol, il en a donné la traduction. Il s'excuse de n'avoir pas traduit aussi en français celles dont le texte était en anglais ou en allemand, et la raison qu'il en donne c'est que, *sans doute*, il n'y a plus de nos jours un diplomate auquel ces deux langues soient inconnues. Une raison beaucoup meilleure, c'est que cela aurait rendu l'ouvrage par trop volumineux. La traduction aurait été, en effet, peu utile lorsque les deux parties contractantes sont des puissances allemandes, puisque les conventions qu'elles font entre elles ne concernent ordinairement que leurs sujets respectifs qui font usage de la même langue. Mais il n'en est pas de même lorsque l'acte, dont le texte est en anglais ou en allemand, intéresse aussi des nations auxquelles ces langues sont étrangères. Au surplus, M. Saalfeld annonce qu'il est disposé à remédier à cet inconvénient, et en réduisant les traductions à ce que nous proposons ici, l'augmentation de volume qui en pourrait résulter serait très-peu considérable. Il n'y aurait pas lieu, par exemple, à traduire les conventions que font entr'elles les puissances allemandes, grandes et petites, touchant les débits forestiers, les frais de justice criminelle, la police des vagabonds, l'extradition des déserteurs, la suppression réciproque des droits d'aubaine et de détraction, la répression de la contrefaçon des ouvrages imprimés et autres matières semblables qui occupent peut-être les trois-quarts de la collection. Tel est, par exemple, une Convention, sous le n° 113, entre les gouvernemens du royaume d'Hanovre et le duché de Brunswick, pour régler leurs frontières respectives, pièce qui occupe à elle seule près de 90 pages en très-petits caractères. Ce qu'il serait également inutile de traduire, ce sont les bulles du Pape relatives aux concordats de Sa Sainteté avec différens souverains. On aurait donc pu se dispenser de donner en français aussi bien qu'en latin, le concordat conclu à Rome le 18 juin 1827 : *Inter sanctissimum dominum Leonem XII summum Pontificem et serenissimum Guillelmum I Belgarum Regem* ; d'autant mieux, qu'avec raison, on n'a pas traduit les bulles des 16 août 1821 et 11 avril 1827, concernant l'érection de l'archevêché de Fribourg, en Brisgaw (grand duché de Bade), de l'évêché de Rottenbourg (royaume de Wurtemberg), et de l'évêché de Limbourg sur le Lahn (duché de Nassau). Au surplus, M. Saalfeld

Table des articles.

271

donne en français les titres de tous les actes qu'il a insérés dans son recueil. Son travail ne peut manquer d'obtenir le suffrage de tous ceux qui s'occupent de diplomatie et d'histoire, et il sera jugé probablement digne d'être placé à la suite de celui de Martens, dont l'utilité est universellement reconnue.

C. M.

158. BIOGRAPHIE DU ROYAUME DES PAYS-BAS ANCIENNE ET MODERNE, ou Histoire abrégée, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée des Belges et des Hollandais qui se sont fait remarquer par leurs écrits, leurs actions, leur talents, leurs vertus ou leurs crimes, extraite d'un grand nombre d'auteurs anciens et modernes, et augmentée de beaucoup d'articles qui ne se trouvent rappertés dans aucune biographie; par Delvenne père. Tome II. (4^e livraison). In-8^o; prix, 3 fr. 17 c. Liège, 1829; V^e Desoër.

TABLE

DES ARTICLES DU CAHIER DE FÉVRIER 1830.

Philologie, Ethnographie, Linguistique.

Psaumes de David mis en lettres françaises; Dusson.....	161
Analyse comparée du Sanscrit et des langues analogues; Bopp....	162
Littérature du Népal; Jacquet. — Alphabet Tamoul; Barnouf....	163
Langue des îles Lieon-Khieou; Clifford.....	164
Sur les langues orientales vivantes en Pologne; Gley.....	165
<i>Scriptores Hist. Byzantinæ. Cantacuzenus</i> ; Schopen.....	168
<i>Bibliotheca lat. Poetarum Christianorum</i> ; Gebser.....	171
Ordre et exposition uniforme des langues savantes; Scheppelin....	172
Mots Bohémiens analogues à des mots Indiens.....	173
Abrégé de la grammaire allemande; Rapp.....	175
Le Mont Calvaire et la Création, en cornish; Keigwin et Gilbert.	178

Archæologie, Numismatique.

Urne étrusque avec bas-relief et inscription de Larès; Campanari..	179
Antiquités de Pompéi; Romanelli et Préjan.....	183
Observations sur plusieurs antiques du Musée royal du Louvre; comte de Clarac.....	184
Squelettes antiques à Thionville.....	200
Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie.....	201
L'église de Ste-Catherine à Oppenheim.....	208
Vues des restes des anciens châteaux d'Angleterre; Brayley.....	207

Ancien Baptistère. — Monument de Turenne. — Sur 2 Inscriptions de Lyon; Labus.....	208
Description des médailles antiques; <i>Supplément</i> , Tom. IV; Mionnet.....	216
Médailles romaines, etc., trouvées à Falaise; Galeron.....	218
Vie et ouvrages des plus célèbres architectes; Quatremère de Quincy.....	219

Histoire.

Histoire ancienne de Ceylan.....	223
Mist. grecque pour les enfans.....	226
Milice constantine; Schenze. — Les Turcs en Styrie d'après les Musulmans.....	227
Hist. romaine de Niebuhr, traduction française; de Golbéry.....	230
Fragment sur Alexis Pétrovitch; Brechkof.....	234
L'Allemagne depuis le 8 ^e siècle jusqu'au 13 ^e ; Weitzel.....	236
Hist. du peuple Allemand; Luden.....	237
— De la Thuringe et de la Haute-Saxe; Wachter.....	238
Documens historiques sur la Bavière; de Freyberg.....	239
Hist. d'Angleterre durant le moyen âge; Sharon Turner.....	240
Correspondance de Collingwood.....	242
Promenade de Vérone à Véia; Chevalier.....	243
De l'origine des Sept-Communes et d'autres populations allemandes entre l'Adige et la Brenta; Giovanelli.....	ib.
Hist. de Longwy; C.....	245
— De la civilisation du Messin; Bégin.....	246
Recherches sur Salins; Béchet.....	247
Cérémonies des gages de bataille; Crapelet.....	248

Mélanges.

Académie roy. de Turin. — Cabinet russe de M. de Saligne.....	252
Journal de Varsovie, juillet à décembre 1826.....	253
Biographie des Écrivains de Pérouse; Vermiglioli.....	260
Mémoires sur la vie et les écrits de Didace Pirro.....	261
Mort de Westenrieder, historien bavarois. — Ordonnance danoise sur les contrefaçons. — Catalogue de la foire de Leipzig.....	262
Hist. du commerce entre le Levant et l'Europe; Depping.....	265
Archives historiques et littéraires du Nord de la France et de la Belgique.....	268
Recueils de traités de paix; Saalfeld.....	269
Biographie des Pays-Bas.....	271

ERRATA POUR CE CAHIER.

Page 187, ligne 13, mithristique,	lisez <i>mithriaque</i> .
— 188, — 21, mithre	— <i>mitrhe</i> .
— <i>id.</i> — 35, et qui lui	— <i>et que cet hommage lui</i>
— 190, — 17, , le lui	— <i>le leur</i> .
— 192, — 14, il faut	— <i>il fait</i> .
— 197, — 21, p. 734, Oudend. —	p. 248 <i>Ed. Bip.</i>

DE L'IMPRIMERIE DE A. FIRMIN DIDOT,

RUE JACOB, N^o 24.

BULLETIN

DES SCIENCES HISTORIQUES, ANTIQUITÉS, PHILOGIE,

PHILOGIE, ETHNOGRAPHIE ET LINGUISTIQUE.

159. NOUVEAU SYSTÈME POUR L'ÉTUDE DES LANGUES; par P. F. PICOT, ancien chef d'institution. In-fol. de 18 pag.; lithogr. Paris, 1826; Lance.

Cette méthode nous paraît se distinguer par sa clarté, de toutes celles qu'on a imaginées de nos jours pour l'étude des langues anciennes et modernes. L'auteur croit que, pour en acquérir la connaissance, on devrait adopter la marche suivie par les enfants qui apprennent leur langue maternelle. « Enseignons en classe, dit M. Picot, comme on enseigne en famille. Exerçons l'oreille, l'œil, la voix et la mémoire des élèves. Montrons-leur les objets, le tableau de la parole; laissons leur jugement s'exercer en silence..... » L'auteur déclare avoir suivi les principes de Volney; il insiste fortement pour les traductions interlinéaires dans lesquelles la construction des mots est conservée telle qu'elle existe dans l'écrivain qu'on exprime, comme l'ont fait Dumarsais, Luneau de Boisjermain, Gail, Frémont, Leroy, etc. Il pense que tous les défauts reprochés à cette espèce de version, disparaîtront à la voix d'un professeur qui répondra à toutes les questions des élèves. Ce système d'instruction nous semble avoir beaucoup de rapport avec la méthode dite *Jacotot* qui fait tant de bruit depuis quelque temps. W.

160. SOCIÉTÉ ANGLAISE POUR LA TRADUCTION DES PRINCIPAUX AUTEURS ORIENTAUX : seconde assemblée générale des souscripteurs, tenue le 30 mai 1829. (Voyez *Bullet.*, T. XI, 205; et T. XII, 1.)

Les ouvrages publiés depuis la première séance, en 1828,
G. TOME XIV. 18

M. Shea; 20° du *Tadug Timouri*, par le major Ch. Stewart. Enfin, on devra encore aux soins et à l'érudition du savant professeur Lee, une collation des manuscrits syriaques, soit nestoriens, soit jacobites, du Nouveau-Testament. Cette collection renfermera les diverses leçons des manuscrits syriaques du Nouveau-Testament, qui se trouvent au musée britannique, ainsi qu'aux bibliothèques de Cambridge, d'Oxford, etc. — Les traductions seront quelquefois accompagnées du texte original, et offriront tous les éclaircissemens nécessaires; elles seront généralement écrites en anglais, et, dans un très-petit nombre de cas particuliers, en français ou en latin. W.

161. MANUSCRIT INDIEN A CALAIS.

Il se trouve à la bibliothèque de Calais un manuscrit indien; il a pour titre : *Histoire de l'Inde depuis l'origine jusqu'à Mahomet*. C'est un grand in-folio, orné de vignettes curieuses sur les costumes et les usages des anciens Chinois. L'ouvrage est en trois volumes; ce manuscrit est le tome 1^{er}. Les caractères sanscrits sont très-remarquables, et le livre est parfaitement conservé. Les Chinois qui ont visité, il y a quelque temps, la ville de Calais, ont pris un plaisir extrême à l'examiner. (*Le Temps*; 26 nov. 1829.)

162. MEDJMAOL-ENHER FI SCHERH-MULTEKA EL-EBHER. — La réunion des fleuves, servant d'explication au confluent des mers. 2 Vol. gr. in-fol.; le 1^{er} de 352 et le 2^e de 375 pp. Constantinople, 1240 (1824). (*Leipzig. Liter. Zeitung*; mai 1827, n° 118.)

Dans ces derniers temps, la typographie de Constantinople a non seulement reproduit un grand nombre d'ouvrages élémentaires sur la grammaire, la théologie et la géométrie, mais aussi des ouvrages considérables, tant sous le rapport de leur étendue que sous celui de leur valeur intrinsèque, tels que les 3 volumes in-folio du *Kamus*, la grande métaphysique (*Mewahib*) qui a paru récemment, et le commentaire que nous annonçons. Ce dernier, le commentaire le plus complet, est relatif à un des principaux ouvrages de législation mahométane, consacré sous le nom de *Multeka*. « Ce fameux code universel, dit Mouradgée d'Ohsson, qui est rédigé par Ibrahim Haleby, forme la législa-

plusieurs chapitres. Nous allons en offrir un ensemble du droit de l'islamisation légale (*Taheret*). 2 De la monnaie légale (*Zikwet*). 4 Des jours de jeûne (*Hadj*). 6 Du divorce (*Talak*). 8 De l'émancipation des esclaves (*Eiman*). 10 Des peines de vol (*Sirkas*). 12 Des campagnes militaires sans trouvés (*Lakit*). 14 Des objets saisis des esclaves transfuges (*Abik*). 16 De l'association mutuelle des établissemens de bienfaisance (*Wakalat*). 18 Des affaires qui se font par écrit (*Buyu*). 20 Des cautionnemens (*Kefalet*). 22 Des fonctions judiciaires (*Schedat*). 24 De la procuration (procureurs judiciaires) (*Daava*). 26 Des transactions (*Sulh*). 28 Des compensations (*harabat*). 30 Des objets mis en gage (*Aarijet*). 32 Des dons gratuits (*Hikmat*). 34. Des assurances par écrit des rapports entre les maîtres et les esclaves. 36 De la contrainte judiciaire (*Ikrah*). 38 De l'interdiction révoquée (*Mesun*). 40 Du droit de retenue relativement aux esclaves. 42 Du partage du butin (*Kismat*).

(*Zebaih*). 45 Des sacrifices religieux (*Adhijet*). 46 Du reprou-
vement légal (*Kerahijet*). 47 De la culture des terres en friche
(*Ihjaal-Mewat*). 48 Des boissons (*Eschrubet*). 49 De la chasse
(*Said*). 50 Du droit des prêteurs (*Rehin*). 51 Des délits *Djéna-
jat*). 52 Des amendes pécuniaires (*Dijat*). De la peine de mort
(*Maakil*). 54 Des legs (*Wassaja*). 55 Des hermaphrodites
(*Chunessa*). 56 Des héritages (*Feraiz*). L. D. L.

163. TYRKISK KATEKISMUS, eller udtog af Tyrkernes Troeslære.
— Catéchisme turc, ou extrait de la doctrine turque, à l'u-
sage de la jeunesse, rédigé par Mohammed ben pir Ali Elber-
kevi; par C. A. HOLMBOE, professeur de langues orientales
à l'Université de Norvège. In-18. Christiania, 1829.

Dans la préface de l'ouvrage dont le titre précède, M. Holm-
boe déclare avoir pris pour base de son travail, la traduction
française du même ouvrage turc, donnée à Paris, en 1822, sous
le titre d'*Exposition de la foi Musulmane*, par M. Garcin de
Tassy, un de nos collaborateurs, son condisciple et son ami. Il a
cependant cru devoir en changer le titre, se fondant sur ce que
le travail de *Berkévi* n'est pas l'exposition des doctrines com-
munes à tous les Musulmans, mais bien celle de la croyance
particulière des *Sunnites* qui, comme on le sait, diffère de celle
des *Imamiens*, nommés *Schiïtes* (dissidens) par leurs adversai-
res. Il a cru en conséquence devoir appeler ce traité *Catéchisme
turc*, parce que les Turcs sont, dit-il, le peuple le plus puissant
et le plus connu qui suive la doctrine dont il s'agit; mais il eût
mieux valu adopter le titre plus précis, *Catéchisme sunnite*, sous
lequel M. Garcin de Tassy a désigné son travail dans la pré-
face de son ouvrage intitulé, *Doctrine et devoirs de la Religion
musulmane*, et publié en 1826. G. T. Z.

164. SEVERIANI SIVE SEBERIANI GABALORUM EPISCOPI EMESENSIS
HOMILIE; nunc primùm editæ ex antiquâ versione armenâ in
latinum sermonem translatae per J. B. AUCHER. In-8°. Venise,
1827. (*Giornale delle provincie Venete* ; juin 1828, p. 284.)

Les 15 homélies que renferme cet ouvrage, sont une version
latine que l'auteur nous donne d'homélies anciennement tra-
duites en langue arménienne. La version est précédée d'une
préface pleine d'érudition. On lit dans cette préface que la cri-

où il est question des comment
on verra que ces trois écrivains
ouvrages de l'un sont attribués
est d'autant plus grande qu'on
tantôt *Severianus*, tantôt *Severus*,
confusion provient de ce que Seve
à Antioche, avait été ensuite cons

Ce *Severianus* ne saurait être co
dus, et aucun doute ne peut s'élev
ges. L'envie dont il était animé co
la défaveur sur son nom auprès de
lui refuser une haute éloquence. *Se*
sertus fuit, id ob emulationem Cl
posteritatis famam accepit; ainsi p
prit de parti n'aveuglait certainome

Severianus était un orateur si dist
sostôme le chargeait de prêcher p
niens ont fait sagement en transpor
leur langue les homélies de *Severi*
maintenant une traduction latine.
tirées d'un bon manuscrit, et M. Au
aussi être attribuées à *Severianus*, e
par des hommes savans.

En ce qui concerne le style de
point visé à l'élégance, il s'est bor
texte qu'il avait sous les yeux.

chat de plusieurs manuscrits mexicains, apportés il y a quelque temps en Europe, et faisant partie de la célèbre collection de Botturini : l'un est le rapport des explorateurs envoyés par Montézuma dans le camp espagnol ; il représente en hiéroglyphes l'office de la messe et autres cérémonies religieuses. Le manuscrit ne se compose que de quelques feuilles, et n'est qu'une copie : l'original a été brûlé. Un autre est écrit sur le papier fait de fibres de l'agave américain ; il consiste en une seule feuille, longue de 5 à 6 pieds et large d'un pied : c'est le budget de Montézuma. L'empire y est divisé en provinces ; à chacune d'elles est marqué le nombre des mesures de maïs, des pots de miel et des animaux qui en formaient le revenu. Un 3^e manuscrit est moitié pittoresque, moitié hiéroglyphique : il représente les sacrifices humains ; c'est un original peint sur papier d'agave. Le 4^e est un dessin de l'arrivée de la flotte espagnole au Mexique : un dominicain paraît avoir attiré particulièrement l'attention du peintre. C'est aussi un original d'environ deux pieds carrés, mais exécuté d'une manière puérile.

L'ouvrage le plus important de toute la collection est un gros volume in-folio, contenant la division du Mexique par paroisses, telle qu'elle fut établie par les Espagnols après la conquête. C'est le registre officiel pour l'an 1580, écrit pour la chancellerie du vice-roi. Chaque commune comprend un chapitre ; on y voit le nom de la commune écrit en espagnol et en hiéroglyphes mexicains ; puis vient le chef de la commune, mettant un genou par terre, et portant une espèce de diadème sur la tête. Il est habillé d'un manteau, et de sa bouche sort l'hiéroglyphe qui désigne son nom ; au-dessus est écrite la prononciation de l'hiéroglyphe en caractères espagnols. Après la figure des chefs suivent les têtes de père de famille, avec leurs noms en hiéroglyphes et avec la prononciation. Cette circonstance donne un grand prix à l'ouvrage, car jusqu'à présent on a bien eu des dictionnaires mexicains écrits et expliqués en espagnol, et de l'autre côté des manuscrits hiéroglyphiques ; mais il n'existait aucun moyen de retrouver les mots de la langue mexicaine représentés par ces signes idéographiques. Cet ouvrage donne la clé d'un grand nombre d'hiéroglyphes mexicains avec leur prononciation, par laquelle on peut trouver leur véritable signification dans les dictionnaires alphabé-

res indiquer aux scrutateurs qui
chiffrent les écrits mexicains (1)

166. **CHRESTOMATHIE GRECQUE** ; par
vue, accompagnée de notes , par
in-12 ; prix 3 fr. 17 c. Bruxelles

167. **POLYBII HISTORIARUM EXCEP
SENTENTIIS** ; recensuit Jacob. G
tatio. In-8° ; prix , 4 fr. 76 cent
Luchtmans.

168. **DISSERTATION SUR LE PÉRIPLE**
par M. GAIL. (1

Le périple de la mer Noire, que
bien complet, et tel qu'il a dû sortir
possible d'entrevoir quelque une de
historien-géographe, et quelle idée
l'ensemble de ce monument géogr
d'une dissertation de M. Gail, dont
et Belles-Lettres a entendu la lectur
entrer dans le troisième volume de
publiés par ce jeune Helléniste.

L'auteur du mémoire s'est princ
rer les deux fragmens des anonyme
comme un autre périple de la mer

(1) Il est bon de remarquer que ce périple

par Hudson dans le tome III de ses *Geographi minores*, mais connu déjà de Holstenius, donne la description des côtes à partir du Bosphore de Thrace, presque jusqu'au Phase; le second, publié par Vossius et Hudson dans son tome I, commence un peu à l'ouest de Dioscurias, et complète la description en rejoignant le Bosphore de Thrace, le long des côtes de l'Europe. Ces deux fragmens, dont le premier est même attribué à Arrien, sont comme un second exemplaire du périple attribué à ce préfet de la Cappadoce : en effet ils offrent certaines additions puisées ailleurs, sans doute dans Scymnus de Chio, ainsi que l'ont conjecturé Holstenius et M. Bast; ils présentent la supputation des intervalles en *milles*, en même temps que celle en *stades*; on y remarque certains noms plus modernes de lieux, qui prouvent que ces fragmens ont été retouchés assez tard : mais les différences ne suffisent pas pour détruire, ni même pour dissimuler les conformités encore plus nombreuses, qui existent entre les deux fragmens et le périple d'Arrien : souvent les menus détails et les mots sont les mêmes. Ce n'est pas tout : la fin des écrits de Marcien présente une sorte de périple de la mer Noire, bien tronqué à la vérité, puisqu'il commence au Bosphore de Thrace et s'arrête au fleuve Iris, mais souvent très-semblable aux passages correspondans d'Arrien, et surtout du premier des deux anonymes.

Arrien aura-t-il été copié, ou suivi de près, par les deux autres ? il est permis d'en douter ; car Marcien d'Héraclée prévient que dans ses descriptions, il a souvent emprunté à Artemidore, et surtout à *Ménippe de Pergame*. Ce dernier géographe consacre par le titre d'un de ses ouvrages souvent cité par Étienne de Byzance, une division du littoral appelé *Pont*, en deux parties, περίπλους τῶν δύο Πόντων. Marcien rappelle cette division en deux *éparchies* ; elle se retrouve aussi dans le titre du premier anonyme. On a tout lieu de croire qu'elle appartient au siècle de Ménippe, et non pas à celui de ses compilateurs, et surtout qu'elle n'aura pas subsisté long-temps : car les géographes ne l'ont point remarquée, pas même le célèbre Mannert. C'est déjà un indice pour croire que le premier anonyme, aussi-bien que Marcien, auront emprunté à Ménippe. Nous en trouvons un exemple assez frappant dans un passage où le premier anonyme et Marcien, parlant du fleuve *Chadisius*, se servent de

premier anonyme, qui suit phrase à-mot, Marcien d'Héraclée. Si sent avoir emprunté à Ménippe, ait puisé à la même source, les mots chez lui suivre de si près les autres auteurs.

Nous ajouterons toutefois une restriction à la conjecture faite plus le périple d'Arrien se rapproche renferme la description des côtes jusqu'à Trapezus. Le périple, tel à Trapezus, d'où il paraîtrait qu'cription : arrivé au Phase, l'auteur sur ses pas, et de donner la description depuis le Bosphore jusqu'à rien a été prodigue de détails de on est étonné de le trouver concis Bosphore de Thrace pour regagner que le peu d'importance qu'il mettes plus rapprochées, plus fréquemment porté d'abord à n'en parler que puis ensuite, à traiter cette portion d'aurait naturel qu'Arrien, peu désireux tirer l'attention et de perdre son périple, eût copié tout simplement qui aurait-il pu mieux ~~le~~

Une seconde conclusion à tirer de la comparaison d'Arrien et des deux auteurs correspondans, c'est qu'en puisant chez Ménippe, Arrien l'a abrégé; car Marcien et le premier anonyme sont souvent d'accord pour reproduire certains détails géographiques et nautiques, que le périple d'Arrien ne donne pas. On pourrait penser que ce n'est pas Arrien qui les aura omis, mais que des transpositeurs auront abrégé son périple : on ne saurait se prononcer là-dessus; mais on est en droit de conjecturer qu'Arrien a dû être au moins quelquefois le véritable abrégiateur, lorsque l'on voit dans certains passages, qu'il est plus bref que les deux autres, mais en même temps plus verbeux pour faire de l'érudition de son crû et citer Xénophon, son auteur favori. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une foule de menus détails géographiques, rapportés par Marcien et l'anonyme, sont omis dans Arrien, et le sont toujours avec un certain discernement, de manière à ne pas produire de lacune choquante.

Ce sont autant d'indices d'abréviations, soit qu'elles proviennent d'Arrien, soit qu'il faille les attribuer à ses transpositeurs. Mais le périple d'Arrien a des lacunes véritables. Léon Diacre rapporte un passage de ce même périple, relatif à Arville; on le chercherait vainement dans le texte qui nous est parvenu. Hudson signale encore une lacune qu'il remplit à l'aide d'un manuscrit de Vienne; et la nature des choses enfin démontre encore plus, qu'Arrien n'aura pas composé une relation officielle, commencée d'une manière aussi brusque, abondante en détails, en réflexions, en formes épistolaires, dans certaines parties, excessivement maigre et concise dans d'autres. C'était sans doute cette considération, qui portait le célèbre Vossius à déclarer le périple d'Arrien un morceau tronqué, quoique sans appuyer ce sentiment d'aucun argument valable : voilà ce qui aurait dû détourner Dodwell de se prononcer pour l'opinion contraire, et de soutenir l'intégrité du périple d'Arrien. Enfin, cette considération, et d'autres argumens sans doute, auront décidé M. Bernhady à adopter le sentiment de Vossius, sans avoir occasion de le motiver encore dans ses commentaires sur Denys le Périégète et sur Eustathe.

169. GRAMMAIRE LATINE, par CHAUMONT; ouvrage adopté par la Soc. des Méthodes. In-8° de 184 p., cartonné; prix 2 fr.

50 cent. Nancy, 1829; Vincenot et Vidart. Paris, lib. classique de Hachette.

L'auteur s'est proposé de présenter la Grammaire latine comme une application de la Grammaire générale, et d'offrir, pour toutes deux comparées entr'elles, un plan d'étude méthodique qui ouvre un champ plus vaste à l'esprit et fortifie le jugement par un exercice continu. C'est dans ce but qu'il présente sous le titre d'*Article préliminaire*, des considérations sur la grammaire générale.

La nouvelle Grammaire latine se divise, comme tous les ouvrages de ce genre, en deux parties distinctes : la *Lexicologie*, ou traité des mots pris isolément; et la *Syntaxe* ou la combinaison et l'arrangement des mots. M. Chanony subdivise ainsi cette seconde partie : 1° règles générales; 2° règles particulières; 3° constructions particulières, comprenant les gallicismes.

Au lieu de donner, comme traduction de la déclinaison latine, une déclinaison française imaginaire, l'auteur donne préalablement un article consacré à expliquer la valeur des *cas*. Il prend pour première déclinaison et pour modèle de flexion des substantifs un mot terminé en *us*. Il intervertit, non-seulement l'ordre des déclinaisons, mais encore celui des *cas*, qu'il dispose comme il suit : nominatif, vocatif, génitif, accusatif, ablatif, datif. Cet ordre lui paraît plus conforme à celui de la syntaxe, et plus propre à faciliter l'étude des *cas*, ceux qui se ressemblent ou qui se forment l'un de l'autre se trouvant ainsi rapprochés. Les verbes ont pareillement subi des transpositions destinées, comme celles des noms, à rendre plus court et plus aisé le travail de la mémoire.

M. Chanony a classé les règles de la syntaxe dans l'ordre qui lui a semblé le plus naturel. Il s'est attaché à faire suivre toujours le principe, de son application et à exercer le jugement de l'étudiant par une combinaison ou une succession immédiate et perpétuelle de la théorie et de la pratique. Il a présenté sur certaines parties de la syntaxe des vues nouvelles et des développemens négligés jusqu'ici quoiqu'indispensables pour l'intelligence de diverses constructions latines.

Cette Grammaire, que nous avons parcourue avec intérêt, pourra remplacer avec avantage les livres élémentaires à la lecture desquels est condamnée la jeunesse de nos écoles. Ce n'est

pas toutefois que nous n'eussions quelques observations à faire, soit sur la disposition de quelques parties de l'ouvrage, soit sur l'exposition de certaines règles. Nous nous bornerons aux deux suivantes.

La première portera sur cette phrase elliptique (p. 130) : *Cum scribas et aliquid agas eorum quorum consuesti*. Pour compléter le sens, M. Chanony ajoute avant le dernier mot, *aliquid agere*. Et d'abord, en général, on ne doit ajouter ou sous-entendre, pour suppléer une ellipse, que des mots qui, combinés avec ceux dont se compose la phrase primitive, présentent un tout conforme au génie de la langue; et cette condition essentielle n'est nullement remplie dans une phrase aussi étrange, pour ne pas dire aussi barbare que celle-ci : *Cum scribas et aliquid agas eorum quorum aliquid agere consuesti*. Nous pensons donc que la règle dite d'*attraction*, particulière à la langue grecque et introduite par imitation dans la langue latine, nous semble avoir été, sinon ignorée, du moins méconnue par l'auteur. Qu'il ouvre la Méthode latine de Port-Royal, il y verra (p. 518, édit. de 1667) la confirmation de ce que nous avançons.

Notre seconde observation tombera sur un accident purement formel. Nous lisons (p. 171) qu'on dit *assumo* pour *adsumo*, parce que les lettres *d* et *s* ont de l'affinité entr'elles, se prononçant l'une et l'autre du bout de la langue. Ce rapport d'origine, très-propre à rendre raison des formes de supin *lulum*, *plausum*, *rasum*, etc, est ici sans application. La plupart du temps, en composition, la dernière lettre de la préposition est remplacée par la première du verbe simple, laquelle alors se redouble. Cet usage, qui, du reste, n'est point constant, peut seul expliquer le changement de *adsumo* en *assumo*. Ce qui le prouve, c'est qu'on dit *allicio* pour *adlicio*, *occido* pour *obcido*, quoiqu'il n'existe point d'affinité entre *l* et *d*, ou entre *c* et *b*. On ne sauroit non plus voir dans ces changemens un motif d'euphonie, car *adlicio* et *obcido* ne seraient pas plus durs à prononcer que *advenio* et *obtineo*. Ce n'est encore ni dans l'affinité, ni dans l'euphonie qu'il faut chercher la raison pour laquelle on dit *suspendo* et non *suppendo* comme *suppeto*, *suppono*. Concluons donc que c'est l'usage seul qui fait loi dans les compositions verbales, ainsi que dans presque tout le matériel des langues.

Enfin, la nouvelle Grammaire devant être une sorte de manuel pour l'étudiant, M. Chanony a cru devoir y placer quelques notions sur les usages des Romains. Il a joint à cette partie un traité de la prononciation ancienne, qu'il dit être « utile dans les rapports avec les étrangers et nécessaire souvent pour reconnaître la trace des étymologies. » E. C. D. A.

170. *SYNONYMISCHES HANDWOERTERBUCH*, etc. — Dictionnaire portatif des synonymes latins pour les commençans; par Ernest Carl HABICHT. In-8° de xii-673 p. Lemgo, 1829; Meyer.

Cet ouvrage est rédigé d'après le plan de celui de Gardin Dumesnil, mais il n'en est pas une servile copie. Les exemples cités ne sont pas les mêmes que ceux employés par le philologue français, et l'auteur allemand a eu le soin, que n'avait pas eu celui-ci, d'indiquer exactement l'ouvrage d'où ils sont extraits. Du reste; il a eu la modeste précaution de déclarer les sources où il a puisé tous ses documens : ce sont, Auisonius Popma, de differentiis verborum libri IV; les synonymes de Gardin Dumesnil, édition d'Ernesti, 1799-1800; le dictionnaire de Fortellini; le lexicon de Janus, 1753; le lexicon de Nolten, 1780; l'esprit de la langue latine de Schmitson. L-s.

171. *LEXICON PROPRIORUM ET INDE DERIVATORUM NOMINUM PRINCIPUM POETARUM LATINORUM*; auctore G. DORN-SREIFFEN. In-8°; prix, 6 fr. 34 cent. Utrecht 1829; Van Schoonhoven.

172. JOS. PHIL. BAUERMEISTERI philosoph. et theol. D. hujusque prof. in Acad. Rostoch. *COMMENTARIUS IN SAPIENTIAM SALOMONIS Librum vet. Test. apocryphum*. In-8° de iv-178. Gottingæ, 1828; Dietrich.

Le livre de la sagesse considéré comme apocryphe par les Protestans, est simplement mis par les Catholiques au nombre de ceux qu'ils nomment *Deuterocanoniques*, ou placés secondairement dans le canon des livres saints, par opposition aux autres nommés *Protocanoniques*, ou placés primitivement dans le canon et toujours reconnus dans l'église chrétienne. Le savant auteur de l'ouvrage que nous sommes chargés de faire connaître aux lecteurs du *Bulletin*, examine d'abord dans ses prolégomènes

le sujet du livre de la sagesse, s'il a eu un ou plusieurs auteurs et quels ils sont, l'époque, enfin, où il a pu être écrit. Il parcourt ensuite, tour-à-tour, chacun des versets de ce livre saint chapitre par chapitre, et se livre à des développemens aussi intéressans sous le rapport de la philosophie que précieux pour le sens moral. Une saine critique préside au travail du professeur de Rostock, et rend ce travail digne d'occuper une place distinguée parmi les ouvrages d'exégèse biblique publiés en Allemagne pendant ces dernières années. H. G.

173. *SAMMLUNG DER RÖMISCHEN KLASSIKER.*—Collection des classiques latins, nouvelle traduction allemande, avec de courtes notes. *Traité de la nature des dieux*, de Cicéron, traduit du latin, par Chr. Fr. MICHAELIS, profess. de philosophie. In-12 de xxxiv et 276 pp. Munich, 1829; Fleischmann.

Dans son avant-propos, le traducteur déclare s'être attaché à représenter fidèlement son original, autant toutefois que cette fidélité était compatible avec la marche naturelle et franche de la langue allemande. Il a cru devoir être bref dans ses notes, afin d'éviter la prolixité trop fréquente dans les ouvrages d'histoire et de philosophie, matières qui offrent tant de points à éclaircir et de questions à résoudre. M. Michaelis suppose chez le lecteur des connaissances préliminaires, qu'il est d'ailleurs assez facile d'acquérir.

Cette traduction est précédée de celle d'un morceau placé en tête de l'édition d'Ernesti; c'est-à-dire d'un aperçu général du contenu du traité. M. Michaelis s'est d'ailleurs servi du texte de ce philologue, qui a en effet donné l'une des meilleures éditions de l'ouvrage de Cicéron.

En qualité de Français, nous ne nous constituerons pas juge de l'élégance et de la fidélité de la traduction que nous annonçons, nous nous bornerons donc à parler des notes qui terminent le volume. Elles nous ont paru, en général, judicieuses et instructives, bien qu'elles ne contiennent presque rien qui ne se trouve dans les auteurs modernes qui ont écrit sur l'histoire de la philosophie. Mais elles accompagnent très-utilement la traduction, parce qu'elles font connaître plus particulièrement les hommes que Cicéron met en scène, et donnent une idée précise des opinions des anciens philosophes sur la divinité

oiseuses : l'une est celle où il est dit *ma*, et signifie *êtres vivans, animés*. pour les écoliers des basses classes, pables d'entendre le Traité de la nat

174. F. H. L. DONCKERMANNI COMI
LINGUÆ LATINÆ in litteris doctri
p. Lugd. Bat., 1826; Luchtma
terbode; 1828, n° 41.)

L'auteur pense qu'il faut adopte sciences la langue latine, ou la lang ture particulière de chaque science nécessité d'une langue générale pou caractères que cette langue doit av rence est due à une langue vivante, spécialement, pourquoi la langue v préférence, et quels avantages déri latin.

Il énumère ensuite les sciences q en latin; celles qui peuvent être en ou en langue vulgaire, et celles q exclusivement dans la langue vulgai

Nous renvoyons à la brochure m ceux de nos lecteurs qui seraient c verses sciences énumérées par lu

seulement avec la structure, mais aussi avec le génie de leur langue maternelle; à l'usage surtout des instituteurs; par le D^r Henri STEPHANI. Petit in-8° de xvi et 264 p. Neustadt sur l'Orla, 1829; Wagner.

Ce petit ouvrage est dédié à la Société de la langue allemande à Berlin. Outre l'introduction qui renferme quelques considérations philologiques et ethnographiques sur les langues en général, ce livre se divise en 4 parties principales : 1° Théorie des sons; 2° Théorie des mots, comprenant leur formation, leur distribution par ordres, leur multiplication au moyen des modifications que subissent les radicaux, leur affinité et leurs transformations; 3° Théorie de la proposition, ou syntaxe; 4° Théorie du discours et prosodie.

La 2^e partie surtout nous paraît fort bien traitée. On ne peut trop admirer le mécanisme au moyen duquel, avec environ 600 mots radicaux, la langue allemande est devenue l'un des idiômes les plus riches du globe; et cette richesse s'accroît encore journellement à mesure que naissent de nouveaux besoins.

Des notes instructives et nombreuses accompagnent le texte, et donnent un mérite de plus à ce travail intéressant qui, selon nous, pourrait servir utilement à la composition d'une grammaire allemande à l'usage des Français, qui veulent, en peu de temps et avec le moins d'étude possible, acquérir des notions exactes sur la structure, la forme et le génie de la langue allemande.

G.

176. *SCHLÜSSEL ZUR AUSSPRACHE DES TEUTSCHEN.* — Clé de la prononciation de l'allemand, en une série de dialogues et un vocabulaire allemaud-français, accentués avec indication des syllabes longues et brèves, d'après l'usage de la bonne société et des gens de lettres d'Allemagne, et arrangés pour faciliter l'étude de cette langue aux Français et autres étrangers, sur un plan simple et nouveau; par H. PIERRE, prof. à l'Acad. de commerce de Francfort-sur-M. In-12 de 288 p. Francfort, 1828; Sauerländer.

Le titre de ce livre indique complètement ce que l'on y trouve. C'est un simple recueil de mots, de phrases détachées et de dialogues avec l'accent de la prononciation, qu'il ne faut

de ces sortes de recueils. Au reste, livres que l'on apprend les règles étal la conversation, surtout dans le pays que que l'on veut étudier; là, la néce dre et de comprendre les autres, fai nes, que tous les recueils de dialogues mois.

177. RHETORIK FÜR GYMNASIEN, etc Gymnases et les jeunes orateurs, co sous le rapport de la pratique; par vi et 160 pp. Lemgo, 1827; Mey

Le but de l'auteur est assez clairen de son ouvrage. On voit qu'il s'est p des exemples, l'étude de l'art oratoir destinent soit au barreau, soit à la cha pourra être également de quelque util me texte de leurs leçons.

En tête de l'ouvrage est une intr aperçus généraux et à des observatio finit la rhétorique, dans l'acception mot, la *Théorie de l'éloquence*, et dév « c'est-à-dire l'exposition méthodiqu tale des principes et des moyens que teurs dans la composition et le débit

L'ouvrage est divisé en 4 sections, dont la première, consacrée à l'*invention*, se divise en deux paragraphes relatifs, l'un au choix du sujet, l'autre à celui des pensées pour traiter convenablement le sujet. L'auteur conseille à l'orateur et à l'auditeur, l'un pour parler, l'autre pour écouter, de ne choisir qu'une matière qui soit au niveau de leurs connaissances, et appropriée à leurs mœurs et à leurs opinions.

La 2^e section traite de la disposition et de la forme à donner au discours. M. Püllenbergh divise en quatre parties le discours d'apparat : 1^o L'exorde ; 2^o l'exposition du sujet et la division ; 3^o la discussion des faits ; 4^o la péroraison. Suivent 20 et quelques pages d'exemples ou d'exercices que l'auteur donne pour l'application des règles qu'il vient d'établir.

La troisième section, intitulée : « Du style oratoire, » contient des préceptes sur le rythme, l'harmonie, le nombre et la vivacité du discours. L'auteur y dit quelques mots des figures, qu'il divise en objectives et en subjectives. Au nombre des premières, sont la *métaphore*, la *synecdoche*, la *métonymie*, etc. ; parmi les dernières, se trouvent l'*apostrophe*, la *préterition*, etc.

La 4^e et dernière section est consacrée à la partie purement matérielle de l'art oratoire, c'est-à-dire la *déclamation* et l'*action*. M. Püllenbergh nous a paru suivre, dans cette partie surtout, les règles données par Cicéron et Quintilien, sur la manière de prononcer et d'accentuer les mots, sur les diverses inflexions à donner à la voix, sur l'extérieur et le maintien de l'orateur ; enfin, sur les gestes dont il doit accompagner ses paroles pour leur donner plus de poids et d'éclat, en frappant en même temps le sens de l'ouïe et celui de la vue. W.

178. *DER SELBSTLEHRE*.—Guide pour apprendre seul ; Recueil d'exemples et d'exercices pour l'enseignement privé, et pour apprendre seul la langue française ; par J. A. SOLOMÉ, prof. à l'école normale de Francfort-sur-M. 1^{er} Vol. in-12 de xxiv et 659 p. Francfort, 1829 ; Sauerländer.

C'est un recueil de mots, de phrases et de règles, divisés par leçons ou exercices, numérotés depuis 1 jusqu'à 775. Le texte allemand est placé le premier, et chaque espèce de mot, chaque phrase porte un n^o d'ordre qui est répété dans le texte

français, afin que l'élève qui lit l'allemand puisse le comparer avec le français correspondant. Après avoir ainsi comparé les deux textes, en tâchant, autant que possible, de retenir les mots, il doit commencer à traduire l'allemand en français, en ne passant d'un exercice à l'autre que lorsqu'il est en état de traduire couramment chaque n° de cet exercice, de sorte qu'il semble lire du français sur le texte allemand.

Cette méthode, bien simple, a l'avantage de procurer à l'élève le moyen de se corriger lui-même; car il peut toujours comparer son travail avec le texte français. Ce guide diffère de la grammaire en ce qu'il n'explique et ne définit rien; c'est le code de l'usage. Plus tard, ceux qui l'auront étudié et médité, comprendront facilement les règles abstraites de la théorie. G.

179. NIEUW KLASSISCH FRANSCH WOORDEN-BOEK. — Nouveau dictionnaire, classique français-hollandais, à l'usage des athénées, collèges et écoles du royaume des Pays-Bas; par l'abbé OLINGER. Gr. in-8°. 10 fr. 58 c. Bruxelles, 1820; Dewasme-Pletinckx.

180. FLORESTA DE RIMAS ANTIGUAS CASTELLANAS. — Choix d'anciennes poésies espagnoles, arrangé par D. Jean Nicolas BOEHL DE FABER, de l'Académie roy. espagnole. 3 vol. in-8° de 402, 408. et 438 pag. Hambourg, 1821-25; Perthes et Besser.

Nous apprenons par la préface que l'auteur a employé 20 ans à préparer les matériaux d'une histoire de la poésie espagnole, en rassemblant par ordre chronologique les poésies les plus remarquables de chaque époque. Mais ne pouvant mettre à exécution ce vaste dessein, l'auteur s'est borné à un choix de poésies anciennes pour les amateurs de la littérature espagnole. En trois volumes in-8°, il a rassemblé près d'un millier de pièces de tous les genres; depuis les odes sacrées jusqu'aux madrigaux et aux quatrains: toutes ces pièces sont prises dans les œuvres des poètes anciens de l'Espagne; les moins anciennes paraissent être du 16^e siècle. Plusieurs pièces, telles que les romances, ont été imprimées récemment aussi dans d'autres recueils; mais le reste est peu connu, et tiré d'anciennes collections que l'on ne connaît guère hors de l'Espagne. M. Böhl de

Faber a eu même à sa disposition des *cancioneros* manuscrits.

Il nous a semblé que l'ordre adopté pour la disposition de ces poésies était un peu vague. L'auteur divise les 371 pièces de vers qui composent le 1^{er} volume en 4 classes qu'il intitule *Poesias sacras, doctrinales, amorosas* et *festivas*. Les deux premières contiennent beaucoup de pièces médiocres ; cependant leur antiquité leur donne une sorte d'intérêt. Les premières pièces de poésie sacrée , très-habilement versifiées , sont de l'archiprêtre de Hita et de Lopez de Ayala, qui vécurent tous deux au 14^e siècle ; à cette époque on ne faisait guère ailleurs d'aussi bonne poésie ; d'autres poésies de cette classe sont de Nicolas Nuñez , Jean Lopez de Ubeda , François d'Ocaña , etc. On a tiré quelques pièces des *Afectos divinos* du jésuite Pedro de Salas , qui a imité en espagnol les *Pia Desideria* de Herman Hugo. Les effusions du jésuite pèchent par leur verbosité ; aussi l'éditeur en a-t-il retranché une partie.

Les *Rimas doctrinales* , qui forment la deuxième classe , pourraient s'appeler poésies raisonnées : ce sont des odes , des hymnes , et d'autres pièces dont il ne fallait peut-être pas faire une classe à part ; du moins n'est-il pas facile d'en saisir les limites. Les pièces de cette classe ont été extraites du *Cancionero general* et des œuvres de plusieurs poètes , tels que François de Aldana , Antoine de Obregon , et François de Medrana , qui , sous le titre de *Rimas* , a composé des odes fort remarquables. L'éditeur s'étonne de n'en trouver aucune dans d'autres recueils d'anciennes poésies espagnoles.

La 3^e classe , celle des *rimas amorosas* , est très-riche ; les *cancioneros* abondent en vers de ce genre ; aussi M. Boehl de Faber en reproduit-il plus de 200 ; il a compris dans cette division les diverses formes des chansons espagnoles , telles que *romances* , *canzonettes* , *vilancicos* , *coplas* , *cantarcillos*. L'éditeur a exclu les romances historiques , parce qu'elles ont été souvent imprimées dans d'autres recueils , et parce qu'il se propose de faire paraître un jour une suite complète de ces pièces , par ordre chronologique. Plusieurs des *cançones* de cette section sont de Jean de Linares , d'autres de Vincent Espinel , Louis de Gongora , Grégoire Sylvestre , etc. Les auteurs des romances populaires sont , pour la plupart , inconnus ; ils mériteraient pourtant , plus que les auteurs de beaucoup d'autres pièces renommées , d'être connus de la postérité.

Sous le nom de *festivas* l'auteur comprend les poésies badines. Tous les pays méridionaux sont riches en poésies de ce genre : l'Espagne surtout en possède beaucoup : il y en a dont les plaisanteries ne sont pas très-fines et d'autres où les étrangers ne trouvent pas le mot pour rire. Souvent les allusions qu'elles renferment ne peuvent être saisies que par les indigènes. Les auteurs de cette 4^e classe sont à peu près les mêmes que ceux de la précédente; tels que Jean de Linarès, Vincent Espinel, Balthazar del Alcazar, etc. *

Dans le second volume nous trouvons établie la même division en 4 classes que dans le premier. Mais comme l'éditeur a choisi, pour le volume précédent, la fleur de l'ancienne poésie espagnole, il a été obligé de prendre pour le second des pièces plus longues, plus sérieuses et en général moins intéressantes. Cependant il faut les lire pour avoir une idée du génie qui animait les deux poètes de la Péninsule, tels que l'archiprêtre de Hita, Louis de Léon, Herrera, Morillo, Pedro de Padilla, Garcilaso, Jauregui, etc. Toute l'école poétique de la Castille est représentée dans ce volume. Si c'est la simplicité de la poésie populaire qu'on a pu admirer dans le tome précédent, ici c'est l'art et l'esprit qui prédominent. C'est l'art de la versification appliquée par d'habiles maîtres à la dévotion, aux peintures érotiques, à la narration, etc. Il faut s'attendre à du mauvais goût, à un style ampoulé et à des effusions amoureuses très-fades. Ces défauts sont balancés par de la verve, une imagination vive, une sorte d'onction et de candeur qui respire dans les poésies sacrées.

Le dernier volume enfin présente un 3^e choix pour les 4 classes de poésies. Cette fois l'éditeur a puisé principalement dans les œuvres poétiques de Lope de Vega, François de Quevedo y Villehas, de Christoval de Vêrues, Pedro Soto de Rojas, Louis de Gongora et plusieurs autres. On peut faire sur ce volume les mêmes remarques que sur le précédent. Les poètes dont il vient d'être question, sont peu lus de notre temps; enfin il est toujours intéressant de connaître par quelques échantillons leur génie poétique et la tournure de leur esprit. M. Boehl de Faber fait remarquer que, de toutes les pièces admises dans sa collection, il n'y en a qu'un petit nombre qui ait été reçu dans les 32 volumes du *Parnasse espagnol*, et dans la collec-

tion de Quintana. Tous les autres morceaux ne se trouvaient rassemblés nulle autre part. On aurait désiré que l'éditeur eût ajouté des introductions pour caractériser des principaux poètes de l'ancienne école espagnole, et pour rappeler la marche de la littérature poétique au-delà des Pyrénées : il a craint de grossir son volume ou d'entamer des discussions littéraires qui auraient été sujettes à contestation. Il a préféré livrer les pièces au public, et laisser aux littérateurs le soin de les juger. M. Böhl de Faber a ajouté à son recueil des tables de matières et d'auteurs, dans lesquelles il a soin d'indiquer pour chaque pièce le recueil ou l'ouvrage original d'où elle est tirée. Il eût été bon aussi qu'on eût mis devant chaque morceau un sommaire ou un titre : l'éditeur s'est contenté de les numérotter. L'ouvrage est imprimé correctement, et de manière à comprendre beaucoup de matières sous un mince volume. Pour les Allemands, à qui ce recueil est spécialement destiné, et qui étudient beaucoup l'ancienne poésie espagnole comme étant plus analogue à leur goût que la vieille poésie française, on a ajouté de courtes indications en langue allemande sur le mérite littéraire et poétique des diverses pièces. Ces indications sont imprimées séparément, et ne tiennent pas au corps de l'ouvrage. D—G.

181. GRAMMAIRE FRANÇAISE, méthodique et raisonnée, rédigée d'après un nouveau plan, fondée sur un grand nombre de faits et sur l'autorité des grammairiens les plus connus ; par Alex. BONIFACE, instituteur. In-8°. Paris, 1829.

182. I. EXERCICES ORTHOGRAPHIQUES, ou Méthode simple et facile de créer, sans avoir recours à la cacographie, l'orthographe du mot, etc. ; par Cl. CHAMPALBERT. 2^e édition. In-12 de 272 pp. Nancy, 1828 ; Vincenot et Vidart.

183. II. EXERCICES SUR LES HOMONYMES FRANÇAIS, et sur les difficultés que présentent les genres des substantifs ; par le même. In-12 de 168 pp. Nancy, 1829 ; Vincenot et Vidart.

L'auteur commence, non par la nomenclature des parties de l'oraison, comme le font la plupart des grammairiens, mais par la proposition ; n'ayant pas voulu, dit-il, charger la mémoire d'une suite de mots isolés, et, par conséquent, insignifiants,

qu'il en soit, les règles présentées par la raison et l'autorité des grands écrivains ont puisé la majeure partie de ses exemples.

Dans le second ouvrage nous retrouvons des lacunes. En tête de chaque exercice qui doivent se répéter dans l'exercice, nous avons placé dans la partie de l'ouvrage les mots en blanc, appartenant à des séries de mots *homonymes*. La prononciation est la même. Dans le second ouvrage les lacunes doivent être remplies, soit par des séries de noms masculins ou féminins, soit par des séries de verbes, soit par des séries de noms qui constituent l'accord du sujet avec le verbe. Les lacunes deviennent de plus en plus difficiles, et l'auteur a tâché de graduer la difficulté de l'exercice. Nous ne saurions non plus être de l'avis de M. de Champalbert de donner des mots dont l'articulation est la même, comme tels *bal*; *hail* et *Bdle*, *dais* et *mettre*, *oser* et *hausser*, *rouet* et *roue*. Nous ne saurions non plus être de l'avis de M. de Champalbert de donner qu'*automne*, masculin s'il est précédé d'un mot masculin, lorsqu'il en est suivi, et redevient féminin si les deux mots sont séparés par un mot féminin. Cette anomalie qui paraîtra au moins surprenante aux lecteurs.

un ancien couvent grec, situé près la porte orientale, dans l'intérieur de la forteresse, dont l'existence, au dire des habitans, remonte à l'antiquité la plus reculée, et qui, dans les derniers temps, servait de magasin à poudre et d'arsenal aux Turcs. Parmi les différens objets de matériel d'artillerie dont les cellules étaient encombrées, on a trouvé avec surprise des choses rares et dignes de fixer l'attention des antiquaires; c'étaient des boucliers, des casques, des flèches, des hallebardes et des lames de glaives semblables aux espadons des cuirassiers; les boucliers sont faits de planches minces, recouvertes de cuir; ils sont grands, quadrangulaires, et peints de couleur d'une composition particulière, recouverts d'un vernis qui leur a fait conserver toute leur fraîcheur; la plupart de ces boucliers sont peints en biais, de raies de différentes couleurs; quelques-uns seulement portent des aigles noires aux ailes déployées et aux serres étendues, d'autres seulement des ailes terminées par des serres, d'autres encore des glaives tenus par une main d'or, ou un croissant avec une étoile, etc.

Les casques sont ce qu'il y avait de plus remarquable; ils étaient tous rouillés, et il a fallu avoir recours à des procédés chimiques pour les nettoyer; l'un de ces casques était tout couvert d'or, et d'un dessin très-fini; la plus grande partie des autres l'étaient en argent, avec des inscriptions syriaques; leur forme est très-variée, ils sont d'une seule pièce du meilleur acier, sans soudure, damasquinés en or et en argent, avec des visières mentonnières et hauberts. On ne peut s'abstenir d'admirer, d'après ces monumens, la perfection dans les arts, la force physique et l'esprit chevaleresque des anciens conquérans de l'Asie. Il n'y a point de doute que tous ces objets n'aient appartenu aux Arabes du temps des Kalifes. Plus de cent des plus beaux casques, et quelques boucliers vont être transportés à Tiflis, d'où ils seront sans doute envoyés à Pétersbourg et à Moscou, pour satisfaire la curiosité des antiquaires. On transporte également à Tiflis le seul canon de bronze qui soit sorti de la fonderie que les Turcs avaient établie dans l'église arménienne à Erzeroum. (*Journal des Débats*; 23 décembre 1829).

185. RECHERCHE D'ANTIQUITÉS EN TURQUIE, par l'ordre de l'empereur de Russie.

Un bibliothécaire impérial a été envoyé par l'empereur de Russie, au mois de septembre dernier, avec plusieurs dessinateurs naturalistes, dans les pays turcs conquis par l'armée russe pendant la dernière guerre, à l'effet de recueillir des documens géographiques et de copier les inscriptions et monumens les plus remarquables. Déjà l'hiver dernier, un antiquaire avait été envoyé à Odessa pour rechercher les antiquités sur tout le littoral du Danube jusqu'à Sizeboli. (*Ibid.*; 4 janvier 1830).

186. VUES PITTORESQUES DE LA GRÈCE; par le baron de STACKELBERG. Article traduit de BÖTTIGER. (*Artistisches Notizenblatt*, n° 21, novembre 1829.)

Le baron Othon de Stackelberg, en société avec quatre hommes distingués, entreprit un voyage en Grèce qui dura cinq années, depuis 1810 à 1814, voyage riche en résultats heureux. Ils exploitèrent avec fruit ce sol classique, si fécond en monumens d'arts et de civilisation ancienne; ils y découvrirent les restes les plus importans de l'art grec, ainsi que les ruines d'anciens temples. M. de Stackelberg remit, pour ainsi dire, au jour, le temple d'Apollon Epicurius, à Bassæ, près de Phigalis, il en expliqua les frises magnifiques (aujourd'hui l'ornement du Musée Britannique), dans un ouvrage spécial rempli d'érudition, intitulé *le Temple d'Apollon à Bassæ*. Il prépara aussi les dessins des sculptures, des vases, des inscriptions et des monnaies les plus intéressantes pour en former des suites particulières, ainsi que les mœurs et les costumes des Grecs modernes, dans une collection de 30 planches. Il a enfin recueilli dans ses portefeuilles, avec cette exactitude et cette précision qui lui sont particulières, les copies fidèles des sites les plus remarquables et les plus frappans de la Grèce proprement dite, de ses côtes, de ses îles, des rives de l'Asie-Mineure et du Bosphore.

A la suite de ce voyage, il ne séjourna que peu de temps dans sa patrie, au sein de sa famille, et en 1817, il retourna en Italie, où il se livra avec une ardeur toute particulière aux arts et aux sciences. A Rome, dans un cercle choisi d'artistes et d'amateurs,

il employa plusieurs années à préparer pour le public les travaux de son intéressant voyage. Lorsqu'il se disposait, il y a trois ans, à retourner en Esthonie, il apprit la découverte des hypogées ou tombeaux de l'antique et puissante ville de Tarquinia, aujourd'hui résidence de l'évêque de Corneto. Conjointement avec M. Kestner, chargé d'affaires de Hanovre, et M. Thurmer, architecte (aujourd'hui professeur d'architecture à Dresde), artiste profondément versé dans l'archéologie des anciens, il s'occupa, dans le mois de juin 1827, pendant plusieurs semaines, à dessiner les peintures appliquées sur les murs de ces tombeaux, travail pénible, mais couronné d'un heureux succès, et qui est sur le point de paraître.

Relevé d'une maladie grave, M. de Stackelberg, dans un voyage qu'il fit dans sa patrie, passa par Paris, où il retrouva son ami Brondsted, et où il fit la connaissance des savans les plus distingués de cette capitale; il alla ensuite en Angleterre, et enfin vers l'automne il arriva à Dresde, ayant parcouru successivement les villes de Munich, de Gottingue, de Weimar, etc., etc. Nous nous estimons heureux de posséder parmi nous, cet hiver, un homme aussi distingué, à qui son amour pour les arts a fait faire avec le plus rare désintéressement les sacrifices les plus éclatans. Nous nous réjouissons encore d'apprendre de M. de Stackelberg, comme d'un interprète accompli, l'explication des pièces antiques inédites qu'il a dessinées lui-même sur les lieux avec une grande exactitude et un vif sentiment pour l'art. Nous espérons qu'un des plus riches libraires de Leipzig s'empressera de publier ses nombreuses collections d'antiquités. Qui pourrait douter qu'elles ne soient reçues avec un plaisir extrême chez nous comme chez l'étranger? Il suffira pour cela que l'éditeur ait les ressources nécessaires à une publication de cette nature.

C'est du moins ce que nous osons prédire à M. Osterwald, éditeur d'un autre ouvrage de M. de Stackelberg, ayant pour titre : *La Grèce, vues pittoresques et topographiques, dessinées par O. M. baron de Stackelberg*, ainsi qu'il l'a annoncé par un prospectus; ouvrage dont il a été également question, il y a quelques mois, dans le *Bulletino degli Annali dell' istituto di Correspondenza Archeologica*. Pendant les quatre années que le savant auteur passa en Grèce, son Pausanias à la main, il eut



plusieurs centaines de dessins, ten
dans un autre pays, où un autre sol
toutes les couleurs. Toutes les per
naux, ont avoué que *ce recueil mon*
Grèce sous son véritable aspect. Cet
d'un grand prix pour l'exactitude
puissamment l'intelligence des étud
ques. L'utilité que présente encore
et sa beauté, ont engagé la Commis
que le ministre de l'intérieur char
de ce genre, à en faire le rapport
suite de ce rapport, le ministère,
au nom de Charles X, toute entrep
une souscription suffisante pour en

Les vues pittoresques de M. de
phiées par les plus habiles artistes
dessins réduits et les calques faits so
que planche sera un *fac-simile* de
rien de leur mérite ni de leur beau
pose de 120 grandes planches, de
géographique. Chaque planche sera
de texte, contenant des explication
phiques, tirées du journal de l'auteu
livraisons, chacune de 4 planches et
mera deux volumes in-folio, sur pap

îles de Céos, de Salamine et d'Eubée auprès de l'Attique, et les îles Ioniennes auprès de l'Acarnanie.

187. DESCRIPTION DES MONUMENS DE RHODES ; par le colonel ROTTIERS, membre de plusieurs Académies, commandeur et chevalier de différens ordres, etc. (Livraisons de 1 à 9, plus un cahier in-4°, contenant le texte des 9 livraisons.) In-folio oblong. Prix de chaque livraison, 10 fr. 50 c. Bruxelles, 1828; Fréchet.

Cet ouvrage sera divisé en 11 cahiers au moins, précédés d'un titre allégorique, pour être placé en tête des planches. Chaque cahier ou livraison contiendra 5 planches. Les 7 planches des fresques, sur papier extra-vélin, sont celles du Caveau de Philermé, de Dieudonné de Gozon, les vitreaux peints de saint Jean et de sainte Catherine, le tombeau de Fabrice Caretti, incrusté de porphyre, les médailles, etc.

188. SUR LES VILLES ENSEVELIES D'HERCULANUM, POMPEÏ ET STABIE. (*Edinburgh Journal of science*, janvier 1829, p. 108.)

On rappelle dans ce mémoire les passages des auteurs anciens sur ces 3 villes du territoire napolitain; l'auteur discute particulièrement la question sur l'époque de la destruction de Stabie. Il ne pense pas que Stabie ait été finalement détruit par Sylla, comme le dit Pline le Naturaliste, attendu que Pline le Jeune en parle encore comme d'une ville existante. Les fouilles faites sur les lieux, paraissent prouver d'ailleurs que Stabie fut détruit par une éruption du Vésuve, et non par la main des hommes (Voyez Della Torre, *Storia del Vesuvio*.) L'auteur entre aussi dans quelques détails sur la qualité physique du terrain sous lequel Herculanum et Pompeï sont ensevelis. La 1^{re} de ces villes est couverte d'une pierre ou terre tufacée, qui acquiert de la dureté quand elle est exposée à l'air. Cette substance paraît avoir été rejetée par le Vésuve sous forme de boue liquide : c'était un amalgame de substances terreuses, ponceuses et bitumineuses, lancées par la force de la vapeur ; ce qui explique l'expression de *lætissimæ flammæ* de Pline. Pompeï a été couverte de cendres volcaniques, qui se sont vitrifiées ; les couches inférieures approchent de la qualité de la pierre ponce ; la partie supérieure est une terre végétale, dans laquelle prospère la

M. O. affirme que les sculpture
représentent une de ces solennité
avec de légères différences sur tous
M. Campanari ne croit pas que qu
puissent être emblématiques, telles
allés, des hommes, ou des animaux
mais il ne peut croire que les ar
l'exercice de leur talent à la seul
jamais employé pour la représentati
pense que les bas-reliefs de l'urn
nés à perpétuer le souvenir d'une
peuples anciens; et il se fonde, en g
tion qui accompagne les sculptures.
loin de considérer cette urne comm
auciens du style étrusque, ne fai
fabrication qu'au second siècle de le

190. OBSERVATIONS SUR PLUSIEURS
MUSÉE ROYAL DU LOUVRE; par
(Voy. *Bulletin* de février, n° 11)

8. *Sur Athénagore et sur Tatien.* —
du MUSÉE DE SCULPTURE anti

On cite souvent, au sujet des a
des chrétiens qu'Athénagoras adres



en homme qui s'occupe des arts et qui cherche à en établir les époques ou à en suivre les progrès. S'il cite quelques statuaires, c'est à peu près comme ils se présentent à sa mémoire, sans les classer, et ce n'est que pour montrer que ces Dieux-statues qu'on adorait, n'étaient que des ouvrages de la main des hommes, et qu'elles méritaient encore moins des hommages que ceux qui en étaient les auteurs. Il n'y a pas un mot qui indique qu'il s'arrête à la beauté des ouvrages, et peu lui importait pour la cause qu'il soutenait ; la manière dont il en parle montre assez que les arts n'étaient pour lui qu'un accessoire, et qu'il n'en avait ni le goût ni la connaissance. Il ne cite en tout que 13 statuaires et 9 de leurs ouvrages. Parmi ces artistes il y en a trois que l'on ne trouve que chez lui, Saurias, Craton, Corè, et dont il n'est question ni dans Pline, ni dans Pausanias. Il n'en est pas non plus fait mention dans les auteurs plus anciens qui, bien qu'ils n'aient pas fait des arts l'objet particulier de leurs études et de leurs ouvrages, cependant s'en sont plus occupés, à ce qu'il paraît, qu'Athénagore, et qui, quelquefois, ce que ne fait pas cet écrivain, citent les sources d'où ils ont tiré leurs documens. Il me semble donc que l'autorité d'Athénagore, sur laquelle on s'appuie souvent, est de très-peu de poids et ne doit pas l'emporter sur celle de Pausanias, lorsqu'ils diffèrent, on ne peut pas dire d'opinion, puisqu'Athénagore n'en émet aucune sur le petit nombre de statuaires et de statues dont il dit un mot en passant, mais lorsqu'il parle d'artistes dont peut faire douter le silence de Pline, qui avait puisé ses nomenclatures dans un grand nombre d'auteurs grecs, et celui de Pausanias qui avait vu une grande quantité de monumens, d'inscriptions, et à qui ses voyages, dans toutes les parties de la Grèce, avaient dû, dans les ouvrages ou dans les traditions, faire recueillir beaucoup de noms et de faits qui avaient rapport aux arts.

On peut avoir de Tatien, contemporain de Pausanias et d'Athénagore, la même opinion que de celui-ci ; dans sa diatribe contre les Grecs, la statuaire ne lui sert que de moyen pour démontrer la futilité de leurs arts, et qu'elle n'a été presque toujours employée que pour conserver des souvenirs qu'on eût plutôt dû chercher à détruire ; c'est bien plus pour s'en moquer que pour les louer qu'il en parle, car il ne cite que



des Grecs, à donner la liste des statues, il peut servir à fixer l'artiste par celui de ces courtisanes. Et d'ailleurs p. 123, Tatien affirme que les statues d'après des oui-dire, ou d'après un récit raconté, mais que c'est en témoin de toutes vues à Rome ou dans ses environs, grande partie de la terre. Il paraît étranger aux arts, et qu'il les a livrés à la philosophie; il se pourrait être peintre ou sculpteur; mais des sculpteurs, je croirais plus volontiers sculpteur; la manière dont il s'y est goûté de son premier état, tandis qu'il a peinture ou d'aucun tableau. Les statues ne sont pas des objets de culte comme les statues; c'est une des raisons qui font que les statues ne sont pas pé; il n'attaquait pas les arts, mais l'on en faisait, et si la statuaire ne peut tenir contre les efforts du christianisme, il est à croire qu'elle n'a pas été et le mépris de Tatien, et qu'au lieu d'être elle eût reçu tous ses éloges.

9. *Sur le bas-relief d'Agamemnon et sur une figurine en bronze de*



an premier abord , paraît assez spécieuse pour qu'on soit tenté de l'adopter. Il pense que ce curieux bas-relief , l'un des plus anciens , si ce n'est le plus ancien qui nous soit parvenu , faisait partie d'un siège demi-circulaire , ou d'un petit hémicycle qui pouvait servir de tribunal à des magistrats pour rendre la justice. Le peu de hauteur de notre bas-relief , les ornemens qui le terminent dans sa partie supérieure et dans le bas , celui qui l'encadre sur la droite concourent à rendre très-plausible la manière dont M. de Stackelberg en a essayé la restitution dans le dessin joint à ses observations ; car , à ses connaissances en archéologie , ce voyageur unit les talens d'un habile dessinateur , et c'est un avantage que l'on désirerait à tous les voyageurs et aux personnes qui s'occupent d'archéologie et surtout des productions des beaux-arts de l'antiquité. On voit souvent avec regret des érudits , déployant avec profusion toutes les richesses qu'ils ont empruntées aux anciens et aux modernes , s'exprimer avec admiration sur ce qui en mérite le moins , et passer très-tranquillement près de ce qui arrêterait le plus un artiste ou quelqu'un qui aurait , si ce n'est la pratique , du moins le sentiment du dessin et du caractère de l'antiquité. Et d'ailleurs un dessin , un croquis même fait sur place avec esprit et vérité , comme ceux de M. de Stackelberg , en disent plus que la plupart des descriptions et des dissertations. Peut-être , dans l'intérêt des beaux-arts et des lecteurs , vaudrait il mieux , en interprétant un monument , d'un côté , être plus sobre en citations , en rapprochemens qui , parfois , ne laissent pas d'être forcés ; et de l'autre , se montrer plus fécond en aperçus utiles aux arts. Il serait bon de prouver que ce n'est pas seulement dans les livres , comme pour les sciences mathématiques , mais un peu dans les ateliers et en étudiant les monumens et les chefs-d'œuvres antiques , que l'on a formé son goût et ses yeux ; et que si l'on a recours à un style riche d'expressions et d'images , ce ne sont pas de ces phrases toutes faites , propres à un sujet aussi bien qu'à un autre , et qu'on ne cherche pas à voiler avec artifice la nudité de ses idées sur les parties essentielles des beaux-arts. Mais , au reste , ce n'est pas ce dont il s'agit en parlant de M. de Stackelberg. Peut-être , en adaptant notre bas-relief à un siège circulaire , n'a-t-il pas fait attention à la forme de la dalle de marbre sur laquelle il est sculpté , car il aurait vu qu'elle est plane

et nullement ceintrée, et que pour occuper la place qu'il lui assigne, elle devrait être légèrement courbée dans le sens de la largeur. Il se pourrait cependant que ce siège, en le supposant d'une grande dimension, ne fût arrondi que dans une portion de son contour, et que les deux parties antérieures de chaque côté fussent droites. Mais deux raisons m'empêcheraient d'admettre cette supposition; d'abord, autant que je puis me rappeler la forme et le travail de la dalle avant qu'elle fût encastrée dans la muraille et un peu endommagée dans quelques parties par la maladresse d'un ouvrier (1), elle est inégale et raboteuse au revers; ce qui ne convient pas à un siège, dont ce qui sert d'appui devait être uni, à moins que M. de Stackelberg ne suppose que cette dalle et celles dont elle faisait partie

(1) Il est hors de doute que ce bas-relief ait été mutilé dans la partie droite, et il existe un plâtre moulé par M. Dubois où on la voit dans son entier, et il est fort à regretter qu'on ne l'ait pas mieux conservée. Mais cependant, dans une notice sur le monument, insérée dans le 3^e vol. page 35-40 de l'*Amalthæa*, M. C.-O. Müller ne rend pas un compte exact de l'état actuel de ce bas-relief; il eût été à désirer que dans les visites que j'eus le plaisir de faire avec lui au Musée royal, et où je lui eus beaucoup d'obligations pour les services que me rendirent sa vaste érudition et son obligeance, il eût été à désirer, dis-je, qu'il eût eu le temps de porter un examen plus attentif sur le monument et sur plusieurs inscriptions qu'il a copiées pour M. Boeckh, et qui font partie du magnifique recueil que celui-ci publie à Berlin. La gravure que M. Müller donne à l'appui de sa notice y aurait gagné certainement en exactitude; il aurait vu que l'ornement de la partie supérieure du bas-relief qu'il regrette, n'a pas été détruit; que celui du bas n'est nullement bien rendu dans sa planche, et qu'on peut en dire autant des trois figures qui, dans leur ensemble et dans leurs détails, n'offrent en rien le caractère de l'original; ce qui frappe au premier coup-d'œil pour peu que l'on ait l'habitude et le sentiment du dessin et de l'antique. Il eût été très-aisé à M. Müller de reconnaître que dans le nom d'AGAMEMNON ou NONMEMATA, il y avait un Ω et non un O. Cette lettre est parfaitement formée et bien conservée, les crochets en sont longs, recourbés, légèrement tournés vers la barre gauche de l'N, et il y a au centre du cercle un petit point renfoncé, où portait la pointe du compas qui a servi à le tracer; ainsi, quelque opinion que l'on ait sur ce bas-relief, l'existence de l' Ω ne peut plus être discutée; les plâtres que j'en ai fait prendre le montrent de manière à ne laisser lieu à aucun doute, et il y a long-temps que M. Dubois avait vérifié ce fait.



ne fussent encastrées dans le pourtour extérieur de l'hémicycle, et n'en fussent le revêtement, ce qui serait très-possible. La seconde raison contre l'opinion du savant voyageur me paraît plus concluante : il existe un dessin ou même une gravure assez mal faite de ce bas-relief à l'époque où il fut découvert, et elle devait faire partie de l'ouvrage de M. le comte de Choiseul Gouffier. D'après lui, ce dessin montre qu'il y aurait eu à la droite du bas-relief un retour en arrière en équerre, et que c'en eût été un autre ou la suite de celui-ci, ce qui suggère l'idée, ce me semble, d'une frise qui régnait autour de quelque monument, quoiqu'il ne soit pas très-facile d'ajuster l'espèce d'animal fantastique qui en formait l'angle. Ce qui me donnerait encore des doutes sur la restitution de ce monument proposée par M. le baron de Stackelberg, ce serait la composition du bas-relief. Agamemnon, Thalthybius et Epeus, en occupent l'extrémité, et il me semblerait que si ce fragment antique appartenait à un grand siège demi-circulaire, le roi des rois et ses deux héraults auraient dû figurer au milieu de la composition, plutôt que d'y être ainsi relégués dans un coin, quoique cependant on pût alléguer qu'elle était formée d'une suite de sujets où Agamemnon se trouvait plusieurs fois dans diverses circonstances et groupé avec différens héraults. M. de Stackelberg pourrait d'ailleurs m'opposer avec raison beaucoup de bas-reliefs antiques, dans lesquels les personnages principaux ne sont pas au milieu de la composition ou à la place qui semble la plus apparente, et entre autres notre bas-relief de la rançon d'Hector, où Achille et Priam occupent l'une des extrémités de cette grande scène. Pourquoi ne supposerait-il pas aussi que le milieu de la composition demi-circulaire était occupé par les Dieux qui s'intéressaient aux Grecs et aux Troyens, et que, d'un côté, étaient les héros grecs, et de l'autre ceux de Troie? Il me semblerait donc que ce qui s'oppose le plus à l'ingénieuse restitution de M. le baron de Stackelberg, ce serait la forme de la dalle et le retour d'équerre. Si cette dernière circonstance est réelle, en y réfléchissant bien on voit qu'elle ne permettait pas de supposer, ainsi que j'y serais disposé, que ce fragment de bas-relief faisait partie d'un *trapézophore* ou d'un de ces soutiens de table massifs très-ornés, tels que l'on en voit au musée de Naples et au Vatican. Cet animal fantas-

tique, répété à l'angle de la partie qui manque au bas-relief et qui n'eût pas été plus considérable que celle qui nous reste, se combinerait assez bien avec la forme d'un de ces soutiens dont le bas-relief aurait fait la partie supérieure appuyée sur un soubassement terminé de chaque côté par les pieds de cet animal; il est très-aisé de se figurer ce que présenterait cette restitution. Mais que faire de cet autre bas-relief que l'on prétend avoir existé sur une autre face? J'avoue qu'en considérant le nôtre, j'ai de la peine à admettre que le marbre que l'on a cru en faire la suite pût lui appartenir. Celui du Musée Royal n'était pas fracturé à l'angle de droite, ainsi le bas-relief du dessin inédit était sur un autre morceau de marbre qu'on s'est figuré à tort faire partie du même monument. Et d'ailleurs, en restituant par la pensée l'ensemble des quatre côtés de la frise dont notre bas-relief aurait été une portion et une extrémité, on ne peut pas se refuser à admettre que la masse de chaque face devait être semblable à celle des autres. On voit que, dans notre bas-relief, les personnages s'arrêtent à quelque distance de droite; pour établir la symétrie, il en aurait dû être de même à l'angle de gauche de la face en retour, où eût été répété en sens inverse l'animal fantastique. Comment alors pouvoir y faire arriver à angle droit et y adapter ces formes curvilignes très-prononcées qui, dans notre bas-relief, terminent une surface plane, mais qui ne sont que sur la tranche de la dalle dont le profil vu par devant est formé de lignes courbes, tandis que vue de côté cette frise est sur un plan vertical? On sent qu'il serait impossible que deux faces terminées de cette manière pussent se réunir et s'ajuster, à moins d'encadrer ces formes courbes dans une ligne droite et verticale; ce qu'on ne peut pas se permettre, puisque le corps arrondi et sinueux de l'animal, avant qu'on l'eût dégradé, dessinait le profil du monument, et que rien n'indiquait qu'il y manquât quelque partie. On est donc, ce me semble, autorisé à douter que le fragment dont j'ai parlé, dépendit de notre bas-relief et que celui-ci fût une frise, et l'on pourrait, je crois, choisir en attendant mieux, entre la restitution de M. le baron de Stackelberg ou son hémicycle, et celle vers laquelle j'inclinerais et qui regarderait ce fragment comme celui d'un trapèzophore. Je serais même observer que, dans cette

hypothèse, en ne donnant au bas-relief, lorsqu'il était dans toute son intégrité, que le double, ou à peu près, de la partie qui en avait été conservée, il aurait eu au moins 3 pieds de longueur, et se serait trouvé assez grand pour servir de soutien à une belle table de marbre. En outre, en supposant dans la partie qui manque, trois ou quatre personnages, Agamemnon eût été placé dans la partie apparente de la composition et au milieu des principaux héros qui forment son conseil. Il est beaucoup question du bas-relief d'Agamemnon dans le *Musée de sculpture antique et moderne*. Vol. 2, p. 19 et suivantes. Comte DE CLARAC. (*La fin au prochain cahier.*)

191. SAGGIO DEI MONUMENTI ETRUSCHI E ROMANI TROVATI A CHIANCIANO. — Essai sur les monumens étrusques et romains trouvés à Chianciano, par le D^r D. MAGGI. 1 vol. in-8°, avec une planche en cuivre. Fierole, 1829. (*Antolog. Giorn. di Scienze*; mai 1829, p. 144.)

Ce livre contient les matières suivantes:

Une courte lettre par laquelle l'auteur dédie son travail au chevalier F. Inghirami. Cette lettre est suivie d'une introduction, dans laquelle M. Maggi traite de l'antiquité de Chianciano, ainsi que des vicissitudes qu'ont souvent éprouvées les monumens anciens, tant par l'effet de l'ignorance que par suite des excès du fanatisme.

L'ouvrage est divisé en 4 chapitres. Le premier contient 24 inscriptions, purement étrusques, dans deux langues sémibarbares, avec des éclaircissemens; le second renferme 4 inscriptions romaines; le troisième donne la description de thermes très-anciens qu'on trouve sur le territoire de Chianciano. L'auteur a joint à l'ouvrage une planche qui les représente.

Enfin le quatrième et dernier chapitre explique quelques monumens figurés que l'on conserve encore à Chianciano même.

M. Maggi a fait preuve dans ce travail d'un judicieux esprit de critique.

C. R.

192. MÉDAILLES, FRAGMENS ET PETIT TEMPLE ROMAIN DÉCOUVERTS PRÈS LA MONTAGNE MONS-MARTIS.

Vers la fin de 1826, l'abbé Lombard, curé du Vaulh, près Avallon, s'aperçut que de temps à autre on donnait, soit à la

quête, soit à l'offerte, des médailles grand bronze, au type de divers empereurs, et notamment à celui des Antonins. En 1829, les offrandes de ce genre devenant plus fréquentes, l'abbé en parla à un vigneron qu'il soupçonnait de cette singulière émission. Le paysan nia d'abord le fait; mais rassuré par la bonté bien connue du pasteur, il avoua que ces pièces provenaient d'un champ situé presque au faite d'une montagne voisine connue dans le pays sous le nom de Mont-Martre (Mons-Martis). Il a ajouté qu'il avait découvert dans ce champ des débris de statues, des briques épaisses, et de plus une tête qui lui avait fait peur.

Sur la demande du curé, il apporta au presbytère cette tête, qui devint l'objet de la curiosité de quelques amis de l'art qui habitent les environs d'Avallon. L'un d'eux acheta le champ où les médailles et les fragmens avaient été trouvés, et fit commencer les fouilles. Le succès couronna ses recherches. Après quelques jours de travail, on découvrit les murs et le portique d'un de ces petits temples (sacellum) placés ordinairement près des voies romaines : on y trouva plusieurs statues, à l'une desquelles appartenait évidemment la tête déposée au presbytère. Près de ces débris, portant une inscription qui annonçait que ce temple était consacré à Mercure, on trouva réunies, mais sans enveloppe, cent quatre médailles, dont deux en argent, et le reste en bronze. (*Journal des Débats* ; 9 janvier 1830.)

193. ANTIQUITÉS DE LILLEBONNE, dépt. de la Seine-Inférieure.

Plusieurs antiquités romaines viennent d'être découvertes dans la commune de Lillebonne : on y a trouvé une figurine en bronze d'un beau travail, et parfaitement conservée, représentant Hercule ; un vase de bronze qui paraît avoir servi d'écrier ; un petit cheval du même métal, sellé et caparaçonné ; enfin, plusieurs médailles bien conservées. Le terrain qui recélait ces objets est rempli de ruines parmi lesquelles on distingue des restes de bains et de murs antiques disposés dans toutes sortes de directions. (*Courrier Français* ; 25 mars 1830.)

194. CHAMBRE VOUTÉE A COLONNES, de construction saxonne ou anglo-normande, en face du nouveau pont de Londres.

En démolissant quelques maisons du côté sud de Tooley-

Street, presque en face de l'église Saint-Olave, pour former les abords du nouveau pont de Londres, on a mis à découvert une chambre voûtée très imposante dans ses proportions. Elle est construite en rag de Kent. Des arcades à plein ceintre d'un dessin hardi reposent sur de courtes colonnes placées contre les murailles; ces colonnes ont des chapiteaux exactement dans le style de l'architecture saxonne, avec 4 compartimens demi-circulaires. On suppose que ce bâtiment faisait partie de la cour des avocats ou de la maison de ville du prieur de Lewes, dans le comté de Sussex, et doit être d'une construction au moins du 12^e siècle. Il y a quelqu'un qui montre avec des lumières ces anciennes voûtes aux personnes curieuses des restes de l'antiquité. (*Morning-Chronicle*.—*Galignani's Messenger*; 22 mars 1830.)

195. MORCEAU DE SCULPTURE GOTHIQUE, EXHUMÉ A AVIGNON.

Le musée d'Avignon vient de s'enrichir d'un précieux morceau de sculpture gothique. Dans l'église des Bénédictins, à droite du grand autel de Saint-Martial, s'élevait autrefois un magnifique mausolée en marbre blanc et en albâtre. Sur ce monument, qui tenait depuis la voûte jusqu'au pavé, étaient ciselés des bas-reliefs représentant les mystères du Christ et de la Vierge. On y remarquait encore plusieurs statues d'un relief très-prononcé. Une, entre autres, était célèbre parmi les artistes sous le nom du Transi. C'est celle que l'on est parvenu à exhumer, et qui est peut-être un des chefs-d'œuvre de l'art au moyen âge.

Cette statue, que l'on peut appeler un squelette, est représentée couchée sur le côté droit. Les pieds manquent ainsi que l'avant-bras gauche; le nez aussi a été mutilé; mais la pose, les détails anatomiques, le tronc, tout est d'une perfection admirable.

Ce monument était érigé en l'honneur du cardinal de la Grange. On ignore le nom de celui qui l'exécuta; mais d'après la tradition et l'examen de ce qui subsiste, on peut croire que c'était un artiste du plus grand mérite. Au commencement de la révolution, une partie de ce monument fut sauvée par la précaution que l'on eut de l'ensevelir dans la terre en exhaussant le pavé de l'église. On lit sur la pierre qui domine la statue une inscription en caractères gothiques, qui autorise à penser que cet

ouvrage de l'art date du quatorzième siècle. (*Journal des Débats*; 15 déc. 1829.)

196. ABRISS EINER GESCHICHTE DER GESAMMTEN MUNZKUNDE. — Esquisse d'une histoire de la Numismatique, ou Notice sur le système des médailles et des monnaies de tous les peuples, des souverains et des états de l'antiquité, du moyen âge et des temps modernes; par J. LEITZMANN. In-8° de vi et 320 p. Erfurt, 1826; Kaiser.

Offrir dans un cadre aussi étroit, même une simple esquisse de l'ensemble de la numismatique, comme l'auteur le promet dans le titre de son opuscule, n'était pas un engagement facile à réaliser; aussi, après avoir donné 15 pages à quelques généralités sur la numismatique, une vingtaine de pages aux médailles et monnaies des anciens peuples, quinze autres pages à celles du moyen âge, et 17 à celles des pays extra-européens, M. le pasteur Leitzmann consacre tout le reste du volume à la numismatique des états et des villes de l'Europe. Il s'excuse, en disant dans sa préface, qu'il lui a paru superflu de s'étendre davantage sur les premiers sujets, attendu qu'ils ont été traités fort en détail par d'autres. En ce cas, il eût mieux fait de n'annoncer son travail que comme un essai de numismatique de l'Europe moderne. Peut-être même eût-il mieux valu qu'il se bornât à ce qui concerne l'Allemagne. Cette grande portion de l'Europe si long-temps divisée en une multitude de principautés, grandes et petites, et de villes libres, qui toutes exerçaient plus ou moins le droit de battre monnaie, pouvait lui fournir une assez ample moisson, pour remplir un volume tel que celui que nous avons sous les yeux. Encore aurait-il pu se dispenser de parler des médailles proprement dites (*Schaumünzen*, *Denkmünzen*, *Gedächtnismünzen*), qui ne devaient pas entrer dans son plan et qui auraient donné matière à un ouvrage bien autrement étendu. Il eût suffi de traiter des monnaies proprement dites (*Geldsorten*), en faisant mention tout au plus des pièces obsidionales et autres qui se trouvent avoir fait accidentellement office de monnaie, comme la révolution française en a offert plusieurs exemples. C'est à compter de la page 177 que l'auteur commence à être sur son terrain. Les chapitres les mieux remplis sont le XIII^e qui est relatif aux états prussiens, le XIV^e

où il s'agit du royaume de Saxe, et le XVI^e qui comprend les états des princes de la maison de Saxe de la branche Ernestine. Il était naturel que l'auteur possédât plus de matériaux pour le pays dans lequel il habite et pour ceux qui l'avoisinent. C'est dans cette partie de l'ouvrage que doivent se trouver les renseignemens les plus nombreux et les plus exacts. La recherche des lacunes et des inexactitudes qu'offrent les autres parties exigerait une longue énumération ; au surplus l'auteur a facilité lui-même cette recherche en indiquant la plupart des ouvrages que le lecteur peut consulter. Nous citerons d'après lui comme traités généraux sur la matière, celui de Tr. EXETER *de studio numorum recentiorum*. Bipont. 1754. 4°. J. M. SCHNEID, Essai systématique (systematischer Entwurff) sur la science numismatique chez les Allemands. J. HEUSINGA, traité (Abhandlung) sur l'utilité de la numismatique de l'Allemagne au moyen âge, et surtout le catalogue que J. G. LIRSIOUS a donné en 1801 à Leipzig, in-8°, de tous les ouvrages qui avaient paru jusqu'alors sur la numismatique, sous le titre de *Bibliotheca Nummaria*. M. LEITZMANN indique sommairement les ouvrages postérieurs à cette époque, à mesure que l'occasion s'en présente. Le compte rendu de son opuscule dans la gazette littéraire d'Iéna (juin 1828) nous fournit l'indication d'une dissertation qui a échappé à l'auteur. Elle a pour objet les monnaies et les médailles frappées pour les chapitres des évêchés d'Allemagne, particulièrement pendant la vacance des sièges. L'auteur du présent extrait possède de belles médailles d'argent de cette espèce frappées en 1761, pendant la vacance du siège d'Hildesheim et de celui d'Osnabruck. L'une et l'autre sont entourées des écussons de tous les chanoines qui composaient alors le chapitre. Nous possédons de plus un ducat frappé après la mort de l'empereur Joseph I, en 1711, au nom de l'électeur de Saxe, comme l'un des deux vicaires pendant la vacance du trône impérial. En parlant de la ville de Munster, p. 199, M. Leitzmann a commis une erreur que relève la gazette littéraire d'Iéna, c'est au sujet des monnaies que fit frapper, en 1534, le trop célèbre chef des anabaptistes Jean Becond, dit Jean de Leyde, du lieu de sa naissance, qui s'étant rendu maître de Munster y prit le titre de roi. On lit sur ces monnaies THO MUNSTER, ce qui a fait croire à quelques auteurs qu'il s'agissait de Thomas Munzer, également fameux parmi

les anabaptistes, mais dont on n'a pas de monnaies. Ils n'ont pas songé que *Tho* était dans le dialecte allemand de la Westphalie l'équivalent de la préposition allemande *zu*, et qu'ainsi *Tho Munster* signifie A Munster. Il a été frappé dans la même ville de Munster pendant le siège qu'elle essuya en 1660, des monnaies obsidionales du genre de celles qu'on appelle en allemand *Kluppen*, qui sont carrées ou triangulaires.

Avant de quitter M. Leitzmann, nous indiquerons d'après lui (p. 178) les lettres qui, sur les monnaies prussiennes, indiquent les villes où elles ont été frappées; c'est la lettre A pour Berlin, B pour Breslau, E pour Königsberg, F pour Magdebourg, G pour Stettin. Quant aux hôtels des monnaies de Clève et d'Aurich, qui avaient les lettres C et D, le premier a cessé d'exister depuis l'occupation française, et quant à celui d'Aurich, cette cité étant passée sous la domination hanovrienne par la cession de l'Ostfrise, il a été remplacé par celui de Dusseldorf. Nous avons remarqué aussi à la page 9 l'explication qu'il donne des lettres initiales, au nombre de 43, qu'on lit sur une petite monnaie de l'électeur de Brandebourg, en 1652. Elles veulent dire :

Frid. Wilh. Von Gottes Gnaden, Markgraf Zu Brandenburg Des Heiligen Römischen Reichs Erz-Cammerer Und Churfürst, Zu Magdeburg, In Preussen, Zu Gülich, Cleve, Bergen, Stettin, Pommeru, Cammin, Wenden, In Schlesien, Zu Crossen Und Jägerndorf Hertzog, Burggraf Zu Nurnberg, Fürst Zu Halberstad Und Minden.

Ceux qui ont employé ces initiales voulaient probablement :
Aux Saumaises futurs préparer des tortures. C. M.

197. NOTICE SUR TREIZE MÉDAILLES de la collection de M. FRILET-MALYÉ à Marseille. (*L'Ami du Bien*, juillet 1826, page 310.)

M. Frilet-Malyé, amateur zélé de la numismatique, résidant à Marseille, a publié dans le journal *l'Ami du Bien* (N° de juillet 1826, page 310 et suivantes), plusieurs médailles dont il a enrichi sa collection. Il les regarde toutes comme inédites, plusieurs d'entr'elles me paraissent devoir donner lieu à quelques observations.

M. Frilet-Malye attribue la première à *Europus III*, roi de Macédoine, et se fonde sur l'analogie de sa médaille avec celle publiée par M. Mionnet au n° 35 de son supplément. Sans avoir vu la médaille en question, je pense qu'elle doit être rangée parmi les médailles d'*Electrum*, frappées dans l'Asie mineure, et auxquelles il est difficile d'assigner une attribution précise, parce qu'elles sont presque toutes sans légende. Leur fabrique diffère de la fabrique macédonienne. La même médaille est dans le cabinet du Roi, et celle de M. Frilet-Malye ne lui semble unique que parce qu'il ne l'a pas bien expliquée. Il la décrit ainsi : *Tête de jeune homme à droite, couverte d'un chapeau macédonien attaché par un lien, et lion allant de droite à gauche, dans un carré indiqué par quatre barres ou lignes. Oa. 1 1/2.*

Mionnet a décrit cette médaille à Smyrne, mais avec un point de doute (Tom. 3, p. 189, n° 908). *Tête de Mercure, couverte du pétase, à droite. R. sans légende. Un léopard allant de gauche à droite, au milieu d'un carré indiqué par quatre lignes. El. 1 1/2. Prix 120 francs.*

Il l'a attribuée à Smyrne, à cause du léopard qui se retrouve sur les médailles d'argent de cette ville : c'est cet animal que l'on voit au revers de la médaille de M. Frilet-Malye, et non un lion, ou un cheval, comme l'indique l'observation jointe à sa description, par le rédacteur du journal. La même médaille était dans le cabinet de M. Cousinéry, elle est entrée dans celui du Roi.

La 2^e médaille, d'*Acropus*, est semblable à celle décrite par Sestini, et n'en diffère que parce qu'elle a pour symbole un arc au lieu d'une massue.

La 3^e médaille est décrite ainsi : *Trépied en relief sur le bouclier bœotien. R. ARIARTION. Neptune debout, lançant son trident à droite. Les observations de M. F. M. sur la rareté de cette médaille et sur l'orthographe du nom de la ville, tombent d'elles-mêmes, la médaille étant fausse, et décrite comme telle par Sestini (Sopra i moderni falsificatori, etc., p. 18, pl. 11, fig. 1.)*

La 4^e médaille, d'*Ismene* en Bœotie, portant une tête de femme voilée, et au revers un bouc allant de gauche à droite, avec la légende *IZMHN*, est également fausse et publiée dans les *falsificatori* de Sestini, p. 18, pl. 2, fig. 2.

La 5^e médaille, de *Ctemene* de Thessalie, est regardée comme unique par le possesseur. M. Mionnet (Suppl., T. III, p. 281, n° 135) en a publié une de bronze d'après Sestini, qu'il regarde comme douteuse; il faudrait voir celle-ci pour juger de son authenticité, elle porte une tête d'*Apollon* et au revers une lyre, avec les lettres KTHME.

La 6^e médaille est une pièce d'argent du roi de Sparte AREUS; elle est plus petite que celle décrite par Mionnet, d'après Eckhell (*Doctr. num.*, II, 282). L'auteur, en la décrivant, a donné à Jupiter le surnom d'*Aéthéophore*, porteur d'aigle, qu'il aurait dû écrire *Aéthophore*, d'Αἰτός, aigle.

La 7^e médaille, de *Trælium*, de Macédoine, diffère de celles qui sont connues, par le type de l'Épi. de blé, qui du reste se trouve sur quelques exemplaires, dans le champ du revers. Nous rectifierons ici l'orthographe du nom de M. le baron de *Chaudoir*, amateur distingué de médailles, que l'auteur a mal à propos écrit *Duchaudoir*.

La 8^e médaille, de *Sauromate II*, roi du Bosphore, donne la date inédite ΔΙΥ (414).

La 9^e, de *Lampsaque*, donnée comme inédite, diffère bien peu de celles qui sont connues par les descriptions, surtout de celle du cabinet du Roi. Il est vrai que la description de Mionnet (Tom. II, p. 560, n° 292), porte un cheval marin ailé; mais ce n'est véritablement qu'une partie antérieure du cheval marin.

La 10^e est donnée comme incertaine d'Ionie, elle est sans légende, et rien ne justifie cette attribution. Elle représente une tête de *Pallas* à droite, et au revers une tête virile casquée à droite, dans un carré plat. C'est une de ces médailles que nous avons déjà dit appartenir à l'Asie mineure, sans qu'il soit facile de déterminer plus particulièrement leur patrie. Celle-ci est *fourée*, c'est-à-dire que l'âme est de bronze revêtu d'or, ou d'argent doré, ce qui est assez rare dans les médailles de ce genre.

Malheureusement pour le médaillon d'argent, de *Samos*, représentant une tête de lion de face, et au revers *Hercule* jeune étouffant deux serpents, il est encore faux, comme les n° 3 et 4, et il sort de la fabrique de fausses médailles établie à Smyrne. Sestini l'a signalée dans ses *falsificatori*, p. 29; pl. IV, n° 7.

Il me semble bien difficile de prononcer, sans l'avoir vue, sur la médaille d'Héliopolis représentant, selon l'auteur du mémoire, *Annius Verus*, fils de Marc-Aurèle. Le revers, représentant *deux aigles légionnaires dans une couronne*, est connu. Mais le mot isolé ANNIVS, formant la légende du côté de la tête, est tout-à-fait insolite. Si le nom de *Verus* ne s'y trouve pas joint, le titre de *Cæsar* n'aurait point été omis par les habitans d'Héliopolis, qui ne pouvaient placer ce jeune prince sur leurs médailles, que pour flatter l'empereur son père.

Les deux dernières médailles sont des Nomes d'Égypte, *Ombites* et *Oasis magna*. L'une et l'autre sont très-rares; celle d'*Ombites* surtout. Il n'y en a eu aucune de ce nome qui ait été publiée jusqu'à présent.

Il est malheureux, quand on publie des médailles inédites, qu'on n'y joigne pas les figures, ne fût-ce qu'un simple trait. L'aspect d'une médaille, son style, la disposition des lettres aident beaucoup à reconnaître son authenticité, ou sa fausseté.

Les publications de cabinets particuliers ne sauraient être trop encouragées, dans l'intérêt de la science qu'elles enrichissent, et dans celui même des possesseurs, car si elles détruisent leur illusion sur quelques pièces, elles illustrent les autres et donnent ainsi plus de valeur à leurs collections. DUMESNAY.

198. NOTE SUR QUELQUES MÉDAILLES DÉCOUVERTES EN PROVENCE.

(*L'Ami du Bien*; août 1829, p. 392).

MM. Bosq frères, associés correspondans de l'académie de Marseille, ont fait insérer dans le journal de cette ville, intitulé *l'Ami du Bien*, une note sur des médailles trouvées à *Trets* et à *Auriol*. Ces médailles communes sont d'*Athènes*, de *Corinthe* et de *Marseille*; il y a parmi elles un *sicle samaritain*, très-commun. Le rédacteur du journal cherche à tirer des inductions du lieu où ont été trouvées ces médailles, parmi lesquelles celles de Marseille étaient en grand nombre, pour prouver que *Trets* était une colonie marseillaise. Il forme aussi des conjectures sur la cause qui a fait apporter dans les Gaules un *sicle samaritain*. Le commerce et les voyages ont semé dans les contrées les plus éloignées les unes des autres, les monnaies de tous les pays, et il est inutile de se perdre en conjectures, pour trouver d'autres causes à la rencontre que l'on en fait journellement.

Cependant il est bon de remarquer que les antiquaires et les numismatistes regardent comme une chose importante de constater le lieu où se trouvent souvent les mêmes médailles, lorsque ces pièces n'ont pas des caractères bien distincts, soit dans leurs types, soit dans leurs légendes. On juge par l'abondance des découvertes ou par des trouvailles constantes dans le même lieu, que les médailles sont là dans leur patrie, et l'analogie des types confirme souvent ce résultat de l'expérience. Mais cette règle n'a rien d'applicable à la trouvaille faite par MM. Bosq, de médailles qui se rencontrent dans toutes les parties de l'Europe et de l'Asie.

DUMERSAN.

199. DÉCOUVERTES DE 1200 MÉDAILLES ANTIQUES A DORTAN.

Vers la fin de novembre dernier, un ouvrier travaillait dans une carrière, à Dortan, canton d'Oyonax, département de l'Ain. Ayant introduit son levier dans une fissure de rocher, pour en détacher une partie, ce bloc, en tombant, mit à découvert environ douze cent médailles en moyen bronze, appartenant aux empereurs romains Maximien Hercule et Constance Chlore, père du grand Constantin, qui régnèrent ensemble au commencement du quatrième siècle. La fissure du rocher formait une couverture étroite au-dessus du sol, et c'est sans doute dans un moment périlleux que les monnaies furent jetées dans ce lieu, où elles sont restées enfouies pendant l'espace de quinze siècles. La plupart de ces médailles nous offrent le Génie du peuple romain, sacrifiant sur un autel, et la Monnaie personnifiée, tenant des balances et une corne d'abondance.

Les deux revers, dont la description suit, présentent plus d'intérêt; savoir : *Constance Chlore : Fortunæ reduci Cæss. n. n.* Dans le champ, la Fortune, debout, maniant un gouvernail de la main droite, et tenant, de la gauche, une corne d'abondance.

Maximien Hercule. Salvis Augg. et Cæss. aucta Kart. Dans le champ, Cérès, debout, tenant de chaque main, une poignée d'épis.

Cette déesse fait ici allusion à la richesse des blés d'Afrique. On sait aussi que, dans la division que fit Dioclétien de l'empire romain avec Maximien, en l'an 286, celui-ci eut l'Afrique dans

son lot. Toutes ces médailles sont à fleur de coin. Dans le nombre, il s'en trouve quelques-unes frappées au coin de Dioclétien (*Journal des Débats*; 4 janv. 1830).

200. NUMISMATA ORIENTALIA ILLUSTRATA, ou Collection de médailles orientales anciennes et modernes, décrites et accompagnées d'éclaircissemens historiques; par M. MARSDEN. 2 vol. in-4°, avec planches. Londres, 1823 et 1825.

Déjà dans ce journal (1), il a été parlé du premier volume consacré aux médailles des califes et autres souverains musulmans de la Syrie, de la Mésopotamie, de l'Asie mineure, de l'Afrique et de l'Espagne. Les personnes en état d'apprécier ces sortes d'ouvrages se sont plu à reconnaître dans cette partie du travail de M. Marsden plusieurs pièces nouvelles, et des éclaircissemens intéressans. Mais en général, ils y ont remarqué une fort légère connaissance de la langue arabe, dans laquelle sont écrites les légendes, ce qui avait empêché l'auteur de donner à son sujet tout l'intérêt dont il était susceptible. L'auteur n'avait pu non plus offrir l'explication de la plupart des médailles à figures, sujet sur lequel M. Reinaud a le premier donné des notions satisfaisantes. (Voyez le mémoire que M. Reinaud a publié à ce sujet, *Journal asiatique*, du mois de décembre 1823). Mais dans le tome II, entièrement consacré aux médailles, soit idolâtres, soit musulmanes, de la Perse, de l'Inde, de la Chine et des contrées voisines, en un mot de la portion orientale de l'Asie, M. Marsden a repris tous ses avantages. On sait qu'il a passé presque toute sa vie à éclaircir la géographie, les langues et l'histoire de cette partie du monde. Aussi ce volume a-t-il une importance toute particulière. Il suffira de citer les chapitres relatifs aux médailles des sultans de Dehli et du Bengale, à partir du treizième siècle de notre ère, et à celles des empereurs mogols de l'Inde, depuis Tamerlan. M. Marsden fait connaître des classes de pièces dont aucune ne nous était parvenue. Pour d'autres, il offre des variétés qui jettent un nouveau jour sur la matière. On peut encore citer le chapitre relatif aux médailles de Tippou, sultan de Myssore, prince bizarre, et qui attira un moment l'attention de l'Asie et de l'Europe.

(1) Voy. le Tome I du *Bulletin*, n° 323.

Il serait facile de relever encore dans ce volume plusieurs erreurs de détail qui ont échappé à M. Marsden. Mais de pareilles observations ne sont pas du ressort de ce journal. D'ailleurs, M. Sylvestre de Sacy en a déjà dit assez pour fixer l'attention du public. Voyez le *Journal des Savans*, du mois de mai 1827. Ainsi nous nous contenterons d'insister de nouveau sur l'importance de l'ouvrage de M. Marsden, et nous ajouterons que les planches qui se trouvent à la fin de chaque volume sont aussi fidèles que belles.

D.

201. INSCRIPTION EN VIEUX JAVANAIS, trouvée dans un ancien temple à l'île de Java, avec 1 planche. (*Messenger des sciences et des arts*; Gand, mai 1825, p. 129.)

L'université de Gand a reçu plusieurs antiquités javanaises du major de Bast, Flamand, envoyé dans l'Inde. Parmi ces antiquités, se trouve le dessin d'une inscription en vieux javanais, et, à ce que l'on croit, en caractères pali, dit l'auteur (l'inscription est dans l'ancien caractère *Kavi*), gravée sur une pierre que l'on conserve à Salatiga. Le sultan de Maduré en a fait une traduction en javanais moderne, et c'est sur cette traduction intermédiaire qu'on en a fait une version en flamand et en français. Elle consiste en distiques de vers à 15 syllabes, qui recommandent des pratiques de religion et de morale: par exemple, médire de son prochain est mal. Soyez joyeux; mais n'oubliez jamais de prier, et ne faites jamais ce qui est défendu. Vous ne sauriez mieux faire, quant à la prière, que de suivre les 7 livres qui furent écrits l'année 427. » Le *Messenger des sciences* rappelle que l'année 427 des Javanais répondant à l'an 582 de l'ère chrétienne, est celle où le roi de Java paraît avoir envoyé une ambassade en Chine, au sujet des rites du Bouddisme; et qu'à cette occasion furent rédigés les sept livres de cette religion.

D.

202. SUR QUELQUES INSCRIPTIONS INÉDITES, trouvées dans la Cyrénaïque par M. Pacho. (Articles de M. LETRONNE, dans le *Journal des Savans*; 1828, mars, page 183; mai, p. 259.)

La première de ces inscriptions, trouvée à Ptolémaïs, est gravée sur un cippe funéraire, et contient, outre le nom du mort, une épitaphe en huit vers élégiaques, qui enrichira l'an-

thologie grecque. M. Letronne en donne d'abord la copie, ensuite le texte restitué, avec la traduction, et y joint quelques éclaircissemens indispensables. Nous nous contenterons de rapporter la version française de cette inscription, qui, indépendamment de son intérêt, sous le rapport de l'archéologie, a un mérite littéraire assez rare dans ces restes de l'antiquité. La voici :

« L'an XXIX, Titus Petronius Capiton, âgé de 24 ans.

La fortune, Capiton, n'a mis pour toi, entre la vie et la mort, entre l'hymen et la mort, que l'intervalle d'une seule nuit, nuit trompeuse, impitoyable, sans instrument de fête, pour toi sans lit nuptial, sans festin. La poussière est tombée sur tes vêtemens de noces, sur tes bandelettes non encore parfumées, et les couronnes de biblus. Ah ! des gémissemens ont été ton chant d'hyménée ! Hélas ! les flambeaux t'ont conduit à ta couche dernière, que personne ne doit partager. »

Il ne peut y avoir d'incertitude sur la date de cette inscription. D'abord les noms de *Titus Petronius* annoncent l'époque romaine ; ensuite, l'année 29 ne saurait convenir qu'au règne d'Auguste, puisque celui d'aucun autre empereur n'atteignit le terme de 29 ans.

Les autres inscriptions, au nombre de quatre, n'ont aucun intérêt littéraire, et se recommandent moins par leur contenu que par la place qu'elles occupent. En effet, les pierres sur lesquelles elles sont gravées, font partie du soubassement d'un temple. L'une d'elles est sens dessus dessous et tronquée, ainsi que deux des trois autres : ce qui montre clairement que les pierres qui les portent, ont servi de matériaux de construction. Voici la première, telle que M. Letronne l'a restituée :

Βασιλίσσαν Ἀρσινόην Θεαν ἀδελφην

Τὴν Πτολεμαίου καὶ Βερενίκης θεῶν Σωτῆρων

Ἡ πόλις.

« La ville [de Ptolémaïs honore par ce monument] la reine Arsinoé, déesse sœur, fille de Ptolémée et de Bérénice, dieux sauveurs. »

M. Letronne pense que c'est une dédicace qui fut probablement placée sur la base d'une statue, érigée, peut-être, à l'époque et à l'occasion du mariage d'Arsinoé avec son frère, en 276 avant J.-C.

Suit une autre inscription qui est entière, sauf quelques erreurs de copie faciles à rectifier; elle est ainsi conçue :

Βασίλει Πτολεμαίων τον Βασίλειος
 Πτολεμαίου και Βασίλισσης Κλειο
 Πάτρας ἀδελφόν, θεόν φιλομήτορα
 ἡ πόλις.

« La ville [de Ptolémaïs honore par ce monument] le roi Ptolémée, frère de Ptolémée et de la reine Cléopâtre, dieu Philométor. »

Cette inscription est surtout curieuse, en ce qu'un roi Lagide y est désigné comme *frère* et non comme *fils* d'un tel. Le roi dont Philométor est ici qualifié le frère, est Evergète II, fils, comme lui, de Ptolémée Epiphane. La reine dont il est ici question ne peut être que la Cléopâtre qui épousa successivement Philométor et Evergète, ses frères. L'inscription est de l'an 145 avant notre ère. C'est un hommage rendu à Philométor par les habitants de Ptolémaïs, peu de temps après la mort de ce prince.

M. Pachó a trouvé encastree, dans le mur d'un château, à Ptolémaïs, une pierre sur laquelle on lit ce fragment :

ΕΒΑΣΤΟΣ ΑΝΤΩΝΙΑΚΑΑΥ
 ΚΑΙΣΑΡΟΣ ΘΜ.

Ce n'est évidemment que le milieu d'une inscription en deux lignes. La restitution tentée par M. Letronne, quelque hardie qu'elle puisse paraître, satisfait néanmoins aux conditions qu'exige l'état du fragment, et réunit, par conséquent, beaucoup de probabilités en sa faveur.

Le mot ΚΑΙΣΑΡΟΣ, dans les inscriptions impériales, est toujours suivi de ΣΕΒΑΣΤΟΥ, à moins qu'il ne s'agisse d'Auguste, le seul empereur qui soit désigné quelquefois par le seul mot ΚΑΙΣΑΡ; or, les lettres ΘΜ, qui viennent ensuite, prouvent que le mot ΣΕΒΑΣΤΟΣ n'a pu le suivre. Il devient dès-lors vraisemblable que le nom ΑΝΤΩΝΙΑ, qui se lit à la première ligne, désigne Antonia, nièce d'Auguste, mère de Germanicus et de Claude, épouse de Drusus l'ancien. S'il en est ainsi, son nom a dû être suivi de ceux de Claude Drusus, et en effet, les lettres ΚΑΑΥ paraissent avoir fait partie du premier de ces noms. M. Letronne pense que les lettres ΕΒΑΣΤΟΣ sont le reste de ΦΙΛΟΣΕΒΑΣΤΟΣ, analogue à φιλορωμαῖος, que prennent souvent des particuliers et des villes, et surtout à ceux de φιλοκαίσαρ, φιλοτιβέριος,

φιλαυδης, épithètes de flatterie qui se trouvent sur divers monumens. Selon le même archéologue, les lettres ΘΜ qui suivent immédiatement ΚΑΙΣΑΡΟΣ, désigneraient un des mois égyptiens, vraisemblablement celui qu'on appelait φαμενωθ. Voici, au reste l'inscription restituée par M. Letronne :

Πτολεμαίων ὁ δῆμος ὁ φιλοσέβαστος Ἀντωνία Κλαύδιου Νέρωνος Δρούσου Γερμανικοῦ γυναίκα L. . . Καίσαρος φαμενωθ.

« Le peuple philosébaste de Ptolémaïs, à Antonia, femme de Claude Néron Drusus Germanicus. L'an . . . de César, au mois de Phaménoth. »

Près d'un temple, à Cyrène, est une fontaine au-dessus de laquelle se trouve l'inscription suivante, qui n'est encore qu'un fragment de dédicace :

ΛΙΓ ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ ΣΩΤΑ
ΙΕΡΕΙΤΕΙΩΝ ΤΑΝΙΠΑΝΑΝ
Ε Π Ε ΙΕΥΑΣΕ.

L. ΙΓ. Διονύσιος Σώτα, ιερείου των κραναν επισκυνασι. « L'an XIII, Dionysius, fils de Sotas, exerçant la prêtrise, a réparé la fontaine. »

Il est vraisemblable que cette fontaine est celle d'Apollon, et que le temple, dont les ruines sont auprès, est celui de ce Dieu.

W.

203. ÉPIGRAPHE LATINE. (*Bibliothèque it.* ; août 1829. — *Giornale sulle scienze e lettere delle Provincie Venete* ; décemb. 1828, p. 279.)

La *Bibliothèque italienne* publie l'inscription suivante :

C. JULIO
INGENUO.
C. I.
TRIB. LEG. III. ITAL.
TIB. CL. VICTOR. VE
INFANTI BENIG.
PLURA DE SE
MERENTI.

Voici l'interprétation donnée à cette épigraphe.

Caio Julio
Ingen.
Clarissimo Juveni

*Tribuno Legionis III Italicæ
Tiberius Claudius Victor Vir egregius
Infanti benigno
Plura de se
Merenti.*

Cette épigraphe paraît être antérieure aux temps des Gordiens, car la troisième légion italique n'y reçoit point la qualification de *fidelis*, dont ces princes furent si prodigues envers elle. On ne pourrait assurément s'appuyer de l'autorité d'anciens classiques latins pour soutenir que les mots *infans* et *juvenis* fussent employés indifféremment pour désigner le même âge. Les épithètes *ingenuus* et *infans* qui accompagnent le nom de Caius Julius, prouvent évidemment qu'il s'agit d'un enfant dans l'inscription. Par conséquent, les mots *clarissimo juveni* ne sauraient être considérés comme la véritable interprétation des lettres C. I. D'ailleurs, dans les anciennes épigraphes, *juvenis* est toujours indiqué par les trois premières lettres de ce mot.

Il fallait distinguer l'enfant auquel s'adresse cette inscription, de tout autre enfant qui aurait eu les mêmes noms et prénoms. Or, c'est ce que l'on a fait par les lettres C. I. Le père de l'enfant devenu libre était probablement un homme obscur; et par conséquent on voulait faire connaître l'enfant par le nom du patron. Or, les lettres C. I. font voir que ce patron était un Caius Julius, d'autant plus que l'ingenu qui tient son nom de lui, se nomme aussi Caius Julius. Ce n'est par conséquent pas l'ingenu, mais son patron qui est le tribun de la troisième légion italique.

Voici donc le sens de l'inscription : *Cajo Julio — Ingenuo — Cui Julii. — Tribuni legionis tertie Italicæ.*

Maintenant quel est l'auteur de cette inscription? Ce n'est assurément pas *Tiberius Claudius Victor*; car il n'eût pas dit *vir egregius*, s'il eût parlé lui-même. D'ailleurs si les lettres V. E. eussent dû signifier *Vir egregius*, on les aurait distinguées par un point. Telles qu'elles sont, ces lettres signifient, d'après les principes du style lapidaire, *veteranus*. L'auteur de l'inscription était donc un vétérân, et il faut lire ainsi, *Tiberius Claudius. Victor. Veteranus*. Mais comment cet enfant dont il s'agit dans l'inscription, pourrait-il avoir bien mérité du vété-

ran ? La réponse est facile. Ce vétéran avait pris en affection l'enfant du tribun Caius Julius, et en avait fait l'objet de ses soins particuliers : le tribun Caius Julius avait accordé des faveurs et des grâces spéciales au vétéran pour le récompenser. Le vétéran attribue ces faveurs à l'enfant. C'est pourquoi il dit qu'il a bien mérité de lui.

L'inscription, d'après cette interprétation, a le sens suivant :

CAIO IULIO.

INGENUO.

CAII IULII

TRIBUNI LEGIONIS. III. ITALICAE.

TIBERIUS. CLAUDIUS. VICTOR. VETERANUS.

INFANTI BENIGNO

PLURA DE SE

MERENTI.

C. R.

204. TRAITÉ COMPLET DE LA PEINTURE; par M. P^{***} DE MONTABERT. 9 vol. in-8° de 5 à 700 p. chacun, avec un Atlas in-4° de 110 planch. gravées; prix, 120 fr. Paris 1829; Bossange père.

Voici un ouvrage qui n'est pas de notre époque; neuf gros volumes sur un seul art! On ne voit plus de travaux si considérables, excepté pour des Mémoires historiques; et dans le siècle des Manuels et des Résumés, c'est merveilleux que de voir apparaître une composition comme celle que nous annonçons. M. Bossange mérite des éloges pour ne pas s'être effrayé de la publication d'un semblable ouvrage, qui a demandé une mise de fonds considérable, et qui, malgré tout son mérite, n'est certes point un livre qui puisse offrir un succès de vogue. C'est cependant incontestablement le fruit d'un travail long et consciencieux; ce n'est point une œuvre improvisée, c'est un ouvrage qui semble avoir été préparé avec maturité, qui semble être le résultat des travaux et des observations de la vie d'un homme zélé et capable.

Nous n'aurions cependant point donné à cet ouvrage une place dans le *Bulletin*, qui ne s'occupe point spécialement des beaux arts, s'il ne se rattachait sous plus d'un rapport à la sphère dans laquelle notre recueil est circonscrit; d'abord sous le point de vue historique, puis sous le rapport des procédés scientifiques ou techniques que la peinture emploie. Nous n'essaie-

rons point, du reste, d'offrir à nos lecteurs une analyse détaillée d'une production semblable, on conçoit ce que demanderait de place l'exécution de cette tâche. Nous nous bornerons à signaler les matières qui y sont traitées, l'ordre dans lequel elles sont disposées, afin de faire apprécier le plan et le but de l'auteur.

L'auteur, convaincu qu'il n'existe point de Traité méthodique et complet de l'art de la peinture, tout ce qui a été écrit sur ce sujet se trouvant épars dans une foule de livres ou surchargé d'inutilités rebutantes; croyant le besoin d'un ouvrage didactique dont l'usage serait facile et qui comprendrait vraiment toutes les questions essentielles, universellement senti par tous les peintres, a été mu par ces considérations à entreprendre le travail qu'il publie aujourd'hui après s'y être préparé par vingt années de recherches et de méditations.

Élève de David, ayant voyagé dans les principales villes où se cultivent les arts, ayant fait un séjour de plusieurs années à Rome, où il fréquentait assidument les ateliers et étudiait les monumens, l'auteur était préparé plus que personne à entreprendre un ouvrage qui demande aussi une indépendance de tout préjugé et même d'affection, qui se rencontre bien rarement.

Le 1^{er} volume offre, après une préface expositive, une *Table analytique des chapitres* de tout l'ouvrage, qui peut, au premier coup-d'œil, en donner une idée complète; une *Introduction* dans laquelle M. Montabert prouve avec évidence la *nécessité des règles* ou de la *théorie* et le besoin d'un *traité complet et méthodique de la peinture*. Puis vient, 1° un *Dictionnaire explicatif et critique de quelques termes relatifs à la peinture*; 2° un *Catalogue* très-étendu, d'*ouvrages publiés sur la peinture*; 3° un *Catalogue d'estampes publiées d'après l'antique*; 4° une *Liste alphabétique de quelques peintres du moyen âge*; 5° une semblable *Liste des peintres de l'école primitive moderne*; 6° *Id. des principaux peintres modernes*, depuis Léonard de Vinci.

Le 2^e et une partie du 3^e volume, sont consacrés à l'histoire de la peinture dans les temps anciens, dans le moyen âge et chez les modernes.

L'auteur traite d'abord des monumens antiques et des col-

lections d'antiques, il présente le projet d'un *Muséum calco-graphique universel* d'antiques; puis il traite successivement de la peinture chez les Égyptiens, les Perses, les Indiens, les Mexicains, les Chinois, les Étrusques et les Grecs.

Nous signalerons surtout ce que l'auteur dit de l'art chez les Égyptiens. Cet article, sagement pensé, montre combien cet écrivain a évité de tomber sous le joug des préjugés les plus accrédités, et malgré l'autorité de Winkelmann et de tant d'autres, il a rendu à l'art égyptien la justice qui lui est due. Il est fâcheux, à ce sujet, qu'il n'ait pas pu étudier quelques belles productions de cet art, conservées dans le Muséum de Paris; puiser de nouvelles notions dans les communications de M. Champollion le jeune, conservateur de ce Musée. M. Montabert distingue sept périodes dans l'art chez les anciens, et il les caractérise avec soin, en citant pour chacune les témoignages ou les monumens sur lesquels son jugement est appuyé.

L'histoire de la peinture, dans le moyen âge, offre peu de développement. L'auteur traite toutes les questions qui naissent de son sujet, et trace avec une main exercée les caractères de la peinture du moyen âge en Grèce, à Rome, à Venise, à Florence et dans le Nord. Nous trouvons qu'il n'a pas traité l'école du moyen âge en Allemagne, avec le développement qu'elle demandait, sans doute, parce que l'auteur n'a pas eu occasion d'étudier les productions de cette école, en quelque sorte découverte par M. Boisserée dans la belle collection du roi de Bavière. L'histoire de la peinture chez les modernes est traitée, comme on le conçoit, avec plus d'étendue; il caractérise les diverses écoles italiennes, les écoles flamande, hollandaise, du Poussin, française, espagnole et anglaise.

L'auteur entre enfin dans la théorie de l'art. Cette partie commence à la 2^e moitié du Tom. 3. Il débute par la *définition de la peinture*, il en retrace l'*éloge*, il traite de sa *perfectibilité*, et, à ce sujet, il épuise la matière et offre les plus savantes et les plus judicieuses observations. La *division de la peinture*, la *théorie de la beauté*, la *composition* forment des matières qui remplissent le volume 4.

Les volumes 5^e et 6^e sont entièrement consacrés au *dessin*, et cette importante partie est traitée par l'auteur sous tous les

points de vue qu'elle embrasse. L'érudition, l'art, la théorie mathématique, également familier à l'auteur, l'ont mis à même de donner à ce traité tout le développement et la perfection désirables.

Les volumes 7^e et 8^e sont consacrés au *clair obscur*, au *coloris*, à ce qu'on appelle la *Touche* en peinture, aux *différens genres de peinture* et aux *procédés matériels*. Cette dernière partie fait aussi la matière de tout le volume 9^e et dernier de l'ouvrage.

L'Atlas est digne en tout point d'accompagner cet important Traité, il est gravé au trait avec beaucoup d'intelligence et de soin, et offre une multitude d'exemples choisis par l'auteur pour appuyer les préceptes théoriques et pratiques qu'il présente aux peintres; quelques planches seulement sont ombrées.

En résumé, on peut dire que M. Montabert tient tout ce que promet le titre de son ouvrage, qui doit prendre place dans les bibliothèques à côté des ouvrages qui dureront, et dont la réputation indépendante de la vogue ou du caprice, s'établira chaque jour davantage.

D.

HISTOIRE.

205. AGES DE LA NATURE ET HISTOIRE DE L'ESPÈCE HUMAINE; par M. DE LACÉPÈDE. Tom. II, in-8°. Paris 1830; Levrault.

Ce volume comprend le douzième et dernier âge de la nature. L'auteur y parcourt rapidement les annales des empires et des républiques qui ont jeté le plus d'éclat dans le monde; il expose les vicissitudes et les catastrophes dont l'ancien hémisphère a long-temps offert le spectacle. La Chine, l'Assyrie, la Perse, la Phénicie, la Grèce et Rome, paraissent successivement sur la scène. M. de Lacépède, dans sa narration succincte, ne fait qu'effleurer les événemens, comme un écrivain qui n'écrit l'histoire que d'une manière secondaire et accessoire. Toutefois il n'omet aucun événement important, aucun fait digne de rester dans la mémoire des hommes.

Nous devons ajouter que la guerre et la politique n'absorbent

pas toute son attention, et qu'il réserve toujours quelques pages à des considérations d'un ordre moins élevé : il passe en revue tout ce que l'antiquité nous a transmis de plus remarquable sur les mœurs, les lois, les institutions civiles et religieuses, les sciences, les arts, les métiers, les découvertes et les inventions qui ont signalé le passage des peuples anciens sur la terre, ou immortalisé quelques hommes d'un génie supérieur.

Les *Âges de la nature* sont un ouvrage posthume que M. de Lacepède n'a pas eu le temps d'achever. Aussi ne doit-on les considérer que comme l'ébauche d'un travail étendu qui eût peut-être ajouté à la gloire de l'auteur. Au reste, le volume que nous annonçons embrasse tous les événemens dont l'Asie et l'Europe ont été le théâtre depuis l'époque probable de la monarchie chinoise jusqu'au consulat de Cicéron ; c'est-à-dire de l'an 2000 environ à l'an 63 avant l'ère chrétienne. W.

206. KLEINE WELTGESCHICHTE, etc. — Abrégé de l'histoire universelle, à l'usage des étudiants ; par M. Charles H. L. POELITZ, profess. d'économie politique à l'université de Leipzig. In-8° de xx et 606 pag. Leipzig 1829 ; Hinrichs.

On voit par le titre même de cet ouvrage et par la place qu'occupe son auteur dans l'instruction publique en Saxe, à quelle classe de lecteurs il est particulièrement destiné ; c'est un fil que le professeur Poelitz procure aux jeunes gens qui veulent apprendre l'histoire, pour les diriger dans cette étude, et qui ne sera pas d'un moindre secours aux personnes chargées de l'enseignement. Ce *compendium* a eu un tel succès en Allemagne, qu'il est à sa sixième édition, et cela seul pourrait attester l'utilité dont il est pour les maîtres et pour les élèves. L'auteur divise toute l'histoire en huit grandes périodes, dont les trois dernières comprennent le moyen âge et les temps modernes jusqu'au mois d'octobre 1828. M. Poelitz n'a pas cru, comme bien d'autres écrivains et professeurs, que la difficulté d'aborder le récit des événemens contemporains fût un motif suffisant pour se dispenser d'en donner la connaissance aux jeunes gens qu'on est chargé d'instruire. Il a pensé, au contraire, que plus les époques sont rapprochées du temps actuel, plus il importe à la génération qui s'élève de savoir ce qui s'est passé, soit pendant la vie de ses parens, soit avant qu'elle fût en état

d'en rien savoir de positif et de suivi, bien qu'elle en entende parler tous les jours. Nous ne sommes pas les seuls qui aient eu occasion de remarquer que les jeunes gens ne savent le plus souvent de l'histoire des quarante dernières années, que ce qu'ils en saisissent bien ou mal dans la conversation, sans oser le plus souvent demander les éclaircissemens dont ils auraient besoin, étant retenus par une fausse honte et par la crainte de montrer qu'ils ignorent ce qui paraît si familier à ceux qui s'en entretiennent devant eux. M. Poelitz nous paraît avoir remédié à cet inconvénient en conservant à cette période de 40 année, une portion de son compendium, non-seulement égale, mais supérieure à celle qu'occupe chacune des périodes antérieures (de la page 363 à la page 506). Mais en satisfaisant à cette obligation, il a su se tenir dans les limites d'une sage et prudente réserve. Il raconte, il ne juge pas; et il ne lui échappe pas même de ces expressions passionnées qui naissent sous la plume de quelques-uns de ses compatriotes, sans qu'il y ait allusion à faire aux événemens qui ont précédé, amené et suivie les événemens des années 1812 à 1815. Un autre avantage qu'offre le compendium de M. Poelitz, c'est d'indiquer à la fin de chaque chapitre les ouvrages qu'il a jugé les plus propres à fournir les développemens que la nature et le but essentiel de son travail ne comportaient pas.

C. M.

207. RÉFLEXIONS CRITIQUES SUR QUELQUES POINTS CONTESTÉS DE L'HISTOIRE ORIENTALE, pour servir de réponse aux éclaircissemens de M. de Hammer, publiés dans le *Nouveau journal asiatique*, cahier d'avril 1829; par H. A. HAMAKER, professeur de langues orientales à Leyde. Broch. in-8° de 54 p. Leyde, 1830.

« J'avais originairement, dit M. Hamaker dans la préface de sa brochure, destiné ces réflexions pour le *Nouveau journal asiatique*, et j'en avais écrit au président actuel, lui représentant que la Société me devait cette réparation, après avoir placé dans son journal un traité plein des expressions les plus injurieuses contre ma personne. La réponse du président m'a fait entrevoir qu'il serait plus prudent de publier cette brochure à mes propres frais...., que de.... m'exposer aux corrections et aux retranchemens qui pourraient paraître néces-

« saires à l'impartialité des membres de la commission qui le rédige. »

Nous ne nous permettrons aucune réflexion sur cette brochure ; nous nous contentons de la signaler à nos lecteurs qui connaissent déjà celle de *Intundjn-Oglou-Moustafa-Aga*, imprimée à St.-Petersbourg en 1828 ; la réponse de M. de Hammer, insérée dans le n° de juillet 1828 du *Nouveau journal asiatique* ; et une autre réponse publiée à part à St.-Petersbourg , par un Français qui, on ne sait trop pourquoi, s'est mêlé de la querelle.

N. G.

208. ABRÉGÉ D'HISTOIRE ANCIENNE. 1^{re} partie, comprenant l'histoire des Juifs, des Assyriens, des Perses, des Égyptiens et des Grecs, jusqu'à la mort d'Alexandre-le-Grand ; avec des tableaux de synchronisme. 2^e partie, comprenant l'histoire des Romains, depuis la fondation de Rome, et celle de tous les peuples principaux depuis la mort d'Alexandre-le-Grand, jusqu'à l'avènement d'Auguste à l'empire : ouvrage fait sur le plan indiqué par le statut du conseil royal de l'instruction publique, du 16 septembre 1826 ; par M. Bouaçon, ancien élève de l'École normale, profess. d'histoire, à l'Académie de Besançon. 2 Vol. in-12 ; le 1^{er} Vol. de 200 pages, 2 fr. ; le 2^e Vol. de 515 pages, 3 fr. 50 c. Paris 1828-1829, Brunot-Labbe ; Besançon, Bintot.

Les résumés qui sont devenus à la mode depuis quelque temps, sont plus utiles pour les personnes qui veulent revoir en peu de temps les parties d'histoire qu'ils ont étudiées autrefois, que pour les élèves et ceux qui n'ont pas déjà des notions préliminaires. Les faits accumulés chronologiquement sans réflexions, et avec l'aridité d'une nomenclature, ne peuvent pas s'appeler de l'histoire : mais ces précis peuvent éveiller dans les uns le désir d'apprendre plus à fond ce dont on ne leur offre qu'un tableau superficiel, et dans les autres les souvenirs de ce qu'ils ont appris avec détail dans leurs premières études. L'auteur de l'abrégé que nous annonçons, a choisi et classé avec discernement les événemens principaux des diverses annales, et les a accompagnés de tableaux synoptiques qui en facilitent beaucoup l'intelligence. Il a suivi en cela la méthode de Lenglet Dufresnoi, dont les tablettes chronologiques sont un manuel fort commode.

D... π.

209. *GESCHICHTE DER ITALIENISCHEN STAATEN.* — Histoire des États de l'Italie, par le D^r H. LEO, Tom. I^{er}, depuis 568 jusqu'à 1125, VIII et 508 pag., in-8°; Tom. II, depuis 1125 jusqu'à 1268, 390 pag. Hambourg, 1829; Perthes. (*Jahrbücher der Geschichte und Staatskunst*; février 1829, p. 198.)

L'auteur de cet ouvrage commence par tracer un tableau général de l'Italie et de ses habitans; puis, après avoir jeté un coup-d'œil sur l'Italie dans les derniers temps de la domination romaine; il consacre aux Lombards un livre entier, divisé en cinq chapitres; aux lombards succèdent les Francs, ayant à leur tête Charlemagne; viennent ensuite les rois indigènes, les Allemands, à partir du règne d'Othon I^{er}, les empereurs saxons et de la maison de Hohenstaufen, etc.

Les publicistes trouveront dans cet ouvrage un exposé fort intéressant du droit des Lombards, et les savans qui, dans les Universités allemandes, enseignent l'histoire des peuples allemands, pourront y puiser des matériaux abondans. C. R.

210. *ALLGEMEINE GESCHICHTE DER CHRISTLICHEN RELIGION UND KIRCHE.* — Histoire générale de la Religion et de l'Église chrétienne; par A. NEANDER. Tome I, XVIII et 1311 pag. in-8°; Tom. II, part. 1^{re}, 476 pag. in-8°. Hambourg, 1825-28; Perthes.

M. Neander, un des chefs ecclésiastiques à Berlin, est connu en Allemagne comme un très-savant théologien. Son ouvrage sur les sectes gnostiques jouit d'une réputation méritée. Son histoire de l'Église chrétienne, lorsque cet ouvrage sera achevé, lui assurera probablement une réputation bien plus solide encore. L'auteur ne s'explique pas sur l'étendue qu'aura son histoire, ni sur l'époque où il veut s'arrêter. Le premier volume, divisé en 3 parties, et ayant plus de 1300 pages, traite des trois premiers siècles; le 2^e volume, qui n'est pas encore achevé, promet la suite de l'histoire de l'Église depuis Constantin jusqu'à Grégoire surnommé le Grand. Il faudra, sans doute, beaucoup de volumes pour compléter le travail. Le public ne s'en plaindra pas, si, comme il est à espérer, l'auteur traite et discute toujours son sujet avec autant de conscience qu'il l'a fait dans les premiers volumes.

L'introduction expose l'état religieux des Grecs, des Romains et des Juifs à l'époque où le christianisme vint à se répandre chez ces peuples. La philosophie de Platon avait, en quelque sorte, préparé les esprits à recevoir les idées chrétiennes, tandis que les croyances païennes commençaient à être méprisées, ou donnaient lieu à des superstitions absurdes. Les Juifs, de leur côté, avaient mêlé le profane et la religion; ils se tenaient à la lettre du mosaïsme, sans pénétrer dans l'esprit de cette doctrine; les sectes de Pharisiens, Saducéens, Esséens, propageaient le goût de la fausse dévotion, du mysticisme, etc. Une secte particulière, celle des *Thérapeutes*, prêchait une sorte de théosophie. M. Néander consacre plusieurs pages au développement de l'esprit qui règne dans les écrits de Philon.

Entrant ensuite en matière, l'auteur raconte la propagation de l'évangile en Asie, en Afrique et en Europe, et les obstacles qui ralentirent cette propagation. Soupçonnés de machinations politiques, les chrétiens furent surveillés et inquiétés par les empereurs; le fanatisme du peuple les poursuivit avant que les empereurs commençassent leurs odieuses persécutions. M. Néander rappelle la conduite des divers empereurs romains, même de Marc-Aurèle, qui obéit, selon lui, à des idées stoïciennes sur le fatalisme. Les uns tolèrent, les autres persécutent la religion nouvelle. Un édit de Galien, promulgué en 259, reconnaît enfin l'église chrétienne comme une corporation légale. Sous Dioclétien et ses successeurs les persécutions recommencent pourtant. M. Neander examine aussi les écrits des païens qui combattirent le christianisme; d'abord les stoïciens n'y virent qu'un culte du peuple; Celse, Porphyre, Hiéroclès représentèrent les doctrines chrétiennes sous un jour peu favorable.

L'auteur suspend son récit pour s'occuper de l'histoire de l'organisation de l'église, de la discipline ecclésiastique et des schismes qui divisèrent la communauté chrétienne. Fidèle au principe d'égalité inhérent à la doctrine de Jésus, l'église primitive n'admettait point de caste sacerdotale; le principe monarchique, dit M. Neander, répugnait à l'esprit chrétien; on se conformait davantage à la constitution aristocratique de la commune juive. Il y eut des anciens, puis des diacrès; les

presbytes convoquaient la commune pour élire des fonctionnaires de l'église. Sous les persécutions impériales se développa lentement le système épiscopal; déjà Tertullien appelle l'évêque *summus sacerdos*; les prêtres, qui d'abord vauaient aux affaires mondaines, finissent par être réservés uniquement aux fonctions cléricales, et par former une classe particulière. Les diverses églises, d'abord indépendantes l'une de l'autre, correspondaient entre elles; les synodes provinciaux furent organisés sur le modèle des assemblées des amphictyons. Cyprien fut un de ceux qui travaillèrent avec le plus de ferveur à produire l'unité de l'église. Ce fut la nomination de cet évêque à l'épiscopat qui fit naître la première opposition et le premier schisme dans l'église d'Afrique, ce fut celui de Félicissime; dans l'église de Rome, c'est Novatien qui forma une secte de purs, plus sévère que la commune des chrétiens. M. Neander a recueilli des détails intéressans sur la vie et les mœurs des chrétiens à cette époque, dans laquelle il voit le goût de l'ascétisme et le germe du principe du célibat, mais point de monachisme. Plus loin, l'auteur expose les fêtes et les cérémonies du culte d'alors.

Il aborde ensuite un chapitre important, l'histoire des sectes. Dès les premiers siècles l'esprit religieux prit deux directions différentes: les uns se rapprochèrent du judaïsme, et de là vinrent les sectes que l'auteur appelle *judaïsantes*, telles que les juifs-chrétiens, les ébionites; d'autres firent un mélange du christianisme et de l'orientalisme, de là les sectes gnostiques. Quoique celles-ci aient déjà été le sujet d'un ouvrage particulier de M. Neander, comme nous l'avons dit au commencement de cet article, il reprend son sujet en sous-œuvre, et le traite mieux même que la première fois, mais plus brièvement. On s'aperçoit que l'auteur discute là un sujet qui lui est familier. Les gnostiques étaient des gens qui cherchaient à se pénétrer d'une connaissance profonde des choses célestes, et qui se livraient à des spéculations sans bornes sur les matières religieuses; ils détruisaient le christianisme, en voulant y lier une cosmogonie spéculative et une théosophie en partie empruntée des religions de l'Orient, en partie analogue au néoplatonisme. Les doctrines gnostiques renferment maints débris des religions orientales: toutefois elles portent une empreinte

particulière et uniforme que l'auteur attribue à l'influence du temps où elles naquirent. On y voit prédominer de grandes idées sur le trouble jeté dans l'harmonie du monde, sur la nécessité de ramener des créatures dégénérées à leur source primitive, sur une réunion future du ciel et de la terre; mais les gnostiques avaient cela de commun avec les Orientaux, qu'ils s'occupèrent beaucoup plus d'images et d'idées contemplatives que de notions positives; ils personifiaient, ils animaient leurs idées, ils se laissaient entraîner par leurs visions : leur imagination s'exerça spécialement sur les émanations qu'ils supposaient avoir lieu de la part de l'Être-Suprême; ce thème fut varié à l'infini.

M. Neander distingue 2 classes de gnostiques : ceux qui se rapprochaient du judaïsme; de ce nombre furent Cérinthe, Basilide et Valentin; et ceux qui, s'étant déclarés contre le judaïsme, n'admettaient aucune liaison entre l'Ancien et le Nouveau-Testament, tels que les Ophites, nommés ainsi à cause de leur symbole, le serpent, les Cainites, les Carpocratien et les Marcionites qui se tenaient à un évangile épuré par leur chef Marcion, toutes ces sectes croyaient en un demiurge ou dieu intermédiaire entre l'Être-Suprême et le monde dont il était supposé le créateur. Les manichéens, nourris aussi des croyances orientales, se rapprochaient sous plusieurs rapports des gnostiques; cependant ils formèrent une secte particulière.

La dernière partie du 1^{er} volume expose un sujet qui offre également un grand intérêt, c'est l'origine de la partie dogmatique du christianisme et la comparaison des doctrines des Pères de l'Église sur chaque point particulier. Cette partie est à la fois philosophique et théologique. L'auteur distingue d'abord deux systèmes principaux, celui de Montanus dont la doctrine fut perfectionnée par Tertullien, et le système que M. Neander appelle *idéal* (*idealistisch*), et qui se développa dans l'église d'Alexandrie. C'est dans cette école que nous voyons les idées platoniques s'introduire dans le christianisme par St. Clément, Origène et d'autres. M. Neander examine les opinions d'Origène, Irénée, Tertullien, Epiphane et d'autres Pères de l'église sur l'essence de Dieu, la création, la trinité, la nature humaine, au sujet de laquelle il régnait un différend

entre les théologiens africains et ceux d'Alexandrie, sur le Sauveur, l'Église, etc. L'auteur fait voir aussi quels étaient les principes théologiques particuliers aux théologiens de l'Asie-Mineure, de l'Afrique septentrionale, d'Alexandrie, de Rome.

Dans la 1^{re} partie du 2^e volume, M. Neander reprend le fil de l'histoire ecclésiastique; il se propose de traiter dans ce volume de ce qui s'est passé dans la chrétienté depuis les persécutions de Dioclétien jusqu'à l'évêque de Rome Grégoire, en l'an 590. L'empereur Maximien favorisa le paganisme. Constantin se déclara ouvertement pour la religion chrétienne, et accorda la liberté religieuse. Dans la suite, il fit pourtant détruire les temples païens, quoiqu'il eût paru pencher de nouveau pour le paganisme. M. Neander ne fait point un héros de Constantin; il cherche à expliquer la versatilité de sa conduite par son caractère et par les circonstances. Il en fait de même à l'égard de Julien qu'il juge avec beaucoup de calme et sans aucune prévention. L'auteur indique les obstacles contre lesquels le christianisme eut à lutter sous les successeurs de Julien; il passe ensuite à l'histoire de la propagation du christianisme au dehors de l'empire romain, tant en Europe, qu'en Asie et en Afrique. Conformément au plan de l'ouvrage, l'auteur consacre pour cette époque également un chapitre à l'examen de la constitution ecclésiastique et de la discipline qui fut fortifiée par les conciles tenus sous l'autorité impériale. Dans cette période, de nouvelles fonctions furent créées dans l'église, les droits épiscopaux plus déterminés, les monastères multipliés; c'est aussi dans cette époque que l'évêque de Rome, en raison de sa résidence dans la capitale de l'empire, acquit plus d'autorité que les autres évêques, et jeta ainsi les fondemens de la puissance papale. De nouveaux schismes marquèrent cette 2^e époque; le donatisme est poursuivi par l'empereur et combattu par Saint-Augustin. Mélétiens excite un schisme en Égypte, et la division éclate à Rome même entre Damase et Ursin.

C'est ici que finit la 1^{re} partie du 2^e volume. Nous aurons probablement bientôt occasion d'annoncer la suite de cet ouvrage qui a un grand succès chez les protestans. Quelques journaux allemands, notamment la Gazette littéraire de Jena (1),

(1) *Jena Allgem. Literatur-Zeitung*, 1827, n° 149, et 1828, n° 108.

ont blâmé des incorrections dans la traduction des passages grecs, et ont trouvé le style de l'auteur trop diffus; mais on convient généralement que M. Neander a composé un ouvrage très-remarquable.

D-c,

211. *KIRCHENVERFASSUNG, LEHRE UND RITUS DES KATHOLICISMUS UND PROTESTANTISMUS.* — Constitution ecclésiastique, doctrine et rites du catholicisme et du protestantisme; par Henri Nic. CLAUSEN, professeur de théologie à l'université de Copenhague; traduit du danois par G. FAÏES. 3 vol. in-8°, de 946 pages. Neustadt-sur-Orla, 1828-29; Wagner.

Professeur dans une université protestante, mais ayant fait quelque séjour dans la métropole de l'église catholique, l'auteur a formé le projet de comparer les deux églises, tant sous le rapport historique, que sous le point de vue théologique. Il rappelle d'abord la fondation du christianisme, et passe ensuite à l'origine de l'église catholique. Puis il traite de l'autorité des papes, de celle des conciles et du système épiscopal qui, selon lui, a quelques défauts. Ayant résumé l'histoire de l'église, il expose sa hiérarchie, en traitant en détail des droits divers exercés par les pontifes, de l'élection des évêques et des devoirs du clergé. Le for intérieur et extérieur, l'immunité des biens ecclésiastiques, le droit d'asile, l'interdiction, l'inquisition sont examinés ensuite, et l'auteur termine le premier volume en exposant les rapports entre l'état et l'église catholique. Dans tout ce volume, il n'est question que de l'église catholique; parce que le culte protestant, du moins en Danemark, a emprunté sa constitution au culte auquel il a été substitué lors de la réforme.

Le second volume est destiné à l'examen des dogmes. L'auteur fait voir que la foi, chez les catholiques, se fonde sur les traditions et les saintes écritures, tandis que les protestans s'en tiennent uniquement aux dernières. Il examine les livres symboliques des deux églises, et montre la différence qui existe dans leurs études théologiques. Il entre ensuite dans l'examen de leurs dogmes pris isolément.

Le troisième volume a pour but des recherches sur les rites. L'auteur remonte à l'origine de la liturgie catholique, et décrit les cérémonies et les fêtes de ce culte; il entre même dans quelques détails sur les prières et les chants. Il passe ensuite à

la liturgie des réformés, et fait suivre son exposé de quelques avis sur les améliorations à introduire.

Quelques considérations sur la différence entre l'esprit du catholicisme et l'esprit du protestantisme, terminent cet ouvrage, qui est conçu, comme on le pense bien, dans le sens de la réforme, mais qui est rédigé néanmoins avec une grande modération, et dans lequel le lecteur pourra être sûr de trouver de l'instruction, soit qu'il professe le culte catholique, soit qu'il appartienne à l'église protestante. Une circonstance mérite encore d'être rapportée; cet ouvrage a suscité à l'auteur un ennemi virulent, connu d'ailleurs comme un homme savant. Accusé jusque dans ses principes, M. Clausen a été obligé de demander une enquête juridique, qui s'est terminée à la confusion de son adversaire.

D—c.

312. I. DIE LEHRE DER SYMBOLISCHEN BÜCHER.—La doctrine des livres symboliques de l'église évangélique-luthérienne, avec la Confession d'Augsbourg; par H.-A. HECHT. 192 p. in-8°. Neustadt-sur-Orla, 1829; Wagner.

313. II. GESCHICHTE DER AUF DEM REICHSTAGE ZU AUGSBURG ÜBERGEBENEN GLAUBENSBEKENNTNISSES.— Histoire de la confession des Protestans, présentée à la diète d'Augsbourg, en 1530, avec la vie de ceux qui y ont assisté; par H. W. RORTERMUND. 488 p. in-8°. Hanovre, 1829; Helwing.

C'est à l'occasion de la fête séculaire de l'acte de la Confession d'Augsbourg, présenté à l'empereur Charles-Quint, à la diète de 1530, par les États luthériens de l'Allemagne, que M. Hecht publie son précis de la doctrine luthérienne. Il explique d'abord ce que les Luthériens entendent par livres symboliques. Ce sont les écrits sur lesquels se fonde leur foi, savoir : la Confession d'Augsbourg, l'Apologie de cette Confession, les articles de Smalkalde, les deux Catéchismes de Luther et la formule dite de Concorde. On y joint encore les 3 symboles de l'ancienne église, c'est-à-dire l'acte de foi des Apôtres, celui de Nicée et celui d'Athanase. L'auteur rappelle ensuite l'origine de ces actes de foi, qui sont la véritable base de la religion chrétienne, et il retrace les événemens qui ont donné lieu, lors de la réforme, aux livres symboliques, qu'on peut regarder comme la paraphrase et le développement de ces actes, dans le sens de l'église luthé-

rienne. M. Hecht expose ensuite dans un style simple et convenable les dogmes de son église en 13 articles, et il termine par une traduction allemande de l'acte de la Confession d'Augsbourg, dont le jubilé se célèbre cette année dans l'église luthérienne.

M. Rottermund s'est proposé d'écrire une histoire détaillée de cette Confession qui a exercé une si grande influence sur le protestantisme. Il commence par exposer la situation des protestans ou évangéliques en 1529; leur protestation contre la décision de la diète de Spire, leurs conciliabules, les conventions qu'ils rédigèrent à Smalkalde et à Nuremberg. Il arrive ensuite à l'histoire de la diète d'Augsbourg, à la rédaction de la célèbre confession par Mélanchton et par d'autres théologiens de Saxe; à la consultation de Luther sur ce sujet. M. Rottermund insère plusieurs lettres de ce réformateur; il rappelle aussi toutes les circonstances de la présentation et de la lecture de l'acte de confession. A la fin de l'histoire de cet acte, M. Rottermund en indique les anciennes éditions et traductions en diverses langues.

La 2^e partie de son ouvrage est une notice biographique et littéraire, par ordre alphabétique, de tous les hommes, tant catholiques que protestans, qui assistèrent à la diète d'Augsbourg de l'an 1530, y compris l'empereur Charles-Quint. A l'égard des savans, M. Rottermund indique exactement les titres de leurs ouvrages, quelque minces qu'ils soient.

On trouve en général dans le travail de M. Rottermund, qui est pasteur à l'église principale de Brême, beaucoup de renseignemens historiques et littéraires sur les hommes de ce temps.

D—c.

214. *UEBER DEN URSPRUNG UND DEN INHALT DER APOSTOL. CONSTITUTIONEN DES CLEMENS ROMANUS.* — Essai historique et critique sur l'origine et le contenu des constitutions apostoliques de Clément de Rome; par le docteur OTTO KRABBE. 272 pages in-8°. Hambourg, 1829; Perthes.

On a beaucoup écrit sur le livre grec appelé les Constitutions apostoliques et attribué à Clément, évêque de Rome. C'est un règlement ecclésiastique des premiers temps du christianisme, destiné aux évêques, et propre à nous faire connaître l'état de la hiérarchie à cette époque. Les auteurs modernes diffèrent considérablement dans leurs opinions sur l'origine et sur l'auteur de ces

constitutions. Le titre semblerait annoncer qu'on veut les donner comme étant du temps des apôtres, Bellarmin et d'autres écrivains ecclésiastiques les ont regardées comme interpolées. Le cardinal Bona pense qu'elles sont au moins antérieures au concile de Nicée, et qu'elles contiennent la discipline ecclésiastique qui était en vigueur dans l'église orientale, avant Constantin, sous les empereurs païens. Pierre de Marca croit que l'auteur a vécu au moins au 3^e siècle. Cotelierius, auteur d'une bonne édition de ces constitutions, penche pour le siècle d'Épiphane. Tillemont, au contraire, en attribue l'origine au 6^e siècle. Il n'y a pas une moindre divergence entre les écrivains protestants. Usserius les croit du 4^e siècle, mais interpolées au 6^e. Mosheim, tout en les regardant comme un document précieux pour l'histoire ecclésiastique, ne croit pas pouvoir fixer l'époque où elles ont été forgées; Schrœckh les attribue à un évêque de l'Orient, du commencement du 4^e siècle. M. Krabbe passe en revue toutes ces opinions, ainsi qu'une foule d'autres qu'il serait trop long de mentionner ici. L'auteur examine ensuite les témoignages des écrivains ecclésiastiques les plus anciens qui fassent mention des constitutions apostoliques. Le premier qui en parle est Eusèbe, qui les cite parmi les livres apocryphes; Athanase en fait autant. Épiphane parle souvent d'un livre des Constitutions, et en cite des passages; cependant il existe des différences entre ses citations et les Constitutions de Clément. Peut-être le livre qu'Épiphane avait sous les yeux, contenait-il les mêmes constitutions; mais celles-ci ont pu être ou falsifiées ou interpolées dans la suite. C'est là l'opinion de M. Krabbe, qui discute très-savamment l'origine des Constitutions. Il lui paraît évident qu'elles sont antérieures au 4^e siècle; il y trouve le cachet de l'époque de Saint Cyprien; mais il distingue le 8^e livre du reste des constitutions. Ce 8^e livre, objet d'une discussion particulière, lui paraît avoir été composé à la fin du 4^e, ou tout au plus au commencement du 5^e siècle. L'auteur admet au reste qu'il y a d'autres interpolations qui ont dû être faites entre le temps d'Épiphane et celui du synode de Trulle, qui rejeta les Constitutions comme apocryphes. M. Krabbe analyse successivement les huit livres, et termine par quelques réflexions sur l'esprit qui a influencé le rédacteur de ce règlement hiérarchique. D—c.

215. NOTE SUR DES LETTRES D'INDULGENCE DU PAPE JULES II; par le baron de REIFFENBERG. 9 pages in-4°. Bruxelles, 1830; Hayez, imprim. de l'acad.

Nous avons récemment annoncé un mémoire de M. de Reiffenberg sur un exemplaire très-rare des Lettres d'indulgence du pape Nicolas V, *pro regno Cypri*, que ce savant a retrouvé dans la bibliothèque de Louvain. Sa notice est insérée dans le 5^e vol. des *Memoires de l'Académie royale de Bruxelles*. Pour le 6^e vol. du même recueil, il a préparé une autre notice sur des Lettres d'indulgence du pape Jules II; l'exemplaire qu'il décrit est imprimé sur une feuille de parchemin in-4°. M. de Reiffenberg en donne le texte à la fin de sa notice. Le protonotaire apostolique Bonhouwer, chanoine de Cologne, y accorde des indulgences à ceux qui contribueront de leurs deniers à la croisade préparée contre les *feroces Rutheni* (Russes), *hérétiques*, *schismatiques*, et pour la défense de la Livonie. M. de Reiffenberg rapporte ces lettres à l'année 1503; l'année précédente, le maître de l'ordre Teutonique avait repoussé l'armée des Russes et des Tartares. On indique dans ces Lettres les péchés dont les fidèles pourront obtenir la rémission. M. de Reiffenberg rappelle à ce sujet les abus scandaleux auxquels donna lieu le trafic des Lettres d'indulgence à cette époque. D—G.

216. JURIS CIVILIS ANTEJUSTINIANEI VATICANA FRAGMENTA, e codice rescripto ab Angelo Maio edita, recognovit, commentario tum critico tum exegetico, necnon quadruplici appendice instruxit ALEX. AUG. DE BUCHHOLTZ, J. U. D. XVI et 360 p. in-8°. Königsberg, 1828; Borntraeger.

Dans la préface, M. de Buchholtz donne, d'après M. Angelo Mai, l'histoire de la découverte de ces précieux fragments du droit romain antéjustinien, et expose ses conjectures sur l'époque où a été faite la compilation dont ils formaient partie.

M. Mai les trouva en 1821 dans un manuscrit palimpseste de la Bibliothèque du Vatican, dont la seconde écriture, qui paraît être du 5^e ou du 6^e siècle, est la copie d'un ouvrage de Cassien sur les saints Anachorètes de l'Égypte. Les feuilles du manuscrit primitif ayant été partagées, de manière que deux anciens feuillets en forment trois nouveaux, et tous n'ayant pas été employés à leur nouvelle destination, une faible partie

de l'ouvrage de jurisprudence a été retrouvée, et même un assez grand nombre de pages ne nous présentent que des portions de lignes.

Dans l'édition que M. Mai en a donnée à Rome en 1823, édition que les éditeurs de la *Thémis* ont été autorisés à réimprimer simultanément à Paris, les matières ont été distribuées sous les titres et dans l'ordre suivans, d'après les notes des cahiers du manuscrit : *ex empto et vendito, de usufructu, de re uxoria ac dotibus, de excusatione, quando donator intelligatur revocasse voluntatem, de donationibus ad legem Cinciam, de cognitoribus et procuratoribus.*

L'édition donnée à Berlin en 1824, a adopté cet ordre et cette distribution, on y ajouté une division par paragraphes. M. de Buchholtz a suivi l'édition de Berlin, en retranchant seulement la rubrique *de donationibus ad legem Cinciam*, qui ne se trouvait dans le manuscrit qu'au haut des pages, sans que le texte fût séparé, par aucun signe, de celui du titre précédent.

Ce recueil est antérieur au règne de Justinien; l'aspect de l'écriture et d'autres raisons ne permettent pas d'en douter; mais quelle est l'époque précise de sa composition? Notre auteur adopte l'opinion de M. Schrader (*Kritische Zeitschr. f. Rechtsw.* T. I, 1^{re} liv. p. 169.) qui la place entre l'an 372, date de la constitution la plus moderne qui y soit citée, et l'an 438, date de la publication du Code Théodosien, attendu que le compilateur n'eût pas manqué de citer cette collection officielle si elle eût déjà existé. Il pense que cet ouvrage a été composé en Italie; ses motifs sont, entr'autres, qu'on y mentionne souvent des dispositions spécialement applicables à Rome, et que les constitutions impériales y sont presque toujours rapportées sous le nom de l'empereur d'Occident, sans qu'on y joigne celui de son collègue d'Orient. M. de Buchholtz conjecture que ce recueil a été écrit plutôt pour l'usage de l'enseignement que pour la pratique des tribunaux. Il se fonde sur ce qu'on y expose fréquemment des principes, déjà abrogés, de l'ancien droit. Cette raison ne me paraît pas concluante; car on remarque la même habitude chez les jurisconsultes du 2^e et du 3^e siècles, et certainement M. de Buchholtz ne soutiendrait pas que Papinien et Ulpien écrivaient pour les écoles et non pour la pratique.

M. de Buchholtz a rempli, avec beaucoup de sagacité, un grand nombre de lacunes que présentait le texte. Il distingue avec soin ce qui appartient au manuscrit, et ce qui est dû à une correction ou à une restitution.

Dans son commentaire, il a rassemblé tous les passages des sources du droit dont le rapprochement pouvait expliquer ou compléter le texte de ces fragmens. Il se montre fort au courant des travaux de ses compatriotes, et fait un emploi judicieux des documens que lui ont fournis les dissertations qui ont paru en Allemagne pendant ces dernières années, soit dans les nombreux recueils périodiques, soit dans les ouvrages spéciaux. Peut-être pourrait-on reprocher à notre auteur de s'être arrêté trop souvent à développer des points qui ne présentaient pas de difficultés, et de s'être permis des excursions sur des matières qui ne se rattachaient que fort indirectement au sujet du paragraphe qu'il commentait. Même en admettant avec M. de Buchholtz, que cet ouvrage aurait été destiné à l'enseignement, il faudrait reconnaître qu'il ne peut servir d'introduction à l'étude de la jurisprudence; car la doctrine subtile et compliquée du titre *de usufructu*, par exemple, est certainement au-dessus de la portée des commençans. Ne pouvant donc s'adresser qu'à des personnes déjà exercées, M. de Buchholtz aurait pu se borner, ce me semble, à expliquer les textes qui sont difficiles à entendre, dans l'état actuel des documens que nous possédons, ou, du moins, à signaler la difficulté, quand il n'eût pas été possible d'en donner la solution.

Le commentaire est suivi de trois dissertations. La 1^{re} traite des sources des fragmens du Vatican. Trois jurisconsultes seulement, Papinien, Ulpien et Paul sont indiqués dans les inscriptions de ces fragmens. Notre auteur examine si l'on peut attribuer quelques-uns de ces textes à d'autres jurisconsultes. Quant aux constitutions impériales, la plus ancienne qui soit rapportée est d'Alexandre Sévère (an 230), et la plus récente est de Valentinien, Valens et Gratien (372). M. de Buchholtz ne pense pas que le compilateur ait fait usage des codes Grégorien et Hermogénien, parce que les citations qu'on en rencontre sont d'une écriture plus moderne que celle du reste du manuscrit.

Les deux autres dissertations *de potioribus ad tutelam nominandis*, et *de cognitoribus*, ont pour objet deux points sur les-

quels les fragmens du Vatican ont fourni beaucoup de lumières. M. de Buchholtz se proposait d'y ajouter une 4^e dissertation sur la loi *Cincia*, mais il y a renoncé quand il a eu connaissance de celle que M. Hasse a insérée dans le *Rheinisches Museum f. Jurispr.* (T. I, p. 185-248). Les fragmens du Vatican nous donnent effectivement des renseignemens précieux sur les dispositions de la loi *Cincia* relativement aux donations. Aussi, depuis leur publication, de nombreuses dissertations ont paru en Allemagne sur ce sujet. Outre celles de MM. Rudorff, Wenck, Francke, Klinkhamer, antérieures à celle de M. Hasse, nous signalerons celle de M. Winterholzner, insérée également dans le *Rhein. Museum.* (T. II, p. 437-462, et T. III, p. 153-173).

L'ouvrage que nous annonçons est terminé par un tableau synoptique des lois du Digeste et du Code de Justinien, dont le texte est identique avec celui de nos fragmens et a par conséquent été puisé dans la même source. On y compte 36 lois du Digeste, et 19 du Code.

C.-A. PÉRLAT.

217. DIE GEWERE, ALS GRUNDLAGE DES ALTERN DEUTSCHEN SACHENRECHTS. — La garantie ou saisine considérée comme base de l'ancien droit réel en Allemagne; par le D^r W. E. ALBRECHT. VIII et 316 pag. gr. in-8°. Koenigsberg, 1828; Borntraeger.

M. Albrecht rappelle que les juriconsultes allemands du 16^e et du 17^e siècles, en exposant les règles du droit germanique, s'appliquèrent à relever et à exagérer les analogies qu'il pouvait avoir avec le droit d'autres peuples, et négligèrent de signaler les différences. Dans ces derniers temps, au contraire, on s'est efforcé de rendre au droit germanique une existence indépendante, et de profondes recherches historiques ont rétabli ses véritables caractères et fait évanouir de trompeuses analogies. Mais dans la partie de ce droit qui est relative aux choses, on s'est montré, jusqu'à présent, trop préoccupé de l'ancien point de vue. A la vérité, on ne méconnaît plus, on ne conteste plus, sur quelques points particuliers, l'existence d'institutions et de règles propres aux peuples germaniques; mais on part toujours de la supposition que, dans ses principes fondamentaux, le système du droit germanique sur la propriété, sur divers droits réels, sur la possession, est en parfait accord

avec le droit romain. Notre auteur pense, au contraire, que dès les premiers pas que l'on fait dans l'étude du droit relatif aux choses, on rencontre une institution tout-à-fait spéciale aux Germains, la *Gewere* (garantie, saisine), qui n'est pas seulement une partie de ce droit, mais la clé de tout l'édifice. En ne la perdant pas de vue, on reconnaît qu'une foule de particularités du droit germanique y trouvent leur fondement et leur explication, tandis qu'elles ne seraient que des anomalies purement fortuites dans le système du droit romain; on reconnaît en outre que la concordance des deux systèmes n'est souvent qu'accidentelle et extérieure, et ne pourrait servir, si on s'y attachait trop, qu'à obscurcir le véritable point de vue sous lequel il faut considérer les institutions germaniques. Après ces considérations générales, M. Albrecht indique le plan qu'il a suivi dans son ouvrage. Il l'a divisé en deux parties, comme la plupart des traités de jurisprudence qu'on publie aujourd'hui en Allemagne : l'une dite *générale*, l'autre *spéciale*.

Dans la première, l'auteur examine l'idée qu'on doit attacher au mot *Gewere* et les règles générales qui en découlent.

Dans la seconde, il expose les diverses applications de ces règles, les exceptions qu'elles souffrent.

L'auteur présente son ouvrage comme une esquisse du droit germanique relatif aux choses, tel qu'il existait à la fin du moyen âge, sauf quelques excursions dans le droit moderne.

Le substantif *Gewere* (*Gewehr*, *Wäre*) et le verbe *Geweren*, ont un grand nombre de significations, mais, dans toutes, l'idée dominante, fondamentale, est celle de *garantie*, *protection*, *sûreté*. Je me contenterai de remarquer que *Geweren* signifie souvent assurer à quelqu'un une chose contre les prétentions d'un tiers, ce qui est précisément le sens du mot français *garantir*; aussi dit-on *Gewere*, la garantie, se rendait, en latin du moyen âge, par *warandia*, *guarandia*, et *der Gewere*, le garant, par *warandas*, *warendator*. On pourrait être tenté de rapporter à la même étymologie le *Wehrgeld*, la composition pécuniaire pour les délits; mais notre auteur regarde ce mot comme contracté de *Widrigeld* (*Gegnegeld*, *Vergeltung*), argent de compensation, de dédommagement. M. Albrecht signale trois acceptions du mot *Gewere*, dont on saisit plus facilement le rapport avec l'idée fondamentale indiquée plus

haut, et qui sont les trois plus importantes pour le sujet qui l'occupe. La première est celle de *possession*. Dans cette acception, le mot *Gewere* se traduit aussi en latin par *warandia*, *guarandia*. Le mot français qui me paraît y répondre le mieux est celui de *saisine*; je l'emploierai de préférence dans le cours de cette analyse, avec d'autant plus de raison que, dans notre ancien droit français, ce mot désignait la possession sous des rapports souvent étrangers au droit romain, et analogues ou identiques avec la *Gewere* allemande. La seconde acception annoncée est celle d'un rapport entre une personne et une chose qu'elle ne possède pas, mais relativement à laquelle elle a une action réelle. Dans la troisième, *Gewere* a le même sens que *Haus und Hof*, c'est-à-dire exprime l'ensemble des biens immeubles d'un individu.

De ces trois acceptions du mot *Gewere*, les deux premières forment l'objet spécial de l'ouvrage que nous annonçons; la dernière n'y est mentionnée qu'accessoirement.

L'auteur annonce d'abord qu'il entend par *Gewere*, dans sa première acception, la détention de fait, soit de la part d'une personne qui possède en son propre nom, soit de la part d'une personne qui possède pour une autre qu'elle reconnaît comme propriétaire. Mais comment cette signification du mot *Gewere* se rattache-t-elle à l'idée primitive de *protection*, *garantie*? Voici comment notre auteur s'en rend compte: La possession consiste dans la faculté d'agir à sa volonté sur une chose et dans la faculté d'exclure toute action semblable de la part d'un tiers. C'est par suite de cette dernière faculté que la possession n'est pas seulement un fait, mais aussi un droit. Ce droit du possesseur consiste à pouvoir faire suspendre jusqu'à l'issue d'un procès où il jouera le rôle de défendeur, tout acte qu'un tiers prétendrait exercer sur la chose, et à pouvoir repousser de lui-même toute tentative par voie de fait que ce tiers se permettrait auparavant. C'est sous ce point de vue que le droit germanique considérerait la possession quand il lui a appliqué le mot *Gewere*, garantie, protection; car le possesseur se présente comme le protecteur de sa chose contre toute attaque judiciaire ou extrajudiciaire.

Après avoir ainsi déterminé l'idée qu'il faut se faire de la *Gewere*, possession ou saisine, M. Albrecht indique les effets

juridiques attachés à la possession *de fait*. Il passe ensuite à la saisine *juridique* qui appartient à celui qui ne possède pas actuellement, mais qui a une action réelle; soit qu'il ait eu déjà la possession et l'ait perdue, soit qu'il ne l'ait pas encore eue. Chacune de ces hypothèses comprend plusieurs cas, que l'auteur examine successivement, après s'être demandé comment le droit germanique a pu ainsi employer le mot *Gewere* pour désigner, non pas seulement la possession, mais un rapport tout-à-fait opposé à la possession. Nous ne pourrions, sans excéder les bornes d'un article, suivre M. Albrecht dans la série de raisonnemens et d'exemples par laquelle il cherche à établir que la saisine juridique n'est pas différente de la saisine de fait, mais n'en est que la continuation ou l'anticipation. Dans l'énumération des cas de saisine juridique nous remarquerons celui de l'héritier qui acquiert la possession des biens héréditaires au moment même que la succession lui est déférée, sans s'être mis de fait en possession, ce que le droit germanique exprime par l'adage : *der Todte erbt den Lebendigen*, qui répond exactement à la maxime du vieux droit français : *le mort saisit le vif*.

M. Albrecht développe fort bien le sens de cette maxime qui a souvent été mal interprétée par les auteurs soit allemands, soit français. Il examine ensuite la saisine fondée sur une déclaration du juge, surtout relativement aux immeubles. Enfin, il expose les effets de la saisine juridique; montre qu'elle est l'unique fondement de l'action réelle, tant pour les meubles que pour les immeubles; explique ce qu'il faut entendre par *rechte Gewere*, *bonne saisine*, *juste saisine*, pour les immeubles, et quels sont les droits relatifs aux meubles qui ont de l'analogie avec cette juste saisine des immeubles. Tels sont les objets traités dans la partie *générale*.

La partie *spéciale* est divisée en deux chapitres. Le premier traite de la *Gewere* dans les diverses branches du droit privé, le gage, l'hypothèque, les rapports entre époux quant aux biens, etc. Le second s'occupe de la *Gewere* dans le droit féodal appliqué soit aux terres, soit aux services personnels. M. Albrecht s'appuie constamment sur les sources du droit allemand dont il rapporte les textes. Son ouvrage est fort instructif, même pour les jurisconsultes français, puisque les origines du droit germanique sont aussi en partie celles de notre droit.

C.-A. PELLAT,

218. GESCHICHTE DER EUROPÄISCHEN MENSCHHEIT IM MITTEL-ALTER. — Histoire de l'état du genre humain en Europe pendant le moyen âge ; par M. Antoine de TILLIER. In-8° de xvi-376 p. avec cette épigraphe : *Dieu créa l'homme à son image*. Francfort s. M. 1829 ; Brönnner.

C'est ici le premier volume d'un ouvrage qui doit en avoir quatre. L'auteur l'a écrit en allemand de manière à prouver que c'est sa langue maternelle ; il a divisé ce volume en trois parties ou livres, où il traite successivement, d'abord de l'Allemagne, en neuf chapitres qui comprennent les 164 premières pages, ensuite de la France, en cinq chapitres et 47 pages, et en troisième lieu de l'Italie, dans un égal nombre de chapitres qui vont de la page 251 à la page 331, où se termine le volume. Le suivant sera consacré à l'histoire de la Péninsule Pyrénéenne, à celle des îles Britanniques et de la Scandinavie. Le 3^e traitera de toutes les parties orientales de l'Europe, savoir, les pays de langue esclavonne, la Hongrie, la Grèce, la Turquie et les états qui furent possédés par des Tartares. L'auteur se propose de réunir sous un même point de vue, dans un 4^e volume, tout ce qui se rapporte aux développemens successifs des facultés intellectuelles de l'homme pendant le moyen âge. Il doit terminer son travail par des considérations sur le gouvernement intérieur et la politique des états dans le même espace de temps. Dans le volume que nous avons sous les yeux, M. de Tillier prend les nations à leur berceau et il les suit jusqu'à l'époque de la prise de Constantinople par les Turcs ; c'est-à-dire jusqu'à l'année 1453. Les coupures qu'il établit sont fondées principalement sur le commencement et la fin des maisons régnantes : ainsi, pour ne parler ici que de l'Allemagne, après avoir tracé rapidement l'état des anciens Germains, avant et pendant la domination romaine, il fait voir dans son 3^e chapitre ce qu'ils furent depuis le temps de Clovis jusqu'à celui de Charlemagne, et dans le 4^e, ce qu'ils ont été sous les Carlevingiens. Les 3 périodes suivantes, qui forment autant de chapitres, se rapportent aux règnes des empereurs des maisons de Saxe, de Franconie et de Hohenstaufen, et se terminent à l'avènement de Rodolphe de Habsbourg, tige de la maison d'Autriche. Le règne de ce prince et ceux de ses successeurs,

jusqu'à la mort de l'auteur de la Bulle d'or en 1378, forment le huitième chapitre. Le neuvième se rapporte aux 75 dernières années de ce que l'auteur considère comme le moyen âge. Pour renfermer autant de matière dans un aussi petit espace, M. de Tillier a dû se refuser à tous les développemens que le sujet comportait, et s'abstenir de toutes citations d'autorités. Il a peint à grands traits, et d'une manière aussi concise que sa langue le comportait, les principaux événemens de l'histoire de chaque pays, en indiquant les années où ils sont arrivés. Une attention dont on doit lui savoir un gré particulier, c'est d'avoir retracé les progrès des institutions sociales favorables à la liberté, ainsi que ceux des arts, de la littérature et de quelques sciences. Un tel ouvrage, où les matières les plus importantes sont à peine effleurées, est excellent pour éveiller le désir d'apprendre et engager à puiser dans les sources, mais il ne saurait satisfaire ce besoin. On peut bien dire du livre de M. de Tillier *ament meminisc periti*, mais non pas *indocti discant*. Toutefois, si par l'esquisse qu'il a tracée, il fait désirer, (comme nous le pensons) de connaître des tableaux plus développés, il aura rendu un vrai service, en même temps qu'il a fait preuve de connaissances aussi solides que profondes. Pour faire un tel résumé, il fallait posséder à fond l'histoire de tout le moyen âge dans toutes ses branches et en avoir l'image présente à la pensée. La traduction de cet ouvrage dans notre langue pourrait être utile, surtout en ce qui concerne l'Allemagne, partie sur laquelle l'auteur s'est le plus étendu, qui était la plus difficile à traiter, et dont beaucoup de Français, même parmi les plus instruits, n'ont qu'une faible connaissance. C. M.

219; LAXDALA-SAGA SIVE HISTORIA DE REBUS GESTIS LAXDALENSIUM. Ex manuscriptis Legati Magnæani, cum interpretatione latinâ, 3 dissertat. ad calcem adjectis et indicibus, etc, XVIII et 440 pag. in-4°. Copenhague, 1826. (*Dansk Litterat.-Tidende*; 1829, n^{os} 21 et 22.)

Il avait déjà paru une traduction danoise de cette *Saga* ou tradition historique; mais le texte islandais n'avait pas encore été imprimé; aussi la Commission savante instituée à Copenhague pour la conservation et la publication du fond de manuscrits dits d'Arnas Magnæus, a cru devoir en donner une édi-

tion avec une traduction latine et des éclaircissemens. La Saga dont il s'agit est du 12^e ou 13^e siècle, et raconte les aventures d'une famille islandaise établie sur la rivière de Lax ou Laxaen dans la partie occidentale de l'île. L'un des successeurs de cette famille fit plusieurs voyages en Norvège; dans une de ces excursions il acheta une esclave, fille d'un des roitelets irlandais, que les pirates avaient enlevée à sa famille. Il conduisit cette esclave en Islande, eut avec elle un fils nommé Olaf, qui à l'âge de 18 ans, reçut de sa mère un navire équipé pour se rendre en Irlande, et se faire connaître par son grand-père. A ce sujet la Saga donne quelques détails sur l'Irlande, comme elle a donné précédemment quelques renseignemens sur le commerce de la Norvège. Ses descendans ont diverses aventures, et la Saga finit par l'histoire d'une de ces petites guerres féodales comme on en vit éclater souvent au moyen âge, dans les tribus et les grandes familles seigneuriales.

Les éditeurs éclaircissent dans les notes divers passages relatifs à des usages et coutumes du Nord; ils ont ajouté aussi une ample table des matières. — D—c.

220. *DEUTSCHE RECHTS-ALTERTHÜMER*, etc. — Antiquités du droit germanique, 1828; par M. Jacq. GRIMM. 2 vol. in-8°, ensemble de xx-970 pag. Göttingue; Dietrich.

Divers motifs ont donné naissance à cet ouvrage, ainsi que le dit le savant auteur dans sa préface : le besoin de repos, après de grands travaux sur la grammaire, le désir de réunir en les complétant des matériaux sur un sujet important, enfin l'espérance d'indiquer de quelle manière ce sujet peut être traité autrement qu'il ne l'avait été jusqu'alors. Parmi ceux qui l'ont devancé dans cette carrière, M. Grimm cite comme dignes d'éloges Haltaus, dont il compare l'excellent glossaire à celui de notre célèbre Ducange, et Möser non moins remarquable par sa pénétration que par ses hypothèses quelquefois hasardées; il dit peu de bien des travaux de Dreyer, et de ceux de Grup auquel il reproche surtout sa prédilection pour les étymologies celtiques. Parmi ceux qui ont enrichi récemment l'archéologie judiciaire de nouveaux documens, il cite Bodmann et Kindlinger. La jurisprudence allemande a été étudiée avec une

nouvelle ardeur dans ces derniers temps, particulièrement sous la direction de Eichhorn. Mais ce qui intéresse plus spécialement les antiquaires dans cette matière n'a pas été cultivé avec une égale ardeur. Plus loin l'auteur s'excuse d'avoir réuni sous un même point de vue des passages pris dans Tacite, dans les lois des anciens peuples de l'Allemagne, dans les documens du moyen âge et dans des pièces plus récentes. Il nous semble qu'il y a plutôt lieu de l'en louer, ainsi que d'avoir même puisé des objets de comparaison dans les lois des peuples de la Scandinavie et du pays de Galles. Il ne néglige pas non plus les rapprochemens que lui offrent les lois grecques et romaines, et il blâme quelques auteurs allemands qui condamnent chez leurs ancêtres ce qu'ils toléreraient chez les anciens, et qui se montrent quelquefois sévères jusqu'à l'injustice contre le moyen âge.

Le nombre des ouvrages cités par M. Grimm est très-grand, et les passages qu'il en a tirés sont ordinairement transcrits dans la langue originale sans être accompagnés d'une traduction, ce qui suppose dans les lecteurs des connaissances philologiques très-variées qu'on n'a pas droit d'espérer trouver chez tous les jurisconsultes. C'est ainsi que l'auteur rapporte, sans les expliquer, des phrases entières en original, dans tous les dialectes du moyen âge, non-seulement de l'Allemagne, mais de la Scandinavie et de la Frise, dans celui des Anglo-Saxons, etc., et dans le français et l'espagnol de ce même temps. Peut-être a-t-il craint d'allonger son livre en traduisant ces différens textes, il l'eût cependant sûrement rendu par-là d'une utilité bien plus générale. Mais, s'il y a peu de personnes en état de profiter complètement de l'ouvrage de M. Grimm, combien est plus petit encore le nombre des savans capables, même en Allemagne, d'en produire un semblable ? Pour donner une idée du travail prodigieux qu'il a exigé, nous en ferons connaître au moins l'étendue et la distribution.

L'auteur a préféré avec raison l'ordre méthodique à l'ordre alphabétique qui a beaucoup nui à l'utilité de l'ouvrage de Hattus. Les 225 premières pages forment une introduction divisée en 5 chapitres dont voici les titres : Terminologie, Formules, Mesures, Symboles, Nombres. Après cette introduction viennent les 6 livres qui forment le corps de l'ouvrage. Le 1^{er}

suite de la préface, p. xix, où l'on
quelles ils sont désignés dans le c
heureusement en ce qui concern
désigner les différents dialectes, M
vent être connus d'après ce qu'i
négligé de les expliquer. Son liv
matières, mais seulement l'indica
mots, en trop petit nombre pour
remarquons cependant plusieurs
tous les lecteurs de cet ouvrage.

Les livres sont divisés en chap
tions, par exemple, la partie du
et délits; contient les sections sui
cide; 2° Blessures; 3° Violences
sans que mort s'en suive; 5° Viol
7° Vol furtif (*Diebstahl*); 8° Inju
tion l'auteur classe les expressions
sont générales, comme seraient c
drôle, coquin, misérable, ou spé
pour objet les défauts corporels,
l'illégitimité de la naissance, la la
criminelles, enfin celles qui attac
l'honneur des femmes.

Nous nous bornerons ici à donn
5 de cette section (pag. 632).

Parmi les actes de violence qui

huic digitum aut manum strinxerit, xv söl. culpabilis judicetur. » Cette amende de quinze sols était celle que la loi prononçait contre quiconque aurait volé un jeune bœuf. « *Tac thu cunu um ðauglith, byt half marc.* » Paul Diacre rapporte qu'Antharis s'étant permis de toucher le doigt de Theudelinde à la dérobée lorsqu'elle lui présentait une coupe, et de baiser ensuite sa propre main, la princesse offensée se plaignit à sa nourrice, qui lui répondit : « *Iste nisi Rex et sponsus tuus esset te omnino tangere non auderet.* » A des époques moins reculées une femme refusait de toucher à ce qui l'avait été par un homme. *Paro. 124^e*, etc. C'était aussi une action coupable de barrer le chemin à une femme. « *Migrantem restare facere, viam obstaré, viam contradicere.* » « *L. Alamann. 66. Obviare se in itinere 58. 1. L. Fris. addit. 4. 1.* Il y avait même en différens dialectes vulgaires des expressions pour désigner ce méfait, telles que *wegewern, weiwendene, weischettinge, weimeringe*. Le *Gutalag* porte : « *Veghtvera takr rithandi man i baizletha gangandi man i acfar.* »

Cela doit suffire pour faire connaître la marche que suit l'auteur, le nombre et l'exactitude de ses citations, mais aussi l'inconvénient attaché au manque d'interprétation des passages en dialectes anciens et peu connus étrangers à la langue allemande proprement dite.

C. M.

221. DIE DEUTSCHE HELDENSAGE.—Les récits héroïques de l'Allemagne; par Guillaume GRIMM. In-8° de 425 pages. Goetting, 1829; Dietrich.

Il est d'autant plus convenable de faire succéder immédiatement l'annonce de ce livre à celle de l'ouvrage précédent, qu'imprimé chez le même libraire, et composé par une personne de la même famille, il offre des recherches d'un genre à peu près semblable, et une érudition également vaste. L'auteur de celui-ci a fait pour les traditions de l'Allemagne, consignées dans les poèmes du moyen âge, ce que M. Jacques Grimm a exécuté avec succès pour la connaissance approfondie de la langue allemande. Dans la première partie de ce volume, il extrait ce qui se rapporte à son sujet des productions de trente-cinq écrivains, depuis Jornandes qui date du milieu du 6^e siècle, jusqu'à Godefridus, moine de Cologne, qui composait ses annales dans la première moitié du 12^e siècle. La 2^e

et la 3^e parties portent à 172 le nombre total des sources où l'auteur a puisé, et des témoignages qu'il allègue. L'ouvrage est terminé par une dissertation sur l'origine et le développement successif des traditions qui sont la base des compositions dont il s'agit. L'auteur s'attache surtout à ce qui concerne les héros du célèbre poème des *Nibelungen*, tels que Siegfried, Dieterich et Ermenrich, Etzel, etc. Il fait remonter ses recherches jusqu'aux *Sagas* des peuples scandinaves, et il suit ces traditions de siècle en siècle, en faisant observer les modifications qu'elles ont subies sous la plume des écrivains qui les ont prises successivement pour sujets de leurs compositions. Il s'attache à distinguer ce qui s'y trouve de conforme à l'histoire et à la géographie, de ce qui est purement d'invention et subordonné à la puissance magique de certains agens surnaturels qu'admettait la mythologie de ces siècles reculés. L'opinion qu'il manifeste en dernier résultat, est que ces traditions ont pris naissance dans la Scandinavie, et que le germe s'en trouve dans l'Edda, mais plutôt comme faisant partie des fables mythologiques du Nord, que comme le récit de faits véritables : c'est, suivant l'auteur, entre les mains des romanciers allemands du moyen âge que ces fables, grossies de plusieurs autres appartenant à des temps postérieurs, ont été rattachées à des traditions relatives à la résidence d'Attila sur les bords du Danube, et à ses démêlés sanglans avec les peuples qui habitaient le long du Rhin. En conséquence, le lieu de la scène a été transporté en Allemagne et en Hongrie, et les héros qui, dans l'Edda, portaient des noms scandinaves, en ont reçu de plus conformes à l'idiome allemand. C'est de ce mélange de fables mythologiques du Nord et de souvenirs historiques de l'Allemagne, qu'est né le poème des *Nibelungs*, épopée du moyen âge, en dialecte de la Souabe, qui, du moment où les manuscrits en ont été publiés, a fixé l'attention des littérateurs allemands, et n'a cessé depuis d'être parmi eux l'objet de recherches savantes et ingénieuses.

Il y a lieu de s'étonner que cette production si célèbre au-delà du Rhin, soit à peine connue de nom parmi nous. Ce n'est pas qu'il n'en existe, dans notre langue, une fort bonne traduction manuscrite, entreprise sous les auspices d'un de nos plus illustres professeurs; mais l'état de la librairie française

est tel que quelque bon que soit un ouvrage, aucun éditeur n'a le courage de s'en charger, pour peu qu'il sorte de la catégorie des pamphlets politiques, de celle des livres d'histoire qui se rattachent aux passions qui nous agitent, ou de celle des mémoires vrais ou faux. Tout autre écrivain doit ajourner l'espérance de voir son travail publié, quelque intérêt que sa publication pût offrir aux amateurs d'une littérature à la fois solide et agréable.

Au surplus, l'idée que nous nous sommes formée du poème des *Nibelungs*, n'est pas seulement conforme à l'opinion de toute l'Allemagne, elle l'est encore au jugement qu'en ont porté quelques-uns de nos meilleurs journaux littéraires. C. M.

222. FÜRSTEN UND VÖLKER VON SÜD-EUROPA IM-16. und 17. JAHRHUNDERT. — Des princes et des peuples au 16^e et au 17^e siècle; tiré principalement des papiers d'ambassade inédits; par Léopold RANKE. Vol. 1^{er}, 444 pag. in-8°. Hambourg, 1827; Perthes.

Dans le temps de sa puissance, Venise se faisait faire par ses ambassadeurs dans les cours étrangères des rapports très-détaillés sur les gouvernemens et sur les événemens, tant publics que secrets, qui se passaient sous les yeux des ambassadeurs. A leur retour, ces ambassadeurs faisaient la lecture de leurs observations dans le conseil des Prégadi à Venise. Les rapports étaient recueillis et conservés avec soin : c'est ainsi que se sont formées dans la suite des temps, c'est-à-dire pendant 5 ou 6 siècles, des collections immenses; c'est surtout au 16^e et au 17^e siècle que de pareilles relations ont été faites en grand nombre. Elles furent jugées si utiles que d'autres puissances les firent copier, et que les hommes d'état en firent une étude particulière. M. Ranke fait observer qu'ainsi, malgré l'imprimerie, s'est propagé dans les temps modernes un genre d'écrits qui n'a jamais vu le grand jour. Pallavicini trouva une de ces collections dans le palais Borghèse à Rome, chez le cardinal Spada, et y puisa des matériaux pour son histoire du concile de Trente. La bibliothèque de la Vallicella, fondée à Rome par St.-Philippe de Néri, conserve un recueil semblable. Il y en a aussi au Vatican et dans d'autres dépôts littéraires de Rome.

Cosme de Médicis chargea un archiviste particulier de faire copier et rassembler les relations politiques. A Venise, Augustin Nani en possédait une quantité immense. La bibliothèque de Paris, dit M. Ranke, a une si grande provision de relations vénitiennes, qu'elles pourraient presque remplacer les archives de Venise. On en trouve jusqu'en Allemagne. La bibliothèque royale de Berlin a 48 volumes in-folio de ce genre : il y en a quelques autres à Götha. M. Ranke n'a eu à sa disposition, à ce qu'il paraît, que ces deux collections; mais depuis la publication de son premier volume il a fait un voyage à Venise pour augmenter ses matériaux. Il est fâcheux qu'il n'ait pas commencé par là.

En faisant des extraits de ces relations manuscrites, et en puisant le reste dans des ouvrages imprimés, l'auteur retrace un tableau très-intéressant des états méridionaux au 16^e et 17^e siècle. Le volume qu'il a publié n'embrasse encore que deux grandes puissances, les Ottomans et la monarchie espagnole, qui alors était maîtresse de Sicile, de Naples, de Milan et des Pays-Bas. Dans la première division, M. Ranke trace l'origine de la puissance ottomane, il fait une digression sur les Grecs au 16^e siècle, il retrace ensuite la décadence de l'empire turc, et finit par faire connaître la situation de cet empire sous Amurat IV. Les sultans, les visirs, les milices sont les objets de ces recherches. Ayant passé ensuite à la monarchie espagnole, il esquisse le caractère des rois du temps, c'est-à-dire de Charles Quint et de Philippe II et III; ensuite il s'occupe de leur cour et de leur ministère. Il fait une digression sur Don Juan d'Autriche; il passe aux cortès et à l'administration, en faisant voir comment les rois d'Espagne ôtèrent peu à peu à la représentation nationale tous les pouvoirs, et devinrent rois absolus. Les cortès de leur côté demandèrent souvent des choses insensées, et se montrèrent peu éclairés sur les vrais intérêts nationaux. En traitant de la Sicile, de Naples, de Milan et des Pays-Bas, l'auteur considère également l'administration de ces pays, leurs représentans, les droits des communes, etc. Les autorités sur lesquelles s'appuie M. Ranke, sont toujours citées au bas des pages; souvent l'auteur transcrit les textes des relations manuscrites. C'est ainsi que M. Ranke a composé un ouvrage plein de renseignemens instructifs sur les états et

les princes des deux siècles. Comme l'auteur écrit bien, on lit ces exposés avec beaucoup d'intérêt, et il ne nous reste qu'à souhaiter que l'auteur puisse donner encore quelques volumes de ces matières historiques. D-c.

223. REMARQUES SUR DEUX ACTES DE HENRI II ET DE HENRI III, ducs de Brabant; par le baron de REIFFENBERG. 12 pag. in-4° Bruxelles, 1830; Hayez, imprim. de l'Acad.

Le duc Henri II supprima, en 1247, le droit de morte-main. M. de Reiffenberg examine en quoi consistait ce droit dans la Flandre. Il fait une distinction entre *main-morte* et *morte-main*. La 1^{re} est, selon ce savant, la condition sous laquelle un bien est tenu en main-morte, tandis que la *morte-main* est l'effet de cette condition, c'est-à-dire, le cas où les gens de main-morte venant à mourir, le seigneur prenait tout, ou bien une partie de leur avoir. D.

224. MÉMOIRE SUR LES SIRS DE KUYK; par le baron de REIFFENBERG. 36 pag. in-4°. Bruxelles, 1830; Hayez, imprim. de l'Acad.

Kuyk est le nom d'une ancienne seigneurie de 6 lieues de long sur 3 de large, auprès de la Meuse, dans la province actuelle du Brabant septentrional. Les seigneurs avaient une souveraineté indépendante, et recevaient l'investiture immédiatement de l'empire germanique. Au 14^e siècle, elle fut un fief sous le titre de baronnie de Brabant. Par le traité de Munster, en 1648, la propriété en fut assurée à la maison de Nassau-Orange; maintenant une grande partie de l'ancienne seigneurie appartient aux domaines qui constituent l'apanage du prince Frédéric des Pays-Bas. M. de Reiffenberg cite un ouvrage historique sur le pays de Kuyk, par Thierry Paringat, Utrecht, 1742, in-4°, et reprend en sous-œuvre l'histoire de cette contrée, en indiquant les faits mémorables qui se sont passés successivement sous les seigneurs de Kuyk, depuis le moyen âge, jusqu'à Maurice de Nassau-Orange. D.

225. GESCHICHTE FRANKREICHS, etc. — Histoire de France depuis l'arrivée d'une colonie grecque (à Marseille) jusqu'à la mort de Louis XV. In-8° de 958 pages. Leipzig, 1829; Brockhaus.

L'auteur de cet ouvrage, quel qu'il soit (il ne s'est ni nommé

ni désigné), n'a pas prétendu jeter un nouveau jour sur l'histoire de la France en puisant dans les archives des souverains de l'Allemagne, et en soumettant à une nouvelle discussion des points encore controversés; il s'est borné à offrir à ses lecteurs un récit bien fait des événemens, en se servant de tout ce que les auteurs français ont pu lui fournir. Il a le mérite de faire mention, toutes les fois qu'il en trouve l'occasion, des revenus et des dépenses publiques à différentes époques. Il ne néglige pas non plus de parler de l'état de la civilisation. Contre l'ordinaire des autres historiens allemands, il cite trop rarement ses autorités. La critique historique n'est pas ce qu'on peut attendre de lui; mais il a écrit un livre qui, tenant le milieu entre les ouvrages volumineux et les abrégés secs et décharnés, ne peut manquer de fournir une lecture agréable aux gens du monde. Après les éloges que nous avons donnés dans un autre article à M. Poeltz, pour avoir conduit son abrégé d'histoire universelle jusqu'au moment où son ouvrage était mis sous presse, nous ne pouvons approuver que l'auteur de celui-ci laisse ignorer à ses lecteurs tout ce qui s'est passé en France depuis le 10 mai 1774. C. M.

226. *PARCIS DE L'HISTOIRE PHYSIQUE, CIVILE ET POLITIQUE DE BOULOGNE-SUR-MER ET DE SES ENVIRONS, depuis les Morins jusqu'en 1824; par P. J. B. BERTRAND. 2 vol. in-8°. Boulogne, 1828.*

Le premier de ces deux volumes est le seul qui renferme, à proprement parler, l'histoire de Boulogne. Il est divisé en deux parties, dont la première comprend tous les événemens dont cette ville a été le théâtre depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789; et la seconde, ceux qui s'y sont passés depuis cette époque jusqu'à la restauration de la maison de Bourbon.

Après quelques considérations sur la ressemblance qui existait entre les Gaulois et les Morins, peuples établis sur le rivage continental de la partie la plus resserrée de la Manche, l'auteur examine l'état de la contrée sous les Romains. Il donne, d'après les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, la description du phare appelé *Tour d'ordre ou de Caligula*; car on attribue à l'empereur de ce nom la construction du monument dont il s'agit. M. Bertrand fixe, avec assez de vraisemblance, à 50 ans avant Jésus-Christ la fondation de

Boulogne, par Pédina, parent de César, qu'il suivit dans l'expédition des Gaules. Cette ville reçut plusieurs empereurs dans ses murs; entr'autres, Claude, Adrien, Antonin et Constantin. Plus tard, Charlemagne fit de Boulogne le principal arsenal de sa marine. L'auteur retrace les irruptions des barbares du Nord dans le Boulonnais, dont la capitale, détruite une première fois dans le 4^e siècle, le fut de nouveau en 882, après la bataille de Wimille, gagnée par les Normands. Nous trouvons dans le même chapitre une liste assez curieuse des reliques que renfermaient alors les églises de Boulogne, et qui furent transportées à Gand pour les soustraire aux profanations des barbares. Dans ce catalogue, très-propre à donner une juste idée de l'esprit religieux du 10^e siècle, sont mentionnés : un morceau de l'éponge dont Jésus-Christ fut abreuvé, un lambeau de sa robe, un débris des cordes dont il fut garotté, de la terre de la montagne des Oliviers, de la manne du désert, un morceau des cruches dans lesquelles l'eau fut changée en vin, et d'un des cinq pains; un morceau du lit et du manteau de Saint-Pierre, une des pierres avec lesquelles Saint-Étienne fut lapidé, la rotule du pape Saint-Léon, une dent de Sainte-Cécile, etc., etc.

Les chapitres suivans sont consacrés au récit des faits arrivés sous la troisième race des rois de France, et relatifs au Boulonnais. L'auteur s'étend assez longuement sur l'histoire de Notre-Dame-de-Boulogne, dont le culte donna naissance à un des plus célèbres pèlerinages de la chrétienté, dans le moyen âge. Cet usage religieux dura jusqu'à la destruction de l'image de bois verroulu qui avait reçu les hommages de nombre de rois et de trente-cinq générations.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans la narration des événemens de la révolution; car les faits racontés dans cette partie de l'ouvrage sont en partie les mêmes que ceux dont toute la France a offert le spectacle à la fin du 18^e siècle. Sous l'empire, Boulogne, comme toutes les villes maritimes, eut beaucoup à souffrir du système continental exécuté dans toute sa rigueur. La partie de l'ouvrage relative au régime impérial nous paraît contenir une erreur que nous devons rectifier. Il nous semble que M. Bertrand a tort d'assimiler le général Sarrasin à Corriolan; car la position et les motifs de ces deux transfuges étaient bien différens.

Le second volume de l'ouvrage, presque entièrement consacré à la topographie, au climat, à la constitution physique et morale des habitants, et aux productions de la nature, toutes matières étrangères à la 7^e section du *Bulletin*, est terminé par une biographie des hommes distingués natifs du Boulonnais, parmi lesquels on remarque le comte Baudouin, Godefroi de Bouillon, le musicien Monsigny, Patras de Campaigno, l'architecte Saunier, etc. Nous ajouterons à cette liste le nom de M. Daunou, savant académicien et excellent citoyen. W.

227. HISTOIRE DU DAUPHINÉ, par M. le baron de CHAPUY-S-MONT-LAVILLE, membre de l'Acad. provinc. 2 vol. in-8° de xvi et 478, et 508 p. Paris, Ambroise Dupont; Lyon, 1827-1829, Babeuf.

Si l'on s'attendait à trouver dans le livre que nous annonçons les recherches consciencieuses et la critique éclairée qui ont acquis une juste réputation à quelques écrivains de notre époque, l'*Histoire du Dauphiné*, par M. le baron de Chapuy-Montlaville, serait exposée à subir un examen que cet ouvrage est loin de pouvoir soutenir. Mais, quoique le mérite de quelques productions récentes ait dû nous rendre difficiles, nous ne devons pas exiger de l'auteur plus qu'il n'a promis de donner : M. de Chapuy prévient, dans sa préface (p. xiv), qu'il a « moins cherché à faire un livre profondément savant qu'un récit agréable; » et quant à l'étendue proprement dite de son histoire, il regarde (T. II, p. 301) sa tâche comme terminée à la mort de Humbert II, en 1355, la réunion du Dauphiné à la France faisant, depuis lors, rentrer dans l'histoire générale du royaume, l'histoire particulière de la province. Nous pourrions d'abord demander, si le dessin de « faire un récit agréable » dispense l'écrivain des recherches nécessaires pour constater les faits et les mettre à leur véritable place, lorsque, et c'est ici le cas, cette double tâche est loin d'avoir été accomplie en entier dans les ouvrages déjà existans; en second lieu, nous pourrions établir que nombre de faits qui ne méritent pas de faire partie des annales d'une grande nation, n'en doivent pas moins être consignés dans celles de la province où ils se sont passés, comme intéressant ses habitants en particulier. Mais nous avons moins à examiner ce que l'ouvrage de M. de Chapuy devrait contenir, que ce qu'il contient réellement.

Ce n'est, il faut le dire, qu'un abrégé fort prolixe de l'*Histoire générale de Dauphiné*, par Nicolas Chorier, avocat au parlement. L'abrégiateur, encore plus prodigue de réflexions que son modèle, semble n'avoir considéré les faits que comme un prétexte pour dissenter souvent sans utilité pour le lecteur, et faire ce qu'on appelle du style. A cela près, M. de Chapuys a suivi Chorier avec une fidélité dont on ne pouvait que le louer, si Chorier était un historien que l'on pût suivre aveuglément, mais son ouvrage est loin de mériter une telle confiance. Valbonnais a montré, dans son *Histoire des dauphins* de la maison de la Tour, que Chorier n'avait pas assez eu recours aux véritables sources, nous voulons parler des actes conservés dans différentes archives du Dauphiné. Malheureusement, les deux volumes de Valbonnais, dont l'un est composé en entier de pièces justificatives, n'embrassent qu'une période d'un peu plus de 70 années, depuis l'avènement de Humbert 1^{er}, vers la fin de 1281, jusqu'à la mort de Humbert II, en 1355. M. de Chapuys ne paraît pas l'avoir assez consulté. Chorier fait commencer la généalogie des dauphins par un Guigue, comte d'Albon, qui vivait, selon lui, en 889; Valbonnais ne la fait remonter qu'au Guigue VI de Chorier, dit le Vieux, et mort en 1075, retranchant ainsi de la liste les cinq premiers, comme n'étant établis que sur des preuves insuffisantes. M. de Chapuys rapporte les deux généalogies, mais sans donner de raisons pour préférer l'une ou l'autre, de sorte que le lecteur demeure indécis. M. de Chapuys ne donne que 21 ans au dauphin Guigue VIII, mort au mois d'août 1333, et l'on voit dans Valbonnais, que ce même dauphin était né en 1309. Chorier attribue la mort d'André, fils de Humbert II, à l'imprudence de sa nourrice qui le laissa tomber d'une fenêtre; M. de Chapuys adopte cette version, mais un acte reproduit par Valbonnais montre que le jeune prince mourut de maladie, etc. Toutefois, cette prédilection exclusive pour l'avocat dauphinois aurait dû épargner à M. de Chapuys des erreurs dont nous ne savons comment qualifier la cause. Le tome second de Chorier est accompagné d'un errata fort ample, auquel il conjure le lecteur de vouloir bien avoir recours, pour corriger les fautes étranges résultant de l'absence de l'auteur pendant l'impression de ce volume. Or, nous avons trouvé dans l'histoire de M. de Chapuys des fau-

tes (1) corrigées dans cet errata. Il faut que l'exemplaire qui a servi à M. de Chapuys ne contienne ni l'avertissement de Chorier, ni son errata.

Depuis la publication (1672) du 2^e volume de l'Histoire de Dauphiné, les progrès des études historiques ont permis d'apprécier à leur juste valeur des opinions regardées pendant longtemps comme la vérité, ou de rectifier des faits que jusque là personne ne s'était avisé de contester. M. de Chapuys n'a pas voulu, ou n'a pas su profiter de ces espèces de découvertes. En voulant corriger Chorier, qui, cette fois, n'était point en faute, il fait (I, 469) mourir l'empereur Frédéric-Barberousse à 38 ans (il en avait 70), pour s'être imprudemment baigné, comme Alexandre, dans le Cydnus. On sait maintenant que ce n'est point dans cette rivière que se baigna Frédéric, mais dans le Calycadnus, qui, moins connu que l'autre, quoique d'un cours plus long, arrosait Séleucie au lieu de Tarse, et se jette dans la Méditerranée, plus de vingt lieues à l'occident du Cydnus. Le mot de François I^{er} après la bataille de Pavie, Tout est perdu, fors l'honneur, tant de fois répété, ne devait pas l'être ainsi par M. de Chapuys, depuis que la lettre autographe du roi à sa mère, a fait connaître les véritables paroles du monarque : « De toutes choses ne m'est demeuré que l'honneur et la vie qui est sayne, » ce qui est un peu différent. Tous ceux qui ont pris la peine de réfléchir sur la véritable origine de la chevalerie, sur ce qu'elle-même était en réalité, et qui ont ensuite considéré les maux causés, pendant plusieurs siècles, à la plus grande partie de la nation, par la petite partie à laquelle nous devons cette institution si vantée, tous ceux-là, disons-nous, ont cessé d'ajouter foi aux peintures brillantes qu'en ont faites, de nos jours encore, des écrivains célèbres; M. de Chapuys dans des pages d'ailleurs agréablement écrites et consacrées à la chevalerie, qu'il appelle « une institution aimable, fondée sur la vertu et l'amour, » partage l'erreur commune; peut-être a-t-il puisé à des sources non moins authentiques que les écrivains qui ont abondé dans le même sens, les *Amadis*, *Lancelot du Lac*, ou *Tristan le Léonois*. Enfin, avec un peu plus de lecture, M. de Chapuys n'eût point fait (T. II, p. 457) Ra-

(1) M. de Chapuys imprime Montouch pour Montout; Fouaiguy pour Faucigny; Oronce Fini pour Finé, etc.

il, mort en 1540, Erasme, mort en 1536, Maret, mort en 1540, et d'autres encore, contemporains de Sully et de Henri II, il n'en est pas non plus (ib. p. 658) essouffé Mayenne à la mort de Henri, dans la grande galerie du Louvre qui ne fut terminée que sous Louis XIV, etc.

Quelle que soit l'imparfaite que soit l'histoire de Chorier, elle renferme cependant beaucoup de faits non contestés que l'on ne saurait peut-être où retrouver aujourd'hui : ce guide comme il est a tout-à-fait manqué à M. de Chapuys, en 1601, époque où Chorier s'est arrêté. Aussi l'historien moderne ne trouve-t-il rien d'intéressant dans les annales de la province, termine-t-il rapidement son ouvrage par une espèce de tableau de quelques-uns des événemens arrivés en France depuis l'année, se bornant à effleurer en passant le fameux procès des Vaillants qui eut lieu sous Louis XIII, et les assemblées de la noblesse et de Romans (1) qui se tinrent, comme on le sait, une fois et demi après. De tout ceci, le lecteur devra, ce me semble, conclure qu'il ne suffit pas ; lorsque l'on veut se faire his- torien, de savoir écrire avec agrément, et même avec une sorte de grâce, que les secours de l'érudition sont indispensables pour donner à son ouvrage une autorité dont le style peut seule prolonger la durée.

HISTOIRE DE GRENOBLE ET DE SES ENVIRONS, depuis sa fondation sous le nom de Cularo jusqu'à nos jours ; par M. A. PILOT. In-8° de xiv et 327 pag. ; Grenoble 1829 ; Bachelier frères.

En venant de voir que M. de Chapuys a moins prétendu s'en tenir aux faits déjà connus de l'histoire du Dauphiné, que donner une couleur plus brillante : l'auteur de l'histoire de Grenoble s'est imposé, s'il faut l'en croire, une tâche plus pénible. « Si l'on ajoute à cela (aux doutes sur l'ancien nom de Grenoble et sa position), que personne ne s'est encore occupé de l'histoire de Grenoble, que presque tous les anciens documents ont été perdus lors de l'inondation de 1219, ou pendant

Le récit que M. de Chapuys fait de ces événemens remarquables, et les réflexions dont il l'accompagne, ont une ressemblance un peu trop frappante, à notre avis, avec ce qu'on trouve sur les mêmes choses dans le récit de l'histoire du Dauphiné, par M. Laurent ; 1825, in-18.

les guerres civiles du 16^e siècle, on jugera des *difficultés* que j'ai dû rencontrer. » Avant-propos, p. vi, il nous semble que M. Pilot aurait dû dire que personne n'avait publié d'histoire proprement dite, etc.; car, si nous sommes bien instruits, au moins trois personnes connues en Dauphiné, se sont déjà occupées de l'histoire de Grenoble : Nicolas Charbot, qui vivait dans le 18^e siècle; on trouve des fragmens de son travail à la suite de l'Histoire du baron des Adrets, par J.-C. Martin, 1803, in-8°; l'abbé Régis Barthélemi, mort il y a une vingtaine d'années; l'Annuaire de l'Isère pour l'an XI, renferme deux dissertations anonymes de cet abbé, tirées d'une histoire de Grenoble composée sur des actes et des monumens authentiques, l'une sur la situation ancienne de la ville, l'autre sur les différens noms qu'elle a portés; et M. Champollion-Figeac, à qui l'on doit les *Antiquités de Grenoble, ou histoire ancienne de cette ville d'après ses monumens*, Grenoble, 1807, in-4°. — Voyons maintenant quelles sont les difficultés que M. Pilot a dû rencontrer.

Son Avant-propos est suivi d'une table des principales terres qui composaient le comté de Graisivaudan; les mêmes noms se trouvent à la vérité dans Valbonnais, tom. 1^{er}, p. vij; mais ils sont sans ordre, et M. Pilot a pris la peine de les ranger dans l'ordre alphabétique. L'histoire proprement dite commence par l'examen de la position de Grenoble, lorsqu'il se nommait Cularo. M. Champollion-Figeac avait traité, avec détails, cette question de géographie ancienne, dans ses *Antiquités*, etc., et démontré, selon nous, avec la dernière évidence, que Cularo était situé sur la rive gauche de l'Isère, c'est-à-dire chez les Vocorces. Un article étendu inséré, en 1814, dans le Magasin Encyclopédique de Millin, sous le titre de *Nouveaux Éclaircissemens sur la ville de Cularo, aujourd'hui Grenoble*, renferme de nouvelles preuves de son opinion, qui est aussi celle qu'a soutenue l'abbé Régis Barthélemi, dans la dissertation que nous avons citée plus haut. M. Pilot, tout en empruntant aux antiquités de Grenoble le fond de son examen et les deux inscriptions qui l'accompagnent, n'a pas jugé à propos d'adopter les mêmes conclusions. Sans prendre garde aux sens que l'on doit raisonnablement donner à ces mots qui terminent une lettre de Munatius Plancus à Cicéron: *Cularone ex finibus Allobrogum*, et sur lesquels il se fonde principalement; sans s'arrêter non plus



aux monumens, et entr'autres à l'enceinte romaine de la ville, réparée, en 288, par Dioclétien et Maximien, et dont quelques fragmens existent encore, il décide, sur la foi d'une tradition populaire, que le quartier étroit de Grenoble qui se trouve sur la rive droite de l'Isère, étant regardé comme le plus ancien, Cularo était aussi situé sur la rive droite, et par conséquent chez les Allobroges.

Quant aux autres erreurs que l'on peut rencontrer dans l'histoire de Grenoble jusqu'au commencement du 17^e siècle, il faudrait moins les attribuer à M. Pilot lui-même, qu'à Chorier qui a fait presque tous les frais de l'ouvrage pour les temps qu'il a embrassés. Nous serions même tentés de croire que cette espèce d'extrait (où M. Pilot ne cite point Chorier, non plus qu'aucun des auteurs auxquels il a le plus d'obligation), devait être d'abord un abrégé de l'histoire du Dauphiné; car, toute proportion gardée, il n'y est guère plus question de Grenoble que des autres villes de la province. Les compatriotes de l'auteur pouvaient cependant s'attendre à trouver dans une histoire de Grenoble quelques détails de plus sur leur ville natale : le siège que ses habitans soutinrent, en 1590, contre Lesdiguières, eût exigé plus de développement et d'exactitude, et sur ce point l'histoire de Lesdiguières par Videt, et quelques manuscrits de la bibliothèque de Grenoble, auraient fourni à M. Pilot de quoi satisfaire les lecteurs les plus exigeans.

Son extrait de Chorier achevé, notre auteur, lassé apparemment des *difficultés* qu'il avait rencontrées, s'est borné à nous conduire jusqu'à la révolution avec des lambeaux empruntés à l'histoire de Lesdiguières par Videt, aux Affiches du Dauphiné, aux Annales de l'Isère, etc. Si M. Pilot avait parcouru en entier ce dernier journal, il aurait encore trouvé dans quelques articles relatifs à l'histoire de Grenoble, des documens exacts sur les différens accroissemens de cette ville, et évité les erreurs graves dans lesquelles il est tombé à ce sujet. Depuis la révolution jusqu'à l'année 1829, M. Pilot s'est contenté de donner une chronique de moins de quatre pages, renfermant les dates de quelques événemens qui se sont passés à Grenoble, ou celles de la fondation de quelques établissemens publics, mais on n'y trouve que des dates. Le passage de Bonaparte, en 1815 n'occupe pas une ligne : la glorieuse résistance qu'opposèrent, le

6 juillet de la même année, à l'armée Austro-Sarde, les Grenoblois, réduits à leurs propres forces, n'ont mérité de M. Pilot que deux lignes et demie. Vainement lui demanderait-on quelques détails sur des événemens moins importans, il ne paraît pas en avoir eu connaissance.

Le volume est terminé par des notes sur l'*Isère et le Drac, la Grande Chartreuse, les portes de Grenoble, etc.* Divers ouvrages ont été mis à contribution dans ces notes : Valbonnais, les *Annales* de l'*Isère*, et surtout l'*histoire de des Adrets* de J.-C. Martin, à laquelle M. Pilot a emprunté nombre de pages sans presque rien changer au texte, pas même pour en corriger les fautes, à quoi auraient pu l'aider les *Antiquités de Grenoble*, surtout pour les inscriptions qu'il a rapportées. Nous nous étions d'abord proposé d'indiquer les omissions et de signaler les principales erreurs du livre de M. Pilot, mais nous avons bientôt dû y renoncer, autrement cet article eût trop ressemblé à un errata.

A. M.

229. MÉMOIRES DE JACQUES CASANOVA DE SRINGALT sur les 50 dernières années du 18^e siècle; publiés d'après les manuscrits originaux de l'auteur. Tom. 1^{er} et 2^e, in-8°, de xli — 382 et 392 p. Paris, 1830; Heidelberg.

Nous avons déjà annoncé avec détail (1) une traduction abrégée, ou *expurgata*, de ces mémoires, les plus riches en événemens, les plus singuliers et les plus intéressans que nous ayons jamais lus. Cette traduction avait été faite d'après une édition allemande, publiée, plus de 20 ans après la mort de Casanova, par M. G. de Schutz; mais cette édition n'était elle-même que la traduction abrégée des mémoires originaux, écrits par l'auteur en français, retenus long-temps dans le porte-feuille de ses héritiers, que des offres pécuniaires considérables, faites par le comte et ministre d'état Marcolini, à Dresde, n'avaient pu décider à en permettre la publication, et qui paraissent être la propriété des éditeurs qui les livrent aujourd'hui, pour la première fois, au public, dans toute leur intégrité, sans nous apprendre toutefois comment ils en sont devenus possesseurs.

Nous l'avons déjà dit, et nous aimons à le répéter ici, avec

(1) Voy. août 1828, n° 226; sept. id., n° 292; mars 1829, n° 286, et oct. id., n° 161.

veaux éditeurs de ces mémoires : « Aucun ouvrage sur le des mœurs du 18^e siècle et sur l'état de l'Europe à l'époque, n'est plus riche en portraits intéressans, en particularités curieuses et piquantes, et en événemens dramatiques. Les scènes de la vie de cet homme étonnant réalisent toute sorte de suppositions que fait naître l'idée de *l'Blas* sorti de la sphère romanesque pour entrer dans la de la vérité. »

avons cru aussi devoir louer la résolution prise par les auteurs ou par l'éditeur de la première édition française de ces mémoires, d'en élaguer non-seulement des expressions, mais des tableaux et des scènes que la susceptibilité des lecteurs n'aurait pu supporter et qui n'ajoutaient rien à la peinture des mœurs du 18^e siècle, assez discréditées à sous ce rapport dans l'opinion générale. Les nouveaux éditeurs prétendent que ces suppressions ont porté sur les scènes les plus intéressantes de la vie de Casanova, et qu'elles ont fait de ses mémoires un ouvrage qui manque de liaison et de plus grand mérite, disent-ils, l'unité d'action « qui était une sorte d'épopée » a disparu. Les lecteurs qui recherchent moins le but général d'un ouvrage que la pensée de son auteur auront donc une édition plus complète et plus satisfaisante, sous ce rapport, dans celle qu'on nous offre aujourd'hui.

Les nouveaux éditeurs préviennent qu'ils ne donnent pas le manuscrit de ces Mémoires tel qu'il leur est parvenu, mais qu'ils ont été obligés d'en faire faire une *révision sévère*, sous un autre point de vue. « D'abord, disent-ils, Casanova a écrit en une langue qui n'était pas la sienne, et il a écrit comme il le pouvait, sans circonlocution, sans périphrase; l'original, par conséquent, tel que l'auteur l'a laissé, fourmille de fautes de grammaire, d'italianismes et de latinismes. Il a fallu faire disparaître ces taches pour rendre le manuscrit propre à l'impression; un écrivain exercé, ajoutent-ils, qui s'est chargé de ce travail, a eu soin de n'altérer en rien ni l'originalité de l'auteur, ni la texture de son livre. D'un autre côté, comme il appartenait au siècle, ainsi qu'ils le reconnaissent et quoiqu'en disent les détracteurs, repousse les turpitudes et les obscénités, et a même qu'une saine philosophie épure le goût et forme

la raison, il fallait s'attendre que l'écrivain à qui la révision du manuscrit a été confiée ne se bornerait pas à le retoucher, mais qu'il le châtierait, en outre, en élaguant toutes les expressions qui auraient pu alarmer la pudeur, et en couvrant d'une gaze officieuse toutes les images dont la grande majorité des lecteurs ne s'accommoderait plus aujourd'hui.... » Toutefois, ils ne se sont point dissimulé et nous ne cacherons pas à nos lecteurs que ces *Mémoires*, même dans la première édition abrégée que nous avons annoncée, ne peuvent être placés au nombre de ceux dont une mère prudente permet (1) la lecture à sa fille.

La première édition française des *Mémoires de Casanova* était composée de 14 volumes format in-12; les éditeurs de celle-ci ne disent point à combien de volumes elle doit s'élever; mais elle n'en aura pas beaucoup moins, sans doute, quoique d'un format plus grand et d'une justification plus large, puisque les 17 chapitres contenus dans les 2 volumes in-8° que nous avons sous les yeux conduisent l'histoire de Casanova à l'époque de sa vie où un heureux événement le tire en quelque sorte d'un état d'abjection pour en faire une espèce de grand seigneur, événement raconté dans le 3° chapitre du 3° volume de l'édition in-12. On pourrait par là juger à peu près aussi de la valeur matérielle des suppressions que renfermait cette première édition, et par conséquent des passages restitués par les nouveaux éditeurs; mais c'est un travail qui sera l'objet d'un examen particulier de notre part et sur lequel nous reviendrons à l'occasion des autres livraisons que nous aurons à annoncer. E. H.

MÉLANGES.

230. SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE LONDRES. — Séance de nov. 1829.

Reginald Bray, esq., le rev. T. S. Hughes et Ralph Watson, esq., sont nommés membres de la Société. M. Juan Barthé com-

(1) L'*avant-propos* des nouveaux éditeurs porté *prescrit*, mais sans doute par erreur; cette expression aurait ici une teinte d'ironie assez déplacée selon nous.

monique, par l'entremise de lord Aberdeen, des *fac simile* d'inscriptions romaines (1). Le rév. H. J. Tood présente un dessin avec la description d'un portail saxon richement orné, de l'abbaye de Kirkham, dans le Yorkshire. On lit quelques remarques sur les monnaies des rois de Murcie par Edward Hawkins, esq., de même qu'une communication de M. Bray, relative à la découverte faite sur la propriété du comte Onslow à Worplesden, dans le Surrey, à deux milles et demi de Guildford, le 30 juillet dernier, d'un pavé en mosaïque de 62 pieds de long, que le comte a employé à Claudon pour orner sa demeure.

Décembre 1829. — M. Madden communique à la Société un journal qui donne la liste des partisans dans le Lincolnshire et pays adjacens durant les efforts de la courte vie du comte de Northumberland pour placer la couronne de Henri VIII sur la tête de lady Jeanne Gray. M. Croston Croker lit un mémoire relatif à des chambres souterraines sur la ferme de M. Cummin à Garranes, dans le midi de l'Irlande. La séance est terminée par une lettre de M. O'Callaghan Newenham, qui donne un état de plusieurs chambres construites de la même manière dans le voisinage de Fermoy.

Dernière assemblée de 1829. — On commence la lecture de l'essai de M. Dukes sur l'histoire romaine d'Uriconium (de nos jours Wroxeter, dans le Shropshire).

Janvier 1830. — Le rév. M. Bird a mis sous les yeux de la Société 4 sceaux et une cassette qu'on suppose avoir contenu une relique. M. Dukes a lu la fin de son mémoire sur l'histoire romaine de Wroxeter. M. William Hosking a lu un mémoire rempli d'intérêt sur les ruines de Paestum; et le capit. William Henry Smyth en a lu un sur un bain des îles de Lipari, accompagné d'un très-beau modèle.

231. ACADÉMIE ROYALE DE TURIN.

Classe des sciences morales, historiques et philologiques. —

Séance du 8 janvier 1829. On lit les mémoires suivans :

1° Lettre à M. Washington Irving, auteur de l'histoire, de la vie et des voyages de C. Colomb; par le comte Napione. 2°

(1) Ce sont les inscriptions de Guadix qui ont été insérées dans le *Bulletin* de 1829, Tom. XII, n° 103, (N. du R.)

Explication d'une stèle grecque du Musée R. égyptien à Turin; par le professeur A. Peyron. 3° Continuation des notices sur la maison royale de Savoie. Règne de Victor Amédée I^{er}; par le chev. César Saluzzo. 4° Continuation de l'introduction à l'histoire de la législation ancienne du Piémont et de la Savoie; par le comte F. Sclopis.

Séance du 22 janvier. — On lit : 1° Cinquième lettre sur l'histoire des républiques italiennes du moyen âge par M. Sismondi, du comte Napione. 2° Continuation de l'explication d'une stèle grecque du Musée R. égyptien; par le profess. A. Peyron. 3° Essai sur l'indifférence considérée comme qualité naturelle dans la plupart des hommes. 4° Le Château de Bodincomagum différent de la ville d'*Industria*; mémoire du P. C. Gazzera.

Séance du 19 février. — Lectures : 1° Législation ancienne du Piémont et de la Savoie, des *malli* et des plaids; par le comte F. Sclopis. 2° Histoire de la colonie des Gênois à Galata; par le chev. L. Sauli.

232. ARCHIVES HISTORIQUES ET STATISTIQUES DU DÉPARTEMENT DU RHÔNE. ANNÉES 1824 (nov. et déc.), 1825, 1826, 1827 et 1828; 62 cahiers formant 10 volumes in-8°. Lyon; Barret.

Le tome premier renferme d'abord une dissertation intéressante sur l'histoire de la petite contrée qui, jusqu'à la révolution, porta le nom de Franc-Lyonnais. Ce pays, quoiqu'enclavé dans le royaume, jouissait de l'*autonomie*; et ce phénomène historique et politique n'avait encore excité l'attention d'aucun investigateur national. Nous trouvons ensuite le testament de Louise Labé, dont les œuvres ont été publiées récemment et annoncées dans le *Bulletin*, 1825 (Tom. III, n° 23). Ce testament, qui est assez long, est daté du mois d'avril 1565. On peut d'autant plus compter sur son authenticité qu'il a été imprimé sur une copie qu'en a prise M. Cochard aux archives de la chambre des notaires de Lyon; et il peut servir, soit à corriger, soit à compléter les biographies qui ont paru de la Sapho lyonnaise. — Quelques pages après, vient une Notice sur la vie et les écrits de Borde, poète et littérateur né à Lyon en 1711. Cette notice, relative à un homme qui passe pour être l'auteur

De divers ouvrages dans lesquels la morale et la religion chrétienne sont assez mal traitées, est fort curieuse sous le rapport bibliographique. Les livres dont il s'agit sont le *Tableau philosophique du genre humain depuis l'origine du monde jusqu'à Constantin*, le *Catéchumène*, et *Parapilla*. Il n'est pas prouvé que le premier de ces écrits soit sorti de la plume de Borde; plusieurs bibliographes l'attribuent à Voltaire : M. Barbier, d'abord indécis sur cette question, met ensuite formellement le *Tableau* sur le compte du Lyonnais, d'après un renseignement qui, dit-il, lui a été fourni par Naigeon. Quant au *Catéchumène*, à tort attribué à Voltaire, qui se défendit très-vivement d'en être l'auteur, il est certainement de Borde, ainsi que *Parapilla*, dont la composition ne lui fait pas grand honneur.—Nous remarquons ensuite une note relative à un passage de l'Histoire de France pendant le 18^e siècle, par M. Lacrosette. Ce passage concerne le massacre des prisonniers à Lyon, qui suivit de près celui du 2 septembre, ordonné à Paris par la commune. Le but de l'annotateur est de justifier la population lyonnaise de ces actes de barbarie, qui ne furent l'ouvrage que d'une poignée de scélérats. Il conclut que le peuple de Lyon n'eut point à les réparer, comme cela semblerait résulter des paroles de M. Lacrosette.—M. Guerre, à l'occasion de l'installation de l'Académie de Lyon dans les bâtimens de l'abbaye de St-Pierre, lut, en 1824, une Notice historique sur ce monastère, dont la fondation remonte, selon lui, au commencement du 4^e siècle, environ cinquante ans avant que Clovis devînt roi des Francs. Cette abbaye de femmes acquit des richesses immenses dues aux libéralités qu'elle reçut de divers souverains du moyen âge. Telle était la splendeur de ce couvent, que la mère-abbesse, en qualité de suzeraine, reçut plusieurs fois l'hommage des sires de La Tour-du-Pin, dont les descendans furent souverains du Dauphiné; et des comtes de Savoie, chefs de la maison régnante de Sardaigne. Plusieurs princesses de Lorraine, et même de la maison royale de France, ont gouverné ce monastère comme supérieures, ou y ont vécu comme simples religieuses. M. Guerre rapporte deux ou trois anecdotes assez curieuses relatives à l'abbaye de St-Pierre, et dont la dernière se rattache à la chronique scandaleuse du règne de Henri III. Le défaut d'espace nous oblige de ren-

voyer le lecteur au recueil dans lequel ces petites aventures sont consignées.—On sera peut-être curieux de lire un peu plus loin la copie d'une lettre qu'on dit avoir été écrite par Danton, le 21 juillet 1793, à Dubois de Drancé, et trouvée à Grenoble dans le porte-feuille de ce dernier. On y retrouve toute l'énergie révolutionnaire qui caractérisait ce président de la Convention nationale.—Nous avons parcouru avec intérêt une Notice sur les voûtes souterraines situées aux environs de Lyon, et improprement nommées *Aqueducs du Rhône*. D'après diverses considérations fondées sur l'état des lieux, sur des rapprochemens avec des constructions analogues à celles-ci, sur quelques données historiques ou traditionnelles, l'auteur de la Notice conclut que les galeries en question ont été pratiquées sous terre à l'époque de l'établissement du régime féodal, et qu'elles servaient de chemins couverts destinés à la défense et à l'approvisionnement du château de Miribel, qui appartient successivement aux comtes de Châlons, aux seigneurs de Baugé et de Bresse et aux sires de Beaujeu. L'un de ces derniers eut, en 1348, une siège à soutenir contre le dauphin Humbert II, qui s'empara du château et incorpora à ses États la terre de Miribel. Les possessions de Humbert ayant passé à la France, les constructions souterraines devinrent sans utilité et furent abandonnées. Voilà, sans doute, à quoi il faut attribuer l'incertitude où l'on est encore sur ce qui les concerne.— Nous terminerons la revue de ce volume par la copie de deux inscriptions récemment découvertes, l'une à Vienne, l'autre à Lyon, et qui ne laissent pas d'offrir de l'intérêt.

I.

I IIII VIR
OR EDILIS
II AQVAVM
NSIVM DONA
N DOS IMPER
N L TESTAMENTO.

2.

II INERVIA
QVI MILITAVIT
ANN. VII EX CORVCI
VIXIT ANN. XXXIV
POSUIT ET
APPIA MATER
MISERRIMA.

La première de ces inscriptions, fort tronquée, comme on voit, nous apprend, 1° que Vienne avait un édile chargé de la surveillance et de la police des eaux, ce qui prouve l'importance que l'on attachait à cette branche d'administration publique; 2° que les citoyens, pour attacher à leur nom quelque

célébrité, consacraient une partie de leur fortune à l'entretien des monumens publics; car nous voyons, dans cette inscription, comme dans celle que rapporte Spon (*Miscellanea erudita antiquitatis*, p. 35), un testateur léguer une certaine somme pour la réparation des aqueducs. La seconde inscription est une de celles que portaient les tombeaux et les cippes trouvés dans la cour de l'église St.-Irénée, à Lyon. C'est une épitaphe mise par une mère sur la pierre tumulaire de son fils. Nous y remarquons le mot *cornuci*, que l'on croit désigner l'emploi militaire nommé en latin *cornicen*. Spon, dans l'ouvrage cité, dit que les *cornicines* étaient ainsi appelés de la trompette qu'ils portaient, et qui, dans l'origine, n'était qu'une corne de bœuf. Une autre inscription citée par le même antiquaire parle d'une corporation de *liticines cornicines*. Il paraît que le *corniculaire*, comme le nomme Lebeau (Tom. 37 des *Mémoires de l'Acad. des inscr. et belles-lettres*, anc. série), suivait le tribun dans les rondes, ou allait, par son ordre, avertir, *au son du cornet*, les soldats qui devaient relever les postes à chaque veille.

II^e Tome. — L'archéologue qui a rapporté quelques inscriptions sépulcrales dans le premier tome, en donne, dans celui-ci, sept autres qui ont été trouvées sur la montagne de St.-Irénée, et que nous ne pouvons transcrire ici. Ce sont des épitaphes relatives à divers personnages assez obscurs. Leur interprétation, qui n'est encore que conjecturale (du moins en grande partie), n'offre aucun résultat historique important ou curieux par sa nouveauté. Nous dirons seulement qu'au bord de l'une de ces inscriptions, placée sur le tombeau d'une *Lucretia Valeria*, se trouve, gravée en quatre lignes, une épigramme de deux vers, insérée dans l'*Anthologie*; elle est dirigée contre les envieux, et commence ainsi : Ὀφθόνος δὲ πάντων ἴσθι, etc. Ce distique, dont l'auteur, comme ceux d'une foule de pièces semblables, est inconnu, paraît être d'une assez haute antiquité. Au reste, la leçon suivie dans l'inscription est un peu différente de celle qu'ont adoptée les éditeurs de l'*Anthologie*, et Brunck, dans ses *Analecta*. — Ceux qui s'occupent des origines de la langue française, et qui croient pouvoir trouver, à ce sujet, des documens de quelque importance dans les idiômes vulgaires de nos provinces, seront sans doute curieux de lire la chanson,

en patois lyonnais, attribuée à M. Révérony, et composée, en 1773, à l'occasion du mariage du comte d'Artois, aujourd'hui Charles X.— Nous recommandons au lecteur une Notice biographique et littéraire, très-instructive, sur Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont en Auvergne, homme d'état, poète et orateur, né à Lyon en 430, d'une famille illustre, dont plusieurs membres occupèrent les premiers emplois civils et militaires sous plusieurs empereurs. Selon Moréri, la maison de *Polignac* descend du frère d'Apollinaire, dont le nom, comme on voit, aurait subi une assez forte altération. Le P. Sirmond rejette cette dérivation; il dit que le château de Polignac ne porta jamais le nom d'*Apollinarius*, et que son nom actuel ne vient nullement d'*Apollon*, mais de *Podomniac*, comme on l'appelait anciennement. Le savant jésuite se fonde sur les lettres écrites par le pape Urbain V à Charles V, roi de France, relativement au vicomte Armand, alors seigneur du château.—Deux autres inscriptions trouvées à Vienne (Isère) attestent encore la sollicitude des anciens habitans de cette ville pour les monumens d'utilité publique. Elles conservent à la postérité le souvenir de deux habitans qui, par une disposition testamentaire, firent chacun un don pour l'entretien des aqueducs. La somme léguée par celui auquel se rapporte l'une de ces inscriptions, et qui se nommait Capella, s'élève à cinquante sesterces; l'autre inscription, qui a plus souffert que celle-ci, contient néanmoins, dans son intégrité, un mot qui servira à expliquer la seconde ligne de la première des deux inscriptions que nous avons rapportées plus haut. Cette ligne, formée de OR *ÆDILIS*, avait été lue *CURATOR ÆDILIS*; mais l'une des inscriptions découvertes postérieurement porte les mots *CENSOR ÆDILIS*, qui comblent heureusement la lacune offerte par les lettres OR, et nous font connaître l'existence d'une charge municipale remplie dans la capitale des Allobroges.

III^e Tome. Nous remarquons d'abord l'extrait d'un mémoire dans lequel on s'efforce de prouver que saint Ambroise naquit à Lyon. Le père de ce prélat était préfet du prétoire des Gaules; son fils vint au monde dans la maison prétorienne même, en 333 ou en 340. Ainsi, la question se réduit à savoir quelle était alors la résidence du préfet. Les uns la placent à Trèves; les autres, à Arles; d'autres, à Lyon. L'auteur, M. Dugas,

le cette dernière ville, revendique, pour sa patrie, le
achevéque de Milan. Quoiqu'il appuie sa réclamation
sonnemens et du témoignage de deux auteurs, il ne
cependant rien d'une manière, péremptoire. — Une
relative au Musée de Vienne, établi dans un ancien
consacré à Auguste et à Livie, renferme deux inscrip-
tédites qui méritent d'être rapportées.

I.
JUNON. REG. AVG.
SACRUM
T. CASSIVS EROS
ET CASSI
PRISCUS
V.... EMVS
SECVNDVS
FILI....

2.
C. PASSERIUS P. F.
VOL. AERO
TRIB. MILIT. LEG. XXII
IIII VIRO FLAM.
DIVI AVGVST. D. D.
FLAM. GERM. CES.
PRÆF. FABR. III.
M. VALERIUS RVFVS
P. TINCIVS PACATVS
LETARIVS RVFVS
SEX VALER. VENATOR.
I VALERIUS CRISPINVS
SEX. CALVISIVS CALLISTVS
AMICI.

première de ces inscriptions, trouvée sur un petit autel,
ir que le culte de Junon, *reine Auguste*, était répandu
Gaule, puisque Titus Cassius Eros et ses deux fils lui
nt un monument de leur reconnaissance. Le surnom d'*E-*
ible indiquer une origine grecque. L'autre inscription est
en très-beaux caractères sur un cippe très-remarquable
ert au petit Charavel, près de Vienne. La tribu Vol-
laquelle appartenait le Passerius dont il est ici ques-
omprenait un grand nombre de citoyens de la Gaule,
principalement à Lyon et à Vienne. Il existe, à Vaison,
e portant une inscription dans laquelle est nommé un
s Passerius qu'on peut présumer avoir été de la même
. Au reste, l'auteur de l'article dont nous donnons un
interprète par *divinæ domus*, les deux *n* qui terminent
uième ligne de l'inscription de Charavel; se fondant sur
mple que lui fournit l'inscription taurobolique relative à
e Sévère, laquelle se trouve au Musée de Lyon. — Nous
rons à l'attention du lecteur un mémoire sur la bataille
mais ou des *tard-venus*. Cette pièce inédite est d'André

Clapasson, avocat au parlement. La bataille se livra, en 1361, entre les troupes du roi Jean et des bandes de soldats indisciplinés qui, profitant des désastres de la France, parcouraient les provinces sous le nom de *compagnies*, et y commettaient les plus grands excès. L'armée royale, commandée par Jacques de Bourbon, attaqua l'ennemi, qui était avantageusement campé sur une colline; ses efforts furent d'abord couronnés de succès; mais, au moment où elle s'y attendait le moins, elle fut prise en flanc par un corps de réserve qui se tenait en embuscade dans une gorge de montagnes. En un instant, les troupes du roi furent battues et mises dans une déroute complète. Une grande partie de la noblesse française resta sur place; le jeune comte de Forest périt dans l'action; Jacques de Bourbon et Pierre, son fils, moururent peu de jours après de leurs blessures. Une foule de seigneurs des premières maisons de France furent faits prisonniers. Le récit que fait de cet événement l'auteur du mémoire, est tiré de vieilles chroniques, entr'autres de celles de Froissard et de Paradin. Bien que les narrations des divers écrivains ne soient pas conformes en tout, elles s'accordent cependant sur les points principaux. Clapasson a visité le lieu où se donna la bataille, et y a reconnu la disposition du terrain, telle que l'indique Paradin, avec les circonstances dont ce chroniqueur accompagne sa description.

La suite du T. IX de cet intéressant recueil, renferme (p. 179 et 255), en deux articles, la continuation et la fin de la dissertation de l'abbé Guillon de Montléon sur la fraternité consanguine des peuples de Lyon et de Milan. L'auteur entre dans des détails curieux relativement à l'analogie qui se remarque entre le culte religieux des Insubres de la Gaule et celui des Insubres de l'Italie. Quoique M. Guillon n'ait souvent que des conjectures à présenter, on peut dire que ses hypothèses portent toujours un caractère de vraisemblance dont le lecteur sera sans doute frappé. Il termine en ces termes : « Si dans l'esprit et même la conscience de mes lecteurs, il ne résultait pas d'un tel de ressemblance que j'en ai fait remarquer entre le peuple lyonnais et le peuple milanais, une conviction intime de leur consanguinité originaire, il me serait inutile de conclure que ma dissertation en a montré la réalité; mais je peux affirmer avec confiance que la démonstration du contraire est impossible. »

Le tome X contient des remarques sur la nouvelle édition des *Recherches sur les antiquités de la ville de Vienne* par Chorier, corrigée et augmentée par M. Cocharde (Lyon, 1828, 8°), qui a ajouté quelques chapitres à l'ouvrage original. Les deux de ces chapitres, sont rapportées toutes les inscriptions réunies dans la salle du musée de Vienne et toutes celles qui n'ont pas été transcrites par Chorier. — Nous ne ferons que donner un extrait de l'ouvrage de Papon, intitulé : *De la peste, quelques mémorables de ce fléau et des moyens de s'en préserver* — de même que la curieuse dissertation du P. Ménestrier, sur l'usage de se faire porter la queue, pour répondre aux questions d'un chanoine, docteur de Paris, relatives à cette coutume.

Dans les deux numéros du tome XI que nous avons sous les yeux, nous ne remarquons qu'un article intitulé *Bayard à Lyon* : cet article n'est qu'un extrait revu et annoté de l'*Histoire de Pierre Terrail, seigneur de Bayart*, par M. Alfred de Terroville, publiée à Paris, en 1828. In-8°. W.

NEUER NEKROLOG DER DEUTSCHEN. — Nouvelle Nécrologie allemande. 5^e année, 1827; 1^{er} vol. Petit-in-8° de XLII + 538 p., avec le portrait du feu roi de Saxe. Ilmenau, 1829; 10igt.

Depuis l'origine de cet ouvrage, les journaux allemands se sont accordés à en parler très avantageusement et le placent au-dessus des nécrologies publiées par Schlichtegroll. En effet, la variété et l'abondance de matériaux biographiques réunis dans ce répertoire en font un recueil précieux pour ceux qui écrivent l'histoire nationale. Il contient déjà près de 3000 notices sur les hommes les plus marquans de l'Allemagne, morts depuis 1823. Les 4 premières années se composent chacune de 4 parties; celle-ci (1827) n'en a que deux, ensemble de XLII + 163 p., comprenant 1376 notices, dont 424 dans la 1^{re} partie. Il paraît, toutefois, que le vol. que nous annonçons ne contient qu'une portion de la 1^{re} partie; car nous n'y trouvons que 189 nécrologies, dont les plus étendues sont celles de Pestalozzi, Spangenberg, Beethoven, Ohladi et Frédéric Auguste, roi de Saxe. Cet ouvrage, qui compte plus de 500 collaborateurs, se perfectionne d'année en année par suite du zèle,

des soins et du désintéressement que l'éditeur et rédacteur principal, M. Voigt, libraire à Ilmenau, apporte à cette publication qui, avant dix ans, composera un recueil indispensable à tout littérateur et historien allemand. Ce qui semblerait devoir donner une idée impartiale de l'importance qu'on y attache, c'est que les auteurs d'une entreprise rivale, celle des *Nouveaux Contemporains* (*Die neuen Zeitgenossen*), avouent eux-mêmes que la *Nouvelle Nécrologie allemande* est, de tous les ouvrages nationaux, celui qui mérite d'être le plus généralement accueilli dans les divers états de l'Allemagne. G.

234. **LEBEN DES ERASMUS VON ROTTERDAM.** — Vie d'Erasmus de Rotterdam, avec une introduction sur le développement de la civilisation; par Adolphe MÜLLER. Mémoire couronné. 394 pag. in-8°. Hambourg, 1828; Perthes.

En 1826, la faculté philosophique de Berlin avait proposé pour sujet de prix *ut vita Erasmi Roterodamensis atque quid ille litteris præstiterit, exponatur*. Le mémoire de M. Müller fut couronné. L'auteur retoucha et développa son sujet, voulant mettre l'histoire d'Érasme en rapport avec celle de la réforme religieuse dont ce grand écrivain fut le contemporain. Il reprit même son sujet de très-haut, en cherchant à indiquer la marche de la civilisation depuis les temps anciens, et chez les peuples de l'Asie et de l'Europe. Cet aperçu des progrès de l'esprit humain sert d'introduction à la vie d'Érasme. L'auteur a senti lui-même que c'était une introduction trop vaste et trop générale pour la biographie d'un savant d'Hollande. Il s'en excuse dans la préface. Cette introduction contient au reste des aperçus intéressans et des pensées élevées. M. Müller arrive enfin à Érasme, dont il a divisé la vie en 3 époques, sa jeunesse, ses travaux littéraires, puis ses travaux religieux et la part qu'il a prise à la réforme religieuse. M. Müller n'est point panégyriste d'Érasme. Il avoue même qu'il a commencé son travail avec de fortes préventions contre le caractère équivoque de cet érudit. Aussi ne cache-t-il pas le côté faible d'Érasme, c'est-à-dire la pusillanimité qui le fit toujours flotter entre deux partis, et qui eut pour résultat de ne le faire estimer d'aucun des deux. Dans sa jeunesse, Érasme résista long-temps à sa famille qui voulut le faire entrer dans un couvent. Mais un ami qui y

était entré le sollicita également, et Érasme fit des vœux dans le même couvent. S'y trouvant malheureux, il désira en sortir. L'occasion s'en présenta; ayant acquis la réputation d'excellent latiniste, il fut amené à Rome par l'évêque de Cambrai; ensuite il vint s'établir à Paris, et visita l'Angleterre, vivant de ses travaux littéraires, prétendant être indépendant et allant néanmoins à la quête des bienfaits des riches. Quand la révolution des idées religieuses éclata, les partisans des nouvelles idées et ceux des anciennes cherchèrent également à avoir de leur côté un écrivain aussi habile et aussi influent. Érasme chercha à se ménager la bienveillance des deux partis, à vivre bien avec les princes catholiques, sans offenser les chefs de la réforme; et quand il fallait se prononcer, il calculait adroitement ses paroles, et répondait d'une manière évasive ou ambiguë, continuant toujours de recevoir des présens de tous les côtés, et s'exposant aux sarcasmes des écrivains qui trouvaient trop de prudence dans cette conduite réservée.

M. Müller expose d'une manière intéressante et dans un style fleuri tous les événemens du temps et toutes les circonstances connues de la vie d'Érasme, en s'appuyant particulièrement sur les lettres de cet écrivain, qui sont fréquemment citées au bas des pages; il a inséré aussi quelques lettres entières qui servent à faire connaître le caractère d'Érasme. Son biographe ne lui accorde ni fermeté d'âme ni patriotisme; mais il reconnaît dans Érasme un vif amour des lettres, un sentiment profond des convenances, de l'aversion pour les excès sensuels, et un esprit non pas naturel, mais acquis par beaucoup de lecture. Cette biographie, mise en rapport avec l'histoire du temps, mériterait le titre de Mémoires sur la vie et le siècle d'Érasme.

D—c.

235. GESCHICHTE DER KOENIGL. BIBLIOTHEK ZU BERLIN. — Histoire de la Bibliothèque royale à Berlin; par Fréd. WILKEN. 242 pag. in-8°. Berlin, 1829; Duncker et Humblot.

Pendant long-temps l'art militaire a été plus favorisé en Prusse que la science; aussi la bibliothèque royale est restée jusqu'au 18^e siècle dans un état précaire. L'ouverture de cette bibliothèque ne date même que de l'an 1661; c'étaient les bibliothèques des couvens supprimés qui avaient fourni la plus

grande partie des livres de ce dépôt. Les princes donnaient peu d'argent pour de nouveaux livres, et au commencement du 18^e siècle, les bibliothécaires furent obligés de demander la permission de vendre quelques livres doubles pour avoir de quoi fournir à leur chauffage. Peu à peu le goût de la littérature gagna le gouvernement; il fut ordonné, en 1712, aux libraires de délivrer à la bibliothèque un exemplaire des ouvrages qu'ils publieraient. En 1710, le gouvernement menaça les bibliothécaires de les destituer s'ils ne remplissaient pas leurs devoirs avec plus de zèle. Plusieurs collections importantes, entr'autres celle de Spanheim, furent acquises et jointes à la bibliothèque royale. Frédéric II, pendant les 30 premières années de son règne, fit peu de chose pour la prospérité de cet établissement; mais à partir de l'an 1770, grâce à l'activité du bibliothécaire en chef Stosch et du bibliothécaire Lacroze, la bibliothèque s'accrut considérablement. Le roi fit ouvrir, en 1784, le nouvel édifice destiné à la recevoir; il y fit mettre une inscription de sa composition : *Nutritum spiritus*, qui ne fut pas regardée comme très-classique. Le bénédictin Pernetty fut appelé par le roi pour occuper la place de Lacroze décédé, mais peu satisfait de sa position, Pernetty retourna en France quelques années après, et fut remplacé par Biester, homme savant qui fut tout-à-fait apte, et qui s'est acquitté avec beaucoup de succès de ses devoirs jusqu'au règne du roi actuel. Maintenant la bibliothèque est sous la surveillance de son historien, le professeur Wilken, qui auparavant occupait une chaire à Heidelberg.

L'auteur entre dans le détail de l'administration et des accroissemens successifs de l'établissement confié à ses soins. Il donne une notice des principaux manuscrits, qui ne sont pas en grand nombre; en général la bibliothèque de Berlin n'est pas une de celles qui possèdent le plus d'objets rares. M. Wilken insère aussi dans le supplément plusieurs lettres de Frédéric, relatives à cette bibliothèque, ainsi que le règlement actuel qui diffère peu des réglemens faits pour d'autres grandes bibliothèques. Nous y remarquons une disposition concernant les journaux et ouvrages périodiques qui sont tous réunis dans une salle particulière, où ils sont toujours à la disposition des lecteurs.

M. Wilken nous semble avoir rempli parfaitement sa tâche d'historien. Tout ce qui concerne la bibliothèque royale se

trouve réuni dans sa notice. L'auteur promet un travail spécial sur les manuscrits. D-o.

236. BIBLIOTHECA REGIAE CATALOGUS. Fol. max. Tom. I-V. Londini; 1820-1829.

Ce Catalogue est celui des livres que le roi George III a fait rassembler pour lui, et qui, après sa mort, ont été déposés par George IV dans le Musée britannique. A l'avènement de George III, il n'existait point de bibliothèque royale; mais le plan en avait été fait en 1762, et le conservateur actuel, M. A. Barnard, avait été envoyé en 1768, dans l'étranger, principalement en Allemagne et en Italie, pour faire des acquisitions. La première base était la bibliothèque de Jos. Smith, consul britannique à Venise; elle était riche en auteurs classiques anciens et en livres italiens. Depuis ce temps, les acquisitions ont été continuées régulièrement, et la maladie du monarque ne fut pas un obstacle; la somme destinée fut constamment employée à son agrandissement, et c'est ainsi que se forma une des plus riches collections. Cette bibliothèque embrasse toutes les sciences; la littérature classique y occupe le premier rang. Le catalogue est rédigé par ordre alphabétique, d'après les noms des auteurs. Les titres sont indiqués avec soin et en entier. En tête de ce catalogue se trouve le portrait de George III, d'après un buste fait par Bacon en 1778 (1). (*Journal de la Littér. étrang.*; oct. 1829, p. 311.)

237. BIBLIOTHÈQUE DES CROISADES; par M. MICHAUD, de l'Académie Française. Paris, 1829; Ducollet. 4 vol. in-8°, et une table générale, même format.

L'histoire des Croisades par M. Michaud est un des ouvrages les plus connus et les plus justement estimés de notre littérature contemporaine. La 4^e édition en a été publiée en 1827, et c'est comme complément de cette intéressante relation que le même auteur donne les 4 volumes que nous annonçons. Sous le titre de *Bibliothèque des Croisades*, M. Michaud a compris une espèce d'inventaire critique des documents dont il s'est servi; on voit par là, 1^o quelle a été l'étendue de ses recherches, 2^o avec quelle fidélité il en a employé les résultats, car c'est met-

(1) Un exemplaire de ce bel ouvrage a été envoyé, par l'ordre du roi d'Angleterre, à la bibliothèque du Roi, à Paris. (N. du R.)

tre ainsi sous les yeux du lecteur de son histoire, un moyen certain d'en vérifier l'exactitude. « On sait, dit M. Michaud, que les Bénédictins de Saint-Maur, à qui nous devons la collection des historiens de France, avaient formé le dessein de consacrer un autre travail à l'histoire des Croisades, et de publier un recueil plus complet que celui de Bongars. Les circonstances ne leur ont pas permis d'élever ce précieux monument au souvenir de nos temps héroïques. »

« Profitant d'une heureuse idée qui était restée sans exécution, nous avons parcouru avec soin toutes les chroniques du douzième et du treizième siècle, afin d'en extraire tout ce qui concernait les guerres des Chrétiens en Orient. Nous n'avons cependant adopté l'idée des Bénédictins qu'avec des modifications; ces savans Cénobites se proposaient de donner en latin les chroniques et les passages des chroniques qui traitent des guerres saintes. Ils se proposaient en outre de les donner sans les abrégier; comme ces chroniques se répètent souvent les unes les autres, qu'elles sont quelquefois volumineuses, et que la langue dans laquelle ont écrit nos vieux annalistes n'est pas connue du vulgaire, nous avons cru devoir les donner par extraits, et composer ces extraits dans la langue française. Les Bénédictins ne travaillaient que pour les érudits; nous avons voulu que notre travail ne fût pas inutile pour les gens du monde: leur dessein était de conserver les monumens les plus précieux de l'histoire, et d'en transmettre fidèlement le dépôt à la postérité; notre but est de faire connaître ces monumens, d'en faciliter l'étude, et de les mettre à la portée de toutes les classes de lecteurs. »

Le plan de la Bibliothèque est suffisamment exposé par ce passage tiré de sa préface: voici les divisions adoptées par M. Michaud. Les chroniques de France sont analysées dans le 1^{er} volume; dans le 2^e sont comprises, 1^o la suite de ces chroniques françaises, 2^o les chroniques d'Italie et d'Angleterre; dans le 3^e, il a réuni les chroniques d'Allemagne et du nord de l'Europe; les chroniques diverses, et les chroniques grecques, turques et arméniennes; enfin le 4^e volume est consacré aux chroniques arabes traduites et mises en ordre par M. Reinaud, employé au Cabinet des manuscrits orientaux de la Bibliothèque du Roi.

On verra par une analyse plus détaillée, que la *Bibliothèque* de M. Michaud comprend à la fois les ouvrages imprimés et les ouvrages manuscrits, même les collections spéciales publiées à diverses époques, et telle est celle de Bongars qui parut, en 1611, sous le titre de *Gesta Dei per Francos*, en 2 vol. in-folio. C'est le 1^{er} article du 1^{er} vol. de M. Michaud; il y note successivement et fait connaître par un extrait plus ou moins détaillé, tous les écrits qui font partie de cette collection; il en cite par fois des fragmens, et ce plan analytique, il l'a suivi constamment pour toutes les autres parties de son ouvrage. On y voit figurer successivement les tomes 4 et 5 de la collection des historiens contemporains de l'histoire de France, par A. Duchesne, les 3 premiers se rapportant à des temps antérieurs aux premières expéditions d'outre-mer; l'*Amplissima-Collectio*, et le *Trésor des Anecdotes* de Martene et Durand, qu'on a extraits en mettant ensemble, 1^o les chroniques, 2^o les lettres, 3^o les pièces diplomatiques; et l'on remarquera dans cette partie du 1^{er} volume les recherches sur la continuation de Guillaume de Tyr, continuation qui n'est qu'une partie de la chronique de Bernard le Trésorier, laquelle ayant été écrite en français, et parlant des temps postérieurs à Guillaume de Tyr, fut ajoutée pour ces temps aux versions françaises de la chronique de ce dernier écrite en latin. Vient ensuite l'analyse des pièces relatives aux Croisades, qui se trouvent dans le *Spicilegium* de d'Archery, Baluze, Martene et de la Barre, imprimé en 1723; dans le *Museum Italicum* de Mabillon et D. Germain; dans la *Nova Bibliotheca manuscriptorum* du P. Labbe; dans le Recueil des historiens des Gaules et de la France publié par les Bénédictins, et continué par la Commission des travaux littéraires de l'Académie des Belles-Lettres; et à propos de cette riche et précieuse collection, M. Michaud blâme sévèrement les éditeurs d'en avoir à peu près exclu tout ce qui se rapporte aux Croisades; mais on sait qu'une collection des historiens de ces guerres d'outre-mer, ayant été projetée par les Bénédictins qui l'auraient certainement exécutée si le temps ne leur avait manqué, ils avaient, par la réserve que désapprouve M. Michaud, prévenu de doubles emplois qu'il condamnerait peut-être aujourd'hui s'ils existaient. Le tome xvii des historiens des Gaules lui a seul fourni quelques pièces, qu'il analyse d'après la méthode

qui préside à tout son ouvrage. Cet extrait termine la série des chroniques de France.

Les chroniques italiennes les suivent immédiatement; c'est Muratori qui sert de guide à M. Michaud, et les Annales ecclésiastiques, qui contiennent la vie des papes depuis St.-Pierre jusqu'à Jean XXII, ont fourni à M. Michaud une foule d'extraits relatifs aux Croisades. Il en est de même des Annales de Gènes, qui portent le nom de Caffaro et se terminent en 1293; les autres pièces de la collection de Muratori n'ont pas été moins utiles à l'historien français. Au milieu de ces pièces est intercalée la notice de l'histoire des Croisades par Bernard le Trésorier. C'est le seul auteur du moyen âge qui ait fait une histoire complète des guerres saintes. On croyait qu'il n'existait de son ouvrage que la traduction latine faite par François Pipin de Bologne; mais un manuscrit français de la Bibliothèque du Roi intitulé *Eracle* (du 1^{er} mot du texte), a été reconnu pour une copie de l'ouvrage même de Bernard. Jusqu'au règne de Baudouin IV, c'est à-peu-près une version du latin de Guillaume de Tyr; depuis cette époque, c'est l'ouvrage de Bernard, et cette 2^e partie a été mise en latin et plusieurs fois imprimée comme une continuation de Guillaume. M. Michaud donne une longue analyse de la chronique de Bernard en faisant remarquer les imitations de l'ouvrage latin de Guillaume et les additions de Pipin, translateur en latin du texte français de Bernard.

L'Angleterre avait pris trop de part aux Croisades pour que leur histoire n'eût pas occupé ses écrivains; les collections anglaises sont donc aussi le sujet des recherches de M. Michaud; il analyse, d'après les mêmes principes, les *historiæ anglicanæ scriptores quinque* de Thomas Gale, les *historiæ anglicanæ historici decem*, de Roger Twisden, les *rerum anglicarum scriptores post Bedam præcipui*, réunis par Savilius, les ouvrages spéciaux sur la même matière, enfin la grande collection de Rymer.

L'Allemagne a aussi fourni son contingent au zèle et aux recherches de M. Michaud; mais les résultats ne répondent pas à ses vœux; il y a peu à glaner dans les collections allemandes, si on en excepte d'abondans récits sur l'expédition de Frédéric Barberousse. Leur analyse occupe les 223 premiers pages du 3^e volume de la Bibliothèque.

Sous le titre de Chroniques et Pièces diverses, on a placé ensuite quelques extraits qui ont été ou omis à leur véritable place, ou bien tirés des vieux historiens qui ne font point partie des collections sur les Croisades : c'est là que se trouvent des fragmens de la chronique de Guillaume de Nangis, des lettres d'Innocent IV, de Pierre de Blois, etc. Les historiens grecs ont aussi fourni peu de pages; elles sont tirées de l'*Alexiade* d'Anne Comnène, de l'histoire de Nicétas Choniète, de celle de Jean Cinnam le grammairien et de George Phransès, qu'on dit (Tome III, page 412) avoir écrit en *latin*, par erreur sans doute, puisque le texte *grec* de cette chronique existe à la Bibliothèque du Roi (*Supplément*, n° 80). Enfin, quelques extraits d'historiens turcs ou arméniens terminent ce 3^e volume; la traduction française des morceaux arméniens est due au respectable professeur Cirbied, et celle des fragmens turcs, à M. Garcin de Tassy, professeur d'Indoustani à l'école spéciale des langues orientales.

Le 4^e volume, entièrement composé de traductions faites sur l'arabe, est, comme nous l'avons dit, l'ouvrage de M. Reinaud; il sera le sujet d'un article spécial dans notre prochain cahier, mais nous n'ajournerons pas jusque là l'approbation que méritent les 3 volumes que nous venons de faire connaître; on peut regretter de ne pas y trouver, avec les extraits divers des manuscrits de la Bibliothèque du Roi, quelques phrases descriptives de ces manuscrits ou relatives à leur intérêt sous le rapport de la diplomatie. Nous pouvons aussi indiquer quelques omissions et des pièces qui sont restées inconnues à l'honorable historien des Croisades; telle est la relation très-circostanciée, et infiniment curieuse, de la bataille d'Emesse, livrée vers la fin de l'an 1281, relation adressée au roi d'Angleterre, par Joseph de Cancy, chevalier de St-Jean-de-Jérusalem. Nous espérons pouvoir bientôt publier le texte de ces pièces intéressantes en les rattachant à la *Bibliothèque des Croisades* qui a déjà obtenu et mérité les plus honorables suffrages.

C. F.

238. NOTE SUR LES SONS ET LA VALEUR DES LETTRES DE LA LANGUE RUSSE. (Extraite d'une *Grammaire russe*, inédite, de M. FURSI LAISNÉ (de Meulan).

G. TOME XIV.

25

Tous les sons de la langue russe sont représentés par les 35 lettres de son alphabet, plus celle qui rend ce que nos grammairiens appellent *mouillé faible*.

Il n'y a guère que 5 de ces lettres qui exigent quelques explications pour leur prononciation.

1° La 27^e lettre dans l'ordre de l'alphabet russe, la consonne nommée *ierh*, est ce que nous appelons en français une *aspirée forte*; elle équivaut à la lettre *h* des langues germaniques, à l'*esprit rude* des Grecs. Mais, en russe, cette lettre qui n'est jamais initiale, est toujours précédée par une autre consonne; aussi, la réunion de cette articulation avec une voyelle, soit initiale, soit finale, n'y forme jamais une syllabe complète.

L'aspiration du *ierh* est extrêmement commune dans la langue russe et l'écriture est loin de rendre ce son aussi fréquemment qu'il se présente dans le discours parlé; par exemple, les syllabes russes *la*, *lo*, *lou* se prononcent avec un *ierh* médial, et cette aspiration s'omet en écrivant. Cependant la prononciation du *ierh*, à la fin des nominatifs masculins et dans beaucoup d'autres circonstances, est formellement exprimée dans l'écriture.

Plusieurs grammairiens russes ont fait la remarque que le *ierh* donnait ou tendait à donner aux consonnes faibles finales la prononciation des consonnes fortes qui leur sont respectivement analogues; les Européens, en copiant les mots russes, négligent le *ierh*, mais généralement ils effectuent, avec les lettres de leur alphabet, la substitution de la consonne forte à la consonne faible. Plusieurs auteurs français redoublent même les lettres aspirées ou *ierhées*, si je puis m'exprimer ainsi, et notamment la lettre *f* par laquelle ils traduisent le *v* final des noms russes (1).

2° La 28^e lettre russe, appelée *ierhi*, exprime l'*i* précédé de l'aspiration *h* forte et pleine (2).

3° La 22^e lettre des Russes et qu'ils nomment *khierh*, est

(1) Dans la *Revue encyclopédique*, et dans la traduction française de l'Histoire de Russie de Karamsin, on se contente généralement d'une seule *f*; c'est l'orthographe du *Bulletin*, qui est admise aussi par beaucoup de littérateurs modernes.

(2) En général le *Bulletin*, comme la *Revue encyclopédique*, représente cette lettre par un *f*.

à peu près le même caractère que le χ de l'alphabet grec d'où il a été pris originairement. Ce signe est celui de l'articulation composée *kh*, que possèdent les langues grecque, allemande, espagnole et la plupart des langues indigènes d'Asie, d'Afrique et d'Amérique.

4° La 4^e, le *glagol*, qui a presque conservé la forme du $\gamma\acute{\alpha}\mu\mu\alpha$ et dont la prononciation est le plus souvent la même., = *gh*. Cette prononciation varie cependant quelquefois, et devient, par exemple, celle du *khierh*, dans certaines terminaisons; d'autres fois même le *glagol* n'a plus que la valeur du *g* français dans *globe*.

Et 5°, la 6^e lettre russe *e* appelée *iest*, de même forme que l'*e* latin. Mais cette lettre, voyelle dans l'alphabet, est presque toujours diphthongue, *ié*, quelquefois *iè*, d'autres fois *io*, dans la prononciation. Il est essentiel de faire observer aussi que ces diphthongues représentées par *iest*, de même que les autres diphthongues russes, qui sont de l'espèce dont le *transitoire* de Duclos est *i*, sont tout-à-fait pures dans la prononciation russe, et dans celle des autres dialectes slaves : elles ne contiennent point le *mouillé faible* qui se rencontre plus ou moins dans leurs analogues en français.

239. SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE LONDRES. (*London Liter. Gazette* ; févr., mars et avril 1830.)

Février 1830. On lit une note communiquée à lord Aberdeen, par lord Dudley Stewart, et relative à la découverte qu'on vient de faire d'environ 2,000 vases romains, avec des formes étrusques, aux environs de Corneto.

On lit un mémoire du D^r Henderson, offrant la description de deux tableaux récemment découverts à Pompéï. M. Amyot communique la copie d'un manuscrit appartenant à M. J. P. Collier, intitulé : « Instructions positives à mon chancelier du sceau privé; » elles renferment l'apologie d'une représentation faite à Thomas lord Cromwell par George Constantine d'une discussion verbale qu'il avait eue avec le doyen et chanoine de Westbury. Parmi les dons faits dans cette séance se trouvait

un volume in-folio , contenant les esquisses originales de l'ouvrage pittoresque sur Batalha par Murphy.

Des dessins de quelques tuiles trouvées dans les décombres de l'église de Grey , à Oxford , sont mis sous les yeux de la Société.

Trois lettres de feu M. Murphy à l'honorable W. Cunningham , qui donnent le détail des circonstances qui l'ont engagé à faire ses dessins du monastère portugais de la Batalha , sont lues , ainsi qu'une introduction de M. Crofton Croker.

M. Ellis fait lecture d'un mémoire sur le commerce du Levant sous Jacques V. La Compagnie du Levant a été établie par une charte en 1553 , fait qui semble avoir échappé aux recherches de M. Ellis.

M. Markland communique un essai sur une inscription récemment découverte dans les appartemens du gouverneur de la Tour. On lit un mémoire sur l'authenticité du livre des sept sacremens , par Henri VIII , à l'occasion de la communication récente faite à la Société par M. Amyot.

Mars. On lit un mémoire sur d'anciennes peintures qui existent dans Baston Manor-House , près de Keston dans le comté de Kent , avec des observations sur l'usage de peindre des sujets historiques sur les lambris des appartemens avant l'introduction des tapisseries. On lit aussi quelques remarques sur l'usage des cruches de terre pour mettre du vin avant que l'usage du verre fût devenu général.

On lit une dissertation de William Hamper , sur le mot *oriel* dans l'architecture. Il démontre par des écrits , des faits et autres documens , que ce terme a été appliqué à différentes parties d'un bâtiment , nommément , à un chemin couvert , à un porche , à une porte détachée , à une chapelle ou oratoire , à une fenêtre qui s'avance de plusieurs côtés , à un étage supérieur ou grenier , et à une galerie pour les musiciens.

Airil. M. Kempe fait voir à l'assemblée quelques anciennes peintures remarquables , sur des panneaux de bois , découvertes à Hayes , près de Bromley dans le comté de Kent , et qu'il a décrites dans une précédente communication à la Société. On lit aussi un pamphlet conservé au British Museum , qui montre les craintes qu'on avait sous les règnes d'Élisabeth et de Jacques sur l'augmentation des constructions à Londres , qui , ainsi

qu'on l'avait supposé, devinrent la retraite d'un peuple aussi nombreux que débauché; et qui recommande la formation d'un comité pour surveiller et diriger les nouvelles constructions et empêcher de bâtir des cabanes et des petites maisons.

240. SOCIÉTÉ ROYALE ASIATIQUE DE LONDRES; assemblée du 6 mars 1830.

Le 1^{er} mémoire dont on fait lecture est de Thomas Hervey Baber, esq. Il renferme 4 documens relatifs à l'histoire des juifs de couleur blanche et noire de Cochin; ces documens sont : 1^o un fac-simile de deux tablettes de cuivre, contenant les privilèges accordés, à une époque très-reculée (que l'on suppose être l'an de grâce 231), par le roi alors régnant, Perumal, de la dynastie de Cheran, à la colonie des juifs qui était établie alors à Cranganore. 2^o Une copie desdites lois en lettres modernes Tamul, avec une traduction littérale en anglais. 3^o Une description de ce document dessiné par C. M. Wish, esq.; et 4^o une traduction anglaise du privilège, tirée du 6^e volume des *Transactions* de la Société de Zélande, avec des notes explicatives, et des extraits d'une correspondance avec l'hon^{able} Adrien Moens, conseiller extraordinaire des Indes hollandaises comparés avec les récits de plusieurs autres auteurs par Adrien van Gravesand.

Le second mémoire est du col. Vans Kennedy, juge, avocat-général à Bombay; il est intitulé : « Analyse de la loi mahométane. » La division municipale est l'objet traité dans ce mémoire. C'est réellement une traduction du *Hedaya* ou « Guide, » disposé d'après le plan des *Commentaires* de Blackstone.

Le 3^e mémoire consiste en extraits du *Maaletchaut e Dara Shekoly*, Dictionnaire de pharmacie, compilé par Hakeem Nour-ud-dein Shirauzy, et dédié à Dara Shekoh, l'accompli mais infortuné jeune frère d'Aurungzeb. Ce n'est point un travail de peu d'importance, il occupe trois volumes in-folio et ne contient pas moins de 3,338 pages; et il ne traite pas seulement de toutes les maladies auxquelles l'espèce humaine est sujette et des remèdes qu'on leur oppose, mais il traite presque de tout ce qui entre dans le cercle des connaissances de l'homme, de sorte qu'il pourrait avec raison s'appeler l'*Encyc-*

clopédie des Hindous. Les extraits qui ont été lus étaient les 12^e et 13^e mystères du 3^e discours, « sur la mesure du temps et des distances. »

On donne lecture d'une notice du cap. James Low, sur le Bouddha et le Phrabaat. C'est une esquisse des voyages du Siamois Bouddha, tirée du Bali et des livres des Siamois. Suivant l'un de ces livres, son premier voyage a été à Sanghala Theepaké ou Seehala Dweep, qui est Ceylan, où il vint dans le dessein d'expulser les Yakshas ou démons, qui alors gouvernaient l'île. On assure que cette expulsion a eu lieu quand Bouddha avait 35 ans, conséquemment 588 ans B. C. et 45 ans avant son entrée à *Nivan*. Le second pays visité par Bouddha fut Bharanasee ou Benarès, le Casi ou Cassidie de Ptolémée. C'est le 1^{er} des 16 pays auxquels il est fait allusion dans le *Milinda Raja* (ouvrage siamois), dans lesquels on a construit des chasses pour les reliques de Bouddha. Le 3^e voyage fut à Raja Geha ou Girha, que les Siamois placent vers le Tibet. Son emplacement est bien connu. Les 4^e, 5^e, 6^e et 7^e n'offrent rien de remarquable. Dans le 8^e, Bouddha monta au ciel, d'Indra, dont la cime touche à la constellation l'Alligator, d'où il revint, après un séjour de trois mois, au moyen d'une échelle d'or, à Jumbo Deep. Le 11^e voyage fut très-long, il parcourut les quatre parties du monde : il visita ensuite Magadha, et en dernier lieu Kooseenera (le Hindou Cusumapuri) gouverné alors par Samoula Raja, peut-être Samalya-Raja, contemporain de Chandra-gupta et d'Alexandre-le-Grand. Bouddha y demeura quelque temps dans un temple et de là il entra à *Nivan*. Il y a en tout 18 voyages de décrits.

On lit en outre une partie assez considérable de l'analyse de la loi mahométane, par le col. Kennedy; elle comprend les sections des droits des personnes, le roi, les revenus, l'impôt foncier, la capitation, le peuple, etc. (*Asiatic Journal*; avril 1830, p. 320)

241. LIBRARY OF USEFUL KNOWLEDGE. — Bibliothèque des connaissances usuelles, publiée par la Société instituée pour la propagation de ces connaissances. In-8°, livraisons 20, 24, 28, 30, 31, 32, 34, 36, 38, 39, 40, 43, 45, 48, 49, 50, 52. Londres.

Les livraisons de cette collection envoyées jusqu'ici au *Bul-*

latin, et qui se rapportent à la 7^e section de notre recueil, contiennent 1^o des biographies, 2^o une histoire grecque. Les biographies, au nombre de huit, sont celles du cardinal Wolsey, de sir Christophe Wren, de William Caxton, de sir Edouard Coke, de Mahomet, de Niebuhr, de Newton et de l'amiral Blake.

I *Wolsey*. L'origine de ce personnage célèbre est assez incertaine et était même peu connue de son temps. On croit qu'il était fils d'un boucher, mais on ne saurait l'affirmer positivement. Les historiens qui ont écrit la vie de ce cardinal ont beaucoup insisté sur ce point peu important. Quoiqu'il en soit, Wolsey sut, par son seul mérite, sortir de la condition obscure où il était né. Selon l'auteur, il fut dénigré par l'envie de ses contemporains et le ressentiment des trois rois qui succédèrent à Henri VIII; c'était un homme beaucoup plus éclairé que son siècle, capable d'accélérer les progrès de la civilisation en imprimant aux esprits une direction nouvelle. Son caractère était, suivant le même, un mélange de grandeur et de bassesse, d'arrogance et d'urbanité, lequel excite alternativement le mépris et l'admiration. Il pense que ce contraste est l'effet d'une basse extraction jointe à une fortune subite. Son vice dominant paraît avoir été de ne pas savoir pardonner; ce caractère vindicatif et implacable lui fit sacrifier le duc de Buckingham à son orgueil blessé. Wolsey laissa un fils, tout prêtre qu'il était; on lui attribue deux autres enfans, mais sans preuve suffisante.

II. *Wren*. Le chapitre 1^{er} de cette biographie renferme des considérations, 1^o sur l'origine de l'architecture, les différens styles et la destination de chacun d'eux; 2^o sur l'architecture grecque; 3^o sur les divers ordres d'architecture et leurs proportions; 4^o sur l'architecture gothique; 5^o sur celle des Romains; 6^o sur les différentes époques de l'art; 7^o enfin, sur l'architecture en Angleterre. — Wren, grand mathématicien, est le plus célèbre des architectes anglais. Outre la construction de l'église de St.-Paul de Londres, qui est son chef d'œuvre, on lui doit encore celle du collège de Chelsea, de l'hôpital de Greenwich, pour la majeure partie; d'un palais non continué à Winchester, etc. L'auteur de la biographie s'attache à réfuter les reproches faits à Wren de n'avoir été que le plagiaire de

Michel-Ange. Selon le même, la différence existant entre l'architecture française et l'architecture anglaise vient de ce que chez nous on suit les traditions académiques et l'on travaille en commun, sous la direction du gouvernement; tandis qu'en Angleterre, les édifices ne sont que l'ouvrage d'individus et offrent, par conséquent, beaucoup plus d'originalité. Il paraît croire que l'artiste, livré à son seul génie, à ses propres inspirations, doit, à raison de cette liberté, atteindre un plus haut degré de perfection.

III. *Caxton*. Ce fut lui qui, dans le 15^e siècle, introduisit l'imprimerie en Angleterre. Le premier livre qu'il imprima fut le *Jeu des échecs*. Cependant Dibdin pense que le roman de Jason fut le premier essai typographique fait en Angleterre. On croit que ces deux ouvrages furent imprimés en 1474. Le nombre de ceux qui sortirent de ses presses est de soixante-quatre. Les plus importants sont, 1^o *Dictes and sayings of the philosophers*, 1477 (c'est le premier livre imprimé en Angleterre avec date); 2^o *The moral proverbs of Christina, of Pisa*, 1478; 3^o *The Mirror of the World, Reynard the Fox, from the Dutch; Tully on old age, Tully on Friendship et Godfrey of Boulogne*, 1481; 4^o *Polychronicon*, traduit en anglais par Jean de Trévise, du latin de Higden, 1482; 5^o *Gawin's confessio amantis* et la *Légende dorée* traduite en anglais, 1483; 6^o *Esope* et la *Order of Chivalry*, 1484.

IV. *Coke*. Ce célèbre jurisconsulte, né en 1550, mort en 1634, se distingua autant par sa fermeté comme magistrat que par son patriotisme comme citoyen. Son mérite le fit appeler aux hautes fonctions de lord-chef de justice. Etranger à toute influence, et ne connaissant que ses devoirs, il s'attira la disgrâce de la cour, et particulièrement celle du faible Jacques II; mais il revint en faveur quelque temps après. Il paraît cependant que sa vie privée ne répondit point à ses vertus publiques; car il ne sut se faire aimer ni de sa femme, ni de ses enfants. Son caractère était violent et hautain. Autant il montra de souplesse pour obtenir l'objet de son ambition, autant il déploya d'indépendance dans l'exercice de son emploi.

V. *Mahomet*. Cette biographie, qui ne contient aucun fait nouveau, est précédée d'une description de l'Arabie, des mœurs, des usages, des lois, du gouvernement, etc., de cette

contrée. « Mahomet était un assassin et un imposteur, » dit l'auteur qui nous paraît avoir profité de l'ouvrage de Turpin, et ne le cite nulle part. D'ailleurs, il ne parle guère des écrivains français que pour les critiquer : c'est ce qu'un Anglais appelle bien mériter de sa patrie.

VI. *Newton*. Cette vie du plus célèbre des géomètres n'est, en grande partie, qu'une traduction de l'article de M. Biot, inséré dans la *Biographie universelle* de Paris. Elle est suivie d'une liste très-détaillée des ouvrages de Newton et des traductions qui en ont été faites en plusieurs langues.

VII. *Niebuhr*. Cette biographie est pleine d'intérêt. Elle contient des extraits plus ou moins longs du Voyage en Arabie ; l'auteur nous paraît avoir choisi parmi les morceaux qui renferment les détails les plus curieux.

VIII. *Blake*. Peu d'hommes célèbres dans les annales militaires et maritimes de l'Angleterre déploierent à un plus haut degré les qualités et les talens qui distinguent les marins anglais. En 1644, par le parlement gouverneur de Taunton, il se défendit avec le plus grand courage contre lord Goring, qui était venu à la tête d'une armée de 10,000 hommes, assiéger cette ville au nom du roi. L'auteur rapporte un trait de générosité honorable pour la mémoire de l'amiral Blake. Ayant rencontré un vaisseau français de 40 canons, il invita le capitaine à se rendre à son bord ; celui-ci, qui ignorait que la guerre avait éclaté entre la France et l'Angleterre s'y rendit sans défiance. L'amiral l'informa de cette rupture, et lui demanda s'il consentait à remettre volontairement son épée. « Non » répondit vivement le Français. Alors Blake, détestant jusqu'à l'apparence de la trahison, le congédia et l'engagea à se défendre tant qu'il pourrait. En effet, le capitaine ne se rendit qu'après un combat opiniâtre de deux heures.

Histoire grecque. Nous disons peu de chose de cet ouvrage écrit avec d'autant plus de précision que l'auteur a dû se renfermer dans un cadre assez étroit. Il s'étend depuis les premiers temps de la Grèce jusqu'à la soumission de ce pays aux armes romaines, et renferme de bonnes observations sur les sciences et les arts cultivés par les Grecs. L'ouvrage se termine par un tableau chronologique des principaux événemens relatifs à l'histoire grecque. Nous remarquerons enfin que l'auteur a

malheureusement pris pour base les calculs donnés par Newton dans sa *Chronologie*, qui a trouvé dans Fréret un habile réfutateur; ainsi les dates qu'il assigne aux événemens paraîtront suspectes à ceux qui connaissent les travaux du savant académicien français. W.

242. CHRISTIAN WILHELM VON DOHM NACH SEINEM WOLLEN UND HANDELN. — C. W. Dohm considéré d'après ses intentions et ses actions. Essai biographique par W. GRONAU. I vol., xvi et 707 p. in-8°. Lemgo, 1824; Meyer. (*Jena Allg. Liter. Zeitung*, supplém.; octob. 1828, p. 305.)

La biographie, et particulièrement celle des hommes d'état célèbres, est, de toutes les parties de la littérature allemande, la plus négligée. Toute production susceptible de contribuer à remplir cette lacune sera par conséquent favorablement accueillie en Allemagne, alors surtout qu'elle retracera la vie d'un homme qui, par sa position politique, par les événemens importants de son temps, ainsi que par son caractère personnel, inspirera à tous les Allemands un intérêt d'autant plus vif que ces derniers auront été en partie ses contemporains et les témoins de ses actes publics et de l'influence qu'il a exercée.

Le nom de Dohm, placé en tête de la biographie que nous avons sous les yeux, suffisait peut-être pour en garantir le succès; car Dohm a mérité de vivre long-temps dans la mémoire de ses compatriotes, tant par une activité pratique qui s'exerçait dans une sphère très-étendue, que par un ouvrage remarquable dans lequel il a retracé les événemens mémorables de son temps.

Cet essai biographique a d'ailleurs aussi réussi complètement pour son auteur sous le rapport littéraire, et quant aux sources on peut le considérer comme authentique, car il est le fruit des travaux du beau-fils même de Dohm, qui a long-temps vécu avec lui dans l'intimité la plus parfaite, et mis à profit avec le zèle le plus consciencieux et l'exactitude la plus minutieuse tant les communications orales que les documens écrits de son beau-père. M. Gronau mérite surtout des éloges pour avoir souvent laissé Dohm parler lui-même. De cette manière, le lecteur peut d'autant plus facilement se faire une idée nette du caractère de cet homme remarquable et le juger avec impartialité.

Cette production est devenue d'une utilité immédiate pour la littérature et pour l'histoire par quinze appendices qui se composent principalement de lettres, d'opuscules, de mémoires officiels de Dohm sur divers sujets rentrant dans le cercle de ses attributions publiques, et parmi lesquels la dissertation sur les droits d'un censeur, l'examen des rapports politiques de l'Allemagne en 1800, le rapport sur le meurtre des ambassadeurs à Rastadt, accompagné de pièces et documens importants, méritent une attention particulière.

La biographie elle-même est divisée en 4 sections qui ont rapport aux principales époques de la vie de Dohm; nous en indiquerons les titres à nos lecteurs.

Section 1^{re}. Premières années de la jeunesse de Dohm jusqu'à son départ pour l'université (de 1751 à 1769.)

Dohm naquit le 11 décembre 1751 à Lemgo dans la principauté de Lippe, où son père, qui s'est fait connaître par plusieurs dissertations théologiques, exerçait avec distinction les fonctions de pasteur.

Sect. 2^e. Années passées à l'université (de 1769 à 1776).

Sect. 3^e. Séjour à Cassel jusqu'à l'automne de 1779: pendant ce temps Dohm s'occupa de travaux littéraires.

Sect. 4^e. Séjour à Berlin jusqu'au milieu de l'année 1786. Au mois de novembre 1779, Dohm fut nommé conseiller de la guerre en Prusse.

Sect. 5^e et 6^e. Séjour à Cologne et à Aix-la-Chapelle (de 1786 à 1795). Ces deux sections embrassent une des époques les plus mémorables des temps modernes. Pendant ce temps, Dohm fut obligé de fuir deux fois de Cologne, par suite des progrès de l'armée française qui venait de conquérir les Pays-Bas autrichiens.

Sect. 7^e, 8^e, 9^e et 10^e. De 1795 à 1800. Dohm vécut à Halberstadt et à Rastadt. Dans cette dernière ville, il remplissait les fonctions de 3^e ambassadeur prussien au congrès où devait se conclure la paix.

De 1800 à 1804 il résida principalement à Goslar où l'avaient appelé diverses négociations diplomatiques, et de 1804 à 1807 à Heiligenstadt en qualité de président des finances. Sur ces entrefaites arriva la catastrophe de la monarchie prussienne, qui força Dohm de se rendre à Paris avec une députation des États du nouveau royaume de Westphalie. Jérôme lui dit alors entre

autres choses flatteuses. « *J'ai besoin de vous, M. de Dohm, je vous parlerai en particulier* ». Il fut ensuite nommé conseiller-d'état du royaume de Westphalie, et vécut à Cassel jusqu'en février 1808, époque à laquelle il se rendit à la cour de Saxe en qualité d'ambassadeur de Westphalie, et résida à Dresde jusqu'en 1810.

La dernière section expose la vie privée de Dohm. A la suite d'une maladie grave, il se retira des affaires à la fin de l'année 1810, et vécut à sa campagne de Gurtleben près de Nordhausen, jusqu'à sa mort arrivée le 25 mai 1820. C'est là qu'il trouva assez de loisir pour tracer ce tableau des événemens mémorables de son temps, dont nous avons déjà parlé et qui lui assure un nom durable dans la littérature de l'histoire, en même temps que la biographie que nous venons d'analyser servira à faire connaître sa vie et son influence politique dans un cercle plus vaste.

243. MÉMOIRE SUR L'ORIGINE DE L'IMPRIMERIE EN PORTUGAL AU 15^e SIÈCLE; par ANT. RIBEIRO DOS SANTOS. (*Memorias de Literatura portugueza*, Tom. VIII, part. 1.) — MÉMOIRE SUR L'HISTOIRE DE L'IMPRIMERIE EN PORTUGAL AU 16^e SIÈCLE; par le même. (*Ibid.*).

On ne peut indiquer avec certitude que 3 villes de Portugal qui aient eu des imprimeries au 15^e siècle, Leiria où florissait, en 1494, une imprimerie juive; Lisbonne, où a été imprimé, en 1481, un livre juif, *Septer Orach chaim R. Jacob ben ascer*, et Braga, qui a fourni, dans le même siècle, plusieurs livres latins. Des Juifs venus de l'Italie paraissent avoir été les premiers imprimeurs en Portugal. Rahan Eliézer, établi comme imprimeur à Lisbonne en 1489, imprima cette année un Pentateuque hébraïque, avec les commentaires de R. Moïse Nahmanide, et donna, en 1492, une édition d'Isaïe et de Jérémie. Son fils, Zacchée, imprimeur comme lui, publia, en 1491, le Pentateuque, avec les paraphrases chaldaïques d'Onkelos, et les commentaires de R. Salomon Jarchi. A la fin du même siècle, les Juifs essuyèrent une persécution terrible dans le Portugal, et leurs ateliers ont dû être supprimés. Les premiers imprimeurs chrétiens du royaume furent également des étrangers : ils venaient de l'Allemagne. On cite Nicolas de Saxe, qui imprima,

en 1490, le Bréviaire d'Evora; en 1495, la Vie de Jésus-Christ, trad. par Fr. Bernard d'Alcobaça, et, en 1496 et 1498, le Missel et le Bréviaire de Braga. Jean Gherlin, autre imprimeur allemand, s'établit à Braga, et y donna, en 1494, une édition du Bréviaire du diocèse; enfin, Ferdinand Moran eut une imprimerie à Lisbonne, au commencement de 1500. On nomme aussi quelques imprimeurs italiens, tels que Christophe de Crémone, qui était imprimeur à Lisbonne en 1471; mais on ne cite aucune édition de lui, imprimée au 15^e siècle; et Jean des Bonshommes, Milanais, dont le premier livre, publié en 1501, fut un Traité de grammaire d'Antoine Martin.

M. Ribeiro dos Santos entre ensuite dans des détails bibliographiques sur tous les ouvrages, tant hébraïques que latins et portugais, sortis des presses de Lisbonne, Leiria et Braga. Cette notice devra être consultée à l'avenir par les bibliographes, et c'est pour ne l'avoir pas connue que plusieurs bibliographes des derniers temps ont traité fort incomplètement l'histoire de la typographie en Portugal, au 15^e siècle. Parmi les ouvrages très-rares, l'auteur cite un *Almanach perpetuus celestius motus astronomi Zacuti*. Leiria, 1495, in-4°, qui termine par ces mots : *Expliciunt tabulæ tabularum astronomicæ Raby Abraham Zacuti astronomi sereniss. Regis Emanuel rex Portugalie, etc., cum canonibus traductis a lingua ebrayca in latinam; per Mag. Joseph Vizinum, discipulum ejus, actoris opera et arte viri solertis magistri ortas curaque sua non mediocri impresione complete existunt felicibus astris anno a prima rerum etherearum circuitione 1496, sole existente in 15 gradibus 53 minutis 34 secundis piscium sub celo. Leiria.* — Le premier ouvrage portugais, dont la date soit connue est le *Livro de Vita Christi*, Lisboa, 1495, par Valentino de Moraria et Nicolao de Saxonia. en 5 tomes in-fol. Le second livre est l'*Estoria do muy nobre Vespesiano, emperador de Roma*, 1496, in 4°.

Ribeiro dos Santos examine ensuite les ouvrages dont on ne peut assigner avec précision la date ou le lieu de publication, ou l'un et l'autre à la fois. Il termine par des observations sur le caractère matériel des premières impressions portugaises, sur les ornemens, les monogrammes, etc.

Le second mémoire continue ce sujet pour le 16^e siècle. L'imprimerie fut répandue alors à Coïmbre, Evora, Viseu, Al-

meirino, etc. L'auteur cite même les ouvrages imprimés à Goa, à Salsette, près de Bombay, à Macao, enfin au Japon, où les Jésuites eurent une imprimerie attachée à leur collège d'Amacusa. La grammaire latine et japonaise du P. Manuel Alvares, sur papier de soie, et le *Dictionnarium latino-lusitanicum ac Japonicum*, Amacusa, 1595, sont de grandes raretés bibliographiques qu'on chercherait en vain dans la plupart des bibliothèques d'Europe.

D—c.

244. DU JEU D'ÉCHECS EN CHINE.

Les Chinois ont deux sortes de jeu d'échecs, qui sont le *wei-ke* ou *jeu d'échecs clos* inventé, suivant eux, par Yaou, 2,2000 ans avant J. C., dans la vue de fixer l'humeur volage et frivole de Tan-Choo, son fils; l'autre, le *sean-ke*, ou jeu d'échecs d'ivoire, inventé par Woo-Wang, surnommé le roi martial, 1110 ans avant l'ère chrétienne. Celui-ci fut appelé jeu d'échecs d'ivoire, du nom de la matière dont étaient formées ses pièces. Cette autre invention avait pour objet d'enseigner à l'armée l'art militaire, ou, comme le désignent les Chinois, l'art d'avancer, de se retirer, d'attaquer et de se défendre. Suivant les San-Tsac-Too-Hwuy, ou Encyclopédie chinoise, les jeux d'échecs, tant anciens que modernes, quoique appelés du même nom de *Yih*, diffèrent essentiellement de ce dernier : les pièces du jeu inventé par *Woo-Wang* portaient des noms empruntés au soleil, à la lune et aux étoiles; tandis que celles des jeux modernes sont désignées par des termes militaires, qui auraient été suggérés dans un songe à *Tsin-Jhun*, vers l'an de J. C. 745. (*Dict. de Morrison*, au mot *Yih*.)

Il est évident que le jeu d'échecs était connu en Chine il y a 2,000 ans; c'est au moins ce que l'on peut inférer du passage suivant d'un ouvrage de Mang-Tszeu, philosophe chinois, qui vivait environ trois siècles avant l'ère chrétienne, et qui, cherchant à faire sentir l'importance de l'application à l'étude, a déduit de cette exemple : « Le jeu d'échecs (*yih*), dit-il, est un art, et un art de pur agrément; et cependant, à moins que l'esprit ne s'y livre exclusivement, jamais aucun homme ne saurait parvenir à exceller à ce jeu. *Yik-Ts'-Hew* est le meilleur joueur d'échecs de tout l'empire; mais, supposez que *Yih Ts'*

Hew eut à enseigner ce jeu à deux individus, et que l'un d'eux y donna toute son attention, et que l'autre, tout en écoutant les leçons de son maître, se laissât distraire par l'approche d'un oiseau; je dis que, quoique ces deux individus apprissent en même temps le jeu d'échecs, ce ne saurait être avec le même succès, bien qu'ils fussent l'un et l'autre doués du même degré d'aptitude pour ce genre d'instruction. » (*Asiatic Journal*; oct. 1827, p. 478.)

TABLE

DES ARTICLES DU CAHIER DE MARS 1830.

Philologie.

Étude des langues; Picot. — Société anglaise de traduction.....	273
Manuscrit Indien à Calais. — La réunion des fleuves, etc.....	275
Catéchisme ture; Holmboe. — <i>Seyeriani Homiliae</i>	277
Manuscrits mexicains acquis par la Bibliothèque du Roi, à Paris..	278
Périple du Pont-Euxin d'Arrien; Gail.....	280
Grammaire latine; Chanony.....	283
Synonymes latins; Habicht. — <i>Sapientia Salomonis</i>	286
Classiques latins; traduction allemande.....	287
Grammaire allemande; Stephani.....	288
Clé de la prononciation de l'allemand; Pierre.....	289
Rhétorique; Püllenbergr.....	290
Guide de la langue française; Salomé.....	291
<i>Floresta de rimas antiguas castellanas</i> ; Boehl de Faber.....	292
Exercices orthographiques, et sur les homonymes français; Champalbert.....	295

Archæologie.

Antiquités trouvées à Erséroum.....	296
— en Turquie. — Vues de la Grèce; Stackelberg.....	298
Monumens de Rhodes; Rottiers. — Herculæum, Pompei, Stabies.	301
Urne Etrusque; Réponse à M. O.; Campanari.....	302
Observations sur plusieurs bas-reliefs du Louvre; Clarac.....	ib.
Monumens étrusques de Chianciano; Maggi.....	309
Antiquités de Mons-Martis. — de Lillebonne. — de Londres.	310
Sculpture gothique découverte à Avignon.....	311
Esquisse d'une histoire de la numismatique; Leitzmann.....	312
Médailles grecques de M. Frilet-Malye.....	314
— découvertes en Provence.....	317
— — à Dorton.....	318
<i>Numismata orientalia</i> ; Marsden.....	318
Inscriptions en Javanais. — grecques de la Cyrénaïque; Letronne.	320
— latines.....	323
Traité de la peinture; Montabert.....	325
Âges de la nature et histoire de l'espèce humaine; Lacépède.....	328
Abrégé de l'histoire universelle; Poelitz.....	329

Histoire.

Réflexions sur quelques points de l'histoire orientale; Hamaker....	330
Abrégé d'histoire ancienne; Bourgon.....	331
Histoire générale de la religion et de l'église chrétienne; Néander.....	332
Constitution ecclésiastique; Clausen.....	337
Histoire de la confession des protestans; Rottermund.....	338
Sur l'origine des constitutions du pape Clément; Krabbe.....	339
Note sur les lettres d'indulgence du pape Jules II; Reiffenberg.....	341
<i>Juris civilis antejustiniani vaticana Fragmenta</i> ; Buchholtz.....	341
La garantie, base de l'ancien droit; Albrecht.....	344
Histoire de l'état du genre humain en Europe; Tillier.....	348
<i>Historia de rebus gestis Laxdalsensium</i>	349
Antiquités du droit germanique; Grimm.....	350
Les récits héroïques de l'Allemagne; Grimm.....	353
Des princes et des peuples aux 16 ^e et 17 ^e siècles; Ranke.....	355
Les sires de Kyrk; Reiffenberg.....	357
Histoire de France jusqu'à la mort de Louis XV.....	ib.
— de Boulogne sur mer; Bertrand.....	358
— du Dauphiné; Chapuys.....	360
— de Grenoble; Pilot.....	363
Mémoires (originaux) de Casanova.....	366

Mélanges.

Société des antiquaires de Londres.....	368
Académie de Turin.....	369
Archives historique du Rhône.....	370
Nouvelle nécrologie allemande.....	377
Vie d'Erasme; Adolphe Müller.....	378
Histoire de la Bibliothèque de Berlin; Wilken.....	379
<i>Bibliotheca regia (Londinensis) Catalogus</i>	381
Bibliothèque des croisades; Michaud.....	381
Sons et valeur des lettres russes; Fursi Laisné.....	383
Soc. des Antiquaires de Londres, séances de fév., mars et avril 1830.....	384
Soc. Asiat. de Londres, séance du 6 mars 1830.....	389
Bibliothèque des Connaiss. usuelles (en anglais).....	390
C. W. Dohm, ses actions.....	394
Mémoire sur l'origine de l'imprimerie en Portugal.....	396
Du jeu d'échecs en Chine.....	399

ERRATA.

Tome XIV, janvier 1830, page 29, ligne au lieu de *ἀπορίαι*, lisez *ἀπορίαι*; — ligne 15, au lieu de *junis*, lisez *junin*; page 32, l. 19 au lieu de *Procopium*, lisez *Propertium*; p. 38, l. 35, au lieu de *myths* lisez *mythes*; p. 39, l. 18, et p. 42, l. 9, au lieu de *taride*, lisez *triak*; p. 41, l. 4, au lieu de *est*, lisez *et représente*. — Février, p. 183, l. 19 et 20, au lieu de *devient* et de *redevient*, lisez *dovienne* et *redevenne*; p. 183, l. 13, supprimez les mots *en question*; p. 224, l. 7, après *étaient*, lisez *inscrits*; p. 225, au lieu de *une*, lisez *son*.

PARIS. — IMPRIMERIE DE A. FIRMIN DIDOT,

RUE JACOB, N^o 24.

BULLETIN
DES SCIENCES HISTORIQUES,
ANTIQUITES, PHILOGIE.

PHILOGIE, ETHNOGRAPHIE ET LINGUISTIQUE.

245. THE SIXTH ANNUAL REPORT OF THE ANGLO-CHINESE COLLEGE.
— 6^e Rapport annuel du collège anglo-chinois, avec appendice. Malacca, imprim. des missionnaires. (*Götting. gelehrte Anzeigen*; 1829, n^o 169.)

La mission protestante pour la conversion des Chinois existe à peine depuis 20 ans, et a déjà produit, dans ce court espace de temps, un grand nombre d'ouvrages publiés en chinois par la mission. Le D^r Milne en comptait déjà 43 dans son rapport publié en 1820 à Malacca (*Retrospect of the first ten years of the protestant mission to China*). Milne lui-même a publié, en langue chinoise, le voyage imaginaire d'un Chinois en Europe. L'Ancien et le Nouveau-Testament ont été traduits en chinois, quoique d'une manière fautive. On a commencé l'impression de l'excellente *Notitia linguæ sinicæ* du père Prémare; cette notice est un trésor de la langue et de la littérature chinoises. Le professeur Colle, mort en 1828, avait traduit, mais fautivement, ce qu'il appelait l'ouvrage classique des Chinois, c'est-à-dire les *Discours de Meng-tsé*, le *Milieu invariable*, les *Entretiens de Kong-tsé* avec ses disciples, enfin la *Grande-Doctrine*. M. Neumann, auteur de l'article dans le journal de Göttingue, signale cette traduction de Colle comme très-inexacte. D.

246. VOCABULAIRE FRANÇAIS-ARABE, suivi de Dialogues à l'usage de l'armée d'expédition d'Afrique; par M. VINCENT, secrétaire attaché à l'armée d'expédition. Imprimé par ordre du ministre de la guerre. In-18 oblong de 104 p. Paris, 1829; Firmin Didot.

C'est un petit ouvrage fait avec soin, qui sera très-utile aux personnes qui font partie de l'expédition d'Alger. G. T.

247. THE ADVENTURES OF HATIM JAÏ, etc. — Les Aventures de Hatim-Jaï, traduites du persan par DUNCAN FORBES, A. M. In-4° de xi, 214, imprimé pour le *Fonds des traductions orientales*. Londres, 1830; Murray.

La plupart de nos lecteurs connaissent sans doute le nom d'Hatim-Jaï, de cet Arabe dont la générosité a passé en proverbe chez les Orientaux. Ils ont pu lire plusieurs traits remarquables de sa vie dans la Bibliothèque orientale de d'Herbelot et ailleurs, et ont dû se former ainsi une très-haute idée de ce personnage distingué du paganisme arabe, modèle de sagesse, de bravoure et surtout de libéralité. En lisant le titre précédent, ils s'imagineront sans doute qu'il s'agit des aventures réelles de ce héros de la bienfaisance, embellies seulement par un style pompeux et le merveilleux ordinaire des compositions orientales. Nous devons les détromper tout de suite en leur faisant savoir qu'il ne s'agit, dans ce roman, que d'aventures controuvées, entreprises, il est vrai, pour l'amour de l'humanité, mais sans aucun intérêt intrinsèque et pleines de ce merveilleux-féerie exagéré dont l'Europe est désenchantée depuis long-temps, mais dont les orientaux, à la vérité, paraissent n'être pas encore rassasiés puisque le livre dont nous parlons, comme tous ceux du même genre, font encore aujourd'hui leurs délices. Les aventures d'Hatim-Jaï, en particulier, jouissent de la plus grande réputation; chacun veut les lire. Les manuscrits de ce livre passent de main en main; mais on se décide difficilement à les céder. Bien que ce roman soit écrit en persan, on s'aperçoit facilement, au style, qu'il a été composé dans l'Inde où cet idiôme est la langue savante des Musulmans de cette contrée, lesquels, au lieu d'écrire constamment leurs ouvrages dans leur propre langue, c'est-à-dire en hindoustani, les tracent souvent en persan, comme en Allemagne on écrit encore fréquemment en latin; et de même qu'on trouve des germanismes dans le latin de l'Allemagne, on trouve aussi des *hindoustanismes* dans le persan de l'Inde, et de plus des mots tout-à-fait hindoustans que l'on chercherait en vain dans les dictionnaires persans. Ainsi, pour être à même de traduire le persan de l'Inde.

il est essentiel de connaître l'hindoustani ou de pouvoir du moins consulter un dictionnaire de cet idiôme. Le traducteur des aventures d'Aatim-Jaï réunissait les qualités nécessaires pour entendre comme il faut l'original; car il possède également bien et la langue persane, qu'il enseigne avec distinction à l'*Institution orientale de Londres*, et l'hindoustani, qu'un séjour dans l'Inde lui a rendu familier. Il a eu à sa disposition, pour faire son travail, quatre différens manuscrits, un qui lui appartient, un second de l'*India-House*, et deux appartenant à un libraire de Londres qui a bien voulu les lui communiquer; il a aussi été dans le cas d'en voir trois à Calcutta, et il s'est assuré que tous ces manuscrits s'accordent entr'eux ou n'offrent du moins que de légères variantes. La facilité de pouvoir consulter plusieurs manuscrits a dû rendre la tâche du traducteur moins pénible et son travail plus parfait.

Deux éditions du texte persan des aventures d'Hatim-Jaï ont été publiées à Calcutta par les soins de M. James Atkinson, qui était dernièrement à Paris; mais l'ouvrage imprimé diffère entièrement des manuscrits; il paraît que ce n'est autre chose qu'un abrégé de l'ouvrage traduit par Forbes, que les Mounchi, attachés au collège de Fort-William, ont fait dans l'intérêt des élèves, ayant eu soin d'élaguer les métaphores qui surchargent le travail original, et d'en simplifier le style pompeux. Ainsi, quoiqu'on ait publié dans l'*Asiatic journal*, T. XXVII, p. 312 et 393, la traduction de cet abrégé, celle que publie aujourd'hui M. Forbes n'en doit pas moins être considérée comme la première qui paraît de cet ouvrage. Le style élégant et facile de M. Forbes représente bien celui de l'écrivain persan, et peut en donner une idée exacte aux personnes qui ne pourront pas lire l'original. Il est fâcheux que le fond de l'ouvrage ne soit qu'un tissu d'aventures fabuleuses aussi bizarres qu'incroyables et nullement susceptibles d'analyse; car, ce qui seul en fait le charme, c'est précisément ce qui disparaîtrait entièrement dans un pareil travail. Les notes parsemées çà et là sont intéressantes et prouvent l'érudition orientale de M. Forbes. Nous pouvons citer, par exemple, celle p. 17, où on lit que dans les contrées musulmanes les peintres ne tirent le portrait des femmes que derrière un rideau, parce qu'on considérerait comme un manque de pudeur dans une femme de montrer son visage

à un étranger; » celle p. 36 où il est dit que « les anciens Musulmans, comme les chrétiens avant Copernic, croyaient que la terre était une surface plane d'une forme circulaire; et comme sur les confins de la circonférence de ce cercle, il devait y avoir nécessairement une sorte de garde-fou pour empêcher de tomber dans un autre monde, ils supposaient qu'une montagne extrêmement élevée qu'ils ont nommée *koub-caf* (1), apparemment à cause de sa ressemblance supposée avec la lettre de l'alphabet arabe qui porte ce nom, s'étendait tout autour de la terre. De là l'expression de *caf à caf*, signifiant d'une extrémité de la terre à l'autre. Cette montagne *caf* était de plus considérée comme la résidence des génies, fées, géants, etc. » Enfin celle p. 38, où M. Forbes observe avec raison que « les écrivains orientaux placent le siège de l'affection plutôt dans le foie que dans le cœur. » Le savant traducteur fait remarquer que les poètes grecs emploient de même le mot *foie* où nous mettrions le mot *cœur*, et il cite à ce sujet le passage d'Anacréon, III, 27: « L'amour tend son arc et me lance un trait rapide qui me perce le foie. »

Une note p. 174 nous oblige à faire une observation critique. M. Forbes, bon protestant, paraît ne pas savoir au juste ce que les catholiques entendent par *purgatoire*; il croit que c'est le synonyme de l'expression arabe *barsakh*; mais ce mot ne signifie pas autre chose, sinon le temps qui existe entre la mort et la résurrection, or, ce n'est pas là ce que nous entendons par le *purgatoire*. Le mot arabe par lequel on désigne ce lieu intermédiaire entre le ciel et l'enfer est *araf* employé dans le Coran, surate VII, verset 44.

Nous devons dire, en terminant cet article, que le travail de M. Forbes a été imprimé aux frais du comité des traductions orientales établi près de la Société royale asiatique de la Grande-Bretagne et d'Irlande, et saisir cette occasion pour rendre hommage aux vues généreuses des fondateurs et membres de ce comité, qui donnent aux orientalistes de toute l'Europe les moyens de publier des ouvrages importants, qui, sans cette institution précieuse, n'auraient jamais vu le jour, et enrichissent ainsi la littérature européenne des écrits célèbres de celle de l'Orient.

(1) Ces deux mots forment indubitablement l'étymologie de *Caucas*, ce que M. Forbes ne dit pas.

Huit traductions remarquables ont déjà paru; six sont sous presse, et vingt-trois sur le métier. Ainsi, en très-peu de temps, trente-sept ouvrages orientaux, soit théologiques, moraux, ou métaphysiques; soit historiques ou géographiques, soit enfin bibliographiques, biographiques ou littéraires, auront vu le jour sous les auspices de ce comité respectable à qui l'Orient devra sans doute d'être enfin connu. G. T.

248. I. GRAMMAIRE WOLOFE, ou Méthode pour étudier la langue des noirs qui habitent les royaumes de Bourba-Yolof, de Walo, de Damel, de Bour-Sine, de Saloume, de Baole, en Sénégambie; suivie d'une appendice, etc.; par M. J. DARD, inspecteur de l'école wolofe-française du Sénégal. In-8° de xxxii et 213 pp. Paris, 1826; Imprimerie royale.

249. II. RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LA LANGUE OUOLOFE, suivies d'un Vocabulaire abrégé français-ouolof; par le baron ROGER. In-8° de 175 pp. Paris, 1829; Dondey-Dupré.

La langue *ouolofe* ou *wolofe*, parlée dans une partie de l'Afrique occidentale, dont tout, jusqu'au nom, était ignoré en France, il y a quelques années, mérite d'être l'objet des méditations de quiconque s'intéresse à l'étude comparative de la théorie du langage. Les deux ouvrages que nous annonçons nous paraissent très-propres à guider ceux qui, par une comparaison de nos langues européennes avec celle des nègres de la Sénégambie, voudraient enrichir de quelques faits nouveaux la science grammaticale.

Le but et le plan des deux auteurs sont très-différens, comme il est facile de s'en convaincre par une simple inspection de chaque ouvrage. M. Dard a composé son livre pour enseigner le matériel de la langue, pour apprendre à la parler; c'est une grammaire pratique à l'usage de ceux que leur position met en rapport direct avec les naturels du pays.

M. Roger s'est proposé en outre de recueillir, dans des vues philosophiques, des observations faites sur une langue peu connue, originale, sans écriture, et indépendante de toute littérature formée; d'en suivre la marche, d'en étudier les relations avec les idées et les besoins d'un peuple dans l'enfance de la civilisation.... L'auteur dit avec raison que « de semblables

recherches faites sur plusieurs langues douées encore de l'indépendance et de la pureté de la première jeunesse, seraient plus utiles aux progrès de l'idéologie et des sciences morales que les plus volumineuses dissertations. »

On voit clairement la différence qui sépare la *grammaire wolof* des *Recherches philosophiques*. Elle commence à être sensible à partir du système d'orthographe, du nom même de la langue et de celui des peuples qui la parlent. En effet, M. Dard écrit le *wolof*, et M. Roger l'*ouolof*; l'un et l'autre ont suivi la prononciation des naturels; le premier a suivi l'orthographe anglaise, et laisse subsister l'article sans élision, comme si *w* était une consonne en anglais. La dissemblance des deux ouvrages se fait notamment remarquer au sujet des articles, des noms, et de certaines particules curieuses qui n'ont pas d'équivalens dans nos langues. Mais c'est principalement dans le chapitre relatif aux verbes que M. Roger s'est le moins rencontré avec M. Dard. Leurs divisions, leurs systèmes de conjugaisons ne se ressemblent nullement: ce qui résulte surtout de la distinction établie par M. Roger entre les verbes d'action et les verbes d'état.

Au reste, il ne faut pas croire que l'ouvrage de M. Dard soit dénué de toute vue philosophique. Il a pris pour base la méthode de l'abbé Gaultier, et s'est efforcé d'appliquer à la langue des habitans de la Sénégambie les principes de grammaire générale que celui-ci a le premier exposés.

Quoique le plan suivi par MM. Dard et Roger diffère en général et même dans les détails, cependant il existe entre les deux ouvrages un rapport assez remarquable: c'est que l'un et l'autre offrent une marche analytique, et que les étudiants y sont conduits du connu à l'inconnu.

Après un article consacré à la division du temps chez les Ouolofs, M. Roger traite, dans le 10^e et dernier chapitre, de la littérature de ce peuple, quoiqu'il convienne qu'une langue qui n'a jamais été écrite ne saurait avoir proprement de littérature. Les Ouolofs ont des contes ingénieux qui se transmettent oralement de génération en génération; leurs fables sont en plus grand nombre. M. Roger rapporte une de ces fables qu'il accompagne d'une version française interlinéaire; elle est inti-

tulée : *Le Singe et le Lièvre*. L'insipidité est tout ce que nous avons remarqué dans ce morceau d'ailleurs assez bizarre.

Comme nos connaissances ne nous permettent pas de porter un jugement sur le mérite intrinsèque des deux ouvrages, nous avons dû nous borner à signaler les différences qui existent entre eux. Elles ne se sont pas seulement remarquer dans la méthode, elles portent encore sur le matériel de la langue. D'abord, les deux auteurs ont suivi, dans presque tous les mots, une orthographe différente, au point que du premier abord il est souvent difficile de reconnaître l'identité du même mot, parce que les deux auteurs emploient des lettres différentes pour peindre les mêmes articulations ou les mêmes voix : ainsi, M. Dard écrit *diguène* (femme) *daije* (rivière), *jalel* (enfant), *nlous-saba* (chemise) *jadhie* (chien), les mots que M. Roger écrit *ghighen*, *dèrh*, *kharel*, *kousab*, *khaghië*. — Les deux grammairiens ne sont pas non plus toujours d'accord sur le sens des mots : en voici un exemple, *Mailinte*, donné par M. Dard, et écrit *Mèllènt* par M. Roger, signifie *fourmi* en général selon celui-ci, et grosse *fourmi* suivant celui-là; *jorondom* (Dard) ou *khorondom* (Roger) est traduit *fourmi échanquée* par l'un, et grosse *fourmi* par l'autre, et *sanjalègne* (Dard), ou *sankhalègn* (Roger) veut dire *fourmi* en général, suivant le premier, et petite *fourmi*, suivant le second.

La *Grammaire-wolofe* et les *Recherches philosophiques sur la langue ouolofe* nous ont offert, dans leurs particularités, des dissemblances plus considérables encore : elles consistent en ce que les mots français sont rendus dans les deux ouvrages par des mots *wolofs* ou *ouolofs* essentiellement différents. L'absence des mêmes mots dans les vocabulaires de l'un et de l'autre (à moins de supposer une omission invraisemblable par sa gravité) nous semble exclusive de toute synonymie. Nous allons transcrire quelques-uns de ces mots, sans toutefois que cette citation doive rien faire préjuger sur la confiance que méritent les deux voyageurs ; les voici :

	M. Dard.	M. Roger.
Regarder.....	<i>boukji</i>	<i>sèt</i> .
Plomb.....	<i>merso</i>	<i>batekh</i> .
Épée.....	<i>harre</i>	<i>ghiasi</i> .
Miroir.....	<i>guissou</i>	<i>setou</i> .

Fin (subst.).....	<i>mouahie</i>	<i>sotti</i> .
Homme.....	<i>nitte</i>	<i>gour</i> .
Melon d'eau.....	<i>diombasse</i>	<i>béraf</i> .
fumée.....	<i>banjanasse</i>	<i>sakhar</i> .
Noce.....	<i>séeyéte</i>	<i>nkieti</i> .
Mort (subst.).....	<i>abdoudiabar</i>	<i>déh</i> .
Hirondelle.....	<i>niargaigne</i>	<i>iler</i> .

Nous terminerons cet article par une observation relative, non aux deux ouvrages que nous venons de faire connaître, mais à la langue dont ils traitent : c'est que l'ouolof présente une foule de mots simples exprimant une action, un état, une qualité, un objet, avec une circonstance spéciale ou même individuelle de temps, de lieu, de motif, de position, de manière, etc. : ce qui caractérise incontestablement une langue encore dans l'enfance et parlée par un peuple qui a peu d'idées générales. Parmi ces mots, nous citerons les suivans, nous en référant, comme on le pense, à la signification donnée par MM. Dard et Roger : *Tyflé*, tuer un animal pour en vendre la chair; *khamota*, réfléchir la tête appuyée sur le coude; *fanndé*, se coucher sans souper; *gouta*, partir à trois heures; *adouti*, laver du linge pour la 2^e fois, etc. Remarquez enfin que ces mots, qui expriment des idées complexes ou des combinaisons d'idées, ne sont pourtant pas composés, et ne dérivent d'aucun de ceux par lesquels se rend isolément chacune de ces idées. W.

250. ELEMENTARWERK DER GRIECHISCHEN SPRACHE. — Éléments de la langue grecque; par Gustave PINZGER. 2 parties en 1 Vol. in-8° de x-281 et 71 p. Breslau, 1828; Korn.

Ces élémens sont divisés en deux parties, l'une traitant des différens dialectes, et entr'autres du dialecte attique, l'autre spécialement du dialecte ionien et des formes épiques. Le plan de l'auteur, qui, pour les principes de la grammaire, a profité des travaux de ses devanciers, consiste à présenter d'abord les règles, et à les faire suivre immédiatement d'extraits d'auteurs, qui servent à la fois d'exemples et d'exercices. Ce n'est pas là le seul travail imposé à l'élève : après ces versions viennent quelques thèmes faciles et gradués sur les connaissances déjà acquises. Le dernier exercice est le Charon de Lucien, et vers la fin est rejeté un dictionnaire où se trouvent la signifi-

cation des mots grecs des différentes versions, et la traduction en grec des mots allemands qui composent les thèmes. Ces éléments renferment beaucoup de choses, mais beaucoup trop pour des commençans, et je crains bien que l'auteur ne soit pas pour eux ni assez concis, ni assez méthodique. L—s.

251. I. COURS DE THÈMES GRECS, précédé d'une grammaire grecque; par L. A. VENDEL-HEYL, professeur de rhétorique au collège royal de Saint-Louis. Ouvrage approuvé par la commission d'instruction publique. *Première partie.* 5^e édition in-8°. Paris, 1830; Le Normant.

II. COURS DE THÈMES GRECS, syntaxe et idiotismes; par le même. *Deuxième partie.* 2^e édition in-8°. Paris, 1824; Le Normant.

Quoique la première partie porte la date de 1830, et la deuxième celle de 1824; comme la première est à sa cinquième édition, et l'autre à la seconde seulement, il est clair que la première a précédé la deuxième, et que les annonces en suivant l'ordre des idées n'intervertissent point réellement l'ordre des dates.

Cet ouvrage, comme il paraît par le titre, est approuvé par la commission de l'instruction publique, rien de mieux; l'usage de ce livre ne peut qu'être infiniment avantageux à l'étude de la langue grecque. L'auteur a parfaitement senti que pour bien initier les élèves dans la pratique d'une langue, il fallait surtout leur apprendre à écrire, à parler, à penser même dans cette langue, si cela est possible. C'est donc avec grande raison qu'il recommande l'exercice des thèmes, exercice beaucoup trop négligé dans toutes les maisons d'éducation où le grec est enseigné.

C'est, je crois, en 1818 que M. Vendel-Heyl a donné la première édition de son cours de thèmes grecs. Alors simple professeur agrégé au collège de Charlemagne, M. Vendel-Heyl mit son nom sous la protection de celui de M. Planche, auteur d'un bon dictionnaire élémentaire grec-français, et dont les travaux s'associent à la renaissance des lettres grecques parmi nous. Depuis lors, M. Vendel-Heyl est devenu professeur de troisième, et maintenant il occupe la chaire de rhétorique au

collège de Louis-le-Grand; place que lui ont également méritée ses études consciencieuses et ses connaissances positives.

En comparant la cinquième édition à la première, il est aisé d'apercevoir les importantes améliorations que l'auteur a apportées à son travail; tâchons de faire connaître le point où il en est actuellement.

Les modèles de thèmes sont établis sur deux colonnes. La colonne de gauche donne la phrase française, celle de droite un vocabulaire, où les mots toutefois ne sont pas répétés quand ils ont déjà été employés. Dans la partie française, des chiffres indiquent la construction grammaticale, et les mots qui ne doivent pas être exprimés sont renfermés entre deux parenthèses. Dans le vocabulaire, l'auteur place des chiffres qui se lient à ceux de la phrase française. Il joint à cela les tournures grecques écrites en italique, et quelquefois le cas du nom, ou le temps du verbe. Pour être plus intelligible en voici un court exemple: il s'agit de rendre en grec cette phrase: « Ptolémée fils de Lagus était très-content d'enrichir ses amis. » L'auteur écrit ainsi:

Ptolémée (fils) de Lagus	Πτολεμαῖος <i>le (fils)</i> Λάγους
était très-content ² d'enrichir ¹	<i>enrichissant</i> καταπλουτίζων <i>les</i>
<i>ses amis</i> ³ .	<i>de lui</i> ⁴ ὑπερχαίρων.

A la première inspection de la phrase, l'élève voit qu'elle doit commencer par *Ptolémée*, parce que ce mot n'est marqué d'aucun chiffre; il recourt au vocabulaire et écrit Πτολεμαῖος comme il est indiqué. Il continue, et voit le mot *fils* renfermé entre deux parenthèses, dans le vocabulaire il trouve l'article *le* et le mot *fils* mis aussi entre deux parenthèses, d'où il conclut qu'il ne doit pas être rendu. Ici le maître lui apprendra que l'article joint à un nom propre au génitif sous-entend ordinairement le mot *fils*, et qu'on dit en grec *le de Lagus*, pour *fils de Lagus*. Son premier membre de phrase sera donc: Πτολεμαῖος ὁ Λάγου. Puis continuant à lire, il trouve le nombre après *enrichir*, et le vocabulaire lui donne le participe *enrichissant* rendu par καταπλουτίζων, il écrira donc ce mot immédiatement et aura: Πτολεμαῖος ὁ Λάγου καταπλουτίζων; il cherche alors le nombre ² qui se trouve dans le vocabulaire après l'article *les* qu'il joint tout naturellement au mot *amis*, marqué dans la phrase française par le nombre 3, il écrit donc à la suite τῶν

φίλους, à l'accusatif pluriel gouverné par le verbe *enrichir*. Ces deux derniers mots ne sont pas dans le vocabulaire parce qu'on les a déjà employés plus haut. L'élève poursuit, et trouve dans le vocabulaire le nombre ⁴ après ces mots *de lui*, qui sont évidemment la décomposition du pronom possessif *ses* souligné en français, et il écrira αὐτῷ-τούς φίλους αὐτοῦ *les amis de lui*. Reste le verbe marqué dans la phrase française par le nombre ⁵, et exprimé en grec par ὑπερχαίρω, à l'imparfait ὑπερέχαιρα, qui doit terminer la phrase grecque, et il aura : Πτολεμαῖος ὁ Λάγου καταπλουτίζων τοὺς φίλους αὐτοῦ ὑπερέχαιρα. Mot à mot : « Ptolémée le (fils) de Lagus en enrichissant les amis de lui éprouvait une extrême joie. »

Le grand avantage de cette méthode est d'épargner au disciple la fatigue inutile du travail matériel, pour lui laisser l'emploi tout entier de son intelligence. Le maître le prend par la main, mais l'oblige à choisir lui-même sa route. Il ne fait pas un seul pas au hasard, et comme il est forcé de se rendre raison de tout, c'est avec connaissance de cause qu'il pénètre dans les plus intimes secrets du langage.

Les exercices de la première partie portent spécialement sur les noms substantifs et adjectifs, sur les pronoms et les verbes. Pour chaque temps l'auteur donne un certain nombre d'exemples, afin de bien familiariser l'élève à la conjugaison compliquée des verbes grecs.

Dans la seconde partie on rencontre des exercices d'un ordre plus élevé. Tout ce qui a rapport à l'accord des noms, au régime des verbes, à l'emploi des prépositions, aux ellipses, en un mot, tout ce qui tient à la syntaxe et aux idiotismes y est traité avec le plus grand soin. Mais ici l'auteur, avant que de faire entrer l'élève dans l'exercice du thème, lui donne d'abord quelques exemples tirés des meilleurs auteurs ; cette version préliminaire l'initie en quelque sorte à la tournure qu'il doit employer, et lui en facilite l'application.

On ne saurait assez recommander cet excellent livre à ceux qui sont chargés d'enseigner la langue grecque.

DUGAS-MONTBEL.

252. HOMERUS SLAVIS DIALECTIS COGNATA LINGUA SCRIPSIT; ex ipsius Homeri carmine ostendit Gregorius DANKOWSKY, lit. Græcarum in Academ. Poseniensi professor. Vol. I. Iliados libr. VI. 1-150. In-8° de VIII et 20 pag. Vienne et Posen, 1829.

Ce petit ouvrage ne peut manquer, selon nous, d'intéresser les philologues. M. le prof. Dankowsky cherche à y démontrer que la langue d'Homère s'est formée d'un dialecte slave, et que par conséquent elle appartient à cette mère-langue. Dans ce but il compare mot-à-mot les 50 premiers vers de l'Iliade avec le slave. Voici les 3 premiers :

Mineni hadei tegna Peleniada Achilewa

Μηνιν ἀειδε θεα Πηληϊόδου Ἀχιλλεύς

Ulomene ke zmiri Achajom zale wetàkaoje

Οὐλομένην ἡ μὲν Ἀχαιοὺς ἄλγε' ἔθηκε

Welaz biwnewsimnich psych Adi prohabaoje

Πόλλας δῖφθιμους ψυχὰς Αἰδὶ προΐαψεν.

On trouve une même analogie entre tous les vers suivants. Il est inutile de faire observer qu'on ne doit considérer ici que les syllabes radicales et les lettres, et non les flexions ni l'aspiration. Dans les notes qui suivent le texte, les différens mots slaves sont expliqués par le polonais, le bohémien et le slavons, qui sont des dialectes slaves. Dans la préface, l'auteur fait remarquer les changemens que les formes slaves ont éprouvés *en passant* dans la langue d'Homère. Il fonde ces remarques sur un passage de Platon, dans Cratylus (p. 280), où cet écrivain parle des grands changemens qui, déjà de son temps, s'étaient introduits dans la langue grecque; et il motive ainsi son opinion : *Slavorum lingua hodierna eodem modo differt a græca scriptis ad nos perlata quo antiquum sermonem Hellenum a seriore diversum esse Plato testatur*. On sait que sept villes de l'antiquité se disputèrent l'honneur d'avoir été la patrie d'Homère; aujourd'hui la Pologne, la Russie, la Bohême et la Croatie peuvent aussi avoir cette prétention. (*Gætting. gelehrte Anzeigen*; sept. 1829, n° 150-151.) G.

253. LUCIANI ALEXANDER GRÆCÆ. Prolegomenis instruxit, annotationem et excursus adjecit C. G. In-8° de XXXVII et 154p. Cologne, 1828; Bachem.

Les qualités qui distinguent particulièrement Lucien, c'est

à-dire cette piquante originalité, cette satire pleine de finesse et de malice ; se fait moins remarquer dans l'écrit qu'il composa contre l'imposteur Alexandre que dans ses dialogues. L'opuscule dont nous annonçons une édition, présente, en général, un caractère sérieux. Ce ne sont plus des railleries, des sarcasmes tels que ceux qu'il a lancés contre les philosophes, c'est une censure amère où il règne une haine mêlée d'indignation. Nous pensions d'ailleurs que c'est avec raison que M. Jacob voit dans l'*Alexandre* une accusation indirecte contre la corruption d'un siècle où le vice était en honneur et le crime restait impuni.

Les écrits de Lucien offrent une telle variété, qu'après les travaux de Bourdelot, de Reiz, d'Hemsterhuis, de Gesner, etc., il reste encore une foule de choses à expliquer. Le nouvel éditeur s'est efforcé de réparer les omissions de ses devanciers, soit dans des *Prolégomènes* qui offrent le résumé de l'opuscule de Lucien, soit dans des notes fort étendues dont le texte est accompagné. Il s'est notamment appliqué à éclairer des questions relatives aux Cercopes, aux chronographes et aux logographes, au culte des serpens et à d'autres superstitions fort multipliées du temps de Lucien, aux personnages mis en scène par cet écrivain, à la condition des chrétiens du second siècle, à quelques circonstances du règne de Marc-Aurèle, aux mœurs contemporaines. Dans cette phrase (chap. vi) : ἀλλὰ κοινωνήσας Βυζαντίῳ τινὶ χρονογράφῳ τῶν καθιεντων ἐς τοὺς ἀγῶνας, etc., M. Jacob maintient la leçon χρονογράφῳ avec Lehmann et Fritzsche, contre François d'Asola (*Solanus*), qui écrit λογογράφῳ ; Lacroze, qui préfère χρησιμογράφῳ ; Belin de Ballu, qui propose χειρογράφῳ ou πορογράφῳ. L'éditeur prétend que ces deux dernières leçons ne sont qu'un exemple de légèreté française. Lehmann dit que c'est par mépris que Lucien appelle ce Byzantin χρονογράφος, mot qui désignerait le genre d'écrivains que nous nommons *annalistes*, ou vulgairement *chroniqueurs*. Cocconas (c'est le nom du Byzantin) se donnait pour historien, et, suivant Lucien, concourait dans les jeux publics pour le prix d'éloquence. Mais M. Jacob, se fondant sur un passage d'un autre opuscule du même auteur (*Quom. conscr. sit hist.* 16), qui y présente le style d'un chronographe comme plat et rampant (πιζὼν καὶ χαμαιπικτις), ne pense pas que de tels écrivains aient jamais

disputé un prix qui ne s'obtenait que par un discours d'apparat (επιδείξις), et que les concurrens se disputaient par un débit pompeux, une accumulation de phrases brillantes et de grands mots bien sonores, en un mot, par l'étalage de toutes les richesses de l'art oratoire; car il existait alors à Rome une espèce de gens que Lucrèce (iv, 508) nomme *genus avidum ninis auricularum*.

Nous apprenons par Xiphilin, abrégiateur de Dion Cassius, par Eusèbe, Athénagoras, Lactance, et autres, que les chrétiens étaient traités d'athées par les Romains. M. Jacob fait observer que ἀθεός ne signifie pas proprement un athée tel que nous l'entendons, c'est-à-dire celui qui nie l'existence de la Divinité, mais que ce mot désigne un homme qui lui rend un culte différent de celui qu'elle reçoit du peuple. C'est ainsi que le philosophe Anaxagore fut nommé ἀθεός, non-seulement parce qu'il voulait réformer la religion d'après les connaissances physiques de son temps, mais aussi parce qu'il se voyait que des allégories dans les mythes homériques.

Nous ne passerons pas sous silence une particularité assez curieuse; c'est que, dans l'*Alexandre* de Lucien, il est parlé d'un art qui n'a point été oublié depuis: celui de cacheter les lettres et de les recacheter après les avoir lues. On y voit quels moyens et quelles substances s'employaient dans ces ignobles manœuvres. M. Jacob cite, à ce sujet, les *Mémoires* de M^{me} Duhaussat, femme de chambre de la Pompadour, ouvrage traduit en allemand (Stuttgart, 1825), et dans lequel est dévoilée la turpitude qui s'attache à cette indigne violation du secret des familles.

Le volume dont nous avons à rendre compte, contient, à la suite du texte, deux dissertations intitulées *excursus*, et dont la première a pour objet l'orthographe des noms propres dans les ouvrages de Lucien; et la seconde, qui est beaucoup moins longue, l'emploi fautif ou l'omission de la particule négative οὐ. Enfin suivent trois index, 1^o des auteurs corrigés ou éclaircis; 2^o des mots et des choses; 3^o des principales observations grammaticales contenues dans les notes et utiles à l'intelligence du texte.

E. C. D. A.

254. LEONTII CARMINIS HERMESIANACTEI, FRAGMENTUM, emendatum et latinis versibus expressum; par F. A. RIGLER et C. A. M. AXT. In-8° de 31 p. Cologne, 1828; Bachem.

Hermésianax était un poète grec de Colophon, qui vivait du temps de Philippe et d'Alexandre. Il publia sous le titre de *Leontium*, nom de sa maîtresse, trois livres d'élégies, dont il ne reste qu'un fragment de 98 vers, dans lequel le poète passe en revue les différens personnages, célèbres par leurs talens, qui ont succombé au pouvoir de l'amour. Laurent Van Santen avait déjà traduit ce fragment en vers latins. La nouvelle traduction est assez littérale, pour que les auteurs aient cru pouvoir se dispenser d'y ajouter des notes explicatives : seulement on trouve au bas des pages quelques remarques critiques sur le texte, et les conjectures des commentateurs. Cet opuscule se termine par un autre fragment élégiaque de Phanoclès, interprété de la même manière. L-5.

255. CAII CORNELII TACITI DIALOGUS DE ORATORIBUS. Recensuit et annotatione instruxit ERN. DRONKE. In-8° de XL et 270 p. Coblentz, 1828; Hoelscher.

M. Dronke a profité, pour rendre son édition supérieure à celles qui l'ont précédée, des travaux de tous ses devanciers. Il a comparé entre elles les différentes leçons données par les manuscrits de plusieurs bibliothèques de l'Europe, et s'est livré, pour donner à son texte toute la pureté désirable, aux recherches les plus assidues. C'est ce qui se voit par la préface, où il instruit le lecteur du travail préparatoire qui a servi de base à cette édition. Viennent ensuite, sous le titre général de *Prolegomena*, plusieurs morceaux très-intéressans que M. Dronke a judicieusement insérés dans le volume. Le premier est une dissertation du professeur Lange, dans laquelle il revendique pour Tacite le Dialogue sur les orateurs, que d'autres ont attribué à Quintilien, à Suétone, à Pline le jeune, etc. L'éditeur pense que les preuves apportées en faveur de Tacite sont tellement concluantes qu'on ne saurait y ajouter d'autres argumens. — La seconde pièce préliminaire est le sommaire du Dialogue, placé par Schulze en tête de son édition (Leipzig, 1789), que M. Dronke

dit être *assez bonne*, quoiqu'il s'y rencontre bien des erreurs. — Le troisième et le dernier de ces morceaux est une dissertation du même Schulze sur Justus Fabius, à qui est dédié le Dialogue et sur les interlocuteurs qui y figurent tour-à-tour. Ces personnages sont Curvatus Maternus, Marcus Aper, Julius Secundus et Marcus Vipsanus Messala, tous les quatre orateurs distingués et contemporains de l'auteur.

Les notes qui accompagnent la présente édition forment les deux tiers du volume. Elles sont presque toutes grammaticales et philologiques; quelques-unes se rapportent à l'histoire littéraire de Rome. C'est un très-bon commentaire critique et interprétatif du Dialogue de Tacite. M. Dronke y déploie une grande érudition, aborde toutes les difficultés et n'en laisse aucune sans explication au moins plausible. On voit qu'il a étudié avec fruit les ouvrages composés par Cicéron et Quintilien sur l'art oratoire : ces deux écrivains, surtout le premier, sont très-fréquemment cités. Ce qui ne donne pas peu de valeur aux notes en question, c'est qu'elles contiennent le résultat d'une collation de plusieurs manuscrits et des principales éditions anciennes et modernes. On y trouve en outre des observations qui pourraient, au besoin, servir de matériaux pour une histoire de la langue latine. Certains mots, pour la plupart employés dans le Dialogue, comme *puritas*, *favorabilis*, *conversatio*, *substantia*, *excessus* (dans le sens de *digression*), *statio* (signifiant *charge*, *emploi*), *scholasticus*, etc., sont présentés comme introduits dans la langue postérieurement au règne d'Auguste, ou du moins comme ne se rencontrant pas dans les auteurs qui vécurent dans ce qu'on nomme l'*âge d'or* de la littérature romaine, c'est-à-dire entre la dictature de César et l'avènement de Tibère.

A la suite des notes vient une appendice intitulée *addenda et emendanda*, dans laquelle l'éditeur corrige quelques légères fautes, et revient sur certaines parties du commentaire qui ne lui ont pas paru suffisamment développées. Le volume se termine par deux index fort utiles, l'un est historique, l'autre, beaucoup plus étendu, est purement philologique, et contient tous les mots et toutes les locutions de quelque importance qui se trouvent dans le texte ou qui sont, dans les notes, l'objet, soit d'une explication, soit d'une simple citation. E. C. D. A.

256. P. OVIDII NASONIS *HEROIDES*, in litterarum studiosæ juventutis usum, cum variorum et suis adnotationibus edit W. TERPSTRA. Indices adjecit J. TERPSTRA. In-8°; prix, 11 fr. 10 c. Leide, 1829; Luchtmans.

257. BIBLIOTHÈQUE LATINE-FRANÇAISE, publiée sous les auspices de S. A. R. Mgr. le Dauphin; par C. L. F. PANCKOUCKE. Livraisons XXVIII à XXXIV. 7 vol. in-8°. Paris, 1829-1830; Panckoucke.

Les livraisons que nous annonçons comprennent les tomes IV^e, V^e et VI^e de Pline l'ancien, II^e de Justin, VII^e de Cicéron, II^e de Stace et I^{er} de Térence. Les trois volumes de Pline contiennent les livres 5^e, 6^e, 7^e et 8^e de l'Histoire-naturelle; les quatre autres renferment, 1^o la seconde et dernière partie de Justin, formée des livres 18 à 44; 2^o les *Verrines* de Cicéron; 5^o la fin des *Silves* et les quatre premiers livres de la *Thébaïde* de Stace; 4^o l'*Andrienne* et l'*Eunuque* de Térence. Le traducteur de ce dernier écrivain est M. Amar, conservateur de la bibliothèque Mazarine et professeur émérite de l'Université. Nous rappelons à nos lecteurs que presque toutes les traductions sont nouvelles, et que chaque auteur peut s'acquérir séparément à raison de sept francs pour chaque volume.

W.

258. DIONYSII LAMBINI in Q. Horatium Flaccum Commentarii. 2 vol. in-8° de xxx-564 et 641 p. Coblentz, 1829; imp. de Hoelscher.

Cette nouvelle édition des Commentaires de Lambin sur Horace ne contient pas le texte du poète latin, qui aurait rendu l'ouvrage trop volumineux. Elle est faite sur celle que Lambin donna lui-même en 1567. On en a retranché ce qui a été ajouté dans l'édition de H. Étienne de 1568, et le Traité de Manuce sur les 21 genres de mètres d'Horace. On a vérifié les citations de Lambin, et placé à la fin de chaque volume un *index rerum et verborum*.

L-s.

259. COMMENTATIONIS DE C. CRISPI SALUSTII HISTORIARUM LIB. III FRAGMENTIS, ex Bibliothecâ Christinæ, Suecorum reginæ, in Vaticanam translatis; pars I-II; 24 et 50 p. G. TOME XIV. — AVRIL 1830.

27

Auctore M. Zo. Theoph. KREYSIG. In-4°. Meissen, 1828-1829; Klinkicht. (*Jena. Allg. Literatur Zeitung*; août 1829, pag. 269.)

Ce fragment précieux se rapporte au 3^e livre de l'histoire de Salluste. Dès le xvi^e siècle (1580), Janus Douza publia à Anvers, trois fragmens de ce livre *ex vetustis et servianis Petri Danielis schedis*, avec des notes critiques, qui depuis ont paru dans plusieurs nouvelles éditions. 70 ans après, Isaac Vossius trouva ces fragmens à Stockholm, dans le mss. de Pétau acheté par la savante reine Christine. Jean Freinsheim publia trois ans après cinq fragmens tirés de ces manuscrits. Bimard la Bastie, qui fit la même découverte, sans savoir que ces documens avaient déjà été publiés comme appartenant à l'histoire de Salluste, les publia de nouveau, comme des fragmens tirés *ex Annalibus maximis* ou *ex Libris linteis*, qui, comme l'on sait, étaient conservés à Rome *in æde Monetæ*. Muratori, croyant être le premier qui les eût fait connaître, les donna dans son *Thesaurus inscrip.*, et Bimard ne voulut pas, plus tard, avouer son erreur. C'est ainsi que ces fragmens passèrent dans l'histoire romaine de Salluste, publiée par de Brosse, ainsi que dans plusieurs nouvelles éditions de l'historien latin.

Lorsque Niebuhr se trouvait à Rome, il vit dans la Bibliothèque du Vatican ces fragmens de Salluste réunis en un volume, avec une foule d'autres de peu d'importance, parmi les manuscrits de la bibliothèque de la reine achetés en 1689 par le pape Alexandre VIII. Cette nouvelle découverte n'a, toutefois, rien produit de bien important pour l'histoire ni pour la langue; car la plupart des documens qui pouvaient éclairer l'histoire se trouvent déjà dans les éditions que nous venons de citer et dans celle de Lunebourg que M. Kreysig paraît ne pas avoir connue. Cependant on doit de la reconnaissance à M. Niebuhr pour le soin qu'il a mis à copier ces fragmens avec beaucoup d'exactitude, et pour en avoir confié la publication à un homme comme M. Kreysig, déjà avantageusement connu non-seulement par plusieurs excellens commentaires sur des ouvrages classiques, mais aussi par le zèle infatigable qu'il met à recueillir jusqu'aux plus petits vestiges de l'antiquité. G.

260. CAR. FRID. CONR. REINECKE..... DE CONSTANTI ET AQUALIBI JESU CHRISTI INDOLE ET INGENIO, doctrina ac docendiratione, sive Commentatio de evangelio Johannis cum Matthæi, Marci et Lucæ evangelîis conciliato. 78 pag. in-8°. Hannoveræ, 1827; Helwing.

L'opuscule dont le titre précède ayant été tracé dans un but tout théologique, nous ne pouvons que l'indiquer à nos lecteurs, en applaudissant toutefois aux vues religieuses dont l'auteur est animé.

H. G.

261. HENR. THEOPH. TZSCHIRNERI OPUSCULA ACADEMICA; edidit Julius Fridericus WINZER. In-8° de xii-340 pag. Leipzig, 1829; Hinrich.

Tzschirner était doyen de l'Université de Leipzig. Son condisciple et collègue, M. Winzer, a voulu remplir un devoir que lui dictaient son amitié et sa vénération pour ce savant professeur, en réunissant en un volume les opuscules que Tzschirner avait publiés en différentes circonstances. Ils sont au nombre de douze et forment le contenu de l'ouvrage que nous annonçons. Le premier a pour objet le génie de saint Paul; le 2^e traite de la dignité de l'homme prouvée et manifestée par la religion chrétienne; le 3^e de la fidélité des anciens chrétiens à suivre les pratiques du culte public; le 4^e est un discours de circonstance prononcé à Leipzig, en 1814, après la défaite des Français; le 5^e a pour but de prouver que la guerre n'est pas défendue aux chrétiens; le 6^e que le culte public doit être purgé de tout ce qui est incompatible avec la simplicité évangélique. Dans le 7^e l'auteur examine ce que les églises et les académies évangéliques se doivent réciproquement; le 8^e roule sur les orateurs célèbres de l'Eglise; le 9^e sur les motifs pour lesquels les écrivains grecs et romains n'ont parlé que rarement du christianisme; le 10^e explique la cause des dissentimens qui, selon l'auteur, existeront toujours entre l'Eglise évangélique et la catholique; le 11^e expose les autres raisons qui ont empêché la France d'adopter la réforme; le 12^e et dernier enfin, qui n'est pas terminé, est tracé dans l'intention de prouver que la philosophie grecque a contribué à propager le christianisme.

Tous ces opuscules se distinguent par la justesse des idées, la force de l'expression et l'élévation des sentiments. Ils font honneur à l'auteur et à l'éditeur qui en a soigné l'impression.

H. G.

262. I. DEUTSCHE CHRESTOMATHIE.—Chrestomathie allemande, extraite des ouvrages des modernes prosateurs et poètes allemands; par le D^r Ern. SCHAUMANN. 2 vol. petit in-8° de x-265 et XLVI-328 pag. Giessen, 1828; Heyer.

263. II. STYLISTISCHE PERICOPEN. — Pericopes ou choix de modèles de style pour servir à l'instruction dans la langue allemande; par le D^r W. J. G. CURTMANN. In-8° de XVI et 400 pag. Giessen, 1829; Heyer.

La première de ces deux chrestomathies allemandes paraît être destinée aux études élémentaires; aussi l'auteur a-t-il eu en vue l'instruction morale autant que l'instruction littéraire: beaucoup de morceaux qu'il a choisis, n'ont rien de saillant sous le rapport du style, mais ils contiennent des réflexions utiles et éminemment morales. Sans cette circonstance, on s'étonnerait de voir des passages tirés d'auteurs qui ont peu de renommée dans la littérature allemande. Dans le 1^{er} volume éditeur n'a admis que des morceaux très-courts; le deuxième, destiné aux classes supérieures des collèges ou gymnases, est précédé d'un aperçu historique sur la langue allemande et sur les divers genres de poésie. Chaque volume est divisé en partie prosaïque et partie poétique.

Les *Péricopes* présentent un autre choix: c'est particulièrement sous le rapport du style que M. Curtmann a composé son recueil de morceaux; ils sont rangés non pas selon les divers genres, comme dans le recueil de M. Schaumann, mais selon les auteurs, en ayant égard à l'époque où ils ont vécu. Ainsi M. Curtmann commence par un extrait du poème des Niebelungen, qui date, comme on sait, du moyen âge; il le fait suivre de quelques morceaux des Minnesingers ou troubadours allemands. De là, il monte subitement au 18^e siècle, en donnant des extraits de Haller, Rabener, Klopstock, Ramler, Lessing, Wieland, Engel, Herder, Goethe, Stollberg, Voss, Schiller; il passe ensuite au 19^e en rassemblant des mor-

ceaux de Hebel, Matthison, Jean-Paul Richter, Schlegel, Hardenberg et Tieck. Des notes sur ces divers auteurs et leurs ouvrages terminent le volume. M. Curtmann a eu la singulière idée d'écrire tous les morceaux poétiques en lignes suivies, comme de la prose; il assure qu'outre l'avantage d'économiser la place, la déclamation gagne à lire les poésies ainsi disposées. Cette innovation ne nous paraît pas très-heureuse. Nous sommes étonnés que l'éditeur n'ait rien extrait des œuvres de Hoffmann, qui certainement est un des écrivains les plus purs de l'Allemagne. Les œuvres de Kotzebue n'ont été non plus mises à contribution par aucun des éditeurs des deux chrestomathies.

D-c.

264. A NEW POCKET DICTIONARY, etc. — Dictionnaire portatif italien-anglais, et anglais-italien, d'après Baretti, Bottarelli, Polidori et Petroni; par C. GRAGLIA. 16^e édit., revue avec soin et augmentée d'une grammaire élémentaire italienne. In-16 de xxxi-208 pages. Paris, 1830; Baudry.

Les dictionnaires de ce genre sont d'autant plus utiles que les langues auxquelles ils sont destinés sont plus généralement répandues; et quelles langues le sont plus que l'italienne et l'anglaise? Le mérite essentiel de ces ouvrages est de rendre, avec le plus de fidélité possible, le véritable sens d'un mot par le mot nommé dans la langue qui le traduit. Le Dictionnaire que nous annonçons est un guide précieux pour les élèves et les voyageurs. Nous croyons que, sous ce point de vue, il mérite la distinction dont il jouit. L'impression en est nette, correcte et élégante.

Fr. L.

265. VOCABOLARIO UNIVERSALE ITALIANO. — Vocabulaire universel italien. Naples, 1829; imprim. de Tramater. (*Antologia*; août 1829, p. 181).

S'il est vrai que la quantité des mots constitue le principal mérite d'un Dictionnaire universel italien, on peut annoncer que ce nouveau vocabulaire l'emportera, sous ce rapport, sur le vocabulaire de Padoue et sur tous ceux qui ont été publiés jusqu'à présent. Mais il ne suffit pas de recueillir les mots d'une langue, il faut encore les reordonner alphabétiquement. Ce travail, quoique très-simple, a été jusqu'à présent mal fait par

les auteurs de dictionnaires italiens qui ont toujours confondu les lettres J. et I., U et V. Ils ont aussi négligé de placer les accens sur certains mots écrits en lettres majuscules, quoique l'orthographe moderne l'exigeât. Ces deux défauts ont été soigneusement évités par les auteurs du nouveau vocabulaire. Souvent on consulte en vain le dictionnaire pour trouver les diverses acceptions dans lesquelles un mot est susceptible d'être employé, le nouveau dictionnaire remédiera à cet inconvénient.

L'étymologie de tous les mots sera indiquée dans la nouvelle compilation. Il en résultera une augmentation notable pour le dictionnaire de la langue. Les éditeurs du Dictionnaire de Padoue s'étaient bornés à indiquer l'étymologie des termes scientifiques tirés du grec, telle qu'ils l'avaient trouvée dans Bonavilla.

Pour qu'un dictionnaire soit bon, il est indispensable qu'on y puisse trouver la définition exacte des mots et des termes techniques : chacun sait combien le dictionnaire de la Crusca est inférieur sous ce rapport. Les définitions que renferme ce dictionnaire sont d'une brièveté extrême. On trouve par contre trop de prolixité dans les dictionnaires qui ont succédé à celui de la Crusca. Les auteurs du nouveau ont adopté à cet égard un juste milieu.

Jusqu'à présent la synonymie, c'est-à-dire l'explication des mots dont la signification paraît être la même, a été trop généralement négligée dans les dictionnaires italiens, et cependant il est impossible de bien parler une langue sans une connaissance exacte des synonymes; cette matière sera l'objet d'une attention spéciale de la part des auteurs du nouveau dictionnaire.

Les mots italiens ayant le plus souvent diverses significations qu'il importe de connaître, toutes ces significations seront indiquées dans le nouveau dictionnaire. Les auteurs donneront d'abord le sens propre des mots, puis leur sens figuré, en joignant les mots grecs et latins correspondans. Les diverses significations de chaque mot seront appuyées de citations d'auteurs distingués.

Les auteurs joindront à leur dictionnaire une grammaire italienne et une théorie des verbes italiens.

En ce qui concerne l'exécution typographique, le dictionnaire aura le format in-4°, deux colonnes par page. Le prix de souscription sera de gr. 5 par feuille, payables à la réception de chaque cahier. Les cahiers composés de 20 feuilles, ont dû paraître de semestre en semestre, à partir de décembre 1828.

C. R.

266. MÉMOIRE SUR L'ORIGINE DE LA DIFFÉRENCE RELATIVE A L'USAGE DE LA LANGUE FLAMANDE OU WALLONNE dans les Pays-Bas; par J. D. MEYER. (*Nouv. mémoires de l'Acad. royale de Bruxelles*; T. III, p. 437).

Le résumé de la longue et savante discussion à laquelle se livre l'auteur de ce mémoire plein de recherches d'un grand intérêt, est que l'influence de la langue et de la littérature françaises sur celle de toutes les provinces des Pays-Bas a été très-marquée et suffisante pour faire adopter dans quelques-unes le langage wallon, qui est évidemment d'origine latine ou française, et dans les autres, pour faire substituer à l'alphabet allemand les caractères italiques; que la différence de langage du pays wallon et flamand ne remonte point à l'époque de la conquête des Gaules par les Romains; que la transplantation des Saxons par Charlemagne ne saurait motiver cette diversité; enfin, qu'aucun monument historique n'explique ce phénomène bizarre qui probablement n'est que l'effet du hasard. W.

ARCHÆOLOGIE, NUMISMATIQUE.

267. DESSINS DU TOMBEAU ÉGYPTIEN DÉCOUVERT PAR BELZONI.
(*Prospectus*).

Madame Belzoni se propose de publier, par le moyen de la lithographie, l'ensemble des bas-reliefs et des hiéroglyphes sculptés sur les parois du tombeau royal égyptien découvert en 1818, près de Thèbes par feu M. G. Belzoni.

Les frais d'un ouvrage d'une aussi vaste étendue rendent indispensable de s'assurer de 200 souscripteurs au moins, avant d'entamer l'entreprise. La liste des souscripteurs, parmi lesquels madame Belzoni compte déjà des noms très-distingués, sera publiée avec l'ouvrage.

Cet ouvrage formera un atlas de 80 planches au moins. Il paraîtra par livraisons de 8 planches, grand format; il y aura de 12 à 14 livraisons, à raison de 25 francs chaque, non coloriée, et 36 francs coloriée, payables par livraison, à fur et à mesure qu'elles seront remises.

Les 10 planches relatives à ce tombeau qui ont déjà été publiées dans l'atlas qui fait partie du *Voyage de M. Belzoni*, seront données de nouveau à leurs places respectives : elles seront livrées *gratis* aux souscripteurs du présent ouvrage.

La sollicitude que M. Belzoni manifesta constamment pour conserver ce précieux manuscrit à la science, détermine madame Belzoni à entreprendre ce travail, malgré les peines morales et physiques qui l'accablent, et les nombreuses difficultés contre lesquelles elle a eu à lutter depuis la mort de son mari. Elle se repose avec confiance sur les sentimens et l'encouragement des amis des sciences pour lui faciliter les moyens d'atteindre un but si désirable.

Les recherches récentes et profondes de plusieurs savans ont déjà dévoilé à l'Europe quelques-uns des secrets mystiques de la mythologie égyptienne. On peut donc se flatter de voir bientôt un heureux résultat de leur persévérance et de leurs tentatives, maintenant qu'on est en possession de la clef de ces hiéroglyphes, restée impénétrable jusqu'à présent.

Les découvertes de M. Champollion jeune, de M. Letronne, membre de l'Institut royal de France; du professeur Seyfarth, du baron Lee, etc., etc., s'accordent toutes dans les recherches historiques et hiéroglyphiques qu'ils ont faites respectivement.

Les dernières découvertes, surtout de M. Champollion le jeune, relativement à la mythologie égyptienne, rendent cet tombeau l'un des plus intéressans qui existent, puisqu'il est l'un des plus complets. Aussi est-il le seul monument qui a été entièrement copié jusqu'à l'époque du voyage de Belzoni. On peut souscrire chez MM. Firmin Didot, imprimeurs-libraires, rue Jacob, n° 24, à Paris.

268. NEAPELS ANTIKE BILDWERKE. — Les antiquités de Naples décrites par MM. E. GERHARD et Th. PANOFKA 1^{re} partie, avec 2 pl. lithogr., gr. in-8° de XXXII et 470 pp.; prix, 3 rthlr 8 gr. Stuttgart, 1828; Cotta. (*Allgem. Repertor. der Literat.* de Beck; 1828, vol. 2, cahier 1, p. 42).

Le Musée royal des antiquités de Naples, formé des objets trouvés à Herculaneum et Pompéï, des précieuses collections de la maison Farnèse de Rome, des Musées Borgia, Vivenzio et d'autres monumens dispersés de l'art classique des Grecs et des Romains, est, sous bien des rapports, le plus riche qui soit connu. Les tableaux antiques qu'il renferme lui assurent une supériorité incontestable. Offrir au public un aperçu précis de toutes ces recherches, c'est sans doute répondre à un désir généralement exprimé. L'ouvrage que nous annonçons remplit parfaitement cette lacune. Les auteurs, avantageusement connus par leurs travaux antérieurs sur des matières archéologiques, offrent non-seulement une description exacte de tous les objets du Musée royal de Naples, mais ils en expliquent aussi, quand il le faut, la signification, sans se perdre toutefois dans des développemens trop scientifiques ou dans des considérations trop générales. On conçoit que, pour rendre ce travail parfaitement utile aux personnes qui visitent le Musée, il a fallu le disposer de manière à ce que les descriptions se suivissent d'après la place des objets. Le grand édifice des Studi, érigé par Fontana en 1582, devait primitivement servir d'écurie; cependant il ne put jamais répondre à sa destination à cause du manque d'eau qu'il éprouvait alors. Il fut consacré à l'Université en 1616. Après l'expulsion des jésuites, dont le collège est aujourd'hui l'Université, l'édifice Fontana changea de destination en recevant la Bibliothèque, l'Académie des arts et les Musées. Le 1^{er} volume de cet ouvrage est consacré aux objets exposés dans l'aile gauche de cet édifice. Les descriptions consignées dans ce volume constituent les 4 sections suivantes : 1^o *Objets de marbre*, décrits par le professeur Gerhard. Ils se trouvent au rez-de-chaussée de ladite aile, constituant une collection de 488 morceaux, tant de la collection Farnèse que des objets trouvés à Herculaneum, Pompéï et Capoue, et des antiquités dispersées dans Naples et dans les environs de cette ville. A

l'entrée principale se présentent la statue colossale d'Alexandre Sévère, une superbe Flore et un Génie romain. Sur l'escalier : un lion et la *Venus genitrix* en double; à l'entrée du corridor 47 statues, bustes et bas-reliefs, et un groupe : ils présentent la cuisson d'un porc, probablement pour un sacrifice, des guerriers blessés, des amazones blessées à cheval, des combattans mourans, les filles de Balbus et la statue de ce dernier comme proconsul. Le corridor consacré aux divinités, offre 60 statues parmi lesquelles on distingue surtout la statue équestre de M. Nonius Balbus, Apollon avec le cygne, Serapis assis, Hercule et Omphale, une Cérès, des têtes de Minerve et la statue de cette déesse; Hercule en repos dit l'artiste, Glykon de l'époque alexandrine, selon M. Gerhard; Vénus et l'Amour (c'est une Vénus triomphante), une tête, selon M. G. une ville personnifiée; des masques de jeunes dieux de rivière; un Neptune, une superbe statue inédite de Minerve, de la plus belle époque de l'art. Dans le corridor des empereurs : Agrippine, Marciana en Vénus; un empereur assis dont on a fait un Claude au moyen d'une nouvelle tête de plâtre; un superbe bassin de porphyre; des statues de jeunes garçons. Dans le vestibule : un grand nombre de reliefs, où l'on remarque principalement un sarcophage, un dieu marin, Jupiter avec les Muses, un cortège bachique. Dans la salle de Flore : la Flore Farnèse, un Bacchus ivre; Psyché, fragment précieux; Orphée, Eurydice et Mercure; un Centaure et Scylla; Hélène. La salle des marbres de couleur : Apollon assis; Apollon, de basalte verdâtre; Isis, la Diane d'Ephèse, d'albâtre oriental. La salle des Muses : une coupe faite par Salpion, d'après l'inscription, représentant les soins prodigués au jeune Bacchus; des comiques en terre cuite; plusieurs statues de Muses, d'acteurs avec des masques; des reliefs de vœux avec les Grâces dont les noms se trouvent au bas, ainsi que ceux d'autres femmes. Les Muses et l'Euterpe présumée ont été trouvées dans le théâtre d'Herculanum. La salle des statues de Vénus : 24 statues : un prétendu Adonis, qui est une belle statue d'un adolescent; Vénus Anadyomène; une Vénus au bain, Vénus marine; des Satyres pressurant du raisin; des fragmens de fontaines en forme de temple; un superbe amour, très-bien conservé; un jeune homme avec une oie. Le passage d'Hercule : un Jupiter assis, figure colossale, très-endommagée; L.

Junius Brutus, à tort appelé Annibal; un Hermès de Socrate avec une inscription grecque. La salle d'Atlas : Atlas, un genou à terre, portant sur le dos le globe terrestre, de l'époque d'Hadrien et bien conservé; la statue d'un chanteur, appelé Homerus, travail fini et bien conservé; la statue d'un orateur, appelé Poplicola; une statue femelle; un Cicéron restauré; un Aristide présumé, très-bien exécuté; plusieurs Hermès, têtes, bustes, en partie accompagnés de noms grecs. La salle d'Antonin : Antonin restauré, les jambes et les bras sont neufs; un cratère bachique, remarquable par le style, un cratère en forme de cloche, présentant le retour de Proserpine; une vestale appelée Zingarella, de l'époque d'Antonin; une Abondance, travail médiocre; le buste d'Alexandre, bien conservé (Visconti n'en fait point mention dans ses recherches sur les têtes d'Alexandre); le buste d'une femme avec une inscription latine; une statue drapée, appelée Sibylle. Le cabinet de la Vénus callipyge : un hermaphrodite satyrique, trouvé dans les ruines de Pompéï en 1817; la Vénus callipyge, du second ordre.

L'appendice de cette première section est consacrée aux objets qui ont été récemment tirés des magasins pour être réunis avec ceux du Musée. II. Objets de bronze, décrits par G. et P. Cette collection se compose principalement d'objets trouvés à Herculanum et Pompéï. Considérablement enrichie par la collection Borgia, elle occupe 5 pièces dans l'ordre suivant : 1^{re} pièce, avec 449 objets, principalement des objets de cuisine, parmi lesquels on remarque une machine pareille à nos urnes à thé. 2^e pièce, avec 635 objets, tels que lampes, mesures, poids et un superbe candélabre; 3^e pièce, avec 682 objets, tels que lectisternes, chaises curules, une grande table, un trépied, un bassin d'offrande, des vases, des figurines, des bustes de bronze en partie avec des inscriptions; 4^{me} pièce avec 884 objets, tels que des figurines, des armes, un beau cratère argenté; 5^{me} pièce avec 1830 objets. Ce sont des antiques peu volumineuses, tels qu'une écritoire, des instruments de chirurgie, des tessères, des objets de toilette, de petites figures et des reliefs. III. Vases de terre cuite, décrits par P. Ces objets, au nombre de 2178, occupent 8 pièces. La description en est très-détaillée. IV. Mélanges, décrits par G. et P. La se-

conde partie de cet ouvrage comprendra les antiques de l'aile gauche du rez-de-chaussée, les collections privées de Naples et les antiques qui se trouvent dans les environs de cette ville.

L. D. L.

269. NOTICE DES CONSTRUCTIONS ROMAINES trouvées dans les fouilles faites en 1827-1829, sur l'emplacement présumé du **FORUM HADRIANI**, à la campagne nommée Arentsburg, commune de Voorburg, près de la Haye; par M. REUVENS.

L'entassement de la population sur un espace de terrain très-resserré dans la province de Hollande, a, depuis des siècles, fait disparaître du sol toutes les traces de constructions romaines, que l'on y remarquait autrefois.

Parmi les établissemens des Romains dans cette province, il n'y en avait pas de plus intéressant à découvrir que celui du **FORUM HADRIANI**, parce qu'il paraissait devoir être plus étendu que les établissemens purement militaires des rives du Rhin, l'ancienne frontière et ligne de défense de l'empire romain.

L'existence primitive d'un établissement, portant le nom de **FORUM HADRIANI**, était connue uniquement par l'ancienne *carte de Peutinger*. La *Chronique des évêques d'Utrecht* rapporte, il est vrai, qu'un très-fort *castrum*, près de Voorburg, fut détruit par les Normands au 9^e siècle, mais sans prouver son identité avec le **FORUM**. Aussi, au siècle dernier, l'opinion des savans était-elle partagée sur la question de savoir si les ruines romaines, que l'on savait exister à Arentsburg et dans les campagnes avoisinantes, appartenant sans doute au *castrum* saccagé, étaient, ou non, le **FORUM HADRIANI**. C'est pour éclaircir ces doutes que les fouilles ont été entreprises pour le compte du gouvernement.

Déjà au 16^e siècle les antiquaires évaluaient à 10 *arpens de terre*, ou environ, l'extension des constructions ruinées. L'aspect des domaines qui touchent à la campagne d'Arentsburg, où les fouilles ont été faites, et les traditions existantes sur le lieu, donnent à cette idée un degré de vraisemblance.

Le baron de Westreenen de Tiellandt a recueilli, dans ses *Recherches sur l'ancien FORUM HADRIANI* (*Amsterdam et La Haye*, 1826, in-18), à peu près tous les renseignemens que l'on avait relativement aux antiquités découvertes précédemment

sur ce sol classique ; mais toute l'étendue des constructions anciennes sur le domaine d'Arentsburg était couverte d'une couche de 1 à 1 $\frac{1}{2}$ mètre de terrain en pleine végétation. La majeure partie du terrain que l'on a examiné jusqu'ici , portait un bois de haute futaie. Il a fallu le couper, et enlever entièrement la couche de terre, pour retrouver les contours de la bâtisse. Les murailles avaient été totalement détruites par les anciens propriétaires. On n'a retrouvé de la plus grande partie de ces murailles que les fondemens, et, en quelques endroits seulement, les traces de ciment qui montraient, dans la couche générale de sable, leur ancienne direction. Néanmoins quelques portions, que nous indiquerons, conservent encore leurs murs et leurs pavés antiques.

Les constructions découvertes jusqu'à présent (novembre 1829) se divisent naturellement en cinq masses.

Les lignes du plan joint à la notice plus *noires* que les autres indiquent les constructions qui se trouvent à la plus grande profondeur.

Masse n° I. Construction, apparemment principale, sur une couche de sable, au nord du fossé moderne, qui, en 1771, a enlevé une partie des fondemens.

Les 7 premiers numéros appartiennent évidemment à des *bains*. L'existence des bains, qui paraissaient d'abord être de trop petite dimension pour avoir pu servir de *thermes* publics, jointe à la régularité qu'offraient au commencement les alignemens généraux, avaient fait soupçonner une ressemblance de nos ruines avec les *villæ* ou *prætoria*, maisons de plaisance des magistrats et riches particuliers Romains, que l'on a découvertes en Angleterre. Mais les derniers résultats de nos fouilles, et la comparaison des thermes peu étendus de Pompéï, découverts en 1825, et que des ouvrages très-récemment publiés ont fait connaître, nous portent à croire que les bains en question étaient destinés à l'usage du public, et que chacune des autres parties de constructions découvertes a servi à un usage particulier, comme en effet le plan semble l'indiquer.

Quant aux pièces suivantes, n°s 8, 9, 10 et 11, on ne peut encore en désigner l'emploi. Le n° 10 contient de grands fragmens de pavé. Les fondemens de murailles qui bordent le n° 8, à l'occident et au midi, sont d'une construction plus récente que es autres.

Les n^{os} 12, 13 et 14 annoncent un édifice plus élevé et plus solide que les n^{os} précédens, tant à cause des grands contreforts apposés aux fondemens, que des lits de pierre, servant à affermir le sol au midi et au nord des n^{os} 12 et 13. Il est probable que les pièces 13 et 14 formaient un petit *temple*, tourné vers l'ouest. Si le n^o 12 n'en faisait pas partie, il peut avoir formé une *chapelle* séparée. C'est là que l'on a trouvé des fragmens d'inscriptions en très-grands caractères, et un morceau de bas-relief méconnaissable. Les contreforts étaient peut-être des bases de colonnes en saillie.

Le n^o 15 présente le plan d'un *temple* à deux *cellæ*, ou chapelles, consacrées à deux divinités révérees ensemble. Les inscriptions trouvées antérieurement, peut-être sur le terrain où se font actuellement les fouilles, font entr'autres mention de *Serapis* et d'*Isis*, auxquels un pareil culte pouvait convenir. Au devant de l'entrée, il y a deux bases, qui ont probablement appartenu à des statues.

Le n^o 16. Puits percé au travers de la couche de tourbe au-dessous du sable. On y a trouvé des anses de seaux, des crocs auxquels on pendait un seau pour puiser, un fragment de chaîne, des médailles, etc.

C'est dans les environs de ce puits qu'on a découvert un *avant-bras* en marbre de dimension colossale, et un *bras d'enfant* de terre cuite : et il paraît que la célèbre *main* colossale de bronze (achetée depuis peu par le gouvernement) a été découverte en 1771, non loin de ce même lieu. Un pareil assemblage de statues autoriserait à croire qu'il y avait là une place publique.

N° 17. Base d'une grande statue, ou peut-être d'un petit arc d'ornement.

Masse n° II. Il est plus difficile d'assigner une destination à cette partie, qui paraît ne pas appartenir au n° I, car elle est construite à peu de profondeur, et sur un terrain de terre glaise qui est exhaussé et généralement affermi par le moyen de cendres, de briques pilées, ou de briques entières, etc.

N° 18. Pièce qui a servi sans doute à des usages domestiques, comme l'indiquent le puits ménagé dans un coin des murailles, et le *gobelet*, le *trépied*, le *réchaud* et la *pierre à aiguiser*, que l'on a trouvés au fond. On a encore découvert dans cette cham-

bre un beau petit *lévrier* de bronze, qui a très-probablement fait partie, comme ornement, d'une cassette de même métal; et 18 médailles, de *Septime-Sévère* jusqu'à *Maximin I.* Cette pièce, qui est à un niveau moins élevé que le reste des constructions, était sans doute souterraine: aussi a-t-elle conservé ses murailles à la hauteur d'un mètre. Elles sont construites en pierres de taille, alternées de chaînes de briques. L'entrée est au nord.

N° 19. Fondemens de colonnade ou d'arcade. L'une de ces bases est encore parfaitement carrée. N° 20. Trottoir, pavé en morceaux de briques posées à plat, en plusieurs couches.

N°s 21 et 22. Constructions que l'on suppose avoir servi de terrasses, à cause des égoûts que l'on y remarque. Le n° 21 a été enlevé en partie en 1771 par la coupe du fossé.

Si la destination donnée à ces deux pièces est juste, et que l'ensemble du n° II ne forme qu'un seul édifice, il est probable que la façade de cet édifice était de ce côté-ci, donnant sur les thermes.

N° 23. Autre pièce au-dessous du niveau ordinaire, qui a conservé une partie de ses murs en pierre de taille, et une partie de son pavé. L'entrée de cette partie, jadis souterraine, est à l'orient.

N° 24. Puits de forme ovale, construit en pierre. N° 25. Chambre dont le pavé s'est conservé en entier, mais dont les murs ont disparu. Cette pièce contient une sorte de base ou foyer en terre, couverte de briques, et le pavé offre un singulier affaissement, en forme de cône renversé.

Masses n°s III et IV. Les fouilles de *Bonn*, exécutées en 1818 et les années suivantes, ont offert le tracé de plusieurs bâtimens construits en long, d'une manière analogue à ceux-ci.

Le n° 27 conserve l'aspect d'un *hypocauste* ou salle chauffée par un feu circulant au-dessous du pavé. Neuf petits piliers de briques carrées, dont quelques-unes portent la marque EX. GER. INF, et qui ont soutenu ce second pavé, sont encore en place.

Le n° 28 est un *hypocauste* bien mieux conservé. On y voit encore le conduit du *præfurnium*, ou fourneau, en forme de quart de cercle.

N° 29. Pièce entièrement ruinée, et dont les débris de pavé

composent presque uniquement la masse informe marquée n° 30.

Les n°s 31, 32, 33 ont trop souffert pour que l'on puisse en indiquer précisément les contours ou la destination. N° 31 est muni d'un très-petit *hypocauste* de trois piliers de briques rondes. Un conduit en ciment, parallèle au mur méridional de cette pièce, servait peut-être d'écoulement à l'eau sale venant de la pièce n° 33, qui se trouve plus haut que les deux autres.

N° 34. Trottoir semblable au n° 20.

Si la bâtiase n° III a servi à l'usage des bains, comme ses hypocaustes le feraient supposer, on pourrait croire qu'ils ont été construits plus tard que ceux du n° I, et peut-être après que ces derniers furent tombés en ruines. En effet la construction du n° III paraît plus récente, et moins solide que celle du n° I. (Nous renvoyons au n° IV.)

C'est dans les environs du n° III et des deux temples supposés du n° I, que l'on a trouvé une quantité de briques et de tuiles à la marque EX. GER. INF et C. G. P. F. La plupart de celles de la XXX^e légion ont été trouvées aux environs des thermes n° 1 à 7.

On a retiré encore quelques fers de lances au N. O. de cette même bâtiase n° III. N° 35. Squelette d'une femme avec agraffes et un bracelet. Voyez encore n° 42. N°s 36, 37. Puits ou citernes, formés par des tonneaux de douves, à une grande profondeur. Dans le n° 36 on a découvert un double fond formé par une cuve, et un pavé en ciment mêlé de gravier. On en a retiré des pics, des houes, des haches, etc.

N°s 38, 39. Pavés dont la destination est incertaine. Le n° 38 est en chaux, et le n° 39 construit en briques plates, comme les n°s 20 et 34. Dans ce dernier, il y a un affaissement semblable à celui du n° 25. Le mur à angle obtus, qui borde ce n° 39 au nord, peut avoir servi d'hémicycle ou banc de forme semi-circulaire, ou à masquer quelque biais dans l'alignement des constructions n° IV.

La masse n° IV est toute différente des autres masses de constructions, puisqu'elle a pour fondement des fragmens de colonnes, de chapiteaux et d'inscriptions sur pierre calcaire. Il est possible qu'elle ait été construite des débris du n° I. Cette masse ressemble à un rang de boutiques, ou à une caserne ou

quartier de soldats, comme il en existe à Bonn, à Pompeï, etc.

Le n° 40 contient (comme le n° 18) un puits en bois. Dans le n° 41 on a trouvé, à une grande profondeur, des restes de planches, qui ont probablement servi au même usage. Dans le puits du n° 40 on a retrouvé presque en entier un socque (*soccus*) ou chaussure de cuir.

N° 42. Portions d'un squelette humain, moins bien conservé que le n° 35.

Masse n° V. Gros mur qui a servi apparemment de clôture ou d'enceinte générale. On voit, dans une direction parallèle au côté extérieur, des vestiges d'autres fondemens, qui peuvent avoir été en rapport avec ce mur. On a trouvé ici des briques très-informées.

— Outre les fragmens de colonnes qui composent la couche inférieure des fondemens du n° IV, on en a trouvé plusieurs aux environs de la bâtisse n° III; d'autres tout autour des temples supposés, n°s 13, 14 et 15; d'autres enfin dans les environs du puits n° 16.

Quant aux objets trouvés depuis le commencement des fouilles, ils ne peuvent faire un article particulier de cette Notice provisoire. L'on renvoie à celles qui ont été publiées antérieurement dans la *Gazette d'État*, du 12 octobre 1827 et du 5 septembre 1828.

C. J. C. REUVENS.

270. LETTRE DE M. L. BIONDI à M. J. Antinori, sur la peinture antique des noces dites *Aldobrandines* (*Atti dell'Academia romana di archeologia*; Tom. I, part. I, p. 135.)

Cette peinture à fresque fut trouvée vers la fin de 1606, dans les ruines des jardins de Mécène, à peu de distance de l'arc de Gallien, elle était dans un état de conservation tel que si elle n'eût fait que desortir des mains de l'artiste. Le peintre Frédéric Zuccaro, qui la vit le premier, resta en extase lorsqu'il vit que le temps n'avait rien fait perdre au coloris de sa fraîcheur et de sa vivacité. Le cardinal Cintio Aldobrandini, protecteur des sciences, fit l'acquisition du tableau; et, l'ayant fait détacher du reste du mur au moyen de la scie, le plaça dans sa maison de plaisance du Mont-Quirinal.

Au milieu de cette fresque, se voit un riche lit nuptial sur le bord duquel est assise une jeune et jolie femme qui est la nou-

velle mariée. Le voile nommé *flammeum* lui couvre le front et lui ombrage les yeux; et ses pieds reposent sur un tabouret d'or. La *pronuba*, couronnée de myrte, embrasse la jeune fille qui paraît craintive, elle semble la rassurer. Le mari, demi-nu et couronné de lierre, est assis au pied du lit, dans l'attitude d'un homme qui s'ennuie d'attendre. A droite du lit, autour d'un vase, sont trois personnages que Laurent Pignorio a cru être les parques et dans lesquelles d'autres ont vu 3 suivantes (*balneatrices*) préparant le bain de l'épousée. Mais comme deux de ces personnages sont certainement des hommes et que le troisième porte des habits sacerdotaux, il est probable que ce dernier est la prêtresse et que les deux autres sont deux *camilli* assistant au sacrifice nuptial. Entre ces figures et le lit, est appuyée sur une petite colonne, une autre *pronuba* qui prépare les parfums dont on doit frotter le corps de l'épousée, comme on avait coutume de le faire en invoquant Junon *Unxia*. De l'autre côté du lit, près d'un autre vase destiné peut-être à laver le corps de l'époux, sont trois personnages, que Pignorio a pris pour les muses; car chez les Grecs, ces divinités n'étaient qu'au nombre de trois. Winckelmann pense que ce sont les Heures. M. Biondi est persuadé que ce sont simplement 3 jeunes filles célébrant les noces: l'une joue de la cithare; l'autre, près d'elle, portant un diadème, paraît à ce savant, chanter l'épithalame; la troisième tient une petite tasse avec laquelle elle verse ou puise de l'eau dans le vase. Toutes les figures, hautes de 2 palmes (1 pied 4 pouces et demi), sont d'une beauté et d'une expression qu'il serait impossible de surpasser.

Winckelmann et Pignorio ont cru pouvoir déterminer quelles sont les noces représentées sur la peinture dont nous parlons. Le premier assure que ce sont celles de Thétis et de Pélee; le second croit y voir celles de Stella et de Violantilla.

M. Biondi regarde cette peinture comme étant d'origine grecque, et appartenant au siècle d'Auguste. Dutens est d'avis qu'elle est la même que celle dont parle Pline (livre XXXIV, ch. 10), qui en fait honneur au pinceau d'Echion.

Quoi qu'il en soit c'est certainement le plus grand et le plus précieux des ouvrages de ce genre qui nous restent de l'antiquité. C'est ce qu'attestent d'ailleurs non seulement les pompeux

éloges des plus savaus antiquaires, mais encore les innombrables copies des plus habiles artistes. W.

271. PICTURESQUE ANTIQUITIES, etc. — Antiquités pittoresques des villes d'Angleterre. Recueil de gravures représentant les anciens châteaux, les églises, etc., avec une description historique ; par J. BAITTON. In-4°. Loudres, 1828. Livr. I; prix de chaque livr. 1 l. 4 sh.

L'ouvrage aura 6 livraisons avec 84 planches gravées sous la direction de J. Lekeux, et contiendra la description pittoresque de 3 villes principales, York, Lincoln et Gloucester. Le même auteur a publié l'histoire des églises cathédrales suivantes : Péterborough, avec 17 pl. — Salisbury, avec 31 pl. — Norwich, avec 24 pl. — Winchester, avec 30 pl. — York, avec 35 pl. — Lichtfield, avec 16 pl. — Oxford. — Cantorbury. — Wells, avec 24 pl. — Exeter, avec 22 pl. — Bath, avec 10 pl. — Bristol. — Gloucester est sous presse.

272. PALAIS D'ELTHAM dans le comté de Kent.

On doit procéder incessamment à la démolition de cet ancien palais. Une partie des matériaux dont se compose sa voûte intérieure, toute en charpente et d'un travail de sculpture curieux, dans le genre de celui de la grande salle de Westminster, sera transportée au château de Windsor. La magnifique Hall d'Eltham sert aujourd'hui de grange, et les paysans battent le blé là où jadis Édouard III tint un parlement et donna un splendide banquet au roi Jean, de France, son prisonnier. A l'occasion des fêtes de Noël de la présente année, on y donna un somptueux repas à plus de 2,000 convives. Le palais d'Eltham fait partie des domaines de la couronne. Les administrateurs de cet intéressant édifice n'eussent-ils pas dû consacrer à son entretien les produits de sa modique location avant qu'il se trouvât hors d'état d'être réparé? Une très-faible partie du seul revenu des bois et des forêts qui en dépendaient, et qui fut appliquée à des bagatelles, eut servi à conserver l'un des monumens de l'architecture britannique, qui excitent l'admiration des connaisseurs en ce genre, même dans le siècle qui a produit le nouveau palais de Buckingham House. (*The Globe — Galignani's Messenger*; 17 avril 1828.)

L.

273. NOTICE SUR LES ANTIQUITÉS EN ARGENT, TROUVÉES DANS L'ARRONDISSEMENT DE BERNAY, département de l'Eure; par M. A. LE PRÉVOST.

Le 21 mars dernier, Prosper Taurin, cultivateur à Berthonville, arrondissement de Bernay, labourant un champ au hameau du Villeret, rencontra, avec le soc de sa charrue, une tuile romaine qui faisait partie d'une maçonnerie fort solide, et, après l'avoir enlevée, il trouva une grande quantité d'objets en argent, presque tous de la plus belle conservation et ayant plus souffert de ses coups de pioche que de près de 20 siècles de séjour sous la terre. On pourra juger de sa surprise et de sa joie, quand on saura qu'il en recueillit 30 et quelques livres pesant. Mais aux yeux des amis des arts et des antiquités, cette valeur intrinsèque considérable ne sera que leur moindre mérite. Ce sont des instrumens de sacrifices et des offrandes votives, la plupart d'une beauté admirable et presque tous ornés d'inscriptions. Plusieurs portent l'empreinte du style grec le plus élevé. Le tout est du Haut-Empire, et appartenait à un temple de Mercure qui paraît avoir existé dans le voisinage, et de la recherche duquel on va s'occuper immédiatement.

Nous avons particulièrement remarqué une statue en argent, de Mercure, de 18 pouces de haut; un buste charmant du même dieu; une main d'argent, massive, retrouvée postérieurement; 2 vases à eau lustrale, ornés de marques du plus beau type; 2 autres représentant des bacchanales où figurent des Centaures des deux sexes; un cinquième où l'on voit des muses et des philosophes; 2 *præfericulum*, ornés de figures relatives à la guerre de Troie; des patères et des disques d'un beau travail et de fortes dimensions; des *simpulum*; des cuillers à encens; 2 serpens se tenant par un crochet et destinés à embrasser quelque chose, etc. Il y avait un buste de Mercure, en argent massif et d'un travail admirable, qui a malheureusement été volé. Beaucoup de portions de bas-reliefs sont dorées, quelques-unes incrustées en or. L'argent est d'un titre très-élevé.

Voici quelques-unes des inscriptions :

1. Deo. Mercurio. Jul. Sybilla. D. S. D. D. (de suo dedit). Celle-ci est incrustée en or sur un cercle d'argent.

2. Mercurio. Aug. P. Aelius. P. Aeli. Numitoris. Libertus. Eutychus. V. S. L. M. (votum solvit lubens merito.)
3. Q. Lucanius. Blaesus. ex. Stipe.
4. Deo. Mercurio. Kanetonnesi. C. Propert. Secundus. V. S. L. M.
5. Mercurio. Aug. Combaromarus. Buolani. Fil. V. S. L. M.
6. Mercurio. Aug. Camulagnata. Caici. Filia. V. S. L. M.
7. Mercur. Aug. Sacrum Germanissa Visear I. V. S. L. M.
8. Mercurio. Caneto. Epaticcus. O. S. O.
9. Deo. Merc. Can. Deci. R. Luperus. Ex. Test. R? Ac? Daciriges? Pii?

Montfaucon a publié un monument trouvé à Beauvais, où Mercure porte le surnom d'Auguste comme dans ces inscriptions. Quant à celui de Canetus ou Kanetonnensis, il paraît tout-à-fait nouveau, et nous ne doutons pas qu'il ne provienne du nom du lieu où le temple était situé.

Tous ces objets sont restés provisoirement déposés à Bernay, chez M. Liston, parent du propriétaire, qui les communique avec beaucoup de complaisance, et à qui l'on a l'obligation d'avoir empêché par ses conseils la destruction aussi bien que la dispersion de la collection. Nous ne pensons pas qu'il en existe de comparable, soit pour la quantité des pièces dont elle se compose, soit pour leur mérite d'exécution et les renseignemens techniques ou mythologiques. La plupart des vases travaillés au marteau étant très-minces, sont doublés d'une cuvette non adhérente qui les fortifie et permettait d'y renfermer des liquides.

Il est facile de se convaincre au premier coup-d'œil que le tout appartient à la plus belle époque des arts dans l'empire romain, c'est-à-dire à celle des premiers successeurs d'Auguste, il aura été enfoui dans l'une des premières guerres civiles qui avaient désolé les Gaules sous l'empire. On peut supposer qu'un marchand d'orfèvrerie, établi dans le voisinage du

temple, tenait en magasin de ces objets faits d'avance, et provenant des contrées où les arts étaient les plus florissans. Nous pouvons citer à l'appui de cette conjecture le contraste de leur perfection avec la grossièreté des inscriptions, souvent presque illisibles, dont la plupart sont chargés (1). (*Journal de Rouen*; 19 avril 1830).

274. NOTICE SUR UNE TÊTE D'ARGENT DORÉ, renfermant un crâne humain, trouvée près de la ville de Tours; par M. CHAMPOISEAU. Broch. in-8°. Tours, 1829. (*Journal des Artistes*; 20 sept. 1829, p. 183).

Le 11 avril 1827, un cultivateur voulant planter de la vigne, à 3 lieues de la ville de Tours, et non loin de la route qui conduit à Loches, trouva, à environ 18 pouces de profondeur, une tête en vermeil, de grandeur naturelle. L'ayant ouverte, par le sommet, il trouva qu'elle renfermait un crâne humain.

Il présenta cette tête aux autorités de la ville de Tours, qui refusèrent d'en faire l'acquisition. Un orfèvre fut sur le point de l'acquiescer pour 300 fr.; mais le propriétaire préféra la garder pour la faire voir dans les foires; il la possède encore.

M. Noël Champoiseau vient de publier une dissertation sur ce monument d'antiquité. Il en donne d'abord une description exacte, avec un dessin lithographié. « On n'aperçoit sur cette tête aucune inscription, ni aucune date : sa hauteur totale est de 29 centimètres ou dix pouces, 6 lignes; lors de sa découverte, une portion de la partie supérieure occipitale n'a pas été retrouvée; elle consistait en une sorte de *calotte sphérique*, de 7 centimètres ou deux pouces et demi environ de diamètre, rendue mobile par une charnière qui la joignait à une zone haute de dix centimètres ou moins de 4 pouces, sur le devant, et de 7 centimètres ou deux pouces et demi à sa partie posté-

(1) On peut considérer cet ensemble de monumens ayant eu une même destination, comme le trésor d'un temple de Mercure à qui ils avaient été successivement offerts en accomplissement de vœux faits par les personnages qui sont nommés dans les inscriptions. Nous sommes heureux d'annoncer que M. Raoul Rochette, conservateur du cabinet des médailles de la Bibliothèque du Roi, informé de cette importante découverte, s'est rendu, en toute hâte sur les lieux, et a fait l'acquisition de ces précieux monumens, qui appartiennent aujourd'hui à cette Bibliothèque. (N. du R.)

ricure. Cette zone se rattachait elle-même au reste de la tête par 6 charnières fixes et soudées, moins fortes que celles de la *calotte sphérique*. Quelques personnes ont pensé à tort que la partie égarée devait porter une inscription ou une date : la direction des masses de la chevelure prouve assez qu'elle en présentait seulement la continuation; selon toute apparence même, l'ouverture qu'elle formait était pratiquée pour voir ou toucher le crâne contenu dans la tête, sans qu'il fût nécessaire de l'ouvrir entièrement, au moyen de la zone, dont le jeu n'était utile que pour introduire le crâne dans l'intérieur. »

L'exécution et le travail de cette tête, par rapport à l'art, n'ont rien que d'ordinaire. Le crâne humain qu'elle renferme a paru n'avoir jamais été en contact immédiat avec la terre, parce qu'il a conservé son poli. Cette circonstance a conduit à penser qu'il a dû être introduit dans la tête d'argent, aussitôt ou peu de temps après la mort de l'individu auquel il appartenait.

Jusqu'ici tout est bien; la description est faite d'une manière soignée et consciencieuse; mais M. Champoiseau, semblable à beaucoup d'antiquaires qui gâtent la science archéologique par la manie des suppositions et des conjectures, s'est persuadé que cette tête de vermeil représente celle de quelque jeune chef romain, ou franc, des 5^e ou 6^e siècles, tué par un chef visigoth. Il se livre à ce sujet à de profondes recherches historiques; il suit les barbares dans leur irruption, depuis le midi de la Suède, à travers la Germanie, la Grèce, l'Assyrie, l'Italie, la Gaule, jusque dans la partie de la Touraine où ils pénétrèrent deux fois, et dont ils restèrent maîtres vers l'an 480, jusqu'en 507, époque où Clovis les força de reculer. Or, M. Champoiseau a lu dans beaucoup de livres qui se répètent les uns les autres, sans citer leurs garans, que ces peuples buvaient dans le crâne des ennemis tombés sous leurs coups, suivant certains rites du culte d'Odin. Il va plus loin. Il prétend que, conservant les coutumes de leur nation, ils entourèrent d'abord les crânes, dans lesquels ils buvaient, de lames d'or ou d'argent; qu'ils en firent ensuite revêtir l'intérieur, et qu'enfin, pour ne pas renoncer entièrement à cet usage, tout en le rendant le moins dégoûtant possible, ils purent se contenter de renfermer le crâne au fond de la coupe, qui, par un raffinement digne de ces barbares, représenta les traits mêmes du

guerrier vaincu. Tout cela repose sur une fausse supposition.

« Quand la tête est renversée, ajoute-t-il, il est à remarquer que le crâne se trouve dans la position où il serait si l'on s'en servait pour boire, et que pour conserver cette position, il n'était guère possible de disposer la tête d'une manière plus convenable qu'en plaçant le vase dans l'intérieur du cou. »

Ce n'est pas que M. Champoiseau n'ait été averti par quelques personnes que ses conjectures pourraient bien être hasardées, et que la coupe du chef visigoth pourrait n'être autre chose qu'un ancien reliquaire, de ceux qu'on appelait *chef* de tel saint ou de telle sainte. M. Champoiseau persiste; sa version lui paraît bien plus merveilleuse, et il la soutient par tous les moyens possibles.

Le *Journal des Artistes* pense avec plus de raison que le monument dont il s'agit est un reliquaire du 13^e ou du 14^e siècle. Avant la révolution de 1793, il en existait encore beaucoup dans certaines églises, notamment dans celle de Saint-Denis, de Notre-Dame de Paris, etc., sous le titre de *chef* de St. . . . ou de Ste. . . ., ce qui indique clairement que les reliquaires de cette sorte étaient destinés à renfermer surtout la tête du saint personnage. La construction de celui-ci a évidemment ce but.

Beaucoup de personnes ont pu en voir il y a 40 ans. M. Champoiseau avoue lui-même que l'église Saint-Martin de Tours possédait le *chef* de Saint-Martin, en or, enrichi de pierres précieuses, et qui fut fondu avec beaucoup d'autres par le parti protestant, en 1552. Il avoue aussi que l'ancienne abbaye de Cormery, près de la ville de Tours, a bien pu posséder, parmi ses trésors, la tête dont il s'agit; mais plutôt que de voir les choses tout naturellement, il aime mieux supposer que la coupe du chef visigoth a été prise 5 ou 6 cents ans plus tard pour un reliquaire.

275. FOUILLES ENTREPRISES A SALONA EN DALMATIE.

Dans le courant de l'année 1828, les fouilles entreprises à Salona ont produit des résultats importants. On a trouvé un grand nombre de statues de différentes dimensions, divers ustensiles, des fragmens d'architecture choisie, et trois inscrip-

tions sur lesquelles un des plus savans archéologues de l'Italie a été consulté. Voici sa réponse.

La première des 3 inscriptions que j'ai reçues est inexplicable pour moi, tant elle est mal copiée. Je vois seulement dans les deux dernières lignes l'indication du consulat de Théodose le jeune et de Faustus, qui tombe dans l'année 438 de l'ère chrétienne. Si la pierre était entière on y lirait :

D.N. THEODOSIO. AVG. XVI. ET
FAUSTO. V. C. COSS.

C'est-à-dire Domino nostro Theodosio Augusto. XVI. (pour la 16^e fois) et Fausto viro clarissimo Consulibus.

Le nom de ce consul était Anicius Acilius Glabrio Faustus. Comme depuis l'ère chrétienne l'usage s'introduisit de mettre les noms des Consuls, non seulement sur les inscriptions historiques, mais encore sur les inscriptions sépulchrales, il est impossible de savoir à quelle classe appartient l'inscription dont il s'agit.

L'interprétation des deux autres inscriptions est beaucoup plus facile. La seconde doit être lue ainsi :

L. ÆMILIO
MARTIALI
ÆMILIA
BAUCE
P. B. M.

Cette inscription est sépulchrale. Une esclave nommée Bauce en est l'auteur. Son patron Emilius Martialis lui ayant fait don de la liberté, elle prit suivant l'usage le nom d'Emilia. Les trois dernières lettres signifient : *Patrono benè merenti*. Car le nom de Bauce, qui, en grec, signifie délicate, prouve que cette femme était une esclave, et par conséquent la lettre P ne peut signifier Patri. D'ailleurs si Bauce avait voulu parler de son père elle eût dit carissimo, et non pas benè merenti.

Voici comment il faut lire la troisième inscription :

Dius manibus.
CLODIO
HERMETI
CLODIA FELIX
PATRI

Ce Clodius Hermès, n'ayant pas de prénom, appartenait évi-

demment au second ou au troisième siècle de l'ère chrétienne. C'était un esclave, comme le prouve son surnom grec d'Hermès. Il est également indubitable qu'il faut lire Felix et non Felici, parce que autrement Clodie, fille d'un homme devenu libre, n'aurait pas de surnom, contre la coutume des Romains. (*Giornale delle Provincie Venete* ; juin 1828, p. 290.) C. R.

276. DER SAMMLER FÜR KUNST UND ALTERTHUM IN NÜRNBERG.—

Le collecteur de l'art et de l'antiquité à Nuremberg. 2^e cah. Nuremberg, 1825. In-8°, 106 p. avec 5 pl. 3^e cah. 1826, 111 p. avec 6 pl. ; prix, 1 thlr. 18 gr. (*Leipz. Liter. Zeitung* ; juillet 1828, p. 1337.)

Ces 2 cahiers contiennent, de même que le cahier qui a paru en 1824, des notices d'arts et d'antiquités, et des tableaux d'entreprises particulières. Parmi les premières on trouve les titres suivans : Peintures de quelques manuscrits qui se trouvent à Nuremberg : un livre de prières, latin, breviarium, qui se trouve dans la bibliothèque de la ville, et qui est du quatorzième siècle, est orné d'un grand nombre de miniatures aux lettres initiales, et de plus, d'autres tableaux. Dans la sacristie de l'église de St.-Laurent se trouvent deux missels du commencement du seizième siècle. Ils sont ornés d'images satiriques et plaisantes. Ils sont bien confectionnés et coloriés ; mais les couleurs du dernier font déjà voir des progrès dans l'art de la peinture. Tableaux découverts et restaurés. St.-Mathieu, St.-Bartholomé, St.-Paul, St.-Thomas, dans le style grec moderne. Tableaux qui décorent les côtés d'un ancien autel, et que l'on conserve actuellement dans la Galerie royale de Nuremberg. Esquisses. Le style parfait que l'on remarque dans les habits sacerdotaux, la vérité frappante qui en distingue les plis, fait qu'il est difficile de concevoir comment des peintres et des sculpteurs postérieurs, tels qu'Adam Kraft et Martin Schön, ont donné dans le système faux des plis angulaires et rompus. Il y a lieu de penser que les circonstances du temps y ont principalement contribué. Dans l'art du bas-empire on avait continué à exécuter les vêtements d'après le style de l'antiquité. Les artistes allemands des temps postérieurs ne faisant pas attention aux modèles laissés par les anciens, parce qu'ils étaient trop éloignés de l'esprit qui les animait, s'en tenaient stricte-

ment à la nature pour chacun de leurs ouvrages, et ne cherchaient leurs modèles que dans les objets dont ils étaient environnés. Ils appliquèrent aussi ce système aux vêtemens.

En parlant de la restauration des anciens édifices on fait mention de l'église de St.-Jacques, de la restauration des tableaux de Durer qui décorent les murs de la salle du grand Conseil.

Le Collecteur parle aussi de citoyens estimables. Il donne quelques détails sur la vie de Frauenholz qui faisait le commerce d'objets d'arts, de Jean de Schwarzenberg, et sur ce qui a été fait en l'honneur d'Albert Durer.

Il se forma à Nüremberg une association qui prit le nom d'Association d'Albert Durer. Elle était composée d'un certain nombre de jeunes artistes qui se réunissaient chaque semaine, afin de s'occuper d'objets d'art. Pour conserver le souvenir d'Albert Durer, ce grand maître, l'autorité a acheté sa maison qui existe encore. L'étage inférieur est réservé à l'Association de Durer, et la partie supérieure de la maison est consacrée à des logemens pour des artistes. Le tombeau de Durer dans le cimetière de l'église de St.-Jean, qui est aujourd'hui la propriété de l'École de l'art, est aussi très-remarquable.

Le Collecteur entretient aussi ses lecteurs des ouvrages des artistes plus récents de Nüremberg; savoir : du monument du poète Uz, érigé à Anspach, d'après le plan donné par Heidelof; du monument du bourgrave de Nüremberg, Frédéric III, exécuté sous la direction de Reindel.

Quant aux collections des particuliers il est surtout fait mention de celles de Derschau et de Herdel; cette dernière se distingue par des travaux d'artistes nurembergeois. Avant de terminer, le collecteur parle des établissemens publics de Nüremberg, et surtout de l'École des arts, de son état actuel et de ses productions.

A cette occasion, l'attention du lecteur est appelée sur les causes qui, dans le dix-septième siècle, arrêtaient les progrès de l'art. Parmi ces causes on signale surtout l'esprit de corporation, qui imposa des entraves à l'art de la peinture et la fit descendre au rang d'un métier. Dans l'année 1713, après de longs et pénibles efforts, la corporation des peintres fut dissoute et l'Académie de peinture fondée, et c'est elle qui a don-

né naissance à l'École des arts actuelle. Les nouvelles concernant les progrès et l'efficacité de l'École polytechnique sont très-satisfaisantes. Elle marche rapidement et doit obtenir un local plus étendu dont Heidelof a donné le plan.

Chaque cahier se termine par des observations diverses et des anecdotes touchant Nüremberg. C. R.

277. **MUSÉE DE PEINTURE ET DE SCULPTURE**, ou Recueil des principaux tableaux, statues et bas-reliefs des Collections publiques et particulières de l'Europe; dessiné et gravé à l'eau forte par RÉVEIL, avec des notices descriptives, critiques et historiques par DUCHESNE aîné. Livraisons 57 à 84; prix de chaque livraison, 1 fr. Paris, 1829 et 1830; Audot. (Voy. le *Bulletin*; Tom. XI, n° 102.)

HISTOIRE.

278. **EPITOME OF HISTORY AND CHRONOLOGY.** — Abrégé d'histoire et de chronologie, par Gérard GRAULHIÉ, ancien prof. d'histoire à l'Université de France. In-8°. Londres, 1828; Hurst, Chancer et Comp^e. (*Prospectus.*)

L'histoire de l'homme étant une des études les plus utiles et les plus importantes, l'auteur du livre que nous annonçons a conçu le plan d'un ouvrage qui doit offrir aux personnes studieuses le moyen d'acquérir avec promptitude et facilité cette science indispensable. Il établit, pour toutes les nations de l'univers, une division fondée sur les affinités géographiques et les rapports historiques qui existent entre elles. C'est pourquoi il partage le globe terrestre en différentes régions : prenant pour point de départ celles dans lesquelles il croit trouver les premiers élémens de la civilisation, il passe aux contrées voisines, en suivant la marche et les progrès des lumières. M. Graulhié fait ainsi le tour du monde et lie entr'elles, sous le rapport de l'histoire et de la chronologie, toutes les grandes familles du genre humain, depuis les siècles les plus reculés jusqu'aux temps modernes.

L'auteur espère trouver, par cette méthode, la solution de beaucoup de problèmes historiques et chronologiques, parce que les monumens bien connus d'un pays servent à expliquer

ceux d'un autre qui sont couverts de ténèbres, et que les relations qui s'établissent entre des peuples voisins s'expliquent et s'éclaircissent réciproquement. M. Graulhié commence par l'Asie, prend ensuite l'Afrique, puis l'Europe et, enfin, l'Amérique. Pour chacune des contrées dont se composent les diverses parties du monde, il déploie toute la série de faits qui y ont été accomplis, soit par les naturels, soit par les étrangers. Il commence son récit où la chronologie éclaire et guide l'historien; présente la première période comme douteuse et incertaine, et ne donne comme historiques que les siècles dont des monumens authentiques ont perpétué le souvenir. L'auteur a soin de placer sur le premier plan le peuple qui a joué le principal rôle dans la contrée; vient ensuite la revue des dynasties et des gouvernemens qui se sont succédé, avec la série des princes ou des magistrats dépositaires du pouvoir, et les événemens qui se sont passés de leur temps. De cette manière, on offre au lecteur une suite continue de récits complets et systématiques depuis la première période chronologique jusqu'au temps présent.

Il est bien à désirer que M. Graulhié puisse réaliser le projet si habilement exposé dans ce Prospectus. W.

279. CHRONOLOGISCHES HANDBUCH DER WELTGESCHICHTE. — Manuel chronologique de l'histoire universelle; par le Dr RAUSCHNICK. In-8° de vi et 362 p.; prix, 1 thlr., 12 gr. Erfurt, 1828; Keyser.

On conçoit facilement l'utilité d'un manuel portatif comprenant tout ce que l'on trouve dans les meilleurs ouvrages de chronologie universelle; mais pour atteindre un tel but il fallait changer la disposition généralement adoptée pour ces sortes d'ouvrages, en évitant la forme en tableaux qui exige beaucoup d'espace et, par conséquent, un grand format, et c'est ce qu'a heureusement entrepris et exécuté M. Rauschnick en abandonnant l'ordre synchronistique pour l'ordre ethnographique qui a, en même temps, l'avantage de représenter, dans un cadre resserré, toutes les époques remarquables de l'histoire d'un seul peuple. L'auteur de ce manuel a, en outre, séparé l'histoire de la civilisation et celle de l'église, de l'histoire politique, pour que le lecteur pût embrasser d'un coup-d'œil ces

trois branches importantes de l'histoire des hommes. Pour faciliter l'usage de son livre et le rendre susceptible d'être consulté avec fruit, il y a joint une table alphabétique, au moyen de laquelle on peut, sur le champ, trouver les époques, les lieux, les noms et les faits historiques qui figurent dans tout le cours de l'ouvrage. Voici l'ordre qu'il a adopté : les histoires ancienne, du moyen âge et moderne sont divisées chacune en périodes qui comprennent, par pays, les événemens remarquables de l'histoire des différens peuples de la terre. Par exemple, la 1^{re} partie, l'histoire ancienne, a 4 périodes, savoir :

1^{re} période, depuis le commencement de l'histoire jusqu'à Cyrus.

2^e période, depuis Cyrus jusqu'à Alexandre, comprenant les subdivisions suivantes : la Perse et le reste de l'Asie; la Grèce; l'Italie, Rome; la Sicile; Carthage, l'Égypte.

3^e Période. Depuis Alexandre jusqu'à Auguste : la Grèce, l'Épire; Rome, la Sicile; l'Asie; l'Afrique; l'histoire de la civilisation.

4^e Période. Depuis Auguste jusqu'en 476 de l'ère chrétienne : domination de Rome; peuples asiatiques; nations germaniques; histoire de la civilisation; histoire de l'Église, depuis la naissance de J. C. jusqu'au commencement du moyen âge.

La 2^e partie, l'histoire du moyen âge, comprend 3 périodes et la 3^e partie, l'histoire moderne, en a également 3 dont la dernière commence à la révolution française et finit en 1821.

On voit combien ces divisions facilitent la recherche d'un point historique quelconque, puisqu'elles comprennent séparément les annales de tous les peuples qui ont figuré dans l'histoire du monde. A la vérité elles n'offrent pas, comme les tableaux synchronistiques, le rapprochement des événemens historiques; mais, en revanche, elles ont le mérite d'économiser l'espace et d'être, par conséquent, d'un usage plus commode et, l'on peut dire même, d'un emploi aussi utile que les tableaux, puisqu'il ne s'agit que de recourir à chacune des subdivisions pour comparer les événemens survenus à une même époque.

Cet ouvrage, d'une utilité pratique incontestable, méritait d'être traduit en français, et nous apprenons avec plaisir que l'on s'occupe actuellement de le faire passer dans notre langue.

Il est à désirer que l'éditeur s'attache à le publier dans un format commode et portatif, tel que celui des *Pocket Books* des Anglais.

280. MEMOIRS OF JAHANGUIR. — Mémoires de Jahangueir, écrits par lui-même, et traduits du manuscrit persan, par le major DAVID PRICE, de l'armée de Bombay. In-8°. Londres, 1829. (Imprimé par le comité des traductions orientales.)

281. EXTRAITS DES HISTORIENS ARABES RELATIFS AUX GUERRES DES CROISADES; ouvrage formant, d'après les écrivains arabes, un récit suivi des guerres saintes. Nouvelle édition; par M. REINAUD. In-8°. Paris, 1829. Tom. IV de la *Bibliographie des Croisades*. (Voyez le *Bulletin* de mars, *suprà* n° 237.)

Les deux religions de Jésus et de Mahomet se partageaient une grande partie de la terre; leur domination paraissait paisible, lorsque tout-à-coup l'Occident se soulève pour aller délivrer les lieux où le Christ était mort. Voilà ce qui fit naître les guerres des Croisades, qui furent plus fatales à l'Occident qu'à l'Orient. Ces guerres causèrent des calamités telles, qu'aux plus funestes époques du monde, l'histoire n'en présente point de semblables. C'est un spectacle affligeant de considérer cette multitude innombrable d'hommes, de femmes, d'enfans, de princes, de rois abandonnant leurs foyers, leur patrie, leurs amis, tout ce qu'ils ont de plus cher, pour aller à travers les mers combattre et périr en Orient.

Ce qu'il y eut de pire dans ces guerres, c'est que de part et d'autre les combats, les périls, les souffrances et la mort étaient regardés comme des actions pieuses, dont la récompense était dans le Ciel. Il s'établit même parmi les peuples chrétiens cette opinion, qu'il n'y avait pas de plus sûr moyen d'effacer ses péchés et d'assurer son salut, que d'aller combattre les infidèles, au point que ceux qui restaient enviaient le sort de ceux qui partaient. Comme les plus grands malheurs des hommes ne tiennent souvent qu'à une seule idée, il arriva que l'expérience n'étant pas seulement dédaignée; mais repoussée par l'aveuglement des esprits, la guerre ne cessa de naître de la guerre, les calamités succédèrent aux calamités, et durant quatre siècles

l'Occident s'abyma en Orient, sans en tirer d'autre fruit que de faibles clartés sur les sciences, les arts d'industrie et de commerce, qui, plus tard, auraient dissipé les ténèbres de la barbarie, où tous les peuples chrétiens étaient alors plongés.

Cependant ces guerres, toutes déplorables qu'elles étaient, reçurent quelque éclat tant par la grandeur de l'objet que par les actions des capitaines qui les conduisirent. Chaque parti eut ses historiens ; mais l'Occident, alors barbare, n'eut et ne pouvait avoir que de barbares chroniques, tandis que l'Orient, où brillaient alors le savoir, les lettres et les arts, eut des écrivains distingués, plus capables de juger les événemens et de les apprécier. M. Reinaud a pensé avec raison que la connaissance de ces historiens répandrait une lumière nouvelle sur ces guerres fameuses, rendues à jamais immortelles par le plus beau poème de l'Italie.

C'est dans ce dessein qu'avec un courage et une patience admirables, sans s'arrêter aux difficultés d'une langue savante, riche et compliquée, il a entrepris de mettre sous les yeux, à l'aide de la traduction, tout ce que les historiens arabes ont écrit d'important sur les Croisades. Après les avoir rassemblés, il ne s'est pas borné à nous les présenter d'une manière indigeste et confuse, il en a fait un choix heureux, les a réunis par la chronologie, les a liés entre eux, autant par ses propres réflexions, qu'en se servant de l'authenticité de nos chroniques, ce qui forme autant de transitions naturelles d'un événement à l'autre ; s'occupant en même temps à concilier les diverses relations pour en faire ressortir la vérité sur des faits déjà si loins de nous, et montrer particulièrement l'esprit, les mœurs et les institutions de l'Orient, travail considérable, déjà commencé, mais que nul avant lui n'a conduit à son terme. C'est comme une nouvelle lumière qui paraît devant le vaste champ de l'histoire, elle éclaire dans plusieurs endroits cette scène vaste et terrible où paraissent tous les peuples de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, à qui la religion mit tumultueusement les armes à la main.

Comme rien n'anime autant l'histoire que les grands hommes, sans entrer dans aucun détail, nous ferons connaître par divers passages des écrivains arabes, quelques-uns des principaux chefs mahométans ; ce sont les moins connus et pourtant

les plus dignes de l'être. Leurs physionomies orientales ont du calme, de la mélancolie et de la dignité; presque toutes leurs volontés et leurs actions paraissent dominées par la puissance d'un seul dieu, et la vénération de Mahomet son prophète.

Zangui, l'un de ceux qui s'illustrèrent dans la guerre contre les Croisés, avait le teint brun, les yeux bleus. Sa vie fut l'une des plus glorieuses, jamais personne montra plus d'activité et d'intelligence dans les affaires, ses sujets vécurent dans une parfaite sécurité, et le faible n'eut rien à craindre du fort. Il maintenait une discipline sévère parmi ses soldats; dans la paix il s'occupait d'embellir et de fortifier les villes. Il prenait surtout un soin extrême de se tenir au courant de tout ce qui se passait chez les princes voisins ou étrangers, entretenant des espions et faisant des dépenses considérables dans cet objet. Zangui donnait aussi beaucoup d'attention à la chose la plus légère, de crainte qu'elle ne devînt sérieuse. Il vivait familièrement avec ses officiers, aimait à les éprouver, et jamais il ne lui est arrivé d'en élever quelqu'un au-dessus de son mérite. L'une de ses maximes était qu'un prince ne doit point laisser sortir de ses états un homme qui l'a servi, parce qu'un royaume est comme un jardin entouré de haies, si quelqu'un en fait connaître l'intérieur, il donne envie d'en forcer l'entrée et le jardin est au pillage. Il avait la précaution de disséminer ses trésors dans ses principales villes, afin de ne pas s'exposer à les perdre tous à-la-fois dans une seule. Son cœur était si porté à la bienfaisance, qu'il distribuait régulièrement d'abondantes aumônes. Il exigeait surtout avec sévérité qu'on ne portât aucune atteinte à l'honneur des femmes. Nul prince ne mettait plus de promptitude et de hardiesse dans ses entreprises, et ne donna de plus fortes preuves de valeur et d'intrépidité. Tant de vertus étaient pourtant ternies par des actes d'une politique artificieuse, et l'amour qu'il inspirait était égal à la terreur de son nom; si bien que sur le Tigre un batelier s'étant endormi à son poste, il fut réveillé, vit Zangui, et tomba mort.

Ce prince, dont l'âme était ornée de tant de qualités, mourut assassiné, et ce fut au sujet de sa mort que l'éloquence orientale s'éleva jusqu'à la hauteur de Bossuet dans ses oraisons funèbres. La preuve en est dans le passage suivant : « Ainsi finit Zangui...



les Francs et les Grecs ,
aux mains de l'extermini-
tous les humains jeune
pouvoir l'abandonna ; s
ses serviteurs et ses au-
toutes ses richesses , e
qu'il était de la vie de
Elle le tira du lit volu-
renversa dans la poussie-
moment il se trouva da-
que vous avez fait , où
de vos actions est ferm-
récompenses. »

« Ce discours étincelle
sublime comme ces pa-
sière et la lui donna po-

Noureddin fut non-
ses éminentes qualités.
avait un front large ,
raient la douceur ; auc-
l'équité , et plus d'imin-
lence et la grandeur c-
de son propre bien. S-
l'or , l'argent , la soie ,
les rois , comme le tr-
épouse lui ayant fait

Le caractère de Saladin, qui fit la conquête de Jérusalem et de la Palestine sur les chrétiens, ne mérite pas moins d'être étudié. C'était un prince d'une physionomie agréable, versé dans l'histoire de son pays, instruit dans les sciences naturelles, d'une humeur égale, bon père de famille, attaché à ses serviteurs, prenant soin des vieillards et des orphelins, aimant à pratiquer l'hospitalité, libéral à l'excès, fort attaché à sa religion, extrêmement soigneux à rendre la justice, mais d'une ambition sans frein, si bien qu'il disait que si la mort ne l'arrêtait pas, il ne quitterait point les armes sans avoir exterminé tous les infidèles. Les instructions qu'il donne à son fils sont dignes d'être rapportées. « O mon fils, lui dit-il, je te recommande la crainte de Dieu, source de tout bien. Aie toujours le sang en horreur, prends garde de le répandre et de t'en souiller, car le sang ne dort jamais. Veille au bien-être des sujets, informe-toi de leur situation... ne garde de rancune contre qui que ce soit ; car nous sommes tous mortels... »

Bibars, autre prince renommé dans les guerres des Croisades, était d'une haute stature ; sa voix était sonore, son teint brun, ses yeux bleus ; il avait une force de corps extraordinaire ; il était rempli de courage et d'intrépidité, homme de génie, originaire des bords de la mer Noire, il avait été vendu comme esclave. Il volait d'une province à l'autre ; aujourd'hui, disait-on, en Égypte, demain en Arabie, après-demain en Syrie. La nature lui avait donné un cœur farouche mais qui s'amollissait lorsqu'il s'agissait de quelque commisération pour ses amis. Il bannit de ses états avec des ordonnances terribles la prostitution et le libertinage, décréta la peine de mort contre ceux qui fabriqueraient du vin, il levait d'énormes tributs, faisait périr les riches dans les tourmens. Il était si jaloux de ses capitaines qui s'étaient acquis de la réputation, qu'il fit périr par le poison l'un des plus distingués. Ses armes furent surtout fatales aux Croisés.

Tels furent les principaux princes d'Orient contre lesquels l'Europe chrétienne et barbare eut à lutter et combattre. C'est à M. Reinaud que nous devons une connaissance juste et vraie de leur caractère et de leur physionomie, que je n'ai fait, d'après lui, que dessiner à larges traits. Mais indépendamment de ces grandes figures orientales, l'ouvrage de M. Reinaud est



celles qui furent cor-
sujet de son man-
« Chose singulière,
les épaules du prin-
leur de sang; notre
ses esclaves sont ha-
dire que cet ouvrag-
res des Croisades, et
toire de M. Michau-

282. LINEAMENTA H-
BARYE, scholarum
In-8° de VIII-166

... Ce livre est un n-
qui veulent avoir
gés qui font la gloir-
romaine. Composé p-
précieux que lui offi-
et son ayeul lui-mér-
tes notices sur les di-
vains et leurs œuvre
qui ont été faites jus-
l'exposition de ses id-
térature grecque et l-
en quatre âges. Le 1^{er}
qu'à 540 ans; le 2^e ju-

quables avec leur date et le nom des auteurs les plus renommés chez les Grecs et chez les Romains. Le tout se termine par un *index nominum*. L-s.

283. HAUPTMOMENTE DER GESCHICHTE DER PHILOSOPHIE. — Époques principales de l'histoire de la philosophie; par Friedrich Ast. In-8° de 75 pp. Munich, 1829; Weber.

Ce livre est un précis de l'histoire de la philosophie, présentant une courte analyse des opinions qui ont régné dans les différentes écoles. Cette histoire est divisée en 4 périodes, 1° la philosophie orientale; 2° la philosophie grecque ou romaine; 3° la philosophie chrétienne; 4° la philosophie moderne. L'auteur a soin d'indiquer, à chaque chapitre, les auteurs qui peuvent fournir au lecteur studieux de plus amples renseignements que n'en comportait son plan simple et concis. L-s.

284. HISTOIRE PHILOSOPHIQUE DES EMPEREURS, depuis César jusqu'à Constantin; par M. TOULOTTE, ancien sous-préfet. 2^e édition. 3 Vol. in-8° de 506, 423 et 402 pp. Paris, 1829; Garnier, lib., et chez l'auteur, rue des Marais, n° 7.

Si quelqu'un doutait de la difficulté d'écrire l'histoire, la lecture de l'ouvrage dont nous allons rendre compte suffirait pour l'en convaincre. Et d'abord, nous demanderons ce que signifie le titre un peu ambitieux d'*Histoire philosophique*. Le bon et modeste Rollin, trop loué sans doute de son temps, trop déprécié peut-être aujourd'hui, a tout simplement intitulé ses livres *Histoire ancienne*, *Histoire romaine*. Son disciple et son continuateur, Crévier, qui s'est ouvert la même carrière que M. Toulotte, s'est contenté du titre assez significatif, sans être pompeux, d'*Histoire des empereurs*. La première ou du moins la plus célèbre Histoire dite *philosophique* est, si nous ne nous trompons, celle de Raynal, que M. Toulotte nous paraît avoir prise pour modèle en plusieurs points; car nous verrons plus bas que les deux *Histoires philosophiques* ont entr'elles d'autres rapports que celui du titre.

La nouvelle Histoire des empereurs nous paraît subordonnée, dans toutes ses parties, à un système de critique arrêté d'avance contre tout ce qui tient à la religion et à la politique, contre ce qui est ou qui a été; car il fronde sans détour ni ménagement

ment aucun, tout ce qui lui paraît entaché d'erreur, de préjugé, d'abus ou de superstition. Les gouvernemens anciens et modernes, le peuple juif, les traditions bibliques, l'église romaine sont, tour-à-tour, dans son livre, l'objet de violentes attaques. Non-seulement il saisit avidement toutes les occasions qui se présentent de les déprimer, mais encore il en cherche et en fait naître quand le sujet n'en offre pas de lui-même. Cet état d'hostilité perpétuelle, cet esprit de haine systématique se manifeste par des digressions oiseuses, vraies philippiques pleines de fiel et indignes de l'histoire. Est-ce ainsi que l'auteur prétend justifier le titre de son livre? Croit-il donc que la philosophie consiste dans un pyrrhonisme outré, dans de vaines déclamations. Voilà pour la partie morale de l'ouvrage.

Quant à la partie littéraire considérée en général, nous en dirons peu de chose. L'Histoire des empereurs est surchargée, outre mesure, d'une foule de hors d'œuvres et de réflexions parasites qui, abstraction faite de l'esprit qui y domine la plupart du temps, rendent, par leur longueur et leur fréquent retour, la lecture de l'ouvrage extrêmement pénible, et ne sont propres qu'à inspirer une prompte et incurable satiété. L'auteur s'y complaît au point qu'on pourrait presque former un volume de ces digressions. Cette manie de dissenter fait de M. Tulotte l'un des auteurs les plus diffus de notre époque.

Nous venons de jeter un coup-d'œil rapide sur l'ensemble de l'ouvrage; il nous reste à l'examiner dans ses détails : c'est ce dont nous allons nous occuper.

Remarquons d'abord que notre historien entre brusquement en matière : c'est-à-dire sans aucun préambule qui instruisse le lecteur de son but ou de ses motifs. Nous assistons donc dès la première ligne à la naissance de Jules César, qui ne fut pas précisément empereur, mais qui, sans porter de titre qui annonçât l'autorité souveraine, autre que celui de consul (1), fut réellement jusqu'à sa mort, le chef suprême et unique de l'état. Dans l'histoire de ce Romain célèbre, nous remarquons un tableau animé de la dissolution des mœurs à la fin de la républi-

(1) Afin de ne pas donner d'ombrage à ses concitoyens, César se dépouilla volontairement de la dignité dictatoriale qui lui avait été conférée à perpétuité par le sénat et le peuple, et dont il n'était revêtu que depuis onze jours.

que. L'auteur trouve que Montesquieu a fait une trop grande part au génie de César, dans les succès prodigieux qui illustrèrent sa vie politique et militaire. Nous pensons que M. Toulotte dit avec beaucoup de raison que le vainqueur de Pompée « fut secondé par l'inappréciable impulsion de plusieurs siècles de vertu et de liberté; » il revendique justement une partie de la gloire pour le courage des soldats romains et les institutions qui firent de Rome la maîtresse du monde.—Dans la même vie, l'auteur appelle Pompée le plus illustre défenseur de la liberté. Il n'est pas décidé si ce fut l'amour de la liberté ou une ambition jalouse qui combattit à Pharsale, dans la personne du rival de César.—M. Toulotte dit encore que les mémoires de ce dernier sont des chefs-d'œuvre. A la vérité, ils ne sont pas d'un écrivain vulgaire, mais ils se ressentent assez souvent de la négligence et de la précipitation avec lesquelles ils ont été rédigés.

On a vu plus haut que l'ouvrage abonde en digressions superflues; en voici des exemples. Ainsi, au sujet des cruautés exercées par Titus contre les Juifs, il parle de celles que les Espagnols firent endurer aux Américains : Nous trouvons (To. I, p. 239-245), six pages entières de réflexions sur la liberté ou la protection accordée aux savans et aux gens de lettres, à diverses époques des temps anciens et modernes.—Au sujet de l'âge auquel moururent Vespasien et Apollonius de Tyane (que, soit dit en passant, l'auteur confond avec Apollonius de Chalcis), viennent deux excursions sur la longévité d'un grand nombre de personnes. « Sortons du palais impérial, s'écrie-t-il dans l'un de ces hors-d'œuvre, et nous apprécierons mieux la durée de la vie! » Il faut convenir, en effet, que les prétoriens ne laissaient guère vieillir les empereurs.—Parmi les digressions que renferme le tome II, il s'en trouve une sur les Juifs, au travers de laquelle l'auteur jette quelques mots sur les congrès de Vienne et de Laybach, la Sainte-Alliance, etc.; une autre de cinq pages sur le régime légal et les conséquences de la violation des lois. La vie d'Adrien se termine, on ne sait trop pourquoi, par une excursion sur l'habillement des femmes françaises.—Le tome III contient de longues réflexions nullement motivées (p. 90-91), sur le luxe des Romains; (p. 168-169), le célibat des prêtres, etc.; (p. 275-277), sur le fanatisme religieux et les guerres qu'il a produites, etc., etc.

Malgré ce que nous venons de dire, on n'aurait encore qu'une idée imparfaite de la prolixité de cet ouvrage, si nous laissions ignorer qu'il s'y rencontre fort souvent des périphrases d'une longueur monstrueuse, et telles sous ce rapport que nous n'en avons jamais vu nulle part. Craignant nous-mêmes de fatiguer l'attention de nos lecteurs par des citations d'une étendue démesurée, nous ne transcrivons de ces circonlocutions que la suivante qui n'est pas à beaucoup près la plus longue : « Cette espèce d'êtres que la jalousie emploie dans les sérails de l'Orient; que la loi de Moïse prive de l'entrée du temple; que Rome chrétienne consacre au chant des hymnes sacrées; que nous regardons comme l'opprobre du genre humain, et, qui, s'il faut en croire Ammien Marcellin, n'existait pas avant que Sémiramis se fût avisée de faire mutiler l'homme. » Et là-dessus, comme on le pense, force notes. Ailleurs, M. Toulotte remplace le nom d'*Attila*, par une demi-page de réminiscences historiques; il emploie onze lignes pour désigner la ville d'*Aquilée*. Mais ce n'est rien encore : au lieu de dire simplement que l'empereur Pupien naquit vers telle époque, il remplit toute une page d'événemens contemporains. Il semble, en vérité, que cette diffusion soit le résultat d'un calcul au moins d'amour propre.

M. Toulotte veut aussi manier l'ironie; mais il le fait avec plus d'amertume que de finesse, et nous pourrions en citer plus d'un exemple si l'espace nous le permettait.

Il n'a pas sans doute la prétention de passer pour géographe; nous ne saurions du moins le supposer d'après certains passages. Quelle est, par exemple, « cette partie de l'Asie-Mineure que baignent l'Halys, l'Euphrate et le Pont-Euxin? » C'est, dira-t-on, le Pont; mais l'auteur ajoute : « et qui prend son nom du fleuve qui la séparait de la Galatie; » dès-lors nous voilà déroutés, car ce fleuve ne peut être que l'Halys lui-même, ou tout au plus l'Iris; et ni l'un ni l'autre n'a donné son nom à la contrée obscurément indiquée par une inutile circonlocution. Dans quelle partie de la Grèce M. Toulotte a-t-il vu une île appelée *Phasis*? Ce nom appartient d'abord à un fleuve de la Colchide, et par extension à une ville bâtie à son embouchure. *Φάσις Ἰλλυρίς πόλις*, dit Scylax; c'est-à-dire, ville ou colonie grecque. Ailleurs, dans une belle périphrase qui

signifie tout simplement l'*Euphrate*, il prend le Golfe Persique pour la Mer-Rouge. Disons-lui encore que les Allemands nomment *Siebenbürgen*, et non *Sigemburgen*, la contrée que les Français appellent *Transylvanie*.

Nous avons déjà donné une idée de la manière de l'auteur ; on a vu que son style est diffus, prétentieux, ampoulé. Sa diction est-elle pure, correcte ? A cette question nous ne répondons que par les citations suivantes : « Tout disposés que nous soyons....; que ne puissions-nous.....; les parens d'Arbien, de Thuseus, de Gellius, tous trois pardonnés.....; les courtisanes les plus déhonorées....; afin d'en imposer à des soldats dont il était urgent de prévenir la moindre indiscipline ; deux concourens se disputaient à qui saisisrait les rênes de l'État ; il projeta d'y faire construire des forts comme ceux déjà bâtis... » M. Toulotte est peut-être le premier écrivain qui ait dit « tailler un homme en pièces. » Quant au traité de Plin *De re coquinaria* (Tom. II, p. 415), il est aussi réel que le chapitre des chapeaux d'Hippocrate (1); au lieu de Plin, lisez Apicius : ce qui est bien différent.

Il ne faut pourtant pas conclure de la sévérité de nos observations que tout soit à critiquer dans l'Histoire des empereurs. Nous reconnaissons, au contraire, que cet ouvrage n'est pas, comme celui de Suétone, une simple biographie des hommes qui occupèrent le trône impérial de Rome. M. Toulotte fait ressortir dans tout leur éclat les vertus admirables des Titus, des Marc-Aurèle, des Trajan ; et flétrit les vices monstrueux d'un Néron, d'un Domitien, d'un Héliogabale, et d'autres tyrans non moins exécrables. L'auteur ne néglige pas d'entretenir ses lecteurs de l'état de progrès ou de décadence des lettres et des arts, dont la culture ne fut jamais totalement abandonnée dans la capitale du monde, même pendant les guerres civiles qui ensanglantèrent et le sol de l'Italie et le palais des Césars. Enfin, nous pensons qu'en réduisant son histoire d'un tiers au moins, et en y opérant les changemens que réclament également l'impartialité, la modération et le bon goût, M. Toulotte en ferait un assez bon ouvrage.

B. X.

(1) Molière, *Médecin malgré lui*.

285. DE JURIBUS AD BONA CONJUGUM QUI MATRIMONIUM NULLUM CONTRAXERUNT spectantibus ex jure patrio et communi ritè estimandis, adjectis iis quæ hac de re in legibus borussicis, austriacis, bavaricis, franco-gallicis et anglicis sancita leguntur. Dissertatio auctore C. G. POHLAND. Lipsiæ, 1828.

L'auteur de cette dissertation, dont le sujet est digne d'un haut intérêt, puisqu'il est intimement lié au contrat le plus respectable et le plus essentiel de la société, annonce dans sa préface, qu'il s'est déterminé à exposer les effets juridiques de l'annulation d'un mariage ; quant aux biens des époux, parce que jusqu'à ce jour cette matière n'a été pour ainsi dire qu'éfleuée par les jurisconsultes et les docteurs. Il ajoute qu'afin de répandre autant de lumière qu'il lui a été possible sur le sujet de sa dissertation, et d'éclairer la législation civile par la philosophie, il a examiné non-seulement les lois de son pays, mais en outre celles de la Prusse, de l'Autriche, de la Bavière, de la France et de l'Angleterre.

Le plan de la dissertation nous paraît très-bien conçu. Elle est précédée de prolégomènes, dans lesquels l'auteur traite successivement de l'idée que l'on doit se former du mariage, d'après l'esprit des diverses législations, de la dissolution du mariage, des causes de nullité du mariage.

Il est facile de voir que ces prolégomènes qui exposent la nature et les conditions essentielles du mariage, ont pour résultat de faire mieux apprécier le mérite de la dissertation, parce qu'elles familiarisent le lecteur avec le sujet.

La dissertation est divisée en trois chapitres :

Dans le premier, l'auteur examine d'après le droit national, le droit prussien, autrichien et bavaïois, les cas divers où chacun des époux a connu l'empêchement qui rend nul le mariage, ou a été de bonne foi.

Dans le second, il traite des cas où les deux époux ont été de bonne foi.

Et dans le troisième, il traite de ceux où l'un des conjoints seulement est de bonne foi.

Nous ne balançons pas à dire que M. Pohland a épuisé sa matière, il n'a omis aucun des résultats légaux que produit relativement aux biens des époux l'annulation du mariage.

qu'ils ont contracté contre le vœu de la loi. Les nombreuses citations que contient sa dissertation, prouvent une érudition peu commune, et la manière dont il a donné la solution de plusieurs questions très-controversées fait honneur à la rectitude de son jugement. — C'est ainsi que M. Pohland réfute par des argumens très-forts l'opinion de plusieurs docteurs, qui ont soutenu que les mariages putatifs ne sont susceptibles de produire aucun effet civil, et il prétend avec raison, qu'en droit, ces mariages doivent être placés sur la même ligne que ceux qui sont inattaquables. Quant au style de l'auteur, il est à la fois clair et élégant.

Cette dissertation est suivie de la troisième partie d'une thèse relative aux droits que les lois romaines accordaient aux particuliers, sur les eaux. Nous l'avons trouvée bien écrite, et le sujet nous a paru bien traité. — Ce travail appartient au professeur Günther, vice-chancelier de l'université de Leipzig. C. R.

286. KIRCHEN UND REFORMATIONEN GESCHICHTE VON NORDDEUTSCHLAND. — Histoire ecclésiastique et celle de la réforme dans l'Allemagne septentrionale et dans les États hanovriens ; par Jean Charl. F. SCHLEGEL, conseil. au consist. de Hanovre. 2 Vol. in-8° de 428, LXXVI et 812 pag. Hanovre, 1828-29 ; Helwing.

L'historien hanovrien remonte au temps où les Frisons et les Saxons étant encore payens, furent visités par des missionnaires d'Angleterre et d'Irlande ; il rappelle ensuite les guerres des Saxons contre les rois francs, surtout contre Charlemagne qui les subjuga et leur imposa le christianisme. Cet empereur fonda des évêchés et des églises dans le Nord, et y introduisit pour toujours la hiérarchie adoptée dans les autres pays chrétiens. Les églises et les couvens se multiplièrent sous les empereurs d'Allemagne et sous les seigneurs du pays. M. Schlegel désigne comme les plus anciens couvens du pays Bardowick, et l'abbaye de St-Boniface à Hameln. Louis le débonnaire avait fait de l'abbaye de Corvey un siège de missions pour les pays du Nord. St.-Anschaire fut le premier archevêque de Hambourg, et quand cette ville fut ravagée par les Normands, son siège fut transféré à Brème. M. Schlegel indique la date de la fondation des principaux monastères de l'Allemagne septen-

arionisme. Les évêques et les abbés furent entraînés dans des guerres féodales, et l'église allemande présenta souvent un aspect très-belliqueux. En même temps les empereurs guerroyaient contre les papes. La discipline ecclésiastique se relâcha; le clergé donna lieu à de vives plaintes. Sous prétexte de recueillir des offrandes pour les Croisades contre les Turcs, les papes autorisèrent des exactions odieuses aux Allemands, et donnèrent lieu au désir d'une réforme, dont Luther donna ensuite le signal.

M. Schlegel détaille tous les faits relatifs à la réforme, dans les États hanovriens, qu'il a pu recueillir. Elle commença dans la Frise orientale, se déclara dans la ville de Brunswick, puis dans celle de Goëlar. A Lünebourg, elle fut opérée par le prédicateur Urbanus Rhegius, appelé par le duc de ce pays. A Hanovre, il y eut quelques troubles. Le conseil municipal et les moines quittèrent la ville qui, abandonnée à elle-même, institua de nouveaux magistrats, et négocia avec le duc Ernest et les villes anseatiques pour organiser le culte réformé. A Göttingue, ce fut également la bourgeoisie qui força le conseil municipal d'appeler des prédicateurs protestans. Parmi les moines, les uns adoptèrent la nouvelle doctrine; les autres, fidèles à l'ancienne, s'expatrièrent. En vain, l'archevêque de Brême condamna au bucher les hérétiques et les sorciers; son diocèse se montra aussi disposé que le reste de l'Allemagne septentrionale, à embrasser la religion réformée, et en 1547, la cathédrale de Brême fut cédée aux Luthériens. L'introduction des zwingliens et des anabaptistes causa quelques dissensions. M. Schlegel fait connaître l'organisation ecclésiastique qui fut adoptée dans les diverses contrées, et rappelle les prédicateurs qui se signalèrent par leur zèle ou leur talent. Il comprend la guerre de 30 ans, qui fut en partie une guerre de religion, dans son travail, et le conduit jusqu'à la paix de Westphalie, en n'omettant aucun fait qui peut être de quelque intérêt pour l'histoire religieuse du pays qu'il habite.

Parmi les pièces justificatives se trouvent des lettres de princes d'Allemagne, relatives à l'introduction de la réforme. Outre les sources connues, M. Schlegel a consulté aussi les archives, et en a tiré beaucoup de détails locaux. Son ouvrage nous paraît être aussi complet qu'il peut l'être; l'auteur a

soin de rattacher toujours les progrès de la réforme religieuse dans le Hanovre à l'histoire générale de la réforme, en sorte que l'on ne perd jamais de vue la suite des grands événemens.

D—o.

287. DIE SERBISCHE REVOLUTION.—La révolution de la Serbie, d'après des manuscrits et des communications des Serbiens ; par Léopold RANKE. 256 pag. in-8° avec une carte de la Serbie. Hambourg, 1829 ; Perthes.

Dans la préface, l'auteur cite les Serbiens dont il a consulté l'expérience et les écrits. Il retrace ensuite l'état de la Serbie, au commencement de ce siècle, c'est-à-dire au moment de l'insurrection. Les Turcs habitaient les villes, les Serbiens la campagne. L'ancienne noblesse serbienne était éteinte, ou avait émigré en Autriche. Les Spahis, propriétaires et militaires à la fois, d'origine slave, sans être indigènes, formaient la noblesse nouvelle, ou plutôt une aristocratie d'une nature particulière, qui levait un tribut et la dime sur les paysans de ses terres. On payait au grand sultan le karatsch et la *porisa*. Les Turcs traitaient les Serbiens avec le mépris naturel à ce peuple. Un Serbien ne pouvait entrer dans la ville à cheval ; s'il rencontrait un Turc, il était obligé de reculer, cacher ses armes et se laisser injurier. Beaucoup de Serbiens avaient pris le parti de ne jamais entrer dans les villes, et de rester dans leurs villages, pour être à l'abri des outrages. M. Ranke donne des détails intéressans sur leurs mœurs, sur la constitution des villages de la Serbie, et sur les usages et coutumes des campagnes, et le sujet l'amène à parler de ces chants serbiens qui, récemment, ont été traduits avec tant d'empressement par les Allemands, et répandus dans toute l'Europe. Comme le Bulletin en a parlé, nous ne reviendrons pas ici sur cette matière.

Dans le 2^e chapitre, l'auteur examine les causes de l'insurrection. Il existait en Serbie plusieurs élémens de révolte ; d'abord les Haidouks, bandes de mécontents qui attaquaient les convois d'argent sur les grandes routes ; puis les Janissaires que le pacha avait de la peine à contenir, et qui avaient des querelles fréquentes avec les Spahis, puis la milice des Dahis ou Bosniens dont le pacha s'entourait, et qui contribuaient à opprimer la nation et à ravager le pays. L'arrogance des

Janissaires exaspéra aussi les Serbiens ; en peu de temps le peuple fut en insurrection ! L'auteur raconte, dans les chapitres suivans, les événemens de la guerre qui vint à éclater, et dans laquelle se signala Czerni George. La campagne de 1809 est le sujet du 7^e chapitre.

Dans le 8^e, nous voyons Czerni George établir une monarchie éphémère. Les Russes paraissent vouloir appuyer l'insurrection, et entrent en Serbie ; mais, en 1812, ils font la paix à Bucharest avec la Turquie, et abandonnent la cause des Serbiens. Les chefs de l'insurrection s'enfuient en Autriche, où on les jette en prison ; les Turcs reprennent possession de la Serbie ; Milosch se met à la tête d'une nouvelle insurrection, mais il est obligé de se soumettre malgré ses efforts pour affranchir le pays. Il a paru une Vie de Milosch à Pétersbourg, et une autre à Bude, que nous avons eu occasion de voir. Nous ignorons si M. Ranke a fait usage de ces deux ouvrages ; du moins il ne les cite nulle part. Le reste de l'histoire de M. Ranke concerne la situation actuelle de la Serbie. Milosch a obtenu pour son pays des avantages signalés. Il est resté le chef de l'administration, il a rétabli l'ordre judiciaire introduit par Czerni George ; il paie au pacha le même tribut qu'autrefois sans le laisser s'immiscer dans l'administration ; les knèzes ou grands sont les gouverneurs civils et militaires des provinces. Le dernier traité entre la Russie et la Turquie a donné encore plus d'indépendance aux Serbiens.

D—o.

288. GESCHICHTE DES SCHWEDISCHEN VOLKS UND REICHS. — Histoire du peuple et du royaume de Suède ; par D. G. VON EKENDAHN. Vol. I, 730 pag. in-8° ; Vol. II, part. 1, 392 pag. in-8°. Weimar, 1827-1828 ; Bureau d'industrie.

En faisant une 1^{re} annonce de cet ouvrage, d'après les journaux allemands, nous avons dit qu'il avait donné lieu à de vives réclamations, à cause de l'espèce de plagiat qu'on avait cru y remarquer de l'Histoire de Suède de Geyer. Ayant reçu l'ouvrage même, nous avons trouvé que M. d'Ekendahl convient lui-même, dans la préface, d'avoir tiré parti de l'histoire suédoise de Geyer, dont il n'avait paru alors qu'un seul volume ; mais l'auteur n'en a profité, à ce qu'il assure, que pour le 1^{er} livre de son Histoire de la Suède, et il a eu recours aux sour-

ces. Comme nous ne possédons pas l'ouvrage de l'historiographie suédois Geyer, nous ne sommes pas à même de vérifier jusqu'à quel point l'accusation de plagiat est fondée, et nous ne nous occuperons que de l'ouvrage de M. d'Ekendahl, que nous avons sous les yeux.

L'auteur donne d'abord un aperçu géographique de la Suède et de la Norvège. Il rassemble le peu de notions que les anciens possédaient sur la Scandinavie. Au 2^e siècle de l'ère chrétienne, les recherches géographiques sur le Nord cessèrent entièrement, et ce n'est qu'au 6^e, après l'invasion des Barbares dans l'empire romain, que nous retrouvons quelques renseignements chez l'historien Procope, auquel se joint plus tard Jornandès. Viennent ensuite les sagas ou traditions écrites en islandais, remplies de fables, et auxquelles ne succédèrent que très-tard de véritables histoires. Les inscriptions runiques ne donnent point d'éclaircissements sur les événemens; mais les anciens chants sont une des sources historiques du Nord. Saxo le grammairien y a beaucoup puisé. M. d'Ekendahl fait aussi une digression sur l'Islande, qui a fourni au Nord des historiens et des poètes, et une littérature nationale digne d'être étudiée.

Il entre ensuite en matière dans le 1^{er} livre, qui traite des plus anciens temps historiques de la Suède. Les sagas rattachent l'antiquité à la mythologie; il a donc fallu exposer d'abord ces traits mythologiques qu'on a liés à l'histoire. L'auteur a fait de grandes recherches à ce sujet; il cherche même, à l'exemple d'autres auteurs modernes, à établir des rapports entre les religions de l'Asie et celle des anciens Scandinaves. Puis entrant sur un terrain plus historique, l'auteur expose l'histoire de la dynastie des Ynglingues, d'après la saga qui porte leur nom; M. d'Ekendahl analyse cette saga; il passe de là à la race d'Ivar, sous laquelle se firent ces fréquentes expéditions maritimes en Angleterre et en France, dont les historiens français ont suffisamment parlé. L'auteur examine ce qu'il peut y avoir d'historique dans les aventures attribuées au fameux chef de pirates Regnar Lodbrok et à ses fils, dont il est parlé aussi dans l'Histoire de France. Depuis Erik Edmondson, l'histoire des rois de Suède devient plus certaine. L'historien termine cette époque par un tableau de l'état civil

et moral du peuple suédois dans les derniers temps du paganisme. On y trouve réunis beaucoup de détails intéressans sur la manière de vivre des anciens Scandinaves, sur leurs cérémonies religieuses, sur leurs fêtes annuelles, etc. Le 2^e livre commence par l'histoire de l'introduction du christianisme. Cette introduction ne fut pas une entreprise facile; plusieurs missionnaires des Francs se succédèrent d'abord dans le Nord, faisant de vains efforts pour propager l'évangile, achetant des enfans esclaves, et les employant à former des écoles d'où ils pussent ensuite se répandre dans le Nord, et disséminer les doctrines chrétiennes. Après la mort d'Anschaire, en 865, aucun missionnaire n'osa pendant 70 ans se hasarder dans la Suède, et les germes du christianisme y périrent. L'église de Brème renouvela enfin ses efforts, et au commencement du 11^e siècle elle parvint à faire établir des établissemens religieux dans ce royaume. Le clergé eut beaucoup de peine à faire abolir l'usage de l'écriture runique, qu'il regardait comme un obstacle à la propagation du christianisme, et dans laquelle étaient écrits les ouvrages populaires qui traitaient de la mythologie et des anciens héros des Scandinaves. Cette écriture ne disparut qu'au 13^e siècle, en cédant la place aux caractères latins introduits par le clergé. Les guerres que les Suédois eurent à soutenir contre les Finnois engagèrent M. d'Ehëndahl à exposer la religion et les mœurs singulières de ce peuple septentrional. Quoique devenue chrétienne, la Suède ne jouit presque d'aucun repos; les troubles y furent fréquens; sous le roi Magnus Ladislas furent introduits les privilèges de la noblesse, qui consistaient surtout dans l'exemption des impôts. Auparavant les Suédois avaient été libres et égaux; ils traitaient de leurs affaires publiques dans les *things* ou assemblées générales; le même roi Magnus substitua aux assemblées populaires des diètes composées des 3 ordres de la noblesse, du clergé et des villes: c'est ainsi que peu à peu les institutions et les abus du continent européen se propagèrent jusqu'au Nord, toutefois à l'exception de la servitude féodale, qui ne déshonora jamais, dit l'auteur, la nation suédoise. M. d'Ehëndahl interromp l'histoire du règne des rois de Suède au milieu du 13^e siècle, pour jeter un coup-d'œil sur la législation, la constitution, le commerce, l'industrie de ce pays, sur son clergé et sur l'état

des lettres et sciences qui ne pouvaient faire de grands progrès sous des règnes aussi turbulens, et au milieu de la barbarie des mœurs. Ici, comme dans d'autres aperçus semblables de son ouvrage, l'historien a profité de beaucoup de petites dissertations historiques qui ont paru dans le Nord, et qui sont peu connues à l'étranger.

M. d'Ekendahl conduit dans le 1^{er} volume l'histoire de sa patrie jusqu'à l'union de Calmar qui mit, comme on sait, sous un seul sceptre, les 3 royaumes de Danemark, Suède et Norvège, en formant un empire qui aurait pu devenir formidable s'il y avait eu plus d'union entre les 3 nations réunies par la politique. L'auteur fait observer qu'elles ne furent jamais moins unies que lorsqu'elles furent soumises à la même domination. Aussi ne fut-elle pas de longue durée. Malheureusement les Suédois étaient destinés à obéir encore à des étrangers. Quand le féroce Christiern de Danemark s'empara du trône de Suède, les habitans furent traités par les Danois avec cette haine nationale qui, dans les temps barbares, a quelque chose de sauvage. Fidèle à son plan, l'historien interrompt de nouveau le fil de son récit à l'année 1520, pour jeter un coup-d'œil sur l'état civil, moral et littéraire de la Suède à cette époque. Il lui reste à publier la 2^e partie de son second volume, pour conduire l'histoire jusqu'à la révolution de l'an 1809, qui mit sur le trône une nouvelle dynastie.

M. d'Ekendahl s'appuie partout sur les historiens originaux, et les cite toujours en notes; il transcrit même textuellement les passages importans, en sorte que le lecteur trouve les garans à côté des faits et des assertions. Le style de l'auteur est convenable étant exempt de prétention et de divagation; l'ouvrage de M. d'Ekendahl nous paraît en général un travail méritoire, et l'ouvrage d'un auteur qui entend l'art de traiter l'histoire d'un pays et d'une nation.

D—G.

289. GESCHICHTE PREUSSENS VON DEN ÄLTESTEN ZEITEN, etc.

— Histoire de la Prusse depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la domination de l'ordre teutonique; par Jean VOIGT. 3 vol. de 723, 672 et 628 pag. in-8°. Königsberg, 1827-28; Bornträger.

Ce sont les temps les plus obscurs de l'histoire de la Prusse

que l'auteur s'est proposé d'éclaircir à l'aide de tous les secours que fournit aujourd'hui la critique historique. L'auteur a donné à son sujet de grands développemens, et il a traité en détail tout ce qui s'y rapportait. Il en est résulté un ouvrage volumineux et rempli de recherches savantes. Le 1^{er} volume traite de la Prusse payenne. M. Voigt examine les notions que les anciens avaient des bords de la mer Baltique, et à cette occasion il discute amplement la question relative à la patrie de l'ambre jaune, et du commerce auquel, dans l'antiquité, cette substance a donné lieu. L'auteur suppose avec Reichard-, Mannert et Kruse, une ancienne route commerciale pour le transport de l'ambre depuis les côtes de la Prusse, à travers la Pologne et la Hongrie, jusqu'à Carnuntum sur le Danube, où les Romains avaient une place d'armes, et où ce peuple recevait probablement la précieuse production des bords de la Baltique. L'auteur présume que les pelleteries du Nord prenaient la même route, et que les Romains recevaient par cette voie des renseignemens sur les peuples du Nord. Dans le 2^e chapitre, M. Voigt nous entretient des migrations des peuples du Nord, des Goths, des Slaves, et dans le 3^e chapitre nous trouvons les invasions des pirates du Nord, l'itinéraire de Wulfstan, un des plus anciens monumens qui nous donne quelques renseignemens sur la Prusse. Dans les chapitres suivans, l'auteur fait voir comment le christianisme s'introduisit en Pologne, et quelles furent les premières relations des Polonais avec les habitans de la Prusse. Puis nous voyons la ville de Brème établir des relations commerciales avec la Livonie; à cette occasion leurs marchands explorent les côtes de Prusse; les missionnaires de Brème suivent les marchands, et les chevaliers croisés suivent les missionnaires; ils conquièrent et convertissent à la fois les payens de la Prusse, exterminent ceux qui résistent à la croisade, et jettent les fondemens des châteaux-forts qui doivent assurer leur conquête. M. Voigt termine l'histoire de l'époque payenne par plusieurs chapitres où il éclaircit la géographie ancienne de la Prusse, les mœurs des anciens habitans, leur culte, leur manière de faire la guerre. Parmi les éclaircissemens ajoutés à ce volume nous signalerons surtout ceux qui concernent l'ancien idiôme de la Prusse, sur lequel il existe déjà un ouvrage spécial de Vater, Brunswik, 1821. M. Voigt trouve des rapports entre

prussien et le sanscrit. Il avertit pourtant qu'il ne faut pas pousser trop loin la recherche de cette analogie. Une petite planche jointe à ce volume représente les tombelles ou monumens tumulaires des anciens Prussiens. Une carte topographique de tous les châteaux-forts de l'ancienne Prusse fait l'ornement du 2^e volume, destiné à retracer les exploits de l'ordre teuto-que.

L'auteur convient qu'il a donné à ces exploits plus de développemens que l'histoire de la Prusse n'en exige, mais qu'il été entraîné par la grandeur des expéditions des chevaliers de l'ordre teutonique, et par le besoin d'éclaircir l'histoire d'un ordre qui n'a pas été représenté sous un jour convenable. Kotze-rie, dans son Histoire de Prusse, a jugé très-défavorablement la domination des chevaliers dans ce pays; M. Voigt combat indirectement son devancier : pour lui, Hermann de Salza, maître de l'ordre teutonique, est un grand héros; ce qui n'empêche pas l'historien d'exprimer sa sympathie pour la nation opprimée par laquelle l'ordre chevaleresque vint s'établir, tenant d'une main la croix et de l'autre le glaive. M. Voigt nous fait assister aux exploits de l'ordre teutonique en Palestine, puis il nous mène en Prusse, pour nous dérouler le récit des longs efforts faits par cet ordre pour affermir sa domination long-temps chancelante. Le duc de Poméranie Svante-pole soutient d'abord l'indépendance des Prussiens, mais à son tour, l'ordre teutonique est soutenu par les bulles des papes, encore plus puissans qu'un duc de Poméranie. Après une longue lutte, les Prussiens se soumirent en vertu d'un traité de paix, daté de l'an 1249, dans lequel ils promirent de pratiquer le culte chrétien, de ne plus adorer leurs idoles, de ne plus tuer les enfans nouveau-nés, de se contenter d'une femme, de payer la dîme, et de servir militairement l'ordre teutonique, qui, de son côté, garantit aux habitans le droit de posséder des immeubles, de les vendre et changer, de se marier, etc. Les Prussiens, invités à se choisir une loi civile, prirent celle de Pologne; toutefois le pape en fit retrancher les duels judiciaires et les épreuves par le feu. Ni l'ordre teutonique, ni le clergé, ne sut inspirer au peuple l'esprit religieux; on se contentait de le baptiser et de lui enseigner quelques formules : du reste, on le laissait dans une profonde ignorance; aussi les Prussiens comprenaient-ils peu

de chose à ce culte qu'on leur inculquait avec le glaive à la main, et sous peine d'extermination en cas de résistance. De temps en temps il retournait dans ses forêts rendre un culte mystérieux à ses divinités anciennes. Plusieurs actes du temps de la domination des teutoniques attestent ce retour secret au paganisme. Ce qui vengeait les Prussiens sans les rendre heureux, c'était la discorde qui éclata entre les chevaliers quand ils furent maîtres du pays, et leurs différends avec les évêques. Cette discorde prépara infailliblement la chute de leur pouvoir.

Beaucoup de villages et terres étaient déserts depuis les guerres d'extermination ou de conversion. Des Allemands venus à la suite des chevaliers se hâtèrent de les peupler; les indigènes des campagnes devenus serfs de l'ordre perdirent leurs droits de propriété, et devinrent les prolétaires du pays. Outre les villageois allemands il y avait les *withings* ou vassaux immédiats, et les arrière-vassaux obligés au service militaire. Le pape se considérait comme seigneur suzerain du pays, et l'ordre comme son feudataire. Le landmeister ou maître provincial représentait l'ordre; il ne pouvait prendre aucune délibération importante sans consulter les principaux dignitaires de l'ordre. Les villages eurent leurs *Sculteti* à la manière allemande; les villes introduisirent le système municipal usité dans le nord de l'Allemagne; M. Voigt cite beaucoup d'extraits des chartes de privilèges accordées aux villes. L'auteur a rassemblé aussi des renseignements sur le commerce et l'industrie des Prussiens à cette époque, sur leurs relations avec la Poméranie, la Pologne, les villes anséatiques, sur l'administration du pays par les autorités instituées par les chevaliers, etc. Ce sujet a été, pour ainsi dire, épuisé par le nouvel historien. D-G.

290. GESCHIEDENIS VAN DE ONLUSTEN TUSCHEN DE SCHIERINGER EN VETKOOPEN. — Histoire de la lutte des Schieringer et des Vetkooper dans le pays de Frise; par D. V. H. 1 vol. 394 p. in-8°. Leeuwarden, 1827; Brouwer. (*Vaderl. Letteroeffen.*; juillet 1828, n° IX, p. 381.)

On sait qu'au commencement du 14^e siècle deux partis mirent pendant quelques années à feu et à sang le pays de Frise. Ces partis se nommaient les Schieringer et les Vetkooper. Winse-mius et Schotanus ont exposé dans leurs chroniques du pays

de Frise les cruautés et les excès auxquels se sont livrés ces partis.

L'auteur de l'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui sur le même sujet, a voulu nous tracer un nouveau tableau des désordres qui, à cette époque, ont désolé le pays de Frise, parce que les documens relatifs à ces événemens se trouvent disséminés dans un si grand nombre d'ouvrages, qu'ils ne sont réellement à la portée que d'un petit nombre de lecteurs. Malheureusement le talent de l'auteur n'est point à la hauteur de ses bonnes intentions, et il ne paraît pas avoir rempli convenablement sa tâche. En effet, il a copié en grande partie Winsemius et Schotanus, et il n'a observé aucun ordre dans le classement des faits de son histoire, qui est écrite en général dans un esprit peu philosophique. Le style en est aussi très-incorrect et peu élégant.

C. R.

291. **CHRONIK DER FREYEN HANSESTADT BREMEN.** — Chronique de la ville anseatique de Brême; par CARSTEN MISEGAAS. 1^{er} vol. in-8° de 320 p. Brême, 1828. (*Götting. gelehrte Anzeigen*; février 1829, n° 36.)

Cet ouvrage contient beaucoup plus que ne semble le promettre son modeste titre de *chronique*, et bien que d'un intérêt purement local, il renferme plusieurs documens précieux pour l'histoire du moyen-âge. La 1^{re} partie contient une description de Brême, de son territoire et de ses habitans, jusqu'à l'origine de l'évêché fondé dans cette ville par Charlemagne. La 2^e comprend l'histoire de cet évêché jusqu'au temps d'Otton le Grand, de 788 à 937. On voit que l'auteur a puisé aux meilleures sources, au nombre desquelles se trouve, en première ligne, l'ouvrage d'Adam de Brême, dont il est le traducteur.

292. **EXAMEN DE CETTE QUESTION :** Les Bataves ont-ils fait une alliance avec les Romains, dans le véritable sens du mot *fœdus*; par M. DEWEZ. (*Nouv. Mémoires de l'Académie royale de Bruxelles*; Tom. IV, p. 487.)

Les historiens modernes ont presque tous avancé que les Bataves firent, du temps de César, une alliance avec les Romains. L'auteur pense qu'il se sont trompés, et examine ce problème historique.



favorable; *Avare*
péninsule enviroi
qu'une entrée fo
prouvent rien en
teurs donnent de
faites de claies. La
d'arbres entrelacé
terstices; et, il n'
la plupart des pe
gomerryshire n'a
revêtues extérieu
une inscription co
mémoire d'Eliseg,
présentent deux fi
tons de l'époque à
romains; ensuite l
anglo-saxonne. En
rent, c'est que H
Galles sa fille Ma
Grâce Mylady le

295. ESSAIS SUR
DES ITALIENS A
publique. (*Nuo*

Au moyen âge
avaient coutume,

et plus souvent encore les deux partis en venaient à une bataille simulée. Afin que ces jeux ne devinssent pas dangereux, les combattans avaient des armes de bois et des boucliers d'osier; ils se couvraient la tête de casques de bois revêtus en dedans et en dehors d'étoffe piquée; sur cette coiffure étaient peintes les armoiries de leur parti, et se garantissaient le visage avec un éventail de fer. L'usage de ces combats était répandu dans toute l'Italie et dura très-long-temps. La fureur des combattans était modérée par des règles d'honneur dont on ne souffrait pas que qui que ce fût s'écartât: ils ne devaient ni frapper avec la pointe de l'épée, ni dépasser la ligne marquée, ni frapper le cheval de leur adversaire, ni pousser leur lance contre d'autres parties que le visage ou la poitrine, ni attaquer un guerrier désarmé ou qui aurait levé sa visière, ni enfin combattre plusieurs contre un seul. Lorsque quelqu'un enfreignait ces lois, des juges les rappelaient à l'ordre sur-le-champ, et des hérauts armés de longues piques couraient à eux pour les soumettre à la loi commune.

Après le combat, les juges s'assemblaient pour adjuger les prix aux vainqueurs, d'après les rapports qui leur étaient faits par des officiers qui se tenaient là pour être témoins des exploits des guerriers. Quand les juges n'étaient pas sûrs de porter une décision équitable, ils s'en rapportaient aux dames pour s'accorder sur le vainqueur; puis une d'entre elles était choisie pour délivrer la palme à celui qui l'avait méritée. Le reste de la fête se passait en banquets, en chants et en réjouissances.

W.

296. LETTRE DE M. L. CIBRARIO à M. Raymoud, sur la route qui conduisait anciennement du Piémont dans la Haute-Maurienne. Extrait du Tom. IV des *Mém. de la Soc. Roy. acad. de Savoie*. In-8° de 17 pp.

Dans une lettre adressée par l'évêque de Maurienne au président de la Société royale académique de Savoie, ce prélat avait fait remarquer que l'une des principales routes qui conduisaient de Maurienne en Piémont, passait par le Bourget, Aussoy, Sardières, etc., et descendait dans la vallée de Lanzo, en Piémont. Il avait ajouté qu'on en trouve encore des traces dans plusieurs endroits.

La remarque de l'évêque acquiert un nouveau degré de certitude par les observations qu'a faites personnellement M. Cibrario. La tradition du pays porte que la plaine d'Usseglio était autrefois un grand lac. La disposition des montagnes, qui la cerrent de toutes parts, vient à l'appui de cette opinion. La route ancienne ne pouvait donc traverser la plaine, et doit par conséquent se chercher dans les montagnes environnantes. M. Cibrario en a effectivement reconnu lui-même des traces sur la montagne de la Tour de l'Ouarda, qui sépare la vallée d'Usseglio de celle d'Ala. Aux deux tiers environ de sa hauteur, on voit des restes d'un chemin taillé, qui est encore, dans quelques parties, praticable pour les mulets.

En remontant toujours le vallon, on arrive à un autre bassin appelé *Pian del-Salour*, où l'on reconnaît clairement les traces d'un chemin large de neuf pieds, et construit de cailloux brisés, quadrangulaires. Deux monumens ont été découverts dans ces montagnes : le premier porte une inscription publiée d'abord par Durandi, puis, plus correctement, par le comte Francesetti : c'est un *ex-voto* dédié à Hercule par un Virius Marcellus. L'autre monument a 12 mètres de hauteur et un demi-mètre de longueur. M. Cibrario n'en donne pas l'inscription, parce que la copie qu'il en a est extrêmement barbare. Il n'a pas même pu voir le monument qui aurait peut-être jeté quelque jour sur l'état ancien de cette partie de la Savoie. W.

297. INTORNO AI DIARI VENETI, etc. — Documens relatifs aux journées vénitiennes, écrits en LVIII volumes; par MARINO SANUTO, publiés pour la première fois à l'occasion des noces Martinengo-Malipiero. In-8° de 19 p. Venise, 1828.; impr. de Picotti. (*Bibliot. ital.*; mai 1828, n° 149, p. 246.)

Ces documens, au nombre de 4, qui étaient restés ignorés dans la Bibliothèque royale de Saint-Marc, servent à prouver la vérité des histoires écrites par *Sanuto*; outre cela, la première de ces pièces, qui est un écrit de *Sanuto* lui-même, présenté aux chefs du conseil des dix, nous fait connaître un de ses ouvrages tout-à-fait inédit, c'est-à-dire les *Journées vénitiennes* rassemblées en 58 volumes in-folio, écrits tous de sa main, dont une copie est conservée dans cette bibliothèque. *Sanuto*, homme d'état, avait recueilli dans ces *Journées* les

faits arrivés dans une période de 42 années, tant à Venise que dans d'autres pays, sans oublier les plus petits événemens journaliers, et le 4^e de ces documens prouve combien il fut à même de savoir les nouvelles politiques, étant un décret de ce même conseil des dix qui l'autorisait à lire toutes les dépêches des ambassadeurs près les cours étrangères et celles des préteurs des provinces vénitiennes. Les 2^e et 3^e documens ne sont pas d'un moindre intérêt : c'est une lettre de *Sanuto* à *Pierre Bembo*, et la réponse de cet homme célèbre, par laquelle on voit que, par ordre du Gouvernement, *Sanuto* communiquait à *Bembo* son Histoire et ses *Journées*, pourquoi les faits rapportés par *Bembo*, dans son Histoire de Venise, acquirent une certitude irréfragable sans qu'on puisse le taxer, comme les autres historiens, d'un trop grand amour de la patrie.

Le premier de ces documens, déjà indiqué, nous apprend que *Pierre Bembo* était revêtu de la charge d'écrire l'histoire de Venise en latin, qu'avait eue avant lui *Marc-Antoine Sabellico*, et qu'il lui était enjoint, par ordre supérieur, de consulter les ouvrages de *Sanuto*. Par suite de ce travail il devint vieux, infirme, pauvre et plus que pauvre, puisqu'il était, dit-il, forcé de se priver du nécessaire pour acheter du papier et faire relier les volumes; dans la lettre à ce sujet adressée à *Bembo*, on voit qu'il obtint une pension à vie de 150 ducats d'or. Ce qu'il y a de remarquable dans cet écrit, c'est, dans le document 1^{er}, cette expression : *Que Jean Villani écrivit en mauvais toscan l'histoire de Florence*, d'après laquelle *Leonard Aretin* a fait la sienne; et s'appuyant de l'exemple de *Bernardin Corio*, qui avait écrit l'histoire de Milan en langue vulgaire; *Sanuto* ajoute encore qu'aucun écrivain ne fera jamais chose bonne des histoires modernes s'il ne consulte ses *Journées*.

M. Pierre Bettio, bibliothécaire de la *Marciana*, après avoir montré dans la préface combien les histoires vénitiennes méritent de foi, exerce sa critique contre quelques écrivains modernes étrangers, recommandables d'ailleurs, dit-il, par la précision et la légèreté de leur style, parceque, après s'être bien instruits dans l'histoire bysantine et dans celle des premiers siècles de l'empire d'Occident, ils n'ont pas puisé dans les histoires nationales de Venise les matériaux de leurs ou-

vrages et n'ont pas bien examiné les vieilles chroniques et les actes publics de Venise. T. D.

298. *MEMOIRE VENETE*, etc. — Mémoires vénitiens de J. GAL-LICOLI, prêtre, pour la nouvelle collection de documens relatifs à l'histoire de Venise. In-8°. Venise, 1826. (*Edinburgh Review*; juin 1827, n° XCI, p. 75.)

Cet ouvrage n'est conçu ni dans un esprit philosophique, ni dans le but de favoriser un parti ou un système politique. L'auteur s'est borné à rechercher et à recueillir les faits en général les moins importants.

Il se donne, par exemple, la peine de nous apprendre combien de centaines de chandelles furent brûlées autour du cercueil d'un citoyen dans l'année 958; il nous fait connaître le mobilier qu'une fille apporta en dot à son mari, en 867, et décrit les fêtes qui accompagnèrent les noces. Toutefois, bien que les mémoires de Gallicioli fourmillent de détails insignifiants, et qu'on y trouve à peine quelques faits d'un intérêt général, ils renferment des documens qui, pour être peu de chose en eux-mêmes, ne laissent pas d'avoir quelqu'importance par les inductions qu'on peut en tirer. Ainsi, certains détails de la vie privée des citoyens servent souvent de renseignemens pour la connaissance des mœurs publiques, des lois, du gouvernement, de l'état des sciences et des arts, des relations sociales, etc. Et, considérée sous ce point de vue, la compilation de Gallicioli; quoique de nulle valeur à bien des égards, n'est pas indigne de l'attention des personnes qui s'occupent de recherches historiques. Il paraît que le célèbre historien de Venise, M. Daru, n'a point eu connaissance de ce livre; nous sommes persuadés qu'il l'aurait consulté avec fruit pour une nouvelle édition de son excellent ouvrage. W.

299. *MÉMOIRE POUR SERVIR A L'HISTOIRE D'ALPAÏDE, MÈRE DE CHARLES-MARTEL*; par M. DEWEZ. (*Nouveaux mémoires de l'Acad. roy. de Bruxelles*; T. III, p. 518.)

Dans ce mémoire, l'auteur cherche la solution de quatre problèmes historiques, relatifs à Alpaïde.

I. Était-elle la femme légitime ou la concubine de Pépin de Herstal? Le témoignage des auteurs contemporains ne permet guère de lui assigner que cette dernière qualité, bien que le

continuateur de Frédégaire lui donne le titre d'épouse. M. Dewez pense qu'Alpaïde a pu être d'abord la maîtresse de Pépin, mais qu'elle devint ensuite sa femme légitime, et prit la place de Plectrude, répudiée par son mari.

II. Est-elle coupable du meurtre de Saint-Lambert? Après une discussion lumineuse de la valeur des divers témoignages relatifs à cet événement, l'auteur, se fondant sur le récit simple et naturel de Godeschal, regarde comme raisonnablement et presque juridiquement démontré qu'Alpaïde fut entièrement étrangère à cet assassinat.

III. Comment est-elle morte? M. Dewez, pour ne rien laisser ignorer de ce qu'on a écrit sur cette princesse, rapporte tout ce qui a été dit sur sa fin. Augustin Wichmann rapporte qu'après la mort de Pépin, un frère de Saint-Lambert alla arracher Alpaïde de sa retraite et la fit périr dans les flammes. L'auteur du mémoire relègue ce récit parmi les contes faits à plaisir et imaginés pour ternir la mémoire de cette princesse. La vérité est, suivant lui, qu'Alpaïde se retira à Orp-le-Grand, et y fonda une abbaye de religieuses, où elle mourut.

IV. Est-elle la même qu'une comtesse de Hougarde, nommée Alpaïde, qui donna beaucoup de terres à l'église de Saint-Lambert? M. Dewez ne le pense pas, quoique Miræus et Divæus l'aient affirmé. La preuve de cette différence se trouve dans une inscription latine qui se lit sur un tombeau de l'église de Saint-Paul à Liège. L'auteur a cru devoir relever encore cette bévue pour éclaircir un point aussi embrouillé de l'histoire des Pays-Bas.

W.

300. HISTOIRE DE LA ROCHELLE, par M. DUPONT, professeur de Rhétorique. In-8° de 12 et 640 p. La Rochelle, 1830; Mareschal.

La seule Histoire de La Rochelle jouissant de quelque réputation est du P. Arcère (1), qui fut tirée à 6,000 exemplaires et eut plusieurs contrefaçons, soit en France, soit en Hollande. On a justement reproché à ce moine de l'ignorance, de la diffusion et de la partialité. M. Dupont, pensant que le mérite de cet ouvrage ne répondait plus ni à la direction actuelle des esprits, ni à l'importance du rôle que joua La Rochelle à dif-

(1) *Histoire de La Rochelle et du pays d'Aunis*, 2 vol. in-4° avec fig. La Rochelle, 1757.

férentes époques, a entrepris la reconstruction de l'édifice. Les matériaux ne lui manquaient pas : il avait à sa disposition l'inventaire des chartes rochelaises, par Amos-Barbot ; les annales de Mervault, les antiquités de Méricchon et les registres de la commune, qui renferment encore de précieux documens malgré les dégâts commis par le cardinal de Richelieu.

Aucun monument connu ne fixe ni ne détermine l'époque ou la cause de la fondation de La Rochelle ; cette ville ne peut même chercher son origine dans ces fables qui environnent si souvent le berceau de tant de cités. C'est dans une charte donnée en 961, par Guillaume-Tête-d'Étoupe, duc d'Aquitaine, qu'on voit paraître pour la première fois son nom, qui, ensuite, ne se rencontre plus nulle part jusqu'au commencement du 12^e siècle. Mais dès-lors, La Rochelle, qui s'est accrue des débris des villes voisines ruinées par la guerre ou envahies par l'Océan, jouit de grands privilèges, se fait accorder sans cesse de nouvelles franchises, étend son commerce au loin, acquiert des richesses immenses et parvint à un haut degré de prospérité.

Il règne, comme on vient de le voir, la plus grande obscurité sur les commencemens de la Rochelle ; M. Dupont rapporte ce qu'on a dit de plus probable sur ce sujet. Suivant ce récit, des Alains, pour se soustraire aux poursuites d'Egidius et de Chilpéric, se réfugièrent dans les terrains marécageux situés entre la Charente et la Sèvre niortaise, s'y établirent et donnèrent leur nom au pays, qui se serait depuis appelé *Regio Alanensis* et par syncope *Alnensis*, d'où viendrait *Aulnis* ou *Aunis*, nom de la province dont La Rochelle était la capitale.

Cette ville, qui originairement s'appelait *Cougues*, fut d'abord alternativement possédée par les seigneurs de Mauléon, maîtres de Rochefort, et les ducs d'Aquitaine ; elle devint successivement la propriété des comtes d'Anjou et des comtes de Poitou, par suite de conquêtes, de mariages ou de traités. Tombée, en 1154, au pouvoir des Anglais, elle leur fut enlevée 70 ans après, par Louis VIII ; Philippe de Valois la céda, en 1360, à Édouard III, roi d'Angleterre, à qui elle fut reprise douze ans après, pour ne plus être désormais distraite du territoire français.

La réforme religieuse du 16^e siècle est une ère remarquable dans l'histoire de La Rochelle ; elle y fut introduite par un cer-

tain *Ramasseur*, disciple de Calvin, qui lui donna l'Aunis à évangéliser. Les nouvelles doctrines se répandirent avec rapidité, mais non sans troubles, ni même sans effusion de sang. Enhardis par leurs succès, les réformés affectèrent une indépendance qui irrita la cour. La Rochelle fut presque constamment depuis regardée comme une ville rebelle, et traitée comme telle. Nous ne pouvons retracer ici tous les événemens dont elle devint le théâtre sous les règnes de Charles IX et de Henri III; qu'il nous suffise de dire que sous le premier de ces rois, en 1573, la ville soutint un siège, où les habitans firent des prodiges de valeur et se couvrirent de gloire. Le duc d'Anjou, qui eut à lutter contre la population de tout âge et de tout sexe, fut repoussé dans tous ses assauts et obligé de traiter aux conditions que les assiégés lui imposèrent. Mais ce siège, quelque terrible qu'il ait été, ne fut encore que le prélude de celui que La Rochelle eut à soutenir de 1627 à 1628, contre Louis XIII et son premier ministre. Dans ce dernier, l'héroïsme des habitans, mis aux plus cruelles épreuves, est au moins égal à celui des Sagontins. Ceux-ci n'avaient que leurs foyers et leurs personnes à défendre, ceux-là combattaient encore pour leur religion. Au fléau de la guerre, se joignirent les horreurs de la plus affreuse famine. La reddition de La Rochelle, dernier boulevard du calvinisme en France, porta un coup terrible à la réforme. Néanmoins cette ville, trouvant d'immenses ressources dans le commerce, refleurit malgré la perte de son indépendance. Le dévouement des protestans pour Louis XIV fut mal récompensé : d'abord la révocation de l'édit de Nantes lui fit perdre un grand nombre d'habitans et les principales familles commerçantes; ensuite l'incendie de la cathédrale imputé aux religionnaires faillit entraîner la ruine de La Rochelle, qu'il fut question de détruire de fond en comble. Les scènes turbulentes qui signalèrent la révolution dans toute la France furent les mêmes à La Rochelle que partout ailleurs.

Quant au mérite de l'ouvrage que nous annonçons, nous n'en dirons que deux mots. Nous avons plus d'une fois remarqué que l'amour de la vérité y domine toute autre considération, que M. Dupont a tiré un bon parti des matériaux dont il pouvait disposer, et que, malgré un peu de prolixité et quelques longueurs, la lecture de ce livre est attachante. La partie relative au fameux siège de La Rochelle demandait une plume

impartiale et exercée; la manière dont ce morceau est traité, bien que le style manque parfois de nerf; répond cependant, en général, à la nature et à l'importance du sujet. W.

301. *THE ANNALS OF AMERICA*, etc. — Annales de l'Amérique, depuis la découverte de ce continent par Colomb, en 1492, jusqu'en 1826; par Abel HOLMES. 2^e édition. 2 vol. in-8°. Cambridge (États-Unis), 1829; Hilliard et Brown.

M. Holmes est véritablement annaliste, scrupuleux observateur des dates, rapprochant les événemens suivant l'ordre des temps, et non d'après l'influence présumée que les uns ont exercée sur les autres : son but n'est point de dissenter sur l'histoire, mais de l'écrire et de la faire connaître. Le premier volume est consacré à l'histoire des premiers voyages des Européens dans le Nouveau-Monde; le second contient l'histoire des établissemens anglais sur le territoire des États-Unis. Quelque soin que l'auteur ait donné à la première partie de son ouvrage, et l'on est bientôt convaincu, en le lisant, qu'il n'y a rien négligé, on ne peut lui savoir mauvais gré de s'être encore plus attaché à la seconde partie; l'amour de la patrie dirigeait sa pensée et sa plume, mais ne l'égarait pas : les Anglais eux-mêmes ont reconnu son impartialité. (*Revue encyclop.*; décembre 1829, p. 695.)

302. *HISTORISCHES TASCHENBUCH*, etc. — Almanach historique publié par Fréd. de RAUMER, 1^{re} année. VIII-460 p. in-8°, avec le portrait du cardinal Richelieu. Leipzig, 1830; Brockhaus.

M. Fréd. de Raumer, connu par son histoire des Hohenstaufen, se propose, à l'exemple de M. Hormayr, de publier chaque année un *Almanach historique*, sans toutefois se borner, comme son prédécesseur, à l'histoire d'un seul peuple ou d'un état. L'ouvrage que nous annonçons contient : 1^o l'histoire de Louis XIII et du ministère du cardinal de Richelieu, par Fr. de Raumer; 2^o la manière de vivre à la cour du grand maître de l'ordre teutonique, par Voigt, auteur de l'histoire du pape Grégoire VII; 3^o Paul Louis Courier dans ses rapports avec ses contemporains, par L. Wachler; 4^o sur les factions du cirque dans l'empire Byzantin, par Wilken; 5^o souvenirs des philologues distingués du 16^e siècle, par Passow. Le tout est terminé par un discours de M. de Raumer à l'occasion du 25^e anniversaire du règne du roi de Prusse.

303. SOCIÉTÉ ROYALE DE LITTÉRATURE DE LONDRES. Séance
du 7 janvier 1829.

On lit la fin d'un mémoire du révérend W. H. Payne, sur le Mercure des Gaules. Le grand souverain auquel le genre humain est redevable de l'invention de plusieurs arts utiles et libéraux, et qui était adoré en Égypte et en Phénicie sous le nom de *Phthah*, en Grèce sous celui de *Hermès* et par les Latins comme *Mercur*, et dont le prototype était probablement l'Égyptien *Trismégiste*, paraît aussi avoir été une divinité favorite parmi les Gaulois, qui l'auraient appelé *Teutates*. L'auteur du mémoire déduit l'introduction de ce personnage dans les Gaules de l'histoire mythologique du fils de Jupiter et de Maia, suivant laquelle ce fils, à la mort de son père, avait hérité de l'Espagne et des Gaules aussi bien que de l'Italie; et, au nombre des preuves de l'identité qu'il s'efforce d'établir, il cite le fait de la similitude qui existe entre les temples et les monumens érigés en l'honneur de Mercure par les nations payennes et classiques, et les Cairns et les Cromlechs des Gaules et de la Bretagne.

Mais la principale preuve que M. Payne cite à l'appui de sa théorie se déduit d'une investigation de l'histoire des Triades britanniques. Parmi les êtres d'une nature supérieure mentionnés dans l'histoire Celtique, tels que Gwyldon-Genhebou, ou le philosophe; Idris, ou l'homme de la science; Gwydion, fils de Don, ou le sage, fils du Génie, etc., l'auteur en indique certainement un assez grand nombre empreint du caractère de Plouth ou Mercure, pour rendre l'analogie remarquable, si elle n'établit pas complètement la théorie de l'identité de ces différens personnages.

Mois de mai. — Les lectures faites dans les dernières assemblées de cette Société consistaient dans des portions d'un mémoire recommandable sur l'emploi des anciens cycles, en comptant les différences des divers systèmes chronologiques, par le D^r Nolan. En voici l'extrait :

L'auteur commence par établir que tous les anciens cycles se rapportent à un principe commun, fondé sur des révolutions

périodiques par lesquelles toutes les nations qui ont perdu les souvenirs historiques ont marqué le progrès du temps. C'est en prouvant l'antiquité et en recherchant la connexion des cycles, conformément à ce principe, qu'on peut régler les différences les plus importantes des chronologistes.

Une objection du savant Dodwell, contre l'antiquité des cycles, fondée sur la prétendue nécessité d'une connaissance préliminaire de l'astronomie des nations chez lesquelles ils étaient en usage, se dissipe en montrant que les connaissances astronomiques nécessaires pour fixer les périodes n'étaient pas supérieures à celles que les observateurs les plus ordinaires peuvent acquérir. Les cycles coïncident avec les plus anciennes cérémonies de la religion et les notions primitives de l'antiquité. Leur calcul reposait plutôt sur leur superstition que sur leur science. Ces divisions du temps, qui avaient été adoptées dans les affaires civiles, étaient tirées du culte national, et furent réglées par les prêtres. En réfutant quelques objections d'Allin et de Des Vignolles, on montre que les anciens, outre l'année publique ou civile, en avaient une autre qui était secrète et ecclésiastique; et que, tandis que la première ne contenait que 360 jours, la seconde s'accordait en longueur avec l'année julienne ou bissextile. C'est d'après l'année secrète des anciens ou notre année julienne qu'est réglée la division du temps dans le présent mémoire.

Nos premières recherches sont dirigées vers les époques qui sont le sujet des plus anciens souvenirs historiques remontant aux siècles des patriarches.

L'époque déterminée par l'autorité d'une ancienne tradition, pour le commencement des cycles les plus anciens, est l'an du monde 271, qui, ramenée à la période julienne, présente comme date élémentaire correspondante, l'année 981. Mais la période obtenue ainsi, quoique conservée par une tradition grecque, abandonne ses caractères élémentaires lorsqu'elle est rapportée au système chronologique des écrivains de cette nation; elle offre par elle-même des avantages supérieurs à l'époque arbitraire imaginée par les Talmudistes, qui correspond à l'année 55 de la période julienne, tandis que l'époque de la chronologie maritime dont les dates tirées des écritures ont causé un des plus grands schismes dans la science, se trouve également privée de ces qualités qu'on exige pour constituer une date élémentaire.

En continuant à appliquer les anciens cycles aux vues pratiques de la chronologie, nous sommes conduits d'abord aux *semitah* ou cycles du sabbat. Que l'on ait observé cette période dans les siècles des patriarches, c'est une supposition qui seule peut résoudre plusieurs anomalies dans la manière des juifs de calculer le temps; et ce fait se reconnaît particulièrement dans le choix uniforme du retour d'une année sabbatique pour les périodes des plus grandes solennités de la religion, telles que l'érection et la dédicace des autels. Après avoir expliqué cette circonstance par trois tables, dont chacune contient six exemples des événemens les plus remarquables dans l'histoire des patriarches, disposés selon les systèmes des plus célèbres chronologistes, et être entré dans une variété d'autres détails, relatifs à cette partie de son sujet, l'auteur conclut que, dans la partie de la chronologie qui embrasse l'époque des patriarches, l'existence d'un ancien cycle est parfaitement démontrée dans la période sabbatique, et que ce fait est d'un grand secours pour décider les points contestés par les chronologistes. La grande année planétaire, dont les recherches précédentes sont déduites, fournit également la meilleure instruction pour la chronologie des Chaldéens. Ce système est fondé sur un grand cycle planétaire, qui renferme une période où les grandes conjonctions des planètes reviennent, et coïncide, dans la tradition chaldéenne, avec un temps où la surface de l'univers avait éprouvé un violent dérangement, et avec avec une ancienne prédiction qui avait annoncé sa destruction comme l'effet d'une semblable conjonction planétaire, et comme préliminaire d'un grand renouvellement de la nature. Béroze affirme que ce grand cycle se compose de 120 *sari* (terme ambigu et controversé qu'on a montré avoir signifié l'espace de 12 ans), il renfermait donc 1440 ans.

Ce calcul s'accorde avec l'interprétation de Scaliger, qui considère la grande année des Chaldéens comme le produit de la période génethliaque de 12 ans, et le siècle, ou l'espace de 120 ans, d'après Moïse, comme servant de base aux computations des Chaldéens. Par-là leur grande année s'identifie avec le « *mag-nus sæclorum ordo* » de la sybille de Virgile, dans sa quatrième églogue, où le poète fait évidemment allusion aux notions orientales, et où chaque siècle est considéré comme un grand mois; donc, 12 mois de 120 ans, équivalent à 1440 ans.

L'auteur s'occupe ensuite de l'examen des époques spéciales de la chronologie des Assyriens, pour le temps postérieur au déluge. Après les avoir détaillées dans une table comparative qui exprime les dates qui leur sont assignées par les trois grands chronologistes dans les ouvrages desquels ses idées sont confirmées, il y applique l'épreuve par laquelle on peut déterminer le mérite respectif de leur système, et il termine en établissant la supériorité du plan adopté par Scaliger. Comme les époques les plus anciennes de la chronologie des Assyriens étaient fixées par des principes arbitraires de théorie, et comme les époques les plus rapprochées des grandes révolutions qui signalèrent l'histoire de cet ancien peuple coïncidèrent avec l'observation de phénomènes astronomiques, il s'établit un rapport entre le système de leur chronologie et les principes scientifiques que l'auteur imagine pour mettre d'accord leurs contradictions. D'après la concurrence précise de ces époques dans le système du grand chronologiste qui a été le fondateur de la science, avec le retour des cycles les plus anciens, particulièrement de la période sabbatique chez les Hébreux, et de la période généthliaque employée par les Chaldéens, l'auteur tire une conclusion en faveur du système de la chronologie des Assyriens, proposé par Scaliger comme opposée à celle qu'ont imaginée Usher ou Des Vignolles, et ses sectateurs les bénédictins. (*Literary Gazette*; janvier à mai 1829.) Fr. L.

304. HERZOG BERNHARD DER GROSSE VON SAXEN-WEIMAR, BIOGRAPHISCH DARGESTELLT. — Le duc Bernard-le-Grand, de Saxe-Weimar, peint sous le rapport biographique; par le D^r Bern. ROESE. 2 vol. in-8°, de 464 et 560 pag.; avec un portrait du duc, et 2 planch. de médailles. Weimar, 1828-29; au Bureau d'industrie.

Si ce n'est pas sous le nom de Bernhard-le-Grand, c'est au moins sous son véritable nom de Bernhard de Weimar que ce prince est connu en France comme un des plus habiles généraux du 17^e siècle. Louis XIII et Louis XIV l'attirèrent dans leurs intérêts, ou se servirent de lui, contre l'empire d'Allemagne, et ses exploits furent très-utiles à la France. M. Roese, qui paraît être du pays de Saxe-Weimar, a pensé qu'un prince qui a tant illustré sa patrie, méritait une biographie détaillée. On

lui a ouvert les archives de Weimar et de Gotha; et on lui a fourni les moyens de consulter à Paris celles des affaires étrangères, ainsi que les manuscrits de la bibliothèque du Roi, et c'est muni de ces secours que le biographe a rédigé son travail, appuyé toujours sur les pièces justificatives dont il publie un bon nombre à la fin de son ouvrage. Dans sa préface, M. Røse rend compte des principales sources inédites qu'il a pu consulter. Celles où il a puisé à Paris, sont la correspondance du maréchal de Guébriant, qui commanda les troupes françaises auprès du Duc de Weimar; la correspondance originale du cardinal de Lavalette, qui eut aussi un commandement auprès de lui, mais dont le Duc ne paraît pas avoir fait beaucoup de cas; les *Feuilles de Weimar*, extraites de sa correspondance militaire, et conservées aux archives des affaires étrangères; enfin les mémoires du règne de Louis XIII, manuscrit de la bibliothèque du Roi, entièrement composé de copies et d'extraits de pièces authentiques.

Le nouveau biographe prend le Duc de Weimar à sa naissance, raconte ses premières campagnes sous les ordres de ses frères, et le suit dans les Pays-Bas et en Danemark. Peu satisfait de ces puissances, le Duc revint en Allemagne, et voyant l'empereur toujours dans des dispositions hostiles envers les princes protestans, Bernhard résolut de défendre la cause du protestantisme, sous les ordres du roi de Suède, Gustave Adolphe. C'est dans cette nouvelle carrière que sa renommée se répandit dans toute l'Europe; cependant ayant perdu la bataille de Nordlingen, il négocia avec la France pour être soutenu par cette puissance contre les forces impériales. M. Røse donne de grands détails sur ces négociations, et depuis ce moment, il avance dans sa biographie, appuyé de documens nombreux dont il a tiré un parti judicieux. En vertu du traité de St-Germain-en-Laye, de l'an 1635, dont nous lisons ici les articles secrets, le Duc de Weimar se mit au service de France ou plutôt devint l'allié du roi de France, et prit le commandement sur le Haut-Rhin jusqu'en 1638, ne se fiant pas trop au gouvernement français, et n'étant pas non plus franchement estimé. Les relations secrètes contiennent beaucoup de preuves de leur défiance mutuelle. En 1638 et 1639, le Duc fut en état de continuer la guerre pour son compte, et de se maintenir sur le

Haut-Rhin. Il mourut dans cette dernière année au moment où la France méditait le projet de lui enlever ses conquêtes. M. Rœse complète la biographie en insérant le testament du Duc, et ce qui concerne le partage de sa succession, qui fut celle d'un soldat de fortune, consistant en villes conquises, bijoux, argent comptant, etc. Beaucoup de détails pourront paraître un peu minutieux, et rallentir la marche de l'histoire qui en effet disparaît quelquefois sous la quantité de circonstances accessoires. Cet ouvrage devra du moins être consulté par tous ceux qui veulent avoir une idée exacte de la fameuse guerre de 30 ans; et même les règnes de Louis XIII et Louis XIV reçoivent quelque nouveau jour par les extraits des documens que le biographe a eus à sa disposition. L'ouvrage étant composé sous les auspices de la Maison de Saxe, pourra paraître aussi un peu trop favorable au héros de la biographie; il faut pourtant convenir, qu'en général l'auteur est extrêmement modéré dans ses expressions et dans ses jugemens, il n'offense aucune des puissances dont il a occasion de parler.

D—G.

305. DAS GELEHRTÉ TEUTSCHLAND IM 19^{ten} JAHRHUNDERT. —

L'Allemagne savante du 19^e siècle; par F. G. MEUSEL. Vol. X, 1^{re} livrais.; rédigée par J. W. S. LINDNER. 692 pag. in-8°. Lemgo, 1829; Meyer.

Meusel, savant bibliographe, a passé sa vie à enregistrer dans son volumineux, mais utile ouvrage intitulé l'*Allemagne savante*, toutes les productions, grandes et petites, importantes ou insignifiantes des auteurs contemporains. Depuis sa mort, cette tâche pénible a été continuée par d'autres bibliographes. Le volume que nous avons reçu s'annonce comme le 19^e supplément à la 4^e édition de l'*Allemagne savante*. Il recommence l'ordre alphabétique des auteurs, et contient les lettres A—D. Ce 19^e supplément aura probablement 5 à 6 volumes. Parmi les articles, il y en a beaucoup de neufs et de complets; d'autres ne font que rectifier ou compléter les articles donnés par Meusel. Du reste, on a suivi exactement le plan de ce savant bibliographe, qui ne donne que le nom de l'auteur, l'année et le lieu de sa naissance, ses titres ou les places qu'il occupe, puis la liste pure et simple de ses ouvrages, mémoires, etc. On indique non seulement les livres publiés en Allemagne, mais aussi ceux qui

des Allemands font paraître dans l'étranger, ou que des étrangers publient en Allemagne. Dans les articles concernant les auteurs allemands établis en France, nous avons remarqué quelques inexactitudes bibliographiques. Nous conseillons au rédacteur de consulter à cet égard la *France littéraire* de M. Quérard, où les ouvrages de ces auteurs sont indiqués plus exactement. Il n'est pas besoin, du reste, d'insister sur l'utilité d'un catalogue semblable pour la bibliographie et l'histoire littéraire.

D—c.

306. GRAVE RUODOLF. — Le comte Rodolphe, ancien poème germanique, publié par Guill. GRIMM. 54 pag. in-4°. Göttingue, 1828; Dietrich.

Le *Bulletin* a déjà parlé de la publication de ce vieux poème allemand d'après le journal littéraire de Göttingue. Depuis ce temps en ayant reçu un exemplaire, nous sommes à même de faire connaître cet ouvrage. Ce sont les fragmens d'un poème chevaleresque du 12^e siècle qu'on a retrouvés sur de vieilles feuilles de parchemin en partie rongées et détruites. Ils parlent des aventures d'un chevalier, appelé le comte Rodolphe, pendant la Croisade; il assiste au siège d'Ascalon, il se brouille avec un roi nommé *Gilot*, et passe chez un roi sarrasin appelé *Halap*, probablement le soudan d'Alep; un autre roi sarrasin est désigné sous le nom de *Girabobe*. Il est encore question de la splendeur de la cour de Constantinople et du couronnement d'un empereur d'Allemagne. M. Grimm présume avec raison que ce vieux poème, qu'il croit composé et écrit, ou copié au 12^e siècle, est une imitation libre d'un de ces romans en vers français comme on en trouve beaucoup dans les bibliothèques publiques. Peut-être en faisant quelques recherches parmi les manuscrits de la Bibliothèque du roi, à Paris, parviendrait-on à trouver l'original de ces fragmens; mais, sous le rapport de la composition, ce poème n'a peut-être pas l'importance que M. Grimm est tenté de lui supposer. Ce qui le rend remarquable pour l'Allemagne, c'est qu'il augmente le petit nombre de monumens littéraires qu'elle possède du 12^e siècle; aussi M. Grimm a-t-il cru devoir en accompagner la publication d'un commentaire grammatical.

Le poème est imprimé sur autant de pages qu'on a retrouvé

de fragmens. Les portions de vers qui manquaient, ont été suppléées judicieusement par l'éditeur et imprimées en encre rouge pour les distinguer du reste. Il est à regretter que l'ouvrage ne soit pas imprimé sur du meilleur papier. En France et en Angleterre on est habitué à un peu de luxe dans la publication des morceaux inédits du moyen âge. Au reste, on ne peut que louer les soins que M. Grimm a donnés à l'édition de ces fragmens.

D-c.

307. FRIEDRICH AUGUST, ETC. — Frédéric Auguste, roi de Saxe. Esquisse biographique; par M. A. L. HERMANN. 1 vol. in-8°, vi et 178 p. Dresde, 1828; Walther. (*Jena. Allg. Litter. Zeitung*; p. 333, n° 91.)

Après une courte introduction, l'auteur de cette biographie expose l'état de la Saxe à la fin de la guerre de sept ans, et le règne de Frédéric Chrétien, qui fut de courte durée, mais fécond en résultats heureux. Il jette ensuite un coup-d'œil rapide sur l'administration du prince Xavier, et trace le tableau de la jeunesse du roi défunt. La nature avait doué ce prince des plus belles qualités que développèrent les maîtres les plus habiles. Son caractère noble, ferme et généreux était parfaitement en harmonie avec son esprit pénétrant et élevé. A son avènement au trône, le 16 septembre 1768, la Saxe jouissait d'une paix profonde qui ne fut troublée que par la guerre de succession de la Bavière.

L'activité éclairée de Frédéric Auguste, son amour inaltérable de la justice, développèrent, en Saxe, tous les genres de prospérité pendant les 27 années qui suivirent, et jusqu'en 1806. Alors surviennent les calamités que produisit la bataille d'Iéna. La guerre contre la Russie affligea vivement le roi, qui, ne déviant jamais des principes d'une probité sévère, sut maintenir la paix dans son royaume durant les orages politiques les plus violens. Pendant les douze dernières années de sa vie, il consacra tous ses instans au bien de ses sujets.

C. R.

308. VENTE DE LIVRES ANCIENS A LONDRES.

M. Evans, demeurant à Londres, a fait mettre en vente, il y a quelque temps, une intéressante et curieuse collection de livres hébraïques, arabes, persans et turcs, tant imprimés que

manuscris. On y remarquait des manuscrits hébraïques du Pentateuque et de la Bible entière, un beau manuscrit du service paschal, en hébreu, plusieurs missels et une diversité de livres hébreux, y compris un bel exemplaire du *Codex talmudicus babylonicus hebraice*, imprimé à Amsterdam, en 1727, et le *Ralph Alphos*, par le savant rabbin Isaac Elphys, ainsi qu'une copie manuscrite des Mille et une Nuits, en arabe, et le célèbre roman bédouin appelé « *Antar*, » en 36 volumes. Au nombre des ouvrages théologiques faisant partie de cette collection, se trouvait un traité manuscrit de l'évêque Peacock, intitulé « *ye Reule of christen Religion* » (Règles de la religion chrétienne), sur vélin, et contenant 192 feuilles. Lewis a conjecturé, dans sa vie de l'évêque, que cet ouvrage avait été composé en l'année 1457; mais, à en juger par une phrase du corps du manuscrit, que l'on suppose être de la propre main du prélat, il paraît avoir été écrit en l'année 1443. L'évêque fut l'un des premiers réformateurs anglais. Ce livre curieux fut acheté pour le prix de 10 guinées par le libraire Thorpe; lequel donna 64 livr. st. 1 s. pour la *Biblia sacra hebraica*, beau manuscrit du 12^e siècle, écrit sur vélin, en grands caractères carrés, hardiment jetés, sur trois colonnes dans chaque page, contenant, indépendamment de tous les livres de l'Ancien-Testament, le Masorah, et enrichi de figures cabalistiques, enluminées, très-curieuses. Cet ouvrage fut écrit par le célèbre rabbin espagnol, David Kimchi, dont il est fait mention particulière dans la *Bibliotheca sussexiana*. M. Thorpe donna aussi 10 guinées pour le Pentateuque hébraïque, ancien rouleau manuscrit, écrit sur des peaux d'Arabie en beaux caractères carrés, avec notes marginales. Cet ouvrage consiste en 220 colonnes, de 42 lignes chaque, et il mesure 60 pieds de long sur 3 pieds de large. Un autre manuscrit du Pentateuque hébraïque sur vélin, écrit en très-petits caractères, et un beau spécimen de calligraphie hébraïque en rouleau, et contenant 248 colonnes de 42 lignes chaque, furent vendus pour 9 liv. st. 14 s. En général, les ouvrages de cette collection se vendirent à des prix élevés. (*London and Paris Observ.*; 29 juillet 1827.)

309. ESSAI PHILOLOGIQUE SUR LES COMMENCEMENS DE LA TYPOGRAPHIE A METZ et sur les imprimeurs de cette ville, puisé dans

les matériaux d'une histoire littéraire, biographique et bibliographique de Metz et de sa province; par M. TEISSIER. In-8° de 18 feuilles 3/4, plus 3 planches. Paris, 1829; Tiliard frères, rue Hautefeuille.

Contre ce qui a été souvent répété, l'auteur établit que l'imprimerie fut introduite à Metz dans le quinzième siècle. Le premier ouvrage imprimé à Metz est de 1482, c'est le premier livre de l'Imitation, dont, au reste, M. Brunet a parlé dans la troisième édition de son *Manuel du libraire*, Tome II, p. 144; ainsi, Metz est la dixième ville de France où l'art typographique a été pratiqué. L'auteur de l'*Essai philologique* donne, page 11, la liste des villes de France qui ont connu l'imprimerie avant Metz; ce sont :

Strasbourg ...	1463.	Toulouse	1480.
Paris	1470.	Poitiers	1479.
Lyon	1476.	Caen	1480.
Angers	1476.	Vienne	1481.
Chablis	1478.		

Quelques-unes de ces dates peuvent se contester, mais ce ne serait pas au désavantage de Metz.

On trouve dans quelques ouvrages le tableau des villes où l'imprimerie a été en usage avant 1500, et ces tableaux embrassent tous les pays. Il serait curieux d'en donner un qui n'embrassât qu'un pays, mais qui s'étendît à tous les temps. J'avais pensé à faire la nomenclature de toutes les villes de France où l'imprimerie a été successivement pratiquée. J'aurais indiqué à quel temps, dans plusieurs lieux, l'imprimerie cessa d'exister. Ainsi Chablis, qui avait une imprimerie au 15^e siècle, n'en a plus depuis long-temps. On imprimait à Meudon en 1797. Le premier imprimeur de St.-Germain-en-Laye est J. L. Perrault, en 1791; Meudon n'a plus d'imprimeurs. St.-Germain en a, de nouveau, une depuis le 21 février.

D'autres travaux m'ont fait oublier les notes que j'avais commencé à recueillir, et que je donnerai peut-être quelque jour dans la *bibliographie*, mais pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire pour très-incomplètes: prêt même à les abandonner à qui voudrait publier le tableau chronologique de l'introduction de l'imprimerie dans toutes les villes de France où cet art a été pra-

tiqué depuis son origine jusqu'à ce jour. (*Bibliographie de la France*; 1829, n° 1554).

310. EXHUMATION DU CÉLÈBRE HAMPDEN, en Angleterre.

RELATION de l'exhumation du corps de John Hampden, écuyer (communément appelé « le Patriote, ») faite le 21 juillet 1828, dans l'église de Hampden (comté de Bucks), afin de constater la cause de sa mort.

Certains historiens supposent, les uns qu'il avait été blessé à l'épaule par un coup de feu de l'ennemi, à la bataille de Chalgrave-field, en juin 1643, et d'autres qu'il avait été tué par l'explosion de son propre pistolet, dont son gendre, sir R. Pye, lui avait fait présent. A cette occasion furent témoins : Le très-honorable lord Nugent, M. le conseiller Denman, le révérend M. Brookes, M. Heron, M. Grace, intendant du comté de Buckingham, George Coventry, six autres jeunes gentlemen dont les noms ne sont pas connus, douze fossoyeurs, et un certain nombre d'aides, avec le clerc de la paroisse.

La manière dont Hampden avait reçu la mort a été longtemps un objet de controverse dans l'histoire de son temps.

Lord Clarendon, Rushworth, Ludlow, Noble et autres écrivains prétendent qu'il fut blessé mortellement d'une balle dans l'épaule, à la bataille de Chalgrave-field, qu'il languit pendant plusieurs jours, et qu'il mourut en proie à de grandes souffrances.

Lord Clarendon dit que Hampden « ayant reçu dans l'épaule deux balles qui brisèrent l'os, mourut au bout de trois semaines, au milieu des souffrances les plus aigues, à la grande consternation de son parti, comme si l'armée entière eût été dé faite ou coupée. »

Sir Philip Warwick assure que « M. Hampden reçut dans l'épaule une blessure, dont il mourut trois ou quatre jours après : car il avait le sang très-acre, ainsi que l'indiquaient les scrofules qui lui couvraient communément le visage. » Dans un autre endroit l'auteur fait l'observation suivante : « L'un des prisonniers faits dans l'action dit qu'il croyait que M. Hampden y avait été blessé : car il l'avait vu, contre son ordinaire, s'éloigner du champ de bataille avant la fin de l'action, la tête penchée comme un homme qui souffre, et les mains appuyées sur le cou de son cheval. »

Quelle confiance peut-on avoir dans des historiens, quand on voit des rapports aussi contradictoires ? Mais la relation qui diffère le plus de toutes les autres, et qui cependant est peut-être la plus digne de foi, puisqu'elle est de sir Robert Pye, qui avait épousé la fille aînée de Hampden, c'est celle que voici :

• A l'affaire de Chalgrave-field, son pistolet creva et lui mutila la main d'une manière horrible. Il quitta le champ de bataille et se rendit dans sa tente ; mais reconnaissant que sa blessure était mortelle, il envoya chercher sir R. Pye, alors colonel dans l'armée parlementaire, qui avait épousé sa fille aînée, et lui dit qu'il le regardait en quelque sorte comme l'instrument de sa mort, puisque les pistolets venaient de lui. Sir Robert l'assura qu'il les avait achetés d'un excellent armurier, à Paris, et essayés lui-même. En examinant l'autre pistolet, on vit qu'il était chargé jusqu'à la bouche, probablement par la négligence d'un domestique, qui, ayant l'ordre de charger chaque matin les pistolets, n'avait pas eu l'attention de retirer la charge de la veille pour la remplacer par une nouvelle. » (*Extrait des journaux d'Oxford.*)

Dans la vue de constater définitivement les faits, lord Nugent s'adressa au comte de Buckingham (qui a hérité des biens de la famille Hampden), afin d'obtenir que le cercueil fût ouvert et le corps examiné avec soin.

Le comte, après mûre délibération, accorda l'autorisation demandée, laquelle fut confirmée par le recteur.

Une chose remarquable dans tout ceci, c'est qu'une famille aussi distinguée et aussi opulente que l'était celle de Hampden n'ait jamais possédé de caveau particulier pour la sépulture des différentes branches dont elle se composait. Depuis une époque reculée, les membres de cette famille ont constamment été enterrés à la profondeur d'environ quatre pieds, dans le sanctuaire même de l'église.

Le 21 juillet, au matin, nous nous assemblâmes dans l'église, et procédâmes à l'excavation du terrain.

Après avoir examiné les lettres initiales et les dates inscrites sur plusieurs cercueils de plomb, nous arrivâmes à celui dont il s'agit ici. La plaque de métal de celui-ci se trouvait corrodée au point qu'elle tomba en poussière dès qu'on l'eût touchée. C'est pourquoi il fut impossible de reconnaître le nom de l'individu que contenait la bière.



Le cercueil avait été, dans l'origine, renfermé dans une enveloppe en bois recouverte en velours, dont il ne restait plus qu'une petite partie, près du fond et au côté gauche. Il n'en était pas ainsi des cercueils d'une date plus récente, sur lesquels les lettres initiales étaient très-distinctes, et dont le plomb se trouvait dans un assez bon état de conservation. Suivant le registre mortuaire de la paroisse, Hampden y fut enterré le 25 juin 1643 ; et un ancien document, qui existe encore, contient une relation curieuse et complète du grand cortège qui assista à cette cérémonie. Après avoir soigneusement examiné tous les cercueils qui se trouvaient dans l'emplacement indiqué, nous demeurâmes à peu près convaincus que celui dont nous venons de parler, était le cercueil en question.

Ce cercueil gissait sous la fenêtre de l'ouest, près de la pierre tumulaire érigée par ses ordres et de son vivant, à la mémoire de son épouse chérie dont il vante, dans l'inscription, les rares vertus, dans le langage le plus passionné. A défaut de preuves positives, on pouvait raisonnablement supposer qu'il avait voulu être inhumé près de sa femme ; et ce cercueil ayant été trouvé au pied du monument de cette dernière, on décida à l'unanimité qu'il serait procédé à son ouverture, afin de constater le fait ; opération dont le résultat prouva que l'on ne s'était pas trompé.

Le plombier de la paroisse descendit dans la fosse. Il commença par couper l'enveloppe de plomb du cercueil, d'abord en travers, puis longitudinalement, jusqu'à ce qu'on pût la rouler par bandes, puis enlever le couvercle de bois qu'elle recouvrait et qui se trouva si bien conservé qu'on l'enleva presque en entier. Sous ce couvercle, il s'en trouvait un autre de la même matière, qui fut de même levé sans être autrement endommagé.

La bière avait été, dans l'origine, remplie de sciure de bois, qui se trouva dans le même état, excepté vers le centre, où l'abdomen s'est affaissé. On enleva la sciure de bois, puis on procéda à l'examen du corps. Un profond silence régnait dans l'assemblée.

Lord Nugent descendit le premier dans la fosse. Il déplaça le linceuil extérieur, dont le corps était fortement enveloppé, puis le second et, enfin, un troisième, tant on avait pris de précautions pour mettre les corps à l'abri de la putréfaction.

Ici se présenta un singulier spectacle. On n'apercevait point de traits réguliers, quoique le visage conservât la pâleur naturelle de la mort, et la trace des différens vaisseaux sanguins sous la peau. La rangée de dents supérieure était dans un état parfait; celles qui restaient dans la mâchoire inférieure, ayant été arrachées et examinées, se trouvèrent très-saines.

Il restait un peu de barbe à la partie inférieure du menton. Les moustaches étaient épaisses et d'une couleur un peu plus claire que celle des cheveux, laquelle était d'un brun obscur. La partie supérieure de la cloison des narines était encore proéminente; le reste était affaissé par l'effet de la pression des bandages dont on avait fortement entouré la tête. Les yeux, légèrement enfoncés, étaient couverts de la même membrane blanche, qui caractérisait l'aspect général du visage.

Comme il se manifesta une dissidence d'opinions quant à l'articulation de l'épaule gauche, où l'on supposait que Hampden avait été blessé, on résolut unanimement d'enlever le cercueil, et de le placer au milieu de l'église, où on pourrait procéder à un examen plus approfondi du corps.

Le cercueil était extrêmement pesant. Mais, en élevant l'une de ses extrémités avec une pince, on engagea, sous chacune d'elles une forte corde, au moyen de laquelle douze ouvriers parvinrent à le hisser et à le déposer hors de la fosse.

Après l'avoir placé sur le tréteau, on commença par examiner l'état des bras. L'un et l'autre avaient conservé à peu près leur forme naturelle; et ils annonçaient une très-forte organisation musculaire.

En soulevant le bras droit, on reconnut qu'il était privé de sa main. C'est pourquoi on put conjecturer qu'il avait été amputé, d'autant plus que les surfaces des os étaient parfaitement unies comme s'ils avaient été coupés par un instrument tranchant. En cherchant dans les replis du linceuil, on ne fut pas peu surpris d'apercevoir cette main, ou plutôt un certain nombre de petits os renfermés dans un morceau de toile particulier.

Jusqu'à environ six pouces du moignon, les chairs de ce bras s'étaient altérées; du moins était-il évidemment plus mince que la partie correspondante du bras gauche, qui avait conservé

sa main, laquelle ne présentait aucun symptôme d'altération, si ce n'est que les deux premières phalanges de l'index s'étaient détachées de la troisième. Les ongles mêmes de cette main étaient restés entiers; on n'en aperçut aucune trace dans le morceau de toile qui contenait les restes de la main droite.

Ces premiers résultats de l'examen du corps parurent coïncider tellement avec la relation de sir Robert Pye, que l'on crut devoir, sans plus ample investigation, en déduire la preuve évidente que le pistolet dont ce dernier avait fait présent à Hampden avait été la cause innocente de la mort de cette illustre patriote. Il était cependant possible que, dans le fort de l'action de Chalgrave-field, au moment même où le colonel Hampden déchargea son pistolet contre son adversaire; la balle de celui-ci l'eût blessé à l'épaule; car, suivant le rapport de sir Philip Warwick, on le vit bientôt se retirer, « la tête penchée et les mains appuyées sur le cou de son cheval. »

Afin de constater ou de contredire ce dernier fait, il fut procédé à un examen scrupuleux de l'une et l'autre épaule.

La clavicule de l'épaule droite adhérait fortement à l'omoplate; et il ne se présenta dans cette partie aucun symptôme de contusion ou de déchirure qui pût donner lieu de soupçonner qu'elle eût reçu une blessure. L'épaule gauche, au contraire, était amaigrie et enfoncée, comme si la clavicule eût été déplacée. Pour lever tous les doutes, à cet égard, on jugea nécessaire de détacher les bras du corps; et ils le furent avec un instrument tranchant.

Le creux du bras droit était parfaitement blanc et sain; et la clavicule tenait fortement à l'omoplate. Il ne présentait pas la moindre apparence d'une contusion ou d'une blessure quelconque.

Le creux de l'épaule gauche, au contraire, était d'une couleur brune; et la clavicule se trouvant entièrement isolée et détachée de l'omoplate, on en conclut qu'il y avait eu dislocation dans cette partie. Toutefois, les os étaient dans un bon état. Mais une telle dislocation devait avoir eu lieu par l'effet, soit d'une balle, soit d'une chute que le colonel Hampden au-

rait faite lorsque la blessure de sa main gauche l'eut mis hors d'état de tenir les brides de son cheval. Cette dernière hypothèse est, suivant toutes les probabilités, celle à laquelle on doit s'arrêter; car il ne serait guère possible qu'une balle traversât l'épaule sans fracturer, plus ou moins, soit la clavicule, soit l'omoplate.

Pour examiner la tête et les cheveux, on redressa le corps. En enlevant les toiles qui adhéraient fortement à la partie postérieure de la tête, on trouva les cheveux dans un état de conservation complète. Ils étaient d'un brun obscur et, suivant la coutume du temps, de la longueur de cinq à six pouces. Ils étaient retroussés et liés au sommet de la tête avec de la soie ou du fil noir. L'extrémité paraissait en avoir été coupée. Ce nœud de cheveux, lorsqu'on le saisit, céda au premier effort, et se détacha comme une perruque.

Dans certains endroits le cerveau était complètement à découvert; dans d'autres, la peau était restée presque entière. On y aperçut nombre de vers blancs et de petits vers rouges qui paissaient avec une grande activité: c'était la seule partie du corps où l'on ait observé ce phénomène; après un intervalle de près de deux siècles, la décomposition n'était pas complète.

Hampden avait 5 pieds 9 pouces; il paraissait avoir été d'une très-grande force musculaire, et d'une constitution extrêmement robuste. Il avait le front large et élevé, et le crâne bien conformé. (*London and Paris Observer*, 17 août 1828.)

311. ÉTAT DES LETTRES, DES ARTS ET DES SCIENCES EN ITALIE, depuis l'année 1821 jusqu'à l'année 1826. (*Bibliot. italiana*; XI^e année).

Le journal milanais, la *Bibliothèque italienne*, parvenu à sa XI^e année et continuant sa marche sous de meilleures auspices, a fait paraître son volume de *janvier* et *février* de l'an 1826, consacré entièrement à donner un tableau de tout ce qu'on a fait en Italie dans les lettres, arts et sciences depuis l'année 1821 (époque de la dernière préface de ce même journal), jusqu'à l'an 1826. Cet excellent travail, qui serait bien digne d'être imité par plusieurs autres journaux et ouvrages

périodiques dont on ne sait pas trop comprendre le plan et le but, rentre tout-à-fait dans les intentions et dans les vues du *Bulletin universel*. Nous allons donc donner ici un extrait de cette préface pour tout ce qui regarde les matières concernant notre 7^e section.

L'enseignement de la grammaire a été très-considérablement amélioré dans le royaume Lombard-Vénitien, par l'établissement d'un nouveau système des gymnases. Les *grammaires italiennes* et *latines*, par M. Bellisomi et Frascini, ont rendu plus simple et plus facile aux commençans l'étude de ces deux langues. Mais un ouvrage encore plus recommandable pour ceux qui veulent être initiés avec profit et agrément dans l'étude de l'italien, est l'*Introduction à la Grammaire italienne à l'usage de la 2^e classe des écoles élémentaires*, par M. Gherardini (1). Il ne faut pas enfin oublier la *Grammaire élémentaire de la langue italienne*, par M. Omezzali (2), très-propre surtout à la pratique et enrichie de bons exemples.

Outre les grammaires, d'autres ouvrages ont paru sur la philologie italienne, parmi lesquels il faut citer d'abord l'excellent livre de M. Grassi, *Essai sur les synonymes de la langue italienne* (3), puis le *Dictionnaire général des synonymes*, par M. Romani (4), et enfin les *Observations concernant la langue italienne et ses dictionnaires*, par M. Pezzana (5). Le célèbre poète Monti a, dans l'année 1824, achevé de faire paraître son grand ouvrage, *Proposition de corrections et augmentations au dictionnaire de la Crusca* (6). En fait de dictionnaires de la langue italienne, ont paru, à Milan, le *Dictionnaire étymologique de tous les mots de sciences, arts et métiers qui dérivent du grec*, par MM. Bonavilla et Marchi; à Pavie, l'*Orthologico-pratique*, par M. Nesi; à Bologne, le *Dictionnaire de poche de la langue italienne*, par M. Cardinali; à Venise, l'*Orthographie encyclopédique universelle de la langue italienne*;

(1) Milan, 1825. In-8°.

(2) Mantoue, 1825. In-8°.

(3) Turin, 1821. In-8°.

(4) Milan, 1825. In-8°.

(5) Parme, 1823. In-8°.

(6) Ce grand ouvrage, preuve plutôt de patience que de génie, a été comblé d'éloges par les Lombards, tandis que les Toscans y ont fait re-

et à Milan, le *Dictionnaire latin-italien à l'usage des gymnases*, par M. Cherubini.

Pour la *langue hébraïque* on a publié, à Venise, un *Dictionnaire hébreu-italien et italien-hébreu*, par M. Fontanella; à Bologne, un ouvrage de M. Rosellini *sur les points voyelles du texte hébreu*, et enfin des lettres, dans l'Anthologie de Florence, (février et avril 1822) *sur la vraie méthode de lire et entendre l'hébreu*, par M. Valeriani.

L'étude de la *langue grecque* a reçu des moyens considérables d'avancement par la traduction et commentaires de la grammaire de M. Matthiac, par M. Peyron à Turin; par le *cours d'études théorique et pratique pour la langue grecque*, de M. Crispi de Palerme; et par un mémoire sur la moderne langue des Grecs, que M. Mustoxidi publia dans l'Anthologie de Florence (mars 1825.)

La *langue étrusque*, malgré les *Essais de conjectures sur la grande inscription étrusque découverte à Peruse en 1822*, par M. Vermiglioli, et malgré d'autres mémoires du même auteur et de M. Campanari, s'est toujours conservée dans les étroites limites où elle a été laissée par Lanzi.

M. Stancovich fit paraître à Venise, en 1824, un ouvrage intitulé : *De la patrie de St.-Jerôme et de la langue slave qui se rapporte à ce père de l'église*.

On a fait aussi des traductions de plusieurs langues anciennes et modernes. De l'hébreu, par exemple, a paru une *paraphrase des Psaumes, en vers*, par le marquis Grillo Cattaneo à Gênes. Du grec, on a publié à Milan une traduction poétique très-estimée d'*Eschile*, par M. Bellotti, à Florence le livre de

marquer une foule d'erreurs tout à fait puériles. C'est peut-être une punition due à M. Monti pour avoir voulu, *invito numine*, se mettre à la tête du troupeau des pédants. Cet ouvrage (nous le dirons franchement et sans aucune espèce d'esprit de parti) montre plutôt le dépit qu'une consciencieuse intention de rendre un service à la littérature nationale. Un homme de génie comme Monti aurait dû faire cesser et non pas fomenter une malheureuse question qui partage l'Italie sur le fait de sa langue. A ce sujet M. Bagnoli publia deux savants discours dans le journal de Pise, 1822 et 1823, propres à bien définir la question et à la décider enfin une fois, mais les Lombards n'ont pas voulu y faire attention.

(N. du R.)

Plutarque de *Isis et Osiris*, traduit par M. Ciampi, avec des notes philologiques; à Palerme, une traduction de plusieurs fragmens de *Dicéarque*, par M. Errante; une traduction en vers des *Odes de Pindare*, par M. Mezzanotte, et une autre par M. Borghi, qu'on a trouvée généralement plus propre à rendre les sublimes beautés de l'original; à Verone, l'*Odyssée* traduite en vers par M. Hyppolite Pindemonte, qui a été regardée comme la meilleure traduction connue jusqu'à présent en Italie de ce poème; à Pavie, M. Padovani a publié la traduction du *Discours de Xénophon sur les finances d'Athènes*; à Milan, un *fragment d'épigramme de Hermesianalte*, traduit et commenté par M. Negri; les *Odes d'Anacréon* traduites par MM. Carissoli, Costa et Marchetti; celles de *Sapho*, par M. Milani, et les unes et les autres par M. Caselli, à Florence. A Bologne, une entière traduction en vers des *tragédies de Sophocle*, par M. Angelelli; les *fragmens de la gastronomie d'Archestrate*, recueillis et traduits par M. Scinà à Palerme; et enfin à Florence, une traduction en octaves, de l'*Iliade*, par M. Mancini.

Les *Classiques latins* ont eu aussi dans ces années de bons traducteurs. Plusieurs *épigrammes de Martial* ont été traduites par P. M. à Pavie; les *Tristes d'Ovide*, par M. Vincenzi à Modène; les *Géorgiques et l'Énéide*, par M. Leoni, à Pise, et par M. Pagani Cesa, à Venise; *Valerius Muxinus*, par M. Battaglia à Treviso; *Velleius Paterculus*, par M. Petretini, à Padoue, et des commentaires et éditions de classiques latins ont paru en différentes villes d'Italie. — Nous ne parlerons pas des traductions d'ouvrages en langues modernes, surtout de la française, qui est connue en Italie par toutes les personnes bien élevées. L'anglais et l'allemand sont aussi cultivés, et en général les livres estimés qui ont paru jusqu'à présent en Europe, ont trouvé tout de suite des traducteurs dans la Péninsule.

L'histoire qui, par les progrès de la critique, de l'archéologie et de la chronologie, a reçu de si grands moyens d'avancement, n'a pas été négligée en Italie dans les années dont nous parlons. Sans s'arrêter à faire le catalogue des réimpressions nombreuses qui ont été faites dans plusieurs villes italiennes, nous rappellerons seulement les ouvrages originaux, tels que l'*Histoire ancienne et moderne d'Italie*, par M. Bossi, à Milan; l'*Histoire ancienne et moderne d'Espagne*, par le même auteur;

les *Annales musulmanes*, par M. Rampoldi; l'*Histoire de Milan*, par M. Rosmini; et l'*Histoire de l'ancienne Grèce*, par M. Drago; ouvrage qui n'a pas eu le succès qu'on aurait désiré.

Un moyen très-utile pour faciliter et répandre l'étude de l'histoire, c'est de la représenter en tableaux synoptiques; tels sont les *Tableaux historiques de la ville et province de Milan*.

M. Rebuschini a publié à Milan une *Histoire du lac de Côme*; M. Manno, à Turin, une nouvelle *Histoire de la Sardaigne*; M. Scrofani a écrit un ouvrage sur la *Domination des étrangers en Sicile*, et des *Discours sur la Sicile* ont paru, par M. Rosario Gregorio. M. Tanucci publia à Pise l'histoire des trois célèbres peuples maritimes d'Italie, les Vénitiens, les Génois et les Pisans, et enfin une histoire de la ville de Trente fut publiée par M. Barbacovi. Mais un ouvrage vraiment classique en fait d'histoire et qui fait un grand honneur aux soins et au zèle de l'entrepreneur M. Litta, est celui qui a le titre de *Familles célèbres italiennes*. C'est un recueil de monumens sépulcraux, médailles, portraits, peintures gravés et souvent coloriés d'après les originaux, par les artistes les plus distingués de Milan, avec une histoire assez détaillée de chaque famille illustre italienne. Pour l'*Histoire moderne d'Italie*, nous nous bornerons à citer celle de M. Botta à laquelle une foule d'éditions renouvelées en très-peu de temps ont assuré le succès que des critiques trop sévères peut-être ont voulu lui contester, et l'*Histoire des campagnes des Italiens en Espagne*, par M. Vacani. Il appartient enfin à l'histoire le très-beau et très-grand ouvrage de M. Ferrario, intitulé *Costume ancien et moderne*, qui a eu en même temps à Florence une édition bien moins dispendieuse, mais laquelle a donné lieu à de justes plaintes à cause de la violation du droit de propriété de l'auteur.

Les antiquités ont été aussi cultivées avec ardeur et profit. M. Haus a publié à Palerme une dissertation sur les vases appelés généralement étrusques, et en même temps parut, par M. Inghirami à Florence, un *Discours sur les anciens vases sépulcraux en terre cuite*, dans lequel l'auteur traite de l'usage de ces vases, des peintures qui les décorent, de la matière qui les compose, du vernis, etc. Mais sur ce dernier sujet on trouvera des notices excellentes dans l'extrait que M. Bossi fit à Pavie de

l'ouvrage de M. Hausmann, intitulé *Commentaires sur la confection des anciens vases en terre cuite*. M. Maggiori publia à Palerme des *Observations sur un vase gréco-sicilien du musée de St-Martin en Sicile*. A Rome, M. de Rossi donna une description et une exposition de plusieurs vases choisis de la nombreuse collection de M. le duc de Blacas ; et plusieurs autres mémoires sur des sujets semblables , parurent dans les différens journaux d'Italie.

Quant à la *sculpture ancienne* , il faut citer d'abord la nouvelle édition des *Notices sur la sculpture des anciens*, de l'abbé Lanzi, par M. Inghirami, qui y a ajouté des notes et des planches. M. Pisani publia à Palerme des *Mémoires sur les ouvrages de sculpture dernièrement découverts à Selinunte*, et M. Missirini, par un nouvel examen de la statue d'Apollon du Belvédère et par la comparaison de plusieurs passages d'écrivains classiques, pense que cette statue a été probablement élevée à l'honneur d'Octavien pour perpétuer le souvenir du triomphe asiatique (Ephémér. de Rome, T. 9, p. 3.), et M. Nibby, par de nouvelles observations sur le *Gladiateur mourant*, essaya de prouver qu'on a voulu représenter un des Gaulois ou Celtes blessés dans la fameuse expédition du temple de Delphes, et que cette statue fit partie d'un frontispice dans lequel on a voulu représenter cette défaite (Ephémér. de Rome, T. 3, p. 49). A Rome, également, M. Fea publia des *Observations sur les monumens des beaux arts représentant Leda*, et nous devons aussi à cet archéologue la publication d'un mémoire inédit de M. E. E. Visconti sur un groupe d'Apollon et Hyacinthe (Ephémér. de Rome, T. 11, p. 218). Du même savant auteur fut publié, dans les *Mémoires romains d'antiquités et des beaux arts*, un autre mémoire inédit qui donne l'explication d'une ancienne mosaïque du musée Chiaramonti. Un sarcophage, sur lequel était sculpté le défi d'Apollon et Marsyas, fut publié par M. Cardinali, et, aux observations de l'auteur, M. Zannoni fit, dans l'Anthologie de Florence (T. 18), des remarques et des corrections assez importantes. M. Fea publia l'exposition d'un très-ancien tombeau découvert dans les environs de Corneto, et M. Campanari écrivit dans les *Éphémérides de Rome* une lettre sur le même monument. Dans les *Mémoires de l'Académie de Turin* (Vol. XV) parut une dissertation sur un ancien monument qui

existe dans la cathédrale de la ville d'Aosta, par M. Napione. Beaucoup d'autres dissertations et mémoires sur des sujets d'antiquité ont paru dans les journaux différens qui se publient à Rome. A Verone, MM. Giuliani, Stratico et G. C. ont publié d'importantes observations sur l'amphithéâtre de cette ville; et il faut enfin faire mention d'un *Dictionnaire des Antiquités existant en Sicile*, par M. Capodieci (Palerme 1820), ouvrage très-commode pour servir de guide à ceux qui entreprennent un voyage dans cette île. M. Barker Webb, gentilhomme anglais, communiqua à la *Bibliothèque italienne* (T. 22, p. 301; 23, p. 21; 24, p. 338) une dissertation sur le véritable emplacement de Troie et de sa campagne. M. Borghesi publia dans l'*Anthologie de Florence* (T. 18, p. 86) un savant *mémoire sur Valérie Maximille, femme de l'empereur Maxence*, et M. Balbi écrivit deux *Dissertations sur le culte de Venus Ericine* (Turin, 1824, in-8°.)

A Milan, M. Torriceni voulut combattre dans un mémoire l'opinion de M. Mengotti, qui prétend que l'oracle de Delphes fut une institution politique liée intimement au gouvernement constitutionnel de la Grèce; d'après M. Torriceni ce n'est qu'une institution religieuse. M. Ambrosoli écrivit sur le même sujet, et il prétend que les Amphictions prirent toujours part au gouvernement, soit de bonne foi, soit faisant abus de la crédulité du peuple. Le même auteur communiqua à l'*Anthologie de Florence* (mai 1823), un mémoire pour démontrer que les lois des XII tables ont tiré leur origine du Latium et de Rome même, et qu'elles ne vinrent pas de la Grèce. Dans les *Actes de l'Académie romaine d'archéologie*, vol. 1; 1821, p. 133, M. Biondi donna une ingénieuse explication de l'ancienne peinture *des noces aldobrandines*, c'est-à-dire que le peintre avait voulu exprimer, dans cet ouvrage, l'épithalame de Catulle pour les noces de Manlius et de Julie. Parmi d'autres dissertations et mémoires qui parurent vers cette époque, nous citerons l'explication que le savant M. Peyron donna à l'ancien commandement militaire *θεσθε τα οπλα*, qui signifie *armes à terre, repos*. (Mém. de l'Acad. de Turin, vol. 27, p. 193.)

Dans les années dont nous parlons, le produit de fouilles d'objets antiques fut aussi considérable en Italie. Nous ne parlerons pas des découvertes faites à Pompéia et à Castellamare où

était l'ancienne Stabia, qui sont d'ailleurs assez connues. A Rome, dans la vigne Ruffini, fut trouvé, sous terre, un colombarium avec peintures et inscriptions très-bien conservées : dans le forum romain fut trouvé la première colonne milliaire qui était le centre de ce vaste empire, et qui, jusqu'à présent, avait été cherchée sans fruit. Sur la place du Peuple on a découvert le buste d'un Bacchus indien en jaune antique, et plusieurs autres objets en différens endroits, statues, armes, vases, restes d'édifices, etc. Des fouilles considérables ont été faites aussi à Brescia, sur lesquelles MM. Labus, Vantini et Basiletti ont publié des dissertations.

L'Italie vit paraître aussi, dans les années qui forment l'objet de cet extrait, de nombreux ouvrages en numismatique. D'abord le Nestor de cette science dans la Péninsule, M. Sestini, outre une seconde édition corrigée et augmentée de son ouvrage sur les classifications des médailles (1), publiée à Florence, et une description des médailles grecques appartenant à M. Fontana de Trieste, communiqua à l'Anthologie florentine plusieurs mémoires, savoir : *Illustration de quelques médailles en bronze trouvées, en 1823, sur l'emplacement de l'ancienne Mesembria de Thrace, et appartenant au roi Cavarus qui régna vers l'an 219 avant J.-C.* (Tom. 13) (2). *Discussion numismatique* dans laquelle, outre l'explication de plusieurs médailles importantes, se trouve celle d'un médaillon en argent de Hérétrée en Ionie; de deux médaillons d'Argus de l'Argolide; et d'un autre très-curieux de *Haliartus*, ville située près du lac Copaïde en Béotie (Tom. 14). *Description de neuf médailles*

(1) *Classes generales, seu moneta vetus urbium, populorum et regum ordine geographico et chronologico descripta, editio secunda emendatior et locupletior.* Florentinæ, 1821. In-4°. L'auteur y a ajouté quatre planches représentant la figure exacte de ces lettres, qu'on ne peut pas imprimer avec les caractères ordinaires de l'imprimerie.

(2) M. Carabed avait déjà publié à Constantinople une médaille aussi inédite qui se rapporte à ce roi de Thrace, mais elle est plus petite que celle de M. Sestini. Le même M. Carabed en avait trouvé trente à *Ilismye*, qu'il croit être la *Cabyle* de Strabon, Ptolémée et Démosthène, placée sur le mont Hemus, où on retrouve des restes d'antiquités. Les deux médailles de M. Sestini sont du nombre de ces trente. L'ouvrage de M. Carabed est intitulé : *Notice sur une médaille inédite de Cavarus, roi de Thrace.* Constantinople, 1824; imprimerie du palais de France. In-4°.

inédites de la propriété de M. Puertas de Castille, lesquelles appartiennent aux *Tutini*, peuple nouveau en numismatique et nommé par Pline qui le place en Calabre.

Après M. Sestini il faut citer M. Borghesi qui a tant fait pour l'avancement de la numismatique romaine. Il publia dans l'*Anthologie de Florence* (Tom. 15) une lettre adressée au même M. Sestini, dans laquelle il prouve que les magistrats inscrits sur les médailles de Marcianopolis, de Nicopolis et de la Médie inférieure sont les véritables *præsides* ou *propriétaires* de ces provinces. En différens volumes du *Giornale Arcadico* à Rome (12 à 18, 24 à 26), il publia, sous le titre de *Décade I^e, II^e, III^e, etc.*, plusieurs observations numismatiques dans lesquelles il expliqua et corrigea les types et les leçons des légendes de différentes médailles, surtout consulaires. Dans l'*Anthologie de Florence*, enfin (Tom. 11), il démontra que l'ère bithynienne, sur les médailles frappées sous la domination romaine, est différente de la bosphorienne, dont faisaient usage les rois de cette contrée, et qui commença à l'an 457 de Rome, pendant que la bithynienne ne remonte pas plus haut que l'an 471.

Il faut faire aussi une mention honorable de la dissertation insérée dans les mémoires de l'Académie de Turin, vol. xxv, par le savant M. Peyron, sur les médailles de Tarse, de Phénicie, qui portent gravé dans le revers un lion terrassant un taureau, ou un cerf, et avec légende phénicienne; d'une lettre de M. Vermiglioli (Peruze, 1825, in-8°) sur un quadrant inédit qu'il croit devoir se rapporter aux *Eretéens*, dans la Sabine, mais qui, d'après M. Sestini, se rapporte aux *Vérulaniens*, ancien peuple du Latium. M. Barucchi expliqua une médaille grecque de Caracalla, appartenant à Plotinopolis (ville de Plotine, femme de Trajan) en Thrace, sur la rive droite de l'Ebre, et il rectifia en même temps la légende qui est au-dessous d'une des deux têtes du revers, qui doit se lire *Hadrianopolis*, ville également de la Thrace, sur la rive gauche du même fleuve. Dans les *Mémoires romains d'antiquités* (T. 1, p. 211), M. Melchiori publia quelques lettres inédites de Sébastien Erizzo, qui traitent de matières de numismatique.

Nous terminerons cet extrait par indiquer les travaux plus importants relatifs à l'*épigraphie*, car beaucoup d'inscriptions ont été découvertes et expliquées, en Italie, pendant les années

dont il s'agit ici. A Turin, M. Balbi publia une *Dissertation sur une pierre dédiée, par Sylla, à Vénus Ericine*. A Venise, M. Cigogna écrivit un volume sur les *Inscriptions Vénitiennes*. A Trente, M. Giovanelli publia un *Discours sur une inscription de Trente du temps des Antonins*. A Roverete, M. Stoffella della Croce, donna, avec un supplément, l'ouvrage de M. Tartarotti, *Illustration du monument élevé, par la ville de Trente, à son protecteur Caius Valerius Marianus*; et à Milan, enfin, M. Labus publia une explication des inscriptions chrétiennes découvertes dans cette ville en restaurant le pavé de la basilique de Saint-Ambroise. D'autres écrits, plus ou moins importants, au sujet de l'épigraphie, se trouvent dans différens journaux d'Italie.

ROSELLINI.

312. LA FRANCE LITTÉRAIRE, ou Dictionnaire bibliographique des savans, historiens et gens de lettres de la France, etc.; par J. M. QUÉRARD. Tom. 2^e et 3^e C-H (chacun en 2 part. ou 2 livrais.). In-8^o, de 636 et 562 p.; prix, 15 fr. Paris, 1829-1830; Firmin Didot, éditeur. (Voy. le *Bulletin*, T. IX, fév. 1828, n^o 173, et T. X, juillet 1828, n^o 90.)

Nous connaissons peu d'entreprises littéraires aussi vastes et d'une utilité aussi incontestable que celle que nous annonçons ici; nous n'en connaissons point où la gloire et l'amour-propre national soient plus intéressés et qui méritât mieux d'être encouragée par le gouvernement et par les particuliers. Et cependant, depuis qu'elle a été conçue par son auteur, plus de vingt fois des obstacles qu'il n'aurait pas dû s'attendre à rencontrer se sont présentés, avec des circonstances telles qu'ils auraient suffi pour décourager tout autre que lui, qui n'aurait pas eu cette conscience de soi-même, ce désir d'être utile à son pays, et surtout cette persévérance et cette activité, qualités par lesquelles se recommande la génération actuelle et qui lui obtiendront grâce dans la postérité pour son injustice et son ingratitude envers celles qui l'ont précédée, pour cet orgueil naïf et ces airs tranchans, résultat peut-être de ces mêmes qualités que nous venons de signaler, et qui changent de nature dès qu'elles sont outrées. C'est, en effet, un exemple de courage et d'abnégation de tout autre intérêt, assez rare, que celui donné par M. Quérard dans la poursuite d'une entreprise qui

eût demandé le concours de plusieurs savans, d'un travail ingrat, rempli de difficultés, qu'une estime bien sentie peut seule récompenser, et au bout duquel il ne peut entrevoir ni un lucre bien grand, ni beaucoup de gloire. La bibliographie, cette science des livres qui, comme il le dit fort bien, « vient modestement après toutes les autres », n'a rien d'attrayant dans son étude, rien de brillant en résultats, et malgré les progrès bien réels du siècle, nous n'en sommes pas encore au point de voir toujours l'homme utile l'emporter sur l'homme agréable et les études fortes et consciencieuses sur les occupations frivoles.

Nous devons donc signaler à la reconnaissance publique la main qui est venue au secours de M. Quérard, et qui lui permettra d'achever un des plus beaux monumens bibliographiques que posséderont les lettres françaises. Il était digne du nom de Didot (Firmin) de s'associer à cette nouvelle gloire, et c'est par de tels ouvrages que les jeunes héritiers de ce nom continueront le lustre avec lequel il se transmet de père en fils.

L'idée de la *France littéraire* n'est pas nouvelle; son titre même était déjà connu; mais ni l'un ni l'autre n'avaient été exploités jusqu'ici avec autant de bonheur, et les modifications nombreuses que M. Quérard a fait subir à la forme et au fond de nos bibliographies font de son ouvrage un livre presque entièrement neuf. Nos lecteurs ne seront pas fâchés de trouver ici la liste de ses principaux devanciers, et nous allons la donner; ce sera leur faire connaître en même temps les sources où il a puisé.

Duverdier, *Lacroix du Maine* et *Sorel* ont ouvert chez nous la carrière bibliographique; mais leurs *Bibliothèques*, qui forment 6 vol. in-4° et qui s'arrêtent vers 1580, sont plutôt aujourd'hui un objet de curiosité que d'utilité.

La *Bibliothèque historique de la France* du P. *Lelong*, augmentée en 1768 par plusieurs savans, dont *Fevret de Fontette* fut le Mécène, est un monument non moins admirable par la richesse et par l'étendue de son plan que par son ordre et par son exactitude. Il est à regretter qu'elle n'ait pas été continuée et qu'elle ne se soit pas enrichie des acquisitions scientifiques de ce siècle; mais l'ouvrage de M. Quérard nous paraît devoir remplir en grande partie cette lacune, dans sa seconde division.

En 1769 parut le premier ouvrage qui ait porté le titre de

France littéraire, rédigé sur un très-bon plan et avec beaucoup de soin par les abbés d'*Hébrail* et de *Laporte*, et fort bon à consulter encore aujourd'hui pour l'époque qu'il embrasse, c'est-à-dire de 1751 à 1768. L'idée première de cet ouvrage appartient à *Duport du Tertre*, qui l'avait publié en 1751, sous le titre d'*Almanach des beaux-arts*; mais ce n'était alors qu'un très-petit volume, de la grosseur à peu près des *Étrennes mignonnes*. Les deux abbés que nous venons de nommer l'augmentèrent au point d'en faire 2 vol in-8°, dont le 1^{er} contient la liste des académies établies à Paris et dans les différentes villes du royaume, avec celle des auteurs alors vivans et l'indication de leurs ouvrages, et le 2^e celle des auteurs morts depuis 1751 inclusivement, également avec l'indication de leurs ouvrages, enfin un catalogue alphabétique de tous les ouvrages mentionnés dans les 2 volumes. L'abbé de *Laporte*, dit *M. Quérard*, a donné, en 1778, 2 vol. supplémentaires qui ne valent pas les deux précédens, et qui furent suivis en 1784 de 2 autres rédigés par l'abbé *Guiot*, bibliothécaire de l'Abbaye de Saint-Victor, et qui sont, ajoute-t-il, au-dessous de la critique (1).

Parmi les écrivains plus récents dont les travaux sur la bibliographie française sont le plus souvent cités, il faut nommer au premier rang un étranger, *Ersch*, mort à Halle, en 1828. Sa *France littéraire*, contenant les auteurs français de 1791 à 1800 (Hambourg, 1797-1805, in-8°), est très-estimée, malgré un assez grand nombre d'inexactitudes, dont la plupart proviennent évidemment, comme le dit *M. Quérard*, de ce que l'auteur, ou même les imprimeurs de l'ouvrage, étrangers à la France par leur langage et leurs habitudes, n'ont pas toujours compris les abréviations de nos catalogues de librairie. Un autre inconvénient de cet ouvrage, ce sont les nombreux supplémens qui le morcellent et rendent les recherches difficiles à y faire.

Un libraire, *Desessarts*, qui avait déjà donné en 1798 une nouvelle édition, en 3 vol. in-8°, de l'ouvrage de l'abbé de *Laporte*, sous le titre de *Nouvelle bibliothèque d'un homme de*

(1) Nous ne connaissons pas ces 4 derniers volumes, qui se réduiraient à 3 d'après l'article consacré à l'abbé *Guiot* dans l'ouvrage même de *M. Quérard*, où le supplément de l'abbé de *Laporte* est présenté comme n'ayant qu'un volume.

goût, ou *Tableau de la littérature ancienne et moderne*, a publié de 1800 à 1803, avec le titre de *Siècles littéraires de la France*, emprunté à l'abbé Sabatier de Castres, un *Dictionnaire historique de tous les écrivains français, morts ou vivans jusqu'à la fin du 18^e siècle*, 7 vol. in-8°; mais cet ouvrage, où l'auteur s'est presque borné à la littérature, n'est pas une bibliographie proprement dite.

Plus tard (en 1810), un autre libraire de Paris, *M. Debray*, a publié les *Tablettes biographiques des écrivains français, depuis la renaissance des lettres jusqu'à ce jour*, 2 part. en 1 vol. in-8°, réimpression de 2 vol. in-16 qu'il avait fait paraître un an auparavant, sous le titre de : *Tableau des écrivains français*.

Un second Allemand, *Fleischer*, mort à Paris en 1820, à qui l'on doit un *Annuaire de la librairie*, ou *Répertoire systématique de la littérature de France de l'an ix de la République*, avait entrepris aussi la publication d'un *Dictionnaire de bibliographie française*, classé par ordre alphabétique, qui devait avoir 25 à 30 volumes in-8°, et dont il n'a paru que les 2 premiers, en 1812; le 2^e finit à la syllabe *Bha*. *M. Quérard* cite avec toute raison le système que l'auteur avait essayé de faire adopter en suivant l'ordre alphabétique des titres des ouvrages, au lieu de les ranger sous le nom des auteurs, ce qui exige bien moins d'efforts de mémoire de la part de ceux qui ont recours à ces sortes d'ouvrages. Aussi le système de *Fleischer* n'a-t-il été suivi que dans un seul ouvrage de bibliographie, où l'on ne pouvait en suivre un autre, dans le *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*, de feu *Barbier*.

Ce dernier ouvrage, dont une nouvelle édition très-augmentée (1) a paru en 4 vol. in-8°, de 1822 à 1825, se trouvera refondu dans celui de *M. Quérard* pour la partie qu'embrasse le plan de la *France littéraire*, avec de nombreuses additions par rapport aux ouvrages anonymes publiés depuis le commencement du XIX^e siècle.

A cette indication des principaux ouvrages de bibliographie française, nous ajouterons ici celle de quelques recueils périodiques auxquels *M. Quérard* a dû aussi recourir : 1^o les *Annales typographiques*, rédigées par le D^r *Roux*, de Bordeaux, de 1758 à 1762 et formant 10 vol. in-8°; 2^o le *Catalogue heb-*

(1) La 1^{re} édition, de 1806 à 1808, ne contenait que 12,403 articles; on en compte 23,647 dans la 2^e.

domadaire, rédigé d'abord par Belle-Pierre de Neuve-Église, et ensuite par le libraire Pierres, 27 vol. in-8°, de 1763 (1) à 1789; 3° la *Correspondance du libraire*, rédigée par le libraire Aubry, de 1791 à 1793, 3 vol. in-8°; 5° le *Journal typographique et bibliographique*, fondé par Roux, en 1797, et continué après sa mort, jusqu'en 1809, par Dujardin-Sailly, 13 vol. in-8°; 6° le *Journal général de la littérature de France*, qui date de 1799, rédigé d'abord par Loos et depuis par M. Boucher de la Richarderie; 7° enfin, la *Bibliographie de la France*, ou *Journal de la librairie*, fondé par M. Beuchot, vers la fin de 1811, et qui a été l'une des sources les plus précieuses où M. Quérard ait puisé pour les 15 dernières années de notre histoire littéraire.

Nous distinguons encore dans la liste des principaux ouvrages auxquels M. Quérard annonce avoir emprunté des matériaux, quelques recueils, tels que l'*Annuaire nécrologique*, rédigé par M. Mahul, et qu'il a pu consulter avec toute sûreté, la *Biographie des hommes vivans*, l'*Examen critique des dictionnaires historiques les plus répandus*, le *Manuel du libraire et de l'amateur de livres*, de Brunet, enfin un assez grand nombre de collections académiques de France et de l'étranger.

Dans le premier article consacré, dans ce recueil, à la *France littéraire*, on a rapporté les noms des savans et des gens de lettres auxquels M. Quérard se plaît à reconnaître qu'il a des obligations. Nous devons dire aussi qu'il ne néglige rien pour s'assurer auprès des littérateurs eux-mêmes dont les noms entrent dans son ouvrage que leur article ne renferme point d'inexactitudes. Sans doute, il n'éprouvera point le même embarras que les premiers auteurs de la *France littéraire*, qui se plaignent dans leur avertissement « du peu de bonne volonté qu'ont montré beaucoup de gens de lettres à répondre à leur invitation. Les auteurs de nos jours sont ou plus complaisans, ou plus désireux de voir enregistrer fidèlement leurs titres scientifiques et littéraires; et là où il ne s'agit que de faits, on conçoit qu'un écrivain puisse être consulté sur ses propres ouvrages. On sent, toutefois, que M. Quérard aura dû encore user de cette faculté avec réserve, et qu'il n'aura pas été de-

(1) L'ouvrage de M. Quérard porte 1753, sans doute par une erreur typographique, puisque ce recueil y est présenté comme faisant suite au précédent.

mander, par exemple, des renseignemens à un auteur sur une publication que celui-ci aurait eu sujet de ne pas avouer, ou de désavouer après l'avoir faite. Dans ce siècle d'apostasie et de parjure, dans ce siècle de *courtage littéraire*, comme nous croyons qu'il le qualifie lui-même quelque part, ce ne doit pas être une des particularités les moins curieuses de son ouvrage, que l'indication de tous ces désaveux, de toutes ces supercheries, ou de tous ces vols littéraires qui se commettent journellement à la honte des lettres et de ceux qui les cultivent.

Nos lecteurs doivent être maintenant bien au courant de l'état où M. Quérard a trouvé la bibliographie en France lorsqu'il a entrepris son ouvrage, et le 1^{er} article auquel nous renvoyons a dû leur faire connaître le plan qu'il s'était proposé de suivre. Nous reviendrons plus tard sur la manière dont il l'a exécuté, car nous ne voulons point décliner à son égard les droits de la critique; mais nous prévenons que nos observations porteront sur l'ensemble, et non sur les détails. Un ouvrage aussi vaste et d'une nature aussi difficile que celui-ci doit nécessairement présenter de ces légères erreurs qu'il suffira de signaler à l'auteur pour les *Additions* et *Corrections* qu'il nous promet; nous regardons comme un devoir envers lui, envers l'éditeur et envers les lecteurs ou acquéreurs de l'ouvrage, de recueillir et de transmettre à qui de droit, ainsi qu'il sera en notre pouvoir de nous procurer, et nous engageons tous ceux qui seraient encore plus en mesure que nous de le faire, de ne pas négliger cette occasion, de servir les lettres et la gloire de leur pays. S'il s'établissait ainsi des communications confidentielles, franches et bienveillantes, entre les critiques de profession et les auteurs, cela vaudrait mieux souvent que ces manifestes publics d'orgueil ou de jalousie, qui font quelquefois autant de tort aux uns qu'aux autres.

E. HÉREAU.

313. NÉCROLOGIE. — CLIGNETT.

La littérature néerlandaise a perdu Jacob Arnold Clignett, conseiller à la haute-cour de justice, et, depuis l'année 1829, membre de la seconde classe de l'Institut des Pays-Bas. M. Clignett possédait un jugement sain et sûr, uni à une connaissance étendue et profonde de l'ancienne langue de ce pays. Il laisse de cet heureux assemblage de qualités d'incontestables témoignages dans les ouvrages qu'il a publiés, et au nombre desquels

on compté la *Theutonista*, *Maerlants Spiegel Historiae* (Le miroir historique de Maerlant), dont, avec M. Steenwinkel, il fit paraître les deux premières parties; et ses *Bijdragen tot de Oude Nederlandsche Letterkunde* (Pièces pour servir à l'histoire de l'ancienne littérature néerlandaise), contenant les fables d'Ésope en vers, composées dans le 13^e siècle, et l'ancien toast hollandais *St.-Geerden Minne*, par M. Willem Van Hildegaersberch. Clignett pouvait être âgé de 71 ans. Il est mort d'une attaque d'apoplexie. (*Allgem. Konst en Letter-Bode* ; 11 janv. 1828.)

TABLE

DES ARTICLES DU CAHIER D'AVRIL 1830.

Philologie, Ethnographie, Linguistique.

Sixième rapport du Collège anglo-chinois. — Vocabulaire français-arabe; Vincent.....	401
Les aventures de Hatim-Jai, traduites par Duncan Forbes.....	402
Grammaire wolofe; Dard. — sur la langue ouolofe; Roger.....	405
Elémens de la langue grecque; Pinzger.....	408
Cours de thèmes grecs, 1 ^{re} et 2 ^e parties; Vendel-Heyl.....	409
<i>Homerus slavus dialectis cognata lingua scripsit</i> ; Dankowsky. — <i>Luciani Alexander græcè</i>	412
<i>Leontii carmen hermesianactum</i> ; Rigler et Axt. — <i>Taciti dialogus de oratoribus</i> ; Dronke.....	415
<i>Ovidii heroides</i> ; W. et J. Terpstra. — Bibliothèque latine-française; Panckouke. — <i>Lambini in Q. Horatium Flaccum commentarii. — Commentationes de Salustii historiarum lib. III fragmentis</i> ; Kreysig.....	417
<i>De constanti et æquabili Jesu Christi indole</i> ; Reinecke. — <i>Opuscula academica</i> ; Tzschirner.....	419
Chrestomathie allemande; Schumann. — Choix de modèles de style en allemand; Curtmann.....	420
Dictionnaire portatif italien-anglais; Graglia. — <i>Vocabulario universale italiano</i>	421
Usage de la langue flamande ou wallonne dans les Pays-Bas; Meyer.....	423
<i>Archæologie, Numismatique.</i>	
Description du tombeau égyptien découvert par Belzoni.....	423
Antiquités de Naples; Gerhard et Panofka.....	425
Constructions romaines du <i>Forum Hadriani</i> , près La Haye; Reuvens.....	428
Peinture antique des noces dites Aldobrandines; Biondi.....	433
Antiquités pittoresques des villes d'Angleterre; Britton. — Palais d'Eltham, dans le comté de Kent.....	435
Antiquités en argent, trouvées dans l'arrondissement de Bernay; Le Prévost.....	436

Tête d'argent trouvée près de Tours; Champoiseau.....	438
Fouilles à Salona en Dalmatie.....	440
Le collecteur de l'art et de l'antiquité à Nuremberg.....	442
Musée de peinture et de sculpture; Duchesne et Réveil.....	444

Histoire.

Abrégé d'histoire et de chronologie (en anglais); Graulhié.....	ib.
Manuel chronologique de l'histoire universelle; Rauschnick.....	445
Mémoires de Jahanguir; D. Price. — Extraits des historiens arabes sur les croisades; Reinaud.....	447
<i>Lineamenta historiarum Græcorum ac Romanorum</i> ; Harless.....	452
Epoques de l'histoire de la philosophie; Ast. — Hist. des Empereurs; Toulotte.....	453
<i>De jurihus ad bona conjugum</i> , etc.; Pohland.....	458
Hist. ecclésiastique et de la réforme; Schlegel.....	459
La révolution de la Serbie; L. Ranke.....	461
Histoire du peuple et du royaume de Suède; Von Ekendahl.....	462
Histoire de Prusse; J. Voigt.....	465
Histoire de la lutte des Schieringer et Vetkooper, en Frise.....	468
Chronique de Brême; Carsten Misegaas. — Les Bataves ont-ils fait alliance avec les Romains? Dewez.....	469
Sur l'origine du nom de Belges; Raoux.....	470
Histoire de Shrewsbury; Owen et Blakeway.....	471
Usages des Italiens du moyen âge.....	472
Route du Piémont dans la Haute-Maurienne.....	473
Documens des Journées vénitiennes; M. Sanuto.....	474
Mémoires vénitiens; Gallicioli. — Sur Alpaïde, mère de Charles- Martel; Dewez.....	476
Histoire de la Rochelle; Dupont.....	477
Annales d'Amérique; Holmes. — Almanach historique; de Raumer.	480

Mélanges.

Société roy. de littérature de Londres.....	481
Le Duc Bernard-le-Grand, de Saxe-Weimar; Roess.....	484
L'Allemagne savante du 19 ^e siècle; Meusel et Lindner.....	486
Le comte Rodolphe; Grimm.....	487
Frédéric Auguste, roi de Saxe; A. L. Hermann.....	488
Vente de livres anciens à Londres.....	ib.
Sur les commencemens de la Typographie à Metz; Teissier.....	489
Exhumation de Hampden.....	491
Etat des lettres, arts et sciences en Italie, de 1821 à 1826.....	496
La France littéraire; Quérard.....	505
Nécrologie; Clignett.....	510

FIN DU XIV^e VOLUME.

ERRATUM.

Tome XIV (mars 1830), pag. 285, au lieu de *nous semble avoir été*, lisez : *a été*. L. 22 de la p. 350 (numérotée par erreur 450) ajoutez l'année 1828, après le mot *Gottingue*. P. 331, l. 5, *Intundjn*, lisez : *Tutandjn*. P. 393, l. 18, avant *en 1644*, ajoutez *nommé*.

IMPRIMERIE DE A. FIRMIN DIDOT,

RUE JACOB, N^o 24.





[REDACTED]

[REDACTED]

